TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
40983

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME PREMIER.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.

1835.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
40983

DE

LA CRITIQUE

FRANCAISE

EN 1835.

Jamais plaideurs n'ont maudit leurs juges comme les poètes d'aujourd'hui maudissent leurs critiques. Recueillez les voix parmi les inventeurs, et vous n'aurez qu'un avis unanime : tous les critiques sont envieux et impuissans. S'ils font métier de blâmer, c'est qu'ils sont inhabiles à produire. Le reproche est vert et pourrait bien chagriner quelques vanités; mais pour qu'il fût sans réplique, il faudrait prouver d'abord que tous les livres d'aujourd'hui sont des chefs-d'œuvre. Autrement il sera toujours loisible aux hommes de bon sens de s'applaudir dans leur stérilité; pour ma part, je l'avoue, je ne rencontre jamais un ami sans le féliciter d'un mauvais livre qu'il n'a pas fait.

Pourquoi cette colère obstinée? pourquoi ces prétentions à l'inviolabilité royale? pourquoi ces hautains défis et ces cantiques assidus sur la divinité du génie? C'est que la franchise est bien rare. La vérité n'a jamais eu tant de voix pour se faire entendre, et jamais le mensonge n'a parlé plus haut. Si le génie qui sommeille au milieu des flatteries empressées était plus souvent rudoyé par l'évidence et la bonne foi, assurez-vous qu'il s'humaniserait bien vite, et qu'il ne traiterait pas avec un dédain si superbe la discussion qui veut bien l'atteindre.

Mais où est aujourd'hui la critique franche et loyale? Comptez sur vos doigts ceux qui s'enrouent à crier ce qu'ils pensent; comptez-les, et dites-nous si jamais la parole a été plus scandaleusement prostituée!

Il y a une critique aujourd'hui fort à la mode, c'est la critique marchande; elle n'exclut pas le talent, mais elle s'en passe très bien. Son affaire n'est pas d'étudier long-temps pour avoir un avis, d'user ses nuits dans la réflexion pour discerner le vrai sens d'un livre, et de chercher ensuite, pour sa pensée, la forme la plus nette et la plus pure. Elle a pitié de pareils enfantillages; ce qu'elle veut, ce n'est pas un avis juste, c'est un avis à vendre; elle tient boutique sur la place publique; de la boue pour ceux qui la méprisent, de l'encens pour ceux qui la paient. Les badauds n'en savent rien, et sont bien aises d'avoir une opinion toute faite.

La critique marchande s'éveille de bonne heure. Son temps est mesuré précieusement, chacune de ses minutes a son tarif. Elle court en toute hâte chez le grand homme du jour, elle assiste à son lever, elle écoute son indiscrète fatuité, elle ne perd pas un mot de ses confidences; s'il a reçu la veille une injure cuisante; s'il a été frappé au défaut de la cuirasse; si son orgueil, encore saignant, s'exhale en plaintes irritées, elle lui promet de le venger; elle se met à sa dévotion; elle n'aura ni repos, ni cesse, tant qu'elle n'aura pas démasqué le traître; elle ignore d'où est parti le coup, mais elle saura bien le découvrir; elle s'appitoie sur le génie méconnu; elle n'a pas assez de mépris pour flétrir l'ingratitude du siècle. « Après tout ce que vous avez fait, vous traiter ainsi! vous qui avez renouvelé la langue, vous qui avez retrempé l'idiome appauvri de la France, vous qui avez retrouvé l'agilité de la césure et la religion

de la rime, vous qui avez sillonné dans tous les sens le champ de la pensée, vous insulter à ce point! oser vous mettre en parallèle avec les rimeurs de l'empire! Oser vanter Voltaire et le défendre contre vous! quelle ignorance, quelle injustice! Voyez pourtant comme l'impunité les enhardit! je voulais répondre, et vous m'avez retenu. Voilà ce que vous avez gagné par votre indulgence. Je prends en main votre cause; laissez-moi faire : je saurai leur parler.

Et en effet, la critique marchande ne manque pas à sa promesse; elle a pour son patron un enthousiasme inépuisable; elle fouille généreusement au fond de son vocabulaire; elle choisit, avec une attention délicate, toutes les formules de l'admiration. Elle raconte avec une prolixité complaisante la généalogie de l'accusé; elle énumère ses titres, elle étale avec un faste insolent les services qu'il a rendus à la patrie. Au besoin, elle pleure des larmes abondantes; et, après avoir dépensé toutes les ressources de son éloquence, elle termine comme le guerrier romain, en proposant de monter au Capitole et de rendre grace aux dieux.

Le lendemain, elle retourne chez celui qu'elle a vengé; elle reçoit ses félicitations et s'excuse de les avoir si mal méritées. J'aurais voulu mieux faire, mais j'avais un cadre trop étroit pour me déployer à l'aise. Patience, un jour viendra où je pourrai parler du haut d'une tribune plus élevée; mais pour cela, j'ai besoin de vous.

Le poète n'est pas ingrat; il recommande avec emphase celui dont la voix l'a défendu. Protégé par son client, l'avocat double bientôt le prix de sa parole; il escompte son dévouement à beaux deniers. Une fois sur le chemin de la fortune, il ne s'arrêtera plus : il a vendu sa louange, il s'applaudit de son marché; mais il n'en restera pas là. S'il persévérait dans son admiration, ce serait de sa part une misérable duperie. La parole aux mains d'un homme habile est une richesse qui ne s'épuise pas si tôt. La reconnaissance est une vertu stérile : il y a quelque chose de plus savant, c'est de jouer double jeu. Il faut mener de front l'accusation et la plaidoirie.

Il a sculpté le marbre, il a élevé la statue; mais le piedestal est bien haut et la statue bien solide. Se résigner à la contemplation silencieuse de son œuvre, c'est une niaiserie digne tout au plus

d'un homme de bien; il ne succombera pas à la tentation. Ce qu'il a fait, il le défera. En insultant la gloire qu'il a bâtie, en démolissant pierre à pierre le palais où il avait inscrit son nom, il gagnera, soyez-en sûr, de nouveaux protecteurs, et plus puissans que le premier; il prêtera l'oreille aux jalousies qui bourdonnent; il s'enrôlera parmi les ennemis de son client, et pour grossir sa fortune, il n'hésitera pas à renverser du pied son idole d'hier.

Ceci est une face de la critique contemporaine, une face avilie, mais que j'ai vue. Long-temps j'ai douté; j'ai traité de vision le récit de ces misères. Je comprenais la prostitution des courtisanes, et je refusais de croire à la prostitution de la parole; mais l'évidence a dessillé mes yeux. Oui, la parole est aujourd'hui une denrée comme la jeunesse et la beauté des femmes qui n'ont pas de pain. Or ce que j'ai vu, les poètes aussi le voient chaque jour; et vous ne voulez pas qu'ils méprisent leurs juges!

Une autre plaie de la critique, une plaie qui n'a rien de honteux, mais qui n'est pas sans gravité, c'est l'indifférence. Une fois façonné à la discussion par des études choisies, l'indifférent pose et résout au hasard toutes les questions qui se présentent; il ne s'inquiète pas de la portée de ses paroles, pourvu qu'elles soient élégantes et douces. Paisible au milieu de son savoir, il compare le présent au passé sans rien décider. Il ne voit dans la gymnastique littéraire qu'une distraction pour son oisiveté; il se promène parmi les grands noms de tous les temps; il les coudoie et les envisage sans s'émouvoir ou s'attrister des gloires qui naissent et des gloires qui s'en vont. Il se donne le spectacle de l'invention, mais il ne s'aventure pas jusqu'à sympathiser avec l'inventeur : il craindrait de troubler la sérénité de ses pensées. Que toute la poésie se renouvelle et se métamorphose autour de lui; que toute la liturgie aristotélique soit abolie d'un trait de plume; que l'Espagne ou l'Angleterre servent d'autel à de nouvelles dévotions; que des schismes sans nombre déchirent le sein de la religion établie, l'indifférent ne retranchera pas une heure à son sommeil, n'ajoutera pas une page à sa pensée.

Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de ne rien déranger dans sa vie. Chaque fois qu'il prend la plume, il met son bien-être au-

dessus de la vérité. Il ne se dit jamais : Est-il utile de blâmer? est-il sage d'approuver l'ouvrage que j'ai sous les yeux? serait-il bien à moi d'encourager cette voix qui n'a pas encore d'auditoire, d'appeler la foule à cet enseignement qui n'est pas encore populaire? ne serait-ce pas justice d'appeler la gloire sur ce jeune front? n'y a-t-il pas dans ce poème des pensées profondes, mais inusitées, que l'œil vulgaire ne peut atteindre, qui ne vont pas au-devant des applaudissemens, et qu'il faut interpréter pour les faire valoir? Non, mais il se dit : Qui verrai-je ce soir? la famille et les amis de l'auteur. Ménageons-le, car il ne faut se brouiller avec personne. Parler franchement, c'est se condamner à vivre seul; il ne voudrait pas rencontrer dans un salon une figure embarrassée à son approche. Il se gardera bien de donner à sa pensée une expression offensive. Aussi, voyez quelle portée dans ses remarques! Sa parole traverse en tous sens la trame du livre qu'il analyse, comme la navette les mailles d'un filet. Il se place devant sa tâche sans ardeur, sans colère; il ne fait grace au lecteur ni de l'exposition, ni des épisodes qui suspendent la fable avant de la nouer. Il suit pas à pas le pélerinage entier de l'auteur. Jamais il ne se hasarde à penser par lui-même : il y a trop de danger dans la personnalité; il se borne au rôle de rapporteur, mais il l'accomplit sans réserve et tout entier; il dresse le procès-verbal complet, l'inventaire exact, le dénombrement religieux des idées confiées à sa vigilance. S'il rend compte d'une pièce, il n'omettra pas une entrée, pas une sortie; il décrira la décoration et le costume; il racontera le drame entier, acte par acte, scène par scène. Comme une cire obéissante, il prendra fidèlement l'empreinte du spectacle sur lequel il a superposé son intelligence.

Mais ne lui demandez pas s'il a pris plaisir à ce qu'il raconte; ne lui demandez pas s'il approuve ou s'il blâme les ressorts employés par le poète, si l'action lui a paru vraisemblable ou forcée. A de pareilles questions, il ne saurait que répondre; ou s'il avait réponse, par prudence il se tairait.

Quelquefois sa hardiesse va jusqu'à exprimer l'étonnement; on le surprend à s'écrier : Ceci est vraiment singulier, je ne connais rien de pareil dans l'histoire littéraire de notre pays. J'ai beau repasser dans ma mémoire tous les précédens poétiques enregistrés par les

annalistes auxquels je succède, je ne trouve rien qui prépare et qui explique ce que j'ai vu aujourd'hui. D'ordinaire, il y a pour les œuvres de l'intelligence une filiation claire et facile à saisir; mais ici nous sommes dans un pays inconnu; l'idiome qui se parle à nos oreilles est un idiome nouveau : ceci est vraiment singulier.

Après cette péroraison, bien digne de l'exorde, l'indifférent retourne à ses études.

S'il lui arrive de s'échauffer jusqu'à la tiédeur, et d'essayer un jugement sur ce qu'il voit, il tombe au-dessous de lui-même, au-dessous de son étonnement; il récapitule avec un soin scrupuleux tous les caractères de l'œuvre nouvelle; il les compare aux caractères des œuvres anciennes; et, après l'achèvement de ce travail mécanique, il se demande ce que signifient toutes ces innovations. Toute la littérature était divisée, tous les genres étaient définis et classés; chaque forme de l'imagination avait son rang et ses prérogatives. Pourquoi déranger tout cela? Les générations, en se succédant, avaient déposé, couche par couche, une série de pensées qui s'ordonnaient selon des lois bien connues. L'histoire de l'invention était aussi précise que la géologie; chacun savait où prendre les idées primitives et les idées d'alluvion : pourquoi brouiller le système entier de l'invention?

Ce qui est bien depuis trois siècles ne peut-il continuer d'être? Ces moules, disposés dans un ordre harmonieux, et qui ont déjà donné leur forme à tant de pensées, ne peuvent-ils servir aux pensées nouvelles? Pourquoi les briser, puisqu'ils n'ont rien perdu de leur solidité? Est-ce donc à dire que nous irons de renouvellement en renouvellement, et qu'il ne sera jamais permis de faire une halte durable? Au train que prennent les choses, il est impossible de prévoir où nous allons. C'est un qui vive perpétuel; on ne sait où poser le pied dans le chemin qui s'ouvre. Pourquoi ne pas marcher dans les plaines unies? pourquoi déserter les allées toutes frayées? —

Rarement la critique indifférente franchit les limites de ces questions. Blottie dans ses habitudes, comme un vieillard frileux dans son fauteuil, elle s'étonne et s'inquiète, et voudrait la paix dans l'immobilité; elle assiste au mouvement et ne le comprend pas; elle étudie, elle compare, et refuse de se prononcer; elle ne tente pas

le retour au passé, parce qu'une pareille tentative affligerait sa paresse; elle regarde en arrière pour mesurer le chemin parcouru, et s'effraie en voyant qu'il reste encore de l'espace à la génération nouvelle.

Demander aux poètes sympathie et respect pour la critique indifférente, n'est-ce pas une raillerie injurieuse?

Il y a une classe de critiques fort aimés du public, admirés dans les salons, complimentés à leur entrée, autour desquels on se range avec empressement et qui vivent heureux, avec assez de bruit, et sans trop d'envie : je veux parler des critiques spirituels. Chez eux, l'esprit est une profession, une faculté qui dispense de la prévoyance et de la mémoire; ils dédaignent l'étude comme une futilité, la réflexion comme un enfantillage, la comparaison comme une fatuité universitaire. Le critique homme d'esprit trouve en lui-même toutes ses ressources, mais il organise sa dépense de manière à ne jamais rien débourser; il a l'air de mener un train de prince, de jeter l'or par les fenêtres, de puiser à pleines mains dans ses coffres, et pourtant chaque jour il s'éveille insouciant et joyeux; il contemple d'un œil serein et superbe le trésor inépuisable que ses profusions ne peuvent appauvrir.

Ne lui demandez pas pourquoi il dit : oui, pourquoi il dit : non. Vraiment, il n'en sait rien. C'est un homme sans volonté, qui ne délibère jamais avant de prononcer; son unique désir, sa constante ambition, c'est d'éblouir, d'amuser la foule, d'appeler sur lui l'attention. Pourvu qu'il arrache un sourire à l'oisiveté ennuyée, pourvu qu'il déride le front de la bourgeoisie affairée, sa tâche est remplie; il peut s'applaudir et s'admirer : il a touché le but qu'il prétendait; il ne regrette pas une seule de ses paroles comme inutile et mal comprise; il ne craint pas l'ironie ou la colère. Il cherchait la gaieté, il l'a trouvée; il voulait tirer du choc des mots une gerbe d'étincelles, il a réussi : il ne souhaite rien au-delà.

Pour atteindre ce but glorieux, d'ordinaire il a recours au paradoxe. Quand une opinion, préparée de longue main, commence à s'établir; quand une idée, lentement mûrie, fécondée par la discussion, par la haine des partis, resplendit environnée chaque jour d'une popularité croissante, le critique homme d'esprit ajuste

cette idée, comme le chasseur un lièvre; c'est un gibier digne de lui : il n'aura ni repos ni cesse qu'il ne l'ait abattu.

Si la poursuite est difficile, si la défense est vive, si les blessures glissent et n'entament pas, tant mieux : la lutte sera plus glorieuse. Les hautaines railleries, les plaisanteries glapissantes, les triviales incriminations, il n'épargnera rien; il passera, s'il le faut, un an tout entier à élargir une plaie; il s'acharnera sans relâche sur l'adversaire qu'il a choisi; il ne comptera pas les coups portés, pourvu qu'il recueille ses derniers soupirs.

Gloire merveilleuse, gloire chantée par toutes les bouches, estimée parmi nous à l'égal des étoffes les plus magnifiques! — Ah! vous croyez, messieurs, qu'on vous écoutera parce que vous avez raison! vous croyez que toutes les oreilles attentives s'empresseront à recueillir vos paroles! vous espérez dominer parce que le droit est pour vous! confians dans la justice de votre cause, vous dites hardiment ce que vous pensez, et vous attendez l'obéissance! Je saurai bien, s'écrie l'homme d'esprit, déjouer toutes vos ambitions. Vos leçons savantes et sérieuses n'arriveront pas jusqu'à la foule; je couvrirai votre enseignement de mes éclats de rire et de mes sifflets. De chacune de vos intentions loyales et désintéressées, je ferai une caricature bouffonne; sur les figures que vous avez dessinées à grand'peine, comme un artiste amoureux de son œuvre, j'inscrirai la grimace et la laideur. Ah! messieurs les docteurs, vous n'avez pour appui que la vérité, et vous dites follement en vous-mêmes : Nous ne trébucherons pas. La lumière est devant nous, la voie est ouverte, nous marcherons d'un pas sûr et nous arriverons. La vérité, la vérité, à qui donc espérez-vous l'offrir? à quelle porte irez-vous frapper? quels yeux dessillerez-vous avec le miroir que vous avez dans la main? L'ennui, pensez-y bien, l'ennui s'assied aujourd'hui à tous les chevets; c'est l'ennui qu'il faut combattre; le rire vaut mieux que la vérité, et vous serez vaincus, car vous avez raison. —

Voilà ce que dit l'homme d'esprit, et franchement l'expérience de chaque jour lui prouve qu'il n'est pas fou; il se goberge dans son insolence; aux heures du travail, il s'efforce d'effacer de son cerveau jusqu'aux dernières traces de l'étude pour mentir plus à son aise. Peu à peu, il fait si bien qu'il n'a plus même la conscience

du mensonge; il se fait une logique à son usage. Bientôt il ne distingue plus que deux ordres de pensées, non pas les vraies et les fausses, mais bien celles qui brillent et celles qui sont ternes.

Et s'il faisait autrement, il méconnaîtrait les devoirs de sa profession, il perdrait en un jour tous les fruits de sa persévérance. Une idée juste, une idée fausse! à quoi bon tout ce pédantisme? il faudrait d'emblée renoncer au plus clair de son revenu. Une fois résolu à jeter dans un coin tout ce qui ne reluit pas, le critique homme d'esprit entreprend chaque matin avec une gaieté nouvelle la ruine de l'opinion qu'il a visée la veille. Il se remet à sa croisade avec une religion fervente. S'il arrive que l'attaque le fatigue et gonfle par hasard les veines de son front, il n'est pas embarrassé pour reprendre haleine. Il a dans la description un pied-à-terre dont il ne se fait pas faute. Décrire, c'est encore moins que railler, c'est un effacement plus complet encore de la personnalité humaine. Aussi l'homme d'esprit se complaît dans la description; il s'y délasse comme un cavalier à l'ombre; il détache une à une toutes les pièces de son armure; il se couche mollement sur le gazon, et d'un œil indolent et fier il regarde la silhouette des arbres qui s'alonge sur la route; il est heureux, il se repose, mais il donne à son loisir un semblant d'activité.

Dès qu'il rencontre un mot qui se rattache de loin ou de près à l'Italie, à l'Espagne, peu lui importe; il saute en selle sans savoir où il va, il met la bride sur le cou de sa monture et ne s'arrête pas avant d'avoir épuisé tous les lieux communs descriptifs. Venise, Naples et Madrid, combien n'avez-vous pas défrayé de pages qui n'ont jamais eu rien à faire avec la pensée! quels flots d'encre vous avez répandus! L'homme d'esprit tire à vue sur vous comme sur les premières maisons de Londres ou d'Amsterdam; il négocie votre nom comme une lettre de change. Des entrailles de ces syllabes bénies, il tire des périodes innombrables; il fouille et creuse dans tous les sens cette mine opulente, comme un mineur à la tâche. De l'Alhambra au palais ducal, il dévide paresseusement l'écheveau de sa parole; il regarde jouer au soleil sa phrase ondoyante et soyeuse, il la caresse et la peigne comme une chevelure dorée. — Et l'on dit partout qu'il est grand écrivain; mais de la part des poètes le dédain est un devoir.

Viennent ensuite les critiques érudits, gens fort satisfaits d'eux-mêmes, heureux d'être nés et de pouvoir écouter ce qu'ils appellent leur pensée, mécontens de leur siècle qu'ils dominent de toute la hauteur de leur science. Le critique érudit se fait un monde à part où il règne en souverain. Qu'il s'agisse d'un livre ou d'une pièce de théâtre, peu lui importe; il se lève d'un air grave et posé, il va droit aux rayons de sa bibliothèque, il secoue lentement la poussière de ses in-quarto, il se rasseoit, s'enfonce béatement dans son fauteuil, et d'un doigt patient il feuillète chaque page; ses yeux parcourent dans une extase angélique les longs récits, les anecdotes babillardes entassées pêle-mêle dans ce précieux trésor. Harpagon en tête-à-tête avec sa cassette, contemplant ses beaux écus qui reluisent au soleil, n'est pas plus heureux que le critique érudit repassant le tableau d'un siècle tout entier pour foudroyer un drame ou un roman. N'ayez peur qu'il néglige une chronique : sa vanité saura bien soutenir son courage; il ne se fera pas grace d'un pamphlet ou d'une chanson; il compulsera, s'il le faut, toutes les mazarinades pour parler du coadjuteur en homme qui sait son monde, et qui traite familièrement les plus grandes seigneuries. Voyez sa figure épanouie! son regard s'anime comme celui de l'alchimiste accroupi sur son creuset! il vient de poser son livre; sa tâche est achevée; il est prêt, il est armé, il baisse la visière de son casque, il entre fièrement dans la lice, il se pavane, il est sûr de lui-même. Que va-t-il faire?

Il va nous réciter sa lecture, page à page; il va nous enmener avec lui dans ses lointaines excursions. Prenez son bras et suivez-le; surtout, faites provision d'obéissance; avant de commencer le voyage, préparez vos oreilles, résignez-vous au silence; et quand vous reviendrez, soyez plus humain que lui. Voici au coin de la rue une vieille maison : ici le critique érudit vous arrête; il vous décrit la forme des corniches, des modillons et des consoles; il vous donne la date des croisées : vous respirez, mais vous n'êtes pas au bout. — Que pensez-vous du livre nouveau? — Ce que j'en pense? L'auteur ne sait pas le premier mot de l'époque où il a placé ses acteurs; il n'a rien lu, c'est un pauvre homme. Je ne sais vraiment comment il ose écrire; pourtant quel beau sujet! quelle mine féconde! comme les renseignemens abondaient! L'Espagne,

l'Italie et l'Angleterre n'ont pas une collection comparable à celle des bénédictins de Saint-Maur. L'ignorant! il avait sous la main tout ce qu'il fallait pour défrayer ses trente chapitres; mais que voulez-vous? aujourd'hui on ne lit rien. Nous autres érudits, on nous prend volontiers pour des bêtes curieuses; on s'amuse de notre patience comme d'une manie; on croit que nous aimons les livres comme la chasse ou les chevaux. Nous dévouons à la science notre vie tout entière, et en récompense on nous accuse d'égoïsme et de sauvagerie; nous nous enfermons pour étudier, et l'on dit que nous fuyons le monde pour échapper à l'occasion d'obliger! —

Une fois en train de s'applaudir et de se plaindre, le critique érudit ne tarit pas; il trouve moyen, dans une heure, de vous nommer une centaine de traités qui, depuis dix ans, dorment dans sa bibliothèque, et dont il a retenu les titres. Je voudrais, ajoute-t-il avec complaisance, pouvoir vous montrer tout ce qu'il y avait d'original et de neuf dans la donnée dont nous parlons; le clergé, la noblesse et le peuple en présence de la royauté; l'évêque, le baron et le manant, quels contrastes! et n'est-ce pas une coupable ingratitude d'avoir négligé comme une paille inutile les épis mûrs et dorés? Le livre qui nous occupe n'est pas sans talent, il y a de l'élégance, du nombre, quelquefois même de la verve et de l'entraînement; il y a de la pensée, de l'invention; mais que tout cela est faux et incomplet! L'auteur n'a jamais touché une armure du XIIe siècle : il ne saurait pas dessiner un écusson. Le blason est pourtant une belle chose! et quand ce ne serait que par plaisir, par pure distraction, les gens du monde eux-mêmes devraient le connaître. On oublie trop qu'une partie de l'histoire est enfouie dans le blason; il y a des anecdotes perdues, qui n'ont pas trouvé place dans les chants populaires, que le blason a recueillies, mais qu'il garde pour les initiés. Ce que j'ai appris, en feuilletant les armoiries des nobles maisons de France, est incalculable, sur mon honneur. Si les poètes entendaient leurs intérêts, s'ils n'étaient pas aveuglés par l'orgueil, ils se mettraient au blason.

A quoi bon inventer ce qui est tout fait? L'imagination, dans ses rêves, les plus hardis, n'atteint jamais aux cimes de la réalité. Inventer c'est ne pas savoir. Ce qu'ils dépensent de force et de persévérance dans ce labeur ingrat, ce qu'ils usent d'intelligence dans

cette divination, qu'ils prennent pour le génie, mérite vraiment plus de compassion que de colère. Oh! qu'ils feraient bien mieux de lire pendant cinq ans seulement dom Bouquet et Muratori! Quand ils posséderaient sur le bout du doigt l'histoire des couvens et des châteaux, ils n'auraient plus besoin d'inventer. La poésie est dans l'histoire, et l'histoire est dans la biographie. —

Qu'on ne m'accuse pas d'exagérer délibérément la morgue et l'emphase de la critique érudite. Je raconte sincèrement ce que j'ai entendu, et le plus grand nombre de ces billevesées a passé d'ailleurs sous les yeux du public.

La critique ainsi conçue se réduit à des procédés simples, et n'exige pas de grands efforts de pensée. Ramenée à sa loi la plus générale, ce n'est vraiment qu'une superposition. Ces messieurs font le tour d'un siècle, mesurent l'espace parcouru, et quand il leur faut prononcer sur la valeur d'une œuvre, dont la donnée appartient à l'histoire, ils comptent comme des griefs irréparables tout ce qu'ils ont vu et ne retrouvent pas. Pour leur plaire, à les entendre, le romancier devrait, non pas choisir ce qui lui convient, ce qui sied à sa volonté, mais ne rien omettre. Braves gens qui reprocheraient, s'ils l'osaient, au premier conteur de notre siècle d'avoir ébarbé Rymer et Buchanan.

Si les poètes haussent les épaules en écoutant la critique érudite, on ne peut pas les accuser de fatuité; leur sourire n'est que justice. L'érudition citant la poésie à son tribunal n'est guère moins ridicule qu'un musicien se prononçant sur le plan d'un palais. Oui, sans doute, la meilleure partie du génie se compose de souvenirs, et ceux qui ont vécu inventent merveilleusement; mais les livre ne suppléent pas la vie; les livres sont une lettre morte pour le cœur que la réalité n'a pas éprouvé! De savoir à créer, il y a l'Océan tout entier. Personne encore n'a vu le pont qui mène de la mémoire à l'imagination.

Pour se consoler de leurs mécomptes, pour attiédir leurs colères, les poètes d'aujourd'hui ont inventé une critique à leur usage, où le public n'a pas grand'chose à voir, qui ne trouble pas leur sommeil, et qui, loin de gêner leur marche, accompagne chacun

de leurs pas d'un chant de triomphe ; c'est la *critique écolière*. Il n'y a pas aujourd'hui un inventeur de quelque réputation qui n'ait auprès de lui, à ses ordres, une douzaine de secrétaires, empressés à recueillir sa parole, à recevoir, comme la manne céleste, la moindre parcelle de pensée qui s'échappe de ses lèvres. La critique écolière n'a qu'une loi, mais une loi inexorable : proclamer à toute heure, en tout lieu, à tout venant, la beauté souveraine de l'œuvre du maître. Chaque phrase obscure est une phrase méconnue. Les rimes sonores et littérales jusqu'à la niaiserie sont autant de richesses mystérieuses que la foule devrait adorer à deux genoux. Y a-t-il dans une tragédie ou un roman du maître un personnage impossible, dont le type ne se retrouve nulle part, que la raison se refuse à comprendre, qui viole du même coup la réalité humaine et la réalité historique, la critique écolière commence par s'écrier : Hosannah ! Puis, si elle ne peut débaucher à son enthousiasme l'indifférence rétive, elle s'exalte peu à peu jusqu'à l'indignation. Le siècle ne mérite pas le génie du maître ; publier de pareilles créations, les livrer à la multitude ignorante, c'est les profaner, c'est les souiller de gaieté de cœur. Pourquoi faut-il que son intelligence toute-puissante, qui vit avec Dieu dans une communion quotidienne, ne sache pas s'abstenir d'un vain désir de popularité ? Pourquoi ne pas demeurer dans une sainte solitude qui seule est bonne et salutaire aux ames de cette trempe ? Ce qui étonne et répugne au goût vulgaire, ce qui paraît aux salons blasés monstrueux et difforme, ce qu'ils accusent de fièvre et de folie, c'est tout simplement la divine idéalisation d'une fantaisie trop grande pour se réaliser sur la terre. Tout est beau, tout est sacré dans l'œuvre du maître ; celui qui aperçoit une tache dans cet astre glorieux ne mérite pas les honneurs de la discussion ; c'est un ennemi.

Un jour, le grand homme devient Dieu, le disciple monte au rang d'apôtre. Pour compléter l'apothéose, il faut abolir le polythéisme ; pour assurer l'avénement de la religion nouvelle, il faut déclarer impies les autels qui sont encore debout. Tâche difficile et laborieuse ! mais où serait la gloire de l'apostolat, si les épreuves manquaient au courage ? où serait l'honneur de la prédication, si le troupeau du diocèse acceptait sans murmurer le nouvel évan-

gile? Envelopper le passé tout entier dans une nuit dédaigneuse, trier sévèrement dans l'histoire les noms amis et les noms hostiles, réunir dans un mosaïsme violent tout ce qui peut servir de préface à la venue du nouveau Christ, voilà l'ambition du disciple, voilà le devoir de l'apôtre.

Ne lui demandez pas s'il a étudié les origines de la langue, s'il a suivi, dans les migrations et les invasions successives, les transformations de l'idiome; s'il sait quelles singularités étrangères sont revenues avec les armées conquérantes; s'il connaît les apologues et les symboles ramenés à la suite des guerres d'Orient et d'Italie. Dans les ambages de cette érudition sincère l'apôtre se fourvoierait; il ne sait du passé que les parties acceptées du maître; pour le reste, la négation équivaut à l'étude.

Pour les auditeurs désintéressés, c'est vraiment une leçon curieuse. Dans les occasions solennelles, le chapitre s'assemble; il délibère sur les vérités bonnes à répandre, sur les hérésies qu'il importe de réfuter; il discute ligne par ligne la proclamation utile aux intérêts de la jeune religion, et, après de sérieux débats, il se résout à promulguer, sous forme d'ordonnance, ce que le maître veut bien amnistier dans le passé. C'est ainsi que tout récemment nous avons su la valeur comparée de *Nicomède* et de *Cinna*. Jusque-là le monde était dans l'attente; les studieux, dans leur sagacité indécise, ne savaient à quel parti se ranger. Car, les foudres lancés contre le style épique d'*Athalie*, et la réserve élégiaque de *Britannicus*, avaient épargné le vieux Corneille. Aujourd'hui la foi chancelante est rassurée; tous les doutes qui pouvaient rester au fond de nos consciences sont ramenés au giron de l'église.

Mais avec l'interprétation du passé, la tâche de l'apostolat n'est pas encore terminée. Il faut défendre contre les schismes envahissans l'orthodoxie qui a coûté tant de sueur et d'éloquence. Il faut enceindre le dogme et la liturgie d'un rempart infranchissable; c'est-à-dire que la volonté du maître n'est pas plus clémente à l'avenir qu'au passé.—Je suis, dit-il à ses disciples, celui qui était et celui qui sera. Avant moi, la confusion régnait au sein de toutes choses. J'ai pensé : Que la poésie naisse, et la poésie est née; j'ai ordonné le domaine entier de l'imagination d'après des lois rigou-

reuses et prévues dès long-temps. Tout est bien ainsi que je l'ai fait; malheur à qui dérangera une pierre de mon édifice, car il périra sous les ruines! Je n'ai voulu imiter personne, je n'ai consulté que moi-même pour révéler à mon siècle attentif les caprices de ma rêverie; j'ai agi sagement, car, avant moi, il n'y avait rien qui pût me servir de modèle. Mais aujourd'hui je me propose en exemple, et chacune de mes œuvres est un enseignement; levez les yeux sur moi, contemplez les splendides rayons qui ruissellent de mes tempes; adorez et priez.

J'ai trouvé le moule divin où doivent se fondre et se modeler toutes les pensées possibles, que je ne baptiserai pas, mais que je prévois. Celui qui changera les lignes arrêtées par ma volonté verra le métal rebelle déborder et se perdre; il aura beau s'accroupir sur sa fournaise, la statue, en se figeant, raillera ses espérances, car elle sera toujours boîteuse, quoi qu'il fasse.

Ceci est tout simplement le décalogue poétique; chacun de ces versets sert à régler la conduite et la parole de la critique écolière. Toutes les bonnes ames enrôlées dans cette sainte armée sont désignées par le poète reconnaissant aux plus magnifiques destinées. Mals le jour où ils désertent, ils rentrent dans le néant. —

Reste une dernière critique, sévère, vigilante, impartiale, personnelle dans sa volonté, mais non pas dans ses attaques, qui ne reconnaît d'autre loi que sa conscience, d'autre but que la vérité. Sans doute à l'origine des littératures, les poétiques ne viennent qu'après les poèmes; sans doute l'imagination ou la synthèse précède la réflexion ou l'analyse. Qui le nierait? Mais aujourd'hui la question n'est plus la même; il peut arriver, et il arrive certainement que des esprits d'une même énergie, d'une sève également abondante, s'engagent dans des voies diverses, que les uns cheminent selon la méthode dialectique, tandis que les autres se livrent tout entiers à l'invention. Or, quelle main, si hardie qu'elle soit, posera les limites assignées à ces deux formes de la pensée? Si l'invention est indéfinie, si le génie humain n'a pas de bornes prévues dans le cercle des idées et des faits, la réflexion serait-elle d'aventure déshéritée du même privilège? Si le navigateur peut tenter, au péril de sa vie, l'exploration des mers incon-

nues, sera-t-il défendu à l'astronome de tracer d'avance des conseils pour le courage des nouveaux Argonautes? Si rien n'arrête les lointaines excursions de Mungo-Park, sera-t-il donné à quelqu'un de parquer les investigations de Herschell? Il y a, qu'on y prenne garde, une invention dialectique, aussi hardie, aussi laborieuse, aussi individuelle que l'invention poétique. Mais comme les procédés ne sont pas les mêmes, il est simple et nécessaire que le dialecticien et le poète ne se rencontrent pas constamment. Souvent le premier prévoit ce que le second n'accomplit pas, souvent le second réalise ce que le premier n'avait pas prévu ; mais il y a dissidence et non pas contradiction ; des deux parts c'est la même bonne foi et la même franchise. Quelques jours encore, et le dialecticien expliquera la création du poète, le poète réalisera les prévisions du dialecticien. Entre ces deux emplois de l'intelligence, il ne doit y avoir ni jalousie, ni haine, ni hostilité, mais bien une émulation fraternelle et paisible, un mutuel encouragement à de nouvelles tentatives. Dans cette lutte qui peut être glorieuse, le dédain et l'ironie sont de mauvaise guerre; mépriser celui qui demeure, railler celui qui marche, des deux parts c'est pareille folie.

Que les poètes n'accusent plus d'outrecuidance la critique libre et personnelle, qu'ils ne plissent pas la lèvre en signe de pitié, chaque fois qu'une intelligence réfléchie s'applique à les comprendre, à les interpréter. Dans aucun cas, la réflexion indépendante ne prétend se substituer à l'invention : car le poète agit, et le critique délibère. Si assuré qu'il soit de la vérité, dès-lors qu'il s'abstient de réaliser sa pensée sous forme d'œuvre, il ne dépasse pas les limites du doute savant. Cette distinction, si triviale en apparence, est loin d'être puérile. A Phidias, à Raphaël, à Cimarosa, à Palladio, les moyens d'exécution peuvent manquer. Sans Périclès, sans Léon X, qui sait si nous aurions les métopes du Parthénon et la Salle de la Signature? Mais à Goëthe, s'il veut se révéler, la parole ne refusera jamais d'obéir. La pauvreté, les passions impérieuses pourront sans doute retarder les loisirs et contrarier la volonté qui aspire à la gloire. Mais le temps et l'auditoire ne manquent jamais au poète.

C'est pourquoi celui qui sent en lui-même la force et l'espérance

d'être un jour grand à son tour ne doit pas s'irriter contre la méconnaissance, ni jeter à la foule indifférente l'accusation d'injustice et de frivolité. Marquez dans vos desseins, dans vos solitaires rêveries, le rang que vous prétendez ; épiez, parmi les noms qui resplendissent autour de vous, une place inoccupée, une place veuve, et que la mort abandonne à votre ambition ; mais ne vous plaignez pas si vous n'avez rien fait. Déterminez avec une sévérité inflexible les lois que vous suivrez pour atteindre le but envié ; apprenez à modeler la parole comme une cire docile, étudiez patiemment toutes les ruses de la langue, empruntez à tous les âges de votre idiome les secrets les plus ignorés ; et dans vos recueillemens laborieux façonnez-vous aux batailles victorieuses de la parole contre la pensée. Soyez capables, et applaudissez-vous dans votre sécurité. Mais tant que vous n'aurez pas affirmé votre puissance en la manifestant, contentez-vous de l'ombre silencieuse, et ne jalousez pas ceux qui ont mérité la lumière, et dont l'armure reluit au soleil.

Sincère, prévoyante, desintéressée, à quoi sert la critique? Peut-elle aider aux progrès de la poésie? peut-elle agir sur l'inventeur et sur le public? Sans nul doute, l'imagination qui produit, parce que sa loi est de produire, s'abstient volontiers de consulter la critique : elle n'a en vue que sa volonté, lorsqu'elle se déploie.

Mais son égoïsme, si hautain qu'il soit, a pourtant des limites naturelles et nécessaires. Que le poète se complaise en lui-même, s'admire et se complimente, et qu'après avoir achevé son œuvre, il se dise résolument : J'ai eu raison. Je ne le nie pas, et je suis loin de le blâmer. Mais après ce contentement, il lui faut la gloire. Après le témoignage de sa conscience, il veut la popularité. Or, ici la critique intervient de droit et de fait. Prenez le roman le plus beau, la plus belle tragédie, *Ivanhoe*, *Romeo et Juliette* : appelez la foule, et demandez-lui son avis. Croyez-vous qu'elle se livrera naïvement à son admiration? Croyez-vous qu'elle osera se laisser émouvoir, et qu'elle ne rougira pas de ses larmes? Oui, si vous entendez parler de foule ignorante et grossière, laborieuse et illettrée, qui n'a pas eu le temps de désapprendre sa nature. Non, si vous parlez de la foule qui s'agite dans les salons et les comptoirs, corrompue et dépravée par une curiosité maladive. A cette foule demi-savante qui remplit les loges de nos salles, et qui défraie

l'activité de nos libraires, il faut une autorité vigilante qui leur crie à toute heure, en présence de la plus belle création du génie humain : N'ayez peur, applaudissez sans crainte. Les larmes et les battemens de mains ne vous compromettront pas. L'émotion est dans votre droit. Soyez heureux et admirez, vous n'aurez pas à rétracter demain un suffrage imprudent. Je veille sans relâche aux intérêts de votre vanité. Je goûte en fidèle sommelier les vins servis sur votre table. Buvez et enivrez-vous, la joie est sans danger, et le réveil sans déshonneur.

Pour un pareil service, la critique indépendante mérite bien quelque reconnaissance. Et sans doute, quand l'orgueil des novateurs aura cuvé son triomphe, ils daigneront remercier les mains amies qui ont aidé à la marche de leur char.

GUSTAVE PLANCHE.

UNE RÉVOLUTION

DANS

LA RÉPUBLIQUE

ARGENTINE.

C'était en 182., au plus fort de l'admiration qu'excitait en Europe la lutte non terminée encore des colonies espagnoles contre leur mère-patrie. Comme tant d'autres, je m'étais insensiblement échauffé l'imagination en faveur des nouvelles républiques, et j'étais parti pour cet Eldorado de la liberté. Je me trouvais à Buenos-Ayres; on y jouissait effectivement de la plus grande somme de liberté possible. Chacun voulait être président, et chacun l'était à son tour; de temps à autre personne ne l'était, et la république, accoutumée à ces intermèdes, n'en allait pas plus mal. Fatigué des merveilleuses proclamations de chaque arrivant au pouvoir, des quatre révolutions que j'avais vues coup sur coup depuis mon arrivée, et menacé d'une cinquième qu'on annonçait pour le mois

suivant, je résolus d'aller chercher momentanément le repos dans une province voisine. Il me sembla que l'Entre-Rios, et en particulier la Bajada, sa capitale, étaient bien ce qu'il me fallait. Ce n'était ni trop près, ni trop loin, à quatre-vingts lieues tout au plus de Buenos-Ayres, et quatre-vingts lieues ne sont rien en Amérique. Autrefois les dix mille habitans de cette province, épars sur une surface immense de terrain, vivaient dans une aisance passable, de leur bétail et de quelque culture; mais, à l'époque dont je parle, la plupart se tiraient d'affaire comme il plaisait à Dieu. Une moitié de l'année ils se nourrissaient de pastèques et d'oranges, et l'autre moitié, du bien d'autrui, *de lo ageno*, comme ils le disaient eux-mêmes. Je crains qu'en ce moment leur régime alimentaire ne se soit pas sensiblement amélioré. Quelques-uns des petits bâtimens qui s'en vont commerçant entre Buenos-Ayres et Corrientes s'arrêtent parfois devant la Bajada, située sur la rive gauche du Parana, en face de Santafé, et laissent quelques piastres dans le village; aussi les Bajadenos sont-ils les heureux de la province, et ils n'ont que rarement recours à la chair coriace des autruches, comme le font souvent leurs concitoyens moins fortunés de la campagne.

La veille de mon départ, je fus chargé, par le ministre de l'intérieur que je connaissais, de remettre une lettre officielle au gouverneur de l'Entre-Rios, don Geronimo B...; et muni d'un passeport, je m'embarquai sur une goëlette qui faisait voile le jour même. Nous remontâmes lentement le majestueux Parana, et le neuvième jour, dans la matinée, nous jetâmes l'ancre devant la capitale de l'Entre-Rios.

Une demi-douzaine d'enfans en guenilles, et quelques groupes de gauchos drapés dans leurs ponchos, et fumant gravement leur cigare de papier, se tenaient sur le rivage pour nous voir débarquer. Ils nous laissèrent passer avec indifférence et recommencèrent à regarder l'eau couler pendant que nous gravissions la falaise peu élevée sur laquelle est bâtie la Bajada. C'était l'heure de la sieste, et suivant l'usage, les rues étaient désertes. Deux ou trois têtes engourdies de vieilles femmes, attirées par le bruit de nos pas, se montrèrent seules aux fenêtres et disparurent après avoir satisfait leur curiosité. J'arrivai seul sur l'inévitable grande place des villages de l'Amérique espagnole, suivi de quelques

chiens que j'avais mis de mauvaise humeur en les troublant dans leur sommeil, et qui, la queue entre les jambes, tâchaient de me surprendre en défaut pour me mordre les talons. Là, je cherchai à m'orienter : sur un des côtés de la place, je reconnus le cabildo, au luxe inaccoutumé d'un étage ajouté après coup au rez-de-chaussée, et à son balcon, théâtre des harangues et des autres exhibitions gouvernementales les jours de fêtes patriotiques ; vis-à-vis était une petite église d'une architecture si insolite, qu'il me serait impossible d'en donner une idée tant soit peu fidèle ; sur les deux autres côtés, des maisons et des jardins ombragés d'orangers, d'oliviers et de nopals. Un gaucho vint à passer : je le priai de m'indiquer où je trouverais le gouverneur. Sans jeter les yeux sur moi, il fit un geste du menton du côté du cabildo, et continua son chemin. Je me dirigeai vers le cabildo.

J'entrai, sans rencontrer personne, au rez-de-chaussée, dans une chambre obscure où le jour ne pénétrait que par la porte ; en face de celle-ci était une longue table adossée au mur, et autour des trois côtés de cette table trois personnages silencieux occupés à rouler dans du papier du tabac haché qu'ils prenaient en commun dans une boîte de ferblanc moiré. Pêle-mêle, sur la table, gisaient quelques feuilles de papier blanc, une écritoire sans plumes, un maté, des débris de cigares à demi-consumés, et une lettre sale qui probablement était l'objet de la réunion ; une chaise délabrée composait le reste de l'ameublement. Dans l'un des trois personnages, grand homme sec à figure osseuse et imperturbable, vêtu d'une veste à liseré rouge, brodée en soie sur toutes les coutures, et séparée du pantalon par une intervalle notable, je reconnus, au portrait qu'on m'en avait fait, son excellence don Geronimo B..., gouverneur de la province ; le second, à cheveux plats, couvert d'une redingote à collet gras, de forme et de couleur sans nom, était son excellence le ministre des relations extérieures ; et le dernier, petit avorton sournois, en costume ecclésiastique, avec un léger poncho jeté sur les épaules, le père Las Piedras, ex-franciscain de Buenos-Ayres, ex-rédacteur ou directeur de sept journaux, réfugié à la Bajada à la suite de je ne sais quelle révolution à laquelle il avait pris part. J'étais en présence de toutes les autorités de la province.

Don Geronimo prit mon passeport que je lui présentai tout ouvert, resta un instant en contemplation devant les armes de la république qui étaient en tête, puis devant le timbre de la police, le regarda de l'autre côté, le tint ensuite obliquement pendant deux minutes et finit par le passer à son ministre, en lui disant : Lisez.

Le ministre se mit à lire assez couramment : nation, Français ; — couleur, blanc ; — état, célibataire ; — âge, vingt-cinq ans ; — yeux, noirs...

— Assez, s'écria don Geromino ; yeux noirs ! cela suffit : l'identité est reconnue ; — et il m'offrit le cigare qu'il venait de préparer.

Je le pris d'une main, et lui remis de l'autre, en échange, la lettre du gouvernement dont j'étais porteur pour lui. Elle passa, comme le passeport, dans celles du ministre, qui l'ouvrit et la lut à haute voix. C'était une sorte de proclamation, rédigée dans le style diplomatique le plus recherché et avec toute la pompe espagnole ; la lecture tirait à sa fin.

— *Que quiere decir eso ? Vaya !* s'écria don Geronimo. Croient-ils qu'un chrétien est capable de comprendre ce diable de baragouin ? Ce sont les étrangers qui leur apprennent toutes ces *patranas del demonio.*

— Il y a un *post-scriptum*, dit le ministre ; attendez : « Mon cher gouverneur, ne vous amusez pas à lire ce qui précède ; le gouvernement veut simplement vous dire qu'il compte sur votre patriotisme et sur votre aide au besoin. Vivez mille années. »

— A la bonne heure, voilà qui se comprend, s'écria don Geromino comme soulagé d'un poids énorme.

Nous entrâmes alors en conversation. La nullité du digne gouverneur était au-dessus de toute expression, quoiqu'il ne manquât pas d'une certaine finesse, qui est au talent ce que l'instinct est à l'intelligence. Il avait su se maintenir à son poste dans un temps où, peut-être, un plus habile eût échoué. La position géographique de sa province, placée entre Santafé d'une part et Buenos-Ayres de l'autre, c'est-à-dire entre les deux foyers du fédéralisme et de l'unitarisme, le mettait, pour ainsi dire, sans cesse entre l'enclume et le marteau. Dans cette situation perplexe, une espèce de juste-milieu de son invention avait été l'unique ressource de don Geronimo. Si Buenos-Ayres lui demandait vingt recrues, il en envoyait

six, et s'excusait sur la rareté des hommes de guerre dans sa province. Si pareille réquisition lui venait de Santafé qu'il craignait davantage, il en envoyait douze, et promettait le reste sous le plus bref délai. Donnant ainsi des deux côtés, il avait fini par vivre en paisible intelligence avec ces incommodes voisins.

Il me parla d'abord de Napoléon; puis le style de la proclamation qu'il venait d'entendre le conduisit naturellement à exprimer son avis sur les étrangers qui arrivaient sans cesse dans le pays. Don Geronimo voyait dans cette affluence la perdition de la république : « Le pays est bon, me dit-il, mais il n'est plus à nous, il est aux étrangers. (J'étais le seul à la Bajada.) Les étrangers sont les sauterelles qui dévorent la substance de la patrie; avant que les hérétiques vinssent enlever nos cuirs et notre bétail, un bœuf valait une demi-piastre : aujourd'hui il vaut sept piastres, et qui sait où cela s'arrêtera? »

Le ministre des relations extérieures et le père Las Piedras approuvèrent d'un signe de tête cette réflexion d'économie politique. Une crainte bien autrement vive les préoccupait tous trois. L'apparition future de la fameuse comète de 1832 leur était connue, ainsi que la fin du monde qu'elle devait amener à sa suite. Cette prédiction, née, je crois, en Allemagne, d'almanachs en almanachs, avait fini par arriver dans les journaux de Buenos-Ayres, et de là dans tous les recoins de la république, où elle a causé des angoisses inexprimables. J'en ai entendu parler avec terreur dans des hameaux perdus de l'intérieur, dont les géographes ne soupçonnent pas même l'existence, et j'ai cherché vainement à les rassurer. Les astronomes allemands ne se doutent pas des malheureux qu'ils font avec leurs prédictions biscornues.

L'heure de la sieste était venue depuis long-temps. Don Geronimo, qui sentait sa langue s'empâter, prit la lettre sale qui était sur la table, la mit dans sa poche et se leva pour aller dormir dans sa maison. Le ministre des relations extérieures et le père Las Piedras en firent autant de leur côté. J'avais compté intérieurement sur une invitation de leur part, suivant l'usage hospitalier du pays. Trompé dans mon attente, et resté seul, sans asile, je fus m'installer sous un arbre, à côté de quelques gauchos étendus à terre, et ronflant dans leurs ponchos. La sieste passée, je trouvai, non sans

peine, une petite chambre, donnant sur la place, pour quelques réaux par semaine.

J'eus bientôt à ma disposition, suivant l'expression du pays, toutes les maisons de la Bajada, et il me fut loisible de mettre ma tête à toutes les fenêtres et d'entrer par toutes les portes avec la certitude d'être accueilli *de confianza,* c'est-à-dire sans cérémonie, en ami. Il n'est pas hors de propos de dire ici la marche à suivre pour se rendre l'ami de tout le monde dans les petites villes de la République Argentine : elle est simple et d'un usage facile. Vous commencez, je suppose, par l'extrémité d'une rue, et vous vous arrêtez devant une maison qui ne donne aucun signe de vie; alors vous criez, en grossissant votre voix : *Ave Maria purissima! — sin pecado concebida! Pase Vmd adelante* (1), répond une voix de l'intérieur; la porte s'ouvre, et une créature humaine paraît sur le seuil; vous entrez, et comme le temps n'a pas l'ombre d'une valeur quelconque pour les habitans de la maison, vous restez quatre heures avec eux à fumer, à bavarder, et à manger des pastèques, si la saison le permet. Voilà déjà une maison à votre disposition. A la suivante, vous apercevez à la fenêtre une jeune fille qui regarde voler les mouches dans la rue. — Peut-on entrer, précieuse jeune fille (style espagnol)? — *Y porque no, senor?* pourquoi non, seigneur? — Heureuse simplicité de l'âge d'or! En effet, pourquoi pas? Quel motif peut-il y avoir de refuser la porte à un homme qui a envie d'entrer? Dans le cours de la conversation, faites-lui une de ces propositions hasardées qu'ailleurs on entoure de circonlocutions sans fin. — Pourquoi pas, seigneur? répondra-t-elle encore. Vous continuez ainsi jusqu'à l'autre bout de la rue; puis vous passez à une autre : et si vous mettez quelque zèle dans votre tournée, il est probable que vous l'aurez terminée en moins de deux jours.

Certes, j'avais en apparence toutes les garanties désirables de repos dans ce paisible village, sur lequel une influence soporifique semblait s'être étendue; mais il était écrit que les révolutions m'y poursuivraient encore. La sage politique de don Geronimo avait en vain conjuré les orages qui se formaient au loin; il en devait naître et éclater à ses côtés.

(1) Je vous salue, Marie très pure. — Conçue sans péché. Entrez.

Parmi ses administrés se trouvait momentanément un mauvais garnement de Buenos-Ayres, dont le désordre paraissait être l'élément naturel, et qui avait pris part à tous les troubles politiques des derniers temps. Sa famille, assez influente, l'avait vingt fois tiré des mauvais pas où il se mettait sans cesse et avait fini par l'abandonner. La police, pour n'avoir plus à veiller sur lui, l'avait prié d'aller habiter la Bajada jusqu'à nouvel ordre, en le recommandant particulièrement au gouverneur.

Aguirre s'ennuyait sur un théâtre trop étroit pour ses talens, et ne cherchait que l'occasion de mal faire. Je lui avais parlé deux ou trois fois à Buenos-Ayres, et le hasard ou plutôt l'étroitesse de la Bajada fit que je le rencontrai le soir même de mon arrivée, en me rendant à mon cabaret pour dîner. Du plus loin qu'il m'aperçut, il accourut à moi, et m'étreignant dans ses bras, la tête passée derrière mon épaule, et me frappant à coups redoublés dans le dos :

— Amigo! enfin voici un chrétien à qui on peut adresser la parole! quelles nouvelles dans le *Gran Pueblo*?

— Mais, lui dis-je hors d'haleine, et rajustant ma cravate, la république vient de gagner une bataille contre les Brésiliens.

— Viva! les Fidalgos ont été rossés d'importance, n'est-ce pas? Combien y avait-il d'hommes à la bataille?

— Quinze cents d'un côté, et deux mille de l'autre.

— Diable! l'affaire a dû être chaude... et combien de morts?

— Dix chez les Fidalgos, et trois blessés parmi les troupes de la patrie; toute la ville était dans les fêtes à mon départ.

— Ah! cela devait être superbe!

— Magnifique; mais je ne me rappelle que les inscriptions dont on avait décoré les côtés de l'autel de la patrie. Sur l'un il y avait : « Rentrez dans l'oubli, batailles de Marengo et d'Austerlitz; un seul jour des fils de la liberté a mis vos noms au néant ; » sur l'autre : « Europe, tu es fière de tes siècles de civilisation, et tu te dis la reine du monde ; mais, ô Amérique, tu l'emportes sur l'Europe autant que les sommets éternels des Andes l'emportent sur les humbles cimes des monts de l'Helvétie. » — Je vous demande la permission d'aller dîner.

— Je ne vous quitte pas ; je dîne avec vous, *de confianza*, heim? Entre amis on ne fait pas tant de façons.

Aguirre dîna donc avec moi ce jour-là ; le lendemain je le vis reparaître à déjeuner : le soir du même jour, il amena un ami, le surlendemain deux autres, de sorte que je courais le risque de voir mon *bill* s'accroître dans une progression arithmétique indéfinie, lorsqu'une nouvelle folie de sa part me délivra de sa personne.

Ce soir-là il y avait un bal auquel assistaient don Geronimo et sa femme, encore jeune et passable ; bal *de confianza*, cela va sans dire. La salle était vaste et remplie ; pour toute toilette, les hommes avaient fait leur barbe, quoiqu'on ne fût qu'au milieu de la semaine, et fumaient en faisant tapisserie. Les femmes, pour la plupart jeunes et jolies, avaient acheté des souliers français neufs et des bas bien propres qu'elles chaussaient dans une pièce voisine d'où elles sortaient par petits groupes pour prendre place dans la salle du bal. Aux portes et aux fenêtres se pressaient toutes les personnes non invitées qui jouissaient du droit, sanctionné par l'usage, de regarder ce qui se passait dans l'intérieur. De temps en temps, la maîtresse de la maison, voulant faire honneur à l'une d'elles, se levait et l'invitait à entrer, non sans des peines inouies pour la dégager de la foule. L'orchestre se composait d'un vieux nègre blotti dans un coin, sous une table, et raclant avec une fureur tout africaine les cordes d'une guitare que les femmes accompagnaient en chantant des *cielitos* et en battant la mesure des mains. Plusieurs menuets avaient déjà été dansés aux murmures flatteurs de l'assemblée ; un nouveau couple se présentait, et le vieux nègre allait préluder, quand Aguirre, qui jusque-là n'avait dit mot, lui prit son instrument, et s'avança au milieu de la salle.

— En avant la joie ! *vaya de broma !* voici une chanson nouvelle qui a obtenu les suffrages du président de la république : écoutez bien ; et fixant des regards effrontés sur la femme du gouverneur, il chanta :

Para una noche sola,
Me pediste cuatro reales.
Ay ! que noche tan cara,
Poniendo los materiales !

En toute autre circonstance, ce couplet licencieux eût obtenu un succès d'enthousiasme ; mais la présence de don Geronimo, et l'application insolente faite de ce quatrain à sa femme, provoquè-

rent un mouvement d'indignation général. Seul contre tous, Aguirre fut pris après une brillante résistance, et fut coucher en prison.

Le lendemain je déjeunai seul. Deux jours après, je partis pour me rendre sur les bords de l'Uruguay, et la première personne que je vis à mon retour fut encore Aguirre. Cette fois il se contenta de s'informer de ma santé sans me prendre à la gorge.

— Je viens vous demander une faveur, me dit-il en s'étendant de son long dans mon hamac. Que faites-vous ce matin ?

— Je reste chez moi, j'ai des lettres à écrire.

— C'est que je m'occupe en ce moment d'une révolution.

— D'une révolution! m'écriai-je avec effroi.

— Oui, ce matin même, et si vous n'aviez rien de mieux à faire, vous m'obligeriez infiniment de me donner un coup de main. En pareille occasion vous pouvez compter....

— Et à qui en avez vous? Don Geronimo est la meilleure pâte de gouverneur qui soit dans toute la république.

— Je ne dis pas le contraire; mais il y a je ne sais combien de temps qu'il est à son poste, et il ne parle pas de faire place à un autre; si on lui en laisse prendre l'habitude, le jour du jugement dernier l'y trouvera encore; c'est un scandale intolérable dont je veux délivrer ces bonnes gens qui n'entendent rien au gouvernement représentatif. Je vais leur donner une représentation d'une pièce qui se joue tous les six mois à Buenos-Ayres, avec le plus grand succès : mon futur gouverneur est tout prêt, voulez-vous être des nôtres? Voyons.

— Cela m'est impossible; je suis étranger.

— En ce cas, donnez-moi un cigare, et adieu!

Je me mis à écrire en maudissant toutes les républiques de l'Amérique. — Vers midi, j'entendis sur la place des cris de *viva la patria!* à bas le gouverneur! vive la liberté! Je courus à ma fenêtre, et j'aperçus Aguirre débouchant sur la place un grand sabre à la main, et se dirigeant sur le cabildo à la tête d'une quinzaine de coquins, qui marchaient sans ordre à sa suite. A ce bruit, une douzaine de curieux comme moi se montrèrent sur les portes, aux fenêtres et aux coins des rues donnant sur la place.

Arrivé à quinze pas du cabildo, Aguirre fit faire halte à sa

troupe, et, d'une voix de stentor, leur donna un nouveau signal de crier : A bas le gouverneur!

Après quelques minutes d'attente, la longue personne de don Geronimo parut sur le balcon. — A sa vue, les cris redoublèrent; il fit signe de la main qu'il voulait parler, et obtint un instant de silence :

— Que demande, dit-il, le peuple héroïque (*el pueblo heroico*) de la Bajada?

— Viva la patria! crièrent tous les conjurés à la fois.

— Viva la patria ! soit; est-ce tout ce que vous voulez?

— Non, non, à bas le gouverneur! nous voulons un autre gouverneur!

— Mais, peuple héroïque, vous n'êtes que quinze, et que dira l'Europe, si...

— A bas l'Europe! au diable les étrangers! mort aux hérétiques! — Et le vacarme devint effroyable. Don Geronimo commençait à devenir blême autant que la couleur de sa peau le permettait; il tenait bon cependant, et semblait attendre que les poumons des conjurés eussent besoin de repos.

Les cris commençaient à s'affaiblir, lorsqu'un petit mulâtre, prenant plaisir à la chose, s'avança entre les conjurés et le cabildo, et, ramassant une pierre, la lança à tour de bras au malheureux gouverneur; mais elle n'atteignit pas le balcon et fut mourir contre la muraille.

En voyant partir le projectile, don Geronimo avait fait un plongeon dans l'intérieur du cabildo, et ne reparaissait pas. Enfin, après quelques instans, on vit poindre sa tête, puis son corps, et il reprit son poste sur le balcon. Il était tout effaré.

— Cessez d'attenter à mes jours, cria-t-il d'une voix altérée, je me rends aux vœux du peuple. Si vous avez un chef, qu'il se présente : j'ai à lui parler.

Aguirre s'avança fièrement sous le balcon.

— Voici encore une des vôtres, seigneur Aguirre! lui dit le gouverneur: mais parlons raison. Que vous ai-je fait? et pourquoi voulez-vous en mettre un autre à ma place? voyons.

A défaut de raisons, Aguirre ne manquait jamais de grands mots.

— L'opprobre de ta tyrannie a souillé trop long-temps ce peuple infortuné; il brise enfin ses fers. Tes forfaits ne te permettent plus de remplir...

— Assez, assez, qui voulez-vous pour gouverneur?

— Le digne père Las Piedras, cet intrépide soutien du peuple, ce vertueux ami de la liberté.

— C'est bien : je vais lui dire de se montrer. Puis-je me retirer en sûreté chez moi?

— Tu le peux, lui répondit majestueusement Aguirre, le peuple a obtenu justice, et n'a pas soif de ton sang.

— Vive le père Las Piedras! vivent les franciscains, crièrent les conjurés, et tous entrèrent avec Aguirre dans le cabildo.

Pendant cette scène, les portes et les fenêtres des maisons de la place s'étaient fermées, et l'on ne voyait plus que quelques têtes de curieux qui se montraient à la dérobée au coin des rues. Les conjurés parurent bientôt sur le balcon du cabildo, avec le père Las Piedras au milieu d'eux. En ce moment, le gouverneur tombé filait le long des maisons pour gagner son logis. Son successeur allait ouvrir la bouche, quand Aguirre lui coupa la parole.

— Carajo! mais il me semble que la place est déserte. Allons, vous autres, suivez-moi. Rengainez un instant votre harangue, père Las Piedras, jusqu'à ce que nous soyons en bas pour vous répondre. Vous nous chanterez ensuite tout ce que vous voudrez. Mais soyons bref, les momens sont précieux..

De retour sur la place avec les siens, Aguirre s'adressant au nouveau gouverneur :

— Allons, en avant, père Las Piedras, parlons peu, mais parlons bien.

Le père Las Piedras prit la parole.

— Quelle douce récompense, mes bons amis, quel moment délicieux pour le cœur d'un vieil athlète de la liberté que celui où il voit le peuple briser enfin sa chaîne et faire usage de sa raison pour s'élever au bonheur d'être gouverné par un délégué de son choix, c'est-à-dire par un autre lui-même! Un jour, du sommet glacé des Andes aux ondes argentines de la Plata, et de l'équateur à... à...

— A quoi?... allons donc, lui cria Aguirre.

— De l'équateur, dis-je, à...

— C'est bon, le peuple comprend : vive le gouverneur Las Piedras! cria Aguirre, et toute la bande en fit autant.

Il ne restait plus, pour compléter l'élection du nouveau gouverneur, qu'une formalité de rigueur, une proclamation. Aguirre se chargea encore de ce soin; il composa un morceau d'éloquence dans le genre de celui qui précède, et le lut lui-même à la tête de sa troupe dans tous les carrefours de la Bajada, ce qui ne fut pas long. Sur sa route, il recruta tout ce qu'il rencontra de vauriens, de sorte qu'en revenant au cabildo, il se trouvait suivi d'une bande assez respectable. Les autorités furent ensuite l'objet d'une épuration sévère. Dans cette circonstance, Aguirre se montra plus grand que la révolution qu'il avait faite; il ne voulut d'aucune place; son œuvre lui suffisait. L'ancien ministre des relations extérieures fut maintenu à son poste; ce fut sa récompense pour avoir livré la caisse de la province dans laquelle il se trouvait quarante piastres en papier, valant chacune 75 centimes de notre monnaie. L'alcade et son lieutenant furent seuls renvoyés, et leurs fonctions remises en d'autres mains. Enfin, pour compléter cette grande journée, Aguirre employa les quarante piastres du trésor public à acheter, chez le *pulpero* de la place, des chandelles et du tafia, pour donner au cabildo un bal patriotique qu'il intitula *bal des hommes libres.* Afin de rendre la chose plus solennelle, il voulut faire des billets d'invitation, ce qui l'occupa une partie de l'après-midi, ainsi que le père Las Piedras, qui se chargea d'écrire les adresses.

L'ex-franciscain, qui ne valait pas mieux que son associé, était au fond l'auteur de la révolution, et s'était servi d'Aguirre pour se frayer la route au poste de don Geronimo; mais il s'était tristement trompé dans son calcul, et n'avait pas prévu que le génie révolutionnaire de son associé le dominerait lui-même et lui rendrait l'exercice de son autorité impossible.

Le bal des hommes libres eut lieu avec tout l'éclat que comportait la capitale de l'Entre-Rios. Aucun des invités ne manqua à l'appel, et Aguirre chanta sans opposition tous les couplets de son répertoire. Cependant don Geronimo, laissant le champ libre à son successeur, s'embarquait dans un canot à la faveur de la nuit et traversait le Parana. Où allait-il?

Rien n'indiquait le lendemain matin les grands événemens qui s'étaient passés la veille. La Bajada était retombée dans son apathie ordinaire; on voyait seulement un des conjurés se promenant de long en large devant le cabildo, un sabre à la main, et ayant l'air de monter la garde. Les membres du nouveau gouvernement étaient en séance depuis huit heures du matin; après avoir passé deux heures à prendre du maté et à faire des cigares avec le tabac de don Geronimo, la discussion s'était ouverte sous la présidence du père Las Piedras. Deux avis avaient été ouverts, et se partageaient les opinions. Aguirre proposait de rallier d'avance tous les partis futurs en donnant dans la soirée un second bal des hommes libres, et de continuer ainsi jusqu'à fusion parfaite des factions qui pourraient surgir. Le ministre des relations extérieures voulait, au contraire, qu'on profitât d'un vieux tambour et d'une demi-douzaine de fusils qui se trouvaient dans l'arsenal de la province, pour armer les habitans, et se préparer à une vigoureuse défense en cas d'attaque. Le père Las Piedras, voyant les deux orateurs s'échauffer, prit la parole. Après avoir insisté sur la conduite modérée à tenir, afin de se concilier les puissances de l'Europe, il entreprit un résumé de la discussion dont il ne put jamais sortir; mais il était facile de voir que le bal d'Aguirre lui paraissait un puissant moyen gouvernemental. L'heure de la sieste le tira heureurement d'embarras; le conseil se sépara, et pendant trois heures, la Bajada fut plongée dans un sommeil profond.

Au réveil, la discussion fut reprise après qu'ont eut encore fumé quelques cigares, mais sans qu'il en sortît aucune résolution. La nouvelle de la révolution s'était répandue dans la campagne, et les gauchos ravis commençaient à accourir de toutes parts, bien déterminés à vivre aux dépens des Bajadenos, tant qu'on les laisserait faire. Le cabaret du coin se remplissait de nouveaux arrivans qui attachaient leurs chevaux aux poteaux de la galerie, et le son de deux ou trois guitares, partant de l'intérieur, annonçait que leur nombre allait croissant de minute en minute; des groupes d'individus drapés jusqu'aux yeux dans leur ponchos se formaient sur la place; une abondance inaccoutumée de *carago* et de *hijo de una grandissima porra* sortait de toutes les bouches. Cependant rien n'avançait dans le conseil; les gauchos, qui commençaient à s'im-

patienter, poussaient des cris au dehors, et Aguirre était obligé de paraître de temps en temps sur le balcon pour les haranguer. Le père Las Piedras avait perdu la tête et était pâle de frayeur; de funestes pressentimens l'agitaient.

Une pareille perturbation dans les habitudes de la Bajada était trop violente pour être durable. A la nuit tombante, une chaloupe pontée, venant de Santafé, débarqua secrètement au pied de la falaise vingt-cinq individus à figures patibulaires, vêtus de ponchos rouges, et armés jusqu'aux dents; l'officier qui les commandait les fit mettre en rangs en silence et se plaça à leur tête; au milieu d'eux était don Geronimo dans son costume officiel, c'est-à-dire avec sa veste à liseré rouge, et brodée sur toutes les coutures, auquel il avait ajouté un immense chapeau à cornes, surmonté d'une touffe de plumes aux couleurs nationales, bleu et blanc; il tenait à la main un sabre aussi long que sa personne dont la lame portait ces mots magnifiques : *no me saques sin razon y no me envaynes sin honor* (1); le fourreau fuyait derrière lui en lui battant les talons. Cette petite troupe gravit la falaise au pas de charge, elle arriva bientôt sur la place, et se mit à crier : Vive Santafé! vive le gouverneur légitime! mort aux rebelles!

A ces cris redoutables, la guitare du cabaret se tut subitement; les gauchos montèrent sur leurs chevaux, et disparurent avec la rapidité de l'éclair; les curieux s'évanouirent dans l'ombre, et l'on n'entendit plus sur la place désecte que le bruit des portes et des volets qui se fermaient précipitamment; le cabildo était également silencieux. Une ombre seule était sur le balcon, qui paraissait regarder tranquillement ce qui se passait.

La troupe entra avec précaution dans le cabildo, pénétra dans la chambre du conseil, au rez-de-chaussée, et n'y trouva que la boîte de fer-blanc, à sa place, sur la table, mais vide. Prenant courage, elle s'élança au pas de course, parvint au premier étage, et aperçut l'ombre, qui se promenait à pas comptés sur le balcon.

— Qui vive! cria l'officier.

— Aguirre, répondit l'ombre.

(1) Ne me tire pas sans raison et ne me remets pas dans le fourreau sans honneur.

— En joue!...

— Carajo! seigneur officier, n'allons pas si vite en besogne..... N'est-ce pas son excellence le seigneur Geronimo que j'ai l'honneur de voir au milieu de vos rangs, dans son grand costume? Excellence, je vous attendais; votre successeur n'était qu'un imbécille, et si vous n'aviez pas disparu hors de propos pour aller chercher ces vingt-cinq écrevisses, demain je faisais une révolution en votre faveur. Du reste, vous trouverez la province dans le même état que vous l'avez laissée, si ce n'est qu'il manque dans le trésor public une faible somme dépensée dans un but patriotique, et pour laquelle le ministre des relations extérieures vous donnera toutes les garanties désirables. En ce moment, il me serait difficile...

— Picaro! répondit don Geronimo, un autre que moi te mettrait en capilla et te ferait fusiller dans les trois jours; mais je te fais grace de la vie. Demain, tu partiras pour Buenos-Ayres sous bonne escorte.

— Excellence, à Buenos-Ayres! y songez-vous? Mais ils sont capables de prendre mal la chose..... D'ailleurs je me plais singulièrement sous vos ordres.....

L'officier Santafesino regarda Aguirre de travers et d'un air formidable :

— Chien de *porteno* (1)! aimes-tu mieux venir trouver le gouverneur Lopez à Santafé? Tu ne serais pas le premier qui y serait entré pour n'en jamais sortir.

—Eh bien! reprit Aguirre, soit. N'en parlons plus; j'irai où vous voudrez. Seulement, comme il me faut un compagnon pendant la traversée, je crois, seigneur don Geronimo, que, si vous faisiez fouiller les broussailles qui sont derrière le cabildo, vous y trouveriez votre successeur; et, si vous ne le trouvez pas dans les broussailles, n'oubliez pas de faire chercher dans les trous de biscacha (2); le père Las Piedras est de taille à entrer partout. On ne sera pas fâché de voir sa figure à Buenos-Ayres.

Six soldats se détachèrent et revinrent, une demi-heure après,

(1) *Porteno* de *puerto*, port; nom des habitans de la ville de Buenos-Ayres.

(2) Animal ressemblant un peu à un lapin, mais trois fois plus gros, et creusant de profonds terriers.

avec le père Las Piedras, qu'ils avaient trouvé dans un terrier, d'où sa tête seule passait au dehors. Aussi était-il tout fangeux et pitoyable à voir. *Et tu quoque !* eût pu s'écrier don Geronimo, s'il eût connu l'histoire romaine; mais il n'avait jamais fait ses études, et il se contenta de tourner le dos au prisonnier.

La restauration de la Bajada étant ainsi terminée, par des armes étrangères, il est vrai, ainsi que quelques autres restaurations, mais sans effusion de sang, une amnistie générale fut proclamée le soir même. Don Geronimo, comme il venait de le dire, n'avait rien de cruel dans le caractère; d'ailleurs ce n'était pas la première fois que pareil accident lui arrivait. Deux ans auparavant, s'étant absenté pendant huit jours, il avait, à son retour, trouvé sa place prise, et s'était contenté, en attendant des jours meilleurs, d'être le ministre des affaires étrangères de l'usurpateur. Il fit grace au sien dont il avait besoin pour l'aider dans les mystères de la diplomatie et la lecture des passeports : toutefois, il l'obligea à combler le déficit qui existait dans la caisse de la province. Cette magnanimité fut généralement admirée. Les femmes seules soupirèrent en songeant aux bals des hommes libres que leur promettait l'administration d'Aguirre.

Le lendemain, celui-ci, au milieu d'un peloton de soldats, ainsi que le père Las Piedras, était sur le rivage près de s'embarquer. La foule les regardait aller avec compassion. Au moment de monter à bord, Aguirre se tourna vers l'officier Santafesino, qui commandait le peloton.

— Je ne partirai pas, lui dit-il, sans témoigner ma reconnaissance à son excellence le gouverneur; qu'il me fasse la grace de venir, au nom du ciel!

Don Geronimo vint sur le rivage.

— Excellence, lui dit Aguirre, je vous ai tenu en mon pouvoir, et pas un cheveu n'est tombé de votre tête, vous en souvient-il?

— Il est vrai, répondit don Geronimo.

— J'aurais pu m'opposer à votre retour et vous le faire acheter au prix de quelques dangers; mais je m'en suis abstenu. Vous en souvient-il encore?

— J'en conviens également.

— S'il en est ainsi, vous ne refuserez pas une dernière faveur à un homme qui peut-être va être fusillé en arrivant là-bas.

— Nous verrons; quelle est cette grace?...

— Faites-moi donner une guitare pour la traversée... Vous tirerez sur moi pour le remboursement quand je serai à Buenos-Ayres.

— Va-t-en à tous les diables, s'écria don Geronimo; cependant... qu'on lui donne sa guitare, et qu'il aille se faire pendre ailleurs!

Je m'embarquai avec les deux prisonniers pour revenir à Buenos-Ayres. Don Geronimo les avait remis à la garde de quatre de ses plus fidèles administrés, à qui il avait confié quatre fusils des six qui composaient son arsenal.

A leur arrivée à Buenos-Ayres, tous deux furent mis en prison; Aguirre n'y passa qu'un mois, au bout duquel il fut rendu à sa famille, qui ne jugea pas à propos de le laisser fusiller. Le père Las Piedras, moins heureux et n'étant pas réclamé par son couvent, y passa une année en attendant que le procès s'instruisît, et malheur peut-être lui serait arrivé, si une révolution, dans le genre de celle de la Bajada, n'eût porté ses amis aux affaires.

Cinq mois après, un bâtiment venant du Hâvre apporta les derniers journaux de Paris. Dans tous, ou à peu près, sous la rubrique *Extérieur*, on lisait ce qui suit:

Des lettres particulières de Buenos-Ayres annoncent qu'un mouvement insurrectionnel formidable a éclaté récemment dans l'Entre-Rios, l'une des plus florissantes provinces de la république. Les insurgés, ayant à leur tête le colonel Aguirre et le célèbre franciscain Las Piedras, se sont emparés, malgré la plus vive résistance, de la capitale de la province. On s'est battu avec acharnement des deux côtés pendant un jour et une nuit. Les morts, dont on ne savait pas exactement le chiffre au départ du bâtiment porteur de cette nouvelle, étaient, disait-on, extrêmement nombreux. Enfin, grace à l'énergie du gouverneur don Geronimo B... et des habitans, la cause de l'ordre a triomphé, et les factieux ont été mis en

fuite. Le colonel Aguirre et son complice, abandonnés par leurs partisans dans leur retraite, ont été arrêtés et envoyés sous escorte à Buenos-Ayres, où leur procès allait s'instruire. Le congrès national était occupé à prendre les mesures les plus vigoureuses pour empêcher que ce mouvement ne s'étendît aux autres provinces, etc., etc.

UN VOYAGEUR.

CORNILLE BART

ET

LE RENARD DE MER.

Depuis long-temps, on parle dans le monde littéraire d'une *Histoire de la marine française*, à laquelle M. Eugène Sue travaille, il y a déjà plusieurs années. Cet ouvrage est enfin sur le point de paraître; nous avons sous les yeux le manuscrit des trois premiers volumes. L'auteur remonte jusqu'à l'origine de la marine française, jusqu'au vieux sénéchal Pierre de Brézé; mais il publiera d'abord l'histoire de la marine du XVIIe siècle, l'histoire aventureuse de Jean Bart, et de ses contemporains. Nous attachons à cette œuvre une telle importance, que nous nous hâterons de prendre l'initiative pour la faire connaître au public. Dans un de nos prochains n^os, nous reviendrons sur l'étendue de cette publication, sur les rares et nombreux documens que l'auteur à recueillis pour l'entreprendre, et sur le plan qu'il a suivi. Aujourd'hui, nous nous bornons à publier le fragment qui suit. A voir les vives couleurs et la forme pittoresque de ce récit, le mouvement de

ces scènes de mer, et ces situations variées et dramatiques, ne croirait-on pas se trouver transporté dans le monde imaginaire du roman. Et cependant tout ce que M. Sue rapporte et dépeint dans son ouvrage, événemens et caractères, tout cela est vrai, tout cela est basé sur les faits, étayé par des dates, confirmé par des documens authentiques. C'est de l'histoire, non point de l'histoire racontée d'une manière froide et didactique, jour pour jour, heure par heure, cette histoire qui se traîne avec lenteur dans les plus petits détails, qui se gonfle sans discernement des moindres circonstances, œuvre de patience, de labeur, de pièces rapportées, et dont le premier défaut est de manquer d'ensemble et de mouvement, mais l'histoire prise comme un grand tableau où tous les évènemens se condensent sous la main de l'artiste pour être mieux en relief, où tous les personnages ont de l'action, où il y a sur toutes les physionomies un caractère vivant, un type marqué. Ainsi, nous verrons nos Jean Bart, nos Tourville, nos Duguay-Trouin se mouvoir sous nos yeux; ainsi nous verrons nos escadres de guerre, et nos rencontres, nos victoires maritimes et nos défaites étudiées avec soin, prises sous leur point de vue le plus saillant, dépeintes avec art et chaleur. L'*Histoire de la marine française*, ainsi conçue, est une œuvre toute neuve, toute palpitante d'intérêt, une de ces œuvres nationales en tête desquelles on voudrait voir le gouvernement se placer. Espérons qu'il saura du moins lui accorder les encouragemens qu'elle mérite. D'ailleurs, à de telles entreprises le public ne manque jamais. (*N. du D.*)

C'était pendant le siége de Dunkerque, au mois de juin 1658, quelques jours avant la sanglante bataille des dunes, qui décida du sort de cette ville importante, alors assiégée par l'armée franco-anglaise que commandait M. le maréchal de Turenne pour Louis XIV, et sa seigneurie lord Lockart pour Cromwell; M. le marquis de Lède, M. le prince de Condé et don Juan d'Autriche défendaient la place pour le roi d'Espagne, qui la possédait depuis 1652.

Or, par une belle soirée de ce mois, un groupe assez nombreux de bourgeois et de marins se pressait sur le degré d'une modeste maison située vers cette partie de la rue de l'Eglise qui avoisinait la paroisse, alors si renommée par son merveilleux carillon.

Cette maison, comme presque toutes celles du temps, était de forme irrégulière, avec de hautes et étroites croisées en ogives, garnies d'un treillis de plomb. La date de l'année de sa construction se voyait chiffrée en barres de fer sur la façade; enfin, au-dessous des fenêtres du rez-de-chaussée, à gauche du degré et au niveau de la rue, une porte en saillie, garnie de larges ferrures, donnait entrée dans la cave.

Nous l'avons dit, un assez grand nombre de bourgeois entourait cette demeure, et quoiqu'on entendît de loin à loin le bruit de l'artillerie des forts, qui répondait sourdement aux batteries anglaises et françaises, les progrès du siége ne paraissaient pas alors occuper l'attention du groupe dont nous avons parlé. Le nom de maître Cornille Bart, échangé à voix basse entre ces personnages, avec une curiosité inquiète, témoignait de la popularité dont jouissait cet intrépide corsaire, et du vif intérêt qui s'attachait à lui, depuis que deux blessures graves et dangereuses, reçues pendant le siége, mettaient sa vie en danger.

Enfin, après quelques momens d'attente, l'épaisse porte de chêne noir, qui surmontait le degré, s'ouvrit, et un marinier à cheveux gris, au visage maigre et hâlé, d'une taille moyenne, et vêtu d'un justaucorps de serge d'Aumale bleue à boutons d'étain, et de larges chausses à la flamande, commandant le silence d'un geste significatif, dit très bas aux gens qui composaient ce groupe : — Maître Cornille vient de s'éveiller tout-à-l'heure : le physicien (1) avait dit ce matin que s'il dormait trois heures, cela serait bien; or, maître Cornille en a dormi quatre, c'est donc mieux que bien.

— Merci, merci, *Haran-Sawret,* murmura l'auditoire à voix basse, et que le Seigneur entende nos bons vœux pour maître Cornille Bart !

— Et par les reliques de Saint-Omer! s'écria un jeune patron de busche (2), la première fois que ces chiens d'Anglais me laisseront

(1) Le médecin.

(2) *Busse* ou *busche*, sorte de bâtiment dont on se sert pour la pêche du hareng dans les mers de Hollande et d'Angleterre. Ce bâtiment est fort renflé de l'avant, pour mieux résister aux coups de mer, étant obligé de mettre souvent à la cape pour jeter les filets, et d'amener le grand mât et le mât de misaine sur

jeter *mon filet saint* (1) vers la haute mer, tout le poisson que je prendrai sera vendu afin de faire dire une messe dans l'église paroissiale, pour la résurrection et bonne revenue de très honoré maître Cornille Bart.

le pont, où on les fait porter alors sur des chandeliers, ou espèces de fourches. — Ces bâtimens ont trois mâts à plomb et trois voiles carrées; ils portent quelquefois un hunier au-dessus de leur grand'voile. — On ajoute de beau temps deux bonnètes aux voiles et un tapecul.—Les busches ont depuis cinquante jusqu'à soixante-dix pieds de longueur, et de treize à quinze pieds de largeur.

(1) La pêche du hareng faisant le principal commerce de Dunkerque, la plupart de ses habitans s'y appliquaient; l'on comptait dans ce temps-là jusqu'à cinq cents *busches* destinées à cet effet. — Le ciel semblait s'intéresser au succès de cette pêche pour la piété de ceux qui l'exerçaient; car chacun de ces pêcheurs, parmi les filets qu'il jetait en mer, ne manquait jamais d'en mettre un qu'on appelait le *filet saint*. — Tout le poisson qui s'y prenait était vendu au profit de l'église paroissiale. Ce fut du seul revenu de ces filets saints que cette église fut rebâtie et rétablie, après avoir été brûlée en 1559. Le *magistrat* s'assembla le 27 juin dans la sacristie de la paroisse, et y fit appeler tous les *hôtes*, c'est ainsi qu'on nomme les intéressés à la pêche. Cette assemblée fut pour leur faire connaître qu'il était nécessaire de remédier au mal que le feu avait fait à l'église; que l'état où elle était ne permettait pas d'y faire le service divin à couvert; que pour son rétablissement, au lieu du centième denier de la vente du poisson que l'on y donnait depuis quelques années, il était plus à propos de renouveler l'usage du *filet saint*, lequel profiterait également, ainsi que les autres filets qu'ils porteraient en mer; que la première année, les hôtes pourraient retenir 11 livres 5 sols pour l'achat de ce filet, et 7 livres 10 sols les années suivantes, pour les frais de son entretien, et que le surplus appartiendrait à l'église. — Tout cela fut accordé par les hôtes, et scrupuleusement observé par la suite. Cependant, en 1566, lors de la révolte des *Gueux* *, quelques bourgeois et quelques hôtes voulurent s'exempter de payer davantage le droit du filet saint. Le refus fut fait et appuyé même par quelques membres *du magistrat* qui étaient propriétaires de quelques barques de pêcheurs; mais ceux qui en étaient les principaux chefs et zélés pour l'ancienne religion, voyant le refroidissement des hôtes, écrivirent à Bruxelles pour demander l'exclusion du magistrat. On ne fit pas droit à leur demande, et ce ne fut qu'en 1568, lorsque M. de Dixmude fut pourvu du gouvernement de Dun-

* Marguerite, duchesse de Parme, et le comte de Barlaimont donnèrent ce nom de gueux aux religionnaires insurgés contre l'autorité de Philippe II. Les religionnaires prirent ce mot pour le nom de leur faction, et s'appelèrent *les gueux*, et commencèrent à porter sur leurs habits la figure d'une écuelle de bois avec ces mots : *serviteurs du roi jusqu'à la besace*.

— Bien, bien, jeune fils, reprit le marinier, mais plus bas, pour l'amour du ciel, plus bas, car vous bécz bien comme un dom (1) qu'on veut peigner. Puis, s'adressant à un grave bourgeois coiffé d'un large feutre et vêtu d'un pourpoint à la flamande : — Et qu'ont fait les *doms* aujourd'hui, maître Belsen?... — Nous défendent-ils aussi vaillamment qu'autrefois M. le comte d'Estrades, quand nous étions Français?...

— M. le maréchal de Hocquincourt a été tué dans une sortie, répondit le bourgeois, tué par une escoupéterie des *enfans perdus* de M. de Turenne, commandés par M. le comte de Soissons. C'est du moins le connétable de la confrérie des arbalétriers qui a dit cela au cabaret des Sept-Planètes, où j'étais tantôt, avant la vesprée; il tenait la nouvelle d'un de ces maudits manteaux rouges de la compagnie de dom *Antonio de la Cueva*..

— Oh! là..... maître Belsen, voici encore une brave écharpe bleue (2) qui échappe à la hache du bourreau par une mousquetade; aussi bien le seigneur maréchal avait le pronostic d'une fâcheuse étoile sur son visage, je l'ai bien vu le jour où il remit au capitaine de la colonnelle l'étendart de M. le prince,..... un noble étendart de satin blanc, ma foi, tout cantonné de fleurs de lis d'or, avec une frange de soie isabelle et rouge (3); c'est ça qui aurait fait un fier tendelet pour le carrosse d'une galère capitane!..... ah! et puis on avait peint sur l'étendart une grande flamme, qui sortait vivement d'un monceau de bois... et autour, pour devise... ah! par ma foi! pour devise,... des mots comme latins... ou même morisques.... N'est-ce pas, maître Belsen?...

kerque, que les commissaires du roi de Navarre renouvelèrent le magistrat sans aucun trouble, et ceux qui avaient voulu abolir le filet saint l'année précédente en témoignèrent leur repentir; ils promirent, en présence des commissaires, de ne plus s'opposer désormais à une coutume si louable, — de sorte que le filet saint, auquel la piété d'un pêcheur avait donné l'origine, et qui n'était qu'une obligation volontaire, devint une loi et un devoir, car le magistrat ordonna à chaque pêcheur d'en avoir un dans sa barque, et les comtes de Flandres même imposèrent cette coutume. *Chronique de Dunkerque*, in-4°, 1669.

(1) Un Espagnol.

(2) Couleurs de M. le prince de Condé.

(3) Couleurs des livrées de M. le Prince.

— Oui, dit le bourgeois d'un air triste et chagrin; oui, oui, des mots latins... *Splendescam, da materiam* (1), ce qui veut dire, *donnez-moi de la matière et je resplendirai*.... Or, la matière, c'est nos pistoles et nos magasins; la matière, c'est enfin nous autres bourgeois trafiquans et armateurs de Dunkerque, qui, pendant de pareils siéges, ne pouvons vendre une aune de serge, ou faire sortir une bélandre (2) du hâvre. Quant à ce qui resplendit, oh! oh! ce sont trompettes de gloire, écharpes dorées, casques de bataille, et autres engins de renommée, inutiles et pervers.

— Aussi donnerais-je tout-à-l'heure vingt écus d'or, dit un autre bourgeois, pour voir au diable le vieux marquis (3) et tous ses doms; car enfin nous aimerions mieux, nous autres gens de Dunkerque, les seigneurs fringans et empanachés du jeune roi de France, que ces raides figures castillanes avec leurs pourpoints noirs, et leurs fraises blanches aussi larges qu'un fromage de Ghyvelde...

— Je dirais comme vous, mon compère, reprit le bourgeois au grand feutre, — si Dunkerque devait être pris au profit du Mazarin... je veux dire du jeune roi de France... Mais qui sait si nous ne serons pas livrés à l'excommunié... aux têtes rondes de Satan-Olivier Cromwell, du vieux Noll... comme disent ceux d'outre-mer.... Aussi, compère, appartenir à l'Espagne ou à l'Angleterre... sur ma parole, je donnerais le choix pour la chemise d'un *dom*, et encore ces *salopes* (2) ne sont-ils pas au moins de la religion....

— Allons, allons, à la grace de Dieu, vous avez raison, et vous parlez d'or, compère, reprit l'autre bourgeois; car quoi qu'il

(1) Devise de M. le prince de Condé.

(2) Bélandre, en hollandais *bylander*, dont le gréement ne différait de celui du brigantin qu'en ce que la grand'voile ne se bordait pas sur un guy, n'était pas contenue sur le mât, et qu'au lieu d'une corne, elle avait une voile apiquée comme une antenne. Cependant cette voile n'était pas triangulaire, mais trapézoïde. Ces bâtimens étaient plats et avaient besoin d'une semelle ou dérive.

(3) M. le marquis de Lède, gouverneur de Dunkerque, fut tué pendant le siége.

(4) Salope était employé alors au masculin comme synonyme de malpropre.

arrive.... le seigneur ne nous faudra pas... vu que *bon poisson trouve toujours poêle où frire.*

— Et à propos de poisson, mes maîtres, dit *Haran-Sauret*, d'un air important et mystérieux, je me souviens qu'en une lointaine navigation océanique et périlleuse, nous rencontrâmes une si furieuse mère-baleine suivie d'une file de si terribles baleinons, que nous prîmes la mère-baleine pour un immense promontoire, et les baleinons pour une côte très gigantesque (1); et cela est si vrai, que le maître pilote hauturier.... un nommé Bugniet, juré d'Ostende... resta d'abord tout ébahi, puis prit son arbalète (2), à cette fin de reconnaître la hauteur de ces terres inconnues et surprenantes, pour....

— Foin !... foin ... des bourdes et des lanternes de *Haran-Sauret*, s'écria le bourgeois en entraînant le groupe qui descendit en grande hâte le degré de maître Cornille Bart, comme pour échapper aux récits exagérés de son vieux serviteur; puis se trouvant sans doute bien en sûreté en *pleine rue*, maître Belsen dit encore au marinier...—Fi, fi ! Sauret... nous prendrez-vous toujours pour des oisons?.. Fi, des pareilles pétoffes (3) à nous... qui sommes trop vieux corbeaux pour une telle glue !... Allons, sans rancune, *Sauret le véridique*, et ne manquez pas de dire à maître Cornille Bart et à mademoiselle (4) sa femme toute la joie que nous ressentons de la bonne nouvelle que vous nous avez donnée sur sa santé.

(1) Voir, comme curieuse preuve à l'appui de l'exagération et des mensonges des navigateurs de ces temps, la très rare histoire *de la Navigation de Jean Hugues*, avec les annotations de Bernard Paludanus. Amsterdam, in-fol. 1610.

(2) C'est l'instrument que les Chaldéens appelaient le bâton de Jacob. Martin Cortes et Michel Coignet et généralement les matelots l'appellent arbaleste ou flèche, à cause du rapport que cet instrument a en sa figure avec les arcs, flèches et arbalestes communes, et parce qu'en effet lorsqu'on prend hauteur, avec cet instrument, à quelqu'astre, on se met en la posture que se mettrait quelqu'un qui viserait à un but; il n'y a instrumens dont les nautoniers se servent plus volontiers, soit de jour, soit de nuit, lorsqu'on voit l'horizon, pour prendre l'élévation de quelqu'astre, et par ce moyen connaître la hauteur du pôle et la latitude du lieu où ils sont. (Enseignement du Pilote hauturier. Paris, 1669.)

(3) Petoffes, vieux mot, sottise, absurdité.

(4) Les seules femmes de gentilshommes étaient appelées *madame*.

Et le groupe s'étant dissipé, *Haran-Sauret* ferma sa porte fort mécontent de éclats de rire qu'il entendit encore résonner au loin, puis il s'assit sur un escabeau dans le réduit qui précédait la chambre à coucher de maître Cornille Bart.

Jacques Seyrac, natif de Bayonne et dit *Haran-Sauret* depuis sa migration dans le Nord, tirait ce surnom de son ancien état de pêcheur de harengs, qu'il avait d'abord exercé à Dunkerque, mais qu'il avait abandonné pour s'attacher au sort de Cornille Bart, et le suivre dans ses courses contre les Anglais et les Hollandais. *Haran-Sauret*, par abréviation *Sauret*, était un brave et honnête marin, *quelque peu clerc*; car, chose assez extraordinaire pour le temps, il savait lire fort couramment. Or, cette faculté, jointe à son imagination toute méridionale, en le mettant à même de s'imprégner, pour ainsi dire, des récits mensongers des navigateurs de l'époque, lui avait donné l'envie de les imiter, ce qu'il faisait effrontément lorsqu'il venait à raconter *ses voyages océaniques et périlleux et surtout véridiques*, ainsi qu'on l'a vu; d'ailleurs probe, intrépide, et en tout dévoué à son capitaine Cornille Bart.

En s'asseyant sur son escabeau, Sauret reprit l'intéressante occupation qu'il avait interrompue pour aller donner des nouvelles de son maître : il s'agissait du parachèvement d'une petite galère en miniature qui pouvait vraiment passer pour un chef-d'œuvre, car, depuis *l'espalier* jusqu'aux *bandinets* et à *la rambade*, tout était imité et exécuté avec une exactitude scrupuleuse. Aussi le vieux marinier s'arrêtait-il de temps en temps pour sourire complaisamment à son ouvrage, quoiqu'une seule chose l'affligeât beaucoup. — Les carosses ou tentes situées à l'arrière des galères étaient ordinairement enrichies des étoffes les plus somptueuses, tandis que le pauvre Sauret n'avait, pour couvrir le carrosse de la sienne, qu'un vieux morceau de revesche rouge tout passé. Aussi en était-il à envier de toutes ses forces un petit coin de la bannière

(1) L'*espalier* à bord des galères de premier rang était un espace carré compris entre le logement du capitaine et les bancs des rameurs; de chaque côté de l'*espalier* étaient des balustrades nommées *bandins* et *bandinets*.

La *rambade* était une plate-forme élevée de quelques pieds au-dessus du pont servant de gaillard d'avant aux matelots qui faisaient la manœuvre.

de M. le prince, voire même de la splendide étole de M. le curé de la paroisse, pour orner sa galère, lorsque le bruit du sifflet de son maître vint l'arracher à ces sacrilèges et diaboliques tentations.

Sauret se leva donc précipitamment, ouvrit une portière de lourde tapisserie à dessins bariolés de jaune et de rouge, et se trouva dans la chambre de Cornille Bart.

Les murs de cet appartement, à solives brunes et saillantes, étaient couverts d'un épais cuir d'Espagne, sur lequel on voyait encore çà et là quelques traces d'une ancienne dorure. Au fond de cette vaste pièce s'élevait un lit large et massif, et quatre colonnettes de noyer noirci par le temps en soutenaient le dais et les rideaux, faits d'une tapisserie pareille à celle de la portière.

Quelques grandes chaises de même étoffe, deux bahuts en ébène sculpté, surmontés de quelques grands vases du Japon, blancs et bleus, complétaient l'ameublement de cette chambre, carrelée de dalles de faïence de diverses couleurs, et faiblement éclairée par une seule fenêtre haute, longue et étroite, dont les petits carreaux en losanges étaient encadrés dans un grillage de plomb.

Les rayons du soleil à son déclin, traversant l'épaisse verdure des lierres et des houblons qui ombrageaient en dehors l'ogive de cette fenêtre, faisait étinceler ses vitraux, d'où jaillissait une large zône de lumière dorée, tandis que les autres parties de la salle restaient dans cette obscurité si chère aux peintres de l'école de Rembrandt.

Assis sur le lit était maître Cornille Bart, homme d'une grande taille, à cheveux blancs et à moustache encore blonde; mais son visage ouvert et fortement dessiné paraissait abattu par la souffrance. Ce capitaine était enveloppé d'un grand surtout d'étamine brune, et appuyait sa tête pâle et amaigrie sur l'épaule d'une femme d'environ quarante ans, vêtue d'une robe de laine noire à long corsage, d'une fraise blanche empesée, et d'une espèce de béguin de velours noir.

Aux pieds du blessé s'agenouillait un enfant dont on ne voyait que les longs cheveux blonds.

Cette femme était Catherine Janssen, épouse de maître Cornille Bart; cet enfant était leur fils, Jean Bart.

— Soutenez-vous sur moi, mon ami, dit Catherine à son mari, ne craignez pas de me fatiguer; le physicien a surtout recommandé que vous ne fassiez aucun effort..... Toi, Jean, dépêche vite de chausser les mules à ton père, afin qu'il puisse se lever. Et vous, Sauret, ajouta-t-elle en se tournant vers le vieux marinier, qui attendait tristement des ordres près de la portière, et vous, Sauret, aidez-nous à transporter le maître dans son fauteuil.

Ayant chaussé les mules de son père, l'enfant se releva.

C'était un robuste garçon d'environ neuf ans, d'une taille moyenne, mais vigoureuse. Son front large, ses sourcils prononcés, ses grands yeux bleus bien fendus et bien vifs, exprimaient une résolution peu commune, tandis que ses bonnes joues rondes, hâlées par le grand air, annonçaient la force et la santé.

Enfin, pour terminer dignement ce portrait, nous avouerons que malgré les soins incessans de Mlle Catherine Bart, le justaucorps et les chausses de son fils témoignaient à leur manière, par maints *accrocs* plus ou moins récens, témoignaient, dis-je, de la turbulence et de la vivacité du *jeune monsieur,* ainsi que l'appelait son vieil ami Sauret.

Lorsque Jean eut entendu sa mère parler du grand fauteuil, il courut vers ce meuble et le roula près de la fenêtre, pendant que maître Cornille Bart, appuyé sur les bras de sa femme et de Sauret, arrivait à pas lens, la taille courbée, la respiration pénible, s'arrêtant çà et là, car il ne pouvait parfois réprimer le léger cri que lui arrachait une douleur aiguë.

Pendant le siége, Cornille Bart avait reçu deux balles de mousquet dans le flanc droit, et l'une d'elles n'avait pu être extraite.

Enfin le capitaine atteignit le fauteuil et s'y laissa tomber pésamment, en poussant une nouvelle exclamation d'angoisse.

— Sainte Vierge! mon ami, souffrez-vous donc davantage? s'écria Mlle Bart avec effroi.

— Non, non, Catherine, c'est l'appareil qui s'est un peu dérangé, je crois... Voilà tout...

A chaque cri de maître Cornille, les sourcils prononcés de son fils s'étaient fortement contractés, tandis que le vieux Sauret murmurait entre ses dents je ne sais quelle imprécation contre ceux d'*outre-mer*.

Lorsque maître Cornille fut bien assis et accommodé dans son fauteuil, il tourna languissamment ses yeux éteints vers sa femme, qui le regardait en silence avec une expression de tendresse et de douleur inexprimable, tout en serrant sur son sein la tête de son fils.

— Dieu est juste, ma bonne Catherine, dit Cornille Bart, j'espère qu'il récompensera tes bons soins en ne nous séparant pas encore, et en me laissant vivre pour élever notre petit Jean, de telle sorte qu'il devienne un brave et digne marin de guerre, car c'est lui, parmi nos enfans, que je destine à cet état... Les autres garçons navigueront pour les bourgeois.... Mais lui, s'il plaît à Dieu, fera la guerre comme mon père et moi l'avons faite.

Catherine leva au ciel ses yeux baignés de larmes, comme pour le prier d'exaucer la prière de son mari, et Jean fronça de nouveau les sourcils....

— Mais, dit Cornille Bart, il me semble, mon vieux Sauret, que le feu a été peu vif aujourd'hui?

— Oui, maître..... Mais on assure que M. le maréchal de Hocquincourt a été tué ce matin dans une sortie, par les enfans perdus de M. de Turenne.

— Bonne fin pour lui, qui se battait contre son pays,... et pourtant c'était un capitaine! Je l'ai vu fort et vaillant au vieux Mardyk.... Mais à quoi sert la valeur, quand on défend une mauvaise cause? Hélas! hélas! en quel temps Dunkerque sera-t-il enfin, et une bonne fois, et pour toujours, à la France, et à jamais délivré de l'Anglais et de l'Espagnol?... Seigneur Dieu, je crains bien de ne pas voir cette bonne heure....

— Pourquoi donc cette crainte, mon ami? dit Catherine, et puis d'ailleurs M. le maréchal de Turenne ne commande-t-il pas pour le roi de France, aussi bien que milord Lockard pour le lord protecteur? Vous m'avez dit vous-même que notre ville ne pouvait long-temps résister malgré la valeur de monseigneur le marquis de Lède, parce que l'issue du siége était indifférente aux habitans, bien sûrs qu'ils sont d'une capitulation honorable et avantageuse; et mon Dieu! mon Dieu! fasse le ciel que cela soit bientôt, pour que je puisse revoir mes pauvres enfans, qui sont heureusement demeurés à Bergues avec ma sœur!

— Aussi les reverrons-nous bientôt, Catherine, car la ville ne peut en effet résister long-temps; mais pour ce qui est de revenir à la France, c'est autre chose... Dans cette guerre, les Anglais garderont sans doute la ville pour se rémunérer d'avoir prêté leur flotte à la France; car c'est une honte pour le cardinal, de penser qu'on n'a eu qu'un seul brûlot à envoyer à l'armée anglaise; oui, Catherine, un brûlot, c'est tout ce qu'on a pu trouver dans les ports du Ponant... Je ne dis rien des galères du Levant, car elles ne peuvent naviguer dehors la Méditerranée, mais aussi bien... femme, assez de ce siége, dit Cornille en se retournant avec peine.

— Plût au ciel que vous eussiez toujours dit cela, mon ami, et qu'il y a tantôt dix jours vous n'eussiez pas tenté de sortir du canal pour essayer d'enlever cette ramberge d'Angleterre (1)! alors vous n'eussiez pas été blessé....

— Eh! que veux-tu, femme? c'est la chance de la guerre. — Mais dis-moi, mon petit Jean, ajouta maître Cornille, en attirant son fils entre ses jambes, et jouant avec ses grands cheveux, dis-moi donc, mon petit Jean, à quoi penses-tu là, tout triste et tout soucieux comme un écolier qui craint la férule du recteur?

— Oh! c'est que... je pense au grand John Brish... mon père, répondit l'enfant d'un ton de colère concentrée.

— Et qu'est-ce que le grand John Brish?... mon petit Jean.

— Révérence parler, maître, dit Sauret en s'avançant avec timidité, John Brish est le fils de cet ancien bosseman anglais notre voisin, si bien que notre jeune monsieur Jean, depuis que vous êtes blessé, maître, ne peut voir ni rencontrer ce John Brish, sans le bâtonner, s'il a houssine ou bâton à la main, ou bien à défaut, le gourmer simplement à furieux coups de poing.

— Seigneur Dieu, encore des querelles! dit la pauvre mère effrayée, — et pourquoi cela, Jean... pourquoi battez-vous ainsi cet Anglais?... juste ciel?...

— Je bats cet Anglais, ma mère, parce que les Anglais ont blessé mon père, — dit résolument le fils de Cornille Bart; et ce dernier ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, oui, c'est pour cela même, dit Sauret, en secouant

(1) Grand navire de guerre de la force d'une frégate de nos jours.

la tête d'un air triomphant, c'est pour cela même que John Brish reçoit une telle pitance de gourmades. Aussi dès qu'on voit en même temps dans la rue notre brave jeune monsieur et ce grand roseau d'outre-mer, tous les voisins sont à s'appeler en criant: Oh là! hé! venez donc voir le petit à maître Cornille qui va donner sa ratelée au fils du bosseman anglais, et pourtant, maître, le fils du bosseman est bien plus grand et a bien trois ans de plus que notre jeune monsieur. Ah dam! aussi, maître, notre jeune monsieur vous fait honneur dans Dunkerque; vertu-bleu! on en parle depuis Furnes jusqu'à l'Effarinchouque. Et cette autre fois donc, il y a un an, quand avec deux mousses de Hollande, notre jeune monsieur s'en est allé bravement dans la haute mer avec cette petite barque qu'ils avaient dérobée... Oh! c'est ça qui est encore glorieux... d'autant qu'au partir le temps était bonasse (1), et qu'au retour le vent était d'aval (2) et si méfesant, que notre jeune monsieur, qui s'était fait capitaine de cette coquille de noix, a failli périr dans cette braverie avec deux mousses qu'il battait à grands coups de rame, parce qu'il ne parlait pas leur langue, et qu'il ne savait comment leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas avoir peur. Ah! min Dieu!... c'est ça qui était fier, de naviguer par un temps pareil, car tant plus on a des *riottes* (3) avec le vent de la mer, tant plus c'est glorieux, et tant plus....

(1) *Temps bonasse.* On entendait alors par cette expression un temps pendant lequel le bâtiment ne pouvait être tourmenté ni par la mer ni par le vent, sans que cependant ce temps fût parfaitement propre à la navigation qu'on voulait faire.

(2) *Vent d'aval.* C'est, sur les rivières, le vent opposé au cours de l'eau, surtout quand ce cours est *Est-et-Ouest.* Sur les ports de mer, c'est aussi le vent d'*Ouest*, surtout quand il vient de la mer. — Ce mot vient sûrement du vieux mot *avaler*, encore en usage dans quelques provinces pour exprimer *descendre.* Sur les rivières, le vent d'*aval* est celui qui vient du côté vers lequel la rivière descend; on nomme de même, sur les ports de mer, celui qui vient de la mer, parce qu'elle est plus basse que la terre. Ce qui paraît confirmer cette étymologie, c'est qu'en Normandie, province toute maritime, et peuplée par des hommes dont la mer était en quelque sorte l'élément, *avaler* signifie encore descendre.

B. V. *Théorie navale.*

(3) *Riotte*, vieux mot: — querelle, dispute.

— Taisez-vous, Sauret, nous n'êtes qu'un sot, dit mademoiselle Bart; allez chercher de la lumière, au lieu d'encourager ce pauvre enfant à de pareilles sottises, et vous, mon ami, ne grondez-vous pas votre fils de s'exposer ainsi, et d'être toujours sur le port, ou à monter aux mâts des vaisseaux, au lieu d'aller à l'école des pères Minimes!... Enfin, mon ami, bien que vous ayez ordonné à Sauret de lui apprendre à lire, Jean connaît à peine ses lettres, et nos autres enfans lisent presque couramment.

— C'est vrai, femme, mais mon petit Jean sait lire dans le gréément d'un vaisseau, et il pourrait te nommer les mâts, voiles et manœuvres d'un navire depuis l'*arbre* (1) jusqu'au bourset, et et depuis le grand *pacfi* jusqu'au bâton d'enseigne... Après tout, femme, je ne veux pas en faire un clerc non plus.....

— Mais votre fils se fera tuer ou noyer, Seigneur Dieu... si vous l'encouragez ainsi, dit Catherine Bart les larmes aux yeux...

— Oui, oui, tu as raison, dit le corsaire, en prenant un air d'apparente sévérité, oui, tu as raison, et Jean a tort; il ne faut ni aller en mer, ni battre les Anglais, entendez-vous bien, mon fils.

— Et moi, ma mère, je vous dis que je battrai John comme un chien, toutes fois que je le rencontrerai, parce qu'il a dit joyeusement quand mon père a été blessé : *Huzza, le François* (2) *a reçu son poivre.* — Aussi moi je lui donnerai, à mon tour, poivre, sel et autres saupiquets (3), pour voir quel goût il y trouvera, et puis d'ailleurs, *Sauret* dit que chaque lardon que je donne à Jean Brish ôte une souffrance à mon père.

— Vous l'entendez! mon ami... c'est Sauret qui excite ainsi ce pauvre enfant.

— Pour cela, non, ma mère, car si j'ai battu John Brish, c'est de moi-même, s'il vous plaît, et c'est de moi-même que je le battrai encore...

— Allons, Jean, dit le corsaire d'un air fort sérieux, ne répondez pas ainsi à votre mère, ou je vous punirai et ne vous raconte-

(1) L'*arbre*, le grand mât. — Le *bourset*, grand mât de hune; — le grand *pacfi*, la grande voile.

(2) Les Bart sont originaires de Dieppe.

(3) Saupiquets (vieux mot), épices.

rai plus les histoires du vieux Jacobsen, le *Renard de la mer*, comme nous l'appelions autrefois, du temps qu'il était capitaine de mon père Antoine Bart, de ton grand-père, mon petit Jean....

— Oh ! contez, contez, mon père, s'écria Jean tout joyeux, en s'asseyant aux pieds de maître Cornille.

— Vous allez vous fatiguer de nouveau, mon ami, dit Catherine; songez donc que le physicien a surtout recommandé de peu parler.

— Bon... n'aie pas de crainte... je parlerai doucement... et puis ne faut-il pas que mon fils sache au moins que son grand-père n'est pas mort sans gloire, et comment il a succombé vaillamment sous le canon de l'Anglais ?

— Mon grand-père est mort blessé par l'Anglais? s'écria Jean Bart en sentant sa colère se raviver contre John Brish.

— Oui, mon petit héros, c'est en combattant l'Anglais que ton grand-père est mort.

— Ah ! pour cette fois, fourche de John Brish... merci de moi... s'il ne reste pas meurtri de cette dernière ratelée ! — s'écria Sauret qui venait d'entrer avec une lampe de cuivre à trois becs.

Mais un regard sévère de mademoiselle Bart l'arrêta court. Aussi, mettant sa lampe sur un des bahuts, il resta muet et confus.

— Allons, pardonne-lui, Catherine, c'est un vieux et fidèle serviteur qui aime notre petit Jean à sa manière, dit Cornille; — et sur un signe de Catherine, il ajouta : — Ma femme te pardonne. Allons, va chercher ton chantier et ta galère, mets-toi là, et viens écouter aussi, car tu aimes autant ces récits que mon petit Jean lui-même.

Sauret sortit tout joyeux et revint bientôt avec sa galère et ses outils, puis il s'assit par terre, aux pieds de maître Cornille.

A ce moment, le canon, qui avait cessé, se fit entendre de nouveau.

— Le canon? — C'est le canon, s'écria Jean en bondissant sur son escabeau.

— Oui, le feu recommence, dit Cornille.

Catherine se signa, et prit sa quenouille.

— Et sur ma foi, mon petit Jean, toute cette artillerie accompagnera dignement le récit des faits d'armes de ton grand-père et

du *Renard de la mer*, car c'est à ce bruit qu'ils ont conquis leur glorieuse renommée, — dit maître Cornille avec enthousiasme.

Et en vérité, il y avait quelque chose de grand et d'héroïque dans cette scène; car c'était beau de voir cet intrépide marin presque mourant de ses blessures, au milieu des dangers d'un siège, raconter à son fils, au bruit sourd et prolongé du canon, la fin glorieuse de son père...

— Ce Michel Jacobsen, mon enfant, dit maître Cornille Bart, était surnommé le *Renard de la mer*, parce que pas un, mieux que lui, ne savait ruser et louvoyer pour atteindre sa proie, pour échapper à son ennemi. Jacobsen était le frère d'armes, le *matelot* de ton grand-père : car ils s'étaient juré et prouvé l'un à l'autre une amitié entière, une de ces fortes amitiés du vieux temps... point parleuse, mais tout agissante, comme tu vas le voir bientôt. Quant à Jacobsen, le *Renard de la mer*, tu as souvent regardé son portrait chez M. l'échevin Mullewært, tel qu'il fut peint par ce fameux peintre de Cologne qui passa ici, il y a bien long-temps, comme ambassadeur du roi catholique auprès de sa majesté d'outre-mer (1); — et par mon patron ! mon enfant, jamais tu ne verras train plus royal et plus magnifique que celui de ce seigneur peintre qui se nommait *Rubens*, outre ses gentilshommes et ses écuyers, outre ses pages et ses valets à livrée mi-partie rouge et brune tramée d'argent. — Il fallait voir quels fringans genets et étalons d'Espagne et de Mauritanie ! et comme ils étaient empanachés de plumes blanches et bouillonnés de rubans couleur de feu... et puis c'étaient des litières dorées et vermillonnées à porter une archiduchesse... que sais-je moi !... Eh bien ! mon enfant, ce peintre,

(1) Le roi d'Espagne, Philippe IV, connaissant l'amitié et les relations qui existaient entre Rubens et le duc de Buckingham, favori de Charles Ier, et voulant terminer les différends qui divisaient les deux couronnes d'Angleterre et d'Espagne, ordonna à la princesse Isabelle d'engager Rubens à venir à Madrid. Ce dernier s'y rendit en 1627. Philippe IV le reçut avec beaucoup de distinction, et en prit bientôt la plus haute opinion. Après dix-huit mois passés à la cour d'Espagne, le roi lui remit ses instructions et ses lettres de créance pour le roi d'Angleterre. Rubens arriva bientôt à Londres, et, passant par Dunkerque, il fut très-gracieusement accueilli par Charles Ier, qui voulut être peint par lui. Pendant ces séances, Rubens exposa les différentes clauses de sa mission, et

ce seigneur, regarda comme une grace sans égale de pouvoir portraire le vieux *Renard de la mer*, en l'honneur de son aventureuse intrépidité, — et pour ce.... Rubens allait chaque jour chez Jacobsen, qui logeait dans un petit et modeste réduit tout proche du vieux Risban. — Et quand il eut fini ce portrait, comme monsieur l'échevin le voulait douer pour salaire d'une bourse, ou du moins d'une belle chaîne d'or d'ophir, le peintre répondit avec gentillesse : *Je suis assez doué, puisqu'on pourra dire que Rubens a pourtraict Jacobsen.*

— Oh! je me souviens bien de ce portrait, s'écria Jean; l'homme est brun et haut de visage, ses cheveux et ses moustaches sont noirs,.... il est armé d'un corselet d'acier, avec une écharpe rouge par-dessus; de sa main droite, il tient son bâton de commandement, et l'autre main est appuyée sur un beau casque resplendissant, puis dans le fond ce sont navires, bataille et flots remués par la tempête, comme ce jour où j'étais en haute mer en compagnie de ces deux petits mousses de Rotterdam, — ajouta Jean avec une exaltation qui fit sourire maître Cornille, et soupirer sa femme.

— Et révérence parler, dit Sauret, qui, usant du privilége que lui donnaient ses anciens services, hasardait quelquefois une observation ou un commentaire, — révérence parler, m'est avis que ce seigneur peintre a bravement choisi le moment de la physionomie de la mer, en la représentant furieuse et grondante; car qui *n'a vu cavale en rut et mer en rage, n'a vu que l'ombre au lieu du jour,* dit le Noël; et à propos de tempêtes, je me souviens, révérence parler, maître Cornille, qu'avant d'être sous votre patronage, nous étions une fois en une navigation lointaine et péril-

après deux mois de conférences, les bases du traité de paix furent arrêtées à la satisfaction des deux parties. Charles Ier, pour lui témoigner son estime, le créa chevalier en plein parlement, et lui fit présent de l'épée d'or enrichie de diamans avec laquelle il l'avait reçu chevalier, et ajouta à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. Ce fut pendant le cours de ces négociations que Rubens peignit les neuf plafonds de Withe-Hall, où il représenta les actions principales du règne de Jacques Ier, depuis son avénement au trône d'Angleterre. Il fit en outre ce magnifique portrait du roi Charles sous la figure de saint George à cheval. — La femme que le saint délivre du dragon était le portrait de la reine.

leuse, non loin des côtes du grand-duché de Moscovie, lorsqu'il nous survint tout à coup une si monstrueuse tourmente, que les poissons, élancés au dehors des ondes par l'énormité de cette furieuse tempête, passaient et repassaient dans les airs, ni plus ni moins que des oiseaux, à ce point que les plus terribles requins paraissaient si amoindris à l'œil, qu'on les prenait pour des alcyons voltigeant dans l'air, c'est-à-dire, je n'ose pas affirmer qu'on eût plutôt pris ces terribles requins pour des alcyons que pour des mouettes; car il faut être véridique... mais enfin ils paraissaient si petits et étaient jetés si haut dehors les ondes, qu'alors...

— Qu'alors, — dit Corneille Bart, qui s'amusait quelquefois des insignes mensonges de Sauret, — qu'alors la balle d'un mousquet eût mieux valu que les pointes d'une foëne (1) pour mettre à mal un de ces terribles requins, n'est-ce pas? véridique Sauret.

— Je vous jure, maître, par les saints du...

— Allons, allons, fi! ne perdez pas ainsi votre ame, et tenez vous coi, au lieu de venir me soutenir effrontément vos menteries, bonnes à ébahir les nourrices et les enfans.

Sauret rougit, baissa la tête, se remit à polir l'éperon de sa galère, et ne dit plus mot.

— Mon ami, dit Catherine à son mari, il me semble que vous vous fatiguez en parlant. Seigneur Dieu! couchez-vous; le physicien a dit que, tant que cette balle de mousquet ne serait pas extraite, le moindre effort pouvait vous coûter la vie.

— Aimez-vous donc mieux, ma femme, dit maître Cornille, que je pense à mes douleurs et que je m'y appesantisse, au lieu de les oublier en parlant de guerre, à cet enfant, qui, s'il plaît à Dieu, soutiendra l'honneur de notre nom obscur, mais sans tache, et le fera peut-être un jour noble et seigneurial.

Mademoiselle Bart se tut, soupira, se remit à sa quenouille, et maître Cornille continua :

(1) *Foëne.* Instrument de pêche, qui a la forme d'un rateau à six ou sept dents ou longues pointes acérées, et tranchantes et triangulaires. — On y adapte un long manche de bois, au haut duquel est un morceau de plomb, et au bas, une corde. On s'en sert dans les vaisseaux pour harponner les gros poissons, tels que bonites, dorades, etc.

— Pour en revenir au *Renard de la mer* et à ton grand-père, mon petit Jean, voici ce qui arriva, il y a de cela longues années :

— C'était pendant la guerre avec l'Anglais qui bloquait le port ; nous étions heureusement rentrés de course avec mon père depuis trois jours, et notre brigantin, appelé *l'Arondelle de mer,* était mouillé dans le hâvre, l'équipage à bord et toujours prêt à saillir dehors (1). Or donc, un soir d'hiver, que le vent d'aval soufflait de bise et faisait rage, nous étions ici dans cette même salle, bien chaudement près d'un bon feu, fumant du tabac de Rotterdam et buvant de l'ale d'Angleterre avec ton grand-père et un de ses amis, maître *Vandervelde* le corsaire (celui-là même que sa majesté catholique fit chevalier de Saint-Jacques pour le rémunérer de douze vaisseaux de guerre bien armés et bien équipés que le *corsaire* avait donnés au roi en pur don et par munificence) ; nous devisions donc paisiblement de guerre et de course au coin de cette cheminée, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, cette portière que tu vois là se lève ; et devine qui entra dans la chambre? Le *Renard de la mer,* enveloppé d'un grand manteau tout ruisselant, car au-dehors l'eau du ciel tombait à torrent. Sous ce manteau, le Renard était armé en guerre. — Antoine, — dit-il à mon père en le regardant en face, — j'ai besoin de toi, de ton fils, de ton équipage et de ton brigantin. — Quand cela? dit mon père. — A l'heure même et pour aller en haute mer, — répondit le Renard. Alors mon père s'excusa auprès de son hôte Vandervelde, le fit reconduire par notre valet, et dit au Renard : — Pendant que moi et mon fils allons nous armer pour te suivre, fume une pipe, bois un pot de bierre et sèche toi. — Voilà, mon fils, comme on se devait l'amitié entre matelots dans ces temps-là ; car le Renard de la mer aurait fait pour mon père ce que mon père faisait là pour lui, sans lui demander ni compte ni raison.

Enfin le Renard jeta son manteau sur un chenêt, et approcha du feu ses grosses bottes de pêcheur qui lui allaient à la ceinture. Je crois le voir encore..... il avait avec cela une vieille jacquette de buffle et un corselet de mailles d'acier tout rouillé. Il prit donc

(1) Mettre à la mer.

une pipe et se mit à fumer, pendant que mon père et moi nous allions nous armer là-haut. Nous nous armons, et en descendant nous trouvons le Renard tout pensif, regardant le feu, et si avant dans ses réflexions, que sa pipe était éteinte, et qu'il ne nous entendit pas venir. — Eh bien! Michel, dit joyeusement mon père en argot de marinier, et touchant le Renard sur l'épaule, eh bien! Michel, ne lâchons-nous donc pas à cette heure le canon de partence vers la haute mer?... — Le Renard tressaillit et répondit tout ému : — Oui, oui, partons. — Mais s'arrêtant tout à coup, il dit gravement à mon père : — Réponds-moi, Antoine, où en es-tu avec ton ame?... Pourrais-tu sans crainte paraître devant Dieu, et cela tout-à-l'heure? — Mon père vit aussitôt qu'il s'agissait pour nous d'une entreprise bien dangereuse et bien téméraire. Aussi répondit-il au Renard : Puisque cela est ainsi, Michel, comme l'huis de la chapelle de la paroisse reste ouvert la nuit, nous irons prier avant de saillir dehors, en demandant pardon à Dieu de ne pouvoir faire plus, et d'être privés de recevoir les derniers sacremens faute de prêtre. — Alors nous sortons bien encapés, car la bise était terrible, et la pluie nous piquait au visage, cuisante comme grêle; nous allons tous trois faire nos dévotions à la chapelle de la paroisse; nous y suspendons chacun un *ex-voto*, et nous étions au hâvre (1) sur les onze heures. Là, nous trouvons le brigantin et l'équipage à bord, depuis le pilote jusqu'au dernier gourmette, comme c'était toujours l'ordre de mon père sur *l'Arondelle de mer*, et l'ordre était toujours sagement tenu et exécuté à bord, car on y avait, pour châtier les fautifs, des fouets et des lanières aussi longues et aussi serrées qu'à bord de n'importe quelle ramberge de guerre, fût-ce même une amirale !... Donc, le bosseman leva l'ancre. Le Renard avait un ordre du connétable de l'amirauté pour faire ouvrir la chaîne; à minuit nous étions dans le canal, et bientôt en haute mer. Le vent était d'aval, et le Renard, à qui mon père avait remis le commandement de son brigantin, ordonna au pilote de louvoyer afin de faire route dans l'ouest, et dit d'éteindre tous les feux. La nuit était toujours bien pluvieuse et bien sombre, et quelquefois entre deux vagues noires on voyait

(1) *Hâvre* signifiait généralement *port* et *rade*.

au loin, au loin, les fanaux des vaisseaux croiseurs, qui pointillaient çà et là comme de petites étoiles, car ils n'osaient s'approcher de la côte. Notre pilote, qui était un hauturier de Flessingue, avait l'air de percer la nuit de ses yeux, et commandait au timonier par le moyen d'un langage de sifflets qu'ils échangeaient et comprenaient entre eux. Alors le Renard fit apporter sur le pont des hassegayes (1), des coutelas, des espontons, des haches d'armes, et dit à chacun de s'armer, afin d'être prêt au point du jour pour n'importe quelle chance.

Ce fut alors que mon pauvre père, étant allé entre les deux ponts surveiller la distribution des armes, eut une bien étrange vision. Mon enfant, figure-toi donc que lorsqu'il fut presque au fond de la cale du brigantin, il lui parut que les flancs du navire devenaient transparens, et qu'au travers il voyait la mer en furie, et comme éclairée d'une sorte de lueur verdâtre... et dans cette mer il crut voir des personnages pâles... pâles comme cadavres, qui passaient et repassaient le long des flancs du navire en faisant signe à mon père de venir à eux, en l'appelant... *Antoine... Antoine!!!* mais hélas... disant cela d'une voix qui n'était pas de ce monde (2).

— Seigneur Dieu, voilà qui est horrible, s'écria Catherine en mettant la main sur ses yeux...

—Mais les ennemis, les Anglais... les Anglais... les a-t-on battus? demanda le petit Bart avec impatience...

— Tout-à-l'heure, Jean, tu le sauras; mais, pour en revenir à ton grand-père, après cette vision, il se signa, et vit là une manifestation de Dieu qui allait peut-être le rappeler à lui. Aussi se mit-il à prier dévotement; après quoi il remonta sur le pont, et trouva le brigantin qui louvoyait toujours.

— Mais où alliez-vous donc ainsi, mon père? demanda Jean Bart.

— A cette heure, Dieu et le *Renard de la mer* le savaient seuls, mon enfant, car le Renard ne l'ayant pas dit à mon père, mon père ne pouvait ni ne devait lui demander : *Où nous conduis-tu?...* Nous

(1) Demi-piques d'abordage.

(2) Navigation de Jean Struys. — Amsterdam, 1528.

naviguâmes de la sorte toute la nuit sous très petites voiles, à cause de la bourasque; en louvoyant ainsi, nous avions fait bien peu de chemin au point du jour. Le *Renard de la mer* se tenait sur le château-d'arrière, et allait et venait impatiemment, frappant le pont avec ses grosses bottes de pêcheur, et badinant avec une hassegaye à la main, comme il aurait pu faire d'une houssine, tandis que mon père et moi nous étions près de lui, et attendions ses ordres. Quand le jour fut haut, et il ne l'était guère par cette brume pluvieuse et grise, le *Renard de la mer* ordonna de hisser notre grande enseigne de poupe, et fit dire au maître d'artillerie d'envoyer un coup du coursier (1) de l'avant sans balle. Moi et mon père nous ne disions rien, quoique bien étrangement étonnés, car cette artillerie pouvait attirer à nous les croiseurs. Enfin, après une demi-heure, un garçon qui était en guette au haut du grand mât de bourset (2), cria : Je vois deux grosses ramberges (3) et une autre plus petite. Croirais-tu, Jean, que cela, qui aurait dû faire pâlir le *Renard de la mer,* le fit rougir de fierté, et qu'alors, fichant sa hassegaye dans le pont, il s'écria : Enfin, les voici.... les voici, aussi joyeusement que s'il eût tenu un des galions du roi d'Espagne? Alors seulement il apprit à mon père qu'il avait l'ordre d'attirer les croiseurs hors des environs du port, afin de donner la passe et entrée libres à un formidable convoi qui arrivait du nord, et que les intelligences de la côte avaient signalé dès la veille. Le vaisseau du *Renard de la mer* étant en radoub, voilà pourquoi il avait demandé le nôtre. — Maintenant, Antoine, dit le Renard à mon père, il faut nous acharner à ces trois Anglais sans trève ni répit, nous battre comme de vrais démons, et pour cela mettre à nos gens le feu sous le ventre. — Mon père ayant répondu pour lui et pour moi qu'il savait bien que nous devions mourir pour le service de Dieu et du roi, le Renard harangua l'équipage à sa mode. Or, telle était, mon petit Jean, la confiance aveugle qu'inspirait le brave Jacobsen, que nos matelots jurèrent avec des blasphèmes (que nous ne pûmes empêcher) que l'ennemi n'aurait d'eux *ni os*

(1) Espèce de couleuvrine, ou pièce de chasse de fonte.

(2) Grand mât de hune.

(3) Gros vaisseau de guerre.

ni chair vive. Là-dessus le Renard, qui connaissait la chanson des gens de mer, fit apporter sur le pont un tonnelet d'eau-de-vie. Chacun but à la santé du roi, et les gens de l'artillerie se barbouillèrent la face avec force poudre détrempée de cette liqueur, ce qui leur donnait une physionomie terrible et les exaltait encore. Après quoi M. l'aumônier, qui était du séminaire de Bergues, et qui, contre notre espoir, nous avait rejoints au moment de partir, dit la messe, qu'on entendit pieusement. Moi, mon père, et quelques autres communièrent, et chacun se prépara au combat.

— Mais les ramberges.... les Anglais.... demanda Jean avec impatience.

— Les ramberges arrivaient toujours sur nous, leurs voiles déployées; aussi le Renard dit au pilote de faire servir et de virer de bord sur le plus proche des ennemis: c'était une pinasse moins forte que notre brigantin. Nous lui donnons deux bordées dans la quille, et elle coule. Alors les deux grosses frégates qui la suivaient font sur *l'Arondelle de mer* un feu si formidable, que notre pauvre *Arondelle* en est dégréée, et que la moitié du monde y reste tué ou blessé. Mais aussi, mon fils, quelle gloire!... quelle défense!... Seuls contre trois vaisseaux, seuls, nous en avions détruit un, et les deux autres nous approchaient à peine, tant nous combattions avec rage et furie aux cris de vive le roi... Nous étions comme ivres, nous appelions les Anglais à grandes clameurs, et, brandissant nos hassegayes, nous leur disions: *Abordez, abordez donc!* Maître Cornille dit ces derniers mots en se levant à demi, avec une exaltation qui colora son visage pâle, et fit trembler sa voix un peu altérée depuis la moitié du récit.

— Seigneur Dieu! Seigneur Dieu!... s'écria Catherine,... mon ami, vous vous tuez....

— Laissez-moi, ma femme, laissez-moi, reprit sévèrement maître Cornille, soumis tout entier à l'irrésistible influence de ce glorieux souvenir, et continuant son récit avec une émotion croissante.

— Les Anglais ainsi bravés nous abordent de chaque côté du brigantin, et c'est une sanglante et terrible mêlée.... Hache en main, coutelas au poing, on se mesure homme à homme. — Mais les deux frégates pouvaient remplacer à chaque minute ceux que

nous tuions, et nous, qui ne pouvions pas faire cela, nous ne demeurions plus qu'un tout petit nombre, et encore blessés. Le Renard avait reçu, lui, une arquebusade dans le corps, mon père trois coups de pique; notre pont se comblait de morts et d'agonisans. Alors le Renard ne voyant presque plus d'hommes bons pour combattre, voyant la poupe du brigantin toute brisée à coups de canon, et qui déjà proche de l'eau coulait, cria à mon père : — Antoine, le feu aux poudres, le feu aux poudres! et à la grace de Dieu! Ces excommuniés ne nous auront pas vifs.

— Oh! que cela est brave... que cela est brave! s'écria Jean avec enthousiasme, sans remarquer la pâleur extraordinaire de maître Cornille, qui appuyait sa main sur sa poitrine, et qui put dissimuler aux yeux de Catherine une légère écume sanglante qui lui vint aux lèvres.

Pourtant Cornille Bart continua son récit, en s'interrompant çà et là par de légères pauses, car il souffrait beaucoup.

— Je vois encore le Renard, ne pouvant déjà plus manier sa hache, et il s'était cramponné de tout son poids après le capitaine anglais, pour lui faire partager son sort et l'engloutir aussi; plus de cent Anglais étaient sur notre pont; le Renard criait toujours à mon père : *Aux poudres... aux poudres!...* Mais mon père faisait le plus vîte qu'il pouvait, arrêté, je crois bien, par les morts qui obstruaient le magasin de l'artillerie; enfin il y vint à bien, car tout à coup, moi qui, déjà blessé, étais occupé près du château d'arrière à me défendre contre deux habits rouges armés de hallebardes, je sens comme une épouvantable secousse, et je perds tout sentiment. La fraîcheur de l'eau où j'étais tombé me fit revenir à moi, et je me trouvai machinalement attaché à un débris. Alors je vis des Anglais qui, dans des bateaux, allaient çà et là, recueillant les naufragés; je fus reçu à bord de l'une de leurs chaloupes.... je demandai mon père, il était mort... le Renard de la mer, il était mort... De notre équipage il restait deux hommes; de notre brigantin, quelques planches... Mais aussi des deux frégates anglaises il n'en restait plus qu'une presque désemparée, car l'autre avait coulé par l'explosion de notre brigantin. Pendant ce temps, le convoi entrait à Dunkerque, et j'allai prisonnier en Angleterre avec les

deux matelots qu'on avait sauvés. — Voilà, mon fils, quel a été ton grand-père... voilà quel j'ai été... imite-nous... et...

Mais ce récit animé ayant épuisé les forces de Cornille Bart, il retomba sur son fauteuil, pâle et presque sans mouvement.

— Sainte Vierge!.... sainte Vierge!.... il trépasse.... s'écria Catherine.

— Mon père... aussi mon père.... dit l'enfant, les Anglais auront tout tué....

— Sauret, Jeanne, Christian, au secours! s'écria mademoiselle Bart, en frappant à coups redoublés sur une espèce de cloche avec un marteau....

A ce bruit, un valet et une servante accoururent.—Courez chez le physicien, Christian, et vous, Jeanne, chez M. le curé de Saint-Omer.... courez, pour l'amour du ciel.... courez.... maître Cornille trépasse....

— Oh! les Anglais... s'écria Jean Bart avec une expression qu'il est impossible de rendre.

Le 17 du même mois, après la bataille des Dunes, Dunkerque se rendit au roi de France qui en prit possession un jour, et le remit ensuite à Cromwell, ainsi que le portait le traité d'alliance avec l'Angleterre.

EUGÈNE SUE.

UNE

BONNE FORTUNE.

I.

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.
Ainsi donc, bravement, je vais en conter une;
Le scandale est de mode; il se relie en veau.
C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la Lune;
Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.

II.

Ce qu'on fait maintenant, on le dit; et la cause
En est bien excusable; on fait si peu de chose!
Mais si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose;
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

III.

Il faut en convenir, l'antique Modestie
Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
Grace à Dieu, pour New-York elle est enfin partie;
C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie;
Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

IV.

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau;
Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable;
Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la fable,
Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

V.

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne;
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne;
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency).

VI.

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage,
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

VII.

Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble, et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette :
Des roses au visage, et de la neige au sein;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

VIII.

Bien entendu d'ailleurs que le but du voyage
Est de prendre les eaux; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé.
Mais qu'on n'en puisse voir, je n'en mets rien en gage;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

IX.

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse.
On accourt donc à Bade avec l'intention
De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse?
Personne au vieux Château, personne à la Terrasse;
On entre à la Maison de Conversation.

X.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Taillé de vive force à grands coups de moellon;
C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile;
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe, et n'ayant pas de nom;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

XI.

J'ignore vers quel temps Belzebut l'a construite.
Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral.
Je la prendais plutôt pour quelque aérolithe,
Tombée un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'ame qui l'habite.

XII.

Cette ame, c'est le jeu; mettez bas le chapeau,
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau,
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

XIII.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

XIV.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence
Au son des instrumens leurs mots mystérieux;
Tout est joie et chansons; la roulette commence;
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratissant gaiement l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

XV.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit;

XVI.

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les rateaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

XVII.

Dirai-je qu'ils perdaient? Hélas! ce n'était guères!
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, toutes ces passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

XVIII.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfans au berceau!

XIX.

O toi, Père immortel, dont le fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur!...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme;
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

XX.

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route;

XXI.

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge; au premier qui commence,
Voilà Parnuge à sec, et son troupeau tondu.
Hélas! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

XXII.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste, et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

XXIII.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon ame, aux héros d'Ossian.
Je pensai tout à coup à faire une conquête;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

XXIV.

Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de notre Seigneur Dieu,
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts; la chaleur est extrême;
Les vents sont à l'amour; l'horizon est en feu;
Toute femme, ce soir, doit désirer qu'on l'aime.

XXV.

S'il venait à passer, sous ces grands marronniers,
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette, échappée à Téniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande;
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds;

XXVI.

Elle viendrait par là, de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche, avec un air boudeur,
Ecoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue, et le ciel dans le cœur.

XXVII.

Elle s'arrêterait là-bas, sous la tonnelle.
Je ne lui dirais rien, j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et pour toute faveur la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour immortelle.

XXVIII.

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

XXIX.

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaieté.
Quoi qu'il ait fait, d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne.

XXX.

(C'est mon opinion de gâter les enfans.)
Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps;
Puis il tendit la main, et finit par me dire
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendians. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

XXXI.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

XXXII.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune, en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,
Et très heureusement, il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

XXXIII.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance, et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère, par hasard.
C'était au bal. — Au bal, il faut bien qu'on babille;
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

XXXIV.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

XXXV.

Les Grecs, enfans gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux;

XXXVI.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine;
Et sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna;
Le soleil était loin; la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

XXXVII.

C'était un bel enfant que cette jeune mère;
Un véritable enfant — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet,
Avant d'y retrouver une perle aussi chère;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

XXXVIII.

Jamais le voile noir de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle, et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon du soleil.

XXXIX.

Nous causâmes long-temps; elle était simple et bonne.
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône;
Et tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie, et n'en sut jamais rien.

XL.

Le soir en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras; nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
« D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
« Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

XLI.

Elle me fit asseoir avec un doux sourire;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla;
Elle étendit la main et me dit : Jouez là.
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

XLII.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là, les deux mains pleines d'or.

XLIII.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse.
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De celui qui voit tout je compris la sagesse ;
La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

XLIV.

Toi qui me viens du pauvre, ô fortune imprévue,
M'écriai-je aussitôt, ne crois pas m'étonner.
Trois fois sainte Fortune, et trois fois bien venue !
Toi qui me viens de Dieu, tu vas y retourner.
Ainsi prenant cet or, et courant dans la rue,
Au premier mendiant je m'en fus tout donner.

XLV.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
Une bonne fortune : elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée ;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

ALFRED DE MUSSET.

REVUE
LITTÉRAIRE
DE L'ALLEMAGNE.

—

N° I.

Avant de commencer cette *Revue* des ouvrages nouveaux publiés en langue allemande, il nous avait paru rationnel de présenter au moins un tableau de la littérature actuelle d'outre-Rhin. Il nous semblait nécessaire qu'on fût bien fixé sur notre point de départ, quoique ce fût là une tâche difficile dans un moment d'incertitude et de fluctuation tel que celui qui s'offre aujourd'hui en ce pays. Il est des gens qui pensent qu'un état de situation de la littérature allemande ressemblerait beaucoup à présent à un bilan de faillite. Nous ne partageons pas cette opinion; mais nous croyons qu'il s'agit pour l'Allemagne d'une époque de transformation et de transition, dans laquelle les formes nouvelles ne se dessineront pas de si tôt. Au surplus, nous n'avons plus à nous occuper de pareilles généralités. Nous y avons renoncé en réfléchissant que le plan adopté par notre collaborateur Henri Heine devait le conduire infailliblement à envisager l'Allemagne moderne également sous le rapport littéraire; et dès-lors un

travail du même genre, quoique bien moins complet, devait gêner sa marche, peut-être gauchir ses idées, ou lui faire craindre une solidarité embarrassante. Assez d'occasions de contradictions ou de consonnances se présenteront dans le cours de ces analyses, pour que nous évitions celle-ci.

DIE DEUTSCHEN VOLKSTÆMME, etc. (*les Races des populations allemandes*, par Meidinger. 1 vol. in-8°, Francfort (1).

Voici un livre bien allemand, fait surtout comme on les fait en Allemagne. L'auteur aurait pu tout aussi bien commencer à la page 62, où il trace les limites géographiques de la langue allemande et des langues dérivées : son travail n'aurait même guère été plus incomplet, s'il eût encore supprimé d'autres pages et des matériaux qui n'ont avec son sujet qu'un rapport indirect; mais un écrivain allemand, pendant ses heures de travail consciencieux et de réflexions solitaires, ne croit pouvoir faire autrement que de traiter tout ce qui se rattache de près ou de loin au thème qu'il a choisi. En poussant ce système à ses dernières conséquences, nous ne sachions pas de livre qui ne pût devenir une encyclopédie, et il faut dire que nous connaissons en Allemagne beaucoup d'ouvrages spéciaux qui tournent à cette forme. Toutes les notions jugées nécessaires sont recueillies, classées, intercalées sous une foule de titres, sections, divisions et subdivisions, en tel nombre, qu'on ne sait où se prendre dans ce pêle-mêle d'ordre méticuleux. C'est vraiment bien la peine de faire, dans les universités, des cours sur la *méthodologie* de chaque science.

M. Meidinger a donc commencé son travail sur l'origine des tribus germaniques, par déterminer la position de tous les pays où se parle un idiome d'origine germanique, puis il en donne la géographie détaillée, la géologie, la minéralogie, les hauteurs des montagnes, et enfin tout ce qu'on peut trouver déjà dans les petits atlas à l'usage des gymnases et même des *realschulen*. Il faut enjamber tout ce fatras pour arriver aux hommes, véritable sujet du livre, et quand on en a fini avec ceux-ci, l'on retrouve une masse compacte de citations des auteurs anciens qui ont parlé de la Germanie.

L'ouvrage même de M. Meidinger n'est au fond qu'un rapprochement de citations discutées, appuyées de preuves, ou contrôlées l'une par l'autre. C'est ici que se montre le mérite de l'esprit allemand, et qu'on peut choisir entre les hypothèses de l'auteur et celles des savans qui ont traité

(1) Tous les ouvrages allemands dont il est ici question, se trouvent également à la librairie de Heideloff et Campé, rue Vivienne, n° 16.

avant lui la question des origines germaniques. Pour ces origines comme pour celles de la Gaule, les renseignemens antérieurs aux guerres de la conquête romaine sont rares et peu concluans, et manquent depuis Tacite jusqu'à Jornandes. Pendant cet espace de temps, de nouvelles populations ont surgi, d'autres ont été amenées par le flux de l'émigration des peuples. Quelques-unes auparavant inaperçues ont pris de l'importance avec les évènemens; le nom des autres a été altéré : il ne faut donc pas moins que la hardiesse des savans pour essayer d'établir complètement et presque tout d'une pièce le plan de ce terrain mobile, et de reconstruire l'histoire des peuples qui n'ont eu d'histoire que lorsqu'ils se sont mis en contact avec la civilisation. On peut même dire qu'ils n'ont eu d'histoire que sous le bon plaisir de la civilisation, tout injuste que cela puisse être. Nous regardons comme une entreprise peu utile, parce que le succès est moins que problématique, celle qui a pour but des travaux de ce genre, et nous regrettons la perte de tant de science véritable. Voyez, par exemple, à quoi l'on est réduit en pareil cas. On prend dans les auteurs anciens les noms d'une vingtaine de hordes et ceux de quelques contrées, tous noms insolemment altérés par les Grecs et par les Romains; puis on les compare avec d'autres noms connus plus tard, même avec ceux de nos jours, on leur cherche une analogie avec tous les mots possibles, et toujours on leur en trouve une. Seulement elle varie assez ordinairement avec chacun des historiens qui ont de bonnes raisons pour proposer d'autres origines.

Ainsi a fait M. Meidinger, et il n'est pas difficile en fait de preuves. Rien de plus juste, et il fait en cela son métier d'étymologiste; car il est étymologiste avant tout. Il a déjà publié un dictionnaire comparé des dialectes germaniques, et c'est alors qu'un dictionnaire peut devenir un livre d'imagination. La tentation était grande, et j'ai la preuve que M. Meidinger n'y a pas résisté. Heureusement il n'est pas ici question de son dictionnaire, mais seulement de quelque vingtaine d'hypothèses que nous nous permettrons de ne pas toujours admettre. Par exemple, préoccupé comme tous les historiens de peuples inconnus, de l'importance de chacune des hordes dont il recherche la filiation, il trouve sa trace partout, et il lui est difficile de ne pas la confondre avec d'autres. Nous avons aussi chez nous des gens qui consentiraient à laisser croire que les premiers Gaulois ont fondé la plupart des empires d'Asie. M. Meidinger fait des Juifs un peuple de race gothique, toujours par étymologie: *Joten* et *Juden*, cela se ressemble si fort! Les Thraces sont aussi une vaste branche de l'arbre gothique. Cela est très possible, mais il y a là une singulière déduction de preuves. L'auteur veut que la terminaison thracique *bria* dans les noms de villes *Mesembria*, *Selymbria*, etc., soit la même que

briga des Goths, *burg* des Allemands. Nous l'accordons. Alors il trouve des vestiges d'une invasion de l'Espagne par les Thraces, dans les noms de villes *Segobriga*, *Nertobriga*, etc. Mais cette terminaison *briga* étant gothique, il nous semble que les Goths ont suffi pour donner de tels noms aux villes espagnoles. Les Allemands sont appelés par les Italiens *Tedeschi*; donc il y a quelque raison de croire que les *Tusci* étaient une colonie allemande, et peut-être même les Osques, quoique Niebuhr assure positivement que les langues de ces deux peuples n'avaient aucune affinité. Je suis étonné que M. Meidinger n'ait pas fait aussi des Ombriens une peuplade de Cimbriens ou Cimbres. Il ne veut pas trouver dans le mot *visigoth* la traduction si naturelle du *westgoth* : *visi* doit nécessairement venir de *vasa* (en hollandais *seigneur*), ou du nom des Ases. *Allemani* a paru de temps immémorial le composé des deux mots *all* et *mann* dont la très grande ancienneté est peut-être le mieux établie. M. Meidinger n'accorde pas que les Allemands dussent leur origine à la fusion d'un grand nombre de races émigrantes : ils doivent avoir été les mêmes que les *Helvètes* ou *Hilbeten*, *Hilwonner* (*Hill-Bewohner*, habitans des montagnes). Voyez en effet comme ce dernier nom ressemble à *Allemani* ! Selon lui, le nom de Frank doit venir de *frech*, audacieux, prononcé avec l'*n* nasale à la manière romaine. Cette supposition serait admissible, si l'adjectif *frank* n'existait pas tout fait dans la langue teutonique avec la signification d'homme hardi, ouvert, et de cœur droit; et puis, quelle nécessité y a-t-il que le nom d'un peuple signifie toujours quelque chose?

Avec une telle méthode, il n'est pas impossible de rencontrer juste quelquefois, car les maniaques d'étymologie ressemblent un peu aux plaisans qui risquent de trouver un bon trait en se permettant toutes les sottises. Ainsi nous admettrons volontiers avec M. Meidinger que les Wendes, peuple agriculteur et essentiellement paisible, auront été chassés devant les Alains et confondus avec eux, d'où leur est venu le nom de Vandales, *Vendi-Alani*. Nous lui accorderons sans peine aussi que les Sicambres étaient parmi les Franks ceux qui les appuyaient par des expéditions sur le Rhin, *See-Kæmpen*, combattans des eaux.

L'auteur ne se borne pas à établir des origines sur des ressemblances plus ou moins éloignées de noms; il prétend que les Goths n'ont point fait par terre leur grande irruption en Scandinavie, par la raison qu'Hérodote et quelques autres auteurs anciens ont écrit, sur la foi de ouï-dires, que les pays qui séparaient la Sarmatie de la Scandinavie étaient, ou impraticables à cause des bois et des marais, ou défendus par des peuplades aguerries. Il ne peut admettre qu'un peuple que la nécessité forçait à émigrer au nombre de plusieurs centaines de mille, ait méprisé des ob-

stacles que les masses surmontent toujours. Il trouve donc plus rationnel de les faire descendre la mer Noire et celles de Grèce, côtoyer les rives de la Méditerranée, puis remonter par l'Océan jusqu'à la mer du Nord, sauf à employer plusieurs années à cette pérégrination. Ses seules preuves sont des textes qui disent que les Goths étaient habiles en navigation. Du reste, il n'en rapporte aucun, ni même une seule tradition qui atteste l'apparition des expéditions gothiques sur cette immense étendue de côtes.

Quant aux institutions des peuples d'origine germanique, M. Meidinger a été plus heureux, parce qu'il s'appuyait sur des points de comparaison écrits et complets, sur les documens de législation anglo-saxonne : sous ce rapport, son travail est fort intéressant, mais il eût pu, à notre avis, l'étendre davantage; car, si nous nous défions de la science conjecturale, nous ne saurions trop encourager celle qui s'appuie sur des textes, ces textes fussent-ils écrits sur la pierre ou sur le bois, comme les runes et les hiéroglyphes.

Au total, ce livre, qui indique les sources où peuvent puiser ceux qu'intéressent ces curieuses questions, peut être considéré comme un guide complet sur cette matière. Le style en est raisonnable, sauf quelques velléités sublimes auxquelles nous n'avons pas fait attention.

Rom in 1833 (*Rome en* 1833). 1 vol. Stuttgart.

Le Nord n'a point cessé de soupirer après le soleil du Midi, après la terre des orangers. Si, grace à la civilisation et aux jalousies des puissances rivales, il ne peut plus prouver son amour par de fréquentes invasions, si les monarques n'osent plus exercer dans ces pays qu'une protection honteuse et dissimulée, leurs sujets continuent d'y suivre l'impulsion du moyen-âge, et perpétuent une sorte d'irruption, argent comptant. Malheureusement, les Allemands, gens économes, en veulent avoir pour cet argent, et, non contens de la jouissance réelle, ils prétendent la renouveler par les souvenirs. De là cette foule incessante de livres sur l'Italie. En France, le voyage en Italie n'est plus de rigueur; c'est un luxe qui ne rehausse plus, un dandysme dont on ne vous tient guère compte, une preuve d'élégance qu'on ne vous demande pas. Avez-vous réellement fait ce pélerinage, vous n'êtes pas toujours bien venu à en parler; vous l'êtes presque certainement mal à en écrire.

En Allemagne, c'est tout autre chose ; c'est de bonne foi que l'auteur publie et que le public lit un voyage en Italie. Celui-ci ne se lasse pas plus d'entendre les récits qu'on lui fait sur cette sensuelle Jérusalem, objet de

son culte et de ses vœux, que les artistes, les savans, les gens du monde, les écrivains et les étudians ne se lassent de la visiter et de la décrire.

L'auteur anonyme du volume que nous avons sous les yeux a, sous ce rapport, bien mérité de ses compatriotes. Pour plus d'exactitude, il s'est borné à une spécialité qu'il a étudiée consciencieusement pendant plusieurs années, et traitée avec autant de talent que de soin. Nous nous sommes étonnés d'abord de le trouver sans aucune passion, ce à quoi nous nous attendions d'autant moins qu'il est, Dieu merci, bien au-dessus des facultés du cicérone et du style d'itinéraire. Nous avons parcouru bien des pages, espérant voir surgir d'entre les descriptions séduisantes ou moqueuses, et les appréciations finement touchées, quelque bon élan d'amour ou d'indignation. Ce n'est qu'à la fin du livre que nous avons compris la position d'un esprit juste et d'un observateur de bonne foi au milieu de la Rome de 1833. Les États Romains, tels que le temps les a faits, déconcertent également l'enthousiasme et la haine. Comment admirer cette belle nature sans faire un triste retour sur la laideur morale de la population qui la dépare? Ces laboureurs qui s'engagent à travailler avec l'intention de voler leur salaire, et que le fermier ne peut diriger sans être armé jusqu'aux dents; cette paresse qui veut composer presque universellement avec le sort au moyen du vol et de la rapine; cette population qui méprise un pouvoir dont ses vices autorisent et justifient en quelque sorte l'existence et les moyens, ne sont-ils pas un réfrigérant bien puissant pour l'exaltation de parti pris? Mais dans ces affligeantes défectuosités, dans cette incurie fatale, dans cette décadence des facultés artistiques, les derniers des sentimens qui consolent de la corruption, dans ces routines coupables, ne voit-on pas bientôt qu'il faut faire la part du temps, des circonstances et de cette éternelle faiblesse qui pèse sur la Rome du christianisme comme une expiation de la puissance brutale de Rome païenne? A la fin d'une enquête minutieuse, telle que l'auteur l'a faite, on ne trouve plus guère que de la pitié pour tout le monde. Ces bourgeois de Rome sont des pères de famille honnêtes comme on en voit tant, mais beaucoup d'entre eux attendent leur fortune du tirage de la loterie. Tous ne rêvent qu'aux moyens de faire des affaires, c'est-à-dire de remuer l'argent des autres de manière à en retenir beaucoup pour eux-mêmes, et surtout à se donner peu de peine. Quelle supériorité de talens et de vertus les autorise donc à dédaigner leur triste gouvernement et à souhaiter sa chute? Le plus grand crime de la papauté en 1834 est peut-être de ne plus savoir enrichir, aux dépens du reste du monde, la population voluptueuse et oisive de l'état pontifical. Si le successeur de saint Pierre reprochait aux Romains de vouloir le quitter comme des parasites abandonnent un Lucullus appauvri,

les Romains ne seraient pas à court de réponses : on leur sait toujours assez d'esprit pour cela, mais nous ignorons s'ils en trouveraient de bonnes. Ils veulent aujourd'hui se gouverner eux-mêmes : nous les approuvons en ceci; mais le gouvernement sacerdotal, qui connaît parmi les capacités beaucoup d'hommes cupides et corruptibles, se croit en droit de retenir le pouvoir, à titre d'ancienneté. Les prêtres, blanchis dans les intrigues, prétendent être plus propres aux affaires publiques que des laïques insoucians et dépourvus d'une éducation spéciale. Il est vrai que cette éducation, l'on a grand soin de ne pas la mettre à la portée des gouvernés, et que ceux-ci, d'un autre côté, ne semblent pas toujours fort empressés de profiter de celle qu'on leur offre. Disons, pourtant, que sur cette terre féconde, les professions qui demandent avant tout le concours de l'esprit et de la réflexion sont, au témoignage de notre auteur, bien remplies. Les avocats romains sont gens adroits, habiles à tourner à leur profit la faiblesse et la corruption des gouvernans, et l'oisiveté processive des gouvernés. Les médecins sont prudens, observateurs, et font avec grand succès la médecine expectante. Ils font cas de l'homœopathie, mais seulement à cause de son régime diététique.

Voici quelques-unes des réflexions de l'auteur sur le système d'éducation qui prédomine dans les États Romains.

« Rome se trouve dans une fâcheuse période de transition, même sous le rapport de l'éducation : on entrevoit que les idées anciennes ne suffisent plus, et l'on ne sait rien de meilleur à mettre à la place... En général, l'éducation se propose l'enseignement de formes douces et polies, le respect extérieur des usages religieux, et plutôt un savoir inutile et l'exercice de quelques talens d'agrément que le développement du caractère et de la force. On ne pratique point les exercices gymnastiques, qui seraient à peine tolérés, sauf un peu d'escrime. On ne trouve pas un maître d'équitation passable; en revanche, on favorise beaucoup la musique, le dessin et la versification. Quelques parens envoyaient en conséquence leurs fils au collége de Fuligno où l'on donnait plus de soins à l'éducation physique, mais l'établissement aurait probablement été mis en interdit, si le tremblement de terre de 1832 n'eût dispersé tous les élèves..... Si une révolution doit se faire en Italie, il faut, avant tout, donner à l'éducation de la jeunesse une direction différente, très grave, et qui habitue à une obéissance aveugle sous l'empire de lois raisonnables. Dans l'état actuel, tout travaille à la destruction du présent, et si le mors suffit à peine à retenir la jeunesse d'aujourd'hui, les entraves seront vaînes un jour pour ceux qui sont encore enfans à cette heure. »

Voici maintenant le résultat :

« La belle jeunesse de la classe moyenne est en pleine opposition contre le gouvernement, turbulente, mais non pas à la manière de nos étudians. Avec l'avenir qu'elle se fait, c'est un vrai miracle qu'elle ne soit pas dix fois pire. On ne peut nulle part voir plus clairement que par elle combien sont misérables tous les moyens que les gouvernemens emploient pour étouffer l'esprit du siècle. Ici, où l'éducation est remise aux jésuites, où l'on ne souffre aucun club, aucune gazette libérale, aucun livre qui ait pour objet l'état actuel du corps social et de l'église, ici où tout vit de l'église et du gouvernement, celui-ci n'a d'influence qu'autant qu'il a de l'argent à répandre et des places à donner. On s'arrangerait volontiers avec lui s'il possédait encore ses anciennes ressources; mais il ne peut plus satisfaire désormais; il blesse trop la vanité nationale, mobile si puissant dans les temps modernes, et pourtant si peu ménagé, mobile de la volonté et de l'action des peuples. »

«.... L'égalité dans la vie pratique à côte de l'immense inégalité écrite dans les lois; cette possibilité d'arriver promptement aux richesses et aux dignités par l'appui d'un parent ecclésiastique ou par la protection occulte des femmes, auprès de l'insignifiance politique de la noblesse considérée comme noblesse, produisent aussi dans Rome cette bizarre contradiction, qu'on méprise ce qu'on ambitionne et qu'on ambitionne pourtant ce qu'on méprise; que chacun cherche son point de vue plutôt en dehors qu'au dedans de sa sphère, et que, pour le cas au moins possible d'un mouvement politique, les élémens de désordre s'offrent en foule, mais pas un pour le maintien de l'ordre et pour l'établissement d'un nouvel état politique au moins supportable, sans le pouvoir de fer d'un despote. »

Nous avons été entraînés par la force des préoccupations actuelles, et peut-être à notre insu, à ne considérer que sous une seule face le livre que nous avons sous les yeux. C'est donner sans doute une idée incomplète d'un tableau aussi complet qu'on peut le désirer; mais l'espace nous manque pour étendre nos citations sur d'autres objets. Depuis long-temps nous n'avions rien lu qui fût aussi impartial, aussi net et aussi précis.

SCHATTENRISSE AUS SUDDEUTSCHLAND (*Silhouettes de l'Allemagne méridionale*), par W. Alexis. 1 vol in-12, Berlin.

D'un auteur libéral nous passons à un autre qui ne l'est guère, ou du moins ne l'est qu'à son corps défendant. M. Willibald Alexis, ou, pour parler plus exactement, M. Hœring, est l'un des plus distingués de cette classe d'écrivains qui ont fleuri à l'ombre du sapin royal de Brandebourg, et craignent toujours une atteinte au système qui leur a fait de doux loisirs.

Ils ne peuvent espérer, dans une lutte des forces sociales, une fermentation favorable au développement des idées artistiques; ils s'effraient de la tendance parcimonieuse, vulgaire et matérielle de certaines assemblées représentatives, et n'accordent pas que le public se chargera d'encourager l'art qui ne serait plus protégé par les rois. Ils redoutent surtout l'esprit d'imitation qui s'empare si facilement des masses, et la réaction prosaïque dont les symptômes éclatent dans maint état constitutionnel. Le système exclusif de l'utilité leur est particulièrement antipathique. Il y a quelque chose de vrai dans ces suppositions, et des motifs suffisans à ces terreurs d'ailleurs exagérées. Il est certain que, dans les temps de collision, l'on ne peut guère songer à l'ornement de la vie sociale et aux charmes des loisirs domestiques. Nous regrettons autant que tous les poètes royaux ensemble ces terribles catastrophes, et si nous étions capables de haine, nous la réserverions surtout pour les hommes qui rendent ces catastrophes inévitables. M. Hœring dit entre autres choses : « C'en serait fait de tout ce qui relève et anoblit la vie, de tout ce qui nous donne du courage pour vivre, s'il fallait attendre, pour penser aux belles et grandes choses, qu'on eût mis fin à toutes les misères de ce monde. » Il a parfaitement raison : le mal existe dans une telle proportion et de telle sorte, que nos efforts pour le détruire d'un côté ne servent trop souvent qu'à l'augmenter de l'autre. Nous ignorons pourquoi, et c'est la pierre d'achoppement de toutes les philosophies. Mais le sentiment de justice qui nous porte à atténuer le mal par tous les moyens qui sont à notre disposition, n'a dans la vie pratique rien de commun avec la renonciation au sentiment du grand et du beau. L'esprit d'amélioration libérale, c'est-à-dire l'esprit de justice dont le monde est présentement en travail, accomplira sa mission en recherchant tout ce qui peut contribuer au bonheur des hommes, et en se servant des moyens que le présent lui offre déjà. D'ailleurs, dans quelque position que se puisse trouver la race humaine, vers quelque but qu'elle soit entraînée, le réel ne suffira jamais à occuper toute son activité. Une surabondance d'ardeur reste dans chaque homme à employer hors de la sphère des besoins et des habitudes vulgaires; surabondance de sève qui a créé l'art sous toutes ses formes, et qui suffira à le défrayer toujours. Que l'art subisse une transformation, qu'il se déplace, se subdivise, s'amoindrisse, s'éparpille pour se généraliser, qu'il aille à la foule comme il nous semble que c'est sa tendance actuelle, au lieu de se révéler avec un mystère dédaigneux à quelques rares organisations d'élite, il ne peut plus périr. Il peut, à certaines époques de la vie de l'humanité, disparaître un moment comme le fleuve qui bondit dans le lit étroit du précipice, et se perd sous des antres inexplorables; mais vos yeux le retrouvent plus loin s'épandant

au large sous un soleil de paix, et reflétant dans ses ondes la prospérité de vastes contrées.

Telle doit être infailliblement la destinée de l'art que nous chérissons comme l'ame de la vie sociale, comme l'aliment de ce besoin que l'homme éprouve encore après avoir vécu de pain, destinée dont nous gémirions de douter, et qui, dans notre conviction, doit avoir une durée commune avec la destinée de l'humanité.

Aussi nous affligeons-nous quand nous voyons obsédés de doutes pareils des esprits avec lesquels nous aurions grand plaisir à sympathiser. M. Hœring est moins autorisé qu'un autre à désespérer de l'avenir. Qu'il se rappelle que son roman de *Walladmore* a été attribué à Walter Scott, du vivant même du célèbre Écossais, et qu'on l'a lu en Angleterre avec un empressement égal à celui qui l'a accueilli en Allemagne. C'est là une preuve que les préoccupations politiques les plus graves gardent le silence au moins pendant quelques heures devant l'inspiration de l'esprit. Et pourtant M. Hœring fait, dans l'Allemagne méridionale et sur les bords du Rhin, un voyage, sans doute pour se rafraichir le sang et l'imagination, et il n'y trouve qu'à s'échauffer contre le libéralisme et les constitutions! Que lui ont fait ces choses, sinon de lui fournir de bonnes plaisanteries qui l'emportent de beaucoup sur les mauvaises semées çà et là dans son livre? Mais tout cet esprit qui paraîtrait charmant chez un écrivain impartial, prend une teinte de monotonie chagrine dans la bouche d'un stationnaire quand même. Ce n'est pas que M. Hœring soit ultrà. Vraiment non! Adepte complet du système prussien, il rit également des prétentions surannées de la noblesse et des congrégations, et conclut que la monarchie prussienne est le meilleur des mondes possibles. Il en est encore, qui le croirait d'un tel esprit? il en est quelquefois à douter si l'on n'a pas fait une faute de laisser à la France la Lorraine et l'Alsace! Il est vrai qu'à sa dernière visite à Strasbourg, l'an passé, il a été saisi d'un douloureux étonnement en voyant les citadins lui avouer qu'ils ne savaient plus l'allemand, et les femmes vêtues à la mode de Paris. Peut-être aura-t-il pensé alors, comme nous, qu'il suffirait d'une armée de Lorrains et d'Alsaciens pour défendre l'Alsace et la Lorraine, même contre la Prusse. En somme, M. Hœring devrait reconnaître, à sa crainte même de la tendance du siècle, ce symptôme de nécessité fatale et irrésistible qui a toujours rendu les événemens plus forts que les hommes. Qu'il se résigne donc en se souvenant que les masses ont la conscience du but même qu'elles ne connaissent pas, et que les intérêts généraux font toujours justice des extravagances excentriques. En attendant l'avenir, qu'il continue à faire de bonne critique et des livres amusans, et nous lui promettons, quels

que soient les possesseurs de la rive gauche du Rhin, qu'il y aura toujours pour lui quelques bouteilles de ce vin auquel il va demander des inspirations avec une bonhomie fort aimable et une naïveté de bon goût.

TUTTI FRUTTI, par l'auteur des *Lettres d'un Mort* (Prince Puckler-Muskau). 2 vol., Stuttgart.

Quant à celui-ci, vous le connaissez déjà. Il ne fait de politique au moins que pour son plaisir, et pour l'amusement des autres; encore la fait-il fort courte et presque toujours indirecte. C'est un homme trop habitué à choisir dans les choses qu'il veut prendre au sérieux; il n'aime pas agiter sa vie d'une manière maladroite. Nous avons tout lieu de croire qu'il en est trop satisfait. Prince par la naissance, ce qui aiderait encore, s'il en était besoin, sa fantaisie périodique d'être prince par l'esprit, il goûte la vie bonne, douce, confortable, la vie avec les émotions qui la font sentir, sans aller jusqu'à celles dont la violence relâche et affaiblit les facultés par une tension imprudente. C'est le Démocrite des princes et à la manière princière. Sa plaisanterie est toujours réservée et prévoyante, sauf avec quelques pauvres diables d'aubergistes ou de cicéroni dont il s'amuse à cœur-joie, sans doute parce qu'on ne dépend guère de chacun de ces gens-là qu'une fois en sa vie. Vis à vis de la Prusse, c'est autre chose. Le prince auteur est propriétaire en Lusace; or, la Lusace, dit-il à un douanier, était autrefois en Saxe, elle est aujourd'hui en Silésie. —Vraiment? — Oh! mon Dieu, oui, un tremblement de terre l'a détachée, il y a quelques années, du premier de ces pays pour la jeter dans l'autre. » Il ne peut donc pas plaisanter avec la Prusse comme avec le reste du monde. L'administration provinciale prussienne est la très petite monnaie d'un Richelieu; billon d'environ cent mille têtes. Elle fait consciencieusement de l'égalité à la turque au profit du gouvernement, qui n'aime pas les grandes et puissantes existences. On trouve toujours mille ressources pour empêcher les propriétaires terriens de s'enrichir, ressources dont la plus curieuse est une certaine caisse de secours à l'usage des propriétaires entreprenans qui ont besoin d'argent pour quelque spéculation hardie. L'argent leur est prêté de grand cœur; mais, grâce à certaines combinaisons, l'emprunteur est souvent mis dans l'impossibilité de rendre. Alors, séquestre par l'administration, puis *subhastation* dans le moment le plus défavorable à la vente, moment qu'on attend long-temps pour enfler plus sûrement les sportules de la justice administrative. Un émigré français de beaucoup d'esprit, devenu baron de Frauendorf, lequel avait entrepris de doter d'établissemens industriels la

province de Brandebourg, éprouva de la manière la plus cruelle les effets de la paternelle bonté de cette caisse, dont nous ne savons plus le nom. Il publia, il y a quelque six ou sept ans, des lettres fort curieuses qui causèrent grand déplaisir au gouvernement prussien. Exagération possible à part, ce fut une récrimination très divertissante et qui méritait un retentissement plus étendu. Le prince de Puckler-Muskau court de très grands risques de la part de la Prusse, car il produit en Lusace de l'avoine et des pommes de terre qu'il convertit en eau-de-vie. Il a donc pris le parti de ménager le gouvernement de son royal suzerain, et même de l'accabler d'éloges qu'on pourrait soupçonner de perfidie, parti d'autant plus sage, qu'il reste toujours assez de gens pour harceler la Prusse. Pourtant, propriétaire et rieur, il ne peut renoncer entièrement à sa rancune, et charge assez souvent les interlocuteurs de ses contes d'exposer en leur nom ses propres griefs et ses doléances, qu'il a grand soin de réfuter, mais le plus faiblement du monde. Sans avoir l'air d'y toucher, s'il voit, pendant son voyage, un beau château, une terre vraiment royale, où les princes prussiens furent reçus jadis avec magnificence, où l'on donna en leur honneur un tournoi, où la reine de Prusse remit le prix au vainqueur, il observe que ce beau château tombe dans le délabrement, que les mauvaises herbes couvrent les allées du parc, car toute la terre est au pouvoir du terrible séquestre, et le pauvre vieux gardien, seul habitant de cette ruine, ne reçoit pour vivre que des demi-gages, au nom du séquestre conservateur. S'il rencontre une route plantée de peupliers, il ne peut concevoir la prédilection qu'on a dans toute la monarchie pour cet arbre qu'il déteste du fond de l'ame. Parle-t-il d'un officier prussien du pays de Clèves, il l'a connu autrefois avec la décoration de la Légion-d'Honneur qu'on l'a forcé de remplacer par des croix prussiennes. Il fait quelque part le portrait d'un référendaire prussien qui vient continuer une enquête chez un propriétaire en procès avec l'administration prussienne, cela va sans dire. Celui-ci ne manque pas d'héberger convenablement son juge, et de le faire reconduire avec ses propres chevaux, ce qui n'empêchera pas l'administrateur de compter sur le mémoire de frais, à la charge du plaideur, la dépense de deux journées d'auberge et d'une chaise de poste à trois chevaux. Le prince auteur s'oublie même une fois jusqu'à dire sans détour : « La bierre de Stettin, tout excellente qu'elle puisse être, ne vaut pas le vin de Hongrie, et puis l'ivresse qu'elle procure n'est pas aussi gaie; mais soyez juste, la Prusse ne peut pas tout avoir. Si l'on ajoutait encore aux éminens avantages qu'elle possède actuellement, par exemple, au lieu de sable, de beaux rochers; au lieu de pinastres, des pins parasols; au lieu de pommes de pin, des oranges; au lieu de bierre, du

vin; au lieu de la mélancolie du nord, la gaîté méridionale, vous auriez par avance le paradis sur cette terre : *Suum cuique*, comme dit votre aigle noir. »

Vous connaissez déjà par son ouvrage sur l'Angleterre la manière du prince Puckler. Esprit d'observation, surtout de cette observation qui procède plus volontiers de l'expérience que d'une réflexion profonde, absence d'emphase, complaisance adroite pour les idées en faveur, gaieté, souplesse et sobriété de style, sont les qualités qui le distinguent. Ces qualités partent, à vrai dire, d'un principe négatif qui naît de la position de l'écrivain. On voit clairement, comme nous l'avons déjà dit, qu'il n'aime pas à troubler sa vie, qu'il fait rire ses lecteurs, parce qu'il a ri le premier, par suite de cette disposition des heureux qui les porte avant tout à choisir le côté agréable de toutes choses. Et puis il a trop vu, trop éprouvé pour s'abandonner à la déclamation, comme les gens qui ne connaissent rien, qui n'ont vécu que dans le monde des idées. Il se garde bien de choquer par des prétentions aristocratiques, sûr qu'il est de retrouver par quelque côté cette supériorité dont il fait bon marché de l'autre. C'est là presque une autre sorte de fatuité; au moins n'a-t-il en cela aucun mérite. A tout prendre, c'est un bon et aimable compagnon. Les *fruits* qu'il offre aux lecteurs dans ces deux volumes sont des contes, voyages, dissertations plaisantes, lettres, etc.; enfin la macédoine la moins fatigante. C'est là surtout que le ton d'un homme bien élevé est à sa place, et bien préférable à la prétention pesante, à la profondeur obscure de beaucoup de littérateurs de métier. Aussi souhaitons-nous aux amateurs de lectures faciles d'autres volumes du prince Puckler, que Dieu veuille garder de la paralysie cérébrale et du séquestre prussien!

LEBEN DES GENERALS FREIHERRNVON SEYDLITZ (*Vie du général de Seydlitz*), par Varnhagen de Ense. 1 vol. Berlin.

On n'a pas cessé à Berlin de s'occuper de recherches historiques sur le règne du grand Frédéric, ce que nous approuvons fort, quoiqu'on puisse ne trouver dans beaucoup des livres de ce genre qu'une intention de flatterie pour la famille régnante ou pour la vanité nationale. Ceci ne s'applique nullement à l'ouvrage de M. Varnhagen. L'auteur est un homme de conscience et d'un talent incontesté, dont les idées, sans être toujours les nôtres, nous apparaissent au moins comme de respectables convictions. La vie du général Seydlitz, l'un des compagnons d'armes de Frédéric, comprend deux périodes fort distinctes, les travaux guerriers d'abord, et le repos occupé pendant la paix. Dans la première, qui contient surtout des

faits précieux pour l'histoire militaire, on voit Seydlitz déployer les merveilleuses qualités du cavalier *cassecou*, la promptitude du coup d'œil et la décision qui l'élevèrent promptement au faîte des distinctions militaires et en firent le premier général de cavalerie du temps. M. Varnhagen ne flatte pas son héros, et réfute même ceux qui lui prêtent une instruction qu'on n'exigeait pas des officiers à cette époque, encore moins des pages de certains petits princes allemands, qui les élevaient très mal. Seydlitz fut avant tout un sabreur très intelligent, doué de l'instinct le plus militaire, auquel l'instruction n'aurait probablement rien donné, si même elle n'avait pas refroidi sa brillante ardeur. Dans la seconde partie du livre, c'est un homme qui n'appartient plus seulement au militaire, mais à tout le monde, un brave original avec de solides qualités, des préjugés honorables, des caprices, de nobles vertus, des vices de position, et toujours une vocation intraitable pour le métier de cavalier. Cette partie est la plus curieuse pour nous. L'histoire des intermittences de jalousie mesquine et de reconnaissance que Frédéric ressentit toujours à l'égard de ce précieux serviteur, est fort intéressante. M. Varnhagen y a fait preuve d'impartialité et peut-être d'indépendance. Nous ne sommes pas très fixé sur ce point. Nous savons seulement qu'on se sert à Berlin du nom du grand Frédéric, comme la restauration voulait se couvrir chez nous de celui d'Henri IV. Le style de cette biographie est simple, convenable, sans prétention, comme il convient à un homme de goût, sûr de lui et des gens auxquels il s'adresse. Cela repose singulièrement du fatalisme pindarique de nos philosophes historiens.

SCHULE DER HŒFLICHKEIT, etc. (*École de la politesse pour les jeunes et les vieux*), par G. Fr. Rumohr. 1 vol., Stuttgart.

M. de Rumohr, qui est principalement connu comme gentilhomme de Holstein ou de Mecklembourg, a voulu se faire une réputation comme écrivain; il a fait et publié plusieurs voyages en Italie, et puis il a écrit un livre sur l'esprit de la cuisine (*Der Geist der Kochkunst*). Avec tant de vocations diverses, c'eût été miracle que les idées ne se confondissent pas. S'il a donc introduit l'art dans la cuisine, il a reporté dans ses intuitions d'art l'esprit d'une cuisinière; tout en voulant faire de l'esthétique et de la philosophie, il n'a jamais pu s'élever au sens tel quel d'un tableau, et n'a rien trouvé de mieux que l'énumération sèche des termes techniques, accompagnée de l'histoire des objets d'art, avec les prix auxquels ils ont été vendus à différentes époques. Aujourd'hui, il se fait professeur de l'art de vivre, car il ne veut pas moins que féconder avec une science systémati-

que l'idée dont le mot *Hæflichkeit* n'est que la représentation bornée. Les professeurs font de la méthode : M. de Rumohr a donc divisé son livre en deux parties, dont l'une traite *des Instrumens de la politesse ou de la personne de l'homme*, et l'autre, *de l'Application de la politesse aux différentes situations et circonstances de la vie.*

Les instrumens de la politesse sont les parties du corps, comme qui dirait les outils de la profession d'homme poli : l'ame est aussi au nombre de ces outils; le professeur enseigne, avec un soin précieux, la manière de s'en servir. Nous avions cru trouver dans la seconde partie une savante amplification de cette bonne et simple *Civilité puérile et honnête* que nous voyions naguère avec ses caractères gothiques entre les mains des petits enfans. Nous nous attendions à voir dévoiler par un des adeptes ces riens importans, ces lois de convention, ces nécessités incroyables, ces plaisirs et ces besoins contre nature, qu'on croit, à tort ou à raison, être le code de la société aristocratique. M. de Rumohr se borne, dans les chapitres les plus importans, à recommander aux femmes de prendre dans un salon, l'air *pensieroso* qui fait bon effet, et aux députés d'avoir de l'esprit. Mais il nous tarde pour nos lecteurs d'en venir aux citations; nous prévenons que M. de Rumohr écrit avec un grand sérieux, et qu'il a trop d'urbanité pour se permettre l'ironie.

«..... On a coutume de résumer la bonne tenue du corps dans cette simple formule : *Rentrez les épaules et le ventre, la poitrine en avant!* De tels aphorismes ne se trouvent point par hasard, et sont plutôt le produit des réflexions de plusieurs siècles.....»

«..... Il faut, pour la grâce, changer quelquefois la position du bras : si les occasions manquent, on peut assez bien remplir cette lacune par l'invention. Portez la main au front comme si vous sentiez un léger mal de tête; élevez la main en l'air comme pour chasser un insecte, ou pour ôter un peu de poussière sur votre habit, et ainsi de suite....»

«..... On peut toucher un frais et gracieux paysan plus rudement et avec plus de cordialité que le fils d'un ministre. On ne doit plus toucher celui-ci passé sa huitième année, on peut toucher l'autre aussi long-temps et aussi tard qu'on le veut. Il ne faut pas caresser sa femme ou sa maîtresse avec une telle rudesse, qu'il en puisse résulter un dommage pour sa beauté, ce qui arrive quand on lui tire ou pince la figure, ce dont on doit en conséquence s'abstenir. » (*De l'usage de la main et des doigts*, p. 26.)

«..... Tourner vivement la tête donne la facilité d'apercevoir promptement les objets : ainsi la réussite des entreprises, l'éloignement des dangers, et tout ce qui en dépend, sont la conséquence naturelle de cette facilité.....»

«..... Les nourrices ne doivent point ficher trop profondément des épingles dans les langes des enfans, de peur que ces épingles ne pénètrent dans la chair.....»

Ces savantes recherches sont appuyées d'appels aux lois de l'esthétique, et à l'intuition artistique (*Kunstbegriff*).

Voilà où en sont certains nobliaux d'Allemagne en 1854.

Die Belagerung des Kastells von Gozzo, etc. (*le Siége du Château de Gozzo*), par l'auteur de *Scipio Cicala*. 2 vol., Leipzig.

Il y a environ deux ans que les correspondans berlinois de quelques journaux allemands et de la *Gazette d'Augsbourg* en particulier signalèrent l'apparition de *Scipio Cicala* comme un événement d'une grande importance. A les entendre, toutes les préoccupations politiques s'étaient tues devant ce livre : ce n'était pas moins qu'un météore qui faisait rentrer dans l'ombre la question turco-égyptienne et l'alliance anglo-française. On eût pu même croire, d'après certaines réticences mystérieuses, que cette création était le fait d'un *amateur de haute volée*. Nous n'avons pas eu l'occasion de lire *Scipio Cicala*, mais nous avons aujourd'hui celle de juger la manière de l'auteur. *Le Siége du château de Gozzo, ou le dernier des Assassins* (le titre n'est pas moins long), nous paraît en effet un roman d'amateur, ce qui, en certains cas, ne ferait rien à l'affaire.

Camillo, beau jeune homme, fier et courageux, époux envié d'une femme ravissante, père de deux jolis enfans, est forcé, par l'approche des Turcs, de se réfugier avec sa famille dans le château de Gozzo, petit îlot dépendant de Malte. Le commandant du château, don Galaziano, chevalier de Malte plus cupide que brave, a fait de l'argent depuis long-temps avec les moyens que l'ordre mettait à sa disposition pour la défense de la place; il se trouve donc, au moment du danger, sans garnison et sans provisions. Il est vrai qu'il ne s'en inquiète guère, qu'il espère vendre aux Turcs la population réfugiée derrière les murs de la place, et se retirer en sûreté avec ses trésors. Camillo, qui veut se défendre, prend bientôt, par sa force morale, un tel empire dans la forteresse, qu'il devient commandant de fait. Il n'a pu réunir qu'une douzaine de braves, mais cela lui suffit pour tenir en respect cette foule de lâches. Galaziano négocie secrètement avec les Turcs, et profite du moment où la faim se fait sentir pour exciter une émeute contre Camillo, qui veut, dit-il, sacrifier toute la population de l'île à sa propre femme que demande le pacha assiégeant. A cette seule condition, dit Galaziano, nous sommes tous libres. Camillo en impose quelque temps à la multitude, mais voyant qu'il ne peut plus

espérer de secours, il empoisonne sa femme et ses enfans. Il apprend bientôt après qu'il eût pu les sauver par des issues souterraines. Désespéré, il se fait tuer dans une sortie avec ses braves.

L'idée principale de ce roman était belle et dramatique, si elle eût été fécondée par une main habile; les détails interminables ne sont que les lieux communs qui traînent depuis dix ans dans tous les romans de moyen-âge. Nous avons ici les personnages obligés du nain, de l'alchimiste, du moine pervers, dont l'auteur protestant a fait un bouc émissaire du christianisme, puis un accapareur, de lâches assassins, un saint prêtre, un fou qui a autant de sens que celui du roi Lear; enfin la foule avec ses milles lazzis, coulés, comme toujours, dans le moule que Walter Scott avait emprunté à Shakspeare. Le style est diffus; les réflexions, traînantes et naïvement vides, ne sont soutenues par aucune poésie; le défaut d'idées n'est suppléé que par un luxe de mots et d'effets du plus mauvais goût; ajoutez à cela de l'érudition de toutes mains et la connaissance des hommes par les livres. Et pourtant la situation principale est souvent d'un vif intérêt: c'est grand dommage pour l'auteur qu'on ne puisse apprendre à être poète.

URANIA, almanach pour l'année 1833. Lepzig.

Voici venir la littérature de nouvel an, littérature estimée chez nos voisins, attendue par les dames avec impatience, et qui ne se borne pas à mettre le génie et l'esprit en gravures, comme on le fait à cette époque chez nous et en Angleterre. Nous ne disons pas pour cela que les *Keepsake* et *Taschenbücher* d'outre-Rhin aient très grande valeur, mais on leur en attribue, et c'est déjà beaucoup. D'ailleurs plusieurs de ces recueils ne publient pas de petits vers, et c'est un avantage immense. Et puis, les gravures sont rarement faites pour soutenir les contes et nouvelles, ce qui force les écrivains à ne compter que sur eux-mêmes. Tant il y a que tous les auteurs de quelque renom passent par là, et personne ne s'imagine qu'ils dérogent plus que M. de Boufflers, dans notre bon temps des almanachs des Muses, des Dames, du Parnasse, d'Apollon, etc., etc. L'*Urania* est distinguée depuis long-temps dans cette littérature annuelle; c'est le recueil privilégié de M. Tieck, dont la nouvelle est de fondation. Toutes les autres y peuvent manquer, à l'exception de celle-là. M. Tieck pourrait poétiquement compter ses années, non par été ou par hiver, mais par *Urania*. Il fut un temps où ce conte était remarquable, temps que nous avons peine à nous rappeler. Cette année, M. Tieck, mieux avisé que naguère, a repris son vieux dada, l'éternelle haquenée blanche de la princesse féerique; c'est toujours la

même chose, si vous voulez, mais c'est là qu'il réussit le mieux; donc il a fait avec bonheur promener dans les vallées, danser sur les montagnes et sous les montagnes, les sylphes, les gnomes, les belles fées, les beaux génies. Il leur a tissu des robes d'or, d'azur et de soleil couchant; il les a suspendus aux calices des fleurs, bercés dans le souffle des zéphirs, endormis dans les parfums éthérés, dans les vibrations des harmonies célestes; et pour l'encouragement des imaginations rêveuses auxquelles le monde réel ne suffit pas, il a fait passer roi de ce monde fantastique, un jeune échappé de château, un mortel coureur de fortune poétique, lequel, en rencontrant le cortége de la belle fée Titania, lui saute hardiment au cou, ce qui suffit pour devenir Oberon. On ne peut conquérir à meilleur marché la plus belle des épouses, la souveraineté des intelligences, la science universelle et une immortalité d'un millier d'années. Les fonctions de ce roi parvenu, dieu viager, consistent uniquement à présider à a poésie de l'univers; il s'acquitte du métier en dieu qui avait une vocation décidée. La terre n'a pas eu depuis mille ans d'autres poètes que de sa main. Tous ceux qu'il a voulu privilégier, il les a embrassés. Pour peupler son conservatoire de poètes, il a parcouru toute l'Europe, embrassant Dante, Pétrarque, Arioste, Shakspeare, Cervantes, Gottfried de Strasbourg, Schiller, Gœthe et M. Tieck : mais il a dédaigné d'entrer en France, qui ne lui offrait pas de sujets, apparemment. C'est bien injuste à Mme Titania d'avoir fait dieu de la poésie un Allemand partial qui se décide par les mouvemens haineux d'une nationalité étroite. Ce n'était pas assez pour nos pauvres grands hommes d'avoir à lutter contre une langue peu poétique, il leur a fallu se passer même de poésie. Eh bien! vraiment, nous n'en voulons pas à M. Tieck, quelque désolant que cela soit pour nous. Son conte est joli, très attrayant. Nous n'examinerons pas si les couleurs qu'il prodigue à pleines mains, ne lui sont pas fournies gratuitement par la magnificence inépuisable de la langue allemande, riche palette également à la disposition du premier venu, comme des gens sans idées nous le prouvent tous les jours. Il nous suffit qu'il fasse de chaque feuille d'arbre de la vallée enchantée une langue de rossignol, que sa lumière ternisse notre soleil, que ses murmures aériens donnent aux mortels privilégiés de délicieux tintemens d'oreilles. A lui tout ce mérite, nous n'en voulons rien rabattre, quoiqu'on l'accuse de surfaire à l'aide de grands mots harmonieux. Mais nous le supplierons de ne pas faire de comique, car il paraît que ce n'est pas de la poésie, puisque Oberon n'a pas embrassé Molière. Que M. Tieck abandonne le comique aux malheureux Français déshérités de poésie, et qu'il ne risque pas de rester au-dessous de gens aussi prosaïques. Qu'il lui suffise, à lui et aux

gens de son école, de ne pas comprendre Molière, et qu'il ne se compromette pas dans une lutte où il ne recueillerait que désagrémens. Car M. Tieck ne s'est pas borné à son conte fantastique: il en a fait un vieux manuscrit retrouvé, comme chez tous les hommes d'imagination, par un personnage bien ridicule qu'il a jeté au milieu du prosaïsme du ménage. Il y a là une certaine histoire de beurre qui est bien la plus dégoûtante platitude que vous puissiez supposer. Après quoi, M. Tieck parle un instant de la France pour déclarer immorale toute notre littérature actuelle; et il cite des noms de manière à prouver qu'il ne sait ce dont il est question. Nous ne lui en ferons pas un crime, car il n'est pas à l'étranger le seul qui apprécie mal la France. Si nous jugions ainsi nos voisins, il n'y aurait pas assez de voix contre l'ignorance et la fatuité françaises. Au surplus M. Tieck n'est plus d'âge à nous comprendre; de nouvelles générations s'avancent en Allemagne, auxquelles une sociabilité modifiée, un mouvement d'assimilation européenne, donnent la véritable intelligence de notre époque. Ces jeunes hommes viennent à nous, et nous allons à eux. En attendant le moment de la fusion, c'est par eux que nous voulons être entendus, par eux que nous voulons être jugés.

Après cette nouvelle vient un *Voyage dans les Abruzzes*, fragment, par l'auteur de *Scipio Cicala* et du *Siège du château de Gozzo*. Ce morceau paraît être une étude d'après nature: l'auteur, qui était sur un terrain de prédilection, a été beaucoup plus heureux que dans son dernier roman. Ses personnages sont un peu plus naturels, à l'exception de son soldat anachorète qui n'est qu'un mannequin de bravoure. En général, le paysage et les incidens qui tiennent à la nature du pays sont *bien-venus*, comme disent les peintres. Il est possible que les défauts actuels de cet écrivain ne tiennent, pour la plupart, qu'à l'inexpérience. Ce volume se termine par *les Alchimistes*, nouvelle par le baron de Sternberg. C'est une nouvelle de baron qui n'est ni meilleure ni pire que celles de beaucoup de nos conteurs de profession, auxquels le plus grand don conféré par le dieu de poésie est le don de roture.

HISTORISCHES TASCHENBUCH, etc. (*Manuel historique pour* 1835), publié par F. de Raumer. 1 vol. Leipzig.

Encore de la littérature annuelle, mais celle-ci est tout autre chose. Nous croyons qu'un essai de ce genre a été fait chez nous : pour le moment, nous n'en connaissons pas l'existence. Aujourd'hui que les études ont pris un notable accroissement, et que le goût de pareils travaux est passablement répandu, un semblable recueil de mémoires historiques,

publié par un homme qui aurait un nom dans la science, obtiendrait sans doute du succès ; mais il faudrait, avant tout, que le savant, qui consentirait à s'en rendre le garant, fût un centre, une autorité assez forte pour résister aux exigences des médiocrités, et à qui personne n'eût à demander compte de ses choix ni de ses exclusions. Autrement, le volume deviendrait bientôt le pis-aller de gens auprès desquels un homme de mérite ne voudrait pas se compromettre.

M. de Raumer, qui prête son nom au *Manuel* en question, est avantageusement connu dans un certain monde comme historien. Il l'a été encore plus, il y a quelques années, comme censeur royal de Prusse ; mais censeur révolté contre l'autorité de sa corporation, censeur quasi-libéral, quasi-indépendant. Il y eut grande rumeur, puis enquête, puis l'affaire traîna avec une longueur tellement allemande, que nous ne savons plus ce qu'il en advint.

Le principal est que le censeur prussien ne censure pas rigoureusement les mémoires qu'il édite, et qu'il fait imprimer fort sagement à Leipzig. Le premier des mémoires du volume de 1835 est une bonne et mâle composition. Le sujet, *la Guerre des bourgmestres*, est plein d'intérêt et profondément attachant. L'auteur, M. Barthold, a entrepris de mettre en lumière un des coins négligés de ce vaste et magnifique tableau du XVIe siècle, et surtout la figure du plébéien Wüllenweber auquel il n'a manqué peut-être qu'une patrie plus étendue pour devenir un très grand homme. Quand la réforme de Luther commença à gagner le nord de l'Allemagne, les patriciens qui gouvernaient alors la république marchande de Lübeck, pressentant vaguement tout ce que cette doctrine renfermait de démocratie et de liberté, ne négligèrent rien pour l'étouffer. Le peuple gémissait sur la perte des prédications protestantes qui étaient déjà devenues un besoin pour lui ; mais habitué à respecter le pouvoir des chevaliers, il n'osait rien entreprendre contre eux. Peu à peu cependant la commune de Lübeck profita des demandes d'impôts que faisait le gouvernement aristocratique pour lui arracher le rappel des prédicateurs exilés et l'augmentation du comité de la commune. Le peuple se fit alors entendre. Au milieu de lui parut Jürgen Wüllenweber qu'on sait seulement avoir été un marchand obscur. Utilisant habilement le réveil de la force populaire, il arriva en peu de temps à mener la démocratie à la conquête du pouvoir. Les gentillâtres cédèrent, mais on exigea davantage. Le bourgmestre s'enfuit. Le peuple, par la voix de Wüllenweber, demanda au noble conseil compte de cettre défection. On arrêta les conseillers et les sénateurs, et le conseil fut complété par des plébéiens ; en moins d'un an, la constitution de Lübeck était devenue toute démocratique, et les gentils-

hommes avaient fait place aux hommes du peuple, commandés par Wüllenweber. Ils furent réduits à aller mendier la colère de l'empereur, qui ordonna inutilement le rétablissement de l'ancien ordre de choses à Lübeck. La riche et orgueilleuse cité se moqua des menaces de Charles-Quint, et son exemple profita aux autres villes anséatiques.

Dès ce moment, la fortune de Wüllenweber ne cessa de croître, et il ne cessa de travailler au bonheur et à la gloire de sa ville natale. Dictateur ou plénipotentiaire, il eut toujours présent à l'esprit l'intérêt de la patrie, et poursuivit le gigantesque projet de former dans le nord une ligue d'états libres dont la puissante Lübeck eût été le chef. Peut-être, si les circonstances n'eussent point été infidèles à ses prévisions, verrions-nous aujourd'hui une république à la place de la Prusse qui a dévoré plusieurs petites républiques anséatiques, et Napoléon eût-il trouvé tout affaiblie la puissance impériale de l'Autriche que cette confédération devait contrebalancer.

A cette époque du moins, si Lübeck ne donnait pas précisément de couronnes, elle aidait à les prendre, et celles de Danemarck et de Suède ne furent véritablement conquises que par le secours des soldats et des marins payés par elle. Gustave Erikson, fugitif, avait trouvé à Lübeck la plus noble hospitalité au temps de la persécution, et des flottes et de l'argent pour s'ouvrir le chemin de Stockholm. Frédéric Ier ne fut certain de son affermissement sur le trône de Copenhague, que lorsque les vaisseaux de Lübeck lui eurent renvoyé de la Norwége son compétiteur Christiern II, qu'il put, au mépris des capitulations, enfermer dans la prison de Sonderbourg. Les deux rois ne se souvinrent des services de la république marchande que le temps nécessaire pour n'en plus avoir besoin. Au moment du danger, Frédéric avait promis aux Lübeckois de fermer le passage du Sund aux Hollandais, leurs rivaux de commerce, qui avaient fourni des secours à Christiern; mais à peine les fenêtres de la prison avaient-elles été murées sur celui-ci que déjà Frédéric manquait de parole à ses alliés, à ses bienfaiteurs. Il fit en effet un traité de commerce avec les Pays-Bas, leur rendit les vaisseaux capturés par les Lübeckois, et ne répondit aux représentations de ces derniers que par des reproches.

Il mourut bientôt après. La noblesse et le clergé de Danemarck ne purent s'accorder sur le choix de son successeur, parce que les évêques voulaient écarter du trône son fils aîné Christian, imbu des doctrines luthériennes. Les deux ordres convinrent donc de remettre à quinze mois plus tard l'élection du roi, et s'entendirent d'autant plus facilement, que chacun gagnait le temps nécessaire pour organiser ses intrigues, et trouvait

en outre l'occasion d'exercer pendant ce temps une portion notable de souveraineté.

L'interrègne, une fois décrété au profit de toutes ces ambitions honteuses, on donna enfin audience aux ambassadeurs que Lübeck avait envoyés pour se plaindre de la violation des traités. Wüllenweber parla, et ses réclamations embarrassèrent ce gouvernement provisoire qui parvint pourtant à donner une réponse évasive. Cependant Gustave Wasa n'avait pas montré moins d'ingratitude à l'égard de Lübeck. Il avait fait un traité de commerce avec la cour de Bruxelles. Les Lübeckois voulurent lui donner une lecon en saisissant chez eux, comme gages de créances arriérées, des vaisseaux frétés pour le compte de Gustave. Celui-ci usa de représailles, en disant, pour affaiblir le reproche d'ingratitude, que les services rendus à sa personne, par les gens de Lübeck, ne l'avaient été que dans leur propre intérêt.

Wüllenweber, apprenant ces évènemens à Copenhague, paraît avoir dit que sa ville pourrait bientôt faire descendre du trône un roi qu'elle seule avait pu y faire monter. Toujours est-il qu'il conçut alors le plan hardi de s'attaquer à toute la royauté du Nord, et d'employer pour son projet les élémens révolutionnaires que son œil d'aigle apercevait déjà de toutes parts. En effet, le clergé catholique, dont la noblesse danoise avait besoin, avait obtenu l'oppression et la persécution des ministres luthériens. On allait même à Copenhague condamner à l'exil un prédicateur vénéré, si une émeute populaire, queWüllenweber ne manqua pas de faire soutenir par les équipages de ses vaisseaux, n'avait commandé la modération. De son côté, la noblesse exploitait largement l'interrègne, et affermissait sa tyrannie. Le peuple danois, blessé dans ses croyances et dans ses intérêts, se rappelait la cruelle guerre des paysans en Souabe, et n'attendait qu'un signal pour les imiter. Ce signal, Wüllenweber entreprit de le donner, de le donner au profit des doctrines de liberté religieuse et politique, au profit de la démocratie et des villes libres, contre l'aristocratie du glaive et de l'encensoir.

La Suède, quoique placée dans des circonstances moins critiques que le Danemarck, offrait pourtant aussi à Wüllenweber de grands élémens de fermentation dont il pouvait tirer parti. Le roi de la noblesse ne plaisait pas aux bourgeois et aux paysans, aux partisans de la vieille église pas plus qu'à ceux de la nouvelle. Les bourgeois de Stockholm, surtout les Allemands, auraient échangé volontiers l'éclat de leur résidence royale contre leur admission dans la Hanse, et ne répugnaient nullement à dés innovations hardies. Lübeck était rempli de mécontens Suédois, parmi lesquels on remarquait le beau-frère de Gustave. Le roi, rompant ouver-

tement avec cette république, avait ouvert aux Hollandais, qui combattaient leur rivale, un refuge dans ses ports : le Danemarck allait évidemment en faire autant. Il fallait que Lübeck se résignât à l'humiliation ou tentât un coup hardi : Wüllenweber se décida pour la guerre avec la Hollande, le roi de Suède et le gouvernement de Danemarck.

Cette guerre, il fallait la faire faire. Wüllenweber trouva des condottieri, et comme le siècle avait encore foi à la vocation militaire des chevaliers, ce furent de nobles aventuriers, des condottieri princes, qu'il lança sur le Danemarck, pour commencer. Christophe d'Oldenbourg, cousin du roi captif Christiern, se laissa enrôler le premier. Prince pauvre, d'ailleurs homme de cœur et d'esprit, brave et aimable chevalier, zélé protestant, savant docteur, aimant également la guerre, les femmes et les livres, il était ce qu'il fallait pour donner à l'entreprise le lustre nécessaire. Il ramassa, avec l'argent de Lübeck, une armée raisonnable, somma Christian, duc héréditaire de Holstein et de Schleswig, prétendant au trône de Danemarck comme fils aîné de Frédéric, de délivrer Christiern, au nom duquel devait se faire la guerre, et sur le refus de Christian, ravagea ses duchés, uniquement pour appeler sur ce point les forces danoises alliées, puis s'embarquant, alla commencer par la Seelande la conquête du Danemarck.

Wüllenweber lui avait préparé les voies : les bourgmestres influens de Copenhague et de Malmoë, chauds protestans et peu amis de la noblesse, avaient été attirés par lui dans cette croisade démocratique, dont ils ignoraient toute la portée. Ils suffisaient d'ailleurs à Wüllenweber, qui voyait bien qu'on ne pouvait demander pour le moment rien de plus que l'affaiblissement de la royauté, l'abaissement de la noblesse, et l'avénement du peuple. Christophe d'Oldenbourg, trouvant les provinces travaillées par les deux bourgmestres, fit de rapides progrès, s'établit dans la capitale, et s'empara de presque tout le Danemarck, avec ses auxiliaires, les paysans et les bourgeois, qu'il déchaînait contre les nobles et le clergé catholique. Les horreurs et les cruautés de toute espèce ne manquèrent pas à cette guerre, comme on peut bien le penser. Pourtant, aucune réaction ne s'annonçait pour arrêter ces triomphes, si un évènement imprévu, amené par les compatriotes mêmes de Wüllenweber, ne fût venu renverser les projets de cet homme de génie.

Christian, ne trouvant plus d'ennemis après le départ de Christophe d'Oldenbourg, était allé assiéger Lübeck, à laquelle il ne pouvait faire un mal bien décisif, quoiqu'il lui fît éprouver une gêne importune. C'était tout ce que pouvait demander le triumvirat des bourgmestres. Pendant ce temps, la révolution s'accomplissait presque sans obstacle en Dane-

marck, et faisait déjà frémir le peuple de Suède. Les gens de Lübeck, accoutumés à payer la guerre, mais non à la supporter à leurs portes, ne purent y tenir, et firent la paix avec Christian. Celui-ci se trouvant libre de justifier par la conquête ses prétentions au trône de son père, entra en Danemarck, donna la main au roi de Suède, réunit autour de lui les forces de la noblesse, et les affaires changèrent bientôt de face. Trop faibles pour résister à cette triple alliance, les champions de la démocratie reperdirent presque tout le terrain qu'ils avaient gagné, et se trouvèrent réduits à la possession de deux villes. Ce fut en vain que Wüllenweber épuisa toutes les ressources de son génie, en vain qu'il envoya de nouveaux renforts, en vain qu'il suscita de nouveaux prétendans au trône, aventuriers pauvres, hardis et courageux; en vain qu'il excita l'ambition de François Ier et de Henri VIII; en vain qu'il ameuta toutes les rivalités, toutes les jalousies secrètes de l'Europe: ses généraux, cernés dans un petit coin du nord, durent succomber, et son projet plein d'avenir, cet édifice admirable de hardiesse et de prévision, croula parce que le peuple de Lübeck n'avait pu soutenir que ses jardins fussent ravagés. C'était moins que le caillou dans l'urètre de Cromwell.

Les patriciens de Lübeck profitèrent de ces événemens pour enlever à Wüllenweber la faveur de la foule inconstante. En peu de temps toutes ses conquêtes au profit du peuple furent perdues à Lübeck comme elles l'avaient été en Danemarck, et le ci-devant dictateur fut forcé de se démettre de ses fonctions de bourgmestre. Arrêté pendant un voyage, par un ministre de paix, par l'archevêque de Bremen, il fut livré à Henri-le-Jeune, duc de Brunswick, Henri, cruel champion du catholicisme, espèce d'inquisiteur couronné, qui argumentait en face de l'échafaud avec ses victimes, à la grande édification du bourreau. L'aristocratie de Lübeck, heureuse de régner dans une patrie humiliée et ruinée à toujours, loin de réclamer son grand concitoyen, n'eut pas honte de presser son jugement auprès du prince incompétent; elle envoya même des délégués pour la représenter au procès. Quand Wüllenweber, auquel les tortures secrètes avaient arraché l'aveu de crimes imaginaires et ridicules, vit arriver la procédure au grand jour, il rétracta ses aveux et demanda noblement pardon à ceux qu'il avait compromis. « Nous ne t'accordons pas ta rétractation » (*wir sind deines Widerrufs nicht gestœndig*), s'écrièrent les délégués de Lübeck, et ils conclurent à ce que le bourreau, qui était présent, écartelât sans désemparer le digne plébéien qui avait voulu faire d'eux les souverains du nord. Le duc Henri se montra moins cruel qu'eux, et il accorda une mort *passable* (*einen ziemlichen Tod*). Jürgen Wüllenweber ne fut écartelé qu'après avoir été décapité.

M. Barthold, qui a réuni avec une ardente sympathie tous les élémens de cette belle histoire, n'a pas renoncé pourtant à l'impartialité, et il stygmatise plus d'une fois les honteux excès de la populace, comme il rend hommage à tous les nobles caractères, même parmi les patriciens. Son style est digne et ferme : mais en faisant de louables efforts pour éviter les interminables longueurs de la prose allemande, il tombe quelquefois dans l'obscurité de la concision.

Nous nous sommes arrêtés long-temps sur ce Mémoire qui est le plus important des trois que contient le volume. Le second, dont M. Voigt est l'auteur, présente un tableau assez curieux, quoique incomplet, de la vie privée des princes allemands au XVIe siècle. Ce serait une si bonne fortune pour les faiseurs de romans moyen-âge, que nous regrettons presque de la leur avoir indiquée. Le troisième traite de l'état des hommes et des mœurs en Islande avant l'introduction du christianisme. L'auteur est le docteur Leo, qui fait quelquefois des réflexions incroyables et surtout bien longues.

RAHEL, EIN ANDENKEN FUR IHRE FREUNDE (*Rahel, souvenir adressé à ses amis*). 3 vol., Berlin.

Qui a été à Berlin sans connaître Mme Varnhagen de Ense, sans entendre au moins beaucoup parler d'elle? Cette dame fut presque un phénomène en Allemagne, où la sociabilité reçue semblait jusqu'alors refuser aux femmes une activité et une influence que Mme Varnhagen s'appropria de la manière la plus remarquable. Elle eut un salon qui n'offrit rien d'analogue à l'hôtel de Rambouillet et aux réunions de Mmes Geoffrin et du Deffant. Douée de presque toutes les qualités de l'esprit, liée avec les notabilités intellectuelles de l'Europe, elle n'eut rien de commun avec le pédantisme et la prétention de Mme de Staël. Sa maison pouvait être quelquefois à son insu un bureau d'esprit; mais c'était, avant tout, un bureau d'affectueuse amabilité et de bon goût. Comment décrire à Paris cette originale personnalité de Mme Varnhagen, femme spirituelle, modifiée par la sensibilité allemande, faisant servir l'instruction à favoriser ses élans d'imagination capricieuse, pouvant être vaine, vaine d'elle et de son époux, et n'étant jamais que bonne? Que les Français imaginent le caractère de femme le plus curieux pour leurs idées habituelles, il leur restera encore à le teindre de cette couleur particulière à l'Allemagne. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elle, c'est que, pouvant prétendre à la gloire littéraire, elle n'a laissé, comme titre au souvenir de ses contemporains, que ses lettres, témoignages de piquante sympathie, réunies

par son époux dans le recueil que nous avons sous les yeux. Cette originale succession devant être l'objet d'un travail spécial dans la *Revue des Deux Mondes*, nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à cette incomplète appréciation.

UEBER DEN BEGRIFF DES ORGANISMUS, etc. (*De l'idée de l'organisme comme fait dominant et général dans les trois règnes de la nature*), mémoire lu à la réunion des naturalistes allemands en 1834, par le docteur Lindner. Stuttgart.

Cette brochure est moins un Mémoire scientifique, comme semblerait le faire croire le lieu où elle a été lue, qu'une opinion philosophique, le germe d'un système, une de ces idées tout d'une pièce qu'enfante sans se lasser la méditation allemande. Comme on le peut entrevoir par le titre, M. Lindner prétend que la terre a un organisme vivant, agissant, dont l'action continue concourt avec l'organisme général de l'univers dont il n'est qu'une partie, et que cet organisme général, qui se révèle dans les actes des créatures, dans la succession des événemens historiques, conduit la création entière à un but que nous ne pouvons connaître. On sent que notre analyse ne peut aller plus loin, d'autant plus que M. Lindner prend le ton noble et inspiré de l'hiérophante plus souvent que la méthode pratique et démonstrative du savant. C'est une grande et poétique idée qu'il faut suivre tout entière dans le mémoire original.

A. SP.

HISTOIRE

POLITIQUE

DU MOIS.

Toutes les époques politiques sont dominées par certaines formules, par des mots jetés aux masses. Les assemblées délibérantes ont presse surtout que l'on définisse ainsi une situation, car alors autour de cette définition s ouvent hasardée, bizarre même, se rallient les esprit paresseux, les hommes qui ne veulent pas se donner la peine de réfléchir et d'agir, et ceux-là sont la majorité.

Suivez le gouvernement et les chambres depuis quinze ans; les intérêts de la société ont été oubliés pour des besoins, des idées factices et passagères. Un ministre venait à la tribune et vous disait en commençant une session : *Il faut faire de la religion*; l'année suivante : *Il faut faire de la monarchie.* Aujourd'hui le mot d'ordre a changé, mais la pensée reste la même; un ministre est aussi monté à la tribune et nous a dit : *Il faut faire de la résistance.* Cette phrase résume parfaitement la situation singulière que la royauté de juillet s'est faite. Aussi la majorité, jusque-là incertaine, morcelée en mille systèmes, brisée en petites fractions, s'est-elle groupée fièrement autour de *la résistance.* C'est que ce mot

flatte les esprits poltrons; ne résiste pas qui veut : résister suppose une force; on se drappe à l'antique; qu'il est beau de s'entendre dire dans les centres : nous résistons! combien cette position fortement colorée plaît aux ames faibles et tremblantes! c'est du rouge jeté sur des faces pâles et livides. M. Thiers a compris les bancs ministériels; il a donné une conscience à des opinions intéressées, un prétexte honorable à des votes complaisans, une mission sociale à des fonctionnaires passifs et muets.

Le voilà donc ce parti qui résiste; et à quoi, je vous le demande? A la révolution qui est le principe même du gouvernement; au progrès qui est dans sa destinée; au mouvement naturel des opinions, à cette effervescence généreuse des esprits que le système représentatif favorise! Vous résistez! et à quoi? Aux passions mauvaises, selon l'expression de M. Guizot! Mais ce mot est bien vague; les centres vont l'interpréter à leur guise : empêcher l'amoindrissement d'un budget, c'est une résistance; on est bien venu à bout de réprimer l'émeute des rues, pourquoi ne comprimerait-on pas l'*émeute des économies*? Puis arrêter la presse, toutes les améliorations sociales que le pacte fondamental faisait espérer et que le pays désire, n'est-ce pas de la résistance encore?

Jusqu'ici les têtes politiques bien organisées croyaient que la condition naturelle de la société, c'était le progrès; que dans ce monde la destinée de l'humanité pensante était ce *marche en avant* de l'esprit, haute vocation de l'avenir auquel les peuples sont appelés. Point du tout; les facultés intellectuelles, la puissance de la parole, la force des gouvernemens, doivent se réunir pour résister. Voulez-vous bien mériter du pays? résistez donc, M. Thiers vous l'a dit; posez-vous à la manière de M. Viennet et de M. Salvandy; offrez-vous comme des martyrs aux fureurs populaires, prêt à donner votre tête à qui ne la demande point; ôtez la faux au temps, arrêtez le mouvement des générations, les feux de la civilisation et de la vie, et alors vous serez digne de ce système proclamé comme le plus noble fruit de la révolution de juillet!

Mais en tout ceci il y a au moins un résultat obtenu, c'est que le ministère et la majorité qui s'y est si bien associée, ont pris couleur, se sont rangés autour d'une devise. Il vaut mieux une formule mauvaise que l'absence ou l'incertitude de toute formule; un système, c'est quelque chose lorsqu'on peut l'analyser dans la naïveté de son expression intime; nous savons ce que l'on veut et où l'on va : l'examen sera plus facile.

LE MINISTÈRE.

Il n'y a point de crise ministérielle encore; mais il y a dans l'atmosphère du cabinet je ne sais quel nuage noir et lointain qui pourrait bien

éclater en orage. Voudrait-on bien nous dire quel a été le résultat d'une certaine note présentée au roi par le maréchal Mortier? Pourrait-on nous expliquer le motif de la correspondance privée et si active qui se poursuit en ce moment entre Louis-Philippe et le maréchal duc de Dalmatie, correspondance protégée sous main par M. Thiers? Si l'impuissance du maréchal Mortier, son état maladif, ne lui permettent pas de garder un double ministère et la grande chancellerie de la légion-d'honneur, il faudra bien le remplacer. Le maréchal Mortier est homme d'honneur et de pudeur, il sent tout le ridicule du rôle qu'il joue et à la tribune et dans les bureaux de la guerre. Il a pu se prêter à une office de bon serviteur de la couronne, mais il ne veut pas faire rougir la fin d'une vie qui ne fut pas sans gloire.

Cependant, tel qu'il est aujourd'hui placé, le ministère, je le crois, à moins d'une crise imminente à l'extérieur, traversera la session. Pour le juger ainsi, je n'examine point la majorité qui le soutient, car cette majorité il la doit à des causes étrangères à lui-même; il faut peser surtout la situation des esprits et l'état de l'opinion. Ce qui a spécialement fortifié la combinaison ministérielle d'aujourd'hui, c'est le spectacle que les dernières tourmentes du cabinet ont offert; on se blase facilement en France; autrefois un changement ministériel était une émotion, soulevait une curiosité soudaine, un intérêt désireux de juger les résultats d'un nouvel arrangement de cabinet; ces émotions sont aujourd'hui usées; il y a fatigue de ces petites révolutions de coulisses où s'agitent les acteurs parlementaires; le pays est indifférent aux noms propres; il ne s'inquiète que de son repos; il en était venu à ce point, dans les quinze jours de la crise ministérielle, qu'on se demandait chaque soir avec moins d'intérêt que pour un mime d'un théâtre des boulevards : « Eh bien! quel ministre avons-nous pour demain matin? »

Dans cette lassitude des esprits, dans cette indifférence profonde pour toute combinaison de cabinet, le public se dit : « Puisque ceux-là y sont, qu'ils y restent; qui sait? s'il y avait encore un changement, cela dérangerait les étrennes du jour de l'an et le plaisir du carnaval. » Nous voulons le repos à tout prix, comme la paix en Europe; la chambre partage cette conviction avec le pays; elle craint de déranger quelque chose à l'édifice gouvernemental; elle a peur du bruit, elle a horreur de tout changement, d'une modification de choses ou d'hommes.

D'ailleurs, pour qu'un ministère neuf remplace une administration usée, pour qu'il rallie autour de lui d'avance une majorité naturelle et compacte, il est essentiel qu'il se trouve des hommes qui veuillent officiellement le pouvoir, et osent le dire haut. En Angleterre, pays

où se nuancent si bien les différentes opinions des chambres, chaque parti a ses ministres tout trouvés qu'il pousse aux affaires dès que ce parti triomphe. Mais, en France, causez avec les trois hommes plus spécialement indiqués pour servir de base aux élémens d'un cabinet nouveau, que vous répondent-ils? « Nous ne voulons pas du ministère: le jour le plus malheureux de notre vie sera celui où nous serons ministres. » Est-ce là le véritable langage d'hommes politiques appelés à une destinée parlementaire? J'aime à croire que ce langage n'est pas sincère; que ce sont là des mots de convention dans la bouche de ceux-là même qui soupirent après le pouvoir dans leurs rêves d'or. Le langage d'un homme politique qui aspire à diriger le pays, ne doit pas être ce larmoiement sur les misères de l'autorité, et le dégoût des affaires publiques. Si l'on veut renoncer à un rôle, eh bien! qu'on se retire et qu'on ne soit pas un obstacle à ceux qui veulent le jouer. Est-ce qu'on a jamais entendu dire au duc de Wellington, à M. Peel, à lord Grey et à lord Durham même : « Nous ne voulons pas être ministres? » Seulement il se font un système, l'adoptent, le proclament; puis, si ce système triomphe, ils s'en déclarent les organes et les défenseurs au pouvoir. La fausse position que se sont faite certains noms du tiers-parti est une des grandes causes de la force et de la durée du ministère actuel; ces noms s'usent tous les jours. Chaque instant, chaque vote enlève quelque chose à leur puissance parlementaire. Ils étaient seuls indiqués; maintenant le public cesse de s'intéresser à eux. Qui sait? peut-être demain, il les tournera en ridicule. En politique, il est une chose terrible, c'est l'oubli; quand le public ne s'inquiète plus d'un homme, ou qu'il en parle en souriant, c'en est fait de sa vie politique. Et que lui importe que M. Molé aille chaque soir au château briller par le bon goût de sa conversation et l'éclat de ses manières? que lui importe que M. Dupin compte et recompte, publie et proclame les noms des hommes qui viennent dans ses salons, et les plus petites actions de sa vie privée? Tout cela ne crée pas cette puissance d'opinion qui seule vous indique au pouvoir. M. Molé ne cessera pas sans doute d'être l'expression d'une société élégante; M. Dupin conservera toujours cette mordante supériorité de tribune, bourgeoisement caustique; mais ils cesseront d'être les pivots et le fondement d'une combinaison ministérielle, qui meurt avant même d'avoir été conçue.

C'est cette impuissance dans ses adversaires qui maintient le pouvoir aux mains du ministère actuel; ce ministère a subi lui-même une transformation intérieure d'une haute importance. Toute crise à laquelle un conseil échappe a pour effet d'en resserrer les parties et d'opérer une fusion plus parfaite d'opinions et de nuances; il est évident que le ministère Guizot

et Thiers, ayant péri par les divisions intérieures, doit avoir compris qu'il faut aujourd'hui serrer les rangs, et ne plus se laisser miner par les mêmes causes de destruction. De là résultent de plus grandes et de plus nombreuses concessions réciproques; on s'est promis de vivre en paix, de ne plus troubler désormais l'harmonie du pouvoir constitutionnel, et pour cela on a fait des sacrifices incroyables. Qui aurait jamais pensé, par exemple, que M. Persil, le dénonciateur de ses collègues, M. Persil qui les avait flétris de toutes sortes d'épithètes injurieuses dans sa conférence du 8 novembre au soir avec M. Dupin, M. Persil, l'ennemi ardent des doctrinaires, l'homme si indigné de ce qui s'était passé au dîner des affaires étrangères, siégerait en face de l'amiral de Rigny, dont la rude franchise de mer s'était manifestée en refusant de presser la main du révélateur des secrets domestiques? Tout cela vit momentanément en communauté; la force des choses les y oblige; tous savent qu'au premier craquement le cabinet se morcellerait. Je prends même la supposition la plus grave pour le ministère, l'avénement du maréchal Soult à la présidence. Ce serait, certes, une humiliation bien grande, de voir revenir à leur tête l'homme qu'ils ont supplié le roi de renvoyer, le collègue qu'ils ont *chassé*, pour nous servir de l'expression même du monarque! Eh bien! on le subirait encore; on ne rougirait pas de presser ces mains dures et calleuses, qui menacèrent la large figure allemande d'un des membres du conseil.

Toutefois, dans ce cabinet si résigné, chacun conserve ses ressentimens particuliers et ses affections de personnes. Jusqu'ici le conseil se divise en majorité et minorité; le maréchal Mortier et M. Persil ont plus de sympathies pour M. Thiers; MM. de Rigny, Humann et Duchâtel, pour M. Guizot. On cherche à effacer le plus possible les anciennes démarcations, et elles se représentent dans toutes les questions importantes de personnes ou de choses; les ministres s'efforcent de les atténuer aux yeux du roi, afin de faire croire à une parfaite union politique; mais en ce monde on ne renonce pas à soi de telle sorte que les antipathies personnelles n'éclatent à chaque instant. Prenez une difficulté de cabinet (et il en surgit plus d'une dans la durée des pouvoirs); maintenant jetez-la au milieu de ces hommes qui se disent si unis, et vous les verrez tous s'agiter, recommencer leurs intrigues individuelles, leur commérage de personnes : vous verrez encore M. Persil dénoncer ses collègues; M. Thiers trahir sous main M. Guizot pour M. Molé; M. Guizot imposer sa coterie aux affaires au détriment de la réputation et de l'honneur de M. Thiers. Tout cela s'est fait, tout cela se fera encore. Déjà le ministère a vu dans le conseil des dissidences accidentelles naître et se

développer, et nous poserons cette question au ministère : « que s'est-il passé sur le projet de dissolution de l'École Polytechnique ? » Sans doute il ne s'agira d'abord que de majorité et de minorité, accident inévitable dans toute délibération politique ; mais en se perpétuant, ces majorités et ces minorités deviennent des nuances hostiles qui luttent et se prennent corps à corps jusqu'à ce que les crises décisives arrivent.

Louis-Philippe connaît mieux que personne tous les tiraillemens de son cabinet ; ceux qui l'approchent aux Tuileries ont dû remarquer un nuage de tristesse sur ce front habituellement si expansif ; on voit que quelque chose l'importune et le blesse dans la constitution et la marche de son gouvernement. Le roi, comme tous les esprits éclairés, a l'instinct des choses ; de quelque manière qu'on envisage la dernière crise ministérielle, il n'en est pas moins vrai que Louis-Philippe a été en définitive forcé de céder ; la combinaison Guizot et Thiers s'est imposée comme une nécessité. Le système actuel plaît à la royauté, parce qu'il est en harmonie avec la pensée européenne de conservation et de répression qui forme la base exclusive du projet persévérant et fixe de Louis-Philippe ; mais les circonstances qui ont fait triompher la combinaison ministérielle sont présentes à sa mémoire. On peut dorer un joug, il n'en est pas moins pesant. L'Europe, qui avait eu jusqu'à la dernière crise du ministère une haute opinion de la capacité de Louis-Philippe, l'a perdue à l'aspect de ces incertitudes de sa pensée ; cette absence complète d'un gouvernement régulier a déconsidéré l'autorité du trône de juillet ; M. Bresson a pu écrire de Berlin la manière dont l'empereur de Russie et le roi de Prusse s'étaient exprimés sur cette impuissance d'une couronne de quatre ans pour trouver des ministres capables de la seconder. La combinaison Bassano a été principalement imputée au roi, et cette combinaison, il a été forcé de l'abandonner après quelques jours de durée. Cette opinion de l'Europe touche profondément Louis-Philippe ; après tant de sollicitudes et de sueurs, n'obtenir que ce résultat désespérant, c'est chose triste et déplorable ! Ensuite la couronne voit bien que les esprits s'aliènent à son gouvernement ; on a marché trop vite dans la désaffection ; on a secoué d'abord le parti républicain, puis l'opinion Laffitte, Mauguin, Odilon Barrot ; maintenant on a même jeté M. Dupin dans l'opposition. Où cela s'arrêtera-t-il ? Le système ministériel n'a plus qu'un seul journal important pour lui ; la presse l'attaque vigoureusement. Comme le roi a une très grande expérience d'avenir, il sait que, si la presse ne produit pas un résultat immédiat, elle mine, elle travaille les esprits. La dernière élection de M. Eusèbe Salverte l'a vivement préoccupé. A un an de distance, la bourgeoisie de Paris, les boutiquiers, cette garde nationale dont le roi a

cultivé si soigneusement les affections et l'appui, ont élu un des noms les plus avancés de l'opposition de gauche!

De la rue, l'opposition est montée aux salons, des salons au palais. N'est-il pas vrai que le prince royal formule des plaintes assez aigres, assez ouvertes contre le système doctrinaire? M. le duc d'Orléans avait particulièrement favorisé la formation du ministère Molé; il s'était mis en avant, avait engagé sa parole, et donné certaines assurances qu'il n'a pu tenir à cause de la rentrée du ministère actuel. L'avénement d'un cabinet auquel il eût puissamment contribué, aurait, pour ainsi dire, marqué les premiers pas du jeune prince dans la carrière royale : il y a de l'espérance lorsqu'on a devant soi une longue vie. L'intervention du duc d'Orléans dans les affaires publiques eût été un pas immense qu'on eût fait faire à la monarchie héréditaire de juillet. Il y a encore peu d'expérience et de capacité dans cette tête de vingt-trois ans; mais enfin un cabinet qui aurait tenu de lui un peu de confiance et de force, aurait pu l'associer avec précaution à ses actes; tout en restant constitutionnellement indépendant, le prince royal eût servi d'intermédiaire auprès de la couronne; il se serait rompu à ce travail politique qui seul peut préparer un nouveau règne. Tout marche autour de nous, les générations s'avancent dans un avenir de progrès; pourquoi les couronnes elles-mêmes ne se mettraient-elles pas en rapport d'études et de science de gouvernement avec le siècle éclatant de force et de lumières?

M. le duc d'Orléans, par cela seul que son œuvre a péri, et que son œuvre lui créait une grande position, a pris en désaffection le cabinet doctrinaire; le prince le subit, mais il l'aime moins encore que ne l'aime son père. Nous ne pourrons jamais croire que dans une jeune tête le mot de résistance puisse retentir bien fort, et ce mot de résistance n'est-il pas le principe du nouveau cabinet? Que les esprits fatigués de leur passé, glacés par l'âge et les tourmentes, se posent comme barrière aux mouvemens de la civilisation, cela se conçoit; mais demander à une intelligence toute neuve de prêter sa main pour repousser la chaleur et la vie de la génération à laquelle elle appartient, cela ne peut être.

On dira que, sous le système représentatif, peu importe à un cabinet d'avoir l'affection ou l'amitié d'un prince; que la seule question pour lui, c'est d'avoir la majorité, et que le ministère actuel l'a obtenue. Cela est exact, et nous voudrions de bon cœur que l'on arrivât à cette république intellectuelle où la royauté n'est qu'un nom, et l'action de la cour un accident inaperçu; mais puisque cela n'est pas, puisqu'il faudra peut-être encore les luttes et les sueurs d'une génération pour arriver à ce résultat, on doit dès-lors prendre les faits tels qu'ils sont. Or, la majorité qui sou-

tient le ministère actuel, n'est point systématiquement attachée à ses doctrines; elle se forme d'une multitude d'intérêts particuliers qui ont leur retentissement au château, et sur lesquels par réciprocité l'opinion du château influe : d'où il résulte qu'il n'est pas indifférent à un cabinet d'avoir pour lui la protection de ceux qui, plus ou moins directement, touchent à la couronne. Demandez aux ministres eux-mêmes si une grande partie de leurs difficultés ne viennent pas de leur position vis-à-vis le roi et le prince royal? Demandez-leur si la préoccupation royale pour la présidence du maréchal Soult, quoiqu'en définitive ils se résignassent à la subir, ne les inquiète pas vivement? Demandez-leur s'ils ne s'alarment pas de certaines audiences que Louis-Philippe ou le prince royal accordent à des noms hostiles au ministère? Oui, la vie de cour occupe aussi activement le cabinet que les sueurs parlementaires d'un commencement de session.

LA CHAMBRE DES PAIRS.

La chambre des pairs exerce dans l'état une double mission : elle est assemblée politique, elle est corps judiciaire. Jusqu'ici, dans la nouvelle session, elle n'a point paru comme portion de la législature; elle ne s'est montrée que comme tribunal. Comme toutes les distinctions subtiles qu'une constitution peut établir n'arrivent point jusqu'à l'application, les passions du corps politique s'infiltrent dans les arrêts de la cour judiciaire, ce qui fait la plus détestable institution de cette *cour des pairs* si solennellement réunie.

L'Angleterre! dira-t-on encore. En vérité, il devient trop trivial de rappeler que la plupart des institutions anglaises dérivent de la féodalité; qu'est-ce que la cour des pairs d'Angleterre, si ce n'est l'ancienne cour des barons hauts tenanciers, chargés de punir les crimes de félonie Grâce au ciel, le crime de félonie n'existe plus parmi nous; puisque nous n'avons plus de fiefs, il serait temps de ne plus avoir de hauts barons. Toute juridiction exceptionnelle a pour principe de s'étendre jusqu'aux délits ordinaires; ce qu'on n'a pas remarqué, c'est qu'avec l'institution de la cour des pairs, si étrangement entendue, il n'y a plus une seule personne libre, un seul journal à l'abri d'une suppression arbitraire; comme il n'y a rien qui définisse le crime contre la sûreté de l'état, je demande ce qui empêche le pouvoir de vous enlever sans cesse au jury, pour le moindre délit, et de vous renvoyer à la cour des pairs? Cette cour peut aussi trouver des délits d'offense dans les phrases les plus innocentes des journaux, elle a le pouvoir encore de les priver de la juridiction du jury, et de frapper la presse d'une interdiction indéfinie. Dès-lors à quoi bon les garanties?

Nous venons de voir cette juridiction s'exercer en deux circonstances sérieuses : le procès contre *le National*, et la procédure si bien nommée le *procès-monstre;* car lorsque l'histoire, détachée des petites passions contemporaines, aura à réfléchir et à planer sur le temps présent, elle pourra rappeler, avec une douloureuse indignation, qu'une assemblée législative fut obligée de voter des fonds afin de construire une salle assez vaste pour contenir les accusés dans un procès criminel. La plainte de M. Philippe de Ségur contre *le National* n'a point été concertée; elle a été la suite d'un de ces mouvemens intempestifs qui fermentent aujourd'hui dans certaines têtes de l'empire contre les progrès de la liberté au-dessus de leur intelligence. *Le National* avait rapporté un fait historique, un de ces faits terribles qui pèsent horriblement sur le passé d'une assemblée; or, voici dans quelle position se trouvait cette assemblée par rapport au fait dénoncé :

Pairs ayant voté la mort du maréchal Ney existant encore dans la chambre, absens ou assistant au procès du *National*.	41
Fils ou successeurs de la pairie des votans.	18
Votans pour une peine.	7
Votans pour l'incompétence et l'acquittement.	5
Fils de ceux qui ne votèrent pas la mort, Laujuinais, etc.	2

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les pairs éliminés, comme ayant été nommés par Charles X, et par conséquent les plus royalistes de l'assemblée, n'ont pu prendre part au vote de mort, leur nomination étant postérieure; ceux qui condamnèrent le maréchal Ney appartenaient spécialement à l'ancien sénat de l'empire; ils se composaient de quelques généraux et maréchaux que la restauration avait jetés à la chambre des pairs, lors de la fournée dite de M. de Talleyrand, en 1815. Il n'y avait dans toute cette chambre des pairs qu'un nom éclatant de loyauté qui pût lever le front haut devant les souvenirs de ce procès du maréchal Ney; c'était celui du vieux Moncey, refusant d'assister au conseil de guerre pour juger un glorieux camarade, et subissant la destitution et un emprisonnement de trois mois pour cette honorable violation de la discipline militaire.

C'est en présence d'une cour judiciaire, composée de tels élémens, que le gérant du *National* était traduit sur une plainte en diffamation. Je ne sais comment ces vieux débris de tant de systèmes déchus ont le sentiment des sympathies publiques; je ne sais s'ils sentent d'une autre manière que le commun des hommes, mais il est impossible de s'expliquer par quel motif la cour des pairs a pu se décider à une telle poursuite. Je pense qu'avec

les ames molles et assouplies, il ne faut point raisonner d'après les principes généraux de la morale et du patriotisme sévère; toutefois, il est une manière de voir les questions que les roués eux-mêmes ne désavouent pas : j'entends parler de l'utilité et de la portée pratique d'une résolution prise, et je demande si la cour des pairs a atteint le but qu'elle se proposait? Sa considération était attaquée; est-elle bien relevée depuis la condamnation? On voulait infliger une peine, c'est-à-dire inspirer, par la crainte du châtiment, plus de respect pour la cour des pairs, et l'arrêt exorbitant qu'on a prononcé est-il un véritable châtiment? Les 10.000 francs d'amende seront couverts par les souscriptions; la prison? les victimes y sont habituées, et on se fait gloire aujourd'hui de cette petite persécution qui vous réunit à des compagnons d'infortune et d'opinion.

Il faut avoir bien peu de prévoyance pour s'exposer à tous les accidens qui ont marqué la durée de ce procès, et le tout pour un si misérable résultat. Les corps politiques qui voient loin et haut les questions sociales, grandissent seuls leur réputation : le procès du maréchal Ney était une chose odieuse; les pairs le savaient, et comment de gaieté de cœur réveiller de tels souvenirs, et les jeter en pâture à l'opinion irritée? Je ne puis même m'expliquer comment des hommes tant soit peu habitués aux idées sérieuses de gouvernement et de politique ont pu se tromper à ce point.

Voyez que de fautes commises les unes sur les autres! On autorise M. Carrel à venir défendre son ami, et quand M. Carrel remplit son mandat avec chaleur et conviction, on l'interrompt. M. Pasquier savait que la chambre, modifiée depuis la révolution de juillet, ne pouvait être tout entière solidaire de ce qui s'était passé à une époque réactionnaire: il veut la rendre complice par ses paroles peu réfléchies; et lorsque le général Excelmans proteste énergiquement contre les interpellations de M. Pasquier, voilà le président qui se tait, qui n'ose rappeler à l'ordre l'interrupteur, et qui, après avoir manqué à ce qu'il devait à une portion de la chambre, manque aussi à sa fermeté de président.

En politique, il faut laisser dormir les souvenirs, surtout lorsqu'ils compromettent le présent. Ce n'était pas la première fois que *le National* avait soulevé la tombe sanglante du maréchal Ney; il y avait eu requête de la famille; M. Dupin, le président de la chambre élective, avait pris sous son patronage le procès en révision; la chambre des pairs s'était tue, et elle avait bien fait. La voilà maintenant qu'elle sent réveiller ses susceptibilités à l'occasion d'un article de journal; je le dis ici hautement, la majorité a agi à l'étourdie; elle a cru plaire au pouvoir, à ce système de résistance et de force que le ministère parodie, et auquel il veut asso-

cier, tant qu'il le peut, des complices. Qu'est-il ensuite arrivé? c'est que le pouvoir, voyant le mauvais effet produit par tout ce qui s'est passé à la chambre des pairs, l'a abandonnée à son tour. Il y a eu des réprimandes faites à M. Pasquier; des réclamations sont venues se joindre aux protestations, et la cour des pairs s'est ainsi sacrifiée pour un ministère qui ne lui en sait aucun gré. Que M. Pasquier y prenne garde, c'est une rude tâche qu'il s'est imposée : il n'était pas parmi les juges du maréchal Ney, il est par trop généreux à lui de vouloir se faire le patron complaisant de la sentence. Servir le pouvoir est une bonne et grande chose, et nous ne sommes pas de ceux qui en veulent la déconsidération systématique; mais il faut le servir en conservant sa dignité, en le sauvant de ses propres écarts, en le présentant aux yeux de la société, non dans une petite vengeance étroite et sans motif, mais dans l'appui franc et généreux donné à toutes les nobles choses, à toutes les fortes idées.

Que dire du procès de la grande conspiration? S'il était permis de mêler quelques idées plaisantes à un sujet aussi déplorable, je pourrais rappeler que dans ce mémorable procès il y a deux choses pourtant essentielles qui manquent, les juges et le lieu des séances du tribunal. Chacun sait qu'en matière criminelle il faut que les juges et les jurés aient assisté à tous les développemens de l'accusation et de la défense : or, comme chaque jour plusieurs pairs ne répondent point à l'appel nominal, que de cent quatre-vingts, qui était le résultat du premier appel, les pairs sont réduits à cent dix-neuf, il pourrait bien arriver qu'ils ne pussent plus se réunir en nombre suffisant pour continuer raisonnablement une poursuite et prononcer l'arrêt. Ceux qui connaissent le personnel de la chambre doivent savoir qu'elle se compose en majorité de vieillards malades, rachitiques, qu'un rhume retient au lit, qu'une goutte paralyse; le Luxembourg est loin! les républicains ont des faces bien terribles! Des souvenirs doivent rester dans leur mémoire! la rue peut encore s'émouvoir! et tout cela doit retenir des corps et des ames qui ont besoin de s'envelopper dans du coton. On verra donc successivement s'abaisser le chiffre des présens; en face de trois cents accusés, qui sait? peut-être il n'y aura plus que quatre-vingts juges. M. Decazes et M. Pasquier sont actifs; leur correspondance pourra stimuler le zèle de quelques tièdes magistrats; cela suffira-t-il? nous le croyons à peine. La chambre des députés donnera les moyens de faire une salle; mais faire des juges, c'est plus difficile, et les supplications, émaneraient-elles même d'une bouche auguste, n'auraient pas la vertu magique de donner la santé et le courage à MM. les pairs. Voyez comme il sera beau de voir peut-être des hommes accusés et condamnés par une cour dont chaque membre sera fonctionnaire public et salarié, recevant un traitement fixe des mains du pouvoir qui poursuit!

Puisque je viens de parler de la salle des séances, il faut pénétrer dans cette affaire, qui est toute une histoire des soucis de M. de Sémonville et de son successeur, M. Decazes. Quand on s'est aperçu que le local des séances ordinaires était insuffisant, que les accusés pourraient se prendre corps à corps avec les juges, ce qui plaisait fort peu à la pairie, on s'est dit : « Il y a impossibilité de jeter là toutes ces figures républicaines à l'aspect si formidable. » On avait d'abord songé à l'Odéon : l'Odéon est une dépendance de la chambre des pairs; c'est le grand référendaire qui en a en quelque sorte la direction; on aurait pu défaire ses stalles, combler son parterre, pour jouer cette ridicule et cruelle parade; mais c'était jeter un anathème indéfini sur ce malheureux théâtre, qui déjà n'est que trop abandonné. Tout le quartier latin se soulevait à la seule pensée de ce tribunal exceptionnel, si singulièrement improvisé; puis, MM. les pairs n'étaient pas tranquilles en se rendant dans ce lieu de séances isolé, sans défense militaire; et la translation des prisonniers eût été difficile. Aussi le projet a-t-il été abandonné. Il en est arrivé un second. Dans notre gouvernement de sécurité et d'avenir, on ne procède jamais que par mesures provisoires; nous avons eu une salle des députés en bois, une salle d'exposition de l'industrie en bois, un obélisque de Luxor en bois, pourquoi n'aurait-on pas une salle d'audience criminelle en bois? Cela a plusieurs avantages : d'abord, on multiplie les marchés et les pots-de-vin; puis cela dure moins, et on a besoin de les renouveler un peu plus souvent. Voici un troisième projet qui se discute : il s'agit d'une salle permanente et d'un crédit de douze cents mille francs. Il y a en certain lieu une sorte de manie de replâtrer les bâtimens élevés par les ancêtres; les Tuileries ont éprouvé ce badigeonnage, le Luxembourg aura également sa nouveauté. Laissons aux amis des arts le soin de déplorer l'invasion de cette nouvelle bande noire; une préoccupation plus grave est en nous. Dans ce triste procès, il y aura d'ineffaçables souvenirs, des caractères indélébiles! juridiction exprès, salle de jugement construite exprès, prison bâtie exprès pour la réclusion des prisonniers; et s'il y avait arrêt de mort, comme on semble le demander, il faudrait une place exprès pour frapper les condamnés, un bagne exprès pour les contenir, un lieu d'exil exprès pour les déporter, tant ils sont nombreux! Et dire que le pouvoir avait occasion d'éviter cette cruelle flétrissure historique par l'amnistie, dire qu'avec quelques concessions de prudence et d'humanité on pouvait s'abriter contre les terribles jugemens du présent et de l'histoire! On serait tenté de penser qu'une main fatale pousse les gouvernemens à des fautes; tous se perdent par la même cause, tous y reviennent comme poussés par un instinct trompeur. Le voilà donc encore une fois, le trône de juillet, lancé

dans les orages, blessant des opinions irritables, soulevant des haines à plaisir; que de bien aurait fait un peu de pardon jeté sur ces plaies!

Des pardons! Nous en avons un tout petit; on ne nous le donne pas comme un acte de clémence, mais comme un argument ministériel pour obtenir une loi de finance et de crédit. On cède à l'opinion vingt-sept têtes de captifs. On aura la majorité à la chambre sur les douze cents mille francs réclamés. C'est donc convenance parfaite! C'est faire le bien avec un instinct de formes très remarquable.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Depuis la récente ouverture de la session, la chambre des députés s'est dessinée dans plusieurs débats d'une nature différente. La majorité s'est prononcée tout à la fois en ce qui touche la querelle du tiers-parti avec le ministère, et de l'opposition également avec ce ministère. Trois questions sont venues à point pour bien marquer cette situation complexe; il est évident que dans la question de l'interprétation de l'adresse et du crédit de 26,000 francs pour la présidence, il ne s'est agi que de différends particuliers entre le tiers-parti et le ministère, tandis que sur la demande des 1,200,000 francs pour le procès républicain, le débat s'est agrandi par la question de l'amnistie, et s'est transformé en un véritable coup de parti entre le cabinet actuel et l'opposition de toutes les couleurs.

Je me suis souvent demandé ce qu'était le tiers-parti; j'ai déjà dit que par la force des choses il se morcellerait, et qu'une fraction passerait au ministère, tandis que l'autre viendrait à l'opposition franche, se dessinerait d'une manière nette dans les questions politiques importantes. C'est à ce point qu'est arrivé le tiers-parti aujourd'hui; il n'existe plus comme opinion depuis l'ordre du jour motivé sur l'adresse. Il est mort dans ce débat, et il l'avait bien mérité. Entre des ministres qui venaient à la tribune dire franchement : « Voyons, voulez-vous nous conserver au ministère, nous sommes prêts à y rester sous notre responsabilité, » et les chefs d'une opinion tremblante devant le pouvoir, et répétant sans cesse : « Nous ne voulons pas être ministres, nous craignons la responsabilité, » la chambre n'a pas dû hésiter; la majorité s'est décidée pour qui osait avouer haut sa volonté du pouvoir, sa ferme résolution de le garder. Comparez le langage si direct de M. Thiers avec les explications si timides de M. Passy, de M. Dupin et même de M. Étienne, et dites-moi s'il est étonnant que la victoire soit arrivée à un cabinet qui avait tant de foi en lui-même et dans les couardises de ses adversaires? M. Thiers a très bien compris l'esprit et la direction de la majorité; il a évoqué des fantômes; il lui a fait peur de l'absence de tout pouvoir, et de cette anarchie ministérielle dont on

avait été les tristes témoins pendant une quinzaine. Ce n'était pas seulement à la tribune qu'on avait agi de cette manière; en présence d'une certaine masse de députés, M. Thiers avait saisi corps à corps M. Dupin, et lui avait dit : « La question est décisive, nous la poserons nettement; si nous succombons, il faut que vous soyez ministre; vous devez l'être, et prendre toute la responsabilité du pouvoir. » Que répondit M. Dupin à cette interpellation? Encore des mots vagues et incertains : « Nous n'en sommes point là, nous verrons ce que nous aurons à faire; vous savez que je ne veux pas être ministre. » Dès lors les timides de toutes les opinions ont voté pour ce qui était contre un avenir qui se montrait dans le vague et dans l'incertitude. On avait eu d'ailleurs le récent spectacle de l'impuissance de ces hommes à découragement qui se prenaient d'une belle passion pour le pouvoir, et qui l'abandonnaient quelques heures après; M. Passy et M. Teste avaient tué le ministère Bassano, ils avaient jeté leurs portefeuilles aux premiers obstacles; et comment avoir confiance dans une combinaison mort-née, qui avait fatigué le pays sans fermer aucune de ses plaies? On a parlé de corruptions particulières, de consciences flottantes et timides pour justifier ce vote; je dis, moi, que ce vote était dans la nature des choses, et qu'il ne pouvait pas en être autrement. Quand une assemblée a devant les yeux, d'une part, un système fixe pour lequel le pouvoir demande adhésion franche et sincère, de l'autre, des paroles vagues, un système incertain, reposant sur un récent exemple de faiblesse et d'irrésolutions, il ne peut y avoir à hésiter; la chambre a fait en cette occasion ce que tout pouvoir politique devait faire.

Ensuite s'est présentée une seconde question, le supplément de traitement pour le président de la chambre. C'était mesquinerie de le demander, c'a été encore mesquinerie de le refuser; mais ici le vote de la chambre a été marqué de quelques circonstances particulières qu'il est bon de constater. D'abord les ministres étaient décidés à donner une leçon à M. Dupin pour ses incartades : ils ont voté pour le président, mais sous main ils ont insinué à leurs amis de voter contre. M. Dupin a réveillé aussi pendant sa présidence beaucoup de susceptibilités personnelles : je sais tels députés qui votent habituellement contre le ministère, et qui ont refusé avec une jouissance non moins absolue le supplément de M. Dupin; enfin l'opposition Odilon Barrot, Laffitte, Mauguin, qui avait soutenu de ses boules la querelle du tiers-parti contre le ministère, n'a pas été unanimement complaisante pour aider le ménage de M. Dupin.

La conséquence de ce vote devait être une démission de la présidence; quand une majorité se prononce aussi fortement contre le chef qu'elle

s'est donné, surtout quand ce chef vient de passer à une opinion plus nette et mieux dessinée, il faut bien conclure que cette majorité a changé d'avis sur son président, et qu'il faut la consulter de nouveau. Il est impossible que M. Dupin ne fasse pas une piteuse figure en face de la chambre qui vient de lui refuser ce que le président considérait comme une dette; comment peut-il désormais se dire le directeur suprême des débats, l'homme de confiance de la majorité? Comment comprend-il le sentiment de ses devoirs et de ses fonctions? Il fait dire partout qu'il aurait eu mauvaise grâce à quitter la présidence parce qu'on lui refusait 26,000 francs: c'est pitié en vérité de ne pas vouloir comprendre le sens d'un vote aussi significatif; la chambre n'a pas vu une question d'argent; elle a donné une leçon; elle a déclaré à M. Dupin qu'après avoir essayé son ministère, après s'être prononcé dans la question de l'adresse, le président cessait d'avoir sa confiance. A cela, M. Dupin répond encore: « Si l'on procède à un nouveau scrutin, j'aurai la majorité, ce sera donc une pure forme. » Nous doutons d'abord que M. Dupin ait réellement cette majorité dans la position nouvelle qu'il s'est faite; mais s'il l'avait, ce serait une force donnée à son crédit, un baptême nécessaire, une manière de retremper sa vie politique, et cela ne serait pas inutile à sa considération parlementaire.

Je répète que la seconde querelle devait se vider entre toutes les nuances de l'opposition et le ministère à l'occasion de l'amnistie. Le rapport de M. Dumon a cherché à voiler le côté politique de ce débat; on dirait que son travail est un simple devis d'architecte, et il n'est pas plus question d'amnistie que si jamais on n'en avait parlé dans la chambre. Je crois qu'en face d'un parlement c'est se mal placer que de jeter un voile officieux sur des questions qu'il est pourtant impossible d'éviter; la chambre ne demandait pas des plans et des devis à M. Dumon, pas plus qu'à M. Thiers qui les fait distribuer; ce n'était pas une affaire des salons de M. Decazes qu'il fallait traiter, mais une des grandes difficultés du moment. M. Dumon a-t-il cru l'éviter en faisant de la phrase architecturale, en badigeonnant un discours, en accablant le sentiment politique sous la pierre, le plâtre et le mortier?

La discussion qui s'est ouverte doit être envisagée sous deux points de vue: 1° comme œuvre de tactique des différentes nuances de l'opposition; 2° comme une lice ouverte où tous les talens de la chambre se sont proclamés.

Sous le premier point de vue, il y a eu dans cette discussion un pas immense de fait, à savoir la fusion complète de la fraction indépendant du tiers-parti dans la nuance Odilon Barrot. Ce tiers-parti flottait jusque-

là incertain, prêt à se grouper autour d'un chef. La position politique de M. Dupin étant ruinée, il ne lui fallait que quelques avances de l'opposition de gauche, pour qu'il vînt à elle; et je dois dire que M. Odilon Barrot, par les concessions habiles qu'il a faites dans la séance de mardi et par le talent qu'il y a déployé, a conquis cette première place, qu'en aucune manière M. Dupin ne peut aujourd'hui lui contester. Désormais il faut que M. Dupin le sache bien, il n'est plus en première ligne; il n'y a plus de tiers-parti proprement dit, mais une opposition en face d'un système et d'un ministère; et cette opposition peut, sans se compromettre, en se fondant avec la gauche, adopter aujourd'hui les doctrines de M. Odilon Barrot; car il y a eu du gouvernement dans ses idées, une certaine manière d'envisager les faits et les choses de la révolution de juillet qui lui assure un avenir dans la chambre. Ce ne sont plus des allégations vagues, un système qui menace les intérêts, mais une théorie de conservation et de progrès qui tôt ou tard doit trouver son expression au pouvoir.

Quant à la situation du ministère dans cette discussion, il y a un fait qui a dû frapper un homme de la portée de M. Guizot, c'est que son crédit sur la chambre des députés s'en va. Il y a quelque chose de vieux et d'usé dans les thèmes politiques de M. Guizot; la profonde conviction où il est de la vérité pratique de certaines maximes qu'il s'est faites, l'entraîne à les répéter sans cesse à la tribune, de sorte que lorsque le ministre n'est pas assez bien inspiré pour donner à ses phrases une tournure pittoresque et éclatante, il est terne, monotone, ressasseur des mêmes idées et des mêmes faits. Les souvenirs qu'on peut opposer à M. Guizot sont tristes, et le jettent dans de perpétuels embarras, au milieu des interruptions de toute nature. Aussi, voyez comme M. Thiers a de plus franches allures, comme il est plus à l'aise au milieu de cette chambre révolutionnaire au fond, et qui ne secoue la révolution que parce qu'elle a peur. On lance les reproches de Gand à la tête de M. Guizot; M. Thiers n'en est pas fâché, parce que cela élève d'autant son crédit, et écrase un collègue dont il a encore besoin, mais qu'il éloignera à la première crise. M. Guizot a pu voir le peu d'effet qu'avait produit son discours d'hier; sa voix cave et sévère n'avait plus ce retentissement de terreur dans certaines fractions de la chambre; il n'avait pour lui que les centres dévoués, et ceux-là changent à chaque mutation de pouvoir. M. Guizot a affaire au collègue le plus roué, à l'ami le plus perfide. M. Thiers travaille en sous main la presse pour qu'elle démolisse M. Guizot; sous main, il travaille également les centres pour qu'ils l'abandonnent au profit de sa propre importance. Bientôt la lutte pour la présidence ne sera plus engagée entre le ministre de l'intérieur et le ministre de l'instruction publique, mais directement

entre M. Thiers et le maréchal duc de Dalmatie; il faut que M. Guizot ferme les yeux à l'évidence pour ne point apercevoir cette révolution sourde qui se prépare contre lui dans le cabinet comme au sein de la majorité.

Au reste, autant la séance de lundi avait été terne et insignifiante, autant celle du lendemain a été remarquable. Il faut être juste envers tout le monde; M. Janvier, en qui sont des espérances et du talent, n'a point répondu à l'attente publique; il y a dans ses paroles une certaine préoccupation personnelle qui fatigue à la fin. C'est par le sentiment exagéré de son importance que M. Janvier peut se perdre; nous dirons donc au jeune député que la chose publique n'a rien à faire de ce *moi* si souvent répété, qui ne peut convenir, encore avec modération, qu'à certaines réputations vieilles et constatées. M. Janvier va droit devant lui sans se souvenir assez qu'il parle à une assemblée de mille nuances qu'il faut également ménager; un homme politique s'observerait, réfléchirait un peu mieux à sa phrase. S'il y a quelque chose qui s'use vite dans les assemblées, c'est l'ascendant qu'on veut se donner. Il arrive, cet ascendant, tout seul; mais plus on veut l'imposer, plus il échappe; c'est une puissance qu'il faut acquérir à petit bruit, parce qu'il faut éviter de froisser les amours-propres et les jalousies ameutées.

Nous reprocherons à M. Pagès de l'Ariège un luxe de formes oratoires, une réminiscence des types antiques, une imitation de la manière de M. Royer-Collart, cette solennité de paroles que l'Angleterre ne connaît pas dans son parlement, et qui rarement est nécessaire pour la solution d'une question politique. La phrase est usée; plus ou moins éclatante, chacun la fait; ce dramatique de mots, ces antithèses multipliées s'abîment sous la monotonie. Si M. Pagès veut réveiller le souvenir de M. Royer-Collart, il doit aussi imiter cet orateur dans ce silence grave que le vieux chef de la doctrine ne rompit jamais que dans les discussions solennelles, à de longs intervalles. Alors un discours est un évènement; mais dans une opposition journalière, vouloir étaler des pompes de style, c'est une dépense vaine. — Il y a en M. de Lamartine une grande intelligence des sympathies du pays; le poète s'est montré dans quelques images saisissantes. M. de Lamartine sent avec la poésie de son ame; nous sommes trop blasés dans les affaires, pour que ce sentiment de haute méditation et de douce humanité se fasse sentir surtout au sein d'une assemblée où tous les régimes trouvent également des apôtres et des représentans. Voilà ce qui explique les murmures de la chambre en entendant les nobles professions de foi de M. de Lamartine. L'ange de poésie à la tribune de la chambre des députés ne trouvait que des cœurs secs et des ames froidement attachées au positif des affaires.

Les honneurs de cette discussion ont été, je le répète, pour M. Odilon Barrot; nous le connaissions depuis long-temps comme orateur; il s'est montré homme politique. Si les débris du tiers-parti veulent avoir un avenir, voilà maintenant un drapeau tout trouvé. Des concessions mutuelles ont été faites; il est temps que la chambre cesse de se morceler en cet individualisme égoïste qui ne permet à aucune opinion de se produire grande et forte, en opposition au système ministériel; puisque M. Dupin a perdu son rôle, il faut qu'un autre s'en saisisse; puisqu'il a eu la maladresse de s'user sans toucher aux affaires, il faut bien qu'il se résigne à n'être plus qu'un auxiliaire d'une combinaison qui se formera en dehors de lui. Quel que soit le résultat du vote de la loi, le ministère n'en sortira pas sans de fortes secousses. La chambre a eu le spectacle d'un président du conseil qui ne peut dire mot sur une question capitale; elle a vu un des ministres importans du cabinet, M. Guizot, traduit en pleine tribune en face de ses souvenirs de restauration, qualifié d'homme de Gand, sans pouvoir se défendre. S'il y a une victoire de boules, le coup au moins aura porté haut.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

M. de Talleyrand déclare partout que sa vie active et politique est finie, et qu'il ne peut plus rien que des conseils.

Depuis un an, les personnes de son intimité se sont aperçues d'un grand délabrement dans le système général de son organisation. Le vieux diplomate conserve encore toute la fraîcheur de ses idées, cette intelligence froide et pénétrante qui résume les questions par l'expérience, l'habitude des hommes et des affaires; mais mille précautions sont maintenant nécessaires pour la conservation de sa santé. Ces habitudes de somnolence que M. de Talleyrand avait contractées dans ses visites, se sont augmentées : il dort non-seulement chez ses vieilles maîtresses, comme il le faisait autrefois, mais encore dans les conseils les plus sérieux, comme cela lui est arrivé tout dernièrement aux Tuileries. Décidément, le diplomate a déclaré qu'il ne voulait plus retourner à Londres; la duchesse de Dino est dans de continuelles alarmes, les moindres syncopes peuvent devenir dangereuses à cet âge, et après une vie si agitée.

M. de Talleyrand avait eu un moment la pensée, à l'avènement du ministère tory, d'aller à Vienne. Il y a eu deux versions sur le but de ce voyage, et peut-être les deux motifs qu'on lui prêtait n'étaient-ils qu'un prétexte. Les uns disaient que c'était pour préparer une transmission successoriale dans sa famille, affaire toute privée; et de là les partisans de la légitimité concluaient que M. de Talleyrand avait un dernier projet de sa vieillesse à mettre à exécution. D'autres, et sans doute ceux-là étaient mieux infor-

més, disaient que M. de Talleyrand, en voyant arriver le ministère du duc de Wellington, avait imaginé sur-le-champ, pour se redonner encore de l'importance, de réveiller son projet favori conçu en 1815 avec lord Castelreagh et le prince de Metternich, c'est-à-dire la triple alliance de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre. Par ce moyen, la quadruple alliance du Midi aurait reçu une sorte de baptême européen par l'accession de l'Autriche. M. de Talleyrand voyait là un moyen de compléter son système de défense contre la Russie et ses envahissemens. On sait, en effet, les mécontentemens qui existent entre l'Autriche et la Prusse à l'occasion de l'Allemagne. Si les tories veulent également conquérir un peu de nationalité en Angleterre, ils doivent se dessiner fortement dans le sens anti-russe. M. de Talleyrand se faisait fort de les entraîner dans une communauté d'idées et de sentimens pour jeter l'Autriche dans la triple alliance des cabinets. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que M. de Metternich ne voit pas avec déplaisir le nouvel ordre de choses en Espagne; il y a de vieilles traditions et d'anciens préjugés en Autriche: tout système qui enlèvera à la maison de Bourbon le trône d'Espagne pour le faire passer à un archiduc, est saisi avec empressement, et l'abolition de la loi salique, dans les rêves de l'Autriche, peut favoriser l'alliance d'un prince de sa maison avec l'infante, et rajeunir la monarchie de Charles-Quint. Les obstacles sont l'Italie, mais si on offrait d'abandonner Ancône, l'Autriche ne serait-elle pas reconnaissante? Si on réprimait plus fortement encore la propagande, ne serait-ce pas un moyen de bien mériter d'elle?

C'est en invoquant tous ces intérêts que M. de Talleyrand aurait eu mission de se rendre à Vienne. Je ne pense pas qu'il puisse accomplir cette pensée dont l'exécution l'aurait placé si haut dans l'avenir de l'Europe; je crois à des obstacles invincibles de la part de M. de Metternich, qui est trop fortement lié aux principes et aux souvenirs de la Sainte-Alliance pour s'en détacher, tant que la France ne présentera pas ce que les souverains appellent des garanties de stabilité et de durée. Le principe de *résistance*, posé par le nouveau ministère, est peut-être ce gage de sécurité qu'on voudrait donner à l'Europe absolutiste; car ce système de résistance est-il autre chose que le principe conservateur posé par la Russie? Un cabinet tory en Angleterre, un ministère de résistance en France, peuvent très bien, de concert et par les garanties qu'ils s'offrent, attirer l'alliance de M. de Metternich contre la Russie.

Il n'y a plus qu'une question, celle de savoir si les tories ont des conditions de durée. La lutte est actuellement engagée; si en France le ministère s'assied, si en Angleterre les tories se maintiennent au pouvoir, il

faut le croire alors, le projet de M. de Talleyrand pourra se réaliser, et la triple alliance se conclure. La santé de M. de Talleyrand s'améliorant, comme on sait qu'il a besoin de peu de travail pour produire des résultats sérieux, peut-être ira-t-il encore à Vienne. M. de Talleyrand n'écrit pas; toutes les affaires, il les poursuit avec de la conversation et quelques conférences nettes et claires; pour cela, il ne faut pas un immense développement de facultés physiques. Ses voitures de voyage sont de véritables chambres à coucher; il parcourt le pays avec toutes les commodités sensuelles d'une grande maison : ce n'est pour lui qu'un changement d'air; je ne sais même pas s'il faut parler d'air dans une voiture hermétiquement fermée de doubles stores, réchauffée en dessous par des tuyaux de chaleur. M. de Talleyrand connaît déjà Vienne; il fit les beaux jours du congrès de 1815, et c'est là où fut alors signé le traité entre les trois puissances que le prince voudrait aujourd'hui renouveler.

Les grandes affaires se porteraient alors à Vienne, et l'ambassade d'Angleterre deviendrait plus accessible à l'active ambition de plusieurs candidats. J'ai déjà dit que, le roi se réservant spécialement la haute direction des grandes affaires à l'étranger, tous les candidats n'étaient pas également aptes, dans son esprit, à remplir les fonctions diplomatiques au dehors; à la condition d'habileté, il faut également joindre celle de docilité : il y a eu tant de choses dites et faites depuis 1830, qu'il faut compter sur une entière discrétion. L'homme qui possède absolument cette confiance, le seul avec qui le roi ait un entier abandon, c'est le général Sébastiani, dépositaire des secrets intimes; le choix personnel de Louis-Philippe pour l'ambassade de Londres, s'est porté sur l'ambassadeur français à Naples, parce que seul il a le dernier mot sur toutes les affaires.

Si de cette sphère toute royale, vous descendez aux affections des membres du cabinet, par rapport au choix d'un ambassadeur, voici dans quel ordre les noms ont été discutés : la partie doctrinaire portait d'abord, en première ligne M. de Broglie, en seconde M. de Saint-Aulaire, et en troisième, M. de Barante; l'autre fraction, représentée par M. Thiers, portait d'abord M. Molé en première ligne, et M. de Rayneval en seconde. Voici maintenant les motifs de préférence ou de répugnance pour ces divers choix. Le roi ne veut pas de M. de Broglie par la raison que nous avons déjà donnée : il ne lui est pas personnellement hostile, car Mme de Broglie est une des dames les plus intimes du comité de la reine, et le duc est fort bien en cour; mais Louis-Philippe dit à qui veut l'entendre que M. de Broglie a compromis son projet de loi sur la dette des Etats-Unis; c'est une de ces maladresses qu'on ne doit jamais pardonner. Il n'y

a eu aucune objection contre M. de Saint-Aulaire, si ce n'est celle d'une insuffisance bien reconnue pour la mission qu'il aurait à Londres. M. de Saint-Aulaire a de l'esprit, de bonnes manières; il est parfaitement dans un salon : mais mettez-lui en mains une grande affaire, donnez-lui à apprécier une situation un peu large, un peu délicate, et son intelligence ne la comprendra pas; il en apercevra le côté d'étiquette, la partie des faveurs de la cour; mais le sens national et populaire, cela est en dehors de sa capacité. M. de Barante est l'ami de M. Guizot; c'est l'expression la plus pure de l'esprit doctrinaire. Le jeter de la Sardaigne à Londres, le pas serait immense. M. de Barante, d'ailleurs, n'a point brillé à Turin; son rôle s'est borné à une espèce de police de sainte-alliance contre les républicains et les propagandistes; il avait l'œil plus attentivement fixé sur Grenoble, Gex et Genève, que sur Vienne et Milan. Comprendrait-il bien la portée de la révolution tory qui vient de s'opérer à Londres? Les formes tant soit peu pédantesques de son esprit iraient-elles à cette action pratique qu'impose un immense concours d'affaires?

De l'autre côté, M. Molé a été un moment en première ligne : je ne crois pas qu'il soit plus agréé que M. de Broglie, et je ne serais pas étonné que M. Guizot eût sacrifié son ami, à condition que M. Thiers sacrifierait son protégé; je répéterai ici le mot protégé, parce que je ne conçois pas qu'un noble caractère comme M. Molé ait choisi un tel patronage. Le roi ne veut pas davantage de M. Molé en Angleterre, parce que ce n'est point un homme dont il soit sûr, quoiqu'il le comble de caresses. Toutes les soumissions qu'il reçoit de lui ne le rassurent pas sur ces changemens brusques qui arrivent dans l'esprit de M. Molé, et qui souvent prennent toute l'allure de l'indépendance. Aussi M. Thiers opposait-il M. de Rayneval en seconde ligne, comme l'expression de la quadruple alliance qu'on enverrait représenter à Londres. M. de Rayneval est un homme d'études et d'expériences, mais d'un esprit commun, et envisageant toutes les questions terre à terre. Présentez-lui une contestation privée, il la résoudra, la poursuivra, s'il le faut, auprès du gouvernement avec persévérance; s'agit-il d'une difficulté de finances, s'il reçoit les ordres de son ministre, il la mènera à fin : mais offrez à son examen une question générale, un point de politique un peu élevé, cela dépasse son intelligence : M. de Rayneval a été partout, partout en seconde ligne, à Londres et à Saint-Pétersbourg; ce ne fut que sous le ministère de M. de Polignac qu'il fut placé à l'ambassade de Vienne, où il succéda à M. de Montmorency. La révolution de juillet l'a envoyé en Espagne : qu'y a-t-il fait? Je le répète, il faut plus qu'un homme pratique en Angleterre.

Le choix royal a donc prévalu; M. Sébastiani a été nommé. Tout le

monde sait que le général s'est traîné malade sur la route de Naples, et que maintenant il cherche à secouer la mort dans des fêtes diplomatiques. Quittera-t-il ce doux climat pour Londres? Je le crois, parce que M. Sébastiani est, avant tout, homme de vanité, et qu'une ambassade du premier rang viendrait-elle couronner sa tombe, il l'accepterait encore, tant il a presse des honneurs. Le roi lui a écrit, il acceptera; puis, passant l'hiver à Naples, il ira vivre le printemps prochain à Londres. Tant pis pour les affaires si l'interrègne se prolonge, si nous n'avons qu'un simple secrétaire d'ambassade en face de l'aristocratie anglaise qui s'agitera dans le parlement.

Lord Cowley arrive demain à Paris; sa mission est de rassurer la France sur les intentions du cabinet tory. Le maintien des traités paraît être la devise du ministère anglais. M. Peel se presse de le manifester.

On s'était exagéré la maladie du roi de Prusse; cependant il y a une telle prostration de forces, qu'à chaque moment des vertiges et des faiblesses le saisissent dans ses promenades et dans son palais. La mort du roi changerait l'esprit du gouvernement prussien. La noblesse belliqueuse s'élèverait avec le prince royal à la couronne.

On parle d'un congrès de souverains à Vienne pour la fin de mars.

M. Janin a ouvert, il y a quinze jours, à l'Athénée, son cours sur l'histoire du journal en France avec un succès et un applaudissement que concevront sans peine ceux qui ont lu cette leçon d'ouverture. En esquissant rapidement et chaudement les diverses parties de son sujet, M. Janin a trouvé moyen de faire par avance des portraits spirituels et animés des personnages qu'il reprendra plus tard en détail; mais il s'est surpassé lui-même et s'est élevé à une éloquence imprévue, à une sorte d'émotion lyrique, dans ce qu'il a dit de Fréron, auquel il a promis une réhabilitation entière. Il est impossible d'avoir à un plus vif degré que M. Janin ce que j'appellerai le sentiment, l'amour, la fantaisie et la poésie même du journal. Cette vivacité charmante, cet entrain gracieux et empressé d'où sont partis tant d'agréables feuilletons qui sont de petits chefs-d'œuvre, il va le porter dans l'histoire et l'appréciation de ses devanciers. On s'en est bien aperçu à la peinture de prédilection qu'il a faite du célèbre et infatigable ennemi de Voltaire; il lui restera à justifier plus tard son brillant paradoxe par des exemples qui probablement ne lui manqueront pas. L'histoire du journal en France se partage assez bien en deux parts, la première jusqu'en 89, et la seconde depuis. Avant 89, le journal dont

l'histoire ne peut guère se séparer de celle de la critique littéraire elle-même, est, suivant moi, beaucoup plus exact en général, plus en manière d'extraits, d'analyses, plus *terre-à-terre*, si l'on veut, mais plus solide, plus judicieux aussi. La création, la verve, l'esprit à profusion et en pure perte, ne lui viennent que depuis lors: il ne faudrait pas trop porter dans l'examen des anciens journaux la préoccupation et les exigences de nos habitudes surexcitées d'aujourd'hui. Il y a dans ces deux portions à peu près successives de l'histoire du journal, une belle et récente moitié que personne n'est plus appelé que M. Janin à faire valoir et à remettre en jeu avec bonheur. Quant à l'autre portion antérieure, il n'a qu'à modérer un peu l'impétuosité naturelle de sa verve, à la laisser de côté parfois, à la retarder, à l'appesantir, s'il lui est possible, à l'instar des anciens critiques et journalistes qu'il aura à nous analyser, pour faire un cours et un livre aussi précieux à notre histoire littéraire que plein d'agrément à coup sûr, et de couleur; ces dernières qualités sont trop bien à lui pour lui manquer jamais.

—MM. Michaud et Poujoulat poursuivent activement la publication de leur *Correspondance d'Orient*. Le cinquième volume, qui vient de paraître, renferme sur l'Egypte et la Palestine des documens précieux. La diversité des impressions et du style de chacun des deux voyageurs, sans nuire à l'unité du récit, varie heureusement l'intérêt de l'ouvrage. La haute raison et la maturité judicieuse de M. Michaud corrigent implicitement, mais sans brusquerie et sans sévérité, la jeunesse enthousiaste de M. Poujoulat. Outre l'importance toute naturelle qui s'attache à la correspondance de deux hommes de bonne foi, préparés par de longues études au laborieux pélerinage qu'ils ont entrepris, on ne doit pas oublier non plus qu'ils viennent, après un illustre voyageur, parler des mêmes lieux et des mêmes coutumes. Ce que Chateaubriand nous a retracé avec les vives couleurs de son imagination, ils nous le montrent plus sérieusement, avec un parfait désintéressement. Ils ne se laissent pas séduire par la majesté des ruines; ce qu'ils veulent avant tout, c'est la vérité, mais la vérité telle qu'ils l'ont vue. Quand le tableau est nu, ils ne cherchent pas à l'embellir. Ils nous associent franchement à leurs espérances déçues, comme à leurs espérances dépassées. C'est une qualité rare chez le voyageur, surtout quand il ne s'agit pas de l'Angleterre ou de l'Italie. Si les touristes sont hableurs en parlant de la Tamise et de la Brenta, la partie est cent fois plus belle quand on peut broder un mensonge sur le Nil ou le Jourdain.

Or, il régne dans toutes les pages de MM. Michaud et Poujoulat un ton

de sincérité si pénétrant, que la défiance est impossible. Ce qu'il y a de romanesque et de poétique dans quelques chapitres charme sans étonner. Une fois qu'on a mis le pied avec eux sur cette terre d'Orient, si naïvement prodigieuse, si variée dans sa nouveauté, quand on a cheminé quelques jours dans les sables mobiles et brûlans, on s'acclimate aux émotions du narrateur, et l'on aime à juger comme eux, de loin, avec un attendrissement austère, les hommes et les choses de la patrie que l'on n'a pas quittée.

M. Michaud, avec une érudition patiente, sans jamais toucher à la sécheresse, nous a révélé dans les mœurs égyptiennes bien des côtés inaperçus jusqu'ici. Il a jugé, avec une remarquable sagacité, les innovations administratives et militaires de ce pays. Son style élégant et pur, mais sans coquetterie et sans emphase, sert de vêtement plutôt que de parure aux idées qu'il expose. Il écrit en pleine langue, et c'est aujourd'hui un mérite qu'il faut proclamer bien haut, car on ne le coudoie pas chaque jour.

Ce que M. Poujoulat nous dit de Jérusalem et des environs est parfaitement neuf après l'*Itinéraire*. Le jeune écrivain évite, sans la fuir, la ressemblance des descriptions. Il ne cherche pas à réfuter; mais involontairement, par la seule force de la franchise, il est autre sans courir après la singularité. Sa pensée, en présence des choses, est celle d'un observateur attentif, qui s'impose comme premier devoir de ne rien omettre, et de regarder deux fois pour apercevoir, sous un jour vrai, le sujet de ses études. Par cette méthode, qui n'est pas la plus vulgaire, il arrive à la clarté, quelquefois à la poésie; mais la splendeur des images, qu'il ne peut s'interdire, n'a rien d'officiel ni de délibéré; c'est une ressource qu'il trouve, mais qu'il n'invente pas.

Vienne bientôt le sixième et dernier volume de cette curieuse Correspondance, et nous essaierons de résumer les traits généraux de ce grand tableau, de caractériser sous une forme sommaire, mais compréhensive, les idées qui dominent cette nouvelle appréciation de l'Orient.

— C'est un devoir pour la presse parisienne d'encourager de tous ses efforts les publications provinciales qui ont une réelle importance, une utilité directe : dans ce nombre nous devons ranger *l'Ancien Bourbonnais*, de M. Achille Allier; ce jeune et laborieux artiste, avec un dévouement et une persévérance qu'on ne saurait trop louer, continue ses recherches ingénieuses sur les antiquités d'un pays jusqu'ici trop peu étudié, et qui pourtant méritait la popularité.

Outre le dessin des monumens et des sites remarquables de cette con-

trée, M. Achille Allier complète ses *illustrations* du Bourbonnais, par un texte nourri d'une érudition prise aux premières sources, et dans lequel il sait encadrer habilement les traditions et les légendes populaires.

Déjà neuf livraisons ont paru, malgré les lenteurs inévitables attachées aux entreprises de cette nature, surtout lorsqu'elles se poursuivent loin du centre commun; mais la patience et l'activité ne manquant pas à l'éditeur, le succès, nous en avons l'assurance, dépassera ses prévisions (1).

— Le nouveau volume de poésies publié ces jours derniers par madame A. Tastu, sera bientôt dans toutes les mains. Aussi n'est-ce pas pour appeler l'attention sur l'auteur que nous en parlons aujourd'hui; c'est un beau sujet d'étude que la critique ne doit pas laisser échapper. Le loisir et la réflexion ne sont pas de trop, quand il s'agit de prononcer sur une œuvre de cette importance; mais ce qu'il importe de signaler dès à présent, c'est le charme singulier qui s'attache aux pensées simples et vraies exprimées dans une langue élégante et sévère. La poésie, telle que la comprend madame Tastu, n'a rien de puéril et de sensuel; c'est une suite d'émotions sérieuses qui s'adressent à l'ame, et négligent volontairement les distractions et les enfantillages : l'effet est moins facile, mais plus durable.

— La librairie Bellizard, rue de Verneuil, vient de publier, sous le titre de *l'Inde pittoresque*, un magnifique volume, que nous recommandons comme le plus beau *keepsake* qu'on puisse offrir pour l'année 1835. Jamais on n'avait vu chez nous des ouvrages de ce genre d'une exécution aussi parfaite. *L'Inde pittoresque* est en même temps un livre fort intéressant, et qui se distingue de toutes les publications de cette saison tant par sa valeur intrinsèque que par ses gravures.

(1) On peut souscrire à *l'Ancien Bourbonnais* dans les bureaux de la *Revue*.

F. BULOZ.

LES INDIENS

DE LA PAMPA.

A peine a-t-on fait vingt lieues dans l'ouest de Buenos-Ayres, que déjà ces plaines immenses qui s'étendent des rives de la Plata au pied des Andes semblent désertes. De loin en loin apparaissent de misérables cabanes, semées comme des balises sur la route du Chili; et il y a tant de silence autour de ces habitations, qu'on est étonné d'en voir sortir des visages humains. Aucune trace de culture; pas un arbre, pas un buisson; des horizons immenses, mais mornes et tristes, animés seulement çà et là par le passage d'une autruche, le galop d'un *gaucho* rassemblant les débris de ses troupeaux, décimés par la sécheresse, les guerres civiles et les Indiens, dont les incursions, si fréquentes depuis ces dernières années, ont achevé de désoler le pays.

Quelquefois victorieux, le plus souvent repoussés, leur nombre semble ne jamais diminuer; errans et nomades comme l'Arabe du désert, la Pampa leur offre dans ses impénétrables retraites des

asiles sûrs, où ils s'en vont jouir paisiblement du fruit de leurs conquêtes. Rien ne les sépare du pays habité, ni lacs, ni rivières, ni montagnes : deux ou trois forts, garnis d'un petit nombre de soldats, sont tout-à-fait insuffisans pour garder une si vaste étendue de pays. Invisibles à qui veut les poursuivre, ces Indiens fondent à coup sûr et inopinément sur ces habitations, incapables de se défendre seules, trop disséminées pour se prêter un mutuel secours; ils pénètrent dans l'intérieur des provinces jusqu'à ce que les troupes des villes, éveillées par les cris des fuyards, se mettent en marche pour les combattre : mais, aussi prompts dans la retraite que soudains dans l'attaque, les sauvages se replient sur le désert et disparaissent.

Ils vivent en tribus séparées, soumises chacune à un chef ou cacique, qui compte sous sa domination de trois cents à mille guerriers. Leurs tentes (*toldos*) sont faites de peaux de cheval cousues ensemble : chaque famille habite la sienne, et il y a peine de mort pour quiconque chercherait à s'introduire furtivement dans le toldo voisin. Le plus souvent les Indiens campent sur le bord d'un ruisseau ou d'un lac, autour duquel paissent en liberté leurs nombreux troupeaux, confiés à la garde des esclaves : ce sont de pauvres enfans enlevés dans les incursions, et traînés à la suite du vainqueur. Leur sort est triste; quoique dans sa manière de vivre le gaucho diffère peu du sauvage, il ne s'accoutume guère à la servitude, et ne se console jamais de la perte de cette indépendance illimitée dont il sait si bien jouir. D'ailleurs, quand le captif est devenu grand, il y a toujours quelque moyen de s'en débarrasser : si on le voit parler à une femme de la tribu, s'il tente de s'évader surtout, il est mis à mort; et on emploie pour l'éprouver des ruses infernales. Par exemple, on l'envoie porter un message simulé à la tribu voisine, on lui donne un de ces chevaux dont le galop devance celui du chevreuil; l'esclave part; déjà les toldos ont disparu à l'horizon; le souvenir de sa cabane fait battre son cœur; il a des vivres, un cheval qui ronge le frein : oh! alors il se lance à toute bride vers le nord; mais un bruit de chevaux retentit derrière lui : ce sont les Indiens; ils le poursuivent avec d'horribles hurlemens, le percent à coups de lance, et l'abandonnent expirant aux *gallinazos* et aux vautours.

J'ai connu, dans la province de Mendoza, un enfant qui fut repris sur ces Indiens, après deux ans d'esclavage; les mauvais traitemens l'avaient abruti, il tremblait au moindre mot. On lui donnait à garder chez les sauvages trois à quatre cents moutons : les pillards des tribus voisines enlevaient souvent des brebis de son troupeau; quand il reparaissait au toldo pour se plaindre à ses maîtres, ceux-ci s'amusaient à le faire courir à coups de fouet, pour avoir le barbare plaisir de le renverser avec leurs boules.

Les femmes sont en général mieux traitées; il y en a même quelques-unes qui deviennent épouses favorites du cacique, malgré leur résistance. On leur permet aussi de faire rôtir leurs alimens, et de manger de la chair de bœuf; c'est une grande faveur, car les Indiens se nourrissent ordinairement de cheval; leur plus grand régal est d'ouvrir une jument pleine, de boire le sang tout chaud et de dévorer ensuite le petit près de naître. Ils prétendent que ce sang de cheval, ainsi pris, guérit de toutes les affections de poitrine.

Un des *peones* qui nous accompagnaient dans le voyage avait passé quatre ans chez les sauvages. Il fut pris jeune (les Indiens massacrent leurs captifs au-dessus de quinze ans et même les vieilles femmes), et, par un hasard heureux, le cacique l'adopta. On le traita bien, il fut admis de temps en temps dans les toldos, et peu à peu considéré comme un fils de la tribu. Sachant adroitement dissimuler son irrésistible désir de prendre la fuite, il parut se faire à son nouveau sort. Plusieurs captifs avaient été massacrés sous ses yeux; c'était un avertissement terrible : mais il conservait toujours l'espoir lointain de retourner *au pays des chrétiens.*

Pendant les soirées pluvieuses de l'hiver, les Indiens se rassemblaient sous le toldo du cacique, et là, accroupis autour du feu, blottis en rond dans un coin, ils jouaient aux dés, et à un autre jeu appelé par les gauchos *media suerte;* c'est une espèce d'osselet qu'on lance comme un palet, et qui doit retomber sur un côté donné. L'adroit captif trouva e moyen de piper les dés et les osselets, et gagna rapidement aux crédules Indiens les *gergas,* les *ponchos,* les brides, les peaux de tigres, seuls objets dont se compose la fortune de l'habitant du désert. Il s'éleva bien quelques voix pour accuser le *chrétien* de sortilége, mais une crainte superstitieuse

apaisa ces murmures. Riche et considéré, le captif se hasarda à demander la fille du cacique, et l'obtint. Les parens de la fiancée se rangèrent autour du toldo, puis se mirent à défiler un à un devant le nouvel époux, recevant chacun un cadeau; quand cet amas de richesses eut été également réparti, il y eut une grande joie dans l'assemblée; on dansa, on célébra la libéralité du gaucho devenu membre de la tribu; la jeune fille fut introduite solennellement, et cette bizarre cérémonie étant achevée, ils restèrent unis.

Sans avoir gardé un souvenir bien tendre de cette épouse, le *peon* s'étendait longuement sur l'affection qu'elle lui témoignait et les égards attentifs dont elle se plaisait à l'entourer. Dès-lors le captif ne fut plus surveillé; mais sa compagne le surprenait souvent plongé dans de profondes réflexions : alors elle lui faisait faire le signe de la croix, l'obligeant à jurer par son Dieu de ne pas chercher à s'évader.

Une année se passa ainsi. Par une belle nuit d'hiver, les Indiens assemblés se concertaient sur une prochaine campagne; le captif n'était point admis au conseil : il part furtivement armé de son coutelas, bride le meilleur cheval d'un des chefs occupés à la délibération, et saisissant une paire de fortes boules en pierre, il s'éloigne au pas, tournant le dos à sa croix du sud; puis, le voilà qui se met à galoper à *rienda suelta*, jusqu'au jour. Alors le fugitif s'arrête pour laisser paître son cheval : son regard inquiet se porte sur tous les points de l'horizon; mais la Pampa était muette et déserte. Il continue sa marche précipitée, éperonnant son coursier de la pointe d'un poignard, et à la nuit il fait halte encore, ayant soin de piquer son couteau en terre, la lame tournée vers le nord, pour ne pas perdre sa route avant le lever du soleil.

Pendant deux jours il erra ainsi; l'homme et la bête mouraient de faim et de fatigue; le morceau de viande sèche était fini; l'herbe brûlée par les chaleurs de l'été n'avait pas encore reverdi. Tout à coup une poussière s'éleva au loin. Le fugitif étonné met pied à terre, fait coucher son cheval, regarde, et distingue un poncho rouge. — Quand bien même ce serait un Indien, se dit-il à lui-même, je combattrai. — Il tire son couteau, prépare ses boules, et s'élance vers l'étranger.

Ces deux hommes galopant ainsi l'un vers l'autre ne tardèrent

pas à se rencontrer : le captif était nu jusqu'à la ceinture, et portait les longs cheveux de l'Indien. L'inconnu, arrivé à la distance de cent pas, s'arrête; il a cru voir un sauvage, la frayeur le saisit, il se prend à fuir à toute bride. En vain l'autre lui crie : *Soy cristiano, soy cristiano*; l'homme au poncho rouge s'éloigne au galop, sans répondre, sans comprendre peut-être. C'était quelque chose d'étrange que ces deux gauchos se poursuivant ainsi, tous deux effrayés : l'un se croyant attaqué par un habitant du désert, l'autre se rappelant aussitôt que son étrange aspect doit être un épouvantail pour tous les gens de la frontière.

Mais le cheval de la Pampa eut l'avantage; le gaucho tremblant se rendit à discrétion, et après être enfin revenu de sa terreur, il avoua qu'il s'était égaré depuis la veille, en poursuivant des autruches. Ainsi, sans cette singulière rencontre, le chasseur allait droit aux Indiens, chercher une mort certaine ; le fugitif, méconnaissable aux yeux des siens, s'exposait à être assailli, traqué au milieu des habitations, comme les chiens sauvages de ces contrées, quand parfois ils s'aventurent dans un village.

Tous les deux se remirent en marche; les premiers chevaux qui s'offrirent à eux, ils s'en emparèrent sans scrupule, et arrivèrent ainsi à une habitation où on donna au fugitif des vêtemens sous lesquels disparut toute trace de physionomie indienne; ce furent les insignes de sa liberté, et là les deux gauchos se séparèrent pour ne plus se revoir.

Quand les troupeaux ont épuisé les pâturages des environs, le toldo est levé, la tribu va chercher un nouveau gîte. Mais les lacs, les ruisseaux, les marais, sont assez rares; les différentes peuplades s'en disputent la possession : et de là de sanglantes querelles. Puis derrière ces Indiens, en avançant vers le sud, il y en a d'autres, plus braves et plus pauvres, puisqu'ils ne pillent que de seconde main, et qui sont eux-mêmes serrés de près par les Patagons, dont la renommée avait fait des êtres presque fabuleux, avant que les navigateurs eussent été à même, en traversant le détroit de Magellan, de reconnaître que ces sauvages ne dépassent guère six pieds anglais, c'est-à-dire la taille à peu près ordinaire des habitans du Kentucky. La différence de stature entre les Patagons et les autres Indiens n'est pas plus grande ni plus remarquable que

celle des peuples du nord de l'Europe comparés à ceux des pays méridionaux.

La principale occupation de l'Indien en temps de paix est de travailler son cheval, et le gaucho même peut à peine rivaliser avec lui. Il est vrai que celui-ci ne se donne pas la peine de préparer de longue main l'éducation d'un jeune animal qui, avant le moment où on lui pose un *recado* sur les épaules, a vécu libre et errant : en deux jours le gaucho a dompté un *potro;* l'Indien fait plus, il le dresse. Pendant les chaleurs de l'été, quand le soleil, presque perpendiculaire, darde ses feux sur une plaine nue et dépourvue d'arbres, le cavalier de la Pampa jette son poncho sur le dos de son cheval, le fait se tendre, s'alonger, puis s'endort tranquillement sous cet abri improvisé; si l'animal veut faire un mouvement, il gratte du pied pour éveiller son maître. S'agit-il de se préparor au combat, sans autre selle qu'une *gerga*, sans autre étrier qu'un os suspendu à une corde de cuir, le cavalier s'élance à toute bride, malgré un terrain souvent humide et glissant, pique subitement sa lance en terre, fait volter deux ou trois fois son cheval autour de l'arme sans la quitter, et se renversant sur le côté opposé, revient avec la même impétuosité, pour s'arrêter court. Le mors dont il se sert, emprunté aux gauchos, est, il est vrai, de nature à faire obéir l'animal le plus fougueux : quelquefois c'est une simple *rienda* passée dans la bouche, comme font nos postillons quand ils mènent leurs chevaux à l'abreuvoir.

On conçoit que cette manière de dresser un cheval doit le mettre bien vite hors de service; mais dans les guerres, celui de la Pampa a un avantage inappréciable sur la cavalerie ennemie, étant plus habitué au sol moins sec des contrées méridionales. Il ne pleut que bien rarement en hiver dans les provinces de l'intérieur, surtout du côté du nord; mais plus on s'avance vers le cap Horn, et plus cette pointe triangulaire qui forme l'extrémité du continent de l'Amérique du Sud, se trouve exposée au vent des deux océans, et par conséquent aux brouillards et aux pluies qui en résultent.

Les femmes indiennes s'occupent à faire des ponchos, des gergas. On est étonné de la finesse de leur travail, de la variété et de l'éclat des couleurs, et même de la précision des dessins, bien qu'ils soient assez grossiers. Le tissu est en général plus serré que

celui des mêmes étoffes fabriquées dans les habitations de certaines provinces, car dans celles de Santafé et de Buenos-Ayres, les femmes même ne font absolument rien.

Ainsi se passe la vie de l'Indien : monter à cheval, voler, se battre parfois, jouer et dormir. S'ennuient-ils ces hommes? je ne le crois pas. Du jour où ils auraient connu l'ennui, le besoin d'une occupation fixe, ils eussent peut-être cherché à se civiliser d'une manière quelconque, à se livrer aux travaux de l'agriculture (il est vrai que leurs voisins les gauchos ne leur en donnent guère l'exemple), et alors ils ne seraient plus nomades, cruels, indomptés; en un mot, ils auraient cessé d'être les *Indios bravos* de la Pampa. Il y a chez l'Indien, dans quelque partie que ce soit des deux Amériques, un caractère d'indépendance tout particulier, dont l'influence se fait sentir de génération en génération, malgré les défrichemens et les colonies, malgré l'émancipation des nouvelles républiques : les peuplades dispersées sur les rives du Saint-Laurent et des fleuves de l'ouest, enclavées au milieu des blancs, n'adoptent quelques usages de leurs voisins que par faiblesse, en désespoir de cause, par l'impossibilité où elles se trouvent de vivre à leur manière. C'est moins sans doute incapacité qu'orgueil. Peut-être les Indiens auraient-ils fait plus de progrès sans ces découvertes qui bouleversèrent les empires du Pérou et du Mexique, car il est évident qu'ils ont rétrogradé depuis lors, et les florissantes missions du Paraguay n'avaient produit qu'un peuple d'enfans, de néophytes, qui s'est arrêté là.

Quant à l'habitant de la Pampa, il est demeuré la tradition vivante des peuples nomades, depuis les Scythes jusqu'aux Bédouins. Le pillage est tout pour lui; quand ses troupeaux ne suffisent plus à la consommation, il faut à toute force entreprendre une nouvelle campagne : cela s'appelle, chez lui, *travailler*. On s'y prépare longtemps d'avance; des traités sont conclus avec les tribus voisines; on observe le soleil, les signes de la lune nouvelle, et si les astres laissent apercevoir de fâcheux pronostics, l'expédition est ajournée. Les vieillards, les enfans et quelques guerriers restent aux toldos; pour les esclaves, ils sont envoyés bien loin dans l'intérieur avec les troupeaux, isolés le plus souvent les uns des autres, relégués dans le désert, dans des pays inconnus pour eux, à une

telle distance, que cette liberté momentanée ne leur laisse aucune espérance d'évasion, et les expose encore aux Indiens des régions plus reculées.

Les feux de la nuit trahiraient la marche de la *Indiada*; aussi ont-ils soin de faire sécher au soleil des tranches de viande dont chacun porte une abondante provision. D'abord ils marchent lentement, pour ne pas fatiguer leurs chevaux, plutôt la nuit que le jour, surtout pendant les chaleurs, et leurs précautions augmentent à mesure qu'on approche des habitations. Le cacique a un pouvoir absolu sur son armée, et règle les heures de halte, et l'ordre de bataille. Ainsi s'avance cette horde silencieuse à travers des plaines immenses comme les steppes de l'Asie. Ils vont droit à leur proie, avec l'instinct du vautour, car moins l'intelligence humaine est développée, et plus elle participe de l'infaillibilité de la brute; sans compas ni boussole, ces hommes sauvages arriveront juste au point nommé. Les longues lances de roseau laissent flotter au vent leurs touffes de plumes d'autruche; le sabre sans gaîne, fabriqué peut-être dans les arsenaux de Grenade, est passé sous les sangles de la selle; le visage des guerriers est barbouillé de sang; à leurs oreilles pendent de larges boucles d'argent, débris de riche vaisselle enlevée dans les incursions; les femmes suivent aussi à cheval, les cheveux tressés ou retenus par un bandeau, et parfois dans les plis de leur *poncho* dort un enfant à la mamelle : c'est une grande fête pour tous les membres de la tribu, et les femmes ont aussi leur poste pendant et après le combat.

C'est ordinairement une ou deux heures avant le lever du soleil que commence l'attaque. Alors les gauchos dorment tranquilles sur le *recado*; les chiens, fatigués de veiller, se couchent aux pieds de leurs maîtres; les chevaux sont rassemblés au corral, les bœufs n'ont pas encore quitté les *rodeos* où ils se réunissent chaque soir : il y a tant de paix et de silence dans ces latitudes de l'Amérique pendant les ténèbres de la nuit!

Tout à coup les Indiens se précipitent avec l'impétuosité de l'ouragan sur la première habitation qu'ils rencontrent, *estancia* ou *rancho*; ils massacrent les hommes, enlèvent les femmes, saccagent, brûlent, torturent les prisonniers, brisent les madones, tandis que les femmes se tiennent à l'arrière-garde pour rassem-

bler les troupeaux, recueillir le butin et piller en détail : parures, argent, sous quelque forme qu'il se présente, rien n'est oublié. Si par hasard un gaucho échappe au désastre, il se jette sur un cheval, s'enfuit à toute bride, et va semer l'alarme dans les environs. Alors on se hâte de toutes parts d'enfouir ses richesses; chacun, monté le mieux qu'il peut, se met à galoper vers les lieux habités, où ce cri d'alerte, après avoir glacé de terreur toute la frontière, arrive enfin aux oreilles plus calmes des gens de l'intérieur. Alors seulement on se rassemble, on se cherche, on s'arme, on se met en mesure de se défendre. Il est impossible de se figurer quelle épouvante répandent dans la campagne ces mots terribles : *los Indios! los Indios!*

Mais l'œuvre de destruction va vite! Les Indiens savent de quel côté peuvent arriver les ennemis, et changeant brusquement leur marche, ils se plongent de nouveau dans le désert pour reparaître sur un autre point, échappant ainsi à toute poursuite, et mettant en émoi une immense étendue de pays. Que de sommes d'argent ont été ainsi perdues! Celui qui a enterré ses piastres fortes et ses doublons est tué dans sa fuite, emportant son secret avec lui. Un jour, si jamais ces contrées sont délivrées de ce terrible fléau, le laboureur, en conduisant sa charrue, retrouvera ces trésors enfouis ; mais, combien de temps resteront-ils ainsi sans profiter à personne!

Souvent les forces des Indiens ne s'élèvent pas au-delà de quatre cents combattans; mais l'impossibilité d'opposer aucune résistance, la perspective d'une mort certaine ou d'un éternel esclavage, les contorsions épouvantables de ces démons, leurs cris affreux, font une impression terrible sur l'esprit des gauchos. L'Indien charge avec une remarquable vitesse, tenant sous le bras sa lance longue de dix à douze pieds, formée d'un roseau flexible que le poids du fer fait trembler; quand elle trouve une résistance, l'arme s'enfonce, et il est difficile de parer les coups de cette lance acérée dont la continuelle vacillation trompe le regard.

Une de ces hordes errantes se présenta, en janvier 1833, à la poste du *Lobaton*, dans la province de Cordova. Deux voyageurs se mettaient en route pour Buenos-Ayres, l'un colonel des troupes du *Tucuman*, l'autre Français, tous deux courageux, habitués à

traverser la Pampa; ils n'avaient pas fait cent pas quand ils entendirent hennir les chevaux de la *indiada*. Ils rentrèrent en toute hâte et s'enfermèrent dans la cour. — Toutes les postes, dans les lieux les plus exposés, sont entourées d'un petit fossé, défendu intérieurement par une haie très épaisse de cactus impénétrables; il n'y a qu'une seule entrée, fort étroite. — Les Indiens entourent la poste du Lobaton et somment le propriétaire de leur livrer son argent et celui des voyageurs. Cette injonction était faite en langue castillane. — On en a conclu que des Espagnols, pour se venger de l'expulsion de leurs compatriotes, se sont incorporés aux sauvages et dirigent leurs attaques. Cela est faux; mais il arrive parfois que des gauchos, las de piller pour leur compte, et de vivre ainsi exposés d'un côté à être livrés à la justice, de l'autre à devenir victimes des Indiens, vont se réunir volontairement à ces derniers. — Pour toute réponse, le vieux Cordovez décrocha une carabine rouillée, pendue au-dessous de l'image de *santa Rosa*, et du premier coup étendit mort un sauvage impatient, qui déjà ébranlait la porte à coups de pieds. Les autres étaient descendus de cheval, et avec leurs lances, leurs sabres, leurs couteaux, essayaient, en se cachant dans le fossé, d'entamer la forte muraille de cactus, tout hérissée de longues épines. A peine avaient-ils pratiqué une brèche, qu'elle devenait pour cette forteresse un créneau par lequel les pistolets des voyageurs vomissaient les balles à bout portant. Alors une grêle de pierres tomba sur les assiégés; mais les assaillans, rebutés par une défense opiniâtre, découragés à la vue de trois des leurs tués sur la place, et d'un grand nombre de blessés, se retirèrent après trois heures de combat, ayant soin de cacher leurs morts, pour les soustraire aux profanations des vainqueurs. Quand nous nous arrêtâmes à cette poste, trois mois après, le vieux gaucho s'empressa de nous faire voir les tiges de cactus coupés à leur racine, la trace des coups de lance dans la porte; et les postillons, tremblans encore au récit de cette fameuse bataille, avouaient franchement que, pendant tout le temps de l'action, ils s'étaient tenus blottis au pied du rempart.

De là, cette horde irritée se mit à remonter le *Rio Tercero*, par la route de Buenos-Ayres à Cordova. Une troupe de chariots était en marche: c'étaient de ces *carretas* pesantes, traînées chacune par

six bœufs, seuls moyens de transport connus dans la Pampa. Ces longs waggons sont souvent chargés des plus riches produits de France, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne; ils sont recouverts de cuir, grossièrement construits, mais disposés de manière à se trouver en équilibre sur la tête des deux bœufs du timon; les autres sont attelés à une distance de cinq à six pieds en avant de ceux-ci, afin d'agir avec plus de force, et surtout pour retirer le waggon des ruisseaux, souvent débordés au printemps, car il n'y a pas un seul pont sur une route de plus de deux cent cinquante lieues. Au-dessus de la charge, dans le fond du chariot, se tient un *picador* qui aiguillonne d'une main les *trunqueros* (bœufs du timon) au moyen d'un roseau de quinze à vingt pieds, suspendu par une corde; et armé en outre d'un piqueron transversal qui s'abaisse à volonté sur le dos des bœufs du milieu, le conducteur peut, sans quitter sa place, diriger et animer la tête de l'attelage. Puis, à côté, viennent quelques voyageurs, suivant au pas de leurs mules la marche du convoi; puis encore arrivent les bœufs de relais, et ceux qui sont destinés à nourrir toute la *peonada*. Ce troupeau est confié à la garde d'autres hommes à cheval, nommés *conboyeros*, qui, par la nuit la plus obscure (car les chariots s'arrêtent régulièrement de six heures en six heures), s'en vont lacer, avec une admirable adresse, ces animaux confondus entre eux, que l'Européen ne pourrait distinguer en plein jour. Cette famille voyageuse, en y comprenant le chef, *capataz*, galopant d'un waggon à l'autre, dirigeant, surveillant tout comme un général d'armée, cette famille, dis-je, se compose environ de trente individus; et de plus, il y a souvent dans le fond du chariot une femme que le *picador* emmène avec lui pour charmer les ennuis de la route.

Les Indiens de l'avant-garde signalèrent donc ce beau convoi, qui serpentait gravement au milieu d'un nuage de poussière, cahotant et criant sur l'essieu. Ce n'était pas la première fois qu'ils auraient pillé une de ces flottes du désert; dans la province de *San Luis*, bien des choses précieuses, dont ils ignorent l'usage et la valeur, étaient tombées entre leurs mains; ils avaient défoncé, brûlé, brisé de magnifiques pianos, et les touches rendaient de lugubres accords sous la poignée de leurs sabres. Heureusement on les vit venir de loin. Si les chariots eussent été dételés, si c'eût

été l'heure de la halte, tout était perdu; mais on eut le temps de s'approcher de la rivière, et s'adossant à la rive escarpée, les charrettes se placèrent en rond, le timon en dedans, les bœufs et les chevaux enfermés dans l'intérieur de cette enceinte circulaire. Elles présentaient ainsi une forte barricade, défendue dans les intervalles par les carabines des gauchos, les fusils de chasse et les tromblons des voyageurs. Les Indiens ne s'étaient point attendus à cette réception; ils firent le tour de cette forteresse crénelée, hérissée d'armes à feu; et ne sachant par où l'entamer, ils se retirèrent précipitamment, furieux, désappointés comme des vautours qui, arrivant à tire-d'aile vers un tigre endormi qu'ils ont cru mort, se sauvent à grand bruit, tout effrayés de le voir se dresser sur ses quatre pattes. Quand ils furent hors de vue, les chariots reprirent leur route avec la même lenteur. Ainsi l'on voit la tortue, qui s'est ramassée sous son écaille à l'instant du danger, alonger peu à peu la tête, et continuer sa marche en traînant sa lourde carapace.

Les habitans de la poste voisine échappèrent en traversant la rivière à la nage; de là, cachés dans les hautes herbes, ils virent la horde avide de pillage passer au galop : la maison fut brûlée, les troupeaux dispersés, la route balayée pendant vingt lieues environ. Les Indiens détruisirent une autre cabane, dont le maître fut massacré. Nous n'y trouvâmes que deux postillons et un enfant de huit ans, qui s'amusait à grimper sur un grand cheval, en posant un pied sur le genou de la bête, et l'autre dans l'étrier. Il se mit à galoper autour de la maison ruinée avec une étonnante adresse; puis, me regardant avec un sourire moqueur, il me demanda si je voulais courir une *carrera* avec lui. — Je cours mieux que les Indiens, ajouta-t-il; je leur ai échappé, moi, et ils ont tué mon père. —

Pendant l'espace de cent cinquante lieues, il n'y a guère de poste où l'on ne raconte quelque lamentable histoire. Ainsi, dans nos villages de l'Ouest, ce sont, à la veillée, des légendes de sorciers et de revenans, dont le récit fait trembler les petits enfans; les plus âgés tournent la tête vers la porte, et n'osent plus sortir; le conteur lui-même s'effraie. Mais dans la Pampa ces terreurs sont plus fondées; celui qui parle a une sœur, une mère, une fille emmenée en esclavage, dont on n'a plus entendu parler; un père, un frère, un amant a rougi de son sang le sol de la cabane. Ici c'é-

taient des poutres encore noircies, des meubles brisés; le maître de la maison me menait voir ce qui fut un bosquet planté par ses pères; nous trouvions des troncs d'arbres brûlés jusqu'au niveau du sol, et sur les buissons commençant à reverdir, des perruches, hôtes de ces lieux depuis tant d'années, erraient, étonnées de ne plus savoir où s'abriter. Dans la province de San Luis, de grands peupliers, desséchés par les flammes, s'élevaient au-dessus d'un toit écroulé, comme des mâts sans agrès au-dessus de la carcasse d'un navire. Là, c'était une vieille femme redisant à nos *peones,* surpris de ne pas retrouver son fils, les détails de sa mort. — Les Indiens avaient été repoussés par la milice du *Fray le Muerto,* petit village à trente lieues de Cordova. *Juancito,* disait-elle en soupirant, sortit pour rassembler les débris de nos troupeaux; il ne reparut point. Nous avions ordonné des messes pour lui : après trois jours, nous rencontrâmes un cadavre dépouillé de ses vêtemens, percé de coups de lance, et à son fouet passé dans le bras nous reconnûmes.... — Elle ne put achever.

Il y a le plus souvent aussi une incroyable apathie chez les habitans de la frontière : ils sont nés là, ils y restent, sans songer peut-être qu'il y ait d'autres lieux habitables. Il ne leur vient pas dans l'idée que cela soit une existence plus triste, plus précaire, que tant d'autres; et ils se prennent à demander naïvement aux Européens : — Dans votre pays y a-t-il des Indiens? — L'habitude a donc une grande puissance : il y a une population joyeuse et insouciante au pied du Vésuve, dans les villes du Chili et du Pérou, dont chaque année les édifices publics et les maisons même sont renversés par les tremblemens de terre; des êtres enfin qui vivent isolés, environnés de dangers, sans qu'aucun avantage apparent rachète tant de misères. Passer ses jours dans une plaine morne, inculte, sans pouvoir réjouir son regard de ces admirables paysages, de ces campagnes délicieuses, de ces montagnes aux pics couverts de neige, dont l'aspect a quelque chose de si prestigieux pour ceux qui y sont habitués dès leur enfance! Mais peut-être aussi cette Pampa sévère, glacée en hiver, brûlante en été, solennelle dans son immensité comme l'Océan, a-t-elle son charme pour le gaucho; peut-être est-elle en harmonie avec le caractère de cet homme fier

et indépendant, dont la vie tout entière est employée à parcourir au galop, dans tous les sens, ces vastes solitudes.

Les pays un peu boisés sont moins exposés au pillage. Ce ne sont point de ces magnifiques forêts, si puissantes de végétation, comme dans les déserts du Brésil, mais des arbres serrés, des caroubiers aux branches épineuses et entrelacées, à travers lesquelles l'Indien n'ose guère s'aventurer, par la raison très simple que les troupeaux y sont disséminés, et difficiles à rassembler; et puis d'ailleurs, une partie de la troupe pourrait s'égarer : revenir par la même route, ce serait se risquer à tomber dans une embuscade, et les fantassins auraient un avantage immense sur des cavaliers dépourvus d'armes à feu; se frayer une nouvelle route retarderait beaucoup la retraite.

Nous avons vu les Indiens passer outre, si on leur résiste. Dans la province de Buenos-Ayres, la poste de *Lima*, près du village d'*Arrecifé*, est défendue par une petite muraille très basse, garnie, vers la partie qui regarde le désert, d'une pièce de canon : la plupart des habitations moins importantes sont protégées par une haie de cactus; aux *Alchiras*, dans la province de San Luis, les habitans, harcelés par des incursions continuelles, se sont réunis au nombre de vingt à trente familles, et ce village a été entouré d'un rempart de terre, haut de quatre pieds, sur lequel sont rangés quelques vieux fusils évasés en forme de tromblons, montés sur des pivots : c'est là un fort.

Mais attaqués chez eux, ou poursuivis par une armée, les sauvages deviennent terribles; ils savent qu'il n'y a point de quartier pour eux. Vers le mois de février 1833, cette même horde vagabonde, mise en déroute par trois hommes déterminés, à la porte du Lobaton, combattit vaillamment l'armée de Cordova, forte au moins de cinq cents soldats, mais la plupart miliciens levés à la hâte, peu habitués à se battre hors de leur pays. L'action se passa au pied du *Morro*, haute montagne en pain de sucre, hérissée de rochers, trouée de cavernes; c'est la dernière cime de la Sierra de Cordova du côté du sud. Les gauchos racontent des histoires merveilleuses sur cette montagne, qui ne manque jamais de se mettre en colère à l'apparition des Indiens ou même d'un étranger.

A une lieue de là était un village que les sauvages ont détruit; quand nous nous y arrêtâmes, un silence de mort régnait dans ces cabanes dévastées ; pas un habitant, pas un être vivant, si ce n'est quelque volée de *gallinazos* sautillant sur les toits. Un pauvre nègre, arrêté dans sa fuite, eut les yeux arrachés, et on le brûla à petit feu dans la maison de ses maîtres : c'était précisément celle où nous fîmes halte. Deux autres montagnes , celles du Rosario, un peu plus loin dans l'intérieur, attirèrent aussi l'attention des sauvages : ils les entourèrent successivement; mais inquiétés par des tirailleurs cachés dans les buissons, ils mirent le feu aux arbres du côté des habitations, et forcèrent ces malheureux à se rendre ; tous furent égorgés. Les troupes de Cordova arrivaient donc en toute hâte, cinq cents hommes de la *provincia de San Luis* accouraient aussi ; mais on ne les attendit pas, on les évita même, dit-on ; les Cordoveses jaloux se réservaient tout l'honneur de la journée. Les deux armées se rencontrèrent dans une belle plaine semée de petits arbres et parfaitement unie ; après une action sanglante, quatre-vingts fantassins restèrent sur la place, et le reste des forces de Cordova fut mis en déroute. Les vainqueurs redoublèrent d'audace; ils inspiraient une telle crainte dans cette vallée dépeuplée, que les ossemens des morts furent laissés deux mois sans sépulture; peut-être même ne restait-il pas assez d'habitans dans tout l'espace compris entre les deux Sierras pour leur rendre ce triste devoir. Les cinq cents *Puntanos* n'eurent point occasion de combattre, et tinrent la campagne. Quand les Indiens se portèrent sur la ville de San Luis, on y rassembla à grand'peine quarante fusils, mais on défendit, sous peine de mort, de faire feu si la troupe victorieuse n'attaquait pas; heureusement la *indiada* passa outre, emmenant son riche butin sous les yeux des habitans. Le chef de la *junta* (San Luis est trop appauvri pour payer un gouverneur) nous a assuré lui-même que cette seule province a perdu plus de trente mille chevaux, soixante mille moutons, et une grande quantité de bœufs et de mulets; environ quatre cents personnes ont péri victimes de cette terrible incursion.

Il y avait long-temps que la contrée n'avait tant souffert. Au temps des Espagnols, les attaques étaient rares, et, depuis les guerres de l'indépendance, les Républiques Argentines avaient de

fortes armées ; mais de là même naquirent les dissensions civiles. Ces généraux, alors inactifs, rendirent la paix plus fatale à la patrie que ne l'avait été la guerre; tant de combats livrés de province à province ruinèrent le pays, et l'indépendance, achetée au prix de tant de sang et de gloire, a vu son éclat flétri par les mains de ceux qui s'étaient illustrés pour elle.

Quoique séparées, depuis sa chute, du parti de l'Union (autre joug trop pesant pour ces peuples jaloux et ombrageux), les provinces les plus maltraitées se concertèrent pour entreprendre contre les Indiens une formidable expédition. On parvint à former trois corps d'armée : le plus considérable partit de Buenos-Ayres sous les ordres du général *Rosas*, le gaucho le plus accompli de la république. Personne en effet ne dompte un *potro*, ne boule un chéval sauvage, ne lace un tigre mieux que lui. J'ai eu l'occasion d'admirer son adresse pendant le carnaval. Il se faisait un jeu de lancer son beau cheval chilien ventre à terre dans les rues les plus mal pavées, pour revenir brusquement sur ses pas, et caracoler en pirouettant sur des pierres glissantes, évitant ainsi les seaux d'eau et les œufs que, selon l'usage, les dames font pleuvoir ce jour-là sur les passans. Malheureusement, on ne peut oublier que Rosas fut gouverneur dans un temps de guerres civiles et de réactions ; il parvint même à se faire concéder des pouvoirs extraordinaires, et dut user de sa dictature.

Il s'avança donc vers le sud, dans des pays inexplorés, ou tout au moins inhabités, emmenant avec lui une belle division de soldats dévoués, et une tribu d'Indiens amis qui étaient venus, parés de leurs bizarres costumes, traiter à Buenos-Ayres avec le gouvernement. On envoyait de fréquens bulletins des opérations de la campagne. A ces détails stratégiques se joignaient des observations météorologiques et astronomiques, faites par un Allemand distingué; mais cet étranger, assez mal vu des chefs, et dégoûté d'être considéré à peu près comme un être inutile, s'en revint seul à Buenos-Ayres, avec deux *peones*, au grand étonnement des gens de l'armée, qui n'eussent jamais cru qu'un Européen, qu'un savant rien moins que gaucho, pût ainsi retrouver sa route : on n'avait généralement rien compris au camp à l'utilité de ses travaux.

L'ennemi se retirait toujours, l'armée alla loin; on découvrit

des rivières navigables, et là-dessus on fondait déjà de brillantes espérances d'établissemens : quelques petits engagemens eurent lieu, et on reprit aux Indiens beaucoup d'argenterie brisée (*chafalonia*).

Pendant ce temps, cette pauvre province de Cordova, si belle, si vaste, si déchirée, centre de la république et de toutes les révolutions, envoyait aussi un corps de troupes commandé par le colonel *Reynafé*, le même qui avait éprouvé un échec au Morro. Il rejoignit au *Rio-Quarto* un régiment des auxiliaires des Andes, vieux soldats des guerres du Pérou, que le gouvernement de Buenos-Ayres prêtait dans cette circonstance au général Quiroga, trop malade pour diriger en personne cette expédition, dont il était cependant nommé généralissime. Les auxiliaires avaient pour chef Ruiz d'Obro, Espagnol d'origine, fait prisonnier sur la côte du Pérou à bord d'une frégate, qui se rendit faute de vivres. — Ruiz d'Obro a établi des théâtres d'amateurs dans quelques villes des provinces voisines des Andes, a joué lui-même, et s'est depuis occupé d'apprendre à danser à ses officiers : la langue française lui est assez familière; il a servi très jeune dans les armées de Joseph. — Quiroga le combla de richesses, lui confia son fameux régiment des auxiliaires; mais le faste de Ruiz, et la bizarre idée de conduire une voiture dans la Pampa, pour une semblable guerre, déplut beaucoup au sévère général, qui lui en fit des reproches. Cependant ce fut Ruiz, aidé des Cordoveses, plus heureux cette fois, qui remporta les plus grands avantages sur la *indiada* du Morro, commandée par le fameux cacique *Yanquetruz*. De vieux soldats blessés dans l'action m'ont assuré n'avoir jamais vu combattre avec plus d'acharnement. A portée de canon, les Indiens laissèrent leurs chevaux, trop effrayés par cette artillerie de quatre pièces de petit calibre; trois fois ils se précipitèrent la lance à la main, en poussant des hurlemens de rage, jusque sur les canonniers, et se jetant à plat ventre, essayaient de couper les jambes des fantassins. Les sauvages furent complètement battus, et harcelés à un tel point, qu'ils se virent réduits à manger leurs chevaux de combat et obligés de fuir à pied. Les captifs délivrés répétaient les plaintes du cacique à la vue des cadavres de ses deux fils, tués à ses côtés. Il arrachait sa longue barbe, et comme le roi Rodrigue, il

jetait un triste regard sur ses guerriers morts ou dispersés, et, se voyant privé de ses deux enfans, il répétait en rugissant : On m'a coupé les deux bras!

Le troisième corps d'armée fut expédié de Mendoza sous les ordres de don Féliz Aldado, le même qui se montra si cruel pendant les guerres civiles, et qui fut traîné, le corps traversé d'un coup de lance, dans les rues de Cordova, au grand trot sur un cheval maigre, honni et bafoué par toute la population exaspérée. Aldado, jadis moine, chapelain dans les armées de San-Martin, puis soldat, officier, colonel, était à la tête de cette division. Il eut peu à combattre. Les Indiens épièrent ses mouvemens, le suivirent pas à pas, et, par une nuit très obscure, ils parvinrent à surprendre son avant-garde, endormie paisiblement sur une île. Ils passent la rivière à la nage, égorgent plus de soixante soldats, et disparaissent. A cette époque, j'étais sur le point de quitter Mendoza; malgré toutes les précautions prises pour cacher ce fâcheux évènement, la nouvelle s'en répandit promptement, et consterna les habitans. Une armée vaincue laissait la route ouverte aux Indiens, et la lui frayait même par sa retraite.

Le plus grand résultat de cette expédition fut de reprendre beaucoup de troupeaux, d'épouvanter les Indiens qui avaient le plus dévasté les provinces du centre, et surtout de délivrer des captifs. On les envoyait à Mendoza pêle-mêle avec les femmes des sauvages emmenées à leur tour en esclavage. Ces convois arrivaient escortés par de vieux soldats qu'on eût pris pour des Cosaques à leur figure sévère et farouche, à leurs longues lances. Toute la population accourait de bien loin pour chercher parmi ces *rescatados*, méconnaissables après tant de misères, celui ou celle qu'on avait cru perdu pour jamais. On s'embrassait en pleurant, et à ces démonstrations de joie se joignaient aussi des scènes de douleur, quand, après avoir passé en revue tous ces visages hâves et décolorés, un gaucho, venu de l'extrémité de la province, voyait son dernier espoir évanoui. Pour consoler tout le monde, Quiroga faisait distribuer des femmes indiennes aux assistans; elles sont devenues servantes dans les maisons, et s'occupent là comme sous les toldos à faire des ponchos. La liberté pour elles n'existe guère dans la plupart des peuplades indiennes; les femmes sont les humbles esclaves

de leurs maris : aussi ne m'ont-elles pas semblé regretter beaucoup le désert. Pour les Indiens, ils furent égorgés par représailles; mais il y a, à propos de ces vengeances, un fait odieux : les sauvages ont l'horrible habitude de faire des brides, des ornemens pour leurs chevaux, avec la peau des blancs, artistement tressée. Un des généraux de la province de Cuyo a cru devoir, lui aussi, parer son cheval d'un semblable trophée de *cuero de Indio*.

Ces trois divisions devaient, en marchant vers le sud, se rencontrer, et ainsi réunies, étendre leurs opérations, et affaiblir considérablement les Indiens. Mais ce projet ne fut point mis à exécution. La révolution, survenue en juin à Cordova, obligea Reynafé à quitter l'armée et à revenir avec ses troupes, déjà un peu diminuées par les désertions. Ruiz resta seul avec une très faible division, se dévoua pendant quelque temps à la cause commune et finit par ramener ses auxiliaires à San Luis. D'un autre côté, Rosas fut rappelé à Buenos-Ayres par des troubles alarmans pour son parti : il avait bien prévu qu'on tenterait un mouvement en son absence. Aldado rétrograda vers Mendoza; de toutes parts on semblait pressentir de nouveaux malheurs, une guerre civile plus sanglante et plus générale que la dernière, et une coalition des Indiens.

Le *Chaco*, grand désert qui s'étend depuis le *Rio Bermejo* jusqu'aux environs de la ville de Santafé, est redevenu, depuis l'expulsion des Espagnols, la possession d'autres Indiens, ennemis jurés de ceux de la Pampa. Dans ce même temps, ils bloquaient étroitement Santafé; la route par terre était interceptée; les dépêches envoyées à Buenos-Ayres s'expédiaient par le Parana jusqu'au village du Rosario. Pendant la guerre que les *Santafesinos*, les pirates de la république, au dire de leurs voisins, soutinrent d'une manière si brillante contre Buenos-Ayres et Cordova, le gouverneur *Lopez* s'était servi de ces Indiens; mais ils sont redevenus ennemis après le partage du butin, et enlèvent les habitans à deux milles de la ville.

Ces armées, levées à grands frais, ces formidables préparatifs, habilement combinés; en un mot, cette expédition manquée peut avoir de très fâcheux résultats : elle a montré à toutes ces républiques leur faiblesse partielle et la presque impossibilité d'une union

forte et durable. Les Indiens ne seront pas les derniers à s'en apercevoir; ils connaissent les ressources des provinces, ils attaquent quand ils sont prêts; les armées, au contraire, ne peuvent faire un mouvement qui ne soit prévu, leur marche est épiée d'avance, elles ne savent où trouver l'ennemi.

Puis, quand une guerre civile éclate derrière eux, les soldats démoralisés, las d'une campagne sans profit, sans gloire, se mettent à déserter; plus de discipline, plus d'ordre; ils s'en vont pillant sur les routes, tuant pour vivre les bœufs qui restent encore épars dans les plaines, portant ainsi le dernier coup à ces habitations déjà en proie à tant de maux. Point de communication d'une ville à l'autre, partant point de commerce. Pendant près de 80 lieues, nous fûmes nous-mêmes inquiétés par ces *partidas sueltas;* personne ne voyageait alors; il y avait un mois qu'on n'avait eu à Cordova des nouvelles de Buenos-Ayres! La route de San Luis était infestée de ces bandits errans, qui rôdent sur les grands chemins, vivent aux dépens des campagnes, et se paient eux-mêmes des frais de la guerre. Voilà tout ce qu'avait produit dans les provinces de Cordova et San Luis la grande expédition de 1833, qui devait délivrer à jamais le pays des hordes de barbares cachés dans les solitudes de la Pampa. Cette fois encore, comme cela arrive toujours, une grande idée présida à la formation d'un projet louable et utile; puis de petites haines, des ambitions misérables, en divisant les volontés, firent manquer l'exécution.

Th. Pavie.

NAUFRAGE

D'UN

BATEAU A VAPEUR.

Tous les vents étaient déchaînés, la mer furieuse, le ciel sillonné d'éclairs. Ainsi commence d'ordinaire le récit d'un naufrage.

Le récit du mien commence autrement.

Le vent, assez frais au large, se faisait peu sentir dans le voisinage de la côte que nous longions à une faible distance. La mer était calme; un magnifique clair de lune succédait à un soir serein. Les passagers se trouvaient la plupart sur le pont, les uns causant avec cette langueur que donne le mouvement du bateau, même à ceux qui ne souffrent pas du mal de mer, les autres occupés à considérer le jeu de la machine, à regarder la terre fuir, l'écume courir, ou à suivre de l'œil la noire traînée de fumée qui flottait derrière nous, comme un panache rabattu par le vent.

Car chacun cherche un moyen de tromper l'ennui de ces traversées des bateaux à vapeur, qui paraissent longues malgré la rapi-

dité du passage, parce que la route n'offre aucun incident imprévu, et, par sa monotonie et sa certitude, fait regretter les hasards du vent, les caprices de la voile, et jusqu'à la secousse du cheval ou de la voiture.

Mais cette fois nous eûmes de l'imprévu, et la secousse arriva.

— Regardez, disais-je à un de mes compagnons de voyage, regardez bien, c'est le mont Argentaro. N'êtes-vous pas frappé de l'aspect de ce promontoire gigantesque, qui déploie au-dessus de cette mer paisible ses escarpemens rougeâtres? C'est un des points les plus curieux de cette côte si curieuse, toute semée de villes étrusques; plus loin Populonia, Vétulonia; près d'ici les ruines peu connues de Cosa. N'oubliez pas le mont Argentaro, je vous le recommande, me disait M. Letronne avant mon départ..... Combien je regrette que nous ne puissions aborder... Ne pensez-vous pas?.. — Je pense que nous sommes trop près de terre, me répondit mon interlocuteur, qui, plus marin que moi, voyait mieux la faute qu'on faisait en ne s'éloignant pas davantage de la côte... A quoi songe le capitaine?— Le capitaine venait de quitter le pont un moment auparavant; il y avait laissé son second pour le remplacer.—Nous allons trop près de terre, répéta-t-on encore une fois. — Le frère du capitaine s'élance vers le gouvernail, et en ce moment lui et la plupart de ceux qui étaient sur le pont tombent sur les mains, ceux qui, comme moi, étaient assis sont lancés à deux ou trois pas; en même temps on entend un craquement violent : le bâtiment, qui faisait trois lieues à l'heure, avait donné contre un écueil; un trou énorme s'était formé, l'eau entrait rapidement et le bateau enfonçait.

En ce moment il y eut un grand trouble sur le pont. Les gens de l'équipage étaient les plus effrayés, parce qu'ils comprenaient mieux le danger. Ils couraient çà et là en désordre; on n'entendait que malédictions et jurons accentués à la provençale. On me permettra d'oublier ici plus d'une énergique exclamation du capitaine. C'est là le langage de circonstance dans tous les accidens, dans tous les désastres. Ceux qui racontent un naufrage, une déroute, sont condamnés à une inexactitude obligée. Ils ne peuvent faire parler leurs personnages; pour être vrais, il faudrait pouvoir les faire jurer.

La confusion durait toujours; on s'interrogeait les uns les autres;

on disait très haut : Il n'y a point de danger, sans en être bien persuadé dans le fond du cœur. Du reste, tous les passagers faisaient assez bonne contenance. Il y avait à bord plusieurs femmes, et l'on n'entendit pas un cri. Bientôt retentit cette exclamation chevaleresque : Embarquez les dames! embarquez les dames! Mais l'opération eût été difficile. Déjà une des deux embarcations avait été mise hors d'état de servir par la précipitation avec laquelle on avait voulu s'en emparer. Celle qui restait ne pouvait contenir que quelques personnes, et presque tout le monde aurait cherché à s'y jeter, s'il n'y eût pas eu d'autre moyen de salut, ce qui n'eût pas manqué de la faire chavirer. Dès le premier moment, un petit mousse s'y était blotti par précaution. Heureusement, pendant ce temps, nous approchions de terre; ceux qui, comme moi, se préparaient à nager, voyaient diminuer rapidement l'étendue qu'ils auraient à parcourir. Ce qui était effrayant, c'était l'aspect de la côte, taillée entièrement à pic, de sorte que vis-à-vis le lieu du choc, il eût été absolument impossible d'aborder. Mais par bonheur, à peu de distance, se trouvait une petite anse, seul point où le rivage fut accessible, et c'est vers cette petite anse que nous nous dirigions. A mesure qu'on en approchait, on se rassurait sensiblement; et quand le capitaine s'écria : Vous ne périrez pas, personne ne douta qu'il n'eût raison. Bientôt nous échouâmes, mais volontairement cette fois, à trente pas de terre. Tout danger était passé, il n'y avait plus aucun motif de se presser d'entrer dans la petite barque, qui, en deux ou trois voyages, déposa chacun de nous sain et sauf sur les rochers.

Maintenant, comment la chose était-elle arrivée? Comment nous étions-nous perdus, et comment étions-nous sauvés? Mille versions, mille accusations, mille récriminations circulèrent. — Une des explications les plus vraisemblables, c'est que l'homme qui tenait la barre, n'avait pas bien entendu le commandement du second. L'un est Corse et l'autre Provençal. Et puis, babord ressemble beaucoup à tribord, et a l'inconvénient de rimer trop richement avec lui. Ainsi, ce serait là ce qui aurait failli nous noyer : notre malheur serait un méfait de plus de la rime, à qui on peut en reprocher tant d'autres.

Quant à notre salut, nous le devons à la machine à vapeur; et

voyez mon injustice, dans le moment où je sentis la terrible secousse, ma première pensée fut d'accuser la vapeur. J'imaginais que quelque malheur était arrivé à la chaudière. Je me disais : Allons-nous sauter? Je cherchais à me figurer comment un tel évènement pouvait se passer; bientôt je me rassurai par cette pensée : Si nous avions dû sauter, la chose serait déjà faite. Ainsi je soupçonnais, je calomniais la vapeur, et la vapeur nous a sauvés. Voici comment :

Sitôt le choc reçu, on arrêta la machine; d'ailleurs l'eau, qui atteignit bientôt la poitrine du machiniste, n'eût pas permis qu'elle fonctionnât long-temps. Mais l'impulsion que le bâtiment avait reçue était si forte, qu'elle survécut quelque temps à l'action du moteur qui l'avait produite. C'est au moyen de cette force restée à sa disposition que le capitaine put nous diriger vers la terre. On voit donc que la vapeur est entièrement innocente de cet accident, qu'elle a même empêché qu'il n'eût des conséquences funestes; en effet, comme le vent soufflait de terre, nous n'avions, sans la vapeur, aucun moyen d'approcher du rivage, et en quelques minutes nous sombrions près de notre écueil.

Une fois débarqués, chacun, tranquille sur sa personne, s'occupa de sauver son bagage; on avait tiré à temps quelques malles sur le pont; les autres flottaient presque à son niveau sur la surface de l'eau qui avait rempli les chambres. Je reconnus au milieu d'elles une caisse renfermant les tableaux, les dessins, les études qu'un jeune peintre plein de mérite, M. Roux, rapportait d'Italie après un séjour de trois ans : il était le plus malheureux de nous tous; et l'accent de sa voix me déchira le cœur, quand il me dit : Je pers là le fruit de trois années de sueurs, — de bien des sueurs! — Heureusement il a pu sauver une partie de son trésor.

Du reste, chacun avait fait ses pertes. Une marchande de modes qui revenait de Naples à Paris, et qui se trouvait dans la chambre au moment où l'eau s'y précipita, y était rentrée pour prendre son schal et détacher son chien, et y avait laissé son argent; une autre personne regrettait des papiers importans que deux amans attendaient depuis trois années pour se marier. D'autres, et j'étais du nombre, craignaient d'avoir perdu des notes, des souvenirs de voyages, et tous ne furent pas aussi heureux que moi, tous ne les

retrouvèrent pas un peu mouillés, mais intacts, au fond d'un sac repêché le lendemain, à grand'peine, après avoir passé une nuit sous l'eau.

Nous voilà donc à dix heures du soir sur les rochers, chacun assis mélancoliquement auprès de ce qu'il a sauvé, et gémissant sur ce qu'il a perdu, les uns regrettant leurs esquisses ou leur journal de voyage, les autres pleurant leurs billets de banque; tous, deux heures auparavant, dînant gaiement dans une auberge flottante, en pleine civilisation; et tout à coup, sur une plage solitaire, parmi des rochers affreux, dans la condition des naufragés qui échouent au bout du monde sur les côtes sauvages d'une île inhabitée.

Mais notre sort était encore plus semblable que nous ne pensions au sort de ceux qui sont jetés dans une île de l'Océan atlantique, peuplée par des antropophages, et n'osent pénétrer dans l'intérieur du pays, d'où les naturels les repoussent à main armée. En effet, les seuls êtres humains que nous vîmes arriver à notre aide furent des soldats qui nous avaient aperçus d'une tour voisine, située sur un haut promontoire et qui accouraient avec de bons fusils bien chargés, pour nous empêcher de quitter l'aimable séjour où nous nous trouvions.

Nous étions en quarantaine!

Dans les temps homériques, quand des étrangers étaient jetés sur la plage, par la tempête, on les regardait comme des victimes punies justement par le courroux des dieux, et on les immolait à Diane.

Au moyen-âge, d'après le même principe, on les dépouillait par droit d'épave, pour seconder autant que possible la vengeance du ciel qui se manifestait dans le naufrage de ces misérables; c'était de la superstition et de la barbarie. — Maintenant il y a une autre superstition et une autre barbarie : c'est la quarantaine.

Je veux croire que cette superstition des lazarets, que j'ai entendu attaquer radicalement par les premiers médecins et les premiers négocians de certaine ville maritime où elle règne, je veux croire que cette superstition soit fondée sur quelque vérité, comme il s'en trouve au fond des croyances les plus chimériques; mais il est certain qu'ici le préjugé est à côté du fait, l'erreur à côté de la

vérité. Il est certain qu'un grand nombre de précautions gênantes sont inutiles, puisque des voyageurs partis en même temps du même point leur échappent ou y sont soumis, d'après le chemin qu'ils ont pris pour arriver. Il est certain que ces précautions, imposées avec une sévérité pédantesque, sont éludées assez souvent pour que tout le monde eût la peste, si elles étaient aussi indispensables qu'on le prétend, de sorte qu'on peut dire que, si elles étaient nécessaires, elles seraient superflues.

Mais je ne veux pas me faire une affaire avec tous les lazarets du monde, et je ne m'en prendrai aujourd'hui qu'à ceux d'Italie.

La seule chose qu'on sache sur le choléra, c'est qu'il n'y a aucun moyen d'arrêter sa marche, qu'il franchit non-seulement les cordons sanitaires les plus rigoureux (on l'a vu en Prusse), mais aussi des intervalles considérables. Ainsi, d'un bond, il s'est élancé de Londres à Paris.

Quelque avéré que soit ce fait, quelque impossible qu'il soit d'arrêter au passage ce fléau, depuis que le choléra a mis le pied en Europe, l'Italie est le pays où il est le plus difficile d'aborder. Ses belles côtes sont inhospitalières comme celles de la Tauride : il semble qu'elles s'efforcent de repousser par leurs rigueurs sanitaires les voyageurs que leurs charmes attirent.

Il y a quatre ans, le choléra était à Berlin, et à Naples l'on mourait de peur. Je me rappelle qu'arrivant sur ce même *Henri IV*, qui n'y retournera plus, nous attendîmes, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, qu'on eût décidé si l'on nous recevrait ou non ; notre crime était d'avoir à bord un Suisse de Neuchâtel ; comme sujet du roi de Prusse, il avait un passeport prussien. Il fallut beaucoup d'efforts et une demi-journée pour persuader au conseil de santé que Neuchâtel n'était pas à la porte de Berlin.

Rien de plus burlesque que les précautions dont on s'avisait alors pour se garantir de la contagion des lettres ; car chacune d'elles pouvait apporter le choléra sous enveloppe. Il n'est aspersion ou fumigation qu'on n'essayât, bien qu'il n'y ait aucune raison de croire que la terrible maladie ait la moindre peur du vinaigre ou de la fumée. Un jour la préparation purifiante fut si habilement composée, qu'il ne resta de la correspondance du jour qu'une pâte parfaite-

ment homogène et très propre à faire du carton; une autre fois, on décida qu'il ne suffisait plus de percer les enveloppes, qu'il fallait les ouvrir, en tirer les lettres et les replacer après les fumigations magiques; mais on se trompa d'enveloppe : jugez des suites de de l'erreur. Une foule de lettres parvinrent à une autre destination que la leur ; un négociant recevait la réponse adressée à son confrère; les lettres de change arrivaient au lieu des lettres d'amour, et les lettres d'amour au lieu des lettres de change.

Voilà ce que l'on racontait à Naples en 1830.

Voici ce que j'ai vu en Sicile :

On ne pouvait débarquer sur chaque point de la côte que muni d'une permission spéciale, et quand le vent ne donnait point la sienne, on vous conduisait ailleurs, on vous forçait à rester en mer, au risque de voir briser votre barque par les rescifs à deux pas de la terre qu'on vous refusait.

C'est ce qui nous advint près d'Agrigente, et quand arrivèrent, après plusieurs heures d'attente, le médecin et l'inspecteur, qui s'appelait *la Santé*, nom étrange pour le compagnon du docteur, nous dûmes subir le plus ridicule des interrogatoires, et entendre sortir les plus monstrueuses âneries de la bouche de cet homme qui allait prononcer sur notre sort : l'entendre par exemple établir d'un air capable l'identité de la grippe et du croup.

Maintenant les choses sont en Italie à peu près dans le même état.

Ainsi, si l'on part de Marseille par le bateau à vapeur, on fait cinq jours de quarantaine à Gênes ou à Livourne; si l'on part par terre, on ne subit aucune quarantaine (1).

On voit que la logique n'a rien à démêler avec de pareilles mesures; il faudrait donc, pour les faire cesser, employer un autre moyen que le raisonnement. Il faudrait faire pour toute l'Italie ce qu'on a fait pour Naples, qui s'était avisée de mettre en quarantaine les bateaux à vapeur français; on y a répondu par une quarantaine sur toutes les provenances napolitaines, juste représaille qui n'a pas tardé à produire son effet.

(1) Il en était ainsi avant que quelques cas de choléra se fussent manifestés à Marseille.

On me pardonnera cette digression contre la quarantaine, car on va voir combien j'ai eu lieu de la maudire dans ce dernier évènement, dont elle forme la partie la plus tragique. En effet, le danger avait été assez court, les pertes assez peu considérables; mais ce qui était réellement cruel, c'était de se trouver, au commencement de la nuit, pour un temps indéfini, prisonniers sur des écueils.

Quoique notre patente fût en règle, quoique tous nos passeports eussent été sauvés, quoique nous fussions partis le matin de Cività Vecchia, et n'eussions pu aborder nulle autre part, nous fûmes déclarés contumaces pestiférés, gens à ne pas toucher du bout du doigt, et forcés de bivouaquer dans un des plus horribles lieux du monde. Il y avait parmi nous six femmes, des vieillards; il aurait pu y avoir des enfans, des malades; nous aurions pu être mouillés du naufrage; il aurait pu faire un temps affreux: il en eût été de même, on nous eût de même refusé de nous recevoir dans la tour d'où le poste était descendu, et qui nous eût semblé un palais, et cela dans le pays le plus civilisé de l'Italie, dans le grand-duché de Toscane!

On fabriqua comme on put une tente avec une voile, on alluma du feu et l'on s'étendit sur les rochers et les cailloux.

Cette nuit fut assez gaie, on n'était pas fâché de se sentir à terre, on causait de toute autre chose que du naufrage; le bonheur m'avait envoyé là un homme d'esprit, sachant un peu le basque, et revenant d'Afrique; bientôt nous oubliâmes le lieu où nous étions pour parler des Pyrénées et du Caire, et je passai une bonne partie de la nuit à l'interroger sur les prétendus rapports de l'idiome des Bérébères et de la langue basque.

Quelques-uns de nous allaient se chauffer au feu des soldats qui nous gardaient; ce feu était meilleur que le nôtre, car ils avaient une forêt à leur disposition. C'étaient de fort bonnes gens qui nous invitaient à nous approcher, mais en nous recommandant d'éviter avec eux tout contact. Ils avaient bien raison: notre capitaine s'étant appuyé par mégarde sur le bras du sergent, le sergent se trouva en quarantaine comme nous.

On ne peut rien imaginer de plus piteux que la figure du malheureux sergent. Jusqu'à ce moment, il était la puissance du lieu, il com-

mandait les quatre hommes sous la garde desquels nous étions tous placés, et cette situation lui donnait un certain air d'importance que toute sa bonhomie naturelle ne pouvait cacher. Précipité tout à coup de sa haute position et confondu dans notre foule suspecte, il regardait tristement ses beaux galons qui ne lui attiraient plus aucune considération dans la nouvelle société où il se trouvait étranger et assez mal vu, où personne ne se sentait dans une disposition bien favorable pour le pauvre tyran tombé, pour le pauvre geôlier pris au guichet de sa propre prison.

Il n'était pas au bout de ses peines, car nous n'étions pas au terme des nôtres.

Le lendemain on nous permit d'aller au lazaret dans un petit port éloigné de deux lieues. Par terre c'eût été une promenade, mais *la Santé* exigeait que nous nous y rendissions par mer, quoique le vent fût contraire : on nous envoya une barque trop petite pour nous contenir tous. Les femmes et les personnes les plus âgées partirent les premières, et manquèrent périr dans la traversée ; quand la barque revint nous prendre, il était trop tard : il fallut se résigner au bivouac encore pour cette nuit.

La seconde nuit fut plus triste que la première : on était fatigué, le froid était vif, nos compagnes de la veille remplacées par les gens de l'équipage, qui s'emparaient, au détriment des voyageurs, du peu de matelas qu'on avait tirés du bateau ; plus de déférences comme à bord pour les passagers. Ici chacun semblait rentré dans l'état de nature, ne songeant qu'à soi, et cherchant seulement à subir aussi peu de privations que possible. Le feu s'éteignait par momens, et quand on le rallumait, la tente se remplissait de fumée. Malgré ces petites tribulations, il y avait un certain charme à veiller debout auprès de ce feu, que j'entretenais de concert avec un pauvre diable de Belge, pendant qu'il me racontait comment il avait obtenu le privilége de fabriquer des métronomes à Naples. J'aimais à voir autour de moi toutes ces figures endormies sur lesquelles vacillait la lueur du feu ; à côté des barbes noires et des noirs visages de notre équipage méridional, les cheveux blonds, les visages frais et rebondis des machinistes anglais qui avaient trouvé moyen de s'établir plus confortablement que personne. Près de l'un d'eux était sa jeune femme, seul hôte féminin de notre dortoir,

et sommeillant sur la pierre comme une pauvre colombe de mer tapie dans un creux de rocher. Cependant les soldats s'appelaient dans la montagne ; la mer brisait à la porte de la tente, et grondait comme une foule impatiente d'entrer, et un rayon de la lune se glissait dans les noirs enfoncemens de notre caverne.

Le jour suivant nous nous embarquâmes pour aller enfin au lazaret promis, à cette maison ou plutôt cette chambre de santé, comme on l'appelait, où une trentaine de personnes auraient été un peu à l'étroit, mais du moins abritées contre le froid, la pluie et le vent. Ce bonheur, si mince qu'il fût, devait encore nous être refusé. Le vent, toujours contraire, était plus violent que la veille, et notre frêle barque ne put passer une certaine pointe à moitié chemin de Porto-Ercole. Il fallut revenir tristement. En route, le sergent déchu qui partageait notre sort, et courait avec nous nos nouvelles chances de submersion, nous apprit que probablement on attendrait, pour nous donner notre liberté, une décision de Livourne, ce qui nous offrait en perspective encore une semaine de l'agréable vie que nous menions depuis deux jours. Cette fâcheuse nouvelle ne nous fut que trop confirmée par ce que nous vîmes en revenant au lieu d'où nous étions partis ; le premier objet qui frappa nos regards, fut le capitaine dans un pourparler très animé avec le *député* d'Orbitello. La véhémence de ses gestes, l'emportement de ses discours, la violence de ses imprécations et de ses invectives, nous paraissaient peu propres à persuader ou à séduire. Enfin, nous le vîmes de notre barque se rouler par terre, au moment où le député se retirait, emportant son espérance et la nôtre. Le pauvre capitaine se voyait refuser, par cette inflexibilité du principe de quarantaine, toute possibilité de rien tenter pour sauver son bâtiment. Notre retour était pour lui une dernière disgrâce, car il avait compté que la barque, après nous avoir conduits à Porto-Ercole, lui rapporterait des provisions, et elle lui ramenait, au lieu de vivres, des bouches affamées. D'autre part, le temps paraissait devoir changer. La pluie menaçait. Or, notre situation, peu commode par un beau temps, devenait intolérable par un mauvais. On n'avait trouvé d'endroit un peu uni pour y placer la tente que le lit desséché d'un torrent ; partout ailleurs, les rochers entassés dans un affreux désordre, ne permettaient pas un

pareil établissement; s'il pleuvait, notre demeure était inondée par le torrent que quelques heures de pluie eussent formé; tous les rochers, amoncelés les uns sur les autres, roulaient pêle mêle.—Si le vent changeait, si la mer, qui commençait à gronder, devenait plus houleuse, elle allait envahir le lieu de notre refuge, et nous nous trouvions entre les flots et les cataractes de la montagne, exposés aux avalanches de rochers qui crouleraient de toutes parts sur nous. Si l'on joint à cela l'inquiétude qui nous prenait en songeant que, de ce lieu perdu, nous ne pouvions faire parvenir de nos nouvelles à nos parens et à nos amis, et qu'une version de notre accident exagérée et falsifiée au loin pouvait leur faire craindre des malheurs plus grands; si l'on y joint enfin l'irritation que nous donnait bien naturellement la pensée que toutes les misères qu'on nous infligeait n'avaient aucun motif raisonnable, et n'étaient causées que par un préjugé tout-à-fait vide de sens, on se fera une idée de notre colère et de l'espèce de désespoir où nous étions réduits. Ce moment fut l'apogée de notre infortune.

Mais comme, dans les tragédies bien conduites, c'est lorsque le héros est le plus accablé par un destin contraire, qu'une péripétie soudaine le porte au comble de la félicité, sans qu'on ait pu deviner d'avance comment cette péripétie aurait lieu, de même, heureusement pour nous, nous en étions au cinquième acte de notre tragédie, et un dénouement heureux approchait.

Le lecteur, qui n'est peut-être pas fâché qu'il en soit ainsi, ne saurait soupçonner quelle misérable difficulté nous séparait des humains et nous reléguait sur notre écueil. Le capitaine avait pris à son bord quelques ballots de bourre de soie, en italien, *stupa di seta*, et ils étaient portés sur son registre avec cette indication erronée : *stracci di seta*, ce qui veut dire chiffons de soie. Or, les chiffons de soie et les chiffons en général sont suspects à toutes les *santés* du monde, car ils donnent la peste infailliblement, s'ils ne sont *purgés* par une salutaire quarantaine. Si c'est de la bourre de soie, nous disait-on, montrez-la? Hélas! les ballots étaient noyés, on ne pouvait produire les pièces de conviction. C'était pour ce beau motif qu'on voulait écrire à Livourne, et qu'on nous faisait espérer une huitaine de jours de lazaret en plein air. Enfin l'excès de notre infortune toucha le ciel et le *député*; c'était

un brave homme à qui évidemment le cœur saignait de se voir complice d'une si cruelle absurdité. Il revint bientôt sur ses pas; nous nous assemblâmes autour de lui avec anxiété, comme des captifs autour d'un juge qui peut, d'un mot, ouvrir ou fermer les portes de leur prison. Il questionna lentement et solennellement le capitaine; je tremblais toujours que la pétulance méridionale de celui-ci ne lui fît faire quelque incartade : heureusement il se contint. L'honnête député se contenta de faire jurer à tout l'équipage que les ballots contenaient *stupa* et non pas *stracci di seta*. Chacun jura sans se faire prier; tous les cœurs battaient d'attente et d'espoir. Enfin on vit le député tremper sa plume dans l'écritoire que tenait le capitaine. — Ils avaient *communiqué*. — Ce fut un moment superbe; — chacun de s'élancer, de gravir le rocher. Il n'y avait au bord de la mer ni chemin ni sentier; — mais on était libre, — on volait. Personne ne se détourna pour adresser un adieu au pauvre bâtiment qui, seul, restait sur l'écueil d'où on n'a pu l'enlever. Pour moi, j'avais obéis au conseil de mon illustre collègue; je foulais le *monte Argentaro*... Je devais cet avantage à ma mésaventure; je lui dus encore de voir la Maremme, que je traversai pour me rendre à Livourne. La Maremme seule manquait à un pélerinage entrepris cet été dans l'intention de visiter tous les points de la Toscane que Dante a célébrés (1); le naufrage du *Henri IV* devait se charger de compléter ma *Toscane dantesque*. Je lui en sais d'autant plus de gré que la Maremme est un pays fort curieux et assez difficile à visiter. La Maremme est un grand désert où l'on fait trente lieues sans rencontrer un village, qui doit être assez semblable à certaines solitudes non défrichées de l'Amérique, et où l'on n'entend d'autre bruit que la cloche des troupeaux, les hennissemens de chevaux à demi sauvages, le grognement du buffle, ou les coups de hache du bucheron (2). D'immenses travaux entrepris par le grand-

(1) C'est dans la Maremme que se termina le destin d'une jeune femme que Dante appelle *la Pia*, mystère d'amour et de douleur, de passion et de crime, qu'il n'a pas dévoilé, mais qui s'est révélé au gracieux génie d'une femme aussi distinguée par son caractère que par son talent. *Voyez* les nouvelles poésies de Mme Amable Tastu.

(2) On ne peut parler de la Maremme sans citer les lettres éloquentes de M. Didier à M. Sainte-Beuve, insérées dans la *Revue Encyclopédique*.

duc actuel ont déjà beaucoup amélioré et finiront par assainir complètement ce pays qui, jusqu'ici, était inhabitable l'été. Une route superbe le traverse, et quand elle sera terminée du côté de l'État romain, où il ne reste que quelques lieues à faire pour établir la communication, ce sera la route d'hiver la plus rapide, la plus tempérée et probablement la plus fréquentée par les voyageurs qui se rendront à Rome. Mais dans l'état actuel des choses on ne peut franchir facilement l'espace où elle n'est point exécutée, qui sépare la partie romaine de la partie toscane. — Il n'y a réellement qu'un moyen commode de voir la Maremme : c'est de s'embarquer à Cività-Vecchia, et de venir faire naufrage au monte Argentaro.

J.-J. Ampère.

MUSIQUE

DES DRAMES

DE SHAKSPEARE.

Entre la poésie et la musique l'union est tellement profonde, intime et naturelle, qu'il semble impossible que l'une des deux aille sans que l'autre la suive. Là où la poésie a passé, les rameaux qu'elle a courbés ne se relèvent pas, les brins d'herbe gardent le pli qu'elle leur a fait prendre ; car les rameaux et les brins d'herbe savent qu'il doit venir tôt ou tard une nymphe aussi blanche et légère dont les pieds délicats suivront la même trace. Ces deux filles du ciel s'appellent éternellement; l'une parle ou chante, et l'autre aussitôt lui répond en sa langue divine. Voyez Shakspeare, prenez un de ses drames, abandonnez-vous tout entier à la pensée du maître, à sa fantaisie, et bientôt, si vous avez en votre esprit quelque grain de lumière par où le rayon poétique puisse vous saisir, bientôt vous serez transporté dans un monde inconnu. Là plus de paroles, mais seulement des sons, des voix, des chœurs étranges.

Si c'est Juliette que vous suivez, recueillez-vous bien, écoutez cette harmonie ardente et triste, ce chant de passion et de mélancolie; apprenez comment la pensée humaine se spiritualise en dépouillant la forme qui l'enveloppe; comment la parole devient un son, un air, — *ombra adorata*, — et par quel mystérieux travail la fleur exhale son parfum : si c'est Titania, quelles vibrations nouvelles, quels magiques accords dans la nue! Les rayons du soleil font tinter les clochettes des lis; la cascade, la feuille, les blés, tout murmure, chante ou se plaint, et de ces voix diverses le vent du soir qui passe n'en fait qu'une. Ainsi parti de la poésie, vous arrivez insensiblement aux plus hautes extases de la musique. Alors, si vous êtes un homme, vous vous sentez heureux, vous jouissez tout seul et sans remords, votre poitrine se dilate à ces aspirations sonores dont vous n'avez point à rendre compte; mais si, au contraire, pèse sur vous la responsabilité fatale du génie, si vous êtes Beethoven ou Weber, chaque vibration est un dard, chaque son une épine qui fait saigner votre front et le met en travail. C'est pourquoi s'il m'est permis d'employer ce mot dans son acception antique, j'appellerai Shakspeare un musicien, un musicien comme Pythagore et Platon.

Je n'hésite pas à le dire, l'homme de vingt ans que la mélodie agite et tourmente n'a que deux sources d'inspiration, la nature et Shakspeare.

Il est deux musiques bien distinctes, l'une incertaine et flottante, pleine d'abandon et de mélancolie, allant quelquefois au hasard, grande mer harmonieuse où passent bien des voix plaintives que nous connaissons tous, et que du rivage où nous sommes nous voudrions souvent interroger, comme Dante les colombes du purgatoire; vaste horizon de flammes, où chacun voit ce qu'il rêve dans les plis du nuage empourpré. Celle-là s'inspire d'un sentiment vague et surtout des bruits de la nature. Beethoven s'assied dans la plaine humide et chante avec les fleurs et la cascade. La rosée alimente son fleuve d'harmonie. L'autre, animée et rapide, musique d'action, qui ne peut se perdre dans le ciel, étant toujours liée à la terre par quelque passion humaine, qui vit d'amour, de jalousie et de vengeance. A celle-là, pour condition première, il faut les caractères si profonds, si vrais, si parfaitement dessinés de Shakspeare.

Dans l'œuvre si variée de cet homme étonnant, on aurait peine à citer une création que la musique ne puisse s'approprier; et qu'on ne s'y trompe pas, si Shakspeare est un si grand musicien, c'est qu'il a satisfait à toutes les conditions de la poésie dramatique. Comme nous l'avons dit d'abord, entre la poésie et la musique l'alliance est éternelle. Ces fleurs de céleste nature reposent toutes les deux sur la même tige; la sève monte et descend de l'une à l'autre. Aussi rien ne démontre la grandeur ou le néant d'une œuvre comme la transfiguration que la musique lui fait subir. Que Mozart baise au front Juliette, qu'il laisse tomber sur sa blanche épaule un vêtement nouveau, rien n'est changé pour cela; Juliette reste la douce vierge de Shakspeare, l'amante de Roméo, elle est toujours belle, pure et divine; seulement, au lieu de parler, elle chante. Je ne sais, mais il me semble qu'on traduira quelque jour en musique Hamlet, ce caractère qui, par son allure mélancolique, son doute et sa constante réflexion, paraît appartenir exclusivement à la poésie. Ce qui frappe surtout dans Shakspeare, c'est cette profusion de couleurs, d'images et de sons qui flottent à la surface; la musique n'a qu'à tendre les mains pour les saisir; au fond est la philosophie et l'idée abstraite, car l'œuvre de cet homme est comme la terre : au-dessus sont les fleurs et les blés; creusez-la, et vous trouverez les diamans, les métaux et la flamme. Il est écrit dans *le Marchand de Venise* : « L'homme qui n'a aucune musique en lui-même, et qui n'est pas touché de l'harmonie des tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices; les mouvemens de son ame sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare. Ne vous fiez pas à un pareil homme. » On pourrait dire, sans altérer beaucoup le texte du poète : Le musicien qui ne comprend pas Shakspeare, qui n'est pas touché des amours de Juliette ou des infortunes du roi Lear, est incapable d'enthousiasme et de sensibilité. N'attendez aucune œuvre de lui : son harmonie est une confusion de voix et d'instrumens, sa mélodie un bruit frivole, qui bourdonne un instant aux oreilles, puis s'évanouit et meurt sans jamais pénétrer dans l'ame. Défiez-vous d'un pareil musicien.

Parmi les drames de Shakspeare, il en est trois surtout où la musique viendra puiser éternellement ses plus saintes inspirations;

je veux parler de *Roméo*, d'*Othello*, du *Roi Lear*. L'amour frais et mélancolique de Juliette, la passion inquiète et jalouse du Maure, les afflictions sans nombre qui s'abattent sur la tête blanche du vieux roi, voilà, je pense, d'assez magnifiques sujets de symphonie. Telle est la nature de ces pièces, qu'elles vous ravissent en un monde idéal. Il résonne autour d'elles je ne sais quelle musique insaisissable aux oreilles vulgaires, musique étrange que l'artiste seul peut comprendre et transmettre aux autres hommes. Les plus exquises sensations de l'ame sont écrites une à une dans ce livre, ses plus profonds mystères révélés. Musiciens, vous n'avez qu'à traduire la parole en votre langue divine; le plongeur est descendu dans les abîmes de l'Océan, il en a rapporté la perle mystérieuse c'est à vous de la prendre et de l'enchâsser dans un cercle nouveau sans en ternir la transparence. Et qu'on ne dise pas que les drames de Shakspeare ont paru trop souvent à la scène; que vingt compositeurs les ont traités chacun à sa manière, que le souffle de tant d'amans a fait tomber la fleur d'innocence et de virginité dont ils étaient revêtus, comme le papillon de sa poussière d'or. Qu'on ne nous dise pas : Les sujets de Shakspeare sont usés; paroles vaines et creuses, qui peuvent avoir cours dans le cabinet d'un directeur d'Opéra, mais nullement ici, où l'on s'occupe d'art. L'œuvre de Shakspeare est immaculée; ces douces créations, dans le jardin sonore où le maître les a placées, rêveuses ou plaintives, attendent leurs musiciens, comme la vierge nouvelle attend son jeune époux.

Il ne suffit pas, pour flétrir l'œuvre dont nous parlons, qu'il vienne à l'idée d'un compositeur médiocre d'écrire *Roméo*. Un écolier peut bien s'approcher de la toile divine; mais si sa couleur n'est pas d'une bonne nature, elle s'écaille et tombe. Toute chose frivole passe comme un souffle sur le cristal limpide, où reste seulement la ligne belle et profonde, qu'une main savante a gravée en s'inspirant du modèle divin. Zingarelli écrit *Romeo*. Il commence son œuvre avec indifférence, et pendant deux longs actes, se traîne au hasard et dans l'ombre sans prendre garde à l'étoile qui l'aurait dirigé. Cependant, vers la fin, une lumière subite inonde la chambre, et pour la première fois, il voit devant lui Roméo. En face de ce jeune homme pâle, et courbé comme un lis sur le tombeau de Juliette, de ce visage où se répand avec les

pleurs l'exaltation d'une ame au désespoir, le maître s'émeut, court à son clavier et chante : *Ombra adorata*. Étrange musique! hymne de douleur et d'amour! dernier chant d'une ame de vingt ans, dont la plus douce illusion s'est enfuie et qui va s'envoler après elle. Voilà tout ce qui doit rester de Zingarelli; cet air est immortel, la partition de *Roméo* n'existe pas. A d'autres plus puissans le soin et la gloire de compléter l'œuvre de Shakspeare! Sur la page où le maître italien a dessiné sa vignette d'or fin, il reste encore assez de place pour ceux qui viendront après lui.

Et maintenant, quel opéra ferait un homme de génie avec Roméo, sujet vaste et profond, qui seul épuiserait toute la grâce mélancolique de Cimarosa, toute la fantaisie de Weber! Quel bonheur de combiner ensemble ces deux voix jeunes et timides, qui commencent à chanter dans le bal, continuent la nuit sous les arbres en fleurs, et ne cessent de s'appeler et de se répondre que sous la pierre du sépulcre. O poésie, tu demeures triste et confuse en face d'une telle scène! Voilà ces deux êtres charmans qui se content leurs amours, et tu ne peux pas même ajouter une parole aux aveux qu'ils se font dans la nuit, tandis que plus heureuse, la musique, ta sœur, vient embellir la sphère dans laquelle ils vivent et leur dit: Par moi, les clartés humides de la lune ont de célestes vibrations; les fleurs, des soupirs inconnus, et les ames des voix qui montent aux étoiles. Et les autres caractères, comme ils se grouperaient harmonieusement autour des deux jeunes époux! Comme la musique serait naïve et franche avec la nourrice, élégante et fine avec Mercutio! Quelle délicieuse chanson ferait la reine Mab!

Je ne connais aujourd'hui qu'un homme capable d'aborder un tel sujet : Rossini; et certes, si son génie habite encore en lui, si le repos dans lequel il vit depuis long-temps est celui de la méditation, soyez sûrs qu'il y pensera au jour de son réveil. Après tout, Rossini n'est pas si indifférent qu'il veut bien le laisser croire. Comme toute renommée ayant conscience d'elle-même, il est peu sensible aux éloges des journalistes, et dédaigne parfaitement leur critique. Mais ce n'est pas à dire qu'il ne puisse être occupé du soin de sa gloire à venir. Rossini a reçu du ciel le don de fécondité, nul ne le peut nier; il a écrit trente opéras environ. Cependant dans

ce nombre, on n'en citerait pas un qui soit, du commencement à la fin, exempt de négligence et de diffusion, où l'instrumentation soit toujours pure et soutenue, la mélodie expressive et simple; un opéra qui puisse, étudié à part, passer pour un chef-d'œuvre, et fonder la gloire de son auteur, comme *Euryanthe* ou *Oberon*, par exemple. C'est pourquoi je lui dirai : Maître, vous êtes dans la maturité de l'âge et du génie, hâtez-vous de réunir dans une œuvre nouvelle autant de beautés que vous en avez semé dans les autres; car si vous les laissez éparses, l'avenir n'y prendra pas garde. Un siècle a bien assez à faire dans son champ et ne va pas trier aux plaines du passé. Il faut que les épis lui arrivent rassemblés et liés en gerbes. C'est pourquoi ceux qui prennent soin de votre gloire, vous conseillent de jeter sur un poème auguste tout ce que vous avez de pensée et d'imagination.

Rossini, tôt ou tard, écrira cette partition ; il le doit, ne serait-ce que pour rentrer en grace avec Shakspeare qu'il a si indignement traité dans les deux premiers actes d'*Othello*. En effet, toute cette partie est écrite avec une incroyable négligence ; chacun semble agir et parler au hasard, et tel est le manque absolu de sévérité dans le style et d'unité dans la composition, que, si un jour il prenait fantaisie à Rodrigo de chanter un air du Maure, nul ne songerait à crier au scandale.

Comme Zingarelli, Rossini n'a compris de l'œuvre de Shakspeare que la dernière scène. Soit oubli, soit impuissance, durant le cours de l'ouvrage, il n'a jamais franchement abordé le caractère impétueux du Maure, ni sondé les ténébreuses profondeurs de la conscience d'Iago, ni contemplé la douce et calme sérénité de l'ame de Desdemona. Mais aussi, plus tard, comme les larmes qu'il lui fait verser sont belles et divines; nous la retrouvons sur le plus haut sommet de la douleur. Comment elle est arrivée là, nul ne le sait; lui seul, peut-être, a senti les gradations de cette gamme mystérieuse, mais il a dédaigné de nous en faire part. Cependant le poète a des comptes à rendre. Après l'inspiration, il ne doit point garder en son ame un des fils de la robe d'or qui voile sa pensée; autrement son œuvre est incomplète comme la statue qui sortirait laissant du métal dans son moule. — Que de simplicité, de mélancolie et de terreur dans l'ordonnance de ce dernier acte!

D'abord ce chant funeste et sourd qui roule dans l'orchestre et revient sans cesse avec le bruit des flots, vous pénètre et vous glace; vous tremblez pour cette douce créature qui va mourir et se débat comme un oiseau dans le filet, sous la double harmonie de l'orchestre et de la tempête. L'orage se calme, Emilia rassure sa maîtresse, et quand s'est éteinte dans la nuit la voix du gondolier qui passe et laisse tomber deux vers d'une tristesse amère, quand la source des larmes est creusée, alors commence cette ravissante mélodie du saule. Desdemona s'endort dans son alcôve, et les sons légers de sa prière se sont à peine évanouis, que l'orchestre devient sombre et terrible. Une âpre ritournelle annonce l'entrée d'Othello. Mais, ô prodige! quand il a posé sa lampe et son épée, et qu'il vient sur le devant de la scène, regardez, il est transfiguré. Ce n'est plus là un comédien frotté de noir, un vulgaire chanteur de grands airs de bravoure; regardez, sous ce manteau brun voilà bien le Maure de Shakspeare! Tout ce récitatif est poétique et sombre comme le monologue :

> It is the cause, it is the cause, my soul,
> Let me not name it to you, you chaste stars!
> It is the cause.....

Rossini en a vraiment rendu le sens profond et mystérieux. Dans l'école nouvelle, il est certains compositeurs qui s'imaginent avoir traduit une pensée lorsqu'ils ont écrit de la musique sous le texte littéral du poète. Imprudens, qui sans doute ignorent que dans cette alliance de deux arts il en est toujours un qui doit dominer l'autre, et ne s'aperçoivent pas que leur musique parasite est un obstacle à la poésie, un vêtement lourd et traînant, dont les plis l'embarrassent, et qu'elle aura jeté bientôt aux buissons du chemin. Avant de se manifester par le son ou la voix, la pensée poétique subit une transformation complète dans le cerveau du musicien; et lorsqu'elle renaît au monde, qu'elle apparaît dans sa nouvelle nature, elle ne se révèle plus par la parole, il ne faut plus la chercher à la surface de l'harmonie : elle est au fond et rayonne comme une étoile de lumière sous le brouillard sonore qui l'enveloppe.

Maintenant si les jeunes amours de Roméo ne vous inspirent pas;

si, comme Beethoven, vous avez en vous le sentiment du grandiose, mesurez dans sa hauteur cette figure épique du roi Lear. Quel sujet que la démence de ce vieillard chassé par ses enfans! quelle musique on rêve pour ses lamentations! Je voudrais entendre la scène des trois fous. Quel effet musical égalerait celui d'un trio entre ces misérables, tous jetés en dehors de l'humanité, et gémissant ensemble dans les bois pendant la nuit et la tempête! Quelle harmonie étrange sortirait du choc de ces misères! Comme cette affliction royale contrasterait avec l'ironie insolente du bouffon! Chacun chanterait à sa manière; la partie du vieux Lear serait toujours élevée et noble; il dominerait les autres dans sa démence, comme il faisait au temps de sa raison. Et Cordélie, où trouver une plus adorable créature, une plus douce voix pour chanter de belles mélodies?

Que les jeunes musiciens soient tous bien pénétrés de cette vérité : c'est aux sources de poésie qu'ils doivent aller puiser leurs inspirations, et je viens de leur en indiquer de limpides et d'intarissables. Désormais, pour tout homme ayant une parole, c'est un devoir d'avertir la musique égarée et de crier à la fille du ciel : Les sentiers où tu cours mènent au néant. En effet, jamais les compositeurs n'ont agi plus insolemment avec elle; jamais on ne les a vus moins préoccupés du sentiment et de l'expression, moins soucieux de la fusion divine des deux arts, d'où résulte après tout l'harmonie. Il en est qui font leur musique aux heures de loisir; le motif éclos bourdonne et voltige sous leur crâne sans savoir sur quelle idée il se posera. L'idée apparaît, aussitôt il descend dessus comme l'oiseau sur la branche. Pourquoi il a choisi l'une plutôt que l'autre, il ne le sait. Il volera demain ailleurs, s'il lui prend fantaisie. L'œuvre de Shakspeare est là pleine de sons et d'harmonie, et nul ne s'en approche. Au lieu d'entrer au temple, de baiser les marbres et d'ouïr avec recueillement les vibrations et les voix qui se croisent la nuit sous les arceaux, le jeune musicien va frapper à la porte des courtiers littéraires, et là demeure jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelques scènes misérables qu'il se hâte aussitôt de traduire en sa langue. Et voilà comme aujourd'hui s'élabore une œuvre musicale! Quelle inspiration généreuse peut-il donc sortir de pareils sujets, qui roulent d'ordinaire sur une intrigue de bou-

doir ou d'alcôve? Quel suc attendre d'un fruit mauvais et corrompu en son germe? Quoi qu'il fasse, le compositeur traduit une pensée : si cette pensée est vulgaire, la musique partage sa nature; car entre l'une et l'autre le lien est indissoluble. Et qu'on ne s'y trompe pas, s'il n'existe point en musique d'école française, c'est à cette unité fatale qu'il faut s'en prendre. Le jour où les musiciens français auront compris qu'il est certains sujets vulgaires d'où ne peut s'exhaler aucune bonne mélodie, ils chercheront des sources plus fécondes, et peut-être seront plus heureux. Le malheur veut que nous soyons le peuple le plus spirituel de la terre, hélas! et bien souvent l'esprit exclut la poésie. Au musicien français il faut, avant tout, un drame intéressant, une rapide succession d'événemens inattendus. Ne lui donnez ni passions poétiques à rendre, ni caractères à développer; tout cela, c'est un luxe frivole dont il vous dispensera de grand cœur, pourvu que vous ayez eu soin de multiplier les couplets et les chansons. On peut voir tous les jours à l'Opéra quels chefs-d'œuvre on fait avec de pareilles pièces! Les Allemands, au contraire, toujours préoccupés du fond bien plus que de la forme, demandent au poème une pensée, un germe qui puisse grandir sous leur souffle, et devenir un jour une création idéale. Je ne parle pas de *Don Juan*, drame merveilleux dont tous les caractères ont une parenté avec ceux de Shakspeare; voyez *Oberon*. Certes c'est là une pièce étrangement conduite; il n'y est tenu compte ni d'exposition ni de péripétie, les saintes lois de la vraisemblance y sont partout violées : n'importe, sous ce drame sans forme une sereine pensée habite; au milieu de ce chaos tremble un rayon de lumière sur lequel l'ame de Weber s'échappe aux sphères de la lune, et va surprendre les chants mystérieux de Titania et du sylphe Ariel.

Maintenant, vous tous en qui grondent des sons inouis et confus, en qui tressaille l'harmonie, à vos claviers, jeunes musiciens! chantez, et les vierges du poète entendront vos plaintes; et voyant trembler vos larmes sur les touches d'ivoire, elles viendront les recueillir. Lequel de ces anges divins a jamais refusé son inspiration à ceux de vos frères qui l'ont appelé avec amour et confiance! Chantez, et Juliette viendra vous visiter, et quand son haleine glissera sur votre front, quand sa main pressera la vôtre, quand

sa bouche vous parlera de Roméo, alors toutes les voix de votre ame se réuniront en un concert divin; alors commenceront d'ineffables amours que la voix discordante de l'alouette ne viendra plus troubler à l'aurore. Pensez toujours à Beethoven, assis sur les gazons en fleurs avec Adélaïde, à Mozart rêvant les nuits auprès d'Anna. Surtout gardez-vous bien du découragement; chantez, et ne nous dites plus que la poésie est morte sur la terre, que toute loyale tentative doit échouer désormais : vaines paroles qui ne servent, je le répète, qu'à voiler l'impuissance. Si la pensée habite en vous, il faut un jour qu'elle se révèle; il n'appartient à la foule ni d'en retarder l'éclosion, ni d'en modifier la forme. Le sanctuaire où s'élabore le travail divin est trop mystérieux pour que les rumeurs de la place y puissent arriver. Je le sais, le temps est mauvais pour les hommes de conscience. Depuis que l'administration royale est tombée aux mains des entrepreneurs, rien n'a été épargné pour l'exploitation d'un matérialisme grossier, réhabilité de nos jours par l'arrivée au pouvoir des hommes de finance. De partout on a chassé la poésie. A la voix de l'ame et des passions, à la musique, on a voulu faire accompagner je ne sais quelles stupides pantomimes, quelles danses lascives! Comme les césars romains tourmentaient un esclave dans leurs débauches, des hommes ont mutilé la vierge immortelle pour la faire servir à ces prostitutions; mais elle s'est enfuie, ne laissant entre leurs mains que le pan de sa robe qui traînait dans les fanges de la terre. Aujourd'hui la bacchante est ivre, et se meurt sans que nul y prenne garde, et quand les airs seront purifiés, quand de nouvelles tiges auront fleuri dans le champ que ses pieds ont foulé, alors la nymphe descendra des montagnes avec le chœur des vierges, et comme aux temps antiques, les peuples courront au-devant d'elle pour lui jeter leurs couronnes, et battre des mains à sa venue.

HANS WERNER.

LETTRES

D'UN ONCLE.

II.

Pourquoi diable! n'es-tu pas venu hier? nous t'avons attendu pour dîner jusqu'à sept heures, ce qui est exorbitant pour des appétits excités par l'air vif de la campagne. Il te sera survenu un client; tu n'es pas malade au moins? A présent, nous ne t'attendons plus que samedi. Dans l'intervalle, donne-moi de tes nouvelles, entends-tu, Paul? nous serions inquiets. La mine que tu as depuis trois mois surtout n'est pas faite pour nous rassurer. Pauvre vieux petit homme jaune, qu'as-tu donc? Je sais ce que tu réponds ordinairement à cette question-là. — Qu'as-tu toi-même? es-tu donc un homme riche, jeune, robuste et frais, pour t'inquiéter de la mine que j'ai? — Hélas! nous avons tous deux une

pauvre apparence, et dans ces étuis de parchemin il y a des ames bien lasses et bien flétries, mon camarade.

Bah! de quoi vais-je parler? nous avons été hier plus gais que jamais; cependant tu nous manquais bien, mais nous avons bu à ta santé, et à force de faire des vœux pour toi, nous nous sommes tous un peu exaltés. Ma foi, Paul, il ne faut pas nier les biens que la Providence nous tient en réserve. Au moment où nous croyons tout perdu, la bonne déesse, qui sourit de notre désespoir, est là, derrière nous, qui entoure de clinquant un petit hochet bien joli, qu'elle nous met ensuite dans les mains, si doucement, qu'on ne soupçonne pas son dessein, car si nous pouvions imaginer qu'elle nous raille et qu'elle ne prend pas notre fureur au sérieux, nous serions capables de nous tuer, pour la forcer d'y croire. Mais nous espérons qu'elle est un peu intimidée de nos menaces, et qu'à l'avenir elle se conduira mieux à notre égard; nous nous laissons aller peu à peu à regarder cette amusette qu'elle nous a donnée, et enfin nous en secouons les grelots tout en leur disant: Grelots de la folie, vous pouvez bien sonner tant que vous voudrez, nous n'y prendrons aucun plaisir. Mais nous les faisons sonner encore et nous les écoutons avec tant de complaisance, que bientôt nous nous faisons grelots nous-mêmes, et des rires et des chants de joie sortent de nos poitrines vides et désolées. Nous avons alors de bien beaux raisonnemens pour nous réconcilier avec la vie, tout aussi beaux que ceux qui nous faisaient renoncer à la vie la semaine précédente. Quelle mauvaise plaisanterie que le cœur humain! Qu'est-ce donc que ce cœur-là dont nous parlons tous, tant et si bien? D'où vient que cela est si bizarre, si mobile, si lâche à la souffrance, si léger au plaisir? Y a-t-il un bon et un mauvais ange qui soufflent tour à tour sur ce pauvre organe de la vie? Est-ce une ame, un rayon de la Divinité, que ce diaphragme qu'une tasse de café et un bon mot dilatent? Mais si ce n'est qu'une éponge imbibée de sang, d'où lui viennent donc ces aspirations soudaines, ces tressaillemens, ces angoisses, espèce de cris déchirans qui s'en échappent quand de certaines syllabes frappent l'oreille, ou quand les jeux de la lumière dessinent sur le mur, avec la frange d'un rideau, l'angle d'une boiserie, certaines lignes fantastiques, profils ébauchés par le hasard, empreints de

magiques ressemblances? Pourquoi, au milieu de nos soupers, où, Dieu merci, le bruit et la gaîté ne vont pas à demi, y en a-t-il quelques-uns parmi nous qui se mettent à pleurer sans savoir pourquoi? Il est ivre-mort, disent les autres. Mais pourquoi le vin qui fait rire ceux-ci fait-il sanglotter celui-là? O gaîté de l'homme, que tu touches de près à la souffrance! Et quel est donc ce pouvoir d'un son, d'un objet, d'une pensée vague sur nous tous? Quand nous sommes vingt fous criant dans tous les tons faux, et chantant sur toutes les gammes incohérentes de l'ivresse, s'il en est un qui fasse un signe solennel en disant: *Écoutez!* tous se taisent èt écoutent. Alors, dans le silence de ces grands appartemens, une voix lointaine et plaintive s'élève. Elle vient du fond de la vallée, elle monte comme une spirale harmonieuse autour des sapins du jardin, puis elle gagne l'angle de la maison; elle se glisse par une fenêtre, elle vole le long des corridors et vient se briser contre la porte de notre salle avec des sanglots lamentables. Alors toutes nos figures s'alongent, toutes nos lèvres pâlissent; nous restons tous cloués à notre place, dans l'attitude où ce bruit nous a pris. Enfin, quelqu'un s'écrie: — Bah! c'est le vent, je m'en moque. — En effet c'est le vent, rien que le vent et la nuit, et personne ne s'en moque, personne ne surmonte sans effort la tristesse qu'inspirent ces choses-là. Mais pourquoi est-ce triste? Le renard et la perdrix tombent-ils dans la mélancolie quand le vent pleure dans les bruyères? La biche s'attendrit-elle au lever de la lune? Qu'est-ce donc que cet être qui s'institue le roi de la création et qui ne rêve que larmes et frayeurs?

Mais pourquoi serions-nous tristes à moins d'être fous?

Nos femmes sont charmantes, et nos amis, en est-il de meilleurs? Est-il beaucoup de mortels qui aient eu dans leur vie le bonheur de réunir sous le même toit presque tous les jours, pendant un mois, douze ou quinze créatures nobles et vraies, et toutes unies entre elles d'une sainte amitié? O mes amis, mes chers amis! savez-vous ce que vous êtes dans la vie d'un infortuné? vous ne le savez pas assez, vous n'êtes pas assez fiers du bien que vous faites, c'est quelque chose que de sauver une ame du désespoir.

Il est vrai qu'il ne leur manque, pour l'aprécier, qu'une chose de quelque importance: c'est de le savoir; je ne vais pas le leur dire.

Je m'en tais surtout avec les plus jeunes ou les plus gais, avec ce brave garçon de la vallée Noire, que nous avons surnommé Hydrogène à cause de son amour déréglé pour les sciences, avec notre gros meunier de Planet, qui nous laisse si bien rire de lui, à condition qu'à son tour il rira de nous tous, et saisira vivement tous nos ridicules, en nous abandonnant les siens de bonne grace; je m'en tais encore avec notre chère Eugénie, cette grave mère de famille qui n'a pas dix-sept ans, et qui penche sa joue fraîche et ronde d'un petit air sérieux sur une poupée qu'elle habille avec presque autant de soin que son fils. Je ne vais pas déclamer ma tristesse à cette belle et bonne enfant; à ces camarades gais viveurs, je ne vais pas leur dire: Voyez-vous, mes amis, votre respectable oncle (c'est ainsi qu'ils m'ont nommé toute cette semaine pour se divertir de moi) n'est pas seulement goutteux et cacochyme, comme vous le prétendez. Ce ne sont pas seulement ses vénérables jambes entortillées de flanelle qui refusent le service. C'est son ame, c'est sa raison, c'est sa sensiblité, c'est tout son être qui souffre et dépérit. Vous ne savez pas, enfans, quelles plaies incurables saignent au fond de ce vieux cœur, sous sa cuirasse d'insouciance et de gaîté. Vous riez de ses campagnes de Flandre, vous l'appelez oncle Tobie, et vous lui demandez des nouvelles du siége de Maestricht, et vous ne savez pas quelles sont les campagnes de votre oncle, ô mioches! vous ne savez pas même le nom des pays qu'il a parcourus, avant de venir blanchir entre vos jeunes têtes, au coin de l'âtre domestique! Avez-vous jamais ouï parler, dites-moi, des rives du Désespoir et des champs de la Désolation? Mlle de Scudéry inventa une carte de Tendre; je pourrais vous en dresser une du pays de Malheur, qui ne serait pas moins fade: c'est pourquoi je m'en tais et ne veux vous causer nul ennui, comme dit Lafontaine. Mais, voyez, mes chers enfans, combien vous êtes précieux et chers à votre oncle! Rozane, ma belle nièce, esprit de la famille, orgueil de notre bercail, Cardenio, mon brave chanteur aux longs cheveux, vrai page d'Opéra; et vous, vous, mes vieux! (mais ceux-là savent bien pourquoi j'ai des rides au front)—n'importe, approchez tous, entourez le fauteuil gothique de l'oncle, et dansez autour, étourdissez-le, grisez-le, le pauvre diable, de vos folles chansons, et ne craignez pas de le bousculer

dans la danse; si vous cassez les pieds vermoulus de son trône domestique, soyez sûrs qu'en roulant sur le parquet, le bonhomme rira de tout son cœur et entonnera l'hymne de la jeunesse d'une voix chevrotante, mais pleine d'expression.

Hélas! hélas! qu'est-ce que ce mélange d'amertume et de joie? qu'est-ce que ce sentiment de détachement et d'amour, qui me ramène ici chaque année, dans cette saison qui n'est plus l'automne et qui n'est pas encore l'hiver, mois de recueillement mélancolique et de tendre misantropie, car il y a de tout cela dans cette pauvre tête fatiguée, que presse de toute sa solennité le toit paternel? O mes dieux lares! vous voilà tels que je vous ai laissés. Je m'incline devant vous avec ce respect que chaque année de vieillesse rend plus profond dans le cœur de l'homme. Poudreuses idoles qui vîtes passer à vos pieds le berceau de mes pères et le mien, et ceux de mes enfans; vous qui vîtes sortir le cercueil des uns et qui verrez sortir celui des autres, salut, ô protecteurs devant lesquels mon enfance se prosternait en tremblant, dieux amis que j'ai appelés avec des larmes du fond des lointaines contrées, du sein des orageuses passions! Ce que j'éprouve en vous revoyant est bien doux et bien affreux. Pourquoi vous ai-je quittés, vous toujours propices aux cœurs simples, vous qui veillez sur les petits enfans quand les mères s'endorment, vous qui faites planer les rêves d'amour chastes sur la couche des jeunes filles, vous qui donnez aux vieillards le sommeil et la santé. Me reconnaissez-vous, paisibles pénates? ce pélerin qui arrive à pied dans la poussière du chemin et dans la brume du soir, ne le prenez-vous point pour un étranger? Ses joues flétries, son front dévasté, ses orbites que les larmes ont creusées, comme les torrens creusent les ravins, ses infirmités, sa tristesse et ses cicatrices, tout cela ne vous empêchera-t-il pas de reconnaître cette ame vaillante, qui sortit d'ici un matin revêtue d'un corps robuste, lequel chevauchait une brave jument nourrie dans les genêts, sobre et infatigable monture, comme si l'homme et l'animal devaient faire le tour du monde? Voici l'homme; les enfans l'appellent Tobie, et ils le soutiennent sous les bras pour qu'il marche. Le cheval est là bas, il broute lentement l'ortie autour des murs du cimetière. C'est *Colette*, qui jadis fut digne de porter Bradamante, et qui, maintenant aveugle,

regagne encore aujourd'hui, avec la vue de l'instinct et de la mémoire, la litière où elle mourra demain matin.

Eh bien! Colette, tes beaux jours ne sont plus, mais on a fait une bonne action, en te conservant un coin et une botte de paille dans l'écurie. Qui t'a assuré cette bonne destinée de ne point être vendue au corroyeur comme tous les vieux chevaux? le plus sacré des droits, l'ancienneté. Ce qui a été est quelque chose de respectable. Ce qui est est toujours sujet à doute et à contestation. D'où vient donc l'amitié qu'on a pour ton vieux maître ici? Personne ne le connaît plus, il a disparu long-temps, il a voyagé au loin; ses traits ont changé; de ses goûts, de ses habitudes, de son caractère, on n'en sait plus rien, car il s'est passé tant de choses dans sa vie, depuis le tems où il était encore solide et fier! Mais un mot simple et doux rattache à lui ceux qui pourraient s'en méfier. Ce mot, c'est *autrefois.*— Il était là, dit-on, il faisait ces choses avec nous, il était un de nous, nous l'avons connu, il allait à la chasse par ici, il cueillait des champignons dans le pré qui est là-bas, vous souvenez-vous de la noce d'un tel, et de l'enterrement de.....? — Quand on en est au chapitre des *vous souvient-il,* que de précieux liens d'or et de diamant rattachent les cœurs refroidis; que de chaleureuses bouffées de jeunesse montent au visage et raniment les joies oubliées, les affections négligées! On se figure souvent alors qu'on s'est aimé plus qu'on ne s'aima en effet, et à coup sûr, les plaisirs passés, comme les plaisirs qu'on projette, semblent plus vifs que ceux qu'on a sous la main.

Ah! c'en est un bien pur, cependant, que de s'embrasser après une longue absence, en s'écriant: Te voilà donc, mon vieux! c'est donc toi, ma fille! c'est donc vous, ma nièce, ma sœur!

Ne me dis donc pas, mon ami, que je suis courageux, et que la gaîté que je montre est un effort de mon amitié pour toi et pour eux. Ne crois pas cela. Je suis heureux en effet, heureux par vous, malheureux par d'autres. Qu'importe ici ce qui n'est pas vous? Crois-tu que je m'en occupe?—J'y songe malgré moi, il est vrai; mais pourquoi en parler, pourquoi le sauriez-vous? Oh! non, que personne ne le sache excepté les deux ou trois vieux qui ne peuvent se tromper sur le pli de mon sourcil. Mais que les autres ne con-

naissent de moi que le bonheur qui me vient d'eux. Les pauvres enfans en douteraient, s'ils voyaient le fond des abîmes qu'ils couvrent de fleurs. Il s'éloigneraient effrayés, en se disant: Rien ne peut croître sur ce sol désolé; car les incurables n'ont pas d'amis, et quand l'homme ne peut plus être utile à l'homme, celui qui peut se sauver s'éloigne, et celui qui n'a plus de chances meurt seul. Ces jeunes esprits comprendraient-ils ce qui se passe chez ceux qui ont vécu? savent-ils qu'on renferme dans son sein tous les élémens de la joie et de la douleur, sans pouvoir se servir de l'une ou de l'autre? A leur âge, toute douleur doit tuer ou être tuée. A leur âge les grandes désolations, les graves maladies, les austères résolutions, le sombre et silencieux désespoir. Mais après ces périodes fatales, ils ont la jeunesse qui reprend ses droits, le cœur qui se renouvelle et se retrempe; la vie qui se réveille intense et pressée de réparer le temps perdu; et il y a là dix ou vingt ans d'orages, de maux affreux et de joies indicibles. Mais, quand l'expérience a frappé ses grands coups, et que les passions non-amorties, mais comprimées, s'éveillent encore pour brûler, et retombent aussitôt frappées d'épouvante devant le spectre du passé, alors le cœur humain qui pouvait auparavant se promettre et s'imposer, ne se connaît plus du tout. Il sait ce qu'il a été, mais il ne sait plus ce qu'il sera, car il a tant combattu, qu'il ne peut plus compter sur ses forces. Et d'ailleurs, il a perdu le goût de souffrir, si naturel à ceux qui sont jeunes. Les vieux en ont assez. Leur douleur n'a plus rien de poétique, elle n'embellit que ce qui est beau.

La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. Mais quand le chagrin se manifeste par d'irréparables ravages, quand il creuse des sillons à des fronts flétris, on le sent maussade et dangereux. On le cache comme un vice, on le dérobe à tous les regards, de peur que la crainte de la contagion n'éloigne les heureux d'auprès de vous. C'est alors vraiment qu'on est digne de plainte, car on ne se plaint pas, et l'on craint d'être plaint. C'est à cet âge-là que les amis contemporains se comprennent d'un regard, et qu'il suffit d'un mot pour se raconter l'un à l'autre toute sa vie passée.

D'où vient que quand nous nous retrouvons après une sépara-

tion de quelques mois, tu lis si bien sur mon visage l'histoire des maux que j'ai soufferts? D'où vient que tu me dis dès l'abord en me serrant la main : « Eh bien! eh bien! telle chose est arrivée, voilà ce que tu as fait, je comprends ce que tu as dans le cœur? » Oh! comme tu me racontes exactement alors les moindres détails de mon infortune! Pauvres humains que nous sommes! ces douleurs dont nous prenons tant d'emphase, et dont nous portons le fardeau avec tant d'orgueil, tous les connaissent, tous les ont subies : c'est comme le mal de dents; chacun vous dit : — Je vous plains, cela fait grand mal; — et tout est dit.

Triste, ô triste! Mais l'amitié a cela de beau et de bienfaisant qu'elle s'inquiète et s'occupe de vos maux comme s'ils étaient uniques en leur espèce. O douce compassion, maternelle complaisance pour un enfant qui pleure et qui veut qu'on le plaigne! Qu'il est suave de te trouver dans l'ame sérieuse et mûre d'un ancien ami! Il sait tout, il est habitué à toucher vos plaies, et pourtant il ne se blase pas sur vos souffrances, et sa pitié se renouvelle sans cesse. Amitié! amitié! délices des cœurs que l'amour maltraite et abandonne, sœur généreuse qu'on néglige et qui pardonne toujours! Oh! je t'en prie, je t'en supplie, mon Paul, ne fais pas de moi un personnage tragique. Ne me dis pas qu'il y a de ma part une épouvantable vigueur à soutenir cette gaieté. Non, non, ce n'est pas un rôle, ce n'est pas une tâche, ce n'est pas même un calcul; c'est un instinct et un besoin. La nature humaine ne veut pas ce qui lui nuit; l'ame ne veut pas souffrir, le corps ne veut pas mourir, et c'est en face de la douleur la plus vraie, et de la maladie la plus sérieuse, que l'ame et le corps se mettent à nier et à fuir l'approche odieuse de la destruction. Il est des crises violentes où le suicide devient un besoin, une rage. C'est une certaine portion du cerveau qui souffre et s'atrophie physiquement. Mais que cette crise passe, la nature, la robuste nature, que Dieu a faite pour durer son temps, étend ses bras désolés et se rattache aux moindres brins d'herbe pour ne pas rouler dans sa fosse. En faisant la vie de l'homme si misérable, la Providence a bien su qu'il fallait donner à l'homme l'horreur de la mort. Et cela est le plus grand, le plus inexplicable des miracles qui concourent à la durée du genre humain, car quiconque verrait clairement ce qui est se donnerait la

mort. Ces momens de clarté funeste nous arrivent, mais nous n'y cédons pas toujours, et le miracle qui fait refleurir les plantes après la neige et la glace, s'opère dans le cœur de l'homme. Et puis, tout ce qu'on appelle la raison, la sagesse humaine, tous ces livres, toutes ces philosophies, tous ces devoirs sociaux et religieux qui nous rattachent à la vie ne sont-ils pas là? Ne les a-t-on pas inventés pour nous aider à flatter le penchant naturel, comme tous les principes fondamentaux, comme la propriété, le despotisme et le reste? Ces lois-là sont bien sages et faites pour durer; mais on en pourrait faire de plus belles, et Jésus, en souffrant le martyre, a donné un grand exemple de suicide. Quant à moi, je te déclare que si je ne me tue pas, c'est absolument parce que je suis lâche.

Et qui me rend lâche? Ce n'est pas la crainte de me faire un peu de mal avec un couteau ou un pistolet. C'est l'effroi de ne plus exister, c'est la douleur de quitter ma famille, mes enfans, mes neveux et mes amis; c'est l'horreur du sépulcre, car, quoique l'ame espère une autre vie, elle est si intimement liée à ce pauvre corps, elle a contracté, en l'habitant, une si douce complaisance pour lui, qu'elle frémit à l'idée de le laisser pourrir et manger aux vers. Elle sait bien que ni elle ni lui n'en sauront rien alors, mais tant qu'elle lui est unie, elle le soigne et l'estime, et ne peut se faire une idée nette de ce qu'elle sera, séparée de lui.

Je supporte donc la vie, parce que je l'aime; et quoique la somme de mes douleurs soit infiniment plus forte que celle de mes joies, quoique j'aie perdu les biens sans lesquels je m'imaginais la vie impossible, j'aime encore cette triste destinée qui me reste, et je lui découvre, chaque fois que je me réconcilie avec elle, des douceurs dont je ne me souvenais pas, ou que je niais avec dédain quand j'étais riche de bonheur et glorieux. Oh! l'homme est si insolent quand sa passion triomphe! quand il aime ou quand il est aimé, comme il méprise tout ce qui n'est pas l'amour! comme il fait bon marché de sa vie, comme il est prêt à s'en débarrasser dès que son étoile pâlit un peu! Et quand il perd ce qu'il aime, quelle agonie, quelles convulsions, quelle haine pour les secours de l'amitié, pour les miséricordes de Dieu! Mais Dieu, l'a fait aussi faible que fanfaron, et bientôt redevenu tout petit, tout honteux, pleu-

rant comme un enfant, et cherchant avec des pas timides à retrouver sa route, il saisit avec empressement les mains qui s'offrent à lui pour le guider. Ridicule, puérile et infortunée créature qui ne veut pas accepter la destinée, et ne sait pas s'y soustraire!

Ah! ne nous moquons pas de cette condition misérable, c'est celle de tous, et tous nous savons que sa mesquinerie, que son manque de grandeur et de force ne la rendent que plus malheureuse et plus digne de compassion. Tant qu'on croit à sa force, on a de l'orgueil, et l'orgueil console de tout. On marche à grands pas et on fronce le sourcil avec un calme majestueux et terrible; on a décrété qu'on mourrait le soir ou le lendemain matin, et on est si fier de cette grande résolution (que du reste un perruquier ou une prostituée sont tout aussi capables d'exécuter que vous et Caton d'Utique), on est si content de ne pas subir l'arrêt du sort et de le narguer, qu'on est déjà à demi consolé. On jouit d'une grande liberté d'esprit, et l'on s'en étonne; on fait son testament, on songe à tout, on brûle certaines lettres, on en recommande d'autres à ses amis, on fait des adieux solennels, on s'estime, on s'admire, et on s'aime soi-même. Voilà le pire; on se réconcilie avec soi, on se rend sa propre estime, et l'affection revient avec une admirable bonté se placer entre le soi héroïque et le soi expiatoire. Le sacrificateur, c'est-à-dire l'orgueil, fait alors peu à peu grace à la victime, c'est-à-dire à la faiblesse; l'un s'attendrit, l'autre se lamente; l'orgueil demande à la faiblesse si elle était bien sincère tout-à-l'heure, si elle avait bien l'intention de tendre la gorge au couteau; l'autre répond que oui; l'orgueil daigne y croire, et décide que l'intention est réputée pour le fait, que la honte est lavée, la fierté satisfaite, l'espoir réhabilité. Puis vient un ami qui sourit de votre dessein, mais qui feint, pour peu qu'il soit délicat et bon, d'en être épouvanté et de vous arracher l'arme meurtrière, ce qui, en vérité, n'est pas difficile... Hélas! hélas! ne rions pas de cela. Tout cela fait qu'on ne se tue pas, et qu'on vit, et qu'on cesse à la fin de se croire fort, et que l'orgueil tombe, et que la souffrance s'apaise, mais qu'il reste au fond de l'ame et pour jamais une tristesse muette, un abattement profond qui accepte toutes les distractions, mais qu'aucune distraction ne change, car ce qu'on croit, on le

veut, et ce qu'on sait, on le subit. Or, lequel vaut mieux de l'échafaud ou des galères à perpétuité?

Mais, bonsoir, Paul, il se fait tard, dans une heure il fera grand jour, il faudra que je m'éveille avec les coqs qui sonneront leur fanfare matinale, et les chiens qui se mettront à hurler pour qu'on ouvre les portes de la cour, et ton frère Cardenio qui chante comme l'alouette au lever du soleil. Tu viendras samedi, n'est-ce pas? Il fera, j'espère, un temps comme nous l'aimons: pas de lune, le ciel est à la gelée, les étoiles luiront et l'air sera sonore; ton frère chantera son *stabat*, et nous irons l'entendre de loin, sous le grand sapin. Il fait bon de s'attendrir et de s'attrister quand on est ensemble. Mais seul, il faut s'interdire cela quand on est où nous en sommes. C'est pourquoi je t'écris, afin de n'aller me coucher qu'au moment où un sommeil accablant coupera court à toute réflexion un peu trop grave. O ciel, voilà donc ces gais convives, ces aimables vieillards, les voilà en face de leur chevet, et saisis de terreur à l'aspect des pensées qui les y attendent! C'est pour cela qu'il faut s'endormir au lever du jour. C'est l'heure où le cauchemar quitte les rideaux du lit et n'a plus de pouvoir sur les hommes. Adieu, donne ma bénédiction à tes douze enfans.

III.

Puisque tu ne peux pas venir aujourd'hui, je viens m'enfermer avec toi et causer par la voie de la plume et de l'encre avec ton ennui; car tu t'ennuies, ce n'est rien de plus. Ne va pas t'imaginer que tu aies de chagrin. L'ennui est un mal assez grand, mais c'est après tout un mal très noble, et d'où peut sortir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'ame humaine. Il ne s'agit que d'expliquer son ennui comme il faut, et d'en diriger les inspirations vers un but poétique. Voilà le diable! tu n'es pas poète du tout. Tu détermines toutes choses, tu ne sais rester dans le doute sur quoi que ce soit.

Si tu savais bien ce que c'est que l'ennui, et le parti qu'on en peut tirer! Je vais tâcher de te l'expliquer comme je l'entends.

L'ennui est une langueur de l'ame, une atonie intellectuelle qui succède aux grandes émotions ou aux grands désirs. C'est une fatigue, un malaise, un dégoût équivalent à celui de l'estomac qui éprouve le besoin de manger et qui n'en sent pas le désir. De même que l'estomac, l'esprit cherche en vain ce qui pourrait le ranimer et ne peut trouver un aliment qui lui plaise. Ni le travail ni le plaisir ne sauraient le distraire; il lui faudrait du bonheur ou de la souffrance, et précisément l'ennui est ce qui précède ou ce qui suit l'un ou l'autre. C'est un état non violent, mais triste, facile à guérir, facile à envenimer. Mais du moment qu'on le poétise, il devient touchant, mélancolique, et sied fort bien, soit au visage, soit au discours. Pour cela, il faut tout bonnement s'y abandonner. La recette est simple. — Se vêtir convenablement, suivant la saison; avoir de très bonnes pantouffles, un excellent feu en hiver, un hamac léger en été, un bon cheval au printemps, à l'automne un carré de jardin sablé et planté de renonculiers. Avec cela, ayez un livre à la main, un cigarre à la bouche; lisez une ligne environ par heure, à laquelle vous penserez huit ou dix minutes au plus, afin de ne pas vous laisser envahir par une idée fixe. Le reste du temps, rêvez, mais en ayant soin de changer de place, ou de pipe, ou d'attitude de tête et de direction de regards. — Alors, en ne vous obstinant pas à secouer votre malaise, vous le verrez peu à peu se tourner en une disposition confortable. Vous acquerrez d'abord une grande netteté d'observations, un grand calme pour recueillir des formes, soit d'idées soit d'objets, dans les cases du cerveau qui équivalent aux feuillets d'un album. Puis viendra une douce contemplation de vous-même et des autres, et ce qui tout-à-l'heure vous paraissait incommode ou indifférent vous paraîtra bientôt agréable, pittoresque et beau. Le moindre objet qui passera devant vos yeux aura son *chic* particulier, le moindre son vous semblera une mélodie, la moindre visite un évènement heureux.

Il m'arrive bien souvent, je t'assure, de m'éveiller dans une terrible disposition au spleen. C'est un ennui sérieux et même assez laid. Je ne sais pas bien ce que Pascal entendait par ces *pensées de derrière* qu'il se réservait pour répondre aux objections polémi-

ques, ou pour nier en secret ce qu'il feignait d'accepter en face. C'était sans doute le jésuitisme de l'intelligence, forcée de plier au devoir, mais se révoltant malgré elle contre l'arrêt absurde. Pour moi, je trouve le mot terrible. On l'a trouvé non-seulement dans son recueil de pensées, mais encore écrit sur un petit morceau de papier, et conçu ainsi : *Et moi aussi, j'aurai mes pensées de derrière la tête.* O parole lugubre, sortie d'un cœur désolé! Hélas! il est des jours où le cerveau humain est comme un double miroir dont une glace renvoie à l'autre le revers des objets qu'elle a reçus de face. C'est alors que toutes les choses et tous les hommes, et toutes les paroles ont leur envers inévitable, et qu'il n'est pas une jouissance, une caresse, une idée reçue au front qui n'ait son repoussoir agissant comme un ressort de fer au cervelet. C'est une puissance fatale et maladive, sois-en sûr. La raison humaine consiste bien en effet à voir toutes les choses par tous leurs côtés, mais la bénigne nature humaine ne se porte pas volontiers à de tels examens d'elle-même; elle est peu clairvoyante, et, Pascal l'a dit ailleurs, « la volonté qui se plaît à une chose plus qu'à l'autre détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'il n'aime pas, et la volonté devient ainsi un des principaux organes de la croyance. » — Et tout cela est mortellement triste, la vie n'est supportable qu'autant qu'on oublie ces vérités noires, et il n'est d'affections possibles que celles où les pensées de derrière ne viennent pas mettre le nez.

Aussi, quand je me sens dans cette fâcheuse humeur, je n'épargne rien pour m'en distraire et l'adoucir. Je brouille alors mes idées dans des nuages immodérés de fumée de pipe. En été, je me berce dans le hamac jusqu'à être enivré; en hiver, je présente mes vieux tibias au feu avec un tel stoïcisme, qu'il en résulte une cuisson assez vive, une espèce de moxa qui détourne l'irritation cérébrale. Puis un beau vers, lu, en passant, sur une muraille, car, Dieu merci, notre maison en est farcie, comme une Mosquée l'est de sentences; un rayon du soleil qui perce à travers le givre, un certain éblouissement de ma vue et de ma pensée font que le prisme habituel se replace autour de moi, la nature reprend sa beauté accoutumée, et dans le grand salon nos amis m'apparaissent en groupes que je n'avais pas remarqués, et qui me frappent tout à coup aussi vivement que si j'étais Rembrand, ou seulement Gérard

Dow. Il me vient alors un tressaillement intérieur, une sorte de bondissement de l'ame, un désir irréalisable de fixer ces tableaux, une joie de les avoir saisis, un élan du cœur vers ceux qui les forment : cela ne t'a-t-il pas occupé souvent, alors que tourmentant avec obstination une mèche de tes cheveux, tu tombes dans ces contemplations silencieuses où nous te voyons plongé? Combien de fois cette année je me suis senti saisi d'un invincible déplaisir au milieu de nos plus chers compagnons et de nos plus folles soirées! Combien de fois, en rentrant au salon, après avoir parcouru à grands pas les allées dépouillées, au bout desquelles se lève la lune, je me suis trouvé ébloui et ravi de la beauté naïve de ces tableaux flamands! Dutheil, affublé de sa houpelande grotesque, dont la couleur eût semblé à Hoffman tirer sur le *fa bémol*, coiffé de son bonnet couleur de raisin, et soulevant d'une main le broc de grés qui contient le modeste nectar du côteau voisin, n'a-t-il pas une des plus rouges et des plus luisantes trognes que jamais ait croquée Téniers? Silence! son œil étincelle, sa barbe se hérisse; il avance le front comme un buffle qui se met en défense. Il va chanter; écoutez, quelle chanson profondément philosophique et religieuse :

Le bonheur et le malheur
Nous viennent du même auteur,
  Voilà la ressemblance;
Le bonheur nous rend heureux,
Et le malheur malheureux,
  Voilà la différence.

Cette belle ode est de M. de Bièvre. Je n'ai jamais rien entendu de plus mélancoliquement bête; et tandis que nos compagnons rient aux éclats de cette bonne platitude de campagne, il me vient toujours un sentiment de tristesse en l'entendant. Sais-tu bien que tout est dit devant Dieu et devant les hommes, quand l'homme infortuné demande compte de ses maux, et qu'il obtient cette réponse? Qu'y a-t-il de plus? Rien. L'ordre éternel et fatal qui nous mesure le bien et le mal est là tout entier; c'est comme le mal de dents, auquel je comparais l'autre jour nos douleurs morales. Y a-t-il une plainte, partant de la terre, qui mérite une autre attention que cette ironie à la fois chagrine et douce d'un autre malheureux à

moitié égayé par le vin qui constate gravement votre douleur comme un fait remarquable?

Quand la voix terrible de Dutheil a cessé d'ébranler les vitres, mon frère vient hasarder les pas les plus gracieux que jamais ours ait essayés sur le bord des abîmes. Alphonse, couché à terre, joue du violon sur la pincette avec la pelle; son grand profil dantesque se dessine sur la muraille, et le rire donne des cavités lugubres à ses lignes sévères. Charles erre autour d'eux comme un méchant gnome d'humeur facétieuse, toujours prêt à renverser un verre dans une manche, et à faire rouler un danseur mal assuré. Oh! ceux-là, ce sont mes vieux, mes anciens, ceux qui savent qu'on peut être très gai et très triste en même temps, mais qui sont facilement heureux du bonheur d'autrui, et recommencent la vie après avoir souffert.

Et de qnoi se plaindraient-ils ces enfans gâtés de la destinée? Regarde ce groupe charmant jeté comme un bouquet autour du piano. Ce sont leurs femmes et leurs sœurs, c'est Agasta et Félicie, ces deux sœurs si tendrement unies, si bonnes, si douces et si finement naïves : c'est Laure et sa mère, toutes deux si belles, si nobles, si saintes! c'est Brigitte avec ses yeux noirs et sa gaieté brillante, c'est notre belle Rozane et notre jolie Flamande Eugénie. Connais-tu rien de plus frais et de plus suave que ces fleurs provinciales, écloses au vrai soleil, loin des serres chaudes, où nos femmes des villes s'étiolent en naissant? Que Laure est céleste avec sa pâleur et ses grands yeux noirs au regard religieux et lent! Qu'Agasta est mignonne avec ses joues de rose du Bengale, écloses sur la neige, sa mine espiègle et nonchalante, son petit parler indigène si doux, et son petit bonnet de blanche nonette! L'indolence de Félicie a quelque chose de plus triste, son sourire a de la mélancolie, l'amour et la douleur ont passé par là; la résignation et le renoncement ont mis leur sceau sur ce front calme qui s'est baissé tant de fois dans les larmes de la prière chrétienne! Sur quoi pleures-tu, grande Romaine? n'as-tu pas, au milieu de tes douleurs, conservé le précieux trésor de la bonté, qu'il est si facile aux femmes infortunées de perdre! Mon ami, qu'il fait bon vivre parmi des êtres si peu fardés, parmi des femmes aussi belles de cœur que de visage, parmi des hommes fermes, laborieux,

sincères, religieux en amitié! Viens donc souvent ici : tu guériras.

Maintenant, si tu me demandes pourquoi, étant si heureux, je m'en vais toujours à l'entrée de l'hiver, je te le dirai, mais garde ceci pour toi seul. — Il m'est absolument impossible d'être heureux en quelque situation que ce soit désormais. L'amitié est la plus pure bénédiction de Dieu, mais il est un bien qui n'a pu rester avec moi, et je mourrai sans avoir réalisé le rêve de ma vie. Faire de son cœur dix ou douze portions, c'est bien facile, bien doux, bien gracieux. Il est charmant d'être le bon oncle d'une joyeuse couvée d'enfans; il est touchant de vieillir au milieu d'une famille d'adoption, aux lieux où l'on a grandi; mais il y a, entre le bonheur de tout ce qui m'entoure et le mien, beaucoup de ressemblance avec la fortune du pauvre, composée de l'aumône de tous les riches. Ils sont unis par l'amour ou par l'exclusive amitié de l'hyménée, ces hommes et ces femmes que le sourire n'abandonne jamais. Et moi, Paul, je suis comme toi, je ne suis l'autre moitié de personne. Il m'importe peu de vieillir; il m'importerait beaucoup de ne pas vieillir seul. Mais je n'ai pas rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. Écoute une histoire, et pleure.

Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet, qui gravait à l'eau forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Le Conte, et lui apprit à graver à l'eau forte aussi bien que lui. Elle quitta son mari, ses biens et son pays, pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis, comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après, on découvrit, aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée *Moulin-Joli*, un vieux homme qui gravait à l'eau forte, et une vieille femme qu'il appelait sa meunière, et qui gravait à l'eau forte, assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille, l'annonça aux autres, et le beau monde courut en foule à Moulin-Joli pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé; deux beaux talens jumeaux; Philémon et Baucis du vivant de Mmes Pompadour et Dubarry. Cela fit époque, et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours

après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessein qu'ils gravèrent représentait le Moulin-Joli, la maison de Marguerite, avec cette devise : *Cur valle permutem sabinâ divitias operosiores?*

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait, s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Le Conte!

III.

En vérité, Paul, plus j'y songe, plus je vois qu'il est trop tard pour oser être malheureux. Nous ne pouvons plus prendre la vie au sérieux, du moins la vie qui est devant nous; car celle qui est derrière, nous y avons cru, donc elle a été. As-tu fait le résumé de cette course agitée et pénible qui nous a conduits du maillot à la béquille? Je sais que la route diffère selon les hommes, et qu'il n'y a pas plus deux existences humaines absolument semblables, qu'il n'y a deux feuilles semblables dans une forêt; mais il y a une vue générale tirée du destin de tous, et à laquelle s'adaptent les mille détails qui font la diversité. En ne voyant de lui que le système organique, on peut dire que l'homme est toujours le même; comme il ne se compose jamais au physique que d'une tête, deux bras, un corps, etc., son système intellectuel se compose toujours des mêmes passions, l'orgueil, la colère, la luxure, le desir du mal et du bien à diverses doses, mais se partageant et se disputant toujours l'homme, entrant dans sa substance et faisant sa vie morale, comme le système veineux et le système artériel font sa vie matérielle. Ainsi je crois pouvoir résumer l'histoire de tous en résumant la mienne propre.

Au commencement, force, ardeur, ignorance.

Au milieu, emploi de la force, réalisation des désirs, science de la vie.

Au déclin, désenchantement, dégoût de l'action, fatigue, — doute, apathie; — et puis la tombe qui s'ouvre comme un lit, pour recevoir le pélerin fatigué de sa journée. O Providence!

La jeunesse est la portion de la vie humaine qui varie le moins chez les individus; l'âge viril, celle qui varie le plus. La vieillesse est le résultat de celui-ci, et varie selon ce qu'il a été; mais l'affaiblissement des facultés confond les nuances, comme lorsque l'éloignement atténue les couleurs, et les enveloppe d'un voile pâle.

Il est presque impossible de savoir ce que sera un homme, difficile de savoir ce qu'il est, aisé de savoir ce qu'il a été. Il ne faut se méfier, ni s'enthousiasmer des jeunes gens; mais il faut bien se garder de croire aux hommes faits, de même qu'il faut s'abstenir de les condamner; tout est en eux, c'est le métal en fusion qui tombe dans le moule. Dieu sait comment réussira la statue. Quant aux vieillards, quels qu'ils soient, il faut les plaindre.

Pour ma part, j'ai vu quelle chose misérable et terrible à la fois est cette force de jeunesse qui n'obéit pas à notre appel, qui nous emporte où nous ne voulons pas aller, et nous trahit lorsque nous avons besoin d'elle, et je m'étonnerais d'avoir été si fier de la posséder, si je ne savais que l'homme est porté à tirer vanité de tout, depuis la beauté qui est un don du hasard, jusqu'à la sagesse qui est un résultat de l'expérience; s'enorgueillir de sa force, est aussi raisonnable que de s'enorgueillir d'avoir bien dormi et d'avoir les jambes prêtes à entreprendre une longue course : mais gare aux pierres des chemins!

Oh! que l'on se croit bon marcheur quand on est prêt à partir, et qu'on a aux pieds de bons souliers tout neufs sortant de chez l'ouvrier! Je me souviens de cette impatience que j'éprouvais de me lancer dans la carrière avec ma chaussure imperméable. Qui pourra m'arrêter? disais-je; sur quelles épines, sur quelle fange ne marcherais-je pas sans crainte d'être blessé ou sali? Où sont les obstacles, où sont les montagnes, où sont les mers que je ne franchirai pas? J'avais compté sans les fausses-trapes.

Et quand j'eus commencé à faire usage de ma force, il n'en résulta d'abord que de belles et bonnes choses, car mon bagage était

bon, et j'avais dans mes poches les plus beaux livres du monde. Je daignais lire les Grands Hommes de Plutarque, et leur donner la main dans une sainte vision dont mon orgueil était le magique soleil.

Et à force d'être content de moi et fier de mon allure, je pensai que je ne pouvais faillir, et je le déclarai bien haut à mes amis et connaissances. Il fut donc proclamé parmi ces gens-là que j'étais un stoïque des anciens jours, qui avait la bonté de porter un frac et des bottes.

Cependant, comme je marchais vite et regardant peu à terre, il m'arriva de me heurter contre une pierre et de tomber; j'en eus de la douleur aux pieds et de la mortification dans l'ame. Mais me relevant bien vite, et pensant que personne ne m'avait vu, je continuai, en me disant : Ceci est un accident, la fatalité s'en est mêlée; et je commençai à croire à la fatalité que, jusque-là, j'avais niée effrontément.

Mais je me heurtai encore, et je tombai souvent. Un jour je m'aperçus que j'étais tout blessé, tout sanglant, et que mon équipage, crotté et déchiré, faisait rire les passans, d'autant plus que je le portais encore d'un air majestueux, et que j'en étais plus grotesque. Alors je fus forcé de m'asseoir sur une pierre au bord du chemin, et je me mis à regarder tristement mes haillons et mes plaies.

Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva, et décida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude casseur de pierres. Je me pardonnai toutes mes chûtes, pensant que je n'avais pu les éviter, que le destin avait été plus fort que moi, que Satan jouait un rôle dans tout cela, et mille autres choses, toutes inventées pour entortiller, vis-à-vis de soi et des autres, l'aveu de sa propre faiblesse et du mépris que tout homme se doit à lui-même, s'il veut être de bonne foi.

Et je repris ma route, en boîtant et en tombant, disant toujours que je marchais bien, que les chûtes n'étaient pas des chûtes, que les pierres n'étaient pas des pierres; et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la poésie, ce que les soldats appellent de la blague.

Lord Byron donnait alors un grand exemple de ce que peut l'ou-

trecuidance humaine, en habillant de pourpre les plus petites vanités et en les enchâssant dans l'or comme des diamans : ce boiteux monta sur des échasses et marcha par-dessus ceux qui avaient les jambes égales; cela lui réussit, parce que ses échâsses étaient solides, magnifiques, et qu'il savait s'en servir.

Pour nous autres, peuple de singes, nous apprîmes à marcher plus ou moins bien sur les échâsses, et même à danser sur la corde, à la grande admiration de plusieurs oisifs qui ne s'y connaissaient pas. Et nous, et moi surtout, malheureux ! je négligeais les pures et modestes jouissances, je méconnaissais les sentimens vrais, je méprisais les vertus simples et obscures, je raillais les dévots, j'encensais la gloire insolente, et crêvant dans mon enflure, je ne pardonnais aux autres aucune faiblesse de caractère, moi qui avais des vices dans le cœur !... Et je ne voulais faire aucun sacrifice, car rien au monde ne me semblait aussi précieux que mon repos, mon plaisir et la louange.

Or, sais-tu, Paul, comment après tout cela je suis devenu un vieillard supportable, de mœurs douces, et assez modeste dans ses paroles et dans ses prétentions? Sais-tu ce qui fait la différence d'un homme corrompu et d'un homme égaré? Certes l'un et l'autre ont fait d'aussi sottes et laides choses, mais l'un cesse et l'autre continue, l'un vieillit en sabots dans son ermitage, ou en robe de chambre dans sa mansarde avec quelques amis, tandis que l'autre encravate et parfume chaque soir une momie qui se donne encore des airs de vie, et que l'on trouve un matin en poussière dans un alambic. L'homme qui s'est aperçu trop tard de la mauvaise route, et qui n'a plus la force de retourner sur ses pas, peut du moins s'arrêter, et d'un air triste, crier à ceux qui s'avancent : Ne passez point ici, je m'y suis perdu. Le méchant s'y plaît, il y avance jusqu'à son dernier jour, et meurt d'ennui lorsqu'il a épuisé tout le mal que l'homme peut faire. Celui-là s'amuse à entraîner sur ses traces le plus de malheureux qu'il peut, il rit en les voyant tomber dans la boue à leur tour, et s'égaie à leur persuader que cette boue est une essence précieuse, dont il n'appartient qu'aux grands esprits et aux gens de bon ton de s'oindre et de s'embaumer.

Et dans tout cela, Paul, il y a pour nous bien peu de sujets de

consolation, car nous n'avons pas grand mérite à n'être pas de ces gens-là. N'avons-nous pas traversé leurs fêtes, n'y avons-nous pas bu le poison de la vanité et du mensonge? Si le grand air nous a dégrisés, c'est que le hasard ou la Providence nous a fait sortir de l'atmosphère funeste et nous a forcés d'être dans un champ plutôt que dans un palais. Mon ami, ce qu'on appelle la vertu existe certainement, mais elle existe chez les hommes d'exception seulement; chez nous autres, ce que l'on veut bien appeler honnêteté, c'est le sentiment des bonnes choses, l'aversion pour les mauvaises. Or, à quoi tient, je te le demande, que ce pauvre germe battu de tous les vents n'aille pas se perdre au loin, quand nous l'exposons si légèrement à l'orage! Quand on songe à la facilité avec laquelle il s'envole, doit-on s'élever beaucoup dans sa propre opinion, pour avoir échappé au danger par miracle? Quelle pâle fleur que cet honneur qui nous reste! Quel est donc le séraphin qui l'a protégée de son aile, quel est le rayon qui l'a ranimée? Le bon grain a beau tomber dans la bonne terre, si les oiseaux du ciel viennent s'y abattre, ils le mangent. Quelle est donc la main qui les détourne? O Dieu, un tremblement de terreur s'empare d'une ame touchée de tes bienfaits, quand elle regarde en arrière!

Mais toi, Paul, tu as pu réparer. Il n'a pas été trop tard pour toi, lorsque tu t'es arrêté; tu es revenu au point de départ, et là, tu as trouvé une rude besogne, un noble travail, et tu l'as pris avec joie. O Paul! tu avais à combattre le passé et ses habitudes funestes, à supporter le présent et ses ennuis rongeurs; tu es entré en lutte avec ces dragons, tu as les reins aussi forts que l'archange Michel, car tu les as vaincus. Moi qui suis vieux, et qui n'ai pas trouvé une mère à consoler et douze enfans à nourrir de mon travail, je pleure, je prie, et je m'écrie quelquefois : — Viens à moi, descends des cieux, pose-toi sur mon front abattu, colombe de l'esprit saint, poésie divine! sentiment de l'éternelle beauté, amour de la nature toujours jeune et toujours féconde! fusion du grand *tout* avec l'ame humaine qui se détache et s'abandonne; joie triste et mystérieuse que Dieu envoie à ses enfans désespérés, tressaillement qui sembles les appeler à quelque chose d'inconnu et de sublime, désir de la mort, désir de la vie, éclair qui passes devant

les yeux au milieu des ténèbres, rayon qui écartes les nuages et revêts les cieux d'une splendeur inattendue, convulsion de l'agonie où la vie future apparaît, vigueur fatale qui n'appartient qu'au désespoir : viens à moi ! j'ai tout perdu sur la terre.

L'hiver étend ses voiles gris sur la terre attristée, le froid siffle et pleure autour de nos toits. Mais quelquefois encore, à midi, des lueurs empourprées percent la brume et viennent réjouir les tentures assombries de ma chambre. Alors mon bengali s'agite et soupire dans sa cage en apercevant sur le lilas dépouillé du jardin un groupe de moineaux silencieux, hérissés en boule et recueillis dans une béatitude mélancolique. Le branchage se dessine en noir dans l'air chargé de gelée blanche. Le genêt, couvert de ses gousses brunes, pousse encore tout en haut une dernière grappe de boutons qui essaient de fleurir. La terre, doucement humide, ne crie plus sous les pieds des enfans. Tout est silence, regret et tendresse. Le soleil vient faire ses adieux à la terre, la gelée fond, et des larmes tombent de partout; la végétation semble faire un dernier effort pour reprendre à la vie, mais le dernier baiser de son épouse est si faible, que les roses du Bengale tombent effeuillées sans avoir pu se colorer et s'épanouir. Voici le froid, la nuit, la mort.

Ce dernier regard du soleil au travers de mes vitres, c'est mon dernier espoir qui brille. Aimer ces choses, pleurer l'automne qui s'en va, saluer le printemps à son retour, compter les dernières ou les premières fleurs des arbres, attirer les moineaux sur ma fenêtre, c'est tout ce qui me reste d'une vie qui fut pleine et brûlante; l'hiver de mon ame est venu, un éternel hiver ! Il fut un temps où je ne regardais ni le ciel, ni les fleurs, où je ne m'inquiétais pas de l'absence du soleil et ne plaignais pas les moineaux transis sur leur branche. A genoux devant l'autel où brûlait le feu sacré, j'y versais tous les parfums de mon cœur. Tout ce que Dieu a donné à l'homme de force et de jeunesse, d'aspiration et d'enivrement, je le consumais et le rallumais sans cesse à cette flamme, qu'un autre amour attisait. Aujourd'hui l'autel est renversé, le feu sacré est éteint, une pâle fumée s'élève encore et cherche à rejoindre la flamme qui n'est plus; c'est mon amour qui s'exhale et qui cherche à ressaisir l'ame qui l'embrasait. Mais cette ame s'est envolée au loin vers le ciel, et la mienne languit et meurt sur la terre.

A présent que mon ame est veuve, il ne lui reste plus qu'à voir et à écouter Dieu dans les objets extérieurs, car Dieu n'est plus en moi, et si je puis me réjouir, c'est de ce qui se passe au dehors de moi. Je dirai donc ta bonté envers les autres hommes, ô Dieu qui m'as abandonné; je ne vivrai plus; je verrai et j'expliquerai; du fond de ma douleur, j'élèverai une voix forte qui fera entendre ces mots à l'oreille des passans: — Éloignez-vous d'ici, car il y a un abîme, et moi, qui passais trop près, j'y suis tombé. — Je leur dirai encore: — Vous êtes égarés, parce que vous êtes sourds et aveugles; c'est parce que je l'étais aussi, que je me suis égaré comme vous; j'ai recouvré l'ouïe et la vue, mais alors je me suis aperçu que j'étais au fond du précipice, et que je ne pouvais plus retourner avec vous. J'étais vieux!

Beaucoup sont tombés comme moi dans les abîmes du désespoir. C'est un monde immense, c'est comme un monde des morts qui se meut et s'agite sous le monde des vivans. Quelque chose de noir, un fantôme qui porte un nom et des habits, un corps indolent et brisé, une figure terne et pâle, erre encore dans la société humaine et affiche encore les apparences de la vie. Mais nos ames sont là dessous, plongées dans cet Érèbe aux flots amers, et les hommes jeunes ne savent pas plus ce qui s'y passe, que l'enfant au berceau ne sait ce que c'est que la mort. Mais ce gouffre sans issue a plusieurs profondeurs, et diverses races d'hommes en remontent ou en descendent les degrés; des pleurs et des rires sortent des entrailles de cet enfer. Au plus bas, les plus déchus, les plus abrutis, qui dorment dans la fange de plaisirs sans nom; moins bas, les furieux qui hurlent et blasphèment contre Dieu qu'ils ont méconnu, et qui les a foudroyés; ailleurs les cyniques, qui nient la vertu et le bonheur, et qui cherchent à faire tomber les autres aussi bas qu'eux. Mais il en est qui surnagent sur les miasmes empoisonnés de leur Tartare, et qui, s'asseyant sur les premières marches de l'escalier fatal, disent: Seigneur, puisque je ne puis repasser le seuil, je mourrai ici et ne descendrai pas; ceux-là pleurent et se lamentent, car ils sont encore assez près de Dieu pour savoir ce qui eût pu être et ce qu'ils auraient dû faire. Et ils espèrent en une autre vie, parce qu'ils ont gardé le sentiment du beau éternel, et le besoin de le posséder.

Ceux-là se repentent et travaillent, non pour rentrer dans cette vie mortelle, mais pour l'expier; ils disent la vérité aux hommes sans crainte de les blesser, car ceux qui ne sont plus du monde n'ont rien à ménager, rien à redouter; on ne peut plus leur faire ni bien ni mal; on ne peut plus les faire tomber; ils se sont précipités. Puissent-ils, comme Curtius, apaiser la colère céleste et fermer l'abîme derrière eux!

Mais il me semble, Paul, que je deviens emphatique; heureusement j'aperçois venir mon vieux Malgache: il y a quinze mois que je ne l'ai vu, il vient tout essoufflé, tout palpitant de joie. Le voilà sous ma fenêtre; mais, diable! il s'arrête; il vient d'apercevoir une violette difforme, il la cueille, et cela lui donne à penser. Me voilà effacé de sa mémoire; si je ne vais à sa rencontre, il retournera chez lui avec sa violette monstre, et sans m'avoir vu. J'y cours. Adieu, Paul.

George Sand.

LETTRE POLITIQUE.

DÉMISSION DE M. DE TALLEYRAND.

Londres, 11 janvier 1835.

Les journaux français nous apportent, avec la démission du prince de Talleyrand, la lettre si curieusement énigmatique qui l'accompagne. Cet évènement n'est point pour nous une nouveauté; il était depuis longtemps prévu. M. de Talleyrand avait plusieurs fois communiqué à ses amis d'Angleterre sa ferme volonté de quitter sa grande ambassade; la direction que prenaient les affaires politiques n'était plus de son goût; il était comme dépassé par les hommes et les évènemens. Nous avions cet avantage à Londres, que M. de Talleyrand s'y montrait un peu plus dans sa vérité; la société anglaise avec son luxe, ses habitudes, ses esprits éminens, plaisait davantage au diplomate; il y devenait plus expansif, plus sincère dans sa causerie, à ces heures avancées de la nuit, alors que le whist aiguisait son esprit et sa verve pénétrante. Il serait impossible de vous dire tous les jugemens ingénieux, les appréciations justes, les piquantes indiscrétions qui sortaient de cette tête merveilleuse avec ses quatre-vingts ans. Aussi nous avons su bien plus de choses à Londres que

vous n'en saurez jamais à Paris. Quand un salon plaît, on s'y abandonne; il y a une sorte de laisser-aller avec les esprits qui vous comprennent et les intelligences qui vous sourient. Pourrai-je recueillir tous mes souvenirs pour vous expliquer les causes réelles de cette démission que vous comprenez à peine en France?

Ce dont je ne puis me rendre compte d'abord, c'est que vos journaux accablent d'injures le seul homme peut-être éminent que vous ayez dans votre pays. Nous sommes plus jaloux, chez nous, de nos réputations politiques: Pitt, Fox, Canning, vivement pressés par les opinions opposées dans des temps d'ardeur et de luttes, n'ont jamais été flétris de toutes les épithètes dont vous gratifiez le prince de Talleyrand. Les raisons qu'en donnent vos journaux sont singulières: M. de Talleyrand, dites-vous, est un homme sans foi, car il a trahi tous les gouvernemens; il a même contribué à les renverser. J'avoue que vous autres Français, vous êtes bien susceptibles; vous, le peuple à changemens, vous qui faites des dynasties en vingt-quatre heures, vous ne supportez pas les plus prévoyantes modifications dans les opinions des hommes d'état, et encore vous n'examinez pas si ces modifications se sont opérées dans l'esprit de ces hommes ou bien dans la politique et l'attitude morale des gouvernemens qu'ils servaient! Suivons un peu cette carrière si remplie de M. de Talleyrand et jugeons-la avec la raison froide et tout historique. Le prince est entré dans le positif des affaires sous le directoire, car je n'appelle pas affaires les discours de l'Assemblée constituante, vagues déclamations de rhéteur. La constitution de l'an III avait établi une espèce de système de modération et de pouvoirs pondérés: deux chambres, un directoire centralisant l'administration. M. de Talleyrand se rattache à cette combinaison et la sert avec dévouement. Le directoire tombe dans le mépris, il se perd dans l'opinion par mille turpitudes, par la faiblesse surtout de ses moyens; il est là haletant en face d'une destinée inévitable. M. de Talleyrand palpe ce cadavre qui s'agite dans les convulsions; à ses côtés, il voit poindre glorieusement la plus belle et la plus grande réputation des temps modernes; le général Bonaparte arrive avec des idées d'ordre et de gouvernement: M. de Talleyrand seconde les tentatives du consul au 18 brumaire, s'associe à ses magnifiques projets de pacification. L'empire est constitué; l'ambition grandit avec la victoire; la conquête a ses folies: alors M. de Talleyrand se sépare d'un système qui force ses ressorts. Ce n'est pas lui qui change, mais le système qui ne va plus que sur l'aile de la fortune. Après des désastres inouis, arrive la restauration avec la paix, et M. de Talleyrand lui accorde ses services. Plus tard il les lui retire; est-ce lui qui change? ou est-ce la restauration qui, bravant les leçons de

l'expérience, se lance dans la carrière des contre-révolutions? A qui la faute si ses conseils n'ont pas été écoutés? C'est ainsi que nous jugeons M. de Talleyrand à Londres. Nous avons ici une appréciation plus juste, plus hautement politique, des hommes et des circonstances à travers lesquelles ils passent.

Vous ne vous étonnerez donc pas si je m'éloigne, dans mes jugemens, de votre presse vulgaire; vous voulez savoir les faits, et les faits n'empruntent rien à ces polémiques grossières que l'histoire secouera.

Avant la révolution de juillet, nous ne connaissions M. de Talleyrand en Angleterre que comme un souvenir; il y avait près de dix ans que le prince s'était tout-à-fait retiré du théâtre actif de la politique; seulement il avait conservé une correspondance d'amitié avec le comte Grey; il cherchait également à maintenir ses rapports avec quelques vieux personnages du parti tory qu'il avait connus en 1814 et 1815, lors de son action décisive sur les destinées de la restauration. Le nom de M. de Talleyrand n'était point impopulaire à Londres; on savait que seul il s'était opposé à la prépondérance du système russe sur les affaires de la France; nous sommes très patriotes, et le peuple anglais a l'instinct de ses amis et de ses ennemis.

Les premières ouvertures du gouvernement de juillet à l'Angleterre ne se firent pas par l'organe de M. de Talleyrand. Vous savez qu'après l'administration éphémère et provisoire du maréchal Jourdan, M. Molé fut nommé au ministère des affaires étrangères; il fut donc officiellement chargé d'annoncer l'avénement du roi des Français au duc de Wellington. Les échanges de notes entre les deux gouvernemens furent faciles; l'Angleterre avait toujours présent le souvenir de la révolution de 1688; elle ne pouvait se refuser d'admettre comme un droit, un fait qui se reproduisait dans sa propre histoire, et d'ailleurs les journées de juillet avaient eu un retentissement si sympathique dans les masses, qu'il eût été impossible à un cabinet ultra-tory, ayant même pour chef lord Londonderry et les universitaires de Cambrigde, de ne pas reconnaître la royauté élue par le parlement français.

Des lettres particulières annoncèrent bientôt l'influence immense que M. de Talleyrand avait exercée sur Louis-Philippe pour l'acceptation de la lieutenance générale, puis de la couronne; on devina que par la force des choses M. de Talleyrand serait appelé à une vaste autorité sur les destinées diplomatiques de la branche cadette des Bourbons, et je vous assure que nous fûmes très flattés lorsque le comte Grey déclara, avec quelque certitude, à ses amis politiques, que le prince serait chargé de représenter la France auprès du cabinet tory, alors vivement menacé par les whigs.

Le salon du comte Grey était, comme vous le savez, la réunion de tout

ce que l'Angleterre comptait d'honorables débris des vieux systèmes Fox et Canning, deux nuances distinctes, mais qui s'étaient entendues pour arriver à la direction des affaires. La révolution de juillet avait donné une forte impulsion à l'opinion des whigs; il paraissait inévitable qu'il n'y eût pas une modification notable dans les idées et les principes du cabinet. L'Angleterre, ne pouvant pas se jeter dans les vieilles idées de la Sainte-Alliance, devait donc se rapprocher de la France, et les tories ne pouvaient le faire avec honneur au milieu de l'ébranlement général qu'avait donné aux opinions le principe de juillet. Sans doute tous les bruits qui circulaient sur les tories n'étaient pas vrais; jamais le duc de Wellington n'avait conseillé au prince de Polignac ses coups d'état et de folie : mais enfin, les principes de la révolution française triomphaient, et les whigs seuls étaient capables de les comprendre et de s'y associer.

Sur ces entrefaites, M. de Talleyrand arriva à Londres; il n'avait reçu ses instructions que du roi, et le roi avait-il eu d'autre pensée que celle de M. de Talleyrand? Celui-ci avait eu pour la forme une conférence avec M. Molé, ministre des affaires étrangères, et c'était dans cette conférence que l'on avait posé, comme base de toutes relations diplomatiques, l'alliance avec l'Angleterre. M. de Talleyrand y exposa avec netteté toutes les espérances qu'il avait d'amener aux affaires un ministère whig, et la facilité qu'une telle modification de cabinet entraînerait dans les relations des deux puissances; il ajouta : « Je pense, monsieur Molé, que vous partagez mes convictions sur la colonie d'Alger; c'est de la gloriole et non point une affaire; elle nous coûte cher, et nous pourrions en faire bon parti pour nous assurer l'alliance indéfinie de la Grande-Bretagne. » M. Molé ayant fait quelques sérieuses objections, M. de Talleyrand répondit avec quelque humeur : « Nous en recauserons plus tard; l'affaire n'est pas mûre encore. » Là se bornèrent tous les rapports de l'ambassadeur et du ministre des affaires étrangères; il n'en était pas besoin d'autres; les instructions de M. de Talleyrand venaient de plus haut. C'est à cette conférence qu'on peut également reporter les différends qui s'élevèrent entre ces deux hommes politiques, qui, plus tard, ont tant influé sur les affaires générales.

Je crois donc pouvoir dire qu'à son arrivée à Londres, M. de Talleyrand n'avait de principes arrêtés qu'avec le roi Louis-Philippe; tous deux étaient d'intelligence parfaite sur la question de notre alliance, et je dirai presque qu'ils s'entendaient sur l'abandon d'Alger. Louis-Philippe avait d'ailleurs envoyé à Londres plusieurs émissaires porteurs de lettres à ses vieux amis les whigs, qu'il avait tant connus pendant ses deux émigrations, et particulièrement en 1816; il savait que ceux-ci salueraient son

avénement avec enthousiasme : il avait même été question en 1815 d'un changement de dynastie en France au profit de la branche d'Orléans.

Je vous assure que, dans le premier mois du séjour de M. de Talleyrand à Londres, je n'ai jamais vu un homme travailler avec plus d'assiduité au but qu'il se proposait, le renversement du ministère tory; c'est à la prodigieuse activité du nouvel ambassadeur de France qu'on dut en partie l'avénement des whigs au pouvoir. Aussi l'intimité devint si grande entre le comte Grey et M. de Talleyrand, qu'on peut dire que rien ne se fit que de concert et d'après une délibération commune.

Je ne parle pas seulement des affaires extérieures; mais toutes les questions intérieures étaient l'objet de causeries intimes entre les deux vieillards qui dirigeaient les destinées des deux peuples. L'air candide de cette belle tête chauve et blanchie du comte Grey contrastait avec l'impassibilité fine et pénétrante du prince de Talleyrand; ils se servaient l'un l'autre avec une commune bonne foi, parce que leur intérêt était identique, et leurs sympathies politiques les mêmes. Selon son habitude, M. de Talleyrand recevait beaucoup; ses fêtes étaient splendides, ses réunions offraient surtout cette expression de bon goût et de compagnie distinguée que l'Angleterre recherche tant. Je ne dirai rien de trop quand j'avancerai ici que la volonté de M. de Talleyrand influa sur certains votes dans la chambre des communes; jamais ambassadeur ne jouit d'autant de crédit.

Cependant le comte Grey voyait venir l'orage. Le difficile, dans sa position politique, n'était pas d'avoir renversé le ministère tory : c'était là une victoire simple, naturelle; le mouvement des choses et des esprits jetait le duc de Wellington en dehors des affaires. Mais ce qu'il y avait de dangereux dans la position du comte Grey, c'était au contraire l'action inévitable et forte du mouvement whig qui devait pousser aux extrêmes, car lorsqu'une nation met la main sur ses institutions vieillies, un changement en entraîne un autre : après avoir réformé l'état, donné une plus grande latitude à l'élection, ne fallait-il pas réformer l'église, vieille et encroûtée? La situation de l'Irlande n'appelait-elle pas une modification? Les *dissenters* faisaient valoir de justes griefs; c'était folie, en face d'un parlement réformé, de vouloir poser une barrière, et dire à la nation : Tu t'arrêteras là. L'impatience gagnait le parlement, tandis que des scrupules religieux naissaient dans la conscience du comte Grey, dans l'ancien parti Canning, représenté par M. Stanley, et surtout dans la royale pensée de Guillaume IV.

M. de Talleyrand aperçut le péril comme le comte Grey lui-même; il savait toute la puissance des opinions jeunes et vivaces; il était impossible

d'arrêter le mouvement parlementaire. Le dégoût s'empara tout à coup de la vieillesse du comte Grey; il ne voulut pas porter une main sacrilége sur l'église, il offrit sa démission; et vous vous souvenez de ces explications touchantes données en plein parlement sur sa propre conduite ministérielle. La retraite du comte Grey signala de plus en plus le danger à M. de Talleyrand. Dès la nomination de lord Melbourne, prévoyant l'invincible tendance des affaires, le triomphe des ultra-whigs, et peut-être de lord Durham, l'ambassadeur de France songea à sa retraite, car il n'avait plus à Londres ce premier rôle qu'il a toujours ambitionné.

Une autre circonstance vint encore se joindre à celle-ci. Dans la révolution que venait de subir le ministère whig lui-même, lord Palmerston avait conservé le *Foreign Office*: ses opinions étaient d'un whigisme plus avancé que celles du comte Grey; déjà il y avait eu entre M. de Talleyrand et lord Palmerston, caractère difficile, quelques dissidences sérieuses. Dès l'origine de leur ministère, les whigs avaient senti qu'il fallait relever leur considération à l'extérieur; ils n'ignoraient pas que la nation anglaise, qui les préférait pour leurs opinions populaires et leurs sentimens patriotiques, n'avait pas une grande confiance dans leur habitude des affaires et leur intelligence de la situation de l'Europe. Lord Palmerston croyait inévitable une certaine démonstration armée dans la question de l'Orient, après le traité du 8 juillet, qui assurait de si grands avantages à la Russie; il avait donc fait à M. de Talleyrand des propositions pour réunir deux escadres communes, qui vogueraient sous les deux pavillons dans la mer Noire.

M. de Talleyrand, qui comprenait tout l'intérêt que les whigs avaient à cette démonstration armée, sentait également qu'elle était trop hardie dans la situation où le trône de juillet se trouvait placé. Puissance continentale, la France pouvait bien appeler l'alliance de l'Angleterre, et la seconder de toutes ses forces; mais elle avait sur ses flancs toute la Sainte-Alliance. Cette hostilité pouvait entraîner une guerre véritable; dans la pensée de l'ambassadeur français, il fallait fortifier l'alliance morale, poser une barrière pour résister aux envahissemens de la Russie; mais c'était un pas immense qu'une attaque directe contre le pavillon russe dans la mer Noire. M. de Talleyrand recula donc devant les propositions de lord Palmerston; il exposa qu'au lieu d'une démonstration armée, chanceuse, inutile peut-être, il fallait préparer un de ces actes significatifs pour l'avenir de la politique; il fit comprendre à lord Palmerston qu'un traité de quadruple alliance, qui unirait le Midi contre le Nord, devait aboutir à de grands résultats, même à travers les chances diverses et passagères d'une guerre de parti. C'est à cette pensée qu'est

dû le traité conclu entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, conception chérie de M. de Talleyrand, surtout s'il eût pu joindre à ce premier résultat l'adhésion de l'Autriche, rêve de son esprit, et qu'il caresse depuis 1814.

Lord Palmerston adopta l'idée de M. de Talleyrand. L'Angleterre se borna à de simples parades nautiques dans la mer Noire; mais dès ce moment, les relations de M. de Talleyrand et de lord Palmerston se refroidirent. Celui-ci a un esprit très irritable, un caractère susceptible et changeant; l'ambassadeur de France le prit en dégoût; d'un autre côté, le cabinet dont lord Melbourne s'était fait le chef, était entraîné de concessions en concessions. On voit, dès cette époque, M. de Talleyrand quitter l'Angleterre; on apprend que sa santé s'affaiblit; il court à la campagne et s'enferme dans la retraite. C'est que, lorsque M. de Talleyrand voit l'orage gronder, comme Pythagore, il aime le désert et l'écho; à son dernier passage à Paris, on le voit même se rapprocher de M. Pozzo di Borgo; ils n'osent point s'aboucher encore officiellement, mais une retraite diplomatique à *Belle-Vue* les réunit plusieurs fois dans de petits banquets mystérieux et d'amitié. M. de Talleyrand fuit Londres; le bruit populaire l'importune; ce n'est plus une guerre d'une fraction de l'aristocratie contre une autre, c'est le peuple contre l'aristocratie elle-même; l'enjeu est trop fort, il quitte définitivement l'Angleterre pour Valençay.

Lors de son départ de Londres, M. de Talleyrand connaissait-il déjà le mouvement tory qui se préparait? Je ne le pense pas. Sa sagacité habituelle pouvait bien pénétrer les causes éloignées d'une révolution qui se préparait dans la pensée du roi Guillaume; mais, je vous le répète, ce qu'il a fui en quittant Londres, c'est moins le ministère tory que le cabinet de lord Melbourne, moins l'aristocratie que la populace, moins le système conservateur que le système radical. Ce rude peuple de la Tamise, ces matelots aux bras durs, aux visages noircis, tout cela fait peur à M. de Talleyrand, et je suis convaincu qu'en quittant nos brouillards humides, le vieux diplomate a pris la résolution de ne plus y revenir.

D'autres causes depuis son retour en France ont fortifié son invariable résolution. A peine le prince était-il à Valençay, qu'il apprend la dissidence de M. Thiers et de M. Guizot, et la dissolution du cabinet doctrinaire; il avait été peu consulté lors de son passage à Paris, et voilà qu'il apprend que le comte Molé est chargé par le roi de former un ministère. Sans doute, M. de Talleyrand estime les lumières et la position de M. Molé; mais lui jeter en face ce nom-là, lui imposer comme chef du conseil, le ministre avec lequel il s'était trouvé en désaccord en plusieurs

circonstances, n'était-ce pas lui indiquer qu'on pouvait se passer de son crédit, et qu'on entrait dans un autre ordre d'idées? M. de Talleyrand n'avait point oublié que M. Molé avait quitté le cabinet en protestant contre la haute et inconstitutionnelle influence de l'ambassadeur de Londres: il savait que le roi n'ignorait en aucune manière toutes ces circonstances; or, s'il avait choisi M. Molé pour président de son conseil, c'était dire suffisamment qu'il n'avait plus la même confiance dans l'ambassadeur de l'avénement.

Quand M. Molé se dégoûte de sa mission, avec ce désenchantement qui le saisit lorsqu'il rencontre une difficulté d'affaires, quel homme politique choisit encore le roi pour lui composer un cabinet? Le duc de Bassano, un de ces hommes de l'empire qui remplacèrent l'influence de M. le prince de Talleyrand auprès de Napoléon, et qui, par leur obséquiosité passive, le perdirent dans de folles conquêtes. La vieille expérience de M. de Talleyrand put s'étonner et sourire tout à la fois à l'aspect de cet assemblage d'incapacités sans antécédens, de cette administration prise on ne sait où, et qu'un diplomate spirituel a appelée *l'élixir de la canaille.* On avait bien cherché à satisfaire M. de Talleyrand, en désignant, pour les affaires étrangères, M. Bresson, son ancien secrétaire d'ambassade; mais le chef du ministère était le duc de Bassano, antipathique à la vie tout entière de M. de Talleyrand.

Tout ceci vous explique la date du 9 novembre, qui est au bas de la lettre de démission du prince; c'est l'époque des petites transactions ministérielles; M. de Talleyrand n'avait plus rien à faire avec le mouvement et l'impulsion que recevait la France politique. C'était une carrière d'expérience, qui s'ouvrait devant la royauté de juillet; elle sortait des conditions qui avaient fait reconnaître et saluer son avénement en Europe.

Le ministère ridicule tombe avec l'influence des Maret, des Dupin, et de tant d'autres noms encore mêlés à cet avortement; l'ancien conseil se reconstitue, et alors les instances recommencent pour retenir encore M. de Talleyrand. On en avait besoin : la grande révolution tory venait de s'accomplir chez nous; le duc de Wellington prenait la direction du cabinet. A vrai dire, M. de Talleyrand craignait moins les conséquences de cet avénement que la marche inconsidérée des ultra-whigs; ses sympathies étaient plutôt là. Mais les démarches actives de M. de Talleyrand pour préparer le ministère Grey et la chute des tories en 1830, ne permettaient pas décemment d'aller reprendre son poste à Londres; il déclara positivement qu'il ne pouvait retourner à son ambassade, insinuant que si l'on croyait sa personne nécessaire quelque part,

c'était à Vienne qu'il pourrait être utile, et qu'il priait le roi de le laisser aller représenter la France auprès du prince de Metternich.

Le motif que donnait M. de Talleyrand était puisé tout à la fois dans quelques intérêts privés et dans un haut but de diplomatie. Je crois pouvoir dire que le prince tint à peu près la conversation suivante dans une conférence avec Louis-Philippe : « Si les tories restent au pouvoir, je suis déplacé à Londres; si les ultra-whigs triomphent, le mouvement sera tel que mon influence sera tout-à-fait impuissante pour en comprimer l'énergie : désormais les grandes affaires ne se discuteront plus à Londres; le traité de la quadruple alliance a tout fini là. Je puis faire quelque bien à Vienne, si le roi croit encore que je doive le servir. » Louis-Philippe conçut des méfiances de ce projet: Vienne est bien près de Prague; le parti légitimiste prêtait des projets à M. de Talleyrand; quand on vieillit, les premières émotions de la vie reviennent puissantes pour dominer les faiblesses de l'esprit; il se fait un retour vers ce qu'on a adoré. M. de Talleyrand a plusieurs de ces faiblesses. Le croirait-on? pour un homme qui a passé à travers tant de vicissitudes de fortune, qui s'est assoupli sous tant d'opinions et de nécessités, le croirait-on? ce qui le préoccupe encore, c'est d'être enseveli en terre sainte avec les honneurs mortuaires de l'église! Qui n'a vu le front impassible de M. de Talleyrand se couvrir de nuages toutes les fois qu'il lisait dans les journaux un refus de sépulture pour un prêtre non réconcilié? Il veut que la terre lui soit légère; il craint le scandale des funérailles, et voilà pourquoi il désire mourir à l'étranger ou à Valençay, qu'il accable d'aumônes dans l'intention de mériter quelques prières du bon chapelain du château. Qui sait si, à ces idées de dévotion ne se mêlerait pas aussi quelque autre pensée de restauration, laquelle lui assurerait si profondément les suffrages du clergé de France? Qui sait si ce rôle ne jetterait pas sur sa tombe une couronne de fidélité à ses sermens?

Aussi Louis-Philippe a-t-il refusé toutes les offres de M. de Talleyrand pour le voyage de Vienne, et depuis ce moment, une froideur marquée s'est manifestée entre le roi et lui; nous en savons tous les détails, jour par jour, à Londres, car M. de Talleyrand est un de ces hommes qui communique à ses amis les secrets qu'il veut que tout le monde sache. Il paraît donc que l'ambassadeur, un peu piqué, aurait déclaré au roi que, puisque sa vie politique était finie, il était essentiel d'expliquer une conduite que le public pourrait mal interpréter. Le roi aurait répondu que ceci sortait de l'usage habituel; les lettres de démission étaient des pièces secrètes entre le souverain et le démissionnaire : à cela, M. de Talleyrand aurait répliqué que, par sa position personnelle et les quelques

services qu'il avait été assez heureux de rendre au roi et à la France, il pouvait mériter une exception; qu'il croyait indispensable de publier quelque chose sur sa démission, et qu'il le ferait en dehors de tout caractère officiel, si le roi ne voulait point accepter lui-même une publication plus authentique. Louis-Philippe, ainsi pressé, déclara que toute la question était dans les termes, et que le prince de Talleyrand avait trop l'esprit des convenances pour ne pas rédiger sa démission de manière à ne point embarrasser son gouvernement.

La rédaction a été faite de concert sur le royal bureau, aux Tuileries; plusieurs projets ont été touchés et retouchés, et M. de Talleyrand a eu la malice d'en envoyer un avec quelques corrections de la main du roi à un de ses amis. Je pourrai peut-être vous le communiquer.

Quant à l'effet produit par cette démission, je puis vous dire qu'elle était depuis long-temps prévue, et qu'elle n'a étonné personne parmi nous. M. de Talleyrand l'avait annoncée en plein salon chez le comte Grey, avant son départ de Londres, en accusant avec assez d'aigreur lord Palmerston des embarras que pouvait offrir la situation de l'Europe.

Voilà l'histoire de ce qui nous est ici parvenu sur la retraite de M. de Talleyrand; on parle moins de lui maintenant que de son successeur. — Lord Cowley est encore dans les comtés pour favoriser les élections tories; ce n'est pas, comme on l'a dit chez vous, la maladie de sa femme qui le retient à Londres, mais le résultat prochain des élections. Il nous paraît certain que le choix de M. Sébastiani n'émane pas de M. de Talleyrand; le prince connaît trop l'opinion en Angleterre, et les convenances diplomatiques, pour indiquer ainsi l'homme politique qui déplairait le plus, même aux whigs. Je crois que si M. de Talleyrand avait été consulté, il aurait désigné M. de Rayneval, pour deux raisons, d'abord, parce qu'il est son élève et qu'il le sait homme d'affaires, ensuite parce que dans les formes, M. de Rayneval est le caractère peut-être qui offre le plus de contraste avec celui de M. de Talleyrand. Sous le rapport des manières, des grands airs, de tous ces parfums d'aristocraties, M. de Rayneval pourra le faire regretter; car, vous le savez, M. de Rayneval est le terre-à-terre diplomatique, le bourgeois des cabinets, l'érudit des traditions de l'Europe, l'ambassadeur enfin qu'un personnage haut placé a appelé le Dupin de la diplomatie. L'opinion des têtes politiques de Londres est que le général Sébastiani ne quittera point Naples, et que d'ici là on s'arrangera pour faire un meilleur choix. Nous savons de Vienne que M. de Saint-Aulaire a été rappelé à Paris; il a été question plusieurs fois de l'envoyer ici, où M. Decazes, son gendre, avait occupé, pendant quelque temps, le poste d'ambassadeur. M. Molé aurait quelques chances également; ce

choix ne serait pas favorablement accueilli : on le croit bien moins dans les idées de l'alliance avec la Grande-Bretagne que ne l'était M. de Talleyrand; M. Molé a quelque tendance russe, et nous ne pardonnons pas cela chez nous. Je crois, au reste, que rien ne sera fait définitivement, non-seulement avant le résultat des élections, mais encore avant les premières discussions du parlement. Un ambassadeur a toujours besoin, pour exercer quelque influence, d'être en rapport avec les opinions et le principe du gouvernement auprès duquel il réside. Votre ministère attendra donc, pour désigner définitivement cet ambassadeur, que la lutte engagée entre les whigs et les tories soit complètement résolue.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

HISTOIRE DE FRANCE

DE M. MICHELET.[1]

Voici, de toutes les sciences, celle qui naît le plus tôt et se développe le plus lentement : l'histoire. Il faut des siècles entiers à cette fille des vieux empires, à cette fleur des champs de bataille et des ruines, pour la voir grandir et se fortifier, et prendre un jour tout l'ascendant qu'il lui est donné d'avoir. L'origine des nations est toujours enveloppée d'un voile de poésie; autour de leur berceau on entend résonner ou le chant religieux ou le cri de guerre. Souvent leurs bardes sont en même temps leurs prêtres, et leur histoire se perd dans un mythe, dans une légende poétique et religieuse; et quelque pierre revêtue de caractères hiéroglyphiques, quelque lourd et grossier monument, voilà tout ce qui nous reste pour constater l'arrivée d'un nouveau peuple dans une contrée, et ses premiers combats, et ses premiers exploits. Puis, une fois le camp bien assis, une fois la tente posée, voici venir la tradition, l'auguste et

(1) Tom. I et II, chez Hachette, libraire, rue Pierre-Sarrazin.

naïve tradition, qui passe de bouche en bouche, de la mémoire des aïeux à celle des petits enfans, et se lève, et marche, et circule partout où la horde aventureuse pose le pied, tantôt audacieuse et colère comme une troupe de guerriers, tantôt innocente et timide comme la voix de la jeune fille, tantôt pleurant comme Rachel sur ceux qui ne sont plus, tantôt divinisant, comme la loi du Coran, le soldat le plus brave, le héros qui meurt sur le champ de bataille. Ainsi va la tradition, dans les forêts de l'Irlande et les clans de l'Ecosse; ainsi va l'Edda (la grand'mère) dans les terres sauvages de la Scandinavie. Attila l'emmène avec lui jusqu'à Rome, l'implante à Tibur et au Colysée, et les hommes du Nord la font descendre dans les Gaules.

Et puis laissez passer ce torrent fougueux, laissez ce grand orage se calmer, l'esprit se développe, l'effort intellectuel devient plus sensible. L'histoire s'écrit déjà en vue des temps à venir : Grégoire de Tours veut nous dépeindre les mœurs des Francs, et le docte Éginard est fier de nous retracer la vie et les exploits de Karl le Grand. Puis vient le récit continu des faits, Joinville à la suite de saint Louis, et le naïf conteur Froissard ; et dans les abbayes, dans la cellule du bénédictin comme dans celle de l'augustin, on amasse des évènemens, on compile les vieux auteurs, on discute et l'on écrit. Avec toutes ces recherches laborieuses et ce travail d'érudition, l'histoire cependant n'a pas encore fait de grands progrès. C'est, dans les temps de calme, une œuvre embarrassée, traînante, trop lourde de faits et d'érudition. C'est, dans les temps de troubles religieux, comme il en arrivait si souvent au moyen-âge, une œuvre partiale et de peu de bonne foi. L'histoire s'adjoint à la lance et à la hache d'armes; l'histoire arrive toute couverte de citations antiques, toute cuirassée d'argumens, toute bardée de syllogismes et de dilemmes, l'œil ardent et la tête haute; toujours prête à se jeter dans la lice pour un mot du *credo*, pour un article des conciles. On ne comprend pas encore cette manière d'écrire l'histoire, large, majestueuse, faisant généreusement la part de chacun, et tenant d'une main ferme la balance, sans oser jeter injustement un grain de sable dans l'un ou l'autre bassin. Ce n'est pas le travail et le savoir qui manquent aux livres des bénédictins, mais ils n'offrent pas encore ce que nous demandons à l'histoire

aujourd'hui, l'ame, le mouvement, la vie. Dans d'autres contrées, en Allemagne par exemple, quand l'étude de l'histoire revient à fleurir au milieu des universités, l'érudition gêne les mouvemens des écrivains; la connaissance qu'ils ont des temps anciens rabaisse à leurs yeux le tableau des temps modernes. Ils aiment à retracer les révolutions d'Athènes, de Rome, et ils y adjoignent par forme de supplément, comme appendice, l'histoire de leur propre pays. L'image des héros dont ils se sont plu à étudier la vie, flotte sans cesse devant eux, et il faut qu'ils adaptent à leur idée favorite tout ce qu'ils rencontrent dans la lente succession des âges. Pour eux, les hommes de l'empire germanique, chevaliers, soldats, législateurs, ne peuvent être quelque chose que par leur assimilation avec les hommes de Thucydide et de Plutarque. Ils feront de Charlemagne un Alexandre, de Frédéric Barberousse un César, et dépouilleront ces bons électeurs de Saxe, de Bavière, de leurs cotte d'armes et de leurs cuissards, pour les revêtir d'une tunique. Ainsi les théologiens avaient commencé par écrire l'histoire en l'interprétant à leur manière; les philologues la firent ensuite en la surchargeant du fruit de leurs longues et patientes lectures. Ils résulta de leurs travaux une appréciation plus sûre des faits, une critique judicieuse des sources où il fallait puiser; mais leur force se perdit dans les détails, et l'œuvre d'ensemble échoua. Cependant les arts et la poésie faisaient de merveilleux progrès. Les peuples avaient de grands poètes et n'avaient point encore d'historiens. Dante apparaît long-temps avant Machiavel, Shakspeare avant Robertson, Opitz avant Müller, et quoique venu bien tard, Corneille précède encore Bossuet.

C'est que l'histoire n'est pas seulement, comme la poésie, un cri d'inspiration, un élan spontané de l'ame; il lui faut, pour agir comme nous l'entendons, des conditions nécessaires de temps, de développement intellectuel, de liberté. J'étais un jour allé voir, dans son université d'Iéna, Luden, le célèbre historien allemand, et Luden me disait: « Jeune, je cultivai avec ardeur la poésie; plus tard, je me livrai sérieusement à l'étude de la philosophie; et maintenant poésie, philosophie, tout se résume pour moi dans la science de l'histoire. » Ainsi l'histoire est le fruit de la maturité de l'homme, de la maturité des peuples, le plus haut résultat de

l'inspiration et de l'étude. Il lui faut la poésie pour lui ouvrir les voies, pour cacher parfois sous des fleurs l'aridité du chemin qu'elle parcourt, pour jeter de l'expression sur les figures qu'elle dessine, du mouvement dans ses drames, de la couleur sur ses tableaux. Il lui faut la philosophie pour la guider à travers le dédale obscur des récits qui se heurtent et des opinions contradictoires, pour l'aider à pénétrer dans les secrets du cœur humain, dans les rouages mystérieux qui font mouvoir une grande nation, pour lui apprendre à condenser les événemens, les faits, et à en tirer la conséquence logique. Donnez à l'histoire ces deux appuis, abandonnez-lui l'espace et laissez-la partir; ce n'est plus cette chronique crédule et jaseuse, qui s'en va de côté et d'autre, glanant des deux mains sur toutes les routes, et mettant toute son ambition à reproduire tout à la fois et sans ordre les choses disparates qu'elle a glanées. Ce n'est plus ce récit maniéré, maigre et sec, ne touchant que du bout de l'aile à la surface des évènemens, craignant de recourir aux sources, et par bon ton, et par paresse, calquant les mœurs et la physionomie des temps anciens, sur les mœurs et la physionomie du salon où on l'accueille. Ce n'est plus cette histoire froidement érudite, qui se présente à nous, poudrée de la poussière des vieux livres, et chargée de parchemins, qui retrace fidèlement, année par année, et s'il le faut, jour par jour, tout ce qui s'est passé, mais sans sortir de son flegme habituel, sans s'émouvoir, sans répandre sur ses personnages un souffle de vie. Non, c'est l'histoire au regard d'aigle, à la voix prophétique, qui se lève de toute sa hauteur, au milieu des nations, et leur déroule solennellement les choses du passé, les leçons de l'avenir. C'est ce voyageur pressé dont parle Edgar Quinet (1), qui s'en va d'un pas gigantesque, à travers les vieux royaumes et les vieilles villes, interrogeant la poussière des tombeaux, la chute des empires, la poésie des ruines, et tirant de toutes ces investigations, une pensée qui remonte à Dieu, degré par degré, comme l'échelle de Jacob, et s'élance vers l'infini.

Aucune époque peut-être n'a présenté, d'une manière aussi complète que celle-ci, les conditions que nous demandons pour remplir

(1) *Introduction aux idées de Herder.*

le cadre de l'histoire. Nous avons assez de faits à retracer, assez de révolutions à dépeindre, assez de siècles à faire passer comme d'imposans témoins, l'un après l'autre, sous nos yeux. Dans les livres sacrés, nous trouvons les images grandioses, le ton harmonieux et les idées sublimes dans leur simplicité. Dans les écrivains antiques, nous avons un guide et presque toujours un modèle. Le moyen-âge nous offre ses trésors d'érudition; les sources nous sont connues, il n'y a qu'à y recourir; nous sommes assez loin des discussions théologiques des premiers temps de l'église, pour ne pas y prendre ce qu'elles ont de faux et d'outré, et de la critique des encyclopédistes, pour échapper à leur scepticisme. Nous pouvons nous placer à l'écart de l'esprit de parti, et juger, d'après les besoins de l'époque, d'après les faits, non point d'après d'inflexibles prévisions, la lutte des papes avec la puissance civile, la lutte des rois et des grands avec le peuple, Grégoire VII et l'empereur Henri IV, Louis-le-Gros et les communes, Luther et Léon X, Henri VIII et Philippe II, Louis XIV et l'édit de Nantes, voire même Robespierre et la Gironde. Nous pouvons, sans nous faire accuser de partialité, dire la nécessité des monastères, et sans adopter le rigoureux système de Bossuet, comprendre ce qu'il a de grand et d'élevé.

Ce qui prouve que notre époque est éminemment appropriée aux besoins et aux exigences de l'histoire, c'est cette quantité de belles et larges œuvres historiques auxquelles elle a donné naissance. Voyez les brillans essais, les jets hardis, les données profondes de M. Guizot; voyez les recherches si savantes et si consciencieuses de M. Augustin Thierry, cet Homère de l'histoire; voyez le livre de M. Thiers et celui de M. Mignet, et les études pleines de savoir et de poésies de M. de Chateaubriand, et les ouvrages de M. de Sismondi, que l'on prendrait pour une œuvre de bénédictin, à leur richesse de texte, à leur prodigalité d'érudition. Voyez tout ce qu'ont fait MM. Lacretelle, Monteil, Capefigue, Lémontey, en s'attachant aux diverses phases de notre monarchie, en la prenant par règne et par grandes masses. Voyez cette œuvre de M. Michelet, cette nouvelle histoire de France, pour nous qui n'avons point encore d'histoire de France. M. Michelet a vu blanchir ses cheveux sous la fatigue des veilles et du

poids du travail. Jeune, il s'est dévoué de toute son âme à la science, et il n'a pas songé que cette science, rude joûteuse, le ferait plus d'une fois chanceler sur l'arène. Et moi aussi, dit-il dans son livre, j'ai voulu accomplir ma croisade en faveur de mon pays (1). Une belle et noble croisade, où il s'en est allé en soldat courageux, supportant sans se plaindre la longueur de la marche et la chaleur du jour, souvent seul sur la route, ayant à lutter contre l'indifférence, cette implacable ennemie des grandes pensées, souvent triste malgré lui, cherchant en vain à se reprendre aux croyances qui l'entraînent de loin, et regardant d'un œil vif et pensif, et peut-être mêlé de quelques larmes, les lieux qu'il a quittés, l'humble foyer où il pouvait poser sa tête en paix et s'endormir comme les autres dans le plaisir et l'insouciance! Puis, le voici revenu de ses courses aventureuses. Sa croisade est finie, à nous d'en profiter. Si le voyageur arrive, comme Colomb, avec un rameau d'arbre des nouvelles contrées qu'il a découvertes, n'irez-vous pas le recevoir et lui faire accueil? Si le messager accourt de loin, tout épuisé comme l'Athénien pour vous annoncer la bonne nouvelle, oh! ne lui tendrez-vous pas la main? Ainsi vient le jeune historien. Aidez-lui donc. Et si parfois, à travers son chant de victoire, il laisse échapper un son plaintif; si, au milieu de ces belles pages, où il a pris à tâche de retracer le progrès moral et intellectuel de notre pays, il lui arrive d'inscrire ce mot αναγκη, c'est que la lassitude est venue le saisir au cœur. Aidez-lui donc.

Nous devions déjà à M. Michelet des ouvrages essentiels, dont nul de nous, sans doute, n'a perdu le souvenir. Nous lui devions, entre autres, l'interprétation des œuvres de Vico, une histoire romaine neuve et hardie, et une belle introduction à l'histoire universelle. Mais toutes ses œuvres antérieures ne semblaient être pour lui qu'un prélude à celle qu'il devait essayer aujourd'hui; çà et là, on voit toujours percer son idée dominante, son désir d'écrire une histoire de France. Ne vous étonnez pas qu'il s'en aille chercher si loin des matériaux; son ardent patriotisme lui fait tout ramener à son point de départ, à la France. Ce ne serait pas trop, dit-il dans

(1) *Histoire de France*, tom. II.

un de ses livres, de l'histoire du monde pour expliquer la France; et pour cet édifice de prédilection, il a long-temps entassé pierre sur pierre, et demandé à tous les peuples, à tous les âges, des secours et des matériaux.

Les deux premiers volumes de son histoire ont paru. Le premier est tout entier consacré aux invasions des barbares, à la formation des races, et au règne de la race mérovingienne. C'est là l'époque encore embrouillée et indécise de notre histoire, malgré les recherches lumineuses de MM. Guizot, Augustin Thierry et Sismondi. M. Michelet ne s'avance à travers ces obscures sinuosités qu'en s'appuyant sur un amas de textes et de citations, et il lui faut toute sa jeune et riche imagination pour dissimuler ce qu'il y a parfois d'aride dans la nomenclature des peuples barbares, et de confus dans leurs marches et leurs rencontres. Une longue discussion a été engagée sur cette partie du livre par un critique plein d'érudition. J'avoue franchement en face de lui mon ignorance, et je n'essaierai pas de reprendre la discussion sur le terrain où il l'a placée. Je ferai cependant observer qu'il impute à M. Michelet, en la lui reprochant, une assertion sur les maires du palais, que M. Michelet réfute lui-même. Je dirai encore que toutes les observations de M. Michelet sur la race germaine me semblent justes et bien fondées. En admettant que l'élément de la race germaine soit venu se fondre dans celui de la race franque, M. Michelet ne fait, à ce qu'il me semble, aucun tort à l'Allemagne. Il lui donne seulement le caractère qu'elle a encore aujourd'hui, caractère essentiellement multiforme, malléable, modeste, timide même, si ce n'est dans les grandes occasions, où il se relève avec énergie, mais d'ordinaire défiant de lui-même, et toujours porté à l'admiration et au dévouement pour les autres. M. Michelet ne peut vouloir médire de l'Allemagne; il l'aime, il la comprend. Voici le tableau qu'il en traçait, il y a quatre ans : j'ose soutenir qu'on n'a jamais rien écrit de plus poétique et de plus vrai sur ce pays.

« Au centre s'étend l'indécise Allemagne. Comme l'Oder, comme le Wahal, ces fleuves vagues qui la limitent si mal à l'orient et à l'occident, l'Allemagne aussi a changé cent fois ses rivages, et vers la Pologne et vers la France. Qu'on suive, si l'on peut, dans la

Prusse et dans la Silésie, dans la Suisse, la Lorraine, les Pays-Bas, les capricieuses sinuosités que décrit la langue germanique. Quant au peuple, nous le retrouvons partout. L'Allemagne a donné ses Suèves à la Suisse et à la Suède, à l'Espagne ses Goths, ses Lombards à la Lombardie, ses Anglo-Saxons à l'Angleterre, ses Francs à la France. Elle a nommé et renouvelé toutes les populations de l'Europe. Langue et peuple, l'élément fécond a partout coulé et pénétré.

« Aujourd'hui même que le temps des grandes migrations est passé, l'Allemand sort volontiers de son pays; il y reçoit volontiers l'étranger. C'est le plus hospitalier des hommes. Entrez sous ce toit pointu, dans cette maison de bois bariolée; asseyez-vous hardiment près du feu; ne craignez rien, vous obligez votre hôte. Telle est la partialité des Allemands pour l'étranger. L'Autrichien, le Souabe, si maltraités par nos soldats, pleuraient souvent au départ des Français. Dans telle cabane enfumée, vous trouverez tous les journaux de la France. L'Allemand sympathise avec le monde; il aime, il adopte les modes, les idées des autres peuples, sauf à en médire.

« Le caractère de cette race qui devait se mêler à tant d'autres, c'est la facile abnégation de soi. Le vassal se donne au seigneur; l'étudiant, l'artisan, à leurs corporations. Dans ces associations, le but intéressé est en seconde ligne; l'essentiel, ce sont les réunions amicales, les services mutuels, et ces rites, ces symboles, ces initiations qui constituent pour les associés une religion de leur choix. La table commune est un autel où l'Allemand immole l'égoïsme; l'homme y livre son cœur à l'homme, sa dignité et sa raison à la sensualité. Risibles et touchans mystères de la vieille Allemagne, baptême de la bierre, symbolisme sacré des forgerons et des maçons, graves initiations des tonneliers, des charpentiers; il reste bien peu de tout cela, mais dans ce qui subsiste, on retrouve cet esprit sympathique et désintéressé.

« Rien d'étonnant, si c'est en Allemagne que nous voyons, pour la première fois, l'homme se faire l'homme d'un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. Ce dévouement sans intérêt, sans condition, dont se rient les peuples du midi, a

pourtant fait le grandeur de la race germanique. C'est par là que les vieilles bandes de conquérans de l'empire, groupées chacune autour d'un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils lui donnaient leur vie, à ce chef de leur choix, ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques, tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en soi l'honneur du peuple dont il devient le type colossal. La force, la beauté, la grandeur, tous les nobles faits d'armes s'accumulent en Siegfried, en Dietrich, en Frédéric Barberousse, en Rodolphe de Hapsbourg. Leurs fidèles compagnons ne se sont rien réservé (1). »

Le système historique de M. Michelet repose essentiellement sur une idée de spiritualisme, en ce sens qu'il tend à anéantir l'intérêt individuel, les divisions de races et de provinces, les barrières locales, pour tout ramener à l'intérêt général, à l'ensemble des masses, à un principe constant de fusion et d'unité. Nous ne pouvons mieux expliquer son idée principale, qu'en le laissant lui-même parler.

« Diminuer, dit-il, sans la détruire, la vie locale, particulière, au profit de la vie générale et commune, c'est le problème de la sociabilité humaine. Le genre humain approche chaque jour plus près de la solution de ce problème. La formation des monarchies, des empires, ce sont les degrés par où il arrive. L'empire romain a été un premier pas; le christianisme, un second. Charlemagne et les croisades, Louis XIV et la révolution, l'empire français qui en est sorti, voilà de nouveaux progrès dans cette route. Le peuple le mieux centralisé est aussi celui qui, par son exemple et par l'énergie de son action, a le plus avancé la centralisation du monde.

« Cette unification de la France, cet anéantissement de l'esprit provincial, est considéré fréquemment comme le simple résultat de la conquête des provinces. La conquête peut attacher ensemble, enchaîner les parties hostiles, mais jamais les unir. La conquête et

(1) *Introduction à l'Histoire universelle.* En citant ce passage de l'*Introduction*, je ne veux pas oublier de dire qu'elle a été traduite en allemand, avec beaucoup de talent, par M. J. Gehring, qui a joint en outre à sa traduction quelques notes intéressantes sur la philosophie de l'histoire, et sur la manière dont elle est comprise en France.

la guerre n'ont fait qu'ouvrir les provinces aux provinces; elles ont donné aux populations isolées l'occasion de se connaître; la vive et rapide sympathie du génie gallique, son instinct social, ont fait le reste. Chose bizarre! ces provinces diverses de climats, de mœurs et de langages, se sont comprises, se sont aimées; toutes se sont senties solidaires. Le Gascon s'est inquiété de la Flandre, le Bourguignon a joui ou souffert de ce qui se faisait aux Pyrénées; le Breton, assis aux rivages de l'Océan, a senti les coups qui se donnaient sur le Rhin.

« Ainsi s'est formé l'esprit général, universel de la contrée. L'esprit local a disparu chaque jour: l'influence du sol, du climat, de la race, a cédé à l'action sociale et politique. La fatalité des lieux a été vaincue, l'homme a échappé à la tyrannie des circonstances matérielles. Le Français du nord a goûté le midi, s'est animé à son soleil; le méridional a pris quelque chose de la ténacité, du sérieux, de la réflexion du nord. La société, la liberté, ont dompté la nature; l'histoire a effacé la géographie. Dans cette transformation merveilleuse, l'esprit a triomphé de la matière, le général du particulier, et l'idée du réel. L'homme individuel est matérialiste; il s'attache volontiers à l'intérêt local et privé; la société humaine est spiritualiste; elle tend à s'affranchir sans cesse des misères de l'existence locale, à atteindre la haute et abstraite unité de la patrie (1). »

C'est surtout dans le second volume de son histoire, que M. Michelet a développé cette tendance à l'unité; et pour la rendre plus sensible, il commence par nous dépeindre l'état de nos provinces aux premiers temps de la monarchie, au temps où elles étaient encore séparées l'une de l'autre, retranchées fortement dans leur individualité. Il nous les dépeint avec toutes leurs différences de nature, de climat, de dialecte, de caractère, avec leurs mœurs superstitieuses, leurs habitudes, leurs vieilles légendes, et leurs guerres continues, et leurs sentimens de haine, ou tout au moins de défiance et de rivalité l'une envers l'autre. C'est un large et pittoresque tableau. L'auteur a su trouver des couleurs pour indiquer toutes ces oppositions de localité et de physionomie : et la Bretagne

(1) *Histoire de France*, tom. II, pag. 128.

avec sa manière de vivre et ses coutumes rustiques, et la Bourgogne avec ses abbayes et ses côteaux fertiles, et le midi avec son ardeur de tempérament et sa vivacité d'esprit, et toutes ces provinces de l'est et du nord, du centre et des extrémités, éveillées comme par une voix magique, semblent être sorties du vieux tombeau où elles dormaient, pour revêtir encore leurs anciens costumes et revivre debout devant nous.

J'aurais voulu seulement que l'auteur, pendant qu'il avait sa baguette de fée à la main, ne passât pas si rapidement sur certains pays, sur la Franche-Comté, par exemple. N'y avait-il point d'autres notions à nous rapporter sur cette province, tour à tour si fortement marquée du sceau de la puissance romaine et du mystique cachet du moyen âge? N'y avait-il rien de plus à nous dire de cette ville de Besançon, dont l'histoire commence à Jules César, et se termine à Louis XIV, en passant par le gouvernement de Philippe II et les auto-da-fé du duc d'Albe? de cette ville libre comme Nuremberg, placée sous la protection de l'empire comme Strasbourg, reine par son archevêché comme Mayence, et gouvernée par des bourgeois comme les villes qui achetèrent leur affranchissement de Louis-le-Gros (1)? A une demi-lieue de là, vous verriez la chapelle de saint Ferréol et de saint Ferjeux qui implantèrent la religion chrétienne en Séquanie, et s'en allèrent jusque là-bas, au lieu où ils sont enterrés, portant leurs têtes sur leurs mains, après qu'on les eut martyrisés; à quelques lieues plus loin, Luxeuil, la retraite de saint Colomban, et en s'avançant vers le nord, en pénétrant dans nos montagnes, on retrouverait sous le toit du chalet, les mœurs hospitalières, la franchise, les coutumes et la religion des anciens Suisses; tandis qu'un peu plus bas, Salins, Poligny, Nozeroy, Pontarlier, jadis villes seigneuriales, maintenant pauvres petites villes, vous offriraient encore un souvenir de leurs vieilles gloires, un reste de leurs vieilles croyances.

Quoi qu'il en soit de ce regret un peu vaniteux de Franc-Comtois, c'est un heureux point de départ, dans l'histoire de notre civilisation, que cette division des provinces; après avoir vu comment

(1) C'était, pour me servir d'une expression de Wordsworth, une cité vierge, libre et brillante : *She was a maiden city, bright and free.*

elles se trouvaient différentes l'une de l'autre, on apprécie bien mieux cette force de cohésion qui les a rapprochées, ces grandes mêlées du moyen âge où elles devaient se rencontrer et souvent se heurter; on apprend à reconnaître cette espèce de frottement où elles ont effacé successivement ce qu'elles avaient de trop âpre, de trop saillant, pour pouvoir ensuite s'allier et se rejoindre, et former un ensemble compacte et homogène. Le tableau y perd cependant de son point de vue pittoresque. L'artiste et le poète trouveront peut-être de la monotonie dans cette vaste uniformité. L'artiste et le poète, amoureux des contrastes, des images naïves, des scènes de localité vives et nettement tranchées, regretteront encore ces temps lointains où le génie de la civilisation n'avait pas étendu sur toutes les têtes son froid niveau, ces temps de tournois et de prières, de dévouemens sublimes et de frivolités charmantes. Beau temps où l'on courait, avec la même bonne foi et le même enthousiasme, des jeux du préau aux fêtes de la cathédrale, des séances du puy d'amour au camp du banneret; où chaque village avait ses miracles et son saint, chaque château sa noble dame et son ménestrel, où la prière et la poésie s'élevaient de toutes parts comme un parfum d'encens, pour se répandre sur la route du pélerin, dans la chaumière du paysan et sous les toits à créneaux du guerrier! Beau temps où l'on croyait encore à la fée Mélusine et à l'enchanteur Merlin, où la plus humble villageoise de la Bretagne savait par cœur les merveilleuses histoires du roi Arthur et de Lancelot du Lac, bien mieux que ne les racontent les chroniques; où, quand on était sage, on voyait se lever au mois de mai les trois soleils de la Trinité; où, quand on regardait le soir une étoile filer, on ne manquait pas de faire le signe de la croix pour l'ame qui sortait du purgatoire; où l'air, la terre et les flots étaient occupés par une foule d'êtres mystérieux : dans les airs, les sylphes, enfans de l'Orient; dans les bois et les prés, les lutins souvent gardiens de troupeaux, souvent hôtes de la maison; dans les montagnes, les nains qui veillent sur des monceaux d'or, et des grottes pleines de rubis (1); dans les eaux, les jeunes filles, sœurs des

(1) Goethe, Erlkönig, der Fischer.

syrènes, qui chantent d'une voix mélodieuse, et attirent le passant dans leurs bras (1).

Mais le regard du philosophe perce au-delà de ces tradiitions poétiques, de ces riantes coutumes, au-delà de ces balcons dentelés des châteaux, et de ces rosaces à jour des cathédrales. Sur cette tige aux nombreux rameaux, sur cet arbre fécond du moyen âge, dit Herder, nous avons vu éclore les fleurs de la chevalerie. Vienne l'orage, ces fleurs tomberont pour faire place à des fruits plus beaux (2).

Il faut savoir gré à M. Michelet d'avoir si bien rendu la vive et touchante expression de la physionomie du moyen-âge, tout en prenant cette époque sous un point de vue aussi philosophique. Il lui faut savoir gré de nous avoir dépeint avec tant de grâce, et ces tours féodales qui ne sont plus, et ces hautes flèches d'église qui manquent maintenant à l'humble foi des paysans et au nid de l'hirondelle, et ces mœurs de nos pères qui s'effacent chaque jour de plus en plus, et cette naïveté des vieux dialectes qui se perd dans la science du dialecte général. Il a surtout recueilli scrupuleusement les légendes de l'abbaye, les traditions de la chaumière, et c'est encore un travail dont nous avons à le louer. Les légendes expriment souvent, de la manière la plus vraie et la plus sensible, le caractère et le génie d'un peuple. Voyez les légendes d'Irlande et celles du midi, le trou de saint Patrice et l'histoire du château de Lusignan. Quel changement de couleur! quelle différence d'idées! D'autres fois, les mêmes légendes appartiennent à plusieurs époques, à plusieurs contrées ; elles changent de style et se modifient selon le temps et le lieu, mais le fond reste le même, et en les suivant de phase en phase, d'échelon en échelon, on arrive peut-être à faire des rapprochemens très curieux. Nous en citerons, entre autres, un exemple. Dans la description de la Bretagne, M. Michelet parle de ces pierres de Loc-Maria, que les fées apportèrent, dit-on, dans leurs tabliers. La même tradition se retrouve dans les Pyrénées et dans les îles du Nord. Un géant d'une force prodigieuse qui habitait une de ces îles, ennuyé d'être obligé de se mettre à

(1) Voir Grimm, *Alte deutsche Sagen*. Büsching, Volkssagen.

(2) Herder. *Philosophie der Geschichte*, trad. de M. H. Klimrath.

l'eau toutes les fois qu'il voulait se rendre sur la terre ferme, résolut de se frayer une route plus commode. Pour cela, il se fit faire un tablier de cuir d'une largeur immense, l'attacha à sa ceinture, le remplit de pierres, et descendit dans l'eau. Mais le tablier se rompit, et il en tomba une montagne. Il répara la brèche de son mieux, et s'en alla plus loin; mais à quelque distance, le tablier cède encore. Nouvelle crevasse, nouvelle montagne. Cette fois il s'en forma treize d'un coup. A la fin, irrité de ses deux mésaventures, le géant jette dans l'eau tout ce que contenait encore son tablier, et voilà d'où vient la presqu'île de Drigge.

Dans une autre série de recherches et de descriptions, nous retrouvons M. Michelet avec la même fidélité et le même coloris. C'est un admirable morceau que son histoire d'Abailard, son exposé de l'état de la science à cette époque, son récit des croisades et sa vie de saint François, et ses considérations sur le mysticisme en France et en Allemagne sous le règne de Louis IX.

Si je ne me trompe, les défauts que la critique est en droit de reprocher à M. Michelet tiennent à la nature même de sa science et de ses hautes qualités d'écrivain. C'est une surabondance de chaleur et de vie. Son style étonne, éblouit, fascine. Il oublie trop souvent qu'en sa qualité d'historien, il doit nous instruire; et au lieu de nous exposer gravement et succinctement les faits, il semble prendre plaisir à nous entraîner à travers une suite de tableaux merveilleux qu'il attache les uns après les autres, sans les avoir quelquefois complétement achevés. Il monte un cheval fougueux comme celui de Mazeppa, et ce cheval l'emporte à travers les torrens et les plaines, hors du regard de ceux qui cherchent à le suivre. A le voir parfois venir à nous avec ses paroles symboliques, on le dirait, comme la sybille, tout plein encore du dieu qu'il a consulté, tout enivré des grandes choses qu'il a vues. En abaissant son vol, en domptant sévèrement l'essor de son imagination, M. Michelet nous donnerait une œuvre moins brillante sans doute, mais plus calme, plus reposée, plus conforme peut-être au besoin de la majorité des lecteurs.

Nous ajouterons à cela que tout en adoptant et en admirant sincèrement le principe de progrès unitaire sur lequel M. Michelet fait reposer son édifice, nous craignons qu'il ne se laisse trop sé-

duire par l'attrait et la moralité même de ce principe, et qu'il n'en vienne à disposer, par une tendance naturelle et sans le vouloir, les évenemens de manière à donner plus de force et de rationalisme à son principe. Nous ne pouvons cependant lui objecter en ceci aucun fait; nous ne pouvons pas, nous qui le connaissons, avant tout, homme d'une si grande bonne foi, le placer dans la classe de ces historiens inflexibles qui veulent tout ranger à leur point de vue, et tout ramener à leur système. Nous l'avons toujours trouvé en garde contre de pareilles interprétations, et si parfois, en lisant son livre, nous nous surprenions à douter, de fortes et irrécusables citations venaient aussitôt nous convaincre de sa scrupule fidélité. C'est donc seulement un conseil que nous lui donnons, un écueil que nous lui faisons de nouveau entrevoir.

X. Marmier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1835.

Bizarre époque ! La guerre elle-même, qui autrefois secouait la terreur et faisait trembler les nations, cette terrible guerre que les anciens représentaient la bouche teinte de sang, les mains armées de foudre, eh bien ! cette guerre n'est plus aujourd'hui qu'une petite mystification. Ainsi rassurez-vous, bons bourgeois de Paris ; vos faubourgs ne seront pas réduits en cendres, parce que M. Serrurier a reçu l'ordre de quitter les États-Unis. Rassurez-vous, soutiens de l'état, vous n'aurez pas besoin de venger l'honneur du pays. Tout ceci est une comédie que pourrait vous expliquer cette seule phrase : Le projet de la dette des États-Unis va être présenté aux chambres.

Les ministres jouent les irrités; ils font de l'honneur national; il faut les voir à la chambre, dans leurs petites confidences particulières, rougir théâtralement d'indignation contre le manifeste du président Jackson. Au fond, tout cela s'arrangera; l'incident sera d'un bon effet sur une chambre qui a peur. Voici ce qui se passera : la chambre des représentans et le sénat surtout des États-Unis rejetteront la loi des représailles ; les ministres, qui ne sont pas étrangers au message, viendront dire ensuite aux députés : « Vous voyez combien est puissante notre influence, voilà les états de l'Union qui

font le premier pas de concessions et de politesse; vous, députés de la France, il faut user de courtoisie en donnant quelques millions pour être dans la justice et le droit. » A ces mots, la chambre des députés votera d'acclamation; M. Jay fera encore le plus beau rapport du monde, et le roi Louis-Philippe, avec sa finesse et sa ténacité habituelle, sera parvenu à ses fins.

La situation du ministère n'a point fait de progrès depuis quinze jours. Il y a eu quelque bavardage de journaux, quelque commérage de cotteries pour amener une dislocation immédiate. Nous répétons qu'il n'y aura pas de modification dans le ministère d'ici à la fin de la session, à moins d'événemens imprévus; le cabinet a besoin du budget, et il ne veut pas se dissoudre avant de l'avoir obtenu complet. Après cette victoire financière, les petites rancunes secrètes éclateront; on étouffe de se trouver ensemble, mais enfin il faut vivre, il ne faut pas une seconde fois présenter le spectacle déplorable d'un interrègne ministériel pendant quinze jours; on se résigne à mille petits sacrifices; après la session, on comptera.

La position de M. Guizot est-elle tenable? Savez-vous pourquoi il reste au ministère, pourquoi il n'est pas renversé dans un mouvement parlementaire? c'est que M. Thiers *daigne* le protéger. Voyez-vous l'homme grave, l'homme d'études, cette conscience austère, ne rester au pouvoir que sous le bon plaisir de M. Thiers!

Parcourez les bancs de la chambre, vous trouverez partout une majorité dessinée contre M. Guizot; ses destinées ministérielles seraient finies déjà, si M. Thiers ne venait dire avec une supériorité dédaigneuse : « Je ne veux point laisser Guizot seul, il m'est nécessaire; sans lui je ne puis être un *homme considérable.* » Et les centres, par l'influence qu'exerce M. Thiers, craignent alors de se prononcer contre M. Guizot : ils attendront l'ordre et le commandement du ministre de prédilection.

Cette situation pourra-t-elle durer? nous ne le croyons pas. M. Guizot pourrait s'y résigner peut-être, mais M. Thiers est perfide : aujourd'hui qu'il a besoin de maintenir le ministère dans son intégralité, il prête la main à M. Guizot pour le justifier aux yeux des chambres; il le protége, parce que ce qu'il redoute avant tout, c'est une dislocation du cabinet en pleine session. Mais quand cette session sera finie, cette amitié intime se refroidira; est-il difficile de faire naître un incident pour l'altérer? M. Thiers se débarrassera alors de M. Guizot comme il a secoué tant d'autres amitiés; la reconnaissance ne l'a pas retenu, que sera-ce quand il s'agira de ces liens fragiles que forme une situation toute fortuite et de passage?

Le budget obtenu, le remaniement ministériel s'opérera dans des com-

binaisons que nous avons déjà indiquées. Le maréchal Mortier ne veut plus de son rôle ridicule; il a accepté un *interim* et non un poste définitif, il le dit à qui veut l'entendre; c'est une chose certaine dans la chambre des pairs comme parmi les députés, bien que les ministres affirment que le maréchal fait acte de patriotisme et de dévouement. Le maréchal reste, parce qu'on a besoin de son nom et de sa signature; la session close, ce rôle finira, un autre acteur plus formidable paraîtra sur la scène. Nous voulons parler du maréchal Soult.

Il y a bientôt sept mois que le maréchal fut chassé par ses collègues contre l'opinion personnelle du roi, et par une sorte de violence qu'on fit à ses propres sentimens. Louis-Philippe considère le maréchal comme l'expression la plus énergique du principe militaire et de l'obéissance passive; sous ce double rapport, il est une garantie, et une menace pour l'intérieur et l'étranger. Chacun sait les scènes insolentes qui se passèrent dans le conseil, ce grossier échange de mots que se lancèrent à la face les uns des autres tous ces ministres réunis autour du tapis vert; on fit voir au roi qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'avoir la majorité dans la chambre : « le maréchal, disait-on, était l'expression d'un système de dilapidations et de pots de vin. » Le moral M. Thiers, dans ses pudibondes répugnances, se joignit même à ses collègues. Le roi consentit enfin à se séparer du duc de Dalmatie, mais sa volonté persévérante et tenace ne vit dans cette concession qu'une nécessité de circonstance; il n'a pas cessé un moment d'être en rapport avec le maréchal; il n'attend donc que l'instant de le faire rentrer avec honneur dans le conseil.

M. Thiers, qui se tourne admirablement de droite à gauche, a bien vite oublié ses torts envers le maréchal; il seconde la tendance royale et la voudrait faire servir, après la session, à un remaniement complet du cabinet dont lui et M. Soult seraient les principales forces. C'est à ce moment que M. Guizot et tout le parti doctrinaire seraient sacrifiés; cela mettrait à l'aise le ministère devant la chambre; on se déferait de M. Persil en même temps que de M. Guizot; peut-être M. Duchâtel suivrait-il la fortune de M. Guizot, et ces trois places ministérielles faciliteraient un rapprochement avec le tiers-parti dans la chambre; on pourrait chercher des auxiliaires à côté de M. Dupin. Si M. de Rigny était envoyé à Naples, alors le poste des affaires étrangères serait vacant; il y aurait place pour satisfaire l'amitié de M. Thiers, protectrice de M. Molé; mais, nous le répétons, tout cela n'est pas actuel : c'est un futur remaniement renvoyé après le budget; jusque-là M. Thiers et M. Guizot s'embrasseront affectueusement; le ministère restera composé tel qu'il est.

Cela doit être, regardez les chambres, et voyez s'il est là des partis et

des têtes politiques organisées pour former un ministère. Il y a dans cette chambre un individualisme orgueilleux qui se refuse à ces alliances de noms où chacun apporte un renoncement d'amour-propre pour organiser quelque chose où tous ne soient pas au premier rang; prenez un à un tous les députés marquans, tous ceux qui ont quelque faculté de parole, et demandez-leur s'ils ont entre eux la moindre cohésion, si chacun, dans sa solitude égoïste, ne cherche pas à se créer un parti à lui, et une fortune à lui.

M. Sauzet arrive avec une grande force de réputation : affublé d'un ministère de quelques jours, le voilà maintenant avec la fièvre de ce ministère qu'il n'a point touché; son rêve, c'est le pouvoir; il avait quelques engagemens électoraux, il les secoue pour courir aux Tuileries; le roi le séduit de ses paroles et de ses espérances. Dès ce moment, il s'entoure, dans la chambre, de quelques unités honorables qui le secondent; M. Sauzet a dès lors le sentiment immense de son importance; il ne se pose nettement ni dans l'opposition, ni dans le ministère; le portefeuille est devant lui, et étouffe de son poids doré, l'essor de son talent, qui, selon nous, est plus dans les mots que dans les choses : consultez la majorité, elle vous dira que M. Sauzet serait la plus faible tête politique au pouvoir.

Parlerons-nous encore de quelques unités philosophiques qui prêchent dans la chambre des théories vagues, sans application des faits. Le parlement est constitué pour examiner le positif des choses; il faut qu'il y ait esprit de progrès sans doute, mais un progrès défini, saisissable pour tous : la tribune n'est point un banc de l'école; il ne s'agit pas d'y disserter sur des questions de morale philosophique, mais d'appliquer la théorie gouvernementale à des questions de législation pratique. Nous répétons donc à M. Janvier et à M. de Lamartine qu'ils ont d'autres destinées que celles qu'ils se sont faites; leurs thèses, colorées de nobles sentimens, auraient eu de l'écho à l'origine de nos mouvemens politiques, dans l'assemblée constituante, à ces époques toujours un peu vagues, où l'esprit politique reconstruit son ouvrage : aujourd'hui notre société est trop matérielle pour les comprendre et seconder des fortunes parlementaires qui placeraient le pouvoir dans un lointain aussi vaporeux.

Il ne faut plus parler de M. Dupin. Il suffit de jeter les yeux sur ce fauteuil de la présidence, de voir ce visage pâle et défait, cette fierté mourante, cette réputation éteinte, pour prendre à pitié M. Dupin. C'est l'ange superbe déchu. On dirait que la chambre souffre pour lui. Nous demandions à un député influent : « Continuerez-vous M. Dupin à la présidence? » il nous a répondu : « Nous ne voulons la mort de personne;

et puis, qui mettrons-nous à sa place ? » Ainsi, la chambre garde son président par un sentiment de commisération. Et c'est là pourtant la situation que s'est faite un homme qui ne manque ni de talent ni de verve oratoire ! D'où cela vient-il ? C'est de cette impuissance où a toujours été M. Dupin d'accepter la responsabilité d'une position nette. Quand le président de la chambre eut formé un ministère, il devait se placer franchement à la tête de l'administration ; quand la chambre lui eut donné une leçon en lui refusant le supplément si mesquin de 26,000 francs, M. Dupin devait se retirer de la présidence : il n'a fait ni l'un ni l'autre, et c'est ce qui a créé pour lui cette position douloureuse qui cave ses yeux et flétrit ses joues.

Il y a loin de là à la fortune que s'était promise M. Dupin. Dirons-nous un fait inconnu, et que pourtant nous pourrions affirmer : c'est que lui et M. Brougham s'étaient mutuellement flattés, dans un échange de confidence et de douce ambition, de prendre la direction des destinées de deux grands peuples. Qui ne connaît lord Brougham avec son esprit cassant, mordant et tracassier ? Maintenant mettez cet homme de haute judicature à la tête des affaires de la Grande-Bretagne ; puis revenez en France, et faites M. Dupin chef du cabinet : comme les deux grandes nations seraient bien gouvernées ! combien il y aurait de suite, d'ordre et de pensées constantes dans le gouvernement !

La chambre des députés a jeté sa petite obole à la chambre des pairs pour la construction de sa salle en bois ; les pairs accepteront en murmurant cette taquinerie de la majorité élective ; si la pairie avait un peu de dignité, si elle était noblement placée dans l'état, elle aurait bien des moyens de vengeance ; n'a-t-elle pas aussi à voter le budget des dépenses de la chambre des députés ? Elle pourrait surtout, ce qui serait plus grand encore, se refuser au procès par une mise en liberté générale des prévenus dans une poursuite tombée de mépris ; mais il n'en sera rien : la chambre des pairs n'est plus un pouvoir, c'est une machine à votes qui seconde tous les projets, même les plus funestes. Tout y est en dehors de sa sphère naturelle ; la nuance légitimiste fait de la liberté ; les pairs de la révolution de juillet, du despotisme.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on ne sait plus que faire des trois cent mille francs votés par la chambre des députés ; M. Decazes, grand référendaire, répète à chacun « : Qu'on fasse ce qu'on voudra avec ce crédit, je ne m'en mêlerai pas le moins du monde. » M. Thiers, qui s'est engagé étourdiment, comme il le fait toujours, ne sait pas lui-même comment appliquer les trois cent mille francs, et s'ils serviront aux frais énormes de poursuites ou bien à la construction d'une salle.

Les élections d'Angleterre continuent dans des proportions qui ne sont

pas tellement décisives qu'on puisse dire d'avance si les tories ou les whigs auront en définitive la majorité; il arrive en cette circonstance ce qui se passe dans toutes les choses de parti : les deux camps s'attribuent des voix, se donnent des candidats. C'est au parlement qu'il faudra les voir à l'œuvre. Des hommes bien au fait des combinaisons électorales de l'Angleterre divisaient à peu près de la manière suivante le résultat des nouvelles élections :

Radicaux purs, partisans du parlement triennal, du vote secret et des opinions des *dissenters*.	100 à 120 voix.
Whigs francs et penchant pour le radicalisme.	80 à 100
Whigs du ministère Melbourne, maintenant de l'opposition.	60
Parti Stanley, de l'ancienne fraction Canning.	100 à 120
Tories modérés de M. Peel.	120
Tories plus nuancés dans le sens du duc de Wellington.	80
Tories purs.	50 à 60

D'après ce calcul qui nous paraît assez exact, le ministère Peel se trouverait aux mains du parti Stanley, maître de donner ou de refuser la majorité; car selon que ce parti se portera du côté des tories ou du côté de lord Melbourne, la force y passera également. Il ne faut pas se faire d'illusion en politique : il est évident que la nuance Stanley, qu'on pourrait comparer en France au parti Martignac, ne veut pas de bouleversement; elle craint bien autrement les radicaux qu'elle ne redoute les conservateurs, elle est en dissidence complète avec lord Melbourne sur la question de l'église. Il est donc probable qu'elle n'aura pas de répugnance à se tourner vers le parti conservateur, et dès-lors il sortira de là ou un ministère Stanley avec l'adhésion des tories, ou le ministère tory se maintiendra avec l'adhésion du parti Stanley. Pour le moment les radicaux sont hors de cause.

Nous avons tous les jours un noble échantillon de fanfaronnade espagnole. On nous jette des bulletins de part et d'autre où, à travers les plus épouvantables atrocités, nous voyons que les généraux des deux partis se donnent mutuellement de grandes victoires qui consistent en la perte de quelques hommes. Mina est malade. Après douze ans de repos, se jeter dans les fatigues et les périls des montagnes, c'était une faute, c'était mettre de l'histoire au lieu des réalités : quand on passe cinquante ans, vouloir faire le guérilla au milieu des privations de la vie, c'est chose ridicule; et heureusement pour la gloire du général Mina,

nous croyons qu'il avait été jeté là malgré lui. Les généraux de la reine marchent mollement et sont désunis comme dans tout gouvernement mal ordonné : on s'accuse de trahisons et de défaites; il ne s'agit plus d'une insurrection de quelques villages, il y a une armée régulière, de nombreux bataillons, avec une organisation forte et militaire. L'Europe assiste l'arme au bras sur ce champ de bataille : la France elle-même, qui n'ose rien franchement, intervient d'une manière couarde, prête des armes quand il faudrait des troupes régulières. Don Carlos n'a pas encore une ville à lui; la bourgeoisie lui est opposée; mais dès qu'il se sera emparé d'une grande capitale, de Vittoria ou de Burgos, les puissances de l'Europe se hâteront de le reconnaître. Qui sait? peut-être résultera-t-il de là une sorte de morcellement de la Péninsule. L'Espagne n'est point assouplie comme nous à un système de centralisation : sa royauté peut aussi bien se placer à Burgos qu'à Vittoria, dans les vieilles cités où les premiers rois de Castille établirent leur gouvernement lors de la grande domination des Maures. Qui sait? Zumala-Carreguy est peut-être appelé à jouer un rôle neuf dans ces troubles civils. Le Guipuscoa, la Navarre, l'Aragon, forment des royaumes à part, avec leurs *fueros* et leurs priviléges. Ces populations irrégulières voudront avoir un roi de leur choix, un prince de race basque, comme au temps de leurs brillantes annales, lorsqu'elles brisaient à coups de rochers et de javelots les paladins de Charlemagne dans le défilé de Roncesvales. Dans notre époque si prosaïque, ce serait un accident curieux qu'une royauté de montagnes, renouvelée des temps des Henriques et des Sanchez.

Au milieu de tout cela, Paris commence son carnaval assailli de filous, d'assassinats et de vols nocturnes. Nous avons la cité du moyen-âge sous l'administration de M. Gisquet; nos rues sont plus larges, mais les voleurs sont plus adroits; la police est plus nombreuse, mais elle a d'autres occupations.

Jusqu'à ces pauvres pensionnaires administratifs qui souffrent de la négligence gouvernementale de MM. Thiers et Humann; les pensions du commencement de l'année ne sont point payées, et tout cela parce qu'on n'a pas encore eu le temps d'apposer une signature; consultez les bureaux, et l'on vous dira que M. Thiers est l'homme le plus négligent, le plus insouciant pour les affaires administratives; et pourtant le ministère de l'intérieur a un secrétaire-général et des directions multipliées. Qu'importe que les pensionnaires soient

Plus pâles qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

ne faut-il pas que la grande tête de M. Thiers s'occupe à sauver le pays? ne faut-il pas qu'on prépare la majorité des chambres, les intrigues de château, qu'on empile les républicains au Mont-Saint-Michel et à Sainte-Pélagie, et qu'on construise une belle salle de bois peinte et repeinte pour un grand procès digne des plus tristes jours de la révolution française?

Au reste, cette quinzaine a présenté trois élections bien curieuses, qui donnent une juste idée de l'unité de principes qui règne en France, ou de l'excellence et de la vérité de notre système électoral. Les colléges nous envoient tout à la fois M. Garnier-Pagès, M. de Fitz-James et M. Mahul, les trois personnifications extrêmes des factions politiques les plus opposées! Un tel vote nous paraît un bien puissant argument ou contre la loi électorale ou contre la France; et, à tout prendre, nous aimons mieux voir démolir la loi que l'homogénéité nationale. O.

On nous promet pour les premiers jours de janvier le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny. Il y aura, nous l'espérons, dans la représentation de ce drame le double intérêt du développement littéraire et de l'exécution scénique. Le sujet choisi par le poète offre, à coup sûr, de grandes difficultés; mais ce n'est pas nous qui nous plaindrons de la grandeur de la tâche acceptée par l'auteur. Le petit nombre des rôles, et le nom des acteurs chargés de les remplir, nous promettent enfin une pièce d'analyse. C'est donc non-seulement dans la série des œuvres de M. de Vigny, mais bien aussi dans les évolutions de l'art dramatique, une tentative hardie, prévue dès long-temps, il est vrai, mais encore inaccomplie; c'est une réaction spiritualiste au théâtre, et à ce titre, elle mérite, de la part du public, une attention sérieuse, de la part de la critique, une discussion approfondie. Il est fort à souhaiter que la comédie sur la cour de Louis XIV, à laquelle M. Hugo travaille en ce moment, soit écrite dans le même dessein, et reconstruise définitivement la tragédie vraie, la tragédie poétique, la tragédie simple et humaine, sur les ruines du drame à spectacle.

— Un de nos jeunes collaborateurs, M. Émile Souvestre, dont les articles sur *le Pays de Tréguier* et les *Poésies populaires de la Basse-Bretagne* ont été remarqués dans la *Revue*, vient de publier un ouvrage plein d'intérêt et de charme, sous le titre de *l'Échelle des femmes* (1). Nous repar-

(1) Chez Charpentier, rue de Seine.

lerons très prochainement de cette heureuse tentative de M. Souvestre avec toute l'attention qu'on doit aux productions des hommes qui se distinguent de la foule des conteurs et des dramaturges par la pensée sociale qui préside à leurs travaux.

— M. Emile Péhant vient de publier un volume de *Sonnets*, chez Ebrard, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. Il y a de la grace et de l'élévation dans ces petits poèmes. Les images sont bien choisies et bien assorties à la gamme des sentimens. Les quelques incorrections de langage semées çà et là dans le volume n'en troublent pas cependant la pureté générale. Après ce premier et laborieux apprentissage, au sortir de cette palæstre poétique, nous désirons vivement que l'auteur applique au récit ou à l'action le remarquable talent de versification qu'il vient de prouver.

— M. de Custines, connu déjà dans le monde littéraire par deux volumes de voyages et par une tragédie, vient de publier un roman chez Eugène Renduel. *Le Monde comme il est* offre une suite de scènes empruntées aux salons de la haute aristocratie. Comme l'auteur vit au milieu des hommes et des choses qu'il a voulu peindre, la critique, sans s'exposer au reproche d'injustice, aura le droit de se montrer sévère pour cet ouvrage. Quand un grand seigneur entreprend d'animer sous la forme poétique les idées, les sentimens et les caractères d'une classe privilégiée, on doit attendre de sa plume une élégance de diction, une pureté de goût, dignes en tout point de la spécialité exclusive du sujet qu'il a choisi. C'est pourquoi, avant de nous prononcer, nous lirons *le Monde comme il est* avec une attention sérieuse.

Parvenir, par M. Cochut.—J'ai l'assurance que ce livre n'a pas été écrit à la légère. L'auteur ne s'est pas fié à l'improvisation. Il a long-temps médité ce qu'il nous donne aujourd'hui; c'est pour la critique la plus sévère une excellente recommandation. Le sujet choisi par M. Cochut est bien actuel, on peut le dire sans banalité. Ce n'est rien autre vraiment que l'ambition. La fable inventée pour le développement de cette passion dévorante est d'une grande simplicité, et ne manque ni de naturel ni de vraisemblanee. Toutes les misères de l'égoïsme, toutes les luttes de la volonté persévérante contre les hommes qui marchent au même but, contre les choses qui refusent de plier, tous les désappointemens éplorés, sont révélés avec franchise. L'auteur n'a pas reculé devant les difficultés de sa tâche. Mais j'ai contre son livre deux objections que je lui propose, et qui, sans altérer le mérite de l'œuvre en elle-même, sans rétrécir la vérité de la conception, feront peut-être obstacle à la popularité de l'artiste. 1° Les épisodes qui sont in-

ventés à propos auraient besoin d'un plus large espace pour ne pas sembler entassés. L'exposition, le nœud et le dénouement se pressent avec une telle rapidité, que le héros n'a pas le temps de respirer. Sans doute c'est un grand tort, malheureusement trop commun aujourd'hui, de laminer une idée, et d'abuser de la ductilité de la parole. Mais si la prolixité noie la pensée et la trivialise, la condensation en-deçà de certaines limites ne permet pas à l'idée de s'épanouir et de respirer librement. Or, je crois que M. Cochut n'a pas évité ce dernier danger; chacun des chapitres de son roman gagnerait fort à être développé. 2° Le style de M. Cochut ne respecte pas constamment l'analogie des images. Les symboles qu'il choisit n'ont pas une continuité suffisante. Il débute par une idée *sensible*, empruntée au monde extérieur; puis, tout à coup, il rentre dans le monde *idéal;* et ce perpétuel passage du monde à la conscience ôte souvent à sa pensée la netteté primitive qu'elle avait à l'heure de l'éclosion.

HISTOIRE DE LA RÉFORME, DE LA LIGUE ET DU RÈGNE DE HENRI IV, PAR M. CAPEFIGUE (1).

Les tomes 7 et 8 de l'*Histoire de la Réforme, de la ligue et du règne de Henri IV*, vont paraître dans quelques jours à la librairie Dufey. Ces deux nouveaux volumes, entièrement consacrés au règne de Henri IV, complètent ce curieux travail historique. Nous devons dès aujourd'hui constater le nombre et la nouveauté des pièces qu'ils contiennent: à savoir les lettres d'Élisabeth et de Henri IV pour toutes les négociations politiques de la fin du XVIe siècle; les rapports diplomatiques de ce prince avec l'Allemagne, les états-généraux des Provinces-Unies, Venise, le sultan, Genève, la Suisse et les principautés d'Italie; l'entrée de Henri IV à Paris; la dépêche des ambassadeurs d'Espagne sur cette entrée du Béarnais: monumens précieux qui rectifient bien des exagérations. Viennent ensuite les longues négociations de MM. de Bellièvre et Sillery pour la paix de Vervins, l'édit de Nantes, le procès et la mort du maréchal de Biron d'après les manuscrits du temps, et l'assassinat de Henri IV. Cette publication se termine par un résumé de l'administration de Henri IV.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage, que d'en citer quelques fragmens sur l'esprit du système politique du Béarnais.

« Je considère, dit l'auteur, le duc de Mayenne comme le plus pitoyable caractère de la Ligue. Le parti populaire l'inquiète et l'importune; il s'en

(1) Chez Dufey, rue des Marais.

débarrasse, prête main-forte au parlement et à la bourgeoisie, qui veulent reprendre l'autorité, passée dans les mains énergiques des confréries. Une fois ce parlement et ces bourgeois maîtres du pouvoir, Mayenne s'alarme encore de la tendance inévitable vers la restauration de Henri IV; il brise avec ce mouvement d'opinion, et veut retourner au parti populaire; celui-ci a ses souvenirs et ses répugnances, et peut-il oublier que c'est Mayenne qui a fait pendre au haut des tours du Palais les braves quarteniers qui défendirent Paris lors du siége? Les méfiances s'accroissent: Mayenne, qui n'ose confier Paris à un chef militaire du peuple, le donne à M. de Cossé-Brissac, et M. de Cossé-Brissac ouvre les portes de Paris à Henri IV.

La trahison de M. de Brissac fut amenée par la force des choses: dans les guerres civiles, il est des époques où tout le monde veut en finir; si le gouverneur de Paris n'eût pas livré la ville, un autre accident l'aurait donnée à Henri IV. Le parti énergique étant désarmé et sans influence dans les affaires publiques, la garnison espagnole étant insuffisante, la bourgeoisie devait appeler nécessairement une restauration. Comme elle redoute le pouvoir des basses classes, et qu'elle ne peut pas tenir longtemps l'autorité sans mettre partout de la faiblesse et des tracasseries, elle se tourne naturellement vers un principe protecteur, et ce principe, c'est l'autorité forte et incontestable d'une hérédité de race. Du jour où les seize quarteniers furent proscrits, l'avénement de Henri IV devint inévitable.

C'est de cet instant que commencent les soucis de la royauté. Tant qu'on est aux champs de guerre, on se bat loyalement contre l'ennemi qui est en face. On n'avait pas le temps de songer aux intrigues quand les balles espagnoles sifflaient dans les panaches flottans. Mais voici Henri IV et sa chevalerie à Paris. L'entrée du Béarnais n'excite aucun enthousiasme; elle se fait de nuit, au milieu des gardes et des parlementaires cherchant vainement à provoquer quelques acclamations publiques. Le lendemain, il y a un peu plus d'entraînement; Henri manifeste sa catholicité, et s'agenouille à Notre-Dame. Que va-t-il faire de l'autorité? Quelle sera la direction de son pouvoir? Le voilà accablé sous mille obstacles; aura-t-il la force de les surmonter?

Il faut pacifier les provinces. Paris n'a point tout donné à Henri IV; la Provence, la Bretagne, une portion de la Bourgogne, toute la Guyenne jusqu'à Toulouse, et de Toulouse jusqu'à la Loire, tout est organisé en affiliations catholiques; Rouen même, la cité populeuse, l'associée municipale de Paris, n'a cessé d'arborer les couleurs de la Ligue. A côté de ces associations se trouvent de nombreuses armées espagnoles, toutes dis-

posées à les soutenir. Si quelques gentilshommes ne repoussent point l'écharpe blanche que leur offre Henri IV, le peuple est profondément ligueur, et défend ses républiques d'hôtel-de-ville, aussi bien à Marseille qu'à Toulouse, aussi bien à Toulouse qu'à Rouen.

Et quelles sont les forces de Henri IV? Des opinions désunies, hautaines, chacune avec ses exigences particulières. Au moment de la victoire, je l'ai souvent dit, ce qui importune le plus, ce sont les amis et non les ennemis; car les uns sont insatiables de récompenses pour le service qu'ils vous ont rendu, et les autres, foulés à terre, ne peuvent plus vous nuire. A l'extérieur, comment justifier auprès d'Élisabeth et des princes protestans d'Allemagne, des Suisses et de Genève, la conversion de Henri IV? et à l'intérieur, comment les huguenots pouvaient-ils appuyer et défendre un prince apostat? Je ne parle point ici encore des royalistes de Biron qui avaient droit d'être impérieux, parce qu'ils offraient leur fidélité constante.

Quels sont les moyens qu'emploie Henri IV pour pacifier le royaume agité? Avec une pénétration profonde, il voit d'abord que le parti catholique, c'est la société; société vieillie si l'on veut, mais forte encore de sa constitution formidable, de ses élémens d'action et d'énergie populaire. Ce parti règne dans la majorité des provinces; il est sous l'influence de chefs puissans, de grandes races qui naguère prétendaient à la couronne; Henri IV n'hésite pas. Dans les temps de tourmente et d'effervescence publique, la corruption est un moyen impuissant, parce que l'âme vivement agitée s'exalte avec désintéressement pour le soutien d'une grande cause. Les époques sanglantes ne sont jamais des époques avilies; on est trop occupé de sa vie et de ses passions pour songer à une position ambitieuse; mais aux temps d'affaissement et de décadence, les marchés arrivent; chacun advise à sa fortune. Le roi comprit cette situation des esprits; et voilà pourquoi il acheta une à une les provinces et les consciences, les hautes têtes ligueuses et les grandes cités. Une fois le marché fait, Henri IV put compter sur la foi des gentilshommes qui s'étaient compromis.

La politique de l'avénement fut toute catholique; il y eut quelques proscriptions commandées par les circonstances et le mouvement naturel de la restauration. Après l'attentat de Chatel, les fidèles de Henri IV voulurent épurer le parti ligueur; les jésuites furent renvoyés, la prédication interdite; cela n'eut qu'un terme. Un gouvernement a besoin de se fondre et de se mêler avec la société, s'il veut se maintenir, et ceci explique toutes les concessions que fit Henri IV au parti social, c'est-à-dire au catholicisme.

Les deux élémens qui avaient fondé la restauration de Henri, les royalistes de Biron et les huguenots de Condé, de Bouillon, de Mornay et de Sully, furent mécontens de cette conduite. Quand on examinera de près le procès de Biron, à mesure qu'on touchera les faits révélés par les pièces contemporaines, on se convaincra de cette vérité : c'est que l'ingratitude de Henri IV envers l'ami de sa cause, cette froide et cruelle persévérance qui demande au parlement une tête couverte des lauriers d'Arques, d'Ivri, est motivée par une pensée de sûreté politique. Les gentilshommes royalistes, qui avaient servi Henri IV aux jours de ses malheurs, s'indignaient de se voir oubliés et méconnus par le prince qu'ils avaient élevé sur le pavois; leurs nobles épées avaient protégé les droits de la famille du Béarn, et maintenant ils se croyaient sacrifiés à ceux-là même qui avaient combattu Henri IV! D'Épernon commandait en Provence, et on lui arrache sa province pour la donner à Guise, le fils et l'expression de la sainte Ligue; Biron avait conquis la Bourgogne, et on veut la rendre à Mayenne; Brissac, ligueur jusqu'à la prise de Paris, obtient la Bretagne; on dépouille encore Biron du titre de grand-amiral pour le donner à Villars, ligueur acharné qui livre Rouen en désespoir de cause. Ces poitrines de gentilshommes, si souveut exposées aux balles d'arquebuse pour Henri de Navarre, ne devaient-elles pas palpiter d'indignation en voyant ce renversement de toutes les idées de loyauté et de fidélité de race? La conjuration du maréchal de Biron fut en quelque sorte l'expression de ces mécontentemens armés. Il fallut frapper haut et fort; Henri IV s'y résigna avec cette froideur politique qui ne connut point de pardon, car le duc de Biron ne voulut point faire des aveux avilissans qui eussent perdu la gentilhommerie. Ce chef avait traité avec l'étranger, dit-on ; mais, à cette époque, quel était l'homme ou le parti qui ne traitait pas avec l'étranger ? Le principe territorial n'existait point dans son énergie ; Henri IV, pour avoir sa couronne, marchait avec les Anglais d'Elisabeth, les reistres d'Allemagne, les Suisses et les Genevois : la Ligue appelait les Espagnols et les Savoyards : c'était coutume de se mouvoir par le principe religieux en dehors de la terre. La patrie du ciel n'avait point encore cédé à la patrie du sol. Les liaisons de Biron avec la Savoie ne furent point les motifs réels de ce jugement implacable. Henri IV avait besoin de donner une leçon au parti royaliste qui l'avait élevé et qui devenait impérieux; il l'effraya en frappant son chef si près du cœur royal.

Henri ne put pas agir aussi librement à l'égard des huguenots, militairement organisés. Les royalistes s'étaient disséminés comme parti, à l'avénement du Béarnais; les huguenots restèrent en armes, parce qu'ils

se réunissaient autour d'un principe commun qui était leur force. Les calvinistes avaient des liaisons avec toute l'Europe réformée; Henri IV les trahissant, ils auraient pu se grouper autour d'un autre chef, le prince de Condé ou le duc de Bouillon. C'est ce que le roi craignait; et voilà pourquoi il travailla si assidûment à la rédaction de l'édit de Nantes, grande charte du parti réformateur en France. La masse des huguenots fut satisfaite; il ne resta plus en dehors que quelques mécontentemens féodaux qui éclatèrent avec la conspiration du duc de Bouillon : ils furent réprimés par la prise de Sedan et la confiscation instantanée du duché-pairie.

Quant aux parlementaires et à la bourgeoisie, ils furent un peu désenchantés de leur enthousiasme pour Henri IV. L'administration du roi fut travailleuse, pleine de sollicitude pour la prospérité publique; mais elle n'eut point de résultats populaires. Les partis étaient vivaces encore; l'oubli du passé ne fut pas tellement complet, que les ligueurs ne dussent être inquiets du nouveau règne. Il suffit de parcourir les registres et les monumens du temps pour se convaincre de combien d'attentats la vie de Henri IV fut menacée. Tout murmurait, les halles, les métiers, la judicature même, qui avait cru voir dans l'avénement du Béarnais le retour de l'âge d'or, des lois et des franchises. Henri fut plutôt le roi des gentilshommes que le roi du peuple : il avait un mépris militaire et chevaleresque pour les bourgeois et les hommes de robe; enfant des armes et de la conquête, il ne pouvait souffrir les remontrances de la bourgeoisie et des parlemens qui venaient s'interposer entre lui, ses projets et ses plaisirs. C'était le prince féodal, vainqueur de la commune, le brave et digne Gascon des temps du Prince Noir et de la domination anglaise dans la Guienne; et plus d'une fois il invoqua les souvenirs des gonfanons, miparti de Gascogne et d'Angleterre, pour appeler l'alliance d'Élisabeth. Toutes ses distractions se ressentent de l'époque chevaleresque; son code est cruel, quand il s'agit de protéger les forêts séculaires, ces hauts taillis où le cerf fuyait devant la meute haletante des seigneurs hauts terriens; il insulte jusqu'à la fustigation et aux outrages des procureurs et des gens de judicature qui avaient refusé de céder à ses gentilshommes les mets de leur dîner. Vainement les bourgeois remontrent-ils pour leurs priviléges, lorsqu'ils voient s'élever de petites bastilles à chaque coin des portes de Paris pour la sûreté de la royauté chancelante : Henri IV repousse leurs plaintes avec un ton gascon et goguenard qui couvre de mépris les souvenirs de l'hôtel-de-ville, du beffroi municipal et des confréries ligueuses.

C'est dans les relations extérieures que Henri IV conserve une im-

mense supériorité. Jamais prince ne posa mieux que lui la question européenne, et ne la suivit avec une plus infatigable activité. Les registres de ses négociations, que j'ai compulsés page à page, confirment la haute opinion que la postérité a conservée de lui. Quelle sagacité dans le choix des hommes! Quelle réunion d'envoyés à têtes plus sérieuses, plus promptes à concevoir, plus persévérantes à exécuter! Les noms du duc de Nevers, de Villeroy, Bellièvre, Sillery, d'Ossat, Duperron, Bongars, Sancy, Savary de Brèves, se mêleront éternellement aux actes de la paix de Vervins, à l'absolution de Henri IV, grande affaire du temps, à la pacification des provinces et à l'édit de Nantes. C'est à Henri IV qu'il faut reporter la lutte systématique contre la maison d'Autriche, ces essais de guerre contre la monarchie universelle de Charles-Quint et de Philippe II. La mort vint l'enlever à un mouvement militaire que sa royale pensée légua à Richelieu. »

LE COLLIER D'OR DE SAMACHSCHARI.

M. de Hammer a entrepris de faire connaître l'Orient à son pays, et il s'acquitte de cette grande tâche avec un zèle infatigable. Nul, mieux que lui, ne pouvait comprendre l'étendue de sa mission; nul, mieux que lui, ne pouvait être appelé à la remplir. Il n'a pas seulement étudié l'Orient dans les livres, dans les relations de voyages et les descriptions des poètes; il ne l'a pas seulement rêvé dans son imagination; il y a été lui-même, il y a été à vingt-quatre ans, comme élève, étudiant à Constantinople la langue turque sous la direction du savant Herber; à vingt-huit, comme interprète; à trente-cinq, comme consul; et il a rapporté de ces trois excursions les richesses littéraires les plus précieuses. Il y a quelques années qu'il fit généreusement don à la bibliothèque de Vienne d'une quantité de livres orientaux, et cela ne l'empêche pas d'avoir encore la collection la plus belle et la plus complète de manuscrits arabes, turcs, persans. Ainsi dévoué à son œuvre, il la poursuit par toutes les voies qui se présentent à lui, par les vieilles traditions et les vieilles poésies, par le moindre filon d'or et la plus petite source oubliée qu'il découvre. Ni cette accumulation de titres dont toutes les petites cours d'Allemagne se sont plu à le revêtir, ni les décorations de toutes sortes dont on lui a couvert la poitrine, ne peuvent lui ôter son caractère primitif de savant, pas plus que les charges officielles dont il est investi auprès de l'empereur ne l'empêchent d'abdiquer avec joie chaque semaine toute charge, toute obligation de place, de jeter là son habit brodé de conseiller impérial, et de se remettre, avec la gaîté de cœur d'un enfant, à ces livres qu'il aime, à ces études où il s'ouvre sans cesse de nouveaux aperçus. On imprime maintenant à Pesth, une édi-

tion populaire de son *Histoire des Ottomans*, et autour de ce bel ouvrage, après lequel il a pu se dire aussi l'*exegi monumentum*, il jette, comme autant de trophées, et son *Encyclopédie des Sciences orientales*, et son *Alphabet des Caractères hiéroglyphiques*, et son *Voyage dans le Levant*, et son *Histoire de la Rhétorique persane*, son *Histoire des Assassins*, et tant de poèmes orientaux qu'il publia fidèlement, le texte d'un côté, la traduction en regard.

L'année dernière, nous avons rendu compte de *Gul* et *Bubul*, l'idylle de l'amour, l'épopée de la rose et du rossignol. Voici venir maintenant un recueil de graves sentences, réunies sous le titre de *Collier d'Or*, et empruntées à Samachschari, l'un des plus grands philologues arabes. On lui doit plus de vingt ouvrages importans sur la grammaire, la rhétorique, la poésie, la lexicographie, etc., et quatre recueils de sentences, dont le plus célèbre est le *Collier d'Or*. On trouve, dit M. de Hammer, ce petit ouvrage dans toutes les bibliothèques de Constantinople, et les Arabes l'aiment surtout pour son harmonie de style et sa richesse de mots allitérés, qui retentissent à leur oreille comme les ornemens d'or que portent leurs femmes. Samachschari, naquit en 1074, dans le village de Samachschar; il vécut long-temps auprès de la Mecque, ce qui lui fit donner le surnom de *Voisin-de-Dieu*, et c'est là qu'il écrivit son grand ouvrage sur le Coran.

Ses sentences, qui jouissent d'une si haute réputation, ne forment pas une suite de réflexions bien hardies, bien énergiques; mais elles sont riches en images, pleines d'idées suaves et de poésie. Il ne faudrait y chercher ni la profondeur des pensées de Pascal, ni l'amère concision de La Rochefoucauld, ni les fins aperçus de La Bruyère; mais on y tronverait souvent de la morale pratique comme dans les vers dorés de Pythagore, de la sagesse d'expérience comme dans Charron, et des idées de devoir comme dans Silvio Pellico. Ce qui les distingue surtout, c'est un profond sentiment religieux, une sorte de quiétisme oriental qui ramène tout à Dieu. Souvent sa phrase commence par un cri de repentir, et se termine par une prière; souvent elle ressemble plus à une exhortation de prêtre qu'à une analyse de moralité. Souvent aussi, à travers sa gravité philosophique, perce son imagination de poète : il aime à faire des tableaux, à s'égarer dans une longue suite d'images et de comparaisons, et ses images sont pleines de grâce, et ses comparaisons pleines de justesse. Ce qui excite son indignation, ce qui enflamme sa verve, ce sont les vices des hommes, leur orgueil, leur égoïsme, leur convoitise, surtout leur ambition. Ecoutez cette tirade contre la tyrannie : on ne dirait pas mieux de nos jours.

« Faut-il te dire quelles sont les contrées vraiment malheureuses? Ce sont celles où règne un être tyrannique. La tyrannie écrase comme le pied d'un cheval, ou ravage tout ce qu'elle rencontre comme l'onde impétueuse d'un torrent. Elle est plus redoutable que le vent du sud, qui dessèche le sol; plus cruelle que les années, qui engendrent la corruption. Elle empêche la prière de monter vers les nuages, et les bénédictions du ciel de descendre vers la terre. Garde-toi des lieux où règne la tyrannie! Quand tu serais plus blanc qu'un œuf, quand tu verrais autour de toi tous les hommes bénis dans leurs biens et dans leurs enfans, vous n'en serez pas moins perdus; les oiseaux tomberont du haut des rochers, et les hommes seront saisis de terreur et frappés par la foudre. »

« O roi, s'écrie-t-il plus loin, ne t'enorgueillis pas des drapeaux victorieux qui flottent autour de toi, des chars splendides qui t'environnent, et de cette foule craintive qui se prosterne à tes pieds, attendant l'ordre qui lui fera faire un acte d'obéissance, et l'heure où elle pourra te montrer sa soumission. Oui, tu es puissant par les hommes qui t'entourent, mais tu pèses lourdement sur la foule. N'oublie pas qu'il y a une puissance au-dessus de la tienne, la volonté d'un émir plus grand que toi. Celui-là seul ordonne et défend, et te permet ou te retire le droit d'ordonner et de défendre. Ce que tu dois au moins, c'est de craindre cet être plein de force, comme le plus pauvre de tes esclaves te craint toi-même; c'est de ne pas te soulever dans la poussière contre ton créateur; car si son regard vient à se détourner de ton orgueil, tu ne dois plus avoir de volonté, puisque sa volonté seule te donne le droit de commander. »

Voici d'autres sentences que l'on dirait écrites par un homme de l'Évangile, tant elles respirent la charité et la mystique douleur du christianisme :

« Dieu ne s'incline point vers les vêtemens qui retombent avec faste et traînent en longs plis, ni vers les yeux qui restent languissamment attachés à la terre; mais il se penche vers le cœur qui reste toujours ouvert à la pitié, qui se sent épris d'un vif sentiment de compassion, et se sépare de ce monde pour s'élancer avec ardeur vers le paradis. »

« O monde! combien comptes-tu de cœurs blessés, combien d'hommes dont l'âme saigne, dont les yeux sont pleins de larmes! Tu quittes et tu désespères ceux qui t'aiment, tu te joues de ceux que tu as élevés; infinis sont les tourmens que tu leur donnes, et leurs plaintes innombrables comme les grains de sable. »

« Supporte les hommes, accepte avec douceur leurs défauts. L'insulte d'un ennemi ne peut te faire honte. Heureux celui qui n'a aucun fiel dans l'âme, et trouve toujours au-dedans de lui-même un asile assuré. Dieu a

traversé par des artères les avenues du cœur, et le bien chasse au-dehors les traces de la folie et de la servilité. »

« Celui qui recule devant les choses défendues doit vivre d'une vie de repos. Dieu et les anges viennent au-devant lui, et lui apportent une nouvelle jeunesse et le message de joie; le bonheur appartient à celui qui aime le bien et a horreur du mal, à celui qui s'attache à l'arbre de salut, aspire à gagner l'appui de la suprême justice, et prête l'oreille à ses paroles. »

D'autres fois le poète quitte ce ton dogmatique et se rapproche de la vie réelle :

« Le monde se montre à nous sous plusieurs faces, les hommes sous plusieurs formes. Prends chaque jour le vêtement que les circonstances exigent, et va-t-en avec chaque homme par le chemin qu'il prendra; car les jours ne passeront pas comme tu le voudrais; tes voisins ne se plieront pas à ta volonté, ni le monde à tes désirs, et si parfois il les favorise, ce ne sera pas de longue durée. »

« Prends le titre de noblesse que tu as reçu en naissant. Mais celui-là appartient à ton père; tâche d'y en ajouter toi-même un autre, afin que tous les deux forment une véritable noblesse. La gloire que ton père s'est acquise ne peut rejaillir sur toi, si tu restes sans rien faire pour en mériter une semblable. Il y a, entre la noblesse de ton père et la tienne, la même différence qui existe entre la nourriture de la veille et celle du lendemain. La nourriture d'hier ne te servira pas pour aujourd'hui, et ne te donnera pas de force pour demain. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse des sentences de Samachschari, qui doivent perdre beaucoup de leur prestige et de leur coloris en passant ainsi par une nouvelle transformation. Si ce petit livre ne se rencontre pas chez nous, de toutes parts, comme à Constantinople, il aura pourtant sa place marquée dans plus d'une bibliothèque, et l'on se surprendra plus d'une fois à relire avec bonheur ces pages empreintes d'une si douce moralité et revêtues de cette poésie primitive, de cette poésie d'images et d'inspirations, née sous le chaud soleil d'Orient. Nous devons remercier M. de Hammer d'avoir ajouté cette perle de l'Arabie à toutes les richesses littéraires qu'il nous avait déjà dévoilées. M. de Hammer a maintenant son diplôme de savant, signé non-seulement par tout orientaliste, par quiconque s'occupe d'histoire et de philologie, mais par un homme qui ne signe guère de pareils diplômes, ou qui du moins n'en envoie pas souvent dans nos contrées nébuleuses, par le schah de Perse lui-même. Voici le brevet de l'ordre du Lion et du Soleil qu'il lui adresse, brevet écrit en lettres d'or, et couvert de seize signatures, et d'autant de

cachets. Le style en est assez peu ordinaire pour que nous ne craignions pas de le reproduire littéralement :

« Au nom du Dieu très puissant et très vénéré :

« Le Seigneur, que nous honorons par dessus tout, a donné le talent et le jugement, le sentiment de l'honneur, et la persévérance, la droiture et la bonne volonté à M. de Hammer, l'ornement des hommes distingués parmi les chrétiens, et l'un des personnages les plus honorables de la cour impériale. M. de Hammer est devenu, par ses connaissances, le zénith de la considération, et il s'est signalé à la cour persane par ses nobles intentions, surtout par le commentaire de Marc-Antoine, où il a fait preuve d'autant de science que de justesse d'idées. En conséquence, les rayons de la lumière, les regards du soleil de pureté (le schah), du soleil de la faveur et de la bienveillance sont tombés sur lui, et nous lui avons accordé, dans cette heureuse année du crocodile, la haute distinction de l'ordre du Soleil et du Lion du second degré, et la réputation infinie attachée à ce firman, afin que, se parant de ces marques glorieuses, il poursuive ses grands travaux, et mérite de plus en plus par son habileté et sa droiture le regard que la Bienveillance (le schah) a jeté sur lui.

« Donné dans le Rebiirani de l'année 1248, c'est-à-dire au mois de septembre 1832. »

Après cela, on se sent moins en droit d'accuser l'ignorance actuelle de l'Orient. Si ce diplôme fait honneur à M. de Hammer, il n'en fait guère moins au schah de Perse qui s'en vient de si loin apporter aussi son tribut à la science, et son laurier au mérite.

Le public n'a pas oublié le beau succès de l'*Histoire de la grande armée*, par le général Ségur. Les deux volumes qu'il vient de nous donner sur Charles VIII, roi de France, se distinguent par les mêmes qualités, c'est-à-dire par l'animation, la grandeur, et surtout par le sentiment pittoresque. Ici la réalité, placée plus loin de nous, ne peut guère donner lieu aux mêmes controverses que la campagne de 1812; ou du moins si l'on peut contester la justesse de quelques vues, la polémique sera plus paisible et plus désintéressée: d'avance nous pouvons affirmer que l'intérêt de cette lecture ne se dément pas un seul instant. Si toute notre histoire était ainsi écrite, toutes les femmes de vingt ans la sauraient comme elles savent les partitions italiennes. — L'ordonnance des faits et la composition du style seront pour nous l'occasion de remarques sérieuses.

F. BULOZ.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

VI.

MORALITÉ DE LA POÉSIE.

Entre les champions de l'art pur et les apôtres de la réforme sociale, il faut choisir et se décider. Mais il semble jusqu'ici que chacun des deux partis prenne plaisir à embrouiller la question. Les poètes crient à s'enrouer : La poésie est par elle-même une chose complète, indépendante, n'ayant d'autre mission que son caprice, d'autre loi que son bon plaisir ; son but unique et légitime est de réaliser sa fantaisie. Les moralistes répètent chaque jour : La fantaisie livrée à elle-même est inutile dans tous les cas, et souvent dangereuse. Créer pour créer, c'est un monstrueux égoïsme, un dérèglement coupable. L'imagination, libre de toute obligation morale, poursuivant sa rêverie, oubliant le bien comme étranger

à son domaine, est une maladie, et rien de plus. C'est une plaie de l'intelligence, mais non pas une gloire qu'il faille consacrer.

Lequel des deux a raison, du poète ou du moraliste? Comment déterminer les relations logiques de la poésie et de la morale? N'y a-t-il pas dans ce problème général deux problèmes secondaires, à savoir : quels sont les fondemens de la morale? quel est le but de la poésie? Après avoir nettement défini le caractère individuel de ces deux formes de la pensée, ne sera-t-il pas facile de sceller l'alliance qui doit les unir?

Car il implique assurément que la poésie et la morale soient réduites à une hostilité mutuelle.

Quels sont donc les fondemens de la morale? La morale repose sur la connaissance des facultés humaines. Sans cette connaissance préliminaire, il n'y a pas de morale possible. Il peut bien y avoir une série de pensées plus ou moins justes, plus ou moins applicables, mais jamais un ensemble systématique d'idées enchaînées l'une à l'autre, déduites l'une de l'autre, jamais de science, jamais de principes, jamais de philosophie.

Et quelles sont les facultés humaines? Ramenées à leur plus haute généralité, comment se classent-elles? Dans quel ordre s'accomplit le développement de ces facultés? Aimer, comprendre et vouloir, c'est là, si je ne m'abuse, la totalité des facultés humaines. Il n'y a pas une seule action de la vie, pas un rêve de la pensée, pas un crime ou une vertu qui ne relève des passions, de l'intelligence ou de la volonté. Étudier la loi individuelle de chacune de ces facultés, c'est l'œuvre de la psychologie. Régler le développement de ces mêmes facultés en vue du bien, c'est l'œuvre de la morale. Ou plutôt le bien lui-même n'est autre chose que le développement légitime, régulier, harmonieux, des passions, de l'intelligence et de la volonté.

Le bonheur dans le bien, mais non pas le bien comme moyen de bonheur, tel est le but de la morale. Or, pour toucher ce but, que faut-il faire? pour arriver au contentement par le devoir, quelle est la règle à suivre? Suffit-il de surveiller attentivement l'une des trois facultés humaines? Et, par exemple, qu'arriverait-il si un homme livrait sa vie à l'empire exclusif des passions? Supposez-le sincère, loyal, désintéressé, sublime, dévoué jusqu'au renonce-

ment. Mais supprimez par la pensée le contrôle de l'intelligence et de la volonté. Que la passion règne seule et souverainement. Que l'ame s'épanouisse et se livre. Mais que jamais n'intervienne la réflexion austère et grondeuse. Que jamais la volonté inflexible, la volonté d'airain, ne contrarie et ne ralentisse, pour l'accomplissement d'un dessein mûri dès long-temps, l'entraînement impétueux de la passion. Que l'homme, résolu à l'ignorance, refuse d'ouvrir les yeux sur le danger qui le menace, qu'il persévère dans l'aveuglement, qu'il s'obstine dans l'imprudence, qu'il mette sa gloire dans la témérité, qu'il méprise le feu enfoui sous la cendre, qu'il se brûle; est-ce là le bien, est-ce là le bonheur? Y a-t-il lieu à proclamer l'accomplissement de la loi morale? Si je ne me trompe, on n'a pas le droit de se décider pour l'affirmative.

Sans doute, la passion prise en soi est une chose belle et grande. L'exaltation et l'ivresse de l'amour sont un noble spectacle. Qui le nierait? Les douleurs puisées à cette source ont une majesté singulière. Les larmes répandues sur les affections évanouies excitent dans l'ame autre chose que la pitié; pour cet ordre de souffrances, notre sympathie ne va jamais sans admiration. Et puis, il faut bien l'avouer, il y a dans ces épreuves une vertu fécondante, une sève généreuse, une flamme divine, qui étincelle dans le regard éploré, qui resplendit au front, qui rayonne aux tempes dévastées. Comme Daniel dans la fosse aux lions, l'ame dans le sacrifice s'agrandit et s'élève. Vomi par la fournaise, le métal est plus pur et plus sonore. Le cuivre devient airain, le fer devient acier.

Ainsi font les passions. Elles trempent l'ame et la métamorphosent. Elles révèlent à l'homme des puissances inconnues. Avant d'aimer, il s'ignorait lui-même. Il ne comprenait qu'à demi le mystère de sa destinée. Il ne savait comment dépenser son énergie. Il rougissait en même temps de sa force inutile et de son isolement. Il avait des larmes sans regrets, un deuil sans funérailles. Il se décourageait sans avoir été vaincu. Il aime, et voilà que tout est changé. L'emploi de sa force est désormais assuré; il a quelqu'un à soutenir, à protéger. Ses larmes ne sont plus coupables d'égoïsme, et couleront sur un front pâli. C'est pourquoi l'amour n'est pas seulement une régénération, c'est un devoir impérieux, inéluctable. Aux hommes qui ne l'ont pas connu, il manque toujours

quelque chose. Ils ont beau faire, il y a dans leur regard une timidité honteuse; leur bouche lente et paresseuse a l'air d'ignorer certaines paroles. A la bonne heure! tout cela est vrai. Mais ce n'est pas une raison pour amnistier la passion et lui donner le gouvernement de la vie tout entière. La douleur est bonne à quelque chose. Il ne faut pas l'éviter. Il est sage de l'accepter, mais non pas d'aller au-devant d'elle. Le soldat sans blessure ne connaît pas la guerre. Mais se mutiler à plaisir, multiplier délibérément les cicatrices, ce n'est pas courage, c'est folie.

Aimer sans comprendre ni vouloir, ce n'est donc pas le bien.

Si l'homme, dédaignant la passion comme un puéril aveuglement, met toute sa joie dans la clairvoyance, s'il fait de la réflexion le bonheur et le devoir de toutes ses journées, sera-t-il dans le vrai, se conduira-t-il selon la loi morale? Quand il aura dit à tous ses désirs: Vous êtes vains, vous trompez ceux qui vous obéissent, vous égarez l'ame dans une voie dangereuse, je vous méprise et vous défie; faudra-t-il donner à cette fierté le nom de sagesse?

Vivre dans l'étude, poursuivre la vérité comme l'unique trésor digne de l'ambition humaine, aller sans cesse de l'histoire à la philosophie, de la philosophie à l'histoire, calculer l'âge du globe, surprendre le secret des planètes, remonter de la création au Créateur, ne voir dans le monde entier que l'épanouissement harmonieux de la volonté divine, assister à la ruine des empires sans colère et sans terreur, compter les nations qui s'en vont comme les cheveux qui tombent, suivre d'un œil tranquille et serein l'accomplissement des conseils providentiels, c'est pour l'intelligence un rôle glorieux, un rôle éclatant, un rôle digne d'envie; est-ce un rôle complet, un rôle moral, un rôle irréprochable?

Une fois arrivé aux cimes de la pensée, l'homme perd une à une toutes ses sympathies sociales. A mesure qu'il agrandit le champ de la vérité, il rétrécit le cercle de ses affections. Les liens de la famille et de l'état se relâchent de jour en jour. Il ne voit dans les intérêts domestiques et nationaux qu'une distraction désastreuse pour ses études. Savoir est tout pour lui. Aimer, c'est gaspiller de gaieté de cœur un temps précieux et irréparable. C'est ravir à la vérité des jours qui ne reviendront pas. Alors il se fait autour de l'ame un désert immense et désolé. Seul avec ses contemplations,

le savant n'entend plus le bruit de la foule qui bourdonne à ses pieds. A mesure qu'il s'éloigne de l'humanité, il espère monter jusqu'à Dieu. Il s'applaudit dans son orgueil solitaire. Il compte chacun de ses pas comme un degré de l'échelle lumineuse. D'heure en heure, il croit toucher aux portes du ciel; ou, s'il s'arrête pour jeter un regard en arrière, s'il sent fléchir son espérance, il se console dans l'impiété, il trouve la création mauvaise, il ne reconnaît plus de bornes à son pouvoir, il veut réformer ce qu'il a sous les yeux, il tente le destin de Prométhée.

Livrée à elle-même, abandonnée à son inspiration solitaire, libre des passions et de la volonté, affranchie du besoin d'aimer et du besoin d'agir, l'intelligence est une faculté stérile, un égoïsme dévorant, qui se dérobe au mépris des hommes sous le manteau de la science; mais à coup sûr c'est un rôle incomplet.

Oui, l'étude est un devoir. Mais ce n'est pas le seul que nous ayons à remplir. Comprendre le monde entier, entasser dans sa mémoire les siècles qui ne sont plus, prévoir à quelle heure une mer changera de lit pour maintenir l'équilibre du globe, est-ce là toute la vie? Après que l'homme a pensé, n'a-t-il plus rien à faire?

Avant de connaître la vérité, il n'avait qu'une existence étroite et mesquine. Tout entier dans le présent, ne pouvant rien comparer, parce qu'il n'avait pas de souvenir, ne pouvant rien prévoir, puisqu'il n'avait rien conclu, il manquait à sa vocation, il laissait sommeiller une faculté précieuse. Le jour où il connaît la vérité, il double son existence. Mais en s'abstenant d'aimer et d'agir, il encourt une pénalité terrible.

Car, obligé de refouler en lui-même la faculté d'aimer, il doit désespérer d'atteindre à la sérénité suprême de la pensée. Il sera troublé dans son égoïsme hautain. Dans ses aspirations les plus ardentes vers la vérité, il aura de soudaines défaillances et de mortels découragemens. Sur cette puissance si laborieusement acquise, il pourrait asseoir un autre bonheur que le sien, il se reposerait de l'étude dans l'amour. Réduit à la seule science, ses yeux, éblouis et fatigués, perdront un jour leur sagacité pénétrante.

Ce n'est pas tout. Il n'aura pas dédaigné impunément de limiter sa force par l'épreuve de la réalité. Il ne trouvera sa place nulle

part. La vie civile et la vie domestique ne lui épargneront ni les leçons ni les désappointemens. Étranger à l'action, il trouvera sur sa route des volontés envahissantes qu'il ne saura pas combattre. Inhabile à la résistance, il sera forcé de plier. L'inutile conscience de sa supériorité ne le soutiendra pas contre le choc de la société tout entière. Vainement se dira-t-il avec une fierté complaisante : Je vaux mieux que la foule; la foule continuera de marcher, de cueillir les fruits suspendus aux branches fléchissantes, et ne lui laissera que les arbres dépouillés. Il saura le mécanisme des empires, et la vie politique se rira de ses ambitions. Il connaîtra les vents qui soufflent sur les côtes lointaines, et il n'aura pas dans sa patrie un abri sûr et commode. Il aura longuement réfléchi sur la production et la distribution des richesses, et il subira la pauvreté.

Force mutilée en présence de forces complètes, il sera traqué chaque jour entre les passions et les volontés qu'il a dédaignées. L'entraînement débordera sa prévoyance, l'action triomphera de son savoir. Il accusera l'injustice du ciel, quand il ne devrait maudire que lui-même. Il reprochera au Créateur de lui refuser l'accomplissement de ses rêves, et il ne s'apercevra pas que son intelligence a mesuré, dans ses oisives contemplations, la vie de plusieurs siècles.

Alors il tombera dans un désespoir inconsolable. Sa tristesse industrieuse inventera d'inépuisables tortures. Il sera puni cruellement de la solitude qu'il s'est faite. Il voudra ressaisir la crédulité qui excitait son mépris. Mais il sera vaincu par la défiance. Personne ne voudra croire à sa conversion, et l'on se gardera de son savoir comme d'une arme dangereuse. Il tentera la vie active comme un délassement. Mais les années impitoyables auront engourdi son énergie, et il ne pourra suivre la marche de l'armée.

Ainsi, comprendre sans aimer ni vouloir ne vaut pas mieux qu'aimer sans vouloir ni comprendre. Ni le bonheur ni le bien n'appartiennent à ce développement partiel des facultés humaines.

Reste la volonté, c'est-à-dire la plus éminente des facultés humaines, puisqu'elle sert de complément et d'organe aux deux autres. Or, il arrive souvent que la volonté se développe isolément, ou du

moins prend un tel accroissement, que la faculté d'aimer et de comprendre pâlit de jour en jour et semble presque s'éteindre.

Vouloir sans aimer ni comprendre, c'est la vie commune, la vie qui nous entoure, la vie que nous coudoyons à chaque pas. Les plus hautes fortunes, les gloires les plus éclatantes, les plus grands noms de l'histoire, s'expliquent à la réflexion par les volontés persévérantes. Il faut bien le confesser, mais sans haine et sans humiliation, le succès couronne rarement les nobles passions, les idées généreuses, les projets mûris dans le recueillement; les colosses de puissance, qui manient les nations et les pétrissent comme une pâte obéissante, interrogés sur le secret de leur génie, et résolus à la sincérité, n'auraient le plus souvent que trois mots à répondre : J'ai voulu.

Accepterons-nous cependant, comme un accomplissement de la loi morale, cette volonté monstrueuse et solitaire? Abaisserons-nous le regard en signe de respect devant ces obstinations impitoyables qui renversent les trônes et gagnent les batailles, mais qui ne savent pas la raison de leur conduite? Si les passions aveugles et l'intelligence égoïste n'obtiennent pas grace aux pieds de la Conscience, serons-nous plus indulgens pour l'action marchant tête baissée au but qu'elle s'est désigné, et foulant aux pieds, comme inutiles, les instincts du cœur et les conseils de la pensée?

L'homme qui s'en tient à vouloir, et qui veut avec suite, acquiert en peu de temps un pouvoir merveilleux; comme il n'a pas de halte à faire pour apaiser ses désirs, ou résoudre ses doutes, chacun de ses pas est un progrès; il ne fait que le chemin nécessaire, et c'est pour cela qu'il le fait vite; il triomphe sans efforts des volontés variables et mobiles qui suivent le destin des passions et des idées. Délivré des préférences imprudentes et des lentes délibérations, il va droit et librement, sans regret, sans hésitation; il veut, il réussit. A quel prix cette puissance est-elle conquise? A quelles conditions l'homme volontaire obtient-il la souveraineté? Élevée à ces gigantesques proportions, la volonté jalouse, inflexible, ne permet pas aux deux autres facultés de grandir sous son ombre; le cœur se rétrécit, et la pensée se tait.

Si parfois ces facultés enfouies tentent le réveil et la révolte, la volonté les réduit au silence et les musèle comme un animal dan-

gereux. Je n'aimerai pas, se dit l'ambitieux, je commanderai à mes affections de s'attiédir ; qui sait où elles pourraient me conduire et m'entraîner? Je laisse aux enfans et aux femmes ce frivole délassement, ce ridicule gaspillage de temps et de forces; qu'ils admirent, qu'ils se dévouent, qu'ils répandent leur sang pour l'accomplissement d'un désir effréné; qu'ils méconnaissent follement ce qui leur est bon; qu'ils perdent pied et se noient. Pour moi, je sonderai le gué avant de faire un pas; j'irai moins vite, mais plus sûrement. Qu'ils se glorifient dans leur douleur, qu'ils ouvrent leurs plaies avec une ostentation insolente; qu'ils étalent leurs blessures comme une pourpre impériale; je serai plus sage, et à moindres frais. Tous les dévouemens se résolvent dans l'abandon ; l'exaltation est chose passagère; je prendrai les devans, et je ne me dévouerai pas. Je m'abstiendrai de l'espérance, car la terre est jonchée de désolations.

L'étude est un autre péril dont je saurai bien aussi me préserver. Je ne perdrai pas mon temps dans les contemplations stériles de la pensée. Je n'userai pas mes yeux sur les livres, car les livres ne donnent pas la puissance. Je laisse aux eunuques les savantes conjectures sur la température intérieure du globe, sur la destinée humaine. Que me font tous ces problèmes obscurs? Résolus par moi, rendraient-ils mon bras plus fort, ma voix plus haute, mon œil plus perçant? Le savoir n'est bon qu'à multiplier les inquiétudes, à perpétuer l'irrésolution. La moitié du courage appartient à l'ignorance. C'est une leçon impérieuse et qui me prescrit ma conduite future.

N'est-ce pas là le secret des volontés persévérantes et victorieuses? N'est-ce pas une perversité plus coupable encore que l'intelligence égoïste, ou la passion imprévoyante? Le monde s'agenouille devant la volonté, et sourit de pitié aux souffrances du cœur comme aux doutes de la pensée. Mais le moraliste n'a pas à régler son suffrage sur la clameur populaire. Il n'a rien à démêler avec le bourdonnement tumultueux qui s'appelle l'opinion. Avant de prononcer, il doit se consulter, et sa parole austère n'est que l'écho fidèle d'une voix intérieure, le reflet d'un invisible spectacle.

Or, assuré sans retour de la dépravation attachée inévitable-

ment au développement isolé de chacune des facultés humaines, frappé douloureusement de ces natures incomplètes et boiteuses, il est amené à conclure pour le développement harmonieux et simultané des affections, de l'intelligence et de la volonté.

Aimer, comprendre et vouloir, telle est la loi morale. Ordonner ses jours pour le dévouement, l'étude et l'action, tel est l'idéal de la vertu; porter inscrits au front l'amour, l'intelligence, et la volonté, c'est la sanctification, c'est le rôle providentiel et glorieux, c'est la prière vivante, et la seule qui monte aux oreilles de Dieu.

Voyons maintenant quel est le but de la poésie.

Que la poésie ou le développement de l'imagination, c'est-à-dire d'une forme particulière de l'intelligence, soit au nombre des devoirs humains, nous n'essaierons pas de le démontrer; cela est hors de doute, si la loi morale, telle que nous l'avons posée précédemment, est la seule vraie, la seule complète, la seule obligatoire. C'est de la poésie prise en elle-même que nous devons parler.

Or, quel est le but de la poésie? N'est-ce pas l'invention et l'expression de la beauté? Ramenés à leurs élémens les plus généraux, tous les poèmes écrits depuis Homère jusqu'à Byron nous offrent-ils autre chose que l'invention et l'expression de la beauté? Définie dans ces termes, la poésie comprend, je crois, tous les accidens de l'imagination.

Mais quels sont les élémens de la beauté elle-même? Si la connaissance des facultés humaines est nécessaire à l'institution de la morale, sans nul doute la connaissance de la beauté n'est pas moins utile à l'institution de la poésie. Ce qu'il y a d'imprévu, de fatal, d'irrésistible dans l'inspiration poétique, ne s'oppose aucunement à la discussion rigoureuse des élémens de la beauté.

Que si nous essayons de saisir le caractère commun à toutes les choses appelées belles d'une voix unanime, nous trouverons qu'une statue, un tableau, un palais, une symphonie ou un poème sont beaux toutes les fois qu'ils nous présentent réunis l'ordre et le mouvement. Dans les œuvres de la nature, la même condition, en se réalisant, excite en nous une admiration pareille. La beauté du Parthénon et la beauté du dahlia se composent des mêmes élémens. Mais, selon la prédominance alternée de l'ordre ou du mouvement,

les œuvres de la nature ou les œuvres humaines sont plus belles ou plus singulières. Si parfois la singularité est prise pour la grandeur, l'illusion ne dure pas long-temps, et l'admiration ne s'enchaîne irrévocablement qu'au règne de l'ordre sur le mouvement. C'est pourquoi, dans l'histoire de l'invention, Raphaël est au-dessus de Salvator.

Inventer, exprimer la beauté, c'est donc tout simplement trouver et montrer l'ordre dans le mouvement. S'il est vrai que la réalité est et doit être constamment le point de départ du statuaire, du peintre et du poète, car le musicien et l'architecte n'ont rien à imiter, il n'est pas vrai, comme on l'a souvent répété, que la réalité contienne la beauté tout entière; il n'est pas vrai qu'un nombre indéterminé de choses réelles, littéralement observées et reproduites, puisse, en s'additionnant, arriver à produire la beauté. Le réalisme, dans l'invention, mène droit à l'abolition du style. Envisagé comme une réaction accidentelle et passagère contre la dégénérescence des formes convenues, il peut avoir son utilité; mais ce n'est tout au plus qu'un moyen; et s'en tenir au réalisme, c'est méconnaître d'emblée le véritable but de l'invention.

Pour inventer dans le marbre, sur la toile, ou avec la parole, il faut une étude attentive de la réalité; mais cette étude, si complète qu'elle soit, prépare l'invention, et ne la rend pas nécessaire. L'action mystérieuse qui s'accomplit au sein de l'intelligence en présence du souvenir, et qu'on a nommée imagination, est soustraite en grande partie au pouvoir de la volonté. Imaginer, ce n'est précisément ni voir ni se rappeler, c'est quelque chose de tout cela, mais c'est plus que tout cela; c'est apercevoir ce qui n'est pas, ce qui n'a jamais été, ce qui pourrait être; c'est regarder face à face l'idée aperçue avec une foi vive; c'est croire pendant quelques instans à la céleste vision comme à la vue réelle du monde qui nous environne.

Au-delà de l'inspiration involontaire et divine, réservée par une bienheureuse préférence à quelques intelligences élues, la conception et l'exécution, lentes, successives, volontaires, complètent les trois momens de l'invention, c'est-à-dire la totalité de la poésie.

Concevoir après l'inspiration, c'est régulariser le mouvement désordonné de la première intuition, c'est tracer les grandes lignes

du paysage encore informe et confus, c'est débrouiller le chaos, c'est assigner aux colonnes du temple la place qu'elles auront sous le portique et dans le sanctuaire, c'est mettre à leur plan les figures de l'*école d'Athènes*. Cette seconde partie de l'invention est plus rarement réalisée que la première ou la troisième. Entre les poètes inspirés et les poètes éloquens, les poètes doués de conception sont en petit nombre : et la raison de cet accident n'est pas difficile à donner. Une sensibilité vive, une patience persévérante, suffisent à l'inspiration et à l'exécution; pour concevoir, pour ordonner, il faut une faculté plus haute, la prévoyance compréhensive, le regard capable d'embrasser plusieurs horizons, de franchir dans un instant les collines et les vallées qui se dérouleront au regard vulgaire dans une heure ou dans un jour. Cette prévoyance, qui manque si souvent au génie, suppose à coup sûr plus de force et d'ampleur dans l'ame qui la possède, que l'inspiration ou le style. Aussi, à mesure que l'élément architectonique de l'invention devient plus nécessaire dans la forme inventée, le nombre des artistes diminue. Voilà pourquoi l'ode est plus facile que le roman, et le roman plus facile que le drame. Une action réalisée sous nos yeux a besoin d'une logique plus sévère qu'une action racontée. De toutes les formes de la parole, celle qui se passe le mieux de l'élément architectonique, c'est la forme personnelle, ou la poésie lyrique.

L'exécution, ou le troisième moment de l'invention, appartient à la volonté, comme la conception. Il n'est donc pas vrai que le style, pour être beau, doive naître à la même heure que la pensée. Sur cette question les méprises sont nombreuses, mais s'expliquent d'elles-mêmes. Il arrive souvent que le poète appelle soudaine et improvisée l'expression qu'il a cherchée pendant long-temps. Il est possible en effet, avant de prendre la plume, d'arrêter par la réflexion non-seulement l'ordonnance des idées, mais bien aussi le genre, la proportion, l'antagonisme et le nombre des images, qui serviront de vêtement à ces idées. Alors, si l'invention déborde, ce n'est pas à l'heure de sa naissance; c'est que les flots amassés n'ont plus de lit assez large, et se font jour dans la plaine.

Mais la perception de la beauté complète se rencontre bien rarement. Le plus souvent, l'homme n'aperçoit de la beauté que la

partie extérieure et visible. C'est en effet celle qui s'adresse au plus grand nombre. Cette partie de la beauté, analysée sévèrement, se réduit au plaisir, à l'émotion, à l'étonnement. Tantôt c'est la richesse des couleurs qui éblouit les yeux et captive la curiosité, sans réussir pourtant à fixer l'attention. La vue se promène avec un empressement enfantin sur l'inépuisable variété du spectacle. Elle s'enivre follement de la lumière capricieuse qui se joue dans les plis de l'étoffe ou les ondulations du paysage. C'est une pompe sans cesse renouvelée, qui se métamorphose et se rajeunit d'heure en heure. A mesure que le soleil monte à l'horizon, la plaine s'élargit et se découvre; le flot des épis dorés resplendit avec plus de magnificence; la lisière du bois dessine sur le ciel une silhouette plus vive; les troupeaux semés dans la vallée se raniment à la chaleur du jour, et le berger s'endort dans une indolence bienheureuse. Le soir vient, et le tableau change encore. La forêt n'est plus qu'une masse noire, qui se découpe au-dessous des bandes pourprées de l'horizon. Avant que la lumière ne s'éteigne entièrement, mille nuances imprévues se détrônent et s'effacent. Que si, portant dans ce plaisir une fastueuse prodigalité, une richesse intelligente, l'homme se résout à visiter de lointains climats, il peut multiplier indéfiniment la diversité du spectacle. Depuis le beauté brumeuse de l'Ecosse jusqu'aux tons crus et tranchés de l'Italie, depuis l'élégance modeste et pudique du paysage français jusqu'aux savanes prodigieuses de l'Amérique méridionale, l'imagination vagabonde a de quoi exciter, de quoi nourrir ses fantaisies. De ce pittoresque pélerinage le voyageur rapportera bien des joies inconnues, et qui, au retour, nous seront vantées comme des merveilles. Sans sortir de la vérité, sans mentir effrontément, il pourra suspendre à sa bouche la foule attentive et serrée. En déroulant ses souvenirs, il nous mettra de moitié dans ses éblouissemens. Il brûlera nos paupières des rayons ardens sous lesquels il a passé, il nous rafraîchira de l'ombre où il a baigné ses yeux. Mais ce plaisir, si grand qu'il soit, n'est pas la beauté.

Parfois aussi, la beauté de la forme ne s'adresse qu'aux sens les plus grossiers. Ce n'est plus alors l'étendue ou la variété du spectacle qui nous séduit; c'est une émotion brutale et passagère, un entraînement organique et furieux, qui n'a rien à faire avec l'amour

ou l'intelligence, auquel nous cédons par faiblesse, par lâcheté, mais qui, loin d'éveiller l'admiration, la rend impossible. Car il est dans la nature de la beauté réduite à la forme extérieure d'engourdir les facultés éminentes en excitant le désir. Le désir envisagé en soi, par cela seul qu'il est le désir, exclut la beauté souveraine. En présence de la beauté vraiment admirable le désir se tait, et l'admiration parle seule. Que le plus grand nombre, dans tous les temps, se méprenne sur la valeur de l'émotion éprouvée, et donne à la gloutonnerie de ses appétits des appellations éclatantes et menteuses, cela, sans doute, n'a pas lieu de nous surprendre. Comme le développement de sentimens élevés a besoin d'une éducation délicate et patiente, et que cette éducation est refusée à la multitude, il est tout simple que les sens décident l'opinion générale. C'est le contraire qui serait absurde; car il implique assurément que les natures exquises et cultivées soient en majorité. Les mots n'auraient plus de signification, si la pureté du goût, la sagacité des jugemens, appartenaient à tout le monde.

Oui, la beauté sensuelle, la beauté qui réveille en sursaut les vieillards blasés, comme le poivre leurs estomacs paresseux, est une face de la réalité que l'invention ne doit pas négliger, mais une face mesquine et misérable.

Que si, en effet, on essaie d'estimer par ses conséquences cette manifestation partielle de la beauté, on trouve devant soi un libertinage impérieux, effronté, qui s'exalte dans l'assouvissement, qui éteint une à une toutes les passions généreuses, et qui bientôt réduit l'homme à la condition de la brute. Proclamer la beauté sensuelle comme la seule beauté positive, enfermer l'esthétique dans la physiologie, c'est, je le sais, un caprice assez commun chez les naturalistes : ce caprice n'a rien de préjudiciable aux intérêts de la science; s'il arrive à Linnée ou à Meckel d'excommunier dédaigneusement, comme vaines et chimériques, les admirations qui ne reposent pas sur une forme palpable, la critique ne doit pas se mettre en frais de colère; elle n'a qu'à renvoyer le naturaliste à ses études.

Enfin, la beauté extérieure ou objective réussit auprès de quelques-uns par la seule singularité. A mesure que la civilisation enlace dans son réseau des nations plus nombreuses, l'ennui grandit et

inflige à chaque journée une monotonie plus désolée. Tout est si bien réglé dans la vie moderne, le mécanisme des sociétés est ordonné d'après des lois si multipliées, tout est si bien prévu, que la perpétuelle succession des heures pareilles et condamnées à ne pas changer consterne les plus hardis courages, et surtout les oisivetés obstinées. Au milieu de ces loisirs sans fin, de ces sommeils sans fatigue de ces veilles sans action, que faire pour dompter l'ennui, pour dévorer le temps, pour renouveler et varier l'immuable identité de la vie?

A des ames ainsi façonnées, je devrais dire à ces facultés ainsi dépravées, la singularité offre un puissant alléchement; ce qui les étonne les charme; ce qui leur paraît nouveau leur paraît beau. Ce qu'ils veulent avant tout, ce n'est pas les douces et paisibles émotions de la rêverie, les austères enchantemens de la pensée; c'est une secousse violente, un soudain ébranlement, qui les enlève loin des spectacles accoutumés, qui les introduise dans un monde inattendu. L'ennui ne laisse debout dans l'ame qu'une curiosité maladive; et le seul remède apparent pour cette plaie incurable, c'est la singularité, c'est l'étonnement.

Quand je range la singularité parmi les élémens de la beauté objective, j'encours, et je ne l'ignore pas, le reproche d'une excessive indulgence. En négligeant cette remarque, je m'exposerais à une accusation non moins grave : je laisserais la discussion incomplète. Mais, en attribuant par hypothèse la singularité à la beauté objective, j'acquiers le droit d'apprécier l'étonnement. Or, je le demande, que signifie l'étonnement? N'est-ce pas un aveu implicite, mais irrécusable, que le spectacle offert à nos yeux sort de la loi commune? N'est-ce pas proclamer la violation des idées reçues, le renversement de l'ordre établi, l'offense directe à l'harmonie générale et constante, sans laquelle il n'y a pas de beauté?

Imaginations caduques et languissantes, étonnez-vous à votre aise, vantez d'une voix glapissante les singularités monstrueuses que vous appelez belles et qui défraient vos contemplations, chantez des hymnes glorieux à vos idoles bizarres; mais laissez-nous vous dire en face que vous ignorez la beauté.

Il est une autre beauté, dont le type complet ne se rencontre jamais dans la nature réelle, une beauté choisie dans les modèles

excellens et rares que l'étude fournit, composée d'après ces modèles, trouvée par Phidias, par Jean Goujon, et que l'admiration ne doit jamais déserter.

Grandeur dans la simplicité, chasteté dans la grace, idéalité dans l'harmonie, tels sont les élémens inévitables et constans de la beauté vraie. Qu'il n'y ait pas de grandeur possible sans simplicité, c'est, je crois, ce qui est hors de doute. Les fragmens qui nous restent de l'Ilyssus et du Thésée, et dont les marbres originaux sont à Londres, sont de force à convaincre les plus incrédules. L'artiste grec, entouré chaque jour de formes exquises, s'est résolu à la simplification des plans musculaires comme à la méthode la plus sûre pour atteindre la divinité. Une pratique laborieuse l'avait initié à toutes les ressources de la statuaire. Il savait ciseler avec la même souplesse et la même précision le paros, l'ébène, l'ivoire et l'or. Il aurait donc pu, s'il l'eût voulu, descendre jusqu'aux détails de la vie extérieure, et multiplier à profusion les plis de la peau, la saillie des veines, accuser toutes les contractions données par l'attitude choisie; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il avait en lui-même une conviction arrêtée dès long-temps; c'est qu'il plaçait dans la simplicité le secret de la vraie grandeur. L'unanime suffrage de la postérité s'est rangé à son avis. Les progrès postérieurs de l'art européen ont bien pu faciliter l'enseignement de la statuaire et les moyens d'exécution, mais n'ont jamais dépassé la grandeur de Phidias. Les perfectionnemens apportés à cette partie de l'invention ont mis au service de l'intelligence des procédés mécaniques d'une sûreté incontestable, imprévus au temps de Périclès; personne encore ne s'est élevé au-dessus de ces ouvrages immortels.

Il n'est pas donné à l'homme de se figurer la divinité autrement que par la perfection des formes humaines. Mais, pour arriver à cette perfection, il ne suffit pas d'exagérer. On peut centupler inutilement les proportions de la réalité sans approcher de la vraie grandeur. Les dieux placés sur le fronton du temple grec sont d'une taille presque ordinaire. S'ils se levaient, s'ils marchaient parmi nous, c'est à peine s'ils nous domineraient de la tête; et pourtant ils ont la grandeur divine. Pourquoi? C'est qu'ils sont admirablement simples.

Pour la grace dans la chasteté, je ne sais pas de type plus heureux que la Vénus de Milo. Que ce fragment inestimable ait appartenu à un groupe aujourd'hui mutilé, ou que l'attitude réalisée par l'artiste soit un caprice de sa pensée, peu importe assurément; mais ce qui frappe surtout dans ce morceau, c'est l'inviolable pudeur qui anime et règle tous les mouvemens de la figure. Jamais beauté plus achevée ne s'offrit à l'œil humain; les épaules et le cou ne laissent rien à souhaiter au regard le plus sévère; elle est demi-nue, sa gorge est découverte, et pourtant pas un désir ne s'éveille en sa présence; sa taille fléchit voluptueusement, et la draperie, loin de nous cacher un seul de ses charmes, les multiplie en les dissimulant. Partout la beauté rayonne, mais partout aussi la divinité; la tête, irrégulière à dessein, mais irrégulière seulement pour l'œil qui ne se tient pas a distance, avec ses joues inégales, couronne merveilleusement cette statue si gracieuse et si pudique. A voir comme s'ordonnent les lignes et les plans de ce beau corps, qui oserait dire que l'artiste s'en est tenu à la chasteté dans l'impuissance d'exprimer le plaisir? Celui qui a su trouver dans le marbre cette chair vivante, qui a mis le sourire sur les lèvres, et le regard dans les yeux, mais aussi le bonheur dans le sourire, et la sécurité dans le regard, aurait pu, n'en doutez pas, ciseler à la même heure la courtisanne amoureuse. Il aurait pu ouvrir la bouche de la déesse, comme pour un baiser lascif; il aurait pu replier la paupière sous l'orbite et animer le regard de tous les feux du désir. Le cou, si mollement incliné sur l'épaule, se serait pamé sous les caresses; mais l'artiste ne l'a pas voulu, et il a bien fait : il avait à créer la déesse de la beauté, il ne s'est pas trompé sur la tâche qu'il avait choisie; avec moins de sagacité, il nous eût donné la déesse du plaisir.

Ici la chasteté joue le même rôle que la simplicité dans l'œuvre de Phidias; des deux parts, si l'on y prend garde, c'est le même procédé d'invention; la beauté chaste et la grandeur simple produisent en nous une impression pareille; les formes simples attestent la vraie force, comme la chasteté atteste la beauté vraie. Thésée est calme dans sa grandeur; il n'a qu'à se lever pour frapper un coup terrible. La Vénus de Milo n'a pas le sourire invitant et hardi; elle n'a qu'à se montrer, elle est sûre de plaire.

Si j'emprunte à la statuaire les modèles de la beauté vraie, c'est que la forme sans la couleur est l'expression la plus parfaite de la beauté; la musique elle-même, dans ses inspirations les plus pures, a quelque chose de sensuel. Mais comme symbole de l'idéalité dans l'harmonie, comme la plus complète manifestation de l'ordre dans le mouvement, il est permis d'accepter les compositions épiques de Claude Gelée. Nulle part en effet la disposition savante des parties, la merveilleuse combinaison des détails, ne réussit à produire un sentiment plus calme et plus heureux. La vie est présente, mais une vie sans trouble et sans agitation. Sur le premier plan, les ruines d'un temple abandonné depuis long-temps; la mousse grandit sur les marches du portique, le fronton lui-même est couronné d'un bandeau de verdure; au-delà quelques arbres centenaires, dont les branches éclaircies laissent apercevoir les derniers rayons du soleil; dans le fond, une troupe de laboureurs qui reviennent en paix après le travail de la journée. Les hommes, les arbres et le temple sont faits l'un pour l'autre; l'absence d'une branche, ou d'un fût de colonne, laisserait dans ce beau poème une lacune coupable. Chaque chose est nécessaire à sa place, et c'est pour cela précisément que les admirables épopées du Lorrain atteignent presque toujours à la beauté idéale. Il n'a pour lui ni la nouveauté des sites, ni l'éclat de la couleur, ni la réalité patiente des détails; il se propose avant tout l'harmonie. Il sait se garder de la froideur et de l'immobilité; il établit entre tous les épisodes de l'invention un enchaînement rigoureux et facile à saisir; il adoucit les ondulations du terrain; il éteint les couleurs trop vives, et par une série de transitions invisibles, il fait de toute une campagne l'expression obéissante d'une seule pensée; il élève l'harmonie jusqu'au panthéisme.

Maintenant, après avoir défini le bien et le beau, nous pouvons nous demander quelles sont les relations de la loi morale et de la loi poétique.

Aux divisions de la beauté que je viens d'indiquer, se rattachent des divisions pareilles dans l'invention. Ainsi de nos jours nous voyons en présence deux poésies profondément diverses, l'une qui s'adresse aux yeux, l'autre à l'ame. Or, déterminer la moralité de l'invention, c'est tout simplement apercevoir et démontrer laquelle

de ces deux poésies viole ou respecte la loi morale. Non pas que j'attache à cette violation une valeur exagérée; je ne crois pas à la mission dogmatique de la fantaisie. Là où commence l'enseignement, l'imagination n'a rien à faire, et réciproquement. Un poème conforme à tous les préceptes d'Épictète peut être d'ailleurs très pitoyable, et il peut arriver au génie le plus riche et le plus heureux d'insulter effrontément les plus saintes vertus.

Si je poursuis attentivement la comparaison de la morale et de la poésie, ce n'est pas dans l'espérance d'arriver à des conclusions absolues, ni surtout à des principes exclusifs. C'est la vérité que je cherche, mais la vérité, quelle qu'elle soit.

Quelle est donc la valeur de l'invention fondée sur la beauté objective?

Dans la poésie lyrique, on sait vulgairement les résultats de cette méthode. Des talens du premier ordre ont pris soin de résoudre la question et d'épuiser l'évidence. Décrire depuis la première jusqu'à la dernière strophe; après le paysage, le costume; après le costume, le signalement de la figure, le procès-verbal complet du personnage qui parle ou qui écoute; c'est un procédé populaire aujourd'hui jusqu'à la trivialité. Choisir dans les âges de la langue l'époque la plus féconde en images, négliger la syntaxe pour tisser plus librement la trame de ses métaphores, honnir la précision austère du XVIIe siècle, la clarté lumineuse du siècle suivant, remonter par un caprice bien explicable aux ambages indéfinis, à la phrase flottante du XVIe, et, comme complément de cette résolution, mutiler à l'occasion la pensée la plus utile pour satisfaire aux exigences du rhythme et de la rime, c'est là ce qui s'appelle maintenant assouplir l'idiome lyrique, retremper l'arme émoussée du poète, planter l'ode sur le sol prosaïque de notre civilisation, la sonder à nos mœurs par des racines profondes.

Dans le roman, la beauté objective n'a pas en apparence un rôle si éclatant. La prédilection la plus décidée pour le monde extérieur ne suffit pas à défrayer un récit; il faut des acteurs et une fable. Or, les acteurs et la fable ne se passent pas volontiers de l'analyse des sentimens, c'est-à-dire de la partie la plus haute de la beauté. Pourtant, ce prodige, qui semblait impossible, il y a quelques années, s'est réalisé sous nos yeux. Nous avons eu un récit

tout entier avec des acteurs nombreux, des incidens multipliés, où l'analyse humaine est toujours ou presque toujours absente. Sous l'étreinte d'une volonté toute puissante, la langue a laissé jaillir de son sein des accens qu'on ne lui connaissait pas. Un temple sans dieu, des prêtres sans foi, des armures sans guerriers, qui nous eût dit que tout cela nourrirait la curiosité pendant deux jours? qui nous eût dit que toutes ces créations sans ame parodieraient devant nous la vie qui leur était refusée; qu'elles engageraient ensemble un simulacre d'action, et que nos yeux éblouis imposeraient silence à notre pensée; que nous prendions plaisir au spectacle comme des enfans à la lecture des contes de fées; et qu'après une semaine d'étonnement, le plus grand nombre ne se plaindrait pas de la déception, et croirait naïvement à *l'humanité* de cette pourpre sans cœur?

Eh bien! ce qui semblait impossible a été et continue d'être. Ce réalisme épique compte déjà une multitude de disciples empressés. Il ne s'agit plus, pour cette école obéissante, de connaître la politique des rois, les passions qui les entraînaient aux périlleuses aventures; il faut savoir, avant tout, quel écusson était placé à la porte du château, quelle devise inscrite sur l'étendard, quelles couleurs portées par l'amoureux baron. C'est là tout ce que le roman demande à l'histoire; quant à l'enchaînement des épisodes, c'est chose futile et hors de propos. La succession singulière, inattendue, de scènes indépendantes, va beaucoup mieux à l'ostentation puérile de cette fastueuse épopée. L'intérêt, l'intérêt soutenu est chose trop difficile; l'amusement, à la bonne heure! et la foule accepte sans murmure un récit de mille pages, splendide comme une fête, mais comme elle aussi sans lendemain et sans souvenir.

Au théâtre, on le comprend sans peine, la beauté objective a presque la partie gagnée d'avance; le machiniste et le costumier font la moitié des frais. Face à face avec un auditoire dont il connaît les instincts, le poète résolu à la poésie pittoresque ne perd pas son temps à poser les caractères, à nouer savamment les fils de l'action. Non; il procède par une voie plus facile. Il prend dans le passé le premier nom venu. Il ne délibère pas long-temps avant de se décider, car il n'attache pas aux évènemens mémorables d'un

siècle une valeur obstinée. Il prêtera, s'il le faut, l'effronterie du libertinage à une femme jusque-là renommée par la ferveur maladive et cruelle de sa dévotion. D'un politique rusé, trafiquant du mensonge, et jouant les trônes de l'Europe avec une impassible habileté, il fera volontiers un coureur d'aventures, un débaucheur de filles. D'une courtisane souillée des plus hideuses caresses, prostituée à tous les carrefours, il voudra tirer une virginité renaissante, une pudeur énergique et sublime. Avec un valet de cour, condamné au rire et aux grelots, blasé sur la honte, usé sous le mépris, il essaiera de ressusciter la paternité vengeresse de Virginius. Rien ne lui coûtera pour accomplir son caprice. Il prendra Messaline pour amener sur sa bouche la plus divine et la plus pure des passions, la passion maternelle. Ces noms, qui pour lui n'ont aucun sens, lui serviront seulement à dater le costume de ses acteurs, et les pierres ou les boiseries de ses décorations.

Ainsi approvisionnée de visières et de cottes de mailles, de perles et de velours, d'ogives et de pleins-cintres, il est bien avant dans sa besogne. Comme il se propose le spectacle, et non pas la pensée, il serait bien fou, vraiment, de s'épuiser en méditations pour atteindre le naturel dans le dialogue, et la vraisemblance dans la mise en scène. Quand un acteur le gêne, il lui ordonne de sortir, sans expliquer où il l'envoie. Sur un signe de sa main, quand il a besoin d'un morceau d'ensemble, la coulisse vomit une meute de courtisans dorés ou de conspirateurs furieux. Ne l'interrogez pas sur les desseins de ses personnages, sur les ressorts qui les agitent ou les illusions qui les conduisent. Il ne s'inquiète guère de ces puérilités. Pourvu qu'il ait à sa disposition une reine, un ruffian et un bourreau, il fait passer un drame sur ces trois têtes, comme un géomètre un cercle par trois points. — Il n'y a dans ce drame ni rire, ni larmes, ni émotion, ni attendrissement; c'est un spectacle pour la multitude, et la multitude applaudit.

Heureusement la beauté idéale est aussi représentée parmi nous par des artistes glorieux. Nous avons d'admirables élégies, qui n'empruntent pas au monde extérieur une étincelle de leur éclat. Candide, majestueuse et chaste, l'ame qui rayonne et resplendit dans ces poétiques invocations, ne doit qu'à l'étude savante de la conscience les magnifiques trésors de sa pensée. Lorsqu'elle parle,

c'est toujours pour nous révéler une douleur ignorée qui s'apaise en se confessant, une espérance ébranlée qui se raffermit dans son aveu, ou parfois un doute impie qui débute par le blasphème, et retourne à Dieu par le repentir. On s'est demandé sérieusement si l'élégie ainsi comprise n'est pas aujourd'hui la seule poésie possible; sans nul doute, c'est la seule qui sympathise directement avec nos ennuis désenchantés, la seule qui se passe d'artifice, et qui défie hardiment la raillerie sceptique et dédaigneuse; mais le trône de l'imagination ne lui appartient pas tout entier. Qu'elle soit pour les cœurs souffrans une consolation fidèle, qu'elle accueille avec une hospitalité constante les passions égarées, qu'elle étanche avec une discrétion divine les plaies élargies par l'abandon, tout cela est vrai, mais ce n'est pas la douleur qui donne les couronnes.

Le roman consacré à l'analyse des passions humaines touche aujourd'hui les cimes les plus hautes de la philosophie et de la poésie. Il a mis dans cette étude patiente tant de finesse et d'impartialité, il a dévoilé avec tant de courage les maladies qui nous dévorent comme le renard dévorait le Spartiate, et que chacun de nous met sa gloire à cacher; il a démasqué tant d'égoïsmes hautains et d'impuissances blasphématrices, que personne, à coup sûr, ne peut contester sa pénétration et sa clairvoyance. Obligé de suivre à la trace les sentimens les plus fugitifs et les plus délicats, il a dû recourir à toutes les ressources de la langue. Il aborde naturellement, comme siennes, les questions les plus difficiles. Il embrasse d'un même regard les révoltes de la famille et les ambitions hypocrites. Il participe à la fois des conversations du Portique et des enseignemens de la chaire chrétienne. Il se plie à tous les tons, sans contrainte et sans gaucherie. Depuis les familiarités du style épistolaire jusqu'à la grandeur solennelle de l'épopée, depuis les mystiques épanchemens qui se glorifient dans la franchise jusqu'à la sévérité didactique de la prédication, il ne s'interdit aucune des formes de la pensée. C'est un retour naturel vers la toute-science des philosophes antiques. Le roman, dans ses métamorphoses multipliées, trouve moyen d'être tour à tour lyrique, élégiaque, dramatique, descriptif, et de fondre dans une harmonieuse unité toutes ces nuances si diverses. Il ne lui est pas permis, comme au roman pittoresque, de méconnaître l'enchaînement et la génération des actions humaines. Sur le terrain où il s'est placé, toutes

les fautes sont comptées; tout se prend au sérieux, et les enfantillages ne se pardonnent pas. C'est une lutte haletante avec la vérité; aussi rien de fortuit ni de capricieux dans l'entrelacement des épisodes. Une logique sévère préside aux mouvemens de tous les personnages. La passion qui les entraîne n'est jamais obscure, l'espérance qui les anime jamais douteuse. Nous savons ce qu'ils veulent et ce qu'ils tentent.

Populaire sans trivialité, le roman idéal, humain, analytique, pourra douer de vie et ciseler en poèmes les plus hautes questions de la réforme sociale. Sans se faire dogmatique, sans échanger l'invention contre l'enseignement, il pourra jeter le trouble dans les consciences coupables, et relever le courage fléchissant des ames humiliées.

Le théâtre seul est aujourd'hui déshérité de la beauté idéale. Depuis les grands noms du XVIIe siècle, si étrangement méconnus de nos jours, la scène a répudié, comme fastidieuse et monotone, la peinture des passions humaines; elle redoute le spiritualisme comme les moissonneurs la sécheresse, et pourtant c'est au spiritualisme qu'il appartient de régénérer la scène.

Le jour où la beauté idéale remontera sur le théâtre, bien des gloires aujourd'hui splendides seront ternies sans retour : poètes et acteurs auront à faire un nouvel apprentissage. La composition des caractères ne se bornera plus à quelques mots vrais, à quelques mouvemens de pantomime; il faudra, dans le langage et dans la représentation, une continuité vigilante, qui ne se démente pas un seul instant. Non pas que je prêche la rénovation de la tragédie antique où se plaisait la cour de Versailles; ces tentatives érudites viennent rarement à bonne fin. L'archaïsme est un délassement académique, et rien de plus. Je ne conseille donc à personne de remettre en scène les malheurs d'Agamemnon. S'il y a dans les traditions grecques quelques filons encore vierges de poésie dramatique, il faudra couler ce métal précieux dans un moule nouveau; mais, quelle que soit l'époque de l'histoire humaine choisie par le dramatiste, il n'atteindra désormais une renommée durable qu'à la condition de mettre la pensée au-dessus du spectacle, de frapper l'ame avant les yeux.

Sans la beauté idéale la réforme dramatique sera toujours provisoire; les noms salués par les applaudissemens de la multitude

s'oublieront aussi vite que le dessin d'un ruban ou la coupe d'une robe. Aucune gerbe ne mûrira sur le sol de la popularité; le vent dispersera la semence à peine épanouie; le sillon infidèle ne tiendra aucune de ses promesses; ni soleil ni rosée ne viendront en aide à cette stérilité obstinée. La charrue sera brisée avant que le laboureur aperçoive la moisson.

Or, après cette minutieuse comparaison de la loi morale et de la loi poétique dans leurs développemens respectifs, voici les conclusions auxquelles nous arrivons naturellement. Ces conclusions sont de telle nature, qu'elles résument, sans les transformer, les pensées émises dans le cours de la discussion. Si nous avons réussi à entourer chacune de nos propositions d'une lumineuse évidence, si la clarté de nos paroles n'a jamais été au-dessous de nos convictions, on a dû prévoir dès long-temps de quel côté pencherait la balance.

1° Puisque la loi morale prescrit le développement simultané des affections, de l'intelligence et de la volonté, il implique d'estimer conforme à cette loi l'invention qui circonscrit le rôle de la fantaisie dans le domaine du monde extérieur. Car les facultés humaines régies par la loi morale n'ont rien ou presque rien à faire dans ce domaine; ou, si elles s'y déploient, ce n'est le plus souvent que pour s'énerver et se flétrir.

2° L'imagination, lorsqu'elle se propose la peinture des sentimens humains dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus mystérieux, cotoie fatalement toutes les facultés régies par la loi morale, et tous les devoirs attachés à ces facultés.

3° Plus les applications de la loi poétique sont élevées, plus elles se rapprochent de la loi morale; mais cette contiguité du bien et du beau n'exclut en aucune façon la mutuelle indépendance de la morale et de la poésie.

C'est pourquoi, dans l'ordre de beauté, je place les *Méditations* et les *Harmonies* avant les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*; *René*, *Werther*, *Lara*, *Lélia* et *Jacques* avant *Notre-Dame de Paris*; et enfin *Phèdre* et les *Femmes savantes* avant les plus sérieux et les moins *splendides* des drames de M. Hugo : *Hernani* et *Marion Delorme*.

GUSTAVE PLANCHE.

MÉLANGES

D'HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX PARASITES.

Le Coucou d'Europe et la Passerine des États-Unis.

Les mœurs singulières du coucou ont, depuis un temps immémorial, attiré l'attention des savans comme celle du vulgaire; elles ont été dans les temps modernes l'objet d'observations nombreuses, faites par des hommes doués d'une très grande sagacité et d'une persévérance à toute épreuve. On pouvait croire que l'histoire de l'oiseau était complètement tracée, lorsqu'une lettre adressée à l'Académie des sciences, par M. Prévost, chef des travaux de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, est venue prouver que la matière n'était rien moins qu'épuisée.

Avant de parler des nouvelles observations de M. Prévost, je crois devoir rappeler les recherches de quelques-uns de ses prédécesseurs, et même les notions qu'on trouve à ce sujet dans les na-

turalistes anciens. On verra que plusieurs des contes qui avaient cours au temps d'Aristote, se sont perpétués jusqu'au nôtre. Une histoire, au bout de vingt jours, est quelquefois devenue complètement méconnaissable; un conte, un souvenir traverse sans altération un espace de vingt siècles.

Au temps d'Aristote, le peuple croyait, comme il le croit encore aujourd'hui dans quelques parties de l'Europe, que le coucou, chaque année, se métamorphose en une espèce d'épervier; cette opinion bizarre se fondait sur une ressemblance de port et de plumage entre les deux oiseaux, et sur ce que l'un d'eux disparaissait à l'époque où l'autre commençait à se faire voir. Ces raisons ne semblaient rien moins que concluantes au grand naturaliste. Le port du coucou, disait-il, diffère beaucoup de celui de l'épervier et serait plutôt comparable à celui de la tourterelle. Il y a bien quelque ressemblance dans la couleur du plumage; mais la disposition des taches est différente; d'ailleurs le coucou n'a ni la tête, ni le bec, ni les ongles de l'oiseau de proie. S'ils paraissent se remplacer mutuellement, c'est que tous les deux sont des oiseaux de passage, qui choisissent une époque différente pour visiter notre pays; d'ailleurs ils s'y rencontrent quelquefois en même temps, et, dans ce cas, on a vu des coucous dévorés par les éperviers. Quand il n'y aurait pas d'autres raisons, celle-là seule suffirait pour montrer qu'il n'existe entre eux aucune parenté, puisqu'aucun oiseau ne fait sa proie d'un autre oiseau de la même espèce.

Personne, poursuit Aristote, n'a vu de nichée de coucou, car cet oiseau ne prépare point de berceau pour sa progéniture, mais il va chercher le nid de quelque oiseau plus petit, mange une partie des œufs qui s'y trouvent et dépose le sien en place; quelquefois, mais très rarement, il en met deux. Cependant les propriétaires du nid couvent l'œuf substitué, et quand le jeune coucou est éclos, ils prennent soin de le nourrir; on dit même qu'à mesure que cet étranger grandit, ils rejettent, pour lui faire place, leurs propres petits qui périssent ainsi misérablement. Certaines gens vont plus loin, et assurent que la mère devient si fière de ce gros nourrisson, qu'elle prend de l'aversion pour tous les autres, et les tue pour lui en faire un repas. D'autres soutiennent que c'est

la femelle du coucou qui vient faire elle-même cette exécution, et qui dévore les jeunes oiseaux. Au reste, il y a des versions très différentes sur ce sujet, car l'on prétend aussi que le jeune coucou est lui-même le meurtrier de ses frères adoptifs, soit qu'il les étrangle quand il est assez fort, ce qui est l'opinion de plusieurs personnes, soit qu'il les fasse seulement mourir de faim, en accaparant toute la nourriture qui arrive au nid. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le coucou beaucoup de prévoyance, puisque, se sentant incapable de protéger convenablement ses petits, il trouve moyen de les faire garder à d'autres. Il n'a pas en effet assez de courage pour les défendre lui-même, et il fuit devant des oiseaux d'une taille bien inférieure à la sienne.

Ce n'est pas à une seule espèce d'oiseaux que le coucou confie le soin de sa progéniture; on le voit choisir tantôt le verdier, qui fait son nid sur les plus grands arbres, et tantôt l'alouette, qui le construit à terre; quelquefois c'est à la fauvette qu'il s'adresse, mais le nid du ramier est celui qu'il paraît préférer pour y déposer son œuf.

Quand approche l'époque où le coucou disparaît, c'est-à-dire vers le lever de la canicule, il change de couleur et fait entendre plus rarement sa voix.

Voilà en somme ce que dit Aristote des habitudes du coucou, et ce que Pline a copié à sa manière, c'est-à-dire en répétant à peu près les mêmes phrases, et les ajustant de manière à ce qu'elles fassent un sens tout différent; établissant par exemple, dès le début, que le coucou est un épervier métamorphosé, puis reproduisant sur-le-champ les faits qui ont servi au naturaliste grec à prouver que ce sont deux oiseaux différens. Afin qu'on voie jusqu'à quel point l'écrivain romain sait défigurer un texte, je donnerai ici le passage principal dans lequel il parle du coucou; mais je ferai remarquer auparavant qu'il n'a pas su de quel oiseau Aristote a voulu parler; il s'est contenté d'écrire en lettres latines le nom grec κόκκοξ, et sans se douter qu'il y eût rien de commun entre le *cuculus* d'Italie et le *coccyx* de Grèce.

« Le *coccyx*, dit-il, paraît n'être autre chose qu'un épervier qui a changé de figure; en effet, quand on a vu les premiers, les autres disparaissent au bout de peu de jours. Le coccyx lui-même

ne se montre que pendant une petite partie de l'été, après quoi on ne le voit plus. Il est le seul des éperviers qui n'ait pas les ongles crochus et qui n'ait pas la forme de la tête propre à cette famille; il n'en a guère que la couleur, et pour le reste, il est plutôt comparable à la colombe. Il devient aussi quelquefois la proie de l'épervier, quand il leur arrive de se recontrer, et c'est de tous les oiseaux le seul qui serve de pâture à sa propre espèce. Le coccyx se montre au printemps et disparaît au lever de la canicule. Il pond toujours dans un nid étranger, principalement dans le nid des ramiers. Il n'a le plus souvent qu'un œuf, rarement deux, et c'est encore une particularité qui le distingue entre tous. Le motif qu'il a pour placer ainsi ses petits en maison étrangère, c'est qu'il connaît la haine que lui portent tous les autres oiseaux, qui tous et jusqu'aux plus petits lui font la guerre. Voyant donc que sa race courrait grand risque de s'éteindre, s'il n'avait recours à la ruse, à défaut du courage dont il est dépourvu, il ne construit point de nid. La femelle, dans le nid de laquelle il va déposer son œuf, nourrit le petit lorsqu'il est éclos. Ce petit, naturellement avide, enlève la nourriture à ses compagnons; il engraisse et charme ainsi les yeux de sa nourrice. Celle-ci se complaît et s'admire dans son ouvrage; ses enfans bientôt ne lui paraissent que de chétifs avortons; elle les méconnaît et les laisse égorger par l'étranger, qui finit par la tuer elle-même quand il se sent en état de voler. A cette époque, il a la chair plus délicate qu'aucun autre oiseau. »

On ne trouve dans Pline aucun autre passage relatif au *coccyx*; quant au *cuculus*, il en est question dans plusieurs endroits : d'abord à l'occasion de la vendange, et parce qu'en ces temps-là les vignerons poursuivaient du triste chant de cet oiseau ceux qui tardaient trop à tailler leur vigne, comme pour leur prédire que le printemps qui est l'époque de l'apparition du coucou les surprendrait encore la serpe à la main. La seconde fois, c'est à propos de remèdes. Un coucou enveloppé dans une peau de lièvre et attaché sur le front, est, suivant notre auteur, un moyen merveilleux pour provoquer le sommeil.

J'allais oublier un troisième passage qui vaut cependant bien la peine d'être cité. « Lorsqu'un homme, dit Pline, entend pour la première fois le chant du coucou, s'il marque sur le sol, au moyen

d'une raie, l'espace recouvert par son pied droit, la terre prise dans l'intérieur de ce contour aura la vertu singulière d'écarter les puces de tous les lieux où on la parsemera. »

Il est juste cependant de faire remarquer que Pline, tout ami qu'il est du merveilleux, ne semble pas croire à l'efficacité de ces deux moyens, et qu'il ne les rapporte qu'à l'occasion des pratiques superstitieuses répandues de son temps parmi les personnes adonnées à l'étude des sciences occultes. Au reste, même en écartant ces deux passages, il reste encore bien assez de fables dans son histoire du coucou. On ne trouve au contraire presque rien qui ne soit vrai dans celle que nous a laissée Elien, et il faut croire que cette fois l'auteur a été bien servi par le hasard, car d'ordinaire ce n'est pas par l'esprit de critique qu'il se distingue.

Elien est certainement de tous les naturalistes anciens, celui qui a le mieux parlé des mœurs du coucou. Ainsi Aristote s'était trompé en disant que la femelle cherche de préférence le nid des ramiers pour y déposer son œuf, car la nourriture qui convient aux pigeonnaux ne convient nullement au jeune coucou. Elien, au contraire, en désignant les oiseaux dont le nid reçoit l'œuf étranger, ne cite que des espèces qui, du moins dans le premier âge, ont un régime insectivore. Il remarque aussi, et très justement, que ce n'est point aux nids vides que le coucou s'adresse, mais à ceux qui ont déjà plusieurs œufs; seulement, ajoute notre auteur, s'il en trouve un trop grand nombre il en emporte un ou deux à la place de celui qu'il laisse, et pour faire cette substitution il guette le moment où les maîtres du logis sont absens l'un et l'autre.

« Le jeune coucou, poursuit Elien, sentant bien qu'il n'est qu'un intrus, s'empresse d'aller rejoindre ses vrais parens dès l'instant qu'il peut se confier à ses ailes; d'ailleurs, ajoute-t-il, à cette époque son plumage le faisant reconnaître pour étranger dans la maison, il y est battu de tous, et n'a rien de mieux à faire que d'en déloger au plus vite. » Ceci n'est pas exact; le jeune coucou continue d'être soigné par sa mère adoptive long-temps après qu'il est en état de voler, et le premier usage qu'il fait de ses ailes est pour aller à sa rencontre lorsqu'elle lui apporte la becquée.

Sur ce point, au reste, l'opinion d'Elien se rapproche de celle qu'on trouve exprimée dans le premier livre des Ixeutiques. « Le

coucou, dit Oppien, est le premier oiseau qui nous annonce le printemps. Il ne construit point lui-même son nid, mais il va chercher celui de quelque autre oiseau, et après avoir dévoré les œufs qui s'y trouvaient, il laisse les siens à leur place. Les œufs substitués sont couvés par l'étrangère qui ne reconnaît son erreur qu'après que les petits sont éclos. Indignée de la fraude, elle abandonne son nid et va en construire un autre. La vraie mère alors revient et pourvoit aux besoins de sa jeune famille. »

Oppien ne dit point quels motifs portent la femelle du coucou à confier à une autre mère le soin de couver ses œufs; Elien pense que c'est parce qu'étant d'un tempérament très froid, elle sent qu'elle ne pourrait leur communiquer la chaleur dont ils ont besoin pour éclore. De notre temps, on a émis une opinion diamétralement opposée, et qui pour cela n'en est pas plus juste. Les coucous, à en croire Levaillant, sont des oiseaux très ardens en amour, et qui pendant toute la saison de la ponte, sont dans une sorte de fièvre continuelle. S'ils voulaient couver eux-mêmes leurs œufs, ils les cuiraient, pour ainsi dire, et c'est pour parer à ce danger que la nature leur a donné l'instinct d'aller pondre dans un nid étranger.

Toutes les fois qu'un animal présente, soit dans ses mœurs, soit dans ses formes, quelque chose d'un peu étrange, il devient bientôt l'objet d'une foule de fables ridicules. Le coucou nous en offre un exemple, puisque son histoire s'est successivement enrichie de plusieurs circonstances merveilleuses, dont quelques-unes même n'ont aucun rapport avec celle qui avait d'abord appelé l'attention.

On avait remarqué, par exemple, que cet oiseau, dont le vol est ordinairement très élevé, et qui ne se perche guère que sur les plus grands arbres, a de tout autres allures pendant les premiers jours qui suivent son apparition. Alors, en effet, il se tient dans les broussailles, où on le voit sautillant de branche en branche, et quelquefois même descendant jusqu'à terre. On supposa assez naturellement qu'il se ressentait encore des fatigues du voyage; aujourd'hui on croit que s'il se tient ainsi près du sol, c'est qu'à cette époque de l'année il ne pourrait trouver ailleurs les insectes dont il se nourrit. La première explication, au reste, si elle n'était pas vraie, était du moins très plausible. On admit assez volontiers

que ce qui empêchait l'oiseau de s'élever, c'était le manque de forces; mais quelques personnes soupçonnèrent que cet épuisement était le résultat d'une mue qu'il avait subie avant de partir pour nos climats. Cette hypothèse, cependant, offrait une grande difficulté, car l'on ne concevait pas comment un oiseau déjà épuisé pouvait entreprendre un long voyage. Quelqu'un la résolut d'une manière tout-à-fait inattendue, en disant que le coucou faisait le trajet sur les épaules du milan, qui avait la complaisance de lui servir de monture. Je ne sais qui a imaginé le premier ce beau conte, mais le plus ancien auteur qui en parle est Isidore de Séville. C'est aussi à ce bon évêque que nous devons l'histoire des cigales qui naissent des crachats du coucou.

C'est une chose assez rare que de voir cracher un oiseau, et plus rare encore de voir naître des insectes de sa salive; mais cela arrive par une permission toute spéciale de la Providence qui veut que l'ingratitude du coucou ne reste pas impunie. Il a étranglé sa mère nourricière, il sera poignardé à son tour par les êtres qui lui doivent l'existence : *a filiis expecta ea quæ patri feceris.* En effet, les cigales dont nous venons de parler ne sont pas plus tôt en état de se mouvoir, qu'elles s'attachent sous l'aile de l'oiseau, le percent de leur aiguillon, et le font mourir par leurs piqûres répétées.

Quelque ridicules que paraissent ces contes, il ne faut pas croire qu'on les ait inventés à plaisir; chacun d'eux, au contraire, repose probablement sur quelque fait mal observé. Ainsi le coucou ressemble à l'épervier par le vol, par la longue queue, par la couleur générale du plumage, par celle des yeux et des pieds, par l'espèce de manchette qui retombe de la jambe sur le tarse. On aura vu un épervier accroché sur le dos d'un milan, animal qui, comme on le sait, est fort lâche et se laisse battre par des oiseaux d'une taille bien inférieure à la sienne, on aura cru que c'était un coucou qui courait la poste.

Quant au conte des cigales, il paraît reposer sur une double erreur.

On aura pu voir quelquefois, sur des buissons autour desquels le coucou avait voltigé, une substance blanche mousseuse qu'on connaît sous les noms de *crachat de grenouille, écume printanière*, etc. On aura cru que c'était l'oiseau qui l'avait laissée. Au centre de cette

écume, si on l'examine de près, on trouve une larve d'abord très petite, mais qui, grossissant peu à peu, se transforme en un insecte de la famille des cigales, la *cercopte écumeuse*. Voilà donc les cigales engendrées de la salive de l'oiseau; maintenant il n'y a nulle difficulté à comprendre comment on aura pris pour des cigales certains insectes ailés, autrefois connus sous le nom de mouches-araignées, insectes qui s'attachent en effet à l'aisselle des oiseaux, et les piquent cruellement.

Isidore de Séville admet, comme on l'a vu, que le coucou émigre chaque année à l'approche de l'automne, et revient au printemps dans nos pays porté sur le dos du milan; un autre auteur dont on ne connaît ni le nom, ni l'époque précise, explique différemment la disparition de l'oiseau pendant l'hiver, et suppose qu'il se cache dans des trous creusés en terre ou dans l'intérieur des vieux troncs d'arbres. « On l'y trouve quelquefois, dit-il, tout souffreteux, dépouillé de ses plumes et ressemblant plus alors à un crapaud qu'à un oiseau. » Cette opinion se fondait encore sur des observations vraies; seulement on avait généralisé mal à propos un fait purement exceptionnel.

En admettant l'hibernation du coucou, il fallait supposer, ou bien que l'oiseau passait l'hiver engourdi dans sa retraite, comme les marmottes et les loirs, ou qu'il y vivait, comme les castors, des provisions amassées durant l'été. L'auteur du livre *de la Nature des choses* se décida pour la dernière opinion. Albert-le-Grand, au contraire, se fondant sur le témoignage de plusieurs personnes qui avaient déterré de ces coucous sans plumes, et n'avaient rencontré dans leur gîte nulle apparence de provision, s'inclina plutôt pour la première. Albert, dans un chapitre très curieux où il traite en général des soins que prennent les oiseaux de leur progéniture, suppose que la femelle du coucou conserve pour son petit, même pendant qu'il est sous la tutelle étrangère, une active sollicitude; suivant lui, elle visite souvent le nid, voit si la nourriture qu'on lui apporte est suffisante, et à mesure qu'il a besoin d'une plus grande quantité d'alimens, elle trouve moyen de les lui assurer en faisant disparaître successivement les compagnons qui partageaient avec lui la pitance. Nifo, médecin italien qui écrivait vers la fin du xve et au commencement du xvie siècle, croit

que c'est le jeune coucou qui fait périr ses compagnons, non par malice et en les étranglant, comme l'avaient dit les anciens, mais en les étouffant de son poids, ou en les faisant tomber du nid dont il occupe bientôt à lui seul toute la capacité.

Albert savait bien que le jeune coucou a besoin, pour sa nourriture, de vermisseaux et non de graines, et par conséquent qu'il serait très mal hébergé dans le nid des ramiers. Il n'ose cependant dire que Pline et Aristote se sont trompés, et il aime mieux supposer qu'il existe une autre espèce de coucou, plus grande que l'espèce commune, et dont le genre de vie se rapproche davantage de celui des pigeons.

Plusieurs des écrivains encyclopédistes qui appartiennent à cette époque remarquable, Granvill, Arnauld de Villeneuve et autres, parlèrent aussi du coucou, car dans leurs livres rien ne devait être omis; mais, sur ce sujet comme sur presque tout ce qui concerne l'histoire naturelle, ils ne donnèrent que le résultat de leurs lectures, et, j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé, dans tout ce qu'ils disent de l'oiseau, un seul fait, un seul conte même, qui ne fût déjà consigné ailleurs.

Dans tous les ouvrages des naturalistes anciens, et dans ceux de leurs premiers imitateurs, on ne trouve, à proprement parler, aucune description ; aussi est-on quelquefois fort embarrassé pour savoir à quelle espèce doivent s'appliquer les renseignemens qu'ils nous ont laissés. Aristote avait désigné le coucou d'une manière assez reconnaissable, mais cependant il avait négligé d'indiquer une particularité de structure qui distingue cet oiseau de la plupart de ceux avec lesquels on pourrait le confondre, je veux parler de la disposition des doigts dont deux seulement sont dirigés en avant, et les deux autres en arrière. Il faut croire qu'il ignorait le fait, puisque d'une part lorsqu'il énumère les oiseaux chez lesquels s'observe cette conformation, il ne nomme point le coucou, et que de l'autre, il compare ses pieds à ceux de la colombe. Belon, au contraire, quoique séparant dans son livre le coucou des grimpeurs, a eu soin de faire remarquer la direction des doigts qui se trouve aussi convenablement exprimée dans sa figure. « Le coqu, dit-il, a les jambes pattues, c'est à savoir qu'il y a des plumes attachées par le dehors, qui lui couvrent les jambes jusque dessus les pieds

qui sont de telle nature qu'il a deux doigts derrière et deux devant et desquels ceux de la partie du dehors sont les plus grands, comme ès pics-verds. » Belon parle des mœurs de l'oiseau d'une manière assez incomplète sans doute, mais telle cependant que si les observations postérieures permettent d'ajouter beaucoup à ce qu'il a écrit, elles n'obligent pas à en retrancher une seule ligne.

« Nature, dit-il, a montré à l'endroit de cet oyseau qu'elle est soigneuse de son ouvrage : car comme le coqu ne pond qu'un œuf, et lequel il pouvait bien mettre au nid d'un serin, tarin, pinson, ou autre animal qui abesche ses petits de grain, toutefois elle a voulu luy chercher le nid d'un oyseau décent à sa nourriture, luy enseignant qu'il faylloit qu'il le mist en celui d'un oyseau qui nourrist ses petits de verms, et principalement d'une fauvette, qui était anciennement nommée *curruca*. Il a esté aussi veu pondre au nid d'une alouëtte contre terre, et au nid d'un coulomb ramier, et au nid d'un verdier. Si nature eust permis que le coqu eust mis son œuf dedens le nid d'un plus petit oyseau que lui, elle eust esté injuste si elle eust fait qu'il eust pondu plusieurs œufs : car luy qui est de grosse corpulence estant repu par un si petit oyseau comme est la fauvette, fust mort de faim si le père et la mère n'eussent fourni à la mangeaille ; mais comme le père et la mère pouvoient bien fournir à une quantité de petits, ainsi pourront-ils bien satisfaire à la nourriture d'un seul ou deux coqus, encore qu'ils mangent par jour autant de viande qu'eussent peu faire leurs six petits oysillons. »

Belon parle de la transformation de l'épervier en coucou, fable déjà réfutée du temps d'Aristote, et à laquelle il était lui-même bien loin d'ajouter foi ; il ne la rappelle probablement que pour avoir l'occasion de citer un vieux dicton à double entente qu'on me permettra de ne pas reproduire ici. Aldrovande n'a pas aperçu l'équivoque, et, s'en tenant au sens le plus décent, il a été conduit à supposer qu'en France on croyait généralement à la métamorphose du coucou.

Aldrovande et Gesner ont parlé beaucoup plus longuement que Belon des habitudes du coucou, et ont entassé à ce sujet une foule de citations qui n'apprennent rien autre chose, si ce n'est que cet

oiseau était quelquefois confondu avec l'engoulevent; nous verrons que la même erreur a été commise plus d'une fois et jusque dans ce siècle.

Aristote et Elien, ainsi que je l'ai dit, expliquaient différemment l'habitude qu'a la femelle du coucou d'aller pondre dans un nid étranger, supposant, l'un, qu'elle ne se sentait pas le courage nécessaire pour défendre sa famille, l'autre, qu'elle savait son tempérament trop froid pour couver et faire éclore un œuf. Ces deux opinions partagèrent les naturalistes jusque dans le XVIIIe siècle; Hérissant alors en proposa une troisième qui était fondée sur l'organisation de l'animal. Cet anatomiste remarqua que chez le coucou l'estomac est placé autrement que chez la plupart des autres oiseaux, et qu'au lieu d'être protégé par le sternum, il est recouvert seulement par les muscles du bas-ventre. Suivant lui, une pareille disposition ne permettait pas à la femelle de couver, puisque dans cet acte l'estomac eût été comprimé de manière à troubler la digestion. On pouvait objecter à cela que le jeune coucou, tant qu'il reste dans le nid, a l'estomac comprimé justement de la même manière que l'aurait sa mère dans l'incubation, et que cela ne paraît diminuer en rien son appétit, qui est au contraire des plus voraces. On pouvait enfin faire remarquer que la même disposition organique se retrouve chez certains oiseaux, qui cependant couvent leurs œufs et élèvent leurs petits.

Au reste, quelle que fût l'opinion qu'on adoptât relativement aux causes qui portent la femelle du coucou à aller pondre dans un nid étranger; qu'on regardât cette anomalie comme dépendante de l'organisation du tempérament, ou du caractère, une même question se présentait toujours à résoudre : la mère, après avoir placé sa progéniture sous une tutelle étrangère, continue-t-elle à y prendre intérêt? Ce fut pour résoudre cette question que Lothinger fit des observations et des expériences nombreuses, mais dont le résultat ne semble pas bien concluant. Lothinger crut aussi remarquer que les oiseaux qui ne font nulle difficulté d'adopter l'œuf du coucou, quoiqu'il soit souvent très différent des leurs, abandonnent au contraire leur nid lorsqu'on y dépose des œufs provenant de toute autre espèce. Il paraît que les expériences qui l'avaient conduit à cette conclusion n'étaient pas faites avec les

précautions convenables, puisque celles que rapporte Montbeillard donnent un résultat.

Lothinger soutenait encore que le coucou femelle enlève les œufs qui se trouvent dans le nid où elle dépose le sien. D'autres observations, faites en Angleterre par le célèbre Jenner, semblèrent prouver que c'était le jeune coucou lui-même qui se chargeait du soin de vider le nid. Il reconnut cependant que, dans certains cas, c'est la couveuse qui, lorsque son nid est trop plein, fait tomber quelques-uns des œufs en cherchant à les arranger; l'accident porte presque toujours sur les siens, mais cela tient seulement à ce que l'œuf étranger, étant le plus gros et le plus lourd, occupe naturellement le fond, et se trouve ainsi moins exposé à tomber.

Jenner a décrit, avec beaucoup de soin et de précision, les manœuvres qu'emploie le jeune coucou pour rester seul en possession du nid. « Peu d'heures après sa naissance, on le voit, dit l'observateur, s'agiter et chercher à se glisser sous le petit oiseau dont il partage le berceau. Il parvient enfin à le placer sur son dos où il le retient en élevant ses ailes; alors, se traînant à reculons jusqu'au bord du nid, il se repose un instant, puis, faisant un effort, il jette sa charge dehors; il reste, après cette opération, fort peu de temps sans tâter avec l'extrémité de ses ailes, comme s'il voulait se convaincre du succès de son entreprise.

« En grimpant sur les bords élevés du nid, le coucou laisse quelquefois tomber sa charge, mais il recommence bientôt son travail, et ne le discontinue que lorsqu'il est venu à bout de son entreprise. On est surpris de voir les efforts réitérés d'un coucou de deux ou trois jours, lorsqu'on voit à côté de lui un petit oiseau déjà trop lourd pour qu'il puisse le soulever; il est alors dans une agitation continuelle et ne cesse de travailler. Mais, quand il est âgé de douze jours environ, il perd le désir de jeter dehors ses compagnons, et s'il lui en reste, il ne les inquiète plus; il paraît bien moins gêné de la présence des œufs que de celle des petits, et on a vu souvent un coucou de neuf à dix jours ne pas toucher à un œuf qu'on plaçait près de lui, et chasser un petit oiseau qu'on y mettait en même temps.

« La configuration particulière du jeune coucou, différente de

celle des autres oiseaux, est très propre à lui faire exécuter cette opération. La partie supérieure de son corps, depuis la nuque jusqu'au croupion, est très large, et on aperçoit dans son milieu une dépression considérable qui semble faite pour recevoir les œufs ou les petits oiseaux que le coucou veut rejeter; vers le douzième jour, la cavité s'efface, et l'animal perd en même temps le désir de jeter les objets dont il est entouré. »

Ce que dit Jenner de la conformation particulière que présente le coucou dans les jours qui suivent sa naissance, n'offre rien de plus extraordinaire qu'une foule de dispositions qu'on observe chez d'autres animaux à une époque déterminée de leur développement, et qui disparaissent quand les besoins auxquels elles sont destinées à satisfaire, viennent à cesser; toutefois de pareils faits ne peuvent être admis qu'après une vérification qui doit être plus scrupuleuse à mesure qu'ils s'écartent plus du cas général, et celui-là demanderait peut-être un nouvel examen.

Une fois, Jenner trouva dans un même nid deux coucous et une fauvette qui étaient éclos dans la matinée; en quelques heures, les deux coucous commencèrent à se disputer la possession du nid, et leur dispute dura jusqu'au lendemain après midi. Ce fut alors seulement que le plus gros parvint à jeter l'autre hors du nid, ainsi que la fauvette et un œuf qui n'était point éclos. Jusque-là les combattans semblaient avoir alternativement l'avantage, et chacun portait successivement son antagoniste jusqu'au bord du nid, d'où il retombait au fond, accablé sous le poids de sa charge. Enfin, après beaucoup d'efforts, le plus robuste l'emporta, et il fut le seul qui fut nourri par les fauvettes.

Le colonel Montagu rapporte, dans l'introduction du Dictionnaire ornithologique, des faits dont il a été témoin, et qui confirment pour tous les points essentiels ce qu'avait avancé Jenner. « Un paysan, dit-il, me fit voir dans son jardin un nid de friquets qui contenait un jeune coucou, et m'apprit qu'il s'y trouvait déjà quatre œufs quand l'étrangère y vint mettre le sien. Un matin, en allant à sa journée, il vit que le petit coucou et deux de ces friquets étaient éclos pendant la nuit; le soir, quand il revint, il n'y avait plus dans le nid que le petit coucou, tout le reste avait disparu. Désirant depuis long-temps observer les manœuvres qu'em-

ploie le jeune oiseau pour se débarrasser de ses compagnons, j'emportai celui-là chez moi, et je mis près de lui une jeune hirondelle; il ne tarda pas à la faire déloger. Je la replaçai à ses côtés, il la fit sauter de nouveau, et je lui fis recommencer ce manége autant de fois que je le voulus. Il avait, lorsque je l'emportai, cinq à six jours au plus, et pendant cinq jours encore il continua à manifester cette disposition insociable. Pour arriver à son but, il se remuait, se retournait, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à se glisser sous l'hirondelle; alors, par un mouvement brusque du croupion, une espèce de ruade, il la faisait sauter du haut en bas; quelquefois il ne réussissait pas du premier coup, car l'hirondelle était plus âgée que lui et déjà assez active, mais il ne se rebutait pas pour un premier échec, et après s'être reposé quelque temps comme pour reprendre des forces, il renouvelait ses tentatives, et n'avait pas de repos qu'il n'en fût venu à ses fins. Au bout de cinq jours, ainsi que je l'ai déjà dit, cette disposition cessa, et il permit à la jeune hirondelle de rester près de lui dans le nid. »

M. Blackwall a fait sur le même sujet des observations qu'on peut lire dans les Mémoires de la Société des sciences de Manchester; comme elles ne diffèrent en rien d'important des précédentes, nous pouvons nous dispenser de les reproduire ici.

Jenner, Montagu, Blackwall, tout en constatant les dispositions insociables du jeune coucou, n'ont rien vu qui indiquât en lui ce naturel sanguinaire que lui prêtaient les anciens naturalistes. Montbeillard, au reste, avait déjà fait à ce sujet une épreuve assez concluante.

A *priori* il lui semblait très invraisemblable qu'un oiseau qui, à l'état adulte, se nourrit d'insectes, montrât, dans le jeune âge, des habitudes carnassières; cependant, comme on bâtit peu solidement lorsqu'on fonde seulement sur des probabilités, il voulut constater le fait par la voie de l'expérience.

« Le 27 juin, dit-il, je mis un jeune coucou de l'année, qui avait déjà neuf pouces de longueur totale, dans une cage ouverte, avec trois jeunes fauvettes qui n'avaient pas le quart de leurs plumes et ne mangeaient pas encore seules; le coucou, loin de les dévorer ou de les menacer, semblait vouloir reconnaître les obligations qu'il avait à l'espèce; il souffrait avec complaisance que ces

petits oiseaux, qui ne paraissaient point du tout avoir peur de lui, cherchassent un asile sous ses ailes, et s'y réchauffassent comme ils eussent fait sous les ailes de leur mère : tandis que dans le même temps une jeune chouette de l'année qui n'avait encore vécu que de la béquée qu'on lui donnait, apprit à manger seule en dévorant toute vivante une quatrième fauvette qui avait été attachée auprès d'elle. »

Ce qu'on peut conclure de tout ceci, c'est que le jeune coucou, comme beaucoup d'autres êtres à deux pieds et sans plumes, est d'un naturel assez doux tant qu'on ne le gêne point, mais veut avoir ses aises à tout prix. Qu'il n'y ait point de nid à occuper, et les jeunes fauvettes pourront rester près de lui sans être inquiétées; qu'il y ait une place à prendre, au contraire, et il ne se donnera point de repos qu'il n'ait écarté tous ceux qui y auraient des droits. Du reste, point de cris, point d'emportemens, point de sang répandu; un coup d'épaule donné à propos, et tout est fini. On ne peut reprocher au coucou d'avoir tué ses compagnons, il n'a pas donné un coup de bec; à la vérité ils sont morts, ils sont morts de faim et de froid; mais encore une fois ce n'est pas lui qui les a tués : c'est un personnage irréprochable.

Le coucou ne dévore pas ses petits compagnons, quoiqu'il ne les aime guère, à plus forte raison ne tuera-t-il pas la nourrice qui lui prodigue ses soins presque jusqu'au moment où il quitte notre pays. Cependant Linnée et plusieurs autres naturalistes ont cru à cette fable, qui avait déjà fourni à Melanchton le texte d'un très beau discours sur l'ingratitude. Ils se fondent peut-être sur quelques observations analogues à celle qu'a faite Klein, qui cependant n'en tire pas les mêmes conclusions. Klein, étant encore fort jeune, découvrit, dans le jardin de son père, un coucou élevé par deux fauvettes. Lorsque le jeune oiseau fut à demi emplumé, il l'enferma dans une cage qu'il laissa dans un lieu voisin du nid. Quelques jours après, il trouva la mère fauvette prise entre les bâtons de la cage, ayant la tête engagée dans le gosier du coucou, qui l'avait probablement avalée par mégarde, croyant avaler seulement la chenille qu'elle lui présentait de trop près. Il avait, au reste, porté la peine de sa maladresse, et en étouffant sa nourrice, il s'était lui-même étouffé.

Si les expériences que nous avons rapportées prouvent que le jeune coucou travaille presque dès l'instant de sa naissance à jeter hors du nid tout ce qui s'y trouve; il ne s'ensuit pas nécessairement que ce soin repose uniquement sur lui, et il se pourrait que sa mère vînt l'aider quand il a affaire à trop forte partie. On pensera peut-être qu'une femelle qui ne couve pas son œuf ne peut s'intéresser au petit une fois qu'il est éclos; cette conclusion serait un peu hasardée; dans les parties tropicales de l'Afrique, l'autruche ne couve point ses œufs, et ce n'en est pas moins, *quoiqu'on dire*, une mère tendre et dévouée. Il n'y aurait pas non plus d'invraisemblance à supposer que la fauvette, se sentant, au bout de quelques jours, incapable de fournir à tous ses nourrissons une quantité suffisante d'alimens, rejette les plus faibles dans l'espoir de sauver le reste de la couvée. Pour savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, Jenner fit l'expérience suivante. Ayant découvert un nid de friquets où se trouvait un œuf de coucou, il épia le moment où le jeune oiseau sortit de sa coquille, et quatre heures après il le fixa au fond du nid par des liens qui le serraient de manière à ce qu'il ne pût se soulever. Cela ne parut nuire en rien au développement de l'oiseau, mais cela fut très favorable à celui des petits friquets, qui ne furent point jetés hors du nid. Pendant cinq jours, ils partagèrent avec l'étranger les soins de leurs parens, qui ne semblaient faire aucune différence entre eux et lui. Aucun coucou, pendant ce temps, ne s'approcha du jeune captif. On ne put continuer jusqu'au bout l'observation, la couvée ayant été dénichée par quelque enfant.

Tout incomplète qu'est cette observation, elle confirme ce qu'on ne faisait jusque-là que soupçonner, à savoir qu'une fois que la femelle a pourvu à la conservation de sa progéniture en la plaçant sous une tutelle convenable, elle ne s'en occupe plus. Lothinger, à la vérité, croyait avoir dans un cas remarqué le contraire. Ayant enlevé du nid un de ces oiseaux, il le plaça à terre à quelque distance du lieu où il l'avait trouvé, et bientôt il entendit un coucou adulte qui semblait répondre par son chant aux cris de détresse du petit. Je n'élève aucun doute sur l'exactitude du fait en lui-même, mais il ne m'est pas prouvé même que les deux oiseaux se répondissent l'un à l'autre. Je ferai remarquer que, puisque

l'adulte chantait, ce ne pouvait être qu'un mâle, car le cri de la femelle n'est qu'une sorte de gloussement et non un chant; or, on sait que parmi les oiseaux les seules espèces où le mâle s'occupe des petits, sont celles qui vivent par paires dans la saison des amours : et l'espèce du coucou n'est pas de ce nombre.

« Il est fort douteux, dit Montbeillard, que ces oiseaux s'apparient; ils éprouvent les besoins physiques, mais rien qui ressemble à l'attachement ou au sentiment. Les mâles sont beaucoup plus nombreux que les femelles, et se battent pour elles assez souvent; mais c'est pour une femelle en général, sans aucun choix, sans nulle prédilection, et lorsqu'ils sont satisfaits, ils s'éloignent et cherchent de nouveaux objets, qu'ils quitteront de même sans les regretter, sans prévoir le produit de toutes ces unions furtives, sans rien faire pour les petits qui en doivent naître; ils ne s'en occupent pas même après qu'ils sont nés : tant il est vrai que la tendresse mutuelle des père et mère est le fondement de leur affection commune pour leur progéniture. »

Si, comme le dit Montbeillard, qui est en ce point d'accord avec les meilleurs observateurs, il y a beaucoup plus de mâles que de femelles, chacune de celles-ci doit avoir successivement beaucoup d'adorateurs; dès lors il devient difficile qu'elle s'occupe des soins du ménage, qu'elle ait un attachement bien vif pour le fruit d'une union qui est déjà oubliée; l'espèce périrait donc si l'inconstante femelle ne trouvait dans le nid des fauvettes une sorte d'*hospice des enfans trouvés*.

Quelle que soit, au reste, la cause qui détermine la femelle à aller déposer son œuf dans un nid étranger, il reste à savoir comment elle s'y prend pour l'y introduire; beaucoup de ces nids sont tellement exigus, qu'on ne voit pas comment elle pourrait s'y placer pour pondre; d'autres, tels que ceux du rouge-gorge ou du pouillot, ont une entrée fort étroite, et par laquelle évidemment elle ne saurait passer. C'est une difficulté à laquelle on ne paraît avoir songé qu'au moment où on en a trouvé la solution.

C'est à Levaillant que sont dues les observations relatives à ce sujet, et elles ont été faites sur une espèce africaine (le coucou doré ou didric), dont le voyageur a étudié avec très grand soin les habitudes.

« J'avais, dit-il, cherché pendant bien long-temps à surprendre l'oiseau dans le moment même où il dépose son œuf, mais je commençais à perdre l'espoir d'y réussir, lorsqu'un jour ayant tué une femelle de cette espèce, et voulant, suivant mon usage, lui introduire dans le gosier un tampon de filasse, afin d'empêcher le sang de couler sur les plumes, je fus très surpris, lorsque je lui ouvris le bec, de trouver dans sa gorge un œuf bien entier, et que je reconnus aisément pour un œuf de didric. J'appelai aussitôt mon fidèle Klaas pour lui montrer ce que je venais de trouver. Le bon Hotentot n'en fut pas moins surpris que moi, mais il se rappela alors que dans plusieurs circonstances, ayant tué des didrics femelles, il avait trouvé près d'elles, à terre, au moment où il allait les relever, un œuf récemment brisé. Je me souviens, en effet, qu'il m'avait dit plusieurs fois, en m'apportant des femelles de cette espèce, Celle-ci pondait au moment où je l'ai abattue. Comme j'avais un grand désir de confirmer cette première observation par d'autres semblables, je ne négligeai aucune occasion de tuer des femelles de didric, et cela explique le grand nombre que j'en ai rapportées en Europe; cependant je n'ai eu depuis qu'une seule fois l'occasion de voir une femelle avec son œuf dans le gosier. »

Les observations de Levaillant servent à faire comprendre un fait rapporté long-temps auparavant dans un ouvrage sur l'instinct des animaux, et qui n'avait pas d'abord été bien compris; c'est l'histoire d'un coucou que deux rouges-gorges mâle et femelle cherchaient à éloigner de leur nid. « Tandis que l'un des rouges-gorges donnait au coucou des coups de bec dans le bas-ventre, celui-ci avait dans les ailes un trémoussement presque insensible, ouvrait le bec fort large, et si large, que l'autre rouge-gorge qui l'attaquait en front s'y jeta plusieurs fois, et y cacha sa tête tout entière, mais toujours impunément, car le coucou n'éprouvait aucun mouvement de colère. Bientôt cependant il chancela, perdit l'équilibre, et tourna sur sa branche, à laquelle il demeura suspendu les pieds en haut, les yeux à demi fermés, le bec ouvert et les ailes étendues. Étant resté environ deux minutes dans cette attitude, et toujours pressé par les deux rouges-gorges, il quitta sa branche, alla se percher plus loin et ne reparut plus. »

L'auteur pense que ce coucou était une femelle pressée par le besoin de pondre; mais il est bien plus probable que c'est une femelle qui avait pondu, et qui, venant apporter son œuf dans le nid des rouges-gorges, en fut empêchée par le retour imprévu de ces oiseaux. Elle avait son œuf dans la gorge, et voilà pourquoi elle restait constamment le bec ouvert. Dans un des mouvemens qu'elle faisait pour éviter les coups, l'œuf se sera engagé trop avant et aura bouché l'entrée du canal aérien; de là suffocation, jusqu'à ce qu'un mouvement convulsif de la gorge, indépendant de la volonté de l'oiseau, aura fait avaler l'œuf et permis à la respiration de recommencer. L'œuf avalé, le coucou n'avait plus rien à faire avec le nid des rouges-gorges, et il était naturel qu'il s'éloignât.

Nous arrivons enfin aux faits observés par M. Prévost, qui a eu la bonne fortune de voir ce qu'avait cherché vainement Levaillant, la femelle déposant son œuf dans le nid où il doit être couvé.

« On sait, dit ce naturaliste, que les coucous qui arrivent dans notre climat dans le premier mois du printemps successivement et d'une manière isolée, continuent à vivre solitaires, occupant chacun une sorte de canton, un espace assez circonscrit dans lequel ils restent tout l'été. Cependant j'ai reconnu que cette sorte de cantonnement n'a lieu que pour les mâles, et que la femelle, au contraire, parcourt un espace beaucoup plus considérable, comprenant plusieurs de ces cantons; que cette femelle fait choix d'un mâle, avec lequel elle s'accouple, et qu'aussitôt qu'elle a pondu le produit de cet accouplement, et s'est assurée que les oiseaux dans le nid desquels elle l'a déposé en prennent soin, elle va chercher un nouveau mâle qu'elle abandonne ensuite, comme elle avait abandonné le premier. »

M. Prévost rapporte en détail une des observations qui l'ont conduit à ces conclusions, et nous la reproduirons ici dans ses propres termes.

« Après bien des tentatives inutiles, je réussis, dit-il, il y a quelques années, à prendre au filet, vers la fin du mois d'avril, un coucou femelle que je venais de voir retirer d'un nid, et déposer sur l'herbe un œuf de bergeronette. Pour la rendre reconnaissable,

je lui colorai les ailes avec de la teinture écarlate, je fixai sur sa tête un morceau de drap rouge, et je la remis aussitôt en liberté.

« Placé le lendemain de manière à pouvoir l'observer, je la vis, au point du jour, s'abattre auprès du même nid de bergeronette, et y enfoncer la tête. Dès qu'elle en fut éloignée, je m'approchai du nid, et je vis qu'elle venait de déposer son œuf. Dans l'espace de quatre heures environ, elle revint plus de cinquante fois dans le même bois, tantôt s'y arrêtant, tantôt passant avec rapidité. Trois jours après, je la vis dans un autre canton du même lieu, et pendant plus de six semaines, je la retrouvai successivement dans les cantons de six ou sept mâles, qu'il m'était presque toujours possible de distinguer par leur chant qui varie suivant l'âge, et je la vis s'accoupler successivement avec deux. Plusieurs œufs, provenant certainement de cette femelle, furent trouvés en différens endroits du bois par les gardes qui m'aidèrent dans cette recherche.

« Les coucous, comme cela a été observé par plusieurs auteurs, sont très ardens en amour. C'est dans l'attente de la femelle que le coucou mâle s'agite et change à chaque instant de place pendant la saison des amours; c'est pour l'appeler et l'inviter à le choisir qu'il répète incessamment son cri; et lorsqu'à son tour elle fait entendre le gloussement qui est son cri d'appel, il se précipite vers elle et la poursuit avec rapidité. On voit souvent une femelle entraîner ainsi à sa poursuite plusieurs mâles à la fois qui s'en disputent la possession par de violens combats.

« J'ai ouvert plusieurs femelles de coucous à l'époque des amours, et je ne leur ai jamais trouvé que deux œufs : l'un dans l'oviducte et prêt à sortir, l'autre encore attaché à l'ovaire ou un seul œuf à l'entrée de l'oviducte, et à l'ovaire, l'enveloppe déchirée d'un œuf récemment sorti. Dans l'un et l'autre cas, les ovules étaient toujours à peu près égaux en grosseur. »

Ces observations, et plusieurs autres que nous ne rapporterons pas, ont conduit M. Prévost aux conclusions suivantes :

1° La femelle de coucou est essentiellement polygame;

2° L'action du mâle ne féconde qu'un ou deux ovules seulement;

3° Chaque accouplement est suivi d'une ponte;

4° Le nombre de ces accouplemens successifs ne permet pas à la femelle de couver les œufs et de soigner ses petits, et c'est pour qu'elle puisse satisfaire à cet instinct de changement qu'elle a reçu un autre instinct par lequel elle confie à des soins étrangers sa progéniture.

Nous avons dit que plusieurs naturalistes anciens et modernes supposaient que le coucou ne quitte point notre pays, mais qu'à l'approche de la mauvaise saison, il s'enfonce dans des trous où il reste jusqu'au printemps; les migrations de ces oiseaux avaient dû en effet être moins remarquées que celles de la plupart des espèces voyageuses, car, ainsi que le fait observer M. Prévost, les coucous partent et arrivent isolément, tandis que les autres oiseaux de passage, plusieurs jours même avant de se mettre en route, se réunissent en bandes nombreuses; c'est ce que chacun, par exemple, a pu observer pour les hirondelles. Quoiqu'on ait rarement occasion d'observer le départ des coucous, on sait, à n'en pouvoir douter, qu'au commencement de l'automne, ils se rendent en Afrique; à Malte, on les voit passer deux fois l'an en même temps que les cailles, et que certaines espèces de passereaux.

Il arrive souvent qu'à l'époque du départ, les derniers éclos n'ont pas encore la force nécessaire pour suivre leurs compagnons; ne pouvant supporter le froid, ils vont chercher refuge dans des trous où ils vivent misérablement, mangeant des araignées ou des larves qu'ils trouvent dans le bois pourri. Avant que cette ressource leur ait manqué, et elle cesse nécessairement vers le mois d'octobre, ils perdent leurs plumes, se recouvrent d'une espèce de gale, et deviennent si laids, que quand on les a trouvés à cette époque, leur peau rugueuse, leurs gros yeux et leur large bec qui s'ouvre pour demander la pâture, les ont fait généralement comparer à des crapauds. Montbeillard, qui refuse, on ne sait pourquoi, de croire à ce fait, qu'attestent des témoins nombreux et irréprochables, suppose que ce sont de vrais crapauds qu'on a pris pour des coucous; une pareille assertion n'a pas besoin d'être réfutée; elle est d'autant plus étrange de la part de cet écrivain, qu'il savait que les jeunes coucous conservés en cage perdent leurs plumes et

deviennent galeux tout comme ceux qui restent abandonnés à leurs propres ressources.

S'il n'est pas permis de croire qu'on ait pris des crapauds pour des coucous, il n'y a pas la même difficulté à supposer qu'on ait confondu ces derniers avec d'autres oiseaux qui ont la même taille et à peu près le même port, avec les engoulevens. Ainsi un poète italien du xve siècle, Tite Vespasien Strozzi, a évidemment fait cette confusion dans les deux vers suivans, que je ne cite peut-être pas exactement, parce que je n'ai pu recourir à l'original :

Accipitrem cautâ cuccus sic decipit astu,
Dum vagus incertas itque reditque vias.

Ces deux vers peignent très bien le vol irrégulier et capricieux de l'engoulevent, et ne peuvent convenir, au contraire, en aucune façon à celui du coucou.

Par suite de la même confusion, plusieurs observateurs ont été induits à croire que le coucou, au moins dans certaines circonstances, couve ses œufs et élève ses petits. En lisant les différens passages qui ont été cités à l'appui de cette opinion, on voit que le prétendu nid de coucou est toujours à terre; le plus souvent même il n'y a point de nid, et l'œuf ou le petit repose sur la terre nue ou au milieu d'un tas de feuilles sèches. Or, on sait que l'engoulevent ne fait pas d'autres frais pour loger sa jeune famille; cette négligence apparente se remarque non-seulement dans l'espèce commune, mais encore dans toutes les espèces étrangères dont on a jusqu'à présent observé les habitudes.

La méprise s'est faite aussi quelquefois en sens inverse, et le pauvre engoulevent, qui était déjà bien assez calomnié, a été accusé encore de ne montrer que de l'indifférence pour sa progéniture. Cette dernière accusation est moins ridicule, mais elle n'est pas moins fausse que celle qui lui a valu le nom de *Tette-chèvre*, sous lequel il est connu en certaines provinces de France.

On ne connaît, dans l'ancien monde, aucun oiseau dont les mœurs ressemblent à celles du coucou, mais il en existe un dans le nouveau continent.

Cet oiseau, qui habite toute l'année les États-Unis, est nommé communément *cow-bird* (oiseau aux vaches), parce que souvent on le voit dans les champs occupé à chercher sa nourriture sur les pas du bétail; Viellot le désigne sous le nom de *passerine des prés;* M. Cuvier le range parmi les moineaux. Wilson est le premier naturaliste qui ait décrit les mœurs de cet oiseau, et pour les faire connaître nous emprunterons ses propres expressions.

« J'avais, dit-il, maintes fois, trouvé, dans les nids de trois ou quatre espèces de petits oiseaux, un œuf qui différait par la taille et la couleur de ceux auprès desquels il était placé. J'avais remarqué qu'en quelque nid que cet œuf se rencontrât, c'était toujours même grosseur, même disposition de taches; je me rappelais bien avoir entendu dire autrefois que la passerine des prés pond dans un nid étranger, mais on n'en parlait que d'une manière très vague; enfin un beau jour j'aperçus une femelle de cette espèce dans le nid d'un gobe-mouche aux yeux rouges, nid qui est très petit, et construit si singulièrement, qu'on ne peut le confondre avec aucun autre. Soupçonnant alors son dessein, je me retirai doucement, de peur de l'effaroucher, et revenant peu de temps après, je trouvai l'œuf qu'elle venait d'y déposer, et qui ressemblait de tout point à ceux que j'avais déjà remarqués dans d'autres nids. Depuis ce temps, j'ai plus d'une fois trouvé le petit de la passerine dans les nids de différens oiseaux. Je l'ai vu, lorsqu'il était plus âgé, suivre ses pères adoptifs en voletant de branche en branche, et criant pour la becquée. Au moment où j'écris, j'ai sous les yeux une passerine qui a été nourrie par des fauvettes à jaune-gorge, dans le nid desquelles je l'ai prise il y a six mois. »

Habituellement la passerine des prés fréquente les pâturages et les lieux découverts, mais pendant la saison des amours on la trouve souvent dans des lieux écartés, rôdant autour des buissons et cherchant évidemment les nourrices auxquelles elle doit confier le soin de couver ses œufs et d'élever ses petits. Les nids dans lesquels Wilson a trouvé des œufs de passerine, diffèrent beaucoup les uns des autres, tant pour la construction que pour l'emplacement; ainsi le *cordon bleu* niche dans le creux des arbres, et le *moineau babillard* dans les buissons de cèdre; la *fauvette à calotte dorée* place sur la terre son nid en forme de four, la *fauvette à jaune-*

gorge cache le sien sous des touffes de bruyère. La *fauvette olivâtre*, le *gobe-mouche aux yeux blancs* et le *gobe-mouche chanteur* suspendent leur nid, le premier entre deux petites branches, le second à quelque liane, et le troisième enfin tout à l'extrémité d'un rameau flexible, quelquefois à plus de soixante pieds au-dessus du sol.

« Tous ceux qui se sont occupés des mœurs des oiseaux, poursuit Wilson, ont pu remarquer qu'après que le nid est terminé, il se passe communément un jour ou deux avant que la femelle commence à pondre. Il paraît que ce temps est nécessaire pour que la maison soit bien sèche, et suffisamment solide; pendant cet intervalle, il arrive quelquefois que la passerine, trop pressée, vient déposer un œuf dans le nid, mais c'est pour elle peine perdue, car les propriétaires l'abandonnent constamment. Quand au contraire ils ont déjà des œufs, ils ne les quittent pas, quoiqu'ils en trouvent un nouveau; quand le petit de la passerine éclot, ils en prennent le plus grand soin et le nourrissent jusqu'au moment où il est en état de pourvoir lui-même à ses besoins. Au mois de juillet dernier, continue l'observateur, je trouvai le nid d'une fauvette à jaune-gorge qui était construit au milieu de feuilles sèches sous une touffe de bruyère, et j'y vis un jeune mâle de passerine qui le remplissait entièrement; je me tins plusieurs heures aux aguets, observant les allures des deux fauvettes, afin de voir si elles n'avaient pas aux environs quelques-uns de leurs petits déjà capables de voltiger, et dont elles continuaient à prendre soin; je n'en vis point, et je suis persuadé que tout le reste de la nichée avait péri de la même manière que périssent les commensaux du coucou.

« J'emportai le jeune oiseau et je le plaçai dans une cage où se trouvait déjà un cardinal. Pendant plusieurs minutes, le cardinal observa d'un œil défiant le nouveau venu, ne sachant trop encore s'il lui ferait bon ou mauvais accueil; mais son indécision cessa dès l'instant où celui-ci commença à crier pour avoir la becquée: il l'adopta sur-le-champ et se mit en devoir de satisfaire à ses besoins. Depuis lors il n'a cessé d'avoir pour l'orphelin les soins les plus assidus et les plus recherchés; s'il trouvait, par exemple, que la sauterelle qu'il avait apportée à son nourrisson était trop grosse

pour que celui-ci pût l'avaler entière, il la reprenait et la divisait en morceaux, qu'il présentait successivement après les avoir à demi brisés dans son bec. Quelquefois il le considérait de tous les côtés pour voir si rien ne manquait à sa toilette, et quand il découvrait sur les plumes la moindre saleté, il l'enlevait avec un soin et une délicatesse remarquable. »

Viellot semble douter de l'exactitude des faits rapportés par Wilson, mais on ne voit pas sur quoi ce doute repose. Si le naturaliste français n'a pas observé lui-même les habitudes de la passerine, beaucoup d'autres personnes ont eu occasion de le faire, et leur témoignage a confirmé pleinement ce qui avait été d'abord annoncé. Au nombre de ces observateurs je citerai le docteur Potter, dont le récit fournit quelques renseignemens qu'on ne trouve pas dans celui de Wilson.

Potter a reconnu que les passerines ne s'apparient point. Dans le temps de la ponte, on les voit par troupes de quatre, cinq et même jusqu'à dix-neuf et vingt individus; de temps en temps une femelle se détache de la bande, mais les autres ne semblent pas prendre garde à son départ, et aucun galant ne la suit.

« La femelle qui s'est séparée des autres, va communément se percher sur quelque lieu élevé, d'où elle peut suivre de l'œil les allures des oiseaux du voisinage, et voir ceux qui s'occupent de leur nid. Si le canton ne lui offre pas un observatoire commode, au lieu de rester ainsi en place, elle vole perpétuellement jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherche. Voyant un jour une femelle fureter dans des taillis, je résolus de ne pas la quitter qu'elle n'eût fini sa besogne; mais sachant qu'elle pouvait me mener loin, je montai à cheval, et je me tins prêt à la suivre. Elle se dirigea le long d'un ruisseau, entrant dans tous les buissons où les petits oiseaux ont coutume de construire leurs nids. J'avais déjà fait à sa suite plus de deux milles, sans la perdre de vue, si ce n'est dans les momens où elle fouillait l'intérieur d'un buisson, lorsque je la vis s'élancer dans une touffe très épaisse d'aulnes, d'où elle ressortit au bout de cinq à six minutes; s'élevant alors en l'air, elle retourna triomphante vers ses compagnons qu'elle avait laissés dans une pâture. En pénétrant dans le fourré, je trouvai un nid

de fauvette à jaune-gorge, contenant un œuf de la fauvette et un autre que l'étrangère venait très certainement d'y déposer. »

« J'oubliais de dire qu'un quart d'heure auparavant elle était entrée dans un buisson de cèdres, et y était revenue à plusieurs reprises, paraissant ne quitter ce lieu qu'à regret. C'est qu'il s'y trouvait, comme je m'en assurai un instant après, un nid de moineaux; mais le propriétaire était sur sa porte, de sorte qu'il n'y avait pas eu moyen d'entrer. »

Il paraîtrait, d'après ce que disent Potter et Wilson, que la passerine ne porte pas son œuf dans le nid étranger, comme fait la femelle du coucou, mais qu'elle l'y pond directement; au reste, il serait bien possible que, chez une espèce comme chez l'autre, les deux moyens fussent également pratiqués, mais dans des circonstances différentes, et suivant que la construction du nid permet à l'étrangère d'y pénétrer, ou lui en interdit l'entrée.

Tous les observateurs s'accordent à dire que la jeune passerine finit, comme le jeune coucou, par occuper seule le nid qui l'a reçue; mais le dernier, comme nous l'avons dit, se débarrasse, par ses propres efforts, des œufs et des petits qui se trouvaient dans son berceau; on ne sait pas encore s'il en est de même de la passerine, et il paraît au contraire que, dans certains cas, si ce n'est dans tous, une des deux mères doit prendre ce soin. Ainsi Potter a vu un œuf de passerine déposé, avec cinq œufs de cordon-bleu, dans un trou d'arbre, profond de plus d'un pied, et tout-à-fait vertical. Cinq jours après, le petit de la passerine était éclos, et il ne restait plus dans le nid que trois autres œufs. Un quatrième fut trouvé au pied de l'arbre. Certainement ce n'était pas le jeune oiseau qui l'avait jeté, et si c'était la femelle du cordon-bleu, on ne peut pas supposer qu'elle l'eût fait par maladresse.

J'aurais dû, lorsque j'ai parlé des observations de Blackwall sur les mœurs du jeune coucou, dire quelque chose des calculs qu'il a faits pour connaître le nombre des oiseaux qui sont détruits chaque année dans le nid : je vais réparer cette omission.

Blackwall croit pouvoir établir, d'après diverses observations, qu'il se trouve, terme moyen, une femelle de coucou pour un espace de terrain de 1,100,605 yards carrés. L'Angleterre ayant de

superficie 153,176,320,000 yards carrés, on trouve que le nombre total des coucous femelles qui y arrivent chaque printemps est de 139,173: or, chaque femelle pond dans cinq nids au moins, ce qui fait 695,865 œufs; mais, comme chacun des oiseaux dans le nid desquels la femelle du coucou va déposer un seul œuf, élèverait, terme moyen, cinq petits; il en résulte que le nombre des oisillons dont les coucous causent chaque année la mort en Angleterre (l'Écosse non comprise), est tout au moins de 3,479,325.

ROULIN.

POÈTES

ET ROMANCIERS

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

IV.

WILLIAM COWPER.

Les véritables réformateurs n'ont pas la prévision de leur œuvre; Luther, en soulevant la question des indulgences, ne savait point que le lévier de son argument théologique remuait le trône papal, l'Europe, les monarchies, et le monde. Bayle, qui précédait Voltaire, ne soupçonnait pas que les deux puissances contemporaines, le protestantisme et le catholicisme céderaient à l'action dissolvante de son Doute, appliqué aux faits. Voltaire lui-même, le metteur en œuvre des objections de trois siècles, devinait-il la destruction qu'il opérait? L'auteur du *Mondain* savait-il d'avance la révolution française? Non : s'il l'avait prévue, il n'aurait pas écrit.

Les réformes apparentes, celle que Ronsard, par exemple, a voulu introduire dans la poésie, sont conduites avec un grand fracas. Vous diriez alors une conspiration plutôt qu'une réforme; une lutte matérielle, non un travail de pensée; il y a, dans ces prises d'armes littéraires, un certain mouvement qui séduit, une régularité qui impose. Le chef marche en tête; il a son cheval de bataille, son panache orgueilleux, son costume pittoresque et son allure martiale; il nomme ses adjudans qui lui servent d'escorte; les trompettes sonnent la gloire du conquérant : interrompre ces éclatans concerts, c'est mériter la mort; les bourreaux ne sont pas loin. Le gros de l'armée suit et chante d'une voix les mêmes louanges : un seul drapeau flotte au-dessus de toutes les têtes; les goujats même réclament une part de la gloire. Tout cela est très beau.

Mais cette apparente pompe cache un vide fatal; il n'est jamais permis à l'intelligence de parodier la force physique. L'intelligence ne marche point à la conquête par bataillons envahisseurs. Elle s'isole; elle ne relève que de Dieu. Elle est puissante surtout dans la solitude; elle tire sa force d'elle-même; elle ne s'organise pas administrativement et militairement. Ce qui l'occupe, c'est elle-même, c'est la vérité, c'est l'amour, c'est Dieu. Plus son extase est profonde, moins elle songe à cette matérielle et active distribution des intérêts et des rôles, qui fait toute la vie d'un Bonaparte ou d'un Cromwell. A chacun sa part. A l'homme d'action, le trouble, la couronne, le glaive, le triomphe, la violence, l'ambition, le malheur glorieux; à lui l'Égypte, les Tuileries, l'île d'Elbe et Sainte-Hélène. A l'homme de pensée, le repos et l'obscurité extérieure; à lui ces ténèbres qui avivent la grande flamme intérieure dont il est animé; à lui le courage contre la misère, l'envie, l'indifférence, la conspiration du silence, du dédain et de la sottise. C'est folie de vouloir violenter la pensée; folie de confondre les deux rôles du conquérant armé et du réformateur intellectuel; folie de croire que le monde de la pensée se gouvernera comme le monde des faits; folie d'imaginer que le joug passera sur les idées, comme il passe sur les peuples. En Espagne et en Italie, plusieurs efforts de ce genre ont été successivement tentés. On s'est avisé de greffer de vive force le classicisme français sur la souche

castillane; on a prétendu soumettre le génie teutonique à la marche régulière du génie romain : aucun de ces essais n'a pu vivre. Laissez le progrès se faire, laissez l'intelligence se développer; laissez agir les influences qui dorment au sein des masses. Ronsard nous aurait peut-être épargné plus d'un défaut littéraire; peut-être une sève plus nationale aurait circulé dans tous les chefs-d'œuvre de la France, s'il n'avait pas joué au roi, s'il ne s'était donné pour l'Alexandre de la poésie, et s'il n'eût voulu, de gré ou de force, nous incorporer aux Romains. Mêlée à un esprit de collége très étroit, cette influence nous a singulièrement entravés; il n'a fallu rien moins que le génie d'un Pascal, d'un Molière, d'un Bossuet, pour briser ce cercle de fer. En effet, un mouvement pareil à celui que Ronsard commanda laisse toujours après lui quelques vestiges, alors même que son ridicule se découvre et qu'il tombe dans le discrédit. Et si ce mouvement a été mal dirigé, s'il y a eu exagération, affectation, violence, si quelque chose de faux et de dangereux s'y est mêlé, l'avenir est sinistre.

Comptez les mauvaises influences qui ont circulé dans la littérature française. Que voudriez-vous en retrancher? Au milieu des preuves de puissance, de fertilité, de facilité, que l'intelligence de notre pays a semées avec une si heureuse abondance, quelle tache originelle se fait sentir? N'est-ce pas l'esprit d'imitation, la servilité de la copie, l'adhérence aveugle, non au génie, mais aux formes de l'antiquité; l'idolâtrie superstitieuse de quelques règles surannées, la plupart du temps mal comprises? Tous ces défauts sont chez Ronsard, tous ces malheurs datent de lui; c'est de sa réforme gauchement tentée et poussée avec une exagération folle, que découlent nos erreurs et nos vices, et les calques maladroits de Pindare et d'Euripide, et les plates imitations de l'Italie. La tragédie pâle et décolorée de Lagrange-Chancel, est-ce autre chose que la tragédie de Jodelle, calquée sur le grec, remise en français moderne, et épurée par l'exemple de notre admirable Racine? Froideur, faiblesse, arrangement symétrique, tout cela ne se retrouve-t-il pas chez Jodelle comme chez Lagrange; et si Molière, Pascal, Bossuet, ont échappé à ces dangers, ne faut-il pas attribuer leur marche indépendante à l'énergie de leur intelligence, plutôt qu'à l'éducation primitive de leur

pensée? Ne disons donc pas qu'il faille se montrer indifférent à toutes les réformes; elles ont des suites et des influences incalculables, selon qu'elles sont bien ou mal dirigées.

William Cowper, poète peu connu en France, écrivain dont la sève et le génie sont tout britanniques, a été le réformateur involontaire et bienfaisant de la littérature nationale. Pauvre solitaire ignoré, né vers le milieu du XVIIIe siècle, il a donné l'impulsion à tout le mouvement intellectuel auquel ont pris part les Walter Scott et les Byron. La première étincelle de ce magnifique incendie a jailli des pages de Cowper; il a transformé la sphère intellectuelle de sa patrie; et il l'a fait sans orgueil, sans fracas, sans outrecuidance, sans même se douter de son pouvoir. Son talent, fort isolé, fort original, et très réel, ne s'élevait pas à la plus grande hauteur; mais il était profondément naturel; il était parfaitement vrai. De son temps, la poésie artificielle était parvenue à dominer toute l'Angleterre; j'entends par poésie artificielle, celle qui se fait avec des mots et peu d'idées, avec un agencement plus ou moins heureux de syllabes, avec une cadence toujours la même, avec des images usées que l'on cherche à rajeunir, avec des saillies mesquines et des descriptions de boudoir. La grande poésie de Shakspeare et de Milton était tombée à ce point d'avilissement et de débilité prétentieuse, lorsque le misantrope Cowper s'avisa d'écrire; autour de lui régnaient de petits grands hommes, lilliputiens de la gloire: un nommé Merry, qui s'intitulait le *Cruscantiste*, et faisait des sonnets; un *Darwin*, qui chantait les amours des plantes, son microscope à la main; une miss *Seward*, qui rédigeait très agréablement des élégies à la lune: pléïade aux rayons glacés, qui s'éloignait étrangement du vieux génie national, du génie qui avait inspiré les vrais poètes.

Chez tous les peuples règnent tour à tour des phases différentes de poésie: elles suivent tantôt avec exactitude et de près, tantôt de loin et avec bizarrerie, les phases sociales. L'époque saxonne et monacale se confond avec les antiquités du moyen-âge, et nous ne la citons que pour mémoire; l'époque normande a produit Chaucer, dont la gaieté railleuse et l'observation caractérisée rappellent les vieux fabliaux français; le XVIe siècle, avec son Shakspeare pour

magnifique couronnement, et Spenser pour ornement plein de grâce, appartient à l'influence italienne. Dans Shakspeare, le génie du Nord domine sans doute ; génie impartial, observateur, appréciateur, génie qui juge et qui compare ; cependant, à la lecture de *Lucrèce*, de *Vénus et Adonis*, du *Marchand de Venise*, d'*Othello*, des *Gentilshommes de Vérone*, surtout de *Roméo* et *Juliette*, et des sonnets de ce grand homme, on voit combien le génie italien avait pénétré intimement dans la civilisation nouvelle de l'Angleterre. *Spenser*, tout italien par la forme, emprunte à l'allégorie symbolique du moyen-âge la fiction de ses récits. Quant aux poètes du second ordre, ils ne font, au XVIe siècle, qu'imiter Pétrarque et son école. Ce mode italien se perpétue jusqu'au règne des poètes métaphysiques. Ils sont à l'Angleterre ce que les *Gongoristes* sont à l'Espagne, les élèves de Benserade et de Dorat à la France, et les sectateurs de *Marini* à l'Italie; gens qui abusent d'un penchant national et le poussent au ridicule, à travers tous les raffinemens du style. La prédominance des casuistes, le règne des arguties, l'éternelle escrime des controverses avaient accoutumé les esprits à toutes les subtilités d'une dialectique épineuse : il fut étrange de voir ces subtilités devenir poésie, ces épines se changer en fleurs, et la théologie des écoles remplacer la muse nationale. Telle fut l'inspiration de Cowley, homme d'un esprit infini, et que de son temps on préférait à Milton. Cowley n'est qu'un casuiste en vers.

Lisez le *Paradis perdu*; vous verrez si les conversations de l'Ange avec Adam ne portent pas la même empreinte; mais le grand homme allait puiser à une autre source bien plus profonde : la foi religieuse l'animait. Quant à la forme, il l'empruntait aux anciens, modifiés par l'Italie ; et c'est le caractère particulier de son talent, d'être calviniste et mélancolique par la pensée, riant, lumineux et fécond par la diction et le style. Il faut le rattacher au groupe de Spenser et de Shakspeare; ce sont ses frères et ses rivaux. Il produisit peu d'impression sur son siècle ; la métaphysique glaciale de Cowley avait conquis tous les suffrages. Des arguties pindariques ! des syllogismes en épodes ! des enthymèmes en dithyrambes ! Il n'y a pas de folie que l'esprit humain ne soit capable d'adorer.

Mais voici Charles II. Il revient avec sa troupe licencieuse ; *the jovial king*, le roi de bonne humeur, traîne après lui une cour toute

francisée. L'Angleterre parodie la France : les inspirations de Rochester et des beaux-esprits contemporains leur viennent, non pas de Racine ou de Corneille, mais de d'Assoucy et de Benserade. Plaisante caricature de notre élégance et de notre goût classiques! Par un malheur inséparable de l'imitation, les Anglais copient nos défauts, et Dryden jette sur la scène, en leur prêtant des tirades ronflantes, des argumentations pathétiques et des générosités surhumaines, les Clélie, les Cyrus, les Artamène de mademoiselle de Scudéry. Dryden, admirable versificateur, doué d'une pensée mâle, active, pénétrante; incapable de créer un drame, c'est-à-dire de faire vivre sur la scène des hommes avec leurs passions et leurs caractères; homme né pour la satire, l'épopée et la discussion; fit obstinément et fièrement six volumes de mauvaises tragédies et de comédies plus mauvaises encore. Talent perdu, qu'il faut aller déterrer aujourd'hui dans les cryptes littéraires, et dont le détestable emploi nous a privés de quelques œuvres puissantes. La vigueur de versification déployée par Dryden servait les progrès matériels de l'art. Pope se lança dans la même route, avec plus d'habileté, de souplesse et d'esprit. Ce fut Pope qui fit régner avec éclat dans son pays l'influence française.

L'époque de l'influence française sur la littérature de nos voisins, embrasse l'espace occupé par les règnes de Guillaume et Marie, de la reine Anne, et de George II. Elle est riche surtout en prosateurs élégans, en publicistes et en philosophes; les noms poétiques de cette époque ne se signalent par aucune forte originalité. Si l'ironie et le doctorat pouvaient servir de muses, on accepterait comme poètes Swift et le docteur Johnson ; des étincelles de sensibilité vive et de mélancolie douce brillent chez Gray, Shenstone et Collins ; mais leur verve est peu abondante : ils ont l'air de craindre leur propre génie, de le comprimer et de lui imposer silence.

Ainsi s'étaient affaiblies et affaissées progressivement et l'inspiration poetique anglaise, et la foi calviniste, et même l'ancien génie de la langue. Des hommes remarquables avaient paru : Johnson n'est pas digne de mépris; Pope est un admirable poète de salon; Addison, un observateur plein de sagacité et un prosateur plein d'élégance. Mais sans un renouvellement de sève, sans une réparation de forces, la poésie courait risque de s'éteindre; et rien ne le

prouve mieux que la faiblesse extrême, la nullité presque rachitique et l'insignifiance étiolée des écrivains qui restèrent fidèles à l'école de Pope. Hayley et Darwin comptent parmi ces poètes, qu'il faut placer dans les limbes du Dante, parce qu'ils ont vécu sans vivre ;

Che mai non fur vivi.

L'Angleterre s'était long-temps reposée. N'ayant plus que des luttes partielles à soutenir, elle cherchait à se modeler sur la sociabilité du continent ; les bûchers théologiques avaient cessé de dévorer leurs victimes ; le pilori ne se chargeait plus d'oreilles sanglantes ; la tolérance, annoncée par Locke, s'établissait par degrés ; tout s'affaiblissait en s'amollissant ; les haines s'éteignaient ; le jacobitisme se confondait peu à peu avec le pouvoir, et le whiggisme se rapprochait de la philosophie. Pendant cette ère de repos, il y avait eu perfectionnement et progrès ; la vie sociale avait gagné, les idées s'étaient élargies, les habitudes améliorées ; les partis politiques avaient perdu, non leur aigreur et leur mauvaise foi, mais leur soif de sang ; ils avaient renoncé à leur vieille affiliation avec les bourreaux. Toutes ces causes, jointes à l'admiration mêlée de crainte que la monarchie de Louis XIV avait inspirée, expliquent le développement de la poésie de Pope, et la dictature pédantesque, exercée par Samuel Johnson. L'espèce de perfection atteinte par ces deux écrivains, dans la prose et dans la poésie, n'était point conforme au génie originel et teutonique de la langue. La phraséologie était devenue latine, les idées roulaient dans un lit creusé par l'étude des anciens ; l'inversion saxonne et la liberté vigoureuse, dont Shakspeare et Milton lui-même avaient fait un si bel usage, se trouvaient restreintes. Pour moi, je ne me sens le courage de détruire et d'émonder aucune des branches, aucun des rameaux de la civilisation intellectuelle. J'aime mieux, en les acceptant tous, en les estimant à leur valeur, apprécier comme nécessaires les changemens de ton et de couleur, les révulsions inévitables, les métamorphoses fécondes qui continuent le mouvement des littératures. Je ne connais de condamnable que le faux, le nul, le vague, le pédantisme, l'affectation ; le madrigal de Benserade, imité des Italiens ; le faux mysticisme emprunté aux Allemands ; le faux enthousiasme de

Cowley, tout imprégné des arguties de l'école ; le faux classique importé chez les Espagnols. La sphère des arts est vaste comme la nature, et *il y a place pour tous dans la maison de mon père.*

Ainsi l'on peut citer, même dans cette époque de langueur poétique, plusieurs noms qu'il faut placer hors de ligne, bien que leur époque les entrave et les gêne singulièrement. Goldsmith, qui eût écrit d'admirables poèmes dans une société autrement disposée, se contente de deux ou trois esquisses, pleines d'ame, il est vrai. Thompson, dont toute la vie se consacre à l'étude et à la reproduction des scènes naturelles, prend un langage emphatique, se sert de couleurs outrées, prodigue le verbiage et les mots sonores, et crée un poème, célèbre dans son pays, beaucoup trop vanté en France, poème solennel et guindé, souvent éloquent, mais monochrone, et qui n'est pas animé de ce sincère et naïf amour de la nature, sans lequel il est impossible de la chanter. Thompson ignore que, pour la copier avec bonheur, il faut que l'image, après avoir frappé l'œil du poète, soit descendue au fond de son cœur et s'y soit gravée. Quelque chose de frivole et de superficiel, d'orné et de faux, de prétentieux et d'élégant, s'était glissé dans la poésie anglaise. Il s'agissait de retrouver l'inspiration intérieure, le secret de l'émotion et de la sympathie. Cette rénovation était réservée à un solitaire, à un malade : il se nommait Cowper.

Son père, l'un des chapelains de Georges III, était recteur d'un petit village du comté d'Hertford, nommé Berkhampstead, lorsque William, son sixième fils, vint au monde. C'était un enfant d'une constitution très débile et très frêle, que l'on ne conserva que par miracle, et qui, après avoir reçu à l'école du village les premiers élémens du latin et du grec, fut jeté tout à coup dans une école publique. Il était aussi timide que faible ; ses camarades exercèrent sur lui cette tyrannie du collége qui va jusqu'à la barbarie. Le pauvre enfant fut le jouet de sa classe, le souffre-douleurs de l'école. Toute son énergie, il la consacrait à se résigner, sans jamais imposer silence aux outrages par la vengeance, le ressentiment ou la fermeté. Il faut bien le dire, l'éducation publique, quels que soient ses avantages, développe les penchans hostiles et féroces de l'humanité. Ces murs de prison,

ces longues heures de travail, ce joug de plomb qui pèse sur la jeunesse, cette discipline militaire et monacale qui comprime son élan, cette jalousie excitée par les concours, ce mélange de toutes les nuances de caractères, timides ou hardis, impérieux ou souples; la terreur universelle inspirée par le despotisme nécessaire pour gouverner cette masse turbulente: voilà bien des causes pour donner à ces jeunes âmes je ne sais quelle férocité prématurée. Un esclave est volontiers tyran. On serait étonné des exemples de cruauté, des actes d'oppression sans remords qui ont lieu dans ces geôles de la jeunesse souffrante, comme Michel Montaigne a raison de les nommer. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Locke ont fait sentir l'extrême danger de l'éducation publique, ainsi dirigée par une discipline de soldat et des souvenirs de couvent; ils ont montré les forts écrasant les faibles, les grands tyrannisant les petits, et sous la prétendue égalité du collége, les iniquités d'une société mal organisée s'établissant au milieu des fleurs de la rhétorique et de l'étude de Cicéron. Cowper conserva toute sa vie l'empreinte de ses souffrances de collége; son caractère naturellement ombrageux devint si misérablement timide, que la présence des hommes fut pour lui un supplice. Il étudia ensuite la jurisprudence, ou plutôt il fit semblant de l'étudier. Ses véritables occupations, ses occupations sérieuses se réduisaient à quelques niaiseries enfantines; il dessinait le paysage, jouait de la flûte, élevait des oiseaux; et quand on vint troubler sa délicieuse paresse en lui demandant compte de ses études, il se trouva fort malheureux. Non seulement il ne savait rien; mais, au lieu d'avoir acquis la confiance, l'aplomb, ou, si l'on veut, l'arrogance nécessaire à quiconque se présente en public, sa timidité n'avait fait que s'accroître; on reconnut qu'il ne serait jamais reçu avocat; et sa famille, qui avait du crédit, obtint pour lui la charge lucrative de commis des comités secrets de la chambre des pairs. Il fallait se montrer à des hommes assemblés. Il eut peur, et donna sa démission avant d'avoir occupé la place. On espéra qu'en le nommant ensuite commis des journaux de la chambre basse, on vaincrait la difficulté offerte par son caractère. Il s'agissait d'occuper un cabinet isolé et de tenir en ordre les journaux du parlement. Malheureusement une discussion vint à s'élever à propos

d'un antécédent ; le commis reçut l'ordre de se présenter et d'apporter les preuves. Le jour était fixé. Cowper, qui avait étudié avec attention les journaux parlementaires, et qui était maître de son sujet, tomba dans une anxiété mortelle qui se termina par une maladie. « Les personnes, dit-il, qui sont organisées comme moi, et sur lesquelles les regards du public agissent comme un poison violent, pourront seules apprécier l'horreur de ma situation ; quant aux autres, elles ne me comprendront pas. Ma raison en fut bouleversée et ma santé détruite ; quand vint le jour de la fatale épreuve, j'étais au lit avec le délire, et tous mes amis convinrent qu'il fallait renoncer définitivement à toute espèce d'emplois publics. »

Cette intelligence malade, ces nerfs ébranlés, cette folie de terreur et de tristesse, conduisirent Cowper à la pensée du suicide. La faiblesse qu'il venait de montrer lui semblait une honte que devait effacer une mort volontaire. On parvint à le sauver plusieurs fois. Après ces tentatives désespérées, sa piété devint sombre, et la superstition joignit sa terreur à celle que les hommes lui inspiraient. Livré à une aberration mentale qui semblait incurable, il alla se réfugier à Huntingdon, dans le comté de Cambridge. M. Unwin, un des amis de sa famille, l'accueillit avec bonté. Sa vie fut plus douce, plus régulière, plus paisible, plus cachée ; il put goûter quelques-uns des plaisirs de la famille, sans en avoir les peines, les amertumes, les inquiétudes et les regrets : il se vit protégé par un rempart d'amitié et de solitude contre ce monde qu'il redoutait. Au lieu des brillans avocats du Temple qui s'étaient moqués de sa douceur et de sa tristesse, il ne vit autour de lui que de bonnes gens sans prétention et sans humeur, des personnes simples et non rustiques qui parvinrent à le réconcilier peu à peu, sinon avec l'humanité, du moins avec la vie. « Quand cette bonne madame Unwin, dit-il dans une de ses lettres, joue de la harpe auprès de moi, je sens mon ame se détendre, mon irritation se calmer, mes chagrins s'amortir, ma vie se renouveler ; ensuite nous nous promenons dans la forêt voisine : souvent il nous arrive de faire ensemble de véritables voyages, et les cloches du soir sonnent quand nous rentrons.—Alors je me sens très bien.— »

Après quelques années passées dans cette solitude, mistriss Unwin, qui, avec ce tact particulier aux femmes, avait compris

cet homme rare, lui conseilla de donner la forme poétique à ses méditations. Il hésita long-temps, et finit par obéir à celle qui avait été sa garde - malade et sa bienfaitrice. Une autre dame du voisinage, lady Hesketh, venait l'encourager dans son travail. Ainsi ce personnage peu agréable fut consolé, soutenu, protégé, ranimé par deux femmes. Son calvinisme outré ne les effraya pas. Elles devinèrent son talent, et soulevèrent délicatement cette écorce de timidité, de défiance et de marasme qui le couvrait. Pauvre hypocondriaque! Il se rassura peu à peu, comme ces animaux timides qui craignent la clarté du soleil, fuient la présence des étrangers, se soustraient aux caresses bruyantes, et que l'on n'apprivoise qu'à force de soins. La moitié de sa vie était absorbée par un délire triste, par une superstition incurable. Il se voyait damné; la vengeance de Dieu le menaçait; la miséricorde de Dieu ne le rassurait pas; pour lui, comme pour le grand Pascal, l'enfer était béant et inexorable. Cette religion de douleur était le seul aliment de son ame. Les hommes lui semblaient autant d'ennemis; et s'il ne s'armait pas contre eux de la colère insultante de Jean-Jacques, il fuyait leur approche avec un frémissement plus craintif.

Ces sensations pénibles, il les a transformées en poésie. En les livrant au public, il tomba malade de nouveau. Bientôt parurent ses Essais religieux et moraux, son excellente traduction d'Homère, et son admirable poème descriptif intitulé *la Tâche* (*the Task*).

Jamais poème ne s'est rapproché plus étroitement des rêveries de Jean-Jacques et des méditations d'*Oberman*. Pour goûter Cowper, il faut quitter tout souvenir du génie plastique des Grecs; il est chrétien et septentrional. Cowper ne reproduit pas la nature pour elle - même; il exprime avant tout les sensations que la nature lui communique; il la voit à travers sa pensée. Poète descriptif, il échappe à ce défaut commun de la poésie descriptive, la minutie et le peu d'intérêt des détails. Un voile de religieuse mélancolie couvre son paysage et se trouve en parfait accord avec le ciel grisâtre, les collines veloutées, les forêts ombreuses et les chaumières ornées d'Angleterre. Tantôt vous croyez voir un petit cadre de Wouvermans, commenté par un poète-philosophe; tantôt une plaine de Ruysdaël, avec la pluie qui tombe, la nuée lourde

qui s'avance, les lignes fuyantes des horizons vaporeux, le fermier qui suit sa route en rabaissant son feutre gris sur son front, et la petite fumée qui s'échappe d'un toit solitaire. De tout cela, Cowper fait de la philosophie; chacun de ses pas à travers la campagne déserte éveille un monde de méditations : jamais objet extérieur ne le sollicite et ne l'inspire, à raison de sa beauté propre ou de sa grandeur pittoresque; mais l'ame du poète réagit sur le monde extérieur; et par sa puissance de sympathie, elle donne de la noblesse à ce qui est vulgaire, de l'originalité à ce qui est vieux ou commun. Vouloir frapper l'imagination du lecteur par une série de tableaux, parler à l'œil de son esprit, ne l'occuper que de formes variées, de couleurs diverses, c'est le propre des génies secondaires, doués de quelque facilité de style. Trop souvent, dans les périodes de langueur littéraire, cette manière a été admirée; les Italiens comptent une armée d'écrivains qui joignent, à leur talent descriptif une certaine clarté didactique; Delille, Saint-Lambert, Esmenard, en France, ont suivi la même route; Darwin, en Angleterre, a joui long-temps d'une renommée populaire et brillante. Ils donnaient à l'art une base étroite, et faisaient reposer leur pyramide sur la pointe. Croyez-vous que la Muse ait une tâche si commune à remplir? Elle! être l'esclave chargée de présenter le miroir à la nature extérieure, et de la refléter sans omettre aucun détail! Oh! non; son inspiration tombe de plus haut; elle ne transcrit pas, elle ne copie pas; elle explique, elle approfondit, elle rêve, elle exalte, elle prie, elle pleure, elle console, elle chante.

On s'est laissé tromper par l'exemple de Virgile, ou plutôt par la mauvaise interprétation de ses Bucoliques. L'esprit d'imitation a tout gâté en Europe; il a jeté de siècle en siècle des idées fausses sur l'antiquité; idées qui n'ont pas cessé de se répandre, de fructifier et de grandir. On les a retrouvées vivantes dans la révolution française. *Bucoliques* signifie le *livre champêtre*. La vie champêtre, c'était le fond de la vie romaine. Si la société féodale intéresse encore la France, qui cependant n'a fait que traverser la féodalité, de quel haut intérêt devait être pour les Romains cette existence agricole, sur laquelle ils avaient élevé l'édifice de leur gloire! Religion, art militaire, mœurs civiles, cérémonies publiques, noms propres des familles, souvenirs guerriers, premières

conquêtes, tout se rapportait au même centre; les Romains n'étaient que des cultivateurs armés; ils labouraient leurs champs, étendaient leurs limites, le glaive à la main ; en portant la cuirasse, ils invoquaient Triptolème et la déesse des moissons. Entre Rome conquérante et Rome agricole, se trouvait donc un lien plus intime encore que celui qui subsiste, après six siècles, entre la France féodale et la France renouvelée. Un poète romain qui parlait des champs et du labourage était sûr d'émouvoir la sensibilité nationale. Son inspiration était pieuse et patriotique; il invoquait les vieilles divinités du pays; il descendait jusqu'au germe originel de l'institution romaine. La grande division de la société, chez les enfans de Romulus, n'était-ce pas, d'une part, la propriété territoriale de l'agriculteur, et, d'une autre, la non-propriété du journalier? Les cérémonies n'étaient-elles pas toutes agricoles? Et les poulets sacrés, et les Lupercales, et toutes les fêtes romaines ne rappelaient-elles pas vivement ces habitudes primitives? Les héros du vieux monde romain n'étaient-ils pas des héros rustiques? Avec quel sérieux, avec quelle conviction de la sainteté du devoir qu'il remplit, Virgile dit les travaux des champs et explique *quid faciat lœtas segetes !* Ce n'est pas un homme de cabinet qui choisit une amplification de rhétorique, et qui compte sur l'éclat varié des couleurs et sur la rapide succession des tableaux ; c'est un prêtre de Rome antique; *Romulus* et la *Mère Vesta*,

Romule Vestaque mater,

sont toujours devant ses yeux; il se place sous la protection immédiate des dieux de la patrie, des dieux du sol; il repète et redouble l'expression qui les indique :

Dii patrii, indigetes!

L'inspiration de Cowper est aussi profondément anglaise, que celle de Virgile est profondément romaine.

A peine cette voix mélancolique eut-elle jailli de la solitude, tous les ames sensibles à la poésie furent émues. Cowper reprochait à l'Angleterre son luxe, ses travers, ses querelles domesti-

ques, ses injustices, son ambition; le vieil accent du calvinisme retentissait pour la première fois depuis la mort de Milton. Tout le monde avait sacrifié la pensée à la forme, à l'exemple de Dryden; Cowper sacrifiait l'élégance de la forme à l'énergie et à l'élan de la pensée. Les poésies didactiques semblèrent pâles; les élégies et les odes de l'époque furent frappées de glace. L'allure libre, nonchalante, rêveuse, facile, enthousiaste, passionnée de ce misantrope qui n'écrivait pas pour écrire, qui n'avait ni système, ni prosélytes, ni panégyristes, ni journaux inféodés, ni prétention de souveraineté, ni intrigues actives, ni même un ardent besoin de gloire, fut une séduction irrésistible pour la génération nouvelle. Les hommes graves aimaient le sérieux de cette pensée toujours morale et chaste; les jeunes gens étaient ravis de cet abandon, de cette naïveté de jet, de cet entraînement, de cette sève naturelle. Le poète soulevait toutes les questions, remuait tous les sujets dont la masse publique était occupée; on voyait que, dans les méditations de sa solitude, les passions du monde extérieur étaient venu retentir. Tantôt il déplorait la concentration des familles dans quelques villes manufacturières, foyers d'industrie, mais aussi de vice et de malheur; tantôt il provoquait, dans des vers sublimes, l'abolition de la traite des noirs. Embrassant du fond de son asile champêtre l'horizon intellectuel de l'époque, il annonçait, en 1780, la chute inévitable de la Bastille et celle de la monarchie française; et cet homme, qui ne paraissait occupé que d'étudier le paysage assez uniforme du comté de Cambridge, jetait, à travers toutes ses rêveries naïves, mille lueurs prophétiques et profondes.

Comment donner l'idée d'un talent si complet dans son espèce, si étrange et si ingénu, qui semble marcher à l'aventure, et qui est guidé par une pensée ferme, inébranlable, dominante jusqu'à l'usurpation; d'un talent capricieux par la forme, familier dans le ton, misantropique par le sentiment, et dont l'inspiration secrète est tendre, attrayante, élevée, puissante même! *La Tâche* est un poème comme les *Essais* de Michel Montaigne sont un traité de philosophie. Aucun plan, aucune distribution des matières; nulle entrave, nulle règle; une causerie intéressante, une suite de méditations, de rêveries, d'élans lyriques, de souvenirs tendres,

de regrets déchirans, de critiques amères, de recommandations religieuses. Le rhythme marche comme la pensée, sans apprêt, sans brusquerie, sans saccade, sans recherche; avec une variété qui naît de la variété du sentiment. De tels écrivains défient la traduction. Essayez donc de traduire les vers suivans :

There in souls a sympathy with sounds
And as the mind is pitch'd, the ear is pleas'd
With melting airs or martial, brisk or grave.
Som chord in unison with what we hear
Is touch'd within us, and the heart replies.
How soft the music of those village bells
Falling at intervals upon the ear
In cadence sweet, now dying all away
Now pealing loud again, and louder still
Clear and sonorous, as the gale comes on!
With easy force it opens all the cells
Where mem'ry slept — Wherever I have heard
A kindred melody, the scene recurs
And, with it, all its pleasures and its pains.
Such comprehensive views the spirit takes
That in a few short moments I retrace
As in a map the voyage of his course
The windings of my way through mauy years.

Nulle prose ne rendra ce rhythme allié à la pensée et à l'image; ces vers, les seuls qui aient fait renaître la magie des sons; cette cadence molle, tour à tour retentissante et faible, qui exprime si bien les vibrations des cloches dans les champs! Une traduction littérale sera toujours une vraie profanation :

« Il y a dans les ames une sympathie avec les sons. Accens tendres ou guerriers, mélodies graves ou hardies plaisent à l'oreille, suivant la prédisposition de l'ame. Une corde vibre au-dedans de nous-mêmes, à l'unisson de la musique que nous entendons; et l'écho de notre ame y répond. Qu'elle me charme, cette harmonie des cloches du village, frappant l'oreille par intervalles, faible et douce d'abord, puis s'affaiblissant et mourant dans le vague de l'air, puis vibrant avec force, avec plus de force encore, et grondant comme le tonnerre, quand le vent l'emporte vers nous! La

musique, avec sa douce violence, ouvre tous les sanctuaires où la mémoire était endormie. A peine la mélodie que j'ai une fois entendue se fait entendre de nouveau, je revois les anciens lieux, je retrouve le passé avec ses plaisirs et ses douleurs. Mon ame se rejette en arrière; il ne lui faut qu'un moment pour parcourir, comme le voyageur sur une carte, tout l'espace de ses souffrances et de ses joies, tous les sentiers tortueux de la vie à travers de longues années. »

Ceux qui connaissent la profonde impuissance de la traduction ne chercheront dans les deux fragmens que je vais citer rien autre chose que le froid squelette de la poésie.

« Oh! un asile, un asile dans quelque vaste désert! quelque ombrage sans limites, quelque forêt sans terme! un lieu où ne vienne me trouver aucun bruit de tyrannie et de fraude, où jamais mon oreille ne les entende plus! Ces cris me font mal: mon ame souffre. Toujours des misères, toujours des supplices et des massacres. Il n'y a plus de sang humain dans le cœur de l'homme, plus de sympathie pour l'homme son semblable. Notre fraternité est rompue; rompue comme le lien de paille qui tombe et se détruit à l'approche du feu. Que lui a fait cet homme qu'il maltraite? de quoi est-il coupable? d'être noir tandis qu'il est blanc. Mais cet homme noir sera sa proie; il le chasse, il le traque, il le tue. La force brutale est dans la main du maître, et le maître en abuse. Un peu d'eau sépare ces deux pays, c'est une raison pour qu'ils s'abhorrent; sans cela vous les eussiez vus se confondre comme deux gouttes d'eau dans l'Océan. Triste chose! l'homme voue son frère au malheur, et devient son bourreau. Non, je ne voudrais pas avoir un esclave pour cultiver mon champ, pour me porter, pour rafraîchir mon sommeil pendant les nuits d'été; un esclave qui marcherait à mon signe et qui tremblerait à mon réveil; non, je ne voudrais pas un esclave quand on me donnerait toute l'opulence née de ses muscles achetés et vendus; non! Quoique la liberté me soit bien chère, et que ce soit, de tous les trésors de ce monde, celui que j'estime le plus, j'aimerais cent fois mieux être esclave moi-même et porter les chaînes dont il est chargé que de les attacher sur son corps. En Angleterre, nous n'avons pas d'esclave: en revanche, nous avons des esclaves au-delà des mers! Pourquoi ce contraste?

Dès que l'esclave a passé la mer, il devient libre; la servitude n'a pas en Angleterre d'atmosphère qui lui soit propre. Dès que la poitrine esclave aspire l'air britannique, dès que le pied esclave touche le sol, ce pied est libre, cette poitrine est libre! »

. . . . . .

« Bonheur domestique! de tous les biens que l'homme possédait avant sa chute, le seul qui ait survécu à son désastre, qu'il est rare de te goûter dans toute ta pureté ou de te conserver long-temps! Dans ta coupe de cristal, combien de gouttes amères la négligence, l'oubli et la faiblesse humaine laissent tomber! Les imprudens qui ne savent pas te conserver intact oublient que la famille est la nourrice de la vertu; c'est elle qui la soutient, jeune encore et chancelante, elle qui la console dans les jours de peine. Cette félicité est inconnue dans les lieux où la volupté a son trône et son temple, où cette déesse à la robe flottante, à l'œil enivré, s'appuie sur la mode capricieuse. Le bonheur domestique est pur, constant et doux; il déteste le changement; il lui faut des affections long-temps éprouvées, des joies calmes et profondes que ne valent pas les ardens transports du plaisir. »

« Pour moi, comme un daim blessé qui fuit la société de ses pareils, il y a long-temps que je me suis retiré, les flancs tout saignans encore des nombreuses flèches qui m'avaient frappé. Haletant, j'ai cherché au loin un lieu paisible, un ombrage protecteur pour y mourir sans être troublé. Là, je rencontrai un autre être que plusieurs blessures avaient frappé aussi. Son flanc saignait, son cœur était blessé; il comprit ma souffrance, et d'une main amie, il retira une à une la pointe acérée de ses dards: je fus guéri, je vécus. Depuis ce temps, j'habite avec un petit nombre d'amis des lieux écartés et solitaires, des bois reculés, bien loin des anciens compagnons de ma vie, loin du théâtre animé de ce monde que j'ai fui; mon cercle est borné, je ne désire rien de plus. C'est là que je médite; là, mes vues ont changé. Je n'aperçois plus le monde sous le même aspect qu'autrefois, et l'avenir m'apparaît sous d'autres couleurs. Je les vois ces hommes qui s'égarent dans un océan d'illusions; chacun d'eux poursuit sa chimère, et ce bonheur qui les séduit, ne cesse pas de leur échapper. Un rêve succède à un rêve; et chaque rêve nouveau leur laisse croire qu'ils

seront plus heureux qu'auparavant; fracas d'espérances déçues, qui forme cette grande clameur confuse qu'on appelle le bruit du monde. Prenez la moitié du genre humain, ajoutez-y les deux tiers de l'autre moitié, et demandez-leur si le total de leurs espérances et de leurs craintes n'est pas : — Rêves! — Rêves! — Rêves! La foule tourbillonne dans le rayon de soleil, gaie, insouciante, imprévoyante, comme ces insectes qui voltigent un moment (c'est leur vie), et qui disparaissent à jamais. Les rêves de ceux-ci sont folâtres; il y a d'autres rêves graves et sérieux. L'un vous parle de ses découvertes importantes, et l'autre de son histoire en prose; celui-ci fait un roman et se plaît à créer un héros dont personne n'entendit jamais parler; il dit que ce sont des Annales. Tel homme va chercher dans les catacombes du passé un nom obscur qu'il déterre; il vous dit les mœurs secrètes du personnage, ses traits, son attitude, son costume. Vous diriez qu'il l'a connu long-temps avant sa naissance : tel autre s'amuse à dévider le vieil écheveau de la politique et de l'histoire. Il vous apprendra ce que tous les ministres d'autrefois ont voulu faire, leurs intentions secrètes, leurs secrets desseins. — Rêves! — Rêves! — Rêves! »

. . . . . .

J'ai fait tort à Cowper en le traduisant; l'émotion, le rhythme, la couleur, le sentiment, tout se flétrit et s'effeuille dans une prose etrangère. Quoi qu'il en soit, la révolution de la litterature anglaise date de lui. *Crabbe*, *Wordsworth*, *Coleridge*, se rapportent à son école; toute la poésie anglaise a changé de face depuis la publication de ses œuvres, et la sévérité superstitieuse de sa doctrine n'a pas affaibli la puissance de son talent.

Malgré cette sévérité, c'est un écrivain plein de charme; on le plaint de trembler si douloureusement sous l'idée de la vengeance divine; on s'associe à ses peines; on reçoit de lui de précieuses consolations. L'écrivain qui console est rare; à peine en citerez-vous cinq ou six dont la parole puisse soutenir l'homme aux jours de la douleur. Et remarquez que ces consolateurs furent pour la plupart des misanthropes et des hypocondriaques. Lorsque votre ciel est sombre et que les nuées s'abaissent; quand l'horizon se ferme et se rétrécit devant vous, autour de vous; que les voix amies se taisent, et que les voix ennemies deviennent menaçantes; ouvrez

alors les écrivains les plus renommés par leur verve ardente, ou ceux dont les pages scintillent de chapitre en chapitre, ou ceux dont l'invention turbulente se précipite sur un lit de rochers, ou ceux dont la tendresse efféminée creuse la plaie des passions au lieu de la guérir. Vous ne trouverez que sécheresse et aridité chez ces auteurs. Alors Voltaire afflige, Diderot fatigue, Tasse ennuie, Dante irrite. Alors on sent le prix et la valeur intime de ces solitaires, qui ont écouté leur ame et qui parlent à la vôtre; ils descendent doucement dans les profondeurs de votre souffrance; le baume qu'ils y répandent n'éveille aucune passion, ne fait vibrer aucune corde douloureuse. Les remèdes qu'ils indiquent sont presque toujours simples, faciles et d'un usage presque vulgaire. Lorsque je vivais dans une société étrangère, que mon pays n'existait plus pour moi; que ces mœurs nouvelles m'oppressaient en m'environnant, que je déplorais amèrement la bizarrerie de mon sort, et le néant obscur de mon avenir; dans ces jours de deuil que personne ne daigne comprendre, et qui nous pèseraient bien plus encore, si le monde en devinait le secret; combien de fois m'est-il arrivé d'emporter avec moi l'écrivain ami, le volume consolateur; le premier poète anglais auquel je me sois associé intimement, et qui m'ait révélé ce grand secret inconnu, la fraternité des pensées humaines, sous les mille variétés de la forme et du style: *William Cowper!* Qu'il soit béni, William Cowper! Les gens de Londres possédaient encore à cette époque (et je ne sais si leur réforme n'a pas détruit ce lieu charmant), ils possédaient encore, auprès de leur ville gigantesque, une forêt solitaire, peuplée de daims, qu'on laissait vivre et se multiplier en paix, avec un gazon bien haut et bien touffu, et de grands chênes semés sans ordre, d'un âge vénérable, de ces chênes anglais, dont la verdure est foncée et la végétation capricieuse. Entre la ville et ce lieu de retraite, se trouvait le vaste terrain du Hyde-Parck, si bien que l'on entendait au loin, comme le murmure sourd d'une forge éloignée, le retentissement de la Babel de l'industrie, l'écho affaibli de la vie prosaïque, le bruissement des intérêts et des passions en conflit éternel. C'était là qu'il fallait lire Cowper, ce poète simple; c'était là qu'il se faisait entendre au cœur. C'est là

que s'est établie entre lui et moi une de ces fraternités de pensée qui ne se brisent qu'avec la vie. Parmi les événemens de l'existence, il y en a un qui se répète deux ou trois fois, et que l'on oublie de noter, tout absorbé que l'on est par la brutale puissance des faits : je veux parler du bonheur imprévu causé par certains écrivains. Ils rajeunissent la pensée ; ils en renouvellent la source intérieure. Qui pourrait oublier cela ?

PHILARÈTE CHASLES.

LETTRE POLITIQUE.

II.

RÉCLAMATIONS DES ÉTATS-UNIS.

Londres, 26 janvier 1835.

J'assistais le 1er avril 1834 à une séance de votre chambre des députés, débats solennels dont j'ai gardé mémoire. M. de Broglie descendait de la tribune dans un état d'agitation qui se manifestait sur sa figure pâle et convulsive; M. Guizot lui pressa la main, et les deux ministres échangèrent un regard maladif. M. de Broglie, interpellé par M. Berryer sur l'existence d'un traité avec l'Espagne acquittant huit millions de la créance américaine, avait balbutié une réponse vague. Vainement M. Sébastiani parla de la probité ministérielle, de la triste accusation que ferait peser sur le cabinet le rejet du traité américain; la chambre paraissait inquiète, mal disposée, et quand le moment du scrutin arriva, M. Dupin, avec une malicieuse gravité, déclara que le projet de loi sur la créance des États-Unis était rejeté à la majorité de huit voix.

J'avoue qu'en sortant de cette séance, je crus à la retraite de tout le ministère; habitué aux formes constitutionnelles de l'Angleterre, je ne

pouvais concevoir comment un cabinet tout entier ne se portait point solidaire d'un échec aussi sérieux. L'unité est la première condition d'un gouvernement : chez nous, cela se passe ainsi, et vous devez sentir quelle facilité il en résulte pour les transactions diplomatiques. Quand un cabinet succède à un autre, il n'est point tenu de remplir les engagemens contractés par la précédente administration ; il peut repousser avec fermeté les reproches qu'on lui adresse, reprendre les négociations sur de nouvelles bases, se préparer surtout une majorité pour le vote de subsides qui est la conséquence du traité. On ne fit, en France, qu'une affaire personnelle de cet échec parlementaire; M. de Broglie et M. Sébastiani se retirèrent seuls. La difficulté à l'égard des États-Unis resta la même.

Voilà pourquoi en Angleterre la presse tout entière s'est élevée contre la situation respective de la chambre et du ministère en présence du traité américain; on comprend difficilement que les mêmes ministres viennent encore s'exposer à une épreuve, alors que le premier résultat a été un échec. Quand notre gouvernement traite, et qu'il s'engage à des subsides, c'est qu'il est tellement assuré de la majorité du parlement, qu'il peut répondre d'avance de l'obtenir pour la convention qu'il signe. C'est là sa force vis-à-vis de l'étranger; on ne voit pas alors le scandale d'une signature donnée en vain au bas d'un acte diplomatique; la parole du cabinet est sacrée, et lorsque ce cabinet ne peut la tenir, il se retire et proteste ainsi de sa ferme conviction dans la justice et l'équité du traité dont il demande les moyens d'exécution.

Vous marchez bien légèrement en France; un ministre contredit le lendemain ce qu'il a avancé la veille, appose sans réflexion sa signature au bas d'un acte, s'aventure dans des engagemens qu'il n'a pas le pouvoir de tenir. Interrogez-le sur sa majorité; il ignore complètement s'il pourra l'avoir sur tel acte plutôt que sur tel autre; et quand l'échec arrive, lorsque la majorité lui manque, alors il ne voit pas qu'il a compromis le pays, et il décline la responsabilité des résultats. Qu'est-ce qui a amené la situation délicate qui menace les relations politiques de la France avec les États-Unis? N'est-ce pas l'étourderie des ministres signataires d'une convention qui ne peut être exécutée? Et pourtant ce doit être quelque chose pour des hommes politiques qu'une parole donnée en face du monde.

Ce qui me frappa surtout, je dois le dire encore, dans les trois séances de la chambre où ces débats se prolongèrent, ce fut l'ignorance profonde des orateurs qui discutèrent à la tribune. Votre éducation parlementaire est étroite et mal faite; vous voyez toutes les questions par le côté passionné; jamais la pensée ne s'élève aux grands principes sociaux et aux graves questions gouvernementales. Les membres de notre parlement

suent long-temps à Oxford et à Cambridge dans l'étude du droit des gens et de la diplomatie européenne; aussi nos discussions sont-elles pleines d'idées positives et de principes rationnels. Si nous parlons d'un traité, nous en savons toutes les phases; si nous rappelons nos vieilles guerres, il n'est pas un enfant de nos universités qui ne les récite de mémoire. Dans votre chambre des députés, on fait beaucoup d'esprit; on attaque merveilleusement la personne d'un ministre, on taquine tel conseiller de la couronne sur son banc, on épelle une petite leçon d'éloquence à l'usage des tribunes et des journaux, on se crée une popularité de tavernes et de clubs; mais les principes généraux, les grandes idées nationales, les annales du pays, tout cela est négligé par les élus de vos colléges, et par les ministres un peu plus encore que par les députés.

Pourtant jamais question plus importante du droit des gens que celle qu'allait soulever le traité avec les États-Unis. Il fallait embrasser toute l'histoire des dernières années du grand empire, la lutte si vigoureusement engagée entre deux puissantes nations, puis, au milieu de cette lutte, les droits et les priviléges des neutres, leurs devoirs aussi, les hautes questions de blocus, les tristes nécessités de la guerre, qu'il fallait révéler en face des générations nouvelles. Je ne remarquai dans vos séances que deux discours développés, d'abord celui de M. Bignon, tout préoccupé de sa position sous l'empire, position secondaire, qui ne s'éleva jamais à la pensée de l'empereur. Ce discours était une apologie terre à terre du système de Napoléon à l'égard de l'Angleterre, chose dite, faite et refaite avec toutes les formes de l'exagération par MM. d'Hauterive et de Rayneval en 1812, thème d'un historien qui a assisté aux faits sans les voir et sans pénétrer leur esprit.

Le second discours écrit fut celui de M. de Broglie, orateur d'une école différente, d'une érudition immense, mais sans grande portée. Si M. Bignon appartenait au système impérial de corps et d'ame, M. de Broglie, fils de la coterie de Mme de Staël, de cette opposition sérieuse avec l'école génevoise, puis de tribuns de bonne compagnie avec Benjamin Constant, MM. de Montmorency et de Sabran; M. de Broglie devait voir la question des États-Unis trop exclusivement dans les intérêts de l'Amérique contre la France impériale. Aussi son discours fut-il une apologie, apologie des neutres en face des deux grands belligérans, Napoléon et l'Angleterre; on vit, défendant les droits de la paix, l'homme essentiellement pacifique, le descendant du maréchal de Broglie, à qui Napoléon ne pardonna jamais de solliciter une place d'auditeur au conseil d'état, lorsqu'il lui offrait une épée.

Me sera-t-il permis de m'élever un peu au-dessus de cet esprit étroit

qui préside à l'examen des plus graves questions dans votre chambre, et de remonter à l'ensemble des difficultés que soulève le traité avec les États-Unis? Il est tels principes qui tiennent au droit naturel des nations; Français ou étrangers, nous sommes tous aptes à les examiner dans leurs fondemens, à les saisir à leur origine, à les suivre dans leurs différentes phases; le code des nations est universel.

Deux principes différens ont toujours été soutenus par l'Angleterre et la France, à l'égard des neutres, quand, belligérantes, elles se trouvèrent en face l'une de l'autre. Le principe posé par la France est celui-ci : « Le pavillon couvre la marchandise, c'est-à-dire quand un neutre arbore son pavillon sur un navire, quelles que soient les marchandises à bord, il n'est permis à aucune des parties belligérantes de visiter les marchandises que recouvre ce pavillon; le navire neutre est ainsi un territoire protégé par sa propre souveraineté (1). »

Le principe soutenu par l'Angleterre est au contraire celui-ci : « La neutralité doit être respectée, mais il est permis aux belligérans de visiter les neutres pour connaître les marchandises que couvre le pavillon, et s'il n'y a pas objet de contrebande à bord (2). »

Il faut laisser aux faiseurs de pamphlets officiels le soin d'admirer la grandeur du principe posé par la France, et de déclamer contre l'égoïsme de l'Angleterre; j'abandonne à l'école impériale toutes les épithètes d'*infâme* et d'*atroce* appliquées à la Grande-Bretagne. La France et l'Angleterre posaient des maximes différentes sans doute; ce n'était pas grandeur d'ame chez l'une, ni infamie chez l'autre; elles avaient toutes deux au fond leur intérêt; ce n'était point un esprit de chevalerie qui armait la France pour soutenir le droit des neutres. Puissance essentiellement continentale, elle avait tout à gagner pour son commerce en main-

(1) Ce principe a été proclamé dans les traités suivans : traité du 21 juin 1783, entre la Russie et la Porte, art. 43; du 10 septembre 1785, entre la Prusse et les États-Unis; du 10 novembre 1785, entre la France et la Hollande; du 11 janvier 1787, entre la France et la Russie; l'art. 31 porte que « les bâtimens neutres escortés par des vaisseaux de guerre ne peuvent être soumis à la visite; que la déclaration du commandant de l'escorte doit suffire; » — du 17 janvier 1787, entre la Russie et Naples; du 20 décembre 1787, entre la Russie et le Portugal; du 17 mars 1789, entre la France et la ville de Hambourg; du 6 mai 1789, déclaration de la Russie concernant le commerce neutre dans la Baltique; du 30 juillet 1789, traité de commerce entre le Danemark et Gênes.

(*Recueil des Traités*, par Martens, tom. II, III et V.)

(2) Manifeste de la cour de Londres, du 20 décembre 1780.

tenant les droits et la liberté du pavillon neutre; par ce principe, elle favorisait ses transactions commerciales; seulement un pavillon était substitué au sien; les négocians ne souffraient pas; les hostilités ne pouvaient les atteindre, car le droit de visite seul pouvait reconnaître et constater l'identité et l'origine réelle des marchandises et empêcher le commerce de l'ennemi.

L'Angleterre, au contraire, puissance essentiellement maritime, trouvait son intérêt à ne point respecter le pavillon neutre; ses corsaires s'enrichissaient de mille prises : en déclarant la guerre à la France, elle faisait plus qu'un acte d'hostilité à son gouvernement; elle éteignait la source de sa prospérité commerciale; elle ébranlait son crédit; elle attaquait son trésor; enfin elle usait de l'un de ses plus grands moyens de guerre, et forçait à la paix une puissance supérieure en ressources. Ainsi, je le répète, ne faisons point de sentimentalité ni de déclamations à l'égard de la France et de la Grande-Bretagne; pendant la guerre impériale, leurs rôles différens étaient dans la nécessité de leur situation.

Tous les gouvernemens admettent le droit de blocus, c'est-à-dire la défense pour les neutres d'apporter certaines marchandises désignées par les publicistes sous le nom de *contrebande* dans les ports ou pays assiégés par l'un des belligérans. C'est ici que commencent les devoirs des neutres, car eux aussi ont leurs devoirs tracés également par le droit des nations. Ainsi, il n'est point permis aux neutres d'avoir des matelots à bord des flottes d'une des puissances belligérantes, de transporter leurs marchandises; ils ne peuvent braver le blocus, faire servir leur pavillon comme auxiliaire à l'une de ces puissances, et tout cela sous peine de confiscation. Si la mer leur est librement ouverte, ils ne peuvent seconder l'un des belligérans au détriment de l'autre; s'ils transgressent cette loi, ils se font ennemis, leur navire est de bonne prise. Enfin un dernier devoir leur est imposé par les grands publicistes, c'est qu'ils doivent faire des concessions égales aux deux belligérans, et que s'ils souffrent de l'un des avanies, s'ils adhèrent à des conditions humiliantes et à des obligations particulières, l'autre belligérant est autorisé à faire subir les mêmes avanies et les mêmes obligations. Il est important de ne point oublier ce principe du droit des gens dans la question de l'Amérique.

Dans les temps ordinaires, le droit de blocus a des limites bien déterminées : il ne peut y avoir blocus que lorsqu'il est réel, c'est-à-dire, lorsque les forces respectives de l'une des puissances belligérantes assiégent et pressent une ville ou un point de territoire; mais dans les désordres des grandes guerres, jamais ce principe n'a été régulièrement admis, et quand la révolution française éclata, il n'y eut plus de barrières ni de

limites posées à l'égard des neutres. Sous le vieux régime, la guerre avait quelque chose de compassé, elle était soumise à certaines formes, on pouvait, en quelque sorte, en prévoir la fin et le résultat; mais quand la révolution française eut jeté les peuples dans la balance des gouvernemens, lorsque les alliés voulurent faire subir le joug à la France révolutionnée, et que la France déborda sur l'Europe des rois, il y eut bouleversement des idées reçues, et impossibilité réelle d'établir une règle à l'égard des neutres.

Ainsi une loi du 18 janvier 1798 déclara de bonne prise tout bâtiment neutre chargé en tout ou en partie de marchandises anglaises. C'était là une première dérogation aux maximes proclamées par la France elle-même. En même temps le Directoire déclarait qu'il serait signifié à toutes les puissances neutres ou alliées, que le pavillon de la république française en userait envers les bâtimens neutres, soit par la visite, la confiscation ou appréhension, de la même manière qu'ils souffraient que les Anglais en usassent à leur égard.

Cette dérogation du gouvernement français au principe qu'il avait posé lui-même, avait été amenée par le fameux traité du 19 mai 1794, entre les États-Unis et l'Angleterre, traité qui reconnaissait le droit de visite, de presse, d'extension de blocus, réservé à la Grande-Bretagne. Dans ce traité, le principe que le pavillon couvre la cargaison, est totalement abandonné par les Américains; on allait même plus loin : la dénomination des objets de contrebande était laissée à la décision du gouvernement anglais; on y admettait enfin que tout sujet de l'Amérique trouvé sur un bâtiment ennemi pouvait être traité comme un pirate (1). C'était donc le gouvernement de l'Union même qui acceptait le droit de visite, qui renonçait aux priviléges des neutres, et cela au profit de l'Angleterre. La France dut à son tour prendre des mesures de rigueur, et un arrêté du Directoire déclara pirate, tout sujet de puissance neutre trouvé sur les vaisseaux de nations ennemies.

Cette situation exceptionnelle cessa avec le consulat. Bonaparte arrivait au pouvoir avec des idées de paix et d'ordre; jeune consul, il était salué par les acclamations du peuple qui appelait un gouvernement fort. Des ouvertures furent faites également aux états de l'Union et à l'Angleterre; on en revint avec les neutres aux principes établis, mais quand, à Amiens, Joseph Bonaparte et les plénipotentiaires anglais arrivèrent au grand point des priviléges de la neutralité, l'Angleterre maintint son droit, et la France le sien; il ne fut nullement question de con-

(1) Art. 17, 18, 21, recueil de Martens, tom. VI, p. 369 et suiv.

cilier deux principes opposés, et qui tenaient à la situation particulière, aux intérêts intimes des deux puissances qui les proclamaient.

La paix d'Amiens ne fut qu'une trève; l'Angleterre et la France étaient engagées dans des voies trop diamétralement opposées; la puissance maritime de l'une, et la force continentale de l'autre, ne leur permettaient pas d'avoir long-temps l'arme au bras; il y eut des prétextes plutôt que des motifs de guerre, et l'on se précipita encore dans ce duel de sang qui devait se prolonger pendant douze années, immense lutte où il y eut de part et d'autre de si grands efforts, de si éclatans prodiges.

Dans ce conflit violent, les états de l'Union gardèrent la neutralité. C'était une position magnifique. La France et l'Angleterre avaient besoin mutuellement de leurs produits, et elles ne pouvaient les échanger, puisqu'elles couraient l'une sur l'autre, puisque sur l'espace de deux mille lieues leurs flottes se croisaient, leurs corsaires arboraient leur pavillon et désolaient le commerce des deux pays. Les Américains s'offraient comme des intermédiaires, comme des courtiers, pour me servir de l'expression du temps, entre les deux peuples ennemis. Quelle brillante fortune leur était réservée! Ils achetaient dans les colonies des marchandises à bas prix, et les apportaient en France pour en retirer d'énormes bénéfices; Anglais et Français se servaient de leur pavillon pour couvrir mille fraudes; leur fret était à un taux élevé; ils n'avaient à redouter de concurrence qu'avec les Suédois et les Danois, également neutres. Toutes les grandes fortunes de l'Amérique datent de cette époque; pendant trois ans, toute fraude fut tolérée: on fermait les yeux, parce que la guerre entre les belligérans n'était point parvenue encore à ce degré d'énergie où tous les moyens sont permis (1).

(1) Voici dans quelles limites l'Angleterre permettait aux Américains de faire le commerce avec la France, et l'on peut juger combien ces prescriptions favorisaient la contrebande des marchandises anglaises :

« Les navires américains ne peuvent, en aucun cas, faire voile directement des ports des États-Unis pour un port quelconque de l'ennemi en Europe. Les navires américains peuvent aller des ports des États-Unis aux ports des colonies appartenant à l'ennemi, et retourner directement de ces derniers ports à ceux des États-Unis. L'ordre du conseil ne leur ôte pas la faculté d'aller directement des ports de ce royaume aux îles des Indes occidentales possédées par l'ennemi; et l'on ne prétend pas les empêcher de se rendre de ce royaume dans les ports de l'ennemi avec des productions coloniales, quand le parlement aura fixé les droits qui devront être payés pour une semblable exportation. Les navires américains peuvent continuer de commercer de ce royaume aux ports de l'ennemi, des ports de l'ennemi à ceux de ce royaume, et des ports des alliés de S. M. aux ports de l'ennemi,

Cependant les belligérans se ravisèrent. En vertu du traité de 1794, l'Angleterre continua de visiter les Américains neutres; il y eut des saisies faites à bord, des presses de matelot jusque sur des vaisseaux de l'état appartenant à l'Union (1); enfin l'Angleterre, restreignant de plus en plus le droit des neutres, déclara le blocus depuis Brest jusqu'aux rives de l'Elbe, alors envahies par l'armée française. L'acte du conseil du 16 mai 1806 déclarait ce blocus aux neutres, et M. Fox fut chargé de l'annoncer à M. Monroe, ministre des États-Unis. M. Fox disait : « S. M. a cru convenable d'ordonner que des mesures nécessaires seraient prises pour le blocus des côtes, rivières et ports, depuis l'Elbe jusqu'au port de Brest inclusivement; lesdites côtes, rivières et ports sont et doivent être considérés comme bloqués; mais S. M. déclare que ce blocus n'empêchera pas les bâtimens neutres chargés de marchandises non appartenant aux ennemis de S. M., et qui ne sont pas de contrebande, d'approcher desdites côtes, d'entrer ou de faire voile desdits ports et rivières (excepté les côtes, rivières et ports, depuis Ostende jusqu'à la Seine, dès long-temps en état de blocus), pourvu que lesdits bâtimens qui approcheront, et qui entreront ainsi (excepté comme ci-dessus), n'aient pris leur cargaison dans un port appartenant aux ennemis de S. M. ou en leur possession, et que lesdits bâtimens qui feront voile desdites rivières et ports (excepté comme ci-dessus) ne soient destinés pour aucun port appartenant aux ennemis de S. M. ou en leur possession, et n'aient pas préalablement enfreint le droit de blocus (2). » Cet acte du conseil de S. M. Britannique était une extension outre mesure du droit de blocus, tel que le code des nations l'admet; il était impossible aux forces navales de l'Angleterre, quelque nombreuses, quelque actives qu'elles pussent être, d'enfermer par le blocus une telle étendue de territoire; mais dans les violences des deux parties belligérantes, on ne connaissait plus de bornes, on cherchait à se faire le plus de mal possible. C'était le but qu'on se proposait, l'Angleterre l'avait atteint.

Ce fut sur le champ de bataille, tout couronné des lauriers de la victoire, que l'empereur reçut la nouvelle de l'immense blocus déclaré par l'Angleterre. Ceux qui ont vécu dans l'intimité de Napoléon, doivent se

mais non des ports de l'ennemi à ceux des alliés de S. M. directement, ni des ports d'Amérique à ceux desdits alliés, avec des productions coloniales. » (Taverne de Londres, 21 novembre 1807. Communication faite par lord Bathurst au comité des négocians américains.)

(1) Les journaux américains des années 1803 et 1804 sont remplis de plaintes contre l'Angleterre.

(2) *Gazette de Londres*, 15 mai 1808.

faire une idée de l'irritation profonde qu'il en conçut. Il venait de fouler aux pieds ses ennemis ; la Prusse était agenouillée, il datait ses décrets de Berlin, et dans cet affaissement de tous, une puissance levait la tête plus haut que lui-même, résistait quand tout implorait sa clémence ou sa générosité. Napoléon était alors entouré d'une cour flatteuse, de ces hommes qui l'enivraient d'encens et l'entraînaient dans d'inconcevables mesures. Le duc de Bassano doit se rappeler s'il s'opposa alors un seul moment au fameux décret de Berlin, décret violent et ridicule tout à la fois, mais que les belligérans pouvaient se permettre, parce que la guerre autorise tout ce qui peut avancer le triomphe d'une cause.

On aperçoit dans les considérans de ce décret tous les principes de l'école impériale; Napoléon le dicta avec cette promptitude d'expressions que M. Maret seul savait si bien saisir; quelques lignes furent même écrites de la main de l'empereur en ces caractères hiéroglyphiques, cette sténographie de la pensée qu'il fallait deviner et traduire. Les considérans sont de la fureur contre l'ennemi qu'on ne peut vaincre; les voici : « Napoléon, empereur, considérant que l'Angleterre n'admet point le droit des gens suivi universellement par tous les peuples policés; qu'elle déclare bloquées les places devant lesquelles elle n'a pas même un seul bâtiment de guerre; que cet abus monstrueux du droit de blocus n'a d'autre but que d'empêcher les communications entre les peuples; que cette conduite de l'Angleterre, digne en tout des premiers âges de la barbarie, a profité à cette puissance au détriment de toutes les autres; qu'il est de droit naturel de combattre l'ennemi de la même manière qu'il combat lorsqu'il méconnaît toutes les idées de justice et tous les sentimens libéraux, résultat de la civilisation parmi les hommes; nous avons décrété et décrétons ce qui suit : Les Iles britanniques sont déclarées en état de blocus. Tout commerce et toute correspondance avec les Iles britanniques sont interdits. Tout individu, sujet de l'Angleterre, de quelque état ou condition qu'il soit, qui sera trouvé dans les pays occupés par nos troupes ou par celles de nos alliés, sera fait prisonnier de guerre. Le commerce des marchandises anglaises est défendu, et toute marchandise appartenant à l'Angleterre, ou provenant de ses fabriques et de ses colonies, est déclarée de bonne prise. Tout bâtiment qui contreviendra à ces dispositions sera saisi, et le navire et la cargaison consignés comme s'ils étaient propriété anglaise. Communication du présent décret sera donnée à tous nos alliés, dont les sujets sont victimes, comme les nôtres, de l'injustice et de la barbarie de la législation maritime anglaise (1). »

(1) *Moniteur* du 4 décembre.

Si le blocus qu'avait déclaré l'Angleterre dépassait les limites habituelles d'une pareille mesure, le décret de Napoléon secouait tous les principes; il y avait tant soit peu de ridicule à déclarer en état de blocus la Grande-Bretagne, quand on avait à peine quelques vaisseaux en mer, quelques navires en campagne. On entrait dans une voie de violences qui ne permettait plus aux idées modérées de se faire entendre. L'Angleterre, un moment effrayée du décret de Berlin, suspendit toute mesure jusqu'au 14 novembre 1807, où le supplément de la *Gazette de Londres* inséra la proclamation suivante : « Au palais de la reine, le 11 novembre 1807. S. M., ayant pris l'avis de son conseil privé, ordonne, par ces présentes, que tous les ports et toutes les places de France et de ses alliés, ceux de tout autre pays en guerre avec S. M., ceux des pays d'Europe d'où le pavillon anglais est exclus, quoique ces pays ne soient pas en guerre avec S. M., qu'enfin, tous les ports et places des colonies appartenant aux ennemis de S. M. seront désormais soumis aux mêmes restrictions, relativement au commerce et à la navigation, que s'ils étaient actuellement bloqués de la manière la plus rigoureuse par les forces navales de S. M.; en conséquence, tout commerce dans les articles provenant du sol ou des manufactures des pays sus-mentionnés sera désormais regardé comme illégal, et tout navire quelconque, sortant de ces pays ou devant s'y rendre, sera capturé légitimement, et cette prise, ainsi que sa cargaison, adjugée au capteur. »

Indépendamment de cette mesure, qui répondait mot pour mot au décret de l'empereur, des ordres nouveaux du cabinet anglais déclaraient : 1° que tout navire qui aurait à bord des certificats d'origine imposés par le gouvernement français, serait confisqué comme de bonne prise; 2° qu'aucun produit des manufactures de France ne pourrait s'importer sur navire neutre; 3° qu'aucun transfert de navire ne pourrait être fait par l'ennemi à un neutre, et que l'existence de ce transfert autoriserait la capture. Enfin, l'Angleterre soumit les neutres non-seulement à la visite, mais encore à une licence délivrée par son gouvernement au prix de seize guinées. Le texte de ces licences était ainsi conçu : « George III, etc., à tous les commandans de nos vaisseaux de guerre et corsaires, et à tous autres que les présentes pourraient regarder, salut. Comme il nous a été représenté en faveur de ..... qu'ils désirent obtenir notre licence royale pour sauf-conduit du bâtiment américain ....., destiné pour un voyage de ..... aux États-Unis d'Amérique, avec une cargaison provenant de manufactures anglaises, ou de toutes marchandises dont l'exportation est permise; daignant prendre cette demande en considération, nous voulons bien accorder notre licence royale pour cet objet; et nous défendons aux com-

mandans de nos vaisseaux de guerre et corsaires de retarder ou entraver en rien le voyage que ledit navire compte faire, soit au sujet de la guerre présente, ou d'aucune autre hostilité qu'on puisse alléguer en ce moment. »

Les choses étaient ainsi engagées qu'il n'était plus possible de reculer, et qui aurait osé conseiller à l'empereur quelque modération à cette grande époque où, vainqueur de la coalition, il parcourait son royaume d'Italie, lorsque les plaintes du commerce neutre arrivaient de toutes parts? Dans les palais de marbre de Milan, entouré de ce cortége de rois qui accompagnaient ses pompes triomphales à Iéna et Friedland, tout puissant du traité de Tilsitt qui le rapprochait de la Russie, alors qu'il rêvait avec Alexandre le partage du monde, est-il bien étonnant que l'empereur ne gardât plus de mesures, et qu'il lançât son grand décret de Milan? Ce décret se composait de trois articles très significatifs : « 1° Tout bâtiment, de quelque nation qu'il soit, qui aura souffert la visite d'un vaisseau anglais, ou se sera soumis à un voyage en Angleterre, ou aura payé une imposition quelconque au gouvernement anglais, est, pour cela seul, déclaré dénationalisé, a perdu la garantie de son pavillon, et est devenu propriété anglaise; 2° soit que lesdits bâtimens, ainsi dénationalisés par les mesures arbitraires du gouvernement anglais, entrent dans nos ports ou dans ceux de nos alliés, soit qu'ils tombent au pouvoir de nos vaisseaux de guerre ou de nos corsaires, ils sont déclarés de bonne et valable prise; 3° les Iles Britanniques sont déclarées en état de blocus sur mer comme sur terre. Tout bâtiment, de quelque nation qu'il soit, quel que soit son chargement, expédié des ports de l'Angleterre, ou des colonies anglaises, ou de pays occupés par les troupes anglaises, ou allant dans lesdits pays et colonies, est de bonne prise, comme contrevenant au présent décret; il sera capturé par nos vaisseaux de guerre ou par nos corsaires, et adjugé au capteur (1). »

Je commence par déclarer ici que tout ce droit de violence était exceptionnel, qu'il n'y avait pas dans l'histoire d'exemples d'un code aussi impitoyable appliqué par un belligérant aux neutres. Ainsi le voulait la guerre déclarée entre les deux puissances. Mais les Américains n'ignoraient pas ces mesures; elles étaient publiques, on les proclamait à la face du ciel. Quand ils s'engageaient sur les vastes mers, quand ils s'aventuraient à travers les restrictions de toute espèce, animés qu'ils étaient par les chances d'un bénéfice énorme, ils s'exposaient à tous les hasards de l'état de guerre. Tous ces actes et ces décrets avaient un délai pour leur exécution; ils étaient

(1) *Moniteur* du 30 décembre.

connus aux États-Unis quand les expéditions avaient lieu; si les armateurs les bravaient dans la vue de gains inouis jusqu'alors, c'était là une de ces nombreuses chances du commerce en temps de guerre, largement compensées, comme dans la course, par le lucre qu'on se propose. Cela est si vrai, que les pertes éprouvées par les Américains ne s'élèvent pas au vingtième des bénéfices qu'ils ont faits à ces époques désastreuses. De quoi se plaignent-ils? L'Angleterre leur disait : Je n'admets des neutres qu'à la condition qu'ils auront tels certificats; la France à son tour disait : Si les États-Unis dénationalisent leur pavillon en se soumettant aux clauses d'argent et de certificats imposés par l'Angleterre, je ne reconnais plus leur neutralité, et je les déclare de bonne prise. Tout était là public, connu d'avance. Napoléon disait aux Américains : « Vous avez des marchandises de contrebande à bord, le tribunal des prises le déclare; je vous séquestre et je vous confisque. Vous avez subi la visite de l'Angleterre, je vous confisque encore; vous avez pris un certificat d'origine en Angleterre, je vous confisque encore; c'est mon droit. » En mer, un corsaire français rencontrait-il un Américain : eh bien! s'il trouvait à bord de ce neutre une des marchandises proscrites par les décrets de Berlin et de Milan, il avait le droit de s'en saisir, de le brûler, de le couler, s'il résistait; c'était une conséquence de l'état de guerre. Il est évident qu'à cette époque l'une et l'autre puissance belligérante voulait forcer les Américains à se déclarer.

Dans cette situation, que font les États-Unis? Ils portent des plaintes violentes contre l'Angleterre; la France les avait mieux traités; puis ils déclarent leur embargo, c'est-à-dire la prohibition de toute espèce de commerce (1). Malgré cette prohibition, les bénéfices étaient si considérables, que les Américains sortaient encore; les armateurs ne se décourageaient pas; ils aimaient mieux courir les mille chances de mer que de rester inactifs devant ces grands marchés où les marchandises coloniales gagnaient jusqu'à cinq cent pour cent.

Il parut à cette époque, à Londres, un pamphlet très remarquable, sous ce titre : *Warm in disguise*, sur la neutralité fictive des Américains. Mieux vaut, y disait le juge Roger, leur déclarer la guerre que de supporter une paix ruineuse. L'Amérique fit répondre par un autre pamphlet où on avouait la plupart des droits de l'Angleterre pour la visite des neutres, sauf à y poser des limites dans l'intérêt des colonies (2).

Il ne faut jamais oublier, je le répète, que ce que voulait l'une et l'au-

(1) Décembre 1807, *Argus* du 27 février 1809.

(2) *Reply to war*, New-Yorck, 1807.

une puissance belligérante, c'était de forcer les Américains à prendre un parti. Jusqu'en 1811, l'Angleterre, qui espérait entraîner avec elle les États-Unis dans la grande guerre contre Napoléon, fit certaines réparations aux Américains; et c'est à cette époque que se rapporte la négociation de M. Erskine, puis de M. Rose, et la négociation de M. Canning avec M. Pircquenay, un moment désavouée par le cabinet anglais. On arrêta « que l'acte prohibitif de toute relation commerciale entre les États-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, la France et leurs dépendances, était révoqué quant à la Grande-Bretagne, attendu que l'honorable David Montague Erskine, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de sa majesté britannique, avait, au nom de son gouvernement, déclaré que les ordres du conseil de janvier et novembre 1807 devaient être considérés comme nuls et non avenus quant à ce qui concernait les États-Unis. » Depuis, les intérêts de l'Amérique se modifièrent, le gouvernement anglais n'ayant pas exactement rempli ces conditions avec les États-Unis, ceux-ci se rapprochèrent de la France pendant la présidence de M. Addisson, et alors tout naturellement, le ministre américain à Paris dut parler des indemnités que son gouvernement pouvait exiger pour les calamités de la grande guerre.

Dans les négociations diplomatiques, il faut bien distinguer ce qu'on appelle droit absolu, admis également à l'égard de l'ennemi et des neutres, d'avec les concessions qu'un gouvernement peut faire à un neutre pour l'entraîner dans son alliance. Napoléon avait intérêt d'avoir pour lui les états de l'Union; c'était un auxiliaire formidable contre l'Angleterre; il a pu reconnaître comme un droit ce qui n'était au fond qu'une concession faite à l'alliance; il a pu dire : Puisque vous déclarez la guerre à l'Angleterre, ce que je vous refusais antérieurement, je vous le donne; vos navires séquestrés, je vous les rends; et pour ceux que le conseil des prises a saisis et confisqués irrévocablement, je vous donnerai une indemnité. Dans la marche des négociations, ces concessions sont d'usage. Quand un neutre veut vous seconder comme allié, on se montre facile, parce qu'il va devenir votre auxiliaire; c'est une sorte de subside qu'on lui paie, une manière de reconnaître les forces qu'il vous prête. En négociant sur ce pied avec M. Barlow, pendant les périlleuses campagnes d'Allemagne, Napoléon faisait plutôt acte de politique qu'acte de justice. Ce n'était pas la première fois qu'il avait, en considération de l'amitié d'un neutre, agrandi des provinces, ou fourni des subsides.

Les bases de cette négociation avec M. Barlow furent curieuses et révélèrent encore l'esprit tout commercial des Américains et les immenses profits qu'ils avaient faits durant leur neutralité mercantile; ils ne deman-

daient point d'argent, aucune indemnité au trésor; ils se bornèrent à réclamer une certaine quantité de licences d'importation en France. Tous ceux qui ont quelque souvenir de cette grandiose et étrange époque de l'empire, ont encore présent à leur pensée le singulier monopole que le chef du gouvernement s'était réservé par les licences. Tandis que toute relation commerciale était prohibée avec l'Angleterre, Napoléon s'était attribué le droit de délivrer des licences pour aller chercher des marchandises indispensables à la consommation, car tout système de violence entraîne avec lui ses propres exceptions. Le génie de l'empereur avait créé toutes les merveilles des manufactures, mais les indispensables besoins n'étaient pas satisfaits; il fallait donc recourir à ce commerce exceptionnel : on établit une espèce de principe semblable à celui que proclame aujourd'hui le pacha d'Égypte; le commerce se fit par le souverain. Puis l'empereur accordait souvent des licences à quelques maisons privilégiées. Mariait-il la fille d'un de ses généraux, compagnon de ses victoires, il donnait une licence pour dot; avait-il à récompenser un service, à créer une dotation, c'était souvent une licence encore qui payait la dette du prince. Quelques maisons, dans chaque ville commerciale, étaient également privilégiées moyennant certains dons qu'elles faisaient soit aux bureaux, soit au ministre lui-même; car c'était une riche proie que ces licences. Le procédé était singulier : par une condition expresse, le navire qui allait charger des marchandises anglaises devait exporter de France des objets manufacturés, et en exécution de cette clause, les armateurs achetaient à Paris toutes les vieilleries qu'ils évaluaient à des prix exorbitans : les livres de l'école impériale, les poèmes épiques, les romans de l'époque; puis, dans le voyage, on en faisait un auto-da-fé, ou on les jetait dans l'Océan. Ces sacrifices étaient comptés parmi les frais de l'opération.

Les gains que procuraient les licences ne s'élevaient pas à moins de trois ou quatre cent mille francs, et il est très concevable que l'esprit mercantile des Américains s'en fût contenté, moins comme indemnité pour les réclamations faites que comme cadeau pour l'alliance qu'ils avaient contractée avec Napoléon dans leur guerre commune contre l'Angleterre. Ainsi la pièce n° 1 qui a été déposée dans les bureaux de votre chambre des députés, et qui est un rapport de M. de Bassano sur l'indemnité de l'Amérique, doit être considérée moins comme la pensée intime que comme la pensée officielle de l'empereur à l'égard de l'Union américaine. Napoléon ne reconnaissait pas un droit; il donnait une indemnité à des alliés.

Mais à ce moment éclataient les grands désastres de 1813 et de 1814; le gouvernement des Bourbons était rétabli, et l'Amérique du Nord se trouvait à leur égard dans une situation particulière. S'il s'était agi d'un

droit absolu, certes la reconnaissance du passé, les souvenirs de l'histoire, rien n'aurait pu être invoqué par la France pour la libérer de sa dette envers les États-Unis. Mais c'était ici une indemnité en partie bienveillante; la dynastie qui arrivait en France pouvait invoquer à l'égard des États-Unis des souvenirs que l'Union américaine ne pouvait oublier : les fils de ces Anglais révoltés qui votaient des remercîmens à Lafayette, qui lui érigèrent des statues, et qui plus tard lui donnèrent un million, devaient aussi garder mémoire de ce prince qui avait le premier soutenu leurs droits, et fait reconnaître leur pavillon. Les Américains devaient leur existence politique à Louis XVI; si la France, dans une guerre d'exception, avait porté quelque préjudice à leur commerce, préjudice largement compensé par les bénéfices qu'ils avaient fait d'ailleurs, la France aussi avait, à une autre époque, donné ses hommes, son argent, au profit des Américains. Puis cette affaire de la Louisiane, où des stipulations d'argent et de priviléges commerciaux n'avaient pas été exactement remplies par les États-Unis, tout cela devait rendre au moins très délicates les réclamations qu'aurait pu faire l'Amérique septentrionale, alors tout occupée de sa guerre avec l'Angleterre, et du traité qui la termina.

J'ai lu dans je ne sais quel discours de tribune, dans le rapport de M. Jay, je crois, que les Américains ne réclamèrent pas leur dette lors de la seconde invasion de la France, par le motif qu'ils ne voulurent pas se joindre à la coalition contre la France. Je pardonnerais ces sentiments des assertions à des journaux qui ont besoin de faire valoir les droits des États-Unis; mais qu'un homme grave vienne débiter de pareilles choses à la tribune, cela ne se conçoit pas. Le gouvernement américain a toujours passé pour un gouvernement sincère, loyal; mais, comme tout gouvernement marchand, il est intéressé : je ne sache pas qu'il se soit jamais laissé aller à ces monvemens de générosité envers les nations qui sont ses débitrices. Je crois peu à ces désintéressemens d'état à état. Si les Américains ne pressèrent pas la liquidation de leurs créances à cette époque, c'est qu'ils ne croyaient pas leurs créances bien nettes; le président en parlait dans ses discours en termes vagues, sous forme de doute et de prière, plutôt qu'avec ce ton impératif que Jackson a pris dans le dernier message. Ce qu'il faut remarquer aussi, c'est qu'à une époque où loin d'accabler la France, comme dans le traité de novembre 1815, tous les peuples concouraient à l'alléger par un atermoiement (je parle du congrès d'Aix-la-Chapelle), l'Amérique ne réclama pas davantage; chose curieuse! quand tout le monde liquide avec la France, l'Amérique se serait abstenue de liquider! Elle a donc un droit spécial, une créance à part, dont la légitimité grandit en veillissant.

Vous savez que les réclamations, toujours timidement présentées par le plénipotentiaire américain, furent repoussées par tous les ministres de la restauration. Jamais sur aucun budget de finances il n'y eut réserve faite; dans dix budgets, il y eut forclusion pour les créanciers de l'arriéré, et jamais aucune protestation ne s'éleva pour revendiquer les droits de l'Amérique. Lorsqu'on s'adressa à M. Pasquier, ministre en 1820, à la suite de la liquidation Bacry d'Alger, M. Pasquier répondit que rien n'était dû; quand on s'adressa à M. de Villèle, à M. de Polignac, la même réponse fut faite. Quoique, aux affaires étrangères, des commis, des chefs de division même, fussent déjà intéressés dans la liquidation américaine, la réponse fut toujours : « Nous ne devons rien; et dans tous les cas, il y a large compensation dans l'affaire de la Louisiane. »

Une circonstance assez curieuse, c'est que le ministre qui porta le plus d'attention à la timide demande des États-Unis, fut le vicomte Mathieu de Montmorency, cette ame pieuse, toute d'élancement et de tendre dévotion. Ce fut M. de Lafayette qui prit en main cette négociation, et comme de vieilles relations de gentilshommes les unissaient l'un à l'autre, M. de Montmorency eut un moment de sympathie pour une cause qu'il avait lui-même saluée à l'Assemblée constituante. M. de Montmorency tomba devant l'esprit tout positif de M. de Villèle, et ce ministre, qui se connaissait si bien en comptes, en liquidations, ne voulut jamais entendre parler que comme d'une simple causerie de la réclamation des États-Unis. Vous savez que dans son ministère des affaires étrangères, M. de Damas n'était qu'un prête-nom; il reçut plusieurs fois l'ordre de faire compter sur la liste civile diverses indemnités à des capitaines américains malheureux, mais jamais il ne voulut admettre le principe d'une indemnité légale à la suite d'une réclamation officielle.

La révolution de juillet éclate. Ici, surviennent d'autres intérêts, d'autres complications, qu'il est très essentiel de bien définir pour se rendre compte de l'empressement apporté depuis à la conclusion du traité américain. L'événement tout populaire qui plaçait un si grand pouvoir sur la tête de M. de Lafayette, devait réveiller toutes ses sympathies pour l'Amérique; M. de Lafayette avait passé là toute sa jeunesse de gloire, et c'est chose dont on garde souvenir. Dans sa pensée, le système américain se présentait comme le meilleur type de gouvernement, et son rêve eût été de l'appliquer à la France. La reconnaissance le liait aussi à cette terre du Nouveau-Monde; il venait d'y recueillir un bouquet de gloire et d'or. Le ministre américain, tout en saluant avec enthousiasme le réveil populaire de la France, ne perdit point de vue les intérêts de son gouvernement : il agit vigoureusement par Lafayette; il remua la presse avec

une activité merveilleuse; des récompenses furent promises; l'opinion, qui marche tout d'une pièce, eût alors salué la créance américaine, comme elle avait salué la liberté du pays.

Quand le roi Louis-Philippe fut élevé au trône, il trouva cette négociation engagée. Plein de prévoyances et de souvenirs, le roi se déclara pour la créance américaine; l'Amérique avait vu ses courses laborieuses, ses jours d'exil et d'infortunes; des jours d'infortunes et d'exil ne pourraient-ils pas le conduire de nouveau en Amérique? Pourquoi des sueurs économes ne seraient-elles pas déposées là, dans une banque de prévoyance? Et quand le lion populaire grondait encore, lorsque le Palais-Royal était assiégé par l'émeute, lorsqu'on effaçait les armoiries, et que des cris menaçans effrayaient la royauté de quelques semaines, n'était-il pas dans l'intérêt du père de famille de songer à l'avenir d'une nombreuse race, et de capter la bienveillance d'un jeune peuple par la signature d'un traité, sorte de cadeau de joyeux avènement?

La position du plénipotentiaire américain devint de plus en plus facile; il ne s'agissait plus que de fixer la quotité de la somme réclamée. Je vous assure qu'on n'en savait pas la première base, qu'il n'y avait pas plus de raison de fixer 25 millions que 100 mille; c'était un pur *forfait*, une générosité dont les limites ne pouvaient être légalement indiquées. Un grand nombre de ces créances sont inconnues; les personnes qui ont pris quelque part à cette négociation, et particulièrement M. Hyde de Neuville, affirment qu'un tiers de ces titres est tombé, par déshérence des propriétaires, dans les mains du gouvernement des États-Unis; la banque de l'Union possède un autre tiers, et la dernière partie revient à des particuliers américains ou à des citoyens français, sorte d'acheteurs de mauvaises créances. Un certain nombre de ces créanciers avait donné plein pouvoir à M. Berryer pour agir auprès de M. de Villèle, et M. Berryer, quoique ami du ministre, avait toujours été repoussé.

Vous savez aussi qu'une des tristes plaies qui accompagna la révolution de juillet, fut cette avidité qui poussa quelques hommes à se ruer sur le trésor. Quand la grande histoire viendra pour recueillir tous les détails de cette époque exceptionnelle, elle rappellera avec indignation qu'à côté de ce peuple si désintéressé, se trouvait une compagnie de loups cerviers de la révolution, affamés de pots-de-vin et d'argent. Que de transactions honteuses furent alors conclues! Généraux, députés, accoururent au grand festin des premiers jours du gouvernement nouveau. Quel meilleur temps pour une stipulation de traités à millions! Je n'accuse personne; mais pour le général Sébastiani, un autre motif le déterminait : tout plein de vanité et de faste, il était impatient d'apposer sa signature sur

le premier traité de la révolution de juillet. Je ne puis dire quel transport animait la cour à cette époque, toutes les fois que nous autres étrangers daignions vous reconnaître et traiter avec vous. Louis-Philippe et sa famille n'étaient préoccupés que de savoir quel accueil on ferait à leurs ambassades, quelle réception on ferait à leurs envoyés. Que de lettres autographes furent écrites ! et rien ne peut se comparer à la joie qu'on éprouva au château lorsque, le premier, un petit prince médiatisé voulut bien annoncer un deuil de famille à la nouvelle cour de France, et l'inviter à la vieille coutume de pleurer la parenté de race royale.

Le traité qui fut signé en 1831, pour le réglement des créances américaines, fut fait sous l'influence du roi et de M. de Lafayette, dans ce petit intérieur du château, presque en dehors des ministres à département. J'ai dit les causes royales et personnelles qui activèrent cette convention; elle fut gardée quelque temps en portefeuille, puis ratifiée, et l'on attendit une bonne occasion pour présenter ce traité à la sanction des chambres.

Le roi avait assez de motifs de croire que ce projet de loi serait adopté : d'une part, l'opinion républicaine, représentée par M. de Lafayette, devait soutenir le projet et l'appuyer de son autorité populaire; de l'autre, les poltrons commerciaux devaient craindre une rupture, et en développant devant eux les conséquences désastreuses qu'elle pouvait entraîner pour quelques ports et pour la ville de Lyon, on devait gagner leurs suffrages. Ce calcul était parfaitement fait; mais on n'avait pas compté sur les petites trahisons du tiers-parti et sur les petites haines qu'inspirait, dans quelques fractions de la chambre, la personne de M. de Lafayette; le tiers-parti, fort alors de quelque popularité qui lui restait encore, donna un coup d'épaule, et le projet fut rejeté. Nous en fûmes étonnés à Londres, et plus étonnés encore lorsqu'on vit le ministère rester à son poste; la retraite de MM. de Broglie et Sébastiani ne nous parut pas suffisante, car la difficulté restait la même à l'égard des États-Unis.

Croyez-le bien, jamais le haut personnage qui fait en France une affaire intime de cette question des États-Unis, n'avait renoncé à reproduire le projet de loi. Sans doute le général Jackson est allé au-delà des instructions officieuses arrivées de Paris, mais j'ai presque la certitude qu'il lui a été écrit, non point de faire cet acte hostile qui a produit un si mauvais effet chez vous, mais de lancer quelques phrases significatives annonçant la ferme volonté de réclamer la créance de l'Union. Le général Jackson, militaire sans aucune de ces convenances de formes qui doivent présider à la politique, a jeté son discours, dure expression d'un système de guerre. Par-là, le général a voulu se concilier la banque, qui

est personnellement intéressée dans la réclamation. Cette banque est non-seulement créancière, mais elle est aussi dépositaire de certains fonds dont le cabinet français sait bien l'origine, et qui pourraient servir à une compensation. Je ne crois pas que les choses aillent jusque-là, mais il est constant qu'il y a eu menace de séquestre pour des sommes considérables qui sont actuellement à la banque des États-Unis, et que cette menace a jeté l'alarme, et pourrait expliquer la persévérance active qu'on apporte à faire adopter le projet de loi.

Nous sommes ici dans une grande anxiété à ce sujet : nous ne croyons pas à la guerre; mais nous voudrions savoir jusqu'à quel point se continuera cette querelle entre le gouvernement américain et le vôtre. Pour nous qui sommes plus avancés en économie politique, il y a un argument qui nous fait sourire et qu'on reproduit en France jusqu'à satiété, à savoir, que si vous n'accordez pas les vingt-cinq millions aux États-Unis, ils ne viendront plus chez vous prendre leurs soieries et leurs denrées. Jusqu'à présent les économistes avaient pensé que les rapports de peuple à peuple s'établissaient par les besoins réciproques, et que ce ne sont pas les gracieusetés mutuelles, mais le bon marché qui les attire. Vous donneriez millions sur millions aux États-Unis, que si la Suisse fournissait ses soieries à meilleur compte, ils iraient en Suisse les chercher; et d'un autre côté, vous leur refuseriez toute espèce de justes indemnités, que s'ils trouvaient vos vins à meilleur compte à Bordeaux et à Cette que sur d'autres marchés, ils viendraient les y acheter. L'intérêt est le mobile du commerce; s'il y a une grande consommation de soie en Amérique, on ne cessera pas de s'en vêtir, parce que le général Jackson menacera la France; et si la consommation existe, on cherchera le meilleur marché pour s'y pourvoir. Aujourd'hui, un système prohibitif est impossible, l'augmentation des tarifs est une mesure qui ne peut pas durer long-temps; on ne peut revenir aux licences impériales, aux vieilleries du despotisme commercial; les représailles ne tiennent pas devant l'intérêt bien entendu des peuples. L'Amérique a ses cotons, elle a besoin d'un débouché; si vous lui offrez un avantage, elle vous les donnera; à son tour, si elle a besoin de vos soies et de vos vins, elle viendra les prendre. Au lieu donc de lui payer une contribution commerciale, employez vos ressources intellectuelles et matérielles à fabriquer à meilleur compte, à donner à bas prix, et vous asseoierez votre prospérité commerciale sur des bases solides. Payez donc, si vous devez, mais ne payez que si vous devez réellement.

Ce qu'il faudra que votre chambre examine, c'est de savoir si l'état de guerre n'a pas autorisé les décrets de Berlin et de Milan comme

les actes du conseil privé d'Angleterre; si les neutres, en réclamant leurs droits, ont toujours rempli leurs devoirs; si le pavillon américain n'a pas couvert mille fraudes; si, à côté des pertes que la neutralité leur a fait éprouver, cette neutralité ne leur a pas procuré des bénéfices immenses; si le risque n'a pas été couvert par l'espérance des avantages; enfin si les Américains, connaissant la législation exceptionnelle de l'Angleterre et de la France, ne se sont pas exposés volontairement aux lois violentes qu'elles proclamaient, en continuant leur commerce avec ces deux nations.

De plus, la chambre, pouvoir politique, aura à approfondir cette mystérieuse affaire, presque abandonnée au temps de la restauration, et surgissant tout à coup, après la révolution de juillet, à l'abri du nom de Lafayette et d'un autre nom plus éminent encore: triste affaire, entachée d'agiotage, de pots-de-vin et de déplorables transactions.

M. P.

FRAGMENT.

. . . . Le catholicisme languit, et tend à s'éteindre en Europe: les peuples s'en détachent; les rois, ou l'attaquent d'une manière ouverte, ou le minent sourdement. Quel moyen de le ranimer, de lui rendre la vigueur que de jour en jour il semble perdre? Tel était le problème à résoudre, et il offrait deux solutions. Plein de foi dans les vérités qui constituent fondamentalement le christianisme, dans sa puissance morale, dans l'harmonie de son esprit intime avec les instincts les plus élevés de l'humanité, on pouvait, brisant les liens qui asservissent l'église à l'état, l'affranchir de la dépendance qui entrave son action, l'associer au mouvement social qui prépare au monde des destinées nouvelles, à la liberté pour l'unir à l'ordre et redresser ses écarts, à la science pour la concilier, par une discussion sans entraves, avec le dogme éternel; au peuple pour verser sur ses immenses misères les flots intarissables

(1) En tête d'un recueil d'articles publiés dans *l'Avenir* et ailleurs, qui doit prochainement paraître chez le libraire Daubrée, M. de La Mennais vient d'écrire une introduction étendue qui reprend et développe avec un nouveau nerf ses idées politiques et religieuses sur la société. Retiré dans sa solitude de la Chesnaye, où il édifie le monument philosophique dont beaucoup de parties sont déjà entièrement achevées, il s'est interrompu un moment pour écrire cette préface éloquente, où se retrouvent, comme en tout, sa décisive netteté de plume et cette jeunesse de cœur, presque croissante avec les années, qui est le propre de certaines natures rares. Nous sommes assez heureux pour en donner par avance ce fragment à nos lecteurs. (*N. d. D.*)

de la charité divine. On pouvait, en un mot, s'élevant au-dessus de tous les intérêts terrestres, embrasser la croix nue, la croix du charpentier né pauvre et mort pauvre, la croix de celui qui, ne vivant que de son amour pour ses frères, leur apprit à se dévouer les uns pour les autres; la croix de Jésus, fils de Dieu et fils de l'homme, et la planter à l'entrée des voies où le genre humain s'avance. On le pouvait, nous le crûmes du moins. On pouvait aussi resserrer l'ancienne alliance avec les pouvoirs absolus, leur prêter secours contre les peuples et contre la liberté, afin d'obtenir d'eux une tolérance telle qu'elle, souder l'autel au trône, s'appuyer sur la force, tourner la croix vers le passé, la confier à la protection des protocoles diplomatiques, la confier à la garde des soldats chargés de contenir, la baïonnette sur la poitrine, les nations frémissantes. Rome a choisi ce dernier parti, elle en avait le droit; et s'il est en nous une conviction profonde, c'est que, selon des vues au-dessus des siennes mêmes, elle a été déterminée à ce choix par la Providence.

En politique, *l'Avenir* combattait tous les despotismes, quels qu'ils fussent; car peu importe que la tyrannie soit exercée par un ou plusieurs, qu'elle s'appelle roi, czar, empereur, ou comité de salut public; il la repoussait également sous tous les noms et sous toutes les formes. Il réclamait les conséquences de la souveraineté nationale, une liberté égale pour tous, entière pour tous, et qui fut conquise en juillet et perdue le 7 août. Ennemi de l'anarchie qui, après avoir rompu les liens sociaux, engendre la dictature, il voulait l'ordre : mais nul ordre sans justice, nulle justice sans égalité, et c'est pourquoi il demandait que les Français, égaux devant la loi civile, le fussent aussi devant la loi politique; il voulait que l'homme, pleinement affranchi dans sa pensée, sa conscience, le fût encore dans sa personne, sa propriété, son industrie, son travail; qu'un vaste système d'élections, coordonnant toutes les parties de l'organisation politique, administrative, judiciaire, les ramenât de proche en proche à un centre dont l'unité représentât celle de la nation même, et la préservât des déchiremens que tôt ou tard amènerait le fédéralisme. Libre au-dedans, forte au-dehors, la France, gouvernée par elle-même, aurait pu porter une réforme sérieuse dans ses finances trop long-temps exploitées

par d'avides intrigans, détruire progressivement les monopoles qui écrasent, dans l'intérêt de quelques privilégiés, son agriculture et son commerce, alléger l'impôt, l'asseoir sur de meilleures bases, et le répartir plus équitablement. C'est alors qu'on se serait occupé avec fruit de l'amélioration du sort du peuple, car la loi, cessant d'être l'expression des intérêts de quelques-uns, n'aurait plus étouffé, de sa dure et impérieuse voix, ce que l'humanité dit au cœur de quiconque possède une ame d'homme.

Nos idées, nos vœux de ce temps-là sont encore nos idées, nos vœux d'aujourd'hui. La réflexion ne les a modifiées qu'en un seul point. Plutôt afin de rapprocher des opinions sincères que par une réelle persuasion, nous nous montrâmes indifférens sur la grande question de l'hérédité du pouvoir, pourvu que ce pouvoir couronnât un ensemble d'institutions vraiment libres. Nous déclarâmes enfin la monarchie compatible avec la république. Que cette pensée fût, à l'époque où nous l'énoncions, et qu'elle ait continué d'être celle de plusieurs, on ne s'en étonne pas moins que des esprits sensés aient pu l'admettre un seul moment. Dans une société libre, le pouvoir, simple exécuteur de la volonté nationale, ne commande pas, il obéit; or, qu'est-ce qu'un droit héréditaire d'obéissance? Dans une société libre, le pouvoir répond de ses actes au peuple qui l'a délégué, sans quoi la liberté, pouvant être impunément violée à tous les instans, ne serait qu'une fiction dérisoire, un vain nom : or, si le pouvoir est responsable, si le peuple qui le donne peut aussi l'ôter, comment est-il héréditaire? Et s'il est réellement héréditaire ou inadmissible, excepté par suite d'une révolution que jamais la loi ne prévoit ni ne doit prévoir, comment serait-il responsable, comment le peuple qui l'a donné pourrait-il l'ôter, en cas d'abus? Mais ce cas, dit-on, n'arrivera point, ou n'arrivera que rarement. C'est bien connaître la nature humaine! Dites que nécessairement il arrivera toujours. Les intérêts de l'état sont-ils les intérêts de celui qui le gouverne? Les intérêts de sa famille sont-ils les intérêts de toutes les autres familles? Il tendra sans cesse à augmenter ses richesses, sa puissance, ne fût-ce que pour se défendre si on l'attaque, pour se maintenir s'il advenait qu'on essayât de le renverser. Vous le faites fort, vous le faites inviolable, et vous vous figurez que perpétuellement

il n'usera de sa force que pour votre avantage et non pour le sien! Est-ce parce qu'il pourra tout sans avoir rien à craindre, qu'il ne voudra jamais que ce qui est juste et bien? Est-ce parce qu'il aura plus de moyens que personne de satisfaire son ambition, qu'il sera dépourvu d'ambition? Voilà ce que vous vous promettez, non d'un seul homme, mais de ses descendans, de génération en génération, pendant une durée indéfinie. Vous fondez la paix, la sécurité, la liberté publique sur l'espérance d'un prodige inoui, d'un miracle permanent. Il y a de quoi être tranquille. On peut choisir, mais point d'illusions; elles n'enfantent que des maux et des regrets stériles. Vous plaît-il de dépendre d'un maître? à la bonne heure; établissez que le pouvoir parmi vous se transmettra héréditairement. Tenez-vous, au contraire, à la liberté? gardez-vous d'engager l'avenir; retenez soigneusement et votre droit et l'usage de votre droit; ayez un mandataire éligible et responsable.

Mais ce que vous proposez, c'est la république. Eh! certainement, la république : croyez-vous donc qu'aucun autre genre de gouvernement soit aujourd'hui possible en France, y puisse être autre chose, pendant sa pénible et courte existence, qu'une guerre civile organisée par la loi? Voyez plutôt. Le développement de l'intelligence, de la notion du droit, du sentiment du juste, la division des propriétés, la diffusion des connaissances, ont produit un immense besoin d'égalité; et l'égalité réalisée, qu'est-ce, sinon la liberté politique et civile? Est-ce avec ces deux élémens désormais impérissables que vous construirez une monarchie? Écoutez cependant. La république qui monte peu à peu sur l'horizon, la république devenue nécessaire et qui subsistera, ce ne sera point le règne d'une fraction du peuple imposant à la société ses opinions pour règle, ses volontés pour loi. Supposé qu'elle vînt à sortir du désordre présent, celle-ci ne serait, n'en doutez pas, qu'une catastrophe passagère. Rien de ce qui ne reposera pas sur les bases éternelles de l'ordre, sur le respect des droits d'autrui, des propriétés, de la conscience, sur l'égalité, en un mot, et la liberté véritable, n'aura de durée. En de si graves circonstances, on ne doit pas puérilement reporter dans l'avenir la mémoire d'un passé qui ne peut renaître. On vous effraie, pourquoi? Parce qu'on a bon marché des gens effrayés. Rejetez toutes ces indignes craintes.

Quand les vieux Romains s'approchaient des autels de la Peur, c'était pour la conjurer, ce n'était pas pour y chanter des hymnes en l'honneur de la tyrannie. Le mot de république, tel que la France l'entend, ne signifie que l'exclusion d'un pouvoir héréditaire, le gouvernement de la nation par la nation, et c'est là-dessus qu'on doit se décider. Entre cela et le pur despotisme, heureusement impossible, point de milieu stable, mais des déceptions fugitives, des troubles perpétuels, d'indicibles souffrances, des luttes acharnées, et chaque jour, à chaque heure, en perspective une révolution!

Vous avez, depuis quatre ans, une monarchie nouvelle, purgée, dit-on, des vices de celle qui l'a précédée. Supputez ce qu'elle vous coûte, regardez ce qu'elle a fait. Je laisse de côté les turpitudes, l'exploitation des places, les marchés honteux, les sales tripotages de bourse et de budget, les dilapidations, les corruptions publiques et secrètes. Considérez seulement les nécessités où a été conduit le principe dynastique pour sa propre conservation, ses actes au-dedans de la France, et sa politique au-dehors.

Neuf cents millions ajoutés au déficit, voilà d'abord votre gain à vous, peuple qui payez! On vous a gracieusement ménagé ce placement de vos fonds, comme le plus avantageux de tous, selon la doctrine économique du ministère. Peut-être demanderez-vous pourquoi ces dépenses énormes? Pour solder quatre cent mille soldats qu'exige la défense du trône. Faudrait-il quatre cent mille soldats pour défendre le peuple contre le peuple? Il est vrai qu'alors vous n'auriez ni état de siége ni mitraillades, ni des drames tels que ceux de Lyon et de la rue Transnonain. On ne saurait où faire de l'ordre public.

Passons à ce qui touche la liberté. Celle de la presse, qu'en a-t-on fait? Après l'avoir surchargée d'entraves fiscales, jugée dangereuse encore pour les intérêts dynastiques, on l'a ruinée par des amendes, et jetée pêle-mêle avec les brigands, les voleurs, les assassins, dans les bagnes et dans les cachots. Sur toutes choses, que le peuple ne lise point! Où en serions-nous, si l'instruction arrivait jusqu'aux prolétaires, jusqu'à ces barbares qui menacent notre civilisation, qui sont tout près de penser qu'eux aussi sont hommes, qu'eux aussi ont une patrie, et des droits dans cette patrie, au

moins celui d'y vivre! Quelle arrogance! Vite, la loi des crieurs publics, et, pour sûreté plus ample, celle contre les associations, puis celle du désarmement. Certes les ministres de la royauté citoyenne ont eu bien raison de dire qu'aucune nation en Europe n'était libre comme la nation française. On y est libre d'écrire sous l'œil du parquet, entre le receveur des domaines qui tend la main pour recevoir l'amende, et le guichetier qui avance la sienne pour tirer le verrou sur l'écrivain. On y est libre de s'assembler pour s'entretenir avec ses amis, pourvu qu'on se résigne à continuer en prison l'entretien; libre de se promener sur une place publique, pourvu qu'on n'ait pas la faiblesse de craindre le bâton des assommeurs patentés et pensionnés; libre d'avoir chez soi des armes, pourvu qu'on ne tienne pas à les garder, si on les découvre, et qu'on n'ait point de répugnance à rendre compte de cette fantaisie à M. le procureur du roi!

La Charte avait promis la liberté d'enseignement; une loi de déception sur les écoles primaires en a plus que jamais concentré le monopole dans les mains de l'université. L'enseignement supérieur et intermédiaire est resté ce qu'il était, c'est-à-dire dépendant de cette même université, qui, se réservant le privilége de vendre l'instruction, ne permet pas même que d'autres la distribuent gratuitement à ceux qui ne la sauraient payer. Un de nos plus illustres savans eut, avec quelques-uns de ses amis, la pensée d'adoucir la misère des pauvres ouvriers, en fécondant leur travail par la science, dont ils auraient mis les élémens à leur portée : œuvre admirable et digne de celui qui l'avait conçue! Une autorisation et un local étaient nécessaires. Le ministre refuse l'un et l'autre, sur ce motif que jamais, dit-il, il ne consentirait à laisser acquérir à un homme qui honore la France, et que l'Europe admire, une influence quelconque sur le peuple. Des cours d'hygiène avaient été ouverts dans plusieurs quartiers de Paris, en faveur de la classe indigente; le pouvoir se hâta de les fermer. Qu'importe que ces gens-là souffrent, qu'ils soient malades, qu'ils meurent? C'est bien de cela vraiment qu'il s'agit, sous une monarchie qui a pris à tâche de tranquilliser l'Europe! Imprudens, si ce n'est pis, qui vous occupez de la santé des prolétaires! Et que feriez-vous d'eux après? Ignorez-vous donc que déjà il n'y a que trop de cette

canaille? ses mains dures et calleuses nous ont fatigué le poignet.

Aura-t-on du moins plus respecté la liberté personnelle? Jamais à aucune époque tant d'odieuses illégalités, de violations de domicile, de brutalités de police, de vexations, de préventions, de hideuses vengeances exercées par la plus implacable de toutes les haines, celle qui a sa racine dans la lâcheté. On s'est fait gloire d'être impitoyable. La France, pleine d'horreur pour cette politique de bourreau, a demandé une amnistie. Qui l'a repoussée? Oui, quoi qu'en ait dit un ministre, il y a des proscrits parmi nous. Lorsque des Français sont par centaines arrachés à leurs familles, à leur état, à leur travail, entassés dans des prisons meurtrières pendant des mois, et des mois encore livrés au supplice du secret, aux tortures de la geôle, et qu'après ces longs mois de souffrance, on vient froidement leur dire : Nous y avons regardé de plus près, il n'y a pas lieu de vous accuser; et que là-dessus, ruinés dans leur industrie, ruinés dans leur santé, ils s'acheminent vers leur pauvre demeure, et n'y retrouvent ni leur lit qu'il a fallu vendre, ni leur femme que la misère et l'angoisse ont tuée, ni leurs enfans qui ont suivi leurs mères. Ceux-là, ceux-là, M. le ministre, ne sont point des prévenus, mais des proscrits, et sans la cour de cassation, qu'eussent été les citoyens qu'un gouvernement, violateur de la Charte, livrait à des conseils de guerre? Que sont, à présent même, les hommes qu'ont frappés des juridictions exceptionnelles? Il s'est rencontré des corps qui, se se croyant offensés, se sont constitués à la fois accusateurs et juges. Merveilleuse justice!

Voilà pour l'intérieur. Quel a été au dehors le système politique de la monarchie héréditaire? Obtenir d'être admise, malgré son origine, parmi les légitimités européennes; éteindre les sympathies des seuls alliés qu'eût le France libre; se faire sergent de ville et mouchard pour veiller, sous les ordres de la Sainte-Alliance, au salut de l'absolutisme; humilier aux pieds des rois qui tremblaient devant elle, la nation que toutes les autres appellent grande; trafiquer de son honneur et de ses intérêts, sacrifiés sans hésitation à l'intérêt dynastique; préparer, en affaiblissant le ressort de sa puissance morale, le succès d'une troisième invasion peut-être, et tout cela, parce qu'il fallait affermir la monar-

chie, pourvoir à sa perpétuité! Est-ce de son habileté qu'on la louera? Elle a paru en effet cette habileté dans la question belge, après quatre années de négociations, aussi avancée que le premier jour; elle a paru en Portugal, en Espagne, en Orient; elle a paru à l'occasion de la dette américaine, bien qu'ici voilée de certains nuages que nous laissons à d'autres le soin de percer. Que si, aveuglés par des préventions, nous ne sommes pas justes envers elle, qu'elle parle elle-même, qu'elle raconte ses œuvres. Mais elle les a racontées, elle a parlé, et nous l'avons tous entendue. Le ministère est venu présenter à la tribune les titres glorieux du gouvernement à la reconnaissance nationale, exalter ses triomphes, étaler ses trophées. A-t-il dit, comme l'aurait pu faire un ministre de Charles X : « Le roi a délivré l'Europe des pirates africains, en vengeant la justice et en servant l'humanité, il a doté la France d'une colonie magnifique ; en un mot, il a pris Alger? » Est-ce là ce qu'a dit à la chambre le ministre de Louis-Philippe? Non, pas tout-à-fait, il a dit : « Le roi a pris sa nièce. »

Plusieurs causes ont favorisé le succès passager du système dont la France subit l'inexprimable honte. Partagée en divers partis, elle n'a pas opposé à l'oppression une résistance compacte. Après quelques vaines tentatives d'action, les hommes de la légitimité et du droit divin, peu d'accord entre eux, sont rentrés dans une inertie politique complète; débarrassé de ceux-ci, qui ne forment d'ailleurs en France qu'une assez faible minorité, le pouvoir n'a rien négligé pour diviser les autres. Il s'est rattaché la haute bourgeoisie, l'aristocratie d'argent, par le monopole industriel, la bourgeoisie moyenne par le monopole électoral, la petite bourgeoisie par la crainte de l'émeute. Après avoir ainsi muselé la bourgeoisie, et l'avoir séparée du peuple, qu'il lui représente comme son ennemi naturel, irréconciliable, il a pu travailler, sans risque immédiat, à commencer le servage de celui-ci, détruire l'une après l'autre, avec l'appareil des formes légales, ses libertés conquises en juillet, identifiant les libertés avec la république, et la république avec l'anarchie.

Mais ces déceptions ne peuvent avoir qu'un temps. Déjà chacun s'éclaire et sur les choses en général et sur sa position particulière. Le vieux légitimisme se dissout. Il s'en forme un nouveau qui, dominé par l'esprit du siècle, prend son point d'appui dans la

liberté. Il ne lui reste plus qu'à comprendre l'incompatibilité radicale de cette liberté qu'il veut sincèrement, avec les principes qu'il soutient encore. Cela viendra, et plus tôt qu'on ne pense, car la logique est irrésistible, et l'on ne dispose pas de ses propres convictions à sa fantaisie.

Les frayeurs communes qui jusqu'à présent ont fait le lien des trois classes de la bourgeoisie, se dissipent peu à peu, et ce qu'elles unissaient, l'intérêt le divise. Déjà la moyenne bourgeoisie demande compte à la haute de son monopole industriel, comme la petite bourgeoisie demande compte à la moyenne de son monopole électoral, en même temps que le peuple pèse cette grande question : pourquoi un monopole quelconque? pourquoi des priviléges? pourquoi tous les Français, égaux devant la loi, ne participeraient-ils pas tous également à l'exercice de la souveraineté nationale? Nous ne vous contestons pas votre droit, à vous qui maintenant avez part à la puissance politique ; nous voulons, au contraire, que vous en jouissiez pleinement ; mais nous voulons en jouir comme vous, parce qu'il nous appartient comme à vous, et qu'il n'existerait pour personne, si quelques-uns pouvaient en dépouiller les autres à leur gré.

Le sentiment de la justice, inhérent au cœur de chaque homme, prête à ce langage une force invincible. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il produira donc son effet. Ce qui trouble encore quelques esprits, ce sont les inquiétudes qu'ont fait naître certaines maximes violentes qui n'enfanteraient, au lieu de la liberté voulue de tous, qu'une tyrannie exécrable. Il est possible que des têtes désordonnées, des ames sombres, aient rêvé, dans leur délire, une semblable tyrannie. Il est possible aussi que les despotismes européens aient évoqué ce fantôme sanglant pour contenir les peuples par une terreur plus vive que le désir même de secouer l'odieux joug dont ils les écrasent. Mais l'opinion publique s'est soulevée avec une horreur si unanime contre toute théorie qui porterait atteinte, soit à la sûreté personnelle, soit au droit de propriété, soit à une liberté quelconque, qu'il n'est personne en France aujourd'hui qui croie à la possibilité du régime atroce dont on a tâché de lui faire peur.

Je me trompe, ce régime est possible; qui de nous l'ignore? Il

est possible, car il existe en Pologne, en Allemagne, en Italie; il est possible, mais là seulement où règne l'absolutisme, et là où il s'efforce de régner. A quoi partout aspirent les peuples, si ce n'est à s'en affranchir? Pourquoi combattent-ils, sinon pour leur vie, leurs biens, leur liberté d'homme? Ils se sont fatigués, c'est leur crime, du 93 des rois. Contemplez l'Europe : qui aujourd'hui emprisonne en masse, qui torture, qui confisque, qui fusille, qui mitraille et tue? Ce que la Convention même ne fit pas, les souverains le font sans remords. Elle ne jetait point au fond des mines les Vendéens échappés au carnage; elle n'ordonnait point à la cavalerie de passer sur le corps de malheureux réfugiés couchés à terre et demandant, pour toute grace, de n'être pas livrés à leurs bourreaux; elle n'arrachait point les enfans du sein de leur mère pour les distribuer, comme des têtes de bétail, à des étrangers; elle ne transportait point des populations entières dans des pays lointains, pour leur ôter tout, jusqu'à l'air et au soleil de la patrie; elle ne choisissait point arbitrairement de nouveaux juges à ceux qu'avaient acquittés ses tribunaux, pour repousser leur tête sous la hache; elle ne refusait ni des alimens, ni un lit, ni les secours de la médecine, ni des moyens de distraction, aux détenus enfermés et non enchaînés dans ses prisons. L'avenir, certes, ne l'absoudra point; mais d'autres, croyez-le bien, seront condamnés avant elle, et plus sévèrement qu'elle : ils ploieront dans l'histoire sous de plus pesantes malédictions.

S'il est conforme à l'ordre éternel qu'aucune tyrannie ne subsiste; si plus une tyrannie est énorme, atroce, plus elle est près de sa fin, l'Europe touche à de grands évènemens, et les nations à leur délivrance. La lutte engagée sera terrible, car chacun sent que c'est la dernière, mais l'issue n'en est pas douteuse. La justice triomphera, parce que la justice, c'est Dieu. Rassurez-vous donc, vous qu'anime le saint amour de l'humanité. Elle a devant elle un but, elle y marche, et nul obstacle ne l'empêchera de l'atteindre. Que les rois s'entendent contre les peuples, les peuples s'entendront contre les rois. Ne craignez point, ils se feront passage : quelques sceptres en travers n'arrêtent pas le genre humain.

F. DE LA MENNAIS.

REVUE

MUSICALE.

En vérité, depuis le commencement de la saison d'hiver, l'administration du Théâtre-Italien a fait preuve d'un zèle singulier, d'une infatigable sollicitude à l'égard du public. Après avoir réuni la plus admirable troupe qui se puisse trouver, des chanteurs dont les noms seuls asssuraient trois ans encore, au moins, les succès de l'entreprise, voilà qu'elle appelle aujourd'hui une à une les jeunes gloires de l'Italie; hier c'était le tour de M. Bellini, qui arrivait tout chargé des lauriers de Florence et de Naples; plus tard viendra Donizetti, l'auteur d'*Anna Bolena*. Pour des chanteurs anciens, c'est entendus déjà que je veux dire, elle a fait composer des opéras nouveaux, afin de tenir plus qu'elle n'avait promis, différente en cela d'une administration, autrefois sa rivale, dont le directeur se complaît à rédiger tous les ans, aux approches de l'hiver, une sorte de programme dont il se sert comme d'une glu, qui tient le public en attente de plaisirs qui n'arrivent jamais. C'est encore là une marque de distinction entre l'Opéra français et le Théâtre-Italien, mais dont ce dernier sera peu fier, je pense, car il en a tant d'autres, et de plus glorieuses, à faire valoir. Toutefois, si cet empressement louable dans la pensée qui le dirige sert à varier les émotions de la foule, à coup sûr, il n'augmentera, ni ses connaissances, ni son goût musical, qui semble se pervertir de jour en jour. Pendant qu'on chante les *Puritains*, *Don Juan* repose, et le commandeur de marbre ne se souvient plus des sonores accords que Mozart éveilla dans sa poitrine, et bientôt, lorsque toutes les voix du chœur et de l'orchestre seront occupées autour de la partition de Donizetti, que deviendra *le*

Mariage secret? L'œuvre de Cimarosa restera, comme l'an passé, oubliée des uns, ignorée des autres, et pour peu que cela dure, tant de poussière épaisse la couvrira, que nul n'osera plus la secouer. Ah! de grace, pitié pour les chefs-d'œuvre de la grande école. Si les partitions des maîtres pouvaient parler, elles vous diraient : Ingrats, pourquoi nous abandonner ainsi? Dans des temps moins heureux avons-nous jamais fait défaut à votre appel? Alors vous n'aviez pas, comme aujourd'hui, des voix incomparables à nous donner. Nous venions sur le théâtre, sans escorte et parées de notre seule pudeur et de notre beauté. Eh bien! alors la salle était-elle déserte, les yeux manquaient-ils pour nous voir et répandre des larmes à nos célestes mélodies, les mains pour applaudir et jeter des couronnes? Pourquoi donc aujourd'hui nous refuser à nous, les chastes filles de Mozart et de Cimarosa, ces ornemens sonores que vous prodiguez tant à des courtisanes. Rubini, dirait la partition de *Don Juan*, divin chanteur que j'ai formé, où trouveras-tu des inspirations plus fraîches et plus sonores que dans mon air si doux? Reviens, *il mio tesoro*, et je te donnerai les applaudissemens de la foule, et, ce qui vaut mieux, la conscience d'avoir bien mérité de l'art en chantant de céleste musique; et toi, reprendrait celle du *Mariage secret*; toi, Lablache, dont j'ai soutenu les pas incertains, pourquoi laisses-tu la manière simple et vraiment belle que je t'avais donnée autrefois, quand tu portais l'habit de velours écarlate du bonhomme Géronimo, pour te jeter dans des effets vulgaires, dans de brutales intonations, dignes tout au plus de l'ancien opéra français? Prends garde, la route que tu suis est fatale et te mène à ta ruine; arrête-toi, il en est temps encore. Dépouille cette casaque dont tu t'es affublé, pose sur ta tête ronde de puritain la perruque du père de Caroline, et le rire éclatera dans la salle, et tous ceux qui t'aiment pourront au moins t'applaudir franchement, comme ils faisaient autrefois. Ah! ne nous abandonnez pas, divins chanteurs, attendez au moins que Rossini ait mis au monde une partition nouvelle; alors nous cesserons nos plaintes, et nous nous consolerons en écoutant les sons du maître; mais de grace, pour nous remplacer, attendez un autre opéra que les *Puritains*, un autre homme que M. Bellini.

Voilà ce que diraient les partitions des maîtres, et certes elles auraient raison; car ce n'est pas un médiocre scandale de voir l'œuvre qui vient de sortir de la tête de M. Bellini, occuper les voix des chanteurs italiens et les loisirs du public, tandis que *le Nozze di Figaro*, *Cenerentola*, *la dona del Lago*, et tant d'autres chefs-d'œuvre, attendent leur tour, qui peut-être ne viendra pas de l'année. M. Bellini a passé l'été dernier à Paris, et sans doute que pendant cette belle saison, il aura visité nos

théâtres *lyriques*, et conçu son œuvre dans un enthousiasme sacré pour les hautes inspirations des Auber, des Caraffa, des Adam, et de mille autres grands musiciens que je ne cite pas, tant la litanie en serait longue! Comme il est facile de le voir au style incorrect de sa composition, aux négligences de l'orchestre, à l'absence complète de toute distinction dans la mélodie, M. Bellini a dédaigné cette fois de s'adresser à ce public qui, pendant les dernières années qui viennent de s'écouler, a suivi de loin l'astre de Rossini, et maintenant commence à comprendre certaines beautés de *Guillaume Tell*. Non, en mettant le pied sur notre sol, M. Bellini a lu, comme par intuition, dans l'esprit de cette classe intéressante de la société française qui se rejouit des beautés de *Gustave* et d'autres pareilles fredaines musicales, et c'est pour elle qu'il a chanté, le beau cygne italien! Dans ses ouvrages précédens, M. Bellini avait fait preuve, sinon d'originalité, du moins de talent et de goût. Souvent dans *la Straniera* et *le Pirate*, au milieu d'un acte languissant et plein de diffusion, s'élevait un chant frais et mélancolique. Ce n'est pas que si l'on eût voulu scrupuleusement en rechercher la source, il eût été bien difficile de la trouver autre part que dans le cerveau de M. Bellini; mais n'importe, qu'elle vînt d'Italie ou d'Allemagne, c'était de la mélodie, on l'écoutait avec plaisir. Tous se souviennent encore de cette phrase belle et simple que chante Tamburini, au second acte de *la Straniera* et de cette autre ardente et passionnée qui termine l'opéra. Cette fois, M. Bellini s'est complètement abstenu de toute idée neuve, ou du moins paraissant telle; il a même négligé de puiser aux sources étrangères, il a trouvé plus simple de se copier lui-même; or, vous devez penser ce qu'il a dû rester d'une idée après une semblable élaboration, quelle œuvre pâle et débile est éclose à la chaleur d'un reflet! En vérité, ce qui vous déconcerte dans l'opéra nouveau de M. Bellini, c'est le procédé, le procédé, invention hideuse de ce siècle sans foi, ni conscience, par laquelle un homme doué fait de son art un métier, et reproduit cent fois la même idée, au lieu de s'avancer dans une route de progrès et de travail pénible. Voici le procédé qu'emploie ordinairement M. Bellini dans une cavatine : il commence par un andante simple et mélancolique, celui de *la Straniera*, il en varie le ton suivant les circonstances; quand Rubini l'a dit avec un sentiment admirable, il remonte la scène; alors s'élève de l'orchestre la voix de la clarinette, du cor ou du hautbois, qui fait entendre une cabalette d'une expression semblable à celle de *la Somnambule*. Le divin chanteur revient et s'en empare, et le public applaudit avec enthousiasme, et la redemande. Pour un duo la formule reste la même, avec cette différence, que dans l'intervalle de l'andante à l'allégro, au lieu d'un, ils sont

deux qui remontent la scène; car de différence musicale, il n'en existe plus, aujourd'hui que la cabalette se chante à l'unisson. Durant tout le cour de son opéra, M. Bellini a montré une profonde connaissance des moyens d'assurer un succès par la manière vraiment savante dont il a réparti les duos et les cavatines; en effet, chaque acte a son morceau d'éclat, et son chanteur appelé à le faire valoir, de telle façon qu'en suivant la coutume adoptée par M. Hugo, qui donne un nouveau titre à chaque partie de ses drames, on pourrait appeler le premier acte des *Puritains*, Giulia Grisi; le second, Tamburini et Lablache; le troisième, Rubini. La polonaise que chante Giulia Grisi au premier acte, ne manque pas de grace et de fraîcheur, et brille comme un petit diamant au milieu de ce chaos profond, et se distingue par son allure élégante et la vivacité de son rhythme tout rossinien.

Et puis, Mlle Grisi l'a dit avec une finesse exquise, et chaque note qui jaillit de sa voix a tant de vibration et de sonorité, qu'on dirait de cristal le palais qu'elle vient de frapper. Il est difficile de rien imaginer de plus lent et de plus monotone que le commencement du duo des deux basses, de plus vulgaire que la fin. Certes, si dans cet opéra, plus que médiocre, un morceau devait être rejeté avant tous, c'était celui-là; eh bien! le croira-t-on? dès les dernières mesures, des applaudissemens frénétiques éclataient de toutes parts, et le même public qui peut-être, huit jours auparavant, avait entendu l'ouverture de *la Flûte enchantée* et la symphonie de Beethoven, redemandait à grands cris l'auteur d'une pareille musique. Dans ce duo, comme toujours, M. Bellini est resté fidèle à son procédé ordinaire; seulement, lorsque l'instant de la *cabalette* est venu, c'est la voix du cornet à piston qui s'élève de l'orchestre : en vérité, voilà une innovation bien heureuse. Grace à M. Bellini, le cornet à piston a pris droit de cité dans l'orchestre du Théâtre-Italien; le cornet à piston, dont Lablache s'est tant et si spirituellement moqué dans *la Prova*. Qu'a donc à faire, s'il vous plaît, l'instrument de Musard et des concerts forains dans la salle de Cimarosa et de Rossini?

Quand l'instrument vulgaire a donné le motif, Lablache s'en empare, le jette dans la salle avec toute la puissance de sa voix de géant, et comme si cette émission ne suffisait pas, arrive Tamburini, qui se joint à lui, et c'est alors une clameur non pareille. Leurs cous se tendent, leurs veines se gonflent; l'effet est prodigieux, mais, en conscience, est-ce là un effet digne de Tamburini, dont l'expression est si vraie et si touchante dans *la Straniera* de Lablache, dont l'intelligence dramatique est si haute et l'accent si profond dans l'admirable andante de la scène d'Assur? Vraiment il est permis d'écrire de pareille musique, mais non de la donner à de tels chan-

teurs. Le grand artiste et le moins applaudi ce soir-là, c'était Rubini; jamais sa belle voix limpide ne s'était déployée avec autant d'ampleur et de magnificence; jamais il n'avait eu de plus nobles inspirations. La puissance matérielle de son organe semble grandir avec le temps; il saisit dans *les Puritains*, tout subitement et comme de volée, des notes que jusque-là il n'avait prises qu'à force de ménagemens antérieurs. Ce soir-là, le costumier du théâtre l'avait affublé de je ne sais quel habit de cavalier peu fait pour son allure. On avait plongé ses jambes dans de vastes bottes jaunes, d'où ruisselaient des dentelles avec profusion, et couvert sa tête d'une perruque lisse blonde, et mal adaptée. Lui, trop élevé pour s'occuper de pareilles niaiseries, s'était laissé faire; sans doute il composait sa cavatine pendant qu'on l'habillait ainsi. Or, il est entré sur la scène sans s'être aperçu que l'ensemble de son costume était de l'effet le plus grotesque. En voyant son ténor chéri vêtu de la sorte, le public s'est mis à rire, mais d'un rire amical et bienveillant, et lui, sans se déconcerter le moins du monde, a fait comme le public. Dès-lors il s'est établi entre le chanteur et l'assemblée un rapport d'intimité singulière; ils paraissaient causer ensemble sur ce ton de familiarité que le public français ne laisse prendre qu'aux grands artistes italiens. Et Rubini, avec un geste d'une naïveté charmante, semblait dire: « Vous riez tous de mon costume, attendez, et le moment viendra où vous cesserez de le voir. » En effet, ce moment est venu : il a chanté. Alors il s'est fait un silence profond dans toute la salle, et bientôt les larmes ont coulé sur ces joues roses et blanches que sillonnait le rire. Oh! le divin chanteur, qui peut en finir ainsi tout-à-coup avec l'art de Duponchel, et, comme une baigneuse, jette sa tunique aux buissons avant de se plonger dans les eaux transparentes, dépouille tous ces misérables oripeaux de comédien, et se transfigure par la voix, emportant avec lui son public dans un monde idéal!

Ce soir-là, grace aux délicieuses inspirations de Giulia Grisi, aux sublimes élans du prince des ténors, nous avons du moins eu des jouissances musicales, et ramassé des perles dans ce désert. Et, grâce à l'organe sonnant de Lablache, au bruit cyclopéen qui résultait de son accouplement avec la voix de Tamburini, l'auteur de la musique a été deux fois triomphateur et appelé sur la scène. Cependant les hommes de bon goût blâmaient hautement dans la salle ces apparitions successives du jeune maître. Le musicien, comme le poète, donne sa pensée à la foule, qui n'a point à s'occuper de sa personne. C'est sur l'œuvre seule qu'agissent les applaudissemens ou les improbations. Si le poète sort du sanctuaire mystérieux, s'il monte sur la scène, il perd son inviolabilité sainte, et rien ne distingue plus alors la pensée du corps qu'elle a pris pour se manifester, le poète

qui crée de l'acteur qui traduit. Chaque soir, le succès des *Puritains* est immense, et cet opéra nouveau fera la fortune du Théâtre-Italien, sinon la gloire de M. Bellini. — On annonce pour demain le *Don Juan* de Mozart. Ouvrez toutes les portes, afin que l'air se renouvelle, et que les chants d'Anna, de Zerline et d'Elvire ne rencontrent pas dans le vide quelques sons oubliés des *Puritains d'Écosse*.

Au Théâtre-Italien, au Conservatoire, partout règne l'activité la plus ardente, partout on s'occupe de musique, excepté pourtant à l'Opéra français, où *la Sylphide*, *la Révolte au Sérail* et *Nathalie* apparaissent chaque soir aux applaudissemens d'un public peu nombreux. Dans les grands jours, ceux qui furent assez bien inspirés pour louer une loge au commencement de l'hiver, jouissent de toutes les voluptés musicales que procure l'audition du *Philtre*, du *Serment* et de *la Bayadère*. Tandis que le Théâtre-Italien essaie des opéras nouveaux, et reprend les anciens, que l'Opéra-Comique s'empare de *Freyschütz*, ce chef-d'œuvre immortel, qui donne de la voix à Jansenne, et de Mme Casimir fait presque une cantatrice; tandis que le Conservatoire éveille sous ses voûtes de solennelles harmonies, lui, le vieux Opéra, dort immobile au soleil. Nous dirons plus tard dans quelle voie a marché jusqu'ici cette administration qui fut royale un jour. Et ce sera peut-être intéressant pour nos lecteurs de voir comment on a traité la musique en ce lieu, comment depuis quatre ans tous les honneurs ont été pour la danse, le dernier des beaux-arts, comment on est allé chercher M. Taglioni, lorsque Rossini était là, comment on a fait appel à Fanny Elssler pour danser les compositions de M. Taglioni, tandis qu'on avait Levasseur, Nourrit, Mme Damoreau et Mlle Falcon pour chanter les opéras de Rossini. Nous ferons plus tard cette histoire. En attendant, l'Opéra répète *la Juive*, et certes il doit la savoir, car voilà dix-huit mois qu'il se nourrit de cet aliment substantiel! Il paraît que depuis long-temps tout est prêt pour la représentation, musique et chanteurs, mais qu'on attend encore un bon nombre d'armures. Car aujourd'hui, dans un opéra en cinq actes, il ne s'agit plus de mélodies, d'orchestre et de chanteurs, mais d'armures bien luisantes et de chevaux bien caparaçonnés. Aussi, le théâtre est converti depuis un mois en un vaste manége, où s'escriment jour et nuit de pauvres diables bardés de fer à l'instar de Maximilien. On n'a jamais poussé la bouffonnerie aussi loin; ce sont les forgerons qui retardent aujourd'hui en France la mise en scène d'un opéra!

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1885.

Les préparatifs de départ continuent à l'hôtel de l'ambassade russe, et M. Pozzo partira dans la nuit du 7 au 8, pour être à Londres le 11 au plus tard; M. Pozzo était homme de trop d'esprit pour ne point savoir que depuis un an il n'était plus qu'ambassadeur de nom, et que d'autres possédaient à Paris la confiance de l'empereur. A côté de ses missions officielles dans l'affaire de la Pologne, le prince Lubecki n'avait-il pas également une mission secrète? Et nous pourrions citer encore deux hauts personnages russes qui sont à demeure à Paris pour surveiller non-seulement l'esprit du gouvernement, mais encore toutes les démarches de l'ambassadeur. Telle est la coutume russe : le cabinet impérial étend les réseaux de sa police sur toute l'Europe par les grands seigneurs qui voyagent; tous lui font des rapports, tous ou presque tous reçoivent des subventions pour adresser au czar des notes secrètes sur l'état des pays qu'ils parcourent. M. Pozzo ne devait pas l'ignorer; il s'y résignait sans doute, mais enfin cette situation envers le cabinet russe devait un peu humilier l'orgueil diplomatique de l'ambassadeur à titre.

D'où vient cette méfiance de l'empereur sur M. Pozzo di Borgo à Paris? On reconnaît à Saint-Pétersbourg que M. Pozzo est un homme habile, qu'il a rendu d'immenses services; mais il est trop assoupli aux mœurs et aux habitudes françaises. Depuis 21 ans que l'ambassadeur est à Paris, il est devenu en quelque sorte l'homme de la société élégante et politique de la capitale; il n'est peut-être pas une affaire importante à laquelle

M. Pozzo n'ait pris part; il vit dans l'intimité de ce qu'on appelle à Paris le monde politique, Pasquier, Molé, Talleyrand. Comme ce séjour lui plaît, comme cette société va à ses goûts, il en est résulté une sorte de mollesse dans sa manière de voir et d'apprécier les rapports de la France et de la Russie. Pour éviter une crise, pour empêcher une rupture entre les deux gouvernemens, M. Pozzo déguisait les faits trop âpres, les discussions trop décisives. Cette nature toute française allait plus loin encore. Possesseur d'une immense fortune, M. Pozzo aurait préféré la résidence à Paris à son titre même d'ambassadeur, particulièrement sous la restauration : en 1815, il fut désigné par Louis XVIII pour le ministère de l'intérieur, et reçut des lettres secrètes de pairie que le fin diplomate conservait dans son portefeuille. Mais depuis la révolution qu'est-ce que la pairie?

Le nouveau poste que va occuper M. Pozzo à Londres, n'est point une disgrace, comme on l'a dit, mais seulement une manière de dépayser ses habitudes. Indépendamment de ce que ses relations de Paris ne lui permettaient pas l'examen sévère de tous les faits de la politique, depuis les événemens de juillet surtout, M. Pozzo n'apportait pas assez de méfiance dans ses relations journalières avec la nouvelle cour. Il ne faut pas qu'on se le dissimule, Louis-Philippe, admis de fait dans la communauté des souverains de l'Europe, n'y est point encore admis de droit. Or les fréquentes visites de M. Pozzo au château, ses intimités, au nom de son gouvernement, avec la personnification royale de la révolution de juillet, ne plaisaient point à la Russie. En envoyant M. Pozzo à Londres, on le jette dans une nouvelle société, on le place au milieu des tories, auprès de son vieil ami le duc de Wellington, son général-major à la bataille de Waterloo; il pourra là rendre des services à la Russie sans la compromettre; il n'y aura plus ni révolution, ni révolutionnaire.

Ce n'est pas la première fois que M. Pozzo visite l'Angleterre, il l'avait vue déjà en 1833, mais alors sous le ministère de lord Grey; à ce moment où le parti tory, jeté hors des affaires, n'exerçait plus que cette influence souterraine, qui plus tard lui a frayé de nouveau la route du pouvoir; à cette époque, le duc de Wellington était fortement préoccupé de la situation de l'aristocratie en Angleterre; l'énergie populaire s'était récemment manifestée, et son hôtel portait encore l'empreinte des pierres que la multitude avait jetées sur ses fenêtres crénelées. Le duc, en parcourant ses appartemens dorés, montrait du doigt au comte Pozzo les marques indélébiles des ravages du peuple, et nous ne croyons pas qu'un tel spectacle pût alors encourager les tories à revenir au pouvoir. Les choses ont bien changé; les amis de M. Pozzo sont au pouvoir, le duc de Wellington n'est plus réduit au rôle passif de spectateur, il dirige les affaires de son pays.

Tout doit être fêtes et pompes diplomatiques à Londres; le comte Pozzo est chargé de reproduire dans tout leur éclat les réunions de la princesse de Liéven que l'aristocratie n'a pas oubliées; son salon sera le centre de ce beau monde de noblesse et de pairie qui tient en Angleterre une si haute place; le roi va le combler de caresses, on se flatte même que M. Pozzo exercera une certaine influence sur les opérations du parlement, et en ceci on se trompe. De l'autre côté du détroit, on est profondément national, toute influence étrangère est rejetée avec indignation; on se garde bien de consulter un ambassadeur sur le choix d'un *speaker* ou le vote d'une mesure parlementaire; le parti tory lui-même, quoiqu'il s'intitule parti européen, a également ce sentiment d'orgueil du pays. Dans les affaires étrangères, M. Pozzo pourra bien s'entendre avec les ambassadeurs des puissances, mais pour l'intérieur il agira seul et par son propre credit.

Au château des Tuileries, le départ de M. Pozzo a causé une vive peine; non-seulement on appréciait la finesse et l'habileté de ses manières, mais encore on le considérait comme une garantie de bons rapports avec la Russie et l'Europe; quand il venait dans les soirées, on le comblait de politesses et de prévenances; on savait qu'il avait fait d'excellentes notes sur les événemens de juillet et la royauté du 7 août : il avait justifié un à un les faits qui avaient éclaté en France depuis cinq ans. On croit voir dans ce rappel un symptôme de complications politiques. L'opinion personnelle du roi a été jusqu'ici que, les affaires de l'extérieur se maintenant, il viendrait toujours à bout de l'intérieur; il a présente à sa pensée la révolution d'Espagne en 1820, et avant cette révolution, les cent jours; il sait que les hostilités morales de l'étranger à l'égard de son gouvernement susciteraient mille embarras. Le départ de M. Pozzo ne sera-t-il pas suivi de celui de M. d'Appony? Et M. de Werther ne demandera-t-il pas également ses passeports? Cela est exagéré. Nous ne croyons pas que l'Europe en soit venue à ce point, de nous traiter avec cette indifférence et ce mépris; ne plus nous laisser que des chargés d'affaires, ce serait rompre tous les grands rapports qui s'établissent nécessairement entre les divers peuples; la France est indispensable à la balance européenne. C'est une bouderie et rien de plus; elle passera sans doute comme tant d'autres orages qui se sont dissipés depuis les événemens de juillet.

Au milieu des bals, des concerts qui se multiplient aux Tuileries, de ces pompes aux mille bougies que la fraction aristocratique ralliée au gouvernement de juillet trouve maintenant un peu mieux composées, dans ce fracas de fêtes où la bourgeoisie se compte et d'où l'épicier est totalement exclu, qui n'a remarqué la sombre physionomie du roi, cet

affaissement d'esprit et de corps, ce front chargé de soucis et d'ennuis ? Louis-Philippe n'a plus la même confiance en lui-même; les résultats ne sont plus en harmonie avec ses efforts; il a calmé l'intérieur, mais l'étranger l'effraie. On chante, on danse sous les grands lustres, et souvent on voit le roi tristement préoccupé dans un coin de salon, dissertant avec un ambassadeur. En général, le roi se retire de bonne heure; si la reine prolonge ses nuits de bal jusqu'à trois heures du matin, Louis-Philippe est presque toujours dans son appartement dès onze heures, il ne paraît aux salons que pour exercer une certaine action politique par ses prévenances et ses politesses affectueuses.

Au reste, cette royauté pleine de soucis va bientôt se consoler dans le le sein d'un ami sincère; le général Sébastiani arrive. Tandis qu'on le croyait à Naples sous un ciel chaud, roulant sur les dalles de la rue de Tolède, le général voyage à la manière de Napoléon dans ses journées gigantesques. Que ne peut le dévouement ? Le général est très maladif; il a été saigné quatre fois dans le mois de décembre, et *la Salamandre* a été obligée de le débarquer à Antibes, tant M. Sébastiani était accablé de ses fatigues de mer et des secousses répétées du voyage ! D'Antibes, le général s'est mis en route pour Paris, mais il paraît qu'il a éprouvé plusieurs crises violentes, car on n'avait pas encore de ses lettres au château, le roi lui-même en paraissait inquiet à la fête des Tuileries.

Le général Sébastiani, c'est l'ami de la maison, l'homme des confidences de l'avénement; le roi ne l'appelle jamais que son cher Sébastiani; le mariage qu'a contracté l'ambassadeur dans son passage en Italie, avait altéré un peu son crédit. Il est devenu proche parent de M. de Polignac; il vit en quelque sorte dans le monde carliste; mais M. de Tallayrand a dit à ce sujet un mot charmant : « Vous reprochez à Sébastiani d'être parent de M. de Polignac, est-ce que le roi Louis-Philippe n'est pas cousin de Charles X ? »

Quels sont les desseins de Louis-Philippe sur M. Sébastiani ? En supposant que sa santé soit assez forte pour subir un nouveau voyage, l'ambassadeur de Naples ira-t-il à Londres ? Nous ne le pensons pas. Il serait très piquant, sans doute, de voir deux Corses, M. Pozzo et M. Sébastiani, ennemis de position et de souvenir, aller représenter les deux grandes puissances en Angleterre. Mais quel rôle jouerait là M. Sébastiani au milieu d'un corps diplomatique qui le connaît à peine, et qui l'admettrait difficilement dans sa communauté de sentimens et d'intérêts ? Nous avons plusieurs fois dit les raisons qui empêchaient M. Sébastiani de prendre jamais une bonne position vis-à-vis des tories, même vis-à-vis de l'aristocratie whig. Nous croyons que d'autres destinées politiques lui sont ré-

servées. Le roi ne s'était séparé qu'avec peine de M. Sébastiani, il avait cédé à une nécessité constitutionnelle après le rejet du traité des États-Unis; il était impossible, en effet, après un tel échec, de maintenir le ministre signataire de la convention. Maintenant les choses ont changé de face le roi est convaincu qu'il obtiendra le vote des vingt-cinq millions; dès lors, il n'y a plus d'obstacle à la rentrée du général Sébastiani aux affaires; si sa santé ne lui permet pas d'accepter un portefeuille avec un département d'action, on redonnera au général un ministère sans portefeuille; on a besoin d'un confident, on ne peut pas s'abandonner à tous pour toutes choses; *l'excellent ami* sera là pour écouter et exécuter.

Si, au contraire, la santé du général lui permet d'accepter les affaires étrangères, alors on sacrifierait M. de Rigny, triste ministre, qui a compromis vingt fois le ministère à la tribune par sa manie d'improviser. M. de Rigny a vu M. Thiers obtenir du succès par la parole, et il s'est mis à le singer à tort et à travers. Dans la dernière discussion, les ministres étaient tout honteux des étourderies de M. de Rigny, qui ont manqué perdre la question russe. On se débarrasserait donc de lui; la difficulté serait de savoir si on l'enverrait à Londres ou à Naples; M. de Rigny préférerait la première de ces ambassades, parce que d'abord elle donne trois cents mille francs et une influence européenne, puisque toutes les grandes questions vont se traiter là. Mais voyez quelle belle figure ferait M. de Rigny à Londres, sans antécédens, sans habileté, jeté au milieu de ce qu'il y a de plus fin et de plus élevé ! M. de Rigny, remplacer M. de Talleyrand ! ce serait une trop grande mystification. Qu'on l'envoie à Naples, à la bonne heure, sur le rivage de cette mer qui vit ses premières armes. On a toujours dans ce monde les prétentions des qualités qu'on n'a pas. M. de Rigny se trouvait déplacé à la marine, il s'y sentait mal à l'aise; sa manie, c'est la diplomatie; les affaires étrangères étaient son rêve, et maintenant l'ambassade de Londres est son ambition.

Tout le monde pense, au château, qu'il n'y aura pas de remaniement ministériel jusqu'après la session. Le maréchal Mortier a encore une fois cédé aux supplications du roi, il continue son *intérim* avec la promesse expresse qu'on le débarrassera de la présidence et du ministère après le vote du budget. Si la loi sur le traité avec les États-Unis passe, le pivot de la nouvelle combinaison reposera sur la trinité politique du maréchal Soult, du général Sébastiani et de M. Thiers; mais pour cela, il faut que Dieu protége la France, c'est-à-dire qu'il conduise à bon port, sans accident de santé, le général Sébastiani et le maréchal Soult. On se demandera en tout ceci pourquoi on ne parle plus de M. Molé : c'est qu'il s'est usé malheureusement, et que le pire pour un homme politique, c'est

de toucher les affaires sans avoir la force de les tenir et de les diriger; M. Molé, homme d'esprit et de formes, n'a pas eu le sentiment de sa propre position; les roueries de M. Thiers l'ont perdu, parce qu'il s'est abandonné avec une ingénuité qui lui faisait comparer sa position, au milieu des intrigues, *à celle de la Clarisse chez la Saint-Clair*. La probité dans les affaires est sans doute une belle chose; mais il y a d'autres qualités à exiger d'un homme d'état, et quand ces qualités ne se rencontrent pas, on est perdu à tout jamais pour la politique.

Définitivement, on bâtit la salle de séances pour la cour des pairs; on commence les travaux pour établir ce bâtiment de bois, qui doit contenir cent vingt pairs, plus de cent cinquante accusés, trois cents témoins et deux cents gardes municipaux, puis quelques tribunes étroites pour le public. Le jardin du Luxembourg va être mutilé, comme si tout devait garder empreinte de cette triste procédure. Tous ces vieux pairs, tous ces débris, tous ces courtisans de la fortune nouvelle, ont retrouvé quelque chose de leur verdeur et de leur jeunesse pour se montrer implacables envers les accusés; on se passionne dans ce procès comme s'il s'agissait de présenter un bouquet au château. Quel contraste! on danse aux Tuileries, des illuminations brillantes fatiguent les yeux, et au palais du Luxembourg on aura le spectacle d'un procès criminel dont les annales judiciaires n'offrent pas d'exemple. Les destinées s'accomplissent! mais avant le jugement que d'apostrophes seront jetées sur ces faces blêmes et flétries qui ont traversé tant de régimes et veulent affronter de jeunes hommes, égarés peut-être, mais tous hommes de conviction et de dévouement à une cause! Tout ne sera pas facile dans ce procès; les hommes de juillet vont paraître devant la pairie de la restauration, et plus d'un souvenir sanglant sera jeté dans l'arène judiciaire.

F. BULOZ.

POÈTES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XVII.

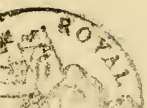
MADAME TASTU.

POÉSIES NOUVELLES.[1]

Le talent de poésie, tel qu'on aime à se le figurer, de poésie lyrique principalement, semble n'être départi à quelques êtres privilégiés que pour rendre avec harmonie les sentimens dont leur ame est émue, l'expression ne faisant que suivre en modération ou en énergie le soupir intérieur, comme la gaze suit les battemens du sein, comme la voile se prête au vent. Mais, à observer la réalité, il n'en va pas ainsi. Le talent qui, dans le premier et bel hyménée de la jeunesse, ne fait qu'un d'ordinaire avec les sentimens

(1) Chez Denain et Delamarre, libraires-éditeurs. 16, rue Vivienne.

dont une ame est possédée, s'il est fort, abondant, de trempe durable, s'en sépare bientôt, et devient jusqu'à un certain point distinct du fond même de l'ame. La sensibilité et le talent suivent, chose remarquable, une marche presque inverse : la sensibilité s'émousse, s'attiédit, se désabuse; elle en vient parfois à se concentrer en des buts fort restreints; le talent s'affermit, s'assouplit, se généralise. S'il n'y a pas contradiction entre la sensibilité et le talent, il y a au moins surcroît du talent sur la sensibilité. Tout ce que celle-ci a dans le cœur et veut exhaler, l'autre l'exprime; mais quand elle n'a plus rien à lui inspirer, quand elle sommeille, l'autre veut exprimer quelque chose encore; il se propose, il provoque autour de lui des sujets de sentiment, il grossit à son gré ses émotions légères; c'est un organe à part qui réclame son exercice et sa pâture. Quelques génies heureux, parmi les lyriques, semblent, au contraire, conserver jusqu'au bout un accord égal, facile, entre la sensibilité et son expression. Un équilibre naturel, aux larges ondes, règne à souhait entre la source intérieure et l'expansion du dehors. A chaque flot nouveau de sentiment qui gonfle la surface, le talent, comme une nef soulevée, obéit. Aucun son ne meurt en ces ames sans avoir son écho harmonieux, aucune vague sans avoir son écume argentée. Mais pour ces natures mêmes, il est vrai de dire qu'il y a du talent, du génie *en plus,* disponible encore après l'expression des choses senties. Même quand le flot de leur sensibilité est calme, la belle nef du talent a souvent impatience de voyager. Pour n'aller jamais que jusqu'où l'on sent, pour ne dire jamais que juste, et non pas au-delà, il n'y a qu'un moyen, c'est de ne pouvoir tout dire. Ces talens inférieurs à leur sensibilité, d'une expression bien souvent en deçà de l'émotion; ces talens qui ne parviennent à rendre ce qu'ils veulent que rarement, et, une fois dans leur vie peut-être, ont un charme particulier à côté des autres plus grands; ils sont très sincères. Combien de germes étouffés en eux au moment de naître! Combien de vraies larmes retombées dans la voix qu'elles éteignent, dans le cœur qu'elles noient! Si quelque chant difficile, modéré, profond pourtant, s'en élève, écoutez-le! voyez la réalité qui de près l'inspire. L'art ne fait pas ici jouer les larmes sous toutes les couleurs du prisme; l'harmonie ne multiplie point les sanglots.



Mme Tastu appartient à cette classe de talens dont elle est comme un grave et doux modèle. Elle s'y est rangée elle-même, lorsque, dans son premier recueil, elle adressait à M. Victor Hugo les vers suivans :

Heureux qui, dans l'essor d'une verve facile,
Soumet à ses pensers un langage docile;
Qui ne sent point sa voix expirer dans son sein,
Ni la lyre impuissante échapper à sa main,
Et cherchant cet accord où l'ame se révèle,
Jamais n'a dû maudire une note rebelle!...
Hélas! ce n'est pas moi!... D'un cri de liberté
Jamais, comme mon cœur, mon vers n'a palpité;
Jamais le rhythme heureux, la cadence constante,
N'ont traduit ma pensée au gré de mon attente;
Jamais les pleurs réels à mes yeux arrachés
N'ont pu mouiller ces chants de ma veine épanchés!

Dans son recueil nouveau, elle parle encore de ce talent, qui n'est, dit-elle, qu'*une lutte intime d'ardens pensers et de frêles accords*. Mais, quoi qu'elle en dise, et malgré l'effort douloureux pour elle, l'accord nous arrive en mainte rencontre bien vibrant et bien pénétrant, et comme il n'est donné qu'à un vrai poète de le produire. Mme Tastu, par cela même que son talent porte sur une sensibilité toute réelle, doit être prise dès le début de sa vie, et nous la suivrons d'abord pas à pas. Elle est née à Metz de M. Voïart, administrateur-général des vivres, et de Mlle Bouchotte, sœur du ministre de la guerre sous la république; c'est déjà dire que la lignée de notre poète est en plein dans cette bourgeoisie illustrée par la révolution; et les sentimens patriotiques, que les invasions de 1814 et de 1815 développèrent si fort chez elle, représentent bien ceux de cette vaillante cité, sentinelle de la frontière. Est-il convenable de noter que son père faisait avec une grande facilité ce qu'on appelait des vers de société, bouts-rimés, couplets, etc., bagatelle fort à la mode de son temps, et dans laquelle le beau-frère de Bouchotte égalait peut-être le célèbre ingénieur Carnot? Mais la mère de Mme Tastu, à une faculté poétique naturelle et remarquablement élevée, unissait beaucoup de mérite sé-

rieux et un caractère qui semble avoir eu de l'analogie avec celui de Mme Roland. C'est en elle, sans doute, que sa fille a puisé, nonobstant ses tendresses de femme-poète, ce sens judicieux, ferme, suivi, un peu mâle, ce bon esprit instruit, appliqué, ces lignes sûres et correctes, et ce quelque chose d'étranger et même de contraire à toute vapeur aristocratique. Dès l'âge de quatre ans, la jeune Amable faisait preuve d'une grande intelligence et d'une surprenante mémoire; elle avait pour la lecture une véritable passion, et il lui fallait cacher les livres qu'elle dévorait. Elle sentit de bonne heure la mesure du vers, et si quelqu'un faisait un vers faux en lisant, son oreille était blessée. A sept ans et demi elle perdit sa mère, qui avait voulu aller mourir à Metz au milieu de sa famille; car, atteinte d'une maladie de poitrine incurable, cette femme de vertu ne s'abusa pas un moment sur son état, et se disposa à la mort avec calme, comme pour un voyage. Cette mort jeta une ombre sur tout le reste d'une enfance si sensible. De retour à Paris avec son père, plus de jeux, un redoublement de lecture, ou par intervalles une sorte de rêverie nonchalante qui faisait demeurer l'enfant assise, les bras croisés, avec ce grand œil fixe, sans presque aucun mouvement de paupière. L'imagination s'éveillait déjà en elle, une espèce d'imagination qui s'isole en le voulant, pleine de suite en son rêve, compatible avec les qualités de la vie positive, et qui ne fait jamais confusion avec la réalité; elle-même l'a décrite à merveille dans son conte en prose du *Bracelet maure*. Elle lut et relut l'Homère de Bitaubé à neuf ans; dès cet âge elle se plaisait à composer des couplets sur des airs qui mesuraient naturellement ses rimes. La vue fréquente des collections de gravures dans le cabinet de son père l'habituait aux lignes précises du dessin. Pourtant, cette vie de rêverie et de lecture altéra sa santé, et vers onze ans elle fit une maladie, dont la guérit le docteur Alibert, mais qui la laissa quelques années chétive. Que d'efforts et quel douloureux acheminement, ô nature, pour arriver à la puberté du talent! Une année de pension, le second mariage de son père, qui épousa une jeune personne, douée elle-même du goût et du talent d'écrire (1), apportèrent quelque variété

(1) Mme Voïart, connue par plusieurs agréables ouvrages.

dans l'existence concentrée et casanière de notre poète. La jeune fille de treize ans s'essaya, non plus à des couplets, mais à de vraies pièces de vers, à des idylles sur les diverses fleurs; il y avait grand emploi, comme on peut croire, du langage mythologique. La première de ses pièces, *le Réséda*, fut présentée à l'impératrice Joséphine, en 1809, et valut à la muse précoce de vifs éloges, que sa modestie sut dès-lors réduire. Un des traits du caractère et du talent de Mme Tastu, et qui la distingue entre les femmes-poètes d'aujourd'hui, c'est cette justesse de sens, une vue constamment nette et non troublée. Elle n'y arriva pas sans efforts, et dut souvent se vaincre. Enfant, sous son air calme, elle était passionnée, peu flexible, violente même; elle perdit un jour, à onze ans, son prix de sagesse, pour un soufflet donné. Mais sa volonté plus forte prit l'empire.

Jusqu'à quel point cette discipline morale, régulière, contractée de bonne heure, et toujours observée dans la suite, favorise-t-elle ce qu'on appelle talent poétique, et ce qu'admire le monde sous ce nom? Je ne veux pas le discuter ici. Mais en suivant la destinée poétique de Mme Tastu, en la voyant cheminer si pure, si attentive et discrète, si comprimée parfois dans sa ligne tracée; en lui entendant opposer d'autres talens de femme, plus brûlans, plus passionnés en apparence, et non pas soutenus d'ames plus profondes, je me suis dit que bien des bonnes et essentielles qualités interdisent souvent à des qualités plus spécieuses ou à de brillans défauts de se produire avec avantage. La plus célèbre des femmes de ce temps, parlant quelque part du caractère d'un de ses héros, le compare à une chaîne d'airain; mais il y avait dans cette chaîne, dit-elle, un anneau d'or qui, à l'occasion, rompait toujours; cet anneau d'or, c'était une bonne qualité, mêlée à d'autres plus énergiques que morales. Les bonnes qualités, chez la femme-poète surtout, sont comme des mères tendres et prévoyantes qui retiennent à temps l'enfant prodigue près de s'échapper, et cet enfant prodigue s'en irait sans cela par le monde, accroissant son renom et gagnant la gloire. Ne perdons point ceci de vue, en appréciant un talent à demi voilé, qui n'est allé qu'à une gloire décente sous le contrôle du devoir.

A seize ans, la lecture de Gessner, d'Ossian, de Bernardin de

Saint-Pierre, de M. de Chateaubriand surtout, la connaissance particulière qu'elle fit de Mme Dufresnoy, et jusqu'aux conseils qu'elle reçut de Mollevaut, contribuèrent à fixer la vocation poétique de Mme Tastu. Une de ses idylles, *le Narcisse*, composée à dix-sept ans, et insérée à son insu dans *le Mercure*, amena son mariage en 1816. Elle quitta aussitôt après Paris, pour Perpignan, et ce doux fruit du nord s'en alla, durant plus de quatre ans, achever de mûrir et de se colorer sous le soleil du Roussillon. Plusieurs prix, remportés aux Jeux Floraux, commencèrent dans le midi la réputation de la jeune femme; mais ce qui la fit d'abord remarquer des juges littéraires de Paris, ce fut sa pièce, publiée en 1825, à l'occasion du Sacre. Entre tant de poèmes de circonstance où le faste des mots et des ornemens cachait mal la disette de l'inspiration, les *Oiseaux du Sacre* se distinguaient par leur originalité naïve, touchante, convenable à une délicatesse de femme, d'une femme qui savait aussi faire entendre des accens de liberté. C'était une muse timide et pudique qui s'annonçait dans les rangs libéraux, honorés alors par Casimir Delavigne et Béranger. *Le Globe* salua cette pièce de ses éloges, et quand le premier recueil de Mme Tastu parut l'année suivante (1826), M. Dubois, en citant *l'Ange Gardien*, caractérisa, par quelques lignes bien senties, ce genre nouveau d'élégie domestique. Dans la vie de mérite et de dignité que l'auteur s'est faite, *l'Ange Gardien* a été et a dû rester son chef-d'œuvre. Il y a un moment unique où toutes les pensées, tous les rêves chastes et poétiques à la fois, se rencontrent dans l'ame de la jeune fille, de la jeune femme; c'est à la veille ou au lendemain du jour qu'embaume pour elle la fleur d'oranger. Cet instant passé, si elle est pure, si elle est sévère, si son cœur, même dans les ennuis et les traverses, s'interdit toutes insinuations décevantes, elle n'a plus qu'à regarder parfois en arrière, à regretter, à se soumettre, à ne vivre que dans le bonheur des siens, à espérer au-delà de cette vie dans les malheurs. Mais même heureuse, même comblée ici-bas comme épouse et comme mère, son roman est clos, son poème s'en est allé; le voilà hors de son atteinte, suspendu au plus obscur de l'alcôve nuptiale, avec la couronne d'oranger près du crucifix. Mme Tastu, dans une belle pièce de son dernier recueil (*le Temps*), montre les mortels partagés en trois classes : les uns,

ne vivant qu'au jour le jour, dans le présent; les autres tout entiers à l'avenir et dans l'ambition des espérances; les autres, enfin, tout à l'amour du passé et à la mélancolie du souvenir. Il faut la ranger parmi ces derniers; c'est vers le passé volontiers, vers le moment évanoui, qu'elle se retourne, dès que sa tâche lui en laisse le loisir. Les regrets, que la résignation tempère, sont désormais, et depuis *l'Ange Gardien*, l'inspiration naturelle de son chant. A côté de cette délicieuse composition de *l'Ange*, le premier recueil offrait de gracieux accompagnemens, comme *le Dernier Jour de l'Année*, et ces *Feuilles de Saule*, où tant de vague tristesse se module sur un rhythme si délicat. Sans entrer dans les questions polémiques, alors commençantes, Mme Tastu se rattachait à l'école nouvelle par un grand sentiment de l'art dans l'exécution. Cette pensée rêveuse et tendre aime à revêtir le rhythme le plus exact, à la façon de Béranger, que sous ce rapport elle imite un peu.

Au sortir du succès brillant de son premier recueil, Mme Tastu tenta d'agrandir le domaine de son inspiration, et d'entrer dans la poésie d'action, épique et dramatique. Une remarquable étude en vers sur Shakspeare l'avait préparée à cette excursion hardie, bien digne d'ailleurs d'un esprit aussi grave. Les *Chroniques de France*, publiées en 1829, furent pourtant jugées, en général, comme une erreur honorable d'un talent élégiaque et intime, trop docile cette fois aux conseils de quelque ami, savant historien. On n'y releva pas assez les belles émotions lyriques du *Prologue*, la fervente et sérieuse *Introduction* aux *Temps modernes*, et la fin du chant de *Waterloo*. Il est bien vrai qu'en somme le poids de l'armure avait trahi l'effort de la courageuse Herminie.

Le moindre succès des *Chroniques* se perdit bientôt pour Mme Tastu dans des adversités obscures et poignantes qui vinrent assujétir à des emplois obligés ce talent si sobre et si choisi. Elle n'hésita pas, mais elle souffrit. Elle pencha vers la prose son front de muse, elle détacha de ses mains l'étoile et le bandeau. L'inspiration, profondément découragée, qui remplit son récent volume, date de ce moment; c'est à l'une de ces heures de veille et d'agonie où les poètes comme Lamartine écrivent les *Novissima Verba*, où les poètes comme Victor Hugo redisent *Ce qu'on entend*

sur la Montagne, qu'elle, interrompant un peu sa tâche, elle s'écriait dans une plainte étouffée :

O Monde! ô Vie! ô Temps! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez à la fin mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressans, vos promesses certaines?
Jamais, ô jamais plus!

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie,
Les charmes de la nuit passent inaperçus;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie
Jamais, ô jamais plus.

Lorsqu'on subit à ce degré le poids de la douleur présente, monotone, effective, on sent trop fort pour pouvoir beaucoup chanter. Un gémissement si vrai n'a rien de l'élan des ames tourmentées à plaisir et remuées, qui s'enfoncent elles-mêmes l'aiguillon. M. de Lamartine le pensait aussi, lorsqu'à la lecture de ce dernier volume et sous l'émotion de cet amer sanglot, il écrivait à Mme Tastu les vers suivans, lui, le consolateur affligé, qui en avait déjà adressé de si pénétrans à Mme Desbordes-Valmore :

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintemens sur les flots,

Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah! c'est que, depuis le baptême,
Le mélancolique instrument
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement!

C'est qu'au lieu des jeunes prières,
Ou du Te Deum triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant!....

Ainsi quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais hélas! du divin volume,
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers!

C'est toujours le même génie!
La même ame, instrument humain!
Mais avec la même harmonie
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! ah! pauvre femme!
On ne trompe pas le malheur;
Les vers sont le timbre de l'ame;
La voix se brise avec le cœur!

Toujours au sort le chant s'accorde;
Tu veux sourire en vain, je vois

Une larme sur chaque corde,
Et des frissons sur tous tes doigts!

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu :
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre?... Il faut un Dieu!

En publiant, il y a trois ans (1833), la cinquième édition de ses premières poésies, Mme Tastu y ajoutait une préface en vers qui est une de ses meilleures pièces. Elle semble y douter pour ses premiers nés de l'accueil qui les a favorisés jusques-là; cette révolution qui a renouvelé et surtout dispersé tant de choses, qui a dissous les groupes poétiques et littéraires, lui paraît avoir de beaucoup vieilli ses vers si heureux à leur naissance :

Hélas! combien sont morts de ceux qui m'ont aimée!
Combien d'autres pour moi le temps aura changés!
Je n'en murmure pas; j'ai tant changé moi-même.
. . . . . .
. . . . . Il est des sympathies
Qui, muettes un jour, cessent d'être senties;
Et tel par qui jadis ces chants étaient fêtés,
A peine s'avouera qu'il les ait écoutés!

Il a été fait à cette préface craintive une réponse en vers que nous donnons ici, malgré tout ce qu'il y a de périlleux à rien produire sur un sujet touché par M. de Lamartine; mais il sera le premier à nous pardonner en faveur du sentiment commun qui nous attire vers la même noble douleur. Voici donc cette réponse :

Non, tous n'ont pas changé, tous n'ont pas, dans leur route,
Vu fuir ton frais buisson au nid mélodieux;
Tous ne sont pas si loin; j'en sais un qui t'écoute
Et qui te suit des yeux.

Va! plusieurs sont ainsi, plusieurs, je le veux croire,
De ceux qu'autour de toi charmaient tes anciens vers,

De ceux qui, dans la course en commun à la gloire,
T'offraient leurs rangs ouverts.

Mais plusieurs de ceux-là, mais presque tous, je pense,
Vois-tu? belle Ame en deuil, depuis ce jour flatteur,
Victimes comme toi, sous une autre apparence,
Ont souffert dans leur cœur.

L'un, dès les premiers tons de sa lyre animée,
A senti sa voix frêle et son chant rejeté,
Comme une vierge en fleur qui voulait être aimée
Et qui perd sa beauté.

L'autre, en poussant trop haut jusqu'au char du tonnerre,
S'est dans l'ame allumé quelque rêve étouffant.
L'un s'est creusé, lui seul, son mal imaginaire;...
L'autre n'a plus d'enfant!

Chacun vite a trouvé son écart ou son piége;
Chacun a sa blessure et son secret ennui,
Et l'Ange a replié la bannière de neige
Qui dans l'aube avait lui.

Et maintenant, un soir, si le hasard rassemble
Quelques amis encor du groupe dispersé,
Qui donc reconnaîtrait ce que de loin il semble,
Sur la foi du passé?

Plus de concerts en chœur, d'expansive espérance;
Plus d'enivrans regards! la main glace la main.
Est-ce oubli l'un de l'autre et froide indifférence,
Envie, orgueil humain?

Oh! c'est surtout fatigue et ride intérieure,
Et sentiment d'un joug difficile à tirer.
Chacun s'en revient seul, rouvre son mal et pleure,
Heureux s'il peut pleurer!

Ils cachent tous ainsi leurs blessures au foie,
Trop sensibles mortels, éclos des mêmes feux!

Plus jeune, on se disait les chagrins et la joie;
Plus tard on se tait mieux.

On se tait même auprès du souvenir qui charme;
On doit paraître ingrat, car on le fuit souvent.
Contre l'émotion qui réveille une larme
A tort on se défend.

Ainsi l'on fait de toi, chaste Muse plaintive,
Qui de trop doux parfums entouras l'oranger;
Ces bosquets que j'aimais de notre ancienne rive,
Je n'ose y resonger.

Puis, à toi, ta blessure est si simple et si belle,
Si dévouée au bien, et dans un soin si pur,
Toi, chaque jour, brûlant quelque part de ton aile
Au foyer trop obscur,

Que c'est pour nous, souffrant de nos fautes sans nombre,
De vaines passions, d'ambitieux essor,
Que c'est reproche à nous de t'écouter dans l'ombre
Et de nous plaindre encor.

Plus d'un, crois-le pourtant, a sa tâche qui l'use,
Et sa roue à tourner et son crible à remplir,
Et ce labeur pesant, meurtrier de la Muse,
Qu'il doit ensevelir.

Sacrifice pénible et méritoire à l'ame,
Non pas sur le haut mont, sous le ciel étoilé,
D'un Isaac chéri, sans autel et sans flamme,
Chaque jour immolé!

L'ame du moins y gagne en douleurs infinies;
Du trésor invisible elle sent mieux le poids.
N'envions point leur gloire aux fortunés génies,
Que tout orne à la fois!

Sans plus chercher au bout la pelouse rêvée,
Acceptons ce chemin qui se brise au milieu;

Sans murmurer, aidons à l'humaine corvée,
Car le maître, c'est Dieu !

A analyser rigoureusement le dernier recueil de Mme Tastu, on y peut faire plusieurs remarques critiques qu'un esprit aussi judicieux que le sien appréciera. La plus longue pièce du volume est le poëme de *Peau-d'Ane*, et *Peau-d'Ane*, dans l'intention du poète, tout en conservant bien des charmantes naïvetés premières, relevées dans un rhythme svelte et élégant, *Peau-d'Ane* est devenu un *mythe*. Comme les amours de Psyché expriment une métamorphose de l'ame, les destinées de *Peau-d'Ane* représentent, selon le poète, les destinées du siècle, de ce *Siècle-Midas*, de ce *Siècle-prose*, lequel, sous son enveloppe matérielle, cache un germe, à demi clos, de foi, de poésie et de beauté. *Peau-d'Ane*, en un mot, est un mythe social, dont la pensée se produit dans les chants qui terminent chaque journée. Il y a des momens aussi où l'on sent sous l'emblème la personne même de l'auteur, et la plainte naturelle de cette muse forcée trop souvent de quitter la robe d'azur de la poésie pour le rude vêtement de la prose. Tout cela est plein de grâce, plein d'un art ingénieux sans doute; mais on a quelque peine à saisir l'idée, à la dégager de l'entourage qui l'enchâsse. La précision même des détails nuit peut-être à une plus libre intelligence; l'auteur suit trop pas à pas son chemin; on s'aperçoit bien qu'on n'a point avec lui affaire à une pure fantaisie, mais on ne sait trop où il en veut venir. Puis, quand arrive par places l'idée du mythe, elle tranche nettement avec tout le détail enjoué de narration qui a précédé : on n'était pas suffisamment averti; rien n'avait transpiré; cet ensemble ne s'annonçait pas environné d'assez de vapeur. Je préfère, en fait de morceau de quelque étendue, l'*Étude de Dante*, à bon droit dédiée à M. Fauriel. L'application sérieuse qui s'y découvre sied bien à la dignité du sujet. L'imprécation sur Florence, que le poète traduit et développe en la détournant à notre patrie, a conservé sa mâle beauté et atteste combien les espérances patriotiques de ce noble cœur ont essuyé d'amertumes aussi et de désabusemens. Ces désabusemens, avouons-le, lui sont venus surtout de l'excès des impatiences et des appels menaçans à la force; dans la pièce de *Lafayette*, son vœu et sa prière s'adressent à cette trop vive

jeunesse que, dans son inquiétude de mère, elle prend à tâche de modérer. Un côté si sage, mais nécessairement si raisonneur, introduit dans le talent, semble par endroits le rallentir. Cette muse, autrefois sortie du même camp libéral que Béranger, n'est pourtant pas tout entière aujourd'hui aux craintifs présages. Son espérance, blessée mais patiente, s'est réfugiée aux perspectives d'un avenir social, terre promise que tant de voix de poètes aiment à saluer.

Ce qui touche le plus dans le récent volume, ce sont les pièces où, sans détour, sans déguisement de drame ou de mythe, l'ame du poète a éclaté, ces pièces modestes intitulées *Plainte, Invocation, Découragement, le Temps,* la *Commémoration* funèbre sur la mort de Mme Guizot, *la Passion.* Elles sont courtes, parce que la douleur trop vraie n'a qu'un cri, parce qu'une aile saignante, à peine élancée, retombe, parce qu'il a fallu les quitter vite pour les pages monotones et laborieuses, un moment disparues sous une larme. Elles sont nées du profond de la réalité, sans la décorer, sans l'interrompre, en présence et en continuité des instans d'angoisse ou d'ennui, sans oubli aucun et sous l'effort des choses existantes. Après *l'Ange Gardien,* dont la rayonnante image continuera de planer, aux heures de rêverie, sur les destinées de toute jeune fille chrétienne et de toute épouse fidèle, ce volume nouveau, mélange de souffrance, d'étude et de maturité sensée, a son charme également béni. Bien qu'il nous reporte vers un passé plus brillant, bien qu'il s'élève moins haut que la poétique apparition de la jeunesse, il vient dignement après, et honore le talent en même temps que la vie de celle qui peut si fermement se résigner et si délicatement se plaindre.

SAINTE-BEUVE.

POÉSIES POPULAIRES

DE LA BRETAGNE.

2me PARTIE.

TRAGÉDIES.

§ I.

Caractère des tragédies bretonnes. — Jacob. — Des principales tragédies bretonnes. — Saint Guillaume.

Nous avons parlé dans un article précédent (1) de l'existence de vieux drames nationaux, écrits en langue celtique, conservés dans la mémoire d'un petit nombre d'hommes du peuple, et que l'on représentait encore de temps en temps. Nous allons faire connaître ces ouvrages bizarres qui, bien qu'altérés par le temps et les transmissions orales, ont encore conservé une physionomie originale et curieuse.

(1) *Poésies populaires de la Basse-Bretagne*, 1er article; voir notre livraison du 1er décembre 1834.

Les tragédies bretonnes qui, à notre connaissance, ont survécu à l'oubli sont en assez grand nombre; nous citerons les suivantes : *Saint Guillaume, comte de Poitou*; *les quatre fils d'Aymon*, *Jacob*, *Sainte Trifine*, *Pharaon*, *Sainte Barbe* (mystère imprimé dans le XVIe siècle), *Charlemagne*. Nous ne parlons pas des *Amours du vieillard*, comédie mentionnée par dom Le Pelletier, ni du drame intitulé *Tragédie sacrée commencée au jardin des Oliviers jusqu'à la montagne du Calvaire*, ni de celui connu sous le nom de *la Passion et résurrection de Jésus-Christ*, parce que nous n'avons pu, malgré tous nos efforts, nous procurer aucune de ces pièces. Toutes ont cependant été imprimées vers le commencement du XVIe siècle.

Parmi les tragédies bretonnes, une seule porte la date de 1530. C'est *Sainte Barbe*. Les autres, manuscrites ou récemment imprimées, n'ont conservé aucune indication en chiffre de l'époque où elles furent composées; mais à défaut de dates, il est mille indications qui prouvent d'une manière certaine qu'elles appartiennent aussi au XVIe siècle. Ainsi, par exemple, dans *Saint Guillaume, comte de Poitou*, un personnage, en énumérant les moyens de perdition indiqués aux femmes par Satan, parle du fard comme d'une récente invention. Or, le fard s'introduisit, comme on le sait, en France avec les Italiens de la cour de Médicis. Dans la même pièce, il est souvent question de l'hérésie de Luther, que l'auteur confond avec le paganisme et la religion de Mahomet, ce qui suppose que le protestantisme était récent, et n'avait point encore pénétré en Bretagne, sans quoi l'ignorance du dramaturge à cet égard n'eût point été possible, Au commencement de la tragédie de *Sainte Trifine*, le roi Arthur fait une énumération complète des villes de Bretagne qu'il a sous sa domination, et dans cette énumération ne se trouve point Lorient. Cet oubli ne peut s'expliquer qu'en admettant que le drame est antérieur à la fondation de cette ville qui est en effet moderne. Dans *Jacob*, on voit les Hébreux jouant du rebec (*rebed*), et l'on sait qu'à la fin du XVIe siècle, le rebec n'était guère plus en usage. Il fut remplacé par le violon (*vyolon*) (1). Dans la même tragédie, mille détails viennent révéler les mœurs féodales de l'époque à laquelle le poète dut écrire. Putiphar, nommé gouverneur par Pharaon, explique à Joseph, devenu son esclave, ce qu'il aura à faire et lui dit : — « Il te faudra fourbir mes armes et mes éperons, soigner mes

(1) C'est à tort que Grégoire de Rosternen, dans son Dictionnaire breton, donne pour traduction du mot *violon* les mots *rebed* et *vyolons* indifféremment. Le dernier de ces mots, qui est le seul en usage, a évidemment remplacé l'autre, qui est beaucoup plus ancien, et qui désignait un instrument analogue au violon, mais cependant différent.

beaux coursiers de guerre.... ils sont hauts et robustes, et dans toute l'Égypte, il n'en est point de pareils. » — Plus tard le même Joseph monte en grade. — « Il est chargé d'accompagner sa maîtresse l'épée au côté, et avec le chapeau à plumes. » — L'auteur l'a évidemment transformé en page du XVIe siècle. Du reste, tout ce drame de *Jacob* reflète l'époque à laquelle il fut composé. C'est un mélange curieux de religion, de mythologie, d'amour naïf et de voluptés licencieuses. On en jugera par la scène suivante, que nous traduisons d'autant plus volontiers que nous ne reviendrons plus sur cette tragédie de *Jacob*, qui, à beaucoup d'égards, mériterait cependant d'être analysée.

La princesse Putiphar, après avoir dit « qu'*elle ne pouvait résister aux flèches cuisantes de Cupidon*, et qu'elle était bien malheureuse, *parce que les fantaisies de Joseph n'étaient point sur cette terre*, » se résoud à tout tenter. Elle fait appeler le jeune esclave :

Joseph, prenez votre épée, et suivez-moi. Je veux me promener. L'air est pur aujourd'hui, et votre présence me réjouit.

JOSEPH.

Je suis prêt, et à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, le regardant avec tendresse.

Joseph !... que vous êtes beau ! — Vos regards me prennent, il m'enlacent, ils m'isolent de tout, et je suis enfermée dans leur rayon comme dans un cachot.

JOSEPH.

Princesse... je ne sais que vous répondre !... mes regards sont uniquement occupés de mes devoirs, et n'osent se porter sur vous.

LA PRINCESSE.

Vous ne me comprenez pas, Joseph !... — Oh ! ce n'est point un reproche que je vous fais ; laissez là tous ces devoirs domestiques. Si vous saviez combien je vous aime ! — Je veux vous rendre l'être le plus heureux de ma maison ! (Après un silence, avec impétuosité.)

Joseph ! Joseph !... embrasse-moi !

JOSEPH.

Princesse, je respecte trop votre rang, et le prince votre époux.

LA PRINCESSE.

Joseph ! embrasse-moi !

JOSEPH.

Ce serait un crime.

LA PRINCESSE.

Ce qui est un crime, c'est de me refuser !... — Tu ne vois donc pas

que je souffre? Ami, console-moi; si tu savais comme ma passion me brûle!

JOSEPH, avec horreur.

Ah! mieux vaudrait pour moi n'être pas né.

LA PRINCESSE.

Je ne me rebuterai pas, Joseph! tu comprendras enfin le bonheur qu'on t'offre et l'honneur qu'on te fait. Déjà ton œil s'adoucit, ton front pâlit. (Elle approche de lui.)

Mon plus aimé, écoute-moi. — Sais-tu, ami, que le sommeil m'a abandonnée? Sais-tu que ta froideur me brise le cœur?

JOSEPH.

Princesse, je ne puis vous comprendre. Je ne puis croire que vous veuillez trahir un époux aussi noble que le vôtre, que vous veuillez me corrompre, moi, et perdre mon ame!....

LA PRINCESSE, avec une colère retenue.

Joseph!.... laissez-moi vous aimer!... ne repoussez pas un cœur qui vous cherche; — je sais chérir qui m'aime; je sais aussi punir qui me blesse; — renoncez à ces résistances qui m'offensent.

JOSEPH.

Madame, prenez mon épée et percez-moi le cœur. Plutôt mourir que de commettre un crime!

LA PRINCESSE.

Pardonnez-moi, esclave, de vouloir attenter à votre pureté!... — Joseph, toutes tes paroles m'irritent sans éteindre mon amour, ne me rends pas furieuse. Je souffre, Joseph! un baiser!... — Joseph... viens... ma couche est là!.. (Joseph fuit.)

Ah! lâche, tu veux me fuir?... (Elle le saisit par son manteau.)

Au secours, mes gens, au secours!.. (On arrive.)

Vous voyez, cet homme voulait me faire violence... son manteau m'est resté....

Joseph est arrêté; le sommelier de Putiphar lui dit : — *Messire Joseph, rendez votre épée!* — Il lui fait observer ensuite qu'*il a eu tort de chiffonner le tablier de madame, que ce n'était pas le moyen de rester le favori du prince.* Il le conduit enfin en prison, et répond au geôlier qui lui demande le crime du prisonnier :

« Il avait trop de bonne volonté pour la princesse, et dans l'excès de son amabilité, il a voulu la jeter sur un côté de son lit, tant le plaisir de Vénus l'enflammait. »

En sortant, il ajoute un bon conseil pour le geôlier :

« Jusqu'au revoir, geôlier, et surtout ne vous fiez pas trop à votre femme, maintenant que vous avez chez vous ce beau courtiseur : le sexe est fragile, et la saison n'est pas saine pour les maris. »

LE GEOLIER.

C'est bon, allez, plaisant ! — Il n'y a pas de garçon, quelque charmant qu'il soit, que je craigne de voir se chauffer à mon feu.

Ces grossières plaisanteries, ces mœurs, cet amour de lionne, tout cela ne sent-il pas le siècle de Catherine, siècle d'intrigues ardentes et de naïvetés obscènes? Tout est de l'époque dans ce tableau, sauf la chasteté de Joseph, qui était fournie par l'histoire.

Cette scène a pu donner aussi au lecteur une légère idée des drames bretons. Ce qui les distingue comme toutes les autres poésies celtiques, c'est surtout la sincérité candide, la réalité intime, un tact instinctif à défaut d'art. On a pu remarquer déjà dans les poèmes chantés quelle crédulité de cœur accusaient généralement la gravité enfantine des détails et ce mélange charmant de grandes et de petites choses, de délicatesse sentimentale et de plaisans préjugés. Mais tous les caractères déjà observés vont se dessiner d'une manière bien autrement arrêtée dans les tragédies populaires. Dans toute littérature, les pièces de théâtre sont, en effet, les peintures les plus vraies des croyances de l'époque. Les autres compositions ont toujours quelque chose d'individuel, mais les drames sont les poèmes de tout le monde. Pensés devant la grande image du peuple juge, ce sont des œuvres faites pour la foule et qui lui appartiennent. Pour qu'ils remuent celle-ci dans ses entrailles, il faut qu'ils lui parlent le langage qu'elle comprend, qu'ils caressent les fantaisies qu'elle aime. L'auteur dramatique est un médecin poétique qui donne sa consultation sur le siècle : applaudi s'il a trouvé les malaises et les plaies, hué s'il parle de maux que l'on ne ressent pas; non que la conception tragique doive nécessairement, pour être comprise, reproduire des faits habituels ou même vraisemblables; mais il faut que la combinaison la plus fantastique réponde à une pensée de la foule, sinon à un fait existant; il faut que le roman offert aux yeux de tous ait existé dans le cœur, sinon dans la vie du plus grand nombre, car ce que le peuple va surtout chercher au théâtre, c'est un aliment à cette avidité du romanesque qu'il ne peut satisfaire dans le monde réel : tout ce qu'il ne peut dépenser d'imagination, d'intelligence ou de passion dans son existence positive, il vient l'apporter au théâtre ; là, si j'ose le dire, est la caisse d'épargnes de ses sympathies et de ses haines.

Les théâtres nationaux sont donc les documens les plus précieux de

l'histoire psychologique des peuples, et c'est sous ce point de vue, encore plus que sous l'aspect littéraire, que nous croyons intéressant d'examiner les tragédies bretonnes qui ont survécu à l'oubli.

On devine d'avance qu'ici l'espèce de placidité habituelle aux compositions celtiques se trouve quelque peu modifiée. La forme même du drame a dû faire sortir la poésie bretonne de sa sentimentalité allemande, secouer sa molle mélancolie et *enfièvrer* ses allures. Ce n'est plus ici la méditation contemplative d'une intelligence repliée sur elle-même, qui s'étudie, s'analyse et se peint à loisir; c'est le choc de l'homme contre l'homme, c'est la pensée romanesque faite chair, lancée dans la mêlée et s'y faisant sa trouée. L'action traduit et accompagne l'idée. Les vers du poète ne sont plus seulement des vers; ce sont des êtres qui vivent, qui parlent, qui agissent. Et cependant ne croyez pas que le Breton perde, dans le drame, son accent propre et tombe dans la turbulence! Non, au milieu même des aventures les plus extraordinaires et des plus orageuses traverses, il conserve son langage plus résigné qu'impétueux, ses élans plus attendrissans et plus solennels que chauds et déchirans. Vous retrouverez toujours la peau granitique du dur Armoricain, cet accent qui vient du dedans, jamais du geste ni de l'attitude, et qui vous fait monter les larmes du cœur aux paupières, mais sans crisper les nerfs. C'est, en un mot, du drame sans cri subit, sans brillante réplique, sans aucun de ces sublimes mouvemens qui, avec un mot, vous arrachent l'ame. Ce manque de vivacité, de passion soulevante, est dans les tragédies bretonnes un vice radical. Malgré leur peu d'expérience artistique, les auteurs grossiers de ces tragédies ont senti ce défaut, ils ont même essayé de le combattre; mais, outre qu'ils manquaient d'adresse pour y parvenir, ils luttaient contre leur propre nature: aussi ont-ils échoué complètement. Ils ont essayé de remplacer l'animation nerveuse qui leur manquait, par la multiplicité des faits et par l'entassement des incidens; mais loin de tirer avantage de cette manière de procéder, ils se sont trouvés entraînés perpétuellement hors de leur sphère. Poètes élégiaques et dithyrambiques avant tout, il leur a fallu se jeter dans un labyrinthe de scènes, et ils se sont perdus dans ces combinaisons compliquées, dans ces accessoires embarrassans qui appelaient *le faire* encore plus que le génie. On eût dit le paysan du Danube chargé de faire de la diplomatie et de louvoyer entre les protocoles. Aussi se sont-ils lourdement empêtrés au milieu des incidens, et n'ont-ils pu s'en tirer qu'en se jetant dans l'obscur ou dans l'absurde. *Saint Guillaume* est un remarquable échantillon de ces malheureuses tentatives faites pour *corser* le drame breton.

Du reste, hâtons-nous de le dire, assez peu d'auteurs ont tenté ces in-

novations. Presque tous ont suivi la marche accoutumée, et l'espèce de poétique établie par leur prédécesseurs.

Or, rien de plus simple que cette poétique. Toutes ses règles peuvent se réduire à une seule : *mettre les faits en action et en passer le moins possible.* Du reste, ni unité de lieu, ni unité de temps. D'une scène à l'autre, vous passez du Poitou en Turquie, de Paris dans l'Asie mineure, et le drame contient parfois l'histoire de trois générations. L'unité d'intérêt, au contraire, est toujours scrupuleusement respectée. On peut même dire que l'observation de cette règle est portée jusqu'à l'exagération dans les drames bretons. Tous les personnages se groupent confusément et sans valeur individuelle, autour d'une figure unique plutôt que principale. Du reste, tout cela se comprend. L'unité d'intérêt est une révélation d'instinct, bien plus qu'une doctrine aristotélique. Nulle part elle n'a dû être plus scrupuleusement révérée que dans les littératures naissantes et chez les peuples primitifs. Là en effet elle dut être une nécessité, et pour le poète encore trop inhabile pour suivre à la fois plusieurs pensées, et pour la foule trop peu intelligente pour partager en même temps son attention sur plusieurs personnages. Ce n'est que plus tard, lorsque l'art s'est assoupli par l'usage, lorsque le peuple, plus prompt d'intelligence, s'est fait devineur et blasé, qu'il a fallu orner cette nudité grossière, encadrer l'égoïste et fatigante personnalité du drame, la déguiser sous les accessoires brillans, et reposer du héros par l'intérêt jeté sur ceux qui l'entourent. L'unité est alors devenue *la prééminence d'une seule pensée sur les autres*, et non l'anéantissement de toutes au profit d'une seule. L'art a été le groupe harmonieux de Laocoon, au lieu de la solitaire et monotone statue de Memnon.

On devine d'avance qu'aucun artifice ne préside à la distribution des scènes dans les drames dont nous nous occupons : ce sont des chapitres qui se suivent pour la pensée, presque jamais pour l'action. On voit Pharaon sortir d'un côté du théâtre en ordonnant de poursuivre les Hébreux, pendant que Moïse entre de l'autre côté avec son peuple et s'écrie : — «Voilà la Mer Rouge, ô mes fils ! qui nous donnera des ailes pour passer au-delà ? » —Comme dans Homère, il arrive souvent qu'un inférieur reçoit un ordre, écoute un discours, puis le répète vers par vers un peu plus loin. Au total, les tragédies bretonnes ne sont autre chose que des légendes dialoguées.

Chaque acte commence, à la manière des anciens, par un prologue, dans lequel un acteur vient solliciter la bienveillance du public et raconter ce que va contenir l'acte qui suit. Ce prologue, mêlé d'élans d'enthousiasme et de passages railleurs, a cela de bizarre que l'auteur semble parfois y parodier ses propres conceptions. — « Vous verrez, dit l'acteur

dans un des prologues de *Sainte Trifine*, comment la princesse se perd pour être allée se promener au bois, — ce qui prouve, jeunes filles, qu'il n'est point bon chercher les mûres le long des fossés; vous verrez comment elle est condamnée pour avoir été embrassée de force, — ce qui prouve, jeunes filles, qu'il faut se laisser faire de bonne volonté. » — Il est à remarquer aussi que les prologues débutent toujours de la même manière; les deux vers qui les commencent sont sacramentels. — « Réunion de chrétiens, assemblée honorable, nous vous prions à deux genoux de nous écouter avec bienveillance. » — Viennent ensuite quelques complimens plus ou moins heureusement tournés, des témoignages de respect dans lesquels se révèlent, d'une manière curieuse, l'esprit du temps et le caractère breton. — « C'est à vous que je m'adresse d'abord, dit l'explicateur dans *Sainte Trifine*, prêtres et religieux, à vous qui êtes les représentans de Jésus-Christ dans cette vie, puis à vous, messieurs de la noblesse, puis à vous, messieurs de la justice, puis à ceux qui ont droit de police sur le peuple, enfin à vous tous qui êtes ici présens. » — Un usage bizarre, et dont nous ignorons le motif et l'origine, voulait aussi que l'acteur qui récitait le prologue fît, de quatre vers en quatre vers, une évolution autour du théâtre, suivi de tous ses compagnons. C'est ce que l'on appelait *la marche*. Pendant ce temps « rebecs et bignious doivent sonner, » comme nous en avertit la note d'un des vieux manuscrits que j'ai sous les yeux.

De tout ce que nous venons de dire, on a pu conclure déjà que les tragédies bretonnes étaient des œuvres spéciales et dignes d'être étudiées. Nous allons maintenant nous efforcer de les faire connaître dans leur exécution et leurs détails. Nous prendrons, parmi les dix ou douze drames celtiques que nous connaissons, les trois pièces les plus remarquables et les plus typiques; ce sont : *Saint Guillaume, comte de Poitou*, *les Quatre fils d'Aymon*, *Sainte Trifine*. *Saint Guillaume*, c'est le drame d'imagination; *les Quatre fils d'Aymon*, le drame historique; *Sainte Trifine*, le drame pieux. Le premier est un roman, le second une chronique, le troisième une légende. C'est dire d'avance que ce dernier a sur les autres une immense supériorité.

Nous avons dit, en parlant des chants bretons, quels étaient les poètes de ces compositions originales : des bouviers, des tailleurs de campagne, des étudians, de pauvres clercs; tels doivent être aussi les auteurs des tragédies dont nous allons parler. Ce fut sans doute dans quelque bourgade isolée du Léonais, pendant une de ces longues veillées d'hiver qui se prolongent devant les feux de bruyères, qu'un cloarec malade, revenu au foyer natal et tourmentant sa pensée dans le calme d'une méditation

fiévreuse, conçut ce drame de *Saint Guillaume, comte de Poitou.* Enlevé subitement aux études arides, démailloté des règles de son *despautère*, il sentit peut-être tout à coup son imagination prendre des ailes. Penché près de l'âtre, et tout en écoutant le grésillement de la flamme, le rouet de sa mère, la brise soufflant dans les aubépines du chemin, et la voix monotone d'une sœur idiote, murmurant quelques hymnes d'église, il lui sembla peut-être ouïr tout à coup des révélations mystérieuses que des génies lui faisaient à l'oreille. Il crut, au milieu de la fumée de l'âtre et parmi ces rumeurs de la cabane paternelle, voir les étincelles du foyer prendre l'apparence de visions brillantes, ses rêveries intimes revêtir soudainement un corps et se mouvoir. Alors, ravie en extase, son ame jeune et aspirante, sa pauvre ame de mendiant et de serf, se rêva dans le corps de quelque fier seigneur, ayant à lui l'or et les femmes, et modelant la vie à ses désirs, comme le potier sa terre; alors il se figura le monde entier, avec toutes ses joies et ses gloires, abattu à ses pieds comme un ennemi à sa merci; et ivre de sa puissance et de sa richesse imaginaires, il se roula, en idée, dans les jouissances terrestres; il savoura la tyrannie, goûta avec rage au péché, se satura des bonheurs qui damnent!... jusqu'à ce qu'au milieu de cette frénétique ivresse, née de tant de désirs si longtemps comprimés, un triste tintement de la cloche du village ou un saint verset, psalmodié plus distinctement par sa sœur, vînt l'arracher aux hallucinations mondaines, lui parler de pénitence, et le jeter à deux genoux sur l'âtre, frappant sa poitrine et confessant ses mauvaises pensées.

Et si ce n'est point ainsi qu'a été fait le drame de *Saint Guillaume*, du moins est-il certain que la double inspiration païenne et catholique a dominé tour à tour le dramatiste, car elle se manifeste dans toute son œuvre. Ce comte de Poitou sent trop le rustre et rappelle trop les ambitions de village pour ne pas être le rêve de quelque pauvre paysan, soupirant d'abord après les jouissances mondaines, puis pénitent de ses impures pensées. Ce drame est toute une vie de désordres, conduisant à une vie toute d'abnégation; l'excès de la puissance et des plaisirs aboutissant à l'excès de l'humilité et de la mortification. *Saint Guillaume,* c'est à la fois le péché et le repentir incarnés. C'est une pièce à deux façades, et qui présente comme deux constructions opposées. Il faut traverser le mauvais lieu pour arriver à la cellule du saint.

Nous avons dit comment l'idée de cette tragédie avait pu venir à un pauvre cloarec, mais nous n'avons pas parlé des difficultés que dut lui présenter la conception du plan, la disposition des détails. C'est toujours chose malaisée à bâtir qu'un drame purement d'imagination. Dans une pièce historique du moins, on peut se servir des échasses de l'histoire

pour grandir ses personnages. On a les mots célèbres, les grands noms, les traits de mœurs, la couleur locale, tout ce faux sable d'or dont on saupoudre son œuvre pour lui donner de l'éclat. A défaut de génie, on se rabat sur les chronologies et les mémoires. On découpe dans une vieille chronique la silhouette de quelque belle figure, on l'encadre proprement dans un médaillon à cinq compartimens, l'on écrit au-dessous un grand nom, et l'on a de la tragédie historique fabriquée à l'emporte-pièce, comme on en a tant vu autrefois, comme on en voit davantage de nos jours. Mais le drame d'imagination offre plus de difficultés. Alors même que vous avez trouvé un nom historique qui puisse *vous servir de clou pour suspendre votre tableau*, il ne vous reste pas moins à inventer le roman, les caractères, les évènemens. — Et que sera-ce donc si, poète ignorant et fruste, vous ne connaissez rien en dehors de la route qui vous a conduit du village au séminaire; si vous ne savez rien des hommes que ce qu'aura pu vous en apprendre le curé qui vous a catéchisé ou le professeur qui vous a expliqué Virgile? Concevez-vous quel abîme dut s'ouvrir tout à coup devant les yeux du cloarec, quand cette idée lui vint de créer un drame complet, avec la vie, l'action, la parole, et armé de toutes pièces? — Créer un drame! c'est-à-dire personnifier et mouler les passions, les combiner entre elles, les débrider et les jeter dans la mêlée humaine; les associer à des faits vraisemblables, les subordonner aux temps, aux lieux, aux conditions!.... et faire tout cela, lui qui ne savait rien des passions du monde, lui qui ne connaissait ni les temps, ni les lieux, ni les conditions! Eh bien! le cloarec ne s'étonna pas de ces mille obstacles; disons mieux, il n'y songea pas! C'est une naïveté ordinaire au génie de n'avoir pas conscience de son ignorance. Qu'importait en effet au cloarec de n'avoir jamais vu de cour de comte, d'ignorer où se trouvait le Poitou, de ne point savoir en quelle année vivait saint Guillaume, de ne pouvoir dire au juste quel était le nom de sa capitale, et si elle était à plus d'une portée de fusil de Rome? Son ignorance était une richesse; elle lui faisait table rase pour ses conceptions. Il pouvait placer la scène, s'il le voulait, dans un de ces royaumes d'Abyssinie tant cités par les vieux romanciers. N'est-ce pas d'ailleurs un drame d'imagination qu'il fait? Eh bien! il inventera tout, même l'histoire, même la géographie. Il placera le Poitou entre la Turquie, la Perse et l'Hybernie, pas trop loin de la Flandre. Au sultan et au scha de Perse, il fera invoquer, indifféremment, Luther, Apollon ou Mahomet. Milan deviendra une ville du Poitou, et saint Guillaume ira, entre ses deux repas, jusqu'à Rome, demander au pape raison d'une excommunication. Et au milieu de cette robuste ignorance, au milieu de cette incroyable brutalité pour

la vérité des faits, il déroulera sans gêne et sans scrupule son action dramatique, courant au seul développement de sa pensée, enjambant les invraisemblances, et marchant sur les absurdités avec un sang-froid qui ôte même le pouvoir de rire. Je vous le dis, une telle œuvre est admirable à étudier. C'est toute une intelligence, toute une ame de cloarec armoricain. Ici les anachronismes et les contresens sont des beautés; ils datent l'œuvre et la timbrent.

§. II.

Saint Guillaume, comte de Poitou, drame breton en sept actes et en vers.

« Je suis le comte de Poitou, seigneur tout puissant et le plus brave qui soit sous le ciel; oui, je ne crois pas qu'il y ait sur la terre ronde un homme plus vaillant et plus éhonté que moi. »

Tels sont les quatre premiers vers que prononce Guillaume en entrant en scène. Suit un long monologue dans lequel il se fait connaître avec une impartialité quelque peu effrontée. Les monologues sont fréquens dans les tragédies bretonnes. Nos auteurs campagnards étaient en cela précisément aussi avancés que les poètes du grand siècle. Ils n'avaient rien trouvé de plus simple que de constituer chaque acteur son propre hérault, que de le faire s'annoncer en personne, et raconter d'où il venait et ce qu'il voulait faire, par la raison sans doute que nul ne devait savoir toutes ces choses aussi bien que lui-même. Le comte de Poitou ne manque pas à l'usage. Après avoir appris qui il est, d'où il vient, il dit ce qu'il veut : il veut de l'argent, car ses coffres sont vides. Mais l'argent est rare dans le pays. Le comte envoie vainement son trésorier sommer l'évêque, le sénéchal et le gouverneur de la ville (Dieu seul sait quelle ville!) de lui fournir chacun une forte somme; tous trois s'y refusent, et les bourgeois se joignent à eux pour hausser le pont-levis de la cité et en refuser l'entrée au comte. Mais celui-ci accourt, furieux, il force les portes, tue le gouverneur, et les autres tombent à genoux devant lui, en criant miséricorde : — Je vous pardonne et je vous accorde la vie, leur dit généreusement Guillaume. — En retour, les habitans reconnaissans lui donnent leur argent.

Tout cela se passe en trois scènes!

Cependant le comte de Poitou a un frère qui est duc, vertueux et marié.

Ce frère se livre à d'interminables lamentations sur les crimes de Guillaume — « qui vole, qui tue et viole dans le canton, *malgré son jeune âge!...* » — Il apprend en même temps à la duchesse qu'il est décidé à aller trouver ce Nabuchodonosor et à lui faire un sermon. La duchesse l'en dissuade en vain : l'homme vertueux a fait son sermon et y tient. En conséquence il se met à genoux, invoque Dieu le père, la Vierge et le Saint-Esprit, et se rend vers Guillaume, accompagné de sa jeune épouse.

Or il se trouve que celle-ci est fort jolie et que le comte en est amoureux. Vous jugez de sa joie quand il la voit arriver avec son mari. D'abord les deux gentilshommes s'adressent force salutations et complimens; puis le duc entame enfin son exhortation à laquelle il ne manque rien, pas même les citations latines. Guillaume en paraît assez médiocrement touché. Pendant le discours de son frère, il couve des yeux la duchesse; enfin, après une des plus belles tirades du sermoneur, il s'écrie :

Tout cela est fort beau, mon frère, la vertu vous est facile à vous qui avez les bonnes graces de Dieu. Rien ne vous manque, tout est selon vos désirs. Vous êtes riche, puissant, vos vœux sont aussitôt des réalités, et vous avez pour vous donner la joie du cœur la rose des jeunes filles!... Oh! oui, vous êtes heureux, vous, dans la vie!

LE DUC.

Vous le serez comme moi si vous voulez obéir au devoir. Vous trouverez tout le monde prêt à accomplir vos désirs.

LE COMTE.

Non, il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre femme aussi parfaite, — point d'autre fleur sans tache, comme elle. Ah! je sens mon cœur fasciné quand je contemple ces graces, quand je noie mon regard dans ces yeux voluptueux.

(Impétueusement.)

Il faut que je l'aie. — Je la veux.

(Il saisit la duchesse dans ses bras.)

Toi, tu es un savant, fais-toi moine et prédicateur.

LE DUC.

Raillez-vous, mon frère?... Plutôt mourir! mon frère, n'avez-vous pas peur de Dieu?

LE COMTE, avec fureur.

Malédiction! je renonce à Dieu. — Je l'aurai.... ou ta vie.

Le duc veut en vain répliquer, des gardes l'entraînent, et la duchesse reste au pouvoir de Guillaume.

Dans la scène suivante, l'époux malheureux vient raconter sa mésaven-

ture au sénéchal, au banquier et à l'évêque de la ville. Il leur demande justice. Cette scène est curieuse en ce qu'on y sent l'incisive ironie du serf qui a souvent éprouvé l'inutilité du droit contre les puissans. Il y a là comme une allusion vengeresse à quelque lâcheté de sénéchal de canton, à quelque basse complaisance de recteur. La pensée, comme d'habitude, n'est qu'indiquée; mais elle l'est avec énergie et amertume. L'évêque et le banquier commencent par déplorer leur ruine. Ils supputent mélancoliquement les sommes qu'ils ont été forcés de payer, à plusieurs reprises, au comte de Poitou; le sénéchal renchérit sur leurs accusations et accable le tyran absent de malédictions et d'injures. Paraît alors le duc.

L'ÉVÊQUE.

Voici son frère que je vois venir. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. — Salut à vous, noble duc. Qui vous amène ainsi seul à la ville?

LE DUC.

Hélas! j'ai sujet de peine, monseigneur; mon frère le comte a détruit mon bonheur.

L'ÉVÊQUE.

Moi, il m'a pris une somme immense.

LE DUC.

Ah! s'il eût pris tous les biens que je possède, et qu'il m'eût laissé ma duchesse, je me serais dit heureux! — Il m'a volé ma femme!

L'ÉVÊQUE.

Votre femme!.... — Ce crime crie vengeance à Dieu!

LE DUC.

Oui, le scélérat l'a enlevée de mes bras. — Et je suis venu ici, sénéchal, pour que le ravisseur soit *décrété* comme les lois l'ordonnent.

LE SÉNÉCHAL.

Le décréter! décréter le comte!... — Et comment? Il n'y a pas dans toute la ville un homme qui osât seulement lui parler.

LE DUC.

Sénéchal, vous devez justice à tous. Vous avez été choisi pour punir les crimes; si vous refusez l'arrêt, on vous doit à vous-même le supplice.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne suis obligé à rien, car j'ai peur. Donnez-moi le comte dans une bonne prison, et alors vous verrez si je sais faire mon devoir!

LE DUC.

Si j'avais ce pouvoir, ma plus aimée ne serait pas à lui maintenant. Vous, du moins, évêque, vous devez prononcer sur le coupable la sentence d'excommunication.

L'ÉVÊQUE.

Moi !... moi !... pas du tout... je ne m'occupe plus du comte, je ne m'en occupe plus ! Et à quoi bon d'ailleurs excommunier un homme qui ne se soucie nullement de Dieu ?

LE DUC, en se retirant.

Messire, c'est une grave chose, dans cette vie, que de laisser un homme commettre tous les crimes sans oser le punir !

Ces dernières paroles sont nobles et solennelles ; peut-être n'étaient-elles qu'un souvenir ; peut-être furent-elles adressées, un jour, par celui qui écrivit ces vers à quelque juge qui venait de repousser sa plainte contre un coupable trop noble pour être condamné. — Ce devait être une belle puissance en 1600, que celle du poète de village qui attachait ainsi au pilori du théâtre les infamies trop haut placées pour la loi, et qui pouvait, lui, pauvre serf, caché au fond de la foule, faire rougir, sur les gradins réservés, quelque front de gentilhomme ou de juge !

Cependant le comte Guillaume est parvenu à ses fins. Il est maître de sa belle-sœur que la violence a soumise à ses désirs. L'auteur nous l'apprend dans une scène entre le comte et la duchesse que nous citons en entier, parce que c'est une des meilleures du drame.

LE COMTE, assis, et tenant la main de la duchesse.

Eh bien ! mon ame, mon bonheur, n'êtes-vous pas heureuse maintenant ? Ne voyez-vous pas que l'homme auquel je vous ai arraché ne vous aimait pas comme moi ?

LA DUCHESSE, pleurant.

Il n'y aura pour moi de bonheur que lorsque je serai rendue à mon époux.

LE COMTE.

Qu'avez-vous à souffrir ici ?

LA DUCHESSE.

Le plus grand des maux !... — Vous m'avez déshonorée.

LE COMTE.

Enfant, ne songez pas à cela et aimons-nous.

LA DUCHESSE.

Homme méchant et audacieux, homme cruel et insensé !

LE COMTE, cherchant à l'attirer sur ses genoux.

Idole de mon cœur, ô mon tendre amour !

LA DUCHESSE.

Vous tenez mon ame prisonnière, vous la perdez !

LE COMTE, souriant avec tendresse.

O mon tendre amour, idole de mon cœur!

LA DUCHESSE.

Malheureux! mais le démon a donc pris possession de toi?

LE COMTE, souriant.

Oui, depuis le jour où pour la première fois j'admirai vos yeux; le démon me possède depuis l'instant où vous m'avez enchanté.

(La duchesse croise les mains avec désespoir et tombe à genoux.)

LE COMTE, voulant la relever.

Eh bien! mon idole, qu'est-ce donc? pourquoi ce désespoir? Allons, venez ici, près de moi....

(Il veut l'attirer à lui.)

LA DUCHESSE.

Malheureux! vos paroles criminelles m'épouvantent. — Oh! j'en mourrai, oh! j'espère mourir bientôt.

LE COMTE.

Levez-vous, mon aimée; point d'emportement. Moi je n'aime et ne veux que la joie. J'aime que l'on se parle avec tendresse et bonheur. — Ne le voyez-vous pas? je suis affligé, comme vous, de votre affliction; j'ai le cœur amer et l'esprit triste de vos amertumes et de vos tristesses. — Duchesse, tu es toute mon espérance et tout mon plaisir, toute ma consolation dans mes peines; tu es mon trésor terrestre, mon plus beau joyau. J'aurai pour toi, si tu le veux, un amour et une fidélité éternelle. — Madame, je vous adorerai encore au moment de mourir.

(Avec ivresse et la serrant dans ses bras.)

Mais écoute-moi donc, chérie, mon ange, mon rêve. Mais tu ne m'entends donc pas? J'en atteste les étoiles et la lune, jamais, jamais sur la terre je n'ai rien chéri comme toi. Je suis joyeux de ta présence, je t'admire, je serai ton amant fidèle, et sans cesse et toujours!....

LA DUCHESSE, s'arrachant de ses bras et tombant à genoux.

Vierge, vierge Marie, je te recommande mon ame! prends-la sous ta protection. — Mais que dis-je? malheureuse! Je suis criminelle devant vous, ô mon Dieu! ah! délivrez-moi de ce tyran, au nom du sang que Jésus-Christ a versé sur la croix! Ou bien, mon Dieu, envoyez-moi l'*Ancou* (1); que je meure et que je ne reste pas dans le péché!

LE COMTE, la contemplant.

Jamais je ne l'avais vue si belle! — Oh! madame, vous êtes belle! pour-

(1) La Mort.

quoi résister à mes désirs? — Oh! je vous en supplie, dites-moi donc pourquoi votre cœur est mal à l'aise dans la vie, pourquoi vous n'êtes pas joyeuse. Ah! dites s'il est au pouvoir d'un homme d'accomplir vos vœux, et je les accomplirai.

LA DUCHESSE.

Vous en avez le pouvoir, vous le savez comme moi, vous qui m'avez enlevée à ma famille et à mon époux, à mon époux qui était mon plus aimé, à mon époux qui le sera toujours.

LE COMTE, blessé.

Ne puis-je donc être aimé comme lui?

LA DUCHESSE.

Vous le seriez, comte, si vous étiez un homme qui craignît Dieu.

LE COMTE, avec impatience.

Plus tard, plus tard... J'y penserai quand j'aurai le temps.

LA DUCHESSE.

Va donc, Guillaume, noie ton cœur dans les choses de ce monde; soûle-toi de plaisirs et d'infâmes bonheurs: tu ne trouves personne qui ose te dire la vérité; mais moi je te la dirai sans crainte. Si tu ne changes de vie, comte, malheur à toi! La patience de Dieu s'usera, et si tu n'obtiens de lui ton pardon, quelque jour, dans ton chemin, tu te trouveras face à face avec le malheur.

LE COMTE, souriant amèrement.

Je connais déjà tous vos sermons, ma belle; je suis un misérable, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Un misérable.... et le plus méchant qu'ait jamais vu la terre, car vous n'avez pas eu horreur d'enlever la femme de votre propre frère.

LE COMTE.

Assez, duchesse, ma patience est à bout...

LA DUCHESSE.

Ne pouvoir se faire aimer et remplacer l'amour par la violence.... oh! c'est bien lâche!

LE COMTE, furieux.

Hors d'ici, hors d'ici, femme!... Des injures à moi? — Hors d'ici! — Des créatures comme vous, quand on n'en veut plus, on les jette hors du seuil. (Il la chasse.)

Ce dernier mouvement est admirable de brutalité. Je ne sais s'il sera trouvé digne de la scène et d'un comte de Poitou; mais il est vrai et dans

le caractère du personnage inventé! Ce Guillaume, je l'ai déjà dit, n'est autre chose qu'une *mauvaise pensée* d'étudiant; c'est un don Juan en *bragou-bras*, qui fait l'amour les poings fermés. Et pourtant, à travers ses formes un peu grossières, perce la passion fraîche et chatouilleuse, je ne sais quelle soif adolescente des voluptés défendues et des audaces impies. Aux plaintes, aux reproches de sa victime, Guillaume ne répond que ces mots : « Idole de mon cœur, ô mon tendre amour! » Les plaintes et les reproches redoublent : « O mon tendre amour, idole de mon cœur! » reprend le jeune homme, perdu dans la contemplation voluptueuse et agaçante de cette femme qui palpite à ses pieds, qui a honte, qui a peur, et qui résiste. Elle pleure, elle appelle la Vierge et Dieu à son secours : « Qu'elle est belle ainsi! » dit Guillaume, et il cherche à l'attirer dans ses bras pour boire ses larmes et étouffer ses sanglots dans les baisers. — Certes, il y a là de cette rage bizarre et sensuelle, de cette dépravation, si l'on veut, qui nous fait trouver parfois, dans la convulsive résistance de la femme désirée, dans ses efforts gémissans, une sorte de titillation voluptueuse, une espèce d'excitation ardente qui nous fouette les nerfs et nous remue le sang jusqu'au cœur. Avoir ainsi en son pouvoir une maîtresse belle et résistante, la voir, en dépit d'elle-même et de Dieu, se pâmer sous de brûlantes caresses, oh! ce dut être une image ravissante pour le cloarec qui composa *Saint Guillaume*, surtout quand le charme du péché venait s'y joindre, quand il pouvait, dans son rêve poétique, briser le joug pesant de la religion et crier avec le comte de Poitou : — « Malédiction! je renonce à Dieu! » — Car cette révolte contre le MAÎTRE, quel que soit son nom, est un instinct qui dort au cœur de tous, et qui cherche à se satisfaire sous tous les déguisemens. Un dévot a plus de joie qu'il ne se l'avoue, à faire parler un impie et à pouvoir, par sa bouche, dire une fois son fait au bon Dieu.

Mais revenons au drame.

Après ce premier acte, les tableaux amoureux font place aux images chevaleresques, et l'on en conçoit la raison; c'est le complément obligé de tout roman de jeune homme. Après avoir été un Faublas dans ses rêves, il faut bien se croire un Achille ou un Roland? Dans la jeunesse, la force et l'imagination qui débordent cherchent partout une issue; tout ce qui est puissant, incroyable, dramatique, nous enchante, rien ne nous semble difficile; les réalités qui se montrent encore de loin paraissent de si faibles barrières auprès de l'énergie qui bout dans notre sein! Comme des enfans, nous regardons la montagne qui s'élève si petite à l'horizon, puis le creux de notre main, et nous nous demandons, en souriant, si la montagne n'y tiendrait pas facilement. C'est alors que l'on voudrait boucler

sur sa poitrine la cuirasse du chevalier errant, et chercher des armées à vaincre et des châtelaines à aimer. — Heureuses chimères, dont on se souvient plus tard avec un sourire mélancolique, comme des contes de fées que l'on écoutait les deux coudes appuyés sur les genoux de sa nourrice.

L'auteur de *Guillaume* a suivi la voie accoutumée; après les amours romanesques viennent les guerres fabuleuses. Un roi de Turquie se présente, comme tous les rois des drames bretons, en déclarant qu'il est le prince le plus puissant de la terre. Il a vaincu les rois d'Espagne, d'Hybernie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Candie et de Normandie. En conséquence, il fait annoncer à son peuple, à son de trompe, qu'il peut vivre en paix et en joie. Mais bientôt il est tiré de son glorieux repos par un cartel que lui envoie le comte de Poitou. Celui-ci, *en apprenant d'un de ses amis* qu'il y avait en Turquie un prince qui n'avait *pu encore trouver son maître*, a pris la résolution de le défier. Le sultan, furieux, déclare que dans sept jours il sera en Poitou. Le courrier, de retour, annonce cette nouvelle à Guillaume, en lui disant qu'il a vu les Turcs, que *ce sont des hommes bien laids et bien farouches, et qu'il fera bien de se tenir sur ses gardes.* Le comte fait en effet ses préparatifs, et lorsque le roi de Turquie paraît devant son château et l'assiége à coups de canon, Guillaume fait une sortie et disperse l'armée ennemie. Le sultan reparaît, vaincu, désespéré, couvert de blessures, annonçant que de deux ans au moins il ne pourra recommencer la guerre. Ici finit le second acte.

Dans l'acte suivant, Guillaume, à peine délivré d'un ennemi, se trouve obligé de faire face à un autre. Il apprend qu'on a élu à Rome un nouveau pape, et que le pape l'a excommunié, *lui, comte de Poitou, qui n'avait jamais rien fait pour désobliger sa sainteté.* Fort mécontent, il annonce qu'il va lever une grande armée pour marcher sur Rome, et changer le pape. Un héraut envoyé par lui se met donc à parcourir le pays, criant à qui veut l'entendre, qu'un seigneur *de haut lignage et de belle figure* invite tous ceux qui aiment la guerre à venir s'enrôler sous ses drapeaux. — « C'est un homme, ajoute le crieur, qui a de l'or, du vin, et qui fait bonne chère; ceux qui le suivront seront bien traités, vivront en joie et à volonté. C'est un plaisir de servir mon seigneur. »

Cette annonce semi-burlesque donne lieu à deux scènes comiques assez bien faites.

Dans la première, on voit Allan Caro, paysan franc-tenancier qui sort de chez lui en chantant·

Voilà le matin et je vais aux champs,

Je travaillerai au champ de bon cœur,
Car j'ai bu, ce matin, du vin de feu,
J'ai bu du vin de feu, parce que ma femme est jolie.

Allan Caro explique ensuite comment un mari philosophe, et qui ne pousse pas l'égoïsme jusqu'à vouloir sa femme pour lui tout seul, peut se procurer mille douceurs : « Il n'y a pas dans tout le canton, dit-il, un métier qui vaille celui de cocu. L'ouvrage donne beaucoup dans le pays. » Pendant qu'il parle ainsi, sa femme se met à la fenêtre, la coiffe renversée, et ses beaux cheveux noirs ruisselant sur ses épaules blanches. Elle rit avec un gentilhomme qui la tient dans ses bras, et l'embrasse sur les yeux. Caro feint de ne rien voir, mais elle se penche et l'appelle : — Allan, mon petit Allanic ! — Elle a une demande à lui faire ; elle veut qu'il aille lui quérir de belle eau pure à la fontaine pour qu'elle puisse laver son visage et y effacer la trace des baisers. Allan, blessé malgré toute sa philosophie, refuse positivement. Alors elle l'injurie et le menace. « Coupez-lui une corne, dit-elle au gentilhomme, pour qu'il ait l'air d'une vache folle ; » puis elle descend, l'audacieuse ribaude, elle court à Caro, appuyé sur son hoyau, lui détache quelques soufflets, et rentre en éclatant de rire. Allan reste un moment pétrifié ; puis, secouant la tête avec une triste gravité et se retournant vers le public : « Vous venez de voir, dit-il, un échantillon de la vie d'un pauvre vassal avec sa femme ! ne vaudrait-il pas mieux pour moi quitter cet enfer et m'enrôler pour la guerre ? Au diable la femme, au diable le soulier qui va à tous les pieds ! je veux vivre en gentilhomme et m'engager. »

L'autre scène est une satire moins crue, mais n'est pas moins plaisante. C'est encore un intérieur de ménage. Le paysan Lavigne rentre chez lui le front soucieux et l'œil larmoyant. Sa femme lui demande la cause de sa tristesse ; Lavigne lui apprend qu'il sort de confesse, et que le recteur lui a donné pour pénitence de rester trois jours sans boire. Le malheureux est sûr d'en mourir. « Trois jours sans boire, dit-il, et entendre dans les tavernes le tintement des verres qui rend le vin si bon ! j'aimerais mieux me faire hérétique ! » Sa femme lui adresse en vain une belle exhortation sur la tempérance ; quand elle a fini, Lavigne, qui semble l'avoir écoutée très attentivement, se contente de lui répondre : — Ma femme, donnez-moi quelque argent. — Pourquoi faire, mon mari ? — Pour jeter dans le chapeau du premier pauvre que je rencontrerai. — Mais la femme, qui sait à quoi s'en tenir sur cette charité subite, refuse, et Lavigne sort avec l'affreuse perspective d'une journée entière de sobriété. Heureusement qu'il rencontre Allan Caro qui le conduit à la taverne. Tous deux mettent en

commun leurs ennuis domestiques, leurs dégoûts, et prennent la résolution de s'engager dans l'armée du comte de Poitou. La fin de l'acte nous les montre en effet près du comte, armés pour la guerre, et faisant déjà les pourfendeurs de montagnes.

Il est bon de remarquer que les deux personnages que nous venons de voir en scène, sont bien plus plaisans pour des Bretons que pour des Français. Pour eux, ce sont des types consacrés. En effet, dans ces deux scènes, nous avons vu à peu près toutes les sources comiques auxquelles puisent nos auteurs. Le théâtre celtique, comme le vieux théâtre italien, a ses personnages plaisans fixes et invariables. Les moules sont tout faits, et les caractères s'y coulent en forme, comme des cloches. Ce sont le diable, l'ivrogne et le mari conduit par sa femme. J'ai déjà dit ailleurs pourquoi, en Bretagne, le diable était un personnage ridicule. L'ivrogne fait surtout rire parce qu'il parodie un vice général, un vice apprécié. Tous mettent une sorte d'ostentation de bon caractère à rire des lazzis du *Mezreyer*, comme des gens bien élevés qui entendent la plaisanterie. C'est qu'en effet il n'en est peut être pas un dans toute l'assemblée qui, en voyant le personnage, ne puisse dire, comme le chiffonnier : — Voilà pourtant comme je serai dimanche. — Quant au mari conduit par sa femme, c'est le Cassandre de la comédie armoricaine; c'est quelque chose de pis : c'est la personnification de la lâcheté et de la sottise. Dans les mœurs bretonnes, la femme ne doit être pour l'époux qu'une domestique sans gages qui fait le ménage, les enfans, sert les hommes à table, et mange les restes. Un mari qui se laisse conduire est un niais qui prostitue sa dignité, et qu'il faut noyer sous les épigrammes, pour l'offrir aux risées publiques. Notez que ce vice (car c'en est un en Bretagne), tout méprisé qu'il est, n'y est pas plus rare qu'ailleurs. Là, comme partout, la nature s'est fait un jeu des mœurs qui lui étaient contraires.

Le quatrième acte contient beaucoup de marches, de bavardages et de combats; mais on voit que toute cette animation artificielle, que tous ces mouvemens ont embarrassé l'auteur. Son dialogue s'en ressent. Le pape Eugène débute par annoncer un jubilé universel et des indulgences pour tous les pécheurs. Le comte de Poitou est seul excepté. Mais presqu'au même instant, on vient lui annoncer que ce comte marche contre Rome. En effet, on voit bientôt Guillaume paraître à la tête de son armée; il prend la ville sainte, chasse le pape et met à sa place Anaclet. Eugène, dépouillé de la tiare, s'enfuit, en déclarant qu'il n'a plus d'espoir qu'en saint Bernard, et qu'il va se retirer près de lui.

Les scènes qui suivent, forment un hors-d'œuvre inexplicable. C'est un acte entier des plus grotesques et des plus absurdes pasquinades. Un roi

d'Hybernie s'allie au sultan pour faire la guerre au roi de Perse. Guillaume arrive en chevalier errant, au moment de la bataille; il se jette au milieu des trois armées, en fait un carnage horrible et met tout en fuite. Le roi de Turquie, la rage dans le cœur, retourne chez lui pour assembler de nouvelles troupes. Il appelle à son secours « les serpents et les lions infernaux, les dragons volans, les tempêtes et les pluies de feu. » Toute la milice satanique répond à son invocation et se range sous ses drapeaux. Mais le duc Guillaume disperse cette nouvelle armée. « Il n'y a plus moyen d'y tenir, s'écrie un démon en se sauvant à toutes jambes; jamais homme sur la terre n'a autant fatigué le diable que ce comte enragé. » Cette phrase révèle sans doute la liaison que l'auteur a cru établir entre ce quatrième acte et le reste de son drame. Après avoir fait voler, par Guillaume, l'argent d'un évêque, enlever la femme de son frère, chasser un pape, il ne lui restait plus qu'à le faire se battre contre le démon et à le montrer vainqueur; c'était le dernier coup de pinceau qui devait relever cette physionomie d'homme révolté contre tout, et *plus méchant que le diable lui-même.*

Au cinquième acte, l'action reprend son cours. Nous sommes transportés devant le monastère même de saint Bernard. C'est une campagne triste et aride : une fille couverte de haillons, les yeux hagards, les bras sanglans, arrive en courant.

LA JEUNE FILLE, se déchirant la poitrine.

Trois ans, trois ans qu'il est là le démon! qu'il me possède, qu'il me force à aller, à venir, à rouler, à courir, à crier!.... — Je vais à la mer, puis dans les campagnes, puis au sommet des arbres, puis dans les abîmes, puis dans le feu!... je vais, je cours, je hurle, je tue les enfans sur mon passage!... — Ah! je veux, je veux monter au haut d'une tour, et je m'en précipiterai la tête en avant; je veux aller près des grandes roues des moulins, et je verrai si elles peuvent dépécer mes membres. Ou bien, j'irai, j'irai par le monde, nuit et jour, toujours, sans cesse, sans m'arrêter. Je chercherai les lions, les serpens, les loups et les ours, et ce seront mes frères et mes compagnons, puisque je n'ai plus sur la terre ni frères ni compagnons. Le diable! oh! le diable! Je l'entends qui me dit : — Prends un couteau ou une hache, et va sur la route, et tue le premier qui passera; déchire sa chairavec tes dents et mange son cœur. — Lucifer, Lucifer.... je te vois là!. . tu as un grand voile sur la tête!... — Tue! tue! tue!....

(Il passe plusieurs personnes qu'elle tue successivement.)

Arrive saint Bernard; elle court à lui; saint Bernard lève la main, et elle tombe à ses genoux.

SAINT BERNARD.

Jésus ! Jésus ! Jésus ! c'est Jésus le sauveur du monde !

LA JEUNE FILLE, se débattant.

Calvin ! Luther ! Satan ! au secours !

SAINT BERNARD.

Au nom du Père qui a créé le monde, du Fils qui l'a racheté, et de l'Esprit saint, je te somme, démon, de retourner aux enfers, et de quitter l'ame et le corps de cette pauvre fille.

(Le diable sort du corps de la jeune fille et s'enfuit.)

LA JEUNE FILLE.

Homme saint, oh ! merci !

SAINT BERNARD.

Allez, pauvre fille ! changez de vie et ne vous donnez plus au tigre des ténèbres. Avec la grace de Dieu, vous irez dans le paradis.

Nous ne connaissons aucune exposition plus magnifique, plus majestueuse que cette introduction de saint Bernard qui ne paraît que pour dire au démon : — Va-t'en, — et dont la première action est une guérison surnaturelle. Comme cette figure du grand solitaire se dessine lumineusement dès l'entrée ! On sent à cette scène si large et si poétique que le drame religieux arrive. Nous voici tombés dans les légendes où les poètes bretons excellent ; on s'en apercevra bientôt.

La fille guérie par saint Bernard est à peine sortie, que le pape dépossédé arrive et lui raconte tout ce qui s'est passé. Le saint, plein de confiance en Dieu, promet de tenter la conversion du comte de Poitou. En effet, un messager vient annoncer à celui-ci que saint Bernard vient le voir, et qu'il le prie *de venir écouter ses remontrances*.

Malgré son impiété, Guillaume n'ose résister à un pareil ordre. A cette époque, il y avait quelque chose de supérieur à toutes les puissances : c'était une sainteté reconnue. Les couronnes d'or étaient humbles devant les auréoles d'étoiles. Le comte répond donc qu'il ira. Le lendemain, en effet, il arrive et demande Bernard. — « Entrez à l'église, lui répond un moine, on y célèbre l'office, et le saint abbé est prêt à vous prêcher. »

LE COMTE.

Qu'il vienne lui-même ; je ne suis nullement pressé.

UN BARON.

Cet abbé pense-t-il que nous soyons venus ici pour écouter la messe ?

UN GENTILHOMME.

Il y aurait un moyen de faire sortir les moines, ce serait de mettre le feu au couvent.

LAVIGNE (qui est ivre et qui n'a entendu que les derniers mots.)

Je vas le mettre. Et nous verrons les moines courir les champs en retroussant leur robe comme des jeunes filles. Ce sera drôle !

Il va pour mettre le feu au couvent. Dans ce moment l'église s'illumine, et l'on entend le chant des prêtres.

Pange, lingua; gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

Le comte touché de ces chants tombe à genoux.

LE COMTE.

Miséricorde, mon Dieu ! miséricorde ! retenez votre justice et ne me punissez pas encore !...

En ce moment entre saint Bernard. « Repentez-vous sincèrement, dit-il au comte, et tout vous sera pardonné. » Mais Guillaume veut entrer dans le monastère avec ses soldats, pour y implorer la clémence du ciel, et le saint, qui doute encore de la réalité de cette conversion subite, s'y refuse. Le comte blessé se retire. Il revient pourtant le lendemain, mais l'impression momentanée qu'il avait reçue, en écoutant ces hymnes d'église tant de fois chantées dans son enfance, s'est déjà effacée. Il revient, le rire aux lèvres, l'orgueil au front et le sarcasme dans les regards. Alors commence une immense scène entre lui et saint Bernard. Le comte a beau avoir recours successivement à la raillerie, au dédain, à la menace; il se débat en vain sous l'austère puissance du saint, le moine met le pied sur son orgueil, comme Marie sur la tête du serpent, et il le domine, il l'écrase de tout son poids. « Je suis au-dessus de tout ce qui est sur la terre, dit le comte. — Tu te trompes, méchant, répond le saint; tu t'es levé de la cendre et de la poussière, et c'est là que tu as pris ton orgueil. Tu n'es le maître de rien. C'est Dieu qui commande. Tu es haut monté, eh bien ! malheur à toi ! Tu tomberas de plus haut, et ta chute sera plus lourde. » Guillaume, maîtrisé, surpris, veut encore soutenir son rôle de tyran; mais son audace vient se briser comme un verre contre l'audace du solitaire. Il cherche vainement à défendre ses vices, à les légitimer; à chaque apologie, saint Bernard répond par une preuve accablante et un anathème; enfin, poussé à bout, le comte de Poitou se réfugie dans l'ironie; il a l'air de céder, il affecte une humilité

railleuse, il se confesse coupable, avec une sorte de fatuité insouciante, détaillant le péché et y mêlant les railleries mondaines.

LE COMTE.

Eh bien! pourquoi le nier plus long-temps? je veux vous dire toute ma vie. J'ai commis tous les péchés que l'on peut commettre sur terre. Hélas! il faut bien l'avouer, j'ai trouvé du plaisir dans ma conduite impure. Mes regards lascifs ont trompé l'innocence. Oui, j'ai aimé les tendres voix et les doux entretiens; j'ai aimé les regards voluptueux et les brillans vêtemens. J'ai aimé à contempler les belles jeunes filles alors que, légères, elles se rendaient au marché, ou venaient en chantant le long des routes ombrées. Je suis allé les voir dans leurs travaux, ou agenouillées dans les églises; et à leur seul aspect, il s'allumait un feu dans mon cœur. J'allais leur offrir tout mon amour, et ma voix était si persuasive, mon visage feignait si bien, que j'ai déjà eu plus de cent maîtresses. Je leur promettais le mariage, puis j'avais l'indignité de me moquer d'elles. Mais aussi, abbé, vous ne savez pas combien les femmes sont maintenant coquettes. Il suffit de leur montrer une lueur d'amour pour qu'elles viennent s'asseoir sur vos genoux. Elles ne songent qu'à plaire aux hommes. Depuis quelque temps, Satan leur a appris à se mettre du fard sur le visage pour le rendre rose; toutes sont ou des danseuses, ou des joueuses, ou des langues à deux tranchans. — Et voilà pourtant, abbé, les êtres que j'ai aimés, les êtres, hélas! que j'aimerai tant que la vie courra dans mes veines.

A cette longue et railleuse tirade, saint Bernard ne répond que deux vers :

« Comte de Poitou, revenez à Jésus-Christ qui vous a racheté; comte de Poitou, dépouillez vos mauvaises hontes, ou vous êtes perdu. »

Guillaume résiste plus faiblement; il commence à comprendre et à trembler. Enfin le saint, qui n'a plus d'espoir qu'en Dieu pour vaincre entièrement, tombe à genoux, invoque la grace divine, et le comte, touché d'une inspiration d'en haut, se jette à ses pieds.

Là finit le cinquième acte et la première partie du drame, la partie profane.

Dans le sixième acte, nous trouvons le comte de Poitou sérieusement occupé à réparer ses fautes. Il rétablit le vrai pape, obtient sa bénédiction, et vient, par son ordre, trouver saint Bernard pour qu'il lui enseigne la voie du salut. Il arrive encore au monastère avec une suite nombreuse, mais bien différent de ce qu'il était lors de sa première visite. Il arrive à pied, les genoux sanglans à force d'avoir prié aux mille croix du chemin

et la garde de son épée entourée d'un chapelet. Il vient demander au saint abbé des consolations et des espérances, car il a le souvenir de sept crimes capitaux qui lui plongent au cœur comme les sept épées de Notre-Dame des Douleurs. Il craint que l'Éternel n'ait pas au ciel assez d'anges de pardon pour en envoyer un effacer chacune de ses fautes. Mais saint Bernard l'encourage, et pour le rassurer, il lui raconte une vieille histoire.

Il y avait eu autrefois un seigneur comme lui qui avait fatigué Dieu et les hommes. Un jour deux pauvres moines se présentèrent à son château et demandèrent l'hospitalité, mais sa jeune femme leur dit : — Hélas ! hommes de Dieu, mon époux est dur à ceux qui marchent comme vous en deuil de la joie; je n'ose vous recevoir, car il vous tuerait. Entrez dans cette crèche abandonnée des pourceaux; c'est tout ce que je puis faire. — Les pauvres moines remercièrent et obéirent. Mais voilà que le soir, quand le seigneur était à table, sa jeune épouse, qui était près de lui, se mit tout à coup à devenir triste et à pleurer, et son mari lui ayant demandé ce qu'elle avait. — Pardonnez-moi, mon maître, dit la pauvre chrétienne, mais il est venu deux moines ici, et je n'ai osé les recevoir à cause de vous, si bien qu'ils sont à cette heure exposés au froid et à la faim, dans la crèche des pourceaux, ce qui m'est une bien lourde pensée dans le cœur ! — Et la pauvre femme se mit de rechef à pleurer; ce qu'ayant vu, le seigneur, par amitié pour elle et nullement par charité, voulut que l'on fît venir les moines, qu'on leur servît du meilleur, et qu'on les logeât dans la chambre tapissée. Mais quand les hommes saints eurent mangé modestement et qu'ils virent les grands lits qu'on leur avait préparés, ils dirent au maître : — Ne vous offensez pas, seigneur, mais nous ne coucherons point dans des lits semblables, car notre couche ici-bas, c'est la paille ou la terre. — Qu'il soit fait à votre désir, dit le gentilhomme tout ému, et il fit apporter pour chacun d'eux de la paille fraîchement battue, puis il se retira. Mais à peine seul, il sentit comme mille épines qui lui entraient dans le cœur.... C'étaient les remords des actions qu'il avait commises pendant sa vie ! Tout hors de lui, il se lève, va trouver les moines, se confesse à eux, et leur dit ses repentirs, ajoutant que, pour sûr, Dieu lui garderait rancune éternellement. — Ayez bon courage, lui répondirent les moines, nous allons prier pour vous, et Dieu nous inspirera. — Puis l'ayant renvoyé, les pauvres mendians prièrent et s'endormirent.

Mais voilà que dans leur sommeil ils eurent une vision de Dieu. Ils virent Jésus-Christ sur son trône; l'ame de leur hôte était à ses pieds, toute grelottante de peur, et devant le tribunal se tenait le diable qui demandait l'ame, et l'ange gardien qui plaidait pour elle. — Cet homme, disait le démon à Jésus-Christ, n'a jamais fait que vous offenser. — Alors

saint François s'avança et dit : — Monsieur Jésus-Christ, s'il vous plaît, saint Michel pèsera les bonnes actions de celui-ci et ses mauvaises; alors vous jugerez d'après ce qui arrivera. — Qu'il en soit ainsi! dit le fils de Marie, — et l'on commença la pesée. Mais hélas! le plateau des crimes baissait toujours, et le diable riait; il allait étendre sa griffe sur l'ame, lorsque saint François jeta tout à coup, dans le plateau des bonnes actions, les repentirs du défunt et la poignée de paille qu'il avait donnée aux moines; et le plateau, s'abaissant lentement, enleva l'autre jusqu'au bras de la balance. Alors le diable s'enfuit en poussant un cri de rage, l'ange gardien étendit ses deux ailes sur l'ame, et les saints dirent entre eux : Nous avons un frère de plus parmi nous.

Cet apologue rassure un peu le comte. Saint Bernard lui persuade ensuite d'aller trouver un ermite qui habite au fond de la vallée, et duquel il l'engage à prendre conseil. L'homme de Dieu ordonne à Guillaume de renoncer au monde, de prendre la robe de pénitent, la hère de crin, les chaînes de fer, dont les cénobites garottaient leurs membres; et Guillaume, ravi, renvoie ses pages, et se fait ermite dans le désert.

Le septième acte nous le montre revêtu de tous les insignes de la pénitence, et vivant au fond d'une forêt, avec ses terreurs et ses remords. Tous ses rêves de solitaire prennent un corps et se dressent autour de lui. Il voit l'enfer déchaîné pour le perdre, et employant tous les moyens qui peuvent le faire tomber dans le péché. Mais parmi ces moyens, renouvelés de la tentation de saint Antoine, il en est un qui est un trait de génie de l'auteur breton. Le saint a résisté à tous les appas que le démon lui a présentés; vainement une jeune fille égarée, après lui avoir demandé l'hospitalité, s'est approchée de sa couche de paille, et avec de tendres et amoureux épanchemens, lui a appris qu'elle l'aimait, et qu'elle le cherchait en vain depuis long-temps. Vainement lui a-t-elle dit, en caressant d'une blanche main son visage frissonnant : — Oh! Guillaume, quitte ce lit de paille, ne serais-tu pas mieux à mes côtés, dans une couche moelleuse, au fond du palais de mon père? O Guillaume, mes bras ne seraient-ils pas de plus douces chaînes que ces fers qui meurtrissent votre chair? — Le saint ermite a fait le signe de la croix, il a crié la formule d'exorcisme, et le fantôme tentateur s'est évanoui. Alors Satan se présente sous la forme d'un guerrier du Poitou. Une visière baissée cache son visage, la poussière et le sang couvrent ses éperons.

LE DÉMON.

Guillaume! ta patrie est saccagée, une armée ennemie est venue assiéger ta ville, et si tu ne viens la défendre, elle est perdue.

GUILLAUME.

Que dis-tu ? ma ville prise ! mais comment ? Ne peuvent-ils se défendre ? les murailles sont fortes !

LE DÉMON.

Les habitans sont réduits à l'extrémité ; l'ennemi les presse. Je viens t'avertir de leur porter secours au plus tôt.

GUILLAUME, éperdu.

Les secourir !... Et le puis-je sous cette robe ?

(Il déchire sa robe d'ermite.)

Ah ! si j'avais des armes !... le siége serait bientôt levé.

LE DÉMON.

En voici : je t'en ai apporté.

GUILLAUME, les saisissant.

Ah ! des armes !...

(Le démon le revêt d'une armure complète.)

L'ANGE GABRIEL paraît.

Guillaume ! Guillaume ! où allez-vous ? vous avez promis à Dieu de rester son fidèle serviteur !

GUILLAUME.

Il faut que j'aille défendre ma ville qui est assiégée.

L'ANGE GABRIEL.

Ne croyez pas celui qui vous l'a dit : c'est l'esprit du mensonge.

GUILLAUME.

Se peut-il ! — O mon Dieu, mon créateur, pardon !

(Il tombe à genoux.)

Je le demande, le mouvement d'Achille oubliant ses habits de femme, et s'élançant sur les armes que lui présente Ulysse, est-il aussi touchant, aussi dramatique que cet élan de saint Guillaume ? Comme il fait bien sentir que le cœur du chevalier bat encore sous le cilice du pénitent ! On devine tout de suite combien de fois chaque jour le comte de Poitou, dans ses souvenirs tentateurs, doit prendre à deux mains son crucifix d'ermite, ainsi qu'une épée de bataille ! Ce trait révèle mieux les combats intérieurs du saint, que ne le feraient les plus beaux monologues ; on devine la plaie en voyant le sang couler.

Dans les scènes suivantes, nous retrouvons Guillaume accablé par les souffrances du corps et de l'ame, triste jusqu'à la mort, et attendant que Dieu l'appelle. Tout à coup une femme belle comme une jeune vierge, et sainte comme une vieille aïeule, passe devant la porte de sa cabane, s'arrête, et tourne vers lui son visage lumineux.

LA FEMME.

Que faites-vous ainsi seul et malade, pauvre homme? Vous paraissez avoir une grande affliction.

SAINT GUILLAUME.

Hélas! je suis un pauvre misérable qui expie ses crimes passés.

LA FEMME.

Quelles fautes avez-vous commises, mon fils, pour les expier ainsi seul au fond d'une forêt? Votre pénitence a été dure, pauvre homme!

SAINT GUILLAUME.

Je l'avais méritée.

LA FEMME.

Et vous voulez bien souffrir ainsi jusqu'à ce que la justice de Dieu soit satisfaite?

SAINT GUILLAUME.

Je le veux avec joie!

LA FEMME.

Patience, ô mon fils Guillaume! et tu ne regretteras pas ce que tu souffres aujourd'hui. J'ai vu ta peine, et je suis descendue du paradis pour te consoler. Je suis la mère de Dieu. Lève-toi de là, Guillaume, et mets-toi en prière; bientôt tu recevras la couronne parmi les anges et les saintes, tes sœurs.

SAINT GUILLAUME.

O Vierge, mère de Dieu, merci à vous de m'avoir visité. Oh! merci! voilà que mon corps est devenu fort et mon ame sereine.

Ne trouvez-vous pas quelque chose de ravissant, à force d'être naïf, dans cette forme vulgaire donnée à l'apparition de la mère de Dieu? Cette vision à forme si humaine ne vous fait-elle pas l'effet d'un songe d'enfant? Ne vous semble-t-il pas que c'est un souvenir du jeune cloarec, qui, un jour, lorsqu'il avait sept ans, et qu'il gardait ses moutons sur la montagne par un temps de gelée, en priant dévotement la Vierge dans un trou de fossé, a vu quelque grande dame, qui passait par là, se pencher vers lui avec un doux visage, et lui adresser quelques tendres paroles de consolation et de pitié? Le moyen, je vous le demande, que l'enfant devenu grand sépare maintenant ce souvenir d'une apparition céleste?... Ne venait-elle pas réellement du paradis, cette grande dame qui était si bien habillée, si brillante, et qui paraissait avoir si chaud, lorsque lui, pauvre petit, il grelottait sous son habit de berlinge? Certes, la mère de Dieu doit être ainsi parmi les anges; elle doit avoir ainsi pour l'hiver une belle robe de soie avec de douillettes fourrures!

Du reste, tout ce septième acte de saint Guillaume vous transporte dans un monde inconnu. Il ressemble tout entier au rêve d'un écolier qui se prépare à sa première communion, et qui voit toutes les nuits son ange gardien qui lui sourit ou qui pleure, selon qu'il a été sage ou méchant. Il y a un indicible charme dans la situation de cette ame qui attend l'heure de prendre sa volée vers le ciel. Quoique le drame soit fini depuis longtemps, et que toutes ces scènes ne soient qu'un dialogue entre Guillaume et ses chimères, quoiqu'on n'attende plus de dénouement, on s'intéresse jusqu'au dernier vers, et quand apparaît cet ange *vêtu de blanc, mais dont les ailes sont noires;* quand il apprend à Guillaume que ses misères sont finies, qu'il est venu pour le conduire dans cette autre vie, *où l'on entre par une porte qui n'a que six pieds, et qui se ferme avec une pierre de tombe,* on reste un instant le cœur à la fois joyeux et attendri, pensif et comme anéanti dans la contemplation du comte de Poitou à genoux et mort, les lèvres pressées sur un crucifix.

§ III.

Les Quatre fils d'Aymon. — Caractère de cette tragédie. — Jacques Riwal. — Une représentation des Quatre fils d'Aymon à Lannion.

Nous voilà arrivés à la seconde tragédie bretonne, *les Quatre fils d'Aymon*. Qui ne connaît l'histoire des quatre fils d'Aymon, le seul des romans chevaleresques qui soit resté national jusqu'à nos jours? Qui n'a lu cette Iliade du peuple que le peuple a conservée par instinct républicain, parce qu'il y avait là trois chevaliers qui résistaient au roi, qui égorgaient des seigneurs, et souffraient la misère et l'injustice, comme de simples manans? La tragédie bretonne n'est autre chose qu'une paraphrase poétique du roman. Quelque clerc du comté de Goëlo, enrôlé soudard par force ou par amour, rapporta sans doute cette chronique en Bretagne, de ses expéditions d'outre Loire, et, devenu chantre de sa paroisse, ou scribe de quelque fiscal, il employa ses loisirs à en faire un drame. Il faut l'avouer, il fut merveilleusement habile à approprier ce sujet aux sympathies du peuple pour lequel il le traduisait. Mais pour cela il lui fallut ôter à l'œuvre sa couleur primitive. A l'époque où l'histoire des quatre fils d'Aymon fut écrite, elle résumait l'esprit féodal; elle exaltait la résistance du noble envers le suzerain, et donnait un bel exemple de révolte contre le roi. Ce dut être la *Marseillaise* de l'homme lige, et sans doute que peu-

dant les soirées d'hiver, assis au fond de sa cheminée de douze pieds, le vieux châtelain la racontait à ses fils pour leur apprendre qu'un gentilhomme n'avait de maître absolu que Dieu, et pouvait tuer le neveu d'un empereur, pourvu qu'il eût l'âme et l'épée solidement trempées. Le succès de la chronique des Quatre fils d'Aymon dut tenir beaucoup à cette cause toute politique. Ce fut pendant long-temps un ouvrage de circonstance. Mais lorsqu'elle fut traduite pour les Bretons, les temps étaient changés. Les rois avaient mis le mors à la féodalité, et solidement assis sur elle, ils la conduisaient avec le fouet et l'éperon. Louis XI avait déjà nivelé les seigneurs, diminuant de la tête ceux qui la portaient trop haute, et les jours de Richelieu approchaient.... La question ne se débattait donc plus entre le suzerain et la noblesse, mais entre celle-ci et le peuple. Le XVIe siècle fut le siècle des communes. La monarchie avait jeté les gentilshommes à genoux devant le trône, et le tiers-état, en se voyant l'épaule au même niveau qu'eux, commença à penser qu'il n'était point si petit qu'on l'avait fait jusqu'alors. L'auteur du drame des *Quatre fils d'Aymon* eut sans doute conscience de cette transformation qui s'était opérée dans la société, et il y conforma son œuvre. Entre ses mains les quatre fils d'Aymon devinrent le symbole de la résistance au maître, qu'il s'appelât empereur ou comte. Obligé de respecter les élémens de la fable qui faisaient de ses personnages des chevaliers, il modifia assez leurs caractères, leurs langages, leurs sentimens, pour en faire des héros populaires. Il les fit descendre à la roture par la souffrance. Bien loin de représenter, d'après la chronique, les quatre fils d'Aymon comme des oiseaux de proie prenant leur volée du haut de leur aire pour rançonner le pauvre peuple, ravager les campagnes et brûler les villages, il les peignit comme de généreux opprimés, doux pour tout le monde, excepté pour les seigneurs. Il les transforma en pastoureaux révoltés, et il leur fit dire : *Nous n'avons point de maître, car nous sommes les plus forts.*—Terrible parabole, qui contenait le germe d'une révolution.

Aussi la foule qui vint applaudir cette œuvre ne s'y trompa-t-elle point, et se prêta-t-elle à la métamorphose des personnages. Elle adopta, comme sien, ce rôle de l'opprimé courageux qui lutte, qui succombe et qui ne cède jamais, parce que c'était un beau rôle, un rôle qui parlait à sa pitié et à sa haine. Puis, dans cet abandon des quatre fils d'Aymon, chassés par leur propre père comme les loups des montagnes, vivant de racines dans les forêts, déguenillés, sales, échevelés, et n'ayant d'entier que leur courage et leurs armes, il y avait une allusion qui flattait à la fois l'imagination et la vanité du peuple. D'ailleurs, nous le répétons, cette histoire était une parabole que tous comprirent, sinon distinctement, du moins

par sentiment. Ce Renaud qui tuait des princes, détruisait des armées, et qui était sûr de sa tête, pourvu qu'elle fût à l'ombre de sa lance; ce Renaud, si dur à l'ennemi, et si tendre à ceux qu'il aimait, qui après avoir brisé avec le glaive le joug de tout commandement, se faisait humble aux pieds de Dieu, se mêlait aux derniers rangs du peuple et se laissait briser le crâne par le marteau d'un maçon; ce Renaud personnifiait admirablement le paysan breton du XVIe siècle, si brave, si révolutionnaire, si rétif, et pourtant si religieux et si soumis à ses prêtres.

Rien ne doit donc étonner dans l'immense succès qu'obtint en Bretagne la tragédie des *Quatre fils d'Aymon*. Quand elle parut, elle dut produire un effet prodigieux, car elle remuait les passions qui étreignaient le plus fortement les cœurs de la multitude. Ce jour-là il dut y avoir, parmi les spectateurs, bien des élans, bien des cris jetés, bien des révélations menaçantes de la haine qui travaillait sourdement les masses; et ce serait un curieux renseignement historique que le récit de cette première représentation. Malheureusement nul ne nous l'a conservé.

A défaut de ce document, je puis raconter ici ce que que j'ai vu moi-même à une représentation de la tragédie des *Quatre fils d'Aymon*, à laquelle j'assistai il y a quelques années. Ce récit pourra servir en même temps d'instructiou et de preuve pour ce que j'ai dit plus haut. Il me fournira d'ailleurs l'occasion de faire connaître un caractère extraordinaire que je fus à même d'étudier.

Je m'étais arrêté à Lannion pour voir son grand *pardon* annuel. Un *pardon* est toujours chose curieuse en Bretagne, mais surtout à Lannion, cette Venise de cinq mille ames, où l'on danse les plus beaux passe-pieds du pays de Tréguier, et où l'on chante les plus belles complaintes; à Lannion, où les jeunes filles sont si tendres, qu'un poète breton a osé dire *que ce qu'il y avait de plus rare dans la paroisse après les vierges, c'étaient les étoiles en plein jour et les roses en hiver*. J'étais curieux d'assister encore une fois à une fête du pays que j'allais quitter; puis je voulais faire plus ample connaissance avec un vieux paysan qu'un ami m'avait livré comme une médaille précieuse, et qui devait passer la journée avec moi.

Bien que ce que j'ai à raconter de cet homme doive m'écarter un instant des *Quatre fils d'Aymon*, je prie le lecteur de me permettre cette digression. Je l'ai déjà dit, ce que j'écris ici, c'est des mémoires sur la Bretagne, et tout ce qui peut la faire connaître, dans ses caractères généraux, et dans ses individualités, se rattache naturellement à mon sujet. Il est d'ailleurs des souvenirs qui sont jumeaux dans votre esprit, et que vous ne

pouvez rappeler séparément. Tel est pour moi le souvenir de ce paysan et celui de la représentation des *Quatre fils d'Aymon*.

Jacques Riwal était né aux environs de Loudéac. Lorsque je le vis, il était déjà vieux, mais encore vigoureux et actif. C'était un de ces êtres créés par de robustes parens, exposés tout nus, dès la naissance, aux quatre vents du ciel, puis tannés par la bise, durcis par le froid, forgés par les durs travaux, et qui arrivent à l'âge viril, sans chair, sans nerfs, sans épiderme, n'ayant sur leurs os et sur leurs tendons de fer, qu'un cuir imperméable à la pluie et au soleil. Le moral de Jacques répondait parfaitement à sa constitution physique; son ame n'était que muscles et ossemens comme son corps. Fort jeune, il avait eu à souffrir quelque injustice d'un gentilhomme, et depuis ce temps il avait voué à toute la noblesse une haine inextinguible. Cette haine était devenue son idée fixe; Jacques semblait résumer toutes les velléités libérales du paysan breton, mais ce qui chez les autres n'était qu'une tendance, chez lui était devenu tempérament. Ces frissons républicains que tous les hommes de nos communes éprouvent accidentellement, étaient passés pour lui à l'état chronique. C'était un vrai manant de la Ligue, toujours prêt à crier le *terriben* sur les seigneurs, mais plus tenace, plus éclairé, plus philosophe que ne l'avaient été les révoltés de Mercœur. Du reste, cette exubérance exclusive d'une disposition commune à tous avait fait de Jacques Riwal un être totalement excentrique. Ce n'était plus un paysan breton ordinaire, mais une espèce de personnification métaphysique d'une des qualités de ce paysan.

Lorsque la révolution arriva, on comprend qu'elle trouva Riwal prêt à la bien recevoir. La révolution était une bonne chose, puisqu'elle forçait les nobles à vider le pays. Riwal pourtant fut triste quand il vit que les prêtres prenaient le même chemin que les nobles, car c'était un chrétien fervent. Il aimait la croix, parce que ses deux branches forment un niveau sous lequel toutes les têtes sont égales; il aimait le Christ, parce que son instinct lui avait sans doute révélé que le Christ avait été, comme le disait Camille Desmoulins, un sans-culotte du temps d'Hérode. Cependant, lorsque les autres Bretons, obéissant aussi à leur amour d'indépendance, s'armèrent pour défendre leur religion, et donnèrent maladroitement à leur révolte une cocarde royaliste, Jacques Riwal ne se mêla pas aux insurgés. Il ne confondit pas ces deux causes distinctes de croyance et de politique. Il sentit qu'il y avait là un malentendu, et que Dieu, qui n'est pas gentilhomme, pouvait très bien vivre dans une république. Tout en restant bon chrétien, il demeura donc tranquille, laissant les chouans et les bleus engager leur controverse à coups de fusil; mais les circonstances vinrent

bientôt le tirer forcément de son repos. Les chouans se présentèrent à sa ferme, et, selon leur usage, le sommèrent avec menace de se joindre à eux. Riwal refusa. — Si tu ne nous suis, dit le chef en colère, nous tuerons tes vaches. — Cela ne ramènera pas les nobles au pays, répliqua tranquillement Riwal. — Nous brûlerons ta ferme. — Vous ferez bien, dit encore l'impassible paysan, car elle appartient à un gentilhomme. — Les chouans se retirèrent après quelques dégâts et quelque mauvais traitemens, mais en promettant de revenir. Le lendemain Riwal vendit ses bestiaux, ses attelages et son ménage, ne gardant qu'un lit clos pour sa famille et pour lui; puis il attendit. Quelques jours après, comme il revenait des champs, sa femme lui dit : — Les chouans sont venus, et ils ont brûlé le lit. — Ils n'ont pas brûlé la terre, dit Riwal, nous coucherons sur la terre. — Un autre jour il passait sur la grande route; un détachement de bleus vint à lui : — Paysan, dit l'officier, sais-tu ce que c'est que cette flamme que l'on aperçoit là bas dans la vallée? — Riwal tourna la tête de ce côté et devint pâle. — Çà, dit-il, après un moment de silence, c'est ma ferme où les chouans ont mis le feu. — Jacques ne s'était pas trompé. En arrivant avec les soldats, il trouva sa petite fille qui se chauffait à la flamme de l'incendie. Mais sa femme avait reconnu les coupables, elle déclara leurs noms, indiqua leurs demeures, et plusieurs furent arrêtés. Riwal partit le jour même avec sa famille pour une paroisse éloignée. Il n'y avait plus de sûreté pour lui près de Loudéac. Il loua une cabane sur les bords du Trieux, non loin de Lannion. Nul chouan n'avait encore paru de ce côté; pendant un mois, Jacques fut tranquille et heureux.

Un soir, il entendit dire que le lendemain, jour de décade, on célébrait une fête patriotique à Lannion. Il y avait danse au bignion, sous l'arbre de la liberté, et l'on devait y voir les dames de la ville, dans le costume de l'époque, avec le petit bonnet à cocarde tricolore, la guillotine d'ivoire suspendue en breloque à un collier de velours, les bas de laine bleue et les sabots blancs. Riwal était curieux de voir une semblable fête; il y alla. Les réjouissances se prolongèrent fort tard, et quand il revint, la nuit était close, le vent était froid, le ciel chargé d'étoiles que de grands nuages voilaient par instans, de sorte que l'on passait alternativement d'une clarté douce à l'obscurité la plus profonde. Jacques, sans qu'il en sût la raison, sentait une tristesse insurmontable qui lui serrait le cœur, et, malgré lui, il pressa le pas; il aperçut enfin, du haut de la montagne, la cheminée de sa cabane qui se dessinait par-dessus les arbres. Cette vue le soulagea, et il se hâta de prendre l'étroit sentier qui devait l'y conduire; mais dans ce moment les nuages couvraient le ciel; Riwal voyait à peine à ses pieds. Il arriva ainsi jusqu'auprès de l'endroit où

devait se trouver sa maison ; il étendit les bras pour la chercher, et se heurta à une aubépine plantée près du seuil. — C'est ici, — pensa-t-il ; et il avançait la main pour chercher l'entrée, lorsqu'au lieu de la porte, quelque chose de flasque et de flottant céda tout à coup sous l'impulsion de cette main, puis vint le battre à la poitrine, et il sentit tomber sur son front une sorte de rosée humide et gluante. Riwal recula épouvanté. Dans ce moment, la lune se découvrait entièrement, et à sa lueur, il aperçut le cadavre de sa femme suspendu au châssis de la porte, la main droite étendue vers lui, en lui présentant, dans cette main, sa langue et ses yeux qu'on lui avait arrachés! Riwal poussa un cri terrible. — Marguerite, Marguerite! dit-il... et il regardait, les cheveux hérissés, la pendue qui vibrait encore à sa corde sanglante... Marguerite! — Mon père! dit une voix qui venait de la terre. — Le paysan regarda à ses pieds. Sa petite fille était accroupie au dedans du seuil sous le corps flottant, pâle, les yeux fixes, et n'osant faire un mouvement. Riwal courut à elle et l'enleva dans ses bras. — Marie, Marie! cria le malheureux, qu'est-ce que cela, Jésus? quand donc les chouans sont-ils venus? — Mais l'enfant était si égarée d'effroi et de douleur, qu'elle ne pouvait répondre. Riwal la fit asseoir près de lui, sous l'aubépine, et tâcha de la rassurer; enfin après des questions réitérées, il apprit d'elle tout ce qui s'était passé. Les chouans avaient voulu venger leurs compagnons dénoncés par la femme de Riwal, et donner un exemple qui jetât l'épouvante dans les campagnes. En se retirant, ils avaient dit à l'enfant : — Avertis ton père que d'ici à huit jours nous mettrons aussi sa langue et ses yeux dans sa main droite!...

Riwal écouta tout ce récit sans pousser une plainte, sans prononcer une parole. Il passa la nuit près du cadavre de sa femme, couché à terre et sa fille dans ses bras. — Cette nuit-là fut terrible, monsieur, me dit-il; de temps en temps je sentais une goutte de sang qui me tombait sur le visage, et à chaque goutte je répétais : Il faut que je tue autant de chouans que j'aurai de taches rouges ici demain. Cette nuit-là je crus que j'allais devenir fou.

Le lendemain Riwal enterra sa femme, il amena sa fille à un de ses beaux-frères qui demeurait à Saint-Brieuc, acheta un fusil, et se mit en campagne, bien résolu de se venger.

Alors commença pour lui une existence inouie sur laquelle il faudrait écrire un livre, et non quelques pages, une de ces existences de sauvage, comme Cowper sait les raconter : solitaire, rusée, craintive, toujours placée entre la hache et le billot; une vie de bête fauve avec la prévoyance et la haine de plus. Il ne se montra plus que dans les villes, et seulement de loin en loin, pour se procurer sa nourriture. Quant à la poudre et aux

balles, pour s'en procurer, il tuait un chouan quand l'occasion s'offrait belle et facile; car, de peur de donner l'éveil, il économisait sa vengeance. Le jour, il restait caché dans le creux des pierrières, dans les meules de foin, dans les halliers, au haut des arbres, dans le fond d'un puits desséché, dont l'orifice était voilée par des ronces, dans les ruines des chapelles ou les souterrains des vieux châteaux. Là, il consolait sa solitude en disant son chapelet, et *en se racontant à lui-même des histoires.* Cette expression pittoresque est de lui. La nuit, il mettait sa haine à l'affût le long des sentiers parcourus par les royalistes, et il les attendait à la longueur de sa carabine. Le nombre de ceux qu'il tua ainsi fut probablement considérable, car, de son aveu, il ne laissa échapper aucune occasion. Une seule fois il épargna un chouan en prières aux pieds d'une croix de carrefour. — Si je l'avais tué alors, me dit-il, il serait allé en paradis.

Une nuit, Riwal, en entrant dans un vieux four en ruines qui lui servait de retraite depuis quelques jours, y trouve un homme endormi. Il lui met le bout de son fusil sur la poitrine, et lui crie : *Qui vive!* — Royaliste, dit le paysan en se réveillant. — La réponse n'était pas achevée qu'une balle lui avait traversé le cœur. Comme les bandes tenaient la campagne, Jacques ne put sortir de sa retraite que vingt-quatre heures plus tard, et il passa tout ce temps assis près du cadavre, les pieds dans le sang.

Une autre fois Riwal se trouve caché dans une meule de paille où deux royalistes viennent se réfugier. Des soldats passent et sondent la meule avec la baïonnette; Jacques sent le fer qui lui pénètre dans le ventre, il ne pousse pas un cri; les bleus continuent leur route, et les chouans, rassurés, s'endorment. Alors Riwal se glisse hors de la paille et y met le feu. Les deux hommes y furent étouffés.

Cette vie dura jusqu'au moment où la tranquillité se rétablit en Bretagne. Une fois la guerre civile éteinte, Jacques Riwal recommença à se montrer. Il alla reprendre sa fille à Saint-Brieux, loua près de Lannion une petite ferme de quelques journaux, et vécut tranquille. Le soulèvement des Cent Jours fut trop court et trop peu important pour l'arracher à son repos. Mais sa haine contre les nobles ne diminua en rien, et lorsque je le vis en 1825, c'était encore le chouan républicain de 93. Je passai une journée presque entière avec lui. Dans le cours de l'entretien, on vint à parler de poésie celtique, et Riwal m'apprit que le jour même on représentait, près de la ville, une tragédie bretonne : *les Quatre fils d'Aymon.* Je lui proposai aussitôt de m'y conduire, et nous partîmes ensemble.

Le *pardon* avait attiré à Lannion une affluence immense. Toutes les

paroisses des Côtes-du-Nord y avaient envoyé quelques représentans. C'étaient mille coiffures, mille habits, mille chaussures, tels qu'on n'en voit plus en France depuis trois siècles. C'étaient de roses Trégoroises, dont les coiffes élancées rappelaient la forme des pirogues américaines; d'ardentes Lamballaises, à l'œil quetteur, aux lèvres invitantes, avec leurs flots de cheveux noirs débordant de leurs *cappa* italiennes; c'étaient de naïves Lannionnaises, s'épanouissant sous les barbes de leurs coiffures, semblables aux ailes repliées d'une phalène. Puis venaient des hommes du *Mènes Brée*, avec l'habit de toile blanche, les longs cheveux, et les immenses sabots durcis au feu; puis les matelots de Pontrieux, à la veste bleue, au petit chapeau de paille et aux escarpins à bouts pointus; parmi eux on distinguait, de loin en loin, quelques vieux lamaneurs, reconnaissables à l'ancre d'argent pendue à leurs boutonnières; plus loin étaient les meuniers de la vallée, habillés de drap blanc, et portant le bonnet bleuâtre; les bouchers avec leurs vêtemens bruns, leurs bas rouges et la ceinture à gaîne de cuir; les tailleurs, remarquables par leurs culottes carmélites et leurs bas violets, et les belles piqûres exécutées sur le devant de l'habit; car chaque population, chaque profession avait son costume qui la distinguait. Toute cette foule s'agitait au milieu des boutiques de colporteurs, des loteries de faïence et des marchands d'épinglettes en fil de laiton. Les enfans, groupés autour des étalages, achetaient des petits pains blancs exposés en vente sur la paille, les jeunes filles regardaient les belles images des aveugles, suspendues à de longues ficelles avec des *guerz* bretons à la marge; les jeunes mères vendaient leurs cheveux pour des mouchoirs de Chollet que leur distribuait un charlatan, et les vieilles femmes marchandaient des chapelets garnis de houppes bariolées. Au milieu de cette mêlée, on voyait passer quelquefois un carrosse du XVIe siècle, tout bordé de clous de cuivre, tiré par des chevaux de ferme aux attelages de cuir blanc, ornés d'arabesques rougeâtres, et les paysans curieux se rangeaient lentement devant la voiture du vieux gentilhomme, et ils tiraient encore plus lentement leurs larges chapeaux, en poursuivant le triste équipage de ce long regard et de ce long sourire particuliers aux paysans bas bretons, et dont rien ne peut rendre la silencieuse moquerie.

Je marchais émerveillé au milieu de cette multitude; j'avais là devant mes yeux toute une époque passée, et je croyais voir se réaliser pour moi le conte de la *Belle au bois dormant*. Il me semblait que, comme le prince voyageur, je venais de rompre le charme qui avait retenu dans le sommeil, pendant trois siècles, une population entière, et que c'était une cité du moyen-âge qui se réveillait.

Cependant j'étais sorti de la ville sous la conduite de Jacques Riwal, et nous arrivâmes bientôt au lieu de la représentation. Le théâtre avait été dressé au milieu d'une vaste garenne autour de laquelle des planches mal clouées sur des pieux enfoncés en terre formaient une triple rangée de bancs. Les spectateurs qui n'avaient pu trouver place sur ces gradins, se tenaient debout par derrière; les arbres des champs voisins, les fossés, les croix du chemin, et les toits de quelques maisons assez éloignées, étaient couverts d'enfans et d'écoliers. Le nombre total des spectateurs pouvait s'élever à trois mille; après d'assez longues recherches, nous parvînmes à trouver place sur un banc.

La scène était vide au moment de notre entrée. Un acte venait de finir, et Charlemagne buvait dans une grange voisine avec ses chevaliers; il fallut attendre assez long-temps. J'éprouvais une impatience d'autant plus vive que je ne connaissais point encore la tragédie des *Quatre fils d'Aymon*. J'étais curieux de voir quelle forme le poète avait donnée à cette svelte et féerique légende, de savoir comment il avait approprié à de rudes et carrés Bretons ces élégantes images de chevaliers à cors d'ivoire, à armures diamantées et à fines devises. Je savais par cœur mon histoire des quatre fils d'Aymon, telle que je l'avais lue imprimée sur papier d'emballage de Limoges, dans ces bonnes éditions du peuple, sales et solides comme lui, et les seules peut-être qui échapperont à la pourriture et aux vers, alors que les œuvres élégantes de notre typographie économique auront vu tomber en poudre la dernière de leurs pages cotonneuses et chlorurées. Cependant, en attendant que la représentation commençât, j'interrogeai mon compagnon sur ce drame.

Les *Quatre fils d'Aymon*, monsieur, me dit-il, c'est une bien belle pièce en sept journées, où il y a beaucoup de marches et de batailles. J'ai joué autrefois le rôle de Renaud à Tréguier, c'est un bien beau personnage pour un paysan. Il y a plaisir à avoir ainsi, pendant toute une journée, des habits dorés sur le corps, des nobles à bâtonner, et des seigneurs à fouler aux pieds. Par instant on croit que c'est une réalité; et puis on peut se révolter tout haut, et l'on entend les autres qui applaudissent. On peut dire en bon breton ce qu'on a sur le cœur, et qu'on ne saurait pas dire soi-même; ça vous lève un fardeau de dessus la poitrine de réciter des vers comme ceux-ci; et Jacques Riwal se mettait à déclamer :

« Il y a dans le palais du roi bien des nobles qui méritent le nom de traîtres; mais je les récompenserai un jour selon leurs œuvres, si je vis. Il est temps de montrer que nous avons du cœur. Oh! je m'arracherai

moi-même la chair avec mes dents plutôt que de ne pas défendre ma famille contre ces hommes. »

. . . . . .

« Ah! je comprends maintenant ce qui s'est passé. Mon oncle Beuvet a été tué, mais ceux qui ont fait le coup en rendront compte, je vous le promets; Sire, tôt ou tard je tirerai vengeance de vos seigneurs qui ont tué mon oncle. — Vous m'entendez tous ici, nobles?... — Personne ne bouge? — Eh bien! s'il y a quelqu'un de vous à qui ces paroles remuent le sang, qu'il sorte, et nous verrons son adresse à manier les armes! »

Jacques avait répété ces derniers vers en étendant les bras et élevant la voix, comme si, dominé par un souvenir personnel, il se fût fait l'application des paroles de Renaud, et comme s'il eût défié la foule. Il reprit presque aussitôt :

— Cela est beau, n'est-ce pas, monsieur? — Et cet autre passage encore?

« La fâcherie d'un roi, Mogis, pourquoi t'en inquiètes-tu? La fâcherie d'un roi, j'en fais cas comme celle d'un veau qui tète sa mère. Si notre père s'est séparé de nous devant l'empereur, s'il nous a déshérités!... qu'importe!.. J'ai du courage, et je vous en fais serment devant la Trinité, tant que j'aurai Bayard sous moi, et flamberge à mon flanc, je vivrai partout en dépit du roi. »

Un roulement de tambour, qui annonçait la continuation du drame, arrêta Jacques dans ses citations. Les acteurs parurent tous sur le théâtre, et l'un d'eux s'avança pour réciter le prologue.

La première chose qui me frappa dans cette entrée, ce furent les costumes. Charlemagne avait un habillement complet de bedeau, avec la robe mi-partie d'écarlate et de violet, le jonc, pour chasser les chiens, et le bâton à croix d'argent. On lui avait attaché sur la tête une couronne de papier doré, ornée de chapelets et de médailles de plomb. Les pairs de France portaient de vieilles soutanes avec des *ballins* drapés en guise de manteaux, et de grands chapeaux bretons. Mogis, en sa qualité de magicien, avait un costume complet de mahométan. Quant aux quatre fils d'Aymon, Richard, qui avait sans doute servi, portait l'habit de petite tenue, le pantalon garance, la giberne et le briquet. Allard avait la robe d'un mage, le bonnet à poil, et les bottes à l'écuyère; Guichard, l'habit de marquis, culotte courte, perruque poudrée, souliers à boucles, et l'épée horizontale; il ne lui manquait que le claque qu'il avait remplacé par un bonnet de police. Au milieu de cette grotesque mascarade, Renaud seul semblait avoir tenté de mettre, si non plus de vérité historique, du moins plus de poésie dans son costume. Il était vêtu en ar-

change saint Michel, avec le casque doré en tête, la tunique semée d'étoiles et les laticlaves antiques. Mais comme s'il eût voulu, sous ce fantastique déguisement, garder un symbole du pays, il agitait à la main un *bâton-à-tête*, orné d'une ganse de laine bariolée. C'eût presque été une idée de génie, si ce n'avait été une naïveté d'ignorant. Toute la création du poète était en effet révélée par ce bizarre rapprochement. C'était bien là le Renaud du drame breton tout entier: — un brillant archange, tenant à la main, au lieu du glaive, le dur *pen-bas* du manant.

Cependant le troisième acte commença (les deux premiers avaient déjà été joués). Il prenait la légende au moment où Charlemagne, pour venger la mort de son neveu Berthelot, tué par Renaud, d'un coup de damier, vient assiéger les quatre fils d'Aymon dans leur château des Ardennes. On y voyait les prouesses des quatre chevaliers, et de leur cousin Mogis, la trahison d'Hermier-de-Seine, qui s'introduit dans la citadelle sous le voile de l'amitié, et la livre aux gens du roi; enfin, le combat du duc Aymon contre ses propres enfans, qu'il force à fuir dans les montagnes. On voyait ceux-ci, après avoir souffert toutes sortes de maux, et *être devenus si maigres, qu'ils n'osaient se montrer*, prendre la résolution de se rendre à Dordonne, habitation de leur père, pour implorer sa pitié. Ils arrivent en effet devant le château. Le pont-levis est baissé; le jour commence à paraître; tout respire autour d'eux l'abondance, le calme et le bonheur; les nobles armoiries de leur famille, gravées sur la porte d'entrée, étincellent d'or et d'azur; tous quatre s'arrêtent timides et attendris devant ce seuil qu'ils passèrent, il y a sept ans, couverts d'armures brillantes, joyeux, florissans et aimés de leur père. Aucun d'eux n'ose le franchir.

RENAUD, assis devant le château.

Nous voilà arrivés près de Dordonne! Non, je ne puis vous dire quelle souffrance me tord le cœur, quand je vois la paix et le repos que goûtent nuit et jour les hommes de ce pays! et nous qui sommes les enfans légitimes du seigneur, nous n'avons d'autre toit que la voûte des forêts! Voilà le château de mon père. C'est là que j'ai été mis au monde, là que j'ai passé les premières années de ma vie, où j'ai vécu, pauvre petit, si frêle et si gracieux, et surtout si plein de joie! — Et maintenant la porte m'en est interdite, et maintenant, mon Dieu! j'en suis chassé comme un dragon farouche!

GUICHARD.

Consolez-vous, Renaud; renoncez à ces plaintes, nous pourrons encore une fois posséder notre ancienne demeure.

RENAUD, se levant.

Allons donc, au nom de Dieu et de la vierge Marie, allons voir ce qu'il y a de nouveau chez nous. Je ne sais, mes frères, si nous serons bien reçus, n'ayant pas demandé de sauf-conduit à notre père, car c'est un homme dur et grandement fidèle à la loi. Peut-être voudra-t-il nous livrer au roi.

ALARD.

N'ayez pas cette pensée, Renaud; notre père n'est pas assez inhumain pour nous maltraiter. Moi, je pense que lorsqu'il nous verra de retour au foyer, il en aura beaucoup de joie.

(Ils s'approchent de la porte du château; des villageois les regardent par les fenêtres.)

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Quels sont ces gens-ci, dites-moi, compère? Jamais on n'a vu dans le canton pareille truandaille. Ce sont des monstres ou des sauvages.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Jamais, je vous assure, je n'ai vu des êtres pareils. Ils ont l'air de bêtes fauves. Certainement ce sont des monstres ou des Sarrazins; ne restons pas ici.

(La duchesse Aymon sort rêveuse, tandis que ses fils sont près de la porte.)

LA DUCHESSE.

Non, il n'est point de femme au monde, portant cette lourde vie; il n'en est pas qui ait jamais eu autant sujet de pleurer que moi! J'avais quatre fils vaillans et redoutés, les plus braves chevaliers que l'on pût voir, et la fortune leur est si pesante, qu'ils ont été bannis de la maison paternelle par leur propre père, et maintenant ils vivent comme des déserteurs! Il n'est personne dans ce pays qui voulût les secourir, et leur père désespéré est allé, comme un insensé, chercher au loin des aventures. Me voilà maintenant abandonnée par le père et les fils!

(Elle aperçoit les quatre frères sans les reconnaître.)

O Dieu! mes pauvres malheureux, quelles gens êtes-vous, que je vous vois si misérables et si brûlés par le soleil? Etes-vous des païens ou des chrétiens? vous avez sans doute besoin d'aumônes? Si vous êtes nécessiteux, dites-le avec sincérité, et je vous secourrai au nom de Dieu, afin qu'il secoure aussi mes pauvres enfans, et qu'il les sauve des mains de leurs ennemis. — Se peut-il, ô mon Dieu! que vous ne me fassiez pas voir mes quatre fils encore une fois avant de mourir!... — Oh! je voudrais qu'ils fussent là, à la place de ces malheureux, dût-il m'en coûter tout ce que je possède dans ce monde!

(Renaud, presque évanoui, se jette aux genoux de sa mère et se cache le visage dans sa robe. Celle-ci reconnaît son fils, et, noyée de larmes, jette un cri, lui prend la tête entre ses mains, et dit:)

Renaud, Renaud, ah! je vous reconnais; vous êtes mon fils. C'est vous, Renaud, voilà le petit signe que vous avez près de l'œil. Renaud, comment avez-vous pu voir ma douleur sans me dire que c'était vous? — O mon fils! mon fils! où est allée la grace de votre beau visage, maintenant si changé?... — Vous étiez une créature si belle et si forte. Renaud, oh! le plus bel enfant sur le berceau duquel une mère ait jamais chanté! que vous êtes pâle et maigri! — Mais voilà aussi mes trois autres fils. Ah! mon sang se calcine dans mes veines de compassion et de douleur en les voyant si misérables. — Mes innocens, mes pauvres innocens!...

(Elle leur prend les mains l'un après l'autre.)

Mais loués soient Dieu et la vierge Marie! Venez, mes fils, je veux vous embrasser tous. Venez, et je vous donnerai des habits, de l'argent et de l'or, car votre aspect me brise le cœur.

RENAUD.

Ah! je savais bien, ma mère, que vous deviez déplorer notre absence! Et nous aussi, nous avons eu lieu de la pleurer, car, depuis que vous ne nous avez vus, nous avons enduré bien des fatigues et des souffrances.

LA DUCHESSE.

Mais qui donc a pu vous réduire à cet état?

RENAUD.

C'est toujours notre père qui nous a perdus. Il a tué tous nos gens sans en excepter un seul, et il nous en aurait fait autant, s'il avait pu. Nous avons vécu long-temps au milieu des forêts, ne mangeant que des racines amères; mais enfin, nous nous sommes décidés à venir tous ensemble vous trouver, ma mère aimée, pour vous prier d'avoir pitié de nous, et de nous donner de quoi conserver notre vie.

LA DUCHESSE.

Asseyez-vous près de cette table, mes quatre créatures chéries. Oh! mon cœur éclate de douleur quand je songe à la fureur du duc Aymon, votre père, qui n'a ni pitié, ni tendresse pour son propre sang.

La duchesse appelle alors son intendant pour qu'il fasse servir à dîner à ses fils. Les quatre frères se mettent à table, commencent à manger, quand tout à coup le son du cor et les aboiemens des chiens se font entendre. —C'est votre père, dit la duchesse en se levant épouvantée; et c'est effectivement le duc Aymon qui revient de la chasse, qui entre et reconnaît ses enfans. On comprend d'avance toute la scène; elle est pleine de mouvement et de passion. Le duc repousse les prières de ses fils, il leur ordonne de sortir du château. —Vous n'aurez rien de moi, je l'ai juré, répond-il à

Alard qui lui demande des secours. Alors Renaud se lève, égaré par l'indignation et la colère.

RENAUD.

Adieu, et pour jamais à mon père! Oh! non, je ne croyais pas, vieillard, que vous fussiez un homme si dur; mais maintenant je vous connais, vous êtes un père dénaturé. Mes frères et moi nous avions cru que nos têtes étaient à l'abri sous votre toit, nous avions cru que l'amour paternel vous ferait ouvrir vos bras à des fils, et vous les chassez avec de mortelles injures, et c'est parce que nous avons vengé la mort de votre frère Beuvet, que vous avez une soif si ardente de notre malheur! Mais il le fallait pourtant, mon père, car nous, nous ne sommes pas des lâches; nous voulons soutenir ceux qui sont de notre sang; quant à vous, si vous tenez tant à faire votre paix avec l'empereur, père, envoyez-lui les quatre têtes de vos quatre fils, et vous deviendrez son favori! — Ou, s'il faut que nous périssions de misère, eh bien! venez, mes frères, sortons! — Nous nous asseoirons par terre, devant la porte de cette maison, et là, les mains étendues vers les passans, nous crierons: Famine! famine! famine! et nous mourrons de faim, appuyés contre la porte du château de notre père, il pourra ajouter ce haut fait à l'histoire de sa vie. — Venez, sortons, mes pauvres frères!

(Égaré et tirant son épée.)

Mais non... mon sang crie dans mes veines, il vaut mieux mourir maintenant. (Il marche sur son père le glaive à la main.)

GUICHARD, se jetant au-devant de Renaud.

Frère, frère, au nom de Dieu, apaise ces transports de colère; respecte notre père; c'est notre maître, notre seigneur; il a droit de nous dire ce qu'il veut. S'il est injuste et violent, soyons obéissans et sages. Dieu et le monde nous condamneraient si nos mains s'abaissaient sur notre père.

RENAUD.

Mon frère, je ne puis retenir ma rage quand je vois celui qui devrait nous soutenir uniquement occupé à nous nuire. Mais, aussi vrai que je suis un bon chrétien, je lui ferai payer chèrement cette injustice! Oui, père dénaturé, si je repasse jamais le seuil de cette maison, je livrerai votre ame à la damnation, car je déchaînerai le ravage sur vos terres; je pendrai vos vassaux le long de vos chemins, et je vous donnerai encore une fois sujet de dire au roi que vous ne nous connaissez plus pour vos fils!

(Le duc Aymon, qui a écouté sans répondre, se frappe la poitrine et pousse un long soupir.)

LE DUC.

Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu! que vous me faites misérable! Vous avez raison, Renaud, et moi j'ai tort. Je n'aurais point dû vous abandonner

en présence du roi; mais maintenant j'ai fait serment : je dois le tenir si je ne veux passer pour traître et parjure. Mais, pour remplir mes devoirs de chaque côté, voici ce que je veux faire. Vous, ma femme et leur mère, donnez à ces enfans toutes sortes de secours; de l'or, de l'argent, des vœux : je les ai bannis; mais vous, vous n'êtes pas liée par un serment. Adieu, mes fils, et puissé-je vous revoir ! Je retourne à la chasse et vous laisse à votre mère. Bonne fortune à vous, Renaud, à vous tous, mes enfans! — Ah! pourquoi ne faites-vous point votre paix avec le roi?....

(Il sort.)

Pendant toute cette scène, d'une si admirable et si antique simplicité, l'attention de la foule avait été profonde. Les femmes pleuraient, et au moment où Renaud tire son épée contre le vieux duc Aymon, un petit garçon, qui était près de moi, s'était levé tout éperdu et s'était écrié : *Chesus! ho zad, Renod!* (Jésus! votre père, Renaud!) Et ce cri naïf avait attendri tout le monde; moi-même j'étais ému. Le troisième acte était fini. Quand les acteurs eurent disparu, je me détournai vers Jacques Riwal : — C'est bien beau cette scène! lui dis-je. — Oh! c'est l'autre acte qu'il faut voir, monsieur! me répondit-il. C'est dans l'autre acte que Renaud tue le plus de seigneurs du roi. — Cet homme était implacable et monomane; comme l'animal carnassier, il n'avait qu'un instinct.

Dans l'acte suivant, les quatre fils d'Aymon, après avoir levé des troupes et s'être joints à Mogis, qui leur amène une armée, se mettent en campagne. En passant par la Gascogne, ils secourent Yon, roi de ce pays, contre Borgon, chef sarrazin, qui, *considérant que les blés étaient grands et que les coursiers trouveraient à brouter sur la terre de Gascogne*, avait fait une chevauchée jusqu'à Bordeaux. Yon, sauvé par les quatre fils d'Aymon, leur prouve sa reconnaissance en donnant sa sœur Claire en mariage à Renaud, et lui permettant de bâtir le château-fort de Montauban, où il se retire avec ses trois frères. Mais bientôt on apprend que Charlemagne donne une course de chevaux, afin de trouver un coursier digne de son neveu Roland. La couronne d'or de l'empereur doit être le prix du vainqueur. Renaud part pour Paris avec Bayard. Il remporte le prix, et quand Charlemagne lui propose d'acheter son cheval, il lui répond : — « Si vous avez besoin d'un coursier pour porter votre neveu, cherchez-en un autre, Charles, car vous n'aurez pas le mien quand vous me le paieriez avec la prunelle de vos yeux. Moi aussi j'ai besoin d'un bon cheval, car je suis Renaud, et celui-ci est Bayard. J'ai gagné votre couronne; je la ferai monnoyer pour payer les soldats avec lesquels je vous ferai la guerre, à vous et à vos barons. » — Dans la légende, Renaud dit seulement : — « Cette couronne est un gage précieux, je veux la garder, et

ferai mettre l'escarboucle au plus haut de la tour de mon château pour servir de fanal aux passans. » — Quelle différence !.... Combien le héros du drame breton l'emporte en énergie. Combien son insulte est plus audacieuse et plus poignante pour l'empereur !

Charlemagne, furieux, lève encore une armée et vient assiéger Montauban; mais les quatre fils d'Aymon le défont dans une sortie, pillent le camp, enlèvent le dragon que Roland a placé sur sa tente, pour la distinguer, et en parent les girouettes du château.

Dans l'acte suivant, Charlemagne, désespérant de réduire les quatre fils d'Aymon par la force des armes, se résout à les prendre par trahison. Il menace le roi Yon de lui ôter sa couronne, s'il ne réussit à les lui livrer, et celui-ci en fait la promesse. En conséquence, le prince gascon annonce à Renaud qu'il a réussi à faire sa paix avec le roi de France, et qu'il n'a qu'à se rendre avec ses trois frères dans les plaines de Vaucouleurs, chacun d'eux n'ayant que son épée et portant des branches vertes dans la main. Là ils doivent trouver le roi et les douze pairs de France, qui les recevront à merci. Les trois frères de Renaud font quelques objections, et semblent craindre une trahison; mais celui-ci les décide à le suivre, et ils partent tous les quatre, accompagnés de plusieurs comtes de la cour du roi Yon. Le jour est beau, la campagne verte, les oiseaux chantent dans l'air, et la chevauchée s'avance vers Vaucouleurs. Mais un fatal pressentiment semble peser sur tous ceux qui sont là; tous marchent les fronts baissés et l'air soucieux. « Vierge Marie, dit tout bas Renaud, sauvez-nous de mort subite et de trahison. » Puis, se tournant vers ses frères : « Mais vous êtes tristes, mes frères, dit-il; oh! chantez, je vous en prie. »

RICHARD.

Vous le voulez, Renaud? chantons alors, mes frères, chantons ensemble pour obéir à Renaud.

(Les trois frères chantent sur l'air mélancolique d'une complainte.)

A nous tous, joie, mes frères!
Nous allons à Vaucouleurs
Pour finir une guerre,
La guerre qui est cause que beaucoup d'hommes meurent.

Bénédiction de Dieu, du fond du cœur
Bénédiction de Dieu au roi Yon,
Car c'est lui, c'est lui seul
Qui a jeté la paix entre l'empereur et nous.

ALARD.

Ah! chantez, Renaud, chantez pour nous, car nous ne pouvons trouver l'expression joyeuse qui réjouit l'ame; chantez, Renaud, si vous voulez que nous croyons qu'il n'y a pas de trahison.

RENAUD chante.

Oh! que ce jour a de joie pour moi, mes frères!
Voilà le moment de la paix, il est arrivé;
Quand la paix sera conclue avec le roi de France,
Adieu souffrances, adieu chagrin!

Malheur à vous, païens, ennemis de la foi!
A vous désormais tous nos coups, contre vous toutes nos lances,
Quand la paix sera conclue du fond du cœur
Entre le roi de France et les enfans d'Aymon.

GUICHARD.

Quelle est cette grande lande que je vois? Mes frères, sommes-nous arrivés à Vaucouleurs?

LE COMTE ANTON.

C'est ici qu'on vous a donné rendez-vous.

ALARD.

Regardez les immenses garennes, je suis terriblement inquiet, j'ai beau regarder, personne ne vient.

GUICHARD.

Je ne vois non plus personne, au loin; retournons, mes frères, retournons sur nos pas, et ne nous arrêtons pas plus long-temps ici.

LES COMTES.

Chevaliers, il faut encore attendre; tout à l'heure le roi va venir.

RENAUD aperçoit la bannière de Fouquet, et entend le son des trompettes.

Malheur à nous, mes frères! il y a trahison, car je vois la bannière de Fouquet de Morillon, et au haut de la grande lande est Oger-le-Danois. Mes frères, nous sommes venus mourir ici!

ALARD.

Renaud, misérable Renaud, se peut-il que vous nous ayez trahis? Nous sommes vos pauvres frères, Renaud, nés du même père et de la même mère!

GUICHARD.

Il avait tant envie de nous vendre, qu'il nous a lui-même conduits ici!

RICHARD.

Allons! Alard et Guichard, à moi! et nous laverons nos mains dans la poitrine du traître.

(Ils s'élancent sur Renaud qui les regarde en pleurant, sans faire un mouvement.)

O Dieu! mes frères, et vous l'avez cru, et vous avez pu le croire! que moi j'aie voulu vous trahir!... Ah! si cela est, dites à la terre de m'engloutir sur l'heure! Mes pauvres frères, que vous êtes insensés! hélas! mon sort ne sera ni plus doux ni pire que le votre! (Se tournant vers les comtes.)

Ecoutez, comtes d'Anjou, de Monbandel, d'Anton, vous avez été députés par le roi Yon, pour nous conduire ici avec un sauf-conduit; on nous trahit, vous devez nous secourir!

LE COMTE ANTON.

Nous n'avons d'autre mission que de vous conduire dans ce lieu. Peu nous chaut tout le reste. Débrouillez vos cartes comme vous l'entendrez, nous nous en retournons,

RENAUD.

Ah! scélérats, lâches et poltrons, vous étiez dans la trahison, je sais bien qu'il me faudra mourir; mais vous mourrez auparavant. A l'œuvre! Richard, Alard, tuons chacun le nôtre.

RICHARD.

Il ne faudra pas beaucoup me prier pour cela!

(Ils tuent les trois comtes.)

Nous étions de grands fous, mes frères, de croire que Renaud nous avait trahis! Maintenant je vois bien qu'il est avec nous, puisqu'il nous venge des traîtres.

RENAUD.

Hélas! mes frères, mettons-nous à genoux et demandons pardon au créateur du monde, et prions-le d'avoir pitié de notre ame, car je vois qu'il faudra mourir.

(Tous quatre se mettent à genoux, Renaud dit :)

Trinité adorable, regardez avec pitié quatre chevaliers chassés de leur patrie, et que l'on veut tuer au milieu de leurs péchés. Jésus, mon Dieu! faites-nous encore la grace de sauver notre vie, que nous puissions faire pénitence, et que nous soyons dignes d'entrer dans votre paradis!

(Les quatre frères se relèvent.)

Maintenant que nous avons recommandé notre ame au Tout-Puissant, prenons congé l'un de l'autre. — Mes frères, mes pauvres frères, je vous dis adieu du fond du cœur, je vous embrasse pour la dernière fois. Puissions-nous, après notre mort, nous retrouver ensemble dans le ciel!

(Ils s'embrassent.)

Et maintenant que nous sommes prêts à mourir, attendons avec courage notre ennemi. Qu'on ne dise pas que les ames des quatre fils d'Aymon étaient logées dans des peaux de lâches.

Ici la mêlée commence, les défis et les coups se cherchent, se croisent, se répondent, mais les quatre fils d'Aymon sont séparés par le choc des assaillans, et Richard, frappé d'un coup terrible par Gannelon, tombe expirant : — Un de moins, crie Gannelon, puisque Richard, le plus brave d'entre eux est mort, nous aurons bientôt les autres. — « Ne te réjouis pas tant, Gannelon, dit Richard en se relevant, ma mort t'aura coûté cher. Puisque je meurs, il faut que tu meures aussi; sang pour sang, vie pour vie; » et il lui plonge son épée dans le cœur, puis retombant à genoux, il se penche en souriant sur le cadavre de son ennemi, et dit : — « Te voilà soldé, traître, si je suis presque mort, toi, tu es mort tout-à-fait ! »

La chronique française ne contient rien de pareil. « Richard, dit-elle, se leva, tenant son ventre d'une main, l'épée de l'autre, et en lâcha un coup si rude sur son ennemi, qu'il le fendit comme un cochon, et se recoucha, car il perdait beaucoup de sang. »

Malgré le beau coup d'épée de ce Richard, nous préferons celui du drame breton; ici, Richard, au lieu de se coucher, regarde son ennemi et rit de le voir mort avant lui.

Cependant Renaud, lancé dans la mêlée, n'a rien vu de ce qui s'est passé; mais tout à coup, n'apercevant plus son jeune frère, il s'arrête et s'écrie : — Où est Richard, mes frères, où est Richard? Si nous l'avons perdu, malheur à nous! c'était le plus vaillant de nous tous; s'il est pris, il faut que nous mourions.

GUICHARD.

Hélas! je le vois là-bas, étendu sur la terre; je crains qu'il n'ait succombé; il est baigné dans son sang.

RENAUD, courant à Richard.

Fortune horrible! Oh! quel malheur! — Mon frère! mon frère, oh! ils vous ont blessé mortellement.

RICHARD, retenant avec ses deux mains ses entrailles.

Vous le voyez, Renaud, je ne pourrais vivre quand même mon ame serait de fer. Mes entrailles sont dans mes mains. Mais celui qui m'a mis dans cet état a reçu sa récompense. C'est le superbe Gannelon qui m'a frappé à mort; (souriant) regarde, frère, il est là sous mes talons.

RENAUD.

Ah! noble chevalier, le délire me vient en vous voyant ainsi égorgé. O mon frère, mon bien-aimé frère! si je pouvais souffrir à ta place, que je le ferais avec joie! Abandonne-toi, mon frère, à mes bras, que je te porte

sur ce rocher; l'air te ranimera, et nous attendrons là qu'une mort cruelle ait séparé les quatre fils d'Aymon. (Les quatre fils d'Aymon sur le rocher.)

ALARD.

Les voilà qui reviennent à l'assaut. Hélas! Renaud, je crains bien qu'il ne faille nous rendre. J'ai une blessure cruelle, et Richard va mourir. Vous n'êtes plus que deux capables de résister, moi je sens mes jambes qui fléchissent.

RENAUD.

Ai-je bien entendu, mon jeune frère Alard!..... Veux-tu qu'on te croie un bâtard? car tu n'es pas mon frère légitime, si tu as peur, Alard!

RICHARD, se soulevant sur ses genoux.

N'est-ce pas de nous rendre que parle Alard! Oui, si vous voulez être pendus demain! Renaud, mon frère, prenez dans ma poche ce mouchoir, faites-m'en une ceinture, que mes entrailles ne pendent pas ainsi, et j'irai encore au combat jusqu'à la fin. Pendant qu'il y aura un reste de vie dans ces membres, ils ne vous manqueront pas.

RENAUD.

Oh! bénie soit l'heure où vous êtes né, Richard! — Entends-tu, Alard? Celui-ci est fort encore.

ALARD.

Le combat donc, le combat! moi aussi je le veux.

Le combat recommence en effet, et les quatre fils d'Aymon vont succomber lorsqu'ils sont secourus par Mogis, qui arrive avec une armée. Ils retournent en Montauban, et le roi Yon, craignant leur colère, se sauve déguisé en moine. Mais il est pris par les troupes de Charlemagne, qui veulent le punir de ce qu'il n'a point réussi à livrer les quatre frères, comme il l'avait promis. Renaud, en apprenant cette nouvelle, oublie, avec une générosité toute chevaleresque, les sujets de plainte qu'il a contre son beau-frère; il marche contre les troupes du roi et délivre Yon. Son frère Richard est pris dans la mêlée.

Quand le sixième acte commence, Richard va être pendu à Montfaucon par Ripus, le seul des seigneurs qui ait voulu accepter une pareille mission; mais Renaud accourt avec une troupe nombreuse, et pend Ripus à sa place. Richard prend alors les vêtemens de Ripus, et se présente à Charlemagne. — Approchez, Ripus, s'écrie l'empereur, en l'apercevant; vous avez fait une chose qui me plaît, et comme je suis roi de France, je vous en récompenserai. Approchez, que je vous embrasse.

RICHARD.

N'approchez pas trop, car je ne veux point agir en traître. (Il arrache son

casque.) Je suis Richard, votre plus mortel ennemi. Ripus est resté à Montfaucon à ma place, et je suis venu ici exprès pour vous le dire.

Charlemagne s'écrie et appelle ses chevaliers; à l'instant Richard sonne du cor. Renaud paraît avec Mogis, ils livrent un grand combat, et les quatre fils d'Aymon se retirent, après avoir tué grand nombre de soldats du roi. Mais Mogis, qui est resté en arrière, est fait prisonnier. L'empereur veut le tuer sur-le-champ, et il ne consent qu'avec peine à retarder son supplice jusqu'au lendemain; encore exige-t-il de lui la promesse qu'il ne cherchera pas à s'échapper. — Je ne partirai pas sans vous dire adieu, répond Mogis. — Le roi le fait enchaîner aux pieds de son lit, puis il se couche. Dès qu'il a fermé les yeux, Mogis jette sur lui un enchantement, ainsi que sur la cour. Tous s'endorment d'un profond sommeil. Alors Mogis appelle l'enfer à son secours, ses chaînes tombent à ses pieds, et il se lève en se secouant et en étendant les bras.

MOGIS.

Oh! oh! me voilà gaillard! Il faut que je joue un tour à Charles et à ses pairs. Quant à emporter, autant vaut-il que ce soit beaucoup que peu. Je n'en serai pas moins, dans tous les cas, un voleur. Puisque j'y suis, j'y suis. Roi, princes et barons, aucun n'y échappera.

(Il prend la couronne, le sceptre du roi, et les épées des douze pairs de France.)

Maintenant me voilà bien fourni en épées. Allons, courage, Mogis; tu allais être pendu....: et je te couronne!

(Il pose la couronne de Charlemagne sur sa tête.)

(Il approche ensuite du roi et le heurte du pied.)

Je m'en vais, Charlot, roi de France; mais n'allez pas prétexter cause d'ignorance, et dire que je n'ai pas pris congé de vous. Votre serviteur, bonjour, Charlottic, et dormez à votre aise. Je crois que tantôt, quand vous vous réveillerez, vous serez un peu étonné.

Cependant Charlemagne se réveille, et, désespéré, il envoie des messagers à Renaud, lui proposant la paix, s'il veut livrer Mogis et lui rendre sa couronne. Renaud se refuse à sa première demande, et lui accorde la seconde; il se présente ensuite au camp de l'empereur pour tâcher de l'apaiser, et propose enfin de combattre contre tel adversaire qu'on voudra lui opposer. Roland accepte le défi. Les deux chevaliers joûtent long-temps avec des chances égales, mais un orage et une nuit subite les séparent. Alors Mogis, au moyen de son art magique, pénètre la nuit dans la tente du roi, l'enlève tout endormi et le transporte à Montauban. Les frères de Renaud veulent tuer l'empereur, mais Renaud se jette à ses pieds.

RENAUD.

Empereur, encore une fois, je vous en supplie, recevez-moi en grace, ainsi que mes frères, et je vous promets pour jamais foi et obéissance.

CHARLEMAGNE.

Renaud, vous vous êtes étrangement trompé, si vous avez cru que je serais plus facile à vos prières, parce que je suis en votre pouvoir. Jamais vous n'aurez de paix de moi.

— Eh bien! Charlemagne, puisque tu ne veux pas de paix avec nous, tu es libre, dit Renaud, et il baisse le pont-levis de Montauban pour faire sortir le roi sain et sauf. Celui-ci continue le siége et affame le château. Bientôt les quatre fils d'Aymon sont réduits à la dernière extrémité. Leur père, qui est dans l'armée des assiégeans, les prend en pitié, et il se sert des machines de guerre pour leur lancer des vivres, au lieu de pierres et de traits. — Charlemagne le découvre, et en fait d'amers reproches au duc Aymon; la réponse de celui-ci est admirable. — « Empereur Charlemagne, je ne m'excuserai pas: il est naturel à l'eau de mouiller, à l'air de refroidir, au feu de réchauffer; il est aussi naturel au père d'aimer ses enfans. Le cri du sang ne peut se taire, ô roi! Je vous le déclare donc devant ces princes, quand vous sépareriez ma peau de mes chairs vivantes, jamais désormais je ne ferai aucun tort à mes fils.— Allez, duc Aymon, répond Charlemagne, allez retrouver votre femme, et dites-lui que vous n'avez plus d'héritiers, car d'ici à peu de jours, vos quatre fils auront vécu. »

Cependant ceux-ci font mentir la prédiction de Charlemagne, car ils se sauvent, sur Bayard, du château de Montauban, et se réfugient à Dordonne, dans la maison de leur père. Là, ils sont de nouveau assiégés par l'empereur, qui finit par être abandonné de tous ses seigneurs, et forcé à recevoir les quatre fils d'Aymon à merci. Renaud s'engage à faire un pélerinage en Palestine pour expier ses fautes envers le roi, et il part vêtu en pélerin.

Là finissait la tragédie bretonne; elle n'avait pas suivi la légende plus loin.

Après de longs applaudissemens, la foule se retira. Je voulus attendre qu'on pût sortir à l'aise, et je restai assis et pensif.

La nuit commençait à tomber. Le soleil, qui descendait à l'horizon, ne laissait plus voir que les derniers plis de sa pourpre nuageuse, et la lune montrait son pâle croissant perdu dans l'océan du ciel, comme une nacelle enflammée. Le champ qui avait servi de théâtre était vide. J'entre-

voyais, seulement au loin, les blanches silhouettes de quelques jeunes paysannes qui se perdaient dans l'ombre; j'entendais encore leurs rires frais et moqueurs qui m'arrivaient par raffales. Cela dura quelques minutes, puis tout se tut.

Alors je demeurai perdu dans l'immense solitude qui m'entourait tout à coup. Je contemplais, avec une indicible rêverie, les toits aigus des manoirs qui pointaient dans la campagne; j'écoutais le son des conques des bergers, les tintemens des cloches des paroisses, un vieux air murmuré sur la montagne, et au milieu de toute cette nature confuse, ineffable, il me sembla que je me réveillais d'un songe. Je crus m'être endormi sur quelque livre de chevalerie, et avoir rêvé une histoire de la Table ronde : je cherchai autour de moi mes paladins, mes enchanteurs, mes prêtres et mes emperenrs, tout ce vieux monde de croyances et de romanesques entreprises, de naïves amours et de surhumaines énergies!... Mes yeux, en se baissant, tombèrent sur le jarouche Jacques Riwal, qui, penché sur son bâton, me regardait. — Cette vue me réveilla et m'émut, comme si la réalité s'était personnifiée devant moi et m'avait touché du doigt. En sortant du moyen âge, et encore debout sur le seuil du passé, je me trouvais face à face avec le présent : — la république en sabot et en habit de toile, appuyée sur son rude *pen-bas*, et attendant !

ÉMILE SOUVESTRE.

LES CIMETIÈRES

DE MADRID.

I.

LE CAMPO SANTO DE LA PORTE DE TOLÈDE.

J'étais sorti de Madrid par une belle matinée du mois d'avril 1831. Je traversai le pont de Tolède, et, continuant ma promenade en montant à gauche un étroit sentier, j'arrivai à la porte d'un cimetière. Elle était ouverte; j'entrai.

Je n'avais pas encore vu de cimetière en Espagne. Celui de la porte de Tolède est de construction moderne, comme tous ceux de Madrid, car il n'y a pas plus de trente ans qu'on a cessé d'enterrer dans les églises de cette capitale.

Ce cimetière n'est pas, ainsi que ceux de Paris, un jardin coquet, joyeusement coupé de berceaux et de charmilles, où serpentent des allées de sable jaune bordées de fleurs et de tombeaux; c'est un champ stérile et sans ombrage; c'est une vaste enceinte carrée, ayant une chapelle à l'entrée, une haute croix de pierre au milieu, et tout à l'entour des galeries ouvertes, protégées

par un toit revêtu de tuiles reposant sur des piliers de bois peint en vert.

Les murs de clôture, fort épais, qui forment le fond de ces grossiers portiques, sont percés sur toute leur surface de trous profonds, régulièrement superposés les uns aux autres. C'est là qu'on introduit les cercueils comme des tiroirs dans leurs cases.

On dirait les nids d'un pigeonnier désert, ou plutôt les alvéoles d'une ruche abandonnée par les abeilles. Les corps sont demeurés; les ames se sont envolées.

Sur les pierres étroites qui ferment, au niveau du mur, ce casier des morts, point de ces épitaphes fastueuses dont on surcharge ailleurs les tombes! Point de ces douleurs d'héritiers écrites en or dans le marbre, comme pour témoigner avec plus d'éclat de leur mensonge! Les noms seulement et l'âge des défunts, le titre de la confrérie à laquelle ils ont appartenu, et parfois un verset des psaumes, voilà tout. — Il semble que l'Espagnol, de son vivant si gonflé de ses vanités, ait voulu laisser au seuil de ce monde toutes les bouffissures de son naïf orgueil.

Je marchais depuis quelque temps sous les galeries du *Campo Santo*. J'y avisai bientôt un homme en veste qui, les mains croisées derrière le dos, *prenait le soleil* (1), l'épaule appuyée contre un des piliers.

A son air nonchalant et distrait, je jugeai d'abord que cet homme était chez lui, que c'était le maître du logis.

— Vous êtes le gardien du cimetière? lui demandai-je.

— *Si senor*, pour vous servir, — *para servir a usted*, — me dit-il fort courtoisement.

Il avait présumé sans doute que je venais me pourvoir d'une sépulture. Mes questions étaient au moins de nature à lui suggérer cette supposition.

— Combien se paient ces niches? dis-je, lui en montrant plusieurs qui étaient vides.

— Cela dépend, répondit-il; — si c'est pour quatre ans seulement, cela vous coûtera cinq cents réaux, et six mille, si c'est pour toute la vie.

(1) *Tomava el sol.*

— Pour toute la vie! dis-je, pour toute la vie de qui? Vous voulez dire pour toute la mort!

— Oui, pour toujours, continua-t-il en souriant. C'est un peu cher, n'est-ce pas? Mais il y a des tombes à meilleur marché pour toute la vie aussi. Tenez, celles que nous avons sous nos pieds, et qui sont numérotées, ne reviennent qu'à six cents réaux. On y est fort bien également.

— Mais tout le monde ne peut pas mettre cinq cents réaux à une tombe. N'avez-vous pas à loger parfois quelques-uns de ces hôtes qui n'ont pas plus de réaux après leur mort qu'ils n'en ont eu pendant leur vie? — Que faites-vous des corps de ceux-là?

— Oh! en effet, les pauvres ne manquent point; mais, grace à Dieu, la place ne leur manque pas non plus! Voyez, dit-il, me montrant le sol nu et découvert du cimetière, ce champ est grand! *Este campo es largo!*

En causant, nous étions sortis des galeries, et nous nous étions avancés dans l'enceinte, où nous nous promenions en long et en large, foulant aux pieds ces sépultures dont pas une pierre, pas une croix de bois, pas une touffe d'herbe ne signalait la place.

— Ainsi tout le peuple des morts est ici en pleine terre, dis-je au gardien. Votre cimetière ressemble au cirque de la place des Taureaux. Sous les galeries, les niches, ce sont les loges où se placent les grands et les riches; au-dessous, les tombes numérotées, — c'est l'amphithéâtre couvert où vont les fortunes moyennes. Au bas et à l'air libre, les fosses communes, c'est le *tendido*, le parterre, où se mêle et s'entasse la foule misérable et sans nom.

— C'est vrai, répondit-il. Il y a seulement une différence, c'est que le *tendido*, si tumultueux à la place des Taureaux, ne fait pas ici plus de bruit que les loges et l'amphithéâtre.

Nous avions laissé la chapelle à notre droite, et nous nous trouvions devant un large trou carré, qui expliquait de reste lui-même sa destination. Le gardien s'arrêta.

— Voici une fosse, dit-il, qui m'a dévoré bien des corps déjà! Cependant elle n'est pas encore rassasiée, et je ne la fermerai guère avant un mois.

— Mais celle-là, qui a la gueule béante, qui semble être à jeun

et affamée aussi, dis-je à mon *cicerone*, lui en montrant du doigt une autre fraîchement creusée en arrière d'un petit massif d'alaternes rabougris; celle-là?

Il me regarda d'un air défiant et inquiet; — puis, comme si la loyauté de ma physionomie l'eût rassuré :

— Celle-là, répondit-il, se rapprochant de moi, celle-là, c'est une fosse à part; c'est une fosse de réserve, c'est une fosse nouvelle pour les suppliciés. — J'ai reçu avant-hier l'ordre de la tenir prête. Il y a maintenant dans les prisons de Madrid beaucoup de révolutionnaires menacés de la peine capitale; — c'est une mesure de précaution qu'on a prise.

Je tressaillis. — Les cachots de la *carcel de corte* et de la *carcel de villa* étaient encombrés alors de patriotes qu'on y avait jetés comme suspects d'une soi-disant conspiration libérale contre le régime paternel restauré en Espagne, grace aux cent mille hommes du duc d'Angoulême. Tout Madrid frissonnait de terreur. Une première exécution politique avait eu lieu déjà, et l'on s'attendait à la voir suivie d'un grand nombre d'autres.

Je m'avançai jusqu'à cette fosse encore vide; penché au bord, j'y plongeai le regard.

— C'est bien, pensai-je; la sépulture est disposée d'avance. L'arrêt n'est pas encore prononcé, mais la tombe est déjà creusée. C'est bien, messieurs les alcades, c'est bien; condamnez! N'ayez nul souci. Les fossoyeurs vous ont donné l'exemple; ils ont fait leur besogne; à vous la vôtre. Condamnez; il y a de la place pour bien des sentences de mort, et bien des remords de juges. — La fosse est profonde. —

— Mais où était la dernière fosse des suppliciés? — celle qui est pleine maintenant? demandai-je au gardien.

— Là-bas, dit-il, à la gauche de la chapelle, à l'autre coin.

Je me dirigeai vers la place qu'il m'avait désignée du doigt. Il me suivit.

La terre, fraîchement remuée et non encore foulée dans la double longueur de deux cercueils, accusait elle-même une double sépulture récente.

Il y avait eu une exécution à la place de la *Cebada* la semaine précédente. Il y en avait eu une seconde la veille.

— C'est ici? dis-je au gardien.

Il ne me répondit que par un signe affirmatif, en baissant la tête.

Je n'avais pas besoin qu'il m'apprît pour quels crimes on avait ôté la vie à ces deux malheureux, qui étaient là cachés sous quelques pouces de terre. — Ce que je voulais, c'était pouvoir distinguer leurs tombes l'une de l'autre; — car l'une était maudite, l'autre sainte.

Je m'étais tourné vers le gardien. Je l'interrogeai d'un regard qu'il comprit.

Ayant jeté d'abord un coup d'œil furtif autour de lui, comme pour se bien assurer que nous étions seuls, il se rapprocha de moi; et quand il fut tout près, abaissant la main droite entre nous deux, l'index tourné vers le sol :

— Celui qui est à mes pieds, dit-il, c'est cet homme qui tua sa femme; — *el que matò a su muger;* l'autre, — et il s'interrompit; puis, après une pause d'un instant, il ajouta tout bas : l'autre, — c'est celui qui a dit cette parole, — *el que dijò aquella palabra!*

Cette parole! — Vous ne savez pas quelle était cette parole que n'osait répéter ce geôlier de cimetière en présence de ses morts, — bien muets pourtant et sourds. — C'était *Vive la liberté!* — *Viva la libertad!*

Celui qui l'avait dite, cette parole, c'était un pauvre cordonnier, *Antonio Latorre,* — un enfant de dix-neuf ans. Etant ivre en une taverne, le 22 mars, il avait crié : *Vive la liberté!* Arrêté sur-le-champ, et conduit en prison, il s'était endormi dans son cachot. On l'avait réveillé pour le condamner. Le 25 mars, un dimanche des Rameaux, on était venu lui lire sa sentence et le mettre en *capilla.* Après l'y avoir torturé trois jours, le 28 mars, on l'avait enfin mené au supplice; — on l'avait pendu comme révolutionnaire! — *Por revolucionario!* — Son crime, son arrêt et son exécution avaient été commis en moins d'une semaine!

Pauvre enfant! — Il avait été la première des victimes de l'année. — Il avait été le premier de ceux qu'en 1831, le bourreau avait envoyés au ciel rejoindre El Empecinado, Riego et leurs frères. — C'était lui qui avait ouvert cette seconde marche triomphale des patriotes espagnols à l'échafaud! Le libraire Miyar ne devait pas

tarder à le suivre; — puis viendrait la sainte jeune fille de Grenade; — puis Torrijos, Flores Calderon et leurs compagnons, — les trente-sept martyrs de Malaga!

Lui pourtant, ô mon Dieu! fils ignoré du peuple! lui, ouvrier obscur, dont la mort seule avait révélé l'existence, vivrait-il au moins dans la mémoire du pays? Au jour des expiations, la patrie se souviendrait-elle de lui?

Antonio Latorre! — Pour sauver ton souvenir de l'oubli, j'aurais voulu t'élever alors de mes mains un mausolée de marbre blanc, et y écrire en lettres d'or ton nom, — ton seul nom! — J'aurais voulu encore que l'on m'apportât toutes les palmes bénites de ce dimanche des Rameaux où avait commencé ton agonie, et pour le cacher à tes bourreaux et à tes juges, j'en aurais couvert à poignées ce tombeau que je t'aurais bâti! Peut-être la Liberté, voilée de deuil, serait venue les écarter quelquefois les yeux en pleurs!

A ma droite, à la portée de mon bras, se trouvait un frêle églantier, tout bourgeonnant déjà, mais qui n'avait encore que trois petites feuilles à peine ouvertes. — Je les cueillis, et, sans que le gardien m'eût remarqué, je les laissai tomber à mes pieds, avec une larme, sur la terre qui recouvrait le corps d'Antonio Latorre.

Comme je sortais du *Campo-Santo*, je m'arrêtai un instant à sa porte. De là je promenai ma vue sur l'horizon qui se déroulait autour de moi! — Que cette journée, des premières du printemps, était belle! Que le ciel était d'un bleu pur et profond! Comme les aigles noirs volaient haut, fendant l'air de leur grande aile indépendante! Comme le Guadarrama s'étendait majestueux à ma gauche, sous son éblouissant manteau de neige! Comme Madrid brillait chaudement au soleil, avec ses églises de brique rouge et ses maisons peintes!

— Oh! me disais-je, ce serait bien à ce soleil et sous ce ciel qu'il faudrait crier de toutes les forces de son ame : *Vive la liberté!* Je me retournai, et jetai un dernier regard vers la nouvelle fosse politique.

— Mais, pensai-je en m'éloignant, voilà pour ceux qui diront cette parole! — *Aquella palabra!*

II.

LE CIMETIÈRE DE L'HOPITAL.

La confrérie du Très-Saint-Sacrement et de Notre-Dame de la Miséricorde célèbre solennellement à Madrid, chaque année, l'enterrement d'un pauvre.

Cette cérémonie est belle et touchante.

Chez les anciens, les maîtres servaient une fois l'année leurs esclaves! c'est bien que chez les chrétiens le riche enterre le pauvre une fois l'année!

C'est au premier malade qui meurt à l'hôpital-général dans la nuit du 15 novembre que, par droit de chance, se décernent les honneurs de ces funérailles.

J'entrai dans la petite église de l'hôpital au moment où le service venait de commencer.

Il y avait en avant du maître-autel un riche catafalque, entouré de candelabres où brûlaient des cierges de cire jaune. Au-dessous, dans une bière ouverte, revêtue de drap noir brodé d'or, était couché, la tête sur un oreiller blanc garni de mousseline blanche, le pauvre qu'on allait inhumer. Ses mains étaient jointes. Vêtu de l'habit de saint François, il en avait le capuchon abaissé sur le front.

Cet homme avait été frappé bien jeune! Son visage, tout pâle et amaigri qu'il fût, rayonnait encore d'un singulier éclat de beauté paisible. Il ne semblait point mort. On l'eût dit même recueilli plutôt qu'endormi. Il avait l'air de prier pour ceux qui priaient pour lui.

C'est l'habit religieux dont, en Espagne, la commune dévotion revêt habituellement les morts, qui leur prête sans doute une si parfaite expression de calme intérieur et de béatitude.

Le service se fit avec beaucoup de pompe; il y avait trois prêtres qui officiaient. Le *De profundis* et le *Miserere* furent chantés à grand orchestre.

Les musiciens n'étaient pas des premiers virtuoses, non plus que les chanteurs; mais il y avait entre ces rudes instrumens et ces voix sans art, un accord surhumain de charité, un ensemble de pieuse harmonie que n'ont point les concerts des maîtres. Ces chants, partis de l'ame, allaient à l'ame. On eût dit que Notre-Dame de la Miséricorde, tenant sa harpe du ciel, les conduisait elle-même, et les faisait vibrer à l'unisson de la mélodieuse pitié de son cœur!

Après le *Miserere*, le prélat descendit de l'autel assisté des deux prêtres; il s'approcha de la bière, récita le *Pater noster*; puis l'eau bénite et l'encensoir lui furent présentés successivement, et il bénit et encensa le pauvre.

La solennité n'avait pas fini avec ces chants, ces prières et ces bénédictions. Le mort devait être accompagné processionnellement jusqu'au cimetière.

La confrérie vint prendre ses bannières et ses bâtons, et sortit sur deux files, chacun de ses membres tenant un cierge de cire jaune à la main.

Onze frères de *la Orden Tercera* s'approchèrent alors, et quatre d'entre eux enlevèrent la bière sur leurs épaules. Les autres suivirent, et après eux un grand nombre de religieux de divers ordres: les prêtres qui avaient officié fermèrent la marche.

Les frères de *la Orden Tercera* sont des manières de demi-moines agrégés à la religion de saint François. Bien qu'ils soient soumis à certains actes réguliers de vie commune, et qu'ils portent un habit qui diffère peu de celui des Franciscains, ils peuvent se marier, et vivent séparément chacun dans leur maison. A Madrid, ils ont une chapelle annexée au couvent de *San-Francisco*, où ils sont de service à tour de rôle, de même qu'une milice urbaine. Ce sont des volontaires religieux; c'est comme une garde monacale.

Ces frères ont le privilége de porter au *Campo Santo* les morts assez riches pour leur payer ce bon office. Le pauvre du convoi était traité en riche, voilà pourquoi il avait à ses funérailles ce luxe des frères de *la Orden Tercera*.

La procession descendit lentement le perron de l'église et monta la rue d'Atocha, prenant à gauche la ruelle qui mène au cimetière de l'hôpital.

Arrivés là, les prêtres s'en furent chanter un dernier *De profundis* à la chapelle, tandis que les frères de *la Orden Tercera* déposèrent le corps dans une fosse à part, qui lui était préparée.

La cérémonie était achevée. Les mendians nombreux qu'elle avait attirés s'étaient répandus çà et là par le cimetière. Je me portai avec un de leurs groupes au bord d'une fosse scandaleuse, — *escandolosa*, selon l'expression pittoresque d'une femme qui du regard en mesurait la profondeur.

C'était là que depuis longues années s'enfouissaient tous les cadavres, arrachés en lambeaux de l'amphithéâtre de l'hôpital. L'eau des dernières pluies, qui séjournait encore au fond de cet abîme, s'y était teinte du sang des milliers de corps mutilés qu'il avait engloutis. Cela formait un lac plus hideux et plus fétide qu'aucun de ceux où Dante plonge ses damnés.

L'impression dont l'aspect de cette fosse saisissait ceux qui étaient debout sur ses bords se traduisait par mille dévotes éjaculations.

— Vierge *del Carmen!* — Vierge *del Pilar!* — San-Francisco! — San-Diego! — San-Antonio! s'écriait chacun, selon sa dévotion en l'une de ces vierges ou l'un de ces saints dont la popularité se balance à Madrid.

— C'est ici que nous viendrons tous, que nous mourions de maladie, d'un coup d'escopette, ou d'un coup de couteau, dit un pauvre diable grelottant dans son manteau troué, comme pour résumer l'avenir entier des assistans.

Comme je m'en allais vers la porte du Campo Santo, je passai près d'une autre fosse entourée d'autres curieux. Je me mêlai encore parmi eux.

Cette fosse était toute pleine d'ossemens que l'on y avait transportés depuis peu après les avoir extraits d'une des cours de l'hôpital en y creusant les fondations d'un bâtiment nouveau. Un fossoyeur était debout au milieu de ces débris humains, et tâchait d'en vendre quelques-uns à des étudians en chirurgie qui avaient vu là plusieurs pièces intéressantes et bien conservées.

C'était une étrange scène!

Les carabins marchandaient et dépréciaient les morceau dont

ils avaient le plus d'envie. — C'étaient, disaient-ils, des os incomplets, en mauvais état et sans valeur.

Le fossoyeur n'y mettait pas d'amour-propre. Il cherchait dans ses tas ce qu'il avait de mieux, et quand il avait trouvé des pièces intactes, il les vantait naïvement et exaltait sa marchandise.

— Voyez quelles côtes, s'écriait-il, ce sont des côtes des Français tués en 1808! quelles belles têtes! — *Que hermosas calaveras!* comme elles sont blanches!

— Est-ce que cette petite tête, qui est là dans le coin, n'est pas une tête de femme? dit une jeune *manola* aux lèvres fraîches, aux joues brunes et roses, qui écoutait curieusement, ses beaux yeux noirs ouverts tout grands.

— Que ce soit une tête d'homme ou une tête de femme, répondit le fossoyeur en ricanant, ma fille, — *hija*, — elle n'en parle pas davantage maintenant!

Il était nuit. En sortant du *Campo Santo*, je jetai quelques *cuartos* sur un drap noir aux quatre coins duquel brûlaient quatre cierges. On l'avait étendu là pour recevoir les aumônes destinées aux pauvres enterrés dans le cimetière, afin de faire dire des messes au profit de leurs ames.

LORD FEELING (1).

(1) Un de nos collaborateurs, qui a publié dans la *Revue* divers morceaux sur l'Espagne qu'il a visitée à plusieurs reprises, va faire paraître, chez le libraire Charpentier, deux volumes intitulés : *Voyages et Aventures en Espagne*, que nous recommanderions vivement d'avance, si leur propre valeur et l'intérêt qu'ils empruntent des circonstances ne leur assuraient des chances de succès suffisantes. Le fragment qu'on vient de lire appartient à cet ouvrage.

(*N. du D.*)

CHATTERTON

DE M. ALFRED DE VIGNY.

Dieu merci, je ne suis pas de ceux qui placent dans l'érudition la loi suprême de la poésie; il ne m'arrivera jamais de contrôler, au nom d'une chronique oubliée, la libre fantaisie d'un inventeur : pourvu que la beauté humaine, la beauté de tous les temps, domine et supplée la beauté relative et locale, je fermerai volontiers les yeux sur l'ignorance ou l'omission. Je ne prêche pas le dédain de l'étude; car la création divine, obscure à l'origine de toutes les génèses, est, dans le domaine poétique, une tentative insensée. Quoi qu'il fasse, le plus hardi génie a toujours besoin du souvenir personnel ou de la lecture attentive, pour imaginer dans les conditions de la vraisemblance ou de la vérité. Mais j'admire la crucifixion de Rembrandt, malgré les brandebourgs de Ponce-Pilate, comme le Coriolan de Shakspeare, comme le Britannicus de Racine, malgré l'évidente violation de la vérité romaine dans ces trois ouvrages immortels.

Je ne songerais donc pas à chicaner M. de Vigny sur la réalité de son Chatterton, si deux essais, déjà célèbres dans l'histoire lit-

téraire, ne se rattachaient au sujet qu'il a choisi. Goëthe et Œlenschlæger ont voulu mettre au théâtre le caractère d'un artiste méconnu. Malgré le mérite incontestable du Tasso et du Corregio, je crois pouvoir affirmer que ces deux poèmes dramatiques ne conviennent pas à la scène. Il n'est donc pas hors de propos de feuilleter la biographie de Chatterton, et de voir si par hasard il s'y rencontre des élémens scéniques. Comme thèse générale, je maintiens l'inopportunité des poètes au théâtre. Si la biographie de Chatterton réfute mon opinion, je m'avouerai vaincu dans un cas particulier. —

Or, il n'est pas vrai, comme on le répète vulgairement, que l'auteur d'*Œlla* soit mort victime de l'ingratitude et de la misère. Il s'est tué à dix-huit ans. Oui; mais ni la gloire, ni la fortune ne lui manquaient. C'est l'orgueil qui a mis le poison sur ses lèvres.

Ses premières années se passèrent dans une obscurité paisible. Placé à l'âge de quinze ans chez un homme de loi, il profita des loisirs que son maître lui laissait pour déchiffrer ou inventer de vieilles poésies. Quelques vers publiés dans un journal de Bristol, sans signature, mais dont l'honneur tout entier lui fut attribué par d'habiles indiscrétions, l'encouragèrent à continuer son travail d'archéologue ou de poète, peu importe. En essayant de concilier les révélations souvent contradictoires publiées par ses amis, on arrive à penser que le pseudonyme Rowley n'est pas un pur mensonge. Une partie des œuvres de Chatterton appartient vraiment à l'éditeur. Mais le jeune clerc de Bristol a eu entre les mains des matériaux nombreux dont l'authenticité semble hors de doute.

Jusqu'au jour où son nom se répéta de bouche en bouche, il se trouvait à l'étroit dans sa famille. Dès que la renommée fut venue à lui, son parti fut pris de quitter ses parens pour une fortune incertaine, et qu'il attendait de la seule gloire. Il arrive à Londres, il porte ses lettres de recommandation, il travaille pour les libraires, pour les revues, les journaux, il entre en relation avec les écrivains à la mode, il fréquente les clubs et les cafés. Tout allait bien jusque-là, mais il s'avise d'envoyer à Horace Walpole, à l'auteur du *Château d'Otrante*, l'un des plus savans antiquaires de son temps, les poésies de Rowley. L'illustre bibliophile, se défiant de ses propres lumières, consulte Mason, poète érudit et familier aux monu-

mens littéraires anglo-saxons et anglo-normands. Mason, aussi difficile à tromper que Sharon Turner ou Augustin Thierry, signale, dans les poèmes de Rowley, de nombreux anachronismes de langage. Walpole écrit à Chatterton une lettre polie, mais sans lui renvoyer ses manuscrits. Il part pour la France, et trouve à son retour une lettre de Chatterton, pleine de colère et d'invectives. Il dédaigne les accusations de plagiat dirigées contre lui, et se contente de renvoyer les poèmes de Rowley.

Trompé dans son espérance, au lieu de prendre une résolution courageuse, et de s'avouer tout simplement l'auteur d'*OElla* et de *Godwin*, Chatterton s'aigrit, et entreprend de ridiculiser les grands qui lui refusent leur protection. Il écrit des pamphlets pour la cour et le ministère; ses pamphlets ne sont pas lus; il passe à l'opposition. Lord Beckford, maire de Londres, combat le ministère : Chatterton écrit pour lord Beckford; mais il ne gagne à cette apostasie que le mépris des deux partis. Il a pris soin de nous expliquer lui-même, dans une lettre adressée à sa sœur, pourquoi les pamphlets ministériels étaient plus lucratifs que les pamphlets de l'opposition. Les grands seigneurs, comme il le dit très bien, sont si pauvres en mérite, qu'ils ne lésinent pas pour récompenser leurs panégyristes. Il faut payer de ses deniers l'impression de l'éloge, mais on est dédommagé. Écrire pour l'opposition, c'est une chance de popularité, mais il n'y a pas un shilling à gagner de ce côté.

Voilà pourtant ce que Chatterton écrivait à sa sœur. Et l'on accuse son siècle de l'avoir méconnu ! Dégoûté de la polémique, où il trouvait si peu de profit, il veut partir, sur un navire de l'état, comme chirurgien. Il a besoin d'un certificat de capacité, il s'adresse à M. Barrett, sous lequel il a étudié, pendant six mois tout au plus, les premiers élémens de la chirurgie. Par un mouvement de probité bien facile à concevoir, M. Barrett refuse de répondre pour lui. Trop fier pour se remettre au travail, et pour attendre des jours meilleurs et plus glorieux, au milieu d'études obscures, mais lucratives; compromis trop maladroitement pour solliciter sans honte les secours du ministère ou de l'opposition, Chatterton se résout à mourir. Le pain ne lui manquait pas. Il avait des engagemens avantageux avec la plupart des publications périodiques.

L'histoire, la critique, la philologie, s'ouvraient à lui, et lui promettaient une vie, sinon éclatante, au moins paisible; il pouvait prétendre au laurier du poète, mais franchement, sans ruse enfantine, sans ridicule supercherie. Il n'avait qu'à mettre sous son nom ce qu'il avait prêté à Rowley, à William Canynge, et livrer sa pensée sous le voile transparent de la langue contemporaine, sans recourir au prestige de l'archaïsme, déjà fort usé avant lui.

Le dédain et la colère le séparaient de ceux qui pouvaient le secourir. Il ne trouvait pas de fortune à sa taille. Le suicide lui paraissait la seule vengeance digne de lui. Il avala une dissolution d'arsenic. Il est dit, dans l'enquête du coroner, qu'il avait, dans une de ses poches, un flacon d'opium, et, parmi ses papiers, le calcul de ce qu'il avait gagné à la mort du lord-maire. Il avait évalué la vente d'une brochure composée sous le patronage de lord Beckford. Cette brochure demeura inédite. Une élégie sur sa mort se vendit assez bien, et Chatterton, en comparant le gain présumé de la brochure au gain de l'élégie, décide que son profit net est de trois livres sterling. Il ajoute en note : « Je me réjouis donc de la mort de lord Beckford pour trois livres sterling. »

Où sont dans cette biographie les élémens d'un poème dramatique? Le mérite incontestable d'*Œlla*, de *Godwin* et de la ballade de charité n'a rien à faire avec l'intérêt scénique. C'est l'homme qu'il faut prendre, et non pas le poète; car le génie de Chatterton, lors même qu'il eût été méconnu, et il ne l'a pas été, ne serait pas un moyen d'émotion. Et dans cet homme qu'y a-t-il? Le patriotisme? mais il a prostitué sa plume. L'amour? mais à l'exception d'une correspondance assez courte avec miss Maria Rumley, entamée d'après le conseil de mistriss Newton, sœur du poète, et médiocrement animée, rien dans la vie de Chatterton ne révèle une passion sérieuse pour aucune femme. Miss Rumley n'était qu'une fantaisie, un amour de tête, et rien de plus. Toute la vie de Chatterton se résume dans un seul mot : l'orgueil. S'il y a un drame à construire avec son nom, c'est l'orgueil qui posera les fondemens de l'édifice.

Loin de moi la pensée de tracer le programme d'une tragédie en quelques lignes. Mais j'imagine que Schiller ou Shakspeare, résolus à dramatiser Chatterton, se seraient proposé, pour tâche unique,

de le mener de l'orgueil au suicide, en épuisant successivement les joies de la famille et les intrigues du pamphlétaire. Dire comment ils auraient fouillé les entrailles de cette donnée, comment ils nous auraient déroulé le spectacle mystérieux de cette superbe conscience, est au-dessus de ma clairvoyance. Mais, à coup sûr, lord Beekford et Horace Walpole n'auraient servi qu'à montrer comment l'orgueil mal entendu conduit la pauvreté à l'avilissement; et le suicide aurait marqué le réveil de la fierté vraie. Dans une pièce ainsi conçue, miss Rumley aurait figuré le bonheur promis à la résignation. Aimer, s'entourer de pieuses espérances, continuer laborieusement le pélerinage humain, défier la fortune dans l'accomplissement courageux du devoir, ou bien foulant aux pieds les principes sacrés de la morale, et jusqu'au respect de soi-même, jouer son nom et sa pensée sur la promesse d'un titre et d'une pension, telle aurait été la question posée, débattue entre le cœur et la tête, et résolue par le suicide.

Que si l'on me demande où est l'action d'un pareil drame, je répondrai : L'action, pour intéresser les hommes de réflexion et les hommes d'entraînement, n'a pas besoin d'un spectacle varié. Les combats de la conscience suffisent à émouvoir la multitude aussi bien que les chroniques dialoguées. Et sans doute une ame de dix-huit ans, placée entre l'amour et l'ambition, n'est pas un sujet indifférent.

Aller de la famille dédaignée à l'antichambre du lord-maire, passer de la protection populaire, mais infructueuse, du premier magistrat de la ville aux salons du ministre envié, se résoudre à la satire pour insulter aux échelons brisés d'une fortune qui se dérobe, et, quand la vengeance elle-même se raille des efforts désespérés, en appeler à Dieu de la résistance du monde, invoquer le suicide comme un dernier asile, voilà, je crois, un thème dramatique, thème difficile, j'en conviens, capable d'effrayer l'imagination la plus confiante; mais ce thème est, à mon avis, le seul qui s'offre à la pensée dans la biographie de Chatterton. Le rôle de la passion appartiendrait tout entier à miss Rumley.

M. de Vigny a vu sous une autre face le favori de lord Beckford. Il a usé de son droit, et si je le juge sévèrement, ce n'est pas pour sa résolution, mais bien pour la manière dont il l'a réalisée. J'incline

à croire qu'il a tenté l'impossible; mais s'il eût trouvé dans le génie méconnu aux prises avec la misère, les ressorts d'un poème dramatique, je passerais condamnation : l'épreuve déciderait contre moi. Voyons ce qu'il a fait.

Trois personnages seulement : un poète, une jeune femme et un sage. Sachez ce qu'ils sont, et vous saurez ce qu'ils vont faire. Chatterton a dix-huit ans, il est pauvre, il se croit méconnu, il accuse l'injustice du monde, et loin de faire un pas pour rencontrer la gloire qui vient au-devant de lui, il s'obstine dans la misère et la solitude. Il passe les nuits dans l'étude et le jour dans les imprécations. Il se dit avec une fierté complaisante : Il n'y a pas, au milieu de ce troupeau tumultueux qui s'appelle la Grande-Bretagne, une seule place digne de moi. Ma voix mélodieuse n'arrive pas à leurs oreilles grossières. Leurs cerveaux indolens ne comprennent rien à mes divines pensées. Ils ignorent, pour la plupart jusqu'à mon nom, et ceux qui le savent ne donneraient pas une heure de leurs plaisirs pour la lecture de mes poèmes. Les querelles du parlement, la chasse et les combats de coqs épuisent toutes les passions de ces nobles citoyens. Irai-je mendier la fortune et les applaudissemens de cette foule insolente? C'est à eux de plier le genou, de me tresser des couronnes; qu'ils viennent donc, et je chanterai pour eux. Qu'ils se pressent autour de moi, et je leur raconterai les merveilles des siècles révolus. Je leur dirai les souffrances et les exploits de leurs aïeux. Je ranimerai au souffle de mon génie les cendres d'Hastings. Je rendrai aux Normands et aux Saxons endormis dans la nuit du tombeau leurs armures rouillées. Le vainqueur et le vaincu se lèveront à ma voix et recommenceront la bataille. — Mais la foule tarde bien. Faut-il donc vivre seul avec mon génie? Pourquoi Dieu m'a-t-il envoyé sur la terre? pourquoi l'inspiration dans mon cœur et les hymnes sur mes lèvres? que signifie cette cruelle raillerie? ne m'a-t-il placé si haut que pour éloigner de moi toutes les sympathies? S'il y a quelque part un Dieu, il doit être juste. S'il ne mesure pas la douleur aux forces de sa créature, il ne mérite pas mes prières, et je le maudis. — J'avais rêvé la gloire, et voici qu'elle m'échappe. J'avais rêvé l'amour pour me consoler de l'ingratitude ignorante, mais quelle femme accepterait l'obscurité de mon nom? Je n'ai plus qu'un devoir : le suicide.

Kitty Bell, vouée tout entière à ses deux enfans, oublie, en les caressant, l'inflexible sévérité de son mari. C'est à peine si elle se souvient des paroles dures et brutales de son maître. Une tresse des blonds cheveux que chaque jour sa bouche couvre de baisers suffit à sa joie et à sa résignation. Elle ne soupçonne pas les extases de l'amour, elle ne connaît les passions que par les récits désastreux. Façonnée dès long-temps aux austères enseignemens du christianisme, elle sait que la vertu n'est pas seulement de combattre le danger, mais bien aussi de l'éviter. Marcher sur le bord de l'abîme, et ne pas tomber, c'est une habileté glorieuse, mais coupable. La religion prescrit la prudence avant le courage. Il faut accepter la lutte, mais non pas l'engager. Toutes ces leçons, si vulgaires et si souvent méconnues, sont gravées dans le cœur de Kitty en caractères ineffaçables. Dieu et sa famille remplissent toutes ses journées; enfermée sans regrets et sans larmes dans le cercle prévu de ses devoirs, elle ne murmure pas contre la longueur de la tâche. La sérénité laborieuse de sa vie suffit à ses ambitions. Chaque soir, elle s'endort dans la pieuse espérance de recommencer le chemin parcouru. Paisible et fière dans sa candeur, elle ne songe pas à s'abriter contre l'orage. Elle n'entend que la voix des anges, et le bruit qui se fait à ses pieds est pour elle comme s'il n'était pas.

Si le malheur éploré se trouve sur sa route, elle ne se défendra pas d'une généreuse compassion. Elle ne retiendra pas les larmes qui gonflent sa paupière. Elle sera tendre, dévouée, mais sans remords et sans crainte, car la pitié est au nombre des devoirs chrétiens. Interrogée par son maître sur le bien qu'elle a fait, elle se taira plutôt par modestie que par confusion. Elle ne veut pas dévoiler le sacrifice, de peur de le profaner; elle se refuse à mentir, mais elle demande le temps de se recueillir pour épargner la honte à celui qu'elle a sauvé.

Et le jour où elle s'aperçoit que l'amour est entré dans son cœur, elle ne se pardonne pas l'aveu d'un désir coupable, et retourne à Dieu pour expier sa faiblesse.

Entre Chatterton et Kitty, le sage mûri par l'expérience et les années. Affilié à la secte la plus pure de la république universelle, à la secte des quakers, le docteur est indulgent aux douleurs qu'il ne partage pas. Il n'a pas subi les passions, mais il les connaît,

comme un matelot connaît les voiles de son navire. Son front se dépouille, mais n'a pas de rides; ses cheveux blanchissent, mais son corps n'est pas courbé. Les feuilles tombent, et l'arbre est debout. Il a des racines profondes, et renouvelle à chaque printemps la sève de ses rameaux.

Calme et stoïque pour les maux qui n'atteignent que lui, le docteur n'imite pas la sagesse égoïste des vieillards usés dans le plaisir. Il ne prescrit à personne la sécurité qu'il s'est faite. Il tend la main à ceux qui fléchissent, il sourit à ceux qui espèrent; mais il se reprocherait, comme une méchanceté envieuse, de dessiller les yeux plus jeunes que les siens. Il respecte les illusions qui ne sont plus de son âge. Il se garde bien de hâter la maturité des idées qui n'ont pas eu le temps de grandir. Il dépose ses leçons comme un germe fécond dans les ames qu'il se concilie. Il creuse patiemment le sillon, pour que le vent n'emporte pas la semence. Mais il se fie au ciel pour l'épanouissement du grain et la richesse dorée de la moisson.

Il prévoit les passions qui ne sont pas encore nées. Il pressent la foudre qui va déchirer le nuage, avant d'avoir aperçu l'éclair à l'horizon. Comme l'oiseau qui rase la plaine, il annonce l'orage aux voyageurs attardés. Ecoutez-le; car il sait mieux que vous quel abri convient à votre faiblesse; écoutez-le, car il a étudié la route où vous entrez; il devine où le pied vous manquera. Laissez-vous guider par lui, et vous marcherez sûrement.

Le bonheur est dans le devoir. C'est pourquoi le docteur tiendra d'une main sévère les rênes de son gouvernement paternel. Il est sûr d'éteindre l'incendie; mais il vaut mieux, il ne l'ignore pas, étouffer l'étincelle. Son bras serait assez fort pour terrasser l'ennemi; mais il vaut mieux le prévenir par la ruse et ménager le sang de l'armée.

Quel drame est possible à ces trois acteurs? Avec le Génie, l'Innocence et la Sagesse, quelle tragédie peut se nouer? Donnez au génie la mélancolique élégie, à l'innocence l'hymne pieuse, à la sagesse le verset biblique; dans cet échange harmonieux de pensées élevées, de sentimens purs et célestes, trouverez-vous la trame d'un poème dramatique? L'élégie, l'hymne et le verset répugnent également à l'action. Multipliez à profusion les délicatesses de l'analyse, sondez dans ses profondeurs les plus cachées la conscience du poète, de la mère et du sage. Que chacun, à son tour, récite la

strophe et l'antistrophe. Ne laissez dans l'ombre aucune des émotions que vous avez pénétrées; mettez à nu le cœur saignant dont vous savez les souffrances. Il vous restera beaucoup, si ce n'est tout, à faire, avant d'aborder la scène.

Oui, sans doute, l'action réduite à elle-même n'est qu'un spectacle brutal. Il n'y a, dans une œuvre ainsi conçue, rien de littéraire, rien qui mérite l'attention des esprits choisis. Mais l'analyse sans l'action n'est pas moins impuissante que l'action sans l'analyse. Le mouvement inexpliqué, le mouvement sans la philosophie, plaira tout au plus à la populace. Mais la philosophie sans mouvement, la philosophie libre et souveraine, régnant sans contrôle sur le monde des idées, ne s'adresse qu'aux lecteurs studieux, et ne doit pas espérer d'être écoutée au théâtre.

Or, si je ne m'abuse, dans le drame de M. de Vigny, l'analyse est savante, inépuisable, courageuse, ingénieuse en ressources; mais elle est seule, et ne peut suppléer l'action absente. Qu'on en juge.

Au premier acte, Kitty et Chatterton sont en présence. Avec un mot, s'ils avaient l'occasion de le dire, ils se comprendraient. Le poète confierait sa douleur, la mère chaste et pieuse le consolerait sans remords. Son amitié sainte trouverait des paroles salutaires sans se détourner de la route du devoir. Cette Bible surprise entre les mains de ses enfans, qui vient de lui, et qu'elle veut lui rendre, témoigne assez haut de sa sympathie pour le malheur. Sa soumission empressée aux conseils du docteur, sa crainte d'offenser par un refus la pauvreté du poète, motiveraient un épanchement entre ces deux ames fraternelles. Mais le sage s'interpose, il ne veut pas permettre le mutuel aveu qui pourrait les perdre. Il emmène Chatterton, et dès ce moment on prévoit, sans trop de sagacité, que l'action ne s'engagera pas. Les personnages, une fois posés, ne peuvent s'animer sans mentir à leur nature.—L'explication de Kitty avec son mari est délicate, gracieuse, ingénue, touchante; mais elle n'accélère pas d'une minute le progrès de la fable dramatique.

Au second acte, la visite de lord Talbot à Chatterton, son ancien camarade de collége, semble un instant engager la lutte entre le poète et Kitty. La jeune mère, si près du rôle d'amante, craint d'avoir été trompée. Elle croyait aimer dans Chatterton l'abandon et

la pauvreté. Ces amis joyeux et opulens qui viennent à lui sont une raillerie cruelle à sa crédulité. Mais le dépit même jette une lumière nouvelle sur la vraie situation de son cœur. Que lui ferait la richesse ou la pauvreté du poète si elle n'avait pour lui que de l'amitié? Ne devrait-elle pas se réjouir au lieu de se plaindre? N'est-ce pas l'amour seul qui met son égoïsme à consoler sans partage et sans secours? N'est-ce pas l'amour qui va jusqu'à souhaiter la misère pour agrandir le dévouement? Eh bien! ici encore le docteur intervient pour imposer silence à la passion qui voudrait parler. Il retient sur la lèvre imprudente l'aveu qui déborde et qui ferait de l'ange une femme. Au moment où Kitty, oubliant sa pudeur austère, va se confesser aux pieds de son vieil ami, au lieu de venir en aide à sa timidité, il moralise, l'heure s'enfuit, et la voix impérieuse du mari arrête le flot qui allait s'épancher.

Ainsi, après deux actes entiers, l'action n'est pas commencée; le troisième se jouera-t-il de nos prévisions? Sur une lettre de Chatterton, le lord-maire, un des plus grands seigneurs du royaume, vient lui offrir un traitement de cent livres sterling, et une place de premier valet de chambre. Je comprends sans peine l'humiliation et la colère du poète à la lecture d'une pareille proposition. Mais l'humiliation suffisait; pourquoi faire signer à Chatterton un billet par lequel il promet son corps à Skirner, en cas de non-paiement? C'est une horreur très inutile.

Il y a dans ce troisième acte deux scènes que je dois louer, parce qu'elles sont bien posées. Quand le docteur pressent la dernière résolution de Chatterton, il va le trouver dans sa chambre. Il retourne habilement le poignard dans le cœur désespéré qu'il veut guérir; il élargit la plaie pour mieux juger la blessure. Il le ramène à la vie par l'orgueil, et lui montre la gloire infidèle couronnant le front de ses rivaux. Il le terrasse par la honte; un instant, il croit la partie gagnée. Déjà il se réjouit, mais cette chance lui échappe, il n'a plus qu'une dernière ressource : c'est d'invoquer l'amour de Kitty. A cet aveu, le malheureux se ranime, mais l'orgueil ne lui permet plus d'entrevoir le bonheur. Il n'a plus la force d'espérer.

Kitty elle-même se résigne vainement au même aveu. Hardie par abnégation, elle épuise, pour le consoler et le retenir, les paroles dont elle aurait rougi une heure auparavant. Elle a beau déchirer

le voile qui couvrait ses yeux d'ange, elle ne peut le sauver. Il boit l'opium; il s'enfuit pour mourir loin d'elle; elle ramasse le flacon qu'il a laissé tomber; son mari l'appelle, et elle meurt en feuilletant convulsivement la Bible du poète qui l'a précédée devant Dieu.

Telle est cette pièce dont j'ai tâché de reproduire fidèlement les situations et les caractères. On devine combien était difficile la tâche des acteurs. Joanny, Geffroy et madame Dorval ont fait de leur mieux pour animer le rôle qu'ils avaient accepté. Le plus grand malheur de cette tragédie bourgeoise, c'est de n'avoir pas pied sur terre. Aussi j'ai entendu, sans étonnement, dire autour de moi, qu'il n'y avait, pour une œuvre de cette nature, ni acteurs, ni public, ni juges. Sans doute il y a dans cet avis un peu d'exagération et de singularité; mais il vrai que le drame de M. de Vigny place l'acteur, le public et la critique dans une condition exceptionnelle. L'auditoire a tenu à cœur de se montrer digne de toutes les tentatives studieuses. Et, quelle que soit la sévérité de nos conclusions, nous ne pouvons contester la bonne foi, l'élévation et la valeur littéraire de cette réaction spiritualiste. Car sans nul doute, M. de Vigny a voulu combattre la poésie réaliste de nos jours.

Talma, avec sa noble figure, avec l'élégance continue de son geste et de ses attitudes, mais Talma à trente ans, aurait à peine suffi au rôle de Chatterton. Il y a donc lieu de se montrer indulgent pour Geffroy. Je ne dois pas lui pardonner d'avoir traité légèrement une chose importante, le costume. Il devait se résoudre à porter les bas de soie, la culotte courte et les souliers à boucles. Rien n'excuse les bottes à l'écuyère.

L'habileté d'un acteur consommé n'aurait probablement pas réussi à fondre dans une harmonieuse unité les brusques exclamations, les colères lyriques dont se compose presque tout le rôle de Chatterton. Il était difficile d'éviter l'emphase dans l'imprécation. Ce qu'il fallait surtout chercher, et ce qui n'a pas manqué à Geffroy, c'est la noblesse et la gravité. Mais pour exciter un intérêt soutenu, la grace n'eût pas été de trop même dans la douleur, et la grace était absente. La voix de Geffroy a quelque chose de métallique et de strident qui répugne à l'expression de la tendresse. Son chagrin monte sans effort jusqu'au mépris; mais il a quelque chose de hautain qui repousse les consolations de l'amour.

Joanny, dans le rôle du quaker, a montré de la grandeur. Au troisième acte surtout, il a eu de belles inspirations. Quand il s'est agenouillé aux pieds de Chatterton, en lui avouant l'amour de Kitty Bell, il y avait dans son émotion et dans ses larmes une vérité poignante et toute paternelle. C'était bien la fierté romaine rougissant d'un instant de faiblesse et prenant Dieu à témoin de la sainteté de son abaissement. Il était en pleine tragédie, pénétré profondément de la puissance de ses paroles. Il se résignait à l'aveu profane pour détourner du crime une ame ivre de douleur. Les applaudissemens qui ont accueilli la représentation de cette scène étaient bien mérités.

Mais, pour la partie paisible de son rôle, on regrettait l'onction insinuante si nécessaire aux conseils chrétiens placés dans sa bouche. On le sentait bon et dévoué; mais la brusquerie de ses mouvemens, la rudesse presque militaire de son langage, semblaient contredire la divine bienveillance de ses pensées. La soumission filiale de Kitty Bell s'accordait mal avec l'austérité du regard qu'elle venait consulter comme sa conscience vivante.

Assurément Joanny comprend avec une sagacité rare les plus délicates intentions de son rôle; mais, lorsqu'il s'agit de les rendre, il se trouve, je crois, dans une perplexité singulière. D'une part, le souvenir de ses habitudes tragiques enfle sa voix et donne presque à son accent la sonorité des masques antiques, et en même temps le sincère désir de mettre en relief toutes les ciselures de la pensée le porte à détailler minutieusement les sentimens et les images qui voudraient jaillir d'un seul jet. En se livrant sans réserve aux traditions de la tragédie qu'il possède à merveille, il atteindrait à coup sûr l'unité; mais le soin qu'il met à traduire, dans le rôle du quaker, les familiarités étrangères aux études de toute sa vie, donne à son jeu et à son débit quelque chose de brisé, qu'il corrigera sans doute avec un peu d'attention, mais qu'il ne faut pas négliger de lui signaler. Il est de ceux que la critique ne doit pas ménager; la médiocrité seule est amnistiée par le silence.

Dans le rôle de Kitty Bell, Mme Dorval a été charmante. Elle a prouvé que la grâce ne lui est pas moins familière que l'entraînement de la passion. Dans les deux premiers actes, elle n'a pas oublié un seul instant l'élégance dans l'ingénuité. Il y a des mots

très simples par eux-mêmes, et qui, dans une autre bouche, seraient à peine remarqués, qu'elle a dit avec une finesse admirable. Quand elle a surpris, parmi les indiscrètes réticences du docteur, les premiers signes de l'amour de Chatterton, elle a répondu avec une confusion exquise : Je n'oserai plus ni rendre ni garder son livre.

Au troisième acte, elle a été sublime. Un frisson glacé a saisi toutes les têtes. Elle dominait son rôle, elle dépassait le cercle étroit de la pièce; elle semblait appeler, par ses frémissemens impatiens, les paroles qui n'arrivaient pas, la passion absente, et s'irriter contre le puritanisme élégiaque des pensées qu'elle devait traduire. Elle s'était résignée, sans contrainte et sans gaucherie, à la sérénité tout angelique des deux premiers actes; mais l'instinct invincible de sa nature, l'expansion irrésistible de son talent, semblaient lutter douloureusement avec la tragédie simulée qu'elle avait acceptée.

La sublimité de sa pantomime est, à mon avis, la critique la plus sévère et la plus juste du personnage de Kitty Bell. Depuis Marion, c'est le seul rôle sérieux, le seul rôle littéraire qui lui soit échu; mais ce rôle n'est pas à sa taille. En 1831, elle corrigeait, par l'abandon et le naturel, l'idéalité lyrique de la courtisanne. Jeudi, elle essayait de suppléer, par le regard étincelant, par le timbre passionné de la voix, les pensées oubliées. Elle était supérieure à son rôle; mais elle ne pouvait combler les lacunes désespérées. L'inutile conscience de ses forces inactives ne la consolait pas du repos.

Entre le poète et l'actrice il n'y a pas d'alliance possible. A jouer des rôles comme Kitty Bell, Mme Dorval finirait par apauvrir ses facultés oisives; et pour atteindre jusqu'à elle, M. de Vigny court le risque de compromettre la pureté paisible de son style.

Personne plus que moi n'estime et n'admire la sévérité littéraire de M. de Vigny. Dans le drame que je blâme, il y a des qualités de diction qui sont dignes d'étude; mais ces qualités appartiennent plutôt au style des livres qu'au style dramatique. Il s'exagère l'importance de l'euphémisme. Il fait ses périodes trop nombreuses; les charnières de sa phrase ne sont pas assez multipliées. Il ne brise pas assez souvent les formes de son dialogue. Il sacrifie trop volontiers au succès de la lecture, et répudie, avec une pruderie

obstinée, les mouvemens heurtés d'une conversation passionnée. Chez lui, on le sent facilement, le mieux est l'ennemi du bien; l'élégance continue et laborieuse qu'il s'impose, contrarie fatalement l'abandon et la spontanéité dont la scène ne peut se passer. Je dois donc le dire sans hésitation et sans redouter le reproche de pessimisme : je ne pense pas que M. de Vigny soit appelé, par la nature de ses inspirations, ni surtout par ses habitudes de style, à écrire pour la scène. Je me réjouis sincèrement du succès qu'il a obtenu jeudi dernier, non-seulement parce que j'y vois, pour lui, une protestation toute naturelle contre la franchise austère de mon jugement, mais aussi parce que l'attention religieuse de l'auditoire, en présence de ce dialogue inaccoutumé, promet à la réaction spiritualiste un prochain et infaillible triomphe. Ce qu'il n'a pas fait, l'avenir saura bien le faire. J'ignore s'il sera donné à M. de Vigny de se résoudre aux calculs scéniques qu'il paraît dédaigner aujourd'hui; j'ignore s'il consentira un jour à combiner, selon les conditions du théâtre, les pensées qu'il exprime aujourd'hui avec une richesse égoïste. Renoncera-t-il sans regret aux patientes coquetteries de la pensée? oubliera-t-il sans répugnance la chasteté savante du style qui jusqu'ici a fait sa gloire la plus solide? Ce n'est pas moi qui résoudrai ces questions. L'épreuve, et l'épreuve seulement, décidera pour ou contre mes prophéties. Mais voici comme je comprends et comme je m'explique l'inaptitude dramatique de l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*. L'élégie pure est la vie naturelle de sa pensée; rien, dans ses œuvres, n'est au-dessus du poème d'*Eloa*. Or, l'élégie est, de sa nature, inactive et repliée sur elle-même; mais elle trouve pourtant à se placer dans le récit sans violer manifestement toutes les conditions de la forme épique. Comme le poète qui raconte a le droit d'intervenir en son nom et d'interpréter librement, avec ses émotions personnelles, les actions de ses personnages, le lecteur accepte sans impatience les haltes élégiaques. Le récit le plus riche, le plus complet, le plus animé, participe volontiers de l'indolence et de l'énergie. L'individualité du poète trouve à se révéler à de fréquens intervalles sans blesser la raison; mais il n'en va pas ainsi au théâtre. Le drame veut, avant tout, l'animation, la force, le mouvement, la virilité de la pensée. La paisible expansion, le déroulement harmonieux des

sentimens les plus purs, ne peuvent suppléer cette virilité, qui n'est, à tout prendre, que l'action elle-même. Et je n'ai pas besoin d'ajouter que l'action, poétiquement comprise, s'applique aussi bien au langage qu'aux gestes.

C'est pourquoi, si M. de Vigny projette, comme j'ai tout lieu de le croire, la rénovation de la scène, il doit dire adieu pour longtemps aux habitudes solitaires et recueillies de son intelligence. Le théâtre, comme la tribune, est voué au tumulte et à l'agitation : celui qui craint le bruit doit renoncer au théâtre comme à la tribune.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas aujourd'hui parmi nous un seul homme capable de régénérer la poésie dramatique? Avec le drame physiologique et brutal de M. Dumas, avec le drame splendide et puéril de M. Hugo, avec le drame spiritualiste et inactif de M. de Vigny, n'est-il pas possible de composer idéalement l'ensemble complet du poète réservé aux triomphes et à la gloire de la scène? Avec ces fragmens d'armure épars sur le champ de bataille faut-il désespérer de forger une panoplie à l'épreuve des chocs inattendus? N'y a-t-il pas dans *Lucrèce Borgia*, *Antony* et *Chatterton*, les élémens probables de l'unité poétique, si vainement invoquée jusqu'ici? L'action, le spectacle et la pensée refuseront-ils de consentir à de mutuelles concessions, et de sceller une glorieuse alliance? Ne verrons-nous jamais se rencontrer sur le même terrain, sans haine et sans jalousie, l'amusement, l'émotion et la pensée? Si je ne m'abuse, cette réconciliation n'a rien d'invraisemblable; mais les types représentés par MM. Dumas, Hugo et de Vigny continueront à se développer isolément : aucun des trois ne voudra s'effacer ou s'absorber dans l'un des deux autres. Le jour où la réunion des types s'accomplira, nous aurons la dictature après l'anarchie : les trois types s'anéantiront en se réunissant. — Non pas que je conseille à personne l'abnégation de sa propre nature, comme un moyen d'agrandir sa puissance : l'imitation la plus savante ne peut jamais conduire à l'originalité. Mais les intelligences prédestinées s'instruiront au spectacle des épreuves. Et qu'on ne dise pas que la critique s'enferme dans une négation obstinée. Ce n'est pas notre faute si l'élégie et le roman dominent aujourd'hui la poésie dramatique; nous écrivons l'histoire, nous ne la faisons pas.

GUSTAVE PLANCHE.

MOHAMMED-ALI-PACHA.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de cette Égypte, naguère gisante et inanimée comme les momies de ses tombeaux, arrêtons un instant nos regards sur l'homme qui l'arrache à ses langes séculaires.

L'an de l'hégire 1151 (1773), un pauvre officier de police mourut à Cavala, petit port de l'eyalet de Roum-Ili, laissant un fils âgé de quatre ans, sans pain, sans asile, et, ce qui était plus cruel encore, sans parens et sans amis. Les Turks, comme on le sait, sont charitables. L'aga recueillit l'orphelin dans son harem, et lui apprit ce qui constituait alors en Turquie une éducation complète, l'équitation, l'exercice du *djérid*, le maniement du sabre et de la carabine. Cet enfant, c'était ce Mohammed-Ali, qui, soixante ans plus tard, devait relever un empire, et en ébranler un autre.

Il était dans sa destinée de n'attirer les regards du monde qu'à l'âge où les hommes politiques sont déjà sur le déclin de leur gloire; et ce n'est pas une des particularités les moins remarquables de cette existence, si bizarrement accidentée d'ailleurs, que de voir ses plus belles années, ses années d'une jeunesse rêveuse d'avenir, et délirante d'ambition, s'écouler bourgeoisement dans un comptoir de marchand de tabac. Telle était la position que Mohammed-Ali s'était faite dans le pays, en quittant la maison qui avait nourri son enfance. Apparemment il fallait que le réformateur

appelé à renouveler l'industrie aussi bien que la politique de l'Orient, fût préparé à ce double rôle par une des plus banales conditions industrielles, comme par le rang le plus élevé de la hiérarchie gouvernementale.

Toutefois, cette jeunesse obscure se rattache déjà par quelque rapport à la vieillesse qui va la suivre. Dans ce commerçant apprenti qui, avec une mince gratification de quelques piastres, a le talent d'acquérir une patente, un magasin, du crédit, et devient, sans savoir lire ni écrire, un des plus riches marchands du sangiak, ne découvre-t-on pas en germe la capacité financière du monopoleur qui absorbera les richesses de l'Égypte, pour les lui rendre en travaux fructueux et en institutions civilisatrices? Ce sujet officieux qui va proposer ses services pour réduire un village rebelle au fisc, qui prend le commandement de la garde de police, comme l'aurait fait son père, attire dans un piège les quatre principaux habitans, et les emmène malgré la résistance du peuple, ne trahit-il point déjà le zèle intéressé, le mélange de ruse et d'audace, qui doivent caractériser, dans une certaine phase de sa vie, Mohammed-Ali-Pacha?

Mais laissant de côté des détails qui lui sont purement personnels, arrivons au temps, où son nom se mêle à l'histoire, quand l'expédition française le fixe pour jamais dans cette Égypte, dont il doit épouser la fortune, et qu'il va doter d'immenses et glorieux destins. Merveilleux exemple de cet enchaînement providentiel qui relie entre eux les termes de toute progression humanitaire! Un décret du directoire français, lançant une armée sur les rives du Nil, vient arracher un marchand macédonien à ses étroites spéculations, et cet homme ranimera un jour le flambeau de civilisation allumé sur les ruines de Memphis par les enfans de Paris! Au premier bruit de la guerre qui se prépare, un irrésistible instinct l'entraîne. Il part. Le contact d'une race intelligente va développer les germes de cette pensée puissante qui s'ignore encore elle-même. L'homme de l'Occident, Napoléon, va électriser de son regard celui qui doit, à son tour, personnifier en lui la vie et la gloire de l'Orient; et quand l'Egypte est terrassée au pied des pyramides, sa défaite devient pour elle plus féconde que la victoire même, parce qu'au nombre des vaincus est Mohammed-Ali. Dans cette leçon où la stérile résignation musulmane n'a vu que l'arrêt d'une immuable fatalité, lui a tout compris, le progrès, l'ordre, la science, la civilisation, l'Europe.

Généralement les faits qui concourent à l'accomplissement de son œuvre, Mohammed-Ali n'en est redevable qu'à ses instigations, ou à sa propre volonté, tirant de lui-même et ourdissant de ses mains les fils de sa trame. Deux circonstances capitales vinrent pourtant favoriser son ambition, sans qu'il ait pu les prévoir, et que son influence les ait prépa-

rées; mais celles-là, il sut en quelque sorte se les approprier, et en faire les instrumens de sa grandeur. Nous avons indiqué la première: c'est l'invasion de l'Egypte par les troupes françaises; la seconde est la guerre de la Porte contre les Mameluks.

Pendant la lutte et l'occupation des Français, confondu dans les grades inférieurs, Mohammed-Ali ne joue encore qu'un rôle passif et subalterne. Il prend à la vérité l'empreinte de ce moule européen, dans lequel il refondra plus tard l'Orient démonétisé; mais c'est une œuvre intime, secrète, spéculative, dont il ne peut tirer immédiatement parti; et si ses théories le rendent déjà supérieur à ses compatriotes, il reste encore, par sa vie effective, dans une position tout-à-fait secondaire. Dans la guerre contre les Mameluks, au contraire, il ne tarde pas à occuper le poste le plus important, et, pendant toute la durée de cette longue tragédie, il remplit tellement la scène, que sa biographie devient l'exposé du drame lui-même. En comptant les victimes qui tombèrent sous ses coups, la postérité demandera quelle sorte de courage a pu le pousser dans ce dédale de sanglantes intrigues. L'Egypte régénérée répondra pour lui.

Puisque nous venons de rappeler les principales circonstances qui occupèrent sa jeunesse, peut-être ne sera-t-il pas superflu de jeter aussi un coup d'œil rapide sur les antécédens de ses futurs aversaires, les Mameluks.

Ce fut vers le milieu du XIIIe siècle, pendant l'expédition de saint Louis en Égypte, que le soudan Maleck-Sala, arrière neveu de Saladin, et petit-fils de ce Maleck-Adel dont une plume française a popularisé le souvenir, acheta un certain nombre de jeunes Circassiens, et en fit ses gardes du corps. On les nomma Mameluks, ou esclaves militaires; ils ne tardèrent pas à devenir esclaves-rois. *La faczon et manière de faire du soudan*, rapporte le sire de Joinville, *estait que quand aucuns de ses chevaliers de sa haulqua, par leurs prouesses, avaient gagné du bien, tant que ils se pooient passer de luy, de paour que il avait que ils ne le déboutassent et tuassent, il les faisait prendre et mourir en ses prisons et prenait tout le bien que leurs femmes et leurs enfans avaient.* Sous le règne suivant, révoltés contre ce despotisme, ils renversèrent, par un meurtre, la dynastie des Ayoubites, et s'emparèrent du trône qu'ils conservèrent pendant près de trois siècles, malgré les attaques des chrétiens, des Turks et de Tamerlan, malgré les périls plus imminens encore où les jetaient leur turbulence et leur divisions continuelles.

Enfin, à la faveur de ces troubles, l'empereur Sélim Ier s'empara de leur capitale en 1517, fit pendre leur sultan à une des portes du Kaire, et remit à un pacha ou vice-roi, le gouvernement de l'Égypte, devenue

province de l'empire ottoman. Toutefois, pour balancer l'autorité de ce lieutenant, et le maintenir toujours dans sa dépendance, il établit une oligarchie composée de vingt-quatre beys mameluks, entre lesquels il partagea le commandement des Livas.

C'était organiser l'anarchie. Cette division du pouvoir, sans rien équilibrer, détermina des hostilités permanentes entre les pachas et les beys. Une seule cause (et l'on en peut conclure quelle fut pendant trois cents ans l'horrible situation du pays) apportait une trève à la guerre intestine : c'était la guerre étrangère.

Vainement l'Égypte, cette terre qui intervient toujours dans les affaires humaines, protesta contre la funeste présence de ces Asiatiques, en refusant à leurs enfans les conditions de viabilité qu'elle leur avait accordées d'abord, et dont elle est si prodigue envers d'autres races. Impuissans à se perpétuer par la génération, ils se recrutèrent de jeunes gens enlevés, comme leurs ancêtres, aux pays caucasiens ; et, comme pour discréditer ces droits du sang dont les dépouillait la nature, ils déclarèrent la dignité de bey incompatible avec la qualité de fils de Mameluk, réservant exclusivement le pouvoir à ceux d'entre eux qui auraient été pris ou achetés, en un mot aux esclaves. La servitude, leur seul moyen de reproduction sociale, devint donc aussi leur premier titre de noblesse, et ils offraient le spectacle unique d'une armée, d'un corps politique, d'une société toute entière frappée de stérilité, répudiée à la fois du monde et des hommes, et continuée depuis trois siècles par l'adoption, le rapt et le pillage, quand le sultan Sélim III résolut d'arracher l'Égypte à leur désastreuse domination.

Déjà plusieurs beys avaient succombé dans des embûches tendues par les agens de la Porte; mais en 1802, Mohammed-Pacha-Kousrouf, un des officiers turks qui avaient commandé l'armée pendant la campagne contre les Français, reçut, avec le pachalik d'Égypte, l'ordre secret d'exterminer la milice et ses chefs, et de diriger contre eux toutes les troupes dont il pourrait disposer. L'exécution de ce coup d'état était réservée à un bras plus fort. Mais l'idée première en appartient à ce prince, qui semble n'avoir précédé Mahmoud et Mohammed-Ali dans la carrière, que pour leur signaler la route et les écueils des réformes politiques.

Quinze mille hommes environ furent réunis sous les étendards du pacha; agrégation bizarre où se trouvaient représentées toutes les contrées orientales, excepté cette Égypte pour la possession de laquelle on allait en venir aux mains, et qui jusqu'alors n'avait participé que par sa désolation aux débats dont elle était l'objet et le théâtre. L'infanterie se composait surtout de bandes albanaises, turques et barbaresques. La cava-

lerie, moins nombreuse, n'était qu'un amas d'aventuriers de tous pays, et formait un de ces corps d'éclaireurs que les Turks appellent les *fous* (DELHIS). Insuffisante par elle-même contre cette superbe milice des Mameluks, la première cavalerie du monde, suivant l'expression de Bonaparte, cette armée devait tirer sa force des haines et des jalousies qui divisaient ses adversaires; car, dans leur aveugle ambition, les beys se montraient toujours prêts à sacrifier leur cause commune à des intérêts individuels.

A cet élément de succès, le nouveau vice-roi crut en ajouter un autre en confiant une de ses bannières à Mohammed-Ali, qui avait fait la dernière campagne sous ses ordres, et dont il avait remarqué la bravoure et l'intelligence. Puis, égaré par cet esprit de vertige qui semble présider à la politique des Turks depuis qu'ils justifient leur fatalisme par leur propre décadence, il exclut de son état-major le seul homme qui puisse lui offrir un véritable appui. Ses troupes viennent d'essuyer un échec près de Damanhour : les chefs en rejettent la faute snr l'absence de Mohammed-Ali, qu'ils taxent de malveillance et de lâcheté; et le pacha, avec une inconséquence inexplicable, prête l'oreille à cette calomnie. En vain l'accusé prouve-t-il qu'il ne s'est éloigné du champ de bataille que pour opérer une diversion indispensable et concertée d'ailleurs avec les autres généraux; on le destitue.

Outré de cette insultante disgrace, il fait sa paix avec les Mameluks, stipule une alliance entre eux et leurs ennemis les Albanais, ouvre au bey les portes du Kaire, et oblige Mohammed-Kousrouf à se réfugier dans Damiette, où il court l'assiéger et le prendre. De ce jour date l'influence politique de Mohammed-Ali.

Essentiellement conservateur et stationnaire au milieu des désordres anarchiques, l'Orient semble répugner à ces subversions complètes qui abolissent d'un seul coup le fait et le droit; et lors même qu'il renverse les institutions, il en respecte encore les formes extérieures. On peut dire aussi qu'en Orient les révolutions épargnent les choses et n'atteignent guère que les hommes. Les gouvernans succombent, mais les gouvernemens résistent. Depuis trois siècles que les Mameluks se battaient contre les vice-rois d'Egypte, les coutumes de cette institution hétérogène établies par Sélim Ier n'avaient pas subi d'altération, et il ne s'était pas fait, entre les deux partis, une seule déclaration de guerre. Un pacha était-il tué ou déposé? le mécanisme administratif du divan n'en fonctionnait en apparence ni plus ni moins régulièrement. On nommait un autre visir, et on le chargeait secrètement d'une mission de vengeance; mais le grand-seigneur, par des témoignages officiels, se hâtait d'approuver la révolte,

de peur qu'elle ne se mît en garde contre le châtiment, et souvent aussi pour épargner à l'impuissance de l'autorité impériale la nécessité de sévir. Les Mameluks, de leur côté, avaient conservé l'usage de se faire représenter auprès du gouverneur par un cheik-el-beled, ou chef des villages, chargé, dans le principe, de leur communiquer les volontés de son altesse; mais quand leur parti dominait, ce commissaire changeait de rôle, dictait des ordres au lieu d'en recevoir, d'otage se faisait maître et geôlier, et s'emparait du pouvoir, dont le vice-roi ne gardait plus que le vain titre. L'Egypte avait alors ses maires du palais.

D'après les erremens de cette politique timorée dont nous venons de tracer l'esquisse, un autre pacha fut choisi par Sélim pour remplacer et venger Mohammed-Kousrouf. Ali-Gézaïrly (c'était son nom), malgré les assurances pacifiques sous lesquelles il cachait ses véritables instructions, ne devait point trouver, de la part de la nouvelle ligue, des dispositions plus soumises. Prévoyant le parti qu'il pourrait en tirer un jour, Mohammed-Ali fomentait sous main l'anarchie; bientôt même il leva le masque et seconda ouvertement, à la tête des troupes albanaises, l'insurrection des beys, qui ne tardèrent pas à faire tomber Gézaïrly sous leurs coups. Mohammed-Ali s'était contenté d'emprisonner Kousrouf-Pacha; les Mamelouks tuèrent son successeur.

La dignité de premier cheik-el-beled, et la direction des affaires publiques était restée, depuis la déposition de Mohammed-Kousrouf, entre les mains d'un certain Osman-Bardissy. A peine ce bey se fut-il défait, avec l'aide de Mohammed-Ali, du dernier gouverneur nommé par la Porte, qu'un nouveau prétendant vint lui disputer le pouvoir. C'était un de ses frères d'armes, arrivant d'Angleterre, et fondant ses prétentions à la vice-royauté sur la protection spéciale du cabinet de Saint-James. Dès-lors Mohammed-Ali, qui s'était servi des Mameluks pour renverser deux vice-rois, travaille à les détruire par leurs propres armes, et se met à briser l'instrument qui désormais n'est plus pour lui qu'un obstacle. D'abord il suscite la guerre entre les deux beys rivaux, et prête à Osman-Bardissy l'appui de ses troupes; puis, quand il a expulsé le protégé, ou plutôt le bouc émissaire du ministère anglais, il soulève le peuple contre ce même Bardissy, auquel il vient de procurer la victoire, le foudroie au milieu de son triomphe, et confond dans la même défaite le vainqueur et le vaincu. Sa vengeance avait introduit les Mameluks dans le Kaire; son ambition les en chassa. Ces guerriers nourris dans l'intrigue et la défiance, contre lesquels la politique du divan épuisait, depuis des siècles, les ressources de son astuce et de sa force, semblaient obéir comme un jouet,

comme un ressort souple et facile, aux passions de cet homme apparu d'hier et déjà devenu une puissance.

Dès à présent, s'il la veut, la vice-royauté est à lui. Personne n'est là pour la lui disputer. Mais ira-t-il exposer sa fortune naissante à la double inimitié des Mameluks acharnés à sa perte, et du grand-seigneur qu'il a outragé dans la personne de ses lieutenans? Plus clairvoyant, il rend le pachalik à un délégué de la Porte, à ce Mohammed-Kousrouf, qu'il a fait prisonnier, voulant, par cette soumission apparente, retarder la vengeance du sultan, présenter aux coups des Mameluks un prédécesseur qui lasse leurs attaques, et se faire ainsi pour l'avenir la vice-royauté moins glissante.

Toutefois cette autorité, qu'il lui aurait été facile de garder pour lui-même, il n'a point encore le pouvoir d'en revêtir un autre. Son choix ne réunit pas les suffrages des chefs de troupes et des cheyks, et leur assemblée qui confère au gouverneur d'Alexandrie, Kourchid-Pacha, le dangereux honneur de commander au Kaire et à l'Égypte, dédommage Mohammed-Ali de cet échec, en le nommant caïmacan, ou lieutenant du visir.

Cette double élection ratifiée par un firman impérial, et les hostilités contre les beys, qui reprenaient leur cours, lui fournirent bientôt de nouvelles occasions d'affaiblir ceux qu'il devait déjà regarder comme ses ennemis personnels. Pendant que des agens secrets disposaient le divan en sa faveur, il harcelait, à la tête de l'armée turque, la cavalerie des Mameluks; mais les intrigues qu'il entretenait à Constantinople, et l'activité qu'il déployait dans les opérations militaires, ne l'empêchaient point de s'immiscer en personne dans les affaires de la capitale de l'Égypte, protégeant les habitans contre la rapacité de la soldatesque, et se rendant nécessaire pour apaiser les séditions qu'il avait soulevées lui-même.

Ses menées le conduisirent en peu de temps au résultat qu'il en attendait. Les cheyks, ou chefs de la religion, dont l'Égypte, au milieu de ses calamités, voyait parfois surgir l'intervention comme une ombre de représentation nationale, fatigués d'un gouverneur qui, outre ses torts réels, avait encore à leurs yeux ceux que lui prêtait sourdement un rival, proclamèrent sa déchéance, et le remplacèrent par son caïmacan. Mohammed-Ali cette fois jugea le moment opportun; il accepta. Kourchid voulut résister, et se renferma dans la citadelle; l'élu des cheyks vint l'y assiéger, et la place allait être enlevée d'assaut, quand un capidgi-bachi apporta la nomination de Mohammed-Ali au pachalik, où *l'appelait*, disait le firman d'inféodation, *le vœu de l'Égypte*. Et cela était vrai, car on ne connaissait de lui que le bien qu'il avait fait, ou du moins le mal qu'il

avait empêché, et le peuple, et les prêtres, et l'armée, avec cette unanimité d'acclamations, écho de la voix de Dieu, tous applaudissaient à ce choix, excepté le sultan lui-même, qui feignait de condescendre à l'opinion publique, quand il ne faisait que céder à une nécessité impérieuse.

Ici se présente une remarquable coïncidence. Cette même année 1805, où l'Égypte tombait aux mains de Mohammed-Ali, Czerni-George battait les Turks, à la tête de la révolte des Serviens, qui alluma plus tard l'insurrection de toute la Grèce; et ainsi s'accomplissaient en même temps deux événemens qui devaient aboutir à détacher de la Turquie ses deux plus importantes provinces.

Le voilà maître enfin de ce pachalik, si long-temps disputé! Parmi tant de rivaux, c'est lui, c'est Mohammed-Ali, qui l'a le plus ardemment convoité, qui a le plus vaillamment combattu, qui a pratiqué les menées les plus habiles, et le plus compromis sa fortune et sa tête. — A lui l'Égypte! Mais cette possession, si chèrement achetée, qu'a-t-elle donc de si digne d'envie, et qui vaille tant et de si grands sacrifices? Au dedans, un peuple accablé d'impôts à contenir, une armée pillarde et indisciplinée à réduire à l'obéissance, une guerre de complots et une lutte ouverte à soutenir contre les Mameluks; au dehors la politique à la fois jalouse et débile du divan qui le laissera écraser s'il est vaincu, et le frappera dans l'ombre s'il triomphe; de tous côtés, d'incessantes attaques et des haines à mort: voilà ce que sa position lui présente, et ce que d'avance il a vu lui-même. N'importe, rien ne l'arrêtera; il a un but et le moyen d'y parvenir : — pour but, la régénération de l'Égypte; pour moyen, une inébranlable volonté. Ces deux terribles ennemis qui le menacent, la Porte et le corps des Mameluks, trop faible encore pour leur résister seul, il armera contre eux cette race arabe, qui ne comptait jusqu'ici que dans les calculs du fisc, et le sultan l'aidera d'abord à ébranler la puissance des beys. Les endormir par des trêves, et envenimer leurs inimitiés réciproques; tantôt les enlacer dans d'invisibles trames, tantôt les surprendre par de brusques attaques; un jour les attirer, le lendemain les poursuivre; lutter sans cesse avec eux de vigueur et de perfidie, telle sera la tactique qui enfin consommera leur ruine. Car lui aussi, comme Sélim, a prononcé leur sentence. Obstacle déclaré à toutes les réformes exigées par la situation de l'Égypte, les Mameluks périront. Et cette Porte, qui déjà, aux yeux des enfans d'Ismaël, a perdu le prestige de sa grandeur, cette Porte sourde à leurs cris et à leurs prières, il lancera contre elle, comme un bélier vivant, les tribus altérées de vengeance, et il la fera trembler sur ses gonds, si même il ne la brise un jour, pour ouvrir pas-

sage aux peuples dont il aura précipité l'essor. Ainsi, malgré les résistances, que son adresse doive les éluder ou sa force les vaincre, à tout prix il marchera, et il entraînera l'Égypte après lui. Il le veut, — de la volonté d'un homme qui sent en lui tout un monde tressaillir, s'agiter pour une transformation sociale, et se préparer à une vie nouvelle; il le veut. — A lui l'Égypte!

Mais avant de rien fonder, il est nécessaire qu'il déblaie son terrain de tous les empêchemens qui l'encombrent; avant d'ensemencer son champ, il doit le purger de toutes les plantes parasites et délétères. C'est d'abord aux Mameluks qu'il s'attaque. Il leur fait écrire qu'une partie des troupes turques les attendent au Kaire pour se révolter, et plusieurs beys, accourant se jeter dans le piége, y trouvent la mort qu'ils apportaient à leur ennemi. Puis ce sont ses propres soldats qu'il se voit contraint de décimer, en faisant lui-même la police de sa capitale. Jour et nuit, sous le déguisement d'un simple *cavas* (1), il parcourt les rues, les cafés, les places publiques, livrant les pillards aux gardes qui le suivent de loin, et parfois punissant de sa main le flagrant délit. Bref, le peuple lui sait déjà gré de sa fermeté répressive: cette rigueur, qui témoigne de sa confiance en lui-même, lui fait plus de partisans qu'à ses prédécesseurs une coupable indulgence, et bientôt son pouvoir se trouve assis sur des bases si solides, que la Porte, dans sa défiance habituelle, juge le temps venu de l'en dépouiller. Elle rétablit par un firman l'autorité destructive des beys, et nomme un autre visir à la place de Mohammed-Ali; mais lui, fort du dévouement des Albanais et de ses compatriotes, élude les ordres de sa hautesse, en feignant d'être retenu par les troupes. Vainement les Mameluks, et surtout Mohammed-l'Elfy, le protégé de l'Angleterre, remportent sur son armée d'importans avantages; la résistance de la ville de Damanhour, qui tient pour lui, neutralise les effets de leurs victoires isolées. La Porte, obligée de caresser celui qu'elle ne peut abattre, lui confère de nouveau le titre de vice-roi, et la mort simultanée des deux beys les plus redoutables, Osman-Bardissy et Mohammed-l'Elfy, lui tient lieu d'un succès décisif. Profitant alors de la consternation où cette double perte jette ses ennemis, il les attaque lui-même, les bat en plusieurs rencontres, et pour se soustraire plus long-temps à leur agression, les fait poursuivre dans le Sayd par les Bédouins qu'il a soudoyés.

Déjà nous l'avons vu insurger contre un bey le peuple du Kaire: maintenant c'est le désert qu'il soulève contre les Mameluks, et en associant ainsi les Arabes à ses victoires, il prépare la réhabilitation de leur race.

(1) Soldat turk.

La capitale à peine débloquée, une invasion imprévue appelle ses efforts sur un autre point. Le cabinet de Saint-James, toujours occupé de ses prétentions sur l'Egypte, envoie au secours des Mameluks six mille hommes que le gouverneur d'Alexandrie, gagné d'avance, reçoit dans sa ville; mais une tentative des Anglais sur Rosette échoue complètement, et tandis que les beys, divisés entre eux, hésitent à prendre parti pour une armée étrangère qui ne leur paraît pas imposante, ou à entendre les propositions avantageuses que le pacha leur adresse, les troupes britanniques se rembarquent, trop heureuses de ne point laisser de prisonniers, grace à la générosité du vainqueur.

Ainsi sa fortune ne lui manquait pas plus qu'il ne manquait à sa fortune, et de toutes ces épreuves dont on espérait sa ruine, sa puissance sortait toujours retrempée et affermie.

Cependant la Porte changeait de maître sans renoncer à sa politique ombrageuse. A Selim, renversé par la secousse qu'il avait donnée lui-même au janissariat, avait succédé le féroce Mustapha, dont la nullité politique ne devait occuper le trône que pour laisser à Mohammed-Ali le temps de repousser l'invasion anglaise. Puis, après ce qu'on pourrait appeler une année d'interrègne, Mustapha IV, expiant par sa mort l'assassinat de son prédécesseur, avait fait place à son frère Mahmoud, qui devait continuer la mission inachevée de Sélim. Mais l'exterminateur des janissaires avait à remplir encore une autre grande et importante mission : en présentant sans cesse un but d'activité aux forces renaissantes de l'Égypte, il devait contribuer au développement de cette puissance, par ses efforts pour la comprimer.

La secte des Wahabytes, formée depuis cinquante ans dans le Nedjed, par un cheyk dont elle avait pris le nom, maîtresse de l'Hedjas et de l'Iémen, et menaçant déjà Damas et Bagdad de ses armes victorieuses, offrit à l'empereur le moyen d'affaiblir un vassal redouté. Il ordonne donc au vice-roi d'Égypte d'aller combattre les révoltés d'Arabie, espérant tuer ces deux rébellions, en les mettant aux prises. Mais, loin de reculer devant les dangers de cette expédition, le pacha n'y voit pour lui qu'un accroissement de richesses et de puissance. Il fondera la sécurité de son commerce sur les garnisons des places maritimes, la facilité de ses relations avec l'Iémen sur la terreur qu'il jettera parmi les tribus, la tranquillité de ses frontières sur l'extermination des voleurs, et enfin son crédit politique dans l'islamisme sur la protection qu'il accordera aux villes saintes.

Un seul obstacle l'arrête. Ralliés dans le Delta, dont ils ravagent les campagnes, et veillant aux portes du Kaire, comme sur une proie qu'ils s'ap-

prêtent à saisir, les Mameluks ne lui permettent point d'éloigner son armée. Ces étrangers doivent-ils donc retarder plus long-temps l'exécution des grandes choses qu'il médite? Leurs brigandages n'ont-ils pas fait assez sentir au pays la nécessité d'un gouvernement unitaire? Une race entière va-t-elle encore s'arrêter paralysée par une factieuse aristocratie, et n'est-il pas temps que l'Égypte leur passe sur le corps, puisqu'ils s'obstinent à entraver sa marche? Mohammed-Ali se décide à trancher ce nœud gordien de sa politique, à frapper un de ces coups condamnés par les règles communes de la justice, mais dont les hommes d'une certaine trempe osent assumer la responsabilité devant Dieu et leurs semblables, quand ils pèsent d'une main les prétentions égoïstes des castes, et de l'autre les intérêts généraux et les droits imprescriptibles des sociétés. — Le massacre des Mameluks est résolu.

Le visir désarme d'abord leur défiance par un armistice habilement préparé, et pour leur donner moins d'ombrage, il paraît exclusivement occupé de l'expédition d'Arabie. Il fait construire une flottille sur la mer Rouge, et va lui-même à Suez activer les travaux. Il exige des Moultezims l'impôt et le revenu de leurs terres pendant deux années, bâtit à Alexandrie d'immenses magasins destinés au commerce, dont il conçoit déjà le développement et les bases nouvelles, et annonce enfin à tout l'empire le départ de l'armée, commandée par son fils aîné Toussoun-Pacha.

Le 1er mars 1811, la maison de l'Elfy, comblée depuis quelques jours de trompeuses faveurs, est invitée à se rendre à la citadelle, pour présenter ses adieux au fils de son altesse. C'était en effet de leurs derniers adieux qu'il s'agissait. A peine entrés, les Mameluks sont fusillés du haut des murailles, sans pouvoir fuir ni se défendre. Le même jour, à la même heure, on égorge leurs frères dans les rues du Kaire, dans les villes, dans les campagnes du Sayd et du Delta, et la proscription qui les immole par milliers, force les débris de leur milice à se jeter dans le désert.

Ainsi périt, après six cents ans d'existence, le corps des Mameluks, exception dans la physiologie humaine, anomalie dans les lois de l'organisme social. Pas un regret ne s'éleva pour eux de cette terre dont ils avaient si long-temps étouffé les plaintes, pas une larme ne se mêla au sang expiatoire dont ils l'arrosaient. On sentait qu'avec eux finissait le règne du pillage et de la barbarie. Des qualités brillantes que plusieurs de leurs devanciers avaient portées sur le trône, ils n'avaient gardé, dans la dernière phase de leur carrière, qu'une bravoure fougueuse presque toujours fatale au pays et à eux-mêmes; encore ne s'étaient-ils signalés,

depuis l'expédition de Bonaparte, par aucun fait d'armes mémorable. Ils avaient contribué, en débutant, à repousser une armée française marchant sous la bannière de la religion; des Français d'un autre âge, combattant au nom de la liberté, prirent sur eux une dernière revanche, et la France ensevelit ainsi dans ses victoires cette gloire militaire qu'elle avait vu naître.

L'obstacle renversé, l'armée partit. A une guerre d'extermination, les Wahabytes opposèrent le courage du désespoir. Ibrahim-Pacha, second fils du vice-roi, dut aller au secours de son frère Toussoun; il fallut s'y prendre à trois fois pour réduire cette puissance, menaçante rivale du Kaire et de Constantinople; mais enfin, après six années consécutives de siéges, de marches, de combats et de massacres, Ibrahim rasa Derrégéh, capitale de l'empire sectaire, et la révolte fut noyée dans des flots de sang.

Jusqu'ici nous avons vu Mohammed-Ali réprimer, punir, faucher, non pour récolter, mais pour détruire. Sa politique s'est montrée toute négative. Il va commencer maintenant à semer, à fonder, à organiser; son gouvernement va devenir à la fois conquérant et créateur. Déjà les victoires de ses fils dans la péninsule arabique, ont ajouté à ses possessions le grand chérifat de la Mecque, les villes principales du Nedjed et les ports de la mer Rouge; il continue à recomposer par la conquête ce vaste royaume des Pharaons, dont il ne gouverne encore qu'une partie.

L'Arabie a dévoré l'élite de ses soldats, et l'Égypte, épuisée d'hommes et d'argent, ne suffit plus à réparer tant de pertes. C'est aux régions méridionales, terres nourricières des esclaves où les mères pleurent sur leur fécondité, que le pacha va demander des ressources nouvelles, et porter en échange de plus heureux destins. Remontant le Nil à la tête des débris de l'armée, son fils Ismayl rattache la vieille Ethiopie à l'Égypte, qui reçut d'elle autrefois ses premiers élémens de civilisation, et qui pourra bientôt enfin lui payer sa dette de six mille ans. En vain l'Afrique sauvage accourt-elle tout armée du fond de ses déserts; en vain les féroces Chaykié, les anthropophages Chelouks opposent-ils à la mousqueterie égyptienne leurs javelots empoisonnés, leurs armures de fer et leurs boucliers de peau de rhinocéros; ils sont repoussés vers les sources du fleuve qu'ils adorent. Le Kénous, encore peuplé de ces colosses et de ces temples géans que le grand Sésostris semait sur son passage, le Chendy, territoire oublié de la théocratique Méroé, le Domer, le Halfay, le Sennâr que le fleuve Blanc et le fleuve Bleu embrassent dans leurs détours, la Basse et la Haute-Nubie, qui, depuis Cambyse, n'avaient pas vu d'armée de race cauca-

casique, le Kordoufan et le Dar-Four, archipels d'oasis au milieu du désert, riches d'or, de cuivre, de fer, riches surtout d'une population nombreuse; tous ces pays vierges, couvrant une étendue de trois cents lieues depuis la cataracte de Phylie jusqu'aux montagnes de l'Abyssinie, deviennent tributaires du vice-roi. Il ne régnait que sur la moitié du Nil: aujourd'hui le fleuve n'arrose pas une terre qui ne reconnaisse sa suzeraineté. Cette vaste région se résume dès-lors en deux grandes unités, le Nil et Mohammed-Ali.

Mais à l'orgueil que lui met au cœur ce prodigieux agrandissement, vient se mêler une déchirante et inconsolable douleur. Ismayl, son fils victorieux, sa joie et sa gloire, Ismayl est brûlé vif dans sa tente par un des rois africains qu'il a détrônés. Ah! sans doute, cet affreux supplice est l'expiation de tant de sang répandu. — Et maintenant qu'il se souvienne, ce monarque dont les entrailles saignent, et qui pleure un fils ravi par le feu à ses embrassemens, qu'il se souvienne qu'il est le père aussi de ces peuples confiés à sa tutèle, et dont il a trop souvent prodigué la vie! — Cette leçon terrible n'aura pas été donnée en vain. Sa politique abjurera ce vouloir impitoyable, ces habitudes sanguinaires qu'il avait crues nécessitées par son rôle de destruction, pour revêtir un caractère d'humanité et de clémence plus conforme à l'œuvre de régénération qu'il a desormais entreprise.

Il a réuni et coordonné les membres épars d'un vaste empire; l'Egypte des Pharaons est reconstituée. Mais elle ne présente encore qu'un être matériel et inerte, un colosse sans chaleur, sans action et sans ame. A quel foyer va-t-il puiser l'animation qui doit, dans ce grand corps, régler le mouvement, éveiller la pensée, échauffer le cœur, en un mot faire circuler la vie? C'est à la France qu'il va demander pour son œuvre ce souffle créateur; car il a compris que l'immobile Orient a besoin de l'impulsion étrangère, et il se rappelle celle que les Français ont déjà donnée à son pays; il sait que la France est savante comme l'Allemagne, industrielle comme l'Angleterre, et sympathique plus qu'aucun peuple d'Europe; il sait qu'elle est la nation initiatrice et prêtresse par excellence, celle que son amour social, son génie novateur, son instinct de propagande, ont établie intermédiaire entre Dieu et l'humanité.

C'est donc à sa discipline qu'il confie l'éducation de l'Egypte. Les intérêts du commerce français sont représentés auprès de lui par un magistrat éclairé, un diplomate habile. Cet homme, Mohammed-Ali l'attire et le fixe près de sa personne; il le caresse, il s'en empare, il lui arrache le secret de sa pensée; au milieu des piéges dont l'entoure un suzerain jaloux,

il n'agit plus que par ses avis, et le ministre de France devient en quelque sorte, sous l'influence de cette captation, son propre ministre (1).

Mais un conseiller ne lui suffit pas; il lui faut aussi des hommes d'action. Un officier français, fuyant l'Europe, triste et déserte à ses yeux, depuis qu'elle a perdu son grand empereur, vient à passer par le Kaire, pour se rendre auprès de Fateh-Ali-Schah, dont il doit discipliner l'armée. Mohammed-Ali l'arrête. Que va chercher en Perse le colonel Sèves? Les émotions et la gloire du champ de bataille? — L'Égypte les lui donnera. Et aussitôt des casernes se construisent à Syènes, et vingt mille Arabes, joints à vingt mille nègres, enfans des contrées récemment conquises, sont formés à la tactique par un soldat de Napoléon.

Dès lors le nom de Français devient auprès du vice-roi la recommandation la plus puissante, et tous ceux qui lui apportent leur industrie, sont admis sans examen dans les services publics. Habiles ou non, c'est à l'œuvre qu'il les jugera plus tard, et en attendant, son peuple n'aura qu'à gagner à ce frottement avec des Européens.

L'occasion se présenta bientôt de mettre à l'épreuve les troupes nouvelles, les premières troupes indigènes reproduisant sur le sol africain les manœuvres européennes. L'insurrection grecque triomphait. Ce Kourchid-Pacha, que nous avons vu disputer l'Égypte à Mohammed-Ali, s'était laissé battre à la tête de cinquante mille Osmanlis par une poignée de rayas, et la mort qu'il s'était donnée lui-même, pour prévenir les coups du divan, n'avait pas ramené la victoire sous les drapeaux de ses successeurs. Quatre armées gisaient dans les ravins de la Thessalie et du Péloponèse; trois flottes couvraient l'Archipel de leurs débris; le sang ottoman s'épuisait, et le chemin de Stamboul était ouvert aux giaours. Le sultan eut recours alors au vainqueur des Wahabytes, et quelque regret qu'il éprouvât de fournir un nouvel aliment à son ambition, force lui fut d'opposer un vassal encore soumis en apparence à ce débordement populaire qui menaçait déjà sa capitale et son trône. Une première expédition

(1) Nous avons entendu des négocians d'Alexandrie reprocher à M. Drovetti, le consul dont il est ici question, d'avoir moins servi les intérêts de ses compatriotes que ceux du pacha. Nous ne sommes point à même de prononcer sur cette accusation, soulevée par quelques griefs individuels; mais nous ne craindrons d'être démentis par personne, en disant que M. Drovetti, par la nature des relations qu'il a contribué à établir entre le France et l'Égypte, par la prépondérance qu'il a acquise dans le divan du Kaire à la légation française, a rendu, sous le rapport des intérêts généraux, un immense service à son pays.

de trente mille hommes, commandée par Ibrahim-Pacha, partit donc d'Alexandrie, pour débarquer sur les côtes de la Grèce occidentale.

Ce fut un curieux rapprochement et une étrange antithèse politique que l'invasion de la Morée et de la Crète par les régimens de Mohammed-Ali. Le vieux monde évoquant pour un duel ses deux grands types, l'Égypte et la Grèce ! l'unité aux prises avec la multiplicité ! Et la France sympathisant avec ces deux aspects du progrès social, représentée à la tête de ces deux émancipations, l'une et l'autre fécondes, quoique d'une nature différente, chez les Hellènes par Fabvier, chez les Arabes par Sèves ; chez le peuple constitutionnel par le carbonaro, le Français libéral ; chez le peuple soumis à l'autocratie militaire, par le bonapartiste, le Français étranger à la marche de l'Europe depuis la chute de l'aigle impérial ! Et certes, l'un et l'autre auxiliaire étaient bien dans son rôle ; car tandis que les Grecs ne devaient leur régénération qu'à leurs efforts individuels, Mohammed-Ali déterminait le progrès en Égypte, comme Napoléon l'avait hâté en Europe, par le despotisme.

On fit dans ce temps un crime au pacha de combattre une nation généreuse, dont l'alliance eût favorisé sa propre indépendance. On a senti généralement depuis que le réformateur d'un état musulman ne pouvait, sans renoncer à sa mission, se placer au point de vue du libéralisme européen. Fondant la réalisation de ses projets sur l'obéissance aveugle de son peuple, ne devait-il pas prévenir les conséquences d'un fait menaçant pour son autorité, et effrayer, par l'exemple du châtiment, ses sujets influencés par l'exemple de la révolte? Mohammed-Ali ne fut point philhellène, et il ne fallait rien moins qu'une aveugle préoccupation politique pour exiger de lui ce caractère ; mais, loin de mériter dans cette circonstance la réprobation de l'humanité, il acquit de nouveaux droits à ses applaudissemens. A cette extermination qui avait jusqu'alors caractérisé la lutte, il substitua les lois de la guerre européenne, et il apprit à ses ennemis comme à ses soldats cette clémence que, depuis la mort de son fils, il pratiquait lui-même (1).

La bataille de Navarin et la présence d'une armée française ayant mis un terme à ces débats prolongés par la belle défense des Hellènes, Ibrahim

(1) On a beaucoup parlé des cruautés d'Ibrahim en Morée, et l'intérêt qu'inspiraient les malheureux Grecs a partout accrédité cette erreur. La vérité est qu'Ibrahim a ravagé quelques provinces, mais qu'il n'a pas versé de sang hors du champ de bataille. Au lieu de massacrer les prisonniers, à l'exemple des Grecs et des Turks, il les a fait passer en Égypte, et le vice-roi les a remis plus tard entre les mains des consuls européens.

évacua la Morée. Mais, dans l'absurde morcellement du territoire grec, l'île de Candie resta sous les lois de son père : contre-sens politique qui compromit son autorité avec les antipathies religieuses et sociales d'une population libérale et chrétienne. Mohammed-Ali n'avait rien à faire en Europe; son action gouvernementale n'y pouvait être qu'oppressive et rétrograde. C'étaient l'Asie et l'Afrique qui seules attendaient de lui le progrès.

Une circonstance peu importante en elle-même devait bientôt réunir à ses vastes domaines une contrée plus riche et d'une occupation plus difficile encore. Mohammed-Ali réclame au pacha de Saint-Jean-d'Acre quelques déserteurs égyptiens réfugiés dans cette ville, et celui-ci, d'après les injonctions du sultan, refuse de les livrer. Ibrahim, le bras droit de son père, investit cette place qui avait arrêté Bonaparte; il s'en empare après un siége meurtrier, et ce succès lui livre la Syrie tout entière.

Alors Mahmoud se voit forcé d'intervenir activement, et de recouvrer par la force ce que son imprudence lui a fait perdre. Cette révolte, qu'il a fatalement provoquée, va mettre enfin aux prises le vassal et le suzerain, le destructeur des Mameluks et le destructeur des janissaires, les deux novateurs de l'islamisme; car le sultan a marché sur les traces du vice-roi : il a senti, comme lui, la nécessité d'une réforme; comme lui, il a donné à ses institutions l'appui d'une armée régulière; et s'il est resté, selon le sort des imitateurs, inférieur à son modèle, on peut dire néanmoins qu'il fait progresser son peuple, malgré ses revers, comme Mohammed-Ali régénère le sien par la victoire. Mais la rivalité des deux souverains, des deux hommes, n'est ici que secondaire, et s'efface, dominée par une autre lutte plus importante. C'est Stamboul et le Kaire qui se précipitent l'un sur l'autre comme deux lions furieux; ce sont deux races qui se prennent corps à corps. Mohammed-Ali a rendu aux Arabes le sentiment de leur force, en les armant, en les disciplinant, en leur répétant ce commandement d'*en avant, marche!* qu'ils n'avaient jamais oublié depuis que Bonaparte l'avait fait retentir à leurs oreilles; et maintenant ils vont demander raison aux Turks de trois siècles d'abrutissante oppression. Et les Turks, armés comme les Arabes de la tactique européenne, mais privés par tant de précédentes défaites de toute foi en eux-mêmes et dans leurs chefs, succombent dans les plaines d'Iconium, berceau de leur grandeur.—Ici, par Mohammed-Ali s'accomplit une immense révolution sociale, qui commence pour ses sujets, qui se continue pour les Ottomans; —ascendante et positive pour les premiers, décroissante et négative pour les seconds. Les Arabes d'Égypte ne formaient qu'une masse compacte, incapable de spontanéité et couchée à plat-ventre par une soumission fana-

tique; il fallait un levier qui relevât ce peuple tout d'une pièce, et le remît sur ses pieds. — Mohammed-Ali fut ce levier.

Toutefois sa politique, si puissante à remuer les populations sur lesquelles la religion lui donne prise, est trop inflexible pour maîtriser de même les races que leurs habitudes et leurs croyances religieuses n'offrent pas toutes passives à son action. Sa domination devient pour ces dernières un lit de Procuste qui ne peut les contenir sans les mutiler. Maronites et Druses, chrétiens et schismatiques, sont traités par lui comme s'il comptait sur la résignation de leur orthodoxie; aussi ces hommes, révoltés contre la tyrannie d'une autorité musulmane, lui vendent-ils chèrement la possession de leurs montagnes. Il lui faudra renoncer à la Syrie, ou plutôt modifier l'administration trop rigoureuse qu'il y a d'abord introduite; mais, quoi qu'il arrive, il y a pour lui dans cette résistance une indication dont il a sans doute déjà pénétré le sens : c'est qu'à un gouvernement trop peu élastique pour se prêter aux variétés de mœurs et de caractères, il ne faut que des peuples homogènes et homœopathes; son pouvoir marche en Asie avec la langue arabe: contesté là où cette langue se mêle à d'autres idiomes, il doit s'arrêter là où elle disparaît.

Aussi bien ce ne sont plus seulement les Osmanlis qui lui barrent le passage. Déjà les Russes accourent défendre Constantinople, proie superbe que se réserve l'ambition de leurs autocrates, et la France, ainsi que l'Angleterre, interdit à l'Égypte de provoquer, par ses menaces, cette intervention du czar, également dangereuse pour tous. — Retenu par des obstacles providentiels dans le vaste cercle politique que sa puissante épée a tracée autour de lui et dont il s'est fait centre, Mohammed-Ali n'a plus aujourd'hui qu'à achever, au sein de ses états pacifiés, la mission qui lui avait imposé le triple rôle de révolutionnaire, de conquérant et de fondateur.

Révolutionnaire, — il a soustrait son pays à l'autorité de la Porte, détruit la milice des Mameluks, renversé l'empire des Wahabytes, dépouillé le clergé de son pouvoir temporel.

Conquérant, — il a envahi l'Arabie, la Nubie, la Morée, la Crète, la Syrie.

Fondateur, — il a ressuscité la nationalité arabe, organisé le nizam ou armée régulière, introduit en Égypte les arts, les sciences, les industries de l'Europe. C'est à cette grande œuvre qu'il met aujourd'hui la dernière main.

Heurter un continent contre l'autre et forcer l'Europe à s'interposer entre l'Afrique et l'Asie musulmane, c'était sans doute couronner avec éclat vingt-huit années de règne; mais plus haut que cette célébrité de

conquérant, vulgarisée par tous les siècles, l'élèvent aux yeux de l'avenir les pacifiques conquêtes, les trophées plus solides et plus rares dont il a enrichi ses peuples; il a eu la gloire de poursuivre sa réforme avec une infatigable ardeur au milieu de ses armemens continuels. A lui aussi la gloire d'avoir francisé l'Égypte! car il appelle incessamment l'initiation française; il la récompense de son admiration, de ses honneurs, de ses trésors. Bimbachys, beys, pachas, les Français à son service, en dépit des préjugés religieux, sont par lui revêtus de tous les grades; ouvriers, maîtres, conducteurs de travaux, ingénieurs, médecins, mathématiciens, marins, militaires, artistes, des Français figurent chez lui dans tous les rangs et communiquent à tous l'enthousiasme du grand et du beau. L'activité française circule dans ses états comme un courant électrique, comme une sève vivifiante; par elle, il crée des arsenaux, des flottes, des fonderies, des manufactures, des écoles; par elle, l'Égypte commence à s'animer, à savoir, à sentir, à vivre; par elle, toutes les gigantesques entreprises qu'avait rêvées pour ce pays le grand homme de la France, Mohammed-Ali les réalise, et ses actes s'élèvent à cette haute inspiration. Cette pensée de civilisation orientale, née du génie de Napoléon, et dont Mohammed-Ali s'était épris dès sa jeunesse, maintenant qu'il est puissant, il l'épouse et elle devient féconde pour le bonheur de l'humanité, car ce n'est pas l'Orient seul qui bénira tant de glorieux enfantemens: l'Occident y trouve aussi pour ses peuples une garantie de richesses et de prospérités nouvelles. Si, par la guerre, Mohammed-Ali a produit, entre trois continens, un conflit inévitable et momentané d'ambition, de jalousie et de haine, par les travaux et les arts de la paix, il leur a préparé une longue communion d'affections, d'intérêts et de jouissances.

LUCIEN DAVÉSIÉS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1885.

La diplomatie aura son concile en Angleterre; tous les vieux patriarches du droit public européen, tel que l'entendait l'alliance de 1815, vont délibérer sur les faits politiques nés depuis la révolution de juillet. M. Pozzo di Borgo est à Londres; il y trouvera le prince Esterhazy; M. de Bulow doit y représenter la Prusse; ce sont là d'anciennes connaissances qui plus d'une fois se rencontrèrent dans les transactions des cabinets contre les peuples. Ce sera, sous une nouvelle forme, un nouveau congrès dont les protocoles qui se préparent, auront un peu plus de retentissement dans l'Europe absolutiste que les actes de la conférence de Londres, dont le ridicule a fait justice.

On se tromperait pourtant si l'on s'imaginait que les trois diplomates qui tiendront cour plénière à l'ambassade russe, sont des hommes tout-à-fait dévoués aux principes et aux idées de la contre-révolution. Le prince Esterhazy ne manque ni de lumières, ni d'intelligence du temps présent; il a une longue habitude des affaires, une connaissance approfondie des faits qui nous entourent et qui pressent les gouvernemens. L'école de M. de Metternich est plus éclairée, plus libérale qu'on ne le croit généralement. Le *statu quo* est l'idée fondamentable de la monarchie autri-

chienne; le moindre mouvement qui la pousserait en avant ou l'entraînerait en arrière, troublerait cet immuable repos qu'elle veut avant tout. M. de Bulow est pénétré du même esprit. Le cabinet de Berlin est plus avancé encore dans le progrès et la civilisation; le prince royal peut bien rêver quelques plans de campagne militaire, mais la Prusse ne réglera pas sa politique sur ses rêves; elle a trop de sagacité. Avec la part de territoire si difficile à garder que lui ont faite les traités de 1814, elle ne voudrait pas hasarder le certain pour l'incertain; au premier échec, cette longue pointe qu'elle a usurpée sur notre propre territoire, échapperait à sa monarchie. Ainsi le prince Esterhazy, non plus que de M. Bulow, ne se rende à Londres avec des idées hostiles à la politique stationnaire, que l'Europe paraît aimer de toute sa prédilection. Resterait donc M. Pozzo di Borgo; mais ce n'est pas à son âge qu'on se jette à plaisir dans un mouvement belliqueux; il remplacera simplement le prince de Lieven ou plutôt Mme de Lieven, qui était, comme on le sait, sous le nom de son mari, le véritable ambassadeur russe à Londres. Il fallait là un homme qui ne connût pas moins bien qu'elle les chefs du parti tory.

Le corps diplomatique devra être au complet le 15 février, et c'est alors que commenceront les conférences. Aussi le roi Louis-Philippe se hâte-t-il d'expédier M. Sébastiani; on a promené partout le diplomate maladif, afin de constater le rétablissement de sa santé; il a paradé en homme plein de vie et d'intelligence dans les bals, dans les concerts, aux deux chambres. La volonté royale désire que son ambassadeur se porte bien, et cela suffit à un courtisan pour cacher son visage dans son cœur, pour me servir de l'expression de Tacite. M. Sébastiani est maintenant tout fier de ses alliances; proche parent de MM. de Grammont, de Guiche et de Polignac, il se fait à présent l'intermédiaire des réconciliations entre la branche cadette et les nobles déserteurs de la branche aînée. Il a mené ces jours derniers aux Tuileries M. de Gabriac, son gendre par alliance, qui boudait le château depuis la révolution de juillet. M. de Gabriac n'en a pas été plus mal reçu pour avoir tant tardé à se rallier. « Nous avons grand plaisir à vous voir, monsieur de Gabriac, lui a dit le roi; avertissez-en bien vos amis, les derniers venus sont encore les premiers. »

M. de Gabriac, le ci-devant ministre de la restauration au Brésil, sera, assure-t-on, récompensé de sa soumission par l'ambassade de Turin. « M. de Gabriac ambassadeur près du roi de Sardaigne! mais c'est de la diplomatie homœopathique! a-t-on dit à ce propos aux affaires étrangères. » Le mot est bien spirituel pourtant, pour être venu de là.

Quoi qu'il en soit, le général peut aller de pair avec toute la noblesse hongroise, anglaise et allemande; le roi l'a réuni avec le prince Ester-

harzy, lors du passage de l'ambassadeur autrichien à Paris; on s'est entendu parfaitement, et nous pourrions ajouter que l'envoyé de M. de Metternich est plus près des opinions du cabinet de Paris que de celui de Saint-Pétersbourg.

C'est un fait positif, que l'avènement du ministère tory, tout en souriant aux idées de la Russie, l'inquiète dans ses intérêts matériels. Sans doute, l'influence morale du parti conservateur est saluée *con amore* par toutes les puissances absolutistes du continent; mais les sympathies ne sont pas le seul point de vue sous lequel les états examinent leurs situations mutuelles, et déterminent leur politique. Tant que les whigs ont été au pouvoir, l'Autriche a hésité à tendre la main à l'Angleterre, son alliée naturelle dans la question d'Orient. Un obstacle dominant empêchait le concert: l'hostilité des principes politiques; l'Autriche redoutait les envahissemens de l'esprit de révolution que favorisaient les whigs; maintenant l'avènement des conservateurs a dissipé cette crainte. Il y aura tendance naturelle à revenir aux intérêts matériels, et ces intérêts rapprochent de toute nécessité l'Autriche la France et l'Angleterre, dans la question d'Orient surtout, qui est la préoccupation dominante de la Russie.

Cette question d'Orient se complique; il faut une solution à l'état de choses qui existe en Perse. Les journaux anglais traitent de rêverie fantastique la possibilité d'un mouvement russe par la Perse sur l'Inde. Sans doute d'immenses difficultes s'y opposent; mais des choses plus gigantesques se sont opérées: la marche militaire d'Alexandre-le-Grand est encore toute tracée; ce qu'un faible peuple de la Grèce put exécuter, les Russes, en possession de l'Asie du nord, ne sont-ils pas capables de l'accomplir? Les tories songent à ce danger, et aux moyens de le prévenir. Or le plus efficace serait la triple alliance dont nous avons parlé, qui serait autrement hostile à la Russie que celle réalisée par lord Palmerston et M. de Talleyrand entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal.

Le roi Louis-Philippe a trouvé le prince Esterhazy très fort dans ces idées; M. de Metternich reconnaît enfin que la France a prêté l'appui de toutes ses forces à ce qu'il appelle *l'esprit conservateur de la société.* Si la conformité des principes pousse le cabinet de Vienne à se rapprocher des tories d'Angleterre, sa raison ne lui conseille pas moins impérieusement de se liguer avec la France. Louis-Philippe s'est montré tout-à-fait accommodant sur la plupart des exigences de l'Autriche: M. de Metternich demandait depuis long-temps l'évacuation d'Ancône, et Ancône sera évacuée au printemps prochain; le drapeau tricolore n'offensera plus les yeux des populations pontificales. M. de Rumigny, ambassadeur en Suisse,

avait, par sa conduite indépendante, gêné les mesures de la maison d'Autriche à l'égard de quelques cantons helvétiques; M. de Rumigny sera rappelé: loin de s'opposer à l'esprit et à la tendance des notes autrichiennes au Worort, on les secondera par une commune action. Quelle barrière pourrait encore séparer l'Autriche et la France, après de si nobles concessions, après tant de généreux sacrifices? Le *Journal des Débats*, qui avait fulminé tant d'articles menaçans pour soutenir la politique de M. de Rumigny, en sera pour ses frais d'érudition diplomatique; on le désavouera, et M. Bourqueney, l'éditeur responsable de toute cette belle politique sentimentale, s'exilera comme premier secrétaire d'ambassade à Londres, avec M. Sébastiani.

C'est cette bienveillance vis-à-vis de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Russie, que M. Pozzo di Borgo a mission de contrarier à Londres; c'est pour qu'il allât endormir le duc de Wellington et le prince Esterhazy au bruit des menaces révolutionnaires, que l'empereur Nicolas lui a fait quitter en toute hâte son ambassade de Paris. Dans ces conférences, la Russie va protester encore de son désintéressement; singulier désintéressement en effet, qui lui permet, chaque quart de siècle, d'agrandir son vaste territoire de nouveaux empires. M. Pozzo niera donc toute idée d'ambition de la part de son gouvernement: si la Russie s'immisce dans les affaires de la Perse, c'est pour ramener l'ordre et la paix dans les provinces déchirées par la guerre civile, de même qu'elle est allée à Constantinople pour prêter appui à la légitimité du sultan! Sous ce rapport, le cabinet de Saint-Pétersbourg est d'une bien incontestable habileté; il s'étend au Midi et s'étend au Nord, en invoquant toujours sa générosité chrétienne et sa magnanimité.

La conférence de Londres n'aura point de caractère officiel comme celle que présidait M. de Talleyrand; il n'y aura pas non plus de protocoles. Les protocoles sont usés et hors de mode; seulement, on prendra des résolutions communes par rapport à l'Espagne et à la Belgique. Quant au Portugal, les tories ne veulent pas souffrir qu'aucune puissance se mêle des affaires d'un pays qu'ils considèrent et qu'ils traitent comme une véritable colonie anglaise. Si la fuite de don Miguel le ramène à bon port dans son ci-devant royaume, les tories ne feront rien, ni pour le soutenir, ni pour le renvoyer; ils n'ont pas plus de prédilection pour le gouvernement de dona Maria que pour celui de don Miguel; ce qu'ils veulent, c'est un système assez souple pour que l'Angleterre puisse régner en maîtresse à Lisbonne et à Porto, et, sous ce rapport, ils préféreront toujours la régence et dona Maria, parce que, moins capricieuse que l'autorité des-

potique de don Miguel, la régence obéit avec plus d'unité aux ordres et aux inspirations de l'ambassadeur anglais à Lisbonne.

Il est tombé, à propos des affaires d'Espagne, une idée de conciliation dans la tête du cabinet tory. Les hommes politiques donnent trop d'importance par le temps qui court aux droits de familles et de races. On ne se joue pas, dans la Péninsule, de l'esprit de parti, comme on le peut faire chez des populations paisibles et obéissantes. Don Carlos n'est rien par lui-même, c'est la personnification d'une idée, d'une opinion qui a les armes en mains. Un autre parti entoure également l'infante Isabelle, et fait d'elle un drapeau. Les absolutistes et les *negros*, depuis si long-temps en armes, se battent derrière des étendards, moins pour soutenir le roi ou la reine, que pour servir leurs propres passions et défendre leurs intérêts. C'est ce que le parti tory ne comprend pas. « Nous marierons, dit-il, le fils de don Carlos à l'infante, et tout finira par là; » comme si la guerre civile devait s'apaiser, parce qu'il y aurait une noce à Madrid ! Au reste, le ministère anglais n'aura pas même à subir l'épreuve; don Carlos ne veut pas renoncer au trône, et ses amis eux-mêmes lui conseillent de ne pas diviser ses forces par une abdication malencontreuse. L'insurrection se développe lentement, mais avec régularité; chaque jour, elle gagne quelques pouces de terrain. De tous côtés, les secours arrivent à l'armée royaliste, et dans cette lutte atroce, où tout, jusqu'aux lois de la guerre, est méconnu, il n'y a pas d'autre issue possible que la victoire de l'un des partis, au moyen de la destruction de l'autre. Fonder maintenant en Espagne l'espoir d'une transaction serait n'y bâtir qu'un château !

C'est une nouvelle ère politique qui commence pour l'Europe que celle d'un système de propagande anti-populaire auquel on associe la France; c'est un phénomène de voir un gouvernement né d'une révolution, et dont toute la préoccupation paraît être de réprimer le principe révolutionnaire. Du gouvernement cette tendance s'est communiquée aux corps politiques. Il ne faut point se le dissimuler, la chambre des députés, dominée par la peur, seconde le pouvoir dans cette résistance : la majorité s'est laissé aller à une crainte inimaginable de toute action politique un peu forte, un peu nationale. On vient de le voir dans une discussion de réforme électorale. Il y a deux ans, la nécessité de cette réforme paraissait profondément sentie; on osait le dire haut, et des hommes éminens s'étaient emparés de la question pour établir le principe d'une large opposition au ministère. La discussion a été provoquée ces jours derniers par des pétitions; quel rôle y a joué l'opposition? A-t-elle soutenu avec franchise les principes qu'elle avait posés il y a quelques années? Les orateurs sont-ils venus dire quels étaient les besoins réels des peuples, le pro-

grès des idées et le mouvement de la génération? Point du tout; on a formulé timidement quelques espérances, on a eu foi dans l'avenir; mais pour le présent on s'est gardé de demander quelque chose de précis, une amélioration indispensable. L'absurde nécessité du serment a été admise; le cens électoral actuel a été à peine attaqué; on n'a soutenu qu'en tremblant les adjonctions de capacités. M. Odilon-Barrot, M. Pagès de l'Arriège, n'ont pas eu le courage de leur opinion; ils ont voulu faire de la tactique, plaire au château : ils avaient à attaquer de front une institution mauvaise; ils avaient devant eux l'exemple de Fox et de Sheridan, qui jamais ne transigèrent avec leur conviction, lorsqu'il s'agissait de principes. Il n'y a pas de milieu : la loi électorale est bonne ou mauvaise; si elle est bonne, osez voter avec les centres et ne vous intitulez pas hommes d'opposition; si elle est mauvaise, marchez droit contre elle, et démolissez la muraille qui obstrue l'avenir du pays. M. Pagès de l'Arriège se laisse trop aller à des phrases retentissantes, mais vides; de ce qu'on fait une entithèse en trois lignes, ce n'est pas une raison pour qu'il y ait une pensée au fond. Cette ambition de faire du *style Montesquieu* est un petit ridicule parlementaire dont un homme politique devrait se garder pour aller droit aux faits et aux choses. Quant à M. Odilon-Barrot, son défaut, c'est d'apporter trop de ménagemens dans ses discours de tribune, et de vouloir mettre de la tactique dans les occasions où il ne faut qu'une opposition franche et nette. Nous apprécions assez l'esprit et la capacité de M. Odilon-Barrot pour donner ce conseil à son talent. Dans cet éparpillement d'opinions où se trouve la chambre, il est difficile, sans doute, de se poser nettement chef d'opposition; mais enfin si M. Barrot joignait à sa parole brillante une ténacité de principes, une conduite plus précise et mieux formulée, que de convictions incertaines viendraient à lui!

La commission pour la créance américaine continue avec quelque lenteur ses travaux; on mettra dans cette affaire beaucoup de convenances et de formes; au fond, le crédit sera voté; nous le répétons ici, parce que nous connaissons l'esprit de la chambre, et qu'elle ne veut embarrasser d'aucune manière le ministère actuel. On ne peut s'imaginer les petits intérêts qui s'agitent: les localités présentent des pétitions; on suscite des réclamations de la part des chambres de commerce; à Marseille, c'est le transport des cotons; à Bordeaux et à Cette, l'achat des vins; à Lyon, les manufactures de soie; au milieu de tant d'intérêts ameutés, comment la chambre résisterait-elle? L'affaire a été bien conduite par le roi et le ministère; on arrive aux fins qu'on se proposait, on rendra l'opposition odieuse à certaines localités qui réclament; les Américains ou leurs prête-noms auront leur argent, et c'est là où on voulait en venir.

La chambre des pairs s'est réunie quelquefois comme pouvoir parlementaire, et quelquefois aussi comme cour judiciaire. C'est en exerçant la première de ces fonctions qu'elle a voté le monopole des tabacs. Les ministres traitent bien cavalièrement cette chambre, et elle le mérite; quand on se résigne à n'être plus qu'une servile majorité sous la férule de M. Thiers, il faut bien subir les humiliations que cette position vous attire. Dans cette affaire du monopole, M. Humann, avec ses traditions de contrebande, a conçu le plus fiscal des projets; le député qui combattait, il y a six ans, le monopole, devenu ministre, a créé le monopole le plus absolu. Quelques pairs de France avaient proposé de légers amendemens; le ministre s'est écrié : « Si vous faites un amendement, nous sommes obligés de reporter notre loi à la chambre des députés! » Singulière manière de raisonner, qui fait de la pairie une superfétation des pouvoirs de l'état. Si une chambre n'a pas le droit d'amender, si elle doit voter purement et simplement sur une loi, on lui ôte la plus belle prérogative de son autorité. La pairie se plaint de ce qu'on l'attaque au dehors! en vérité c'est elle-même qui se suicide. Et que serait-ce si ce pouvoir ne se contentait pas d'être ridicule, et s'il se condamnait également à devenir odieux!

Décidément le procès contre les républicains va publiquement se poursuivre; le parquet de la cour des pairs se fortifie de quelques notabilités prises à la cour royale de Paris; on a voulu récompenser le zèle de M. Plougoulm, ce substitut chargé des poursuites contre la presse, et qui a si admirablement foudroyé la doctrine: *le roi règne et ne gouverne pas.* M. Plougoulm a fait l'éloge des vertus royales, il a dit qu'il était très heureux que le roi gouvernât, qu'il administrât! Pourquoi n'a-t-il pas dit qu'il serait fort heureux aussi qu'il jugeât? Ces grandes doctrines, M. Plougoulm va les jeter à la face des républicains; son mauvais encens de paroisse, brûlé devant la couronne, n'a pas été perdu; le ministère n'a pas même eu le bon goût de comprendre qu'il y a des éloges qui tuent. M. Plougoulm va exercer son éloquence sur une grande échelle; il reçoit une noble récompense de son courageux dévouement.

Quant au ministère lui-même, malgré les tripotages que quelques journaux ont signalés, nous persistons à dire qu'il n'y aura pas de changement avant la fin de la session : la pensée immuable veut librement exercer ses choix, et la présence de la chambre l'importune. La prérogative royale a le sentiment exagéré de sa capacité; elle ne veut pas être gênée dans son instinct, et si son instinct la pousse vers le maréchal Soult, elle ne veut pas que les mesquines idées d'économie de la chambre des députés s'opposent à ses projets. Qu'importe que le maréchal Mortier n'en puisse plus, que la vieillesse et l'incapacité aient la prési-

dence apparente du conseil? Quand on envoie à Londres l'ombre d'un ambassadeur, on peut avoir une autre ombre pour premier ministre. Mais que la France ne s'inquiète pas, ses destinées reposent sur une tête qui prétend avoir en elle tout son conseil!

— Il a été fait de magnifiques descriptions du bal de M. Dupin; on a célébré dans toutes les langues cette fête du tiers-parti, cette royale réception de son chef politique. C'était plus qu'un bal, on pouvait y voir une manifestation de puissance, et M. Dupin avait voulu montrer qu'il n'était pas en complète disgrace. Le roi, qui ne boude personne, y avait envoyé le duc d'Orléans et le duc de Nemours; deux ministres seulement y assistaient: le maréchal Mortier et M. Persil. Les centres protestaient, dans leurs causeries, contre un président parlementaire qui ne marche plus avec eux; ils semblaient rappeler à M. Dupin qu'il était l'auteur du ministère Bassano, création avortée aussitôt que conçue. Le corps diplomatique allait là pour observer, et l'on a remarqué que c'est surtout auprès des ambassadeurs que le président de la chambre s'est montré le plus empressé.

Toute la soirée, il n'a été question que de la créance américaine, et M. Dupin a entamé une vive discussion avec M. Persil sur l'insuffisance des pièces fournies à la commission, si bien, qu'en sortant du bal, quelques ministériels se sont écriés : « Il est impossible que nous gardions un président aussi franchement hostile; en France, le rôle de M. Manners-Sutton serait difficile. »

THÉATRE FRANÇAIS.

La seconde représentation de *Catterton* a pleinement confirmé le succès éclatant obtenu jeudi dernier par M. Alfred de Vigny. Malgré le plaisir bien naturel que nous éprouvons à constater le résultat de cette double épreuve, si favorable à un de nos amis, notre devoir, on le comprend sans peine, nous prescrivait d'accueillir les réflexions publiées dans notre n° d'aujourd'hui par le rédacteur à qui nous avons confié les théâtres.

Il y a trois mois, lorsque la pièce jouée jeudi dernier n'était pas encore lue aux acteurs de la Comédie française, la *Revue* a résumé en formules générales l'histoire du théâtre en France. Elle a conclu à l'insuffisance de l'analyse et du pamphlet. Elle a demandé pour l'avenir l'*analyse dans l'action*. Elle s'applaudit, comme elle doit le faire, très sérieusement.

dans l'intérêt de la poésie dramatique, de voir M. de Vigny réaliser dans *Chatterton* une partie de son espoir.

Au point de vue où elle s'est placée, la *Revue* ne pourrait sans inconséquence se décider pour l'éloge sans faire ses réserves. Nous fesons des vœux pour que la popularité de *Chatterton* réfute glorieusement l'opinion individuelle de notre collaborateur. Tout assure, au reste, une brillante carrière au drame touchant de M. Alfred de Vigny. A l'auteur de *Stello* la gloire d'avoir le premier tenté une réaction contre le drame frénétique et le drame *à spectacle!* Et cette tentative, nous l'espérons, portera ses fruits.

PUBLICATIONS NOUVELLES DU MOIS.

— M. A. de Latour, à qui nous devions déjà un volume de poésies intimes, fraiches et gracieuses, et une excellente traduction des Mémoires de Silvio Pellico, vient de publier, sous le titre de : *Essai sur l'étude de l'Histoire*, un ouvrage qui mérite d'attirer l'attention. Il y a des aperçus brillans, des pages bien étudiées dans ce résumé rapide que l'auteur a fait des diverses méthodes historiques par lesquelles nous avons passé, et des principaux livres d'histoire dont s'est enrichie notre époque. La division des deux écoles *philosophique* et *pittoresque* est bien nettement caractérisée, et la troisième école est présentée sous un point de vue neuf et attrayant, que nous nous plaisons à admettre, quoique pourtant on pourrait bien contester à l'auteur la justesse de ce mot *symbolique*, appliqué à la nouvelle manière d'écrire l'histoire. Le chapitre sur M. Michelet est une analyse consciencieuse, élégante du dernier ouvrage de ce savant écrivain. Après cela, viennent deux autres chapitres, détaillés et complets, que tout le monde lira avec un vif intérêt. C'est l'histoire de la Sorbonne et celle de Port-Royal, histoire fidèle, naïve, racontée avec un grand charme de style et une grande bonne foi, prise aux sources, et revêtue ingénieusement de la couleur des époques diverses qu'elle retrace. Le livre se termine par une chronique de saint Séverin, espèce d'élégie religieuse, en prose, à laquelle se mêlent pourtant des faits traditionnels et des détails d'architecture curieux. Tout cet ouvrage de M. de Latour accuse essentiellement une conscience sévère d'écrivain et une ame jeune et loyale, prompte à s'impressionner, ouverte avec candeur à toutes les douces et généreuses sympathies, de quelque côté qu'elles lui arrivent.

— L'*Annuaire chronologique* de 1834, rédigé par M. Ch. Cauchois, contenant l'histoire de tous les événemens de l'année, vient de paraître chez le libraire Dumont.

— L'une des plus belles et des plus vastes opérations de la librairie, la *Biographie universelle*, de M. Michaud, se continue avec le même zèle et les mêmes soins qui ont fondé sa réputation. Le tome 57e de cette belle collection, la plus complète sans doute qu'il y ait dans aucune langue, vient d'être mis en vente.

Le même éditeur publie en ce moment le 13e volume des *Mémoires secrets tirés des papiers d'un homme d'état*. Nous nous proposons de revenir sur cette publication, qui, dès son apparition, a éveillé la susceptibilité ombrageuse des cabinets de l'Allemagne, et dans laquelle se trouvent des documens très importans.

— Parmi les *publications populaires*, le *Magasin pittoresque* est la seule peut-être qu'on puisse citer comme vraiment utile, et remplissant avec conscience les engagemens qu'elle a pris envers le public. Il nous est arrivé déjà de recommander le *Magasin pittoresque*; mais nous ne saurions trop le rappeler à l'attention de nos lecteurs. Dirigé avec autant d'habileté que de goût par M. Charton, varié, grave et amusant tout à la fois, le *Magasin pittoresque* se maintient dans les conditions qui lui ont valu son énorme succès.

— Le *Dictionnaire de Lecture et de Conversation* est une autre publication plus méthodique et non moins utile; seize volumes ont paru, et nous devons dire qu'ils méritent le succès qu'ils obtiennent. Parmi les articles que nous connaissons, nous citerons ceux de *Charlemagne*, par M. Guizot; *Assemblée Constituante*, par M. Pagès (de l'Arriége).

— Le *Dictionnaire de Législation usuelle*, de M. Chabrol-Chaméane, dont nous avons déjà parlé, se publie en ce moment.

— *Le Code des Codes*, par MM. Crémieux et Balson, est une publication digne d'éloges et d'encouragemens. Les auteurs ont entrepris de réduire en trois volumes l'immense collection du *Bulletin des Lois*. Élaguer de ce nombre infini de lois toutes les dispositions abrogées par les changemens apportés aux diverses constitutions qui ont régi la France, ou par d'autres dispositions ultérieures, ce n'est pas une médiocre tâche. Les deux premières livraisons, qui ont paru, nous donnent lieu d'espérer que cette tâche sera remplie avec conscience et talent. La première renferme une introduction remarquable de M. Crémieux.

— M. Alexis de Tocqueville, que le gouvernement avait chargé, en 1831, d'une mission aux États-Unis, pour y étudier le système pénitentiaire, vient de publier, chez le libraire Charles Gosselin, un ouvrage en

deux volumes in-8°, *De la Démocratie en Amérique*, que nous examinerons prochainement.

— Un Anglais, qui garde l'anonyme, a publié chez le libraire Charpentier une brochure fort intéressante sur l'enquête commerciale. Elle a pour titre : *Contre-Enquête*. Cet opuscule, qui rappelle souvent la manière simple et nette de Francklin, éclaircit parfaitement et met à la portée de tous les questions les plus difficiles de cette grave matière. Les Anglais ont beaucoup de ces ouvrages sérieusement utiles parmi lesquels nous citerons le *Catéchisme sur la loi des Céréales*, qui est parvenu à sa trentième édition, et dont il a été vendu plus de trois cent mille exemplaires. La *Contre-Enquête* est, dit-on, du même auteur que le *Catéchisme*.

— M. Audoin, professeur au Jardin des Plantes, et M. Brullé, jeune naturaliste, publient, chez l'éditeur Pillot, une *Histoire naturelle des insectes*.

Un Précis de la science de Gall, destiné aux gens du monde, et un autre de celle de Lavater, viennent de paraître à la librairie médicale de Crochard. Ces deux ouvrages sont ornés de gravures.

— M. d'Haussez, qui depuis son exil s'est fait écrivain, vient de nous envoyer, par son libraire Alardin, le *Voyage d'un Exilé, de Londres à Naples et en Sicile*. — Le même libraire a mis en vente un nouveau roman de M. Michel Raymond, *Un Secret*. Nous examinerons prochainement ces deux publications.

— Le bibliophile Jacob nous a donné aussi son roman. C'est de tous les écrivains de notre époque celui dont le nom se retrouve le plus souvent sur les catalogues de la librairie; les contes de l'inépuisable bibliophile pour le premier trimestre de 1855 s'appellent : *Le Bon vieux Temps*.

— Voici maintenant M. le chevalier Joseph Bard, qui se prétend *ex bardorum stirpe*, avec un roman qu'il appelle *palingénésique; la Vénus d'Arles*. Nous dirons peut-être un jour ce que c'est que *la Vénus d'Arles* de M. le chevalier Joseph Bard.

— La *Semaine de Pâques*, tel est le titre d'un roman qui a paru chez Eugène Renduel. C'est le coup d'essai de M. Ferdinand Dugué.

Parmi les meilleures réimpressions nouvelles, nous citerons les suivantes :

— *Journal d'un déporté non jugé*, par M. Barbé-Marbois. Ce livre avait été imprimé autrefois à un très petit nombre d'exemplaires, qui n'avaient pas même été mis en vente; le succès que cet ouvrage avait obtenu dans quelques cercles a engagé un libraire à en donner une seconde édition.

— La *Némésis* de M. Barthélemy, à 50 centimes la livraison, publiée par le libraire Perrotin. L'ouvrage aura seize livraisons, accompagnées d'une gravure à l'eau-forte d'après les dessins de Raffet.

— La belle édition de Walter Scott, aussi à 50 centimes la livraison, se poursuit avec activité à la même librairie.

— *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau* et de *Beaumarchais*, ornées de belles vignettes d'après les dessins de Johannot. Les premières livraisons de ces deux ouvrages ont paru. Le succès qu'a obtenu la belle édition des *Œuvres de M. de Châteaubriant*, publiée sur grand format à deux colonnes, par le libraire Furne, a engagé cet éditeur à faire paraître sur le même plan une nouvelle édition de J.-J. Rousseau et de Beaumarchais.

— *Origine de tous les Cultes*, par Dupuis, publiée chez Rey et Gravier par livraisons d'un demi-volume, à raison de 2 fr. 50 c., ou 35 fr. l'ouvrage complet. Cette édition est accompagnée d'un bel atlas.

— *Histoire de la guerre de la Péninsule*, par le général Foy, publiée par livraisons de 50 c., et ornée de gravures et de cartes.

— *Histoire de la grande armée pendant la campagne de Russie*, par M. Ph. de Ségur. Ces deux ouvrages se trouvent chez Houdaille, rue du Coq-Saint-Honoré.

— *Mémoires de Mme d'Abrantès*, publiés par le libraire Mame. Cette édition, aussi complète que la précédente, formera douze volumes in-8°.

— La nouvelle édition de la *Bible*, publiée par l'éditeur Crumner, et ornée de plus de 700 gravures.

— *Commentaires sur le Code civil*, par MM. Boileux et Poncelet; édition nouvelle que vient de publier le libraire Joubert. On sait que ces *Commentaires* sont un des meilleurs traités sur notre législation.

Le libraire Renduel annonce pour le 23 de ce mois les *Mémoires et Correspondance inédits du général Dumouriez*. Les manuscrits autographes sont déposés chez cet éditeur, où l'on peut en prendre connaissance.

— Nous recommandons aux personnes qui s'occupent de littérature allemande la librairie de MM. Heideloff et Campé, rue Vivienne, 16. On trouve dans cette librairie tous les ouvrages importans, anciens et modernes, sortis des presses de l'Allemagne.

F. BULOZ.

LE

POÈME DE MYRZA.

Durant les quatre ou cinq siècles au milieu desquels est jeté le grand évènement de la vie du Christ, l'intelligence humaine fut en proie aux douleurs et aux déchiremens de l'enfantement. Les hommes supérieurs de la civilisation, sentant la nécessité d'un renouvellement total dans les idées et dans la conduite des nations, furent éclairés de ces lueurs divines dont Jésus fut le centre et le foyer. Les sectes se formèrent autour de sa courte et sublime apparition, comme des rayons plus ou moins chauds de son astre. Il y eut des caraïtes, des saducéens et des esséniens, des manichéens et des gnostiques, des épicuriens, des stoïciens et des cyniques, des philosophes et des prophètes, des devins et des astrologues, des solitaires et des martyrs; les uns partant du spiritualisme de Jésus, comme Orygène et Manès; les autres essayant d'y aller, sur les pas de Platon et de Pythagore; tous escortant l'Evangile, soit devant, soit derrière, et travaillant par leur dévouement ou leur résistance à consolider son triomphe.

Dans cette confusion de croyances, dans ce conflit de rêves, de

travaux fiévreux de la pensée, de divinations maladives et de vertiges sublimes, une nouvelle forme fut donnée à certains esprits, une forme agréable, élastique, qui seule convenait aux esprits éclairés et aux caractères faciles : cette disposition de l'esprit humain qui domine dans tous les temps de dépravation, et chez toutes les nations très civilisées, nous l'appellerons, pour nous servir d'une expression moderne, *éclectisme*, quoique cette dénomination n'ait pas eu dans tous temps le même sens; nous nous en tenons à celui qu'elle implique aujourd'hui, pour qualifier la situation morale des hommes qui n'appartenaient à aucune religion, au temps dont il est question ici.

Parmi ces éclectiques, on vit des hommes d'un caractère et d'un esprit tout opposés, des hommes graves et des hommes frivoles, des savans et des femmes; car cette doctrine, qui consistait dans l'absence de toute règle, accueillit toute sorte de pédantisme et toute sorte de poésie. Les rhéteurs s'y remplissaient l'estomac d'argumens, et les poètes s'y gonflaient le cerveau de métaphores. L'Inde et la Chaldée, Homère et Moïse, tout était bon à ces esprits avides et curieux de nouveautés, indifférens en face des solutions : heureux caractères qui, Dieu merci, fleurirent toujours ici-bas au milieu de nos lourdes polémiques. Grands diseurs de sentences, sincères admirateurs de la vertu et de la foi, le tout par amour du beau et par estime de la sagesse, vrais épicuriens dans la pratique de la vie, prophètes élégans et joyeux, bardes demi-bibliques et demi-païens, inteligences saisissantes, fines, éclairées, pleines de crédulités poétiques et de scepticisme modeste; en un mot, ce que sont aujourd'hui nos véritables artistes.

Le petit poème qu'on va lire fut récité, en vers hébraïques, sous un portique de Césarée, par une femme nommée Myrza, laquelle était une des prophétesses de ce temps-là, espèce mixte entre la bohémienne et la sibylle, poète en jupons comme il en existe encore, mais d'un caractère hardi et tranché qui s'est perdu dans le monde, aventurière sans patrie, sans famille et sans dieux, grande liseuse de romans et de psaumes, initiée successivement par ses amans et ses confesseurs aux diverses religions qui s'arrachaient lambeau par lambeau l'empire de l'esprit humain. Cette femme était belle, quoique n'appartenant plus à la première jeu-

nesse; elle jouait habilement le luth et la cythare, et, changeant de rhythme, de croyance et de langage selon les pays qu'elle parcourait, elle traversait les querelles philosophiques et religieuses de son siècle, semant partout quelques fleurs de poésie, et laissant sur ses traces un étrange et vague parfum d'amour, de sainteté et de folie; bonne personne du reste, que les princes faisaient asseoir par curiosité à leur table, et que le peuple écoutait avec admiration sur la place publique. Voici son poème tel que, de traduction en traduction, il a pu arriver jusqu'à nous. Nous osons parfaitement le livrer aux savans, aux poètes et aux chrétiens de ce temps-ci, sachant le bon marché que notre siècle panthéiste fait de toutes choses, et la complaisance que son ennui lui inspire pour toutes sortes de rêves.

II.

En ce temps-là, long-temps avant le commencement des jours que les hommes ont essayé de compter, Dieu appela devant lui quatre Esprits, qui parcouraient d'un vol capricieux les plaines de l'espace : Allez, leur dit-il, prenez-vous par la main, marchez ensemble, et travaillez de concert.

Ils obéirent, et, ne se quittant plus, présidèrent chacun à une des œuvres de Dieu; et un nouvel astre parut dans l'éther : cet astre est la terre que nous habitons aujourd'hui, et ces quatre Esprits sont les élémens qui la composent.

Mais deux de ces Esprits, se sentant plus puissans, firent la guerre aux deux autres.

L'eau et le feu ravagèrent la terre, et l'air fut tantôt infecté des vapeurs humides des marais, et tantôt embrasé des feux d'un soleil dévorant.

Et pendant un nombre de siècles que l'homme ne sait pas, mais qui sont dans l'éternité de Dieu moins qu'une heure dans la vie de l'homme, notre globe bondit dans l'immensité, comme une cavale sauvage, sans guide et sans frein; sa course ne fut réglée que par

le caprice des Esprits à qui Dieu l'avait abandonné; tantôt emporté d'un essor fougueux, il s'approcha du soleil jusqu'à s'y brûler; tantôt il s'endormit languissant et morne, loin des rayons vivifians que chaque printemps nous ramène. Il y eut des jours d'une année et des nuits d'un siècle. Le globe n'ayant pas encore arrêté sa forme, les froides régions qu'habitent le Calédonien et le Scandinave furent calcinées par des étés brûlans. Les contrées où la chaleur bronze les hommes, se couvrirent de glaciers incommensurables. L'Esprit du feu descendit dans le sein de la terre; on eût dit qu'un démon enfonçait ses ongles et ses dents dans les entrailles du globe : des rugissemens sourds s'échappaient des rochers ébranlés, et la terre s'agitait comme une femme dans les convulsions de l'enfantement. Quelquefois le monstre, en se retournant dans le ventre de sa mère, sapait les fondemens d'une montagne, et creusait sous les vallées des voûtes sans appui. La montagne et la vallée disparaissaient ensemble, et des lacs de bitume s'étendaient en bouillonnant sur les débris amoncelés; une fumée âcre et fétide empoisonnait l'atmosphère; les plantes se desséchaient, et l'eau, appelée par le feu, ravageait à son tour le flanc déchiré de sa sœur.

Enfin le feu s'ouvrit un passage à travers le roc et l'argile, et se répandit au dehors comme un fleuve debordé. La mer, brisant ses digues de la veille, fit chaque jour de nouvelles invasions, et chaque jour déserta ses nouveaux rivages comme un lit trop étroit. On voyait, dans l'espace d'une nuit, s'élever des montagnes de fange ou de cendre, que le soleil et le vent façonnaient à leur gré; des ravins se creusaient tels que la vie d'un homme voyageant le jour et la nuit n'eût pas suffi pour en trouver le fond; des météores gigantesques erraient sur les eaux comme des soleils détachés de la voûte céleste, et les vagues de l'océan roulaient sur les sommets que les nuages enveloppent aujourd'hui, bien loin au-dessus de la demeure des hommes.

Dans cette lutte, la terre et l'eau, jalouses l'une de l'autre, se mirent à créer des plantes et des animaux qui à leur tour se firent la guerre entre eux; des lianes immenses essayèrent d'arrêter le cours des fleuves, mais les fleuves enfantèrent des polypes monstrueux, qui saisirent les lianes dans leurs bras vivans, et leur

étreinte fut telle, que des myriades de races d'animaux s'y arrêtèrent et y périrent; et de tous ces débris se forma le sol que nous foulons aujourd'hui, et sous lequel a disparu l'ancien monde.

Cependant à toutes ces existences d'un jour succédaient d'autres existences; les races se perdaient et se renouvelaient; la matière inépuisable se reproduisait sous mille formes. Du sein des mers sortaient les baleines semblables à des îles, et les léviathans hideux rampant sur le sable avec des crocodiles de vingt brasses; nul ne sait le nombre et la forme des espèces tombées en poussière; l'imagination de l'homme ne saurait les reconstruire; si elle le pouvait, l'homme mourrait d'épouvante à la seule idée de les voir. L'abeille fut peut-être la sœur de l'éléphant, peut-être une race d'insectes, aujourd'hui perdue, détruisit celle du mammouth, que l'homme appelle le colosse de la création. Dans ces marécages qui couvraient des continens entiers, il dut naître des serpens qui, en se déroulant, faisaient le tour du globe, et les aigles de ces montagnes, infranchissables pour nos gazelles abâtardies, enlevaient dans leurs serres des rhinocéros de cent coudées. En même temps que les dragons ailés arrivaient des nuages de l'orient, les licornes indomptables descendaient de l'occident, et quand une troisième race de monstres, poussée par le vent du sud, avait dévoré les deux autres, elle périssait gorgée de nourriture, et l'odeur de la corruption appelait l'hyène du nord, des vautours plus grands que l'hyène, et des fourmis plus grandes que les vautours; et sur ces montagnes de cadavres, parmi ces lacs de sang livide, au milieu de ces bêtes immondes, dévorées ou dévorantes, des arbres sans nom élevaient jusqu'aux nues la profusion de leurs rameaux splendides, et des roses plus belles et plus grandes que les filles des hommes ne le furent jamais, exhalaient des parfums dont s'enivraient les esprits de la terre, couverts de robes diaprées, aujourd'hui réduits à la taille du papillon, et aux trois grains d'or de l'étamine de nos fleurs.

Ces volcans, ces déluges, ces cataclysmes, cet ouvrage informe du temps et de la matière, les saintes Ecritures l'appellent l'âge du chaos. Or, tandis que les quatre Esprits se livraient la guerre, il arriva qu'ils passèrent près du char de Dieu, et frappés de terreur, ils s'arrêtèrent. Dieu les appela, et leur dit : Qu'avez-vous fait?

Pourquoi ce monde que je vous ai confié marche-t-il comme s'il était ivre? Avez-vous bu la coupe de l'orgueil? Prétendez-vous faire les œuvres de l'Eternel? Un esprit plus puissant que vous va se lever à ma voix ; il vous enchaînera, et vous forcera de vivre en paix.

L'Eternel passa; et quand les quatre Esprits virent s'effacer dans l'espace le cercle de feu que traçaient les roues de son char, ils reprirent courage, et, se regardant, ils se dirent : Pourquoi ne résisterions-nous pas à l'Eternel? Ne sommes-nous pas éternels, nous aussi? Il nous a créés, mais il ne peut nous détruire, car il nous a dit : Vous n'aurez pas de fin. L'Eternel ne peut reprendre sa parole. Il nous a donné ce monde. Mais c'est nous qui l'avons couvert de plantes et d'animaux. Nous aussi, nous sommes créateurs. Unissons-nous, armons nos volcans en guerre. Que l'océan gronde, que la lave bouillonne, que la foudre sillonne les airs, et vienne l'Eternel pour nous donner des lois!

En parlant ainsi, ils cessèrent de se haïr; et, abaissant leur vol sur les montagnes les plus élevées de la terre : Nous allons, dirent-ils, entasser ces monts les uns sur les autres, et nous atteindrons ainsi à la demeure de Dieu. Nous le renverserons, et nous régnerons sur tous les mondes.

Mais comme ils commençaient leur travail insensé, un ange envoyé par le Seigneur versa sur eux la coupe du mépris, et, saisis de torpeur, ils s'endormirent comme des hommes pris de vin.

Et quand ils se réveillèrent, ils virent sur la mousse un être inconnu, plus beau qu'eux, quoique délicat et frêle. Sa tête n'était pas flamboyante, et son corps n'était pas couvert d'une armure d'écailles de serpent; le ver à soie semblait avoir filé l'or de sa chevelure, et sa peau était lisse et blanche comme le tissu des lis.

Les Esprits étonnés l'entourèrent pour le contempler, s'émerveillant de sa beauté, et se demandant l'un à l'autre si c'était là un esprit ou un corps. Cependant cette créature dormait paisiblement sur la mousse, et les fleurs se penchaient sur elle comme pour l'admirer; les oiseaux et les insectes voltigeaient autour d'elle, n'osant becqueter ses lèvres de pourpre, et formant un rideau d'ailes doucement agitées entre son visage et le soleil du matin, qui

semblait jaloux aussi de le regarder. Alors l'Esprit des eaux : — Quel est celui-ci? et qui de nous l'a produit à l'insu des autres? Si c'est de la terre qu'il est sorti, d'où vient que les vapeurs de mes rives n'en savent rien? et où est le feu qui l'a fécondé? Est-ce une plante, pour qu'il soit sans plumes et sans fourrure, et sans écaille? Et si c'est une plante, d'où vient que je n'ai point arrosé son germe, d'où vient que l'air n'a pas aidé sa tige à s'élever, et son calice à se colorer? Si c'est une créature, où est son créateur? Si c'est un esprit, de quel droit vient-il s'établir dans notre empire? et comment souffrons-nous qu'il s'y repose? Enchaînons-le, et que la bouche des volcans se referme derrière lui, car il faut qu'il aille au fond de la terre, et qu'il n'en sorte plus.

L'Esprit de la terre répondit : Ceci est un corps, car le sommeil l'engourdit et le gouverne comme les animaux ; ce n'est pas une plante, car il respire et semble destiné au mouvement comme l'oiseau ou le quadrupède : cependant il n'a point d'ailes, et ne saurait voler; il n'a pas les défenses du sanglier, ni les ongles du tigre pour combattre, ni même l'écaille de la tortue pour s'abriter. C'est un animal faible que le moindre de nos animaux pourrait empêcher de se reproduire et d'exister. Et puisque aucun de nous ne l'a créé, il faut que ce soit l'Eternel qui, par dérision, l'ait fait éclore, afin de nous surprendre et de nous effrayer ; mais il suffira du froid pour lui donner la mort.

— Ne nous en inquiétons point, dirent les autres, il est en notre pouvoir, éveillons-le, et voyons comme il marche, et comme il se nourrit. Puisqu'il n'a ni ailes, ni nageoires, ni arme d'aucune espèce, pour s'ouvrir un chemin et se construire une demeure, il ne saurait vivre dans aucun élément.

Et les quatre Esprits de révolte se mirent à railler et à mépriser l'œuvre du Dieu tout-puissant.

Alors cet être nouveau s'éveilla, et à leur grande surprise, il ne se mit ni à fuir, ni à ramper comme les serpens, ni à marcher comme les quadrupèdes; il se dressa sur ses pieds, et sa tête se trouvant tournée vers le ciel, il éleva son regard, et les Esprits de révolte virent, dans sa prunelle, étinceler un feu divin. Quel, est dirent-ils, celui-ci, qui ne rampe, ni ne vole, et qui a un rayon du soleil dans les yeux? Va-t-il monter vers le ciel comme une fumée?

et d'où vient qu'avec un corps si chétif, il est plus beau que le plus beau des anges du ciel? — Alors ils furent saisis de crainte, et l'interrogèrent en tremblant.

Mais cette créature ne les entendit pas; on eût dit que ses yeux ne pouvaient distinguer leur forme, car elle ne leur donna aucun signe d'attention, et ne répondit rien à leurs questions.

Ils se réjouirent donc de nouveau, en disant : Cette bête n'a ni le sens de l'ouïe, ni le sens de la vue ; elle ne saurait faire entendre aucun cri, elle est plus stupide que les autres bêtes. Celles-ci ne nous comprennent pas et ne nous voient pas non plus; mais l'instinct les avertit de notre présence, et un tressaillement secret s'empare du plus petit oiseau, lorsque le volcan gronde, ou lorsque l'orage s'approche; l'ours et le chien s'enfuient en hurlant, le dauphin s'éloigne des rivages, et le dragon se réfugie sur les arbres les plus élevés des forêts; mais cette bête n'a pas de sens, et les polypes seuls suffiront pour la dévorer.

Alors la créature inconnue éleva la voix, une voix plus douce que celle des oiseaux les plus mélodieux, et elle chanta un cantique d'action de graces au Seigneur, dans une langue que les Esprits de révolte ne comprirent pas.

Et leur colère fut grande, car ils se crurent insultés par cette langue mystérieuse. et ces accens d'amour et de ferveur remplirent leur sein de haine et de rage. Ils voulurent saisir leur ennemi; mais l'ennemi, ne daignant pas les voir, se prosterna devant l'Éternel, puis se releva avec un front rempli d'allégresse, et se mit à descendre vers la vallée, sans cesser d'être debout et posant ses pieds sur le bord des abîmes avec autant d'adresse et de tranquillité que l'antilope ou le renard. Comme les pierres et les épines offensaient sa peau, il cueillit des herbes et des feuilles, et se fit une chaussure avec tant de promptitude et d'industrie, que les Esprits de révolte prirent plaisir à le regarder.

Cependant, à mesure que la créature de Dieu marchait, la terre semblait devenir plus riante, et la nature se parait de mille graces nouvelles. Les plantes exhalaient de plus doux parfums, et la créature, comme saisie d'un amour universel, se courbait, respirait les fleurs, se penchait sur les cailloux transparens, souriait aux oiseaux, aux arbres, au vent du matin. Et le vent caressait

mollement sa poitrine; les oiseaux la suivaient avec des chants de joie; les papillons venaient se poser sur les fleurs qu'elle leur présentait; les arbres se courbaient vers elle et lui offraient leurs fruits à l'envi l'un de l'autre. Elle mangeait les fruits, et loin de dévorer avidement comme les bêtes, semblait savourer avec délices les sucs parfumés de l'orange et de la grenade. Une biche, suivie de son faon, vint à elle, et lui offrit son lait qu'elle recueillit dans une conque de nacre, qu'elle porta joyeusement à ses lèvres en caressant la biche; puis elle présenta la coquille au faon, qui but après elle, et qui la suivit, ainsi que sa mère.

Les Esprits suivaient en silence, et ne concevaient rien à ce qu'ils voyaient; enfin ils se réveillèrent de leur stupeur et dirent : C'est assez nous laisser insulter par une œuvre de ténèbres et d'ignorance; ce vain fantôme d'ange a un corps et se repaît comme les bêtes; il doit être, comme elles, sujet à la mort et à la pourriture. Si la biche et son faon, si l'oiseau et l'insecte, si l'arbre et son fruit, si l'herbe et la brise se soumettent à lui, voici venir le léopard et la panthère qui vont le déchirer.

Mais le léopard passa sans toucher à la créature de Dieu, et la panthère, l'ayant regardée un instant avec méfiance, vint offrir son dos souple et doux à la main caressante de son nouveau maître.

— Voici le serpent qui va le couvrir de morsures empoisonnées, dirent les Esprits de haine. Le serpent dormait sur le sable. La créature divine l'appela dans cette langue inconnue qu'elle avait parlée à l'Éternel, et le serpent, déroulant ses anneaux, vint mettre sa tête humiliée sous le pied du maître, qui se détourna sans lui faire ni mal ni injure. L'éléphant s'approchant, les Esprits espérèrent qu'il les débarrasserait de l'étranger; mais l'éléphant, ayant pris des fruits dans sa main, le suivit, obéissant à sa parole, et cueillant à son tour les fruits et les fleurs sur les branches les plus élevées pour les lui offrir avec sa trompe. Le chameau arriva, et, pliant les genoux, offrit son dos à l'étranger, et le porta dans la vallée. Alors les Esprits, transportés de colère, s'assemblèrent sur une cime élevée; ils réunirent leurs efforts pour créer un monstre qui surpassât en laideur, en force et en cruauté les monstres les plus hideux qu'eût produits la terre. Mais comme le Seigneur, qui jusqu'alors avait habité avec eux, s'était retiré, ils ne purent rien

créer d'abord. Enfin, après beaucoup de conjurations adressées aux élémens qu'ils croyaient gouverner, ils firent sortir de terre un dragon redoutable, et le forcèrent avec des menaces de marcher contre la créature de Dieu. Mais celle-ci, le voyant venir, monta sur le cheval, appela l'hippopotame, le taureau, et tous les animaux forts de la terre et de la mer, et les oiseaux forts du ciel, et tous se rangèrent autour d'elle comme une armée. Le cheval bondit d'orgueil sous son maître, et le porta comme un roi à la rencontre de l'ennemi. Alors le dragon épouvanté revint vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit : — Vous voyez ce qui arrive; toutes les créatures se rangent sous sa loi, celui-ci est le roi de la terre, et l'esprit de Dieu est en lui. — Et le dragon étendant ses ailes, l'esprit de ténèbres qui était en lui s'envola, et sa dépouille restant par terre, l'étranger la ramassa, la regarda, et s'en fit un vêtement pour traverser les régions froides.

Car elle continua sa course vers le nord, et parcourut le monde entier, se construisant partout des chariots avec les arbres des forêts et les métaux de la terre; mangeant de tous les fruits; se faisant aimer et servir par toutes les créatures; traversant les fleuves à la nage, ou sur des nacelles que son adresse improvisait; s'habituant à tous les climats; prenant son sommeil à l'ombre des forêts, à l'abri dans les grottes, ou dans des tentes de feuillage qu'elle dressait au coucher du soleil; sachant tirer le feu d'un caillou ou d'une branche sèche, et partout louant l'Éternel, chantant ses bienfaits, et implorant son appui.

Quand cet être singulier eut fait le tour de la terre et s'y fut installé comme dans son domaine, les Esprits de révolte, enchaînés jusque-là par la curiosité, résolurent de détruire ce qu'ils croyaient être leur ouvrage, et de bouleverser le globe, afin d'anéantir leur ennemi avec lui. — Ouvre une crevasse sous ses pieds, dirent-ils à la terre, et dévore-le dans la gueule béante de tes abîmes. — Mais la terre refusa d'obéir, et répondit : Celui-ci est l'envoyé de Dieu, le roi de la création. Ils dirent aux volcans de l'envelopper d'un lac de feu et de faire pleuvoir sur lui des pierres embrasées; mais le volcan refusa, et répondit comme la terre. La mer refusa d'inonder, et l'air de laisser passer la foudre. Alors les Esprits virent qu'ils n'avaient plus de pouvoir, et feignant de se soumettre à l'envoyé

de Dieu, ils s'offrirent au Seigneur pour être les ministres de son favori. Mais Dieu, connaissant leur dessein, répondit : La mer ne sortira plus de ses bornes, la terre ne quittera plus la voie que je lui ai tracée dans l'espace, le soleil ne s'éteindra plus, l'air ne sera plus infecté de miasmes fétides ; vous serez enchaînés à jamais, et vous obéirez en esclaves, non pas à mon envoyé, mais à l'ordre que je vous assigne, et qui est ma parole, la loi éternelle de l'univers. Quant à celui-ci, que vous ne connaissez pas, c'est mon œuvre, et je l'ai faite en souriant pour vous railler et vous montrer que par vous-mêmes vous ne pouvez rien. Je lui ai donné les besoins des animaux, un corps frêle, sans défense et sans vêtement ; je l'ai mise nue sur la terre. Et vous voyez qu'en un jour elle a eu des chaussures, des vêtemens, des esclaves, de quoi pourvoir à tous ses besoins et régner sur la force, sans posséder la force. Vous n'avez pas compris où était sa puissance, et voyant qu'elle n'avait les avantages naturels d'aucun animal, vous vous êtes demandé comment elle savait gouverner l'instinct de tous les animaux et leur commander. C'est que j'ai mis en elle une étincelle de mon esprit, et qu'elle est à la fois corps et intelligence, matière et lumière. Allez, et que le monde soit son héritage. Elle ne vous commandera pas, car elle pourrait, comme vous, s'enivrer d'orgueil et succomber à son tour. Allez, et sachez le nom du plus beau de mes anges : c'est l'homme.

III.

La terre devint donc l'apanage de l'homme : il n'avait ni ailes d'or, ni auréole de lumière ; il ne pouvait contempler les splendeurs du tabernacle de Jéhovah ; mais la part d'intelligence qu'il avait reçue était si grande, qu'il savait toutes les merveilles de l'univers sans les avoir jamais vues, et qu'il aimait Dieu et le servait mieux que les séraphins brûlans qui environnent son trône. Son ame voyait ce que les yeux de son corps ne pouvaient apercevoir. Il devinait par

la réflexion les plus profonds mystères de la nature, et sa pensée était plus rapide que l'éclair.

Ce que voyant, les Esprits jaloux se disaient entre eux : Dieu a fait pour celui-ci plus que pour nous tous. Le plus petit insecte, il est vrai, s'élève plus haut que lui dans l'air qu'il respire; mais le plus puissant des Archanges ne saurait monter aussi hardiment et aussi vite dans l'éther de l'immensité que l'esprit de l'homme par sa volonté.

Et Dieu, se complaisant dans son ouvrage, créa beaucoup d'autres hommes semblables au premier, et en couvrit la face de la terre, en leur disant : La terre est à vous, cultivez-la, et vivez de ses fruits. Gouvernez les animaux; les espèces ne périront plus, la terre ne sera plus ravagée, les plantes et les animaux se reproduiront toujours, et vous, vous ne mourrez point.

Les hommes vivaient ensemble, et ils étaient heureux; ils ne connaissaient pas le mal, et ils étaient purs, sans avoir la vanité de savoir qu'ils l'étaient, car ils l'étaient tous également, et ils ne s'imaginaient point que la source de leur grandeur fût en eux-mêmes. Ils adoraient le Seigneur, et se servaient de ses dons avec frugalité. Ils respectaient la vie des animaux, et n'employaient leur dépouille à leur usage que lorsque les animaux mouraient selon les lois de la nature. Ils considéraient les bêtes comme des productions choisies de la matière, qui, étant douées de sensibilité et d'une sorte de volonté, avaient des droits sacrés à leur protection. Les bêtes ne s'enfuyaient pas à leur approche, et comme le chien obéit encore aujourd'hui à son maître, et comprend ses ordres, le lion, le castor et tous les autres animaux comprenaient le geste, le regard et l'autorité de l'homme; ils l'aidaient à bâtir des maisons, des temples, à exécuter des migrations sur les continens, à cultiver la terre, à travailler les métaux et à les façonner, non en vile monnaie ou en armes cruelles, mais en instrumens de travail, et en ornemens pour les temples.

Or, tout était commun parmi les hommes, le travail et les fruits de la terre. Ils se regardaient tous comme vivant sous la volonté de Dieu, chargés de veiller à l'équilibre de cette nature dont ils étaient rois; ils s'occupaient sans cesse à réparer les ravages des précédens cataclysmes, à dessécher les marais fétides qui

corrompaient l'air, et engendraient trop de reptiles et d'insectes, à ouvrir des canaux pour l'écoulement des lacs et des étangs, à rassembler en troupeaux les animaux trop nombreux sur certains points du globe, et à les conduire vers d'autres régions désertes, à distribuer de même la végétation selon les climats qui lui convenaient, car, avant l'homme, la matière livrée à sa vorace faculté de produire, s'épuisait sans cesse, et, renaissant de ses propres débris, offrait partout des ruines auprès des créations nouvelles. Cet homme, que les Esprits des terribles élémens avaient pris d'abord pour un souffle débile dans le corps d'une bête avortée, devint donc, sans autre magie et sans autre prestige que sa patience et son industrie, plus puissant que les élémens eux-mêmes. La terre fut bientôt un jardin si beau et si fécond, que les anges du ciel venaient s'y promener, et ne pouvant converser directement avec les hommes, parce que Dieu l'avait défendu, ils chantaient doucement dans les brises et dans les flots, et les hommes les voyaient alors en songe avec les yeux de l'ame.

Mais il arriva que la terre étant pacifiée et embellie, et l'ordre des saisons réglé, le travail devint moins actif. Les hommes eurent plus de temps à donner à la prière et à la méditation : leur nombre n'augmentait pas et ne diminuait pas; il avait été calculé par l'Eternel, pour opérer les grands travaux, qui se terminaient maintenant, et l'esprit humain commençait à souffrir de sa propre force et à désirer quelque chose au-delà de ce qu'il possédait. Les hommes voulaient, pour faire cesser leur inquiétude, que Dieu leur accordât un don, mais ils ne savaient lequel, car ils ne souffraient que parce qu'ils ne manquaient plus de rien.

Leur sommeil devint moins paisible; durant les belles nuits d'été, ils s'asseyaient par groupes sur les hauteurs, et au lieu de contempler avec bonheur, comme autrefois, le cours des astres et la beauté de la voûte céleste, ils soupiraient tristement, et dans leurs cantiques éplorés, ils demandaient à Dieu de faire cesser leur ennui.

Alors il y en eut qui dirent : « Les bêtes souffrent les maladies du corps, et elles meurent; les hommes ne sont pas soumis aux maux de la chair, et ne meurent pas. Bénissons Dieu. Mais l'esprit de l'homme souffre une douleur dont il ne sait pas le remède. Deman-

dons à Dieu qu'il nous ôte la réflexion, et nous laisse seulement l'intelligence nécessaire pour commander aux animaux.

Mais cet avis fut combattu par quelques-uns, qui considéraient la richesse de leur intelligence comme ce qu'ils avaient de plus précieux au monde.

Il y en eut alors d'autres qui s'avisèrent d'un désir plus noble, et dirent : Nous avons comparé le sommeil paisible des bêtes aux aspirations de nos veilles brûlantes, et nous avons découvert les causes de nos ennuis; dépêchons les oiseaux en messagers aux hommes de tous les pays. Et quand la foule, accourue de toutes parts, se fut réunie autour de ces sages, debout sous le portique des temples, ils parlèrent ainsi :

—Le malheur de l'homme ne vient pas d'une cause accidentelle; cette cause est son organisation défectueuse et le triste destin qu'il accomplit dans l'univers. C'est un être borné dans ses jouissances, quoique infini dans ses désirs. Il souffre, et ne sait comment se guérir : cela est injuste, car les animaux connaissent la plante qui doit leur rendre l'appétit lorsqu'ils l'ont perdu, et l'ame de l'homme ne peut embrasser le but de ses vagues désirs. Mais ce n'est pas le seul avantage que les bêtes aient sur nous. Elles sont divisées en sexes différens ; c'est pourquoi elles se cherchent, se rapprochent et s'unissent dans une extase qui les élève au-dessus d'elles-mêmes, et qui nous est inconnue. Le charme qui les attire est si puissant, qu'il n'est aucune caresse, aucune menace de l'homme, aucun attrait de la gourmandise, aucune injonction de la faim qui les empêche de courir au fond des bois et des vallées à la suite les unes des autres. Le tigre ou le lion enfermé loin de sa compagne se couche en rugissant, et semble renoncer à la vie, car il refuse toute nourriture. Le cheval séparé de la cavale, le taureau de la génisse, au temps de leurs amours, deviennent indociles, et brisent les chariots. Tous devinent l'approche de leur compagne : le loup sent venir la louve du fond des forêts ténébreuses; le chien hurle et tressaille à l'arrivée de la lice sans la voir ni l'entendre; l'oiseau sait se frayer une route au travers des plaines immenses de l'air pour aller rejoindre sa compagne, il n'a vu qu'un point noir vers l'horizon, et pourtant il ne se trompe pas; l'ibis ne court point après la grue, ni le chardonneret après la mésange. Qui donc leur

enseigne ces merveilleux instincts qui ne sont pas donnés à l'homme? C'est l'amour qu'ils ont pour un sexe différent du leur.

Quant à nous, nous ne connaissons pas ces sublimes extases, ces transports de joie et ces caresses enivrantes : nous aimons à converser ensemble, à partager nos repas; mais cette amitié n'est pas assez puissante pour que la séparation soit désespérée, ni pour que le battement du cœur nous annonce l'approche de l'ami absent. Nous n'avons que des peines légères et des joies tièdes. Dieu seul, Dieu notre immortel principe, nous ravit d'une joie inaccoutumée; mais pouvons-nous toujours penser à lui? Sa grandeur, que nous adorons, nous défend-elle de comparer notre destinée à celle des autres créatures, et de leur envier les biens que nous n'avons pas? —

D'autres hommes se levèrent à leur tour, et dirent : — Les bêtes ont encore un avantage que nous n'avons pas. Elles se reproduisent d'elles-mêmes, elles donnent la vie à des créatures de leur espèce, qui sont leur chair et leur sang. Il y a plusieurs siècles, avant que la terre fût tranquille et féconde, la reproduction nous semblait une tâche pénible, un sceau de misère imprimé à la matière. Nous avions compassion de la jument obligée de porter son fruit dans son flanc durant le cours de deux lunes, de la perdrix forcée de couver patiemment ses œufs et de les féconder par la chaleur de son sein. Nous pensions que l'homme avait assez de cultiver la terre et de protéger les animaux; que Dieu, dans sa sagesse, l'avait dispensé du rude travail de la génération, et lui avait donné l'immortalité, la jeunesse et la santé éternelle, pour marquer sa royauté sur la terre. Mais aujourd'hui nos grands travaux sont accomplis. Les animaux, libres et paisibles sous notre domination, s'aiment avec plus de bonheur encore, et nous voyons en eux des joies et des forces que nous n'avons pas. Nous admirons le soin avec lequel l'hirondelle nourrit sa compagne accroupie sur ses œufs, nous admirons la mère qui décrit de grands cercles dans les cieux pour attraper une pauvre mouche, dont elle se prive afin de l'apporter à ses enfans; car les oiseaux à cette époque sont maigres et malades : mais le gazouillement de leurs oisillons semble les réjouir plus que toutes les graines d'un champ, et plus encore peut-être que les caresses de l'amour. Les plus faibles créatures acquièrent alors une folle audace pour la défense de ce qu'elles ont de plus cher :

la brebis défend son agneau contre le loup, et la poule, cachant ses poussins sous son aile, glousse avec colère quand le renard approche ; c'est elle qui meurt la première, et l'ennemi est forcé de passer sur son cadavre pour s'emparer de la famille abandonnée.

Tout cela n'est-il pas digne d'admiration? et s'il y a des fatigues et des douleurs attachées à ces devoirs, n'y a-t-il pas des ravissemens et des émotions qui les rachètent? Quand ce ne serait que pour chasser l'ennui que nous éprouvons, ne devrions-nous pas les demander à Dieu?—

Quand ceux-là eurent dit, il y en eut d'autres qui répondirent : —Avez-vous songé à ce que vous proposez? Si l'homme se reproduisait sans cesser d'être immortel, la terre ne pourrait bientôt lui suffire. Voulez-vous accepter la maladie, la vieillesse et la mort en échange des biens et des maux dont vous parlez? Lequel de nous peut concevoir l'idée de mourir? N'est-ce pas demander à Dieu qu'il fasse de nous la dernière créature du monde? Lequel de nous voudra renoncer à être ange?

—Nous ne sommes pas des anges, reprirent les premiers. Les anges que nous voyons dans nos rêves ont des ailes pour parcourir l'immensité, et quoiqu'ils se révèlent à nous sous une forme à peu près semblable à la nôtre, cette forme n'est pas saisissable; nous ne pouvons les retenir au matin, lorsqu'ils s'éloignent; nous embrassons le vide; ils nous échappent comme notre ombre au soleil. Ils n'ont de commun avec nous que l'esprit, lequel n'est que la moitié de nous-mêmes. Nous appartenons à la terre où notre corps est à jamais fixé. Si nous sommes condamnés à la misère d'exister corporellement, pouvons-nous sans injustice être privés des avantages accordés aux autres animaux? Pourquoi serions-nous imparfaits et deshérités du bonheur qui leur est échu? —

Ces differens avis excitèrent dans l'esprit des hommes une douloureuse inquiétude. Les uns pensaient qu'en effet la partie physique était incomplète chez eux ; les autres répondaient que l'immortalité, l'absence de maladie et de caducité, étaient des compensations suffisantes à cette absence de sexe.

Et, en effet, rien n'était plus suave et plus paisible en ce temps-là que le sort de l'homme. N'éprouvant que des besoins immédiatement satisfaits par la fécondité de la terre et la liberté commune,

la faim, la soif et le sommeil étaient pour lui une source de jouissance douce, et jamais de douleur. La privation était inconnue; aucun despotisme social n'imposait les corvées et la fatigue; il n'y avait ni larmes, ni jalousies, ni injustices, ni violences. Rien n'était un sujet de rivalité ou de contestation. L'abondance régnait avec l'amitié et la bienveillance.

Mais cette secrète inquiétude, qui est la cause de toutes les grandeurs et de toutes les misères de l'esprit, tourmentait presque également ceux qui désiraient un changement dans leur sort et ceux qui le redoutaient.

Alors les hommes firent de grandes prières dans les temples, et ils invoquèrent Dieu afin qu'il daignât se manifester.

Mais l'Éternel garda le silence, car il veut que les hommes et les anges soient librement placés entre l'erreur et la vérité. Autrement l'ange et l'homme seraient Dieu.

III.

Mais comme le cœur de l'homme était humble et doux en ce temps-là, la sagesse éternelle fut touchée, car les hommes ne disaient pas : — Il nous faut cela, fais-le; mais ils disaient : Tu sais ce qui nous convient, sois béni; — et ils souffraient sans blasphémer.

La Sagesse, la Miséricorde et la Nécessité, les trois essences infinies du Dieu vivant, tinrent conseil dans le sein de l'Éternel, et comme il fallait que l'homme connût l'amour ou la mort, la matière ne pouvant se reproduire indéfiniment, l'Esprit saint dit par la bouche de la sagesse :

« Livrons l'homme aux chances de sa destinée; que sa vie sur la terre soit éphémère et douloureuse, qu'il connaisse le bien et le le mal, et qu'entre les deux il soit libre de choisir. »

Alors le Verbe de miséricorde ajouta : « Que dans la douleur il ait pour remède l'espérance, et dans le bonheur pour loi la charité. »

Jehovah envoya donc ses anges sur la terre en leur disant : « Qu'il soit fait à chaque homme selon son désir. »

Et l'ange étant entré la nuit dans la demeure des hommes, et au nom de l'Eternel ayant interrogé leurs pensées, il n'en trouva qu'un seul qui désirât l'amour, et qui acceptât la mort sans crainte. C'était un de ceux qui n'avaient jamais rien demandé au Seigneur. Il vivait retiré sur une montagne, occupé le soir à contempler les étoiles, et le jour à nourrir les chevrettes et les chamois. C'était une ame forte et un des plus beaux parmi les anges terrestres.

L'ange du sommeil l'appela, et lui dit comme aux autres hommes : Fils de Dieu, demandes-tu la fille de Dieu? Et cet homme, au lieu de répondre en frissonnant comme les autres : Que la volonté de Dieu soit faite, s'écria en se soulevant sur sa couche : Où est la fille de Dieu? — L'ange répondit : Sors de ta demeure, tu la trouveras au bord de la source, elle vient vers toi, elle vient du sein de Dieu.

Alors l'ange disparut, et l'homme s'étant levé plein de surprise, se sentit accablé d'une grande tristesse, car il pensa que c'était un vain songe, et que la fille de Dieu n'était pas au bord de la source.

Cependant il se leva et sortit de sa demeure, et il trouva la fille de Dieu qui marchait vers lui, mais qui, le voyant venir, s'arrêta tremblante au bord de la source.

Et comme la nuit était sombre, et qu'il distinguait à peine une forme vague, il lui dit : Êtes-vous la fille de Dieu? — Oui, répondit-elle, et je cherche le fils de Dieu.

— Je suis le fils de Dieu, reprit l'homme, vous êtes ma sœur et mon amour. Que venez-vous m'annoncer de la part de Dieu?

— Rien, répondit la femme, car Dieu ne m'a rien enseigné, et je ne sais pourquoi il m'envoie. Il y a un instant que j'existe; j'ai entendu une voix qui m'a dit : — Fille de Dieu, va sur la terre, et tu trouveras le fils de Dieu qui t'attend. — J'ai reconnu que c'était la voix de l'Eternel, et je suis venue. — L'homme lui dit : — Suis-moi, car tu es le don de Dieu, et tout ce qui m'appartient t'appartient.

Il marcha devant elle, et elle le suivit jusqu'à la porte de sa demeure, qui était faite de bois de cèdre, et recouverte d'écorce de

palmier. Il y avait un lit de mousse fraîche; l'homme cueillit les fleurs d'un rosier qui tapissait le seuil, et les effeuillant sur sa couche, il y fit asseoir la femme en lui disant : « L'Éternel soit béni. »

Et allumant une torche de mélèze, il la regarda, et la trouva si belle qu'il pleura, et il ne sut quelle rosée tombait de ses yeux, car jusque-là l'homme n'avait jamais pleuré.

Et l'homme connut la femme dans les pleurs et dans la joie.

Quand l'étoile du matin vint à pâlir sur la mer, l'homme s'éveilla; il ne faisait pas encore jour dans sa demeure. Se souvenant de ce qui lui était arrivé, il n'osait point tâter sa couche, car il craignait d'avoir fait un rêve, et il attendit le jour, désirant et redoutant ce qu'il attendait.

Mais la femme, qui s'était éveillée, lui parla, et sa voix fut plus douce à l'homme que celle de l'alouette qui venait chanter sur sa fenêtre au lever de l'aube.

Mais aussitôt il se mit à verser des pleurs d'amertume et de désolation.

Ce que voyant, elle pleura aussi, et lui dit : — Pourquoi pleures-tu?

— C'est, dit l'homme, que je t'ai, et que bientôt je ne t'aurai plus, car il faut que je meure; c'est à ce prix que je t'ai reçue de l'Eternel. Avant de te voir, je ne m'inquiétais pas de mourir; la faiblesse et la peur sont entrées en moi avec l'amour. Car tu vaux mieux que la vie, et pourtant je te perdrai avec elle.

La femme cessa de pleurer, et avec un sourire qui fit passer dans le cœur de l'homme une espérance inconnue, elle lui dit : « Si tu dois mourir, je mourrai aussi, et j'aime mieux un seul jour avec toi que l'éternité sans toi. »

Cette parole de la femme endormit la douleur de l'homme. Il courut chercher des fruits et du lait pour la nourrir, et des fleurs pour la parer. Et dans le jour, quand il se remit au travail, il planta de nouveaux arbres fruitiers, en songeant au surcroît de besoins que la présence d'un nouvel être apportait dans sa retraite, sans songer qu'un arbre serait moins prompt à grandir que lui et la femme à mourir.

Cependant le souci avait pénétré chez lui avec la femme. La pensée de la mort empoisonnait toutes ses joies. Il priait Dieu avec plus de crainte que d'amour; les moindres bruits de la nuit l'ef-

frayaient, et au lieu d'écouter avec une religieuse admiration les murmures des grandes mers, il tressaillait sur son lit, comme si la voix des élémens eût pleuré à son oreille, comme si les oiseaux de la tempête lui eussent apporté des nouvelles funèbres. La femme était plus courageuse ou plus imprévoyante. Ses faibles membres se fatiguaient vite, et quand son époux trouvait dans le travail une excitation douloureuse, elle s'étendait nonchalante sur les fleurs de la montagne, et s'endormait dans une sainte langueur, en murmurant des paroles de bénédiction pour son époux et pour son Dieu.

Elle ne savait rien des choses de la terre où elle venait d'être jetée; elle trouvait partout de la joie, et ne s'effrayait de rien. La brièveté de la vie, si terrible pour l'homme, lui semblait un bienfait de la Providence. L'homme la contemplait chaque jour avec une surprise et une admiration nouvelles. Il la regardait comme supérieure à lui, malgré sa faiblesse, et souvent il lui disait : « Tu n'es pas ma sœur, tu n'es pas ma femme, tu es un ange que Dieu m'a envoyé pour me consoler, et qu'il me reprendra peut-être dans quelques jours, car il est impossible que tu meures. Une si belle création ne peut pas être anéantie. Promets-moi que, si tu me vois mourir, tu retourneras aux cieux, pour n'appartenir à personne après moi. »

Et elle promettait en souriant tout ce qu'il voulait, car elle ne savait pas si elle était immortelle ; elle ne s'en inquiétait pas, pourvu que son époux lui répétât sans cesse qu'il l'aimait plus que sa vie.

Or, ils vivaient sur une montagne élevée, loin des lieux habités par les autres hommes; car l'époux de la femme, tourmenté de crainte, avait transporté sa demeure et ses troupeaux dans le désert, afin de mieux cacher le trésor qui faisait son bonheur et ses angoisses. « Je ne comprends pas, lui disait-il, le sentiment que vous m'avez inspiré pour mes frères. Je les chérissais avant de vous connaître, et malgré mon goût pour la solitude, j'aurais tout partagé volontiers avec eux. Quand je descendais dans la vallée, aux jours de fête, leur vue réjouissait mon ame, et je priais avec plus de ferveur prosterné au milieu d'eux dans le temple. Aujourd'hui leur approche m'est odieuse, et quand je les vois de loin je me cache, de peur qu'ils ne m'abordent et ne cherchent à pénétrer

aux lieux où vous êtes. A la seule idée qu'un de mes frères pourrait vous apercevoir, je frissonne comme si l'heure de ma mort était venue. L'autre jour, j'ai vu près d'ici la trace d'un pied humain sur le sable, et j'aurais voulu être un rocher pour attendre au bord du sentier l'audacieux qui pouvait revenir, et l'écraser à son passage. Mais, hélas ! ajoutait-il, les autres hommes sont immortels, et seul je puis craindre la chute d'un rocher. Si je tombais dans un précipice, vous descendriez dans la vallée pour être nourrie et protégée par un autre homme, et vous m'auriez bientôt oublié, car il n'est pas un de ces immortels qui ne fît le sacrifice de son immortalité pour vous posséder. C'est pourquoi, malgré mon amour pour vous, je ne puis m'empêcher de désirer que la mort vous atteigne aussitôt que moi. »

Et la femme lui répondait : « Si tu tombais dans un ravin, je m'y jetterais après toi; et si Dieu me refusait la mort, je mutilerais mon corps et je détruirais ma beauté pour ne pas plaire à un autre.

Lorsque la femme mit au monde son premier né, il lui sembla que sa mort était proche, car elle sentait de grandes douleurs; et comme son époux criait avec angoises vers le Seigneur, elle lui dit : Ne pleurez point et réjouissez-vous, car mon corps se brise, et mon ame est heureuse de ce qui m'arrive; je sens que je ne suis pas immortelle, et que je ne resterai pas sans vous sur la terre.

L'époux de la femme fut rencontré dans les montagnes par quelques-uns de ses frères, et ceux-ci virent qu'il était pâle et maigri, et qu'une singulière inquiétude était répandue sur sa figure; ils racontèrent ce qu'ils avaient vu, et comme jusque-là les fatigues et l'ennui n'avaient point été assez rudes à l'esprit de l'homme, pour que son corps indestructible pût en recevoir une telle altération, chacun s'étonna de ce qu'il entendait de la bouche de ces témoins, comme s'ils eussent annoncé l'apparition d'une nouvelle race dans le monde, ou une perturbation dans l'ordre de la nature.

Plusieurs, entraînés par la curiosité, s'enfoncèrent dans les montagnes, pour chercher leur frère; mais il avait si bien caché sa demeure derrière les lianes des forêts et les pics des rochers, qu'il se passa plusieurs années avant qu'on la découvrît. Enfin il

fut rencontré, et ceux qui le virent, s'écrièrent : Homme, quel mal as-tu fait pour être ainsi vieilli et malade comme les animaux périssables? Il répondit : Je ne ressemble pas à mes frères, mais je n'ai fait aucun mal, et Dieu m'a visité et révélé plusieurs secrets que je vous enseignerai. Il parlait ainsi pour donner le change à leur curiosité, et pendant la nuit il essaya de transporter sa famille dans un lieu encore plus inaccessible. Mais le jour le surprit avant qu'il fût parvenu à sa nouvelle retraite, et il fut rencontré avec sa femme montée sur un âne sauvage, et ses enfans dont le plus jeune était dans ses bras.

A cette vue, les voyageurs se prosternèrent; la femme leur parut si belle, qu'ils la prirent pour un ange; et malgré la résistance de l'époux, ils l'entraînèrent dans la vallée, la firent entrer dans le temple, et lui élevant un autel, ils l'adorèrent. Ce fut la première idolâtrie.

L'époux espérait que le respect les empêcherait de convoiter cette femme; mais elle, craignant d'offenser le Seigneur, brisa les liens de fleurs dont on l'avait enlacée, et tomba dans les bras de son époux, en s'écriant : Je ne suis point une divinité, mais une esclave de Dieu, une créature périssable et faible, la femme et la sœur de cet homme. Je lui appartiens, parce que Dieu m'a envoyée vers lui; si vous essayez de m'en séparer, je me briserai la tête contre cet autel, et vous me verrez mourir, car je suis mortelle, et mon époux l'est aussi.

A ces mots les voyageurs éprouvèrent une émotion inconnue et furent saisis d'une sympathie étrange pour ces deux infortunés; comme ils étaient bons et justes, ils respectèrent la fidélité de la femme. Ils la contemplèrent avec admiration, prirent ses enfans dans leurs bras, et ravis de leur beauté délicate et de leurs naïves paroles, ils se mirent à les aimer.

Alors le peuple immortel, tombant à genoux, s'écria : « O Dieu, ôte-nous l'immortalité, et donne à chacun de nous une femme comme celle-ci; nous aimerons ses enfans, et nous travaillerons pour notre famille, jusqu'à l'heure où tu nous enverras la mort; nous te bénirons tous les jours, si tu exauces notre vœu. »

La voûte du temple fut enlevée par une main invisible, un escalier ardent, dont chaque marche était une nuance de l'arc en

ciel, parut se dérouler du ciel jusqu'à la terre. Du sommet invisible de cet escalier, on vit descendre des formes vagues et lumineuses, qui peu à peu se dessinèrent en se rapprochant; des chœurs de femmes plus belles que toutes les fleurs de la terre et toutes les étoiles des cieux remplirent le sanctuaire en chantant; un ange était venu s'abattre sur le dernier degré, et à chaque femme qui le franchissait, il appelait un homme qu'il choisissait selon les desseins de Dieu, et mettait la main de l'époux dans la sienne.

Quelques hommes, cependant, voulurent conserver leur immortalité. Mais l'amour de la femme était si enivrant et si précieux, qu'ils ne purent résister au désir de le goûter, et qu'ils essayèrent de séduire les femmes de leurs frères. Mais ils moururent de mort violente; Dieu les châtia, afin que le premier crime commis sur la terre n'eût point d'imitateurs.

Pendant long-temps, malgré les souffrances de cette race éphémère, l'âge d'or régna parmi les hommes, et la fidélité fut observée entre les époux.

Mais peu à peu le principe divin et immortel qui avait animé les premiers hommes s'affaiblissant de génération en génération, l'adultère, la haine, la jalousie, la violence, le meurtre et tous les maux de la race présente se répandirent dans l'humanité; Dieu fut obligé de voiler sa face et de rappeler à lui ses anges. La Providence devint de plus en plus mystérieuse et muette, la terre moins féconde, l'homme plus débile, et sa conscience plus voilée et plus incertaine. Les sociétés inventèrent, pour se maintenir, des lois qui hâtèrent leur chûte; la vertu devint difficile et se réfugia dans quelques ames choisies. Mais Dieu infligea pour châtiment éternel à cette race perverse le besoin d'aimer. A mesure que les lois plus absurdes ou plus cruelles multipliaient l'adultère, l'instinct de mutuelle fidélité devenait de jour en jour plus impérieux : aujourd'hui encore il fait le tourment et le regret des cœurs les plus corrompus. Les courtisanes se retirent au désert pour pleurer l'amour qu'elles n'ont plus droit d'attendre de l'homme et le demandent à Dieu. Les libertins se désolent dans la débauche et appellent avec des sanglots furieux une femme chaste et fidèle qu'ils ne peuvent trouver. L'homme a oublié son immortalité; il s'est consolé de ne plus être l'égal des anges, mais il ne se consolera jamais d'avoir

perdu l'amour, l'amour qui avait amené la Mort par la main, et si beau qu'il avait obtenu grace par la laideur de cette sœur terrible : il ne sera guéri qu'en le retrouvant; car écoutez les Juifs : ils disent que la femme a apporté en dot le péché et la mort, mais ils disent aussi qu'au dernier jour, elle écrasera la tête du serpent, qui est le génie du mal...

Comme Myrza achevait les derniers versets de son poème, des prophètes austères, qui l'avaient entendue, dirent au peuple assemblé autour d'elle : Lapidez cette femme impie; elle insulte à la vraie religion et à toutes les religions en confondant sous la forme allégorique les dogmes et les principes de toutes les genèses. Elle joue sur les cordes de son luth avec les choses les plus saintes, et la poésie qu'elle chante est un poison subtil qui égare les hommes. Ramassez des pierres et lapidez cette femme de mauvaise vie qui ose venir ici prêcher les vertus qu'elle a foulées aux pieds; lapidez-la, car ses lèvres souillées profanent les noms de divinité et de chasteté.

Mais le peuple refusa de lapider Myrza. La vertu, répondit un vieux prêtre d'Esculape, est comme la science : elle est toujours belle, utile et sainte, quelle que soit la bouche qui l'annonce, et nous tirons des plantes les plus humbles que chaque jour le passant foule sur les chemins, un baume précieux pour les blessures. Laissez partir cette sibylle, elle vient souvent ici, nous la connaissons et nous l'aimons. Ses fictions nous plaisent, à nous vieux adorateurs des puissans dieux de l'Olympe, et les jeunes partisans des religions nouvelles y trouvent un fonds de saine morale et de douce philosophie. Nous l'écoutons en souriant, et nos femmes lui font d'innocens présens de jeunes agneaux et de robes de laine sans tache. Qu'elle parte et qu'elle revienne, nous ne la maudissons point; et si ses voies sont mauvaises, que Minerve les redresse et l'accompagne.

— Mais nous parlons au nom de la vertu, reprirent les prophètes; nous avons fait serment de ne jamais connaître un embrassement féminin.....

— Hier, interrompit une femme, d'autres prophètes nous en-

gageaient, au nom de je ne sais quel nouveau dieu, à nous abandonner à notre appétit; et la veille, d'autres nous disaient d'être esclaves d'un seul maître : les uns fixent la chasteté d'une femme au nombre de sept maris, les autres veulent qu'elle n'en ait point, nous ne savons plus à qui entendre. Mais ce que dit cette Myrza nous plaît, elle nous amuse et ne nous enseigne point. Que ses fautes soient oubliées, et qu'elle soit vêtue d'une robe de pourpre, pour être conduite au temple du Destin qui est le dieu des dieux.

Et comme les disciples des prophètes furieux s'acharnaient à la maudire et ramassaient de la boue et des pierres, le peuple prit parti pour elle, et voulut la porter en triomphe. Mais elle se dégagea, et montant sur le dromadaire qui l'avait amenée, elle dit à ce peuple en le quittant : Laissez-moi partir, et si ces hommes vous disent quelque chose de bon, écoutez-le, et recueillez-le de quelque part qu'il vienne. Pour moi, je vous ai dit ma foi, c'est l'amour. Et voyez que je suis seule, que j'arrive seule, et que je pars seule... Alors Myrza répandit beaucoup de larmes, puis elle ajouta : Comprenez-vous mes pleurs, et savez-vous où je vais?

Et elle s'en alla par la route qui mène au désert de Thébaïde.

George Sand.

MUSIQUE

ET

CHANTS POPULAIRES

DE L'ITALIE.

La nature a voulu que l'homme chantât ses plaisirs et ses souffrances; dans ses chants, il peint sa pensée, ses mœurs, ses actions, tout son être; ses chants sont le reflet de son ame. Mais il y a sur le globe tant de peuples différens, que le travail assidu de plusieurs générations serait insuffisant pour former un recueil complet de chants populaires, et pour épuiser les richesses que présente cette curieuse étude.

De même que, dans notre Europe civilisée, les habitans d'une montagne n'ont ni la même langue ni les mêmes usages que ceux de la vallée voisine, et que, dans chaque village, il se trouve quelques traits de physionomie qui n'appartiennent qu'à lui seul, de même chaque pays a ses chants, dont la musique et la poésie lui sont propres comme son genre de vie, la nature de son sol et le caractère de ses habitans.

La musique populaire est le livre de la vie intime d'un peuple, comme la musique nationale en est le livre d'histoire : la première reproduisant les occupations, les mœurs, les habitudes populaires; la seconde, obéissant, dans ses modifications, à l'influence des évènemens politiques d'une nation; celle-ci, transmise de génération en génération par tout un peuple; celle-là, passant de bouche en bouche, et léguée par les pères à leurs enfans comme une propriété de famille.

Nous nommons enfin *chant populaire* un chant qui, chez un peuple quelconque, a pris naissance hors de toute influence de l'art, et dont le peuple est lui-même le poète et le musicien.

Dans les pays froids, où l'homme use sa vie dans un combat perpétuel contre la nature, il a besoin de réunir toutes ses forces pour braver les rigueurs de sa condition. Menacé sans cesse par le climat, environné de montagnes de glaces, il est forcé de chercher une habitation dans le sein de la terre; là, il vit, loin de toute relation sociale, solitaire et silencieux, jusqu'à ce que la nécessité le contraigne à sortir pour chercher sa nourriture, semblable aux animaux dont il mange la chair, dont les fourrures lui servent de vêtemens, n'ayant d'autres moyens d'action que la force brutale, incapable d'aucun sentiment épuré ou délicat, comprimant enfin dans un lourd engourdissement toutes les facultés de son ame. Dans ces régions où l'homme est soumis à la verge de fer de l'impitoyable nécessité, point de chant, point d'expression d'un sentiment animé, car tout est morne dans un état de vie qui ne diffère de la mort que par un mouvement purement mécanique.

Dans les climats tempérés, au contraire, chaque nouveau jour est paré de nouveaux charmes et semble apporter avec lui une vie nouvelle. La circulation du sang, rendue plus rapide par la chaleur du soleil, est une cause incessante d'entraînement vers le plaisir. Plus un peuple est voisin du midi, et plus cette excitation devient vive et puissante. La nature riche et prodigue a pourvu à tous les besoins de l'homme; la fleur et le fruit se trouvent ensemble sur le même arbre. A de beaux jours succèdent des nuits plus belles encore; ce n'est plus le temps, mais le plaisir, qui mesure les heures. De là cet éloignement pour le travail et la fatigue, en même temps que

ce penchant si vif pour le jeu, le chant, la danse et les plaisirs des sens; de là cette gaieté qui, chez les habitans du midi, ne craint point l'atteinte des années, et cet air de jeunesse et de verdeur répandu même chez les vieillards. Ce sont de tels pays qu'on peut véritablement appeler la patrie de la musique, du chant et de la danse.

De toutes les contrées de l'Europe, c'est l'Italie qui, par sa position géographique comme par son climat, nous offre le peuple le plus naturellement organisé pour la musique; on y rencontre les chants populaires en si grande quantité, et riches de mélodies si belles, qu'aucun autre pays ne lui saurait être comparé. En Italie, le sol est fertile, le ciel serein, les jours brûlans; mais la nuit, ce temps des chansons, y est fraîche : aussi le chant y porte-t-il le cachet d'une tendre mélancolie, d'une imagination à la fois vive et rêveuse.

Cerné par les Alpes au nord, et sur les trois autres points par la mer, dépourvu de communications avec l'étranger, l'Italien, surtout le montagnard et l'habitant des côtes, conserve dans toute sa pureté, dans toute sa naïveté, le caractère que lui a imprimé la nature qui l'environne. On ne peut, en effet, rencontrer de chants vraiment populaires que là où cesse toute relation étrangère, que là où ne s'est faite encore aucune fusion avec la langue ni la musique d'un autre pays. C'est pourquoi les insulaires, les habitans des côtes et les montagnards, dont la vie est isolée et par conséquent uniforme, conservent si bien ces chants primitifs dans lesquels un peuple, soumis uniquement aux influences locales, exprime, par des paroles et des tons qu'il a lui-même inventés, ses émotions et son amour, ses douleurs et ses prières, les actions de ses pères et les révolutions de la nature.

Mais que le caractère primitif d'un peuple s'efface et disparaisse dans un contact journalier avec l'étranger, alors s'effacent et disparaissent aussi chez lui les véritables chants populaires, bientôt remplacés par des mélodies étrangères et par des chants qui, renfermés jusque-là dans l'enceinte des salons et des théâtres, descendent dès lors dans la rue. C'est pour cela que la Lombardie et les Etats-Vénitiens, Venise exceptée, sont moins riches en chants populaires que les montagnes Tiburtines, Sabines et Albanaises, que

les côtes de Salerne et de Sorrente, les îles qui les avoisinent, et tout le pays qui s'étend depuis Terracine, par Bénévent et les montagnes d'Apulie, jusqu'aux côtes de la mer Adriatique.

Dans presque toutes ces contrées, le peuple est resté à l'abri de l'influence étrangère, et l'éducation *théâtrale*, dont l'effet est si pernicieux pour la musique et la poésie populaires, n'y a exercé que peu d'empire. Une salle d'opéra s'était établie à Sorrente, et dans ce pays si abondamment pourvu de chants du peuple, je cherchai long-temps avant d'en pouvoir rencontrer, parce que, là où viennent s'ouvrir les portes d'un théâtre, le naturel est aussitôt sacrifié à ce qui est de convention; la musique populaire se tait devant la musique savante.

Dans ces parties de l'Italie que l'étranger ne visite qu'en passant et comme observateur, le peuple n'est point atteint par cette influence que nous avons signalée. C'est avec un orgueilleux sentiment de sa supériorité, que l'Italien voit des habitans de tous les pays du monde aborder sur ses côtes, rester saisis d'admiration devant la beauté du sol qui le nourrit, du ciel qui le couvre, se perdre en contemplation au milieu d'une foule d'objets d'art, de temples antiques et d'églises modernes, de palais, de galeries, de statues et de ruines. Oh! qu'alors est loin de sa pensée le désir de visiter d'autres pays que le sien! Comme tout le reste du monde doit lui apparaître désert et vide de sensations, à lui qui voit tant d'étrangers franchir les monts, traverser les mers pour venir saluer sa terre natale! Aussi est-il plein de mépris pour toutes les autres contrées, que son ignorance géographique semble placer à un égal éloignement au-delà des monts, au-delà des mers, car il les désigne toutes sous un même nom générique, en les appelant *ultramontaines* ou *ultramarines*. Tout ce qu'il entend conter du dehors lui paraît une fable, fait à peine impression sur son esprit, et ne parvient jamais à le tirer de la sphère dans laquelle il a vécu jusqu'alors. Le sentiment de la curiosité ne saurait jamais être aussi puissant chez l'heureux habitant d'un pays fertile que chez l'enfant du Nord, souvent nomade par nécessité, et qui va chercher au loin ce que lui refuse sa terre natale. Goëthe a dit : « Offrez au *lazzarone* un royaume du Nord; il ne voudra pas abandonner en

échange sa vie oisive de Naples. » — Manger du macaroni, écouter les histoires des improvisateurs, dormir sur les quais, habiter le grand escalier ou le portique d'une église, n'avoir ni maison, ni lit, ni foyer, manquer même de chemise, voilà son existence, et il ne se trouve point malheureux.

Il y a différens genres de chants populaires : le chant guerrier qui célèbre les héros et décrit les batailles, le chant nuptial, le chant funèbre, la complainte; le chant historique qui transmet la gloire des ancêtres; le chant religieux, le chant d'amour, et plusieurs autres qui sont en rapport avec les divers évènemens heureux ou malheureux de la vie.

Quant au chant guerrier et patriotique, on en trouverait difficilement quelque trace chez une nation qui a vu succomber son indépendance et sa liberté tantôt dans les invasions des peuplades asiatiques, des empereurs d'Allemagne, des armées françaises, tantôt dans les luttes intérieures des princes, des ducs et des doges. Le morcellement d'un pays tue le patriotisme de ses habitans; avec le patriotisme doit nécessairement mourir la poésie, qui en est le langage. Mais la naïveté, la finesse, l'esprit satirique du peuple italien, sa vive imagination, ses brûlantes amours, ses superstitions, son scrupuleux attachement à toutes les cérémonies du culte catholique, tous ces traits caractéristiques sont restés une source inépuisable de poésies populaires.

Comme ce fut toujours un des principes du gouvernement pontifical de marier le culte catholique à la vie ordinaire du peuple, afin d'arriver à former un état purement théocratique, il en est résulté qu'il n'est point de fêtes ni de pratiques de religion qu'il n'ait su rattacher aux plaisirs populaires, ayant soin chaque fois de les entremêler de processions, d'illuminations, de feux d'artifice, et surtout de bon nombre d'indulgences et de lettres de grace pour vingt-cinq et cinquante ans, ou même pour des siècles entiers. Parmi ces fêtes, il faut remarquer la merveilleuse illumination de l'église Saint-Pierre, qui paraît prendre feu tout à coup depuis les colonnes les plus rapprochées du sol jusqu'au faîte de la croix qui décore la coupole. Une autre solennité qui n'est pas moins remarquable, et qui se rattache à la première, c'est le

magnifique feu d'artifice que l'on tire sur le château Saint-Ange. L'incendie, reflété par les eaux du Tibre, semble envelopper dans un vaste rideau de feu le pont Saint-Ange, ainsi que toutes les maisons situées sur la rive opposée, et l'on peut jouir alors du plus sublime spectacle en ce genre. Une autre fête populaire, fête tout aussi peu musicale, il est vrai, mais qui ne présente pas moins d'intérêt, est celle qui a lieu le dernier jour de jeûne, le samedi saint. Aussitôt que, du Vatican, le pape, après la Passion, entonne le *Gloria in excelsis,* signal de la résurrection, toutes les cloches retentissent dans les trois cents clochers qui dominent la capitale du monde chrétien, et à ce concert-monstre viennent encore se mêler les canonnades du château Saint-Ange et les acclamations bruyantes d'une foule immense. Dans toutes les rues, ce n'est que feux allumés, que fusées s'élevant et mourant dans les airs, que détonations devant les portes; et de toutes les fenêtres jaillit une mitraillade de pots de terre qui ont servi pendant la durée du jeûne, et dont on se défait pour la plus grande gloire de Dieu, souvent aussi au grand dommage des têtes des passans. Les madones placées au coin des rues, dans les maisons et dans les boutiques, sont dépouillées de leurs habits de deuil pour revêtir le costume des dimanches; on les entoure d'un nombre infini de fleurs et de bougies. Les marchands de boudin, de jambon et de parmesan, parent leurs boutiques comme des chapelles de village au jour de la Fête-Dieu. Dans les rues, c'est une agitation incroyable, ce sont des cris sans fin, et la licence devient telle, qu'on pourrait croire avoir tout à coup rétrogradé jusqu'au temps des anciennes bacchanales. Le soir, les feux sont rallumés dans les rues; on illumine les maisons du haut en bas. Les Juifs eux-mêmes, qu'une prévoyance toute paternelle du Saint-Père a parqués derrière une muraille pour prévenir leur trop grande multiplication, et qui, néanmoins, croissent et multiplient d'une manière prodigieuse, les Juifs, dans leur prison, allument des feux de joie, pour témoigner au serviteur des serviteurs de Dieu qu'ils sont ses humbles et pacifiques sujets.

Mais une circonstance qui, dans chaque fête, ajoute encore aux plaisirs des Romains, c'est la concession des *indulgences* que le pape laisse libéralement tomber sur la tête du peuple élu. A peine, du

haut de sa loge, à l'église Saint-Pierre, le Saint-Père a-t-il donné sa bénédiction solennelle, on annonce le moment des indulgences, et presque aussitôt il lance sur le peuple sa lettre de grâce. Des milliers de mains s'élèvent soudain pour saisir au passage le bienheureux papier qui voltige lentement dans l'air, comme s'il voulait choisir le groupe au milieu duquel il doit tomber. C'est alors un *hourra* universel. Les fidèles se poussent, se battent, se déchirent; et quand, après une longue lutte et bien des blessures, un certain nombre s'est emparé des lambeaux du papier bénit, on peut voir les vainqueurs se servir gravement de leur conquête pour envelopper leur parmesan ou allumer leur cigare.

Revenant à la partie musicale de mon sujet, j'ajouterai que les cérémonies religieuses et les pratiques de dévotion fournissent aux Italiens une grande partie de leurs chants.

Pendant le carême, on voit des jésuites parcourir les rues des villes, suivis de quelques jeunes garçons, et par leurs chants inviter les enfans à venir assister aux leçons de l'école et du catéchisme.

La Vierge surtout est en grande vénération en Italie, et son culte y tient le premier rang; elle fait la joie et l'espérance de toutes les classes, depuis le cardinal à la robe de pourpre jusqu'au pâle gardeur de buffles des Marais-Pontins; elle a ses autels sur les côtes de la mer Adriatique, à Lorette, où les peuples font des pélerinages, où les rois venaient déposer leur couronne; elle a son autel dans chaque cellule de religieuse, comme dans chaque boudoir, même dans celui de la plus jolie et de la plus voluptueuse Italienne; elle est le palladium du pouvoir militaire du pape, comme elle est l'égide et la bannière des brigands de la Calabre. Aussi les chants que le peuple consacre à sa madone sont-ils innombrables.

A peine les cloches de l'église ont-elles annoncé l'*Ave Maria*, qu'au même instant, dans les maisons et dans les rues, chacun ôte son chapeau, fait de grands signes de croix, et récite la Salutation angélique. C'est en ce moment que, dans les rues de Rome, des confréries marchant processionnellement, s'arrêtent devant les niches des madones, et entonnent ce chant devenu si vulgaire dans les États Romains et dans presque toute l'Italie :

Cantiamo fideli

In dolce armonia
E viva Maria
E chi la creò.
Per far la sua madre
Pria d'esser fanciulla
In fin dalla culla
Iddio la mirò.

Alors les passans et les ouvriers, dont le travail a cessé, s'arrêtent au signal de l'*Ave Maria;* les femmes sortent avec leurs enfans devant la porte de leurs maisons, se jettent à genoux d'aussi loin qu'elles entendent le chant, et mêlent leurs voix à celles du chœur, adressant leur salutation et leur prière à la mère du Seigneur. Lorsqu'un des chanteurs a cessé de chanter ce solo :

Affetti e pensieri
Dell' anima mia,
Lodate Maria
E chi la creò.

Il n'est pas une voix, de près ou de loin, qui n'éclate en répondant le refrain :

E viva Maria,
Maria viva,
E viva Maria
E chi la creò

Point d'église, point de chapelle de village, si petite qu'elle soit, qui, pendant la veille de la fête de la madone, ou la soirée des samedis, jours qui lui sont spécialement consacrés, ne retentisse de chants populaires composés en son honneur.

J'ai vu dans Rome, à l'un des coins de rues qui avoisinent le Panthéon, une petite chapelle qui, presque chaque samedi, dimanche ou jour de fête, offrait le soir le spectacle de cette simple et pieuse cérémonie populaire; le *Viva Maria* retentissait jusqu'aux rues les plus éloignées.

Dans toutes les contrées de l'Italie, même vénération pour la Vierge, à Naples comme à Venise, sur les montagnes comme sur les côtes et dans les îles. J'ai assisté, dans l'île de Caprée, à un

office de madone, devant une petite chapelle; le rosaire précédait le chant comme à Rome; seulement le chant des insulaires ne ressemblait à celui des Romains, ni sous le rapport de la mélodie, ni sous celui du rhythme; c'était plutôt une psalmodie accompagnée de ces modulations étranges qui mettent tant de différence entre les mélodies du nord et celles du midi de l'Italie, et dont il faut chercher l'origine, tantôt chez les Grecs, comme pour le chant grégorien, tantôt chez les Maures et les Sarrasins.

Lorsque je débarquai dans l'île de Procida, des femmes qui, par leur costume, semblaient appartenir à une colonie grecque, filaient, assises sur deux parapets conduisant à une petite chapelle; et tout en faisant tourner leurs fuseaux, elles chantaient le rosaire en langue latine, reprenant alternativement, les unes, la salutation angélique *Ave Maria*, les autres, la prière *Sancta Maria, mater Dei*. Il y avait dans la mélodie, ainsi que dans l'exécution musicale, beaucoup de ressemblance avec la manière dont on psalmodie les versets des psaumes dans les chapitres et les couvens.

Dans l'Apulie, le rosaire se chante de la même manière en latin et avec le même genre de psalmodie.

Une époque de l'année vraiment solennelle en Italie est l'Avent: là, comme dans tous les pays catholiques, des coutumes populaires toutes spéciales annoncent un temps si respecté des fidèles. A Rome, ce point central du monde chrétien, arrivent, dès les premiers jours de l'Avent, des pasteurs des Abruzzes et de la Calabre, jouant de la cornemuse ou du chalumeau, chantant l'enfant de Bethléem, et annonçant l'arrivée du Christ. Ils marchent ordinairement deux à deux, leur chapeau pointu penché sur une oreille, les épaules couvertes d'un manteau brun qui descend jusqu'aux genoux, les hanches entourées d'une peau de mouton, et pour compléter la physionomie originale et antique de leur costume, des sandales aux pieds et des bandelettes qu'ils tournent autour de la jambe de manière à en faire valoir toute la beauté.

Cette arrivée des pasteurs est pour les Romains d'un heureux augure; c'est le signal d'une série de fêtes, le présage d'un temps de grâces pour l'ame, de jouissances et de récréations pour le corps. Aussi les pasteurs, que l'on désigne sous le nom de *pifferari*, sont-ils invités avec empressement à jouer et à chanter devant les

madones de la ville ; car chaque demeure a sa madone, éclairée par une lampe, qui est entretenue, du commencement à la fin de l'année, avec le même scrupule que l'était le feu sacré dans le temple de Vesta. Devant chaque madone, on voit, tous les jours de l'Avent, deux *pifferari* jouant et chantant les airs montagnards transmis chez eux, depuis des siècles, d'une génération à l'autre, par tradition orale.

La composition originale de leur chalumeau mérite une description particulière. Cet instrument a quatre tuyaux de différentes longueurs, dont trois donnent un ton invariable, le second l'octave du premier, et le troisième la quinte intermédiaire, comme cela a lieu pour certaines cordes de la vielle, ou pour la pédale dans les compositions artistiques. Le quatrième roseau est le seul qui donne des tons variables, comme un hautbois ou une clarinette. La mélodie, produite par ce dernier tuyau, forme souvent avec les tons invariables des trois autres une discordance assez choquante pour les personnes qui n'en ont point quelque habitude. Mais d'ordinaire, la mélodie se trouve renforcée par la clarinette du second *pifferari*, et couvre les autres tons en dissimulant ainsi ce qu'ils ont de trop dur ; car, à Rome, les *pifferari* jouent toujours à deux, produisant ainsi sur leurs deux instrumens cinq tons à la fois. Lorsque ce singulier mélange de trois tons invariables avec une mélodie variée se fait entendre dans les montagnes, on dirait plutôt des cloches résonnant dans le lointain, qu'un instrument de musique.

Le jour de Noël arrive, et les *pifferari* ont disparu ; ils se sont mis en route pour retourner dans leurs montagnes. Des troupes nouvelles les remplacent ; ce sont des hommes et des femmes aveugles, chantant avec accompagnement de mandoline, de guitare, de flûte et de triangle, des chansons sur la naissance de l'enfant Jésus. Voici une de ces chansons :

Dormi, dormi nel mio seno
Dormi, o mio fior nazareno;
Il mio cuor culla sara
Fa la ninna nanna na.

Il serait impossible d'énumérer tous les chants populaires qui tirent leur origine de fêtes ou de cérémonies religieuses. Chaque

saint, dans l'endroit où on lui a voué un culte particulier, où sa force spirituelle et son influence céleste, supérieures à celles de tout autre saint, lui ont fait donner par excellence le nom de *il santo*, a ses chansons à lui dédiées spécialement. Il n'est pas rare de voir figurer saint Marc dans les chants vénitiens, et *san Gennaro*, qui fait le beau temps et l'orage, ne joue pas à Naples un rôle moins important. Une mendiante de Padoue me chanta même à Rome le cantique si original *Tredizi grazie*, etc., sur le saint Antoine de son pays.

Dans toute l'Italie, il y a des chants consacrés à chacune des fêtes de l'église; mais c'est surtout pendant le carême qu'ils sont plus fréquens, et que leur couleur mélodique est le plus en harmonie avec le sujet. Je citerai, entre autres, la chanson suivante que l'on chante en Apulie, pendant la semaine sainte, et dont la mélodie, intimement liée au texte, rend, avec une naïveté et une vérité dignes d'admiration, le sentiment de la douleur et de la contrition.

Jesù mio, con duri funi
Chi fù il reo chi te legò?
Sono stato
Io l'ingrato,
Jesù mio,
Pardon, pietà!

Il est encore un acte de religion commun à tous les peuples de l'Italie, qui a donné naissance à un grand nombre de chants populaires, tant dans le midi que dans le nord; c'est celui qui consiste à porter le viatique à un mourant. Les Italiens apportent à cette touchante cérémonie une attention toute particulière, une dévotion qui ne ressemble en rien à celle qu'ils montrent dans les autres pratiques religieuses, où ils suivent les préceptes de l'église plutôt par devoir et par habitude que par un véritable esprit de religion et de foi. On ne peut qu'admirer la résignation, l'abnégation merveilleuse, avec lesquelles ce peuple soumet sa raison, suspend son jugement, et laisse imposer à son intelligence des choses si étranges, que sa foi dans le mystère paraît aussi incroyable que le mystère lui-même.

A Rome, lorsque le prêtre porte la nuit les derniers sacremens à un moribond avec son escorte de bedeau, d'enfans de chœur armés de sonnettes et de flambeaux, de pénitens gris couverts de leur capuchon, toute cette troupe marche d'un pas lent et grave, psalmodiant un chant populaire composé pour la circonstance. A la vue de cette procession, chaque passant s'arrête, tombe à genoux devant la sainte encharistie, se frappe la poitrine, puis se relève pour se joindre à l'escorte et ajouter sa voix à celle des fidèles. En quelques minutes, l'affluence devient considérable, et le chœur général. Avertis par ce chant, tous les habitans, maîtres et domestiques, accourent de l'intérieur de leurs demeures et se placent aux fenêtres avec des bougies allumées, en sorte que toutes les maisons d'une rue se trouvent en un clin d'œil illuminées jusqu'au toit. Le prêtre a passé, avec lui la procession et le chœur; et cette subite clarté, qui a un moment fait pâlir les ténèbres de la nuit, disparaît bientôt, laissant, comme avant, la rue obscure et silencieuse. Toute cette foule, qui oublie son chemin et ses occupations, pour aller, avec des chants et des prières, saluer d'un dernier adieu l'ame d'un inconnu qui va s'élancer vers un autre monde, certes c'est là un spectacle touchant et solennel : le chant se perd dans le lointain comme s'exhale le dernier soupir de l'agonisant, les lumières s'éteignent comme s'éteint l'œil du mourant.

Si nous laissons le chant religieux du peuple, pour nous occuper de celui qui a pour objet les choses de ce monde, nous verrons qu'il n'y a point d'évènement, grave ou puéril, point de solennité de famille, depuis le baptême jusqu'aux funérailles, qui ne fournisse aux Italiens des sujets de chansons nouvelles. La vogue de ces chansons dure plus ou moins long-temps, suivant que les paroles en sont plus ou moins belles ou piquantes, la mélodie plus originale, et que le sujet se prête à de plus faciles applications.

Les chansons les plus répandues en Italie sont celles de mendians et de brigands; les mérites de ces *nobles* professions y sont exposés avec des couleurs si pittoresques et si attrayantes, que ces chansons seules sont capables de nourrir chez un peuple incivilisé, comme l'est surtout celui des montagnes, le goût de la paresse, ou la prédilection pour la vie aventureuse et les exploits de grand chemin. C'est au midi de l'Italie qu'appartiennent surtout les

chansons de brigands. Les chansons de mendians, au contraire, sont plus communes dans le nord.

Pendant la chaleur du jour, tous les habitans se tiennent enfermés dans leurs maisons; mais à peine la nuit est-elle venue tempérer par quelque fraîcheur l'atmosphère embrasée, que de tous côtés l'amour et la mélancolie s'exhalent dans des chants qu'accompagne la guitare ou la mandoline; et souvent il s'est écoulé plus de la moitié de la nuit avant que le silence succède à ces concerts nombreux et simultanés. Il en est ainsi dans toutes les villes, dans tous les villages de l'Italie; car c'est toujours publiquement et à haute voix que se manifeste le contentement intérieur; le peuple en général ne croirait pas à son propre bonheur, s'il n'en faisait retentir d'une manière expressive les rues de ses villes et les vallées de ses campagnes. De là, dans toutes les rues des villes d'Italie, ce mélange de clameurs, de sifflets et de chants; pendant les nuits, pas une voix n'y garde le silence. A Rome surtout, cette vieille métropole du monde, qui, pendant le jour, ressemble à un désert, le peuple se promène dans les rues, chantant, jusque bien avant dans la nuit, des chansons où il décrit les jouissances de la vie, les charmes et les tourmens de l'amour.

J'ai souvent, dans de belles nuits d'été, suivi les chanteurs allemands au *Colosseo*, tant pour voir ce monument gigantesque éclairé par la lumière si pittoresque de la lune, que pour entendre retentir dans ces chants les sons harmonieux de ma langue maternelle. Entre les arcs de triomphe, auprès des temples de la Paix, de Romulus et de Remus, chantaient mille voix du peuple, qui toutes se taisaient lorsque les Allemands descendaient du Capitole pour traverser le Forum, et faisaient entendre leurs chants et leurs chœurs si cadencés, et rhythmés d'une manière si précise; mais à peine ceux-ci avaient-ils cessé, que, de tous côtés, recommençaient les chansons du peuple, belles sans art, justes sans règles, puisées dans la nature. Les Allemands, suivis d'une foule de jeunes gens, étaient ainsi accompagnés jusqu'au Colosseo. Là, sous les voûtes ruinées de ce monument colossal de la force et de la grandeur romaines, s'engageait la lutte entre la nature et l'art. Après ce chant, exécuté par les artistes allemands : « Salut, belle Italie, pays de merveilles, etc., » des Anglais, placés à l'extrémité opposée, com-

mençaient l'hymne si simple, si admirable, si sublime des pêcheurs siciliens en l'honneur de la Vierge : *O sanctissima, ô piissima dulcis Virgo*, etc. Si, d'un côté, la combinaison harmonique et le nombre des voix paraissaient devoir enlever les suffrages, de l'autre la palme était vivement disputée par la simplicité et la naïveté des tons, par une expression toute naturelle d'un véritable et pieux amour. Mais bientôt l'hymne de la Vierge était repris à quatre parties et en chœur par les Allemands eux-mêmes; et quel triomphe alors pour l'art venant prêter son secours à la nature! C'était tout ce qu'il est possible de rêver de plus beau et de plus parfait. Heureux, me disais-je, mille fois heureux l'artiste qui trouve ainsi ses inspirations dans les émotions même de son âme, et qui sait les exprimer avec tant d'art que, pour celui qui en écoute l'expression, l'art disparaît, et la nature seule semble avoir prêté son langage. Telle est l'origine de toute musique qui se grave dans le souvenir du peuple, en même temps qu'elle obtient l'admiration des connaisseurs et des vrais artistes.

Ainsi les chants du peuple, qui n'osaient entrer en lice avec ceux des étrangers, trouvaient dans les étrangers eux-mêmes des défenseurs. Après ces luttes si originales, on se séparait en s'applaudissant avec franchise et cordialité. Long-temps après minuit retentissaient encore les chants des Allemands dans les rues qui conduisent au mont *Pingio*, quartier voisin de la villa de Medicis, presque entièrement habité par les artistes étrangers.

Je fus acteur d'une scène pareille et non moins intéressante dans l'île de Caprée. C'était le soir; nous étions assis sur le toit voûté de l'auberge de *Don Giuseppe*, admirant d'un côté, sur le sommet d'une montagne, les ruines du bourg de Barberousse, de l'autre celles du bourg de Tibère, séparés de l'Europe par le golfe, et de l'Afrique par la Méditerranée. Malgré toutes ces richesses étalées autour de nous par la nature, moins heureux et moins beau sans doute, mais aimé avec passion, notre pays natal apparaissait à notre pensée au milieu d'une foule de touchans souvenirs; et comme les Hébreux captifs à Babylone, mêlant leurs pleurs à l'onde du fleuve, à l'ombre des saules où ils avaient suspendu leurs harpes, nous chantions dans la langue maternelle les chants de la patrie; mais à peine nos voix et nos guitares avaient-elles cessé,

qu'autour de nous se firent entendre de tous côtés d'autres voix et d'autres instrumens; les habitans de la ville étaient assis sur leurs toits et sur les parapets qui les entourent en forme de galerie; ils jouaient, les uns la flûte, les autres la mandoline ou le violon; et comme ils ne s'étaient point concertés, c'était un singulier mélange dans lequel il était impossible de saisir aucune mélodie. Nous reprîmes nos chants élégiaques, et soudain toute cette musique fit silence.

La forme caractéristique adoptée le plus généralement pour les chansons populaires de l'Italie, est le *ritornello* qui se compose de trois vers, dont la mesure est arbitraire, ainsi que le nombre des syllabes qui les composent; le premier vers est ordinairement le plus court et souvent n'a pas plus de deux pieds; les deux autres en ont rarement moins de cinq. Lorsqu'à une ancienne mélodie de *ritornello*, on veut adapter des paroles nouvelles ou improvisées, il est permis, pour remplir la forme mélodique, de traîner ou de répéter la syllabe.

La mélodie des chansons à une voix est toute différente de celle des chants destinés à être exécutés par un chœur; elle est telle dans ces derniers, que la seconde partie se trouve tout naturellement; une seconde voix peut très bien les accompagner en chantant la mélodie dans la tierce inférieure ou la sixte supérieure. A Rome et dans tous les environs, on entend des chœurs composés de jeunes gens et de jeunes filles chanter de la même manière que les chanteurs du pape exécutent le plain-chant grégorien; les voix de *soprano* et de *tenor* chantant la mélodie que l'*alto* et la *basse taille* exécutent une tierce plus bas, les premiers comme les seconds séparés entre eux par l'octave.

En traversant *Siena* par une nuit de dimanche avec un *veturino*, je trouvai toutes les rues remplies de jeunes gens qui chantaient en chœur de cette manière.

Ces chœurs, dont la mélodie est généralement belle et gracieuse, n'ont, au reste, rien de bien surprenant; ils ont quelque ressemblance avec nos petites chansons à deux parties; ils sont presque tous dans le ton majeur.

Quant aux chants destinés à être rendus par une seule voix, ils ont, pour la plupart, un caractère mélodique si extraordinaire, qu'il

faudrait une grande habitude musicale pour leur improviser une seconde partie. C'est à peine si la nature riche et pittoresque de l'Italie fournirait autant d'exercice au pinceau d'un peintre, que ces chants, avec leurs modulations extraordinaires, en pourraient offrir à l'étude des musiciens, tant sous le rapport de la beauté de la mélodie et de la richesse harmonique, que sous celui de l'originalité du rhythme.

Mais, je le sais, les musiciens en général ne sont pas hommes à daigner puiser leur science dans les inspirations populaires, heureux s'ils ont réussi à trouver le fil qui doit les guider dans le dédale d'un traité d'harmonie aussi obscur qu'embrouillé, et s'ils ont appris à tracer quelques exemples mathématiques du simple ou du double contre-point. Possesseur d'un tel savoir, comment en effet s'occuper encore de ce peuple si rustique, de cette poésie populaire dont la langue est si rude, de ces chants enfin, dont les paroles ne sont pas plus arrangées selon les règles de la prosodie, que la musique selon les règles prescrites par les savans traités d'harmonie? Et comme elle leur paraît aride, l'ame humaine, à ces savans! comme il leur paraît vide, le cœur d'un enfant ou d'un homme du peuple! C'est qu'ils ignorent que, pour donner de la vie à de telles ames, il faut des chants qui y demeurent gravés, des chants qui les excitent à la vertu, qui les consolent dans la douleur, qui animent leurs plaisirs dans les jours de bonheur et de fête. Et ces chants ne sont-ils pas les véritables chants populaires, ceux que le peuple se compose lui-même, dans lesquels il conserve la mémoire des actions de ses pères, retrace ses habitudes, ses mœurs, ses penchans et ses sentimens, ceux enfin par lesquels il se révèle tout entier et laisse plonger dans sa vie intérieure le regard du philosophe? Celui-ci y trouve à faire des observations qui ne sont pas moins intéressantes pour l'art que celles qui concernent l'origine, la langue ou l'histoire d'un peuple; car il y découvre les formes aussi simples que vraies sous lesquelles ce peuple exprime sa crainte ou son espérance, sa tendresse ou sa haine, sa joie ou sa douleur, sa mélancolie, sa résignation ou ses jouissances, ses plaisirs et son ivresse. Celui-là est le véritable artiste, qui sait émouvoir les masses.

Outre les chants dans lesquels il peint sa vie, ses sentimens et

ses passions, le peuple italien a, en différentes contrées, des chants historiques auxquels le caractère de son imagination a généralement donné une forme pittoresque. Telles sont, sur les côtes, les chansons qui ont transmis la mémoire du fameux Barberousse, dont le nom a conservé dans la bouche des nourrices tout ce que jadis il avait de terrible. Sur les îles que renferme le golfe de Naples, on trouve encore des traces des Grecs et des Sarrasins dans les chansons, dans les danses, et même dans le costume. A Venise, où la vie a gardé le caractère insulaire, où la puissance est demeurée ensevelie sous les ruines de la république, où la vie aisée et heureuse du peuple a disparue avec la vie politique, on entend encore sur les lagunes et sur les canaux, au milieu de la nuit, autour du silencieux palais de marbre du doge, s'élever du fond des noires gondoles des chants qui ont survécu à la gloire du pays, et qui se sont conservés dans la bouche des gondoliers et des pêcheurs, comme un écho parmi les tombeaux.

Si, en Italie, il n'y a ni ville, ni village, ni vallée, ni montagne, qui n'ait sa chanson propre, il en est de même des maisons, qui ont toutes leurs chants de nourrice, de naissance, de noces, de mort; chants du foyer domestique et qui ne descendent jamais dans la rue.

Un genre de chant qui se rencontre souvent en Italie est celui des légendes, des histoires de couvens, des complaintes inspirées par quelque évènement malheureux, par l'exécution d'un criminel, et surtout par la vie héroïque et la mort d'un chef de brigands.

Telle est la légende, si souvent chantée par le peuple, de la Samaritaine et du Christ. Bien que la conversation de Jésus et de la belle enfant de Samarie y soit montée sur un ton de galanterie qui n'a rien de bien édifiant, le peuple italien ne s'offusque pas de si peu, habitué qu'il est aux idées matérielles de sa dévotion, et disposé toujours à poursuivre ses abbés et ses moines des satires les plus impitoyables. Ainsi rien de plus naturel pour lui que de faire dire à Jésus :

Dove vai bella donzella?

Et de faire répondre par la Samaritaine :

Vado per acqua, per beve e cucina.....

Telle est encore la chanson si connue que fit, la veille de son exécution, un prisonnier napolitain, condamné comme conspirateur :

Un piu a soffrir mi resta.....

Après avoir parlé de l'invention des mélodies, et avant de m'arrêter aux livres, aux histoires et aux traditions du peuple qui se rattachent immédiatement à ses chants, il nous reste à jeter un coup d'œil sur la manière toute particulière dont il les exécute.

Les hommes, en Italie, chantent ordinairement avec la voix de fausset, et partagent, avec plusieurs habitans des contrées de l'Allemagne, l'habitude de chanter du nez. Mais ils ont en outre une singularité qui ne leur est commune avec aucun autre peuple; c'est de prolonger le dernier ton, pendant trois, quatre, six mesures, quelquefois aussi long-temps que le *ritornello* lui-même. J'ai entendu dans les environs de Terracine et de Capoue des paysans occupés de leurs travaux, traîner ainsi le dernier ton d'une manière désespérante et jusqu'à perdre haleine. Il est inconcevable qu'un peuple qui montre tant de goût naturel dans l'invention de ses mélodies, puisse se plaire dans une pareille uniformité, et s'attacher avec tant de persévérance à une pareille monotonie, à moins toutefois que cela ne provienne de l'habitude qu'il a de soutenir ce ton, pendant que l'instrument qui l'accompagne d'habitude exécute une *coda* ou un *ritornello*.

Le caractère mélodique est quelquefois très difficile à saisir et se refuse tout-à-fait à la notation régulière. Autant de peuples, autant de caractères différens dans leurs mélodies. Il en est du chant comme des divers dialectes de la langue. Il faut quelque habitude pour savoir saisir les tons primitifs de la mélodie et les distinguer des tons accidentels qui varient suivant les chanteurs. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les diverses opinions des voyageurs sur les chants populaires; les uns en effet n'ont pu saisir aucune mélodie au milieu de toutes ces fioritures, de tous ces tons traînés;

les autres, au contraire, ont reconnu, à travers cette accumulation d'effets étrangers, une mélodie d'une simplicité et d'une beauté admirables. C'est qu'il faut savoir distinguer la mélodie primitive d'une mélodie altérée par la tradition orale, et saisir la différence qui existe entre la mélodie et l'exécution.

J'ai entendu chanter des Arabes; le tremblement continuel de leur voix et leurs tons gutturaux ne permettent pas à une oreille accoutumée à la musique européenne de distinguer le moindre trait mélodique; la langue orientale et la multitude des tons interjetés ont quelque chose de si étrange, qu'il ne nous serait en effet possible de reconnaître ni les tons de la mélodie primitive, ni son caractère rhythmique. Il n'en faut pas conclure pourtant que leur musique soit sans expression et sans caractère. Des Européens prendraient le chant des Arabes pour une plaisanterie, pour une charge destinée à exciter le rire; et pourtant, à mesure que les uns chantent, on voit les autres courber la tête, tomber dans une méditation profonde et finir par répandre des larmes. Sans doute, si à ces oreilles, qui n'ont jamais entendu nos savantes compositions, on exécutait des morceaux de Beethoven et de Rossini, cette musique ne leur semblerait pas moins bizarre et moins incompréhensible que la leur pour nous.

Goëthe parle d'un chant romain exécuté souvent dans les rues par le peuple, et qui ne lui paraît pas pouvoir être saisi par la notation ordinaire. C'est probablement la chanson : *Fior de limone*, une des plus populaires à Rome. Elle est en effet rendue d'une manière si étrange, et la mélodie, en passant par la bouche du peuple, y subit tant d'altérations, que j'essayai en vain, à plusieurs reprises, de la noter d'une manière à peu près exacte; je n'y pus parvenir qu'en l'entendant chanter d'une manière plus simple par un vigneron des environs de Rome.

Un autre chant avec lequel on endort les enfans, et qui porte, comme tous ceux du même genre, le nom de *Ninna nanna*, me présenta, quoique rendu avec assez de précision, de telles difficultés de notation, que je ne pus même parvenir à en comprendre la mélodie. J'aimerais autant, je crois, avoir à noter ce chant si incompréhensible des Arabes, dont j'ai parlé, que cette *Ninna nanna* si simple, si lente, et douée, dit-on, d'une vertu si narcotique,

qu'elle ne manque jamais d'endormir l'enfant et la nourrice. Quant aux paroles, elles rendent bien cette extase d'une mère amoureuse, dont l'œil fixé sur ce nourrisson qui ne connaît d'autre univers que le sein maternel, croit voir se dérouler tout un ciel d'or, toutes les richesses d'un monde fantastique.

Peut-être un autre sera-t-il plus heureux que moi, et parviendra-t-il à noter la mélodie de ce cantique de mère, dont voici l'introduction :

Testa d' argento e fronte di cristallo,
Occhi, che ci sì vede il paradiso.
Denti d' avorio e labro di corallo,
La bianca gola e l' incarnato ciglio.
Li vostri orecchi sono tanto belli,
Son fila d' oro i vostri capelli.

L'Italie doit un grand nombre de chants populaires aux chanteurs et aux ménétriers ambulans, et surtout à cette classe d'hommes que l'on nomme *improvisatori*, et dont l'existence est un des traits caractéristiques de l'Italie. Ces improvisateurs sont ou poètes ou chanteurs, quelquefois l'un et l'autre, comme jadis les bardes, les scaldes et les troubadours. Je ne veux point parler ici de ces hommes qui font profession d'être savans, et exercent leur art dans les cercles et les salons, improvisant des discours ou des tragédies; mais de ces improvisateurs hommes du peuple, vivant avec le peuple, qui parcourent, avec une guitare ou une mandoline, les villes et les villages, et chantent dans les cafés et dans les cabarets, ou sous le balcon des femmes, prenant à leur gré le son grave et mélancolique, ou gracieux et amoureux (1). A peine l'improvisateur a-t-il commencé, que les voisins et les passans font cercle autour de lui, et si la chanson qu'il a inventée plaît au peuple, celui-ci la lui fait répéter plusieurs fois jusqu'à ce qu'il l'ait apprise lui-même.

Il y a encore une autre classe d'improvisateurs, ce sont les *narrateurs*. Ceux-ci racontent les histoires et traditions populaires,

(1) Commanda qualche cosa di serio, di malinconico, o una canzone grazioza e dilettevole!

soit en improvisant, soit en commentant, amplifiant et ornant de figures poétiques les livres du peuple. Ces livres sont aussi durables en Italie que les chansons y sont éphémères; le peuple regarde ce qui y est écrit comme sa propriété; c'est le recueil, grossi de génération en génération, de toutes ses traditions fabuleuses, de ses aventures d'amour, de ses farces et de ses superstitions; il se compose de narrations sur toutes les époques, et l'on y trouve décrits les temps anciens du paganisme, les héros romains, le commencement du christianisme, les croisades, les invasions des Sarrasins et des pirates, la vie chevaleresque et la vie des couvens; c'est, en un mot, l'*épopée* du peuple italien. En vain dès le berceau l'a-t-on endormi ou réveillé avec les facéties de *Bertoldo*, l'Esope de l'Italie; en vain a-t-il entendu mille fois raconter ses chroniques et sa mythologie, la voix du narrateur est un appel tout puissant auquel il répond avec un empressement toujours nouveau.

A la Ripa grande, à Venise, on voit de ces narrateurs entourés d'un nombreux auditoire, qui, dans le style le plus emphatique, font des improvisations sur le héros qu'on leur a proposé, ou qu'ils se sont choisi eux-mêmes, n'omettant aucun détail, ni sur ses duels, ni sur ses amours, et restant là des demi-journées, aussi infatigables à parler, que le peuple à les entendre.

C'est surtout dans le port de Naples, sur le *molo*, qu'on les rencontre nombreux, féconds et inépuisables. Ils restent assis, des jours, des mois, des années, à la même place, sur un morceau de bois, un monticule de terre, ou une espèce de trône qu'ils se sont formé avec des pierres; autour d'eux, et couchés à terre, sont les *lazzaroni* à moitié nus, les pêcheurs, les soldats, les matelots, tous, les yeux fixés sur la bouche qui improvise, contractant ou épanouissant les traits de leur physionomie, selon que l'évènement rapporté est triste ou gai, heureux ou malheureux; puis, sortant tout à coup d'un silence de mort pour éclater en applaudissemens frénétiques, ou pour fondre en larmes et sanglotter, selon le sort qu'il a plu à l'historien de faire à son héros. — Plusieurs de ces narrateurs se contentent de lire, et, chose caractéristique, ils choisissent alors plus souvent le *Roland* de l'Arioste que la *Jérusalem* du Tasse.

Lorsqu'il a terminé un chant ou une histoire, le *narrateur* tend

son chapeau, et tout assistant qui possède quelque chose partage avec lui. Si, dans le cours de sa narration, il s'aperçoit qu'un étranger est venu grossir le nombre de ses auditeurs, alors c'est vers lui qu'il se tient constamment tourné, c'est à lui qu'il semble adresser son histoire, tendant le chapeau dans la crainte qu'il ne déserte avant la conclusion, mais continuant à parler sans la moindre interruption, et sans que ses autres auditeurs, si curieux ordinairement, daignent détourner un seul de leurs regards pour le porter sur l'étranger.

Je ne terminerai pas sans dire quelques mots de la danse en Italie. La danse, qu'il est si difficile de séparer de la musique et de la poésie populaire, peut, comme le chant, donner une idée des mœurs d'un peuple; elle révèle ses habitudes de guerre ou de chasse, de pêche ou de vie agricole. Le nègre de la Côte-d'Or, qui boit le sang et mange la chair de son prisonnier, ne danse qu'autour de sa victime, et sa danse a un caractère brusque et farouche. Chez le Congo-Sénégalien, au contraire, qui se livre aux travaux des champs, la danse est une récréation, et en offre toute la grace et l'abandon.

La danse nationale de l'Italie est la *tarentella*, qui doit son nom à la tarentule, espèce d'araignée dont la piqûre ne peut être guérie, dit-on, que par la danse. On explique cette guérison par l'abondante transpiration que provoque cet exercice, et qui ferait ainsi sortir le venin. D'autres prétendent que le nom de *tarentella* vient de ce que la piqûre de la tarentule imprime aux pieds et aux mains un mouvement semblable à celui qui caractérise cette danse.

La *tarentella* se danse au son de tous les instrumens répandus parmi le peuple, comme la guitare, la mandoline, le chalumeau, et surtout le tambourin, qu'on ne rencontre jamais que dans les mains d'une femme, comme autrefois chez les Hébreux, comme aujourd'hui encore dans les harems des musulmans. Les danseurs, qui ont constamment le regard fixé l'un sur l'autre, exécutent, en se balançant, les mouvemens les plus vifs et les plus voluptueux.

Outre la *tarentella*, on remarque, dans les îles de la péninsule, plusieurs danses d'origine étrangère que le peuple a conservées. Telle est à Ischia celle des *Sarrasins*, que les jeunes gens de l'île dansent avec des lances. En Sardaigne, la danse populaire est le

ballo tondo, remarquable par les mouvemens extraordinaires des exécutans. Les danseurs sont toujours séparés des danseuses; il n'est permis qu'aux fiancés de se prendre la main, et malheur au jeune homme qui oserait toucher la main d'une femme ou d'une fiancée autre que la sienne! Dans tous les cantons du midi de la Sardaigne, on danse au son d'un instrument, nommé *launeda*, qui date du temps des anciens Romains, et qui a survécu à toutes les révolutions. Il se compose, comme la cornemuse des *pifferari* napolitains, de quatre roseaux embouchés par le même exécutant.

Le son lointain du violon ou de tout autre instrument suffit, en Italie, surtout dans les provinces du midi, pour amener des danses parmi le peuple; alors il n'est point de pêcheur ni de *lazzarone* qui ne se mette en mouvement, se tenant sur la pointe des pieds, et balançant ses bras et son corps. Nous partîmes un jour d'Ischia pour gravir l'*Epomeo*, si bien décrit dans le *Titan* de Jean Paul; arrivés, après beaucoup de peines et de fatigues, à la dernière pointe de la montagne d'où l'île entière nous apparaissait comme une nacelle voguant sur une mer immense, notre première pensée fut une pensée d'enthousiasme à la vue de ce tableau magnifique qui déroulait à nos pieds Naples, Portici, Resina, le Vésuve, Pompeï, Sorrente, Salerne, les îles de Caprée et de Procida, puis le promontoire de Mysène, Gaëte, Terracine, le promontoire de l'enchanteresse Circé, puis encore, comme un nuage lointain, les rochers de la Corse et de la Sardaigne. A peine étions-nous revenus d'un premier mouvement d'admiration, que nos conducteurs de mulets, profitant d'un violon amené par un soldat napolitain qui venait de célébrer ses noces chez l'ermite de la montagne, se mirent à danser sur l'étroite plate-forme où nous étions. Chaque instant que nous pouvions dérober à la nature si belle et si pittoresque qui étalait ses trésors devant nos yeux, nous le donnions à la danse de nos guides, et notre intérêt n'était pas moins vivement excité par la grace de leur tenue et de leurs gestes, que par le long enivrement avec lequel ils se livraient, infatigables, au plaisir de la *tarentella*.

Dans presque toutes les villes de l'Italie, à Rome surtout, il y a des jours où des danses s'improvisent et s'emparent de rues entières. C'est alors un spectacle des plus animés, où la musique, le chant et la danse du peuple forment l'alliance la plus étroite.

Au-delà du Tibre habitent les Transteverins, qui se disent les vrais descendans des Romains, et ont gardé, tant dans leur costume que dans leur caractère, une teinte d'originalité qui, depuis des siècles, n'a subi aucune variation. Il est difficile de concevoir comment cette population, au milieu des invasions qui l'ont soumise à tant de jougs différens, malgré son contact journalier avec le reste des habitans de Rome et les étrangers, a réussi à se conserver pure de toute altération; on dirait des montagnards ou des insulaires constamment séparés des autres peuples. C'est sans doute au noble ressouvenir d'une grandeur et d'une gloire antiques qu'il faut attribuer le soin religieux avec lequel les Transteverins ont gardé ce costume, ces mœurs et ces usages des temps passés. La fierté qu'ils ressentent de leur origine, et le dédain qu'ils témoignent aux autres habitans, ont souvent occasioné des rixes sanglantes, de véritables petites guerres, auxquelles l'intervention militaire peut à peine mettre fin.

Rien de plus pittoresque que le quartier des Transteverins les dimanches et les jours de fête. Les maisons sont désertes; tout le monde est dans les rues, depuis les enfans jusqu'aux grand'mères, parmi lesquelles se trouvent souvent des centenaires. Devant la porte de chaque habitation, on dirait une fête; il s'y forme des danses auxquelles prennent part non-seulement les enfans et les jeunes gens, mais les vieillards des deux sexes, qui se joignent à la *tarentella* jusque bien avant dans la nuit. Le seul accompagnement de ces danses est un tambourin frappé par une jeune fille; ce tambourin ne manque dans aucun ménage : c'est un meuble indispensable. Ce n'est que vers deux heures après midi que commence la fête, et la cloche qui sonne *l'Ave Maria* a seule le pouvoir de l'interrompre. A peine le premier son se fait-il entendre, qu'aussitôt, comme par enchantement, les chanteurs s'arrêtent, la main qui frappait le tambourin retombe immobile, le pied qui s'élançait en l'air reprend gravement sa position accoutumée; les danseurs se jettent à genoux, de nombreux signes de croix sillonnent toutes les poitrines. Au bruit de la fête a succédé le silence; aux transports de joie, l'immobilité de la contemplation, ou le bruit d'un *Ave* machinalement récité.

Ce recueillement subit ne dure que quelques minutes, et la fête

recommence, plus animée que jamais, jusqu'à minuit, heure à laquelle les Romains se mettent à souper. Alors vous ne rencontrez plus dans les rues que des jeunes gens chantant leurs tourmens d'amour sur un ton plaintif et mélancolique, qu'ils accompagnent des accords légers de la guitare ou de la mandoline. Enfin les rues deviennent tout-à-fait désertes; la gaieté bruyante de la journée fait place à un calme profond, interrompu seulement par les prières du chapelet que murmure devant sa *madone* une famille qui va se séparer pour se livrer au repos. Alors, dans chaque rue, on pourrait se croire à la porte d'un temple où les fidèles se sont réunis pour prier.

J. Mainzer.

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

II.

RACAN.

Il semble que, pour produire certains génies, la nature s'y prenne à deux fois. C'est comme un essai qu'elle fait de ses forces, et une esquisse de son œuvre qu'elle jette avec une grace négligente, avant de la réaliser avec toute sa puissance. Il est rare qu'un grand homme n'ait point de précurseur, et que Rotrou ne précède point Corneille. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir cette époque de transition intellectuelle qui commence à la mort de Henri IV et s'arrête à l'avènement de Louis XIV. Il y a dans cette époque, tour à tour livrée à l'influence italienne ou espagnole, bien des physionomies indécises qui, dans l'âge suivant, nous apparaissent de nouveau, mais plus fièrement dessinées. Racan, dont je vais raconter la vie, est une première ébauche de La Fontaine.

Lorsque j'ai secoué la poussière qui couvrait ces deux minces volumes, j'ai cru d'abord qu'après Malherbe j'allais avoir à exposer l'histoire de son école; j'avais lu partout qu'elle se personnifiait dans Racan. Mais c'était autre chose encore: les vrais disciples de Malherbe, ce sont Maynard, Bertaut, l'évêque de Grasse; Racan regarde bien aussi Malherbe, mais il est à demi tourné vers La Fontaine.

Ce n'est pas qu'il n'ait gardé quelque chose de cette haute et rigide expression de son maître, de cet essor d'ame qui élève plus souvent la pensée que l'imagination. Mais essayez de le surprendre à l'une de ces heures où, moins préoccupé du joug, il suit avec nonchalance la pente naturelle de son génie, et vous serez étonné de lui trouver une allure qui ressemble si fort à celle du fabuliste. C'est souvent dans sa manière le même laisser-aller de rhythme et de langage, c'est dans ses opinions le même épicuréisme indolent et sensuel, c'est dans l'instinct de ses goûts le même amour des champs et de la solitude, c'est jusque dans sa vie privée la même bonhomie : Racan, par la naïveté de ses distractions, appartient aussi à la famille de ces rêveurs que Dieu n'a pas le courage de damner.

Ce poète nous apparaît donc comme l'anneau qui lie dans l'histoire de notre poésie ces deux hommes de races si diverses, Malherbe et La Fontaine. C'est comme présentant ce singulier caractère qu'il nous semble curieux à étudier. Nous essaierons de retrouver dans sa vie, d'une part l'écho affaibli de l'inspiration grave de Malherbe, de l'autre ces épanchemens naïfs d'une verve heureuse et facile qui n'attend plus que La Fontaine pour devenir du génie.

Si Racan eût été un poète créateur, il eût fait l'une de ces deux choses: ou il serait entré hardiment dans la route frayée par Malherbe, et moins gêné désormais par la forme, il serait devenu un franc lyrique; ou, plus docile au penchant mélancolique de sa nature, il eût rouvert sous le règne de Louis XIII ces sources murmurantes de poésie champêtre que Théocrite retrouva, comme par enchantement, au sein d'une époque Alexandrine. Mais Racan n'était pas un homme de génie. Disciple de Malherbe, quand il imite et quand il invente, sa gloire est d'avoir répandu çà et là sur

ce qu'il invente et sur ce qu'il imite quelque chose de la poésie qui va naître.

Toutefois, ce double caractère ne se présente pas ici d'une manière assez distincte, pour qu'il soit possible de faire deux parts de cette vie. C'est chose facile d'ordinaire, surtout à ces époques où le mouvement intellectuel suit une pente uniforme. Presque toujours alors le jeune écrivain paie tribut d'imitation au modèle qu'il admire, avant d'entrer d'un pas ferme dans une voie de conquête et de création. La critique a dès-lors bonne grace à choisir et à classer. Les jours de cette vie qu'elle se voue à raconter se partagent d'eux-mêmes : les uns appartiennent aux premières sympathies du cœur, aux premières admirations de l'esprit; les autres, à l'inspiration personnelle. L'enfant ne quitte sa mère que le jour où il peut marcher seul; jusque-là il vit de la vie, il pense avec la pensée de sa mère : le génie exerce autour de lui comme une sorte d'autorité irrésistible et suave qui ressemble à l'amour d'une mère. On s'abrite sous son aile quand il la déploie; les cieux que l'on parcourt sont les siens, la foi que l'on chante est la sienne, les émotions dont on croit souffrir sont à lui; cela dure jusqu'au moment où nous nous sentons vivre nous-mêmes. La première passion qui s'éveille en nous commence la séparation douloureuse; elle nous ouvre un monde qui est à nous, elle nous arrache des larmes qui sont bien nôtres; en un mot, elle nous révèle notre poésie, en nous initiant à la vie. Alors on va seul, faible encore, hélas! mais seul; puis la tête se redresse, le pied s'affermit, la voix devient plus sonore, la parole plus accentuée. Ainsi va la destinée du poète; lorsque le biographe se met à son œuvre, la chronologie a pris soin déjà de la faire à demi. Autre chose est la vie de Racan; tout s'y mêle, tout s'y confond, l'imitation et l'originalité s'y présentent presque toujours ensemble. Nous la raconterons au jour le jour, pour ainsi dire, laissant à chacun le soin d'y retrouver la double tendance que nous venons de signaler.

Vers la fin du XVIe siècle, vivait à l'extrémité de la Touraine un vieux gentilhomme retiré de la cour. Il avait servi long-temps avec honneur, et avait rapporté dans sa terre, avec le titre de chevalier de l'ordre, le grade de maréchal de camp. Son nom était Honorat de Bueil. Homme de mœurs simples et douces, il aimait fort sa

femme, et l'un et l'autre ils employaient leurs loisirs à tourner des vers, en attendant que Dieu leur fît la grace de leur envoyer un héritier. En l'année 1589, il leur naquit un fils. Ce fut un beau jour. Il y avait dans le voisinage un moulin que l'on appelait Laroche-Racan. C'était un fief; le sire de Bueil l'acheta le jour même, et voulut que dès-lors son fils en prît le titre. Le jeune Racan passa ses premières années dans la maison paternelle. Il y puisa de bonne heure le goût des vers; de bonne heure aussi, il témoigna pour l'étude une aversion assez grande, jusque là même, dit-on, qu'il ne comprit jamais le latin, et n'eût su dire son *Confiteor*. Ne croirait-on pas qu'il va sortir de là un génie libre de l'érudition pédantesque qui étouffe le siècle, un poète original?

L'enfant grandissait. Il fallut songer sérieusement au renom de la famille. L'usage voulait qu'un bon gentilhomme allât à la cour pour y prendre les belles manières, et guerroyât à la suite de quelque grand seigneur. On se souvint au vieux manoir que l'écuyer de Henri IV avait épousé une dame de la maison de Bueil, et on se décida à lui adresser le jeune Racan pour qu'il en fît son page. Abandonner seul à Paris cet enfant si frêle et si délicat, c'était grand souci pour la pauvre mère. Je ne sais si l'enfant regretta fort sa Touraine: ce nom de Paris a tant de prestige pour une jeune ame. Les mères seules en ont peur.

Racan apprit bien vite à cette nouvelle école le scepticisme et l'immoralité galante de la cour de Henri IV. On peut en juger par ses premiers vers :

Vieux corps tout épuisé de sang et de moüelle, etc.

Il y a dans ces imprécations contre un vieillard jaloux une naïveté de sensualisme qui étonne.

Précisément à la même époque, Henri IV envoyait au duc de Bellegarde un nouveau commensal : c'était Malherbe. Racan dit simplement le fait dans ces mémoires qu'il a écrits pour Ménage. J'aurais voulu apprendre de lui-même comment se forma entre son maître et lui cette amitié qui dura jusqu'à la mort du premier. J'imagine que madame de Bellegarde, pour faire à son nouvel hôte les honneurs de sa maison, lui dit négligemment qu'il y avait par

là un petit page qui se mêlait aussi de faire des vers. On fit sans doute avertir le jeune homme, qui vint en rougissant saluer Malherbe. Je crois le voir regarder avec une pieuse crainte cette belle et sévère figure; puis, pour obéir à sa noble parente, réciter d'une voix émue cette première élégie dont je parlais tout à l'heure. Le page embarrassé froisse dans ses doigts sa toque à plumes, et jette tour-à-tour un coup d'œil furtif à la duchesse, dont il redoute fort la colère, et à cet étranger, dont il attend l'arrêt avec tremblement. J'ignore comment la belle duchesse prit les vers; mais je ne doute pas qu'ils n'aient été du goût de Malherbe. Il n'y avait rien dans les idées qui fût de nature à lui déplaire, et la versification avait une sorte de fermeté qui dut le charmer. J'ai peine à croire que les choses ne se soient pas ainsi passées. Racan emporta sans doute de cette première entrevue *du bonheur pour toute sa vie*; ce n'était pas, comme Chérubin, le baiser de Rosine, c'était le sourire d'un grand poète.

Quelques années après, Racan prit le chemin de Calais pour y faire ses premières armes. Il est probable qu'il y fit aussi des vers; mais aucune pièce, dans son recueil, ne porte assez distinctement la date de cette époque. Ce fut seulement après son mariage qu'il abandonna la profession des armes. Il nous apprend lui-même, dans une ode à Louis XIV, qu'il prit part à presque toutes les expéditions de Louis XIII.

Je l'ai suivi dans les combats,
J'ai vu foudroyer les rebelles,
J'ai vu tomber les citadelles
Sous la pesanteur de son bras;
J'ai vu forcer les avenues
Des Alpes qui percent les nues,
Et leurs sommets impérieux
S'humilier devant la foudre
De qui l'éclat victorieux
Avait mis La Rochelle en poudre.

Il nous reste, de la vie militaire de Racan, un monument qui mérite de nous arrêter : c'est une scène de bivouac, décrite avec une vérité de détails vraiment originale. Je ne saurais dire à quelle

date précise elle appartient; mais il y a là d'abord une verve de récit, libre encore de toute imitation, et ensuite une manière de prendre en riant les réalités de la vie, qui dénotent également les insouciantes années de la jeunesse. On se demande pourquoi Racan n'a pas gardé cette vive allure de style. Ce morceau est fort peu connu : je le cite presque tout entier.

Pour combler mon adversité
De tout ce que la pauvreté
A de rude et d'insupportable,
Je suis dans un logis désert,
Où partout le plancher y sert
De lit, de buffet et de table.

Nostre hoste avec ses serviteurs,
Nous croyant des réformateurs,
S'enfuit au travers de la crote,
Emportant ployé sous ses bras
Son pot, son chaudron, et ses dras,
Et ses enfans dans une hote.

Ainsi plus niais qu'un oison,
Je me vois dans une maison,
Sans y voir ny valet ny maistre;
Et ce spectacle de malheurs
Pour faire la nique aux voleurs
N'a plus ny porte ny fenêtre.

D'autant que l'orage est si fort,
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne,
Pour sauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en resvant
D'un couvre chef une lanterne.

Après maint tour et maint retour,
Nostre hoste s'en revint tout cour
En assez mauvais esquipage,
Le poil crasseux et mal peigné,
Et le front aussi renfrogné
Qu'un escuyer qui tance un page.

Quand ce vieillard déjà cassé,
D'un compliment du temps passé
A nous bien peigner s'évertüe,
Il nous semble que son nez tors
Se ploye et s'alonge à ressors,
Comme le col d'une tortüe.

Force vieux soldats affamés,
Mal habillés et mal armés,
Sont icy couchés sur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont faits depuis peu de mois
Avecque monsieur de Bapaume.

Ainsi nous nous entretenons,
Sur le cul comme des guenons,
Pour soulager notre misère :
Chacun y parle en liberté,
L'un de la prise de Paté,
L'autre du siège de Fougère.

Nostre hoste qui n'a rien gardé,
Voyant nostre souper fondé
Sur d'assez faibles espérances,
Sans autrement se tourmenter,
Est résolu de nous traiter
D'excuses et de révérences.

Et moi que le sort a réduit
A passer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'écris mon infortune en vers,
D'un tison contre une muraille.

Ce tableau d'une halte militaire, sur la côte, par une nuit d'orage, indépendamment de son côté pittoresque, est un vrai morceau d'histoire. On regrette, pour le génie du poète, cette rude école de la vie active; il semble qu'elle l'aurait mieux inspiré que les leçons de Malherbe.

A son retour de Calais, c'était vers 1608, Racan prit Malherbe à

l'écart, et lui demanda conseil sur la carrière qu'il devait suivre. Plusieurs chemins s'ouvraient devant lui. D'abord, se souvenant de la glorieuse vieillesse de son père, il songeait à prendre le parti des armes. Mais il n'y avait alors en France nulle gloire à recueillir; il fallait aller chercher une guerre en Suède ou en Hongrie. Donc, pour la faire avec honneur, c'était peu pour un gentilhomme que d'avoir du courage, s'il n'avait aussi de l'argent, et Racan ne voulait pas vendre le vieux manoir où son père était mort, où lui-même il espérait mourir.

Resterait-il à Paris pour mettre ordre à ses affaires? C'était bien le parti le plus sage. Mais imaginez un poète d'humeur rêveuse, occupé à liquider de vieux procès de famille; et puis, avec la fortune de Mme de Bellegarde, il lui sera facile quelque jour de débrouiller tout cela.

Maintenant il y a là-bas, en Touraine, cette terre de Racan qu'il a quittée si jeune, et dont le souvenir lui revient encore bien souvent. Le vœu secret de son cœur serait d'aller y cacher sa vie, et je m'assure que, pour l'accomplir, il n'attendra pas la vieillesse. On sent, à lire sa belle élégie sur la retraite, si calme, si mélancolique, si attrayante, que ce n'est pas là une pensée éclose par hasard dans son ame, aux rayons de quelque beau soleil d'automne, dans les camps, loin des amis, ou bien encore à la cour, dans la salle des Gardes, après quelques pistoles perdues au jeu. Cette pensée, qu'il exhale en vers si doux, il l'a couvée toute sa vie, il se la chante à lui-même depuis des années..... Ira-t-il ensevelir le reste de ses jours à Laroche-Racan? Hélas! non; il se sent retenu par sa jeunesse, et puis encore par je ne sais quel murmure de gloire qui commence à s'élever autour de lui.

Eh bien donc, il se mariera. Cette paisible existence dont il a besoin, n'osant, à son âge, la demander aux champs, il la trouvera dans le mariage. Mais quoi! le mariage est une mer orageuse: on le lui a dit, lorsqu'il était page, et lui-même il a fait des vers contre un mari jaloux. Maintenant il s'épouvante de ses propres vers : il a oublié tous les autres, ceux-là lui reviennent toujours.

Ainsi, à chaque tableau qu'il se faisait, son embarras allait croissant, et à chaque objection qu'il s'adressait, il ajoutait ce refrain : Et puis que dira-t-on à la cour? que dira-t-on à la ville?

Malherbe le laissait dire. Ces projets divers lui souriaient médiocrement. La guerre? Il l'avait faite en sa jeunesse, et elle lui avait rapporté moins de gloire qu'un sonnet. La vie des champs? Il ne conservait de la terre natale autre souvenir que celui de son blason gravé aux murs de l'abbaye de Saint-Étienne. Le mariage? Où était sa femme? Il n'en parle jamais, et on sait à peine d'où lui vient ce fils tant pleuré. Les procès et les affaires? Il plaide contre son frère, et ne cesse de s'emporter contre les juges qui jamais ne concluent. Racan n'avait donc qu'à choisir lui-même. Quant à satisfaire tout le monde, Malherbe, pour toute réponse, raconta la fable du Meunier. Il l'avait lue sans doute dans le Pogge, à l'époque où il était en proie à cette fièvre d'imitation italienne qui nous a valu les *Larmes de saint Pierre*. Entre deux poètes, l'entretien ne pouvait rester long-temps dans les termes de la prose; il devait tourner vite à la poésie : ainsi fit-il, comme on voit. Ce conseil à la façon d'Ésope fut-il perdu pour Racan? Je ne sais. Du moins ne le fut-il pas pour la poésie : La Fontaine était là qui écoutait.

Il était là aussi, lisant par-dessus l'épaule de Racan, le jour où ce dernier écrivait à son maître je ne sais quelle aventure scandaleuse arrivée à La Flèche. Malherbe, dans sa réponse, demande les détails avec une avidité singulière; et dans le conte qu'il en fait, on voit que La Fontaine n'a pas perdu un mot du récit. Il était de mon sujet de suivre partout dans les œuvres de La Fontaine la trace de Racan.

Racan resta donc à Paris, suivant la cour, suivant la guerre, écrivant sous les yeux de Malherbe, vivant du reste assez pauvrement, vrai poète pour l'insouciance et le laisser-aller de sa vie. Il habitait, dit-on, un mauvais cabaret, et comme Conrart voulait l'en tirer : Laissez, répondait-il, je suis bien ici; je dîne pour tant, et le soir on me trempe pour rien un potage. A Tours, où la cour était alors, il eut une fois besoin de deux cents livres. Boisrobert les lui prêta, et ce fut tout gain pour la gloire de Racan, car déjà il était en train de rimer quelques chansons pour un commis qui mettait ce prix à son obligeance.

Toute cette époque, dans la vie du poète, semble avoir appartenu au mouvement imprimé par Malherbe à notre poésie. Nous avons tenté d'expliquer ailleurs l'œuvre de réforme et de

création régulière que quelques hommes poursuivaient alors sous la sévère discipline du poète normand. On a dit, et avec raison, que Racan était le disciple bien-aimé de Malherbe; ajoutons cependant qu'il n'était pas le plus docile. Ces maîtres acerbes aiment souvent de préférence ces écoliers d'humeur mutine; ils se laissent séduire, malgré eux, à ce quelque chose qui leur résiste. Malherbe faisait bonne guerre aux longueurs de Racan, à ses rimes faciles, à ses épithètes traînantes. Racan gardait ses épithètes, ses rimes et ses longueurs, et Malherbe l'aimait avec tout cela. Puis il avait, pour ainsi dire, vu naître ce jeune homme; il avait été le confident de ses premiers vers, et il trouvait en lui ce scepticisme que lui-même il avait puisé au spectacle des contradictions de son siècle. Racan ne demandait souvent pas mieux que d'obéir; mais le naturel l'emportait. Souvent le premier à se soumettre, le premier aussi il s'ennuyait de la règle. Malherbe fait un signe, et voilà toute l'école qui s'escrime en sonnets irréguliers. Racan en fait à peine deux ou trois, et s'en lasse. Maynard en fit jusqu'à la mort. Malherbe défend de rimer les dérivés, et même tous mots qui ont entre eux quelque convenance : il ne veut pas davantage des vers rimés en noms propres. Racan s'observe un moment, puis il retourne à ses rimes qui viennent d'elles-mêmes, à ces épithètes naïves qui ont parfois chez lui une grace virgilienne. Aussi que vouliez-vous qu'il fît, lui, poète de nature, des raisons de Malherbe? Les rimes rares et difficiles, disait ce dernier, conduisent l'esprit à de nouvelles pensées : c'est-à-dire que le poète allait de la rime à la pensée, comme un mineur qui sonde les rochers, parce que le filon se rencontre souvent en des lieux d'aspect sauvage.

Toutefois, au milieu de cette discussion par articles de notre charte poétique, Racan un jour eut tort contre le maître; voici à quelle occasion. La stance de six vers est, entre toutes, celle qu'affectionnent nos vieux lyriques; elle a de la grace et de l'harmonie, mais à la condition de placer un repos après le troisième vers; ce repos est nécessaire au rhythme. Malherbe, lorsqu'il vint à Paris en 1605, n'observait pas cette règle. Il traversa, sans la reconnaître, tout le règne de Henri IV; en 1612, il ne s'y soumettait point encore. Sur la proposition de Maynard, elle fut sérieusement examinée, et Malherbe se rendit. La stance de six vers une fois

constituée, la révolution s'étendit à cette majestueuse strophe de dix vers, création de Ronsard, qui vaut seule le nom qu'on lui a fait. Fallait-il établir un repos après le septième vers? Malherbe dit oui, Racan dit non; sa raison était que cette strophe ne se chante pas, et que, fût-elle chantée, elle ne le serait pas en trois reprises. Racan abusait ici de son petit talent à jouer du luth. L'usage a prononcé contre lui, et a donné gain de cause à l'église contre l'hérésie. La strophe, telle que Malherbe nous l'a léguée, rapide et solennelle tout ensemble, ajoute encore à la majesté de la pensée la plus haute et à l'essor de la plus fougueuse inspiration.

Je trouve ici, dans les œuvres de Racan, une ode bachique qui, par la fermeté du style, dénote le voisinage de Malherbe; elle s'adresse au grave Maynard, et porte sa date dès les premiers vers.

Maintenant que du capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Il y a là une allusion évidente à ces états généraux de 1614, qui s'annoncèrent avec tant de grandeur, et qui nous apparaissent aujourd'hui comme un prélude lointain de ceux de 1789. Racan avait alors vingt-cinq ans.

Mais quelque passion ne viendra-t-elle pas enfin éveiller cette verve heureuse qui s'avoue sa paresse à elle-même avec tant de grace et de bonhomie. Un mot de Malherbe négligemment jeté dans une lettre nous apprend que son disciple avait inutilement soupiré en Bretagne; mais cet amour n'a pas laissé trace distincte dans son livre. Racan, de sa nature, était plus galant qu'amoureux. Malherbe l'a bien jugé dans certaine lettre à Balzac : « Cette affaire (une affaire!) veut, dit-il, une sorte de soin dont sa nonchalance n'est pas capable; s'il attaque une place, il y va d'une façon qui fait croire que, s'il l'avait prise, il en serait bien empêché. » Vous reconnaissez votre Malherbe à ces paroles; elles pei-

gnent aussi Racan. Voici qui le peint mieux encore; c'est lui-même qui parle : « Racan et lui, dit-il, s'entretenaient un jour de leurs amours, c'est-à-dire du dessein qu'ils avaient de choisir quelque dame de mérite et de qualité, pour être le sujet de leurs vers. » C'est donc à dire, messieurs les poètes courtisans, que la poésie se prêtera comme une esclave à toutes les fantaisies étudiées de vos passions d'emprunt; elle aura pour vous des chants d'ivresse et des cris de douleur, quand vous n'avez dans l'ame ni joie ni désespoir; elle sera pour vous suppliante, jalouse, emportée, quand jalousie, remords, emportement, rien de tout cela n'est en vous; allez, vous méritez bien que l'amour vous ait si mal inspirés l'un et l'autre. Je ne puis m'empêcher de me souvenir que l'année même où Malherbe arrivait à Paris, le *don Quichotte* s'imprimait à Madrid. Lisez la page où le héros se choisit sa maîtresse; le ridicule est-il plus grand?

Malherbe ne vit rien de plus illustre que madame de Rambouillet, et il la prit pour dame de ses pensées. Racan choisit la belle-sœur du duc de Bellegarde, madame de Thermes. Don Quichotte avait donné à sa dame le nom de Dulcinée; nos deux poètes en cherchèrent un pour les leurs. L'une et l'autre se nommaient Catherine; on passa toute une journée à tourmenter les syllabes de ce mot, pour en tirer des noms gracieux. Celui d'Arténice parut le plus galant, il revenait de droit à madame de Rambouillet. Malherbe se proposait d'immortaliser par une églogue son entretien avec Racan; mais ce dernier le gagna de vitesse, et le premier, dans ses vers, il donna ce nom d'Arténice à madame de Thermes. La postérité s'est obstinée à le conserver à madame de Rambouillet. L'églogue de Malherbe ne nous est pas venue : celle de Racan se lit à la suite des *Bergeries*; il y est parlé naïvement d'une bergère dont les appas

. . . . . trop chastement gardés,
Par le seul Alcidor ont été possédés,
Celui de qui la mort si digne de la vie
Fit moins aux braves cœurs de pitié que d'envie.

Alcidor n'est autre que M. de Thermes qui venait de mourir. Racan s'échauffa si bien à célébrer les vertus de sa veuve, qu'il en

devint sérieusement amoureux. Il fit, pour la voir, plusieurs voyages en Bourgogne. Malherbe n'approuvait pas cette passion : « Pour la dame de Bourgogne, écrivait-il à Racan, je ne lui écrirai point; si elle m'eût envoyé de la moutarde, son honnêteté eût excité la mienne ; mais elle n'a que faire de moi, ni de vous non plus, quoi que vous disent ses lettres. » Que disaient ces lettres? Je ne sais : rien, à ce qu'il semble, qui rassurât Malherbe. « Il faut éviter, continuait-il, la domination de je ne sais quelles suffisantes qui veulent faire les rieuses à nos dépens; celle à qui vous en voulez est très belle, très sage, de très bonne grace et de très bonne maison : elle a tout cela, je l'avoue ; mais le meilleur y manque, elle ne vous aime point. » Cela ressemblait fort à la vérité; mais Racan était aveugle. Pendant qu'il s'occupait à rimer le nom d'Arténice, Arténice recevait les hommages de toute la province. Le bruit en venait jusqu'à Malherbe, qui aussitôt écrivait en Touraine : « Je voudrais que vous eussiez entendu l'homme qui vient du lieu où est votre prétendue maîtresse; vous auriez appris, etc.... » Et Malherbe partait de là pour exposer à son aise tout un code de galanterie vulgaire, sensualisme grossier qu'il ne prenait pas même le soin de relever d'un peu d'amour. A l'appui de ses théories, il citait son exemple : « Dans ma jeunesse, dit-il, quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle; si elle m'attendait, à la bonne heure; si elle se reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite; si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller. » Mais Mme de Thermes avait beau reculer, ce pauvre Racan avançait toujours. Enfin Malherbe lui écrivait : « Vous avez, aussi bien que moi, une certaine nonchalance qui n'est pas propre aux choses de longue haleine. » Il disait vrai cette fois : Racan s'éveilla un matin sans plus songer à Mme de Thermes, et tourna ses vœux autre part. C'était par distraction, sans doute, qu'il l'avait aimée si long-temps.

Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, l'amour ne faisait pas perdre à Racan tout souci de sa renommée. Il avait achevé, en 1625, son poème des *Bergeries*. Retiré dans son domaine, il écrivait avec une candeur charmante : « Je jouis, dans ma solitude, d'un repos aussi calme que celui des anges; j'y suis roi de mes pas-

sions aussi bien que de mon village; j'y règne paisiblement dans un royaume qui est une fois aussi grand que le diocèse de l'évêque de Bethléem. » Ce n'est pas là le langage d'un homme que la passion dévore. Une nouvelle vient troubler son bonheur. Il apprend que des copies de son poème courent le monde. L'imprimer devient nécessaire. Il y a regret, je vous assure: c'est son poème de prédilection ; il y met l'histoire de ses amours ; c'est un compagnon qui le suit à la guerre, c'est un ami qui anime la solitude du manoir. Lorsqu'il l'emporte avec lui à Laroche-Racan, le souvenir de Mme de Thermes ne lui apparaît plus qu'à travers un léger nuage de douce poésie, et s'il écrit à Malherbe, ce n'est plus pour lui parler d'elle, mais pour l'inviter à venir entendre ses vers et goûter ses melons. « En l'état où est ma pastorale, ajoute-t-il, je ne serai repris que des belles bouches de la cour, de qui les injures même me sont des faveurs; au lieu que, si je suivais votre conseil, je m'abandonnerais à la censure de tous les auteurs du pays latin, dont je ne puis pas seulement souffrir les louanges. » C'est le poète grand seigneur. Ce peu de lignes jugent le poème. Ce n'est en effet que la pastorale des ruelles : des bergers à houlettes d'or, et des moutons ayant au col des rubans roses.

Ce type italien de la pastorale, que Tasse et Guarini ont élevé par la grace du style jusqu'à la poésie, dépouillé de ce prestige, n'est plus qu'une froide allégorie de la vie de cour. Vous souvenez-vous de ces paysages du siècle dernier, où de belles dames poudrées et habillées de satin se promènent, l'éventail en main, dans des bocages émondés? Les bergères de Racan ne sont pas autre chose. Ajoutez à cela les petites façons des boudoirs, des aventures invraisemblables, des sentimens faux, des passions étudiées, un dialogue affecté, et vous aurez une idée de ce qu'était la poésie bucolique au commencement du XVIIe siècle.

Ce que Malherbe a dit des amours de Racan, nous le dirons, nous, de ses ouvrages. Les longs poèmes ne lui conviennent pas. Tallemant raconte que ce poète, commandant un jour un escadron de gentilshommes de l'arrière-ban, « ne put jamais les obliger à faire garde, ni autre chose semblable, et qu'enfin il fallut demander un régiment pour les enfermer. » Eh bien! Racan n'avait pas moins de peine à discipliner ses pensées.

On n'attend pas de moi sans doute que j'analyse sa pastorale; mais, si je l'ai citée, ne n'est pas seulement pour son étendue; elle a un mérite de détail qu'il faut reconnaître. C'est, dans l'ensemble, une assez pauvre composition. Mais s'il arrive, fois ou autre, qu'à travers les flots de rubans dont il couvre la tête de ses personnages, le pauvre Racan entrevoie la nature, il rencontre alors pour la peindre des traits d'une grace charmante. Par-delà les brouillards de Paris, il a vu Laroche-Racan. Je vais donc refeuilleter ce livre, recueillant çà et là, sur mon chemin, ces fleurs de nature, dont le parfum n'a pas vieilli. Il faut, pour les atteindre, traverser bien des landes incultes. Ce sont de ces fleurs qui croissent solitairement sous le rocher, ou au bord de quelque ruisseau courant à travers de maigres prairies.

Vous savez l'idylle vantée de Mme Deshoulières, *Petits moutons,* etc.; elle est tout entière, moins les fades longueurs, dans ce vers si naturel et si simple :

> Petits oiseaux des bois, que vous êtes heureux!

Une bergère raconte qu'elle a vu son amant :

> Aussitôt qu'il fut jour, j'y menai mes brebis;
> A peine du sommet je voyais la première
> Descendre dans ces prés qui bornent la rivière,
> Que j'entendis au loin sa musette et sa voix
> Qui troublaient doucement le silence des bois;
> Quelle timide joie entra dans ma pensée!

Il y a, dans ce dernier vers, une délicatesse exquise.

On cite partout deux vers de Théocrite que Virgile a traduits d'une façon charmante; trouve-t-on que la pensée ait rien perdu de sa naïveté dans les deux vers suivans :

> Il me passait d'un an, et de ses petits bras
> Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.

Ceux-ci rappellent une scène touchante d'Hamlet :

> Je crois que la voilà toute triste et pensive
> Qui va cueillant des fleurs au long de cette rive.

D'autres, avec plus de simplicité encore, n'ont pas moins de mélancolie :

La grace, la beauté, la jeunesse et la gloire
Ne passent point le fleuve où l'on perd la mémoire.

On se souvient de ce vers superbe de la première églogue de Virgile : *Canit frondator ad auras.* N'en retrouve-t-on pas quelque chose dans ceux-ci? Il est parlé d'un magicien :

Car je l'entends déjà sur le haut de ces monts
D'une voix éclatante invoquer les démons.

Plusieurs se distinguent par une élégance déjà racinienne :

Celui sur qui le jour ne luit plus qu'à regret.....
Je laisse mes troupeaux sur la foi de mes chiens.....
Les oiseaux assoupis la tête dans la plume... etc.

Tous ces mérites divers se retrouvent dans le morceau suivant, le plus beau, selon nous, que Racan ait écrit. C'est un vieux berger qui raconte ses malheurs :

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits;
Qui plaint de ses vieux ans les peines langoureuses,
Où sa jeunesse a plaint les flammes amoureuses;
Qui demeure chez lui, comme en son élément,
Sans connaître Paris que de nom seulement,
Et qui, bornant le monde aux bords de son domaine,
Ne croit point d'autre mer que la Marne ou la Seine!
En cet heureux état, les plus beaux de mes jours
Dessus les rives d'Oyse ont commencé leur cours.
Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissait ma famille;
Et lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finissait mon travail en finissant le jour,
Je trouvais mon foyer couronné de ma race;
A peine bien souvent y pouvais-je avoir place:
L'un gisait au maillot, l'autre dans le berceau;
Ma femme, en les baisant, dévidait son fuseau.

Le temps s'y ménageait comme chose sacrée,
Jamais l'oisiveté n'avait chez moi d'entrée.
Aussi les dieux alors bénissaient ma maison;
Toutes sortes de biens me venaient à foison.
Mais, hélas! ce bonheur fut de peu de durée.
Aussitôt que ma femme eut sa vie expirée,
Tous mes petits enfans la suivirent de près,
Et moi je restai seul, accablé de regrets....

Nous n'avons pas, dans notre langue, de morceau plus profondément mélancolique.

Toutes ces beautés de détail n'appartiennent pas exclusivement à la poésie pastorale. Racan s'inspire heureusement parfois des maximes d'Épicure, et il retrouve, pour développer Lucrèce, quelque chose de la manière de Lucrèce :

Quelle présomption de croire que les dieux,
Qui là haut sont ravis en la gloire des cieux,
Daignent penser à nous qui ne sommes que terre!
Leur soin est d'éclairer ce que le ciel enserre,
Régler le mouvement de tant d'astres divers,
Séparer les étés d'avecque les hivers,
Savourer les douceurs dont leurs coupes sont pleines,
Et non pas s'amuser aux affaires humaines.

Tel vers se fait remarquer par une élévation de pensée qui se communique à l'expression :

Où le combat est grand la gloire l'est aussi.

Vous reconnaissez là l'inspiration première d'un beau vers de Corneille. Voici maintenant qui est sublime : un père raconte qu'il a vu le berceau de son fils enlevé par la tempête, et qu'il n'a pu le lui arracher :

Tant que je le pus voir je le suivis des yeux,
Et puis je le remis à la garde des dieux.

Je terminerai en citant un passage où le poète s'élève jusqu'à la

langue tragique. Un berger, retiré du milieu des flots, s'écrie en reprenant ses sens :

. . . . . suis-je vivant ou mort?....
Quoi! le ciel ou l'enfer ont-ils quelque flambeau
Qui trouble le repos en la nuit du tombeau?
Que ne suis-je en ces lieux éternellement sombres?
Me refuse-t-on place en la troupe des ombres?
Veut-on qu'errant toujours sous la voûte des cieux,
J'éprouve en tous endroits la justice des dieux,
Ou que mon pâle esprit, vaine terreur du monde,
Se plaigne incessamment aux rives de cette onde?...

La suite, à part quelques taches, n'est point indigne de ce début. Il était beau d'écrire ainsi douze ans avant *le Cid*.

L'héroïne du poème, c'est toujours Arténice. C'est ainsi qu'amour et poésie se croisaient, se mêlaient, se confondaient dans l'ame de Racan; double passion incomplète chez lui, amour sans profondeur, poésie de peu d'élan. Le jour où Arténice fut oubliée, la poésie le fut aussi. Mme de Thermes, piquée d'honneur, épousa je ne sais quel fou de président. Au fait, la comparaison qu'elle faisait de Racan avec M. de Thermes n'était pas à l'avantage du premier. « M. de Thermes, dit Tallemant, était un fort beau cavalier; les dames attendaient quelquefois pour le voir passer à cheval. » Et voici ce que la même chronique nous apprend de Racan : « Jamais la force du génie ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci; car, hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier, il bégaie, et n'a jamais pu prononcer son nom; car, par malheur, l'*r* et le *c* sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bonhomme, du reste, et sans finesse, étant fait comme je vous le viens de dire. »

Ce Tallemant des Réaux est un trésor pour notre histoire littéraire. Pardonnons-lui, chrétiens, à cause de cela, le scandale de ses anecdotes. Sans lui, nous ne savions rien du mariage de Racan : écoutons-le donc, c'est lui qui raconte :

« Quand il faisait l'amour à celle qu'il a épousée, et qu'il n'eut qu'à cause que Mme de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfans,

lui assura du bien, il voulut l'aller voir à la campagne, avec un habit de taffetas céladon. Son valet Nicolas, qui était plus grand maître que lui, lui dit : Et s'il pleut, où sera l'habit céladon? Prenez votre habit de bure, et, au pied d'un arbre, vous changerez d'habit, proche du château. — Bien, dit-il, Nicolas; je ferai ce que tu voudras, mon enfant.... En un petit bois, proche de la maison de sa maîtresse, elle et deux autres filles parurent. — Ah! dit-il, Nicolas, je te l'avais bien dit. — Mordieu! répond le valet, dépêchez-vous seulement.... Cette maîtresse voulut s'en aller; mais les autres, par malice, la firent avancer. — Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est Nicolas qui l'a voulu. Parle pour moi, Nicolas, je ne sais que lui dire. » On croit lire une page de la vie de La Fontaine.

Le mariage eut lieu en 1648 : Racan avait alors trente-neuf ans.

Remarquons bien cette date dans la vie de notre poète, car c'est aussi la date de la mort de Malherbe. Racan était alors au siége de La Rochelle, où il commandait la compagnie du maréchal d'Effiat. C'est là qu'ils se revirent pour la dernière fois, lorsque Malherbe y vint réclamer, contre le meurtrier de son fils, la justice de Louis XIII. Le disciple manqua donc au lit de mort de son maître. C'eût été là pourtant, dans l'histoire de notre langue, une heure digne de mémoire. Il eût été beau de voir le vieux Malherbe, qui toute sa vie avait défendu la pureté de cette langue, placer sous la tutelle de Racan cette noble pupille qu'il dotait, dans l'avenir, de l'empire de la pensée.

Pendant les dernières années de la vie de Malherbe, Racan eut de rares mais beaux momens d'inspiration lyrique. Ce n'est pas toujours le tour vif du modèle, et ce vers éclatant à force de vigueur et de précision; mais c'est, dans le développement, une majesté d'expression toute nouvelle; c'est, dans l'image, quelque chose de plus neuf et de plus naturel tout ensemble. Je vais citer. Dans une ode pleine d'élévation, adressée au duc de Bellegarde, je trouve cette belle comparaison, que La Fontaine encore a pris soin d'achever :

> Tel qu'un chêne puissant dont l'orgueilleuse tête,
> Malgré tous les efforts que lui fait la tempête,

Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc vénérable, aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses fécondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament.

Celle-ci a plus de grandeur encore. Je la détache d'une ode sur la mort de M. de Thermes. C'est de ce dernier que le poète parle ainsi :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux;
Il y voit, à ses pieds, ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent, à leur gré, la fortune et sa roue,
Et voit, comme fourmis, marcher nos légions,
Dans ce petit amas de poussière et de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

Cela est sublime, et la muse chrétienne n'a pas inspiré de vers plus magnifiques. Malherbe, dit-on, était jaloux de cette strophe. Je le crois bien, il n'en a pas écrit de plus belle.

Mais ce n'est là qu'une face du talent lyrique de Racan. De ces beautés d'un ordre si élevé, il faut rapprocher une ode charmante, au comte de Bussy, que le poète sans doute avait connu dans l'un de ses amoureux pélerinages de Bourgogne. C'est un regard mélancolique jeté sur la jeunesse qui s'éloigne, une invitation à jouir de ces années qui passent si vite. L'ode commence ainsi :

Bussy, notre printemps s'en va presque expiré, etc.

Il faudrait la citer tout entière : en voici du moins deux strophes :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir, tout en vie, au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toujours que la mort qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

Que sert à ces galans ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Cette belle élégie sur la retraite, que nous savons tous depuis l'enfance, couronne dignement cette féconde époque de la vie de Racan.

On pourrait dire qu'elle a clos sa carrière poétique. Malherbe mort, Racan se tait, et son silence dure vingt ans. Il semblait que Malherbe eût emporté dans la tombe le génie de son disciple. Mais je n'hésite pas à le dire, ces années de silence et de repos furent les plus poétiques de sa vie. Muet pendant douze années, Jean Racine épanchait en douces larmes toute la poésie de son ame. La poésie de Racan s'en allait en molles et oublieuses rêveries au fond des bois, en causeries au coin du feu. Il avait quitté en se mariant la profession des armes, et, retiré dans son manoir, il y faisait de chacun de ses jours le commentaire vivant de ses belles stances. Il avait chanté cette nature, aussi long-temps que la fortune l'en avait tenu éloigné. L'inspiration était pour lui dans ses regrets et dans la mélancolie de ses désirs. Mais ces désirs une fois satisfaits, il jouit des paresseuses délices de la solitude et de l'oubli, sans plus songer à la gloire. Y avait-il jamais songé? Ces troupeaux qui, le soir, descendent des collines, il ne sait plus les peindre, il les regarde; ces feuilles qui frémissent harmonieusement sur la lisière des bois, il n'a plus souci de reproduire leur murmure lointain dans ses vers, il prête l'oreille au vent qui le lui jette avec les senteurs du matin. Il a bien assez de jouir sans prendre la peine de chanter : c'est tout au plus s'il prend celle de vivre par lui-même. Il semble qu'il se repose de ce soin sur sa femme, et nous verrons quelque jour qu'elle ira le prendre à l'Académie, comme un enfant qu'il faut ramener de l'école.

L'Académie avait été fondée au mois de janvier 1635. Racan fut un de ses premiers membres, et dans le fauteuil qu'il occupa jusqu'en 1670, le 15 juin 1693, vint s'asseoir Jean de La Bruyère.

Il fut établi que chacun des académiciens prononcerait à son tour une harangue. Le 9 juillet, M. de Sérizay en lut une contre les sciences qui lui était venue de Touraine. Au choix du sujet, vous reconnaissez l'orateur; elle était de Racan. Vainement on y chercherait l'inspiration amère du discours de Rousseau. Racan ne reproche à la science que de troubler sa paresse. Il n'a pas d'autre objection à lui faire. Son discours n'est qu'une épigramme détour-

née contre l'Académie, dont l'arrêt est venu le surprendre, sommeillant à demi sous ses ombrages, et encore pour lui demander de la prose, *le désarmant ainsi de la rime et de la cadence des vers;* c'est lui-même qui parle avec cette charmante élégance. Ce discours, à tout prendre, est un lieu commun assez vulgaire. Mais il importe d'en détacher quelques phrases qui décèlent dans le poète un sens remarquable. Il juge ainsi lui-même ses vers faciles et négligés : « Je les compare, dit-il, à ces jeux de la nature, qui quelquefois, dans les jaspes et les cailloux, commencent des figures à peine connaissables d'arbres, de portiques ou d'animaux, à qui le seul art du peintre peut achever de donner la perfection et la forme. » Le peintre, je l'ai dit, ce fut La Fontaine.

Racan avait un juste sentiment de l'imitation, et il se moque ingénieusement des imitateurs maladroits, qui, dit-il, « prennent indifféremment tout ce qu'ils trouvent dans les latins et dans les grecs. Si, par hasard, il leur tombe en main quelque bonne pensée de Virgile ou d'Horace, on voit bien que cela ne leur est pas propre; ils s'en servent de si mauvaise grace, et avec autant de faiblesse que Patrocle faisait des armes d'Achille. »

De temps à autre, il venait à Paris; jamais alors il ne manquait une séance de l'Académie. Il prenait, même pour s'y rendre, le chemin le plus court, laissant le plus long à La Fontaine. Il disait qu'il n'avait d'amis que messieurs de l'Académie, jusque-là, dit Tallemant, « qu'il prit pour procureur le beau-frère de Chapelain, parce qu'il lui semblait que cet homme était beau-frère de l'Académie. » Aussi traitait-il ses confrères sans aucune façon; il s'en vint un jour au milieu d'eux avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains : Messieurs, dit-il, je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette l'a toute mâchonnée. La voilà, tirez-en ce que vous pourrez.... Quand son fils aîné fut assez grand, ajoute la chronique, il le mena à l'Académie pour lui faire saluer tous les académiciens. »

Ce fils aîné n'était qu'un sot : c'était pour le bonhomme une grande douleur. Le second, qui avait de l'esprit, mourut à l'âge de seize ans. Son père lui fit une épitaphe touchante. Le malheureux père comprit alors sans doute pourquoi, vingt ans auparavant, il

avait eu tant de peine à calmer ce pauvre Malherbe, dans la cour du logis du roi, à la Rochelle.

J'ai parlé déjà des distractions de Racan : je pourrais en parler long-temps, j'aime mieux renvoyer le lecteur aux *ana* de l'époque. Chacun a lu dans Ménage l'aventure des trois Racan : il faut la relire dans les *Historiettes*. Elle y est merveilleusement racontée. On voit bien que Tallemant l'a recueillie de la bouche de Boisrobert, et qu'il a entendu le vieux Racan lui-même dire en secouant la tête et riant jusqu'aux larmes : *Il dit vlai, il dit vlai.* Cette pauvre Mlle de Gournay, si cruellement jouée par les enfans de Malherbe, était le dernier débris de l'école déchue de Ronsard. O fortune ennemie! pouvait avec ironie s'écrier le jeune Corneille, qui commençait dès-lors à hériter des deux écoles.

Cependant le génie de notre poète se renouvelaît aux champs dans le calme de la solitude; la poésie lui revenait doucement à l'ame. Il l'accueillit comme un ami de la jeunesse qu'on retrouve avec bonheur pour ses vieux jours. Quelque matin sans doute, en refeuilletant son Malherbe, il tomba sur ce beau cantique : *N'espérons plus, mon ame*, etc., et il se sentit renaître à l'inspiration. Ses idées s'étaient élevées dans la retraite; rien n'enseigne la religion à l'ame comme le repos des champs et l'égalité de la vie domestique. Racan comprit que ce n'était plus pour lui la saison des stances bachiques et des amoureuses chansons : « Je suis, disait-il, comme ces vieilles beautés qui, ayant perdu toutes les graces de la nature et de la jeunesse, sont réduites à payer dans les compagnies de la gravité de leur mine et de l'agrément de leurs paroles. » Notre poète sur le retour résolut de traduire les psaumes. Certain abbé de Raimefort, qui, après avoir long-temps vécu dans les tempêtes du monde, était venu, comme dit Racan, prendre terre en son voisinage, l'excitait fort en ce dessein. Racan se mit à l'œuvre et traduisit deux psaumes. Aussitôt il les envoie à l'Académie, lui demandant conseil; il avoue ingénuement qu'il ne sait pas le latin et qu'il traduit sur les versions françaises. Or, l'art de traduire était alors tellement imparfait, que rien n'arrivait à Racan de la couleur originale : partout l'image disparaît devant l'expression abstraite. Si Racan retrouve parfois le mouvement lyrique, le tour élégiaque, poète, c'est que l'instinct le pousse; chrétien,

c'est que la foi le porte. Nulle part il ne s'est douté de la poésie des saints livres; il ne fait qu'entrevoir la pensée de David, et il la voit toute nue et dépouillée de sa pompe orientale. Aussi se gardera-t-il de la présenter à son siècle telle qu'elle se montre à lui; il faut auparavant qu'il la revête de sa poésie. Les traducteurs ne lui ont donné que le sens de l'Écriture; pourvu que ce sens demeure, qu'importe le reste? La métamorphose sera complète. David va renaître en Louis XIV, et le canon prendra la place des chars armés de faulx. Le poète veut que l'on dise les *psaumes de Racan*, comme on a dit les *psaumes de Marot*, et certes il serait difficile de leur donner un autre nom.

Mais oublions l'Orient, oublions David, oublions cette harpe mélancolique qui endormait la fureur de Saül et qui pleurait la mort de Jonathas; oublions tout cela, et acceptons ces paraphrases comme œuvre nouvelle. Une versification ferme, soutenue, un langage naturellement élevé et dont le tour a peu vieilli, çà et là enfin une expression grandiose qui sent le voisinage de Polyeucte; voilà ce qui leur reste.

Nous citerons seulement quatre vers; on pourrait en citer beaucoup d'autres:

> Sa voix, comme un tonnerre, effraya tout le monde,
> La mer en fut émue, et ses flots entr'ouverts
> Découvrirent à nu, dans le fond de son onde,
> Le large fondement de ce vaste univers.

Loin de nous cependant la pensée d'offrir cette traduction des psaumes comme une œuvre de sincère poésie; c'est plutôt un exercice de la poésie et de la langue: mais, à ce titre, faisons la part de Racan dans la gloire de nos grands poètes. Ce que nous disons des psaumes pourrait s'étendre à tout ce qu'il a écrit: poète, grand poète même en quelques pages, partout ailleurs il n'a fait que rendre un peu de souplesse à cette langue jetée par Malherbe dans un moule d'airain. C'est une gloire assez haute que d'avoir quelque chose à revendiquer dans les plus belles renommées du XVIIe siècle.

Racan vécut encore long-temps après son dernier ouvrage.

L'autorité de son nom était grande, et sa réputation survivait tout entière à la nouveauté de ses écrits. Sa conversation était spirituelle et enjouée. On se pressait autour de lui pour l'entendre. Chaque souvenir de sa vie lui rappelait quelque mot charmant, quelque facétie ingénieuse, qu'il racontait avec grace, mais si bas, si bas, que souvent on ne l'entendait pas, et qu'il s'étonnait d'avoir ri seul du mot que seul il avait entendu. Alors il se tournait vers Ménage, qui écoutait pour l'histoire, et lui disait : « Je vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu ; traduisez-moi en langue vulgaire. » Il y a quelque mélancolie dans ce dernier mot. Le pauvre vieux poète comprenait qu'on ne parlait plus autour de lui la langue de sa jeunesse. Ceux qu'il avait chantés n'étaient plus, celles qu'il avait aimées appartenaient à un autre règne. C'étaient de nouveaux noms, de nouvelles mœurs, tout un siècle nouveau ; et au milieu de ce siècle, il était là, lui, comme un débris vivant de la société d'autrefois. La France entière battait alors des mains aux triomphes du grand Corneille. Dans son coin, Pascal écrivait les *Provinciales*, et mourait de ses pensées. Racan était un habitué de l'hôtel de Rambouillet; il était là peut-être le jour où Molière y fut présenté, le jour où Bossuet, enfant, y prêcha son premier sermon. On murmurait déjà dans quelques ruelles le nom d'un jeune clerc de la Ferté-Milon, protégé par Chapelain, et qui depuis fut Racine. Mais les vieilles renommées se tournent rarement du côté des gloires naissantes, et vivent plus volontiers dans le passé. Boileau qui l'aimait, ce passé, s'arrêta avec respect devant le disciple de Malherbe. Lui qui oublia La Fontaine, s'est trois fois souvenu de Racan, et trois fois il le nomme avec honneur. Il appartenait à Boileau de payer à la vieillesse de Racan et à la mémoire de Malherbe les services que l'un et l'autre ils avaient rendus à la langue.

Racan mourut au mois de février 1670. Il avait quatre-vingt-un ans.

Deux ans auparavant, La Fontaine avait publié ses premières fables. On aime à se figurer ce livre tombant un beau matin à La-roche-Racan. Voilà, sans doute, notre poète bien étonné en recevant de Paris tant de vers empreints de ce doux et sincère amour de la nature, écrits avec cette aisance et cette bonhomie que parfois

lui-même il avait rencontrées. Mais lorsque, feuilletant ce volume, ses yeux s'arrêtèrent sur la fable du Meunier, est-ce qu'il ne lui arriva pas de renaître en imagination à cette époque de sa vie où, incertain de la carrière qu'il devait embrasser, il demandait conseil à Malherbe? Que d'espérances trompées, que d'illusions évanouies! C'est toujours là ce que nous trouvons en remuant la poussière du passé. Racan, du moins, avait cette consolation qu'il voyait éclore dans la pensée d'un beau génie cette fleur de poésie naïve qu'il avait, lui, trop peu et trop rarement cultivée.

ANTOINE DE LATOUR.

DIPLOMATES

EUROPÉENS.

I.

POZZO DI BORGO.

Si, par une belle nuit de septembre, vous prenez à Toulon le bateau à vapeur qui fait le voyage de Corse, après un trajet de dix-huit heures, durant lequel la Méditerranée vous a doucement bercé sur son flot d'azur, vous arrivez dans la baie d'Ajaccio. Là, au fond, sur la plage de sable, s'élève la capitale de l'île. On la reconnaît de loin à ses maisons blanches, qui réfléchissent joyeusement le beau soleil du midi. La grande nappe d'eau qui la baigne est pour elle un miroir toujours pur. Golfe favorisé! la tempête peut gronder et la foudre frapper les âpres rochers du rivage, le bassin qu'ils protégent demeure paisible. A peine le vent enfle-t-il les légères vagues qui viennent baiser les pieds d'Ajaccio et y mourir.

Au-delà de la ville se déroulent des plaines étroites et bornées; puis des collines verdoyantes montent en étages, et derrière elles se dres-

sent les hautes montagnes qui ferment l'horizon et séparent la province d'Ajaccio de celle de la Rocca. A l'ouest, ce sont des coteaux labourables. Les vignes y percent partout les rocs, et tapissent le granit, mêlées aux câpriers sauvages.

Aux flancs de ce large amphithéâtre, qui entoure la ville et la domine, point de villages. Seulement, éparses çà et là, solitaires, de petites maisons crénelées, qui semblent les sentinelles avancées de la vieille armée des montagnards corses, frémissant encore sous le joug que la colonie génoise leur imposa vers la fin du XVe siècle. Aux murs de ces maisons, si vous allez les visiter, vous verrez, comme dans la Calabre ou la Catalogne, des croix de bois noir posées en mémoire de quelque mort violente ou d'une *vendetta* léguée de génération en génération.

C'est à Ajaccio qu'est né Napoléon, et dans une de ces *casinete*, sortes de châteaux forts où le symbole de l'impérissable vengeance est écrit à la porte, Charles-André, comte de Pozzo di Borgo, l'un des inexorables diplomates qui, en 1814 et en 1815, présidèrent aux résolutions des cabinets contre la souveraineté et la personne de l'empereur.

A travers les nombreuses révolutions qu'elle a subies, la Corse a gardé deux populations bien distinctes : l'une, formée des habitans des villes et du littoral, façonnée à la domination étrangère, étrangère elle-même, d'origine italienne, catalane ou provençale; l'autre, qui vit dans les montagnes, fille du sol, inculte comme lui, demi-sauvage, fière de sa solitude indépendante, fidèle à ses vieilles mœurs, à ses ressentimens héréditaires, avec ses chefs et ses antiques familles, qui n'a pas encore perdu le souvenir de ses longues hostilités contre la plaine et les villes, où elle ne voit qu'une usurpation qu'elle aspirerait peut-être encore à déposséder! Noble race que celle de ces paysans couverts de peaux de chèvre, si éprise de la liberté, dont elle ne s'est point lassée depuis ses guerres civiles du XIe siècle! Rude noblesse que ces gentilshommes gardeurs de troupeaux, qui bataillaient avec les évêques et les clercs, et obtenaient, comme prix de leur vaillance, le droit d'entrer dans les places fortes de l'île avec cinq hommes d'armes!

La famille des Pozzo appartenait à cette noblesse indomptée de la montagne. Ils résidèrent, depuis le XIIe siècle, en un petit fort de Montichi, construction sarrazine, comme il y en a tant en Espagne et quelques-unes encore en France, sur les hautes collines du Rhône. Ils habitèrent ensuite le village *Pozzo di Borgo*, dont on trouve les ruines à quelques lieues d'Ajaccio. Le voisinage de la cité adoucit bientôt leurs âpres habitudes d'indépendance. Peu à peu ils se rapprochèrent du gouvernement, et

enfin, en 1775, après la réunion de la Corse à la France, tout-à-fait ralliés, ils furent reconnus nobles de vieille origine par arrêt du conseil supérieur de l'île, et admis à jouir des priviléges attribués alors aux gentilshommes (1).

Charles-André Pozzo di Borgo naquit le 8 mars 1768. Son éducation, selon l'usage des familles corses, fut confiée à un *abbato*, précepteur de moins de science que de piété. Il atteignait sa majorité lorsque la révolution française, qui venait d'éclater, versait sa lave la plus ardente. L'explosion du volcan avait ébranlé toute l'Europe. La Corse ressentit vivement la secousse; mais le mouvement y fut complexe et d'une double violence à raison de la diversité des races. Les villes s'agitèrent autrement que la montagne et à d'autres fins. Les familles étrangères, faciles au joug du dehors et déterminées par leurs rapports tout établis avec la France, acceptèrent docilement et sans restriction les idées et les formes de notre révolution. Les familles indigènes, non moins enthousiastes de liberté, n'adhérèrent que sous la réserve secrète de leur propre nationalité. C'était, par exemple, d'une part les Bonaparte, les Arena, les Salicetti, de l'autre les Paoli, les Pozzo di Borgo. Ainsi ceux-là rêvaient une liberté philosophique et universelle, telle que l'avaient enseignée Mably et Rousseau; ceux-ci invoquaient l'indépendance individuelle du sol natal. Ils voulaient au fond la restauration de la vieille Corse.

Charles-André Pozzo di Borgo prit néanmoins une part active et complaisante aux premiers actes de la révolution française. Louis XVI avait convoqué l'assemblée de la noblesse corse à Ajaccio, afin qu'elle rédigeât le cahier des doléances que l'île avait à présenter. Le jeune Pozzo di Borgo, alors âgé de vingt-deux ans, fut nommé secrétaire de cette assemblée, comme il le fut encore de celle des notables de la province d'Ajaccio. Enfin il fut envoyé comme député extraordinaire à l'Assemblée nationale, pour lui exprimer la reconnaissance des populations corses, appelées à faire partie intégrante de la France.

La Constituante venait de terminer ses travaux. Assemblée grande et aventureuse qui marcha trop aveuglément peut-être de théories en théories, qui ne recula devant aucune expérience. Jamais réunion de tant d'études spéculatives, d'imaginations ardentes, d'ames noblement désintéressées; jamais non plus réunion d'esprits moins positifs. La Constituante se prit à tout démolir de droite et de gauche. Elle amoncela les ruines, et quand il fallut reconstruire, elle laissa pour toute base du nouvel édifice je

(1) *Voyez* Storia di Corsica da Filippum, revista e publicata da G. C. Gregori. App. 3, p. 83; famiglia Pozzo di Borgo.

ne sais combien de systèmes contradictoires et d'une application difficile. Elle constitua législativement un grand désordre. L'assemblée qui lui succéda fut la Législative. Charles Pozzo di Borgo en fut nommé membre par le corps électoral d'Ajaccio.

Voici donc que nous allons suivre les premiers pas du jeune Corse sur le terrain des affaires générales. C'était à une étrange école que venait s'instruire le futur agent de la sainte-alliance. Un fait curieux, c'est que, arrivant à l'Assemblée législative, l'homme qui se devait dévouer tout entier à la science de la diplomatie, — science dont la principale base est le religieux ménagement des opinions, — se trouva d'abord classé dans le comité diplomatique sous la présidence de Brissot.

Si l'on se reporte aux séances de ce comité, si l'on considère quels principes de droit public furent posés, on peut imaginer quelle éducation reçut le député d'Ajaccio. La politique étrangère du comité était neuve vraiment. Les chancelleries n'y avaient pas été habituées. C'est que la liberté romaine était à l'ordre du jour. On traitait les rois du haut de la grandeur populaire.

Tout cela aurait eu sa dignité peut-être, si la victoire avait soutenu la pompe du langage. Mais l'Assemblée législative n'avait pas cette force salutaire dont la Convention s'arma plus tard dans le comité de salut public. Assemblée à la fois timide et audacieuse, inerte et violente, elle sapait la royauté, et elle n'avait pas le courage de la renverser; elle adorait la république, et elle n'osait l'introniser.

M. Pozzo di Borgo ne parut que fort rarement à la tribune. Il y apporta cette phraséologie du temps, ce ton déclamatoire qui caractérisa les éloquences subalternes de la révolution. J'ai recueilli quelques fragmens de la harangue que prononça M. Pozzo di Borgo le 16 juillet 1792. Deux partis poussaient alors à la guerre contre l'Europe : la cour, qui comptait y trouver le moyen d'investir Louis XVI de la dictature militaire; la Gironde, qui espérait qu'une grande commotion nationale enfanterait la république. Le député corse fut l'expression du comité diplomatique qui conseillait la guerre.

« La confédération germanique, dit-il, dont l'indépendance est naturellement garantie par la France, qui seule la peut préserver de l'immortelle ambition de l'Autriche, a vu avec joie une ligue formidable se former pour détruire votre constitution. Déjà les armées ennemies ont inondé l'Allemagne. La ligue du nord prescrit à l'Europe entière une servitude générale, et montre de toutes parts un front menaçant, forte qu'elle est de ses soldats mercenaires couverts de fer et avides d'or. Toutes les usurpations lui deviendront faciles. C'est aux Français de sauver le monde de ce

terrible fléau et de réparer la honteuse insouciance ou la malignité perfide de ceux qui voient avec indifférence la destruction de tout germe de liberté sur la terre. Les Français seuls, en combattant les ennemis communs du genre humain, auront la gloire de rétablir l'harmonie politique qui préservera l'Europe d'une servitude générale. Nous avons tous contracté une dette immense envers le monde entier; c'est l'établissement et la pratique des droits de l'homme sur la terre. La liberté, féconde en vertus et en talens, nous prodigue les moyens de l'acquitter tout entière. Ils espèrent sans doute, nos ennemis, dans les dissensions passagères qui nous agitent. Ils en augurent la désorganisation de notre gouvernement. Non, nous n'accomplirons pas leurs coupables espérances; nous sentons bien que, dans l'état des choses, un changement dans nos institutions politiques amènerait nécessairement l'interrègne des lois, la suspension de l'autorité, la licence, le déchirement dans toutes les parties du royaume, et la perte inévitable de la liberté. Notre vigilance conservera sans détruire et mettra les traités dans l'impuissance de faire le mal; en assurant la stabilité du gouvernement, nous ôterons aux ambitieux toutes les chances qu'ils se préparent dans les changemens et les révolutions perpétuelles des empires. Ainsi, réunissant l'énergie à la sagacité, nous pourrons parvenir à des succès glorieux. »

C'était là une sortie bien vive contre les gouvernemens absolus, bien singulière aussi dans la bouche de celui qui devait un jour provoquer contre la France les coalitions les plus persévérantes et les plus fatales.

L'Assemblée législative avait fourni sa carrière. Le mandat de M. Pozzo di Borgo expiré, le lien qui l'avait attaché à la France fut rompu. Il la quitta pour ne plus traiter avec elle, pour n'y plus rentrer qu'en étranger. De retour en Corse, il se mit au service des idées d'indépendance nationale que nourrissait Paoli. Il s'associa à leur exécution, en s'associant à l'administration du pays. L'esprit des vieilles races s'était réveillé avec ses vieilles haines. Toute la montagne appelait l'émancipation du sol; et Paoli, le vieux Paoli, son idole, ne lui promettait rien moins qu'une république corse.

Mais les Arena et les Bonaparte, les hommes de la plaine et des villes, chefs qu'ils étaient du parti français, et affiliés aux clubs de Paris, n'avaient pas vu sans inquiétude ces espérances et ces tentatives de révolte. Salicetti fut leur organe à la Convention nationale : il dénonça Paoli et Pozzo di Borgo comme les fauteurs d'un système qui tendait nettement à séparer la Corse de la mère-patrie. Sur ces accusations, Paoli et Pozzo di Borgo furent mandés à la barre de l'assemblée, pour y présenter la justification de leur conduite. Là fut le germe de la haine

profonde que se vouèrent dès-lors Pozzo di Borgo et Bonaparte; de là cette inimitié qui, enfouie en leurs poitrines corses, prit plus tard l'Europe pour théâtre de ses guerres, et dont l'action influa plus qu'on ne pense sur les évènemens de 1814.

Paoli et Pozzo di Borgo se trouvaient à Corte, la capitale de la montagne, lorsque le décret de la Convention leur fut notifié. Ils savaient les suites d'une désobéissance à une pareille souveraine. — Que feraient-ils? —Avant qu'ils se fussent décidés eux-mêmes, peut-être le mouvement national les avait entraînés. La commission départementale s'était déclarée en permanence. Il y eut une assemblée populaire à Corte. Les troupes tumultueuses de montagnards qui la formaient décidèrent d'une voix unanime que Paoli et Pozzo di Borgo seraient invités à continuer leur administration, sans tenir compte des ordres de la France. Quant aux familles Arena et Bonaparte, il fut dit qu'il n'était pas de la dignité du peuple corse de s'occuper d'elles, et qu'on les abandonnait à leurs remords et à l'infamie publique (1): c'étaient là les propres termes de la résolution.

Après avoir arboré un si audacieux drapeau de liberté, il ne s'agissait plus de reculer; mais comment maintiendrait-on cette indépendance improvisée? On entretenait bien quelques intelligences avec les Anglais, mais Toulon, qu'ils occupaient, était vivement pressé par l'armée de la république dont on bravait la loi. C'était ce Bonaparte qu'on vouait à l'infamie qui dirigeait ce siége important, dont il garantissait le succès. Une fois le port en ses mains, en quelques heures une escadre française pouvait vomir ses légions contre Paoli et les siens.

En ces difficiles circonstances, la flotte anglaise parut devant Ajaccio. L'amiral offrit sa protection sous la suzeraineté du roi de la Grande-Bretagne. Paoli se rendit à son bord pour traiter au nom du peuple corse. En même temps une assemblée générale du peuple fut convoquée. Le 10 juin 1794, elle se réunit, et les bases d'une constitution lui furent soumises. Cette constitution était fondée sur les principes de la grande charte d'Angleterre. Elle établissait deux chambres qui formaient un parlement, un conseil d'état, un vice-roi ayant des ministres responsables. Paoli proposa Pozzo di Borgo pour la présidence de ce conseil d'état. Mais lorsque ce Corse au teint basané, à l'œil vif, à la taille élancée, à l'air de partisan, lui fut présenté par Paoli, Elliot demanda à ce dernier si c'était là son président de conseil d'état. « Je réponds de lui, dit Paoli. C'est un homme

(1) Che non era dilla dignità del popolo Corso di occuparse delle due famiglie Bonaparte et Arena, onde le abbandona ai loro e alla publica infamia. — Ce décret fut couvert de douze cents signatures.

aussi habile à conduire un gouvernement qu'à garder les chèvres des montagnes, et à débusquer l'ennemi à coups de carabine. »

Au conseil d'état avaient été attribuées les principales fonctions actives. Pozzo di Borgo eut à organiser toute l'administration du pays. Il en construisit lui-même la machine avec une grande habileté. C'était un code singulier, à la fois anglais et corse, mélange bizarre de lois étrangères et de lois nationales primitives, appliquées aux plus menus intérêts des populations de pasteurs. Cette curiosité historique est peu connue parmi nous; elle ne serait comprise d'ailleurs que de ceux qui auraient visité la Corse et étudié long-temps ses mœurs.

Le gouvernement anglo-montagnard ne dura que deux ans. L'appui lointain de l'Angleterre lui fut insuffisant. Ce n'était pas assez de quelques régimens tirés de Gibraltar pour contenir la population des villes dévouées à la France, alors puissante et victorieuse, qui, par sa proximité, menaçait incessamment le frêle pouvoir de Paoli. Une crise était imminente. Les trois couleurs allaient être arborées à Ajaccio. Pozzo di Borgo n'attendit pas le jour où il les verrait flotter. Il s'embarqua avec les Anglais. Leur escadre quitta les parages de la Corse, emmenant avec elle tous les débris du gouvernement déchu. Elle toucha à l'île d'Elbe, vogua vers Naples, et de là vers l'île d'Elbe encore. M. Pozzo di Borgo eut le loisir d'examiner cette petite souveraineté de Porto-Ferraïo, où Napoléon devait être emprisonné, long-temps après, à la suggestion de son compatriote. Ce fut la frégate *la Minerve* qui transporta enfin à Londres le Corse aventureux. Il passa dix-huit mois en cette ville, assez bien traité par le ministère anglais, qui lui savait gré de l'esprit d'ordre et de la capacité dont il avait fait preuve durant son administration. Il se lia avec quelques émigrés français, et entra dès-lors dans cette carrière de diplomatie et de négociations secrètes, qui plus tard s'ouvrit pour lui bien autrement spacieuse. En 1798, il se trouvait à Vienne. La France subissait en ce moment de périlleuses épreuves : le sceptre de la Convention était brisé; la terreur ne contraignait plus le pays au patriotisme; il se faisait une sorte de réaction royaliste; il était de bon ton de se parer des couleurs blanches. Ce n'est pas qu'on souhaitât une restauration, mais le pays boudait la révolution; il s'était pris de dépit contre elle; il lui en voulait de n'avoir pas encore produit de gouvernement régulier. L'ingrat! comme si elle pouvait lui tout donner à la fois! Ces mécontentemens avaient transpiré au dehors. L'Europe voyait Bonaparte s'engloutir sous les sables de l'Égypte avec la meilleure partie de cette brave armée qui avait dompté l'Italie et le Rhin. Toutes nos conquêtes nous échappaient. A peine gardions-nous sur les Alpes quelques positions vivement

disputées. Souwarow apparaissait mené par la victoire, Souwarow, demi-sauvage, dont les mouchoirs des belles légitimistes saluaient déjà de loin la venue comme celle d'un nouveau Messie; Souwarow, en effet, l'homme des étrangers d'alors autour duquel se ralliaient toutes les espérances de la coalition, tous les rêves des princes réfugiés et de leurs partisans. M. Pozzo di Borgo s'était jeté corps et ame dans l'actif mouvement diplomatique qui accompagnait l'action militaire. Il était dans la force de l'âge et de la vie : il avait trente ans; infatigable, il courait l'Allemagne et l'Italie, secondant partout de ses intrigues le succès des armes du vieux Russe. Mais à Zurich le canon de Masséna dissipa comme des nuages toutes ces illusions de l'étranger qui comptait nous envahir. Les Austro-Russes furent rejetés hors de nos limites, et la coalition rompue. M. Pozzo di Borgo en fut pour ses courses. Il retourna à Vienne et y demeura en rapports intimes avec le cabinet.

Miraculeusement revenu d'Égypte, Bonaparte, celui là même qu'avait si dédaigneusement traité l'assemblée de Corte, posait les premières bases de son gouvernement de résistance. Sa main puissante avait relevé les débris épars de l'autorité publique, et en avait reconstruit une administration forte et centrale. L'ordre renaissait en France, sinon la liberté. Dans sa rapide fortune, Bonaparte n'avait pas oublié ses vieux amis d'Ajaccio; mais il ne s'était souvenu d'eux que pour les proscrire. Les Arena avaient été exilés par lui, ou livrés aux commissions militaires; on eût dit qu'il les frappait ainsi afin de mieux rompre tout lien avec son pays, afin d'être le seul Corse en France, ou d'y paraître moins Corse. Songeait-il aussi à cet autre compatriote, son ennemi déclaré, à ce Pozzo di Borgo, qui ameutait déjà contre lui les cabinets? Je ne sais. Quant au diplomate errant, il avait dû sentir ses ressentimens s'accroître, en voyant le jeune consul victorieux imposer de si haut à l'Europe la paix d'Amiens. La guerre n'avait pas tardé à se rallumer. M. Pozzo di Borgo entra au service de la Russie, et se voua dès-lors ouvertement et complètement à la diplomatie. Il n'obéissait en cela qu'à sa vocation; il était né diplomate; il avait la souplesse du caractère et la pénétration de l'esprit; l'étude des faits, l'expérience des hommes et des choses, avaient développé, chez lui, ces heureuses qualités natives; l'habileté dont il avait fait preuve dans ses premières négociations avait montré ce qu'il valait : son avenir politique était assuré. Il obtint le titre de conseiller d'état, près du cabinet de Saint-Pétersbourg. Le prince qui le prenait à son service était ce mystique Alexandre qui fut si triste toute sa vie, qui ne mit peut-être tant de grandeur et de loyauté dans un des bassins de la balance de son règne, que pour rendre plus léger dans l'autre le poids de son avènement, — pour mieux conjurer

un remords! L'Angleterre avait dirigé la révolution de palais qui l'avait fait empereur de Russie. Cette révolution devait par conséquent fortifier la coalition nouvelle contre le hardi soldat qui venait de se couronner lui-même empereur des Français. — M. Pozzo di Borgo fut envoyé à Vienne où il eut à resserrer plus étroitement l'alliance entre son maître et les cours liguées; il ne fut pas laissé long-temps en cette ville; au bout de quelques mois, il dut la quitter pour aller représenter le czar, comme son commissaire, près de l'armée anglo-russe et napolitaine qui devait commencer ses opérations par le midi de l'Italie. Cette mission ne fut qu'un voyage. Les troupes alliées, à peine réunies à Naples, furent contraintes de se dissoudre. Le soleil d'Austerlitz avait chassé cet autre orage qui s'était levé menaçant au sud; la victoire avait dicté la paix de Presbourg; le traité séparait l'Autriche de la coalition. M. Pozzo di Borgo retourna à Vienne, mais il n'y séjourna pas; il se rendit à Saint-Pétersbourg, où de nouveaux mouvemens militaires se préparaient.

Durant la campagne qu'Austerlitz avait couronnée, quand Napoléon s'était avancé si aventureusement au fond de la Moravie, la Prusse, inquiète de ses progrès, avait failli se joindre avec toutes ses forces à la coalition. Après Austerlitz, elle se détermina : ses troupes entrèrent en ligne unies aux troupes russes; elle savait que sa mauvaise volonté n'était pas un secret pour le vainqueur, et qu'il ne la lui pardonnerait pas; autant valait-il provoquer soi-même une guerre inévitable. Le comte Pozzo di Borgo accompagna son maître à l'armée, où le czar lui donna un rang, et le fit colonel à sa suite, poste qui l'attachait à la personne même du souverain. C'était la coutume russe : il n'y avait d'avancement possible que dans la hiérarchie militaire. Envoyé une quatrième fois à Vienne, après la bataille d'Iéna, le colonel-diplomate essaya de réveiller l'Autriche de la torpeur où l'avait plongée la paix de Presbourg; mais l'Autriche dormait profondément. Elle voulait la paix à tout prix. Elle ne bougea pas. L'empereur, voyant que son agent perdait là son temps et son habileté, l'envoya aux Dardanelles traiter avec les Turcs, assisté du ministre anglais. M. Pozzo arriva à Ténédos. L'amiral Sanyavin le reçut à son bord, d'où il assista au combat du mont Athos entre la flotte russe et celle du sultan. Ce fut là qu'il obtint sa première décoration militaire.

Napoléon touchait au faîte de la grandeur. La lutte sanglante et acharnée où les armées russes et françaises s'étaient si bravement mesurées, avait abouti au traité de Tilsitt. Les conférences qui furent ouvertes avaient réuni les deux empereurs, qui se virent fréquemment; ils échangèrent des projets de commune ambition, et bientôt Napoléon domina de toute la puissance de son génie l'esprit enthousiaste du czar. L'admiration

involontaire qu'Alexandre éprouvait depuis long-temps pour son illustre ennemi, devint une amitié exaltée, et qui se manifestait par de tels témoignages publics, que les vieux Russes commençaient à en murmurer. comme si c'eût été une trahison envers le pays.

Le colonel Pozzo di Borgo comprit que cet intime rapprochement des deux souverains ne lui permettait plus de rester au service de la Russie. Il eut à Saint-Pétersbourg une longue audience de l'empereur, où il exprima, avec une grande franchise, ce qu'il pensait de l'alliance française, et comment elle le forçait de s'éloigner. Alexandre s'essaya de le retenir; il affirma que la paix ne lui avait imposé le sacrifice d'aucun de ses serviteurs.

— Loin de vous être utile maintenant, je ne vous serais qu'un embarras, répondit le colonel. Bonaparte n'a point oublié ses haines de jeunesse. Quelque jour, il demanderait mon extradition. Votre Majesté, je le sais, serait trop généreuse pour l'accorder; mais je deviendrais alors une difficulté, une cause de collision peut-être. C'est ce que je dois éviter. — Au reste, ajouta-t-il, je doute que l'harmonie soit durable entre Votre Majesté et Napoléon. Vous connaîtrez plus tard cette ambition affamée qu'aucune conquête n'est capable d'assouvir. Vous avez la Perse et la Turquie sur les bras, Buonaparte sur la poitrine : eh bien! débarrassez-vous les bras d'abord, et une forte secousse après vous débarrassera de Buonaparte... Je ne cesse point, d'ailleurs, d'être aux ordres de Votre Majesté. Avant qu'il se soit passé beaucoup d'années, je le prévois, elle aura daigné me rappeler. »

Le colonel avait obtenu de son souverain l'autorisation de voyager. Il se retrouva à Vienne en 1808. L'Autriche venait de rompre encore avec la France; elle avait armé de nouveau. Je ne sais si l'histoire offre l'exemple d'une lutte aussi longue, aussi persévérante que celle de la maison d'Autriche contre Napoléon. Elle se résigne à tous les sacrifices, et bientôt après elle rentre en ligne. Vaincue, elle traite encore, puis elle reforme ses régimens et supporte héroïquement de nouvelles défaites, jusqu'à ce qu'enfin la victoire ait achevé de l'écraser. Noble nation allemande, qui résista et se défendit tant que sa main put tenir l'épée, qui ne céda point, mais qu'on garrotta lorsqu'elle fut tombée, tout son généreux sang épuisé!

M. Pozzo di Borgo était donc à Vienne en 1808; il y demeura également durant toute la campagne de 1809, faisant de son côté une campagne diplomatique fort active. Napoléon ne l'ignorait pas, il savait quels bons offices lui avait rendus son compatriote. La paix signée, il réclama l'extradition du colonel; l'empereur François la refusa péremptoirement.

mais M. Pozzo di Borgo reconnut bien que l'Autriche ne lui serait pas désormais un séjour plus convenable et plus sûr que la Russie. Il prit le parti de se rendre à Constantinople, seul point qui offrît une issue par où il pût quitter l'Europe continentale.

Voici déjà que les deux Corses se sont serrés de plus près et ont failli s'étreindre. Mais cette guerre de leurs vieilles haines n'est pas près de finir. Le fugitif d'aujourd'hui doit errer long-temps et chercher à ses projets des points d'appui lointains avant de voir le triomphe de sa patiente vengeance.

Proscrit politique maintenant, M. Pozzo di Borgo s'est réfugié en Asie. Il parcourt la Syrie, il visite Smyrne et Malte; de Malte, il passe à Londres, où il débarque en octobre 1810. Ses missions nombreuses avaient fait de lui un agent important. L'Angleterre n'avait plus avec le continent que de rares et difficiles rapports. Cet isolement lui rendit surtout précieuses les révélations qu'apportait un homme d'affaires et d'expérience arrivant des grandes capitales. Le marquis de Welesley et M. Pozzo di Borgo eurent de fréquentes conférences. Ce dernier l'entretint des espérances de l'Europe, d'une croisade nouvelle contre le gigantesque empire de Napoléon. Plus le colosse avait grandi, plus son armure lui était devenue insuffisante, plus il offrait de points vulnérables. Quel autre eût mieux indiqué où était le défaut de la cuirasse de l'empereur, quel autre mieux que son ennemi d'Ajaccio? Il l'avait bien prédit à Alexandre en 1807. Ce n'était qu'une trève que cette paix de Tilsitt. La guerre éclata plus terrible en 1812, les armées françaises passèrent le Niemen. La Russie était envahie. Les batailles de Mojaïsk et de la Moscowa avaient refoulé les troupes d'Alexandre jusque sur Moscow. La vieille capitale, Moscow la sainte, était réduite en cendres.

M. Pozzo di Borgo n'avait pas quitté Londres. Il s'était rattaché, par négociations, au service d'Alexandre; il avait stipulé au nom de ce prince, il avait efficacement aidé son alliance avec l'Angleterre. Toutefois, il ne retourna pas immédiatement près du czar. Ce n'était pas le moment. A l'heure du danger, Alexandre avait senti le besoin d'appeler à son aide le vieil esprit russe. Mais, pour le réveiller, ce n'était pas assez d'évoquer les traditions nationales, ce n'était pas assez de relever au pied du Kremlin la bannière de saint Nicolas. On n'eût pas intéressé les seigneurs moscovites à la défense du pays, si l'on n'eût fait quelques concessions à leurs jalousies et à leurs animosités. Il avait fallu leur rendre une part de leur pouvoir d'autrefois; il avait fallu leur sacrifier la plupart de ces étrangers, Français, Italiens ou Allemands, qui étaient en possession des premières dignités civiles et militaires, et obstruaient les marches du trône.

M. Pozzo di Borgo fut rappelé cependant par Alexandre à la fin de la campagne. C'est qu'alors le grand mouvement de résistance du nord, cessant d'être tout-à-fait russe, devenait plus excentrique, et se dirigeait vers la Pologne et la Prusse. Bernadotte lui-même commençait à y accéder. Déjà il prêtait l'oreille aux ouvertures que lui faisait le cabinet de Londres. Le colonel Pozzo di Borgo, se rendant à Saint-Pétersbourg, passa par Stockholm, afin de mûrir ces favorables dispositions du prince royal de Suède.

Ce fut à Kalisch que M. Pozzo di Borgo revit pour la première fois Alexandre, après une absence de cinq ans, durant laquelle tant d'immenses évènemens s'étaient accomplis selon ses prévisions. La grande armée de Napoléon venait d'être engloutie sous les glaces de la Bérésina. Le czar se montrait moins joyeux que touché de ce désastre inouï, qui accablait son ennemi. Ses impressions de Tilsitt le dominaient encore. Le soldat couronné à Notre-Dame était toujours pour lui le dieu du siècle. — Ce n'est pas moi qui l'ai vaincu, disait-il, ce sont les tempêtes du ciel! C'est l'esprit saint de la Russie! c'est le vieux génie de nos pères! Contentons-nous de cette victoire. C'est assez. Qu'il aille en paix vers sa France. Ne tentons pas la fortune en le poursuivant. —

Mais peu ému du mysticisme de ces paroles, le diplomate corse ne songea qu'à ramener le czar aux idées d'une politique plus saine et plus intéressée. — « Il ne s'agissait pas de générosité. Une occasion s'offrait qui ne se présenterait plus. Les sociétés secrètes d'Allemagne s'ébranlaient aux cris de *Teutonia* et de *Germania*. Les mécontentemens surgissaient même en France. On ne retrouverait pas ainsi deux fois, peut-être, les peuples d'accord avec les cours. Il fallait profiter, et sans tarder, de cet élan universel; il fallait étouffer le géant renversé, sous peine d'être étouffé par lui, si on lui laissait le loisir de se relever. »

Le patriote de 89 avait compris la portée de la conspiration de Mallet. Il savait quelle est la force irrésistible de la liberté. Dût-elle se tourner contre les rois qui l'auraient employée, il n'hésitait pas à s'en servir pour eux.

Alexandre s'était laissé convaincre : une fois qu'il voulut la ruine de Napoléon, il en voulut les moyens. On avait besoin de Moreau, pour soulever en France le parti républicain; du prince Eugène et de Murat, pour diviser l'armée; de Bernadotte pour fortifier la coalition de ses talens et de ses vingt mille soldats. Une triple négociation s'ouvrit simultanément à l'effet de les gagner. On fit briller aux yeux de chacun l'appât le plus capable de le tenter. A Moreau, on promit la présidence d'une république française restaurée; à Murat et au prince Eugène, la souveraineté de l'Italie, par-

tagée entre eux; on flatta Bernadotte de l'espoir de revêtir un jour la pourpre impériale dont on dépouillerait Bonaparte. C'était M. Pozzo di Borgo que le czar avait chargé lui-même de séduire le prince royal. Ce dernier hésita long-temps avant de céder. Tandis qu'il embarquait à Kalschrona, le canon victorieux de Lutzen et de Bautzen avait retenti jusqu'à lui. L'armée russe était en pleine retraite à travers la Haute-Silésie, et Bernadotte savait la fortune de Napoléon! Il était entré en ligne, mais il n'osait pas se prononcer encore. Il attendait à Stralsund les évènemens. Le persévérant diplomate courut l'y rejoindre. Il triompha des irrésolutions du prince royal, et parvint à l'emmener avec lui au congrès militaire de Traquenbourg. Ils y trouvèrent Moreau. Ce fut là que ces trois mortels ennemis de Napoléon échangèrent leurs vieux ressentimens, Moreau contre le consul, Bernadotte contre l'empereur, Pozzo di Borgo contre le Corse, le consul et l'empereur. Ce fut là que sur leur commun avis, il fut décidé que la France envahie, la coalition marcherait droit à la capitale, afin de frapper Bonaparte au cœur même de sa puissance et de sa faiblesse. Funeste plan de campagne, dont la clairvoyance et la sagacité de ces trois haines assuraient trop bien le succès!

Le congrès de Prague n'avait été que le prétexte d'un armistice devenu nécessaire à toutes les parties belligérantes, jamais les propositions de paix des alliés n'y avaient été sincères. Ce n'est pas qu'ils ne la voulussent au fond, mais ils la voulaient, sur le Rhin, dictée sous leurs épées, et ils étaient sûrs de la conquérir à ces conditions. Toute l'ardente jeunesse allemande accourait fanatisée sous leurs drapeaux; chaque jour, leurs légions se grossissaient de légions nouvelles; chaque jour, au contraire, Napoléon s'affaiblissait davantage; chaque jour, les désertions éclaircissaient les rangs de son armée. Son armée, sa glorieuse armée, allait elle-même lui manquer. Conscrits, officiers, généraux, tous étaient las et excédés. Le bâton pesait au maréchal, comme au soldat son fusil. Son armée lui allait manquer. Que lui resterait-il? Il eût été sauvé peut-être par la médiation armée qu'offrait l'Autriche. Les alliés s'étaient vivement inquiétés de cet obstacle. C'était pour l'écarter surtout qu'ils avaient fait cette halte du congrès de Prague. L'imprudence de l'empereur les servit mieux que toute leur diplomatie. Dans une conférence intime où M. de Metternich lui insinuait au prix de quelles restitutions il mettait sa médiation, — Monsieur de Metternich, combien vous donne l'Angleterre pour jouer ce rôle-là? — lui dit Napoléon. Le ministre offensé ne répondit rien; seulement, afin de montrer qu'il avait senti l'injure, il ne se baissa pas, comme l'eût voulu l'étiquette, pour ramasser le petit chapeau que l'empereur avait laissé tomber dans un brusque mouvement de colère. Quelques jours

après, l'Autriche s'était prononcée pour la coalition. Les souverains alliés attendaient avec impatience le résolution du cabinet de Vienne. Il était onze heures du soir; tous étaient réunis dans une grange; au rez-de-chaussée, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, Hardenberg; au premier étage, Alexandre et le roi de Prusse. La pluie sifflait aux vitres; tout à coup arrive un courrier porteur d'une lettre pour M. de Nesselrode; deux mots seulement : — L'Autriche s'est prononcée et met son armée à la disposition de l'alliance. — Qu'on imagine les transports de la coalition à cette nouvelle; cent cinquante mille hommes débouchant des montagnes de la Bohême!

L'orage s'amassait à chaque moment plus épais. Avec quelle joie le regardait s'élargir à l'horizon ce Pozzo di Borgo qui l'y avait vu poindre imperceptible. Il était général maintenant. Comme si la guerre incessante des négociations n'eût pas suffisamment secondé son impatience, il avait demandé à être employé activement dans la lutte des camps. Il fut envoyé par l'empereur en qualité de commissaire près du prince royal de Suède qui couvrait Berlin avec quatre-vingtdix-mille hommes, Prussiens, Russes et Suédois.

L'étoile de Napoléon jetait encore par intervalles de brillans rayons. La défense de Dresde fut un des prodiges du génie guerrier de l'empereur. La coalition avait été refoulée avec des pertes énormes; Moreau était resté sur le champ de bataille. Mais cette admirable manœuvre de concentration sur Dresde fut suivie de grandes fautes. Nos corps d'armée avaient été témérairement éparpillés; celui de Vandamme fut coupé et fait prisonnier, tandis que les avantages remportés à Grosbeeren et à Delwich, par Bernadotte et Pozzo di Borgo, contraignirent les autres à la retraite.

Napoléon prit position sur l'Elbe. Nous ne rappellerons pas les funestes journées de Leipzig : on sait quel immense désastre en fut la suite. La coalition était victorieuse sur tous les points : déjà son avant-garde se mirait aux flots du Rhin; mais elle n'approchait qu'avec une secrète terreur de cette terre de France où tant d'autres avant-gardes de l'Europe avaient trouvé leur tombeau. L'armée de Bernadotte s'était dirigée sur le Holstein; elle devait occuper le Danemark et préparer de là un mouvement en Hollande. Le général Pozzo di Borgo fut détaché de ce corps et appelé à Francfort pour y régler, avec l'alliance, la marche des opérations décisives. Avant de se risquer en France, on voulait bien connaître sa situation intérieure. Ce fut donc de Francfort que la prudente diplomatie épia les mouvemens de l'ennemi qu'elle voulait enlacer.

La machine administrative impériale fonctionnait encore docilement, tant était puissant le mouvement que lui avait imprimé le génie organi-

sateur de Napoléon ! Le sénat avait voté tout ce qu'on lui avait demandé d'hommes. Les préfets continuaient de fournir rigoureusement leurs contingens. Les rouages du pouvoir exécutif s'engrénaient obéissans. Mais voilà tout. C'était en vain que l'enthousiasme officiel des pamphlets, des chansons et des opéras avait tenté de réveiller l'esprit national. Ce ressort-là était devenu inerte. Trop d'intérêts froissés, trop de misères, trop de lassitude générale l'avaient détendu. Il avait fallu dissoudre le corps législatif qui avait protesté. Les membres de la régence étaient incertains, timides; quelques-uns, comme M. de Talleyrand, tout prêts à trahir une cause chancelante.

Toutes les circonstances favorisaient donc l'invasion; mais les alliés étaient-ils bien d'accord sur l'opportunité et sur le but de cette invasion? Avaient-ils tous un intérêt identique? A présent qu'elle avait reconquis ses territoires usurpés, l'Autriche voudrait-elle renverser le gendre de son empereur? Laisserait-elle dépouiller la France au profit de la Prusse et affaiblir outre mesure une puissance si nécessaire à l'équilibre européen? L'Angleterre elle-même, tout acharnée qu'elle fût contre Napoléon, ne voyait-elle pas avec jalousie le rapide accroissement de l'influence russe? Au parlement, chaque jour, les ministres anglais étaient vivement interpellés sur l'objet de la guerre.

Les conférences de Francfort avaient fait sentir ces difficultés. Les plus graves pouvant surgir à Londres, le général Pozzo di Borgo y fut envoyé; il y arriva au commencement du mois de janvier 1814. Sa mission était délicate. Il s'agissait de convaincre le régent et les communes de la modération du czar, et d'obtenir que lord Castlereagh, le chef du cabinet anglais, se rendît au quartier-général pour se concerter lui-même avec la coalition.

M. Pozzo di Borgo fut reçu, cette fois, à Londres, non plus en fugitif que l'on protége, en homme capable que l'on daigne consulter, mais en ambassadeur véritable, qui traite de puissance à puissance. Dans un de ses premiers entretiens avec lord Castlereagh, celui-ci lui avait communiqué la pensée qu'il avait déjà d'une restauration de la dynastie des Bourbons. —Vous savez, milord, lui répondit le général, qu'il ne faut jamais présenter aux souverains qu'une idée simple; ils ne saisissent point les choses complexes; songeons d'abord à renverser Buonaparte. Nous ferons comprendre cela facilement au roi de Prusse et à l'empereur Alexandre. Quand nous aurons table rase, nous verrons ce que nous y pourrons mettre. —

Il visita néanmoins les princes français; mais lorsque le comte d'Artois lui parla du projet de se rendre au quartier-général des alliés :—Gardez-

vous-en bien, monseigneur, s'écria M. Pozzo di Borgo; ne venez pas brouiller nos cartes; nous avons encore une rude partie à jouer; nous avons à tourner le roi. Dès que nous aurons pris Buonaparte, il faudra bien qu'on songe à quelque chose. Alors votre nom suffira. —

Son voyage eut d'ailleurs plein succès quant à son but principal. Dans un dîner chez lady Castlereagh, au dernier toast porté à l'envoyé russe: — Eh bien! mon cher Pozzo, s'écria le premier ministre, il est décidé que je vous accompagne; j'ai une lettre autographe du prince régent pour l'empereur Alexandre. Nous agirons tous de concert. – Les deux diplomates s'embrassèrent; deux jours après ils s'embarquaient pour le continent. Au bout de trois semaines ils avaient rejoint les souverains au quartier-général de Baden.

L'alliance était une et complète maintenant; elle pouvait arrêter sûrement le plan de campagne de l'invasion. L'Angleterre n'avait jamais reconnu l'empereur; jamais elle ne l'avait désigné, dans les actes de cabinet ou de parlement, que comme l'ennemi commun ou le chef du gouvernement français. M. Pozzo di Borgo avait dans lord Castlereagh un puissant auxiliaire de ses plans contre Napoléon. Le premier ministre anglais était muni de pleins pouvoirs; il posa pour base de toute transaction diplomatique, que la France, nécessaire comme puissance dans la balance de l'Europe, devait être réduite néanmoins à son ancien territoire. De là résultaient presque forcément le renversement de l'empereur et la restauration des Bourbons. Cette déduction ne fut pourtant encore exprimée dans aucune des notes publiques ou secrètes des négociations.

Selon l'habile tactique conseillée dès long-temps par Bernadotte et Pozzo di Borgo, la coalition s'appliqua dès cet instant à séparer Napoléon de la France; c'était à ce but que tendaient toutes les proclamations de Schwartzemberg et de tous les corps d'armée qui passèrent le Rhin. Il n'en coûtait rien de promettre l'intégralité du territoire et une constitution indépendante de l'empereur; on l'isolait ainsi de plus en plus; on appelait au secours de l'alliance tous les mécontentemens sans s'engager avec aucun.

M. Pozzo di Borgo demeura près de la personne d'Alexandre pendant toute la campagne de 1814, campagne triste et glorieuse, où la fortune militaire de Napoléon, au moment de s'éteindre, jeta encore de si vives lueurs. Les négociations de Chatillon s'ouvrirent, mais les propositions de l'empereur y furent rejetées. « Point d'armistice! ne cessait de répéter M. Pozzo di Borgo; il faut marcher sur Paris en masse, en ligne droite, sans s'arrêter! » Et quand il parlait ainsi, déjà des ouvertures directes lui avaient été faites de la capitale par M. de Talleyrand et le parti des mécontens.

Pourtant il est positif qu'à Chatillon on eût traité avec Napoléon, s'il eût accepté à temps les préliminaires de paix qu'imposaient les alliés. M. de Caulaincourt fut autorisé trop tard à s'y soumettre; M. Pozzo di Borgo avait encore eu le temps d'empêcher l'effet des dispositions généreuses d'Alexandre. — Il faut renverser Bonaparte, disait-il. La paix que vous lui accorderiez ne serait qu'un moyen de recrutement pour lui; avant un an, vous le verriez déborder de nouveau et menacer peut-être encore Moscou du torrent de ses armées.

Ce fut alors que les souverains signèrent le traité de Chaumont qui resserrait plus étroitement leur alliance. La guerre fut poussée avec une vigueur nouvelle. La pointe sur la capitale, recommandée si incessamment par le général Pozzo di Borgo, eut l'effet qu'on en devait attendre. Il ne tarda pas à entrer lui-même dans Paris à la suite de l'empereur Alexandre.

Ici les souvenirs sont poignans; nous glissons sur les détails, d'ailleurs trop bien connus, de cette douloureuse occupation. La cause de Napoléon commençait à être désespérée; sauf quelques généreux soldats groupés encore autour de lui, et résolus à mourir sous leurs aigles, tous l'avaient abandonné. Il avait contre lui les républicains et les royalistes, dont les doubles espérances s'étaient réveillées, et la masse de la population épuisée par la guerre. Cette universelle réprobation qui demandait son renversement était fort énergiquement exprimée par le gouvernement provisoire, auprès duquel M. Pozzo fut envoyé en qualité de commissaire par l'empereur Alexandre. Certes, ces dispositions du gouvernement trouvèrent alors une suffisante sympathie dans la haine du diplomate, qui les servit dignement. Plusieurs maréchaux avaient tenté d'amener le czar à traiter avec la régence. Alexandre, encore dominé par le souvenir de Napoléon, allait peut-être écouter son émotion personnelle. M. Pozzo di Borgo arriva, le gouvernement provisoire l'avait averti. Il arrêta, et cette fois sans retour, le noble mouvement de son souverain. — La régence, s'écria-t-il, c'était toujours Napoléon! et la France n'en voulait plus. Lui dicter une paix si dure qu'elle fût, c'était s'exposer à une reprise d'armes. Si l'Europe tenait au repos, il fallait en finir avec le régime impérial; il fallait abattre l'empereur. — Le général demeura deux heures près du czar, il ne le quitta pas qu'il n'eût obtenu de lui la promesse qu'on ne traiterait plus avec l'empereur ni avec sa famille. Maître de l'irrévocable proclamation, il court tout exalté de son triomphe auprès du gouvernement provisoire; et là, avec un accent de joie inexprimable : « Mon cher prince, dit-il à M. de Talleyrand, ce n'est pas moi sans doute qui ai tué seul politiquement Buonaparte; mais c'est moi qui lui ai jeté la dernière pelletée de terre sur la tête! »

Ainsi le montagnard corse avait atteint le but de toute sa vie; il assistait aux funérailles politiques de l'empereur. Singulières destinées de ces deux hommes! Nés à une année de distance, ils étaient sortis de leur île tous deux pauvres et ignorés, nourrissant déjà un mutuel et profond ressentiment. L'un avait bientôt mis sur sa tête la première couronne de l'univers; l'autre, proscrit par lui, n'avait couru le monde qu'afin de se hausser assez pour la lui arracher du front!

Le sénat avait proclamé la déchéance de l'empereur et rappelé l'ancienne dynastie. Le général Pozzo di Borgo fut chargé par les souverains alliés d'aller recevoir à Londres le roi Louis XVIII. Ce n'était pas là seulement une mission d'honneur qu'on lui confiait. Il avait à exposer au prince l'état réel des esprits en France et la nécessité d'adopter des formes de gouvernement en harmonie avec les idées libérales. On n'ignorait pas que le parti royaliste exagéré n'épargnerait rien pour circonvenir le nouveau monarque et le jeter dans les folies contre-révolutionnaires. Il importait de prévenir ce danger. M. Pozzo di Borgo, qui avait tant fait pour la restauration, mais qui cependant n'avait pas complètement oublié les principes de 89, était éminemment propre à cette négociation. Arrivé à Calais, il avait à la hâte frêté un navire de passage et se rendait à bord. Une rencontre inattendue lui offrit un imposant exemple de la fragilité des opinions politiques. Un étranger vint vers lui qui lui demanda de le recevoir sur son bâtiment pour aller au-devant de Louis XVIII. — Qui êtes-vous? dit M. Pozzo di Borgo. — Je suis le duc de Larochefoucauld-Liancourt. Je vais reprendre mes anciennes fonctions auprès du roi. — Qu'on juge de la surprise du général. Le duc de Liancourt n'avait pas blessé Monsieur seulement à l'Assemblée constituante; il l'avait encore profondément offensé depuis, en lui renvoyant des États-Unis le cordon de ses ordres en signe de mépris pour tous les hochets de noblesse. Ces péchés-là, Louis XVIII ne les pardonnait pas à un gentilhomme. Le diplomate admit toutefois fort courtoisement le noble révolutionnaire venu à résipiscence. Mais chose plus curieuse! le premier soin du duc de Liancourt, en mettant le pied sur le yacht royal, fut de se parer de ce cordon qu'il avait si dédaigneusement traité pendant son accès de républicanisme américain. Louis XVIII ne voulut pas même le recevoir. Il accueillit au contraire M. Pozzo di Borgo comme un ami, comme un bienfaiteur.

Le général revint à Paris avec le souverain. Le voyage, durant lequel ils ne se séparèrent point, fournit au diplomate le temps et l'occasion d'accomplir son honorable mission. C'est aux conversations de ce voyage qu'il faut rapporter la déclaration de Saint-Ouen, base de cette charte octroyée dont les évènemens ont démontré postérieurement l'insuffisance, mais qui

était une concession immense à la liberté à cette époque d'invasion et au sortir du despotisme de Napoléon.

M. Pozzo di Borgo demeura à Paris comme le représentant de la Russie auprès du nouveau gouvernement français; il se rendit ensuite aux conférences de Vienne, où toutes les sommités diplomatiques avaient été appelées. Le diplomate russe tournait souvent alors, avec une vive préoccupation, ses regards vers l'île d'Elbe; il épiait tous les mouvemens de l'illustre prisonnier; il l'entendait limer ses fers; sa prévoyance demandait à l'Europe une captivité plus lointaine pour Napoléon. La cour plénière des ambassadeurs s'occupait à discuter la proposition dont elle hésitait à reconnaître l'utilité, lorsqu'elle apprit le débarquement de l'empereur. M. Pozzo di Borgo ne fut point surpris de l'évènement, mais il en comprit la portée. — Je connais Bonaparte, s'écria-t-il; puisqu'il a débarqué, il ira à Paris; point de trève alors pour lui: c'est à l'Europe de se remettre en marche; il faut le renverser, et cette fois sans retour! —

L'Europe entendit l'appel; elle était prête. L'alliance s'avança compacte; ce fut vainement que Napoléon essaya d'en détacher l'Autriche et la Russie. L'envoi qu'il fit à Alexandre du traité secret conclu au mois de mars 1815 entre l'Angleterre, l'Autriche et la France, contre la Russie, n'eut d'autre effet que de produire cette antipathie du czar pour M. de Talleyrand, qui empêcha plus d'une importante transaction. L'activité de M. Pozzo di Borgo s'était réveillée. Le général fut envoyé par son souverain en qualité de commissaire près de l'armée anglo-prussienne qui formait l'avant-garde de la coalition.

Napoléon était tombé comme la foudre sur la frontière belge. Ce fut, on le sait, au milieu d'un bal, à Bruxelles, sous les mille lustres du palais de Lacken, que le duc de Wellington entendit le coup de tonnerre. L'armée anglaise fut réunie en toute hâte, et un courrier expédié à Bulow pour qu'il eût à précipiter sa marche. Un premier échec avait frappé les Prussiens de Blücher. Le duc fut forcé à la retraite; il prit position sous le mont Saint-Jean. M. Pozzo di Borgo vint l'y trouver assez inquiet. — Jusqu'à quelle heure croyez-vous pouvoir tenir? dit-il. — Je ne compte pas trop sur les Belges, répondit Wellington; mais j'ai avec moi une douzaine de régimens anglais et écossais. Adossé à la colline, je réponds de résister toute la journée; mais il faut que Bulow m'aide avant cinq heures du soir.— Au milieu de la bataille, un billet de Bulow annonça son arrivée avant trois heures; la nouvelle passa de rang en rang; l'armée anglaise, bien que mal secondée par les Belges, résista avec cette puissante ténacité qui fit sa victoire.

Napoléon avait quitté son dernier champ de bataille. Pourtant M. Pozzo

s'inquiétait encore, et non sans raison. L'armée d'Alexandre n'avait pris aucune part aux évènemens militaires; à peine avait-elle atteint l'Allemagne. Blücher et Wellington n'allaient-ils pas profiter de leurs succès pour décider seuls des destinées de la France? M. Pozzo di Borgo appela un jeune officier russe employé dans l'armée prussienne : — Tuez des chevaux, lui dit le général, et que dans quarante-huit heures le czar soit instruit de la victoire! Votre fortune est au bout de votre course. — Et le diplomate, quoique malade et blessé, se rendit à Paris sur les pas du duc de Wellington. Il avait repris ses fonctions d'ambassadeur près de Louis XVIII, mais non plus avec les mêmes chances de crédit qu'en 1814. Comme il l'avait prévu, l'occupation de la capitale par les généraux anglais et prussien les y avait rendus tout puissans : le duc de Wellington avait à peu près fait lui-même le ministère Fouché-Talleyrand, et ces deux hommes politiques étaient tout dévoués de longue main à l'alliance anglaise. La Russie ne jouerait donc plus qu'un rôle secondaire! L'arrivée de l'empereur Alexandre, à la tête de deux cent cinquante mille baïonnettes, changea bientôt cette situation des affaires.

M. de Talleyrand put s'en convaincre dès les préliminaires du traité de Paris. Le czar avait de profonds griefs contre l'ancien plénipotentiaire de Vienne, il ne voulut entendre parler d'aucune négociation conduite par ce premier ministre; la médiation d'Alexandre était pourtant bien nécessaire à nos intérêts dans la discussion du traité de paix. L'Angleterre, la Prusse et l'Allemagne, montraient des exigences exorbitantes; elles voulaient exploiter sans pitié leur victoire et nous dépouiller à l'envi. Les premières notes de lord Castlereagh réclamaient la cession d'une ligne de forteresses du côté de la Belgique, depuis Calais jusqu'à Maubeuge. Les Allemands et les Prussiens nous demandaient l'Alsace et une partie de la Lorraine. Qui pouvait nous défendre de ces avidités de vainqueurs armés, si ce n'était le czar? M. de Talleyrand tenta de gagner son appui, en assurant à son ambassadeur une haute position politique en France. Il offrait à M. Pozzo di Borgo le ministère de l'intérieur, que la démission de Fouché avait laissé vacant, et il obtint pour lui de Louis XVIII des lettres de pairie. Cette singulière combinaison échoua devant l'invincible aversion de l'empereur pour M. de Talleyrand. Alexandre persista à vouloir que les affaires étrangères fussent confiées à un homme de son choix, avec lequel il pût traiter en toute confiance. Il indiqua le duc de Richelieu qu'il appelait le meilleur Français et le plus loyal des hommes. M. de Talleyrand dut céder. Il rendit le portefeuille à Louis XVIII, qui chargea M. de Richelieu de composer un nouveau cabinet.

Dès ce moment, l'influence russe reprit sa prépondérance dans toutes les affaires publiques. Le czar se porta médiateur dans toutes les négociations; son intervention, quant aux questions territoriales, n'était désintéressée qu'à notre bénéfice. Il importait aux Russes que la France se maintînt, au midi de l'Europe, puissante et homogène. Elle pouvait être pour eux, au besoin, un utile point d'appui. M. Pozzo di Borgo vit son action grandir avec celle de son maître, et cette action nous fut favorable et salutaire. Le traité de Paris, auquel il contribua efficacement, fut bien toujours la loi du plus fort, mais encore valut-il mieux que si l'Angleterre et la Prusse l'eussent dicté seules (1). La France perdait quelques lignes sur la frontière; elle était mise sous la haute surveillance d'une occupation militaire; on lui prenait sept cents millions, mais enfin on ne se la partageait pas. Elle gardait la Lorraine et l'Alsace; elle restait grande nation.

L'empereur Alexandre, en quittant Paris, laissa plein pouvoir à M. Pozzo di Borgo de seconder le gouvernement français dans ses véritables intérêts.

L'opinion royaliste avait bientôt abusé de la victoire que l'étranger lui avait faite. Elle avait taché de sang sa bannière blanche. La chambre de 1815 s'était ouvertement prononcée pour les vengeances judiciaires. La violence de son opposition rendait impossible tout ordre constitutionnel régulier. La réaction s'avançait chaque jour plus menaçante; il lui fallait une digue. De concert avec M. Decazes et le duc de Richelieu, M. Pozzo di Borgo prépara l'ordonnance du 5 septembre. Il l'appuya lui-même auprès de Louis XVIII. La chambre ardente fut brisée, la restauration ramenée dans la voie sage et modérée.

L'influence de M. Pozzo di Borgo s'était fortifiée par le triomphe de ses conseils; elle continua de s'exercer au profit de la France. Ce fut l'active

(1) Il reste du duc de Richelieu une lettre bien honorable, où ce ministre déplore la nécessité qui le force à signer le traité de Paris.

« Ce 21 novembre 1815.

« Tout est consommé; j'ai apposé hier, plus mort que vif, mon nom à ce fatal traité. J'avais juré de ne pas le faire, et je l'avais dit au roi; ce malheureux prince m'a conjuré, en fondant en larmes, de ne pas l'abandonner, et dès ce moment je n'ai pas hésité. J'ai la confiance de croire que sur ce point personne n'aurait mieux fait que moi, et la France, expirante sous le poids qui l'accable, réclamait impérieusement une prompte délivrance; elle commencera dès demain, au moins à ce qu'on m'assure, et s'opérera successivement et promptement.

RICHELIEU. »

intervention du diplomate russe qui obtint de l'empereur Alexandre et du duc de Wellington qu'un terme fût enfin fixé à l'occupation; ce fut elle qui valut au pays obéré quelque allégement dans le poids monstrueux des contributions militaires, et une plus équitable liquidation des créances étrangères. Ces efforts, a-t-on dit, ne furent pas tous désintéressés. Ce serait à l'époque de ces négociations que l'on ferait remonter l'origine de la fortune colossale de l'ambassadeur. Là-dessus nous ne nions ni n'affirmons rien; mais qui ne sait qu'en diplomatie les gratifications sont de droit public, et que, même dans les budgets constitutionnels, elles ont leur chapitre légal, délicatement intitulé : *Présens diplomatiques*, sans compter les *fonds secrets?*

On sait que la libération de la France fut le résultat principal du congrès d'Aix-la-Chapelle. M. Pozzo di Borgo avait essayé vainement de rassurer Alexandre qui commençait à s'effrayer des tendances démocratiques de l'Europe. Après les conférences, le czar fit une courte visite à Paris; il s'entretint avec Louis XVIII des craintes que lui causait surtout la fermentation des universités allemandes, et avant de partir, il enjoignit à son ambassadeur d'arrêter désormais le mouvement libéral plutôt que de le favoriser. L'empereur quittait à peine la France, que le ministère Desolles remplaçait déjà celui du duc de Richelieu. M. Pozzo di Borgo ne heurta pas encore de front les principes qui avaient présidé à la composition du cabinet. Mais lorsque le nom de M. Grégoire sortit de l'urne électorale, lorsque le duc de Berry fut tombé sous le poignard de Louvel, le représentant du czar dut s'associer aux terreurs vraies ou feintes du corps diplomatique, et il ne fut pas étranger à la résolution qui forma le second ministère Richelieu.

Alexandre ne s'était pas trompé dans ses frayeurs prévoyantes; l'esprit des révolutions s'était levé et courait l'Europe. En Allemagne, la jeunesse des universités s'agitait impatiente; Kotzebue avait été assassiné. En Russie, c'étaient les sociétés secrètes de l'armée; en Angleterre, les révoltes d'ouvriers de Manchester; à Paris, les émeutes des écoles. Déjà Naples, le Piémont et l'Espagne avaient mis à leurs rois les menotes constitutionnelles. Partout les nations demandaient compte aux souverains de ces promesses de liberté qu'ils n'avaient pas tenues, et prétendaient se faire justice elles-mêmes. Tout annonçait un soulèvement universel des peuples. Jamais tant de trônes n'avaient été ébranlés à la fois et si profondément. Cette rude secousse, qui ne les put renverser, les raffermit en les avertissant. L'attaque démocratique provoqua une résistance monarchique plus vigoureuse et plus hostile. La sainte-alliance resserra ses nœuds relâchés. M. de Corbière et M. de Villèle avaient pris le ministère des

mains de M. de Richelieu. M. Pozzo di Borgo vit sans doute personnellement avec peine l'avènement de ces hommes de 1815, qu'il avait frappés de l'ordonnance du 5 septembre; mais, interprète de la volonté de son souverain, il les appuya. Il seconda également l'occupation du Piémont par l'Autriche, et il poussa la France à la guerre d'Espagne, selon la détermination des congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone.

Ferdinand VII avait été rétabli sur le trône. Alexandre, qui se croyait bien quelque droit à la reconnaissance de ce prince, ne négligea pas d'en tirer tout le profit qu'il put pour sa politique. L'ambition de la Russie était toujours d'établir son influence sur le midi de l'Europe, aux dépens de l'influence anglaise. M. Pozzo di Borgo fut envoyé à Madrid, afin d'y frayer le chemin du ministère à M. Zéa, tout acquis aux intérêts du cabinet de Saint-Pétersbourg, où il avait été long-temps consul-général d'Espagne. La mission de l'ambassadeur eut un prompt succès. Le roi congédia son confesseur Saëz, et mit à sa place le protégé du czar. Dès-lors fut fondée cette étroite union entre les deux cours, que la mort de Ferdinand VII, et la réaction qui la suivit, purent à peine rompre après dix ans.

De retour à Paris, M. Pozzo di Borgo vit commencer les sérieuses folies de la restauration. La promenade du duc d'Angoulême au-delà des Pyrénées l'avait trop enivrée; elle ne croyait plus au danger; elle se plaisait à tourmenter le pays par ses lois impopulaires. Le crédit de l'ambassadeur russe était alors presque nul : il observait; il n'approuvait guère, il improuvait un peu; il faisait une petite opposition de salon. Un jour, à propos de la conversion des rentes, on l'entendit s'écrier : « Le roi de France veut devenir le souverain le plus riche de l'Europe, mais j'ai bien peur que tout cet argent qu'il amasse ne lui serve qu'à vivre dans l'exil; j'ai bien peur qu'il ne nous mène à une catastrophe : on ne joue pas impunément avec les intérêts des classes bourgeoises. »

Pendant son voyage en Crimée, Alexandre était mort de cette mystérieuse maladie héréditaire dans la dynastie russe. Nicolas succédait aux idées et aux sympathies de son frère comme à son trône. M. de Nesselrode restait à la tête du cabinet. Les pouvoirs de l'ambassadeur russe à Paris furent continués. Il remit à Charles X ses nouvelles lettres de créance, lorsque la presse battait déjà en brèche le ministre du trois pour cent et les trois cents députés de sa chambre. Après deux années encore d'une habile résistance, M. de Villele fut enfin renversé. Charles X composa le ministère Martignac. M. Pozzo di Borgo s'employa très activement à y faire entrer le comte de la Ferronnays, alors notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg. A cette époque, il importait beaucoup au cabinet russe que le ministre des affaires étrangères français lui fût bienveillant. En signant

le traité du 6 juillet 1827, qui constituait l'indépendance de la Grèce, la Russie avait profondément ulcéré la Porte. L'occupation de la Moldavie et de la Valachie était devenue bientôt l'occasion d'une rupture. L'ambassadeur du czar avait quitté Constantinople. Une guerre éclatait entre les deux empires, qui pouvait être grave, si l'Angleterre prenait fait et cause pour le sultan.

D'après les instructions de M. de Nesselrode, M. Pozzo di Borgo fit de sérieuses ouvertures à notre cabinet. Il demandait à la France, non pas une coopération active en Orient, mais une neutralité armée, capable au besoin de tenir en respect l'Autriche et l'Angleterre. Pour prix de cette alliance, il montrait en perspective la restitution de notre frontière naturelle du Rhin, qu'on saurait bien obtenir de la Prusse et de la Hollande. Ces offres avaient paru peut-être peu sincères; la négociation n'avait guère été poussée qu'en paroles; l'alliance demeurait un projet. Toutefois, la marche des Russes dans les Balkans n'était ni rapide ni triomphante; il y avait eu des siéges meurtriers, des batailles douteuses; la situation de M. Pozzo di Borgo à Paris devenait difficile : on ne parlait plus que des échecs des armées du czar; mais son ambassadeur montrait partout une inaltérable assurance. « Attendez, disait-il, attendez; vous verrez si nous ne savons pas le chemin de Constantinople. » Et en effet, l'année suivante, l'avant-garde de Nicolas menaçait la capitale de Mahmoud.

Alors venait de s'opérer la brusque révolution ministérielle qui avait porté le prince de Polignac au pouvoir. Certes, il ne s'agissait plus maintenant d'alliance russe : M. de Polignac était tout aux Anglais, corps et ame; mais il s'agissait de la vie de la royauté. M. Pozzo di Borgo vit d'abord quel abîme elle avait creusé sous son trône; il expédia courriers sur courriers à son gouvernement pour lui signaler une catastrophe imminente; il montra le danger si évident, que le czar s'en ouvrit à M. de Mortemart, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg. « On prépare des coups de folie à Paris, dit-il; c'est bien. Le roi de France est maître de faire ce qu'il veut dans son royaume; mais tant pis pour lui s'il lui en arrive malheur. Prévenez-le qu'on ne le secondera pas, et que l'Europe ne se compromettra pas pour lui. »

L'ambassadeur russe ne connut les ordonnances de juillet que le 25 au soir, et seulement par un bruit de salon; le ministère ne l'avait averti ni officiellement ni confidentiellement. Lorsqu'elles parurent le 26 dans le *Moniteur*, et qu'il vit l'incurie du gouvernement au milieu de son immense témérité, l'absence des forces militaires, l'oubli de toutes les précautions, il exprima sa surprise et son effroi. « Quoi! s'écria-t-il, ils

se mêlent de coups d'état, et ils n'ont point de troupes! Les ponts ne sont pas occupés; aucune mesure défensive! — Tout est tranquille, répondit-on. — Tout est tranquille? répliqua-t-il. Aujourd'hui peut-être; mais demain les coups de fusil; après-demain, qui sait? je serai forcé de demander mes passeports. »

Le corps diplomatique était plongé dans une grande perplexité. Le 28 juillet, M. de Polignac ne lui avait fait encore aucune communication officielle. Les ambassadeurs ne savaient à quoi s'arrêter; ils se réunirent pourtant chez M. Pozzo di Borgo, afin de convenir d'une résolution commune. Le représentant de la Russie estima que les événemens n'avaient pas encore un caractère tellement décisif, qu'il y eût à prendre une mesure diplomatique; il pensait qu'il fallait attendre la fin de la lutte, et qu'il n'y aurait lieu à intervenir qu'autant que le gouvernement serait sérieusement ébranlé dans ses principes légitimes. Cet avis fut adopté : on décida qu'on resterait à Paris, et qu'on ne se mêlerait en rien des affaires, à moins qu'on ne reçût de Charles X quelque notification officielle. Des courriers furent expédiés aux cours respectives pour les avertir et demander des instructions; les dépêches, en général, blâmaient les derniers actes du gouvernement royal, et s'expliquaient impartialement sur la légalité de l'insurrection.

Le 29 juillet, une note de M. de Talleyrand annonça au corps diplomatique les raisons qui déterminaient le duc d'Orléans à se laisser investir de la lieutenance-générale du royaume. C'était de la part de ce prince un acte de dévouement nécessaire et purement provisoire. On maintenait par lui tous les droits; on consacrait la légitimité; on opposait une digue au peuple débordé. D'ailleurs, on se faisait fort d'obtenir l'abdication de Charles X et de son fils,

Le moyen était habile. On sentait l'importance de garder près de soi le corps diplomatique; le nouveau pouvoir s'y prenait avec lui plus adroitement que la candide cour de Saint-Cloud.

M. Pozzo di Borgo approuva la mesure, qu'il croyait prudente. Les démarches de quelques amis du duc d'Orléans décidèrent en outre l'ambassadeur à ne point demander ses passeports et à rester, afin de fortifier de son appui la barrière élevée contre l'inondation populaire; mais quand le lieutenant-général eut pris la couronne, quand les chambres l'eurent proclamé, la question de séjour devint plus délicate pour le représentant du czar. Toutefois, il n'est point douteux qu'il eût quitté Paris, s'il n'y eût été amusé et retenu par la représentation d'une comédie analogue à celle qu'on envoyait M. de Mortemart jouer à Saint-Pétersbourg, comédie d'autant plus piquante, que ce dernier était acteur de bonne foi. Louis-Phi-

lippe ne s'était pas borné à écrire à l'empereur Nicolas la lettre où il s'excusait humblement d'avoir accepté le trône après les *déplorables* événemens de juillet, mais il avait en outre chargé son ambassadeur extraordinaire d'affirmer confidentiellement que tout ce qui se passait à Paris n'était qu'une sorte d'intermède, en attendant le troisième acte de la restauration légitime. Le czar avait pu trouver le divertissement spirituel, mais il n'en avait pas été dupe. Sa réponse froide aux touchantes communications de Louis-Philippe témoignait suffisamment son mauvais vouloir.

Lorsque survint la révolution belge, qui rendait la nôtre plus inquiétante, une ligne d'opérations était déjà tracée de Saint-Pétersbourg aux frontières prussiennes. L'armée polonaise devait former l'avant-garde de la grande armée russe. M. Pozzo di Borgo avait reçu l'ordre de se tenir prêt à demander ses passeports. C'est à ce moment que la révolution de Varsovie fit à son tour son explosion. Une nouvelle dépêche de l'empereur Nicolas enjoignit à l'ambassadeur de temporiser, et surtout d'empêcher l'intervention de la France.

Ce fut un des momens les plus difficiles de la vie diplomatique de M. Pozzo di Borgo. La cause polonaise avait éveillé la sympathie de toutes les ames généreuses; elle avait remué violemment le peuple de Paris, à peine rentré dans son lit depuis le grand débordement de juillet. L'émeute recommençait à gronder : un soir elle fut plus menaçante et plus indignée; de nombreux rassemblemens se portèrent sous les fenêtres de l'ambassadeur russe avec les cris de : *Vive la Pologne! à bas les Russes!* Des pierres furent lancées aux carreaux de l'hôtel. Tous les agens de l'ambassade entourent leur chef, et le pressent de se mettre en sûreté, de faire demander ses passeports. « La situation de l'empereur est critique, dit M. Pozzo di Borgo; ne l'aggravons pas par une rupture inopportune avec la France; attendons les satisfactions qui nous seront faites; la canaille n'est pas le gouvernement. Nous ne résidons pas auprès de la rue, mais auprès d'une autorité constituée. Tournons les faits populaires, mais ne les attaquons pas de front. » Le lendemain, le ministre des affaires étrangères vint lui offrir réparation de la part du gouvernement, et un poste de sûreté fut établi à son ambassade.

Il est certain que les notes du gouvernement français sur la question polonaise, déjà bien assez timides dans la haute pensée qui les avait conçues, s'exprimèrent sous la plume des commis des affaires étrangères avec un tel redoublement de mansuétude, que l'ambassadeur russe ne put s'en inquiéter beaucoup. Il eut réponse à tout. — Attendez, disait-il; quand l'insurrection sera étouffée, nous engagerons une négociation ré-

gulière. Les gouvernemens ne procèdent pas comme les multitudes. Attendez, nous traiterons quand l'ordre sera rétabli. — L'ordre en effet régna à Varsovie, selon cette généreuse expression de M. Sébastiani, qu'on n'a point oubliée. Mais alors M. Pozzo di Borgo changea de langage; il déclara que l'empereur de toutes les Russies ne reconnaissait à aucun gouvernement le droit de s'immiscer dans la constitution intérieure de ses états, et qu'il n'appartenait qu'à lui de décider du sort de ses sujets. Cette note passa sans contrôle et sans réponse. On sait quel sort fit à la Pologne la clémence du czar. La chambre en fut pour la sagacité des prévisions de son adresse qui avait annoncé que *la nationalité polonaise* ne périrait pas.

L'empereur Nicolas n'avait pas encore amnistié la royauté de juillet. Il fut enjoint à M. Pozzo di Borgo de le témoigner par sa froideur. Il dut s'abstenir de toute visite à la cour; il lui fallait être malade ou se plaire à la campagne dans les occasions solennelles, quand le corps diplomatique portait au château ses félicitations. Toutefois, l'ambassadeur s'en tenait là; il lui en eût trop coûté de quitter Paris. Loin de provoquer une rupture, il s'efforçait plutôt d'opérer un rapprochement. Ses rapports continuaient de présenter sous un jour favorable la *sagesse* du gouvernement *quasi-légitime;* mais le vieux diplomate n'inspirait plus une entière confiance; ses tempéramens et sa modération, dont on n'avait plus besoin, le rendaient presque suspect; on ne s'en rapportait plus à lui seul; des Russes de distinction étaient envoyés de Saint-Pétersbourg, diplomates au petit pied, chargés d'observer la marche des choses, d'observer l'ambassadeur lui-même peut-être.

De nouvelles difficultés avaient surgi; la guerre allait se rallumer entre la Porte et la Russie; l'alliance de la France et de l'Angleterre, resserrée par M. de Talleyrand, pouvait arrêter les desseins du czar sur l'Orient. M. Pozzo di Borgo vit enfin ses arrêts levés. Une nouvelle consigne lui fut donnée; on lui permit de reparaître au château, et d'y annoncer au roi Louis-Philippe qu'on était satisfait de lui, et qu'il avait trop bien mérité des royautés légitimes pour être exclu plus longtemps de leur familiarité. L'ambassadeur fut même autorisé à proposer vaguement la main d'une princesse de la confédération du Rhin, proche parente de l'empereur Nicolas. Or, comme le mariage de l'héritier du trône avec une fille des grandes races princières de l'Europe est un des rêves des Tuileries, la branche cadette s'estima bien heureuse et bien honorée des avances flatteuses de M. Pozzo di Borgo. Toute la question de l'Orient fut là. Le czar porta ses drapeaux à Constantinople. On ferma les yeux; on le laissa faire; on le seconda par l'inertie! Pourquoi non? L'em-

pereur Nicolas n'était-il pas bientôt de la famille? Cependant, lorsqu'après avoir si bien secondé sa plus chère ambition, on reprit aux Tuileries avec M. Pozzo di Borgo le chapitre du mariage, l'ambassadeur fut d'avis qu'en l'état des esprits les gouvernemens se liaient surtout par des intérêts communs; que les alliances de maison à maison n'étaient plus que secondaires dans le mouvement politique; d'ailleurs il croyait que le czar serait toujours honoré des propositions qui lui seraient faites par un prince issu de l'antique race des Bourbons. Nonobstant cette cruelle déception, on ne se fâcha pas aux Tuileries; M. Pozzo di Borgo continua d'être le bien venu. Le maréchal Maison fut envoyé à Saint-Pétersbourg sur ses instances, parce que le maréchal avait connu, en 1814, à Paris, le czar Nicolas, alors simple grand-duc.

Comme la guerre d'Orient finissait, l'ambassadeur reçut mission d'aller à Londres pour juger, par lui-même, de la véritable situation des affaires. Après avoir empêché la France de prendre parti contre la Russie, il s'agissait de sonder le parti tory, et de savoir quels seraient ses desseins, si le mouvement de l'opinion et la volonté royale le portaient encore au pouvoir. L'ambassadeur officiel de la Russie à Londres était alors le prince de Liéven, ou plutôt, sous son nom, la princesse de Liéven. M. Pozzo vit peu les hommes politiques du parti whig. Il n'eut de fréquens rapports qu'avec le duc de Wellington et le comte d'Aberdeen, qui tenaient alors le portefeuille des affaires etrangères pour le parti tory, car ce parti, en dehors du cabinet, avait ses ministres officiels. Les conversations de M. Pozzo avec le duc de Wellington furent un échange de souvenirs et d'espérances. Ils s'entretinrent des probabilités de l'avènement des tories; on y songeait déjà, quoique l'esprit public fût alors vivement animé contre une première tentative que le duc de Wellington avait faite pour reprendre le ministère. Le voyage de M. Pozzo n'eut point de résultats effectifs; car, peu de mois après, fut conclu le traité de la quadruple alliance, qui rapprochait si intimement la France du cabinet whig.

De retour à Paris, M. Pozzo se tint avec la cour des Tuileries sur un pied de politesse froide. Il ne prévoyait point le coup qui l'a frappé dans sa position d'ambassadeur; et sans une lettre récente de M. de Nesselrode, il aurait eu peine à en pénétrer les motifs. Jusqu'ici, dans les missions qu'on avait données à M. Pozzo en dehors de ses fonctions officielles à Paris, il avait toujours conservé ce titre d'ambassadeur auprès de la cour de France, qu'il préférait à tout autre. Quand il était allé à Madrid en 1823, à Londres dix ans plus tard, son souverain ne lui avait point retiré ses lettres de créance. Pourquoi le faisait-on maintenant ambassadeur auprès du roi d'Angleterre? C'est qu'il était urgent d'ap-

puyer les tories menacés par les whigs et les radicaux. Un titre provisoire ne suffisait pas pour donner tout l'éclat et tout l'ascendant moral nécessaires à un ambassadeur; il fallait donc lui attribuer l'ambassade officielle et définitive; quand on aurait détourné le duc de Wellington de la velléité de se rapprocher de l'Autriche dans la question d'Orient, quand on aurait secondé les tories et assuré leur pouvoir, alors M. Pozzo serait rendu à ses habitudes de Paris. Cette dépêche a un peu consolé l'ambassadeur, tristement affecté de rompre à son âge les anciennes relations d'une sociéte intime et choisie; car c'est en France seulement, c'est dans les salons de Paris qu'il peut déployer à l'aise toutes ses rares facultés. L'écoutez-vous causer? Son discours, froid et réservé d'abord, s'épanche bientôt plus confiant et coloré d'images. C'est bien une ardente imagination du midi qui déborde. Son accent corse donne à sa parole je ne sais quoi de mordant. Mais voulez-vous savoir tout ce que son ame a de chaleur, parlez-lui de son pays; interrogez-le sur Corte; ramenez l'ambassadeur de l'autocrate dans la montagne. Alors il vous dira l'histoire de Paoli, et les assemblées nationales de sa république de pasteurs. Son geste s'est animé; sa voix est émue, son œil enflammé. Le diplomate s'est endormi; vous avez réveillé le patriote et le montagnard. Si vous abusiez de votre avantage, peut-être, dans ces confidences de sa jeunesse politique, l'entraîneriez-vous à d'étranges aveux. Ce n'est pas l'esprit railleur et léger de M. de Talleyrand; c'est un esprit plus digne, plus vrai. Il a la pensée sérieuse. Il ne joue pas avec les principes; il les prend par le côté grave. D'ailleurs, plein d'adresse, il ne heurte pas les opinions, il sait les tourner. Il a l'art suprême des ménagemens. Sa mémoire est inépuisable; mais ce n'est pas un trésor d'anecdotes comme celle de l'évêque d'Autun. C'est toute une collection d'annales. Il est si plein de souvenirs, que les faits lui sortent par tous les pores. C'est l'histoire vivante du siècle, un des hommes qu'on aime à consulter, parce qu'ils apprennent la grande lutte de l'Europe contre Napoléon autrement que les mauvais pamphlets et les tristes apologies de M. de Norvins.

M. P.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1835.

Il y eut un temps où le roi de France obéissant, on ne sait pourquoi, à l'opinion publique, accepta la démission de son premier ministre, et lui permit de se retirer dans ses terres: Ce roi, c'était Louis XV, et ce ministre, le duc de Choiseul. De sa retraite de Chanteloup, M. de Choiseul continua cependant de diriger les affaires du royaume. Le roi ne faisait rien sans prendre ses avis, et les messagers du prince connaissaient bien mieux la route de Marly à Chanteloup, que celle de Versailles où résidaient les ministres. Le XVIIIe siècle nous revient au complet. On a beau forcer de voiles vers l'empire, le vaisseau qui porte nos destinées politiques dérive sans cesse, et vogue vers un autre régime absolu, plus conforme à notre relâchement, à l'insouciance qui domine en tout, à la mollesse qui nous engourdit et nous abat. On veut jouer le rôle de Henri IV, qui traitait lui-même, sous son pourpoint gris, avec toutes les puissances, et l'on ne se rapproche que du régent qui conspirait derrière les portes, contre Dubois et ses ministres. On parle de passer les bottes de Napoléon, et de monter à cheval pour changer l'opinion publique qui se montre un peu rebelle, et le malheur veut qu'on exhume involontairement les dernières paroles de Charles X. On se propose Louis XIV pour modèle, et

l'on a les faiblesses de Louis XV, prince très spirituel, très capable aussi, mais dont la capacité a fort mal arrangé nos affaires.

Après avoir été placée long-temps à Londres, entre les mains de M. de Talleyrand, la direction des affaires semble avoir passé à Saint-Amand, dans le château du maréchal Soult. Le maréchal qu'on songeait fort peu à consulter quand il était président du conseil, et lorsqu'il était facile, en quelques minutes, de se procurer le secours de ses lumières, est maintenant la nymphe Egérie de la pensée royale. Il est écrit que le président du conseil des ministres du roi des Français sera toujours un être invisible, et c'est sans doute pour remplir cette indispensable condition, que l'habile vainqueur de Toulouse s'est retiré dans une province lointaine. Mais il paraît que son règne a cessé, puisqu'on le rappelle. Qui sait où passera le pouvoir, maintenant que M. Soult va se replacer ostensiblement à la tête du ministère? A Rochecotte peut-être; car M. de Talleyrand, qui n'est pas moins habile que lui, l'a gagné de vitesse et d'éloignement.

Le retour du maréchal Soult était prévu. Que de fois nous l'avons annoncé! C'est en le suivant avec des yeux humides de larmes, qu'on l'avait vu s'éloigner. On s'était promis de le rappeler bientôt, et son absence ne devait durer que le temps de remplir cette incommode formalité qu'on nomme le vote du budget. Vous savez que le maréchal et la chambre s'étaient brouillés à l'occasion de quelques chiffres, sans doute mal arrangés par les commis; mais on espère que la chambre actuelle sera moins vétilleuse, et qu'elle passera au maréchal ses erreurs en matière d'administration, en faveur de sa sévérité en matière politique.

En ce moment, il s'agit d'une seule chose, de placer M. le maréchal Soult dans le fauteuil que la retraite de M. le maréchal Mortier laisse vacant. Il y a quelque jours, on parlait, il est vrai, d'un changement de ministère. M. de Rigny disait en toussant qu'on ferait un acte d'humanité en le nommant ambassadeur à Naples; M. Thiers annonçait aux jeunes peintres qui le courtisent journellement, qu'il allait partir, et se reposer, sous le ciel heureux de l'Italie, du travail qu'il ne fait pas au ministère de l'intérieur; M. Guizot éprouvait le besoin de se livrer à des recherches historiques pour justifier son système mal compris, et M. Persil enviait tout haut l'embonpoint et le teint fleuri que prend M. Barthe à la Cour des comptes. Mais tout est changé, et, en arrivant, M. le maréchal Soult trouvera beaucoup moins de besogne à faire qu'il ne pense.

D'abord, M. Thiers est décidé à rester. Il est vrai qu'il avait promis à M. Guizot, qu'il aime aujourd'hui tendrement, de ne pas accepter la présidence du maréchal Soult; mais Nisus avait oublié de dire à Euryale qu'il entretient depuis deux mois une correspondance active et secrète

avec le réprouvé maréchal, dont les répugnances pour M. Thiers ont été enfin vaincues, il y a peu de jours. Ce n'est pas tout. M. Thiers n'est pas homme à ne pas s'assurer de toutes les positions. Le maréchal Gérard pouvait avoir quelques chances; M. Thiers s'est ménagé plusieurs conférences avec le maréchal Gérard, qui ne s'est pas seul laissé prendre, dit-on, à la glue de sa parole. On entend déjà des hommes graves, des hommes sûrs, et d'une haute valeur politique, dire, en parlant de M. Thiers, qu'il est difficile de se passer de lui dans un cabinet. Ceux qui parlent ainsi conviennent, à la vérité, que M. Thiers n'apporterait pas à ce cabinet le secours et l'influence d'une haute probité politique; ils avouent même qu'il faudrait que ce ministère fût composé d'hommes bien purs, pour n'avoir rien à redouter d'un pareil contact; ils sont d'accord sur son incapacité administrative, qui éclate dans les bureaux de l'intérieur, où tout est en suspens, et où les affaires que M. Thiers daigne terminer sont encore plus mal faites que celles qu'il abandonne; ils ne défendent pas son caractère tracassier, traître, remuant; ils ne méconnaissent pas cet esprit léger et ingrat qui le porte à être toujours mécontent de sa propre condition, à envahir celle des autres, à compromettre ses collègues par des paroles imprudentes, à les calomnier souvent, à les jouer par de tristes et misérables intrigues. Ils baissent la tête quand on leur demande si c'est par l'habileté dans le choix des hommes que brille le génie de M. Thiers; s'il montre cet esprit qu'on vante en lui, dans ses rapports avec les députés et les fonctionnaires. Ils ne disent mot quand on leur demande s'il est quelque chose de plus tristement misérable que le ton cassant et supérieur de M. Thiers, en présence de ses égaux, que cette absence complète de formes qui aliène tous les bancs de la chambre. — M. Thiers, disent-ils eux-mêmes, a trahi tout le monde; il a trahi M. Molé, il a trahi M. Guizot, il le trahira demain encore, lui, le maréchal Soult, le maréchal Gérard, et tous ceux qui lui tendront la main. Nous savons qu'il est sans foi, sans principes et sans parole; nous savons qu'il est compromis dans les plus déplorables affaires; nous le savons, et cependant nous ne voyons pas le moyen de nous passer de lui. — Voilà comment les partisans les plus chauds de M. Thiers le défendent. Jugez de ses ennemis!

Nous croyons rendre un véritable service à M. Thiers, en lui faisant connaître les sentimens que professent, à son égard, les personnes dont il cherche le plus à s'approcher en ce moment. On voit qu'elles sont disposées à l'accueillir; certes, c'est tout ce qu'il faut à M. Thiers. C'est un homme qui s'inquiète peu de savoir si on lui porte de l'estime; il n'en demande pas tant : un portefeuille est tout ce qu'il lui faut, et il peut en

prendre un dans presque toutes les combinaisons qui se préparent. M. Thiers est vraiment un homme d'esprit, il a trouvé une route nouvelle pour arriver au ministère et pour y rester.

Trois combinaisons se sont successivement formées depuis la retraite de M. le duc de Trévise. Dans les premiers jours, quelques paroles un peu aigres ayant été échangées entre le roi et ses ministres, on dut croire à la dissolution complète du cabinet. La brochure de M. Rœderer parut. Depuis quelque temps, M. Rœderer faisait de fréquentes visites au château. Le roi le voyait plus particulièremeut chez Mme Adelaïde, lui parlait des heures entières, se complaisait à lui développer ses idées de gouvernement, et M. Rœderer tenait un journal des conversations du roi, dont il faisait souvent lecture à ses amis et à des hommes politiques marquans. Quand la brochure de M. Rœderer parut, tous ceux qui approchent le roi ne purent douter qu'en cette circonstance M. Rœderer n'avait été que la plume. Tout le monde reconnut la pensée, et dans le premier moment, le cabinet doctrinaire se sentit frappé de la foudre.

Les familiers du château ont vainement essayé de s'en défendre; on les a vus colporter la brochure de M. Roederer dans toutes les maisons qu'ils fréquentent, la vanter, la louer avec amour. Un noble duc attaché par ses fonctions, à la personne du roi, avait fait placer dans sa voiture quelques centaines d'exemplaires de *l'Adresse d'un constitutionnel*, et il ne rentra qu'après avoir épuisé toute sa provision. C'était tout simplement une seconde édition des ordonnances de Charles X, mais promulguées sans éclat, et qui se glissaient timidement sous les portes; un dix-huit brumaire bourgeois, qui apparaissait sans bruit et sans soldats, sur le seuil de la chambre.

Nous ne rechercherons pas, comme d'autres l'ont fait, si M. Roederer a écrit de sa main cette curieuse déclaration de principes, s'il en est seul le père et l'éditeur; nous nous bornerons à demander à tout homme de bonne foi, qui a vu de près les grandes affaires, et qui a entendu quelquefois les longs monologues politiques de l'auteur présumé de cet ouvrage, de quelle bouche ont pu sortir les maximes qu'on va lire, et quelle main a tracé ces satires et ces portraits fidèles :

« Il faut aux doctrinaires un *jésuitisme éclectique* qui ait son clergé, ses prêtres, ses profès, ses initiés, sa robe longue et sa robe courte dans les deux sexes; société profondément exclusive, dont la devise soit : Nul n'aura de l'esprit, des honneurs, des dignités, des emplois, même de la gloire et de la considération (si nous pouvons), hors nous et nos amis. — *Adresse d'un constitutionnel*, p. 2.

« D'où vient qu'on se récrie *surtout sur* la nullité du président du con-

seil, *sur* la nécessité d'un président homme de tête? Jusqu'à la nomination de cette présidence, le ministère inorganisé, est dit-on, dans l'anarchie. D'où proviennent ces proclamations que nous lisons tous les matins? D'où proviennent-elles? Est-ce du fond de la nation. Est-ce de ce qu'on appelle le public? Le pays est-il malheureux, souffrant, inquiet? L'initiation des lois utiles est-elle tarie tout à coup dans le gouvernement? Y a-t-il quelque partie d'administration paralysée? Y a-t-il d'autres retards dans l'expédition des affaires, que ceux qui résultent ou de l'indolence de quelque ministre, ou de son temps perdu en intrigues et en bavardage? Enfin, ne se tient-il plus de conseil du cabinet; n'y parle-t-on plus d'affaires publiques; les ministres ne s'y occupent-ils que de vaines disputes, de coalitions ou de séparations, de paix ou de guerre entre eux? Rien ne peut-il les ramener aux affaires de l'état, et n'existe-t-il dans ces conseils aucun *personnage* à qui la chose publique toujours présente inspire d'autres pensées et fasse sentir d'autres besoins que celui d'arranger de petites amnisties, et de rapprocher de petites inimitiés?

« Rien de tout cela. Tout va, tout marche dans le gouvernement. L'industrie, les arts, le commerce, le négoce, tout prospère. Le contentement est partout. Les familles se cherchent, s'invitent, se mêlent dans les amusemens les plus gais et les plus animés; l'antique palais des rois de France les réunit aussi comme une seule famille; là elles voient des modèles parfaits des vertus domestiques, et la puissance qui caresse ceux qu'elle rend heureux, après avoir soulagé ceux qu'elle ne peut dérober à la souffrance. D'où proviennent donc les clameurs, et pourquoi y mêlons-nous les nôtres?...

« Quand nous voudrions en ignorer l'origine, le pourrions-nous, en entendant ces autres bruits qui tous les matins annoncent des mutations dans le ministère, et qui partent des ministres eux-mêmes; ces mutations annoncées non comme l'intention du monarque de qui émanent les nominations aux places, mais comme la volonté de ceux qui les occupent, ou de quelques-uns d'entre eux?.... Les ministres ne sont-ils pas dès à présent en pleine oligarchie, et par cela même en violation flagrante de la Charte, et ne *mériteraient-ils pas d'être mis en accusation?*

« Il ne manque à leur système, pour être exprimé littéralement, que deux conditions déjà mises par eux à découvert, et qui sont aujourd'hui sous-entendues dans toutes leurs discussions sur la composition du cabinet.

« La première, c'est que les ministres doivent, à chaque renouvellement de chambre, obtenir une *adhésion formelle et authentique* de la chambre à ce qu'ils appellent leur doctrine ou système.

« La seconde, c'est que ces ministres doivent avoir un président de leur choix, et tenir avec lui des conseils indépendans de l'action, même de l'intervention du roi.

..... « Tenons pour certain que le conseil n'est sans direction, ni sans chef, et qu'il suffit au roi, pour maintenir la constitution monarchique, de dire qu'il ne souffrira pas que l'état subisse l'usurpation de *huit ou dix chefs*, quand la Charte n'en veut qu'un. »

« Le roi, pour nommer des ministres convenables, doit avoir, lui, un système, et ce système doit être que ses ministres aient les mêmes *principes* que lui, qu'ils ne se fassent pas des *doctrines* et des systèmes particuliers, qu'ils osent avouer et professer les principes de la Charte qui regardent la royauté, qu'ils ne consentent pas à la dégrader par des institutions où rien ne tempère la démocratie, et qu'ils ne viennent pas à faire, par les lois et les institutions, une république à la manière américaine, en se targuant de leur résistance à la démocratie des ruisseaux et des émeutes.

« C'est parce que le roi doit avoir un système en nommant ses ministres, que ses ministres n'en doivent avoir d'autre que celui du roi.

« C'est une question dérisoire de demander si des ministres qui ne font point un conseil constitué, qui ne peuvent être conseil que de fait et par le consentement du roi, qui ne doivent avoir d'autre système que celui d'agir selon la loi, sont en droit de provoquer, sur ce qu'ils appellent leur doctrine ou système, l'opinion d'une chambre qui n'a d'autorité que sur les *actes* du gouvernement, et de reconnaître en elle une espèce de *concile* politique ou de jugement universitaire, comme s'il s'agissait de la nomination de professeurs dans l'enseignement public. Une telle démarche blesse la constitution dans la prérogative royale, dans la dignité de la chambre, et dans le droit sacré que la nation s'est réservé à elle-même.

« C'est une offense envers la couronne, d'aller demander leur affiliation à la chambre; c'est rendre impossible, au moins difficile et hasardeux pour le roi, l'exercice du droit de congédier les ministres quand il juge qu'ils ne conviennent pas à l'intérêt public. En effet, que le roi renvoie des ministres adhérens à la chambre par le système convenu, la chambre repoussera les successeurs. Le roi aura pour ressource la dissolution de la chambre et l'appel aux colléges électoraux; mais les manœuvres des ministres disgraciés, jointes à celles des députés adhérens, attireront infailliblement au roi la disgrace d'une élection hostile.

« Et quel aspect présente un roi obligé d'appeler la nation à juger entre lui et les ministres qu'il a nommés, qu'il a droit de destituer; à se constituer leur partie adverse; à se mettre lui-même en jugement contre eux,

et à courir le risque de voir prononcer leur triomphe, lui leur chef et l'auteur de leur existence!

« *Gouverner* est le fait du roi, *avec un* au moins de ses ministres, avec *plusieurs*, avec *tous*, avec *d'autres encore* que ses ministres, quand le roi le veut. »

« Au fond, que signifie la prétention *au système* avancé par M. Thiers au nom de ses collègues dans la séance de la chambre du 5 décembre? On ne trouve que du vide dans ce mot, employé comme l'a fait M. Thiers. Ce ministre n'entend pas, sans doute, que chaque ministre ait une opinion arrêtée sur toutes les parties de l'administration et sur la conduite de tous les ministères comme de celui qui lui est confié. Sans doute, il entend seulement que les ministres doivent avoir un *parti pris* en commun sur les questions vives et dominantes qui sont agitées dans le public avec chaleur dans des sens opposés.

« Cette opinion serait juste, s'il s'agissait en France de questions telles que la réforme en Angleterre, ou si la république et la monarchie étaient mises en discussion dans les chambres. Mais il n'y a rien de tout cela parmi nous, et en effet, ce que M. Thiers appelle *le système* du ministère en France, se réduit à soutenir qu'il a bien fait d'autoriser la force à s'opposer aux émeutes, et qu'il fera bien de l'autoriser encore au besoin.

«Mais c'est un risible abus du mot des *ystème*, d'appeler de ce mot la résistance aux complots et aux mouvemens subversifs. Cette résistance, la garde nationale l'opposerait spontanément, si elle n'était pas requise; dans l'occasion, la ligne ne restera pas en arrière, et dans les cas extrêmes, ce ne sont pas les systèmes des ministres qui font monter le roi à cheval et ses fils à ses côtés.

« Que les ministres présens et passés de Louis-Philippe nous disent, la main sur la conscience, s'ils croient que le roi ne soit pour rien dans les causes de l'heureuse situation où se trouve la France; que sa personne, sa famille même n'ait aucune part à la confiance généralement accordée au gouvernement par la nation et l'étranger; qu'ils disent s'ils croient qu'ils auraient opéré ce bien-être sans lui, s'ils ont la conviction qu'ils l'auraient opéré avec un autre que lui; qu'ils disent même s'ils ont la certitude que le roi n'aurait pu faire le bien sans eux et avec d'autres ministres qu'eux?

« Gouverner n'est point administrer, régner est encore autre chose que gouverner.

« Administrer, c'est assurer les services publics par ses propres œuvres ou par celles de subordonnés.

« Gouverner, c'est régler les difficultés d'administration quand elles intéressent le pouvoir, et que des oppositions en font des *affaires d'état*.

« Régner, c'est non-seulement gouverner selon les lois de l'état, c'est aussi agir dans les circonstances qui le permettent ou l'exigent; c'est faire ce que nul autre dans l'état ne peut faire avec le même succès; c'est ajouter personnellement à l'autorité des lois les influences morales.

« Administrer est le fait des ministres, chacun dans son département.

« Régner, c'est faire concourir les relations personnelles avec les puissances étrangères à établir et conserver d'utiles intelligences; c'est, dans les crises de guerre civile ou étrangère, payer de sa personne et monter à cheval. Dans la paix, régner, c'est s'occuper, sans distraction et sans relâche, des lois, des établissemens à faire pour le bonheur de son pays; régner, c'est ajouter à l'empire des lois l'exemple de toutes les qualités qui attirent le respect et la confiance des peuples; c'est être accessible, affable, affectueux; c'est être à propos grand et magnifique, simple et bon; c'est posséder cette véritable grandeur si bien peinte par un de nos grands moralistes : *Cette grandeur libre, douce et familière, qui se laisse toucher et manier*, qui se courbe par bonté vers les inférieurs, mais se relève avec dignité; qu'on aborde avec confiance et retenue; qui fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. Un prince que le ciel a favorisé d'une famille nombreuse règne aussi par tout ce que cette famille réunit de vertus et de grâces; il règne par l'aspect même du palais qui la renferme, et avec elle des modèles de toutes les vertus publiques et privées.

« Si le conseil privé est une dépendance de la royauté, la condition de la présidence est, comme celle du conseil, à la disposition du roi.

« Une présidence du con,eil des ministres n'est pas plus nécessaire, n'est pas plus indiquée par la Charte que le conseil même.

« Mais, supposé que le roi veuille ou autorise une réunion habituelle de ses ministres en conseil, il dépend de lui de leur donner un président ou de n'en avoir d'autre que lui-même, laissant aux ministres la faculté de s'en donner un pour l'ordre de leurs délibérations, en l'absence du roi, seul président de droit.

« Le roi ne peut abdiquer le droit de présider son conseil, quand il veut y assister, pas plus que le droit de le convoquer. Peut-il reconnaître la présidence d'un autre que lui présent? Demandera-t-il la parole? La parole pourra-t-elle lui être refusée ou retirée?

« Le roi, ayant autorisé des réunions périodiques de ministres, peut-il s'interdire d'y assister, et se borner à entendre le rapport du vote de la majorité, et à l'entendre de la bouche du président? Cette méthode ne peut se concilier avec la Charte. Les ministres ne peuvent s'engager réciproquement au vœu de la majorité. Chaque ministre devant contresigner

les actes de son ministère pour reconnaissance de sa responsabilité, il ne peut et ne doit l'engager que selon sa propre opinion.

« Enfin, sur la question de savoir s'il faut au roi un premier ministre, lisez l'histoire, réfléchissez sur les plaintes des parlemens et des peuples contre les premiers ministres. Rappelez-vous de quel œil étaient vus les Concini, les Albert de Luynes, les Richelieu, les Mazarin. Mais, laissant de côté le passé, interrogez Paris. Pourquoi aime-t-on à voir le roi au sein de la capitale? Pourquoi serait-ce un sujet de vive inquiétude et de chagrin profond de prévoir qu'il voulût bientôt fixer sa résidence à Versailles ou dans toute autre maison royale? Ce serait par les mêmes raisons qui font voir avec joie dans la famille le père de la famille; c'est parce que, quand il la voit, il ne l'oublie pas, il s'occupe d'elle, il étudie ses besoins, ses intérêts, ses goûts; il recueille ses craintes, ses espérances, ses plaintes et ses joies; il contracte l'habitude de se dévouer à son bonheur. Or, à quoi servirait cette habitude dans le roi qui nous gouverne, s'il lui était interdit de conférer avec ses ministres des intérêts publics dont il aurait été si soigneux de s'instruire? Il verrait ses agens s'égarer, marcher en sens contraire à ses sentimens, et il n'aurait d'autre moyen de prévenir ou de redresser leurs écarts, que de les renvoyer! Tout ce système est absurde et odieux. »

A la lecture de ces maximes, au langage, à ces formes qui lui étaient si connues, le ministère ne put douter d'où venait le coup. Il faudrait le pinceau de Hogarth ou de Charlet pour rendre l'expression des huit figures qui vinrent se placer autour de la table du conseil, après l'apparition de la fameuse brochure. La neuvième n'était sans doute pas la moins curieuse à observer. Enfin, après quelques minutes données mutuellement à l'observation, M. Guizot démontra, en bons et dignes termes, que le conseil était dans la nécessité de réclamer une prompte protestation contre ce pamphlet, qui attaquait tous les principes du gouvernement représentatif. Il demanda qu'un démenti éclatant fût donné dans le journal officiel, dans les feuilles ministérielles, dans les chambres, et partout, à ceux qui attribuaient l'écrit insultant de M. Rœderer à une personne auguste. Un flux de paroles répondit à la demande de M. Guizot, et submergea tellement le fait principal, qu'il fut impossible d'y revenir et de l'atteindre. Après trois quarts d'heure d'efforts inutiles, on vit enfin surnager de ce déluge oratoire une proposition à brûle-pourpoint, qui tendait à ramener immédiatement le maréchal Soult à la tête du conseil.

En vérité, le sort des ministres mérite quelquefois notre compassion! Ce n'est pas tout que d'avoir à redouter le feu continuel des journaux de l'opposition; au moment où ils s'y attendent le moins, la main qui devrait

les soutenir leur décoche un pamphlet virulent, et les signale, avec la véhémence et le style révolutionnaire d'un écrivain de *la Tribune*, comme des ennemis du roi et de l'état. Tantôt on leur refuse un président, tantôt on leur en impose un qu'ils redoutent; sans pouvoir, si ce n'est dans les détails, on leur demande en haut un dévouement sans bornes; plus bas, on les charge d'une responsabilité terrible; il faut à la fois qu'ils marchent et qu'ils reculent, qu'ils battent et qu'ils portent les coups; sort misérable et ridicule, situation honteuse et méritée qu'ils se sont faite eux-mêmes le jour où ils ont oublié l'origine de leur pouvoir, le principe du gouvernement qu'ils servent, et leur propre dignité.

A l'issue de ce conseil, la démission de tous les ministres fut *offerte* et *acceptée*. Elle avait été presque demandée. M. Thiers, le dernier, prit la parole, et dit que l'attachement qu'il gardait à la personne royale l'obligeait à conserver ses fonctions jusqu'au moment où il serait remplacé. Il ajouta que les télégraphes, les fonds secrets et la police, se trouvant sous sa main, il se dévouait à la tranquillité publique, en prolongeant les jours de douleur qu'il avait encore à passer au ministère. C'est alors qu'on lui répondit : « Soyez tranquille, monsieur, j'ai Gisquet, et je suis là. Nous répondons de la tranquillité publique. » — Le ministère n'existait plus.

Un message avait été dépêché au maréchal Soult avant le conseil. Un second message suivit le premier, et le télégraphe fut chargé de lui demander, en peu d'heures, son consentement. On sut bientôt que le maréchal ne pourrait être de retour que dans huit jours. Huit jours d'intrigues ministérielles! huit grandes journées de Figaro!

Dans la chambre et dans les salons politiques dominaient quatre noms, ceux de M. Molé, de M. Dupin, de M. Passy et de M. Calmon. Tous les noms qu'on leur adjoignait retombaient aussitôt dans l'oubli.

Deux jours après la démission des ministres, qui s'abstinrent, depuis ce moment, de toucher aux affaires, M. le marquis de Mornay et M. le marquis de Dalmatie, l'un gendre, et l'autre fils du maréchal Soult, se présentèrent sur la place de la Ville-l'Evêque, à l'hôtel Molé. La conférence fut froide. M. Molé les reçut dans son cabinet d'étude, en face du chef-d'œuvre de M. Ingres, de son beau portrait, qui semblait leur sourire ironiquement. M. Molé, encore tout froissé des déplorables intrigues de novembre, où l'on avait essayé de le jeter malgré lui, se tint sur ses gardes, et répondit qu'il avait fermement résolu de ne se mêler en aucune façon de la formation d'un ministère. — Si le maréchal Soult, dit-il à ses ambassadeurs, venait me présenter les noms de sept collègues qui offrissent des garanties de probité, d'honneur, de talent, et qui eussent les principes que je professe moi-même, je consentirais à accepter le por-

tefeuille des affaires étrangères, sous la présidence du maréchal, mais seulement en présence des ministres entrans, après avoir conféré avec eux tous, et établi les bases principales de notre administration. Novembre m'a rendu défiant. — On pense bien qu'on se sépara sans rien conclure.

On trouva les mêmes dispositions chez M. Dupin. M. Dupin s'est plus nettement posé depuis quelque temps. Au mois de novembre, il se défendait d'accepter un portefeuille; il mettait on ne sait quel amour-propre puéril à faire des ministres et à ne l'être pas. Aujourd'hui, M. Dupin dit à qui veut l'entendre, et hier il nous disait encore à nous-mêmes, qu'il est prêt à accepter le portefeuille de la justice, même sous la présidence de M. le maréchal Soult, si on lui donne satisfaction sur ses principes, et si le président du conseil s'entend avec tous ses nouveaux collègues, réunis, à cet effet, comme le demande M. Molé, pour poser les principales questions. « Nous voulons un ministère qui soit un, solidaire, indépendant et responsable, » a dit M. Dupin dans la discussion du projet de l'adresse de 1834; il le répète encore : il veut une présidence réelle, il veut un système ministériel, il veut tout ce que ne veut pas la brochure de M. de Roederer. C'est dire qu'on trouvera de hauts et puissans obstacles à composer un ministère dont M. Dupin ferait partie.

M. Dupin s'est attaché à un principe fécond, aux prérogatives de la chambre. Dans ses conférences avec le roi, il lui a répété ce qu'il dit à tout le monde, qu'il faut résoudre la question qui jette la France dans des crises périodiques, et en finir de tous ces fatigans épisodes, de ces comédies ministérielles qui se jouent depuis deux ans. Le malheur des hommes d'état, c'est de s'imaginer que, dans les affaires politiques, il s'agisse de personnes et non de principes, et qu'on peut éluder les questions seulement en admettant quelques noms nouveaux dans un cabinet. M. Dupin a le bon esprit de rejeter cette alliance. Différant de principes avec M. Thiers et M. Guizot, il déclare qu'un ministère de coalition entre eux et lui serait impossible, tandis que M. Molé parle quelquefois avec complaisance de la facilité oratoire de M. Thiers, et de l'agrément qu'il y aurait pour un ministère à se procurer la jouissance de ce bel instrument. M. Dupin, au contraire, défie qu'on marche deux mois avec une telle alliance. On serait divisé sur chaque question, dit-il judicieusement; on marcherait de difficulté en difficulté jusqu'à une dissolution nouvelle. Il faut que le roi ou la chambre fasse le ministère; et il ajoute qu'en acceptant sans conditions un portefeuille avec le maréchal Soult, il ne serait qu'un embarras pour le pouvoir, à qui il n'apporterait pas la majorité.

La force des ministres, dit-il enfin, n'est que dans les chambres; et il

serait absurde qu'ils songeassent à chercher ailleurs l'appui qu'ils prêtent au roi. En un mot, si M. Dupin consent à descendre de sa position de représentant d'un des trois pouvoirs constitutionnels pour prendre le portefeuille de secrétaire-d'état, ce ne sera qu'après avoir fait promulguer ses principes qu'il a clairement résumés dans ses derniers discours; ce ne sera qu'en s'appuyant sur des collègues qui les partagent, et après avoir proposé la réalisation de ses vues au président du conseil. Enfin, il n'acceptera qu'un poste, celui de garde-des-sceaux auquel le portent tout naturellement ses profondes études jurisprudencielles, et où il pourra appliquer des idées de réforme, mûries depuis long-temps. En cela, la conduite de M. Dupin est aussi honorable qu'elle est franche et logique.

Après ces ouvertures, M. Molé et M. Dupin s'étant fait connaître leurs sentimens par un intermédiaire, restèrent tranquilles, et ne cherchèrent pas même à se voir. Quelques mots furent échangés entre eux au dernier concert de la cour, et avant-hier au bal des Tuileries, ils se rencontrèrent dans la foule, et se dirent encore quelques paroles. Aucune entrevue n'a eu lieu, et cependant ils se regardent comme engagés. M. Passy et M. Calmon se sont également rattachés à cette combinaison, que ses auteurs eussent voulu réaliser sous le maréchal Gérard, mais dont ils n'ont pas exclu le maréchal Soult. Cette résolution a été notifiée plusieurs fois au roi par M. Dupin et par M. Molé, dans les visites journalières qu'ils font au château.

Aussi, dans les derniers jours de cette grande et mémorable semaine, signalée par des riens, la pensée royale s'est-elle efforcée de trouver un ministère plus facile à influencer et à conduire. Ce ministère devait se composer de tous les intimes. On voyait à placer M. Montalivet à l'instruction publique, M. Sébastiani aux affaires étrangères, M. Soult à la présidence; à laisser M. Thiers à l'intérieur, M. Persil à la justice; à ne s'entourer que de complaisans, d'une sorte de domesticité amicale, à se faire un conseil comme le veut la brochure, avec lequel on pût gouverner seul par soi-même, ou par un ministère à son choix, ou par d'autres encore que par ses ministres. A l'heure qu'il est, cette combinaison n'existe déjà plus, et ces élémens, trop maniables, se sont fondus sous la main qui les assemblait.

A force de réfléchir, on a vu, d'un côté, qu'on tenait sous sa main ce qu'on cherchait ailleurs; et de l'autre, que des pouvoirs rétrécis et disputés étaient encore mieux qu'une nullité entière et la retraite. M. Thiers voyant de grandes difficultés à se glisser dans le nouveau ministère sous le pan de l'habit de M. Molé ou sous la simarre de M. Dupin, désespérant de rentrer avec M. le maréchal Gérard et de nouveaux collègues,

trouve bon de revenir avec M. Soult, M. de Rigny, et tous ceux que n'entraînera pas M. Guizot. Mais déjà M. Guizot lui-même semble moins inflexible, et on ne voit pas pourquoi il repousserait la présidence du maréchal Soult, qu'il a acceptée si long-temps. Le roi et le ministère sont donc maintenant vis-à-vis l'un de l'autre dans une bouderie coquette, comme Titus et Bérénice, *invitus invitam*, personne ne veut avoir donné de démission, personne ne veut l'avoir reçue; il ne faut qu'un Arsace qui s'écrie :

L'intérêt, la raison, l'amitié; tout vous lie.

et nous aurons l'attendrissant spectacle d'une réconciliation renouvelée de la paix replâtrée de novembre.

Dans cette atmosphère d'intrigues, il paraît jusqu'à présent que rien ne n'est résolu; le roi ne veut pas du tiers-parti depuis qu'il s'est dessiné pour la prérogative parlementaire; nous aurons l'ancien cabinet, avec M. le maréchal Soult de plus, et peut-être M. Guizot de moins; car nous devons démentir formellement le bruit de l'entrée de M. Molé dans ce ministère. Vous figurez-vous le nom de M. Molé placé entre les marchés de guerre et les pots-de-vin du ministère de l'intérieur! Ainsi, la difficulté ne sera pas vaincue; la crise se prolongera, parce que les principes opposés demeurent en lutte; toute solution reste en suspend, et nous verrons se reproduire dans trois mois le même embarras qui a suivi la dissolution de novembre.

Et pourtant, pour se calmer, les intérêts auraient besoin d'un fort principe de gouvernement, d'une administration régulière, d'une liberté efficace; le pays haletant n'en peut plus de ces crises périodiques, qui tourmentent sa constitution et blessent ses droits les plus chers.

A l'extérieur, la crise devient grave, les tories veulent se maintenir au pouvoir, et le vague du discours du roi d'Angleterre n'est pas propre à les seconder. Rien n'est promis, un nuage environne les promesses royales par rapport à l'Irlande, aux *dissenters* de l'Écosse, à la réforme de l'église et du clergé. Le parlement a, comme en France, une grande mission à remplir. Il doit proclamer son droit comme la chambre des députés le sien; un amendement dans l'adresse doit constater les prérogatives de la chambre des communes, comme en France, un amendement au budget ou à la loi des 25 millions doit montrer au pouvoir l'esprit de la chambre et les décisions de la majorité. La lutte est ainsi engagée sur une très vaste échelle. Puisque ces deux couronnes veulent attaquer le gouvernement représentatif jusque dans son essence, eh! bien, il

faut que le pouvoir populaire résiste fièrement à cette violation des droits posés par la constitution des deux pays.

Six heures du soir. — Le maréchal Soult n'est pas encore arrivé. M. Sébastiani, dont on avait annoncé ce matin le retour à Paris, est retenu à Douvres par les vents contraires; mais le roi a reçu de ses nouvelles. M. Sébastiani refuse positivement de faire partie d'un cabinet, et de se charger de sa formation. Il demande à retourner au plus tôt à son poste, à Londres. Il ne reste donc plus que la combinaison du maréchal Soult, sous lequel, à l'heure où nous écrivons, M. Molé et M. Dupin sont moins disposés que jamais à accepter un portefeuille.

M. Thiers a laissé voir, ce matin, de nouvelles prétentions au ministère des affaires étrangères, et M. Guizot ne paraissait pas éloigné d'accepter le portefeuille de l'intérieur, même sans la présidence de M. de Broglie.

THÉATRES.

Le CHATTERTON de M. de Vigny obtient décidément au Théâtre-Français un succès beaucoup plus grand que n'eussent permis de l'augurer les jugemens de la critique. On se souvient en effet que, lors de la représentation de cette pièce, la critique, tout en constatant le fait de la réussite, se montra, pour son compte, sévère et difficile, et éleva, contre le mérite de cette œuvre dramatique, d'assez graves objections. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute la thèse développée dans notre dernier numéro par l'un de nos collaborateurs; sans prétendre le moins du monde revenir sur ce qui a été dit alors, nous sommes bien aises néanmoins de nous expliquer sur le dementi donné, par un succès soutenu, aux prédictions fâcheuses de quelques-uns des juges les plus exercés de l'art.

On a fait du drame de M. de Vigny des critiques sérieuses. On a remarqué qu'entre Chatterton et Kitty-Bell l'action ne se nouait pas; qu'il y avait entre eux une explication toujours imminente et toujours ajournée, de telle sorte qu'entre les deux acteurs principaux le drame restait suspendu, et que les ressorts ordinaires de l'intérêt n'étaient pas mis en mouvement. On a dit en conséquence que ce n'était pas un drame, mais une élégie, plutôt faite pour la lecture que pour la scène. Voilà ce qu'on a dit, et ce que, sauf quelques restrictions dans les termes, peu de personnes ont contesté.

Et avec tout cela la pièce a réussi. Le public a applaudi, il a fait mieux, il a pleuré, et il y retourne avec persévérance. Qui a tort? Est-ce le public? est-ce la critique?

Pour nous, nous l'avouons, en matière de théâtre, le public est juge

souverain. Qu'est-ce en effet que le public, si ce n'est une réunion désintéressée d'hommes qui vivent chaque jour, non pas seulement de la vie d'imagination, mais de la vie pratique, cette source inépuisable où l'imagination doit venir sans cesse se retremper et se rajeunir. Le public ignore et veut ignorer les poétiques, les règles, les conditions absolues de l'art; il dit au poète : Touchez-moi, faites couler mes larmes, et si vous me présentez le miroir, faites que je m'y reconnaisse. A ces conditions, je vous aime et je vous applaudis. Prenez-vous-y d'ailleurs comme vous voudrez, suivez ou enfreignez les règles, peu m'importe, car ce que je vous demande, ce n'est pas d'ajuster des syllogismes, mais de faire mouvoir des hommes, des hommes vivans, pétris de chair et d'os comme moi.

Le public peut être surpris un moment, il pourra se laisser entraîner, siffler à la première représentation *le Misantrope* ou *le Barbier de Séville*, parce que le public est impressionnable, mobile, humain, et par conséquent faillible. Mais comme, par la même raison, il est sensible, comme il est composé d'intelligences différentes et de tous degrés, il s'établit entre toutes ces impressions inégales et diverses une fusion et une sorte de contrepoids, dont le résultat moyen constitue à nos yeux un jugement relativement et définitivement infaillible.

L'esprit de la critique, lui, dérive d'une source tout opposée. Le critique, pour être critique, doit avoir peu de spontanéité, peu d'abandon; être plus propre à réfléchir sur les impressions qu'à les recevoir; accoutumé à prévoir les résultats et les combinaisons des sentimens de l'ame une fois mis en jeu, il ne se laisse point emporter, il ne pleure pas, il juge; il ne vit pas, il regarde vivre. Les règles de l'art, la pratique des grands-maîtres, et leurs traditions, sont présentes à son esprit, et lui fournissent à chaque instant de nombreux points de comparaison. Vous croyez que c'est CHATTERTON seulement qu'il écoute, tandis que le spectacle de chaque scène réveille, et fait vibrer en lui le souvenir de toutes les tentatives analogues qui ont illustré le théâtre, en sorte que, moitié présent, moitié absent, ce n'est pas à l'œuvre du poète, mais au travail de son propre cerveau qu'il assiste, à la comparaison qui s'y établit.

Aussi quand il vous aura longuement entretenu des vices du poème, du défaut d'agencement des rôles, de tous les griefs, plus ou moins fondés, que son esprit d'analyse lui suggère, dites-lui seulement : « Tout cela est vrai peut-être, mais veuillez m'expliquer comment il se fait que j'aie pleuré. » A cela, rien à répondre, les larmes, l'émotion ne sont point du ressort de l'analyse; c'est là un fait mystérieux, illogique, irrationnel; c'est un fait de sentiment, placé au-dessus du raisonnement et de la dis-

cussion, et c'est aussi le plus grand triomphe du poète, la plus belle gloire qu'il puisse ambitionner, le succès le plus grand où puisse prétendre un homme, puisque la perfection n'est pas de ce monde, et que ce serait folie de l'espérer pour soi ou de l'exiger dans les autres.

Est-ce à dire pour cela que les conseils et les objections de la critique soient sans valeur et inutiles au poète? non, sans doute; il faut de ces hommes sévères et exigeans, pour que le poète ne s'absorbe pas dans la contemplation de son succès, et qu'il travaille toujours, les yeux fixés sur un type de perfection dont il s'inspire, et dont il puisse, dans son ébauche, reproduire quelques-uns des plus nobles attributs.

Nous avons été bien aises de trouver cette occasion de revenir sur la pièce de M. de Vigny; car l'opinion de notre collaborateur a été sévère à son égard, et si notre impartialité nous a fait un devoir de laisser libre carrière à la critique dans l'exercice rigoureux de son droit, nous aimons à témoigner, pour notre part, de l'émotion peu scientifique peut-être, mais vive et profonde que ce drame nous a fait éprouver.

— L'Opéra a donné *la Juive*. Dès long-temps on racontait toutes les merveilles de l'ouvrage nouveau, et pourtant, dans l'énumération verbeuse des prodiges qui devaient ramener la foule dans des sentiers qu'elle semblait vouloir oublier, tous s'étaient bien gardés de dire un mot de la musique. Or, ce silence avait augmenté l'empressement du public, et, ce soir-là, c'était de musique surtout qu'il était avide et curieux; car, pour le reste, il le savait déjà par cœur, devant que les portes fussent ouvertes, les lustres allumés. Les journaux avaient tous pris soin d'annoncer que le livret était de M. Scribe, et pour quiconque avait quelque habitude du théâtre comme l'entend M. Scribe, et des moyens épiques et grandioses qu'il emploie tous les jours à l'édification de ses œuvres lyriques, il était facile, bien avant le lever du rideau et sur le simple titre, de construire le drame scène par scène, et tel qu'il avait dû sortir d'un seul jet de cette tête académique. On savait d'avance que, dans cette pièce, il y aurait une Juive, que cette Juive serait séduite par quelque prince catholique, comme cela était arrivé déjà dans *la Muette de Portici*, du même auteur, et qu'au dénouement, le prince catholique serait banni et la Juive brûlée, à la grande satisfaction de soixante comparses, promenant la croix de Jésus-Christ sur des tréteaux, et grotesquement affublés de robes pontificales.

On savait d'avance que tout cela serait écrit dans un style incroyable, parsemé de gracieux solécismes, d'antithèses choisies et de sonnantes métaphores, et de toutes ces scènes dont le sol qu'ensemence M. Scribe est

d'ordinaire si luxuriant. Sa mise en scène était révélée, elle aussi; on avait fait tant de bruit des cuirasses de fer, des caparaçons d'acier, des housses de velours, d'or et d'argent, et de toutes les splendeurs de ces cortéges impériaux, et de ces interminables processions qui, du commencement à la fin, ne cessent de défiler, à la joie des curieux.

Mais la musique, c'est là qu'était tout le mystère! Quelle serait donc la musique de *la Juive?* Que Rossini demain écrive un opéra, et tous ceux qui ont suivi dans ses développemens successifs cette organisation miraculeuse, en pourront hardiment préjuger le style et la dimen-sion. Rossini est un homme en qui l'on doit avoir aujourd'hui toute confiance. Cette imagination sereine et calme, et qui se repose dans sa force et sa toute-puissance, n'aura plus désormais que des élans réguliers et sublimes. Certes nul ne sait dans quel nuage ira se perdre un jour l'aigle qui s'est arrêté sur les sommets de *Guillaume Tell*, et qui depuis, silencieux, regarde le soleil se coucher à l'occident. A coup sûr, s'il ouvre encore ses ailes, ce ne sera pas pour descendre. Mais M. Halévy! que pré-voir du style de M. Halévy? quelle conjecture rationnelle faire sur un ouvrage important et nouveau de l'auteur de *Clari*, de *l'Artisan*, de *la Langue Musicale*, du *Dilettante* d'*Avignon*, etc., etc.? Aussi, la rumeur était grande dans le public. — Il a changé de manière, disait-on; il a cessé d'imiter Rossini et les Italiens. Halévy est un homme d'avenir; la mélodie a chanté en lui, et dès ce jour il a quitté les sentiers battus pour se recueillir dans son œuvre, et fonder une école nouvelle. L'attente du public a été trompée lorsqu'après avoir cherché pendant cinq heures la musique de M. Halévy dans *la Juive*, il ne l'a pas trouvée.

En effet, vainement le public avait ouvert à la musique toutes les avenues de son intelligence, en vain il écoutait avec recueillement, en vain il s'est mis en travail de découvrir, sous cet amas de notes, des formules neuves, des chants inouïs encore, des modulations originales. Nous plaignons sincèrement M. Halévy. Sans doute, sa partition est restée enfouie sous les casques, les cuirasses et les cottes de mailles; car il est impossible de prendre au sérieux ces masses de voix et d'instrumens qui, pendant cinq heures d'horloge, accompagnent, sur des chants écrits selon Rossini, Auber et Meyer-Beer, les processions qui entrent dans l'église, et les chevaux qui piaffent dans la rue.

On a trouvé sévère le jugement que nous avons porté sur le dernier ouvrage de M. Bellini, et cela n'a plus rien qui nous étonne aujourd'hui, que nous venons d'entendre *la Juive*. Nous sommes tout disposés à jeter, avec les nobles dames qui fréquentent le Théâtre Italien, des couronnes de fleurs et des gerbes de laurier aux pieds du jeune auteur des *Puritains*,

Il est triste cependant d'avoir à réhabiliter une œuvre médiocre, par cette seule raison qu'il vient d'en éclore une pire. Durant tout le cours de la représentation, le public est demeuré parfaitement froid et dédaigneux. A la fin, quelques amis ont voulu faire une petite ovation à M. Halévy, qu'ils ont appelé à cris tumultueux.

Personne, dans la salle, ne s'est opposé à ces innocens désirs, manifestés avec tant de bonne foi et d'unanimité. Déjà les loges étaient désertes, et le public a senti qu'il devait se retirer pour ne pas troubler cette fête de famille. M. Halévy a paru traîné par Nourrit. Arrivés sur le proscénium, M. Halévy et Nourrit se sont embrassés dans une accolade toute fraternelle. Que si vous nous trouvez sévères envers un homme de conscience et de talent, nous répondrons que devant la critique honnête et pure, il n'existe que des œuvres bonnes ou méchantes, et que c'est son devoir de cultiver les unes, et de les émonder, afin qu'elles fleurissent au soleil, et d'arracher les autres sans pitié : il est pénible, nous le savons, d'élever la voix pour troubler un auteur dans sa fête; mais les intérêts de l'art marchent avant ceux d'un individu, et quand on le doit, ce serait lâcheté d'hésiter un instant à le faire. On n'arrache l'ivraie avec obstination que là où l'on sait bien que le bon grain peut naître.

Quelles que soient nos critiques, néanmoins nous ne serions pas surpris que *la Juive* réussît à fixer la foule, et valût à l'Opéra de belles recettes. La pompe du spectacle, les beaux talents de Nourrit et de Mlle Falcon sont de puissans auxiliaires.

— On vient de représenter à l'Ambigu-Comique un drame en cinq actes de M. Mallefille, *Glen-Arvon*, qui se recommande par des qualités littéraires assez rares à ce théâtre. C'est le premier ouvrage d'un jeune homme pour lequel ce début nous paraît du plus heureux augure.

— On nous raconte une anecdote qui, pour n'avoir pas été insérée dans la colonne gauche, partie officielle du *Moniteur*, n'est cependant pas tout-à-fait invraisemblable. M. Anatole Demidoff, est décoré, voilà le fait; voici maintenant l'explication : M. Anatole Demidoff, qui a eu le malheur d'acheter le tableau de M. Bruloff, sans doute par patriotisme, ce qui est fort excusable et peut-être méritoire, a eu le bon goût de se dédommager au dernier salon, en achetant la *Jane Grey* de M. Paul Delaroche. Il paraît que l'acquéreur de ce tableau si vanté n'a pas trouvé dans la possession du chef-d'œuvre une joie suffisante. Il a cru que son rôle de Mécène méritait une récompense; il a eu la fantaisie d'être décoré de la légion-

d'honneur. M. Paul Delaroche s'est entremis avec empressement pour combler les souhaits de son illustre protecteur : il s'est adressé à M. Edmond Blanc, qui en a parlé à M. Thiers. Le jeune ministre était dans un accès de mauvaise humeur, et a refusé net. Sur les instances réitérées de M. Paul Delaroche, M. Cavé s'est employé activement dans la même négociation. Il a saisi l'instant favorable, il a surpris son excellence dans une heure d'épanouissement et de générosité. M. Thiers a signé le brevet, et sa majesté a daigné approuver. M. Anatole Demidoff a maintenant un bout de ruban à sa boutonnière. M. Edmond Blanc a reçu les *remercîmens* de son client, et M. Cavé n'a, pour toute récompense, que le souvenir d'une bonne action. Il s'applaudit sans doute d'avoir encouragé le noble étranger qui encourage si magnifiquement la peinture de France.

— La première livraison du *Voyage dans l'Amérique Méridionale*, de M. d'Orbigny, a paru à la librairie de Levrault. Nous avons déjà dit quelques mots du voyage de M. d'Orbigny; nous attendrons, pour en parler plus en détail, que plusieurs livraisons aient paru.

Suites a Buffon. — La neuvième livraison de cette belle collection vient de paraître chez le libraire Roret. Elle se compose du second volume de l'*Introduction à la Botanique*, par M. A. de Candolle, digne héritier du nom et du savoir de l'illustre botaniste de Genève. Ce traité est ainsi complet, et les amis de la plus populaire des sciences naturelles peuvent se le procurer à part. Les éloges que nous avons donnés, dans le temps, au premier volume, sous le rapport de la méthode, de la profondeur de la science, et de l'élégante concision du style, s'appliquent en entier à celui-ci, qui comprend la méthodologie, la glossologie, la géographie botanique et une histoire abrégée et substantielle de la science, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'éditeur des *Suites à Buffon* nous promet que, sous peu, d'autres traités seront également terminés. Il en est un certain nombre dont rien encore n'a paru ; ceux-ci sont sous presse et paraîtront de même à une époque prochaine. Le succès de ce grand ouvrage est désormais assuré, et ce n'est que justice rendue aux hommes laborieux qui lui ont consacré leurs veilles.

F. BULOZ.

ANDRÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il y a encore au fond de nos provinces de France un peu de vieille et bonne noblesse qui prend bravement son parti sur les vicissitudes politiques, là par générosité, ici par stoïcisme, ailleurs par apathie. Je sais d'anciens seigneurs qui portent des sabots et boivent leur piquette sans se faire prier. Ils ne font plus ombrage à personne; et si le présent n'est pas brillant pour eux, du moins n'ont-ils rien à craindre de l'avenir.

Il faut reconnaître que parmi ces gens-là on rencontre parfois des caractères solidement trempés et vraiment faits pour traverser les temps d'orages. Plus d'un, qui se serait débattu en vain contre sa nature épaisse, s'il eût succédé paisiblement à ses ancêtres, s'est fort bien trouvé de venir au monde avec la force physique et l'in-

souciance d'un rustre. Tel était le marquis de Morand. Il sortait d'une riche et puissante lignée, et pourtant s'estimait heureux et fier de posséder encore un petit vieux castel et un domaine d'environ deux cent mille francs.

Sans se creuser la cervelle pour savoir si ses aïeux avaient eu une plus belle vie dans leurs grands fiefs, il tirait tout le parti possible de son petit héritage; il y vivait comme un véritable laird écossais, partageant son année entre les plaisirs de la chasse et les soins de son exploitation; car, selon l'usage des purs campagnards, il ne s'en remettait à personne des soucis de la propriété. Il était à lui-même son majordome, son fermier et son métayer : même on le voyait quelquefois, au temps de la moisson ou de la fenaison, impatient de serrer ses denrées menacées par une pluie d'orage, poser sa veste sur un râteau planté en terre, donner de l'aisance aux courroies élastiques qui soutenaient son haut de chausse sur son ventre de Falstaff, et, s'armant d'une fourche, passer la gerbe aux ouvriers. Ceux-ci, quoique essouflés et ruisselans de sueur, se montraient alors empressés, facétieux et pleins de bon vouloir; car ils savaient que le digne seigneur de Morand, en s'essuyant le front au retour, leur verserait le coup d'*embauchage*, et ferait, en vin de sa cave, plus de dépense que l'eau de pluie n'eût causé de dégât sur sa récolte.

Malgré ces petites inconséquences, le hobereau faisait bon usage de sa vigueur et de son activité. Il mettait de côté chaque année un tiers de son revenu, et, de cinq ans en cinq ans, on le voyait arrondir son domaine de quelque bonne terre labourable, ou de quelque beau carrefour de hêtre et de chêne noir. Du reste, sa maison était honorable, sinon élégante, sa cuisine comfortable, sinon exquise, son vin généreux, ses bidets pleins de vigueur, ses chiens bien ouverts et bien évidés au flanc, ses amis nombreux et bons buveurs, ses servantes hautes en couleur et quelque peu barbues. Dans son jardin fleurissaient les plus beaux espaliers du pays; dans ses prés paissaient les plus belles vaches; enfin, quoique les limites du château et de la ferme ne fussent ni bien tracées ni bien gardées, quoique les poules et les abeilles fussent un peu trop accoutumées au salon, que la saine odeur des étables pénétrât fortement dans la salle à manger, il n'est pas moins certain que la vie

pouvait être douce, active, facile et sage derrière les vieux murs du château de Morand.

Mais André de Morand, le fils unique du marquis, n'en jugeait pas ainsi; il faisait de vains efforts pour se renfermer dans la sphère de cette existence qui convenait si bien aux goûts et aux facultés de ceux qui l'entouraient. Seul et chagrin parmi tous ces gens occupés d'affaires lucratives et de commodes plaisirs, il s'adressait des questions dangereuses : « A quoi bon ces fatigues? et que sont ces jouissances? Travailler pour arriver à ce but, est-ce la peine? Quel est le plus rude, de se condamner à ces amusemens, ou de de se laisser tuer par l'ennui? » Toutes ses idées tournaient dans ce cercle sans issue, tous ses désirs se brisaient à des obstacles grossiers, insurmontables. Il éprouvait le besoin de posséder ou de sentir tout ce qui était ignoré de ses proches; mais ceux dont il dépendait ne s'en souciaient point, et résistaient à sa fantaisie sans se donner la peine de le contredire.

Lorsque son père s'était décidé à lui donner un précepteur, c'avait été par des raisons d'amour-propre, et nullement en vue des avantages de l'éducation. Soit disposition invétérée, soit l'effet du désaccord établi par cette éducation entre lui et les hommes qui l'entouraient, le caractère d'André était devenu de plus en plus insolite et singulier aux yeux de sa famille. Son enfance avait été maladive et taciturne. Dans son âge de puberté, il se montra mélancolique, inquiet, bizarre. Il sentit de grandes ambitions fermenter en lui, monter par bouffées, et tomber tout à coup sous le poids du découragement. Les livres dont on le nourrissait pour l'apaiser ne lui suffisaient pas, ou l'absorbaient trop. Il eût voulu voyager, changer d'atmosphère et d'habitudes, essayer toutes les choses inconnues, jeter en dehors l'activité qu'il croyait sentir en lui, contenter enfin cette avidité vague et fébrile qui exagérait l'avenir à ses yeux.

Mais son père s'y opposa. Ce joyeux et loyal butor avait sur son fils un avantage immense, celui de vouloir. Si le savoir eût développé et dirigé cette faculté chez le marquis de Morand, il fût devenu peut-être un caractère éminent; mais né dans les jours de l'anarchie, abandonné ou caché parmi des paysans, il avait été élevé par eux et comme eux. La bonne et saine logique dont il était

doué lui avait appris à se contenter de sa destinée et à s'y renfermer; la force de sa volonté, la persistance de son énergie, l'avaient conduit à en tirer le meilleur parti possible. Son courage raide et brutal forçait à l'estime sociale ceux qui, du reste, lui prodiguaient le mépris intellectuel. Son entêtement ferme, et quelquefois revêtu d'une certaine dignité patriarcale, avait rendu toutes les volontés souples autour de lui; et si la lumière de l'esprit, qui jaillit de la discussion, demeurait étouffée par la pratique de ce despotisme paternel, du moins l'ordre et la bonne harmonie domestique y trouvaient des garanties de durée.

André tenait peut-être de sa mère, qui était morte jeune et chétive, une insurmontable langueur de caractère, une inertie triste et molle, un grand effroi de ces récriminations et de ces leçons dures dont les hommes peu cultivés sont prodigues envers leurs enfans. Il possédait une sensibilité naïve, une tendresse de cœur qui le rendaient craintif et repentant devant les reproches même injustes. Il avait toute l'ardeur de la force pour souhaiter et pour essayer la rébellion; mais il était inhabile à la résistance. Sa bonté naturelle l'empêchait d'aller en avant. Il s'arrêtait pour demander à sa conscience timorée s'il avait le droit d'agir ainsi, et, durant ce combat, les volontés extérieures brisaient la sienne. En un mot, le plus grand charme de son naturel était son plus grand défaut; la chaîne d'airain de sa volonté devait toujours se briser à cause d'un anneau d'or qui s'y trouvait.

Rien au monde ne pouvait contrarier et même offenser le marquis de Morand comme les inclinations studieuses de son fils. Egoïste et resserré dans sa logique naturelle, il s'était dit que les vieux sont faits pour gouverner les jeunes, et que rien ne nuit plus à la sûreté des gouvernemens que l'esprit d'examen. S'il avait accordé un instituteur à son fils, ce n'était pas pour le satisfaire, mais pour le placer au niveau de ses contemporains. Il avait bien compris que d'autres auraient sur lui l'avantage d'une certaine morgue scolastique, s'il le laissait dans l'ignorance, et il avait pris ce grand parti pour prouver qu'il était un aussi riche et magnifique personnage que tel ou tel de ses voisins. M. Forez fut donc le seul objet de luxe qu'il admit dans la maison, à la condition toutefois, bien signifiée au survenant, d'aider de tout son pouvoir à l'auto-

cratie paternelle, et le précepteur intimidé tint rigoureusement sa promesse.

Il trouva cette tâche facile à remplir avec un tempérament doux et maniable comme celui du jeune André; et le marquis, n'ayant pas rencontré de résistance dans tout le cours de cette délégation de pouvoir, ne fut pas trop choqué des progrès de son fils. Mais lorsque M. Forez se fut retiré, le jeune homme devint un peu plus difficile à contenir, et le marquis épouvanté se mit à chercher sérieusement le moyen de l'enchaîner à son pays natal. Il savait bien que toute sa puissance serait inutile le jour où André quitterait le toit paternel; car l'esprit de révolte était en lui, et s'il était encore retenu, grace à sa timidité naturelle, par un froncement de sourcil et par une inflexion dure dans la voix de son père, il était évident que les motifs d'indépendance ne manqueraient pas, du moment où il n'y aurait plus d'explications orageuses à affronter.

Ce n'est pas que le marquis craignît de le voir tomber dans les désordres de son âge. Il savait que son tempérament ne l'y portait pas; et même il eût désiré, en bon vivant et en homme éclairé qu'il se piquait d'être, trouver un peu moins de rigidité dans les principes de cette jeune conscience. Il rougissait de dépit quand on lui disait que son fils avait l'air d'une demoiselle. Nous ne voudrions pas affirmer qu'il n'y eût pas aussi au fond de son cœur, malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, un certain sentiment de son infériorité qui bouleversait toutes ses idées sur la prééminence paternelle.

Il ne craignait pas non plus que, par goût pour les raffinemens de la civilisation, son fils ne l'entraînât à de grandes dépenses au dehors. Ce goût ne pouvait être éclos dans la tête inexpérimentée d'André; et d'ailleurs, le marquis avait pour point d'honneur d'aller, en fait d'argent, au-devant de toutes les fantaisies de ce fils opprimé et chéri. C'est ce qui faisait dire à toute la province qu'il n'était pas au monde de jeune homme plus heureux et mieux traité que l'héritier des Morand; mais qu'il *jouissait* d'une mauvaise santé, et qu'il était *doué* d'un caractère morose. S'il vivait, disait-on, il ne vaudrait jamais son père.

M. de Morand craignait qu'entraîné par les séductions d'un

monde plus brillant, son fils ne secouât entièrement le joug, et que non-seulement il ne revînt plus partager sa vie, mais qu'il s'avisât encore de vendre sa maison héréditaire et d'aliéner ses rentes seigneuriales. Quoique le marquis se fût quelque peu entaché de libéralisme dans la société des chasseurs et des buveurs roturiers qu'il appelait à sa table, il tenait secrètement à ses titres, à sa gentilhommerie, et n'affectait le dédain de ces vanités que dans l'espérance de leur donner plus de lustre aux yeux des petits. Lorsqu'il rentrait le soir après la chasse, il entendait, avec un certain orgueil, l'amble serré de sa petite jument retentir sous la herse de son château; lorsque du sommet d'une colline boisée, il comptait sur ses doigts, d'un air recueilli, la valeur de chacun des arbres d'élite marqués pour la cognée, il jetait un regard d'amour sur ses tourelles à demi cachées dans la cime des bois, et son front s'éclaircissait comme au retour d'une douce pensée.

II.

Au profond ennui qui rongeait André, l'attente d'une femme selon son cœur venait, depuis quelque temps, mêler des souffrances et des douceurs plus étranges. Il est à croire que rien d'impur n'aurait pu germer dans cette ame neuve, rien de laid se poser dans cette jeune imagination, et que sa Péri enfin était belle comme le jour. Autrement se serait-il pris à pleurer si souvent en songeant à elle? l'aurait-il appelée avec tant d'instances et de doux reproches, l'ingrate qui ne voulait pas descendre du ciel dans ses bras? serait-il resté si tard le soir à l'attendre dans les prés humides de rosée? se serait-il éveillé si matin pour voir lever le soleil, comme si un de ses rayons allait féconder les vapeurs de la terre et en faire sortir un ange d'amour réservé à ses embrassemens?

On le voyait partir pour la chasse, mais revenir sans gibier. Son fusil lui servait de prétexte et de contenance; grace à ce talisman, le jeune poète traversait la campagne et bravait les rencontres, sans danger d'être pris pour un fou; il cachait son sentiment le plus cher avec un volume de roman dans la poche de sa blouse;

puis, s'asseyant en silence dans les taillis, gardiens du mystère, il s'entretenait de longues heures avec Jean-Jacques ou Grandisson, tandis que les lièvres trottaient amicalement autour de lui, et que les grives babillaient au-dessus de sa tête, comme de bonnes voisines qui se font part de leurs affaires.

A mesure que les vagues inquiétudes de la jeunesse se dirigeaient vers un but appréciable à l'esprit, sinon à la vue du solitaire André, sa tristesse augmentait; mais l'espérance se développait avec le désir, et le jeune homme, jusque-là morose et nonchalant, commençait à sentir la plénitude de la vie. Son père tirait bon augure de l'activité des jambes du chasseur, mais il ne prévoyait pas que cette humeur vagabonde aurait pu changer André en hirondelle, si la voix d'une femme l'eût appelé d'un bout de la terre à l'autre.

André était donc devenu un marcheur intrépide, sinon un heureux chasseur. Il ne trouvait pas de solitude assez reculée, pas de lande assez déserte, pas de colline assez perdue dans les verts horizons, pour fuir le bruit des métairies et le mouvement des cultivateurs. Afin d'être moins troublé dans ses lectures, il faisait chaque jour plusieurs lieues à travers champs, et la nuit le surprenait souvent avant qu'il eût songé à reprendre le chemin du logis.

Il y avait à trois lieues du château de Morand une gorge inhabitée où la rivière coulait silencieusement entre deux marges de la plus riche verdure. Ce lieu, quoique assez voisin de la petite ville de L....., n'était guère fréquenté que par les bergeronnettes et les merles d'eau; les terres avoisinantes étaient sévèrement gardées contre les braconniers et les pêcheurs; André seul, en qualité le chasseur inoffensif, ne donnait aucun ombrage au garde et pouvait s'enfoncer à loisir dans cette solitude charmante.

C'est là qu'il avait fait ses plus chères lectures et ses plus doux rêves. Il y avait évoqué les ombres de ses héroïnes de roman. Les chastes créations de Walter Scott, Alice, Rébecca, Diana, Catherine, étaient venues souvent chanter dans les roseaux des chœurs délicieux, qu'interrompait parfois le gémissement douloureux et colère de la petite Fénella. Du sein des nuages, les soupirs éloignés des vierges hébraïques de Byron répondaient à ces belles voix

de la terre, tandis que la grande et pâle Clarisse, assise sur la mousse, s'entretenait gravement à l'écart avec Julie, et que Virginie enfant jouait avec les brins d'herbe du rivage. Quelquefois un chœur de bacchantes traversait l'air et emportait ironiquement les douces mélodies. André, pâle et tremblant, les voyait passer, fantasques, méchantes et belles, écrasant sans pitié les fleurs du rivage sous leurs pieds nus, effarouchant les tranquilles oiseaux endormis dans les saules, et trempant leurs couronnes de pampre dans les eaux pour les secouer moqueusement à la figure du jeune rêveur. André s'éveillait de sa vision triste et découragé. Il se reprochait de les avoir trouvées belles et d'avoir eu envie un instant de suivre leur trace, semée de fleurs et de débris. Il évoquait alors ses divins fantômes, ses types chéris de sentiment et de pureté. Il les voyait redescendre vers lui dans leurs longues robes blanches, et lui montrer au fond de l'onde une image fugitive, qu'il s'efforçait en vain d'attirer et de saisir.

Cette ombre mystérieuse et vague, qu'il voyait flotter partout, c'était son amante inconnue, c'était son bonheur futur; mais toutes les réalités différaient tellement de sa beauté idéale, qu'il désespérait souvent de la rencontrer sur la terre, et se mettait à pleurer, en murmurant dans son angoisse des paroles incohérentes. Son père le crut fou bien des fois, et faillit envoyer chercher le médecin pour l'avoir entendu crier au milieu de la nuit : « Où es-tu? Es-tu née, seulement? ne suis-je pas venu trop tôt ou trop tard pour te rencontrer sur la terre? » Et vingt autres folies, que le bonhomme traita de billevesées dès qu'il se fut bien assuré que son fils n'avait pas attrapé de coup de soleil dans la journée.

Un soir que le jeune homme s'était attardé dans les Prés-Girault, — c'était le nom de sa chère retraite, — il lui sembla voir passer à quelque distance une forme réelle; autant qu'il put la distinguer, c'était une taille déliée avec une robe blanche. Elle semblait voltiger sur la pointe des joncs, tant elle courait légèrement. Cette vision ne dura qu'un instant et disparut derrière un massif de trembles. André s'était arrêté stupéfait, et son cœur battait si fort qu'il lui eût été impossible de faire un pas pour la suivre. Quand il en eut retrouvé la force, il s'aperçut que la rivière, qui coulait à fleur de terre et faisait cent détours dans la prairie, le séparait du

massif. Il lui fallut faire beaucoup de chemin pour rencontrer un de ces petits ponts que les gardeurs de troupeaux construisent eux-mêmes avec des branches entrelacées et de la terre; enfin il atteignit le massif et n'y trouva personne. L'ombre était devenue si épaisse, qu'il était impossible de voir à dix pas devant soi. Il revint, tout pensif et tout ému, s'asseoir devant le souper de son père. Mais il dormit moins encore que de coutume, et retourna aux Prés-Girault le lendemain. Rien n'en troublait la solitude, et il craignit d'être devenu assez fou pour qu'une de ses fictions ordinaires lui fût apparue comme une chose réelle.

Le jour suivant, à force d'explorer les bords de la rivière, il trouva un petit gant de fil blanc très fin, tricoté à l'aiguille avec des points à jour très artistement travaillés, et qui semblait avoir servi à arracher des herbes, car il était taché de vert.

André le prit, le baisa mille fois comme un fou, l'emporta sur son cœur, et en devint amoureux, sans songer que le prince Charmant, épris d'une pantoufle, n'était pas un rêveur beaucoup plus ridicule que lui.

Huit jours s'étaient passés sans qu'il trouvât aucune autre trace de cette apparition. Un matin il arriva lentement, comme un homme qui n'espère plus, et, s'appuyant contre un arbre, il se mit à lire un sonnet de Pétrarque.

Tout à coup une petite voix fraîche sortit des roseaux et chanta deux vers d'une vieille romance :

> Puis, tout après, je vis dame d'amour
> Qui marchait doux et venait sur la rive.

André tressaillit, et, se penchant, il vit, à vingt pas de lui, une jeune fille habillée de blanc, avec un petit schall couleur arbre de Judée, et un mince chapeau de paille. Elle était debout et semblait absorbée dans la contemplation d'un bouquet de fleurs des champs qu'elle avait à la main. André eut l'idée de s'élancer vers elle pour la mieux voir; mais elle vint de son côté, et il se sentit tellement intimidé, qu'il se cacha dans les buissons. Elle arriva tout auprès de lui sans s'apercevoir de sa présence, et se mit à chercher d'autres fleurs. Elle erra ainsi pendant près d'un quart d'heure, tantôt

s'éloignant, tantôt se rapprochant, explorant tous les brins d'herbe de la prairie et s'emparant des moindres fleurettes. Chaque fois qu'elle en avait rempli sa main, elle descendait sur une petite plage que baignait la rivière, et plantait son bouquet dans le sable humide pour l'empêcher de se faner. Quand elle en eut fait une botte assez grosse, elle la noua avec des joncs, plongea les tiges à plusieurs reprises dans le courant de l'eau pour en ôter le sable, les enveloppa de larges feuilles de *nymphæa* pour en conserver la fraîcheur, et après avoir rattaché son petit chapeau, elle se mit à courir, emportant ses fleurs, comme une biche poursuivie. André n'osa pas la suivre; il craignit d'avoir été aperçu et de l'avoir mise en fuite. Il espéra qu'elle reviendrait, mais elle ne revint plus. Il retourna inutilement aux Prés-Girault pendant toute la belle saison. L'hiver vint, et, à chaque fleur que le froid moissonna, André perdit l'espérance de voir revenir sa belle chercheuse de bluets.

Mais cette matinée romanesque avait suffi à le rendre amoureux. Il en devint maigre à faire trembler; et son père, qui jusque-là avait craint de lui voir chercher ses distractions dans les villes environnantes, fut assez inquiet de sa mélancolie pour l'engager à courir un peu les bals et les divertissemens de la province.

André éprouvait désormais une grande répugnance pour tout ce qui ne se renfermait pas dans le cercle de ses rêveries et de ses promenades solitaires; néanmoins il chercha son inconnue dans les fêtes et dans les réunions d'alentour. Ce fut en vain; toutes les femmes qu'il vit lui semblèrent si inférieures, que, sans le gant qu'il avait trouvé, il aurait pris toute cette aventure pour un rêve.

Ce fut sans doute un malheur pour lui de se retrancher dans sa fantaisie comme dans un fort inexpugnable, et de fermer les yeux et les oreilles à toutes les séductions de l'oubli. Il aurait pu trouver une femme plus belle que son idéale, mais elle l'avait fasciné; c'était la première, et par conséquent la seule dans son imagination. Il s'obstina à croire que sa destinée était d'aimer celle-là, que Dieu la lui avait montrée pour qu'il en gardât l'empreinte dans son ame, et lui restât fidèle jusqu'au jour où elle lui serait rendue. C'est ainsi que nous nous faisons nous-mêmes les ministres de la fatalité.

Ce fut surtout vers la petite ville de L.... qu'il dirigea ses recherches. Mais en vain il vit, pendant plusieurs dimanches, l'élite *de la société* se rassembler dans un salon de bourgeoises précieuses et *beaux esprits;* il n'y trouva pas celle qu'il cherchait. Ce qui rendait cette découverte bien plus difficile, c'est que, par suite d'un sentiment appréciable seulement pour ceux qui ont nourri leurs premières amours de rêveries romanesques, André ne put jamais se décider à parler à qui que ce fût de la rencontre qu'il avait faite et de l'impression qu'il en avait gardée. Il aurait cru trahir une révélation divine, s'il eût confié son bonheur et son angoisse à des oreilles profanes. Or, il est bien certain qu'il n'avait aucun ami qui lui ressemblât, et que tous ses jeunes compatriotes se fussent moqués de sa passion, sans en excepter Joseph Marteau, celui qu'il estimait le plus.

Joseph Marteau était fils d'un brave notaire de village. Dans son enfance, il avait été le camarade d'André, autant qu'on pouvait être le camarade de cet enfant débile et taciturne. Joseph était précisément tout l'opposé : grand, robuste, jovial, insouciant, il ne sympathisait avec lui que par une certaine élévation de caractère et une grande loyauté naturelle. Ces bons côtés étaient d'autant plus sensibles, que l'éducation n'avait guère rien fait pour les développer. Le manque d'instruction solide perçait dans la rudesse de ses goûts. Étranger à toutes les délicatesses d'idées qui caractérisaient le jeune marquis, il y suppléait par une conversation enjouée. Sa bonne et franche gaieté lui inspirait de l'esprit, ou au moins lui en tenait lieu, et il était la seule personne au monde qui pût faire rire le mélancolique André.

Depuis deux ou trois ans, il était établi dans la ville de L.... avec sa famille, et fréquentait peu le château de Morand; mais le marquis, effrayé de la langueur de son fils, alla le trouver, et le pria de venir de temps en temps le distraire par son amitié et sa bonne humeur. Joseph aimait André comme un écolier vigoureux aime l'enfant souffreteux et craintif qu'il protége contre ses camarades. Il ne comprenait rien à ses ennuis; mais il avait assez de délicatesse pour ne pas les froisser par des railleries trop dures. Il le regardait comme un enfant gâté, ne discutait pas avec lui, ne cherchait pas à le consoler parce qu'il ne le croyait pas réellement à plaindre, et

ne s'occupait qu'à l'amuser, tout en s'amusant pour son propre compte. Sans doute André ne pouvait pas avoir d'ami plus utile. Il le retrouva donc avec plaisir, et, confié par son père à ce gouverneur de nouvelle espèce, il se laissa conduire partout où le caprice de Joseph voulut le promener.

Celui-ci commença par décréter que, vivant seul, André ne pouvait être amoureux. — André garda le silence. — Joseph reprit en décidant qu'il fallait qu'André devînt amoureux. — André sourit d'un air mélancolique. — Joseph conclut en affirmant que, parmi les demoiselles de la ville, il n'y en avait pas une qui eût le sens commun, que ces précieuses étaient propres à donner le spleen plutôt qu'à l'ôter, qu'il n'y avait au monde qu'une espèce de femmes aimables, à savoir les grisettes, et qu'il fallait que son ami apprît à les connaître et à les apprécier, ce à quoi André se résigna machinalement.

III.

Les romanciers allemands parlent d'une petite ville de leur patrie où la beauté semble s'être exclusivement logée dans la classe des jeunes ouvrières. Quiconque a passé vingt-quatre heures dans la petite ville de L...., en France, peut attester la rare gentillesse et la coquetterie sans pareille de ses grisettes. Jamais nid de fauvettes babillardes ne mit au jour de plus riches couvées d'oisillons espiègles et jaseurs; jamais souffle du printemps ne joua dans les prés avec plus de fleurettes brillantes et légères. La ville de L.... s'enorgueillit à bon droit de l'éclat de ses filles; et de plus de vingt lieues à la ronde, les galans de tous étages viennent risquer leur esprit et leur prétention persuasive dans ces bals d'artisans où, chaque dimanche, plus de cinquante petites commères étalent sous les quinquets leurs robes blanches, leurs tabliers de soie noire et leur visage couleur de rose.

Comment la toilette des dames de la ville suffit à faire travailler et vivre toutes ces fillettes, c'est ce qu'on ne saurait guère expliquer, sans avouer que ces dames aiment beaucoup la toilette, et qu'elles ont bien raison.

Quoi qu'il en soit, les méchans et les méchantes vont s'étonnant du grand nombre d'*artisanes* (c'est un mot du pays que je demande la permission d'employer) qui réussissent à vivre dans une aussi petite ville; mais les gens de bien ne s'en étonnent pas : ils comprennent que cette ville privilégiée est pour la grisette un théâtre de gloire qu'elle doit préférer à tout autre séjour; ils savent en outre que la jeunesse et la santé s'alimentent sobrement, et peuvent briller sous les plus modestes atours.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nulle part peut-être, en France, la beauté n'a plus de droits et de franchises que dans ce petit royaume, et que nulle part ces priviléges ne dégénèrent moins en abus. L'indépendance et la sincérité dominent comme une loi générale dans les divers caractères de ces jeunes filles. Fières de leur beauté, elles exercent une puissance réelle dans leur Yvetot; et cette espèce de ligue contre l'influence féminine des autres classes établit entre elles un esprit de corps assez estimable et fertile en bons procédés.

Par exemple, si le secret de leurs fautes n'est pas toujours assez bien gardé pour ne pas faire le tour de la ville en une heure, du moins y a-t-il une barrière que ce secret ne franchit pas aisément. Là où cesse l'apostolat de l'artisanerie, cesse le droit d'avoir part au petit plaisir du scandale. Ainsi, l'aventure d'une grisette peut égayer ou attendrir long-temps la foule de ses pareilles, avant d'être livrée au dédaigneux sourire des bas-bleus de l'endroit ou aux graveleux quolibets des villageoises d'alentour.

Ces aventures ne sont pas rares dans une ville où une seule classe de femmes mérite assez d'hommages pour accaparer ceux de toutes les classes d'hommes; aussi voit-on rarement une belle artisane être farouche au point de manquer de cavalier servant. Tant de sévérité serait presque ridicule dans un pays où la galanterie n'a pas encore mis à la porte toute naïveté de sentiment, et où l'on voit plus d'une amourette s'élever jusqu'à la passion. Ainsi une jeune fille y peut, sans se compromettre, agréer les soins d'un homme libre et ne pas désespérer de l'amener au mariage; si elle manque son but, ce qui arrive souvent, elle peut espérer de mieux réussir avec un second adorateur, et même avec un troisième, si

sa beauté ne s'est pas trop flétrie dans l'attente illimitée du nœud conjugal.

A part donc les vertus austères qui se rencontrent là comme partout, en petit nombre, les jeunes ouvrières de L.... sont généralement pourvues chacune d'un favori, choisi entre dix, et fort envié de ses concurrens. On peut comparer cette espèce de mariage expectatif au sigisbéisme italien. Tout s'y passe loyalement, et le public n'a pas le droit de gloser tant qu'un des deux amans ne s'est pas rendu coupable d'infidélité ou entaché de ridicule.

Il faut dire à la louange de ces grisettes, qu'aucune ne fait fortune par l'intrigue, et qu'elles semblent ignorer l'ignoble trafic que les femmes font ailleurs de leur beauté; leur orgueil équivaut à une vertu; jamais la cupidité ne les jette dans les bras des vieillards; elles aiment trop l'indépendance pour souffrir aucun partage, pour s'astreindre à aucune précaution. Aussi les hommes mariés ne réussissent jamais auprès d'elles. Il y a quelque chose de vraiment magnifique dans l'exercice insolent de leur despotisme féminin. Elles sont aimantes et colères, romanesques on ne peut plus; coquettes et dédaigneuses, avides de louanges, folles de plaisirs, bavardes, prudes, gourmandes, impertinentes, mais désintéressées, généreuses et franches. Leur extérieur répond assez à ce caractère : elles sont généralement grandes, robustes et alertes; elles ont de grandes bouches qui rient à tout propos pour montrer des dents superbes; elles sont vermeilles et blanches, avec des cheveux bruns ou noirs; leurs pieds sont très provinciaux, et leurs mains rarement belles; leur voix est un peu virile, et l'accent du pays n'est pas mélodieux. Mais leurs yeux ont une beauté particulière et une expression de hardiesse et de bonté qui ne trompe pas.

Tel était le monde où Joseph Marteau essaya de lancer le timide André, en lui déclarant que le bonheur suprême était là et non ailleurs, et qu'il ne pouvait pas manquer de sortir enivré du premier bal où il mettrait les pieds. André se laissa donc conduire, et se conduisit lui-même assez bien durant toute la soirée. Il dansa très assiduement, ne fit manquer aucune figure, dépensa au moins cinq francs en oranges et en pralines *offertes aux dames;* même il se montra homme de talent et de *bonne société* (comme disent les gens

de mauvaise compagnie), en prenant la place du premier violon, qui était ivre, et en jouant très proprement un quadrille de contredanses tirées de *la Muette de Portici*.

Malgré ces excellentes actions, André ne prit pas beaucoup dans société artisane; on le trouva *fier*, c'est-à-dire silencieux et froid; lui-même ne s'amusa guère et ne fut pas aussi enchanté qu'on le lui avait prédit. La beauté de ces grisettes n'était nullement celle qui plaisait à son imagination. Il était difficile, mais ce n'était pas sa faute; il avait dans la tête l'ineffaçable souvenir d'un teint pâle, de deux grands yeux mélancoliques, d'une voix douce, et voulait à toute force trouver de la poésie, sinon dans le langage, du moins dans le silence d'une femme. Tout ce petit caquetage d'enfans gâtés lui déplut. D'ailleurs il n'était pas aisé d'en approcher; la moins belle était surveillée par plus d'un aspirant jaloux, et André ne se sentait pas la moindre vocation pour le rôle de Lovelace campagnard. Trop modeste pour espérer de supplanter qui que ce fût, il était trop nonchalant pour engager la lutte avec un concurrent. Il se retira donc de bonne heure, laissant Joseph dans une grande exaltation entre une belle ravaudeuse aux yeux noirs et un énorme bowl de vin chaud.

— Comment! dit-il à André le lendemain, tu es parti avant la fin! Tu n'y entends rien, mon cher; tu ne sais pas que c'est le meilleur moment. On se place adroitement à la sortie, on jette son dévolu sur une fille mal gardée; on lui offre le bras, elle accepte. Vous la reconduisez jusque chez elle; vous avez pour elle mille petits soins durant le trajet, vous lui offrez votre manteau; elle en accepte la moitié; vous la soulevez dans vos bras pour traverser le ruisseau. Si un chien passe auprès d'elle dans l'obscurité, elle se presse contre vous d'un petit air effrayé, sous prétexte qu'elle a grand'peur des chiens enragés; vous la rassurez, et vous brandissez votre canne en élevant la voix de manière à réveiller toute la rue; si le chien a l'air de n'être pas belliqueux, vous pouvez même aller jusqu'à l'assommer d'un grand coup de pied en passant; cela fait bien et donne la réputation d'un crâne. Surtout évitez de jurer. La grisette hait tout ce qui sent le paysan. Ne gardez pas votre pipe à la bouche en lui donnant le bras; elle est exigeante et veut du respect. Glissez-lui un compliment agréable de temps en temps,

en procédant toujours par comparaison; par exemple, dites: — Mademoiselle une telle est bien jolie, c'est dommage qu'elle soit si pâle, ce n'est pas une rose du mois de mai comme vous. — Si votre belle est pâle, parlez d'une personne un peu trop enluminée, et dites que les grosses couleurs donnent l'air d'une servante; mais surtout choisissez les beautés que vous voulez dénigrer dans la première société: votre compliment sera deux fois mieux accueilli. Enfin, au moment de quitter votre infante, prenez un air respectueux, et demandez-lui la permission de l'embrasser; dès qu'elle aura consenti, redoublez de civilité et embrassez-la le chapeau à la main; aussitôt après, saluez jusqu'à terre; gardez-vous bien de baiser la main, on se moquerait de vous; replacez-lui son schall sur les épaules; louez sa taille, mais n'y touchez pas. Faites ce métier-là cinq ou six jours de suite; après quoi vous pouvez tout espérer.

— Et cela suffit pour être préféré à un amant en titre?

— Bah! quand on n'a peur de rien, quand on ne doute de rien, on arrive à tout. D'ailleurs, je ne te dis pas d'aller te mettre en concurrence avec un de ces gros corroyeurs qui sont accoutumés à charger des bœufs sur leurs épaules, ni avec un de ces fils de fermier qui ont toujours à la main un bâton de cormier ou un brin de houx de la taille d'un mât de vaisseau; non, il y a assez de freluquets auxquels on peut s'attaquer, de petits clercs d'avoués qui ont la voix flûtée et le menton lisse comme la main, ou bien des flandrins de la haute bourgeoisie, qui n'ont pas envie de déchirer leurs habits de drap fin. Ceux-là, vois-tu, on leur souffle leur Dulcinée en quinze jours, quand on sait s'y prendre. La grisette aime assez ces marjolets qui font des phrases et qui portent des jabots; mais elle aime par-dessus tout un brave tapageur qui ne sait pas nouer sa cravate, qui a le chapeau sur l'oreille, et qui, pour elle, ne craint pas de se faire enfoncer un œil ou casser une dent.

André secoua la tête.

— Je ne ferais pas fortune ici, dit-il, et je ne chercherai pas.

— Comme tu voudras, reprit Joseph, mais viens toujours dîner avec nous aujourd'hui, tu nous l'as promis.

André se rendit donc à cinq heures chez les parens de son ami Marteau.

— Parbleu! dit Joseph, si tu fuis les grisettes, les grisettes te

poursuivent. Ma mère fait faire le trousseau de ma sœur qui se marie, et nous avons quatre ouvrières dans la maison. Quatre! et des plus jolies, ma foi! Moi, je ne fais que de dévider le fil et ramasser les ciseaux de ces Omphales. Je tourne à l'entour en sournois comme le renard autour d'un perchoir à poules, jusqu'à ce que la moins prudente se laisse prendre par le vertige et tombe au pouvoir du larron. Le soir, quand elles ont fini leur tâche, je les fais danser dans la cour, au son de la flûte, sur six pieds carrés de sable à l'ombre de deux accacias. C'est une scène champêtre digne d'arracher de tes yeux des larmes bucoliques. Ah! tu me verras ce soir transformé en Tityre, assis sur le bord du puits, et je veux te faire voltiger toi-même au milieu de mes nymphes. Ah ça! tu sais l'usage du pays? les ouvrières en journée mangent à la même table que nous; ne va pas faire le dédaigneux; songe que cela se fait dans tout le département, dans les grands châteaux tout comme chez les bourgeois.

— Oui, oui, je le sais, répondit André; c'est un usage du vieux temps que les artisans ne songent pas à détruire.

— Moi, j'aime beaucoup cet usage-là, parce que les filles sont jolies. Si jamais je me marie, et si ma femme (comme font beaucoup de jalouses) n'admet au logis que des ouvrières de quatre-vingts ans, je saurai fort bien les envoyer manger à l'office, ou bien je leur ferai servir des nougats de pierre à fusil, qui les dégoûteront de mon ordinaire. Mais ici c'est différent, les bouches sont fraîches et les dents blanches; que la beauté soit la reine du monde, rien de mieux.

IV.

L'intérieur de la famille Marteau était patriarcal. La grand'-mère, matrone pleine de vertus et d'obésité, était assise près de la cheminée, et tricotait un bas gris. C'était une excellente femme, un peu sourde, mais encore gaie, qui de temps en temps plaçait son mot dans la conversation, tout en ricanant sous les lunettes sans branches qui lui pinçaient le nez. La mère était une ménagère

sèche et discrète, active, silencieuse, absolue, sujette à la migraine, et partant chagrine. Elle était debout devant une grande table couverte d'un tapis vert, et taillait elle-même la besogne aux ouvrières; mais, malgré son caractère absolu, la dame ne leur parlait qu'avec une extrême politesse, et souffrait, non sans une secrète mortification, que tous ses coups de ciseau fussent soumis à de longues discussions de leur part.

Auprès de la fenêtre ouverte, les quatre ouvrières et les trois filles de la maison, pressées comme une compagnie de perdrix, travaillaient au trousseau; la fiancée elle-même brodait le coin d'un mouchoir. La maîtresse ouvrière, placée sur une chaise plus élevée que les autres, dirigeait les travaux, et de temps en temps donnait un coup d'œil aux ourlets confiés aux petites filles. Les grisettes en sous-ordre ne comptaient pas cinquante ans à elles trois; elles étaient fraîches, rieuses et dégourdies à l'avenant. Les têtes blondes des enfans de la maison, penchées d'un petit air boudeur sur leur ouvrage et ne prenant aucun intérêt à la conversation, se mêlaient aux visages animés des grisettes, à leurs bonnets blancs posés sur des bandeaux de cheveux noirs. Ce cercle de jeunes filles formait un groupe naïf tout-à-fait digne des pinceaux de l'école flamande. Mais, comme Calypso parmi ses nymphes, Henriette, la couturière en chef, surpassait toutes ses ouvrières en caquet et en beauté; du haut de sa chaise à escabeau, comme du haut d'un trône, elle les animait et les contenait tour à tour de la voix et du regard. Il y avait bien dix ans qu'Henriette était comptée parmi les plus belles; mais elle ne semblait pas vouloir renoncer de si tôt à son empire. Elle proclamait avec orgueil ses vingt-cinq ans et promenait sur les hommes le regard brillant et serein d'une gloire à son apogée. Aucune robe d'alépine ne dessinait avec une netteté plus orgueilleuse l'étroit corsage et les riches contours d'une taille impériale; aucun bonnet de tulle n'étalait ses coquilles démesurées et ses extravagantes rosettes de rubans diaphanes sur un échafaudage plus splendide de cheveux crêpés.

A l'arrivée des deux jeunes gens, le babil cessa tout à coup comme le son de l'orgue, lorsque le plain-chant de l'officiant écourte sans cérémonie les dernières modulations d'une ritour-

nelle où l'organiste s'oublie. Mais après quelques instans de silence, pendant lesquels André salua timidement et supporta le moins gauchement qu'il put le regard oblique de l'aréopage féminin, une voix flûtée se hasarda à placer son mot, puis une autre, puis deux à la fois, puis toutes, et jamais volière ne salua le soleil levant d'un plus gai ramage. Joseph se mêla à la conversation, et voyant André mal à l'aise entre les deux matrones, il l'attira auprès du jeune groupe.

— Mademoiselle Henriette, dit-il d'un ton moitié familier, moitié humble (note qu'il était important de toucher juste avec la belle couturière, et dont Joseph avait très bien étudié l'intonation), voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. André de Morand, gentilhomme comme vous savez, et gentil garçon comme vous voyez? Il n'ose pas vous dire sa peine; mais le fait est qu'il a tourné autour de vous cette nuit pendant une heure, pour vous faire danser, et qu'il n'a pas pu vous approcher; vous êtes inabordable au bal, et, quand on n'a pas obtenu votre promesse un mois d'avance, on peut y renoncer.

Ce compliment plut beaucoup à mademoiselle Henriette, car une rougeur naïve lui monta au visage. Tandis qu'elle engageait avec Joseph un échange d'œillades et de facétieux propos, André remarqua que la petite Sophie, la plus jeune des quatre, parlait de lui avec sa voisine, car elles le regardaient maladroitement, à la dérobée, en chuchotant d'un petit air moqueur. Il se sentit plus hardi avec ces fillettes de quinze ans qu'avec la dégagée Henriette, et les somma en riant d'avouer le mal qu'elles disaient de lui. Après avoir beaucoup rougi, beaucoup refusé, beaucoup hésité, Sophie avoua qu'elle avait dit à Louisa :

— Ce monsieur André m'a fait danser deux fois hier soir; cela n'empêche pas qu'il ne soit fier *comme tout*, il ne m'a pas dit trois mots.

— Ah! mon cher André, s'écria Joseph, ceci est une agacerie, prends-en note.

— Cela est bien vrai, interrompit Henriette, qui craignait que la petite Sophie n'accaparât l'attention des jeunes gens; tout le monde l'a remarqué, M. André a bien l'air d'un noble, il ne rit que du bouts des dents, et ne danse que du bout des pieds; je di-

sais en le regardant : Pourquoi est-ce qu'il vient au bal, ce pauvre monsieur? ça ne l'amuse pas du tout.

André, choqué de cette hardiesse indiscrète, fut bien près de répondre : En vérité, mademoiselle, vous avez raison, cela ne m'amusait pas du tout. Mais Joseph lui coupa la parole, en disant :

— Ah! ah! de mieux en mieux, André, Mlle Henriette t'a regardé, que dis-je? elle t'a contemplé, elle s'est beaucoup occupée de toi. Sais-tu que tu as fait sensation? Ma foi! je suis jaloux d'un pareil début. Mais voyez-vous, mes chères petites, pardon! je voulais dire mes belles demoiselles, vous faites à mon ami un reproche qu'il ne mérite pas; vous l'accusez d'être fier, lorsqu'il n'est que triste, et il faudra bien que vous lui pardonniez sa tristesse, quand vous saurez qu'il est amoureux.

— Ah! s'écrièrent à la fois toutes les jeunes filles.

— Oh mais! amoureux! reprit Joseph avec emphase, amoureux frénétique!

— Frénétique! dit la petite Louisa en ouvrant de grands yeux.

— Oui! répondit Joseph, cela veut dire très amoureux, amoureux comme le greffier du juge de paix est amoureux de vous, Mlle Louisa, comme le nouveau commis à pied des droits réunis est amoureux de vous, Mlle Juliette, comme...

— Voulez-vous vous taire, voulez-vous vous taire! s'écrièrent-elles toutes en carillon.

Mme Marteau fronça le sourcil, en voyant que l'ouvrage languissait; la grand'mère sourit, et Henriette rétablit le calme d'un signe majestueux.

— Si vous n'aviez pas fait tant de tapage, mesdemoiselles, dit-elle à ses ouvrières, M. Joseph allait nous dire de qui M. André est amoureux.

— Et je vais vous le dire, en grande confidence, répondit Joseph, chut! écoutez bien, vous ne le direz pas?...

— Non, non, non! s'écrièrent-elles.

— Eh bien! reprit Joseph, il est amoureux de vous quatre. Il en perd l'esprit et l'appétit, et si vous ne tirez pas au sort laquelle de vous...

— Oh! le méchant moqueur! dirent-elles en l'interrompant.

— M. Joseph, nous ne sommes pas des enfans, dit Henriette en

affectant un air digne, nous savons bien que monsieur est noble et que nous sommes trop peu de chose pour qu'il fasse attention à nous. Quand une ouvrière va raccommoder le linge du château de Morand, le père et le fils s'arrangent toujours pour ne pas manger à la maison, afin certainement de ne pas manger avec elle. On la fait dîner toute seule! ce n'est pas amusant! aussi il n'y a pas beaucoup d'artisanes qui veuillent y aller. On n'y a aucun agrément, personne à qui parler, et quels chemins pour y arriver! aller en croupe derrière un métayer! ce n'est pas un si beau voyage à faire, et ce n'est pas comme chez M. de.... C'est un noble pourtant, celui-là : eh bien! il vient chercher lui-même ses ouvrières à la ville, et il les emmène dans sa voiture.

— Et il a soin de choisir la plus jolie, dit Joseph, c'est toujours vous, Mlle Henriette.

— Pourquoi pas? dit-elle en se rengorgeant, avec des gens aussi comme il faut!...

— C'est à dire que mon ami André, reprit Joseph en la regardant d'un air moqueur, n'est pas un homme comme il faut, selon vos idées.

— Je ne dis pas cela! ces messieurs sont fiers; ils ont raison, si cela leur convient; chacun est maître chez soi; libre à eux de nous tourner le dos quand nous sommes chez eux; libre à nous de rester chez nous, quand ils nous font demander.

— Je ne savais pas que nous eussions d'aussi grands torts, dit André en riant: cela m'explique pourquoi nous avons toujours d'aussi laides ouvrières; mais c'est leur faute, si nous ne nous corrigeons pas : essayez de nous rendre sociables, Mlle Henriette, et vous verrez!

Henriette parut goûter assez cette fadeur; mais, fidèle à son rôle de princesse, elle s'en défendit.

— Oh! nous ne mordons pas dans ces douceurs-là, reprit-elle, nous sommes trop mal élevées pour plaire à des gens comme vous : il vous faudrait quelqu'un comme Geneviève pour causer avec vous; mais c'est celle-là qui ne souffre pas les grands airs!

— Oh! pardieu! dit vivement Joseph, cela lui sied bien, à cette précieuse-là! je ne connais personne qui se donne de plus grands airs mal à propos.

— Mal à propos? dit Henriette, il ne faut pas dire cela, Geneviève n'est pas une fille du commun; vous le savez bien, et tout le monde le sait bien aussi.

— Ah! je ne peux pas la souffrir, votre Geneviève, reprit Joseph : une bégueule qu'on ne voit jamais et qui voudrait se mettre sous verre comme ses marchandises!

— Qu'est-ce donc que Mlle Geneviève? demanda André; je ne la connais pas...

— C'est la marchande de fleurs artificielles, répondit Joseph, et la plus grande *chipie!*...

En ce moment, la servante annonça, avec la formule d'usage dans le pays : — *Voilà madame une telle*, une des dames les plus élégantes de la ville.

— Oh! je m'en vais, dit tout bas Joseph; voici de la quintessence de bégueulisme.

Cette visite interrompit la conversation des grisettes, et l'activité de leur aiguille fut ralentie par la curiosité avec laquelle elles examinèrent à la dérobée la toilette de la dame, depuis les plumes de son chapeau jusqu'aux rubans de ses souliers. De son côté, Mme Privat, c'était le nom de la merveilleuse qui regardait les chiffons du trousseau avec beaucoup d'intérêt, s'avisa de faire, sur la coupe d'une manche, une objection de la plus haute importance. Le rouge monta au visage d'Henriette en se voyant attaquée d'une manière aussi flagrante dans l'exercice de sa profession. La dame avait prononcé des mots inouis, elle avait osé dire que la manchette était de mauvais goût, et que les doubles ganses du bracelet n'étaient pas d'un bon genre. Henriette rougissait et pâlissait tour à tour; elle s'apprêtait à une réponse foudroyante, lorsque Mme Privat, tournant légèrement sur le talon, parla d'autre chose. L'aisance avec laquelle on avait osé critiquer l'œuvre d'Henriette, et le peu d'attention qu'on faisait à son dépit, augmentèrent son ressentiment, et elle se promit d'avoir sa revanche.

Après que la dame eut parlé assez long-temps avec Mme Marteau, sans rien dire, elle demanda si le bouquet de noces était acheté.

— Il est commandé, dit Mme Marteau, Geneviève y met tous ses

soins; elle aime beaucoup ma fille, et elle lui a promis de lui faire les plus jolies fleurs qu'elle ait encore faites.

— Savez-vous que cette petite Geneviève a du talent dans son genre? reprit Mme Privat.

— Oh! dit la grand'mère, c'est une chose digne d'admiration! moi, je ne comprends pas qu'on fasse des fleurs aussi semblables à la nature. Quand je vais chez elle, et que je la trouve au milieu de ses ouvrages et de ses modèles, il m'est impossible de distinguer les uns des autres.

— En effet, dit la dame avec indifférence, on prétend qu'elle regarde les fleurs naturelles, et qu'elle les imite avec soin; cela prouve de l'intelligence et du goût.

— Je crois bien! murmura Henriette, furieuse d'entendre parler légèrement du talent de Geneviève.

— Oh! du goût! du goût! reprit la vieille, c'est ravissant, le goût qu'elle a, cette enfant! si vous voyiez le bouquet de noces qu'elle fait à Justine, ce sont des jasmins qu'on vient de cueillir, absolument!

— Oh, maman! dit Justine, et ces muguets!

— Tu aimes les muguets, toi? dit Joseph, qui venait de rentrer.

— Il y a aussi des lilas blancs pour la robe de bal, dit Mme Marteau; nous en avons pour cinquante francs, seulement pour la toilette de la mariée, sans compter les fleurs de fantaisie pour les chapeaux; tout cela coûte bien cher et se fane bien vite.

— Mais combien de temps met-elle à faire ces bouquets? dit Joseph, un mois peut-être? travailler tout un mois pour gagner cinquante francs, ce n'est pas le moyen de s'enrichir.

— Oh! M. Joseph, vous avez bien raison! dit Henriette d'une voix aigre, ce n'est certainement pas trop payé; il n'y a guère de profit, allez, pour les pauvres grisettes, et par-dessus le marché on leur fait avaler tant d'insolences! On n'a pas toujours le bonheur d'aller en journée chez du *monde honnête* comme votre famille, M. Joseph; il y a des personnes qui parlent bien haut chez les autres, et qui, au coin de leur feu, lésinent misérablement.

— Eh bien! eh bien! dit la grand'mère, qui, placée assez loin de Henriette, n'entendait que vaguement ses paroles, qu'a-t-elle donc à regarder de travers par ici, comme si elle voulait nous

manger? Henriette, Henriette, est-ce que tu dis du mal de nous, mon enfant?

— Eh non, eh non! ma mère, répondit Joseph, tout au contraire, Mlle Henriette nous aime de tout son cœur, car j'en suis aussi, n'est-ce pas, Mlle Henriette?

Pour faire comprendre au lecteur la crainte de la grand'mère, il est bon de dire que le caquet des grisettes est la terreur de tous les ménages de L..... Initiées durant des semaines entières à tous les petits secrets des maisons où elles travaillent, elles n'ont guère d'autre occupation, après le bal et les fleurettes des garçons, que de colporter de famille en famille les observations malignes qu'elles ont faites dans chacune, et même les scandales domestiques qu'elles y ont surpris. Elles trouvent dans toutes des auditeurs avides de commérage qui ne rougissent pas de les questionner sur ce qui se passe chez leur voisin, sans songer que le lendemain à leur tour leur intérieur fera les frais de la chronique dans une troisième maison. La médisance est une arme terrible, dont les grisettes se servent pour appuyer le pouvoir de leurs charmes, et imposer aux femmes qui les haïssent le plus toutes sortes de ménagemens et d'égards.

Mme Privat sentit l'imprudence qu'elle avait commise; et, sachant bien qu'il n'était pas de moyen humain d'empêcher une grisette de parler, elle prit le parti d'éviter au moins les injures directes, et battit en retraite.

Lorsqu'elle fut partie, un feu roulant de brocards soulagea le cœur d'Henriette, et ses ouvrières firent en chœur un bruit dont les oreilles de la dame durent tinter, si le proverbe ne ment pas.

Au nombre des anecdotes ridicules qui furent débitées sur son compte, Henriette en conta une qui ramena le nom de Geneviève dans la conversation : Mme Privat lui avait honteusement marchandé une couronne de roses qu'elle s'était ensuite donné les gants d'avoir fait venir de Paris, et payée fort cher.

Joseph, qui n'aimait pas Geneviève, déclara que c'était bien fait, et il prit plaisir à lutiner Henriette en rabaissant le talent et la vertu de la jeune fleuriste.

— Oh, pour le coup! s'écria Henriette avec colère, ne dites pas de mal de celle-là; de nous autres, tant que vous voudrez, nous

nous moquons bien de vous ; mais personne n'a le droit de *donner du ridicule* à Geneviève : une fille qui vit toute seule enfermée chez elle, travaillant ou lisant le jour et la nuit, n'allant jamais au bal, n'ayant peut-être pas donné le bras à un homme une seule fois dans sa vie...

— Ah, ah ! dit Joseph, vous verrez qu'elle s'y mettra un beau j our, et qu'elle fera pis que les autres ; je me méfie de l'eau dormante et des filles qui lisent tant de romans.

— Des romans ! appelez-vous des romans ces gros livres qu'elle feuillette toute la journée, et qui sont tous pleins de mots latins où je ne comprends rien, et où vous ne comprendriez peut-être rien vous-même ?

— Comment ! dit André, Mlle Geneviève lit des livres latins ?

— Elle étudie des traités de botanique, répondit Joseph. Parbleu ! c'est tout simple, c'est pour son état.

— C'est donc une personne tout-à-fait distinguée ? reprit André.

— Oui-dà, je crois bien ! répartit Henriette, je vous le disais tout-à-l'heure, c'est une grisette comme celle-là qu'il faudrait pour dîner avec monsieur ! Mais tout marquis que vous êtes, monsieur André, vous feriez bien de ne pas oublier vos manchettes pour lui parler ; on parle de fierté, c'est elle qui sait ce que c'est !

— Mais qu'est-elle donc elle-même ? interrompit Joseph ; de quel droit s'élève-t-elle au-dessus de vous ?

— Ne croyez pas cela, monsieur ; avec nous, elle est aussi bonne camarade que la première venue.

— Pourquoi donc ne va-t-elle pas au bal et à la promenade avec vous ?

— C'est son caractère ; elle aime mieux étudier dans ses livres. Mais elle nous invite chez elle le soir, quand elle a gagné une petite somme ; elle nous donne des gâteaux et du thé ; et puis elle chante pour nous faire danser, et elle chante mieux avec son gosier que vous avec votre flûte : il faut voir comme elle nous reçoit bien ! quelle propreté chez elle ! c'est un petit palais ! On ne dira pas qu'elle est aidée par ses amans, celle-là !

— Ah, oui ! de jolis bals, dit Joseph, des bals sans hommes ! je suis sûr que vous vous ennuyez ?

— Voyez-vous cet orgueil! ces messieurs se figurent qu'on ne pense qu'à eux!

— A quoi tout cela la mènera-t-il? reprit Joseph; trouvera-t-elle un mari sous les feuillets de ses vieux livres, ou dans les boutons de ses fleurs?

— Bah! bah! un mari! quel est est donc l'artisan qui pourrait épouser une femme comme elle? Un beau mari pour elle qu'un serrurier ou un cordonnier, avec ses mains sales et son tablier de cuir! Et quant à vous, mes beaux messieurs, vous n'épousez guère, et Geneviève est trop fière pour être votre *bonne amie* autrement.

— Dites qu'elle est trop froide. Je ne peux pas souffrir les femmes qui n'aiment rien.

— Vous la connaissez bien, en vérité! dit Henriette en haussant les épaules; c'est le cœur le plus sensible; elle aime ses amies comme des sœurs, elle aime ses fleurs, comme quoi, dirai-je?.... comme des enfans! Il faut la voir se promener dans les prés, et trouver une fleur qui lui plaît! c'est une joie, c'est un amour! Pour une petite marguerite dont je ne donnerais pas deux sous, elle pleure de plaisir; quelquefois elle sort avec le jour pour aller dans les champs cueillir ses fleurs, avant que vous soyez sortis du nid, vous autres oiseaux sans plumes!

— En vérité! s'écria André vivement; en ce cas c'est elle que j'ai rencontrée un jour.... Il se tut tout à coup, et sortit un instant après pour cacher l'émotion et la joie qu'il éprouvait de retrouver la trace de sa belle rêveuse de la prairie.

— Voyez-vous ce garçon-là? dit Joseph aux ouvrières, lorsque André eut quitté la chambre : il est fou.

— Il est tout étrange en effet, répondit Henriette

— Il faut que je vous dise son véritable mal, reprit Joseph, il s'ennuie faute d'être amoureux, et il faut, mesdemoiselles, que vous m'aidiez à le guérir de cet ennui-là.

— Oh! nous ne nous en mêlons pas! s'écrièrent-elles toutes, non sans jeter un regard attentif sur André qui passait sous la fenêtre.

— Je parle sérieusement, chère Henriette, dit Joseph, qui rencontra la belle couturière un instant avant le dîner, dans un corri-

dor de la maison, il faut que vous m'aidiez à consoler mon ami André.

— Plaisantez-vous? répondit-elle d'un air dédaigneux; adressez-vous à un médecin, si ce monsieur est fou.

— Non, il n'est pas fou, belle Henriette; il est trop sage au contraire. Il n'ose pas seulement trouver une femme jolie. Fiez-vous à ces amoureux-là, dès qu'ils ont secoué leur mauvaise honte, ce sont les plus tendres amans du monde. Mais ne croyez pas que je parle de vous, non, mille dieux! Si vous voulez avoir pitié de quelqu'un ici, j'aime autant que ce soit moi que lui. Je veux dire, en deux mots, qu'André deviendrait amoureux, s'il voyait Geneviève; c'est tout-à-fait la beauté qu'il aimera.

— Eh bien! monsieur, qu'il aille à la messe de sept heures, et il la verra dimanche prochain. En quoi cela me regarde-t-il?

— Oh! il faut qu'il la voie dès aujourd'hui; vous le pouvez; allez la chercher après dîner; dites-lui qu'elle vienne danser dans la cour avec vous, et vous verrez que mon André commencera tout de suite à soupirer.

— Ah ça! est-ce que vous êtes fou, M. Marteau? quelle proposition me faites-vous?

— Aucune! comment? que supposez-vous? auriez-vous de mauvaises idées? Ah! Mlle Henriette, je croyais que vous n'aviez jamais entendu parler de choses semblables!...

Henriette devint rouge comme son foulard.

— Mais qu'est-ce que vous me demandez donc? d'amener Geneviève pour que ce monsieur lui fasse la cour, apparemment? Est-ce une conduite honnête?

— Eh! pourquoi pas? si vous avez l'ame pure comme moi, trouvez-vous malhonnête que mon ami André fasse la cour à votre amie Geneviève? Je réponds de lui; est-ce que vous ne répondriez pas d'elle?

— Oh! ce n'est pas l'embarras! j'en réponds comme de moi.

Joseph fit la grimace d'un homme qui avale une noix, puis il reprit d'un air très sérieux :

— En ce cas, je ne vois pas de quoi vous vous effarouchez. Quand même André, qui est le plus vertueux des hommes, deviendrait un scélérat d'ici à une heure, la vertu de Mlle Geneviève serait-elle

compromise par ses tentatives? Qu'elle vienne, croyez-moi, belle Henriette, ce sera une danseuse de plus pour notre bal de ce soir, et nous nous amuserons du petit air niais d'André, et du grand air froid de Geneviève. Ne voilà-t-il pas une intrigue qui les mènera loin?

— Au fait, c'est vrai, dit Henriette, ce petit monsieur sera drôle avec ses révérences; et quant à Geneviève, elle n'a pas à craindre qu'on dise du mal d'elle tant qu'elle ira quelque part avec moi.

Joseph fit la contorsion d'un homme qui avalerait une pomme.

— J'aurai bien de la peine à la décider, ajouta Henriette; elle ne va jamais chez les bourgeois, et elle a raison, monsieur Joseph! les bourgeois ne sont pas des maris pour nous, aussi nous n'écoutons guère leurs fleurettes, tenez-vous cela pour dit.

— Pour le coup, dit Joseph, j'avale une citrouille qui m'étouffera! Pardon, mademoiselle, ce sont des spasmes d'estomac. Voici le dîner qui sonne; permettez-moi de vous offrir mon bras. C'est convenu, n'est-ce pas?

— Quoi donc, monsieur, s'il vous plaît?

— Que vous irez chercher Geneviève après dîner?

— J'essaierai.

V.

Henriette essaya en effet, pour complaire à Joseph Marteau, dont elle aurait été bien aise de rendre sérieuses les protestations d'amour. Du reste, elle feignait d'admirer beaucoup la vertu de Geneviève, et, par esprit de corps, elle ne cessait de vanter la supériorité de cette grisette, en sagesse et en esprit, sur toutes les dames de la ville. Mais intérieurement elle n'approuvait pas trop la rigidité excessive de sa conduite. Elle croyait que le bonheur n'est pas dans la solitude du cœur; et son amitié pour elle la portait à lui conseiller sans cesse d'écouter quelque galant.

Elle fut forcée de dissimuler avec Geneviève, pour la décider à venir chez Mme Marteau. La jeune fleuriste ne se rendit qu'en recevant l'assurance de n'y rencontrer que les filles de la maison et les ouvrières d'Henriette.

Pour aider à ce mensonge, Joseph, sans rien dire à André, le mena faire un tour de promenade dans la ville, ne rentra que lorsqu'il jugea Geneviève et Henriette arrivées.

Ils les rejoignirent dans le petit jardin qui était situé derrière la maison. Geneviève donnait le bras à la grand'mère, qui s'appuyait sur elle d'un air affectueux, en lui disant :

— Viens par ici, mon enfant, je veux te montrer mes hémérocales; tu n'as jamais rien vu de plus beau. Quand tu les auras regardées, tu voudras en faire pour le bouquet de Justine, c'est une fleur du plus beau blanc, tiens, vois!

Geneviève ne s'apercevait pas de la présence des deux jeunes gens; ils marchaient doucement derrière elle, Joseph faisant signe aux autres jeunes filles de ne pas les faire remarquer. Geneviève s'arrêta et regarda les fleurs sans rien dire : elle semblait réfléchir tristement.

— Eh bien! dit la vieille, est-ce que tu n'aimes pas ces fleurs-là?

— Je les aime trop, répondit Geneviève, d'un petit ton précieux, rempli de charme. C'est pour cela que je ne veux pas les copier. Ah! voyez-vous, madame, je ne pourrais jamais; comment oserais-je espérer de rendre cette blancheur-là et le brillant de ce tissu? du satin, ce serait trop luisant; la mousseline serait trop transparente; oh jamais, jamais! Et ce parfum! qu'est-ce que c'est que ce parfum-là? qui l'a mis dans cette fleur? où en trouverais-je un pareil pour celles que je fais? Le bon Dieu est plus habile que moi, ma chère dame!

En parlant ainsi, Geneviève, s'appuyant sur le vase de fleurs, pencha son front aussi blanc qu'elles sur les hémérocales, et resta comme absorbée par la délicieuse odeur qui s'en exhalait.

C'est alors seulement qu'André put voir son visage, et il reconnut sa dame d'amour, comme il l'appelait dans ses pensées, en souvenir des deux vers de la romance.

Geneviève ne ressemblait en rien à ses compagnes; elle était petite, et plutôt jolie que belle; elle avait une taille très mince et très gracieuse, quoiqu'elle se tînt droite à ne pas perdre une ligne de sa petite stature. Elle était très blanche, peu colorée, mais d'un ton plus fin et plus pur que la plus exquise rose musquée qui fût sortie de son atelier. Ses traits étaient délicats et réguliers, et,

quoique son nez et sa bouche ne fussent pas d'une forme très distinguée, l'expression de ses yeux et la forme de son front lui donnaient l'air fier et intelligent. Sa toilette n'était pas non plus la même que celle des grisettes de son pays; elle se rapprochait des modes parisiennes, car elle avait étudié son art à Paris. Aussi ses compagnes toléraient beaucoup d'innovations de sa part. Seule dans toute la ville, elle se permettait d'avoir un tablier de satin noir, et même de porter dans sa chambre un tablier de foulard; ce qui, malgré toute la bienveillance possible, faisait bien un peu jaser. Elle avait hasardé de réduire les immenses dimensions du bonnet distinctif des artisanes de L.....; elle convenait bien que sur le corps d'une grande femme cette fanfrelucherie de rubans et de dentelles ne manquait pas d'une grace extravagante; mais elle objectait que sa petite personne eût été écrasée par une semblable auréole, et elle avait adopté le petit bonnet parisien à ruche courte et serrée, dont la blancheur semblait avoir été mise au défi par celle du visage qu'elle entourait. Elle avait en outre une recherche de chaussure tout-à-fait ignorée dans le pays; elle tricotait elle-même avec du fil extrêmement fin ses gants et ses bas à jour. André reconnut à ses mains des gants pareils à celui qu'il possédait; il admira la petitesse de ses mains et celle des pieds que chaussaient d'étroits souliers de prunelle, à cothurnes rigidement serrés; la robe, au lieu d'être collante comme celle de ses compagnes, était ample et flottante; mais elle dessinait une ceinture dont une fille de dix ans eût été jalouse, et à travers la perkale fine et blanche on devinait des épaules et des bras couleur de rose.

Lorsqu'elle aperçut Joseph, qui lui adressa le premier la parole, elle le salua avec une politesse froide; mais Joseph savait le moyen de l'adoucir.

—Oh! mademoiselle Geneviève, lui dit-il, j'ai bien pensé à vous hier à la chasse; imaginez qu'il y a auprès de l'étang du *Château-Fondu*, des fleurs comme je n'en ai jamais vu; si j'avais pu trouver le moyen de les apporter sans les faner, j'en aurais mis pour vous dans ma gibecière.

—Vous ne savez pas ce que c'est?

—Non, en vérité! mais cela a dix pieds de haut; les feuilles

sont comme tachées de sang, les fleurs sont d'un rose clair, avec de grandes taches lie de vin; on dirait de grandes guèpes avec un dard, ou de petites vilaines figures qui vous tirent la langue; j'en ai ri tout seul à m'en tenir les côtes, en les regardant.

— Voilà une plante fort singulière, dit Geneviève en souriant.

— Je crois, dit timidement André, autant que mon peu de savoir en botanique me permet de l'affirmer, que ce sont des plantes ophrydes appelées par nos bergers *herbe aux serpens*.

— Ah! pourquoi ce nom-là? dit Geneviève, qu'est-ce que ces pauvres fleurs ont de commun avec ces vilaines bêtes?

— Ce sont des plantes vénéneuses, répondit André, et qui ont quelque chose d'affreux en elles malgré leur beauté, ces taches de sang d'abord, et puis une odeur repoussante; si vous les aviez vues, vous auriez trouvé quelque chose de méchant dans leur mine, car les plantes ont une physionomie comme les hommes et les animaux.

— C'est drôle, ce que tu dis là, reprit Joseph; mais c'est parbleu vrai! quand je te dis que ces fleurs m'ont fait l'effet de me rire au nez, et que je n'ai pas pu m'empêcher d'en faire autant.

— D'autant plus que pour les cueillir dans cet endroit, répondit André, il faut courir un certain danger; l'étang de Château-Fondu a des bords assez perfides.

— Où prenez-vous ce Château-Fondu? demanda Henriette.

— Auprès du château de Morand, répondit Joseph : oh! c'est un endroit singulier et assez dangereux en effet. Figurez-vous un petit lac au milieu d'une prairie; l'eau est presque toute cachée par les roseaux et les joncs; cela est plein de sarcelles et de canards sauvages; c'est pourquoi j'y vais chasser souvent.

— Quand tu dis chasser, tu veux dire braconner, interrompit André.

— Soit; je vous disais donc qu'on ne voit presque pas où l'eau commence, tant cela est plein d'herbès. Sur les bords, il y a une espèce de gazon mou où vous croyez pouvoir marcher; pas du tout, c'est une vase verte où vous enfoncez au moins jusqu'aux genoux, et très souvent jusque par-dessus la tête.

— La tradition du pays, reprit André, est qu'autrefois il y avait un château à la place de cet étang. Une belle nuit, le diable,

qui avait fait signer un pacte au châtelain, voulut emporter sa proie et planta sa fourche sous les fondations. Le lendemain on chercha le château dans tout le pays; il avait disparu; seulement on vit à la place une mare verte, dont personne ne pouvait approcher sans enfoncer dans la vase, et qui a gardé le nom de Château-Fondu.

— Voilà un conte comme je les aime, dit Geneviève.

— Ce qui accrédite celui-là, reprit André, c'est que dans les chaleurs, lorsque les eaux sont basses, on voit percer çà et là des amas de terres ou de pierres verdâtres que l'on prend pour des créneaux de tourelles.

— Je ne sais ce qui en est, dit Joseph, mais il est certain que mon chien, qui n'est pas poltron, qui nage comme un canard, et qui est habitué à barbotter dans les marais pour courir après les bécassines, a une peur effroyable du Château-Fondu; il semble qu'il y ait là je ne sais quoi de surnaturel qui le repousse; je le tuerais plutôt que de l'y faire entrer.

— C'est un endroit tout-à-fait merveilleux, dit Geneviève. Est-ce bien loin d'ici?

— Oh! mon Dieu, non, dit André, qui mourait d'envie de rencontrer encore Geneviève dans les prés.

— Pas bien loin, pas bien loin! dit Joseph; il y a encore trois bonnes lieues de pays. Mais voulez-vous y aller, mademoiselle Geneviève?

— Non, monsieur, c'est trop loin.

— Il y aurait un moyen; je mettrais mon gros cheval à la patache, et...

— Oh oui! oui! oui! s'écrièrent Henriette et ses ouvrières: menez-nous au Château-Fondu, monsieur Joseph!

— Et nous aussi, s'écrièrent les petites sœurs de Joseph, nous aussi, Joseph. En patache, ah! quel plaisir!

— J'y consens, si vous êtes sages. Voyons, quel jour?

— Pardine! c'est demain dimanche, dit Henriette.

— C'est juste; à demain, donc. Vous y viendrez avec nous, mademoiselle Geneviève!

— Oh! je ne sais, dit-elle avec un peu d'embarras, je crois que je ne pourrai pas; je ne vous suis pas moins reconnaissante, monsieur.

— Allons! Allons! voilà tes scrupules, Geneviève, dit Henriette. C'est ridicule, ma chère; comment! tu ne peux pas venir avec nous, quand les demoiselles Marteau y viennent?

— Ces demoiselles, lui dit tout bas Geneviève, sont sous la garde de leur frère...

— Eh mon Dieu! dit tout haut Henriette, tu seras sous la mienne; ne suis-je pas une fille majeure, établie, maîtresse de ses actions? y a-t-il, n'importe où, n'importe qui, assez mal appris pour me regarder de travers? est-ce qu'on ne se garde pas soi-même, d'ailleurs? Tu es ennuyeuse, Geneviève, toi qui pourrais être si gentille! Allons, tu viendras, ma petite! Mesdemoiselles, venez donc la décider.

— Oh! oui! oui! Geneviève, tu viendras, dirent toutes les petites filles; nous n'irons pas sans toi.

Justine, l'aînée des filles de la maison, passa son bras sous celui de Geneviève, en lui disant :

— Je vous en prie, ma chère, venez-y; et elle ajouta en se penchant à son oreille : Vous savez que je ne peux causer qu'avec vous.

— Eh bien! j'irai, dit Geneviève toute confuse, puisque vous le voulez absolument.

— Comme vous êtes aimable! dit Justine.

— Oh! ne vous y fiez pas! s'écria Henriette; voilà comme elle fait toujours. Elle promet pour se débarrasser des gens, et au moment de partir, elle trouve mille prétextes pour rester. C'est une menteuse; faites-lui donner sa parole d'honneur.

— Allez-y, mon enfant, dit madame Marteau à Geneviève. Je ne puis y aller, sans cela je vous accompagnerais. Mais si vous êtes obligeante, vous me remplacerez auprès de mes petites; Joseph est un grand fou, ces jolies demoiselles-là sont un peu étourdies, elles s'amuseront, elles danseront, et elles feront bien; mais pendant ce temps les petites filles pourraient bien se jeter dans ce vilain Château-Fondu. Vous, Geneviève, qui êtes sage et sérieuse comme une petite maman, vous les surveillerez, et je vous en saurai tout le gré possible.

—Cela me décide tout-à-fait, répondit Geneviève; j'irai, ma chère dame; mesdemoiselles, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Oh! quel bonheur! s'écrièrent les petites Marteau, tu joue-

ras avec nous, Geneviève, tu nous feras des couronnes de marguerites et des paniers de jonc, n'est-ce pas?

— Un instant, un instant, dit Joseph, combien serons-nous? Neuf femmes, André et moi? Je ne peux mettre tout ce monde-là dans ma patache; il faut nous mettre en quête d'une seconde voiture.

— Mon père a un char-à-bancs qu'il nous prêtera volontiers, dit André.

— A la bonne heure, voilà qui est convenu, reprit Joseph; tu iras coucher ce soir chez toi, et tu seras revenu ici de grand matin avec ton équipage. Très bien; maintenant préparons-nous à nous amuser demain, en nous amusant aujourd'hui. Voulez-vous danser? voulez-vous jouer aux barres? à cache-cache? aux petits paquets?

— Dansons! dansons! crièrent les jeunes filles.

Joseph tira sa flûte de sa poche, grimpa sur des gradins de pierre couverts d'hortensias, et se mit à jouer, tandis que ses sœurs et les grisettes prirent place sous les lilas. André mourait d'envie d'inviter Geneviève; c'est pourquoi il ne l'osa pas, et s'adressa à Henriette, qui fut assez fière d'avoir accaparé le seul danseur de la société.

Néanmoins, guidée par un regard de Joseph, elle entraîna son cavalier vis-à-vis Geneviève, qui avait pris pour danseuse la plus petite des demoiselles Marteau.

Geneviève rougit beaucoup quand il fut question de toucher la main d'André : c'était la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait; mais elle prit courageusement son parti, et montra une gaieté douce, qu'elle n'aurait pas espérée d'elle-même, si elle eût prévu une heure auparavant qu'elle dût sortir à ce point de ses habitudes.

— Eh bien! savez-vous une chose! s'écria Joseph à la fin de la contredanse, c'est que Mlle Geneviève passe pour ne pas savoir danser. Oui, mesdemoiselles, il y a dans la ville vingt mauvaises langues qui disent qu'elle a ses raisons pour ne pas aller au bal. Eh bien! moi, je vous le dis, je n'ai jamais vu si bien danser de ma vie; et cependant, Mlle Henriette, il n'y a pas beaucoup de prévôts qui pussent vous en remontrer.

Geneviève devint rouge comme une fraise, et Henriette s'approchant de Joseph, lui dit :

— Taisez-vous, vous allez la mettre en fuite. C'est un mauvais moyen pour l'apprivoiser que de faire attention à elle.

— Allons donc! allons donc! dit Joseph à voix basse en ricanant; un petit compliment ne fait jamais de peine à une fille. Quand je vous dis, par exemple, que vous voilà jolie comme un ange, vous ne pouvez pas vous en fâcher, car vous savez bien que je le pense.

— Vous êtes un *diseur de riens!* répondit Henriette, gonflée d'orgueil et de contentement.

Cette fois André osa inviter Geneviève; mais il la fit danser sans pouvoir lui dire un mot : à chaque instant, la parole expirait sur ses lèvres. Il craignait de manquer d'esprit, son cœur battait, il perdait la tête. Lorsqu'il avait à faire un avant-deux, il ne s'en apercevait pas et laissait son vis-à-vis aller tout seul; puis tout à coup il s'élançait pour réparer sa faute, dansait une autre figure, et embrouillait toute la contredanse, aux grands éclats de rire des jeunes filles. Geneviève seule ne se moquait pas de lui; elle était silencieuse et réservée. Cependant elle regardait André avec assez de bienveillance; car il avait bien parlé sur la botanique, et cela devait abréger de beaucoup les timides préliminaires de leur connaissance. Mais si André avait osé se mêler à la conversation et s'adresser à elle d'une manière générale, il n'en était plus de même lorsqu'il s'agissait de lui dire quelques mots directement. Cette excessive timidité diminuait d'autant celle de Geneviève; car elle était fière et non prude. Elle craignait les grosses fadeurs qu'elle entendait adresser à ses compagnes; mais, en bonne compagnie, elle se fût sentie à l'aise comme dans son élément.

Il y a des natures choisies qui se développent d'elles-mêmes, et dans toutes les positions où il plaît au hasard de les faire naître. La noblesse de cœur est, comme la vivacité d'esprit, une flamme que rien ne peut étouffer, et qui tend sans cesse à s'élever, comme pour rejoindre le foyer de grandeur et de bonté éternelle dont elle émane. Quels que soient les élémens contraires qui combattent ces destinées élues, elles se font jour, elles arrivent sans effort à prendre leur place, elles s'en font une au milieu de tous les ob-

stacles. Il y a sur leur front comme un sceau divin, comme un diadème invisible qui les appelle à dominer naturellement les essences inférieures; on ne souffre pas de leur supériorité, parce qu'elle s'ignore elle-même; on l'accepte parce qu'elle se fait aimer. Telle était Geneviève, créature plus fraîche et plus pure que les fleurs au milieu desquelles s'écoulait sa vie.

On dit que la poésie se meurt: la poésie ne peut pas mourir. N'eût-elle pour asile que le cerveau d'un seul homme, elle aurait encore des siècles de vie, car elle en sortirait comme la lave du Vésuve, et se fraierait un chemin parmi les plus prosaïques réalités. En dépit de ses temples renversés et des faux dieux adorés sur leurs ruines, elle est immortelle comme le parfum des fleurs et la splendeur des cieux. Exilée des hauteurs sociales, répudiée par la richesse, bannie des théâtres, des églises et des académies, elle se réfugiera dans la vie bourgeoise, elle se mêlera aux plus naïfs détails de l'existence. Lasse de chanter une langue que les grands ne comprennent pas, elle ira murmurer à l'oreille des petits des paroles d'amour et de sympathie. Et déjà n'est-elle pas descendue sous les voûtes des tavernes allemandes? ne s'est-elle pas assise au rouet des femmes? ne berce-t-elle pas dans ses bras les enfans du pauvre? Compte-t-on pour rien toutes ces ames aimantes qui la possèdent et qui souffrent, qui se taisent devant les hommes et qui pleurent devant Dieu? Voix isolées qui enveloppent le monde d'un chœur universel et se rejoignent dans les cieux, étincelles divines qui retournent à je ne sais quel astre mystérieux, peut-être à l'antique Phébus, pour en redescendre sans cesse sur la terre et l'alimenter d'un feu toujours divin! Si elle ne produit plus de grands hommes, n'en peut-elle pas produire de bons? Qui sait si elle ne sèra pas la divinité douce et bienfaisante d'une autre génération, et si elle ne succédera pas au doute et au désespoir dont notre siècle est atteint? Qui sait si, dans un nouveau code de morale, dans un nouveau catéchisme religieux, le dégoût et la tristesse ne seront pas flétris comme des vices, tandis que l'amour, l'espoir et l'admiration seront récompensés comme des vertus?

La poésie révélée à toutes les intelligences serait un sens de plus que tous les hommes peut-être sont plus ou moins capables d'acquérir, et qui rendrait toutes les existences plus étendues, plus

nobles et plus heureuses. Les mœurs de certaines tribus montagnardes le prouvent avec une évidence éclatante; la nature, il est vrai, prodigue de grands spectacles dans de telles régions, s'est chargée de l'éducation de ces hommes, mais les chants des bardes sont descendus dans les vallées, et les idées poétiques peuvent s'ajuster à la taille de tous les hommes. L'un porte sa poésie sur son front, un autre dans son cœur; celui-ci la cherche dans une promenade lente et silencieuse au sein des plaines, celui-là la poursuit au galop de son cheval, à travers les ravins; un troisième l'arrose sur sa fenêtre, dans un pot de tulipes; au lieu de demander où elle est, ne devrait-on pas demander : « Où n'est-elle pas? » Si ce n'était qu'une langue, elle pourrait se perdre; mais c'est une essence qui se compose de deux choses : la beauté répandue dans la nature extérieure, et le sentiment départi à toute intelligence ordinaire. Pour condamner à mort la poésie, et la porter au cercueil, il nous faudra donc arracher du sol jusqu'à la dernière des fleurettes dont Geneviève faisait ses bouquets.

Car elle aussi était poète, et croyez bien qu'il y a au fond des plus sombres masures, au sein des plus médiocres conditions, beaucoup d'existences qui s'achèvent sans avoir produit un sonnet, mais qui pourtant sont de magnifiques poèmes.

Il faut bien peu de chose pour éveiller ces esprits endormis dans l'épaisse atmosphère de l'ignorance, et pour les entourer à jamais d'une lumineuse auréole qui ne les quitte plus. Un livre tombé sous la main, un chant ou quelques paroles recueillies d'un passant, une étude entreprise dans un dessein prosaïque, ou par nécessité, le moindre hasard providentiel suffit à une ame élue pour découvrir un monde d'idées et de sentimens. C'est ce qui était arrivé à Geneviève. L'art frivole d'imiter les fleurs l'avait conduite à examiner ses modèles, à les aimer, à chercher dans l'étude de la nature un moyen de perfectionner son intelligence; peu à peu elle s'était identifiée avec elle, et chaque jour, dans le secret de son cœur, elle dévorait avidement le livre immense ouvert devant ses yeux. Elle ne songeait pas à approfondir d'autre science que celle à laquelle tous ses instans étaient forcément consacrés; mais elle avait surpris le secret de l'universelle harmonie. Ce monde inanimé qu'autrefois elle regardait sans le voir, elle le comprenait

désormais ; elle le peuplait d'esprits invisibles, et son ame s'y élançait pour y embrasser sans cesse l'amour infini qui plane sur la création. Emportée par les ailes de son imagination toute puissante, elle apercevait, au-delà des toits enfumés de sa petite ville, une nature enchantée qui se résumait, sur sa table, dans un bouton d'aubépine. Un chardonneret familier, qui voltigeait dans sa chambre, lui apportait du dehors toutes les mélodies des bois et des prairies; et lorsque sa petite glace lui renvoyait sa propre image, elle y voyait une ombre divine si accomplie, qu'elle était émue sans savoir pourquoi, et versait des pleurs délicieux comme à l'aspect d'une sœur jumelle.

Elle s'était donc habituée à vivre en dehors de tout ce qui l'entourait; ce n'était pas, comme on le prétendait, une vertu sauvage et sombre : elle était trop calme dans son innocence pour avoir jamais cherché sa force dans les maximes farouches. Elle n'avait pas besoin de vertu pour garder sa sainte pudeur, et le noble orgueil d'elle-même suffisait à la préserver des hommages grossiers que recherchaient ses compagnes; elle les fuyait, non par haine, mais par dédain; elle ne craignait pas d'y succomber, mais d'en subir le dégoût et l'ennui. Heureuse avec sa liberté et ses occupations, orpheline, riche par son travail au-delà de ses besoins, elle était affable et bonne avec ses amies d'enfance : elle eût craint de leur paraître vaine de son petit savoir, et se laissait égayer par elles; mais elle supportait cette gaieté plutôt qu'elle ne la provoquait ; et si jamais elle ne leur donnait le moindre signe de mépris et d'ennui, du moins son plus grand bonheur était de se retrouver seule dans sa petite chambre, et de faire sa prière en regardant la lune et en respirant les jasmins de sa fenêtre.

VI.

André avait un peu trop compté sur ses forces en se chargeant de demander le char-à-bancs et le cheval de son père. Il fit cette pénible réflexion en quittant, vers neuf heures, la famille Marteau, et son anxiété prit un caractère de plus en plus grave, à mesure

qu'il approchait du toit paternel; mais ce fut une bien autre consternation, lorsqu'il trouva son père dans un de ses accès de mauvaise humeur les plus prononcés : le plus beau de ses bœufs de travail était tombé malade en rentrant du pâturage, et le marquis, se promenant d'un air sombre dans la salle basse de son manoir, répétait d'une voix entrecoupée, en jetant des regards effarés sur son fils : « Des tranchées! des tranchées épouvantables! »

— Hélas! mon père, êtes-vous malade? s'écria André qui ne comprenait rien à son angoisse.

Le marquis haussa les épaules, et, lui tournant le dos, continua à marcher à grands pas.

André, n'osant renouveler sa question, resta fort troublé à sa place, suivant d'un œil timide tous les mouvemens de son père qu'il croyait atteint de vives souffrances.

Enfin le marquis, s'arrêtant tout à coup, lui dit d'une voix brusque :

— Quel a été l'effet de la thériaque?

André rassuré, et comprenant à demi, courut vers la porte en disant qu'il allait le demander.

— Non, non, j'irai bien moi-même, reprit vivement le marquis; restez ici, vous n'êtes bon à rien, vous.

André attendit pendant une heure le retour de son père, espérant trouver un moment plus favorable pour lui présenter sa demande, mais il attendit vainement. Le marquis passa la moitié de la nuit dans l'étable avec ses laboureurs, frictionnant le triste *Vermeil* (c'était le nom de l'animal), et lui administrant toute sorte de potions. André se hasarda plusieurs fois de s'informer de la santé du malade, et, partant, de l'humeur de son père; mais lorsque le malade commença à se trouver mieux, le marquis, accablé de fatigue, et gardant sur ses traits l'empreinte des soucis de la journée, ne songea plus qu'à se reposer. Il rencontra André sous le péristyle de la maison, et lui dit avec la rudesse accoutumée de son affection :

— Pourquoi n'êtes-vous pas couché, *gringalet?* est-ce qu'on a besoin de vous ici? allons vite, que tout le monde dorme, je tombe de sommeil.

C'était peut-être la meilleure occasion possible pour obtenir le

cheval et le char-à-bancs, mais André avait l'enfantillage de souffrir des mots grossiers ou communs que lui adressait souvent son père, et il prenait alors une sorte d'humeur qui le réduisait au silence. Il alla se coucher, en proie aux plus vives agitations. Le lendemain devait être à ses yeux le jour le plus important de sa vie, et pourtant sans le cheval et le char-à-bancs, tout était manqué, perdu sans retour. Il ne put dormir. Il fallait partir le lendemain avant le jour; comment oserait-il aller trouver son père au milieu de son sommeil? Affronter ce réveil en sursaut, si fâcheux chez les hommes replets, s'exposer peut-être à un refus! Cette dernière pensée fit frémir André. Ah! plutôt mourir victime de sa colère, s'écria-t-il, que de manquer à ma parole, et perdre le bonheur de passer un jour auprès de Geneviève!

Dès que trois heures sonnèrent, il se rhabilla, et, prenant sa désobéissance furtive pour un acte de courage, il attela lui-même le gros cheval au char-à-bancs, et partit sans bruit, grâce au fumier dont la basse-cour était garnie; mais le plus difficile n'était pas fait : il fallait tourner autour du château, et passer sous les fenêtres du marquis. Impossible d'éviter ce terrible défilé; le chemin était sec, et le mur du château sonore; le char-à-bancs, rarement graissé, criait à chaque tour de roue d'une manière déplorable, et les larges sabots du gros cheval allaient avec maladresse sonner contre toutes les pierres du chemin. André était tremblant comme les feuilles de peupliers qu'agitait le vent du matin. Heureusement, il faisait encore sombre; si son père, en proie à une de ces insomnies auxquelles sont sujets les propriétaires, était par hasard à sa fenêtre, il pourrait bien ne pas reconnaître son char-à-bancs; mais il avait l'oreille si fine, si exercée! Il connaissait si bien l'allure de son cheval et le son de ses roues! André prit le parti de payer d'audace : il fouetta le cheval si vigoureusement, qu'il le força de galoper. C'était une allure inouie pour le paisible animal, et M. de Morand l'entendit passer sans rien soupçonner, et sans quitter la douce chaleur de son lit.

Lorsqu'André fut à cinq cents pas du manoir, il osa se retourner, et, voyant derrière lui la route qui commençait à blanchir, et qui était nue comme la main, il éprouva un bien-être inexprimable, et permit à son coursier de modérer son allure.

A sept heures du matin, le cheval avait eu le temps de se rafraîchir, et le char-à-bancs avec André, le fouet en main, était à la porte de Mme Marteau ; Joseph attelait sa carriole, et les voyageuses arrivaient une à une, dans leur plus belle toilette des dimanches, mais les yeux encore un peu gros de sommeil. On perdit bien une heure en préparatifs inutiles. Enfin Joseph régla l'ordre de la marche ; il prétendit que la volonté de sa mère était de confier les Mlles Marteau à André et à Geneviève, comme aux plus graves de la société. Quant à lui, il se chargeait d'Henriette et de ses ouvrières ; et pour prouver qu'on avait raison de le regarder comme un écervelé, il descendit au triple galop l'horrible pavé de la ville ; ses compagnes firent des cris perçans : tous les habitans mirent la tête à la fenêtre, et envièrent le plaisir de cette joyeuse partie.

André descendit la rue plus prudemment, et savoura le petit orgueil d'exciter une grande surprise. Quoi ! Geneviève, disaient tous les regards étonnés ! Oui, Geneviève avec M. de Morand ! Ah ! mon Dieu ! et pourquoi donc ? et comment ? savez-vous depuis quand ? Juste ciel ! comment cela finira-t-il ?

Geneviève, sous son voile de gaze blanche, s'aperçut aussi de tous ces commentaires ; elle était trop fière pour s'en affliger ; elle prit le parti de les dédaigner et de sourire.

Peu à peu André s'enhardit jusqu'à parler ; Mlle Marteau l'aînée était une bonne personne, assez laide, mais assez bien élevée, avec laquelle il aimait à causer. Peu à peu aussi Geneviève se mêla à la conversation, et ils étaient tous presque à l'aise en arrivant au Château-Fondu. Heureusement pour lui, André avait étudié avec assez de fruit les sciences naturelles, et il pouvait apprendre bien des choses à Geneviève ; elle l'écoutait avec avidité : c'était la première fois qu'elle rencontrait un jeune homme aussi distingué dans ses manières, et riche d'une aussi bonne éducation. Elle ne songea donc pas un instant à s'éloigner de lui et à s'armer de cette réserve qu'elle conservait toujours avec Joseph. Il lui était bien facile de voir qu'elle n'en avait pas besoin avec André, et qu'il ne s'écarterait pas un instant du respect le plus profond.

La matinée fut charmante : on cueillit des fleurs, on dansa au bord de l'eau, on mangea de la galette chaude dans une métairie ; tout le monde fut gai, et Mlle Henriette fut enchantée de voir Ge-

nevière aussi *bonne enfant*. Cependant lorsque l'après-midi s'avança, Joseph fit observer que le besoin d'un repas plus solide se faisait sentir, qu'on avait assez admiré le Château-Fondu, et qu'il était convenable de chercher un dîner et une autre promenade dans les environs. André tremblait en songeant au voisinage du château de son père, et à l'orage qui l'y attendait, lorsque Joseph mit le comble à son angoisse en s'écriant : — Eh parbleu ! le château de notre ami André est à deux pas d'ici ; le père Morand est le meilleur des hommes, c'est mon ami intime, il nous recevra à merveille ; allons lui demander un dindon rôti et du vin de sa cave : André, montre-nous le chemin, et passe devant nous pour nous faire les honneurs.

André se crut perdu ; mais, comme tous les gens faibles, qui n'osent jamais s'arrêter, et s'embarquent toujours dans de nouvelles difficultés, il se résigna à braver toutes les conséquences de sa destinée, et remonta en voiture avec Geneviève et ses compagnes.

Cependant, à mesure qu'il approchait des tourelles héréditaires, une sueur froide se répandait sur tous ses membres. Dans quelle colère il allait trouver le marquis ! car l'enlèvement du cheval et du char-à-bancs devait, depuis plusieurs heures, causer dans la maison un scandale épouvantable ; et le marquis était incapable, pour quelque raison humaine que ce fût, de sacrifier aux convenances le besoin d'exhaler sa colère. Quel accueil pour Geneviève, qu'il eût voulu recevoir à genoux dans sa demeure ! et quelle mortification pour lui, d'être traité devant elle comme un écolier pris en fraude ! Il arrêta son cheval à deux portées de fusil de la maison et descendit. Il s'approcha de la patache, pria Joseph de descendre aussi, et, l'emmenant à quelque distance, il lui confia ses embarras. — Ouais ! dit Joseph, ce vieux renard est-il sournois à ce point-là ? Lui qui fait semblant d'être si bonhomme ! Mais ne crains rien ; personne, fût-ce le diable, n'osera jamais regarder de travers celui qui s'appelle Joseph Marteau. Monte dans ma voiture, et donne-moi le fouet du char-à-bancs ; je passe le premier, et je prends tout sur moi.

En effet Joseph fouetta, d'une main arrogante, les flancs respectables du cheval du marquis, et il fit une entrée triomphale dans la cour du château. Le marquis était précisément à la porte

de l'écurie. Depuis que l'évènement terrible était découvert, le marquis n'avait pas quitté la place; il attendait son fils pour le recevoir à sa manière. De minute en minute sa fureur augmentait, et il se formait en lui un trésor d'injures qui devait mettre plus d'un jour à s'épuiser. Lorsqu'au lieu de la timide figure d'André sur le siége de sa voiture, il vit la mine fière et décidée de Joseph, il recula de trois pas, et avant qu'il eût articulé une parole, Joseph lui sautant au cou, l'embrassa si fort, qu'il faillit l'étouffer. — Vive Dieu! s'écria le gai campagnard, que je suis heureux de revoir mon cher marquis! Il y a plus de six semaines que j'ai le projet de vous amener ma famille, mais les femmes sont si longues à se décider pour la moindre chose! Enfin je n'ai pas voulu marier ma grande sœur sans vous la présenter : la voilà, cher marquis. Ah! il y a long-temps qu'elle entend parler de vous et de votre beau château, et de votre grand jardin, et de vos étables, les mieux tenues du pays. Ma sœur est une bonne campagnarde, qui s'entend à toutes ces choses-là, et puis voilà les petites, une, deux, trois : allons, mesdemoiselles, faites la révérence. Marie, essuie les pruneaux que tu as sur la joue, et va embrasser monsieur le marquis. Ah! c'est que c'est un fier papa que le marquis! demande-lui des dragées, il en a toujours plein ses poches. Ah ça! cher voisin, vous voyez que j'avais une fière envie de venir vous voir : dès trois heures du matin, j'étais dans la chambre d'André. C'était une partie arrangée depuis hier avec ces demoiselles. Elles en grillaient d'envie. Moi, qui sais que vous êtes le plus galant homme et l'homme le plus galant de France, je voulais vous les amener toutes : car en voilà encore cinq ou six qui ne sont pas mes sœurs, mais qui n'en valent pas moins, et qui voulaient à toute force voir votre propriété. C'est une si belle chose! il n'est question que de ça dans le pays. Or, je suis venu ce matin pour vous demander votre voiture, votre cheval et votre fils; André m'a répondu que vous dormiez encore, que vous étiez fatigué de la veille. Je n'ai jamais voulu souffrir qu'on vous éveillât pour si peu de chose; je n'ai même voulu déranger personne; j'ai attelé moi-même le cheval, et j'ai emmené votre fils malgré lui, car c'est un paresseux!... Et à propos, comment se porte le bœuf malade? mieux? ah! j'en suis charmé. Voilà donc comment j'ai enfin réussi à vous amener à dîner toutes ces petites

alouettes. J'étais bien sûr que vous m'en remercieriez. Ce marquis est l'homme le plus aimable du département! Allons, mesdemoiselles, n'ayez pas de honte. Dites à monsieur le marquis comme vous aviez envie de venir le voir.

Le marquis, tout étourdi d'un pareil discours et de l'apparition de toutes ces jeunes et jolies figures qui semblaient se multiplier par enchantement à chaque période de Joseph, ne put trouver de prétexte à son ressentiment. La demande inopinée d'un dîner ne le contraria pas trop : il était honorable, et en effet il avait des prétentions à la galanterie. Il prit le parti d'offrir un bras à mademoiselle Marteau, et l'autre à Geneviève, qu'à sa jolie tournure, il prit pour une personne de la meilleure société; et priant poliment les autres de le suivre, il les conduisit à la salle à manger, où, en attendant le repas qu'il ordonna sur-le-champ, il leur fit servir des fruits et des rafraîchissemens.

André, charmé de voir les choses s'arranger aussi bien, prit courage, et fit lui-même les honneurs de la maison avec beaucoup de grace. Son père le laissa faire, quoiqu'il jetât sur lui de temps en temps un regard de travers. Le hobereau n'était point avare, et voulait bien offrir tout ce qu'il possédait; mais il voulait le faire lui-même, et ne pouvait souffrir qu'un autre, fût-ce son propre fils, touchât à une fleur sans sa permission.

André conduisit Geneviève à un petit jardin botanique qu'il cultivait dans un coin du grand verger de son père. Geneviève prit tant d'intérêt à ces fleurs et aux explications d'André, qu'elle oublia tout le reste, et s'aperçut en rougissant, lorsque la cloche du dîner sonna, qu'elle était seule avec lui, que le reste de la société était bien loin dans le fond du verger.

L'affabilité du marquis se soutint assez bien pendant tout le temps du dîner. Même au désert, il s'égaya jusqu'à adresser quelques lourdes fadeurs aux beaux yeux d'Henriette et aux jolies petites mains blanches de Geneviève. Joseph était, selon lui, un convive excellent, un vigoureux buveur, capable de tenir tête à toute une noce, depuis midi jusqu'à trois heures du matin; et jamais maussade après boire, point querelleur, point casseur d'écuelles, incapable de méconnaître ses amis dans l'ivresse. Il se conduisit si bien cette fois, et sans cesser d'être aux petits soins pour *les dames*,

il fit si bien fête au petit vin de la côte Morand, que le marquis sortit de table la joue enluminée, l'œil brillant et la mâchoire lourde. Joseph croyait avoir triomphé de sa colère, et s'applaudissait intérieurement de son habileté; mais André, qui connaissait mieux son père, augurait moins bien de cet état d'excitation. Il savait que jamais le marquis n'avait une clairvoyance plus implacable que dans ces momens-là. Il l'observait donc avec inquiétude, et s'observait lui-même scrupuleusement, dans la crainte de dire un mot, ou de faire un geste qui réveillât les souvenirs confus du cheval et du char-à-bancs enlevés.

Le marquis, jusque-là, ne comprenait pas trop clairement en quelle société Joseph et ses sœurs étaient venus le voir. La vérité est qu'il n'avait aucun préjugé, qu'il était poli et hospitalier envers tout le monde, mais qu'il avait une aversion invincible pour les grisettes. Il fallait que ce sentiment eût acquis chez lui une grande violence, car il était combattu par une habitude de courtoisie envers le beau sexe, la prétention de n'être pas absolument étranger à l'art de plaire. Mais autant il aimait à accueillir gracieusement les personnes des deux sexes qui reconnaissaient humblement l'infériorité de leur rang, autant il haïssait, dans le secret de son cœur, celles qui traitaient de pair à compagnon avec lui, sans daigner lui tenir compte de son affabilité et de ses manières libérales. Il consentait à être le meilleur bourgeois du monde, pourvu qu'on n'oubliât point qu'il était marquis et qu'il ne voulait pas le paraître.

Les artisanes de L..... avec leur jactance, leurs priviléges et leur affectation de familiarité, étaient donc nécessairement des natures antipathiques à la sienne, et il est très vrai qu'il les souffrait difficilement dans sa maison. Il ne pouvait supporter qu'elles s'arrogeassent le droit de s'asseoir à sa table sans son aveu, et il ne manquait pas, lorsque sa salle à manger était envahie par ces usurpateurs féminins, de leur céder la place et d'aller aux champs. Ce procédé lui avait aliéné la considération des grisettes les plus huppées, d'autant plus qu'elles voyaient fort bien l'adjoint de la commune, personnage revêtu d'une blouse et d'une paire de sabots, et même le garde-champêtre, dignitaire plus modeste encore, admis à l'honneur de boire un verre de vin et de s'asseoir

sur un escabeau, lorsqu'ils apportaient des nouvelles à l'heure où le marquis finissait son souper. Cette préférence envers des paysans leur paraissait l'indice d'un caractère insolent et bas, tandis qu'il était au contraire le résultat d'un orgueil très bien raisonné.

Quoique Henriette et ses ouvrières eussent été fort bien traitées cette fois, il leur restait un vieux levain de ressentiment contre les manières habituelles du marquis envers leurs pareilles. La présence de Melle Marteau, les manières douces d'André et le maintien grave et poli de Geneviève leur avaient un peu imposé pendant le dîner. Aussi, en sortant de table, leur nature bruyante et indisciplinée reprenant le dessus, elles se répandirent dans le verger, en caracolant comme des cavales débridées, et sautant sur les plates-bandes, écrasant sans pitié les marguerites et les tomates; elles remplirent l'air de chants plus gais que mélodieux, et de rires qui sonnèrent mal à l'oreille du marquis. Celui-ci laissa André auprès de Geneviève et de M^elles^ Marteau; et, tandis que Joseph prenait sa course de son côté pour aller embrasser Melle Henriette, à la faveur d'un jour consacré à la folie, il longea furtivement le mur où ses plus beaux espaliers étendaient leurs grands bras chargés de fruits sur un treillage vert-pomme, et monta la garde autour de ses pêches et de ses raisins. Henriette s'en aperçut, et, décidée à déployer ce grand caractère d'audace et de fierté dont elle tirait gloire, elle coupa le potager en droite ligne, et vint, à trente pas du marquis, remplir lestement son tablier des plus beaux fruits de l'espalier. A son exemple, les grisettes s'élancèrent à la maraude, et firent main-basse sur le reste. Ce qui acheva d'enflammer le marquis d'une juste colère, c'est qu'au lieu de détacher de l'arbre le fruit qu'elles voulaient emporter, elles tiraient obstinément la branche, jusqu'à ce qu'elle cédât et leur restât à la main, toute chargée de fruits verts qu'elles jetaient avec dédain au milieu des allées, après y avoir enfoncé les dents. Moyennant ce procédé aristocratique, au lieu d'une douzaine de pêches et d'autant de grappes de raisin qu'elles eussent pu enlever, elles trouvèrent moyen de mutiler tous les arbres fruitiers, et de mettre en lambeaux ces belles treilles si bien suspendues, que le marquis lui-même avait courbées en berceaux, et qui faisaient l'admiration de tous les connaisseurs.

Le marquis eut envie de prendre une des branches cassées dont elles jonchaient le sable, et de leur *courir sus*, en les poursuivant comme des chèvres malfaisantes; mais il vit la grande taille de Joseph se dessiner auprès d'Henriette, et, quoique brave, il ne se soucia point d'engager avec lui une discussion qui pouvait devenir orageuse. D'ailleurs il aimait Joseph, et voyait bien qu'il n'approuvait pas ce dégât. Il prit un parti plus sage et plus cruel : il alla droit à l'écurie, fit sortir son cheval, atteler le char-à-bancs, et conduire l'un et l'autre à trois cents pas de la maison, dans une grange dont il prit la clé dans sa poche, puis il revint d'un air calme et rentra dans le salon. Il n'y trouva personne; mais la vengeance, qui le protégeait, lui fit apercevoir, du premier coup d'œil, quatre ou cinq grands bonnets de tulle et deux ou trois schalls de barége étalés avec soin sur le canapé. Ces demoiselles avaient déposé là leurs atours pour courir plus à l'aise dans le jardin. Le marquis n'en fit ni une ni deux. Il s'étendit tout de son long sur les rubans et sur les dentelles, et ne manqua pas d'alonger ses grosses guêtres crottées sur le fichu de crêpe rose de Melle Henriette. Il attendit ainsi, dans un repos délicieux, que ces demoiselles eussent fini de dévaster son verger.

Quand elles rentrèrent, elles trouvèrent en effet le malicieux campagnard qui feignait de dormir en écrassant les précieux chiffons; elles le maudirent mille fois, et prononcèrent, assez haut pour qu'il l'entendît, les mots de vieil ivrogne.

— Fort bien ! disait Henriette d'un ton aigre, il faut de la dentelle à M. le marquis pour dormir en cuvant son vin!

— Ma foi, disait Joseph en se pinçant le nez pour ne pas éclater de rire, je trouve la chose singulière et si drôle, qu'il m'est impossible de m'en affliger. Vraiment, c'est dommage de réveiller ce bon marquis, quand il dort si bien, l'aimable homme!

En parlant ainsi, Joseph secouait doucement la main du marquis. Celui-ci feignit long-temps de ne pouvoir se réveiller. Enfin, il se décida à quitter le canapé, et à laisser les grisettes ramasser les débris de leur toilette. Dans quel état, hélas!... Henriette écumait de rage. M. de Morand feignit de ne s'apercevoir de rien. Il prit le bras de Joseph, et sortit sous prétexte de le mener à son pressoir. Mais sa véritable vengeance ne tarda pas à éclater. Le-

soleil était couché, on parla de retourner à la ville; la patache de Joseph se trouva prête devant la porte aussitôt qu'il l'eût demandée. — Prends mes sœurs et Geneviève, dit Joseph à André, et monte dans ma patache; je me charge des grisettes et du char-à-bancs. Va, pars tout de suite; car, si tu restes là, et que ton père ait de l'humeur, cela tombera sur toi, tandis qu'il n'osera pas me faire de difficultés. Va-t'en vite.

André ne se le fit pas répéter; il offrit la main à ses compagnes de voyage, prit les rênes et disparut. Il était à cinq cents pas, que Joseph attendait encore le char-à-bancs sur le seuil de la maison. Il avait glissé quelque monnaie dans la main du garçon d'écurie en lui disant d'amener son équipage; mais l'équipage n'arrivait pas; le garçon d'écurie ne se montrait plus, et le marquis avait subitement disparu. Au bout d'un quart d'heure d'attente, Joseph prit le parti d'aller à l'écurie : elle était vide; il cherche le char-à-bancs sous le hangar : le hangar était désert; il appelle, personne ne lui répond. Il parcourt la ferme, et trouve enfin le garçon d'écurie qui semble accourir tout essoufflé, et qui lui répond avec toute la sincérité apparente d'un paysan astucieux : — Hélas! mon bon monsieur, il n'y a ni char-à-bancs ni cheval; le métayer est parti avec pour la foire de Saint-Denis, qui commence demain matin; il ne savait pas qu'on en aurait besoin au château. M. le marquis lui avait dit hier de les prendre s'il en avait besoin... Qu'est-ce qui savait? qu'est-ce qui pouvait prévoir...?

— Mille diables! s'écria Joseph; il est parti! et depuis quand? est-il bien loin?

— Oh! monsieur, dit le garçon en souriant d'un air piteux, il y a plus de deux heures! Il doit être à présent auprès de L..., s'il ne l'a point dépassé.

— Eh bien! dit Joseph, c'est une histoire à mourir de rire! Et il alla rejoindre les grisettes, sans s'affliger autrement d'un évènement qui devait les transporter de colère. Henriette jeta les hauts cris; elle refusa de croire au départ du métayer; elle maudit mille fois la malice du marquis; elle le chercha dans toute la maison pour lui faire des reproches, pour lui demander s'il n'avait pas un autre cheval et une autre voiture; le marquis fut introuvable. Le garçon d'écurie se lamenta d'un air désespérant sur ce fâcheux

contre-temps. Enfin il fallut prendre un parti ; le jour baissait de plus en plus, il fallut partir à pied et entreprendre, à l'entrée de la nuit, une promenade de trois lieues, par des chemins assez rudes, et avec des bonnets et des fichus en marmelade. Les grisettes pleuraient, et Henriette en fureur faisait de durs reproches à Joseph sur son insouciance. Celui-ci se résignait de bonne grâce à lui offrir son bras jusqu'à la ville ; elle le refusa d'abord avec dépit, et l'accepta bientôt par lassitude. Elles s'en allèrent ainsi clopin-clopant, se heurtant les pieds contre les cailloux, et détestant dans leur ame l'abominable marquis, auteur de leur désastre, tandis que celui-ci, enfermé dans sa chambre et plongé dans le duvet, fredonnait en s'endormant un vieil air à la mode peut-être dans sa jeunesse : *Allez-vous-en, gens de la noce,* etc.

VII.

De leur côté, André et Geneviève et Mlles Marteau continuaient paisiblement leur route, sans entendre les cris de détresse dont Joseph, à tout hasard, faisait retentir la plaine. Enfin, une des petites filles ayant laissé tomber son sac, André arrêta le cheval et descendit pour chercher dans l'obscurité l'objet perdu. Pendant ce temps, il lui sembla entendre mugir au loin une voix de Stentor qui prononçait son nom. Il consulta ses compagnons, et Geneviève décida qu'il fallait retourner en arrière, parce qu'un accident était probablement arrivé aux voyageurs du char-à-bancs. André obéit, et, au bout de dix minutes, il rencontra les tristes piétons qui gagnaient le haut de la colline. Henriette voulut raconter la malheureuse aventure; mais, suffoquée par sa colère, elle s'arrêta pour respirer, et Joseph, profitant de l'occasion, se mit à raconter à sa manière. Il déclara que c'était un plaisant tour du marquis, et que ces demoiselles l'avaient bien mérité pour la manière dont elles s'étaient comportées dans le verger.

— C'est une infamie! s'écria Henriette ; votre marquis est un vieil avare, un sournois et un ivrogne.

— Allons, allons, interrompit Joseph impatienté, vous oubliez

que vous parlez devant son fils, et qu'il est trop poli pour vous donner un démenti; mais si vous étiez un homme, jarni Dieu!....

— Et c'est parce que M. André ne peut pas imposer silence à une femme, dit Geneviève assez vivement, que l'on ne doit pas abuser de sa politesse, et lui faire entendre un langage qu'il ne peut supporter sans souffrir. Allons, Henriette, calme-toi, prends ma place dans la voiture; tâchez de vous y arranger toutes, et de prendre seulement la petite Marie sur vos genoux; pour nous, qui avons fait la moitié de la route en voiture, nous ferons bien le reste à pied, n'est-ce pas, ma chère Justine?

La chose fut bientôt convenue. Joseph voulut un instant faire les honneurs de sa voiture à André, et achever la route à pied; mais il comprit bien vite qu'André aimait beaucoup mieux accompagner Geneviève, et il prit sa place dans la patache, qui continua le voyage au pas. André offrit son bras à Justine Marteau, afin d'avoir l'occasion d'offrir l'autre à Geneviève au bout de quelques minutes; mais à peine l'eut-elle accepté, qu'André, qui se croyait fort en train de dire les choses les plus sensées du monde, ne trouva plus même à placer un mot insignifiant, pour diminuer le malaise d'un silence qui dura près d'un quart d'heure sans aucune cause appréciable.

Ce fut Mlle Marteau qui le rompit la première, dès qu'elle eut fini de penser à autre chose; car elle était préoccupée soit de la pensée de son trousseau, soit de celle de son fiancé. — Eh bien! dit-elle, qu'avons-nous donc tous les trois à regarder les étoiles?

— Je vous assure, répondit André, que je ne pensais pas aux étoiles, et que je les regardais encore moins. Et vous, mademoiselle Geneviève?

— Moi je les regardais sans penser à rien, répondit-elle.

— Permettez-moi de ne pas vous croire, reprit André; je suis sûr, au contraire, que vous réfléchissez beaucoup et à propos de tout.

— Oh! oui, je réfléchis, répondit-elle; mais je n'en pense pas plus pour cela, car je ne sais rien, et quand j'ai bien rêvé, je n'en suis pas plus avancée.

— Cela est impossible. Quand vous regardez les étoiles, vous pensez à quelque chose.

— Je pense quelquefois à Dieu, qui a mis toutes ces lumières là-haut : mais comme on ne peut pas toujours penser à Dieu, il arrive que je continue à les regarder sans savoir pourquoi; et pourtant je reste des heures entières à ma fenêtre sans pouvoir m'en arracher. D'où cela vient-il? Sans doute les étoiles font cet effet-là à tout le monde : n'est-ce pas, Justine?

— Je crois, dit Justine, que ton amie Heuriette ne les regarde jamais. Pour moi, je suis comme toi, je ne peux pas en détacher mes yeux; mais c'est que cela me fait penser à des milliers de choses.

— Oh! c'est que vous êtes savante, vous, Justine; vous êtes bien heureuse! Mais, dites-moi donc à quoi les étoiles vous font penser : j'aurai peut-être eu les mêmes idées sans pouvoir m'en rendre compte.

— Mais, dit Justine, à quoi ne pense-t-on pas en regardant ces milliards de mondes, auprès desquels le nôtre n'est qu'une tache lumineuse dans l'espace?

Geneviève s'arrêta toute étonnée, et regarda Justine, attendant avec impatience qu'elle s'expliquât davantage.

André s'était imaginé, en voyant le beau front de Geneviève plein d'intelligence, et en écoutant son langage toujours si raisonnable et si pur, qu'elle devait savoir toutes choses, et l'idée de son infériorité l'avait rendu jusque-là timide et tremblant devant elle. Il fut donc surpris à son tour, et chercha, dans les grands yeux de Geneviève, la cause de cet étonnement naïf.

— Est-ce que tu ne sais pas, dit Justine qui n'était pas fâchée de déployer son petit savoir, que toutes ces lumières, comme tu les appelles, sont autant de soleils et de mondes?

— Oh! j'ai entendu parler de cela à Paris, par une de mes compagnes qui avait un livre... mais je prenais tout cela pour des rêves... et je ne peux pas croire encore... Dites-nous donc ce que vous en pensez, monsieur André.

Cette interpellation fit sur André un effet singulier. Il venait d'être presque choqué de l'ignorance de Geneviève ; il se sentit tout à coup comme attendri. Jusque-là son amour avait été dans sa tête ; il lui sembla qu'il descendait dans son cœur. Il regarda Geneviève à la faible clarté du ciel étoilé : il distinguait à peine ses

traits; mais une blancheur incomparable faisait ressortir sa figure ovale sous ses cheveux noirs, et une sérénité angélique semblait résider sur ce visage délicat et pâle. André fut si ému, qu'il resta quelques instans sans pouvoir répondre. Enfin il lui dit d'une voix altérée : « Oui, je crois que notre monde n'est qu'un lieu de passage et d'épreuve, et qu'il y a, parmi tous ceux que vous voyez au ciel, quelque monde meilleur où les ames qui s'entendent peuvent se réunir et s'appartenir mutuellement. »

Geneviève s'arrêta encore, et le regarda à son tour comme elle avait regardé Justine. Tout ce qu'on lui disait lui semblait obscur; elle en attendait l'explication.

— Croyez-vous donc, lui dit André, que tout s'achève ici-bas?

— Oh non! dit-elle, je crois en Dieu et en une autre vie.

— Eh bien! ne pensez-vous pas que le paradis puisse être dans quelqu'une de ces belles étoiles?

— Mais je n'en sais rien. Vous-même, qu'en savez-vous?

— Oh rien! Je ne sais pas où Dieu a caché le bonheur qu'il fait espérer aux hommes. Croyez-vous, mesdemoiselles, qu'on puisse obtenir tout ce qu'on désire en cette vie?

— Mais non! dit Justine; on peut désirer l'impossible. Le bonheur et la raison consistent à régler nos besoins et nos souhaits.

— Cela est très bien dit, répondit André; mais pensez-vous qu'il existe trois personnes au monde qui puissent atteindre à la sagesse? Nous voici trois : répondez-vous de nous trois?

— Oh! c'est tout au plus si je réponds de moi-même, dit Justine en riant; comment répondrais-je de vous? Cependant je répondrais de Geneviève; je crois qu'elle sera toujours calme et heureuse.

— Et vous, mademoiselle Geneviève, dit André, en répondez-vous?

— Pourquoi pas? dit-elle avec une tranquillité naïve. Mais parlez-moi donc des étoiles, cela m'inquiète davantage. Pourquoi Justine dit-elle que ce sont des mondes et des soleils?

André, heureux et fier, pour la première fois de sa vie, d'avoir quelque chose à enseigner, se mit à lui expliquer le système de l'univers, en ayant soin de simplifier toutes les démonstrations, et de les rendre abordables à l'intelligence de son élève. Malgré la

soumission attentive et la curiosité confiante de Geneviève, André fut frappé du bon sens et de la netteté de ses idées. Elle comprenait rapidement; il y avait des instans où André, transporté, lui croyait des facultés extraordinaires, et d'autres où il croyait parler à un enfant. Quand ils furent arrivés aux premières maisons de la ville, Henriette descendit de voiture, et dit qu'elle se chargeait de reconduire Geneviève chez elle. André n'osa pas aller plus loin; il prit congé d'elle, et, se dérobant aux instances de Joseph qui voulait l'emmener boire du punch, il reprit légèrement le chemin de son castel. Tout ce qu'il désirait désormais, c'était de se trouver seul et de n'être pas distrait de ses pensées. Elles se pressaient tellement dans son cerveau, qu'il s'assit bientôt sur le bord du chemin, et posant son front dans ses mains, il resta ainsi, jusqu'à ce que le froid de la nuit le saisit et l'avertit de reprendre sa marche.

VIII.

Le lendemain, lorsque André se retrouva seul dans son grand verger, il s'était passé bien des choses dans sa tête, mais il avait trouvé une solution à sa plus grande incertitude, et il éprouvait une joie et une impatience tumultueuses. Il s'était demandé bien des fois, depuis douze heures, si Geneviève était un ange du ciel, exilé sur une terre ingrate et pauvre, ou si elle était simplement une grisette plus décente et plus jolie que les autres. Cependant il n'avait pu réprimer une émotion tendre et presque paternelle, lorsqu'elle lui avait naïvement demandé de l'instruire. Cet aveu paisible de son ignorance, ce désir d'apprendre, cette facilité de compréhension, devaient lui gagner le cœur d'un homme simple et bon comme elle. Il y avait, sous cette inculte végétation, une terre riche et fertile où la parole divine pourrait germer et fructifier. Une ame sympathique, une voix amie pouvait développer cette noble nature et la révéler à elle-même.

Telle fut la conclusion que tira André de toutes ces rêveries, et il se sentit transporté d'enthousiasme à l'idée de devenir le Prométhée de cette précieuse argile. Il bénit le ciel qui lui avait accordé

les moyens de s'instruire. Il remercia dans son cœur son bon maître, M. Forez, qui lui avait ouvert le trésor de ses connaissances; et, dans son exaltation, peu s'en fallut qu'il n'allât aussi remercier son père, qui avait consenti à faire de lui autre chose qu'un paysan. Dans ses jours de spleen, il lui était arrivé souvent de maudire l'éducation qui, en lui créant des besoins nouveaux, lui rendait sa condition réelle plus triste encore. Maintenant il demandait pardon à Dieu d'un tel blasphême. Il reconnaissait tous les avantages de l'étude, et se sentait maître du feu sacré qui devait embraser l'ame de Geneviève.

Mais toutes ces fumées de bonheur et de gloire se dissipèrent, lorsqu'il songea à la difficulté de revoir prochainement Geneviève, et à la possibilité effrayante de ne la revoir jamais. Il avait fait, avec sa liberté de la veille, mille romans délicieux, en parcourant à pas lents les allées humides de la rosée du matin; mais, à force de se créer un bonheur imaginaire, le besoin de réaliser ses rêves devint un malaise et un tourment. Son cœur battait violemment, et, à chaque instant, semblait s'élancer hors de son sein pour rejoindre l'objet aimé. Il s'étonna de ces agitations. Il n'avait pas prévu qu'arrivé à ce point, l'amour devait devenir une souffrance de toutes les heures. Il avait cru, au contraire, que du moment où il aurait retrouvé l'objet d'une si longue attente, sa vie s'écoulerait calme, pleine et délicieuse; qu'un jour de bonheur suffirait à ses rêveries et à ses souvenirs pendant un mois, et qu'il aurait autant de douceur à savourer le passé qu'à jouir du présent. Maintenant, la veille lui semblait s'être envolée trop rapidement; il se reprochait de n'en avoir pas profité; il se rappelait cent circonstances où il aurait pu dire à propos un mot qui lui eût obtenu la bienveillance de Geneviève, et il éprouvait un regret mortel de sa timidité. Il brûlait de trouver l'occasion de la réparer; mais quand viendrait cette occasion? dans huit jours, dans quatre? un seul lui paraissait éternellement long, et l'ennui dévorait déjà sa vie.

La crainte de se montrer trop empressé et d'effaroucher l'austérité de Geneviève lui faisait seule renoncer aux mille projets romanesques qu'il enfantait presque malgré lui. Mais bientôt, il était forcé de se déclarer que vivre sans la voir était impossible, et qu'il fallait sortir de son inaction ou devenir fou.

Il alla vers le soir à la ville. Il s'assit à l'écart sur un des bancs de la promenade, espérant qu'elle passerait peut-être; mais il vit défiler par groupes toutes les filles de la ville, sans apercevoir le petit pied de Geneviève. Il se rappela qu'elle ne sortait jamais à ces heures-là; il rôda autour de la maison Marteau, sans oser y entrer, car il éprouvait une répugnance infinie à laisser deviner ce qui se passait en lui. A l'entrée de la nuit, il vit sortir Henriette et ses ouvrières. Geneviève n'était point avec elles. S'il avait su où elle demeurait, il se serait glissé sous sa fenêtre, il l'eût peut-être aperçue; mais il ne le savait pas, et pour rien au monde il ne l'eût demandé à qui que ce fût.

Le lendemain il revint dans la journée, et, tâchant de prendre l'air le plus indifférent, il alla voir Joseph. Joseph ne fut pas dupe de ce maintien grave. Voyons, lui dit-il, pourquoi ne parles-tu pas de la seule chose qui t'intéresse maintenant? Tu voudrais bien voir Geneviève, n'est-ce pas? Ce n'est pas aisé; j'y pensais ce matin; je cherchais un expédient pour avoir accès dans sa maison, et je n'en ai pas trouvé. Il faudra bien pourtant que nous en venions à bout. Henriette nous aidera.

L'obligeance indiscrète de Joseph choqua cruellement son ami. Il se mit à rire d'un air sec et forcé, en lui déclarant qu'il ne comprenait rien à cette plaisanterie, et qu'il le priait de ne pas l'y mêler davantage.

— Ah! tu fais le fier! Tu te méfies de moi! dit Joseph un peu piqué. Eh bien! comme tu voudras, mon cher, tire-toi d'affaire tout seul, puisque tu n'as pas besoin d'aide.

André s'affligea d'avoir offensé un ami si dévoué; mais il lui fut impossible de revenir sur son refus et sur son désaveu. Il se retira assez triste. Le bon Joseph s'en aperçut, et, pour lui prouver qu'il n'avait pas de rancune, il le reconduisit jusqu'au bout de l'avenue de peupliers qui termine la ville. Avant de sortir d'une petite rue tortueuse et déserte, il lui montra une vieille maison de briques, dont tous les pans étaient encadrés de bois noir grossièrement sculpté. Un toit en auvent s'étendait à l'entour, et ombrageait les étroites fenêtres. — Tiens, dit Joseph, en lui montrant deux de ces fenêtres, éclairées par le soleil couchant et couvertes de pots de fleurs, c'est là que *Rose respire*. Monter l'escalier, ce

n'est pas le plus difficile ; mais franchir le pallier et passer la porte, c'est pire que d'entrer dans le jardin des Hespérides.

André, troublé, s'efforça de prendre un air dégagé et de sourire.

— Aurais-je dit quelque sottise? dit Joseph ; cela est possible ; j'aime trop la mythologie, je ne suis pas toujours heureux dans mes citations.

— Celle-là est fort bonne, au contraire, répondit André ; j'en ris parce qu'elle est plaisante, et que je ne me sens point le courage d'Alcide et de Jason.

Quoi qu'il en soit, André était le lendemain sur l'escalier de la vieille maison rouge. Où allait-il? Il le savait à peine. Serait-il reçu? Il ne l'espérait pas. Il avait à la main un énorme bouquet des plus belles fleurs qu'il avait pu réunir : c'était toute sa recommandation. Il était tour à tour pâle comme ses narcisses et vermeil comme ses adonis. Il se soutenait à peine, et, à la dernière marche, il fut forcé de s'asseoir. C'était déjà beaucoup d'avoir pu arriver jusque-là sans attrouper toute la maison et sans causer un scandale qui eût indisposé Geneviève contre lui. Il avait passé adroitement le long de l'arrière-boutique du chapelier, qui occupait le rez-de-chaussée, sans être aperçu d'aucun des apprentis; au premier étage, il avait évité un atelier de lingères, dont la porte était ouverte, et d'où partait le refrain de plusieurs romances très aimées des grisettes de tous les pays, tel que

Bocage que l'aurore
Embellit de ses feux, etc.

Ou bien

Il ne vient pas, où peut-il être? etc.

Ou bien encore

Fleuve du Tage, etc., etc.

André cacha son bouquet dans son chapeau, et, tournant le dos à la porte entr'ouverte, il franchit cet étage comme un éclair et ne s'arrêta qu'au troisième. Là, tout palpitant, se recommandant à Dieu, il s'approcha de la porte à trois reprises différentes, et s'en

éloigna aussitôt, incertain s'il ne laisserait pas son bouquet et ne s'enfuirait pas à toutes jambes. Enfin une quatrième résolution l'emporta. Il frappa bien doucement, et près de s'évanouir, s'appuya contre le mur.

Cinq minutes d'un profond silence lui donnèrent le temps de se reconnaître. Il pensa que Geneviève était sortie, et il se réjouit presque d'échapper à la terrible émotion qu'il avait résolu de braver. Cependant le désir de la voir fut plus fort que sa poltronnerie, et il allait frapper de nouveau lorsque ses yeux, accoutumés à l'obscurité de l'escalier, distinguèrent un petit carré de papier collé sur la porte. Il l'examina quelques instans et réussit à lire :

GENEVIÈVE, fleuriste.

Et un peu plus bas, en plus petits caractères : *Tournez le bouton, s'il vous plaît.*

André, transporté d'une joie étourdie, ouvrit la porte et entra dans une vieille salle proprement tenue, meublée de quatre chaises de paille, d'une petite provision de raisins suspendue au plafond, et d'une toile noire et usée, où l'on retrouvait quelques vestiges d'une figure de Vierge tenant un enfant Jésus dans ses bras. Une petite porte, sur laquelle était encore écrit le nom de Geneviève, était placée au bout de cette salle. Cette fois André sentit toutes ses terreurs se réveiller; mais, après tout ce qu'il avait déjà osé, il n'était plus temps de renoncer lâchement à son entreprise : il frappa donc à cette dernière porte qui s'ouvrit aussitôt, et Geneviève parut.

Elle devint toute rouge, et le salua avec un embarras où André crut distinguer un peu de mécontentement. Il balbutia quelques mots, mais il perdit tout-à-fait contenance en s'apercevant que Geneviève n'était pas seule. Mme Privat était debout auprès d'un carton de fleurs, et se composait un bouquet de bal. Elle jeta sur André un regard de surprise et d'ironie : c'eût été une si bonne fortune pour elle de pouvoir publier une jolie médisance bien cruelle sur le compte de la vertueuse Geneviève! Geneviève sentit le danger de sa position, et, prenant aussitôt une assurance pleine de fierté : Entrez, dit-elle, monsieur le marquis, ayez la bonté de

vous asseoir et d'attendre un instant. Vous voudrez bien me faire votre commande après que j'aurai servi madame.

Et, se rapprochant de Mme Privat, elle ouvrit tous ses cartons avec une dignité calme qui en imposa un instant à la merveilleuse provinciale. Mais l'occasion était trop bonne pour y renoncer aisément. Après avoir choisi quelques boutons de rose mousseuse, Mme Privat se retourna vers André, qu'elle déconcerta tout-à-fait avec son regard curieux et impertinent. — Vraiment, dit-elle, en s'efforçant de prendre un ton enjoué, c'est la première fois que je vois un jeune homme venir commander des fleurs artificielles. Vous ne recevez pas souvent la visite de ces messieurs, n'est-ce pas, mademoiselle Geneviève?

— Pardonnez-moi, madame, répondit froidement Geneviève, je reçois très souvent des commandes de bouquets pour les mariages et pour les présens de noces; et ces messieurs m'apportent quelquefois les fleurs qu'ils veulent me faire faire.

— Ah! M. de Morand se marie? dit vivement Mme Privat en fixant sur lui un regard scrutateur.

Son impertinence étonna tellement André, qu'il hésita un instant à répondre; mais l'indignation l'emportant sur sa timidité naturelle, il répondit effrontément : Non, madame, je m'occupe de botanique, et je désire avoir une collection de certaines fleurs que mademoiselle a le talent d'imiter parfaitement. C'est un herbier de nouvelle espèce, auquel M. Forez, mon ancien précepteur, s'intéresse beaucoup. Quant au mariage, les pauvres maris sont tellement ridicules pour le moment dans ce pays-ci, que j'attendrai un temps plus favorable.

Mme Privat se mordit la lèvre et sortit brusquement. La réponse d'André faisait allusion à une aventure récente de son ménage; et, quoique André ne fût pas méchant, il n'avait pu résister au désir de lui fermer la bouche. Quand elle fut sortie, il regarda Geneviève en souriant, espérant que cet incident allait faire oublier l'audace de sa visite; mais il trouva Geneviève froide et sévère. — Puis-je savoir, monsieur, lui dit-elle, ce qui me procure l'honneur de votre présence?

André se troubla. — Je mérite que vous me receviez mal, répondit-il. J'ai été étourdi et imprudent, mademoiselle, en m'ima-

ginant que c'était une chose toute simple que de venir vous offrir ces fleurs. L'impertinente personne qui sort d'ici m'a fait sentir mon tort; me le pardonnerez-vous?

— Oui, monsieur, répondit Geneviève, s'il est vrai que vous n'en ayez pas prévu les suites, et si vous me promettez de ne pas m'y exposer une seconde fois.

— J'aimerais mieux renoncer au bonheur de vous revoir jamais que de vous causer une contrariété, répondit André; et, laissant son bouquet sur la table, il se leva tristement pour se retirer; mais une larme vint au bord de sa paupière, et Geneviève, qui s'en aperçut, se troubla à son tour.

— Au moins, lui dit-elle avec douceur, je ne vous chasse pas, et puisque vous n'avez eu que de bonnes intentions aujourd'hui, je vous remercie de votre bouquet.

En même temps, elle le prit et l'examina. André s'arrêta, et resta debout et incertain.

— Il est bien joli, dit Geneviève. Comment appelez-vous ces fleurs roses si rondes et si petites?

— Ce sont des hépatiques, répondit-il en se rapprochant; voici des belles de nuit à odeur de vanille, de la giroflée-mahon blanche, et des mauves couleur de rose.

— Oh! celles-là se fanent vite, dit Geneviève. Je vais les mettre dans l'eau.

Elle délia le bouquet et le mit dans un vase plein d'eau fraîche, en arrangeant chaque fleur avec soin. Pendant ce temps, André examinait les cartons ouverts et admirait la perfection des ouvrages de Geneviève. Cependant il lui échappa une exclamation de blâme qui faillit faire tomber le vase de fleurs des mains de la jeune fille.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle.

— O ciel! répondit André, des fuxias à calice vert. Cela n'existe pas. C'est une invention gratuite.

— Hélas! vous avez raison, dit Geneviève en rougissant, ce n'est pas ma faute. Une demoiselle de la ville, pour qui j'ai fait cette branche de fuxia, l'a voulu ainsi. En vain je lui ai montré l'original; elle s'est obstinée à trouver ce bouquet trop rouge. Feuilles, tiges, fleurs, tout, disait-elle, était de la même teinte. Elle m'a

forcée d'ajouter ces feuilles, qui sont d'un ton faux, et de doubles calices....

— Qui sont d'une monstruosité épouvantable, dit André avec chaleur. Quoi! mutiler une si jolie plante, si gracieuse, si délicate!

— Il y a des gens de si mauvais goût! reprit Geneviève; tous les jours on me demande des choses extravagantes. J'avais fait des millepertuis de Chine assez jolis; aussitôt toutes ces dames en ont demandé : mais l'une les voulait bleus, l'autre rouges, selon la couleur de leurs rubans et de leurs robes. Que voulez-vous que devienne la vérité devant de pareilles considérations? Je suis bien forcée, pour gagner ma vie, de céder à tous ces caprices; aussi je ne fais que pour moi des fleurs dont je sois contente. Celles-là, je ne les vends pas, ce sont mes études et mes vrais plaisirs. Je vous les ferais voir si....

— Oh! voyons-les, je vous en supplie, dit André, montrez-moi ces trésors.

Geneviève alla ouvrir une armoire réservée, et montra à son jeune pédant une collection de fleurs admirablement faites. —Voici du véritable fuxia, dit-elle, en lui désignant avec orgueil une branche de cette jolie plante.

— Ceci est un chef-d'œuvre, dit André en la prenant avec précaution. Vous ne savez pas quelles immenses ressources vous offre votre talent. Un amateur paierait cette fleur un prix exorbitant. Cependant on pourrait y faire encore une légère critique; les fleurs sont trop régulièrement parfaites; la nature est plus capricieuse, plus sans façon. Ainsi, le calice du fuxia a souvent cinq pétales et souvent trois, au lieu de quatre qu'il doit avoir. Les caryophyllées sont sujettes à ces erreurs continuelles et n'en sont que plus belles. Voyez ce violier jaune qui est sous votre fenêtre.

— Vous avez peut-être raison, dit Geneviève. Moi, j'évitais cela dans la crainte de mal faire. Aimez-vous ces pois de senteur?

— Il n'y manque que le parfum; cependant voici un petit défaut. Toutes les légumineuses ont dix étamines, mais neuf seulement sont réunies dans une sorte de gaîne; la dixième est indépendante des autres, et vous n'avez pas observé cette particularité.

— Êtes-vous sûr de cela?

— Il y a du genêt d'Espagne dans mon bouquet. Déchirez-en une fleur.

— En vérité vous avez raison, mais vous êtes bien sévère. Tant mieux pourtant, il y a beaucoup à profiter avec vous. Continuez donc à m'instruire, je vous en prie.

André examina tous les cartons, et trouva peu à critiquer, beaucoup à louer; mais il ne négligea aucune occasion de relever les fautes légères de l'artiste, car il sentit que c'était le moyen de captiver l'attention et de rendre sa présence désirable.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Geneviève quand il eut fini, je n'oserai plus achever une fleur nouvelle sans vous consulter; car vous en savez plus que moi.

— Vous en sauriez bien vite autant, si vous vouliez faire de votre art une étude un peu méthodique. Certainement, à force de recherches et d'observations, vous savez une infinité de choses que je ne saurai jamais; mais l'ordre qu'on m'a fait mettre dans cette étude, m'a appris des choses très simples que vous ignorez. M. Forez avait pour cela une méthode admirable et d'une clarté parfaite.

— Et comment faire pour savoir? dit Geneviève.

— Laissez-moi vous apporter mes cahiers et mon herbier; avec une heure d'application par jour, vous en saurez dans un mois plus que M. Forez lui-même.

— Oh! que je le voudrais! dit Geneviève; mais cela est impossible. Orpheline et seule comme je suis, je ne puis recevoir vos visites, sans m'exposer aux plus méchans propos.

— N'êtez-vous pas au-dessus de ces puériles attaques? dit André. A quoi vous a servi toute une vie de retraite et de prudence, si vous êtes aussi vulnérable que la plus étourdie de vos compagnes, et si, au premier acte d'indépendance que votre raison voudra tenter, l'opinion ne vous tient aucun compte d'une sagesse que vous avez si bien prouvée?

— L'opinion, l'opinion!... dit Geneviève en rougissant. Ce n'est pas que je la respecte; je sais ce qu'elle vaut, dans ce pays du moins! mais je la crains. Je n'ai pas de famille, personne pour me protéger; la méchanceté peut me prendre à partie, comme elle a

fait tant de fois pour de pauvres filles qui avaient bien peu de torts à se reprocher. Elle peut me rendre bien malheureuse...

— Oui, si vous manquez de caractère; mais si vous avez le juste orgueil de la vertu, si vous êtes pénétrée de votre propre dignité...

— Ne me dites pas cela, on me reproche déjà d'être trop fière.

— Si j'avais le droit de vous faire un reproche, ce ne serait pas celui-là...

— Et lequel donc? dit Geneviève vivement, puis elle s'arrêta tout à coup, et André lut sur son visage qu'elle était fâchée d'avoir laissé échapper cette question, et qu'elle craignait une réponse trop significative.

— Je n'ai pas ce droit, répondit-il tristement, et je ne me flatte pas de l'avoir jamais. Vous craignez le blâme, quelle raison assez forte auriez-vous pour le braver? Ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Je déraisonne souvent.

— Cet aveu n'est pas rassurant, dit Geneviève en s'efforçant de sourire, pour quelqu'un qui comptait vous demander souvent des conseils.

— Sur la botanique? reprit André. Je vous enverrai mes cahiers. Si quelque passage vous embarrasse, veuillez faire un signe sur la marge, et me le renvoyer; je demanderai une explication détaillée à M. Forez et le prierai de la rédiger lui-même. Je vous la ferai parvenir par Mlle Marteau ou par Mlle Henriette, ou par telle autre personne que vous me désignerez. De cette manière, il me sera impossible de vous compromettre, et je ne serai pour personne un sujet de trouble et de scandale.

Geneviève fut affligée de l'entendre s'exprimer d'un ton froid et blessé. Sa douceur et sa sensibilité naturelles parlèrent plus vite que sa raison.

— J'aimerais mieux, dit-elle, recevoir ces explications de vous directement; je comprendrais plus vite et je pourrais vous remercier moi-même de votre complaisance. Je ne sais pas comment il me deviendra possible de recevoir vos avis; mais j'en chercherai le moyen... S'il me faut y renoncer, croyez que j'en aurai du regret, et que je conserverai de la reconnaissance pour vous.

Elle s'arrêta toute troublée, et André se sentit si ému, qu'il craignit de se mettre à pleurer devant elle. C'est pourquoi il se

retira précipitamment, en faisant de profonds saluts et en attachant sur elle des regards pleins de douleur et de tendresse.

Quand il fut sorti, Geneviève se laissa tomber sur une chaise, mit les deux mains sur son cœur, et le sentit battre avec violence. Alors, épouvantée de ce qu'elle éprouvait et n'osant s'interroger elle-même, elle se jeta à genoux et demanda au ciel de lui laisser le calme dont elle avait joui jusqu'alors.

Elle fut presque malade le reste de la journée, et ne toucha point au frugal dîner qu'elle avait préparé elle-même comme à l'ordinaire. Vers le soir, elle s'enveloppa de son petit schall et alla se promener derrière la ville, dans un lieu solitaire où elle était sûre de pouvoir rêver en liberté. Quand la nuit vint, elle s'assit sur une éminence plantée de néfliers, et elle contempla le lever de ces planètes dont André lui avait expliqué la marche. Peu à peu ses idées prirent un cours extraordinaire, et les connaissances nouvelles que la conversation d'André lui avait révélées, portèrent son esprit vers des pensées plus vagues, mais plus élevées. Lorsqu'elle revint sur elle-même, elle s'étonna de trouver à ses agitations de la journée moins d'importance qu'elle ne l'avait craint d'abord. Elle ressentait déjà l'effet de ces contemplations où l'ame semble sortir de sa prison terrestre et s'envoler vers des régions plus pures; mais elle ne se rendait raison d'aucune de ces impressions nouvelles, et marchait dans ce pays inconnu avec la surprise et le doute d'un enfant qui lit pour la première fois un conte de fées.

Geneviève n'était point romanesque. Elle n'avait jamais désiré d'aimer ou d'être aimée. Elle ne pensait aux passions qu'avec crainte, et s'était promis de s'y soustraire à la faveur d'une vie solitaire et laborieuse. Naturellement aimante et bonne, elle commençait à pressentir vaguement l'amour d'André pour elle. Elle n'eût pas osé se l'expliquer à elle-même, mais elle avait compris instinctivement ses tourmens, ses craintes et son chagrin de la matinée. Elle en avait été émue sans savoir pourquoi, et elle lui avait parlé avec une bienveillance qui ne cachait pas un sentiment plus vif. Geneviève n'avait pas d'amour, et quand elle chercha consciencieusement la cause de son trouble, elle reconnut en elle-même le regret d'avoir commis une imprudence. Qu'avais-je donc ce ma-

tin, en effet? se demanda-t-elle. Et pourquoi me suis-je laissé émouvoir si vite par les idées et les discours de ce jeune homme? Pourquoi l'ai-je tant remercié? Qu'a-t-il fait pour moi? Il m'a expliqué des choses bien intéressantes, il est vrai; mais il l'a fait pour soutenir la conversation ou pour le plaisir de voir mon étonnement. Et puis il m'a apporté un bouquet que j'aurais pu cueillir moi-même dans les prés, et fait une visite dont, grâce à Mme Privat, toute la ville jase déjà. Pourquoi m'a-t-il fait cette visite? Si c'était par amitié, il aurait dû prévoir à quels dangers il m'exposait. Et moi qui l'ai si bien senti tout de suite, d'où vient que sur deux ou trois grandes paroles qu'il m'a dites, j'ai presque promis de braver, pour le voir, les railleries des méchans et des sots? Ah! je suis une folle. Je désire m'élever au-dessus de ma fortune et de mon état. Qu'y gagnerai-je? Quand j'aurai appris tout ce que mes compagnes ignorent, en serai-je plus heureuse?... Hélas! il me semble que oui; mais c'est peut-être un conseil du démon. Déjà j'étais prête à sacrifier ma réputation au plaisir d'apprendre la botanique et de causer avec un jeune homme savant. Mon Dieu, mon Dieu! défendez-moi de ces idées-là, et apprenez-moi à me contenter de ce que vous m'avez donné.

Geneviève rentra plus calme et résolue à ne plus revoir André. Elle se tint parole, car elle reçut les cahiers et les herbiers par Henriette, et ne les ouvrit pas, dans la crainte d'y trouver trop de tentations. Elle s'habitua, en peu de jours, à penser à lui sans trouble et sans émotion. Une quinzaine s'écoula sans qu'elle sortît de sa retraite, et sans qu'elle entendît parler du désolé jeune homme, qui passait une partie des nuits à pleurer sous ses fenêtres.

IX.

Mais la Providence voulait consoler André, et le hasard peut-être voulait faire échouer les résolutions de Geneviève. Un matin elle se laissa tenter par le lever du soleil et par le chant des alouettes, et alla chercher des iris dans les Prés-Girault; elle ne savait pas qu'André l'y avait vue un certain jour qui avait marqué

dans sa vie comme une solennité, et qui avait décidé de tout son avenir. Elle se flattait d'avoir trouvé là un refuge contre tous les regards, un asile contre toutes les poursuites. Elle y arriva joyeuse et s'assit au bord de l'eau en chantant. Mais aussitôt des pas firent crier le sable derrière elle. Elle se retourna et vit André.

Un cri lui échappa, un cri imprudent qui l'eût perdue si André eût été un homme plus habile. Mais le bon et crédule enfant n'y vit rien que de désobligeant, et lui dit d'un air abattu : Ne craignez rien, mademoiselle ; si ma présence vous importune, je me retire. Croyez que le hasard seul m'a conduit ici ; je n'avais pas l'espoir de vous y rencontrer, et je n'aurai pas l'audace de déranger votre promenade...

La pâleur d'André, son air triste et doux, son regard plein de reproche et pourtant de résignation, produisirent un effet magnétique sur la faible Geneviève. — Non, monsieur, lui dit-elle, vous ne me dérangez pas, et je suis bien aise de trouver l'occasion de vous remercier de vos cahiers... Ils m'intéressent beaucoup, et tous les jours... Geneviève se troubla et ne put achever, car elle mentait et s'en faisait un grave reproche. André, un peu rassuré, lui fit quelques questions sur ses lectures. Elle les éluda en lui demandant le nom d'une jolie fleurette bleue qui croissait comme un tapis étendu sur l'eau. — C'est, répondit André, le bécabunga, qu'il faut se garder de confondre avec le cresson, quoiqu'il croisse pêle-mêle avec lui. — En parlant ainsi, il se mit dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour cueillir la fleur que Geneviève avait regardée ; il s'y fût mis jusqu'au cou, si elle avait eu envie de la feuille sèche qu'emportait le courant un peu plus loin. Il parlait si bien sur la botanique, qu'elle ne put y résister. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient assis tous deux sur le gazon. André jonchait le tablier de Geneviève de fleurs effeuillées dont il lui démontrait l'organisation. Elle l'écoutait en fixant sur lui ses grands yeux attentifs et mélancoliques. André était parfois comme fasciné et perdait tout-à-fait le fil de son discours. Alors il se sauvait par une digression sur quelque autre partie des sciences naturelles, et Geneviève, toujours avide de s'élancer dans les régions inconnues, le questionnait avec vivacité. André voulut, pour lui rendre ses dissertations plus claires, remonter au principe des choses, lui expliquer la forme

de la terre, la différence des climats, l'influence de l'atmosphère sur la végétation, les diverses régions où les végétaux peuvent vivre, depuis le pin des sommets glacés du nord, jusqu'au bananier des Indes brûlantes. Mais ce cours de géographie botanique effrayait l'imagination de Geneviève.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle à plusieurs reprises, la terre est donc bien grande?

— Voulez-vous en prendre une idée? lui dit André; je vous apporterai demain un atlas; vous apprendrez la géographie et la botanique en même temps.

— Oui, oui, je le veux! dit vivement Geneviève; et puis elle songea à ses résolutions, hésita, voulut se rétracter et céda encore, moitié au chagrin d'André, moitié à l'envie de voir s'entr'ouvrir les feuillets mystérieux du livre de la science.

Elle revint donc le lendemain, non sans avoir livré un rude combat à sa conscience; mais cette fois la leçon fut si intéressante! Le dessin de ces mers qui enveloppent la terre, le cours de ces fleuves immenses, la hauteur de ces plateaux d'où les eaux s'épanchent dans les plaines, la configuration de ces terres échancrées, entassées, disjointes, rattachées par des isthmes, séparées par des détroits, ces grands lacs, ces forêts incultes, ces terres nouvelles aperçues par des voyageurs, perdues pendant des siècles et soudainement retrouvées, toute cette magie de l'immensité jeta Geneviève dans une autre existence. Elle revint aux Prés-Girault tous les jours suivans, et souvent le soleil commençait à baisser quand elle songeait à s'arracher à l'attrait de l'étude. André goûtait un bonheur ineffable à réaliser son rêve, et à verser, dans cette ame intelligente, les trésors que la sienne avait recélés jusque-là sans en connaître le prix. Son amour croissait de jour en jour avec les facultés de Geneviève. Il était fier de l'élever jusqu'à lui, et d'être à la fois le créateur et l'amant de son Eve.

Leurs matinées étaient délicieuses. Libres et seuls dans une prairie charmante, tantôt ils causaient, assis sous les saules de la rivière, tantôt ils se promenaient le long des sentiers bordés d'aubépines. Tout en devisant sur les mondes inconnus, ils regardaient de temps en temps autour d'eux, et se regardant aussi l'un l'autre, ils s'éveillaient des magnifiques voyages de leur imagina-

tion, pour se retrouver dans une oasis paisible, au milieu des fleurs, et le bras enlacé l'un à l'autre. Quand la matinée était un peu avancée, André tirait de sa gibecière un pain blanc et des fruits, ou bien il allait acheter une jatte de crême dans quelque chaumière des environs, et il déjeunait sur l'herbe avec Geneviève. Cette vie pastorale établit promptement entre eux une intimité fraternelle; et leurs plus beaux jours s'écoulèrent sans que le mot d'amour fût prononcé entre eux, et sans que Geneviève songeât que ce sentiment pouvait entrer dans son cœur avec l'amitié.

Mais les pluies du mois de mai, toujours abondantes dans ce pays-là, vinrent suspendre leurs rendez-vous innocens.

Une semaine s'écoula sans que Geneviève pût hasarder sa mince chaussure dans les prés humides. André n'y put tenir. Il arriva un matin chez elle avec ses livres. Elle voulut le renvoyer. Il pleura; et refermant son atlas, il allait sortir : Geneviève l'arrêta, et heureuse de le consoler, heureuse en même temps de ne pas voir enlever ce cher atlas de sa chambre, elle lui donna une chaise auprès d'elle et reprit les leçons du Pré-Girault. Le jeune professeur, à mesure qu'il se voyait compris, se livrait à son exaltation naturelle et devenait éloquent.

Pendant deux mois, il vint tous les jours passer plusieurs heures avec son écolière. Elle travaillait tandis qu'il parlait, et de temps en temps, elle laissait tomber, sur la table, une tulipe ou une renoncule à demi faite, pour suivre de l'œil les démonstrations que son maître traçait sur le papier; elle l'interrompait aussi de temps en temps pour lui demander son avis sur la découpure d'une feuille ou sur l'attitude d'une tige : mais l'intérêt qu'elle mettait à écouter les autres leçons l'emportant de beaucoup sur celui-là, elle négligea un peu son art, contenta moins ses pratiques par son exactitude, et vit le nombre des acheteuses diminuer autour de ses cartons. Elle était lancée sur une mer enchantée et ne s'apercevait pas des dangers de la route. Chaque jour, elle trouvait, dans le développement de son esprit, une jouissance enthousiaste qui transformait entièrement son caractère, et devant laquelle sa prudence timide s'était envolée, comme les terreurs de l'enfance devant la lumière de la raison. Cependant elle devait être bientôt forcée de voir les écueils au milieu desquels elle s'était engagée.

Mlle Marteau se maria; et le surlendemain de ses noces, lorsque les voisins et les parens furent rentrés chez eux satisfaits et malades, elle invita ses amies d'enfance à venir dîner sur l'herbe, à une métairie qui lui avait servi de dot, et qui était située auprès de la ville. Ces jeunes personnes faisaient toutes partie de la meilleure bourgeoisie de la province; néanmoins Geneviève y fut invitée. Ce n'était pas la première fois que ses manières distinguées et sa conduite irréprochable lui valaient cette préférence. Déjà plusieurs familles honorables l'avaient appelée à leurs réunions intimes, non pas comme ses compagnes, à titre d'ouvrière en journée, mais en raison de l'estime et de l'affection qu'elle inspirait. Toute la sévère étiquette, derrière laquelle se retranche la société bourgeoise aux jours de gala pour se venger des mesquineries forcées de sa vie ordinaire, s'était depuis long-temps effacée devant le mérite incontesté de la jeune fleuriste : elle n'était regardée précisément ni comme une demoiselle, ni comme une ouvrière; le nom intact et pur de Geneviève répondait à toute objection à cet égard. Geneviève n'appartenait à aucune classe, et avait accès dans toutes.

Mais cette gloire, acquise au prix de toute une vie de vertu, cette position brillante où jamais aucune fille de sa condition n'avait osé aspirer, Geneviève l'avait perdue à son insu : elle était devenue savante, mais elle ignorait encore à quel prix.

Justine Marteau, aimable et bonne fille, étrangère aux caquets de la ville, lui fit le même accueil qu'à l'ordinaire : mais les autres jeunes personnes, au lieu de l'entourer, comme elles faisaient toujours, pour l'accabler de questions sur la mode nouvelle et de demandes pour leur toilette, laissèrent un grand espace entre elles et la place où Geneviève s'était assise. Elle ne s'en aperçut pas d'abord; mais le soin que prit Justine de venir se placer auprès d'elle lui fit remarquer l'abandon et l'espèce de mépris que les autres affectaient de lui témoigner. Geneviève était d'une nature si peu violente, qu'elle n'éprouva d'abord que de l'étonnement; aucun sentiment d'indignation ni même de douleur ne s'éveilla en elle. Mais lorsque le repas fut fini, plusieurs demoiselles, qui semblaient n'attendre que le moment de fuir une si mauvaise compagnie, demandèrent leurs bonnes et se retirèrent; les autres se divisèrent par groupes et se dispersèrent dans le jardin, en évitant

avec soin d'approcher de la réprouvée. En vain Justine s'efforça d'en rallier quelques-unes ; elles s'enfuirent, ou se tinrent un instant près d'elle dans une attitude si altière et avec un silence si glacial, que Geneviève comprit son arrêt. Pour éviter d'affliger la bonne Justine, elle feignit de ne pas s'en affecter elle-même, et se retira sous prétexte d'un travail qu'elle avait à terminer. A peine était-elle seule et commençait-elle à réfléchir à sa situation, qu'elle entendit frapper à sa porte, et qu'elle vit entrer Henriette, avec avec un visage composé et une espèce de toilette qui annonçait une intention cérémonieuse et solennelle dans sa visite. Geneviève était fort pâle, et même l'émotion qu'elle venait d'éprouver lui causait des suffocations : elle fut très contrariée de ne pouvoir être seule, et, de son côté, elle se composa un visage aussi calme que possible ; mais Henriette était résolue à ne tenir aucun compte de ses efforts, et, après l'avoir embrassée avec une affectation de tendresse inusitée ; elle la regarda en face d'un air triste, en lui disant :

— Eh bien?

— Eh bien, quoi? dit Geneviève, à qui la fierté donna la force de sourire.

— Te voilà revenue? reprit Henriette du même ton de condoléance.

— Revenue de quoi? Que veux-tu dire?

— On dit qu'elles se sont conduites indignement.... Ah ! c'est une horreur ! Mais, va, sois tranquille, nous te vengerons : nous savons aussi bien des choses que nous dirons, et les plus bégueules auront leur paquet.

— Doucement ! doucement ! dit Geneviève ; je ne te demande vengeance contre personne, et je ne me crois pas offensée.

— Ah ! dit Henriette avec un mouvement de satisfaction méchante que son amitié pour Geneviève ne put lui faire réprimer, il est bien inutile de m'en faire un secret ; je sais tout ce qui s'est passé : il y a assez long-temps que j'entends comploter l'affront qui t'a été fait. Ces belles demoiselles ne cherchaient qu'une occasion, et tu as été au-devant de leur méchanceté avec bien de la complaisance. Voilà ce que c'est, Geneviève, que de vouloir sortir de son état ! Si tu n'avais jamais fréquenté que tes pareilles, cela ne te serait pas arrivé : non, non, ce n'est pas parmi nous que tu aurais été insul-

tée; car nous savons toutes ce que c'est que d'avoir une faiblesse, et nous sommes indulgentes les unes pour les autres. Le grand crime, en effet, que d'avoir un amant! et toutes ces princesses-là en ont bien deux ou trois! Nous leur dirons leur fait. Laisse-les faire, nous aurons notre tour.

Geneviève se sentit si offensée de ces consolations, qu'elle faillit se trouver mal. Elle s'assit toute tremblante, et ses lèvres devinrent aussi pâles que ses joues.

—Il ne faut pas te désoler, ma pauvre enfant, lui dit Henriette avec toute la sincérité de son indiscrète amitié; le mal n'est pas sans remède : le mariage arrange tout, et tu vaux bien ce petit marquis. Seulement, ma chère, il faudrait de la prudence : tu en avais tant autrefois! Comment as-tu fait pour la perdre si vite?

—Laissez-moi, Henriette, dit Geneviève en lui serrant la main. Je crois que vous avez de bonnes intentions, mais vous me faites beaucoup de mal. Nous reparlerons de tout ceci; mais pour le moment je serais bien aise de me mettre au lit. Je suis un peu malade.

— Eh bien! eh bien! je vais t'aider! Comment! je te quitterais dans un pareil moment! non pas certes! Va, Geneviève, tu apprendras à connaître tes vraies amies, tu as trop compté sur les demoiselles à grande éducation. Les livres ne rendent pas meilleur, sois en sûre. On n'apprend pas à avoir bon cœur; cela vient tout seul, et il n'y a pas besoin d'avoir étudié pour valoir quelque chose. Veux-tu que je bassine ton lit? quelle tisane veux-tu boire?

— Rien, rien, Henriette; tu es une bonne fille, mais je ne veux rien.

— Il faut cependant te soigner! Veux-tu te laisser *surmonter* par le chagrin? Pauvre Geneviève, elles ont donc été bien insolentes, ces bégueules! Qu'est-ce qu'on t'a dit? raconte-moi tout : cela te soulagera.

— Je n'ai vraiment rien à raconter; on ne m'a rien dit de désobligeant, et je ne me plains de personne.

— En ce cas, tu es bien bonne, Geneviève, ou tu ne te doutes guère du mal qu'on te fait. Si tu savais comme on te déchire! quelle haine on a pour toi!

— De la haine? de la haine contre moi? Eh pourquoi, au nom du ciel?

— Parce qu'on est enchanté de trouver l'occasion de te rabaisser. Tu excitais tant de jalousie, dans le temps où on disait : *Geneviève première et dernière, Geneviève sans reproche, Geneviève sans pareille!* Ah! que d'ennemies tu avais déjà! mais elles n'osaient rien dire. Qu'auraient-elles dit? Aujourd'hui, elles ont leur revanche. Geneviève par-ci, Geneviève par-là! Il n'y a pas de filles perdues qu'on n'excuse pour avoir le plaisir de te mettre au-dessous d'elles. Ah! cela devait arriver. Tu étais montée si haut! à présent on ne te laisse pas descendre à moitié. On te roule en bas sous les pieds. Et pourquoi? tu es peut-être aussi sage que par le passé, mais on ne veut plus le croire, on est si content d'avoir une raison à donner! C'est une infamie, la manière dont on te traite. Les hommes sont peut-être encore plus déchaînés contre toi que les femmes. C'est incroyable! Ordinairement les hommes nous défendent un peu pourtant. Eh bien! ils sont tous tes ennemis. Ils disent que ce n'était pas la peine de faire tant la dédaigneuse pour écouter ce petit monsieur, parce qu'il est noble et qu'il parle latin. J'ai beau leur dire qu'il te fait la cour dans de bonnes intentions, qu'il t'épousera. Ah bah! ils secouent la tête en disant que les marquis n'épousent pas les grisettes; car après tout, disent-ils, Geneviève la savante est une grisette comme les autres. Son père était ménétrier, et sa mère faisait des gants; sa tante allait chez les bourgeois raccommoder les vieilles dentelles, et sa belle-sœur est encore repasseuse de fin à la journée.....

— Tout cela n'est pas bien méchant, dit Geneviève : je ne vois pas en quoi j'en puis être blessée; après tout, qu'importe à ces messieurs que je me marie avec un marquis ou que je reste Geneviève la fleuriste? Si les visites de M. de Morand me font du tort, qui donc a le droit de s'en plaindre? Quel motif de ressentiment peut-on avoir contre moi? A qui ai-je jamais fait du mal?

— Ah! ma pauvre Geneviève! c'est bien à cause de cela. C'est qu'on sait que tu es bonne, et qu'on ne te craint pas. On n'oserait pas m'insulter comme on t'a insulté aujourd'hui. On sait bien que j'ai bec et ongles pour me défendre, et on ne se risquerait pas à jeter de trop grosses pierres dans mon jardin; tandis qu'on en jette

dans tes fenêtres, et qu'un de ces jours on te lapidera dans les rues. Pauvre agneau sans mère, toi qui vis toute seule dans un petit coin, sans menacer et sans supplier personne, on aura beau jeu avec toi.

— Ma chère amie, je vois que vous vous affectez du mal qu'on essaie de me faire; vous êtes bien bonne pour moi, mais vous l'auriez été encore davantage, si vous ne m'aviez pas appris toutes ces mauvaises nouvelles... Je ne les aurais peut-être jamais sues...

— Tu te serais donc bouché les oreilles? car tu n'aurais pas pu traverser la rue sans entendre dire du mal de toi. Et quand même tu aurais été sourde, cela ne t'aurait servi à rien; il aurait fallu être aveugle aussi pour ne pas voir un rire malhonnête sur toutes les figures. Ah! Geneviève! tu ne sais pas ce que c'est que la calomnie. Je l'ai appris plusieurs fois à mes dépens !... et je te plains, ma petite!... mais j'ai su prendre le dessus et forcer les mauvaises langues à se taire.

— En parlant plus haut qu'elles, n'est-ce pas? dit Geneviève en souriant.

— Oui, oui, en parlant tout haut, répondit Henriette un peu piquée, et en jouant jeu sur table. Tu aurais été plus sage, si tu avais fait comme moi, ma chère.

— Et qu'appelles-tu jouer jeu sur table?

— Agir hardiment et sans mystère; se servir de sa liberté et narguer ceux qui le trouvent mauvais; avoir des *sentimens* pour quelqu'un et n'en pas rougir, car après tout, n'avons-nous pas le droit d'accepter un galant, en attendant un mari?

— Eh bien! ma chère, dit Geneviève un peu sèchement, en supposant que je me sois servie de ce droit réservé aux grisettes, et que j'aie les *sentimens* qu'on m'attribue, pourquoi donc ma conduite cause-t-elle tant de scandale?

— Ah! c'est que tu n'y as pas mis de franchise. Tu as eu peur, tu t'es cachée, et l'on fait sur ton compte des suppositions qu'on ne fait pas sur le nôtre.

— Et pourquoi? s'écria Geneviève irritée enfin; de quoi me suis-je cachée? de qui pense-t-on que j'aie peur?

— Ah! voilà! voilà ton orgueil! c'est cela qui te perdra, Geneviève! tu veux trop te distinguer. Pourquoi n'as-tu pas fait comme les autres? Pourquoi, du moment que tu as accepté les hommages de ce

jeune homme, ne t'es-tu pas montrée avec lui au bal et à la promenade? Pourquoi ne t'a-t-il pas donné le bras dans les rues? Pourquoi n'as-tu pas confié à tes amies, à moi par exemple, qu'il te faisait la cour? Nous aurions su à quoi nous en tenir; et quand on serait venu nous dire : Geneviève a donc un amoureux? nous aurions répondu : Certainement; pourquoi Geneviève n'aurait-elle pas un amoureux? Croyez-vous qu'elle ait fait un vœu? Êtes-vous son héritier? Qu'avez-vous à dire? Et l'on n'aurait rien dit, parce qu'après tout cela aurait été tout simple. Au lieu de cela, tu as agi sournoisement. Tu as voulu conserver ta grande réputation de vertu, et en même temps écouter les douceurs d'un homme. Tu as gardé ton petit secret fièrement. Tu as accordé des rendez-vous aux Prés-Girault. Tu as beau rougir! Pardine! tout le monde le sait, va! Ce grand flandrin de bourrelier qui demeure en face, et qui ne fait pas d'autre métier que de boire et de bavarder, t'a suivie un beau matin. Il a vu M. André de Morand qui t'attendait au bord de la rivière, et qui est venu t'offrir son bras que tu as accepté tout de suite. Le lendemain et tous les jours de la semaine, le bourrelier t'a vu sortir à la même heure et rentrer tard dans le jour. Il n'était pas bien difficile de deviner où tu allais; toute la ville l'a su au bout de deux jours. Alors on a dit : Voyez-vous cette petite effrontée qui veut se faire passer pour une sainte, qui fait semblant de ne pas oser regarder un homme en face, et qui court les champs avec un marjolet! C'est une hypocrite, une prude; il faut la démasquer. — Et puis on a vu M. André se glisser par les petites rues et venir de ce côté-ci. Il est vrai que pour n'être pas trop remarqué, il sautait le fossé du potager de Mme Gaudon, et arrivait à ta porte par le derrière de la ville. Mais vraiment cela était bien malin! Je l'ai vu plus de dix fois sauter ce fossé, et je savais bien qu'il n'allait pas faire la cour à Mme Gaudon qui a 90 ans. Cela me fendait le cœur. Je disais à ces demoiselles : Geneviève ne ferait-elle pas mieux de venir avec nous au bal, et de danser toute une nuit avec M. André, que de le faire entrer chez elle par-dessus les fossés?

— Je vous remercie de cette remarque, Henriette; mais n'auriez-vous pas pu la garder pour vous seule ou me l'adresser à moi-même, au lieu d'en faire part à quatre petites filles?

— Crois-tu que j'eusse quelque chose à leur apprendre sur ton

compte? Allons donc! quand il n'est question que de toi dans tout le département depuis deux mois! Mais je vois que tout cela te fâche; nous en reparlerons une autre fois. Tu es malade, mets-toi au lit.

—Non, dit Geneviève, je me sens mieux, et je vais me mettre à travailler. Je te remercie de ton zèle, Henriette; je crois que tu as fait pour moi ce que tu as pu. Dorénavant, ne t'en inquiète plus. Je ne m'exposerai pas à être insultée; et en vivant libre et tranquille chez moi, il me sera fort indifférent qu'on s'occupe au dehors de ce qui s'y passe.

—Tu as tort, Geneviève, tu as tort, je t'assure, de prendre la chose comme tu fais. Je t'en prie, écoute un bon conseil...

—Oui, ma chère, un autre jour, dit Geneviève, en l'embrassant d'un air un peu impérieux, pour lui faire comprendre qu'elle eût à se retirer. Henriette le comprit en effet et se retira assez piquée. Elle avait trop bon cœur pour renoncer à défendre ardemment Geneviève en toute rencontre; mais elle était femme et grisette. Elle avait été souvent, comme elle le disait elle-même, *victime de la calomnie*, et elle ne se méfiait pas assez d'un certain plaisir involontaire, en voyant Geneviève, dont la gloire l'avait si long-temps éclipsée, tomber dans la même disgrace aux yeux du public.

Geneviève, restée seule, s'aperçut que la franchise d'Henriette lui avait fait du bien. En élargissant la blessure de son orgueil, les reproches et les consolations de la couturière lui avaient inspiré un profond dédain pour les basses attaques dont elle était l'objet. Deux mois auparavant, Geneviève, heureuse surtout d'être ignorée et oubliée, n'eût pas aussi courageusement méprisé la sotte colère de ces oisifs. Mais depuis qu'une rapide éducation avait retrempé son esprit, elle sentait de jour en jour grandir sa force et sa fierté. Peut-être se glissait-il secrètement un peu de vanité dans la comparaison qu'elle faisait entre elle et toutes ces mesquines jalousies de province, où les plus importans étaient les plus sots, et où elle ne trouvait, à aucun étage, un esprit à la hauteur du sien. Mais ce sentiment involontaire de sa supériorité était bien pardonnable au milieu de l'effervescence d'un cerveau subitement éclairé du jour étincelant de la science. Geneviève gravissait si vite des hauteurs inaccessibles aux autres, qu'elle avait le vertige et ne voyait plus très clairement ce qui se passait au-dessous d'elle.

Elle se persuada que les clameurs d'une populace d'idiots ne monteraient pas jusqu'à elle, et qu'elle était invulnérable à de pareilles atteintes. Elle aurait eu raison, s'il y avait au ciel ou sur la terre une puissance équitable occupée de la défense des justes et de la répression des impudens; mais elle se trompait, car les justes sont faibles et les impudens sont en nombre. Elle s'assit tranquillement auprès de la fenêtre et se mit à travailler. Le soleil couchant envoyait de si vives lueurs dans sa chambre, que tout prenait une couleur de pourpre : et les murailles blanches de son modeste atelier, et sa robe de guingamp, et les pâles feuilles de rose que ses petites mains étaient en train de découper. Cette riche lumière eut une influence soudaine sur ses idées. Geneviève avait toujours eu un vague sentiment de la poésie; mais elle n'avait jamais aussi nettement aperçu le rapport qui unit les impressions de l'esprit et les beautés extérieures de la nature. Cette puissance se révéla soudainement à elle en cet instant. Une émotion délicieuse, une joie inconnue, succédèrent à ses ennuis. Tout en travaillant avec ardeur, elle s'éleva au-dessus d'elle-même et de toutes les choses réelles qui l'entouraient, pour vouer un culte enthousiaste au nouveau Dieu du nouvel univers déroulé devant elle : et tout en s'unissant à ce Dieu, dans un transport poétique, ses mains créèrent la fleur la plus parfaite qui fût jamais éclose dans son atelier.

Quand le soleil fut caché derrière les toits de briques et les massifs de noyers qui encadraient l'horizon, Geneviève posa son ouvrage et resta long-temps à contempler les tons orangés du ciel, et les lignes d'or pâle qui le traversaient. Elle sentit ses yeux humides et sa tête brûlante. Quand elle quitta sa chaise, elle éprouva de vives douleurs dans tous les membres et quelques frissons nerveux. Geneviève était d'une complexion extrêmement délicate : les émotions de la journée, la surprise, la colère, la fierté, l'enthousiasme, en se succédant avec rapidité, l'avaient brisée de fatigue. Elle s'aperçut qu'elle avait réellement la fièvre, et se mit au lit. Alors elle tomba dans les rêveries vagues d'un demi-sommeil, et perdit tout-à-fait le sentiment de la réalité.

GEORGE SAND.

(La seconde partie à la prochaine livraison.)

LES

HOMMES POLITIQUES

DE LA BELGIQUE.

Je ne m'occuperai pas ici de rechercher les causes qui ont amené le divorce de la Belgique et de la Hollande, ces deux infortunés conjoints auxquels la Sainte-Alliance donna pour cadeau de noces le monument de Waterloo. Toujours était-il aisé de prévoir que cette union d'un peuple protestant et d'une nation catholique, que cette agglomération de 2,000,000 de Hollandais et de 4,000,000 de Belges devait enfanter quelque monstre. Après quinze ans de gestation laborieuse, les fiancés de la Sainte-Alliance ont mis au monde une révolution.

Maintenant, que cette révolution ne présente qu'une contrefaçon de Paris, événement de hasard que le hasard eût pu faire avorter, ou bien qu'elle ait été préconçue dans les traités de 1814 et de 1815, elle n'en demeure pas moins un grand fait qui touche par tous les points à l'histoire générale de l'avenir.

Une nouvelle planète s'est formée dans le ciel orageux de la diplomatie par suite de cette commotion de la comète révolutionnaire. Un royaume de Belgique a été constitué.

Soit ignorance, soit mauvais vouloir, presque tous les publicistes se sont obstinés jusqu'ici à nier l'importance de cette création. A peine ont-ils consenti à tracer sur la carte politique le contour de ce petit état, comme on indique un îlot désert qu'un volcan fait surgir au milieu de l'Océan. Un pays dont l'industrie agricole sert encore de modèle à l'Angleterre, un pays dont la concurrence manufacturière fait trembler des royaumes qui ont huit fois sa surface et sa population, un pays qui peut mettre cent vingt mille hommes sous les armes, doit pourtant peser quelque chose dans la balance européenne. Sous ce rapport il mérite qu'on s'occupe de lui.

Une étude complète du pays serait longue, et il faudrait des volumes pour l'examiner sous toutes les faces. Je ne me propose dans ces pages que de toucher divers points ignorés qui se rattachent immédiatement à mon sujet, c'est-à-dire qui peuvent servir à faire connaître les principaux acteurs du drame politique dont la Belgique a été le théâtre depuis 1830. Presque tous sont des hommes nouveaux, et peu de chose a transpiré de leurs actes antérieurs. Il n'existe pas même un ouvrage où l'on ait apprécié la part qui revient à chacun d'eux dans la manipulation des affaires depuis quatre années. Une biographie des hommes politiques de la Belgique est donc un document qui manque à notre histoire contemporaine : c'est une lacune que je vais essayer de remplir.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la question de dynastie qui divise les partis en Belgique. La querelle des maisons de Nassau et de Saxe-Cobourg n'arrive que comme auxiliaire dans la grande bataille des opinions. La célèbre Union des catholiques et des libéraux qui refoula le roi Guillaume sur le territoire hollandais, ressemblait à ces armes indiennes qui contiennent deux épées dans le même fourreau. Chacun des principes vainqueurs a tiré la sienne; et le duel recommence. A qui le champ restera-t-il des libéraux ou des catholiques? C'est là la question du moment. Plus tard un autre duel se présentera, celui des communes contre les principes d'unité gouvernementale, c'est-à-dire contre la royauté. C'est là la question de l'avenir. Cependant, comme nous le verrons plus loin, la question n'est pas encore là tout entière.

La première couche bien tranchée que l'on rencontre à la superficie de l'opinion en Belgique, est composée d'un amalgame de ces deux principes opposés qui luttent entre eux, le *libéralisme* et le *catholicisme*. Mais si l'on creuse plus avant, chacune de ces deux divisions se subdivise elle-même en deux autres catégories, et chacune de ces catégories forme un parti politique qui a son étendard, ses soldats, son mot de ralliement. La chambre des représentans, qui est censée traduire la pensée du pays, offre donc les quatre classifications suivantes : 1° un parti catholique aristocrate; 2° un parti catholique opposant; 3° un parti libéral gouvernemental; 4° un parti libéral d'opposition.

Les catholiques aristocrates ont fait alliance avec une fraction du parti libéral, et leur réunion constitue la majorité parlementaire qui soutient le gouvernement du roi Léopold. Cette majorité englobe les quatre cinquièmes de la chambre. L'opposition ne compte que dix-huit voix, sur cent deux, qui lui soient complètement acquises. La république a seulement trois organes, et l'orangisme n'est nullement représenté. Nous passerons en revue les hommes qui appartiennent à chacun de ces quatre partis, soit dans les deux chambres, soit en dehors de l'action parlementaire, tout en annonçant d'avance que nous n'avons aucunement l'intention de développer ici des théories politiques, ni d'agiter devant nos lecteurs une grave et savante dissertation, mais bien de nous borner à quelques notes biographiques et anecdotiques, lesquelles, à défaut d'autre intérêt, offriront du moins celui de la nouveauté.

§ Ier. — PARTI CATHOLIQUE ARISTOCRATE.

Certes, ce ne dut pas être un léger sujet d'étonnement pour ceux qui avaient apprécié l'influence ecclésiastique dans le mouvement révolutionnaire belge, d'entendre cette population si amoureuse de processions et de messes, appeler, par la voix de son congrès, un prince protestant à la gouverner; et la surprise ne s'accrut-elle pas encore quand on vit ce nouveau trône schismatique défendu par une majorité catholique contre les attaques d'une opposition libérale? C'est que d'une part l'aristocratie du parti catholique, menacée dans son essence par le débordement de

l'élément populaire, jugea du premier coup d'œil qu'il fallait à tout prix faire la chaîne autour de ce faible et tendre rejeton de l'arbre monarchique, l'environner de ses soins et l'arroser de son sang s'il était nécessaire, afin qu'il pût quelque jour porter à ses branches les fruits dorés du privilége et des emplois de cour, fruits doux et sucrés à toute lèvre aristocratique. La nouvelle monarchie, de son côté, se souvenant du mot d'Henri IV : *Paris vaut bien une messe*, alla, non pas renier la foi de ses pères sur le seuil d'une sacristie, mais fraterniser *aristocratiquement* avec l'orthodoxie flamande qui venait à elle parée de sa bonhomie campagnarde, la bouche mouillée de bierre, et de l'eau bénite au bout du doigt.

Ainsi fut conclu le pacte tacite de l'aristocratie catholique et de la royauté protestante. Cette alliance se fit sans protocole, sans conférence; il n'y eut besoin, pour l'aristocratie comme pour la royauté, que d'un regard jeté sur leur position respective. L'une apporta dans l'alliance son influence sur les Flandres, sur le Limbourg et la province d'Anvers, et l'autre des promesses et des poignées de main, papier-monnaie des royautés du jour.

Maintenant, si l'on me demande qui eut tort ou raison, je répondrai que toutes deux firent sagement, et la royauté et l'aristocratie; elles en seront quittes plus tard pour vider entre elles le différend.

Les catholiques aristocrates qui occupent aujourd'hui le pouvoir dans la personne de leurs principaux chefs, et qui tendent moins à régénérer la morale chrétienne qu'à résister aux envahissemens démocratiques, sont combattus très violemment par une fraction dissidente, laquelle prétend allier la liberté avec les doctrines de l'Évangile, et compte dans son sein quelques jeunes abbés, remarquables par leur talent et par la ferveur de leur conviction. Mais cette fraction catholique, presque tout entière en dehors de la chambre des représentans, est souvent entravée dans ses efforts par les remontrances ecclésiastiques et subit la loi de sa position.

On ne doit pas cependant s'exagérer la puissance du parti catholique, ni s'imaginer que les neuf provinces de la Belgique ne soient peuplées que de couvens et de monastères obéissant au bon plaisir d'un grand inquisiteur. Si les deux Flandres, le Limbourg, Anvers, une portion du Brabant et du Hainaut, envoient à la chambre des

hommes dévoués à la prédominance catholique, en revanche, Bruxelles, Namur, Liége et le Luxembourg nomment des députés libéraux. Ce qui contribue principalement à assurer la majorité aux premiers, c'est que les élections sont faussées dans leur principe. On a voulu combiner le vote indirect, qui était le mode d'élection dans l'ancien royaume des Pays-Bas, avec le vote direct, usité dans les pays constitutionnels, et l'on est arrivé à une représentation qui n'est pas exacte. Par exemple, dans l'ancien gouvernement, l'élection était faite par les états provinciaux, composés de députés de la noblesse des villes et des campagnes. Les villes étaient représentées à part. Le cens électoral de celles-ci n'avait aucun rapport avec celui des communes rurales, et les communes votant par canton, le cens d'un canton demeurait indépendant de celui du canton voisin. Aussi les quotités s'établissaient-elles de manière à faire concourir à chaque élection un nombre suffisant d'électeurs, et à éviter un trop grand concours. Ainsi, le cens de telle grande ville était de 400 francs, celui de tel village seulement de 25 francs. Dans la nouvelle loi électorale, on a conservé cette diversité du cens et rendu l'élection directe par le concours de tous les électeurs d'un arrondissement. Les législateurs belges ont puisé ce principe vicieux dans l'arrêté du gouvernement provisoire qui réglait les élections au congrès.

C'est principalement dans les Flandres que le parti catholique se rend maître des élections, par l'influence qu'il exerce sur les habitans des campagnes. Ces votes dévoués et aveugles constituent une majorité compacte et inébranlable, contre laquelle vient se briser le vote des villes.

Quand le jour de l'élection est arrivé, les chefs-lieux voient accourir dans leurs murs, de tous les points de l'horizon, de petites troupes de paysans, conduites par des hommes en soutane, qui marchent le front rayonnant et la canne à la main. Ce sont les villages qui viennent voter, avec leurs curés en tête. Arrivés aux salles d'élection, les curés embataillonnent leurs ouailles comme un sergent aligne ses recrues, par rang d'intelligence, les plus grands les premiers, et, derrière les plus petits. Puis ils leur répètent la harangue de la veille, et leur distribuent sur des cartes le nom

du candidat qu'ils soutiennent, menaçant au besoin les récalcitrans de leur chicaner les billets de confession.

Aux dernières élections, quelques libéraux résolurent de ranger de leur côté, par la ruse, cette force brutale et décisive, et en conséquence ils se placèrent de grand matin aux portes de leur ville, pour attendre la venue des paysans. Lorsque ceux-ci se montrèrent avec leur cortége habituel, les loups constitutionnels, revêtus de la peau des agneaux catholiques, se glissèrent traîtreusement au milieu de l'innocent troupeau, et là, feignant de voter aussi pour le candidat des curés, ils escamotaient habilement la carte catholique, et y substituaient une autre carte semblable, portant le nom du candidat opposant. Mais la manœuvre resta sans succès, et cette fois le libéralisme en fut pour sa courte honte.

Les premiers noms que l'on rencontre à la tête du parti catholique sont ceux de Mgr Van Bommel, évêque de Liége, et de Mgr Sterx, archevêque de Malines. Ces deux personnages ne prennent pas, il est vrai, une part active et avouée aux affaires du gouvernement, mais on les regarde comme la pensée incarnée du synode. Les autres dignitaires ecclésiastiques transmettent leurs volontés aux branches les plus infimes du clergé, et par ces divers canaux les eaux de la *grace* et de la saine doctrine apostolique se répandent dans toutes les parties de la population.

M. Félix de Mérode, ministre d'état sans portefeuille, est, par leur influence, placé au conseil pour le maintenir dans la droite voie, tandis que l'amitié bien connue qui lie M. de Theux, ministre de l'intérieur, à Mgr de Malines, donne aux chefs de l'église toute garantie pour la direction et le maniement des affaires. Le premier peut être considéré comme un ambassadeur du pouvoir spirituel auprès du pouvoir temporel; le second, comme un général d'armée qui met les plans en œuvre. Du reste, il n'y a rien à dire de particulier sur les antécédens de Mgr Sterx, sinon qu'il est fils d'un fermier de M. le baron d'Hoogvorst.

Quant à Mgr Van Bommel, évêque de Liége, il a déployé, dans la courte carrière qu'il a parcourue jusqu'ici, plus de tact et de finesse qu'il n'en faudrait pour illustrer un diplomate. C'est un homme d'un esprit cultivé, aimable, et dans toute la vigueur de

l'âge. Son extérieur rappelle le temps où les princes de l'église laissaient percer volontiers sous le rochet épiscopal le jabot musqué de l'homme à bonnes fortunes; quelques-uns de ses fidèles vont même jusqu'à le regarder comme dangereux pour leurs femmes, tant la calomnie s'accrédite facilement dans ces petites villes de province, dont la brutale clairvoyance ne sait respecter aucun voile.

L'abbé Van Bommel dirigeait, avant la révolution belge, un petit séminaire près de La Haye. Il vit un jour fermer sa maison par ordre du gouvernement hollandais, sous prétexte que nul ne devait pratiquer l'enseignement public sans avoir été préalablement instruit lui-même selon les réglemens établis. Cette persécution, qui renversait toutes ses espérances, le jeta dans les rangs de l'opposition, et il écrivit plusieurs brochures pour la liberté de l'enseignement, ayant soin toutefois d'abriter sa seigneurie future sous le masque prudent de l'anonyme.

Cette sortie un peu vive n'empêcha pas le gouvernement hollandais de l'envoyer, en 1829, prendre possession de l'évêché de Liége, ce qui contribua peut-être à opérer dans son esprit ce changement subit qu'on y remarqua tout d'abord. Après sa promotion, ce publiciste frondeur, ce champion intraitable de la liberté de l'enseignement, prêchait en pleine église, dans son diocèse, le droit divin et l'obéissance passive. La révolution de 1830 arrêta dans son vol l'éloquence de Mgr de Liége. Il lui fallut de nouveau, embarqué sur un radeau d'argumens improvisés, franchir la cataracte écumante qui séparait le pouvoir déchu du pouvoir naissant, un abîme grondant, plein d'orages et de sinistres, qu'il passa comme Moïse fit de la mer Rouge, sans se mouiller seulement le bout du pied. Mgr Van Bommel, malgré les difficultés sans nombre dont sa qualité de Hollandais, et plus encore ses antécédens politiques, hérissaient son chemin, parvint néanmoins à rentrer en grace auprès de la révolution à l'avénement du roi Léopold. Il sut se concilier les esprits, et il marche aujourd'hui, avec l'archevêque de Malines, à la tête d'un parti tout puissant.

Les catholiques aristocrates, qui reconnaissent l'évêque de Liége et Mgr Sterx pour leurs chefs spirituels, appuient principalement leurs espérances sur trois grandes familles dont les noms, la fortune

et la considération résument ce que la Belgique a de plus respecté et de plus influent. Je veux parler des Mérode, des Robiano et des Vilain XIV. Ces familles sont le foyer de concentration des pures doctrines de l'aristocratie catholique. La domination hollandaise ne trouva pas d'ennemis plus acharnés; mais après la victoire, la plupart de leurs membres ne prirent plus la peine de cacher leur aversion pour le principe qui les avait fait triompher, c'est-à-dire pour les libertés du pays.

Les avis sont cependant partagés sur l'arrière-pensée que l'on suppose à M. le comte Félix de Mérode, ministre d'état et frère du jeune Frédéric, blessé à mort en combattant contre les troupes de Guillaume. M. Félix de Mérode fait publiquement profession de vouloir la liberté en tout et pour tous, mais la position qu'il occupe dans son parti, et l'intimité qui l'unit à l'archevêque de Malines, sont de nature à faire douter de sa sincérité politique. Sa vie privée est des plus honorables, et ses adversaires s'accordent à reconnaître qu'aucune de ses actions ne fut jamais dictée par l'intérêt personnel. L'estime dont il jouit est si haute et si entière, qu'en 1830, avant qu'il fût question d'offrir la couronne de Belgique au duc de Nemours, il fut porté comme candidat à la royauté. L'antique souche de sa maison, dont l'aîné porte le titre de prince de Rubempré, rendait peut-être moins ridicules les projets de grandeur que ses partisans avaient conçus pour lui. Le souverain manqué se borna à participer au gouvernement des affaires en acceptant le portefeuille de l'extérieur, puis celui de la guerre par intérim. Il siége maintenant au conseil comme ministre sans portefeuille. Ses deux frères eurent encore moins d'ambition. L'aîné se contenta d'un fauteuil au sénat, et le cadet, dans la curée des places, n'en voulut prendre une que sur les bancs de la chambre des représentans. Plût à Dieu que tous les fervens catholiques eussent poussé aussi loin l'abnégation et le mépris des biens terrestres!

L'aîné de la famille de Robiano, le comte François, ancien chambellan du roi de Hollande et aujourd'hui sénateur belge, le seul qui, parmi ses paisibles collègues, se laisse aller quelquefois à des velléités d'opposition, fait tache dans l'unité catholique et absolutiste de sa lignée. C'est un gracieux conteur d'anecdotes,

qui passe parmi les siens pour avoir lu sans horreur les abominables compositions en prose et en vers de l'école philosophique du XVIIIe siècle. Il est même accusé de savoir par cœur des tirades entières de Voltaire, et de ravaler la dignité de la noblesse jusqu'à fréquenter d'habitude des plébéiens qui n'ont pas même passé par la première épuration de l'anoblissement royal.

On raconte à ce sujet qu'un sénateur d'extraction populaire, célèbre en Belgique par sa fortune industrielle, vint un jour visiter l'un des membres de l'illustre famille. Sa démarche fut trouvée si inconvenante, que les dames levèrent le siége et jugèrent à propos d'abandonner le salon. Je cite ce fait moins comme une critique que parce qu'il exprime à merveille ce sentiment d'aristocratie dont on chercherait vainement chez nous une aussi énergique tradition.

M. de Robiano d'Ostregnies, frère du comte François de Robiano, siége aussi parmi les membres du sénat. Quoique plus franchement dévoué à son parti, il est loin, par sa position sociale et politique, autant que par ses moyens intellectuels, de jouir du même crédit que son frère aîné.

M. Robiano de Borsbeke se fait remarquer plus encore que ses deux frères par l'ardeur de ses opinions. Il est un de ceux qui excitèrent le plus violemment le peuple contre le gouvernement du roi Guillaume. C'est un homme de mœurs irréprochables, sévère pour lui comme pour les autres, et jaloux par-dessus tout de l'honneur de sa maison et de ses priviléges de caste, priviléges perdus et abolis à tout jamais, mais dont il conserve les titres comme un droit qui plus tard peut reprendre son empire. L'anecdote suivante le peindra tout entier.

L'année dernière un enfant lui naquit. Il se présenta devant le curé de sa paroisse avec le parrain et la marraine qu'il avait choisis. Questionné sur les noms et qualités de ce nouveau fils :

Inscrivez, dit-il, MESSIRE de Robiano.

Le curé objecta que cette qualification de messire n'avait plus de cours, et qu'il était plus simple d'inscrire le nouveau-né sous le nom de comte de Robiano, sur quoi M. de Borsbeke prouva gravement que l'aîné seul de sa famille avait le droit de porter le titre de comte, et que de temps immémorial celui de messire avait été

l'apanage des cadets de sa maison. Nouveaux refus de l'ecclésiastique. Le père alors, plutôt que de subir cette infraction aux us de ses aïeux, emporta le jeune messire dans ses bras, et un curé de village, plus respectueux pour la tradition historique, baptisa le noble enfant avec les égards et le titre auxquels son origine lui donne droit.

M. Robiano de Borsbeke faisait partie de la chambre des représentans; il se démit de ses fonctions quand parut la fameuse encyclique du pape dirigée contre les principes démocratiques. Malgré l'antipathie que tout homme raisonnable éprouvera nécessairement pour de pareilles doctrines, il est impossible de ne pas estimer ceux qui les professent avec tant de franchise et de loyauté. Pour moi, j'admire réellement cette ténacité que rien ne saurait émouvoir, ni le temps, ni le malheur, ni le danger; il me semble voir ces vieux portraits de Van Dyck et de Velasquez descendre de leurs cadres vermoulus pour juger les siècles qui les ont mis au tombeau.

Quoiqu'on les nomme aussi parmi les chefs du parti catholique, les Vilain XIV restent bien en arrière de MM. de Robiano, quant à la verdeur des opinions et à l'exagération des principes. Ils appartiennent cependant, si on veut les en croire, à la plus ancienne noblesse flamande. Ils descendraient immédiatement des comtes de Gand, dont il est souvent question dans l'histoire des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne. Le comte Philippe Vilain XIV fut maire de Gand en 1808, et Napoléon attacha sa femme, la baronne de Feltz, à l'impératrice Marie-Louise, en qualité de dame du palais. Depuis 1815 jusqu'en 1829, il siégea aux états-généraux des Pays-Bas, où il s'occupait principalement de questions financières. Après que le gouvernement hollandais eut empêché sa réélection dans les Flandres, soit timidité, soit nonchalance, il laissa la révolution marcher son chemin. Plus courtisan que champion politique, il ne figura pas dans les rangs de l'insurrection aux jours d'orages et de tempêtes. Cette étoile disparue ne se remontra dans le ciel patriotique qu'aux rayons du soleil du lendemain, quand l'air fut redevenu serein et limpide, et que la rosée des graces et des faveurs commença à laver les traces du sang répandu.

Le vicomte Charles Vilain XIV, son fils, entra au contraire avec vigueur dans la guerre que la presse fit au gouvernement hollandais. Ce fut lui qui rédigea la célèbre pétition en faveur de la liberté d'enseignement. Le roi Léopold, à son avénement, le choisit sur les bancs du congrès, où il représentait le Limbourg, pour l'envoyer, comme ministre plénipotentiaire, auprès du Saint-Siége et des gouvernemens d'Italie. Il est aujourd'hui gouverneur de la Flandre orientale, et fait partie de la chambre des représentans. Le vicomte Charles Vilain XIV ne passe pas pour un catholique véritablement convaincu. C'est plutôt chez lui le raisonnement que l'enthousiasme qui agit. Il est de ceux qui pensent que l'élément religieux est plus propre qu'aucun autre à reconstituer la société sur des bases monarchiques.

J'ai dit que les trois familles que je viens de nommer pouvaient être considérées comme la tête du parti catholique aristocratique. Ce n'est pas que l'on doive regarder ces hommes comme les penseurs et les arbitres exclusifs de la cause, mais par les racines qu'ils ont jetées dans le sol, par la puissance de leurs noms, par leurs fortunes, ils forment comme le palladium de la noblesse, derrière lequel vont se retrancher les débris des traditions historiques mutilées par le choc des idées nouvelles.

Il serait difficile d'ailleurs de classer les hommes politiques selon leur mérite réel ou leur influence. En Belgique, plus que partout, la chose est impossible, car là les partis ne sont pas disciplinés : dans aucun camp, il n'y a de chefs reconnus ; on combat à la manière des barbares, tantôt de près, tantôt de loin, sans tactique, sans subordination, sans plans de campagne arrêtés. L'escrime de la plume et de la parole est à peine connue de quelques hommes. On ferraille plutôt qu'on n'*académise*. Souvent les témoins se mêlent au duel des rivaux ; souvent les champions se réunissent tout à coup pour se tourner contre leurs témoins. C'est que le sujet de la querelle est complexe : il ne s'agit pas seulement, comme je l'ai dit plus haut, des deux grands principes du catholicisme et du libéralisme, car on entend d'une part le catholique M. Dumortier crier au ministre catholique de Theux : *Vous nous avez ravi toutes nos libertés*, et les libéraux à leur tour reprocher

durement à ce même M. Dumortier d'avoir voté avec les ministres pour la censure théâtrale.

La question diplomatique est la première qui ait divisé les partis ; il s'est rencontré des deux côtés, pour la défense et pour l'attaque, des libéraux et des catholiques de toutes les nuances. Maintenant cette question s'est calmée pour faire place à une autre : *la question intérieure religieuse*, qui comprend la liberté de l'enseignement. Bientôt se lèvera *la question intérieure administrative*, c'est-à-dire les débats sur la centralisation, où l'on verra l'antique esprit communal et provincial sortir du cercueil où il dort depuis le XVIe siècle. Plus tard *la question industrielle et commerciale*, où les champions de la liberté du commerce frapperont dans tous les rangs les partisans du système prohibitif.

Ces élémens de discorde brouilleront long-temps encore les classifications que l'on tentera d'établir sur la situation des partis en Belgique. Toutefois celle que j'ai indiquée me paraît la meilleure et la seule praticable pour le moment. Mais revenons à notre biographie des catholiques aristocrates, sans craindre de l'entremêler de digressions, si elles peuvent servir à mieux faire comprendre le sujet.

M. de Theux, ministre actuel de l'intérieur, que nous avons déjà présenté comme l'ame damnée de Mgr Sterx, archevêque de Malines, occupe l'une des plus importantes positions pour le parti ; car il a dans son ministère les cultes et l'instruction publique. M. de Theuxest un homme d'administration plutôt qu'un orateur ; c'était, avant la révolution, un simple propriétaire de la province de Limbourg ; il n'a d'autre importance que celle qu'il tire de ses fonctions. C'est sous son influence que fut consommée de fait la dissolution du monopole universitaire exercé autrefois par le gouvernement, et cet évènement, qui sera fécond plus tard en graves conséquences, laissera rejaillir quelque célébrité sur le ministère de M. de Theux.

La première idée d'une université libre appartient aux catholiques. L'archevêque de Malines s'entendit à cet effet avec les évêques belges, et ils publièrent des mandemens pour engager les fidèles de leurs diocèses à se faire actionnaires dans l'université libre, qu'on n'appelle *université catholique* que depuis que les libéraux en ont tenté une contrefaçon à Bruxelles. De cette manière

les deux enseignemens, livrés à une active concurrence, se préparent à se disputer l'avenir du pays. L'éducation publique gagnera-t-elle à ce démembrement? C'est ce dont personne ne peut répondre. Toujours est-il vrai de dire que les trois universités royales de Gand, de Liége et de Louvain ont perdu dans ce choc les meilleurs élémens de leur succès. Les deux universités libres, de leur côté, ne sont pas encore en mesure de guérir le mal que la révolution a fait aux universités de l'état; sous le futile prétexte que l'éducation devait être confiée à des nationaux, on a éliminé à Liége par exemple, deux professeurs allemands du plus haut mérite, M. Denzinger, professeur de philosophie, et M. Bronn, professeur de minéralogie. Le Hollandais Kinker, professeur de littérature, le philologue Limburg-Brouwer, Van Rees, professeur de mathématiques, ont eu à subir la même humiliation. A Louvain, on a congédié MM. Mone, Holtius, et plusieurs autres encore.

L'université catholique, fondée sous le patronage direct de l'archevêque de Malines, et qui se voit entourée par conséquent de toute la sollicitude de M. de Theux, obtint du saint Père une bulle d'institution qui fut publiée en Belgique avec tout l'éclat imaginable. Elle fit sa séance d'ouverture le 4 novembre dernier à Malines où une messe du Saint-Esprit fut chantée solennellement dans la cathédrale, par l'archevêque en personne. L'abbé de Ram, nommé par l'épiscopat belge *recteur magnifique* de la nouvelle université (c'est le nom qu'on donne en Belgique aux chefs de l'instruction), monta en chaire et prononça un discours latin qui dura plus d'une heure, et dans lequel il s'appliqua à démontrer que les idées catholiques n'étaient hostiles en rien au progrès des sciences et des arts. Cette université est maintenant en pleine activité, et déjà l'esprit prêtre qui l'anime fermente dans son sein et menace de déborder. La petite ville de Malines ne suffit plus à sa domination; elle couve du regard la vieille cité de Louvain, où fut fondée, en 1426, la première université belge. M. de Theux, qui n'a rien à refuser à monseigneur de Malines, qui de son côté ne peut en conscience rien refuser aux universitaires catholiques, a promis de céder aux désirs de ses frères en dévotion, et c'est déjà une chose convenue qu'à l'automne prochain l'université de Louvain deviendra le siége

de la propagande catholique. Si Dieu prête vie aux projets de ces saints régénérateurs de l'éducation, et aussi au portefeuille apostolique de M. de Theux, il sortira du séminaire catholico-ministériel une armée de curés docteurs dans toutes les sciences, et prêts à débarrasser les laïques du soin des affaires de ce monde comme de l'autre.

L'université libérale ouvrit ses portes à la jeunesse studieuse quinze jours après l'installation de sa rivale. Son secrétaire, homme de savoir, ancien professeur à l'école normale de Paris, M. Baron, prononça le discours d'ouverture dans la salle gothique de l'hôtel-de-ville de Bruxelles, au bruit de mille bravos prolongés. Il accepta franchement, au nom de ses collègues, la guerre déclarée par le parti catholique, et fit ressortir les avantages d'une cinquième faculté, consacrée à l'étude des sciences politiques et administratives, que l'université libre venait d'admettre dans la liste de ses travaux (1).

L'université libre de Bruxelles compte parmi ses fondateurs, comme parmi les savans professeurs qui lui ont consacré leurs talens, des hommes avantageusement connus dans les sciences et dans les lettres. Tels sont, entre autres, MM. Henri de Brouckère, le philosophe Ahrens, M. Baron, et le célèbre Polonais Lelewel. Il est à craindre seulement que l'appel fait au patriotisme des souscripteurs ne rencontre beaucoup de sourdes oreilles. Le parti nommé vulgairement libéral ne fut jamais *libéral*, comme on sait, dans toute l'acception du mot. Le parti catholique, au contraire, est tout de dévouement, et ne laissera jamais chômer son *recteur magnifique*. Déjà quelques-uns de ces libéraux à grands sentimens avaient eu l'impudeur de demander à la nouvelle université qu'elle professât gratuitement, ignorant ou feignant d'ignorer que la plupart de ceux qui se consacrent à cette carrière si honorable et si digne d'encouragemens sont aussi pauvres que peut l'être le premier manœuvre d'atelier : aussi le secrétaire de l'université, M. Ba-

(1) Cette cinquième faculté se compose : 1° du droit public interne et externe; 2° de l'histoire politique, traités, diplomatie, etc.; 3° de l'économie politique; 4° de la science financière; 5° de la statistique; 6° du droit administratif; 7° de l'histoire des assemblées délibérantes, chartes et constitutions.

ron, dans son discours d'ouverture, releva-t-il avec convenance et dignité cette prétention mesquine et indélicate.

Les catholiques, qui, par M. de Theux, ministre de l'intérieur, ont commencé à détourner à leur profit l'influence universitaire, dominent également la politique extérieure par M. de Muelenaere, ministre des affaires étrangères, qui n'est pas moins dévoué au parti. Hâtons-nous d'ajouter cependant que M. de Muelenaere est un homme d'une autre portée que M. de Theux. S'il seconde les catholiques dans leurs projets d'envahissemens, c'est moins par bigoterie et par faiblesse de caractère que par une prévision politique qui lui fait craindre le développement illimité de l'esprit révolutionnaire. M. de Muelenaere est un diplomate habile, qui ménage au besoin toutes les factions, et qui n'appartient réellement à aucune. Chacun des actes de sa vie porte ce cachet de prudence égoïste qui caractérise ce que l'on a appelé les *hommes du lendemain*, pour donner un nom honnête à la couardise élevée à l'état de système. Simple procureur du roi à Bruges en 1824, M. de Muelenaere siégea aux états-généraux parmi les membres de l'opposition, mais il votait rarement avec elle quand l'intérêt de sa province n'était pas directement en jeu. Le gouvernement hollandais en prit cependant de l'ombrage, et empêcha qu'il ne fût réélu en 1829. Ce fut alors que les électeurs firent frapper une médaille commune à M. de Muelenaere et à M. Vilain XIV, avec cette inscription : *Le pouvoir les proscrit, le peuple les couronne.* Au moment où M. de Muelenaere recevait cette récompense civique, il adhérait d'un autre côté, comme procureur du roi, au message royal du 11 décembre, qui renversait toute la constitution du pays, et il déclarait qu'il devenait urgent de prendre des mesures rigoureuses contre la licence de la presse. Par cette prudente tactique, quelle que fût l'issue des évènemens, il s'assurait un port dans l'avenir. Lorsque Bruges s'insurgea, M. de Muelenaere, qui ne savait pas encore de quel côté tournerait la victoire, montra une aversion invincible pour toute fonction, pour toute dignité qui tendait à le tirer de sa chère obscurité; mais quand les troupes hollandaises eurent décidément évacué le territoire belge, il consentit à devenir gouverneur de la Flandre occidentale. Peu à peu sa répugnance pour les places et les dignités s'affaiblit à tel point,

qu'appelé au ministère des affaires étrangères en 1831, il refusa de pourvoir à son remplacement comme gouverneur de province. Depuis ce temps il quitta son portefeuille et le reprit, et il est encore aujourd'hui ministre et gouverneur. Son plus beau titre politique est la discussion du traité des vingt-quatre articles, qui réglait les conditions de séparation entre la Belgique et la Hollande, et dont l'acceptation par la chambre est due à l'habileté de l'orateur diplomate.

Cet homme d'état est très simple dans ses manières et dans ses goûts. Quoiqu'il possède une grande fortune, il vit en bon bourgeois flamand, fait ses courses à pied, et dîne d'habitude avec plusieurs de ses collègues dans le salon banal d'un petit restaurateur de Bruxelles, au prix maximum de deux francs par tête. Pendant son ministère de 1832, il logeait chez un apothicaire, rue de la Montagne, au coin de la rue d'Aremberg, et il fallait traverser la boutique pour arriver jusque chez lui. Ce n'est que cette année qu'il s'est décidé à accepter les frais de représentation alloués par la chambre. Il s'en était abstenu jusqu'ici, disant qu'il ne voulait pas représenter. Les journaux du pays, dont bon nombre lui sont hostiles, ont raconté vingt anecdotes qui feraient de son économie bien connue une ladrerie véritablement judaïque. Le trait suivant en fournirait une preuve. Le ministre suivait le convoi d'un de ses parens à Bruges. Il était dans une voiture de louage, et son domestique se tenait respectueusement derrière la berline, faisant reluire au soleil le magnifique écarlate d'une livrée neuve, galonnée d'argent. Avant que le convoi eût atteint le cimetière, une grosse pluie vint à tomber; l'excellence aurait alors ouvert elle-même la portière, et du geste et de la voix contraint le domestique et sa livrée, confus d'un tel excès d'honneur, de prendre place dans le carrosse jusqu'à ce que l'orage cessât de menacer le casimir écarlate et les galons d'argent. M. de Muelenaere est honoré de l'amitié particulière du roi Léopold, qui, dans sa correspondance avec lui, remplace les formules d'étiquette par ces simples mots : *Mon cher ami*. Le roi lui écrivit les détails de son mariage, dans une lettre datée de Compiègne, le jour même de la célébration.

Il y a loin de M. de Muelenaere à M. Raikem, président de la chambre des représentans; je ne les séparerai cependant pas.

M. Raikem a mérité d'être placé au premier rang dans l'armée catholique aristocrate, par sa loi d'organisation judiciaire au moyen de laquelle il a introduit le parti dans la magistrature. C'est un service que les catholiques ne doivent pas oublier; toutefois ils ont plus de confiance dans les intentions de M. Raikem qu'en son talent. M. Raikem, ancien avocat au barreau de Liége, *daigna*, comme tant d'autres, le lendemain de la révolution, accepter l'une des premières places de sa province. Il se laissa jeter sur les épaules une robe de procureur-général, ce qui l'amena successivement à la vice-présidence du congrès national, au ministère de la justice et à la présidence de la chambre des représentans. M. Raikem est un orateur abrupte et sans élégance, mais qui ne manque pas d'une certaine clarté. Il est parfois tout aussi bourgeois dans son éloquence que son collègue M. de Stassart, président du sénat, lequel dit un jour en pleine assemblée de la chambre : *Messieurs, l'honorable M.... ne pourra pas venir à la séance parce que sa femme est malade, et son petit bonhomme enrhumé.*

De même que M. Raikem fut procureur-général après les évènemens de septembre, M. de Stassart accourut de la frontière de France, où il attendait l'issue de la lutte patriotique, pour *accepter* les fonctions de gouverneur de Namur. M. de Stassart était doublement odieux au gouvernement hollandais, comme membre actif de l'opposition et comme ancien préfet de Napoléon à La Haye, où les souvenirs qu'a laissés son administration faillirent plusieurs fois le faire mettre en pièces par le peuple. Le préfet réquisitionnaire de l'empire a cependant des instans de bonhomie comme le Schahabaham de M. Scribe. Il se délasse en prose et en vers de *cette chimère, hélas! que l'on nomme grandeur,* ainsi qu'il le dit lui-même dans une épître datée de 1817. Napoléon, la Sainte-Alliance, le prince d'Orange et la révolution ont reçu tour à tour la fumée de son encensoir littéraire. J'extrais ici d'un petit journal de Bruxelles un échantillon des divers styles de l'ex-préfet de Napoléon, de l'ancien chambellan de l'empereur d'Autriche, puis gouverneur de Namur, et de la province de Brabant pour la révolution belge.

1811.

Quelle phrase, quelle période oratoire pourrait valoir ce cri populaire qui s'échappe de tous les cœurs :

VIVE NAPOLÉON-LE-GRAND ET LE BIEN-AIMÉ!

1818.

AU PRINCE D'ORANGE :

Que j'aime à retracer nos époques de gloire,
A peindre nos anciens héros!
Mais, prince, vos nobles travaux
Nous rendent bien mieux leur histoire!

1819.

Flatter un ministre insolent
Ou ramper devant une altesse,
Applaudir un sot opulent,
Faire trafic de la bassesse;
Triste jouet des favoris,
Se soumettre à la servitude,
Voilà la cour, mes bons amis :
Vive la solitude!

On peut remarquer, dans le style de l'illustre fabuliste, un détournement ultrà-romantique du sens naturel et de la valeur des expressions : dans la boutade de 1819, par exemple, le mot *solitude* se trouve signifier préfet impérial à La Haye, chambellan autrichien, poète de cour orangiste et gouverneur révolutionnaire. En vérité, n'est-ce pas abuser étrangement de la langue? M. de Stassart traite les mots du dictionnaire comme il traitait les conscrits autrefois. Il faut bon gré mal gré qu'ils aillent se faire tuer sur la ligne de ses hémistiches sous peine de se voir conduits à la bataille entre deux gendarmes. Il est à regretter que l'œuvre politique de M. le gouverneur du Brabant ne se borne pas à des fables comme son œuvre littéraire : personne ne songerait à la tirer du tombeau. M. de Stassart a certainement moins de peine à gouverner ses sénateurs que ses rimes : sur les cinquante-deux honorables confiés à sa présidence, il n'y a pas trois récalcitrans. Tous passent plus ou moins glorieusement dans les eaux catholiques. On ne voit, sur cet heureux océan, ni orages ni coups de mer ; ce sont de vieux navires calfeutrés d'étoupes qui sommeillent à l'ancre au plein milieu de la rade, et si l'on entend quelques sifflets dans les manœuvres, à coup sûr ils viennent toujours du dehors. Quarante ans et mille florins de contributions, patente comprise, constituent ce que l'on nomme un pair belge. L'élégance et l'étude de la période sont des accessoires inutiles, attendu que l'on traite là les affaires comme dans le château de la Belle au bois dormant. Un membre commençait ainsi, l'autre jour, l'exorde d'une causerie sur la peine de

mort : *Excusez-moi si mon rhume m'empêche d'exprimer mes idées.* Tout cela est grotesque assurément. Mais disons bien vite, par manière de correctif, que ce sénat, produit des élections, est presque tout composé de gens honnêtes, s'ils ne sont pas brillans, et qui jouissent, comme particuliers, d'une considération méritée à tous égards. S'ils secondent aujourd'hui les menées du parti catholique, c'est qu'ils redoutent les excès de la pensée révolutionnaire. Plus tard, quand la faction absolutiste aura démasqué ses projets, nul doute que cette majorité modératrice ne se partage pour porter secours aux libertés en péril.

Le président de la chambre des représentans a besoin de tenir le timon d'une main plus ferme que le président du sénat. Il est secondé aussi d'une façon plus active, non-seulement par les membres que nous avons déjà nommés, mais par d'autres encore qui, dans leur sphère, ont leur valeur et leur influence.

Et d'abord les frères Rodenbach, cosaques du parti, qu'on envoie en éclaireurs pour flairer le terrain des questions. L'un, Constantin Rodenbach, est devenu commissaire du district de Malines, de médecin qu'il était sous le gouvernement du roi Guillaume. L'autre, Alexandre Rodenbach, a complètement perdu la vue depuis l'âge de dix ans, ce qui ne l'empêche pas, avec une rare sagacité, de s'occuper activement à la chambre, non-seulement de questions générales, mais aussi des discussions financières qu'il suit dans leurs moindres détails avec une incroyable facilité de mémoire. Ils ont un troisième frère, qui ne fait point partie de la chambre, le colonel Pierre Rodenbach, ancien sous-lieutenant de l'empire, que la révolution de 1830 tira d'une distillerie pour lui donner le commandement militaire de la place de Bruxelles. Cette famille s'est fait une illustration à sa manière par la passion qu'elle montra contre la maison de Nassau. L'aveugle, Alexandre Rodenbach, fit signer les premières pétitions dans les Flandres, et son frère Constantin fut mis en avant pour proposer au congrès l'exclusion à perpétuité de la famille d'Orange, mission périlleuse qu'il accomplit avec le sang-froid d'un Baskir livrant aux flammes la belle ville impériale de Moscou. C'est sur le colonel Rodenbach que l'opinion publique fait peser la responsabilité des pillages commis à Bruxelles les 6 et 7 avril 1834, à propos d'une prétendue démonstration

orangiste. Un petit journal avait même très bien caractérisé la conduite du commandant de la place pendant ces déplorables évènemens, en l'appelant : *le colonel Rôde-en-bas-pendant-qu'on-pille-en-haut.* Ce mauvais calembourg se trouvait une excellente traduction des mouvemens incroyables de M. Pierre Rodenbach. La vérité est que dans ce tumulte la faute fut à tout le monde et à personne. Les autorités eurent peur, et les troupes demeurèrent en face de l'émeute, l'arme au bras, attendant une signature qui ne trouva pas de plume pour se formuler.

Parmi les enfans perdus de l'armée ecclésiastique, il faut aussi ranger M. Desmet, surnommé plaisamment *l'Iconoclaste*, parce que les caricatures ont le privilége d'exciter sa fureur, et qu'il les déchire dans les cafés quand elles offrent à sa vue la personnification de quelques bévues catholiques. Mentionnons pareillement M. Legrelle, représentant d'Anvers, qui s'est immortalisé par l'épithète de *lubrique* qu'il eut l'heureuse idée d'appliquer au *Tartufe* de Molière, à propos de la discussion sur la censure théâtrale.

Dans le corps de bataille de l'aristocratie catholique, l'abbé de Foere, député des Flandres, tient le pennon de M. de Muelenaere, son suzerain et son ami. L'abbé de Foere est un petit homme ramassé, de cinquante ans environ, qui se distingue par des connaissances assez étendues en économie politique. Quand la question de la liberté commerciale sera mûre, on le verra se poser le champion du système prohibitif. Il fut condamné sous le roi Guillaume comme écrivain de l'opposition : enfant de la presse de 1830, il renie aujourd'hui sa mère. Puis viennent M. Liedts, autre député des Flandres, appelé à trente ans à la présidence du tribunal d'Anvers ; M. de Sécus, fils du sénateur ; M. Adolphe Dechamps, le plus jeune catholique de la chambre, versificateur et orateur à la fois, le *spes altera* du catholicisme à la tribune, jeune homme de vingt-six ans, qui partagea d'abord les idées palingénésiques de M. de Lamennais, qui soutint que le pape ne devait avoir aucune puissance temporelle, et qu'il pouvait gouverner, simple citoyen des États-Unis, aussi bien que souverain dans Rome, mais qui maintenant voit ouvrir devant sa jeune ambition une route plus large dans le parti monarchique.

Ainsi se composent les forces catholiques aristocrates dans les chambres et en dehors des chambres, en y ajoutant toutefois le nom d'un homme qui joua son rôle durant les premiers temps de la révolution, et qui s'est réfugié depuis dans une position moins en évidence, tout en conservant cependant une influence sourde, et non moins réelle pour cela, sur les affaires du gouvernement. Je parle de M. de Gerlache, qui cessa de faire partie de la représentation nationale pour entrer dans l'ordre judiciaire comme premier magistrat du royaume. M. de Gerlache, président de la cour de cassation, ne sert pas moins le parti catholique que lorsqu'il présidait le congrès et la chambre des représentans. Mais c'est dans l'ombre qu'il s'occupe à coudre quelques mailles au grand filet apostolique, que la nouvelle congrégation belge doit étendre un jour sur toute la surface du pays.

§. II. — PARTI CATHOLIQUE OPPOSANT.

J'ai dit quels étaient les hommes sur lesquels s'appuient en ce moment les espérances du haut parti catholique, c'est-à-dire du parti qui tend à reconstituer la monarchie absolue sur les bases de la prédominance ecclésiastique. On a vu ce parti, allié à la jeune monarchie du roi Léopold, s'en faire un bouclier contre les prétentions libérales, jusqu'à ce qu'il en puisse forger une épée tranchante et aiguë, qui soit dans sa main un instrument aveugle de terreur et de nivellement de toute autre puissance et de toute autre autorité.

En attendant que le pouvoir royal devienne assez fort pour revendiquer son droit, une fraction du parti catholique se sépare violemment de la masse et s'allie à la pensée libérale en lutte avec cette pensée de réaction. Cette fraction, au lieu de faire rétrograder l'élément religieux, le met en tête du mouvement des idées et le fait peuple dans toute l'acception du mot. Cette fraction demande le suffrage universel et la nationalité avant tout. Elle ne veut pas de priviléges pour les prêtres, point de salaire pour eux, ni d'exemptions, même pour le service militaire, qui serait remplacé par une contribution en argent. Elle nage en pleine eau de républicanisme, et n'a plus qu'un pas à faire pour suivre M. l'abbé

de Lamennais sur le terrain où il s'est placé. Il n'est pas jusqu'au pape dont elle n'improuve la conduite. Écoutons M. Bartels, l'un des plus fervens rédacteurs du *Catholique des Pays-Bas*, formuler ce principe dans son livre remarquable sur les Flandres et la révolution belge.

« Une discussion approfondie sur l'encyclique exigerait un traité spécial : je me contenterai ici, n'envisageant que sous le point de vue politique *cet inconcevable manifeste du souverain pontife contre la liberté de l'église même*, d'examiner s'il a le moins du monde influé sur la conduite des catholiques belges comme citoyens. Pour ne chercher nos exemples que dans l'assemblée représentative, semble-t-il que MM. Dumortier et Doignon en soient moins opposés à la diplomatie étrangère, MM. de Smet et Liedts aux inconstitutionalités du pouvoir? Et si MM. Charles Vilain XIV et de Muelenaere professent ou approuvent l'arbitraire large et très large, ce n'est pas l'encyclique apparemment qui a modifié leur conviction; car nous ne pensons pas que cette *malencontreuse conception* eût déjà vu la lumière, lorsque le premier vota l'abandon aux Hollandais de la province qui l'avait élu, ou lorsque le second adhéra au message du 11 décembre 1829..... »

Dans un seul paragraphe, voici donc deux des plus influens catholiques aristocrates, et le pape en personne, attaqués par un catholique non moins croyant qu'eux-mêmes, mais qui obéit à une idée politique diamétralement contraire, et l'encyclique, qui condamne les principes de la démocratie, taxée d'*inconcevable manifeste* et de *malencontreuse conception*. Et plus loin, M. Bartels ajoute :

« M. Charles Vilain XIV est nommé gouverneur de Gand la veille du quatrième anniversaire d'une révolution accomplie au cri de justice et de liberté ! Ce fait isolé caractérise toute une situation. — Ainsi, nous n'avons que déplacé, nous n'avons pas écrasé le despotisme. Patience !... »

Ces lignes donneront une idée de l'effervescence du parti catholique de l'opposition, qu'on peut nommer sans crainte *parti catholique démocrate*, quoique tous ses membres n'admettent pas la doctrine laméniste jusqu'au principe républicain inclusivement. Ce parti d'opposition religieuse n'a de représentans parlementaires

que MM. Dubus et Dumortier, tous deux députés de Tournay, le premier, vice-président de la chambre, le second, l'un des questeurs; encore faut-il faire des restrictions avant de placer ces deux membres sur la liste des orateurs de la démocratie. L'opposition de MM. Dubus et Dumortier a toujours été plutôt dirigée contre la personne des ministres que contre un principe bien arrêté. C'est un reste de ce levain de haine qui avait si bien fermenté sous le ministère de M. Lebeau. M. de Theux, ministre de l'intérieur, et l'ex-libéral M. Ernst, ministre actuel de la justice, ont bien encore quelquefois à s'en plaindre; mais MM. Dubus et Dumortier n'useraient pas de la même violence vis-à-vis de M. de Muelenaere ou de M. Félix de Mérode. Ils sont retenus par une secrète sympathie de famille, qui se fait jour à travers la mauvaise humeur d'un moment. Quand la question catholique *pure* est en jeu, M. Dubus devient le conseil du parti, et M. Dumortier son orateur par excellence. Mais si la question monarchique montre seulement le bout de l'oreille, M. Dumortier se transforme en tribun populaire et refuse au roi jusqu'au droit de dissoudre les conseils provinciaux. Si les orateurs du ministère parlent de concessions diplomatiques, M. Dumortier se lève et fulmine : « Tant qu'il y aura un drapeau brabançon sur un clocher de la Belgique, je ne désespérerai pas de l'indépendance du pays. » M. Dumortier est un orateur très passionné, mais très inégal dans ses idées et dans son style. Les politesses de tribune lui sont tout-à-fait étrangères, et il pousse volontiers la personnalité jusqu'à l'insulte.

La sentinelle la plus avancée du parti laméniste est l'abbé de Haerne, jeune ecclésiastique âgé de trente ans, qui vota, dans le congrès, pour la république, et qui, aux dernières élections, fut mis à l'index par les catholiques eux-mêmes. On peut citer, après lui, l'abbé de Smet, lequel, étant régent au collége d'Alost, composa un abrégé de l'histoire de la Belgique, que les gendarmes vinrent saisir comme séditieux jusque dans les pupîtres de ses élèves. Je ne mentionnerai que pour mémoire, après ces noms, l'abbé Helsen, espèce d'abbé Châtel, qui dit la messe en flamand et fait des brochures contre le célibat des prêtres. Le peuple de Bruxelles, qui n'entend pas raillerie sur ces matières, lui a

manifesté son peu de sympathie en brisant ses vitres, tandis que l'archevêque de Malines s'est contenté d'envoyer une circulaire aux curés de son diocèse pour qu'ils voulussent bien prier Dieu d'illuminer le prédicateur schismatique, et de lui inspirer de meilleures idées.

§. III. — PARTI RÉPUBLICAIN.

C'est ici que se touchent, par leurs extrémités, ces deux irréconciliables partis, qu'on appelle les libéraux et les catholiques, les laménistes d'une part, et les républicains de l'autre.

La république, en Belgique, n'a pas encore fait de nombreux adeptes. Nous avons dit qu'elle ne comptait que trois organes dans le sein de la chambre des représentans; encore ses partisans n'ont-ils jamais cru à la possibilité d'une installation directe. Ce n'est que par la réunion de la Belgique à la France qu'ils espèrent nous faire jouir collectivement du gouvernement républicain. Aussi, malgré leurs constantes dénégations, s'obstine-t-on à n'y pas voir autre chose; d'où il suit que leur pensée est complètement anti-nationale.

Le club de la rue de la Bergère, qui fit tant de bruit à Bruxelles dans les premiers mois de la révolution, fut clos, pour ainsi dire, par les propres mains du peuple, à qui l'on avait persuadé que ce club était une succursale des saints-simoniens. Son président, M. de Potter, eut à peine le temps de se sauver à la frontière, ce qui lui fut durement reproché par ses collègues, et notamment par M. Gendebien. M. Gendebien, qu'on peut considérer comme l'homme le plus remarquable du triumvirat républicain qui siége aujourd'hui à la chambre, nourrissait d'ailleurs d'autres griefs contre M. de Potter. Il savait que le président du club de la Bergère aspirait tout simplement à la dictature, et que ses ministres, déjà désignés, étaient MM. Tielemans et Lesbroussart.

Dans les séances du gouvernement provisoire, où les membres discutaient sur le pied de l'égalité, M. de Potter ne manquait jamais de signer, le premier et le plus près possible du texte, les arrêtés et les délibérations. M. Gendebien alors affecta de signer encore plus haut, entre le texte et la signature de M. de Potter, comme pour dissiper la fumée d'aristocratie qui semblait parfois troubler le cerveau de son collègue.

Battu sur ce point, M. de Potter prit l'habitude d'arriver le premier aux réunions, et il s'emparait ainsi du fauteuil de présidence, qui de droit n'appartenait à personne, et dont il fit sa chose propre par sa ponctualité à se rendre aux séances une heure entière avant l'heure convenue. Ces petits envahissemens, qui n'avaient rien, du reste, de bien coupable, prirent fin de la manière suivante. En arrivant à son heure habituelle, M. de Potter trouva un soir M. Gendebien installé dans le fauteuil. Il comprit la leçon, et depuis ce temps il renonça à ses projets de dictature. Aujourd'hui M. de Potter a complètement disparu de la scène politique, et M. Gendebien, au contraire, supporte à peu près à lui seul toutes les discussions dans lesquelles l'opinion républicaine se trouve engagée à la chambre; son thème, du reste, n'est ni long, ni difficile, ni considérablement varié; il ne sort pas de deux ou trois axiomes qu'il jette à la tête de ses ennemis avec une singulière impétuosité. Son duel avec M. Charles Rogier a fait assez de bruit pour qu'on se le rappelle; à quarante pas en marchant sur son adversaire, M. Gendebien logea une balle de pistolet dans la bouche de l'honorable orateur : singulière façon de le réduire au silence!

Les deux aide-de-camps de M. Gendebien sont MM. Dérobaulx et Séron. A eux trois, ils forment tout le corps d'armée républicaine. M. Dérobaulx est de toute façon inférieur à M. Gendebien, pour l'influence comme pour le talent; c'est un ancien avocat du barreau de Liége, orateur prolixe, incolore et sans aucune forme littéraire; il était libéral-unioniste avant la révolution, et depuis, il est devenu l'antagoniste le plus acharné des catholiques. Ce qui distingue éminemment M. Séron, représentant de Philippeville, c'est qu'il est le seul membre de la chambre qui porte un chapeau à cornes, une queue et des bottes à la Souwarow.

§. IV. — PARTI LIBÉRAL D'OPPOSITION.

Nous voici arrivés au parti libéral proprement dit; nous parlerons d'abord des principaux membres du libéralisme opposant, et nous rejetterons parmi les libéraux gouvernementaux ou ministériels, non-seulement ceux qui marchent dans la ligne du mi-

nistère d'aujourd'hui, mais aussi ceux qui prirent part au gouvernement depuis 1830, et que l'on ne saurait classer dans aucune des trois autres catégories. Cette seconde partie de la tâche comporte des développemens qui nous obligent d'esquisser la première plus rapidement que nous ne voudrions le faire.

Sur les vingt membres environ dont peut se composer la minorité libérale à la chambre des représentans, ceux dont les noms suivent méritent une attention particulière : ce sont MM. Henri de Brouckère, Fallon, Jullien, Fleussu, Corbisier, Meeus et Rouppe. M. Rouppe, bourgmestre actuel de Bruxelles, remplissait déjà cette fonction quand Bonaparte était premier consul de la république française. L'indépendance de son caractère et la libéralité de ses idées d'administration eurent l'honneur de porter ombrage au grand général, qui, pour débarrasser la Belgique de son influence, envoya un beau matin au paisible bourgmestre un brevet de sous-lieutenant qu'il lui fallut accepter. C'est par cette bizarre circonstance que M. Rouppe fit plusieurs campagnes, au lieu de demeurer tranquillement dans son fauteuil municipal à défendre les intérêts de sa ville. Le gouvernement hollandais le laissa en dehors des emplois publics; il ne reprit son ancienne position qu'après la révolution de septembre.

MM. Meeus et Corbisier brillent surtout dans les questions financières et industrielles; mais le dernier se hasarde rarement à prendre la parole en public. C'est alors son collègue M. Fleussu, conseiller à la cour de Liége, qui le supplée à la tribune. M. Fleussu, quoique opposant à la nomination du roi Léopold, fut choisi par le congrès pour faire partie de la députation à Londres. Il est de tous les membres de la représentation nationale celui qui met le plus de sens commun dans ses discours. Cet éloge en vaut bien un autre.

M. Jullien, Français naturalisé Belge depuis trente ans, et qui exerça long-temps à Bruges la profession d'avocat avec une honorable distinction, se pose, au contraire, comme l'homme d'escarmouche du parti. Il sacrifie tout à un sarcasme, et c'est d'ordinaire contre les prêtres qu'il dirige le feu roulant de sa plaisanterie, renouvelée quelque peu des diatribes voltairiennes. M. Fallon se montre aussi mesuré dans sa conduite parlementaire que

M. Jullien l'est peu. On ne connaissait à M. Fallon aucun antécédent politique avant 1830. Il avait cédé le champ à son frère cadet, aujourd'hui président de la cour des comptes, et qui, pendant plusieurs années, s'était assis sur les bancs des états-généraux. M. Fallon n'est pas un discoureur brillant ni chaleureux, mais son vote entraîne d'habitude la partie timide de l'opposition.

En regard de M. Fallon, il faut placer M. Henri de Brouckère, jeune homme plein d'énergie, et le plus élégant orateur de la chambre. M. Henri de Brouckère vota au congrès pour l'élection du roi Léopold, et fut l'un des commissaires envoyés à Londres pour le déterminer à accepter la couronne. Il combattit le traité des 18 articles qui enlevait à la Belgique l'arrondissement de Ruremonde dont il est le représentant, ce qui n'empêcha pas le parti catholique de faire échouer son élection en 1832 dans le même arrondissement. Bruxelles le vengea depuis, et il est demeuré l'un des plus vigoureux champions de l'opposition libérale. C'est lui qui a eu l'honneur de demander le premier en Belgique l'abolition de la peine de mort et la révision du Code pénal. Quoique le succès n'ait pas répondu à ses efforts, sa motion n'en demeure pas moins une protestation du siècle qui se lève contre le siècle qui s'en va, et pour lui-même un beau titre de gloire que l'avenir lui conservera.

En finissant la nomenclature des hommes qui marchent à la tête de l'opposition libérale en Belgique, et après avoir nommé M. Henri de Brouckère, c'est ici le lieu de parler de M. Charles de Brouckère, frère du précédent, quoiqu'il se soit retiré depuis quelque temps du monde politique, et qu'il ne siége même plus parmi les représentans du pays.

M. Charles de Brouckère a été mêlé à toutes les affaires importantes qui se sont débattues en Belgique depuis quatre années. Il a occupé successivement le ministère des finances, celui de l'intérieur et celui de la guerre, et toujours dans les circonstances difficiles, quand les ambitions les plus voraces se tenaient cachées sous la table du festin gouvernemental, craignant que quelque bombe hollandaise ne vînt briser les bouteilles et les plats.

Lorsque M. Coghen eut renoncé à diriger les finances d'un coffre vide, c'est M. Charles de Brouckère qu'on vint trouver.

Lorsque le désastre de Louvain eut montré la faiblesse de l'armée belge et sa déplorable organisation, opposées à la forte armée du roi Guillaume, encore menaçante, c'est M. Charles de Brouckère qu'on supplia de se laisser investir de la responsabilité du portefeuille de la guerre. Toujours flatté et caressé au moment du péril, toujours éconduit aux jours du triomphe, M. de Brouckère n'a jamais failli à ceux qui ont fait appel à son cœur ou à son bras au nom des libertés belges. Son front pâle et malade dans sa main, les yeux creusés par le chagrin de se voir trompé, méconnu, humilié, calomnié, M. de Brouckère a bu le plus terrible breuvage qu'il soit donné au sort d'approcher des lèvres humaines, à savoir l'ingratitude populaire mêlée au poison de la courtisanerie, abominable mélange de fiel et de vinaigre, comme l'éponge de Jésus sur la croix.

Quoique M. Charles de Brouckère eût voté dans le congrès contre l'élection du prince de Saxe-Cobourg, et qu'il eût quitté le conseil des ministres pour entrer dans les rangs de l'opposition, il fut appelé par le roi Léopold à la direction de l'intérieur le 5 août 1831, c'est-à-dire lorsque le général Chassé venait de dénoncer l'armistice, et que les Hollandais envahissaient le territoire du nouveau souverain des Belges. Le roi Léopold était alors occupé à visiter les établissemens industriels de Liége, quand lui arriva la nouvelle de l'invasion hollandaise. Ce fut un coup de foudre pour tout le monde. Le roi revint en hâte à Bruxelles, ne sachant si l'ennemi n'était pas déjà sur sa trace, et craignant de le voir entrer dans la capitale avant lui. Le général de Failly, qui remplaçait à la guerre le général Daine, demeurait consterné. M. Goblet, général du génie, eut avec le ministre une conférence qui se prolongea une grande partie de la nuit, sans amener le plus léger résultat. Les instans étaient cependant précieux : il y allait du sort d'un royaume. M. Charles de Brouckère se rendit au palais, où le roi le chargea de pourvoir à tout et d'employer son activité bien connue à rallier l'armée au plus vite et à mettre au moins la capitale à l'abri d'un coup de main.

M. de Brouckère se transporta immédiatement au ministère de la guerre, où, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus du roi, il ordonna à M. de Failly de partir sans plus attendre pour l'armée de

l'Escaut, tandis que M. Goblet courrait s'emparer des deux rivières qui coulent entre Anvers et Malines.

Le roi partit le 4 pour Anvers. M. de Brouckère, ministre de l'intérieur, revêtit son ancien uniforme de colonel d'artillerie, et lui servit d'aide-de-camp. Cependant on reçut au quartier-général la nouvelle de la défaite du général Daine, et ce fut encore M. de Brouckère que l'on chargea de ramener sur Louvain le corps d'armée qui se trouvait dans la province de Liége. En vingt-quatre heures, le ministre de l'intérieur eut réorganisé ses troupes, et les eut pourvues d'armes et d'habillemens. Quand il arriva sur le lieu de l'action, à la tête de dix mille hommes, la capitulation était signée.

De retour à Bruxelles, M. de Brouckère, cédant aux instances de ses amis, consentit à se charger du portefeuille de la guerre. C'était une tâche immense qu'il entreprenait, et si périlleuse, que personne ne voulait en accepter le poids. Il s'agissait, non-seulement de reconstituer une armée, mais de rompre en visière au déchaînement de toutes les ambitions, et de se défendre à la fois contre les petites conspirations de cour et contre les grandes injustices populaires. Le nouveau ministre de la guerre réunit et équipa en quelques mois quatre-vingt mille hommes, prêts à entrer en campagne. Pour le récompenser de son repos sacrifié, de sa santé perdue dans les veilles et le travail, pour couronne civique enfin, on l'accusa d'avoir laissé dilapider les deniers de l'état.

La diplomatie, pendant ce temps, ne cessait non plus de travailler au renversement de M. Charles de Brouckère, qui ne promettait pas de toujours plier aux exigences de sir Robert Adair et aux complaisances que demandait M. Sébastiani. Les ministres eux-mêmes jugèrent à propos de ne point soutenir leur collègue dans les débats du budget de la guerre, et on alla jusqu'à lui chicaner une allocation de cinq cents florins pour le fourrage de ses chevaux. Outré de tant de persécutions mesquines et offensantes, M. de Brouckère se retira du ministère, et dès-lors le roi, qui lui avait donné tant de marques de bienveillance et d'intérêt, cessa de le considérer comme un ami.

Un commérage de famille, parti du château des Tuileries, acheva d'éloigner M. de Brouckère de toute participation aux affaires publiques. Lorsque le roi Léopold quitta Bruxelles, pour aller épou-

ser à Compiègne la fille aînée du roi des Français, toute sa maison militaire reçut l'ordre de l'accompagner; M. de Brouckère seul ne fut pas invité. Le jour même du départ, il se présenta au palais pour faire son service d'aide-de-camp. Ce fut le suisse qui lui annonça le voyage de la cour et du roi. Le lendemain on se contait en riant, dans les salons de Bruxelles, le motif de l'exclusion de M. de Brouckère. Il s'agissait d'un propos qui aurait été tenu par l'ex-ministre de la guerre sur le compte de l'auguste beau-père de la royauté belge. Ce propos, qui avait paru suffisant pour motiver l'impolitesse dont M. de Brouckère venait d'être l'objet, était tellement grossier, que la supposition qu'il en pût être l'auteur devenait une double insulte pour lui. Il n'hésita donc pas à prier humblement sa majesté de vouloir bien accepter sa démission d'aide-de-camp, la seule place qui lui restât avec le grade de colonel d'artillerie.

M. Charles de Brouckère est maintenant directeur de la monnaie, et se tient éloigné des affaires. Après avoir occupé les fonctions les plus éminentes, rendu à son pays les plus utiles et les plus brillans services, il a subi le destin de tout homme de cœur qui apporte une conscience droite au milieu des intrigues de nos gouvernemens modernes; jeune encore, il sait ce que la vieillesse seule apprit à tant d'autres. Profitera-t-il de son expérience? Nous craignons qu'il l'oublie, s'il voit quelque jour, nouvel Achille retranché dans sa colère, la patrie, cette mère repentante, les yeux en pleurs et les bras au ciel, appeler à sa défense les enfans que son lait a nourris.

§ V. — PARTI GOUVERNEMENTAL.

Maintenant, nous avons fait connaître les hommes politiques que la passion agite autour de la nouvelle royauté belge; nous avons montré les efforts des uns pour la défendre, les manœuvres des autres pour l'attaquer, et tous se disputant ses faveurs comme les paladins d'autrefois se battaient dans la lice pour les couleurs d'une maîtresse. Il nous reste à caractériser les hommes qui se groupent autour du gouvernement pour lui-même et sans aucune arrière-pensée d'envahissement ni du côté de l'absolutisme ni du côté des libertés populaires.

Ces hommes, ainsi que les précédens, sont nés de la révolution de 1830. Le trône de Léopold est leur œuvre aussi, et la monarchie constitutionnelle représentative est leur dernier mot. C'est sur eux que s'appuie l'espoir de la dynastie; ils représentent l'arsenal où la royauté prendra toujours ses plus sûres armes. Tous sont en place ou ont rempli des fonctions publiques. L'amour du pouvoir tient plus d'espace dans leur esprit que les affections politiques. Sans éducation première dans les matières ardues de l'administration et de la diplomatie, ils se sont trouvés lancés tout à coup au milieu d'un monde inconnu où les lumières seules de leur raison et de leur intelligence pouvaient leur servir de guides. Quand ils sont venus, après les scènes du combat, mandataires plus paisibles, mais non moins méritans de leur pays, mettre la main au gouvernail pour empêcher le navire de s'en aller à la dérive, d'eux seuls ils avaient reçu leur mission. Lorsqu'il fallut, le désordre passé, renouer ensemble les actes du gouvernement aboli et ceux du gouvernement nouveau, et dresser, comme après une faillite, le bilan de ce royaume improvisé, il se trouva que les pièces manquaient. Les cartons des ministères restaient vides; c'était à La Haye qu'il aurait fallu aller feuilleter les archives de la Belgique. Qu'on se représente l'embarras dans lequel durent se trouver les membres du comité diplomatique par exemple et les députés auprès de la conférence de Londres, chargés de parlementer avec tous les cabinets de l'Europe et de plaider *ex abrupto*, et dans cet état de dénuement, la cause de la révolution.

L'extrême jeunesse des mandataires belges ne fut pas le moindre sujet de surprise des négociateurs étrangers. M. Paul Devaux, qui fut ministre des affaires étrangères en 1831, n'avait à cette époque que vingt-huit ans, de même que M. Van de Weyer, à qui le régent confia le même portefeuille, et que le roi Léopold envoya depuis à Londres en qualité d'ambassadeur. M. Charles Rogier, nommé ministre de l'intérieur en 1832, atteignait à peine sa trentième année, et M. Nothomb, l'un des membres les plus actifs de la commission envoyée à Londres, et auteur du bel ouvrage qu'il a eu la modestie d'appeler un *Essai sur la révolution belge*, M. Nothomb ne comptait que vingt-cinq ans.

Avant d'entrer dans quelques détails sur ces jeunes hommes

d'état et sur leur collègue M. Lebeau, qui fut comme l'incarnation de leur doctrine collective, nous parlerons d'abord d'un homme à qui échut une destinée singulière, bien rare dans les annales des familles : celle de se trouver tout à coup investi du pouvoir royal sans que la naissance eût rien fait pour lui, et de rentrer presque aussi soudainement dans la condition d'un simple bourgeois après cinq mois de souveraineté effective.

Erasme Louis, baron Surlet de Chokier, ex-régent de Belgique, naquit à Liége le 27 novembre 1769. On a prétendu à tort qu'il devait son anoblissement au roi Guillaume, car le nom de Surlet se rencontre fréquemment dans l'histoire de Liége dès le commencement du xve siècle. A l'entrée de l'armée française républicaine en Belgique, il fut l'un des administrateurs du département de la Meuse-Inférieure, et il quitta ses fonctions lors de la nomination des préfets. Il se rendit alors à Paris où il fit, avec M. Kaisson de Verviers, quelques affaires de banque. Nous le retrouvons en 1812 membre du corps législatif, où il demeure jusqu'en 1814, époque à laquelle il rentra en Belgique pour faire partie des états-généraux du nouveau royaume des Pays-Bas. C'est là que son opposition aux actes du gouvernement hollandais et la singulière causticité de sa parole commencent à le mettre en relief parmi les hommes qui manient les affaires publiques. En 1818, le ministère empêche sa réélection ; il rentre aux états-généraux en octobre 1828, ayant soutenu lui-même sa candidature par une lettre aux électeurs membres des états provinciaux du Limbourg, laquelle lettre fut insérée dans les journaux, chose alors sans exemple.

Dans les sessions de 1828, 1829 et 1830, il soutint, avec Charles de Brouckère et les autres opposans, les pétitions sur les griefs du pays et sur toutes les garanties demandées alors par la Belgique. Les journaux français ont reproduit avec de grands éloges le discours qu'il prononça le 18 mai 1830, sur la royauté dans les états modernes et sur le message du 11 décembre. Cependant ce qu'il fallait louer, c'était plutôt son courage que son éloquence.

Les dissertations de M. de Chokier ne répondent pas le moins du monde aux qualités qui constituent le véritable orateur. On fait trop bon marché de ce titre aujourd'hui comme de tous les titres,

et l'on peut affirmer que, parmi les Démosthène et les Cicéron qui affluent dans nos chambres représentatives, il n'y a pas dix hommes dont les meilleures phrases, livrées à l'impression, s'élèvent au-dessus de la médiocrité littéraire. Il en est donc de l'éloquence de M. Surlet comme de tant d'autres éloquences qui font beaucoup de bruit chez nous. Il n'y faut pas chercher le côté artiste, ni la puissance de la forme où s'enchâsse l'idée, ni la délicatesse dans le choix des mots, ni l'éclatant coloris qui rend la pensée vivante, et la fixe d'un seul trait dans l'imagination des masses comme un fait qui s'est passé sous leurs yeux. Les discours de M. de Chokier étaient plutôt des causeries que des morceaux de tribune. Ses phrases se présentaient à l'état de trituration, courtes, sans rhythme, sans esprit aucun, complètement dépourvues d'images; et si parfois une métaphore se faisait jour à travers l'assemblage de ses incolores substantifs, c'était pour revêtir la forme grotesque d'une plaisanterie vulgaire et déchaîner le rire des assistans. De vieilles ruines d'érudition classique lui revenaient souvent à la mémoire, et il parsemait ses étranges plaidoiries de citations d'Horace et de Virgile, qu'il entremêlait de noms hollandais et flamands, prononcés à dessein avec l'accent français, afin de mieux exciter l'hilarité de ses confrères; ce qui fit dire, au mois de décembre 1830, lorsqu'il fut nommé président du congrès national, qu'il ne savait pas maintenir la dignité de la chambre.

Avant d'arriver à cette présidence du congrès, qui lui valut plus tard la régence du royaume, il quitta Bruxelles avec les autres représentans pour se rendre à La Haye, où le roi Guillaume, espérant encore calmer le premier incendie de la révolution, voulait agiter devant les chambres la question de séparation administrative et la révision de la loi fondamentale. De retour dans la capitale de la Belgique, il vint représenter au congrès le district de Hasselt, et presqu'aussitôt ce même congrès le nomma son président. Ce fut en cette qualité qu'on l'envoya à Paris avec MM. Félix de Mérode, d'Arschot, Lehon, Charles de Brouckère, Marlet, Gendebien, Boucqueau de Villeraie, Barthélemy et de Rodes, pour offrir la couronne de Belgique au duc de Nemours. A cette époque, on fit courir une prétendue conversation de M. de Chokier, qui a été reproduite dans une brochure allemande (*der Abfall der Nieder-*

lande, etc.) sans que personne ait jamais été à même de nier formellement la réalité du fait. L'auteur allemand cite la phrase suivante qu'aurait dite M. de Chokier après le refus du roi Louis-Philippe au nom du duc de Nemours : *Messieurs, il ne nous reste d'autre parti à prendre que d'élire le prince d'Orange.*

Voici deux anecdotes dont nous pouvons garantir l'authenticité, et qui démontrent la fausseté de cette allégation ; la première se rapporte au roi Louis-Philippe lui-même, et l'autre à lord Ponsomby, ambassadeur d'Angleterre.

M. de Chokier pria le roi des Français de vouloir bien faire deux changemens dans le discours qu'il devait prononcer en réponse à celui de la députation belge. Dans ce discours, le roi disait qu'*il ne permettrait à aucun membre de sa famille de s'asseoir sur un trône quelconque de l'Europe.* M. de Chokier lui rappela que par ces mots, *les membres de sa famille*, il semblait exclure les princesses comme les princes ses fils, dans le cas où le nouveau roi des Belges trouverait convenable de rechercher son alliance. Le roi répondit que telle n'était point son intention, et il fit appeler M. Sébastiani, qui promit de substituer ces mots, *les princes mes fils.* M. de Chokier se retira satisfait. A une heure de la nuit, il fut réveillé par un visiteur inattendu. C'était le rédacteur en chef du *Moniteur* qui venait le trouver au lit pour savoir s'il était content du changement de rédaction, et qui venait lui demander son *bon à tirer*, parce qu'il avait ordre de suspendre l'impression du *Moniteur* jusqu'à ce qu'il l'eût reçu bien en règle. Il est donc évident qu'à l'époque de sa présidence du congrès M. de Chokier agissait déjà dans le sens de l'alliance française.

L'autre fait se passa entre M. de Chokier, alors régent de la Belgique, et lord Ponsomby. A ce moment, l'alliance anglo-française n'était pas encore consommée. L'ambassadeur anglais, après avoir sondé le régent sur la possibilité d'une restauration du prince d'Orange, et l'ayant trouvé de tout point contraire à ses projets, finit par abandonner ce thème, et manifesta ses craintes sur la réunion des provinces belges à la France. Il alla même jusqu'à proposer à M. de Chokier de le faire élire chef définitif de la Belgique, l'assurant de l'assentiment des cinq grandes puissances, à la seule condition de changer les articles de la constitution relatifs aux li-

mites. Le régent ne répondit pas d'abord à une aussi étrange proposition; mais lord Ponsomby revenant de nouveau à la charge, son interlocuteur, comprenant bien qu'on lui tendait un piége, se fâcha sérieusement avec l'ambassadeur qu'il cessa de revoir jusqu'au moment où se nouèrent les négociations qui placèrent le prince de Saxe-Cobourg sur ce trône, objet de tant d'intrigues.

La régence de M. Surlet de Chokier dura cinq mois moins cinq jours, et dans ce court laps de temps, il vit passer devant ses yeux ce qui aurait dégoûté du pouvoir l'homme le plus ambitieux. Cette parodie de la royauté commença par une conspiration qui avorta plutôt par le manque d'énergie des conspirateurs que par la prévoyance du gouvernement. A peine échappé à ce premier danger, le régent vit son ministère en butte aux attaques les plus violentes; il le changea pour un autre qui ne réussit pas mieux, et qui fut inauguré par des émeutes et des pillages. On reprochait au premier de continuer la révolution; on fit un crime au second de la conduire dans des voies rétrogades et à la remorque des cabinets étrangers, comme si la Belgique pouvait espérer se maintenir contre le gré des puissances qui la convoitaient déjà du regard.

Si nous ne nous trompons, ce dut être un beau jour pour M. de Chokier que le 21 juillet 1831, quand il déposa ses pouvoirs entre les mains du président du congrès, et qu'il vit s'avancer le prince de Saxe-Cobourg au milieu des salves et des bravos populaires, pour prendre à son tour ce sceptre si lourd à porter. Avec quel plaisir il dut revoir son petit village de Gingelom, et troquer le trône de la régence contre le bon fauteuil de bourgmestre qu'il occupe aujourd'hui.

Ce n'est pas que pendant ses jours de grandeur il ait eu le temps de se blaser sur les luxueuses jouissances de la vie royale. Il n'avait ajouté à ses habitudes de bon bourgeois qu'une voiture de louage qu'il payait prudemment au mois, ne voulant pas engager dans les liens d'un bail les chances de son éphémère souveraineté. Le jour de son installation comme régent, il fit pour la première fois l'essai de ce remise aristocratiquement vernis et attelé de deux gros chevaux brabançons. Comme on venait de replier le marchepied derrière lui, il vit tout d'un coup les chevaux disparaître au milieu d'un flot de peuple, et il sentit la voiture s'ébranler sous l'ef-

fort de cent bras qui cherchaient à la tirer en avant. Peu habitué à ces sortes d'ovations, le régent eut peur, et il s'échappa en ouvrant brusquement la portière; puis il courut à toutes jambes à travers le parc, suivi d'une foule immense qui ne voulait pas en être pour ses frais d'enthousiasme. Harassé et haletant, il arriva enfin à son hôtel de la rue Ducale dont il ferma violemment la porte à la barbe des poursuivans.

Le régent commençait d'habitude sa journée par recevoir en robe de chambre et en bonnet de coton les députations de la garde civique et les solliciteurs recommandés. Il présidait ensuite le conseil des ministres sans changer grand'chose à son costume. Puis il *donnait une heure aux soins de son empire*, c'est-à-dire qu'il signait les pièces ministérielles, et le reste du jour était rempli par des audiences et des causeries. Après dîner, il allait passer une heure avec quelques amis dans une petite maison de Lacken qui avait appartenu au roi Guillaume, et il rentrait à Bruxelles pour recommencer le lendemain.

Un jour par semaine, il y avait audience publique chez le régent, et toute l'audience se passait à distribuer des pièces de 5 francs, empilées sur un bureau, aux malheureux qui venaient réclamer des secours. Ces aumônes patriotiques et les trois dîners par semaine que M. de Chokier se croyait obligé de donner pour rester fidèle à la *représentation* que lui commandait le budget, absorbaient à peu près les dix mille francs par mois que le souverain provisoire de la Belgique recevait comme émolumens de sa place. Ce roi d'Yvetot, avait, ainsi que celui de la chanson, sa fidèle gouvernante qui partageait avec lui *les roses et les soucis de la vie*, et qui prenait place au salon dans les réunions d'intimité, donnant son opinion sur les affaires de l'Europe et sur les pâtisseries de la rue de la Madeleine, avec le même aplomb et la même sagacité. Depuis l'expiration du pouvoir de M. de Chokier, Mlle Joséphine s'est mariée, et son protecteur s'est retiré seul dans son village de Gingelom, où il cultive lui-même son champ, et où il élève des moutons mérinos pour se distraire de toute préoccupation politique. Quoiqu'il n'entende pas un seul mot de flamand, les paysans ne veulent pas d'autre arbitre dans leurs querelles; c'est toute la part de pouvoir qu'il a conservée. La voiture de louage a disparu et

fait place à la blouse du simple cultivateur. Une rente de dix mille florins, alloués à vie par le congrès, forment à cette heure la liste civile du quasi-monarque déchu.

C'est bien à tort que l'on s'est escrimé à critiquer l'administration du régent. Le bonhomme avait spirituellement compris sa position. Le régent, disait-il, *le régent régente et ne gouverne pas.* Fidèle à cette maxime, il changea son ministère quand il eut cessé de rallier la majorité, et cependant plusieurs membres de ce ministère étaient ses amis personnels. Il leur donna pour successeur M. Lebeau, qu'il détestait cordialement, mais que l'opinion de la majorité portait à la tête des affaires. Les pillages du mois de mars 1831 eurent lieu pendant l'interrègne ministériel. Le défaut d'organisation militaire, qui fut si funeste à la Belgique, ne doit donc être imputé qu'au congrès, qui parlait toujours au lieu d'agir, et qui se refusait à l'introduction de capacités étrangères dans une armée neuve et sans expérience.

Le premier ministère du régent mit en relief trois hommes qui eurent une grande influence sur la plus difficile de toutes les questions belges, la question diplomatique, de laquelle dépendait, on peut le dire, tout l'avenir du pays. Parmi ces hommes, les deux premiers soutinrent brillamment leur réputation, soit à la tribune, soit par des publications politiques; le dernier s'éclipsa presque entièrement dès qu'il cessa de prendre une part directe au gouvernement. Ce triumvirat était formé de MM. Lebeau, Nothomb et Devaux. Tous trois avaient fait leurs premières armes contre le gouvernement hollandais dans la presse libérale; tous trois appartenaient, par leur âge et par la direction de leurs idées, au parti qui combattait pour l'émancipation du siècle.

M. Lebeau, qui a long-temps été aux yeux de l'Europe la personnification vivante des doctrines du cabinet belge, ne doit qu'à un hasard de position les deux tiers de la renommée qu'il s'est acquise. En bonne justice, ces deux parts devraient revenir à MM. Nothomb et Devaux, qui l'aidèrent avec tant de succès, le premier comme membre du comité diplomatique d'abord, et ensuite comme commissaire auprès de la conférence de Londres, et le second comme ministre d'état et comme défenseur du traité des dix-huit articles devant la représentation nationale.

M. Jean-Louis-Joseph Lebeau est né à Huy, province de Liége, le 2 janvier 1794. Il fut d'abord avocat à Huy, puis à Liége, où il plaida avec bonheur quelques procès criminels. En 1824, il fonda, concurremment avec MM. Devaux et Rogier, un journal d'opposition, le *Mathieu Laensberg*, plus tard *le Politique*. C'est dans ce journal que furent exposées les premières idées sur un projet d'union catholique libérale. Dans les années suivantes, M. Lebeau établit une imprimerie d'où sortirent, entre autres publications, des contrefaçons de Mme de Staël, de M. Thiers et de M. Daunou. En 1829, il publia son ouvrage politique ayant pour titre : *Observations sur le pouvoir royal*, dont la première partie fut surtout remarquée.

Lorsque vint la révolution de septembre, le gouvernement provisoire nomma M. Lebeau à la place de secrétaire-adjoint de la commission de constitution, où siégeait comme secrétaire M. Nothomb. Le district de Huy ne tarda pas à envoyer M. Lebeau au congrès, où s'effectua l'alliance dont nous avons parlé entre MM. Lebeau, Devaux et Nothomb. Ils soutinrent la monarchie d'après les idées anglaises. Toutefois, les deux premiers se montrèrent souvent hostiles au comité diplomatique ; ce ne fut que plus tard qu'ils s'associèrent, avec certaines modifications, au système de politique extérieure représenté par M. Nothomb.

A l'époque de la députation de M. Chokier à Paris, MM. Lebeau, Nothomb et Duval de Beaulieu, qui connaissaient d'avance le refus de la couronne par Louis-Philippe, au nom du duc de Nemours, firent, auprès du prince de Ligne, cette singulière démarche qui depuis leur a été si souvent reprochée. Ils se rendirent au château de Rœulx, qu'habitait le prince, pour lui offrir la lieutenance-générale du royaume de Belgique, en lui donnant à espérer que bientôt le congrès pourrait substituer à ce titre celui de souverain. Le prince, avec cette finesse d'esprit qui semble un héritage de famille, répondit à ces messieurs : *Je ne puis accepter la couronne belge, parce que je suis déjà chambellan de l'empereur d'Autriche.*

Cependant la terreur panique qui avait poussé les deux hommes d'état en herbe à la démarche que nous venons de citer, se dissipa peu à peu, et ils effacèrent jusqu'au souvenir de cette légèreté par

le talent qu'ils déployèrent au milieu des graves évènemens qui suivirent.

M. Lebeau devint ministre de l'extérieur; M. Devaux lui fut adjoint comme ministre d'état sans portefeuille, et M. Nothomb, en conservant son titre de secrétaire-général des affaires étrangères, apporta à ses deux amis l'expérience du comité diplomatique et du premier ministère du régent. On peut affirmer que pendant cette période ils tinrent entre leurs mains les destinées de la révolution belge. Tout leur système se réduisait à ceci : — Sauver l'indépendance du pays en nommant au plus vite un roi qui pût être reconnu par les puissances; transiger avec la conférence sur les limites et les autres conditions d'existence du nouvel état; profiter de la peur inspirée par les révolutions de France, de Belgique, d'Italie, de Pologne, et ne pas attendre le retour du calme en Europe pour constituer la Belgique. Ce fut sur ces principes que reposa tout l'édifice diplomatique du ministère de M. Lebeau.

J'ai dit que M. Nothomb, quoique simple secrétaire-général des affaires étrangères, devait être placé sur la même ligne que M. Lebeau, quant à l'influence exercée sur les affaires diplomatiques. Je ferai donc marcher de front sa biographie politique avec celle du ministre, son ami et son collègue actuel à la chambre des représentans.

M. Nothomb, membre de la députation qui alla notifier à Londres au prince de Saxe-Cobourg le décret qui l'appelait au nouveau trône de Belgique, était chargé en outre par le ministre, ainsi que M. Devaux, d'une mission secrète et non officielle. Il s'agissait de faire accepter par la conférence un nouveau système d'enclaves, qui, au moyen d'une petite supercherie historique, agrandissait considérablement le territoire de la partie belge des Pays-Bas. Cette délimitation, basée sur les droits hollandais en 1790, était l'ouvrage de M. Nothomb. Il résultait de l'article 2 des bases de séparation du 27 janvier 1831 que la souveraineté de Maëstricht, qu'on avait crue indivise, appartenait à la Belgique seule, du chef des anciens princes de Liége, dont M. Nothomb se réservait plus tard d'appuyer les droits au moyen de vieilles chartes retrouvées à propos. Les plénipotentiaires des puissances consentirent à cette

délimitation sans comprendre la portée de l'engagement qu'ils prenaient. Mais au moment où les commissaires belges se réjouissaient de ce triomphe, ils furent appelés chez lord Palmerston, où tout faillit être renversé. On leur apprit que les projets d'arrangement devaient être remis par le prince Léopold, *non signés,* avec l'assurance donnée par son altesse royale que l'acceptation de ces conditions satisferait pleinement la conférence. Ceci équivalait à une impossibilité pour le prince d'accepter une couronne dont rien ne lui garantissait la tranquille possession. Les commissaires belges firent leurs remontrances, et ils quittèrent l'hôtel de lord Palmerston en déclarant qu'ils n'avaient plus qu'à retourner auprès de leur gouvernement. Comme ils étaient réunis chez le prince pour se plaindre à lui de cette perfidie des négociateurs, on apporta à son altesse royale un billet de lord Palmerston, qui déclarait que les commissaires devaient rester, et que la conférence prendrait le traité des dix-huit articles sous la garantie de ses propres signatures. Ce fut ainsi que dans cette affaire si compliquée M. Nothomb, à peine âgé de vingt-six ans, et qui portait le poids le plus rude de la tâche, sut se tirer avec bonheur des embûches de la vieille diplomatie européenne, et même l'attirer à son insu sur un terrain dangereux pour elle. Malheureusement pour sa science et sa prévision, les évènemens postérieurs changèrent complètement les premières conventions que la conférence avait acceptées.

Ce fut M. Nothomb qui apporta de Londres le traité des dix-huit articles, et qui, dans un comité secret, en rendant compte de sa mission, découvrit à l'assemblée le projet de partage que M. de Talleyrand avait proposé. Dans sa défense des dix-huit articles devant le congrès, il excita de violens murmures, parce que, discutant les chances de victoire dans une guerre contre la Hollande, il dit qu'il n'était pas convaincu de la lâcheté des Hollandais. L'évènement de Louvain le justifia bientôt aux yeux des plus aveugles patriotes; il défendit aussi le traité des vingt-quatre articles, et il domina généralement dans toutes les discussions qui s'établirent sur les actes diplomatiques du gouvernement. Quand M. Lebeau quitta le ministère, M. Nothomb n'en garda pas moins sa place, parce que le système de politique extérieure se trouvait maintenant dans son intégrité : l'homme seul était changé.

Les faits qui signalèrent les deux ministères de M. Lebeau sont trop connus pour que je les rapporte ici ; j'ajouterai seulement que sa disgrace fut l'ouvrage des diplomates étrangers, qui le minèrent sourdement dans l'esprit du roi. Le peu de caractère et de présence d'esprit qu'il montra pendant les scènes de pillage des 6 et 7 avril, lui portèrent le dernier coup, et dès-lors des démarches furent faites à son insu pour le remplacer. On agit envers cet homme d'état comme avec un laquais que l'on veut congédier; MM. Ernst et d'Huart avaient déjà accepté des portefeuilles, que M. Lebeau ignorait encore ce qu'on tramait contre lui.

Quelque antipathie que l'on ait pour le système de conduite politique suivi par M. Lebeau, il est impossible de ne pas rendre justice à son talent d'orateur, et au noble désintéressement qui l'a toujours distingué. M. Lebeau s'est retiré du ministère sans fortune ; pendant dix mois, il a refusé d'accepter, comme ministre, le traitement auquel il avait droit, se bornant aux 5,000 francs que lui rendait sa place de conseiller à la cour de Liège. Plus tard il se démit de cette même place, s'exposant à quitter le ministère sans pouvoir reprendre d'autres fonctions, le rang de conseiller ne pouvant se conférer directement par le roi. Le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir trop souvent obéi à un sentiment de vanité incompatible avec la circonspection dont un homme d'état ne doit jamais s'écarter. C'est ainsi que ces intempestives paroles de M. Lebeau : — *Nous sauverons la Pologne et nous aurons le Luxembourg*, lui attirèrent cette juste incrimination de M. Gendebien. — *Vous n'avez pas sauvé la Pologne et nous n'avons pas le Luxembourg.*

M. Lebeau est maintenant gouverneur de la province de Namur et membre de la chambre des représentans. Malgré les griefs qu'on lui suppose contre le gouvernement, il vote la plupart du temps avec le ministère, et forme avec MM. Nothomb, Devaux et Charles Rogier, un parti de juste-milieu monarchique entre les catholiques et les libéraux.

Un des plus beaux titres de M. Nothomb, c'est sa belle défense de M. Lebeau, devant la chambre, contre les accusations de M. Gendebien à propos des extraditions, où le jeune orateur, retraçant avec feu les services politiques de son ami, fit accueillir son

éloge par les applaudissemens d'une assemblée prévenue d'avance contre lui.

M. Nothomb n'a pas trente ans, et l'on peut affirmer, sans craindre de se voir démenti par les évènemens, qu'il deviendra l'homme politique le plus remarquable de son pays. Dans les affaires délicates qu'il a été appelé à traiter, il a fait preuve à la fois des qualités les plus incompatibles. A la vigueur et à l'activité d'un jeune homme, il a uni la prudence et la sagacité d'un vieillard; son éloquence n'est pas une avocasserie de convention portée sur les roulettes des vieilles métaphores de tribune; son style et ses idées sont de bon aloi, logiques et littéraires, deux conditions de vie hors desquelles il n'y a pas d'orateur. *L'Essai historique et politique sur la révolution Belge*, publié par M. Nothomb, en 1833, est parvenu, en moins d'un an, à sa troisième édition; il a pris sa place de lui-même dans toutes les bibliothèques, et il restera comme le document de l'histoire contemporaine le plus profondément pensé et le plus élégamment écrit que les matières arides de la diplomatie aient jamais su produire. Encore quelques années, et M. Nothomb prendra certainement la direction du cabinet belge, du moins pour les affaires étrangères. Les intrigues de l'aristocratie catholique s'opposeront bien quelque peu à l'élévation d'un plébéien qui étudiait encore, il y a dix ans, sur les bancs des écoles; mais les lumières gouvernementales de MM. Ernst et d'Huart ne suffiront pas long-temps à éclairer les ténèbres qui nous envahissent.

Après MM. Lebeau et Nothomb, il faut mentionner MM. Rogier, Van de Veyer et Lehon parmi les défenseurs de la nouvelle monarchie belge. Tous sont également sortis de la presse libérale pour occuper les premiers postes du gouvernement. M. Charles Rogier, collaborateur de MM. Lebeau et Devaux dans le journal le *Mathieu Laensberg* et dans *le Politique*, a été successivement gouverneur de la province d'Anvers en 1831, ministre de l'intérieur en 1832, et il a repris sa place de gouverneur lorsqu'il s'est retiré du ministère en août 1834. M. Van de Weyer, l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, eut le portefeuille des affaires étrangères et de la marine, sous la régence de M. Surlet de Chokier. Il accompagna le roi Léopold à Compiègne, où il fut fait officier de la Légion-d'Honneur par le roi des Français, à l'occasion du mariage

de la nouvelle reine des Belges. Dans le même moment, les chambres lui votaient à Bruxelles la décoration révolutionnaire appelée la Croix de fer. D'honneurs en honneurs, le ci-devant rédacteur du *Courrier des Pays-Bas* parvint jusqu'à l'ambassade de Londres, où on l'envoya, dit-on, représenter la Belgique parce qu'il parle parfaitement anglais. J'ignore si ce fut au même titre que M. Lehon fut mis en possession de l'ambassade de Paris.

Maintenant, si à tous ces noms l'on veut joindre encore ceux des généraux Goblet et Evain, on aura la liste à peu près complète des hommes qui exercent à cette heure de l'influence sur les affaires en Belgique.

Dans ce long article, je me suis efforcé moins d'écrire une histoire des partis, de caractériser leur conduite politique et de pressentir quelque chose de leur avenir, que de fournir au lecteur des notes, la plupart inédites et recueillies sur les lieux, à l'aide desquelles il pourra lui-même étudier ce pays, dont la destinée est si étroitement liée à la nôtre. Je terminerai sans rien arguer des faits que j'ai produits : la conclusion de ceci n'est pas dans le présent. Quand les armées combattent, le champ de bataille n'appartient qu'à Dieu.

ALPHONSE ROYER.

Bruxelles, ce 1er mars 1835.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1835.

Il y a quinze jours, nous terminions en ces termes, notre chronique : « La crise du ministère finira par M. de Rigny de moins et M. Broglie de plus. » Nous avions deviné l'issue de cette intrigue. Mais que d'épisodes il a fallu traverser pour arriver là ! L'histoire en est longue, et remonte un peu haut.

Les ordonnances qui organisent de nouveau l'administration ont paru, il est vrai. Le *Moniteur* assure, dans sa partie officielle, que M. de Broglie est président du conseil, et ministre des affaires étrangères. Ostensiblement, la partie doctrinaire du cabinet vient de s'emparer de la direction politique et de se constituer en majorité sur le banc des ministres. Les rangs semblent déplacés. En effet, M. Thiers, qui exerçait une sorte de domination depuis la restauration ministérielle de novembre, n'occupe plus qu'une position secondaire dans cette joyeuse parodie du fameux 13 mars; mais les mêmes causes de dissolution fermentent dans toutes ces âmes aigries par leurs animosités natives et leurs trahisons mal déguisées; la rivalité de M. Thiers et de M. Guizot est loin d'être apaisée par ce revirement subit qui fait monter l'un à la place d'où l'autre descend; les armes sont déposées, sans doute, mais à la portée de la main de chacun, et bientôt nous verrons se rallumer une guerrre qui gronde

encore sourdement au milieu des embrassemens dans lesquels on s'étouffe. C'est une fièvre périodique qui reparaîtra à son époque; on pourrait même, au besoin, indiquer le jour de l'accès.

L'histoire de la crise ministérielle a deux faces: l'une toute d'intrigues, de mouvemens personnels, d'agitations sourdes, d'ambitions politiques; l'autre, plus sérieuse, plus élevée, car elle embrasse le principe même du gouvernement. Quelques esprits superficiels peuvent bien ne voir dans ce qui se passe qu'un fastidieux tableau de roueries politiques, une lutte entre les différentes coteries des salons et du parlement; mais ceux qui envisagent notre situation sous un aspect plus sérieux, ne peuvent méconnaître le conflit de deux principes, le principe royal et le principe parlementaire, un choc bien prévu entre la couronne et la chambre. Cette vieille querelle doit se vider; tant qu'elle sera en litige, la société éprouvera un malaise, et toutes les solutions auxquelles on aura recours, ne seront que des ajournemens.

Un fait digne de remarque, c'est que cette lutte a lieu non-seulement en France, mais dans tous les états de l'Europe où se montre le système représentatif. Est-ce à dire que ce système est mauvais, et qu'il a fait son temps? Cette transaction entre les pensées monarchiques et républicaines serait-elle impossible à réaliser? L'union tentée d'une royauté irresponsable et de la souveraineté parlementaire doit-elle se terminer par un divorce? Marcherions-nous à la monarchie absolue ou à la souveraineté populaire dans sa plénitude?

Voyez les secousses qui agitent la France et l'Angleterre, les deux pays où l'on a voulu réaliser le système représentatif dans sa plus large et plus sincère expression. Il est constant que les deux peuples n'en peuvent plus d'une situation qui met en question tous les intérêts privés, toutes les transactions d'avenir; le pouvoir perd sa force, l'administration son influence et sa dignité. Quelle considération peut désormais inspirer un magistrat, un fonctionnaire inférieur au milieu de ces bouleversemens de l'autorité centrale? En France, le roi veut régner, gouverner et administrer; il a la conviction de sa capacité; il veut la mettre en œuvre; c'est l'ambition de tout esprit profondément pénétré d'une mission politique; mais c'est aussi l'obstacle le plus absolu au régime représentatif, car ce régime se fonde sur la responsabilité ministérielle. D'un autre côté, le pays et une grande fraction dans le parlement veulent arracher à la royauté le gouvernement et l'administration; telle est aussi la mission qu'ils se sont donnée, et tant que cette question ne sera pas résolue, il y aura suspension de pouvoir à certains intervalles, et nécessité de le renouveler.

Venons aux faits qui résultent de cette situation.

Il y a aujourd'hui vingt-un jours que le maréchal duc de Trévise donna sa démission. On a cru généralement que cette démission avait été volontaire, spontanée, et non point le résultat d'une intrigue. C'est une erreur. Le maréchal avait sans doute l'intention de se retirer des affaires; il ne pouvait les supporter; sa position d'homme d'honneur, de vieux militaire, lui imposait cette nécessité impérieuse; mais le maréchal, ami du roi, entrait complétement dans ses idées. Louis-Philippe voulait remanier son conseil dans la plénitude de sa prérogative, et il avait demandé au maréchal de ne se retirer qu'à la fin de la session. Le duc de Trévise avait consenti à donner au roi cette marque de dévouement.

De leur côté, M. Thiers et M. Guizot surtout songeaient à empêcher la combinaison toute royale, combinaison dont ils n'étaient pas bien sûrs, et la démission immédiate du duc de Trévise leur était nécessaire. M. Thiers voulait être ministre des affaires étrangères; M. Guizot se contentait de l'intérieur, mais il eût voulu donner les relations extérieures avec la présidence à M. de Broglie, et M. Thiers refusait de se courber sous ce joug. Il demandait que M. de Broglie fût président sans portefeuille, sans penser qu'il en ferait ainsi une manière de roi, et qu'il annihilerait le véritable. Ce plan de campagne fut réellement arrêté entre M. Thiers et M. Guizot, avec ou sans complicité des autres ministres, et le *Journal des Débats*, qui a toujours la mission de mettre le feu aux poudres, se chargea d'annoncer, comme un bruit assez répandu, que M. le maréchal Mortier donnait enfin la démission qu'il tenait depuis si long-temps suspendue sur la tête de ses collègues.

Quelques heures après la publication de cette nouvelle par le *Journal des Débats*, on vit arriver au château le maréchal, qui apportait effectivement sa démission. Cette fois, le duc de Trévise était sorti de son calme ordinaire; il déclara qu'il ne resterait pas vingt-quatre heures assis au même banc que des hommes politiques qui agissaient avec une telle déloyauté. On savait, ajouta-t-il, qu'il n'avait accepté la présidence que par dévouement, qu'il avait obtenu du roi la faveur d'en être déchargé après la session; mais puisqu'on avait tant de hâte de le soulager de ce fardeau, il s'en débarrassait avec empressement. — Il fut impossible de le faire changer de résolution et de langage.

M. de Rigny, qui avait été aussi désigné dans l'article, s'échauffa à la colère du maréchal, et son humeur s'augmenta de la perspective d'une grande ambassade qu'il convoite; il se redressa à son tour. — Puisqu'on avait disposé de son portefeuille, il ne voyait pas pourquoi il resterait avec les faux amis qui l'entouraient. — Le roi montra, de son côté, un vif mécontentement de cette intrigue; l'humeur gagna de proche en proche, et

le ministère se trouva dissout. Tout cela eut lieu sans qu'une seule démission eût été donnée, à l'exception de celle du duc de Trévise; mais il y avait impossibilité de demeurer ensemble.

La place étant ainsi bien nette, les grandes intrigues ministérielles purent s'agiter à l'aise; il y a eu ici tant de coteries en jeu, qu'il est essentiel de les dessiner toutes, et de donner à chaque homme la part qu'il a eue dans le résultat. Le roi n'avait que deux idées fixes, que deux personnes sur lesquelles il comptait spécialement: le maréchal Soult et M. Sébastiani. Quant à M. Molé, le roi, qui redoute ses principes arrêtés, voulait se servir de lui comme intermédiaire et comme instrument, pour s'assurer la majorité de la chambre, si elle le forçait à subir des conditions.

Il y a dans l'esprit du roi une certaine contradiction qu'on doit signaler, parce qu'elle explique bien des faits. Le roi a de la répugnance pour le personnel des doctrinaires, mais il aime leurs principes de gouvernement. Ainsi il ne peut souffrir M. de Broglie qu'il appelle *S. M. de Broglie Ier*; mais les théories répressives et sociales du parti doctrinaire plaisent à son esprit. Le roi a été opposé à l'amnistie aussi fortement que l'est M. Guizot: il veut refaire la société aristocratique et bourgeoise, telle que les doctrinaires la comprennent.

Par une autre contradiction qu'il est facile de s'expliquer, le roi a une grande affection pour le maréchal Gérard; mais jamais il n'adoptera les théories gouvernementales et indulgentes de la fraction d'opinion que représente le maréchal. Il les regarde comme un danger pour le trône, qu'il faut garantir de l'esprit factieux. On voit dans quelle position délicate se trouvait la couronne pendant ces derniers temps.

Quand le roi a mandé près de lui le maréchal Soult, il pensait que le maréchal était le seul homme qui pût réaliser ses doctrines de force et de souplesse tout à la fois; le roi comptait sur lui comme sur un caractère dévoué, prêt à entrer dans toutes les combinaisons, excepté dans un ministère doctrinaire; mais le maréchal, avec son vieux instinct des partis, a mieux compris sa position. Sachant toute la dépopularité dont on l'avait accablé, il a senti qu'il ne pouvait avoir une certaine force auprès du roi et dans le pays, qu'en s'associant à quelques noms parlementaires, et en se faisant le champion de l'amnistie et des idées libérales. Qu'on s'imagine donc l'étonnement du roi, lorsqu'au lieu de trouver cette obéissance à laquelle il était accoutumé dans le maréchal, il le vit lui opposer une volonté arrêtée, et vraiment nouvelle. Le maréchal posa comme première condition de son ministère, l'amnistie, et comme seconde condition non moins impérieuse, l'entrée au ministère, non-seulement de certains hommes du tiers-parti, mais même de M. Odilon Barrot, ce qui était un rapprochement complet

avec la gauche! Le roi joignit les mains d'effroi, il en croyait à peine ses oreilles.

Le maréchal Soult eut avec M. Molé une conférence dans laquelle ses opinions se trouvèrent un peu modifiées; mais le fond resta le même.

Le maréchal Soult arrivait du fond de ses terres, avec un levain d'aigreur qui avait fermenté, depuis plusieurs mois, dans la solitude. Il l'exhalait sans ménagement contre M. Guizot et tous ses anciens collègues qui l'avaient, disait-il, si indignement traité. Sa colère s'étendait jusqu'au noyau ministériel qui siége sur les bancs doctrinaires de la chambre, et auquel il avait à reprocher les plus mauvais procédés. M. Molé, fidèle à ses opinions, lui démontra qu'il y avait autant de danger pour un ministère nouveau à se lancer dans les réactions contre-révolutionnaires qu'à se jeter au-devant de la gauche, et il lui démontra que ce système le mènerait infailliblement à une dissolution de la chambre, peut-être même à une réforme de la loi électorale. Alors le maréchal, un peu calmé, demanda qu'on voulût bien lui accorder quelque confiance en sa qualité de vieux stratégiste, et promit de ne s'appuyer sur la gauche de la chambre que le plus légèrement possible, et sans froisser les rangs du centre. Mais le maréchal insistait toujours pour l'admission dans le ministère de deux noms de la gauche, et il ne put tomber d'accord avec M. Molé. Pour ce qui est de l'amnistie, M. Molé, s'étant toujours montré l'homme politique le plus opposé au procès, en faisait la première condition de son entrée dans le cabinet. Il la voulait complète, sans retard, et par une ordonnance; le maréchal la mettait en question, en exigeant qu'une loi fût présentée à cet effet à la chambre. Ce fut un second motif de désaccord entre lui et M. Molé, et ils se séparèrent.

Au reste, le château consentait à l'amnistie. M. Molé voyait chaque jour le roi, et son esprit droit et loyal lui avait fait comprendre l'opportunité et le besoin de cette généreuse mesure.

Nous n'avons pas parlé de M. Sébastiani, qui était arrivé tout des premiers d'Angleterre pour jouer aussi son rôle de comparse dans cette burlesque comédie. C'est que M. Sébastiani n'était, en cette affaire, que l'ami de la maison, qu'on mandait pour venir augmenter le conseil de famille. On eût bien volontiers chargé M. Sébastiani d'un portefeuille et de la présidence, et la lettre qu'on lui adressa à Londres laissait percer cette intention; mais, comme nous le disions dans notre dernière chronique, M. Sébastiani avait répondu de Douvres, où le gros temps le retenait, qu'il n'accourait que par obéissance, ne se mêlerait en rien de la combinaison nouvelle, et ne souhaitait rien tant que de retourner à Londres. Il faut dire aussi qu'en voyant l'air dispos et la bonne mine de M. Sébastiani,

heureux fruits de ses derniers voyages, le roi perdit toute envie de lui donner la présidence. On avait compté sur un malade et un impotent.

M. Molé, qui prenait sincèrement part aux embarras du roi, lui dit alors que, puisqu'il était question d'amnistie, il était bien juste de songer à l'homme qui en avait eu la première pensée, qui l'avait toujours soutenue dans le conseil, et qui s'en était retiré faute de pouvoir la réaliser: au maréchal Gérard. Le roi accéda à la proposition de M. Molé; il vit le maréchal Gérard, l'engagea à essayer de former un cabinet, entendit sans déplaisir les noms de MM. Passy, Barante, Pelet de la Lozère; mais le maréchal Gérard tenait à conserver M. Humann comme ministre des finances, et le refus de M. Humann l'arrêta dès le premier pas.

Ce fut alors que le roi revint à M. Guizot et à M. de Broglie.

M. Guizot n'était pas aussi jaloux qu'on le pense de voir M. le duc de Broglie à la tête du conseil. M. Guizot connaît trop son cher Victor, ainsi qu'il le nomme, pour se dissimuler que cet esprit inflexible et cassant sera difficilement supporté par le roi et par ses propres collègues. M. Guizot sait mieux que personne que M. de Broglie apporte dans le conseil le poids d'une haute probité, une certaine expérience touchant un certain côté des affaires, un sentiment honorable de son devoir et le prestige d'une loyauté établie; mais M. Guizot se souvient de tout ce qui s'est passé pendant le dernier ministère de M. de Broglie; il frémit en songeant que le traité des vingt-cinq millions, ce pas difficile où M. de Broglie avait si lourdement trébuché, sera le premier degré qu'il aura à monter pour s'asseoir au banc des ministres. Son esprit prudent et méditatif a vu d'un coup d'œil tous ces dangers; mais M. Guizot est d'une congrégation où la hiérarchie commande: pour rester le second, il faut qu'il respecte le premier en rang, et il a fait révérencieusement place à M. de Broglie, ou plutôt il l'a mené par la main au poste qu'il occupe aujourd'hui.

A cet effet, M. Guizot se rendit chez le roi; il le trouva triste, abattu et exténué de toutes ces intrigues qui ne semblaient pas tant lui déplaire il y a peu de temps. Une circonstance encore plus nouvelle et plus singulière, c'est que la conversation fut courte; *on ne s'attabla pas*. Le roi resta froid, accepta, en peu de mots, la présidence de M. de Broglie, et parla d'amnistie. A ces paroles, M. Guizot se montra fort surpris, et parut étonné que sa majesté eût changé d'avis à cet égard. Le roi répondit qu'il avait toujours regardé l'amnistie comme une question d'opportunité, et que le moment lui semblait venu; il ajouta que M. Guizot avait été lui-même autrefois pour l'amnistie; mais, dit le roi en souriant, il fallait rendre cette justice à M. Guizot, que de tous les ministres, il était celui

qui avait abandonné le plus vite cette pensée. Le roi termina en disant qu'on ne l'accuserait plus du moins de ne pas s'abandonner à l'avis de son conseil, puisqu'il consentait à subir en cette circonstance les opinions de M. Guizot et de M. de Broglie. — C'est en ces termes qu'on se quitta.

Le cabinet doctrinaire se trouvait constitué, il est vrai, mais il s'agissait de trouver un ministre de la guerre. La doctrine, qui a recruté des sujets dans l'université, dans le barreau, dans la diplomatie et dans les finances, n'a pas encore pénétré dans l'armée, et il n'est pas venu à notre connaissance qu'elle eût une seule épée à son service. Il est notoire qu'on ne put trouver dans les illustrations de l'armée un seul nom qui voulût se dévouer pour elle. C'est alors que M. Thiers ou M. Guizot, tous deux peut-être, avisèrent que Mme la maréchale Maison avait reçu, il y a peu de temps, une lettre de son mari, qu'elle montrait avec empressement. Dans cette lettre, le maréchal Maison autorisait la maréchale à déclarer partout qu'il n'accepterait à aucun prix le ministère de la guerre, et qu'il voulait rester étranger à toutes les combinaisons ministérielles qui pourraient se faire à Paris, attendu qu'il se regarde comme fort utile à Saint-Pétersbourg, et que d'ailleurs il se plait dans ce poste. Tout d'une voix, les ministres rentrans s'écrièrent que le ministre de la guerre était tout trouvé. On était sûr de gagner six semaines par la nomination et le refus du maréchal Maison; son nom fut immédiatement inscrit sur les nouvelles ordonnances. Voilà le ministère!

Dans cette affaire, M. Thiers avait joué tous les rôles, selon sa louable coutume. Il avait espéré qu'il ferait partie de la combinaison Soult, de la combinaison Gérard; au dernier acte, il a trouvé bon de se faire adresser de grotesques supplications, par la coterie Fulchiron, pour rester au ministère. Il n'a pas fallu de grandes instances. Il reste, mais à la queue de M. Guizot, mais présidé par M. de Broglie, dont, en lui-même, il récuse la supériorité. Le seul lien qui l'unisse réellement à M. Guizot, c'est la question d'amnistie, dont il est le plus violent adversaire. Le ministère de l'intérieur n'avait que six mois de travail arriéré quand M. Thiers se disposait à le quitter, il y a vingt jours; dans quelques mois, son successeur trouvera de la besogne à faire pour plus d'un an.

Toute l'habileté du roi, toutes ses résistances, toute l'éloquence répandue dans la brochure de M. Rœderer, tout ce système qui tend à user les hommes en réputation, placés autour du souverain, tout cela n'aurait donc abouti qu'à le placer sous le joug d'une petite faction, composée de deux ou trois hommes inflexibles et d'une vingtaine de jeunes gens, beaux discoureurs, et formés de bonne heure aux roueries politiques! Mais on peut s'en fier à l'esprit actif qu'ils cherchent à enlacer; il sera leur ennemi

le plus ardent, et peut-être le plus habile. Cette main qu'ils ont voulu garrotter, les renversera au moment où ils se croiront sûrs de leur succès.

Il ne faut pas trop s'appitoyer cependant sur la situation du prince, ni exagérer la victoire de M. de Broglie et des doctrinaires. Il est bon qu'on sache que la porte de la salle du conseil ne se serait jamais ouverte devant M. de Broglie, s'il avait persisté à s'y présenter avec les résistances superbes et les idées d'indépendance qu'il avait autrefois; c'est ce que M. Guizot a fait comprendre à son noble ami, avant que de l'amener à la conférence royale. La séance du salon de Mme de Broglie, longue et orageuse, profita au nouveau président du conseil; il sentit enfin que, pour obtenir une partie du pouvoir, il fallait se résoudre à certains sacrifices, et quand il parut devant le roi, ce ne fut pas comme un arrogant maire du palais, ainsi qu'on voudrait le faire croire, mais comme un écolier repentant, soumis et décidé à mériter sa grace. M. de Broglie, nous pouvons l'affirmer, s'est montré en cette circonstance aussi souple que l'eussent été à sa place M. de Rigny et M. Sébastiani; il a humblement baissé la tête sous cette nécessité dont il démontrait un jour si bien l'empire à la tribune, et on peut dire, sans crainte d'être démenti par lui ni par son heureux maître : Rien n'est changé dans le ministère, il n'y a qu'un complaisant de plus.

On voit que toute l'habileté dont se targuent, de leur côté, les doctrinaires, ne les a pas non plus menés bien loin. En Angleterre, M. Stanley, qui se trouve compromis dans la question irlandaise, a le bon esprit de retarder son entrée au ministère jusqu'à la solution de cette question. Ici, M. de Broglie se présente devant la chambre pour affronter une discussion qui a failli terminer sa carrière politique, et qui a certainement terni l'éclat de son nom. La faiblesse de cette position l'oblige à accepter des conditions de gouvernement qu'il trouvait insupportables jusqu'à ce jour, et à donner un démenti à toutes les paroles, à toutes les professions de foi qu'il a lancées du haut de la tribune et dans ses écrits. Le nom de M. de Broglie, inscrit à la suite des présidens postiches du conseil, n'est pas fait pour rendre à la coterie doctrinaire l'influence qu'elle espérait regagner en plaçant son chef au timon de l'état.

Maintenant ce ministère restera-t-il? pourra-t-il vaincre les difficultés? n'est-il pas encore une transaction provisoire pour arriver à un autre ordre de choses? Plusieurs obstacles s'opposent à la durée de cette administration. D'abord l'aversion personnelle du roi pour le duc de Broglie: le château subit les doctrinaires; il a fallu en finir, et voilà pourquoi le pouvoir leur a été donné, mais, nous l'avons dit, le roi cherchera toujours, sous main, à s'en débarrasser; il ne leur prêtera point appui, et le jour où une

autre combinaison se présentera, il se hâtera de l'adopter. Indépendamment du roi, le ministère doctrinaire a encore contre lui quelques salons qui exercent une puissance sur l'opinion aristocratique. M. Pasquier est complètement opposé à M. Guizot. Les doctrinaires l'accusent, ainsi que M. Decazes, d'avoir voulu l'amnistie, parce qu'ils n'ont pas la force suffisante pour suivre le procès de la conspiration. De leur côté, M. Decazes et M. Pasquier accusent les doctrinaires de pousser le pouvoir dans de fausses voies et de le perdre. M. Pasquier a eu à ce sujet une explication très vive, en plein salon, avec M. Guizot. « Comment est-il possible, M. Guizot, a dit M. Pasquier devant trente ou quarante personnes, que vous ayez pu dire que la garde nationale était opposée à l'amnistie? qu'en savez-vous? qui vous l'a dit? Et quand cela serait vrai, comment un homme politique comme vous peut-il faire entrer dans la balance des pouvoirs un corps armé délibérant? » De son côté, M. Molé, qui a des griefs si profonds contre les doctrinaires, ne ménagera pas cette administration.

Et la chambre? Evidemment la combinaison ministérielle lui déplaît; la majorité a pour les doctrinaires au moins autant de répugnance que le roi lui-même. Mais qu'est-ce que la chambre? a-t-elle une résolution assez puissante, une conviction assez profonde de sa situation? Ceux qui connaissent la majorité savent qu'elle est incapable de quelques-unes de ces mesures qui en finissent avec un ministère; elle a de petites haines, mais elle n'a point de courage. Elle aura peur de renverser le ministère, de renouveler l'état d'anarchie dans lequel on s'est trouvé pendant vingt et un jours; elle éclatera en petites choses, elle éparpillera ses dépits, elle se dessinera dans des votes sans consistance, mais elle n'osera tenter aucune de ces mesures décisives que prépare en ce moment l'opposition anglaise; de tels actes ne sont pas dans son tempérament. Oserait-elle jamais refuser les vingt-cinq millions de la créance américaine? votera-t-elle une adresse contre le ministère? Tout au plus refusera-t-elle une fraction des fonds secrets demandés par le ministre de l'intérieur, qui ne se laisse pas intimider par de semblables bagatelles,

Jeudi soir, jour de réception chez le président de la chambre, tous les ministres se sont montrés en masse au palais Bourbon; ils se suivaient l'un l'autre comme des employés qui viennent féliciter leur chef au renouvellement de l'année; M. de Broglie était en tête et M. Thiers en queue, à sa place. Singulier spectacle! M. Dupin les reçut fort dignement, mais avec un certain sourire, dont M. Thiers lui-même se trouva déconcerté. La fête a été plus complète dans la réunion Fulchiron, car elle saluait *ses ministres;* c'est ce qui arrivait au temps de la réunion Piet, quand MM. Corbière et

Villèle venaient s'asseoir au repas hebdomadaire qu'offrait aussi à ses ministres la coterie monarchique et religieuse de la restauration.

La parade ministérielle étant finie, tous les acteurs vont retourner dans leur retraite. M. Sébastiani repart pour Londres, et M. Soult retourne dans ses terres d'où il ne reviendra pas si facilement.

Quant aux affaires extérieures, la mort de l'empereur d'Autriche perd de sa gravité par le maintien du prince de Metternich au pouvoir. Là, tout est immobile, le système ne change pas, le prince règne sans gouverner. M. de Metternich a pris la monarchie autrichienne dans de tristes circonstances pour elle, à l'époque des conquêtes de Napoléon; il a reconstitué ce vaste empire tout morcelé; c'est lui qui a présidé pendant vingt-cinq ans à l'ordre et à la police des états autrichiens, il restera. Il n'y a là ni tribune qui dévore, ni presse libre qui dévoile les mauvais actes et les abus; l'immobilité plaît au despotisme et à la servitude; une nation ainsi gouvernée n'aime pas à se remuer; il lui faut bien des années pour faire un pas en avant, mais lorsque ce pas est fait, la ruine est rapide, et un coup d'épaule suffit pour renverser les ouvrages les plus laborieusement construits.

REVUE MUSICALE.

On sait quelles tentatives musicales a faites pendant les cinq mois qui viennent de s'écouler l'administration du Théâtre Italien, et quels succès constans les ont soutenues. Il semble aujourd'hui que cette administration avait bien le droit de se reposer et d'attendre, en chantant ses airs anciens, la fin d'une saison si magnifique et si laborieuse. Mais non, il était dit que nous assisterions à l'entier développement de l'école nouvelle, et cette parole s'est accomplie cette fois avec une religieuse exactitude. A Rossini devaient succéder Bellini et Donizetti, les seuls qui se soient aventurés avec bonheur dans cette route italienne si fatale à tant de

jeunes hommes. Le soleil devait resplendir entouré de ses plus radieux satellites. Après *Sémiramis*, *Otello*, *la Gazza*, on nous avait promis les *Puritains* et *Faliero*, simples reflets, je l'avoue, mais reflets encore assez ardens et lumineux pour éclairer nos ames froides et débiles, et les faire tressaillir. Sur deux partitions, une seule avait paru, les *Puritains* de M. Bellini, car je ne parle pas ici de l'essai malencontreux tenté dans les premiers jours à propos de l'opéra d'*Ernani*. L'œuvre de Donizetti nous restait donc encore à connaître. Et vainement la saison avançait, vainement les prés commençaient à verdir, et tous les bruits du printemps à s'éveiller dans l'herbe; Donizetti était là avec sa partition qu'il nous apportait de Naples. Aussitôt Julie Grisi, Rubini, Lablache, Tamburini, ces infatigables artistes, toujours prêts à chanter comme les oiseaux sur leurs nids, se sont de nouveau mis à l'œuvre, de telle sorte qu'au bout d'un mois nous avons entendu le plus charmant opéra qu'on ait encore écrit pour nous, et que le Théâtre Italien, en mourant pour renaître heureusement bientôt, nous jette comme le cygne; un chant d'adieu frais et mélancolique.

L'opéra de Donizetti si ardemment désiré a paru enfin. A la répétition de la veille, le Théâtre Italien, le seul où se soit conservée cette fleur de politesse et de bon goût, qui jadis croissait chez nous en pleine terre, le Théâtre Italien avait ouvert ses portes au public élégant qui le fréquente de coutume. Dès midi, cent carosses blasonnés d'éclatantes armoiries stationnaient sur la place Favart, comme s'il se fût agi d'un bal donné au bénéfice des anciens employés de la liste civile, ou d'une représentation de *don Giovanni* pour la rentrée de Mme Malibran; car le Théâtre Italien ne fait point mystère de ses œuvres. Et quel intérêt aurait-il à les dérober au public, puisqu'au jour de la représentation, sa musique, à lui, n'a pas besoin de vêtemens de pourpre et d'or, de chevaux fleurdelisés, et d'impudiques saturnales, où de profanes mains touchent à des simulacres augustes, mais tout simplement d'un orchestr e choisi et de chanteurs incomparables comme seul il peut en avoir. De plus, l'administration du Théâtre Italien a le bon esprit de ne pas se croire infaillible, et de consulter son public sur les œuvres qu'elle donne. C'est, d'ordinaire, à ces répétitions, devant une assemblée de femmes élégantes et de jeunes hommes exercés, que le talent du maître se discute, et que son œuvre échoue ou réussit vraiment. Et voilà pourquoi ce mode d'admission, funeste au théâtre habitué à donner des œuvres puériles et sans importance musicale, est favorable à celui qui s'est engagé, dès l'origine, dans une route parfaitement opposée. Or, si cette habitude de convier ses abonnés aux répétitions générales n'était, avant tout, un acte de politesse, je le prendrais

volontiers pour une rouerie habile des directeurs; car il est évident que l'audition de la veille avait, jeudi dernier, contribué d'une façon miraculeuse au noble succès de *Faliero*.

On sait notre sentiment sur Donizetti; déjà nous avons eu l'occasion de l'émettre à propos d'*Anna Bolena*, composition délicieuse, la plus sereine qui soit éclose sur la terre, depuis que l'astre de Rossini s'est retiré du firmament. Donizetti est un homme d'un talent merveilleux; son inspiration est toujours nette et limpide, son orchestre harmonieux sans affectation, correct sans pédantisme scholastique: il n'a, selon nous, qu'un seul défaut, celui d'écrire avec une facilité sans exemple. Certes, l'opéra qu'il vient de donner ne manque pas d'une certaine élévation; la mélodie en est ingénieuse et souvent expressive, le style grave et soutenu, et d'un mérite si réel, que l'on se prend à regretter qu'il n'ait pas mis plus de temps à l'écrire; car alors il eût été plus sévère dans le choix de ses mélodies, et se serait, sans aucun doute, abstenu de certaines formules tant de fois répétées, et qu'un homme de sa taille ne doit plus employer aujourd'hui. Une fois pour toutes, il faut s'entendre sur les mots : écrire facilement n'est pas être fécond, car la fécondité réside, non pas dans le nombre des œuvres, mais bien dans leur seule valeur. Dante, en cinquante-sept ans, a fait la Divine Comédie, et nul jusqu'à présent n'a sérieusement accusé cette tête de stérilité. Paisiello et Cimarosa passent assez généralement pour des hommes féconds, parce qu'ils ont écrit, l'un *Nina* et le duo de l'*Olympiade*, l'autre le *Mariage secret*, car des trente opéras qu'ils ont composés chacun pendant leur vie, il n'en sera plus question désormais. La partition de *Marino Faliero* appartient toute entière à l'école de Rossini, et Donizetti n'a pris nul soin de s'en défendre. Il ne vient pas ici avec la prétention d'avoir inventé des systèmes nouveaux, découvert de nouvelles sources d'harmonie; il n'a pas traversé l'espace sur les ailes de Mozart ou de Beethoven, cherchant quelques sphères sonores : il a tout simplement passé sa jeunesse en Italie, et chanté sous le ciel où Dieu l'avait fait naître. Aussi, dès les premières mesures, l'ame retrouve ses plus douces affections, et s'abandonne aux voluptueuses ondulations de ces rhythmes charmans, confiante et certaine que des tempêtes subites ne viendront pas la jeter tout à coup sur des rivages inconnus. En effet, ce sont bien là les formules qu'emploie ordinairement Rossini; mais l'idée qu'elles enveloppent est heureuse et nouvelle. Donizetti emprunte à l'auteur de *Sémiramis* son moule puissant et fort, mais le métal qu'il y répand est pur et bien souvent tiré des profondeurs de son ame. Jusqu'à présent, Donizetti a trouvé moyen de conserver son individualité, et de ne pas s'absorber complètement dans le grand modèle qu'il avait sous les

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

GUSTAVE PLANCHE. — De la Critique française en 1833. 5
UN VOYAGEUR. — Une Révolution dans la république Argentine. 25
EUGÈNE SUE. — Cornille Bart et le Renard de mer. 41
ALFRED DE MUSSET. — Une bonne Fortune. 66
A. S. — Revue littéraire de l'Allemagne. — N° I. 78
HISTOIRE POLITIQUE DU MOIS. 104

TH. PAVIE. — Les Indiens de la Pampa. 129
J. J. AMPÈRE. — Naufrage d'un bateau à vapeur. 149
HANS WERNER. — Musique des drames de Shakspeare. 162
GEORGE SAND. — Lettres d'un oncle. — N° I. 172
UN MEMBRE DU PARLEMENT. — Lettre politique sur la démission du prince de Talleyrand. 196
X. MARMIER. — *Histoire de France* de M. Michelet. 207
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 222

GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — VI. — Moralité de la poésie. 241
ROULIN. — Histoire naturelle.— Oiseaux parasites. — Le coucou d'Europe et la passerine des États-Unis 264
PH. CHASLES.— Poètes et Romanciers de la Grande-Bretagne.— IV. — William Cowper. 294
M.-P. — Lettre politique. — Les Réclamations des Etats-Unis. 511
F. DE LAMENNAIS. — Fragment politique. 531
W. — Revue musicale. 541
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 547

SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XVII. — Mme Tastu. 553
EMILE SOUVESTRE. — Poésies populaires de la Bretagne. — II. — Théâtre breton. 567
LORD FEELING — Les Cimetières de Madrid. 418
GUSTAVE PLANCHE. — *Chatterton*, de M. Alfred de Vigny. 428
LUCIEN DAVÉSIÉS. — Mohammed-Ali, vice-roi d'Égypte. 443
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 461

GEORGE SAND. — Le poème de Myrza. 475
J. MAINZER. — Musique et chants populaires de l'Italie. 498
A. DE LATOUR. — Anciens Poètes français. — II. — Racan. 523
M. P. — Diplomates européens. — I. — Pozzo di Borgo. 549
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 578

GEORGE SAND. — André, roman. — Ire partie. 597
A. ROYER. — Les Hommes politiques de la Belgique. 672
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 715
W. —Revue musicale, 724

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 290